



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

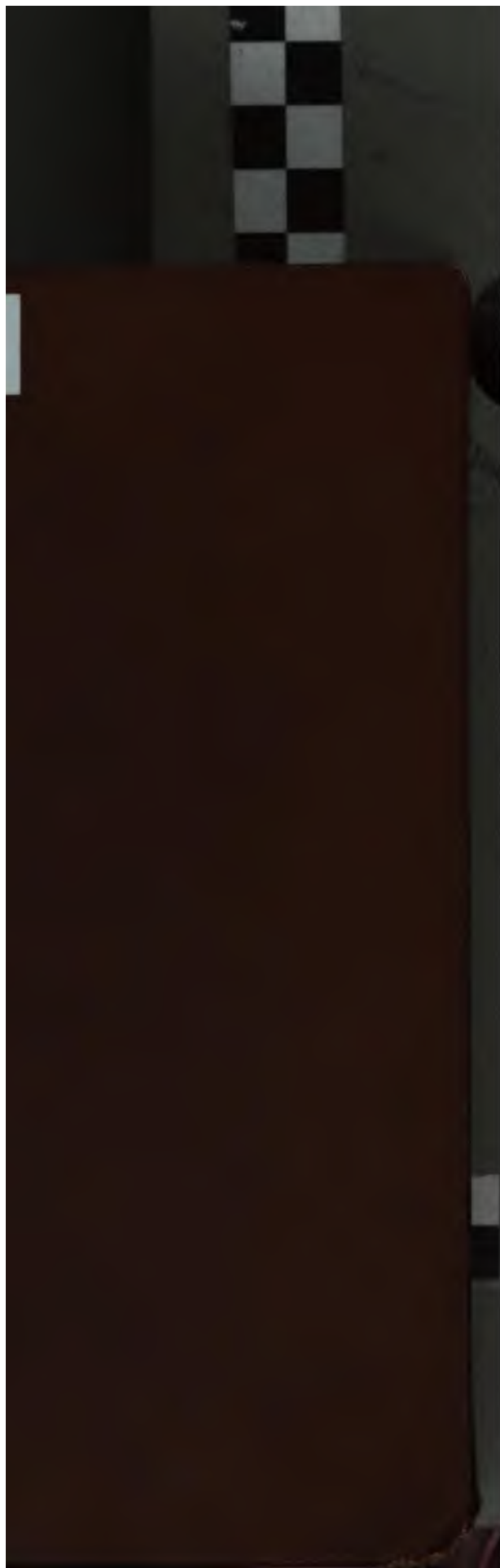
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





George Bancroft

B1

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
**HR—JO.**  
~~~~~

SE VEND

CHEZ

T^H. KORN, libraire, à *Breslaw* ;
PIATTI, libraire, à *Florence* ;
GIEGLER, libraire, à *Milan* ;
BOCCA, libraire, à *Turin* ;
PIC, libraire dans la même ville ;
BOREL, libraire, à *Naples* ;
FONTAINE, libraire, à *Manheim* ;
GRIESHAMMER, libraire, à *Leipzig* ;
SCHAUMBOURG, libraire, à *Vienne* ;
BOSSANGE ET MASSON, libraires, à *Londres* ;
BOGAERT DUMORTIER, libraire, à *Bruges*.
PASCHOUX, libraire, à *Genève* ;
LECHARLIER, libraire, à *Bruxelles* ;
MAIRE, libraire, à *Lyon* ;
M^{me}. V^c. BERGERET, libraire, à *Bordeaux* ;
RENAULT, libraire, à *Rouen* ;
DUMAINE-VALLÉE, libraire dans la même ville ;
SENAC, libraire, à *Toulouse* ;
DEIS, libraire, à *Besançon* ;
VANACKERE, libraire, à *Lille* ;
TREUTTEL et WURTZ, libraires, à *Strasbourg* ;
DEVILLY, libraire, à *Metz*.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT DISTINGUÉS PAR LEURS ÉCRITS, LEURS
ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

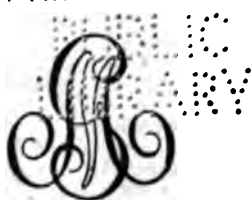
OUVRAGE ENTièrement NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts,
que la vérité. (VOLT., première Lettre sur OEdipe.)

TOME VINGT-UNIÈME.

NEW YORK



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANTS, N^o. 34.

1818.

M.P.



RECEIVED
FEB 1961
100-1001

SIGNATURES DES AUTEURS

DU VINGT-UNIÈME VOLUME.

MM.

A-B-T. BEUCHOT.
A-D. ARTAUD.
A-C-R. AUGER.
A-B-T. ABEL REMUSAT.
A-S. AUGUIS.
B-C-N. BOURGON.
B-P. BEAUCHAMP.
B-S. BOCOUS.
B-SS. BOISSONADE.
B-U. BEAULIEU.
C-A-V. CATTEAU-CALLEVILLE.
C-F-T. CAFFORT.
C-L. CHOISEUL D'AILLECOURT.
C-M-P. PILLET.
C-R. CLAVIER.
C-V-R. CUVIER.
D-B-S. DUBOIS (Louis).
D-C. DEPPING.
D-L. DE L'AULNAYE.
D-L-D. DELANDINE DU ST.-ESPRIT.
D-L-E. DELAMBRE.
D-F-S. DUPETIT-THOUARS.
D-S. DESPORTES-BOSCHERON.
D-U. DUYAU.
D-V-L. DEVILLE.
D-Z-S. DESOS DE LA ROQUETTE.
E-C-D-D. ÉMERIC-DAVID.
E-S. EYRIÈS.
F-E. FIÉVÉE.
F-R. FOURNIER.
G-C. GUÉDON-CHAUMIÈRE.
G-CZ. GENCE.
G-D. GIRAUD.
G-F-R. FOURNIER fils.
G-H. GUILLON (Aimé).

MM.

G-Y. GLEY.
J-D-T. JONDOT.
J-N. JOURDAIN.
K-T. KESTELOOT.
L. LEFÈVRE-CAUCHY.
L-B-E. LABOUDERIE.
L-IE. LASTEYRIE.
L-M-E. LAMOTE.
L-N. LANDON.
L-P-E. HIPPOLYTE DE LAPORTE.
L-R. LAIR.
L-S. LANGLÈS.
L-S-E. LA SALLE.
L-U. LÉDUC.
L-Y. LÉZOT.
M-D-J. MICHAUD jeune.
M-E. MAURICE.
M-ON. MARROW.
M-T. MARGUERIT.
N-H. NAÛCHE.
N-T. NICOLLET.
P-C-T. PICOT.
P-E. PONCE.
S-D-S-Y. SILVESTRE DE SACY.
S-M-N. SAINT-MARTIN.
S-S-I. SIMONDE-SISMONDI.
ST-P-R. SAINT-PROSPER (DE).
S-V-S. SEVELINGES.
S-Y. SALABERRY.
T-D. TABARAUD.
U-I. USTÉRI.
V-S-L. VINCENS-SAINT-LAURENT.
W-R. WALCKENAEK.
W-S. WEISS.
Z. ANONYME.

MOY WEN
QIAN
WANG

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

H

HROSVITE, ou **HROSWITHE**, religieuse de l'abbaye de Gandersheim, ordre de St. Benoît, était originaire de la Saxe, et florissait dans le XI^e siècle, sous le règne d'Otton II, qui l'invita à écrire le panégyrique de son père. Les autres particularités de sa vie sont inconnues; mais ses ouvrages lui assurent un rang distingué parmi les auteurs de son temps. Conrad Celtes les a recueillis et publiés, Nuremberg, 1501, in-fol. D. Maugerard a décrit cette rare édition d'après l'exemplaire de la bibliothèque du cardinal de Brienne, *Esprit des journaux*, avril 1788. Henri Léon Schurzfleisch a reproduit le recueil des ouvrages d'Hrosvite, Wittemberg, 1707, in-4^e; mais cette réimpression, quoique correcte, est peu recherchée. Ce volume contient : I. Six Comédies en prose; *Gallicanus*, ou la Conversion de Gallican, martyr sous Julien; — *Dulcitus*, ou le Martyre des SS. vierges, Agape et Irène, sous Dioclétien; — *Callimachus*, ou la résurrection de Callimaque et de Drusia par St. Jean; — *Abraham*, ou la Chute et la conversion de Marie, nièce de ce saint ermite; — *Phnutius*, ou la Conversion de la courtisane Thaïs; — et enfin le Martyre des SS. vierges, Foi, Espérance et Charité. On dit que dans ces pièces, Hrosvite s'est proposé TERENCE pour modèle. II. *Historia*

nativitatis, laudabilisque conversationis intactæ Dei genitricis, poème en vers hexamètres. III. *Historia adscensionis Domini*, en vers hexamètres. IV. *Passio S. Gangolfi, martyris*; c'est une élégie. St. Gengoulph fut martyrisé à Varennes en Bourgogne vers l'an 760. V. *Historia et passio S. Pelagii*; ce morceau a été réimprimé plus correctement dans les *Acta Sanctorum*, juin, tome v. VI. *Lapsus et conversio Theophili vicedomini*. VII. *Historia de conversione Desperati adolescentis servi Protasii per S. Basilium*. VIII. *Panegyris Othonum*, poème en grands vers : on le retrouve dans les *Script. rer. German.*, par Reuber dans les *Annales de Witcheim* publiées par Meibom, et dans les *Sc. res Germanici*, publiés par Meibom, neveu. On a encore de Hrosvite : *De constructione, primordiisque ac fundatoribus cœnobii Gandersheimensis*, poème en vers hexamètres; il a été inséré par Leibnitz dans les *Scriptor. Brunswic.*, tom. II; par George Leuckfeld, dans les *Antiquités de Gandersheim* (en allemand); et par Jean Christ. Haremborg, dans son *Histor. ecclesiæ Gandersheimensis*, Hanovre, 1734, in-fol. Trithème lui attribue un *Livre d'Épigrammes*, des *Lettres* et les *Vies des papes Anastase I^{er}.* et *Innocent I^{er}.*; mais ces ouvrages,

échappés aux recherches de tous les savants, sont vraisemblablement perdus. Casimir Oudin (*Hist. script. eccles.*) cite, sous le nom de Hrosvite, une *Vie* de Wilibald, évêque d'Aichstædt, en 740, insérée dans les *Antiq. lectiones* de Canisius; mais J. Alb. Fabricius prouve que c'est l'ouvrage d'une religieuse de Gandersheim, antérieure à Hrosvite (*Voy. Fabricius, Bibl. med. et infim. latin.*) W—s.

HUARTÉ (JEAN), né à St.-Jean-Pied-de-Port, dans la Navarre française, acquit une certaine célébrité, vers la fin du XVI^e. siècle, par son *Examen de ingenios para las ciencias* (*Examen des esprits propres aux sciences*), qu'il fit paraître en 1580, in-8°, et qui fut réimprimé plusieurs fois. Cet ouvrage causa un étonnement général par la hardiesse des idées. L'auteur y avait mêlé, à beaucoup de paradoxes, qui lui attirèrent de vives attaques, des vues saines et quelques vérités neuves auxquelles ses critiques mêmes rendirent justice. Il posait en principe que, chaque science exigeant un esprit déterminé et particulier, l'individu en qui l'esprit analogue à l'une se manifeste, s'appliquerait inutilement aux autres sciences. Il indiquait à quels signes on pouvait reconnaître ces dispositions naturelles; et il les dirigeait, selon leur espèce, vers les sciences qui naissent de la mémoire, de l'entendement ou de l'imagination. On doit regretter que l'érudition et la méthode qu'on admire dans cet ouvrage, n'aient été employées que pour disposer les esprits au système de génération qui le termine : système absurde où l'auteur de l'*Art de procréer les sexes à volonté*, et celui de la *Megalanthropogénésie*, ont, selon toute apparence, puisé leur singulière doctrine. L'auteur n'est point excusable d'avoir don-

né, comme une pièce authentique, prétendue lettre du proconsul, au sénat romain de Jérusalem, dans laquelle se trouvent le portrait de J.-C., la hauteur de sa taille, leur de ses cheveux, les qua sa barbe. L'ouvrage a été réimprimé par Guibélet, sous le titre *men de l'examen des esprits*, 1631, in-8°. L'*Examen des esprits* a été traduit en italien par Camilnise, 1582, in-8°; en latin par Major, Halle, 1662, in-8°; et en français, par Gabriel Chappuis, donna plusieurs éditions, dont la première fut imprimée à Lyon, in-16, et auquel on a reproché d'avoir rendu quelques passages auteur dans des expressions qui quèrent, même de son temps, licatesse française. Parmi les traductions que nous en avons en notre langue, on estime celle de Viorbray, 1645, in-8°; par Viorbray, réimprimée en 1658 et celle d'Amsterdam, 1672, par Vinien-d'Alquié. Cette dernière plus estimée. Le traducteur y a ajouté des additions que Jean Huarte a insérées dans la deuxième édition du livre : elles sont importantes. L'égard du mérite, et à l'égard de la quantité; mais le nouveau traducteur n'a pu les mettre chacune à sa place; il a été obligé de les donner au commencement du livre et d'autres à la fin. — Un autre H (George) a écrit une *Histoire de Notre-Dame de Tongres*, in-12.

HUBER (JEAN RODOLPHE), célèbre peintre, naquit à Bâle en 1748. Dès sa jeunesse, il eut un goût invincible pour l'art qu'il a exercé. Joseph We forma; il se perfectionna en sous la direction surtout de

sta et de Carle Maratti. Après de séjour en Italie, il passa en , et revint à Bâle en 1693. Il se ensuite à Berne, et y resta jus- 1758. Tintoret fut son modèle ; eut l'habileté d'imiter de très on dessin, son feu, ses beau- même ses défauts. Son pinceau très-finement léger et expressif ; doris vif et plein de feu. Le e de ses tableaux est immense ; porte à près de douze mille.

U—1.

BER (JEAN-JACQUES) naquit en 1707, et mourut à Cassel 78. Il s'appliqua d'abord à la acie, et ensuite à la médecine : de bonnes études à Bâle, à et à Strasbourg. Il parcourut aniste les montagnes de la Suisse Valais : souvent il accompagna lèbre Haller dans ses excu- et les ouvrages de cet illustre t sur les plantes de la Suisse, é enrichis des observations et écouvertes de Huber. A son re- d'un voyage qu'il entreprit en e, Haller le fit nommer, en , prosecteur d'anatomie à Gœt- ; il y obtint une chaire de fine en 1737 ; trois ans après, appelé à Cassel pour profes- anatomie. Il a publié un grand re de Dissertations, et d'autres , la plupart relatifs à l'anato- et qui renferment d'excellen- sbservations et des descriptions es ; on n'en citera ici que quel- uns : I. *Commentatio de medul- nali, speciatim de nervis ab venientibus*, Gœttingue, 1741, 8g. II. *Comment. de vaginâ structurâ rugosâ, necnon de me*, 1748. III. *Epist. de nervo costali*, 1744.

U—1.

BER (MARIE), née à Ge- , en 1695, mourut à Lyon en

1753. Plusieurs ouvrages sortis de sa plume annoncent qu'elle avait de l'es- prit et des connaissances ; mais cet esprit, égaré par l'opinion d'une secte qui affranchit les particuliers de toute autorité dans l'interprétation de l'Écriture-Sainte, la conduisit naturellement au déisme ; et ses con- naissances mal digérées rendent pé- nible la lecture de ses livres. Cette femme théologienne publia, en 1751, un ouvrage intitulé, *Systèmes des théologiens anciens et modernes, conciliés par l'exposition des diffé- rents sentiments sur l'état des âmes séparées des corps*, in-12, dont la seconde édition, de 1759, est aug- mentée des réponses de l'auteur au professeur Rocher. Son but est d'atta- quer, sous une certaine apparence de piété, le dogme des peines éternelles, qui, étant commun aux protestants et aux catholiques, lui attira des ad- versaires dans les deux communions, quoiqu'elle se fût proposé de concilier les théologiens de Genève avec ceux de Rome. Ils lui reprochèrent de s'être fait une fausse idée de la justice et de la bonté de Dieu ; de mettre per- pétuellement ces deux attributs en opposition l'un avec l'autre ; de don- ner aux passages les plus formels des livres saints, où ce dogme est claire- ment établi, des sens forcés ou allé- goriques absolument contraires à l'es- prit et à la lettre du texte. Les pro- testants surtout lui surent mauvais gré d'avoir imaginé des peines expia- toires après cette vie, dans un lieu mitoyen entre le paradis et l'enfer, où les criminels vont se purifier, pour être ensuite admis dans le ciel. Le principe général de son système était, pour nous servir de ses propres ex- pressions, celui d'un *Être infini suf- fisant à soi* ; principe d'où l'on peut déduire de grandes vérités et de grands

paradoxes. Le mauvais usage qu'elle en avait fait dans son livre, le rendait extrêmement suspect. Ce fut pour développer davantage ce même principe, et pour repousser les attaques livrées à son système, qu'elle publia, en 1739, ses *Lettres sur la religion essentielle à l'homme* : elles furent augmentées du double dans l'édition de 1754, six parties in-12, et ont été traduites en anglais et en allemand. Considérées sous le rapport littéraire, ces lettres n'ont rien de bien attrayant. C'est une suite de lemmes et de théorèmes qui répandent quelquefois plus d'obscurité que de lumière, et en rendent la marche très difficile à suivre. Le style en est froid, la morale assez triviale ; les raisonnements en sont embarrassés. Mais quoiqu'il ne paraisse nul ordre dans la manière de procéder de l'auteur, il y en a un très réel dans ses idées ; de sorte qu'à travers cette irrégularité apparente, on découvre un système lié dans toutes ses parties et une dialectique très subtile. Ces qualités jointes au fond du système, qui flatte les passions en débarrassant des frayeurs qu'inspire la croyance des peines éternelles, servirent sans doute au succès de l'ouvrage. M^{lle}. Huber s'y était proposé de réconcilier les incrédules avec la religion révélée. En conséquence, elle cherche à simplifier le christianisme en faisant disparaître les dogmes qui les choquent et les mystères qui les humilient. Tous les articles qui sont au-dessus de leur conception, elle les attribue au charlatanisme des théologiens ; et après avoir ainsi dégagé la religion de tous ses mystères, elle la réduit à un petit nombre de vérités capitales, mises à la portée de tous les esprits, et destinées à former un centre de réunion pour les hommes

simples comme pour ceux qui doués d'une plus grande étendue d'intelligence. Elle témoigne un respect pour les livres sacrés, et au même temps que d'après ses principes ils deviennent faux ou ridicule elle s'appuie du suffrage des athées inspirés, c'est uniquement pour insinuer ses raisonnements dans les esprits que révolterait une profane déclaration d'incrédulité. Elle incrimine des principes d'une morale plus même sévère : elle plaide avec la cause des incrédules ; mais elle n'attache pas moins à affaiblir l'autorité des saintes Écritures, en retenant la raison juge souverain de ce qu'elles contiennent, en énervant ou rejetant les principaux dogmes qu'elle enseigne, en n'admettant que la raison pour règle et pour mesure de la foi. Enfin elle cherche même quelquefois à repousser le joug de l'autorité humaine, pour porter atteinte à l'autorité divine ; ce qu'elle fait quand elle affecte de ne voir dans les apologistes du christianisme, que des hommes suspects, qui, plaident pour leur partie, ne sauraient persister pour personne. Outre les ouvrages que nous avons parlé, M^{lle}. Huber a composé d'autres moins connus que : *Le monde fou préféré au sage*, 1731-1744, in-12 ; — *Fiction du Spectateur anglais* ; cet ouvrage qui n'eut point de succès, en 1753, en six parties in-12.

HUBER (JEAN), membre du conseil des deux-cents à Genève, naquit dans cette ville en 1722. Il manifesta dès sa jeunesse un goût vif pour les arts du dessin ; bientôt, désirant n'avoir point d'autres vœux, il s'adonna à un genre de peinture qui, sans doute, très utile à la peinture, n'est cependant pas nué d'agréments. Ce fut l'art fri-

pure qui charma ses loisirs ; acquit une telle supériorité , coupait , surtout le profil de , sans avoir les yeux fixés sur r , ou ayant les mains derrière u même sans ciseaux en déchirer la carte : il faisait aussi exécuter le profil par son chat , en lui prêtant à mordre une tranche de fro- l tirait de son génie les com- s les plus agréables , les plus ntales , et les rendait avec une n , un esprit étonnants. Grimm, *Correspondance* , en fait con- plusieurs. La plupart de ces ires , exécutées sur velin , Angleterre dans les cabinets ieux. La réputation que Hu- ait acquise , le fit hasarder de r à la peinture. Seul , sans sans aucun guide , il parvint à er des tableaux pleins de vérité , et d'une touche très piquante , ont souvent le naturel de van- ux conceptions dramatiques de Ayant passé vingt ans de sa rès de Voltaire , il entreprit de en plusieurs scènes la vie do- e du patriarche de la littéra- annonça son projet à Cathie- , qui se hâta de lui répondre retenait tous ses tableaux , et us il y en aurait , plus elle atisfaisait. Senchier assure que ite a été gravée. Un seul fut r un graveur. Il représentait e sortant de son lit , et passant ottes , tout en dictant à son se- . Le graveur le publia sépa- avec des vers au bas , dont le it que Voltaire montrait son e , et que d'Alembert le baisait , ue Fréron le fessait. Huber , lement gai , fit un jour à Mal- an une plaisante mystification. fit insérer dans les feuilles es , que l'automate joueur d'é-

chees de Kempelen , devait s'arrêter à Nyón. Il engage Mallet à l'aller voir avec lui , manque au rendez-vous , et le laisse partir seul. Mallet arrive à Nyón , trouve l'automate , joue avec lui , perd , et revient émerveillé. Il se disposait à communiquer son admiration aux journalistes , lorsque Huber lui apprend , en riant , qu'il a été la dupe d'une mystification , et que c'est lui , Huber , qui a joué le rôle de l'automate. Bientôt , cependant , des études plus sérieuses , si non plus utiles , vinrent l'attacher. La découverte de Montgolfier lui fit naître l'idée d'étudier le vol des oiseaux. Il publia ses premiers aperçus , ou plutôt leur application , dans le *Mercur de France* du 13 décembre 1783 , sous le titre de *Note sur la manière de diriger les ballons sur le vol des oiseaux de proie*. On sait combien les tentatives de ce genre ont été jusqu'ici infructueuses. L'année suivante , il fit imprimer : *Observations sur le vol des oiseaux de proie*, Genève, 1784, in-4°. , avec sept planches dessinées par lui. Ce petit ouvrage est divisé en douze chapitres. Huber partage les oiseaux de proie en rameurs et en voiliers , quant aux ailes : pour la queue , il soutient qu'elle ne sert point de gouvernail à l'oiseau ; son seul usage est de l'aider quand il monte ou quand il descend. Les rameurs sont dits de haute volerie ; les voiliers , de basse. Le gerfaut , le sacre , le faucon sont de la première espèce ; l'autour , l'épervier , l'aigle , le vautour , de la seconde. Huber fit un voyage à Paris avec toute sa famille , et y séjourna à-peu-près un an. Il mourut à Genève vers 1790. D. L.

HUBER (MICHEL), né , en 1727 , à Frontenhausen en Bavière , « vint » fort jeune à Paris , dit le *Magasin encyclopédique* , tome LV , page

» généralement estimés en Allemagne ;
 » c'est lui qui dirigeait l'excellente
 » Gazette générale (*Allgemeine*
 » *Zeitung*) qui paraissait à Ulm. Il
 » travaillait aussi aux *Annales de*
 » *l'Europe*, dont la direction lui avait
 » été confiée depuis la mort de M.
 » Posselt. L'électeur de Bavière l'avait
 » nommé récemment membre de la
 » direction générale de l'administra-
 » tion des états bavarois de Souabe. »
 Il a composé en allemand, et traduit
 de l'anglais et du français en la même
 langue, un grand nombre d'ouvrages,
 dont on peut voir le détail dans une
Notice étendue sur sa vie, mise à la
 tête de ses œuvres posthumes publiées
 par sa veuve, en 2 vol. in-8°, Tu-
 bingen, 1806-1810. A. B.—T.

HUBERT (MATHIEU), prêtre de
 l'Oratoire et prédicateur distingué,
 naquit à Chatillon, près Maïenne,
 en 1640. Ses parents, quoique pau-
 vres, ne négligèrent rien pour culti-
 ver les heureuses dispositions qu'il
 montrait, et l'envoyèrent faire ses étu-
 des au Mans. Mascaron était alors pro-
 fesseur au collège de cette ville. Le
 jeune Hubert eut l'avantage d'étudier
 la rhétorique sous un tel maître, qui
 se plut à orner son esprit, et devint,
 pour ainsi dire, le directeur de sa
 conduite. En 1661, Hubert entra dans
 la congrégation de l'Oratoire, et fut
 chargé pendant quelques années d'en-
 seigner les belles-lettres ; mais, en-
 traîné par un goût dominant qu'éclair-
 rait une piété solide, il se consacra
 tout entier au ministère de la chaire,
 et prêcha pendant plus de quarante
 ans, soit à la cour, soit à Paris ou dans
 les provinces. Bourdaloue, qui se
 plaisait à l'entendre, rendait justice à
 ses talents. Le P. Hubert méritait le
 suffrage de ce grand orateur. « Sa ma-
 » nière de raisonner, dit l'éditeur
 » de ses œuvres, n'avait point cette

» sécheresse qui fait perdre l'unction
 » du discours, et ne tenait rien de
 » cette élocution trop étudiée qui
 » l'affaiblit à force de la polir. »
 Sans prétention comme sans jalousie,
 Hubert disait que Massillon, son con-
 frère, devait prêcher les grands, les
 riches, et lui le peuple et les pau-
 vres. Il répondit avec humilité à un
 seigneur qui lui rappelait, devant une
 nombreuse assemblée, qu'ils avaient
 fait leurs études ensemble. « Je n'ai
 » garde de l'oublier, Monsieur ; vous
 » aviez la bonté de me fournir des
 » livres et de me donner de vos ha-
 » bits. Sans vos secours, que je me
 » fais gloire d'avouer, j'aurais eu bien
 » de la peine à rester au collège. »
 Hubert mourut à Paris le 22 mars
 1717. Ses œuvres ont été publiées
 par les soins du P. de Moutreuil,
 oratorien, Paris, 1725, 6 vol. in-12.
 On y trouve des Sermons et des Pa-
 négyriques. L'Oraison funèbre de la
 reine Marie-Thérèse d'Autriche, qui
 en fait partie, prouve, quoiqu'elle exorde
 en soit imposant, que le talent de
 l'auteur n'était pas l'éloquence acadé-
 mique. L.—U.

HUBERTIN DE CASAL. V. CA-
 SALI et GRANCOLAS.

HUBNER (JEAN), géographe al-
 lemand, né en 1668 à Tyrgau dans
 la Haute-Lusace, devint recteur de
 l'école de la ville à Hambourg, et y
 mourut le 21 avril 1731. Il professait
 avec beaucoup de talent, et ses le-
 çons étaient très suivies. On a de lui
 plusieurs ouvrages en allemand ; les
 principaux sont : 1. *Abrégé de la*
géographie ancienne et moderne,
 Leipzig, 1705, in-12 ; *ibid.*, 1761,
 6 vol. Ce livre eut un si grand succès,
 que du vivant de l'auteur il en parut
 trente-six éditions, et il en fut vendu
 plus de cent mille exemplaires. On en
 publia des traductions dans toutes les

langues de l'Europe. La première version qui fut donnée en français, est de 1729, en 2 vol. in-8°. La dernière édition porte ce titre: *Géographie universelle*, Bâle, 1757, 6 vol. in-8°. Cet ouvrage conserva sa vogue jusqu'au moment où la géographie de Büsching la lui fit perdre. La partie géographique, surtout celle qui concerne l'Allemagne, n'est pas mauvaise; mais dans ce qui est relatif à l'histoire, il y a beaucoup de choses inutiles, inexactes, et même fausses. Ce serait peut-être à tort que l'on jeterait sur Hubner le blâme de ces défauts; car, après sa mort, les éditeurs de son livre le grossirent de tout ce qu'ils crurent propre à piquer la curiosité du lecteur. II. *Tables généalogiques*, Leipzig, 1708-1735, in-fol.; elles sont au nombre de 53, et suivies d'éclaircissements, in-12. III. *Abrégé de l'histoire politique*, 1706, 10 vol. in-8°. Il y a joint des suppléments, et son fils a continué ce livre. IV. *Museum geographicum*, ou *Notice des meilleures cartes de géographie*, 2°. édit. 1747, in-8°. V. *Bibliothèque historique hambourgeoise*, Leipzig, 10 vol. in-12. Il y donne des notices succinctes, mais assez exactes, sur mille historiens. La première centurie parut en 1715, et la dixième en 1729, suivie de suppléments et de tables. Le savant J.-Alb. Fabricius, Michel Richey et Phil.-Fréd. Han, eurent aussi part à cet ouvrage. VI. Jöcher lui attribue une traduction, en vers allemands, de l'*Imitation de J.-Christ*. VII. Des Mémoires dans plusieurs recueils, et entre autres une Dissertation *De galantismo et pœdantismo*; il représente ces deux défauts comme les deux pestes de l'école. Il eut part aussi à la rédaction de plusieurs collections et de quelques dictionnaires souvent réimprimés en Allemagne,

dont il passe, à tort, pour être seul auteur. — Son fils, Jean HUBNER, avocat à Hambourg, où il mourut le 26 mars 1758, a publié, en allemand: I. *Bibliotheca genealogica*, ou *Notice de tous les ouvrages de généalogie anciens et modernes*, Hambourg, 1729, in-8°; traduit en français, Paris, 1754, in-12. II. *Lexicon genealogicum*, ou *Notice de tous les personnages illustres actuellement vivants*, ibid., 1729, in-12; 8°. éd., 1751. III. Des suppléments et de nouvelles éditions de divers ouvrages de son père. E—s.

HUCBOLD. Voy. HUGBALD.

HUDDART (JOSEPH), fils d'un cordonnier du village d'Allenby, dans le duché de Cumberland, naquit en 1741. Son père voulut l'élever pour l'état ecclésiastique; mais le jeune Huddart n'eut de goût que pour les mathématiques et la marine. Un heureux hasard servit ses penchants. Vers 1757 de grandes troupes de harengs vinrent visiter le golfe de Forth. Cette bonne fortune engagea tous les habitants d'Allenby à se livrer à la pêche de ces poissons. Huddart le cordonnier s'y adonna comme ses voisins: son fils, charmé d'avoir une occupation conforme à ses goûts, alla dans de petits navires à la pêche du hareng, et s'y familiarisa avec la vie de mer. Depuis lors, cet élément fut sa carrière. Après la mort de son père, il continua d'être intéressé dans les pêcheries en prenant le commandement d'un petit brig qui transportait des cargaisons de poissons à divers ports, surtout en Irlande. Dans les moments de repos, il étudia la construction navale et l'astronomie, pour devenir un marin accompli. Il parvint en effet à réunir à un haut degré de connaissances pratiques une science très profonde. Il en a fourni la preuve

dans la construction d'un navire qui est sorti tout entier de ses mains , et dans les cartes marines qu'il a dressées , et qui sont fort estimées. Depuis 1768 jusqu'en 1773 il fit tous ses voyages dans le navire qu'il avait construit ; et dans le même espace de temps il sonda les divers ports et les baies du canal de St. - George. Ses cartes nautiques , lorsqu'elles furent publiées , excitèrent l'attention de plusieurs savants marins ; et la compagnie des Indes parvint à l'engager à son service. Dans son premier voyage aux Indes en 1773 et 1774 , il dressa la carte de la côte occidentale de Sumatra. De retour en Angleterre il reprit le commandement de son propre navire , et fit un voyage en Amérique. Un marchand de géographie le chargea ensuite de dresser la carte du canal de Saint-George. Huddart acheva en 1777 ce travail difficile , dont l'exactitude a été reconnue par les plus habiles ingénieurs-marins. L'année d'après il reprit du service dans la compagnie des Indes , et fit , dans l'espace de dix ans , quatre voyages en Asie , avec la qualité de capitaine de navire. Il leva le plan de toute la péninsule , depuis Bombay jusqu'à Coringo. Il profita de l'éclipse des satellites de Jupiter pour déterminer la longitude de Bombay avec plus d'exactitude que les géographes n'avaient pu le faire. A son retour dans sa patrie en 1788 , il publia une *Esquisse du détroit de Gaspar , passage entre les îles de Banca et Billiton*. La compagnie des Indes , pour le récompenser des services qu'il avait rendus à la navigation en général , et au commerce de la compagnie , l'admit au nombre de ses directeurs. Huddart dressa ensuite la carte des îles occidentales de l'Ecosse. L'enrichit de plusieurs Mémoires utiles

les *Transactions de la société royale de Londres* , qui l'avait appelé dans son sein. La perte des câbles que son vaisseau avait essuyée par suite d'une tempête pendant son premier voyage aux Indes , lui fit diriger son attention sur les moyens de perfectionner la partie de la corderie. Ayant obtenu un brevet pour ses améliorations , il établit une corderie d'après son nouveau plan à Maryport. Il fallut quelque temps pour que les marins sentissent les avantages de l'invention de Huddart. L'inventeur avait déjà renoncé à l'espoir du succès , lorsqu'enfin les câbles de sa fabrique furent introduits et adoptés dans la marine. Une honnête aisance fut la récompense d'une vie aussi laborieuse. Le capitaine Huddart la termina en 1816 , dans une retraite paisible. Plusieurs de ses cartes nautiques passent pour les meilleures qui existent. Elles sont le principal titre de leur auteur à l'estime du monde savant. D—G.

HUDDE (JEAN) , né à Amsterdam , d'une famille patricienne , en 1640 , mort en 1704 , doit être compté parmi les bons mathématiciens de son temps , et ne s'est pas moins utilement occupé d'économie politique. Il fut successivement conseiller , échevin , trésorier extraordinaire , trésorier ordinaire et bourguemestre de sa ville natale. Dans les circonstances désastreuses de 1672 , il fut chargé de diriger les grandes inondations projetées pour repousser l'armée française. François Van Schooten (*Schootanus*) , professeur de mathématiques à Leyde , publia , en 1659 , deux opuscules de Hudde (*Hudderus*) , sous le titre de *Epistola prima , De reductione æquationum ; — Epistola secunda , De maximis et minimis* , à la suite de la *Géométrie* de Descar-

tes, édition d'Amsterdam de cette année, tom. 1, pag. 407-516. Le *Journal littéraire*, juillet et août 1713, a inséré un extrait d'une *Lettre* de Hudde au même, sur la méthode des tangentes. Ces trois opuscules formaient les matériaux d'un traité, *De naturâ, reductione, determinatione, resolutione atque inventione æquationum*, que, déjà vers 1660, Hudde s'était proposé de mettre au jour. La philosophie de Descartes eut en lui l'un de ses premiers promoteurs parmi les Hollandais. Il appliqua, avec beaucoup de talent, la science des calculs à la théorie des assurances, et à celle des rentes viagères ou des probabilités sur la durée de la vie humaine. Leibnitz lui a rendu justice à ce sujet; et M. le professeur Van Swinden en a porté un jugement non moins flatteur. Nicolas Witsen, dans son *Traité sur la construction des vaisseaux*, a publié d'intéressants calculs de Hudde sur le jaugeage des navires. On regrette qu'il a laissés.

M—ON.

HUDSON (HENRI), navigateur anglais, s'était fait avant-greusement connaître par son intrépidité et sa capacité, quand une compagnie de riches négociants de Londres jeta les yeux sur lui pour aller découvrir un passage, soit par le nord, soit par le nord-est, ou par le nord-ouest. Hudson partit de Gravesend sur la Tamise, le 1^{er} mai 1607. Le 13 juin, il vit la terre par 73° au nord de l'Islande: il paraît que c'est une partie de la côte orientale du Groenland. Il navigua pendant trois mois dans ces mers boréales, aborda quelquefois à terre, et s'éleva jusqu'au 82^e degré, où les glaces lui fermèrent le passage. Il fit ensuite une tentative pour débouquer par le nord du

Groenland; arrêté par le même obstacle, il prit la route d'Angleterre: il arriva le 15 septembre. Il repartit le 21 avril 1608, essayant de trouver un passage entre la Nouvelle-Zemble et le Spitzberg, dont il avait reconnu les côtes l'année précédente: les glaces l'en empêchèrent, et ne lui permirent pas non plus de passer le détroit de Waygat, après avoir côtoyé la Nouvelle-Zemble. Renonçant à cette idée, il dirigea ses recherches au nord-ouest du côté du golfe de Lunley, découvert par Davis au nord du Labrador; ses tentatives furent infructueuses: il rentra dans le port de Gravesend le 26 août. Il paraît que le peu de succès de ces deux entreprises dégoûta la compagnie, et qu'elle ne voulut plus en recommencer de nouvelles. Hudson écouta donc les propositions qui lui furent faites par les négociants hollandais de tenter un voyage au nord-est: il partit du port d'Amsterdam le 6 avril 1609. Après avoir doublé le cap Nord, il prit sa route vers la Nouvelle-Zemble: les bancs de glace lui firent perdre l'espérance d'aller plus loin. Son équipage, composé d'un mélange d'Anglais et de Hollandais habitués, la plupart, à naviguer dans les mers de l'Inde, fut bientôt ruiné par l'excès du froid. Il paraît que les deux partis se séparèrent, et que leurs gens s'accordaient fort mal entre eux. Alors Hudson proposa de faire route, soit vers la côte de la Nouvelle-Guinée, soit vers le détroit de Davis. Le dernier parti fut adopté: néanmoins Hudson, arrivé aux îles Ferroe, au sud, et relâcha, le 18 juillet, à la côte d'Amérique, par les 44° de latitude-nord, pour s'y fournir un nouveau mâât de misaine. Il y fit quelques échanges avec les habitants; mais ses gens s'étant querellés avec eux, il partit le 26. Il aborda en fin plus au sud, où il prit terre, et

venant au nord en rangeant la côte, il découvrit à 40° 30', entre deux îles, l'embouchure d'un grand fleuve, qu'il remonta en canot pendant cinquante lieues. Il lui donna son nom que le fleuve conserve encore : c'est à son embouchure qu'est situé New-York. Les vivres commençaient à manquer : on reprit la route d'Europe ; et l'on revint le 7 novembre dans le port de Dartmouth. Hudson vendit son droit de découverte aux Hollandais, qui fondèrent une colonie nommée la Nouvelle-Belgique : elle passa ensuite aux Anglais. Hudson ayant offert à la compagnie hollandaise de faire un nouveau voyage à des conditions qui ne furent pas acceptées, il en prit occasion de renouer avec son ancienne compagnie anglaise : elle exigea qu'il prît à bord, en qualité d'assistant, Coleburne, habile marin, qu'elle croyait propre à guider ses résolutions. Cette clause causa le malheur d'Hudson par l'influence qu'elle eut sur sa conduite et sur les dispositions de son équipage. Il partit de Blackwall le 17 avril 1610 ; et, sans attendre que son navire fût sorti de la Tamise, il renvoya Coleburne à Londres avec une lettre dans laquelle il s'efforçait de justifier cet étrange procédé. A la fin de mai, il atterrit à la côte d'Islande, où ses gens formèrent contre lui un complot qu'il n'eut pas de peine à dissiper. Il quitta cette île le 1^{er} juin ; et après avoir eu connaissance du Groenland et de la terre de Désolation de Davis, il fut forcé par l'énorme quantité des glaces, de tourner à l'ouest. Il entra dans un détroit où il trouva plusieurs îles, et qui le conduisit dans un grand golfe, dont il visita la côte occidentale et plusieurs autres parties, apparemment dans le dessein de chercher un lieu propre à hiverner : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui détroit et baie

d'Hudson. Il s'arrêta dans une baie au sud-ouest, qu'il nomma baie de St.-Michel, du jour auquel il l'avait découverte. Son contre-maître l'avait mécontenté ; il le déplaça : cette rigueur irrita le reste de l'équipage. L'on n'avait embarqué des vivres que pour six mois ; le vaisseau était pris par les glaces. Pendant l'hiver, la diète se fit moins sentir qu'on ne l'avait craint, parce que l'on tua une grande quantité d'oiseaux ; mais au printemps cette ressource manqua. Hudson courut vainement le long de la côte pendant neuf jours, pour chercher des sauvages dont il pût tirer des vivres. Il se détermina donc à retourner droit en Angleterre ; et après avoir distribué en portions égales le peu de biscuit qui lui restait, il régla les appointements et les certificats de chacun, pour le cas où il viendrait à mourir pendant la traversée. On raconte qu'en faisant ces tristes dispositions, il pleurait à chaudes larmes sur l'infortune de ses gens et sur la sienne : mais cette marque d'attendrissement ne produisit aucune impression sur des scélérats qui avaient juré sa perte. Un jeune homme, nommé Green, auquel il avait sauvé la vie à Londres, et qu'il avait accueilli sur son vaisseau, avait depuis long-temps animé l'équipage contre Hudson. A peine avait-on mis à la voile (21 juin 1611), que les mécontents éclatèrent, se saisirent de Hudson, de son fils, qui n'était encore qu'un enfant, puis de Woodhouse, mathématicien, qui finissait volontairement le voyage, enfin du charpentier et de cinq matelots, et ils les mirent dans une chaloupe, ne leur donnant qu'un fusil, quelques épées et une très petite quantité de provisions. On n'a plus entendu parler de ces infortunés, qui sans doute périrent de misère, ou furent

assommés par les sauvages. Les monstres qui les avaient abandonnés avec tant de cruauté, reçurent au moins en partie le châtement dû à leur forfait. Green et deux de ses compagnons furent tués dans une rencontre qu'ils firent des sauvages; d'autres moururent en route : enfin, les derniers n'abordèrent en Irlande, au mois de septembre, qu'après avoir essuyé toutes les horreurs de la faim. Le navire était alors commandé par Robert Byloth, habile marin, qui fit depuis un voyage de découvertes, et un autre avec Baffin. L'on fut instruit de tous les détails de la fin de cette expédition par Habacuc Pricket, écrivain du vaisseau, que l'on soupçonna fortement d'avoir trempé dans un complot si noir; mais une protection puissante le déroba au châtement avec tous ses compagnons. D'ailleurs, il eut l'art, à son retour, de relever les espérances de la compagnie par les particularités qu'il raconta, et qui donnèrent lieu de croire que la mer était ouverte à l'ouest. On l'embarqua sur le vaisseau de Button, que l'on expédia avec un autre bâtiment pour une nouvelle entreprise, et afin d'arracher, s'il était possible, Hudson et ses compagnons à leur malheureux sort. Les détails de cette dernière expédition de Hudson, dans laquelle il fit des découvertes importantes, qui ont conservé son nom, se trouvent, ainsi que ce qui concerne ses autres voyages, dans le tome IV du Recueil de Purchas. Ils ont été extraits des journaux de Hudson, quelquefois avec beaucoup de négligence. Les tomes x et xi des Petits voyages de Debry contiennent aussi quelque chose sur les découvertes de Hudson dans le nord. Son Voyage pour les Hollandais est dans les recueils publiés par cette nation. Il existe un ouvrage intitulé :

Descriptio ac delineatio geographica detectionis freti sive transitus ad occasum, suprâ terras americanas in Chinam atque Japonem ducturi, recens investigati à M. Henrico Hudsono Anglo, Amsterdam, 1612, in-4°, avec une mappemonde qui représente le détroit ouvert à l'ouest. Ce n'est qu'un abrégé peu exact et très succinct, en trois pages, des deux derniers Voyages de Hudson : à la suite se trouvent d'autres morceaux.

E—s.

HUDSON (JEAN), savant philologue anglais, naquit à Widehap, dans le Cumberland, vers 1662. Après avoir enseigné avec succès la philosophie et les humanités à Oxford, il obtint, en 1701, la place de garde de la bibliothèque Bodléienne, vacante par la mort de Thomas Hyde, et, onze ans après, celle de principal du collège de Sainte-Marie à Oxford. Les occupations que lui donnèrent ces deux emplois, et sa trop grande application à l'étude, abrégèrent ses jours; il mourut le 27 novembre 1719, à la suite d'une hydropisie. On a de lui des éditions des ouvrages suivants : I. *Velleii Paterculi quæ supersunt*, Oxford, 1693, in-8°; réimprimé en 1711. On trouve en tête de la première édition les *Annales Velléiennes* de Henri Dodwell, que l'éditeur remplaça, dans la seconde, par deux tables chronologiques. II. *Thucydidis de bello Peloponnesiaco libri octo*, gr.-lat., Oxford, 1696, in-fol., avec des remarques réimprimées dans le *Thucyde* de Duker, Amsterdam, 1731. III. *Dionysii Halicarnassensis opera omnia, græcè et latine, cum annotationibus*, Oxford, 1704, deux vol. in-fol. L'éditeur s'est servi de la version latine d'Emilius Portus, qu'il a corrigée en plusieurs endroits, et distribuée en un nouvel ordre, beau-

coup plus commode pour ceux qui ne sont pas versés dans la langue grecque.

IV. *Geographiæ veteris scriptores greci minores, græcè et latinè, cum dissertationibus et annotationibus* Henr. Dodwell: *accedunt Geographica arabica cum notis*, Oxford, 1698, 1705, 1712, 4 vol. in-8°. Hudson ne s'est pas nommé sur le titre de ce recueil; mais il a signé la dédicace. Il donne, dans la préface, une notice très succincte sur chacun des auteurs qu'il y a placés; et il avertit qu'il a été concis, parce que son ami Dodwell lui avait fourni sur le même sujet des dissertations étendues. Il les inséra effectivement en tête de chaque volume: mais on peut dire avec vérité qu'elles grossissent l'ouvrage plutôt qu'elles ne l'enrichissent; car si elles prouvent l'instruction profonde de leur auteur, elles décèlent en même temps chez lui un grand défaut de tact. Elles offrent trop de conjectures appuyées sur des fondements peu solides, et n'apprennent pas grand-chose. Hudson a terminé les volumes par les remarques des divers auteurs qui avaient déjà donné des éditions de plusieurs de ces petits géographes. Elles sont la plupart utiles pour l'intelligence du texte: on peut néanmoins reprocher à Hudson de n'avoir pas fait assez d'usage des travaux des savants qui avaient travaillé sur les mêmes auteurs, et, en général, de n'avoir pas donné à son édition toute l'attention qu'elle méritait. Elle manque, surtout, d'éclaircissements géographiques; et les textes n'y sont pas aussi corrects qu'ils auraient pu l'être. M. de Ste.-Croix observe avec raison qu'elle eût été plus complète, si Hudson eût voulu suivre le plan qu'Holsténius avait tracé; qu'il s'est écarter de celui qu'annonçait le titre de sa collection, en insérant, dans le

troisième volume, deux climats de la géographie d'Aboulfeda, ainsi que les tables de Nassir Eddin et d'Ulughbeg, que Jean Greaves avait déjà donnés séparément, et qu'enfin les astérismes ou catalogues des étoiles fixes de Ptolémée devaient encore moins avoir place dans cette édition. Elle contient vingt-un ouvrages ou fragments grecs. M. de Ste.-Croix, faisant usage d'une longue lettre écrite par Holsténius à Peiresc, et où se trouve le plan indiqué plus haut, propose, dans un Mémoire inséré au Journal des savants (avril 1789), celui d'une nouvelle édition beaucoup plus complète. L'exécution de ce projet, conçu plusieurs fois, et, en dernier lieu, par Bredow, littérateur allemand, serait utile pour les savants qui peuvent rarement acquérir l'édition de Hudson, à cause du haut prix auquel elle s'est élevée, et serait sans doute, pour la même raison, profitable au libraire qui se chargerait de l'entreprise. V. *Dionysii Longini de sublimitate libellus, cum præfatione de vita et scriptis Longini, notis, indicibus, variis lectionibus*, Oxford, 1710, in-4°; et 1718, in-8°. VI. *Mæris (Mæris) atticista de vocibus atticis et hellenicis; — Gregorius Martinus de græcarum litterarum pronuntiatione*, Oxford, 1712, in-8°. Cet ouvrage n'avait pas encore été imprimé en entier. VII. *Fabularum Æsopicarum collectio, quotquot græcè reperiuntur; accedit interpretatio latina*, Oxford, 1718, in-8°. Cette édition est d'une grande utilité pour ceux qui commencent à apprendre la langue grecque. VIII. *Flavii Josephi opera quæ reperiri potuerunt omnia*, Oxford, 1720, 2 vol. in-fol. Hudson a eu recours, pour cette édition, à un grand nombre de manuscrits, et a mis à profit les jugements

des critiques les plus éclairés. Il a terminé son ouvrage par quatre index très bien faits, et y a attaché un nouveau degré d'intérêt, en y insérant diverses ordonnances des Romains en faveur des Juifs, qui ne se trouvaient dans aucune des éditions précédentes. Celle-ci a été mise au jour par le docteur Hall, qui y a joint une courte Notice sur la vie de Hudson, mort lorsque l'impression en était commencée. L'édition de Josephc, donnée à Amsterdam en 1726 par Havercamp, est accompagnée des notes et de la version de Jean Hudson. E—s.

HUDSON (GUILLAUME), pharmacien et botaniste anglais, était né dans le Westmoreland, en 1730. Son goût le porta vers l'étude des plantes : la publication de sa Flore anglaise le mit en rapport avec Linné, Haller, et d'autres naturalistes célèbres, et lui ouvrit les portes de la société royale. Il professa long-temps la botanique au jardin des apothicaires à Chelsea, fut un des membres les plus actifs de la société Linnéenne, et mourut le 23 mai 1793. On a de lui : *Flora anglica*, Londres, 1762, in-8°. Ce livre devenant rare, Hudson en donna une seconde édition, *ibid.*, 1778, 2 vol. in-8°, augmentée et enrichie de beaucoup de choses nouvelles. Il rangea ses plantes d'après le système de Linné, qu'il fut un des premiers à adopter en Angleterre, et en indiqua plusieurs inconnues au professeur d'Upsal. Cet ouvrage est bien fait : la préface et l'épître dédicatoire, écrites avec beaucoup d'élégance, sortent, dit-on, de la plume de Stillingfleet, ami de l'auteur, et qui l'avait fortement encouragé à étudier les écrits de Linné. Un incendie affreux avait dévoré, en 1783, la bibliothèque et les manuscrits de Hudson ; ce qui priva le public d'une *Fauna anglica*, pour

laquelle il avait préparé de nombreux matériaux. E—s.

HUEN (NICOLE LE), carme déchaussé du xv^e siècle, était né à Lisieux, quoi qu'en dise l'auteur de la *Bibliothèque des carmes*, qui lui assigne Baieux pour patrie. Il fit ses vœux au couvent de Pontaudemer ; et fut confesseur et chapelain de Charlotte de Savoie, épouse de Louis XI. Il devint ensuite lecteur en théologie de son couvent. Il avait, en 1487, fait le voyage de la Terre-sainte. Il partit vers Pâques, arriva le 6 août à Jérusalem, et quitta cette ville le 20. La crainte des Bédouins l'empêcha de trouver une escorte pour aller au Jourdain et au mont Sinaï. En revenant en Europe, des tempêtes le jetèrent successivement sur les côtes de Cypré et de Rhodes ; il put enfin aborder à Bari, d'où il gagna Naples et Rome. On a de lui : *Le grand voyage de Hiérusalem, divisé en deux parties*, Lyon, 1488, in-fol. ; Paris, 1517, 1522, in-4°. L'itinéraire de Le Huene comprend que vingt-deux feuillets. Il annonce, dans sa préface, que n'ayant pu aller au monastère de Ste.-Catherine, il a traduit, du livre d'un chanoine de Maïence, tout ce qui concernait le voyage à ce couvent et en Egypte. (V. BREYDENBACH, V, 570, et FABER, XIV. 2.) Il en a aussi tiré les détails qu'il donne sur la Palestine et ses habitants, ainsi que les alphabets des diverses langues que l'on parle dans ce pays. La seconde partie offre l'histoire des croisades : elle commence par Charles Martel, et donne ensuite celle des guerres des Turcs et des Maures jusqu'au commencement du xvi^e siècle. Dans l'édition de 1517, on trouve des détails sur ce qui s'est passé au commencement de cette même année dans l'Inde entre les Portugais et les Mahométans. E—s.

HUERTA. Voy. HORTO.

HUERTA (VICENT-GARCIA DE LA), poète espagnol, naquit à Zafra en Estramadoure, en janvier 1729. Ses talents lui méritèrent l'emploi de bibliothécaire royal ; et bientôt après (en 1759), il fut nommé membre de l'academie espagnole. Les littérateurs de cette nation étaient alors divisés en deux partis qui se faisaient réciproquement la guerre. Les premiers, très attachés à l'école française, et ayant à leur tête don Ignace de Luzan, affectaient le plus profond mépris pour les anciens auteurs, qui avaient cependant illustré leur patrie ; les seconds, constants admirateurs des classiques de leur pays, ne pouvaient souffrir rien de ce qui venait d'au-delà des Pyrénées, et avaient pour eux, le public, qui ne cessait d'applaudir les ouvrages de Villegas, de Calderon et de Solis. La Huerta se mit à la tête de ce parti ; mais comme il était homme de goût, il fit voir, et par ses écrits, et par le choix de ses modèles, qu'on pouvait suivre l'ancienne école sans tomber dans les défauts qu'on lui reprochait. Son *Églogue des pêcheurs*, qu'il lut, en 1760, à la distribution publique des prix, est remarquable en ce qu'elle est dans l'ancienne manière nationale, mais entièrement exempte d'orientalisme. Trois ans après, il lut un poème mythologique en stances (*Jupiter conservador*), qui eut aussi beaucoup de succès. Il donna encore d'autres ouvrages du même genre ; et il traduisit en vers plusieurs odes d'Horace, et des fragments de quelques poètes français, comme Boileau, J. B. Rousseau, Voltaire, etc. Huerta entreprit de rendre au théâtre espagnol son ancienne splendeur ; mais il n'était pas assez grand poète pour reprendre la route que Calderon avait suivie, sans s'écarter de l'élé-

gance et de la correction qui caractérisaient la nouvelle école qu'il voulait introduire. Aussi, après s'être assuré, par un prologue dans l'ancienne manière, qu'il écrivit pour une des pièces de Calderon, et par ses autres ouvrages, la faveur d'une grande partie du public, il présenta comme un nouvel essai de tragédie sa *Baquel* (Rachel), qui devait concilier les anciennes formes espagnoles avec la dignité de la véritable tragédie. Cette pièce fut représentée, pour la première fois, à Madrid, en 1778, sur le théâtre de la cour. On l'applaudit avec enthousiasme ; et malgré les clameurs des gallicistes, elle fut aussitôt jouée dans toute l'Espagne : avant qu'elle fût imprimée, on en avait fait déjà deux mille copies qui avaient été envoyées jusqu'en Amérique. Deux ans après, elle fut traduite en italien, et jouée avec succès au théâtre Zanoni de Bologne. La *Rachel*, production estimable d'un homme d'un grand talent, n'est cependant pas exempte de défauts, et peut-être pechet-elle du côté de l'intérêt et de la vraisemblance (1). Le sujet est tiré de l'ancienne histoire de Castille. Le roi Alphonse VIII, passionnément épris d'une belle juive qui le domine entièrement, est conjuré par le peuple et par les grands de s'affranchir d'un esclavage qui le déshonore. Il balance entre sa passion et ses devoirs, jusqu'à ce que l'esprit de révolte éclate par une rébellion formelle. La belle juive est surprise dans le palais pendant l'ab-

(1) Les auteurs du *Dictionnaire historique*, ainsi que plusieurs étrangers qui ont écrit sur la littérature espagnole, se trompent quand ils assurent que la *Rachel* est la seule tragédie reglée qu'aient les Espagnols ; ils ont sans doute oublié la *Virginie* et l'*Andalys* de Montiano-Luza. « Ces deux tragédies, dit M. Bousterwick, ont le mérite d'un style pur et correct, et d'un naturel que les pièces de Corneille et de Racine n'ont pas toujours. » Les critiques ont aussi oublié la *Numance* de Niqueros ; les tragédies de Cisneros, de Moratin et de Quintana, etc.

sence du roi ; et Ruben , son conseiller , est forcé de la tuer pour sauver sa propre vie : il est tué ensuite par le roi lui-même. La tragédie est divisée en trois actes (*jornadas*). Le caractère de Rachel serait très intéressant s'il n'était pas un peu monotone. Alphonse , changeant d'avis à chaque impression qu'il reçoit , ne conserve , que par intervalles , la dignité qui convient à un monarque. Du reste , il n'y a pas de pompe théâtrale étrangère à l'action , qui marche avec ensemble et rapidité. Le dialogue est en iambes non rimés ; la diction est noble et soutenue , et il y a des scènes d'une grande force et d'un grand pathétique. L'*Agamemnon vengé* n'a pas la même importance. Huerta tira cette tragédie de la traduction en prose que Perez d'Olivra avait donnée , près de deux siècles auparavant , de l'*Electre* de Sophocle ; et il sut y réunir les formes antiques avec celle de la poésie romantique. Il la fit pour satisfaire quelques dames qui désiraient voir une pièce grecque sur le théâtre de Madrid. Le chœur grec est remplacé par une confidente ; et le style de la pièce est très poétique. S'étant acquis par ses ouvrages le droit incontestable de porter un jugement sur la littérature de son pays , Huerta publia son *Théâtre espagnol* , dans lequel (pour ne donner aucune prise sur lui aux gallicistes) il admit seulement les pièces qui se distinguent particulièrement par l'art de la composition et l'élégance du style , et il en exclut peut-être un peu trop sévèrement les pièces de Lope de Vega , les *autos sacramentales* , et même les meilleures comédies historiques de Calderon ; de manière que les trois-quarts de cette collection ne sont que des comédies de cape et d'épée , et la plupart , de ce dernier auteur. « Quoi qu'il en soit , dit M. Bou-

» terwek , il atteignit le but
» qu'il avait en vue , de réta-
» neur littéraire de sa nation
» haler son indignation
» gallicistes. » Il l'exhale en
les préfaces qu'il a mises à
Théâtre espagnol , où il
pas Quadrio , Tiraboschi ,
Linguet , et tous les étrange-
critiqué , parfois un peu les
les anciens auteurs comi-
gnols. Il traite tous les autres
le français surtout , avec
trême sévérité ; la *Phèdre*
Racine ne trouve pas grâce
rigide censeur (1). Les gal-
déchainèrent contre la Hu-
contenta de les traiter de
sans aveu , et qui ne savai-
boyer en morale ; car il pe-
la société le même esprit d'
et de présomption , que
écrits. Il arrangea pour le
pagnol la *Zaïre* de Voltaire
n'eut que deux représentati-
quisition l'ayant défendue
autoris. La Huerta passait à
exceller dans le sonnet. Ses
pauvres ouvrages sont : I. *Fo-*
mular militar español , Madrid
in-8°. Il contient les noms
pagnols. II. *Obras poéticas*
1778 , 2 vol. in-8°. III. *Tr-*
pagnol , Madrid , 1785-1786 ,
vol. in-8°. Le quinzième de
tragédies de la Huerta lui-même
auteur mourut à Madrid ,
1797.

HUES DE BRAIE-SEL

(1) Les abbés André et Lampillas pagnols , ont répondu plus diffusément.

(2) *Hues* est un diminutif de *Hu Selves* , aujourd'hui Broie-las-Peñes , à peu de distance de Dole , au l'Oignon et de la Saône. Hues est le comtois dont faissent mention les ancêtres ; mais il paraît certain que les romans de Guillaume de Dole , d'Albi-

poète français, était né dans le comté de Bourgogne au XI^e siècle. L'anonyme du roman de *Renart* de Dôle dit que Hues assista à la fête que l'empereur Frédéric donna dans cette ville, et qu'il fut avec ce prince :

Une danse
Des jeunes pucelles de France
Formet devant Tremilly,
En l'on a maint bon plet (1) bati.

Il a fait mention de ce poète dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise* : Duveret contenté de copier Fauchet; croix du Maine ajoute que Hues excellait à jouer des instruments de musique et qu'il a écrit plusieurs chansons amoureuses. W—s. DEN. Foy. GERLAC (XVII,

T (PIERRE-DANIEL), évêque de Metz, né à Caen le 8 février 1651, se livra de bonne heure à l'étude des lettres et de la philosophie. Il se, dit-il, avais-je quitté la maison, que je portais envie à ceux qui voyaient lire. » Descartes, qui était dans toute sa vogue, fut son guide. En même temps Bonnet comme lui à Caen, lui inspira le goût de l'érudition (2). A la mort de ces deux savants, Huet partit, en 1673, le voyage de France; il y eut même Bochart pour

1. Maugis d'Aigremont, de Gérard de (le restaurateur de la ville de Poligny, chevalier), étaient nés dans le comté de

1. *plegs ou plaids*. Chacun sait qu'on prononce les discours prononcés devant les juges.

Il fut le dépit de se voir arrêté à chaque lecture de la *Geogr. sacr.* de Bochart, inspira au jeune Huet le désir d'apprendre l'hébreu et le grec, à l'exemple de Bochart, qui avait, dit-on, appris l'hébreu en six mois, et qui prétendait que quatre mois suffisaient pour épuiser la littérature grecque. Huet, pour épuiser les autres livres, se fit une bibliothèque, qui lui fut utile plus d'une fois; et quant au grec, il consulta le P. Petrus pour l'intelligence de quelques-uns des plus difficiles.

compagnon. Ce voyage, qui lui valut un accueil distingué, et dont il a rendu compte dans un petit poème latin assez médiocre (1), avait un double objet : il voulait voir la reine Christine, qui était occupée à polir et instruire ses états; il voulait connaître les savants dont cette princesse était entourée, et surtout les manuscrits anciens qu'elle possédait, entre autres des ouvrages d'Origène. Il revint avec des trésors littéraires de plus d'une espèce, dont il ne tarda pas à faire part au public. A peine avait-il revu sa ville natale, qu'il concourut (en 1662) avec quelques-uns de ses amis à y former une académie qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. La réputation et le mérite de Huet ne lui avaient encore procuré rien de solide, lorsqu'en 1670, il fut adjoint comme sous-précepteur à Bossuet, qui venait de se charger de l'éducation du grand Dauphin. Ce fut à cette époque, qu'il trouva et saisit l'occasion de s'attacher à un travail qui lui convenait parfaitement, et dont il s'occupa pendant près de vingt ans. Il avait formé, d'après une idée du duc de Montausier, le plan de ces belles éditions des classiques latins, destinées à l'instruction de leur illustre élève (*Ad usum Delphini*) : ce fut lui qui en dirigea l'exécution. En 1674, il fut reçu à l'académie française; et on peut remarquer qu'il se plaignait, dans son discours, de ce que les lettres anciennes étaient « peu estimées en ce siècle, presque » bannies du commerce du monde polémi- » li, et reléguées dans la poussière et » l'obscurité de quelques cabinets. » Fléchier, qui était alors directeur de l'académie, parla, dans sa réponse, des études longues et utiles qui avaient été les premiers plaisirs de l'abbé Huet,

(1) *Iter Suecicum*. M. Grignon en a donné une traduction en prose, Orléans, 1786, in-16.

comme les jeux de son enfance et les seuls emportements de sa jeunesse. Les grandes occupations de sous-précepteur ne l'empêchèrent pas de trouver le temps de satisfaire son goût ardent pour les langues les plus difficiles et pour les livres les plus anciens. Se déroband quelquefois le soir à la cour, il venait passer des nuits entières dans des bibliothèques de Paris pour y puiser ce qui manquait à la sienne. Il n'était encore que tonsuré, lorsqu'à l'âge de quarante-six ans, il crut devoir se vouer tout-à-fait à l'état ecclésiastique et reçut les ordres sacrés. En 1678, Louis XIV lui accorda, comme récompense de son zèle et de ses services, l'abbaye d'Aunay près de Caen, où il composa la plus grande partie de ses ouvrages. En 1685 il fut nommé à l'évêché de Soissons, dont il ne prit pas possession : il n'en avait pas même les bulles en 1689, lorsque M. Brûlart de Silfery, désigné pour l'évêché d'Avranches, lui proposa de permuer avec lui. Ce dernier siège plaisait beaucoup plus à Huet, parce qu'il le fixait à peu de distance de sa ville natale et de son abbaye. Il ne put être sacré qu'en 1692, à cause de quelques démêlés entre la cour de France et celle de Rome. Il ne négligeait point ses devoirs épiscopaux ; mais, quand ils étaient remplis, il se livrait à son amour de la science, avec une telle ardeur, et passait tant de moments dans sa bibliothèque, que les gens du monde et les ecclésiastiques mêmes qui avaient des affaires à régler avec lui ne trouvaient que difficilement le temps de l'entretenir. Aussi rapporte-t-on qu'un importun auquel on avait souvent répondu que le prélat n'était pas visible parce qu'il étudiait, se retira fort mécontent, en disant : « Eh ! pourquoi » donc le roi ne nous a-t-il pas en-

» voyé un évêque qui ait fait toutes ses » études ? » Huet, atteint déjà par quelques infirmités, et sentant qu'il ne pouvait concilier ses goûts avec les devoirs de sa place, se démit de l'évêché d'Avranches. Il obtint en échange l'abbaye de Fontenay, située aux portes de Caen. Quelque temps après, il se rendit à Paris, et s'y fixa dans la maison professe des jésuites, à laquelle il fit don de sa belle bibliothèque (1). Là, pendant vingt ans, il partagea, comme il l'avait fait constamment depuis son entrée dans l'état ecclésiastique, ses jours entre la prière et l'étude, pour laquelle il conserva jusqu'à la fin de sa vie la même passion. Son goût pour la poésie, qu'il avait aussi cultivée, était toujours également vif ; on le voyait très assidu aux séances de l'Académie française, préférant à tout la société des gens de lettres et des érudits, qui l'intéressait sans le détourner de ses devoirs pieux. Zélé pour la gloire de la religion qu'il avait défendue dans plus d'un ouvrage, il termina, le 26 janvier 1721, à l'âge d'environ quatre-vingt-onze ans, par une mort édifiante, une carrière bien remplie et très honorée. Étant sous-précepteur de M. le Dauphin, Huet eut une discussion avec Despréaux, parce qu'il n'était pas de son avis et de celui de Longin sur ce passage de la Gêntée : *Dieu dû que la lumière soit, et la lumière fut faite*. Il fut même, à cette occasion, relevé d'une manière un peu sévère, dans la préface de la traduction du *Traité du sublime*. Il défendit son opinion avec beaucoup de douceur, en écrivant au duc de Montausier, qui ne rendit pas sa lettre pu-

(1) L'acte de cette donation, datée du 18 avril 1691, est inséré dans les *Amanitates litt. de Schelhorn*, v. 164. Une partie de cette collection se trouve encore dans la bibliothèque de la Ville, qui était située rue St.-Antoine, et qui vient d'être transférée (1817) à l'hôtel-de-ville de Paris.

mais Leclerc l'inséra dans le de sa *Bibliothèque choisie*, commentaire de sa façon. Affectueux et prévenant dans la société, caractère égal, rempli de loyauté sans pédanterie, tel on l'eût à tous les moments, tel l'on trouve dans tous ses ouvrages. la fin des Mémoires de M^{lle}. pensier un portrait qui donne une idée fort avantageuse. Nous voyons que ce passage, comme caractéristique que tout le reste : modestie est plus dans les lettres que vous avez de vous-même, que dans votre air ; et vous l'écoutez quoique vous ayez l'air de le mépriser. Vous êtes si prompt et vous ne niez vos opinions avec une insistance si grande, qu'il semble que vous deveniez une passion. votre humeur n'est ni trop gaie, ni trop mélancolique.... vous n'êtes pas incivil ; mais votre érudition manque un peu de politesse. vous êtes pieux, sans être dévot.... vous avez su vous défaire de la science qui gâte les lettres et les fait douter de tout, vous affirmez dans la foi. » (lettre du 15 juin 1689), de Sévigné dit, sur la parole de M^{lle}. de M^{lle}. que Huet ne se déclarait contre la philosophie de Descartes, qu'il avait si long-temps méprisée par la seule envie de plaire à Montausier. Il est vrai qu'il attaque cette philosophie avec une finesse de ménage ; mais elle l'emporte avec tant d'opiniâtreté, qu'il ne peut achever de démontrer ce qu'il avait d'insoutenable, il était de se tenir dans de justes bornes. Du reste, M^{lle}. de Sévigné ne croit pas que Huet n'entendait ce qu'il imputait. Il fut enthousiaste, et il avait raison

de l'être, lorsqu'il voyait un génie pareil poser les véritables fondements de la philosophie sur le principe du doute, fondements qui subsistent encore et subsisteront toujours ; car le *Discours sur la méthode* de Descartes, sera éternellement reconnu par les vrais philosophes comme un ouvrage admirable. Quand ensuite il vit Descartes s'écarter des bases que lui-même avait établies, pour bâtir un système appuyé sur de simples suppositions, Huet n'adopta pas cette doctrine, et même il s'y opposa fortement. Il fit en cela preuve de bon sens. On a prétendu qu'il était piqué contre les Cartésiens, parce que ces philosophes préféraient infiniment ceux qui cultivent leur raison à ceux qui ne font que cultiver leur mémoire. Peut-être se montra-t-il en effet un peu sensible, comme savant, aux plaisanteries de ses adversaires. Il eut aussi avec Bochart, au sujet d'un manuscrit d'Origène, une dispute très vive, qui donna lieu à plusieurs écrits de part et d'autre. Huet en a composé un grand nombre, en grec, en latin, en français, soit en prose, soit en vers, toujours avec élégance et pureté. Ses ouvrages, dont la plupart ont conservé une réputation distinguée, sont : 1. *De interpretatione, libri duo*, 1^o. *de optimo genere interpretandi*, 2^o. *de claris interpretibus*, Paris, 1661, in-4. ; Stade, 1668 ; la Haye, 1685, in-8^o. C'est le premier ouvrage que Huet ait publié : il lui donna la forme de dialogue. On y remarque un goût sûr ; il est très instructif, et de plus fort bien écrit. Le second livre est un jugement des plus célèbres traducteurs anciens et modernes, français et étrangers, mais principalement de ceux de la Bible et des classiques grecs : Huet ne donne point la bibliographie des

éditions ; mais il juge avec impartialité le style et la fidélité de chaque traduction. II. *Origenis commentaria in sacram Scripturam*, grec et latin, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol. ; réimprimés à Cologne, en 1685, 3 vol. in-fol. Il ne fit que retoucher l'ancienne version, obscure et defectueuse en beaucoup d'endroits. III. *Lettre sur l'origine des romans*, Paris, 1670 et 1722, à la tête de la *Zayde* de M^{me}. de Lafayette ; 8^e. édit., Paris, 1711, augmentée d'une Lettre sur l'auteur de l'*Astrée* ; trad. en latin, à la suite de l'édition de la Haye du traité *De interpretatione* ; i-l. en flammand, 1755, in-8^e. (1) Huet rend compte, en véritable critique, des romans que nous ont laissés les anciens : mais ne pourrait-on pas objecter que l'origine de ce genre est bien antérieure à celle qu'a indiquée ce prélat ? car toutes les mythologies de l'Inde passeraient à bon droit pour de véritables romans. IV. *Demonstratio evangelica*, Paris, 1679, 1 vol. in-fol. ; réimprimée du même format et dans la même ville, en 1687 et 1690 ; puis en Allemagne, in-4^e. ; Amsterdam, 2 vol. in-8^e. ; et enfin à Naples, 2 vol. in-4^e. , en 1751. On trouve dans cet ouvrage plus d'érudition que de jugement, plus d'élégance que de vigueur. La première édition surtout est remplie de conjectures hasardées, de rapprochements bizarres, d'inductions forcées. L'auteur veut tout ployer à sa manière de voir, et l'y range de gré ou de force. La Démonstration évangélique fit dire à beaucoup de personnes que Huet n'y avait démontré que sa grande érudition. C'était à propos de ce livre que Racine témoignait

ne pas approuver l'usage que le savant prélat avait fait de ses connaissances profanes en faveur de la religion. L'abbé Sabatier seul de tous les critiques, en parle avec un enthousiasme qui n'admet aucune restriction ; il dit même que cet ouvrage est devenu classique pour tous les théologiens de l'Europe. V. *Censura philosophiæ Cartesianæ*, Paris, 1689 et 1694, 4^e. édit., in-12 ; critique assez judicieuse, mais faible à l'excès, quand on la compare aux vastes conceptions, même les plus erronées, de Descartes. VI. *Quæstiones Alnetanæ de concordia rationis et fidei*, Caen, 1690 ; ouvrage très médiocre pour le fonds, et qu'Antoine Arnauld blâmait beaucoup. Il fut composé à l'abbaye d'Aunay, ainsi que le titre le fait voir. On peut dire de cet ouvrage, comme de la *Démonstration évangélique*, que l'auteur y brille plus par l'érudition que par le raisonnement. VII. *De la situation du Paradis terrestre* ; publié d'abord en français, Paris, 1691, 1 vol. in-12 ; puis réimprimé en latin à Amsterdam, in-8^e. , 1698 et 1701. Dans ce traité, Huet place le Paradis sur les bords du fleuve que produit la jonction du Tigre et de l'Euphrate, et qu'on appelle le *fleuve des Arabes*, entre cette jonction et la division que fait ce même fleuve avant d'entrer dans le golfe Persique. Dans l'édition donnée, en 1698, de ce même livre, on trouve une *Dissertation sur les navigations de Salomon*. C'était le père Commire qui avait engagé Huet à travailler sur ce dernier sujet. Le commentaire fut réimprimé à la Haye, en 1750, avec la lettre de ce jésuite et la réponse de l'évêque d'Avranches, dans le second volume des *Traité géographiques et historiques pour faciliter l'intelligence de l'Écriture Sainte* (par Bruzen de la Martinière),

(1) Cet opuscule a été, pour la première fois, imprimé à part, sous le titre de : *Lettre de M. Huet à M. de Segrais sur l'origine des romans*, seconde édition, Paris, Gramouzy, 1673, in-12. A. B. z.

2 vol. in-12 : il en existe une traduction en français, par Des Roches, auteur d'une *Histoire de Danemark*, en 9 vol. in-12. VIII. *Nouveaux Mémoires pour servir à l'histoire du cartésianisme*, 1692, brochure in-16, publiée avec les initiales pseudonymes M. G. de l'A. ; réimprimée avec des additions, à Amsterdam, 1698, in-12. IX. *Statuts synodaux pour le diocèse d'Avranches*, en 1695, avec des suppléments des années suivantes, Caen, in-8°. X. *Huetii carmina*, poésies grecques et latines, odes, églogues, petits poèmes, Utrecht, 1700, édition augmentée, in-8°. Paris, 1709 et 1729, 1 vol. in-12. Les vers grecs et latins de ce savant prélat ont aussi été recueillis par D'Olivet avec des poèmes de même nature, qui sont de Fraguier, de Boivin, etc. ; la Haye, 1740 ; ib., 1745, 1 vol. in-8°. Ces poèmes, quoique l'auteur en ait composé la plus grande partie dans un âge avancé, sont d'une latinité élégante et pure : les images en ont de la grâce : le style, de la verve et de la chaleur. XI. *Histoire du commerce et de la navigation des anciens*, publiée anonyme, Paris, 1716, in-12 ; réimprimée avec le nom de l'auteur, Lyon, 1765, 1 vol. in-8°. Huet composa ce livre à la sollicitation de Callet. Il y a inséré beaucoup de digressions curieuses et savantes. Il y comble des répétitions, en parlant des mêmes nations sous différents périodes. Peut-être l'évêque d'Avranches n'a-t-il pas mis la dernière main à cet ouvrage. On en juge nominément par le style, moins châtié que dans les autres productions du même auteur. Des *Mémoires sur le commerce des Hollandais dans les états et empires du monde*, qui parurent en 1716, ont été attribués à M. Huet, comme fai-

sant une espèce de suite à son *Histoire du commerce des anciens*. XII. *Petii Danielis Huetii commentarius de rebus ad eum pertinentibus*, Amsterdam, 1718, 1 vol. in-12, publié par Sallengre (1). Ces Mémoires sont fort agréables à lire, et font bien connaître leur auteur, homme aimable ou plutôt érudit très aimable dans un siècle où, quoi qu'il en ait dit dans son discours de réception à l'académie française, et ailleurs, on avait un goût décidé pour l'érudition. Il est reconnu, maintenant, que la sienne était plus vaste que profonde. C'était un vrai sage, aimant le monde et le plaisir ; se livrant tour-à-tour à la retraite et à la société ; se désolant de ne pas avoir assez de piété, et finissant par être un bon évêque, parce que toute sa vie il avait eu le sentiment de ses devoirs et des bienséances. XIII. *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, publié par l'abbé D'Olivet, ami de l'auteur, Amsterdam, 1725, in-8° ; Londres, 1741, in-8°. C'est à peu près la traduction de la première partie de *Questiones Alenæ*. On crut remarquer que Huet revenait un peu dans ce traité sur ce qu'il avait avancé en plusieurs endroits de sa *Démonstration évangélique*. Voltaire n'a pas manqué d'insinuer que ce dernier ouvrage paraît démentir le premier. Ailleurs, il dit malignement que le *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain*, par lequel Huet finit sa carrière, ne laisse aucun lieu de douter de ses derniers sentiments, faisant à cet égard un rapprochement également perfide avec la fin de la vie de Fénelon. Il est bien vrai que Huet, dans ce livre, qui donna lieu à des critiques outrées, soutient des

(1) Il en existe une traduction anglaise avec des notes biographiques et critiques par John Ashm, 1810, 2 vol. in-8°. A. B.-r.

paradoxes ; mais ils n'ont rien qui puisse faire penser qu'il n'ait pas adhéré d'esprit et de cœur aux vérités de la religion. Huet défend l'opinion des sceptiques réduite à de certaines bornes ; mais le scepticisme ne conduit-il pas naturellement la raison, lorsqu'elle ne s'en abuse point , à se soumettre au joug de la foi, en démontrant à l'homme le néant et l'imbécillité de cette même raison ? Le *Traité de la faiblesse de l'esprit humain* roule principalement sur deux propositions : 1°. que la foi est seule infailible ; 2°. que la raison n'a d'elle-même nul moyen de parvenir à la connaissance d'aucune vérité. C'est un rapport complet sur l'état de la philosophie. L'auteur expose tous les systèmes, et reste dans le doute. L'advocat et quelques autres biographes ont eu tort d'accuser Huet d'avoir copié dans ce livre *Sextus Empiricus*, sans l'avoir cité. Le même traité composé en français et mis en latin par l'auteur lui-même , parut à Amsterdam en 1738 , 1 vol. in-12 , par les soins de Du Sauzet , agent diplomatique du roi de Pologne à la Haye. XIV. *Origines de Caen* , dont la seconde édition , qui est la meilleure , fut imprimée en 1706 , à Rouen , 1 vol. in-8°. C'est un livre bien fait , savant et utile. XV. *Diane de Castro* , ou le *faux Yucas* , anonyme , 1708 in-12. Huet composa , dit on , ce roman , à l'âge de vingt-cinq ans , excité par le charme qu'il avait trouvé dans la lecture de l'*Astrée*, qu'il appelait incomparable. XVI. Il y a aussi des *Notes latines de Huet sur Manilius* , imprimées à la fin de l'édition de cet auteur , faite , en 1679 , in-4°. , à l'usage de M. le Dauphin. XVII. L'abbé Euladet publia , en 1714 , à la Haye , en 2 volumes in-12 , des *Dissertations sur diverses matières de re-*

ligion et de philologie , contre plusieurs lettres. Elles sont toutes de Huet. XVIII. L'abbé livet recueillit également et mit à Paris , en 1754 , 1 vol. in-4°. *Opuscules sur la langue française* par divers académiciens. Huet ni son contingent posthume à ce recueil. La mémoire de ce savant s'était fort affaiblie à la suite d'une maladie qu'il essuya en 1702. Il conserva pas moins le goût du travail , avec l'impossibilité de s'y livrer de suite et d'entretenir rien d'important. Ce fut dans ces moments qu'il forma ce recueil et de traits qui , rassemblés par D'Olivet , fut imprimé en 1721 in-12 , sous le titre de *Huet*. On lit à la tête l'Éloge , de Huet le même auteur , tiré de l'His-
l'académie française. D'autre du même prélat se trouve les recueils de l'académie pour 1769. Enfin l'on trouve *Notice* sur quelques lettres de Huet , dans le *Jour-
savanis* de 1796 , pag. 1.

HUGBALDE. HUABALDE. HUGBOULD. HUCHBALDE. HUGBOU. UBALDE, moine de St. -diocèse de Tournai , ordre de Noit , naquit en 840 ; il était de Milon , religieux du même ordre , qui lui enseigna les éléments de la musique. Le jeune y fit des progrès si rapides qu'il fut bientôt jaloux son propre. Ce dernier , voyant une diode qu'il avait composée pour de S. André , le chassa de son lieu reprochant de vouloir lui son préjudice. Hugbalde fut appelé à celle de Reims par évêque Foulques , et y devint de Remi d'Auxerre. Il n

point ses études à la musique. Il fut poète, philosophe, autant du moins qu'on pouvait l'être dans ces siècles grossiers. Il mourut le 21 octobre, ou, suivant d'autres, le 25 juin 950, âgé de quatre-vingt-dix ans. On a de lui : I. Plusieurs *Vies* de saints en latin ; celle de S. Leobwin, patron de Deventer, recueillie par Martène ; celles de sainte Rictrude, de sainte Aldegonde, de sainte Malaberte ; l'Histoire de sainte Ciliuie, mère de S. Remi ; les Actes de S. Cyr et de sainte Julitte, sa mère, martyrs, des reliques desquels Hugbalde avait opéré la translation dans son monastère. Ces Actes ont été recueillis par les bollandistes à la date du 16 juin. Il a laissé imparfaite une Vie de S. Pierre. II. Un *Office* de S. Théodoric. III. Un *Commentaire* latin sur la règle de S. Benoît. IV. Un petit *Poème* latin (*Ecloga*) *de laude calvorum*, dédié à Charles-le-Chauve. Ce poème a 136 vers, dont tous les mots commencent par la lettre C, et dont voici le premier :

Carmine clariorum calvis cantate Camene.

Il a été publié à Bâle, 1516, 1519, in-4° ; 1547, in-8°. (1), et recueilli par Dornau dans son *Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ*, et par Gaspar Barthius dans ses *Adversaria*. Synésius et J. Pontanus se sont exercés sur le même sujet, mais sans se donner de pareilles entraves. V. Une *Épître* en vers latins à Charles-le-Chauve. VI. Trithème cite de lui des *Lettres* à divers savants de son temps. VII. Enfin deux ouvrages sur la musique, que Gerbert a recueillis d'après divers manuscrits, dans ses *Scriptores ecclesiastici de musicâ sacrâ*. (Voy. GERBERT.) Le premier, intitulé *De*

harmonicâ institutione, est copié sur un manuscrit de Strashourg. Hugbalde y traite d'abord des intervalles et de la position des semitons. Il reconnaît six consonances, trois simples et trois composées. Il explique la formation du tétracorde des Grecs, et donne le tableau de leur diagramme ou système général. Il établit ensuite la vraie division du monocorde et sa dimension ou étendue. Vient après cela un opuscule intitulé *Alia musica*, dans lequel il traite des nombres musicaux et des huit tons, terminé par un appendice, à la suite duquel on trouve *De mensuris organicarum fistularum*. Tel est le contenu du premier ouvrage de Hugbalde. Le second a pour titre *Musica Enchiridiadis*. Gerbert l'a collationné sur plusieurs manuscrits, entre autres un de la bibliothèque Magliabecchi à Florence, et celui du Roi de France. Ces manuscrits présentent entre eux des différences notables. Gerbert a tenu compte des variantes. L'ouvrage est divisé en trois parties. Quoique Hugbalde paraisse n'avoir envisagé la musique que d'après les principes des Grecs, il traite formellement, dans ce manuel, de l'*Harmonie*, ou musique polyphonique, dite *diaphonia* ; et on le regarde comme le premier auteur qui en ait parlé. Il la définit : *Diversarum vocum apta coadunatio*. Il joint, à ses principes élémentaires, des scholies par demandes et par réponses. On trouve, à la suite de cet ouvrage : *Commemoratio brevis de tonis et psalmis modulamentis*, partie qui manque dans quelques manuscrits. Cette partie est notée avec des caractères dont l'invention paraît appartenir à Hugbalde, et qu'il dit avoir substitués aux signes beaucoup plus nombreux et plus confus des

(1) Sur les diverses éditions de ce poème, voyez le *Manuel du libraire*, seconde édition.

Grecs. Ces caractères sont au nombre de dix-huit, et répondent aux lettres suivantes :

T A B C	D E F G	a b c d	e f g a	b c.
graves.	finales.	superiores.	excellentes.	

Ils peuvent se réduire à un mobile et trois fixes, diversement tournés ou inclinés, et ont quelque chose de ceux dont M. de Maimieux s'est servi dans sa Pasigraphie. Le second Traité de Hugbalde est terminé par ce distique peu modeste :

Mira vides, lector, junioris verba Catonis.
Has cole virtutes; salva sit alma fides.

Walther attribue encore à cet auteur *Cantus multorum sanctorum dulci et regulari melodiâ compositi*. Les ouvrages de Hugbalde prouvent que c'est avec raison qu'on a contesté à Gui d'Arezzo plusieurs de ses inventions. Dans une note, le moine de St.-Amand parle du bémol et du bécarre, connus, dit-il, avant lui; et les caractères qu'il a inventés, sont disposés entre différentes lignes, qui ne forment pas, il est vrai, des portées distinctes, mais qui sont plus ou moins élevées. Resterait donc au musicien d'Arezzo l'application des syllabes *ut, re, mi, fa, sol, la*, et peut-être l'usage des clefs qui déterminent la position de la portée dans le clavier général. Voyez, pour plus de détail, l'*Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins, tom. vi. D. I.

HUGFORD (IGNACE), né à Florence, en 1703, d'un père anglais, étudia de bonne heure l'art difficile de connaître la main et la touche des différents peintres d'Italie; il cultiva en même temps la peinture, et laissa à Ste.-Félicité un tableau représentant *S. Raphaël*. Ses compositions sont en général d'une petite dimension. On en trouve plusieurs dans l'église des *Vallombrosani* de Forli. Ce qui contribua surtout à établir da-

vantage la réputation d'Ignace Hugford, fut le soin qu'il mit à rassembler à tout prix une collection de tableaux des 12^e, 13^e, 14^e. et 15^e. siècles, tous peints à détrempe avant l'époque de la perfection de la renaissance. Cette collection fut dispersée quelques années après sa mort, qui arriva en 1778. L'auteur de cet article a travaillé sur la même idée, et est parvenu à former à Florence une collection assez complète du même genre de tableaux, dont il a donné le catalogue dans un ouvrage intitulé : *Considérations sur l'état de la peinture en Italie dans les quatre siècles qui ont précédé celui de Raphaël*, première édition, Paris, 1808, in-8^o.; deuxième édition, Paris, 1811, in-8^o. Cette collection, composée de 150 tableaux, est maintenant à Paris. — HUGROD (Henri), moine de Vallombreuse, frère du précédent, né en 1695, fut un amateur des arts très distingué. On lui doit les progrès que l'on a faits dernièrement à Florence dans la préparation de la *scagliola*. Son élève Lambert Gori, et M. Stopponi, ont continué de se livrer aux mêmes travaux. On entreprend aussi des portraits en *scagliola*; mais ce qui plaît le plus, c'est une sorte de *dicromi* ou figures jaunes sur un champ noir, qui sont copiées des vases antiques dits paléographiques. Le comte Alfieri, ayant vu cette nouvelle espèce d'ouvrages d'arts, fit écrire son épitaphe sur une table de *scagliola*. Cette épitaphe n'a pas été imprimée; mais tous les savants en ont recherché des copies. Sur une table de même grandeur on avait disposé une autre épitaphe pour une personne d'un haut rang qui avait désiré être ensevelie auprès du tragique italien. Les deux *tavolette* se repliaient l'une sur l'autre comme un

dyptique et un livre; et sur le dos on lisait : *Alfiri liber novissimus*. Henri Hugford est mort en 1771.

A—D.

HUGHES (JOHN), poète anglais, né en 1677 à Marlborough, dans le Wiltshire, vint de bonne heure à Londres, où il étudia dans des écoles particulières, et montra beaucoup de goût pour la poésie et les arts de la musique et du dessin, qu'il ne cessa de cultiver en remplissant les fonctions de plusieurs places civiles. Son caractère, son esprit, et le succès de quelques poèmes patriotiques, lui procurèrent l'amitié d'Addison, de Pope, de Congreve, du comte de Wharton, etc. : la protection du chancelier Cowper le fit nommer, en 1717, secrétaire des justices de paix. Hughes continua d'occuper cet emploi lucratif sous le lord Parker, successeur du comte : mais au moment où la fortune commençait à lui sourire, sa santé déclina sensiblement; et il mourut le 17 février 1720, âgé de quarante-deux ans, le jour même de la première représentation de son meilleur ouvrage, la tragédie du *Siège de Damas* : il vécut tout juste assez pour en apprendre la réussite, mais avec beaucoup d'indifférence. Cette pièce est une des plus populaires du théâtre anglais, et jouit encore de la faveur du public. Addison faisait tant de cas du talent tragique de Hughes, qu'il le pria de composer pour lui le dernier acte de sa tragédie de *Caton*, qu'il paraissait avoir abandonnée; mais il se détermina ensuite à l'achever lui-même, et le public sans doute n'y perdit rien. Quoique les poésies de Hughes aient eu du succès dans leur nouveauté, et que le *Siège de Damas* en ait encore aujourd'hui, Swift, en écrivant à Pope, range

cet auteur parmi les hommes médiocres en prose et en vers, et Pope en lui répondant se retranche sur la probité du personnage, quand Swift parle de ses talents. Steele a consacré à la mémoire de Hughes un des *Essais* du *Journal* intitulé le *Théâtre*; et Samuel Johnson, un article biographique dans ses *Vies des poètes anglais*. Ses poésies ont été recueillies par M. Duncombe, son beau-frère, en 1755, en 2 vol. in-12, sous le titre de *Poèmes sur différents sujets*. On cite, parmi ses ouvrages en prose : I. *Avis du Parnasse*. II. *Dialogues des morts*, et *Discours concernant les anciens et les modernes*, traduits de Fontenelle. III. *Histoire des révolutions de Portugal*, traduite de Vertot. IV. *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*. V. Plusieurs Numéros du *Spectateur*, du *Tatler* et du *Guardian*, et au moins la plus grande partie du *Lay-Monk*, ouvrage périodique faisant suite au *Spectateur*, imprimé pour la deuxième fois en 1714, in-12. VI. Une édition des *Œuvres de Spenser*, 1715, 6 vol. in-12; précédées de la *Vie* de Spenser, d'un *Essai* sur la poésie allégorique, et de *Remarques* sur la Reine des fées et sur les autres productions du même Spenser. Cette édition est l'ouvrage d'un homme de goût, mais auquel manquait une connaissance approfondie des mots surannés employés par le poète. Il en a été fait cependant une réimpression trente ans après. — Jabez HUGHES, écrivain anglais, frère puîné du précédent, mort le 17 janvier 1751, âgé de quarante-six ans, a laissé les ouvrages suivants : I. *L'Enlèvement de Proserpine*, traduit de Claudien, et *l'Histoire de Sextus et d'Erichon*, traduite de la *Pharsale* de Lucain, livre VI (en vers), 1714, in-8°; et

1725, in-12, avec des notes. II. La traduction des *Vies des douze Césars*, de Suétone, 1717. III. *Nouvelles*, traduites de l'espagnol de Cervantes, et insérées dans la *Collection choisie des Nouvelles et Historiettes*, imprimées par Watts en 1729. IV. *Mélanges en vers et en prose*, en un volume, 1757, ouvrage posthume. — Un autre John HUGUES, mais qui n'était point de la même famille, mort en 1710, est connu comme éditeur de l'ouvrage de S. Chrysostôme sur le *Sacerdoce*, dont une seconde édition parut en 1712 à Cambridge, en grec et en latin, avec des notes, etc.

L.

HUGO, ou HUGON (HERMAN), savant jésuite, né à Bruxelles en 1588, d'une famille originaire du comté de Bourgogne, étudia la littérature, la philosophie et la théologie avec un égal succès, et apprit la plupart des langues modernes. Admis dans la Société à l'âge de dix-sept ans, il enseigna d'abord les humanités à Anvers, et remplit les fonctions de préfet des classes à Bruxelles. Il suivit en Espagne le duc d'Arsohot, qui l'avait nommé son confesseur : il devait accompagner à Rome le cardinal de la Cueva; mais ce voyage ayant éprouvé des obstacles, il revint en Flandre, où Ambroise Spinola le prit pour aumônier. Il ne quitta point ce général dans ses différentes expéditions, montrant sur les champs de bataille et au milieu des plus grands dangers, un sang froid qui étonnait même les soldats. La peste s'étant déclarée dans le camp espagnol, il n'en continua pas moins de prodiguer aux malades les secours de la religion. Il devint victime de son zèle, et fut transporté à Rhinberg, où il mourut le 11 septembre 1629, âgé de quarante-un ans. On a de lui plusieurs ouvrages

recherchés encore des curieux; ce sont : I. *De primâ scribendi origine et universâ rei litterariæ antiquitate*, Anvers, 1617; Utrecht, 1758, in-8°. La seconde édition est augmentée d'un *Traité De Scribis* et de Notes très amples de Christ. Henr. Tioiz. Un anonyme en a donné une traduction française abrégée, sous ce titre : *Dissertation historique sur l'invention des lettres et des caractères d'écriture, et sur les instruments dont les anciens se sont servis pour écrire*, Paris, 1774, in-12. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage. II. *Pia desideria, emblematicus, elegiis et affectibus SS. Patrum illustrata*, Anvers, 1624, in-8°, fig. Ce Recueil a eu de nombreuses éditions, parmi lesquelles on distingue celle d'Anvers, 1652, in-8°; il a été traduit en flamand, Anvers, 1629, in-8°; et en français sous ce titre : *L'Âme amante de son Dieu, représentée dans les emblèmes sur les pieux desirs*, etc., Paris, 1627, in-8°, fig.; Cologne, 1717, in-8°, rare. Ol. Borrich et Baillet parlent avec éloge du talent d'Herm. Hugo pour la poésie; mais on lui reproche justement de n'avoir pas conservé l'unction ni la simplicité des Livres saints, dont ses vers n'offrent que la paraphrase. III. *Obsidio Bredana ductu Ambros. Spinolæ perfecta*, Anvers, 1626, 1629, in-fol., fig. Cette relation du siège de Breda a été traduite en espagnol et en anglais; et en français par Phil. Chifflet. (*Voy. Ph. CHIFFLET*, VIII, 585-4.) IV. *De militia equestri antiquâ et novâ libri v*, ibid., 1630, in-fol., fig.; rare et recherché. On a encore, du P. Hugo, un *Traité De verâ fide capessendâ*, contre Meisner, ministre luthérien, Anvers, 1620, in-8°.

et des traductions de l'italien en latin des *Vies* des PP. Charles Spinola et Jean Berckmann, ibid., 1650, in-8°. Enfin il a laissé en manuscrit une *Histoire de Bruxelles*, et un ouvrage *contre les athées*, qui devait former plusieurs volumes in-folio : mais c'est par une inattention bien singulière que les rédacteurs du Dictionnaire universel lui attribuent la traduction française du *Voyage astronomique* des PP. Maire et Boscovich. (*Voy. BOSCOVICH*, tom. V, pag. 116.) W—s.

HUGO (CHARLES LOUIS), chanoine régulier de la réforme de Prémontré, abbé régulier d'Estival en Lorraine, né en 1667 à St. Mihiel d'une famille noble, prit le bonnet de docteur à Bourges, et enseigna la théologie à Vandœuvre et à Estival, abbayes de l'ordre. En 1710, Simeon Godin, abbé d'Estival, le prit pour son coadjuteur, et s'étant démis en 1722, le père Hugo lui succéda. Il aimait les lettres ; et voisin de l'abbaye de Senones, il avait sous les yeux de grands travaux littéraires entrepris par les monastères de la congrégation de St. Vanne. Il ambitionna ce genre de gloire : bientôt, sans que les exercices réguliers en souffrissent, son monastère fut changé en une sorte de lycée, où de jeunes religieux, sous sa direction, se formaient aux études savantes, et devinrent à son égard des aides utiles pour l'exécution des plans qu'il avait médités. Pendant qu'ils en recueillaient les matériaux, il enrichit la bibliothèque de son abbaye, et y établit même une imprimerie. La vie de l'abbé Hugo ne fut pas exempte de traverses. Neuf et ardent, il soutint avec chaleur le privilège d'impression de sa maison, et les droits qu'il crut y être attachés, contre l'évêque de Toul. Le clergé de France

prit parti pour l'évêque ; et le duc de Lorraine Léopold, dont Hugo était le sujet, l'abandonna, et même l'exila. Heureusement celui-ci trouva des protecteurs dans le cardinal Lercari, secrétaire d'état de la cour papale, et, par son moyen, dans Benoît XIII. Ce pontife, dans un consistoire tenu en 1728, nomma l'abbé Hugo évêque de Ptolémaïde, *in partibus infidelium*, et, en l'élevant à cette dignité, mit fin à ses débats avec l'évêché de Toul. Rappelé par Léopold, l'abbé évêque revint dans son abbaye continuer ses travaux. Il y mourut le 2 août 1739, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Réfutation du système de l'abbé Faydit sur la Trinité*, Luxembourg, 1699. Faydit y établissait une sorte de trithéisme (*Voy. FAYDIT*). II. *Critique de l'histoire des chanoines, ou Apologie des chanoines propriétaires depuis les premiers siècles de l'Eglise jusqu'au XII^e*, Luxembourg, 1700, avec une *Dissertation sur la canonicité de l'ordre de Prémontré contre le père Chopponel*, génovéfain (*Voy. Z. CHAPPONEL*). III. *Vie de St. Norbert*, Luxembourg, 1707. Elle est pleine de recherches et de notes curieuses, et a été traduite en latin par un religieux de l'ordre, Prague, 1732, in-fol. (*Voy. FR. GAUTHIER*, XVI, 594.) IV. *Histoire de la maison de Sales, originaire du Béarn*, Nancy, Cusson, 1716, in-fol. L'auteur du *Dictionnaire des anonymes* l'avait attribuée à dom Calmet : il l'a restituée à l'abbé Hugo dans sa Table des auteurs. V. *Traité historique et critique sur l'origine et la généalogie de la maison de Lorraine*, sous le nom de Baleicourt, Nancy, 1711, in-4° ; écrit plein de traits hardis qui déplurent

à la France: il fut condamné par arrêt du parlement de Paris du 27 septembre 1712. Hugo avait joint à cet écrit des notes qu'il ne publia pas, et que dom Calmet dit avoir eues entre les mains. VI. *Réflexions sur deux ouvrages nouvellement imprimés, concernant la maison de Lorraine*, 1712, in-12; flétries par arrêt du 17 décembre 1712. Les deux ouvrages dont il y est question, sont, *La Lorraine ancienne et moderne*, de Jean Mussey, 1712, in-8°, qui fut flétrie par le même arrêt, et le *Supplément à l'histoire de la maison de Lorraine*, par le père Benoît Picard, capucin, Toul, 1712, in-12. VII. *Histoire de Moïse*, Luxembourg, 1709, in-8°. VIII. *La Vie de la mère Erard, supérieure de Notre-Dame du refuge à Nancy*, Nancy, 1715. IX. *Lettre à M. l'abbé de Lorkot*, pour servir de défense à la Vie de S. Norbert, et de réponse à un écrit injurieux, intitulé: *Pieuses fables de Nancy*, 1705. X. *Sacri et canonici ordinis Præmonstratensis annales, pars primu monasterologiam, sive singulorum ordinis monasteriorum singularem historiam complectens*, Nancy, deux gros volumes in-fol. ornés de figures, avec les preuves, 1754 et 1756. C'est le résultat de plus de 40 vol. in-fol. de renseignements et de pièces envoyés de différentes maisons de l'ordre, tant de France que des pays étrangers. La deuxième partie, qui n'aurait pas été moins volumineuse, devait contenir l'histoire générale de l'ordre de Prémontré. Les matériaux en étaient préparés; mais Hugo n'eut pas le temps de les mettre en œuvre. XI. *Sacræ antiquitatis monumenta*, 2 vol. petit in-fol., le premier sorti des presses d'Estival, 1725; le deuxième, St.-Dié, 1751. Ce sont d'anciens monuments tirés

des archives de l'ordre. Le travail de l'abbé Hugo con-
siste dans les *Vies de plusieurs du-
rains*; — une *Liste chronologique
des écrivains de l'ordre avec des
dissertations et des notes* (restée manuscrite); —
collections de médailles; —
deniers; — *Diverses pi-
èces relatives à ses diffé-
rends*. M. l'évêque de Toul, etc.
une connaissance plus étendue
des ouvrages de Hugo, on peut
consulter la *Bibliothèque de Lorraine*
Calmet, col. 512 et suivantes.
On peut refuser à cet abbé le
travail laborieux et d'homme
travailleur. Son latin est quelque-
fois médiocre. Le père Blampain, p-
rêtre de l'école d'Estival, a
fait une critique judicieuse des ouvrages
de l'abbé dans son *Jugement
de M. Hugo*, 1736, in-8°.

HUGOLIN. Voy. GUY.

HUGOU. Voy. BASSY.

HUGUES (St.), archevêque
de Rouen, était fils de Dro-
gon, duc de Champagne par sa
mère, et d'Adaltrich, comte
de Waraçon, maire du palais.
On remarque dès son enfance
une piété, donna de grandes ter-
ribles batailles de Fontenelle et de
Mars-la-Tour, et renou-
vella au monde en pi-
été religieux dans cette de-
votion. Il fut tiré de sa retraite
pour occuper le siège de
l'évêché en même temps
l'administration des diocèses de
Baieux. Il ne consentit à ces
charges qu'au défaut de
pables de les remplir, et
de prévenir le retour des
étaient résultats du choix de
administrer les biens de
distribuait aux pauvres la
partie de ses revenus, et c

Augmenter la pompe du service. Sa vie fut une suite continue de bonnes œuvres et d'austérité. Il vint à Jumièges en 750, le jour où sa fête est célébrée à l'évêché de Rouen. — HUGUES, archevêque de Rouen, descendant d'une illustre famille d'Amiens. Il fit ses études dans l'école qui était célèbre dans la ville, embrassa la vie religieuse, fut pourvu, en 1113, de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges, quelques années après. Il vint en Angleterre, où Henri I^{er}. le fit évêque de Reading. Il fut, en 1130, archevêque de Reims, et se fit d'abord remarquer par la régularité de sa conduite, et par son zèle pour l'instruction des peuples, et il distribuait fréquemment la parole. Il assista aux conciles de Reims, de Pise, de Paris, et prit part à toutes les affaires importantes de son temps en France. Cet illustre prélat mourut le 11 novembre 1164 : il est reconnu comme l'un des plus savants de son siècle et l'un de ceux qui ont transmis avec le plus de pureté la véritable doctrine de l'Église sur les points de foi. Son style, simple et pur, est assorti aux sujets qu'il traite, et presque également de la barbarie et de l'affectation de lui : I. *Sept Livres de Théologie*, où sont expliquées diverses questions théologiques. Ils ont été imprimés par D. Martène dans le tom. V de son *Thesaur. anecdotorum*. II. *Trois sermons sur l'Eglise et ses ministres*. III. *Trois sermons*, destinés à réfuter les erreurs de l'hérésie qui avaient de nombreux partisans en Bretagne. Ils ont été publiés par D. D'Achery, dans son édition des *Œuvres* de saint Bernard de Nogent. III. Trois

Livres à la louange de la mémoire. On n'imaginerait sans doute pas que ce titre cache un *Traité de l'incarnation*. IV. Une *Explication du symbole des apôtres et de l'oraison dominicale*. Cet ouvrage et le précédent font partie du tom. IX de l'*Amplissima collectio* de D. Martène. V. Un *Traité de l'ouvrage des six jours* ; et une *Vie de St.-Adjuteur*, moine de Tiron ; ces deux pièces se trouvent aussi dans le tom. V du *Thesaur. anecdotorum*. VI. Enfin plusieurs *Lettres* adressées au roi Louis le jeune et à l'abbé Suger, insérées par Duchesne dans le IV^e. tom. de son *Scriptor. Francor.* On trouvera une *Vie* plus détaillée de l'archevêque Hugues dans le XII^e. vol. de l'*Hist. littér. de France*. — HUGUES, archevêque de Besançon, l'un des plus illustres prélats qui aient occupé le siège de cette ville, était fils de Humbert II, sire de Salins, et descendait des comtes souverains de Bourgogne. Sa piété et ses talents le rendirent encore plus recommandable que sa haute naissance. Il fut élu archevêque en 1031, et reçut l'onction sainte des mains de Brunon, évêque de Toul, qui devint pape sous le nom de Léon IX. Il acheva la construction de la cathédrale de St.-Étienne, commencée par son prédécesseur, et y établit un chapitre composé de cinquante chanoines, qu'il dota d'une partie de ses grands biens. Il rebâtit l'abbaye de St.-Paul, ruinée par les guerres, et la donna à des chanoines séculiers. Il fonda deux collèges, l'une dédiée à Ste. Madelène et l'autre à St. Laurent, les pourvut de toutes les choses nécessaires à la dignité du culte, et particulièrement de livres de chœur, que l'on conserve encore et dont on admire la beauté. Il assista, en 1047, au concile de Reims, où fut cité l'évêque

de Langres, accusé de simonie. Hugues s'était chargé de sa défense; mais son client avoua sa faute et fut condamné aux peines portées par les canons. L'archevêque de Besançon suivit à Rome le pape Léon IX, y assista au concile où furent anathématisées les erreurs de Bérenger, et en signa les actes le quatrième. Il parut avec le titre de légat au sacre de Philippe I^{er}, roi de France. Il fut honoré par l'empereur Henri III de la dignité d'archichancelier, et mourut à Besançon, le 27 juillet 1066. Son corps fut inhumé dans l'église St.-Paul, où il s'était fait élever un tombeau qui subsistait encore il y a quelques années. Hugues avait la réputation d'un profond théologien et d'un grand orateur. Il aimait les savants et les protégeait. Pierre Damien lui adressa son traité *Contrà sedentes tempore divini officii*. Ce fut sous son épiscopat que les archevêques de Besançon furent créés princes du St. Empire, et obtinrent le privilège de battre monnaie, d'élire les maires de la vicomté de Besançon, et de faire rendre la justice en leur nom. W—s.

HUGUES (SAINT), évêque de Grenoble, né en 1055 dans le diocèse de Valence en Dauphiné, d'une famille illustre, fut placé sur le siège de Grenoble en 1079. Les efforts inutiles qu'il fit pendant les deux dernières années de son épiscopat pour détruire les désordres de toute espèce qui régnaient dans son diocèse, le déterminèrent à se retirer à la Chaise-Dieu, d'où le pape Grégoire VII l'obligea bientôt de sortir pour aller se remettre à la tête de son troupeau. S. Bruno et ses disciples l'étant venus trouver en 1084, il les mit en possession du désert de la Chartreuse. Il y faisait lui-même de fréquents voyages pour s'édifier au milieu de ces pieux soli-

itaires, et vivait comme un d'entre eux. Il mourut en 1152. On a de lui un *Curulaire* dont on trouve des fragments à la suite du *Pénitentiel* de S. Théodore de Cantorbéri, de l'édition de Jacques Ptit, et dans les *Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné*, par Allard. C'est un monument précieux pour l'histoire de l'église de Grenoble, à cause des observations dont l'auteur accompagne les chartes. — SAINT HUGUES de Cluni, né à Semur en Briennais l'an 1024, d'une des familles les plus distinguées de Bourgogne, renouça de bonne heure aux avantages temporels que pouvait lui faire espérer sa haute naissance, pour se consacrer à Dieu dans le monastère de Cluni, dont, n'ayant encore que vingt-cinq ans, il fut élu abbé d'une voix unanime, après la mort de Saint Odilon. Sous son gouvernement, l'abbaye de Cluni parvint au plus haut degré d'illustration; il y attira un si grand nombre de personnes, dont plusieurs étaient remarquables par leur naissance, et d'autres par leur savoir ou leur éminente piété, que cette abbaye devint la pépinière d'une foule d'hommes distingués qui brillèrent dans l'Etat et dans l'Eglise. Il maintint la discipline régulière dans toute sa ferveur; il étendit la réforme à tant de monastères, que, suivant Orderic Vital, il avait plus de dix mille moines sous sa juridiction. Les souverains pontifes l'honorèrent de leur confiance, et le chargèrent de plusieurs commissions importantes, dont il s'acquitta toujours avec le plus grand succès; mais quelque lion son qu'il eût avec Grégoire VII, il ne voulut point prendre part à ses querelles, si ce n'est en qualité de médiateur; et jamais les foudres de Rome, lancées contre l'empereur Henri IV, son filleul, ne purent le

détacher des intérêts de ce prince. Il se mit peu en peine des désagréments que lui causa le légat Hugues, évêque de Die, dont il avait désapprouvé les intrigues pour parvenir à la papauté. Ce saint abbé mourut en 1109, avant de pouvoir achever la superbe église de Cluni, dont il avait jeté les fondements. Un fait digne de remarque, c'est qu'en fondant l'abbaye de Marcigni, il défendit d'y recevoir aucune fille au-dessous de vingt ans. Ses occupations, aussi importantes que multipliées, ne lui laissèrent ni le temps ni le loisir de composer beaucoup d'ouvrages. Il ne nous reste de lui que sept *Lettres*, entre un grand nombre qu'il avait écrites ; des *statuts* ou règlements qui servent à faire connaître la vie qu'on menait dans le célèbre monastère dont il était le chef, et quelques *opuscules* ascétiques, pleins d'unction et de piété. On trouve ces pièces dans la *Bibliotheca cluniacensis*, pag. 49¹ et suiv.

T—D.

HUGUES CAPET (1), chef de la troisième dynastie qui a donné trente-deux rois à la France, était le plus puissant seigneur du royaume, lorsque la couronne lui ayant été déferée dans une assemblée tenue à Noyon, il fut sacré par Adalberon, archevêque de Reims, le 3 juillet 987. Cette assemblée ne devait pas être nombreuse : depuis le triomphe de la féodalité, il ne pouvait plus y avoir d'assemblées de la nation, puisque les hommes libres étaient peu à peu tombés en servitude, et que les nobles relevaient, pour leurs fiefs, de quelques grands propriétaires, qui seuls exerçaient le pouvoir politique, et qu'on désignait par le titre de vassaux de la

couronne. Le nombre des grands vassaux n'allait pas alors au-delà de huit ; savoir : le duc de Gascogne, le duc d'Aquitaine, le comte de Toulouse, le duc de France, le comte de Flandre, le duc de Bourgogne, le comte de Champagne, et le duc de Normandie, duquel la Bretagne relevait encore à cette époque. Tels étaient les seigneurs qui avaient un intérêt réel au choix du monarque, parce que seuls ils traitaient directement avec lui : les autres Français n'étaient plus les sujets du roi, mais les hommes des grands vassaux, et s'inquiétaient fort peu à qui serait offerte une royauté qui ne s'étendait plus jusqu'à eux. Si l'ordre de succession au trône eût été établi sous la seconde race, Charles, duc de la Basse-Lorraine, frère de Louis d'Outremer, aurait succédé à son neveu Louis V : mais on ne manqua pas de raisons pour l'exclure ; on l'accusa de s'être fait vassal du roi de Germanie, d'avoir le cœur plus allemand que français : en un mot, il fut en butte à mille reproches, parmi lesquels on oublia le véritable ; c'est qu'étant issu de Charlemagne, il croirait ne régner qu'en vertu de sa naissance : or, on voulait un roi complice du morcellement de la France en plusieurs souverainetés à-peu-près indépendantes, afin que, n'ayant aucun prétexte pour essayer de revenir sur le passé, il ne songeât qu'à maintenir ce que le temps avait consacré. Hugues Capet, qui comptait déjà parmi ses aïeux deux rois élus par le suffrage des grands (2),

(1) L'origine de sa famille se perdait dans la nuit des temps, au rapport de Glaber, histo. contemporaine. D'anciens historiens le font descendre de S. Arnoul, et même d'une fille de Clovis, fils de Clovis-le-Grand ; d'autres le font arrière-petit-fils du saxon Witkind. Helgard, dans sa Vie de Robert, semble lui faire tirer son origine des rois de Lombardie ; sentiment adopté par le genre de Saint-Aubin. Foncegnagne combat ces divers systèmes dans les *Mém. de l'acad. des inscriptions*.

(2) Ce surnom, en latin *Capito*, signifie *gros ventre*, quelques auteurs le dérivent d'une espèce de chaperon que ce prince porta le premier.

qui possédait le duché de France, et disposait par son frère du duché de Bourgogne, fut préféré dans l'assemblée de Noyon, où se trouvaient aussi les chefs du clergé, non comme le plus capable de rendre au trône son éclat, mais comme entièrement désintéressé dans le rétablissement de la monarchie, telle qu'elle était sous Clovis et sous Charlemagne (1). C'est ainsi que souvent les princes libres de l'empire, auxquels les grands vassaux de France ressemblaient en tous points, choisissaient pour empereur celui qui, par sa position et ses intérêts, ne leur laissait appréhender aucune tentative contre leur indépendance. La famille de Hugues était, depuis long-temps, à la tête du parti opposé au pouvoir royal des Carolingiens; et l'on peut dire qu'il reçut la royauté telle que ses ancêtres l'avaient faite: c'était bien peu de chose à cette époque. On est si porté à croire que le fondateur d'une dynastie qui a régné pendant huit siècles, était un homme extraordinaire, que les historiens qui n'ont pas remonté jusqu'à l'esprit du temps, ont attribué à Hugues Capet des établissements admirables, des lois profondes, dont ils faisaient honneur à son génie. Il ne tenta rien, n'établit rien, ne porta aucune loi: son plus grand mérite est d'avoir senti qu'une extrême modération de sa part pouvait seule accoutumer les grands à voir la royauté se perpétuer dans sa famille. Six mois après son couronnement, il obtint en effet la permission d'associer au trône son fils unique Robert, qui fut sacré à Orléans le 1^{er} janvier 988. Ce prince donna

à son père quelques légers regrets de s'être tant pressé: mais si Hugues Capet eût attendu plus tard, peut-être n'aurait-il pas trouvé les seigneurs dans des dispositions aussi favorables; car Charles de Lorraine était entré en France à la tête d'une armée, pour soutenir les droits qu'il prétendait avoir à la couronne. Le duc de Guienne combattait pour lui; plusieurs évêques soutenaient sa cause, et le comte de Champagne menaçait pour se faire acheter. Hugues Capet n'était pas puissant parce qu'il était roi, mais parce qu'il avait fortifié le trône par ses immenses domaines; qu'il pouvait compter sur le duché de Bourgogne que possédait son frère, et que ses alliances avec plusieurs autres grands vassaux lui garantissaient leurs secours. Il battit le duc de Guienne, et fut battu à son tour par Charles, qui, après lui avoir enlevé de vive force la ville de Laon, seul véritable domaine de la couronne, s'empara par surprise de la ville de Reims. Un jeune homme, nommé Arnoul, neveu de Charles, fils naturel du roi Lothaire, et par conséquent de la famille carlovingienne, joua un grand rôle dans la prise de Laon et de Reims: il trahit Charles pour être fait archevêque de Reims par Hugues Capet, et trahit ensuite Hugues Capet en faveur de Charles qu'il voyait vainqueur. Un archevêché donnait à cette époque une souveraineté réelle sur une grande étendue de pays; et, comme le pape intervenait en sa qualité de chef de l'Eglise dans l'élection et la déposition des évêques, il se trouvait arbitre du gouvernement féodal pour ce qui concernait les fiefs ecclésiastiques: tout s'accordait alors pour restreindre le pouvoir des rois. En rentrant en vainqueur dans la ville de Laon, Hugues Capet fut pri-

(1) Suivant une lettre de Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II, qui a été publiée par Andre Duchesne, il semblerait que l'élection de Hugues Capet fut aussi due à l'arrivée de six cents hommes d'armes, à la tête desquels il s'avancait, et à l'approche desquels le parlement, assemblé à Compiègne, se dispersa le 21 mai.

sonniers Charles et l'archevêque Arnoul; il les fit conduire à Orléans, où le premier mourut deux ans après : ce n'était qu'un prince souverain ; il ne trouva personne pour le protéger : mais le second était un prélat ; on ne pouvait disposer de son sort sans le consentement des évêques. Il fallut assembler un concile, qui ne prononça la déposition du coupable qu'à condition qu'il ne perdrait pas la vie ; restriction d'autant plus désagréable à Hugues Capet, qu'Arnoul était de la famille de Charlemagne. Le pape trouva mauvais qu'un archevêque eût été condamné sans l'aveu de la cour de Rome. Cette affaire devint si considérable, qu'elle occupa le reste du règne de ce monarque, qui mourut sans la voir terminée, le 24 octobre 996, la 57^e. année de son âge, et la 10^e. de son règne. Ce prince, dont l'autorité n'était point supérieure à celle des grands vassaux dont il avait été l'égal, sut tirer de ses forces tout le parti que lui permirent les circonstances : les alliances qu'il contracta ne laissent aucun doute sur la connaissance profonde qu'il avait des intérêts de l'Europe ; il fixa son séjour à Paris, et fit de son palais une église (c'était celle de St. - Barthélemi dans la cité). Il fit fortifier, contre les irruptions des Danois et des Normands, une métairie qu'il avait, comme abbé de Saint-Riquier (*Abbativilla*), et qui le rendait maître du cours de la Somme : telle fut l'origine d'Abbeville. Hugues Capet joignit au courage l'art de ménager les esprits, et se fit, par son zèle pour la religion, des amis assez sincères parmi les évêques pour qu'ils ne balançassent pas à se commettre avec le pape dans la déposition d'Arnoul. Blessé de voir les biens de l'Eglise envahis par les hommes de guerre, il renonça aux riches

abbayes qu'il possédait par héritage comme duc de France ; et, dans l'impossibilité où il était de donner une loi à cet égard, il offrit au moins aux seigneurs un bel exemple à suivre. Plusieurs de ses successeurs l'ont imité, en établissant dans leurs domaines des usages si favorables à l'ordre, qu'ils s'étendirent ensuite sur toute la France. Les actions des rois suppléaient ainsi à leur autorité, et préparaient le retour de leur puissance en fixant tous les regards sur le trône. Hugues Capet était si peu maître hors de ses domaines, qu'ayant voulu empêcher Audebert, comte de la Marche, de poursuivre une guerre injuste, le gentilhomme qu'il lui députa, piqué de la résistance qu'il trouvait, s'emporta jusqu'à lui demander qui l'avait fait comte : *Ce sont, répondit Audebert, ceux-là mêmes qui ont fait rois Hugues et son fils Robert* ; et il continua son entreprise, sûr que l'intérêt de tous les seigneurs justifierait sa réponse : il ne se trompa point. La couronne, qui avait été élective sous la seconde race, parce qu'elle s'était unie dans la personne de Pepin, à la mairie du palais, qui ne s'obtenait que par le suffrage des grands, redevint héréditaire sous la troisième dynastie, parce qu'elle se confondit dans la personne de Hugues Capet avec les grands fiefs qu'il possédait, et que les fiefs alors étaient incontestablement héréditaires. On peut même assurer qu'il ne fut élu que pour consacrer l'usurpation des fiefs déjà sanctionnée par une longue possession ; et l'on ne peut s'empêcher d'admirer par quels secrets ressorts, d'une mesure prise contre le pouvoir des rois, sortirent avec le temps l'hérédité et l'indivisibilité de la couronne, les deux bases fondamentales de toute véritable

monarchie. On croit que Hugues avait épousé Blanche, veuve de Louis le *Fainéant*, dont il eut point d'enfants. De sa deuxième femme, Adélaïde, fille du duc de Guienne, il eut un fils qui régna seul après lui (*Voy.* ROBERT), et trois filles, Adwige, Adelaïde et Gisèle. F—z.

HUGUES LE-GRAND, comte de Paris, duc de France, père de Hugues Capet, plus puissant que les monarques français sous lesquels il vécut, semble avoir été choisi par les seigneurs de son temps pour chef de l'opposition formée contre l'agrandissement du pouvoir royal. Il était fils de Robert, comte de Paris, qui osa disputer au faible Charles III le titre de roi. Son père ayant été tué à la bataille de Soissons (922), Hugues rallia ses troupes, ralluma leur courage, et remporta une victoire complète. Il fut assez sage pour résister au parti qui voulait le proclamer roi, et il fit élire à sa place son beau frère Raoul, duc de Bourgogne (*V.* CHARLES III, tom. VIII, pag. 106, et RAOUL). Il lui fournit des secours contre les Normands qui étendaient leurs ravages jusque dans la Picardie et l'Artois, et les força d'abandonner précipitamment leurs conquêtes. Hugues entra cependant, en 927, dans la ligue formée par Herbert, comte de Vermandois, pour rétablir sur le trône le malheureux Charles III, prisonnier à Châteaun-Thierry. Raoul parvint à détacher Herbert de la coalition en lui cédant la ville de Lion; mais Hugues, furieux d'avoir été trompé, envahit la plus grande partie des domaines d'Herbert, et ne lui accorda la paix que sous des conditions onéreuses. La mort de Raoul, en laissant le trône vacant, ouvrit bientôt un nouveau champ à toutes les ambitions. Personne n'en était plus digne que Hugues;

mais, dit Velly, les seigneurs ne voulaient point d'un roi qui sût se faire obéir, et son mérite n'était qu'un titre d'exclusion. Hugues, n'ayant point d'espoir de réunir les suffrages, engagea les grands, assemblés en états-généraux, à rappeler sur le trône Louis d'Outre-mer, fils unique de Charles III; il alla le recevoir à Boulogne, le salua respectueusement à la descente du vaisseau, et fut le premier à lui prêter le serment de fidélité. Le jeune prince, par reconnaissance, choisit Hugues pour son ministre, et lui fit don d'une partie de la Bourgogne; mais il ne tarda pas à se repentir de la confiance qu'il lui avait accordée trop légèrement, et il le bannit de sa cour. Hugues, résolu de venger cet affront, se réconcilia avec Herbert, gagna les ducs de Normandie et de Lorraine, et se dispose à pénétrer sur les terres du roi: la crainte de l'excommunication fait évanouir cette ligue formidable; et Hugues, abandonné de ses partisans, propose une trêve, que le roi se trouve heureux d'accepter. Hugues en profite pour négocier avec l'empereur Othon I^{er}, son beau-frère; et il se détermine à favoriser ses projets. De concert avec le comte de Vermandois, il s'empare de Reims, après un siège de six jours (940), et marche ensuite sur Laon, qui lui oppose une vigoureuse résistance. Le roi accourt pour délivrer cette place, et son armée éprouve un revers qui entraîne la desertion générale des troupes. Hugues offrit alors la couronne à Othon; mais ce prince, loin de l'accepter, témoigna qu'il se repentait d'avoir aidé des sujets rebelles, et les obligea de rentrer dans le devoir. Hugues, quelque temps après, fournit des troupes au roi pour l'aider à chasser les Normands: mais, se croyant trom-

pé, il ramena ses soldats ; et le roi ayant été fait prisonnier dans un combat près de Cherbourg, il traita de sa rançon qu'il lui fit racheter par la cession de la ville de Laon. Le roi, désespérant de pouvoir réduire par les armes un sujet aussi puissant, eut recours à l'intervention du pape. Hugues fut excommunié ; et il se hâta de reprendre le château de Laon, et de renouveler au roi son serment de fidélité. La mort de Louis d'Outre-mer (954) laissa encore à Hugues les moyens de s'emparer du trône ; mais trop habile pour ne pas sentir que les mêmes intérêts qui le soutenaient contre le souverain, s'élèveraient contre lui aussitôt qu'il paraîtrait redoutable, il se contenta de préparer les voies à ses fils, en leur formant une puissance à laquelle rien ne pourrait résister : ainsi, servant et combattant tour-à-tour Lothaire II, il ajouta la Bourgogne et l'Aquitaine à son duché de France. La généalogie de la famille des Capet a été établie avec d'autant plus de soin que des chronologistes dévoués à un parti étranger prétendaient que le premier roi de cette maison était d'une race obscure : c'était bien peu connaître l'esprit d'un siècle où les grands étaient les égaux des rois, que d'avancer qu'ils avaient choisi pour mettre à leur tête un homme d'une naissance au-dessous de la leur. Hugues descendait de Robert-le-Fort, comte d'Anjou, et allié à la famille impériale du temps de Charles-le-Chauve ; c'est par ce Robert que les grands seigneurs des Capétiens entrèrent dans leur maison et préparèrent l'ascendant que prit Hugues-le-Grand sur les seigneurs de France. Il était fils de roi, oncle de roi, beau-frère de trois rois, ayant épousé successivement une sœur de Louis-le-Bègue, une fille d'Édonard

roi d'Angleterre, et une sœur d'Othon roi de Germanie, fille de l'empereur Othon I^{er}. : il fut père de roi, et n'en porta jamais le titre ; mais il en eut la puissance jusqu'à sa mort, arrivée à Dourdan le 16 juin 956 : aussi on a dit de lui qu'il régna vingt ans sans être roi. On l'appelait Hugues-l'Abbé, parce qu'il possédait des abbayes considérables ; Hugues-le-Blanc, par opposition à Hugues-le-Noir, qui fut duc de Bourgogne ; et Hugues-le-Grand à cause de sa taille, car il serait difficile de citer les actions glorieuses d'un prince qui ne travailla qu'à son élévation, fit la guerre à son roi, et ne remporta aucune victoire mémorable contre les ennemis de l'état. On peut le regarder comme un homme habile, digne de la confiance qu'il avait inspirée aux seigneurs ; mais il faut plus pour mériter le titre de *grand*. Il avait épousé Hadvige, sœur de l'empereur Othon, dont il eut trois fils : Hugues-Capet, tige de la maison de France, Othon et Eudes ou Henri, ducs de Bourgogne ; et deux filles : Béatrix, et Esme mariée à Richard I^{er}. duc de Normandie.

F—E et W—S.

HUGUES, dit le *Grand*, le troisième fils d'Henri I^{er}., roi de France, né en 1057, joignait à tous les charmes de la figure, beaucoup d'adresse pour les exercices du corps et une valeur héroïque : mais il ne soutenait pas les revers avec le même courage qu'il bravait les dangers ; et l'habitude des éloges le rendait trop sensible aux reproches. Il était d'ailleurs généreux jusqu'à l'excès, plein d'humanité pour ses vassaux, de respect pour les dames, et réunissait ainsi toutes les qualités qui distinguaient les chevaliers à cette époque mémorable de notre histoire. Hugues se croisa l'un des premiers pour la délivrance des

lieux saints : mais cette résolution ne lui fut inspirée que par son zèle pour la foi ; et , dit M. Michaud (*Histoire des Croisades* , tom. 1^{er} , pag. 154) , il ne chercha que la gloire dans une guerre qui offrait des royaumes à l'ambition des princes et même des simples chevaliers. Hugues partit à la tête de ses sujets en 1096 , traversa l'Italie , reçut l'étendard des mains d'Urbain VIII , et , après avoir visité les tombeaux des Sts. Apôtres , s'embarqua à Bari. Une tempête jeta sa petite flotte sur les côtes de l'Épire ; il y fut accueilli par le gouverneur de Durazzo , qui , cachant sa perfidie sous les dehors de la politesse , l'empêcha de continuer sa route. On l'envoya prisonnier à l'empereur Alexis , effrayé des projets des croisés (*Voy. Alexis III* , tom. 1^{er} , pag. 542). Godefroi de Bouillon réclama la liberté de Hugues et ne tarda pas à l'obtenir ; mais celui-ci , séduit par les caresses d'Alexis , s'était déterminé à lui prêter serment de fidélité. Cet acte de faiblesse lui attira de justes reproches de la part des autres chefs de l'expédition ; cependant ils le reçurent avec joie dans leur camp , et l'admirent à partager leurs exploits. Il se signala surtout à la bataille de Dorylée et aux sièges de Nicée et d'Antioche , où il accrut sa réputation par des faits d'armes qui tiennent du merveilleux. Hugues fut du nombre des croisés qui défendirent ensuite Antioche , attaquée par les Sarrasins , et contribua beaucoup à la victoire remportée sur l'armée destinée à reprendre cette ville. Il fut député vers l'empereur Alexis , pour lui rappeler sa promesse d'aider les croisés à délivrer Jérusalem du joug des infidèles ; mais n'ayant rien pu obtenir , il repassa en France , où sa désertion le fit comparer au corbeau sorti de l'arche. On lui repro-

chait comme une lâcheté d'avoir abandonné l'armée chrétienne , au moment où elle se disposait à marcher sur Jérusalem. Touché de ces reproches , il se rembarqua l'année suivante pour retourner en Asie. Il partit de Constantinople à la tête d'un corps d'armée , s'empara de Philomelium et de Samalia , et se dirigea ensuite vers Héraclée. A peu de distance de cette ville , les chrétiens rencontrèrent l'armée du sultan de Nicée ; la bataille s'engagea aussitôt ; mais la victoire trahit leurs efforts. Le carnage fut horrible : la plus grande partie des chrétiens furent tués ou faits prisonniers. Hugues , percé de deux flèches , parvint cependant à gagner la ville de Tarse , où il mourut de ses blessures , le 18 octobre 1102 , à l'âge de quarante-cinq ans. Il avait épousé Adélaïde , fille d'Herbert ; et , par ce mariage , il devint la tige de la seconde branche des comtes de Vermandois. W—s.

HUGUES de Provence , roi d'Italie de 926 à 947 , était fils de Théobald comte de Provence , et de Berthe , fille de Lothaire , la même qui épousa en secondes noces Adalbert II , duc de Toscane. La maison de Provence avait acquis plus de pouvoir pendant le règne de Louis III , roi d'Arles et empereur , mort en 915 , et qui était oncle de Hugues. Celui-ci cependant , peu content de l'héritage paternel , éleva , en 925 , ses prétentions au trône d'Italie , occupé à cette époque par Rodolphe roi de la Bourgogne Transjurane. Hugues était secondé par ses frères du second lit , Guido et Lambert , ducs de Toscane et de Spolète , et par sa sœur Ermenegarde , veuve du marquis d'Ivrée. Le pape Jean X , Lambert archevêque de Milan , et presque tous les seigneurs lombards , s'engagèrent dans son parti , par les intrigues d'Er-

arde. Les hommes les plus connus de l'Italie se rendirent à Pise de lui, lorsqu'il y débarqua au commencement de l'année 926; ils le conduisirent à Pavie, où il fut couronné. Rodolphe lui-même vint, en 929, à cette violation, en faisant la cession du royaume aux Français. Mais Hugues, entouré dans le nord de l'Italie de vassaux puissants, qui avaient échoué à plusieurs reprises le trône de ses prédécesseurs, prit à tâche de les abattre près l'autre, avec une perfidie et une ingratitude sans exemple. Il n'eut pas son propre frère Lambert, le duc de Toscane, qui avait succédé à son père, mort peu auparavant. L'ayant fait prisonnier, il lui arracha les yeux et lui ôta son gouvernement. Il fit ensuite Marie, souveraine de Hongrie, et veuve de Guido son frère; lorsqu'il voulut profiter de ce mariage pour soumettre les Romains à sa domination, une révolte d'Alfons, fils du premier lit de Marozia, l'entraîna à s'éloigner de Rome. Les Français, après avoir fait périr plusieurs autres seigneurs, formèrent aussi l'objet de surprendre son propre fils Béranger, marquis d'Ivrée, et lui arracher les yeux; mais ce projet échoua (voir BÉRANGER II), averti à temps de ses desseins, s'enfuit en Allemagne pendant l'hiver de 940. Il en fut en 945, à la tête de quelques Français: les Italiens étaient alors tellement fatigués de la tyrannie de Hugues, que toutes les villes ouvrirent leurs portes à Béranger; et Hugues fut forcé de fuir en Provence sans avoir obtenu son fils Lothaire, il est vrai, avait associé à la couronne dès l'année 931, soutint plus longtemps la lutte contre Béranger. Hugues mourut en Provence en 947, une année avant sa retraite. S. S.—1.

HUGUES I^{er}, duc de Bourgogne, petit fils du duc Robert, devint son héritier présomptif par la mort prématurée de Henri son père, et lui succéda en 1075. A cette époque, le prince tutélaire de l'hérédité n'était point encore reconnu; et la mort d'un prince était presque toujours le signal de la guerre entre ses ambitieux vassaux. Hugues s'empara de tous les châteaux-forts, y laissa quelques hommes d'un dévouement éprouvé, et fit ensuite son entrée solennelle à Dijon. Il y reçut le serment de fidélité des principaux seigneurs, dans l'église de St.-Benigne, et s'y consacra lui-même à Dieu, dont il se plut à reconnaître la protection spéciale dans toutes les circonstances de sa vie. Il accorda de nouveaux privilèges à cette abbaye, en considération des pertes qu'elle avait éprouvées sous le règne de son prédécesseur, et s'engagea par serment à n'établir jamais de taxe sur les biens qu'elle possédait. Ayant perdu son épouse en 1078, il se retira dans l'abbaye de Cluni, dont il était le bienfaiteur, et, quelque temps après, y prit l'habit religieux, malgré les instances de ses sujets et même du pape Grégoire VII, pour l'empêcher de suivre une résolution dictée en partie par la douleur. Il remit le gouvernement de ses états à son frère Eudes, reçut les ordres sacrés, et passa quinze ans dans la pratique des devoirs les plus austères. Un accident le priva de la vue; il supporta cette affliction avec beaucoup de patience, et mourut le 17 1093, dans un âge peu avancé à peu d'années qu'on voitée par D. Cluni, son épitaphe, *in Bourgogne*, Plancher (*Histoire* W—s. tom. 1^{er}, pag. 22).

HUGUES I^{er}, surnommé le *Pacificus*, était neveu du précédent: son père Eudes, partant pour la

Terre-Sainte lui confia l'administration de ses états ; et, quoique jeune , il usa de son pouvoir avec une telle prudence , qu'il se concilia l'affection des grands et du peuple. Il succéda à son père en 1102 ; signala sa piété en rendant aux abbayes les privilèges et les biens dont elles avaient été dépouillées ; fonda plusieurs monastères qu'il dota richement ; ne voulut prendre aucune part aux guerres qui désolèrent les états voisins , et mourut , en 1142 , regretté de ses sujets. Il fut inhumé dans le même tombeau que son père , sous le portail de l'église de Cîteaux. Son fils , Eudes II , lui succéda.

W—s.

HUGUES III , fils d'Eudes II , duc de Bourgogne , lui succéda , en 1162 , sous la tutelle de Marie de Champagne , sa mère , princesse dont l'histoire loue la sagesse et la piété ; il se croisa , en 1171 , pour la délivrance des lieux saints : à son retour , il essuya une tempête si violente , qu'il fit vœu , s'il échappait , de fonder une église , desservie par douze chanoines , occupés jour et nuit à remercier Dieu de l'avoir délivré. Telle est l'origine de la Ste. Chapelle de Dijon. Il fournit , en 1172 , des troupes au roi Louis VII , pour l'aider à punir le comte de Chalon qui raquinait les gens d'église ; et il profita de cette circonstance pour agrandir ses domaines de la moitié des biens du comte , dont la confiscation fut prononcée. En 1174 , il déclara la guerre au comte de Nevers , qui refusa de lui prêter serment de fidélité sur ses terres qu'il possédait en Bourbonnais , et le fit prisonnier dans une condition onéreuse de souscrire des conditions pour avoir la paix. Hugues fut malheureux dans son entreprise contre le comte de Verzy , son vassal : il vint l'assiéger dans son château en 1185 ; mais le duc de Verzy ,

aidé des Français , l'obligea de se retirer précipitamment , brûla Châtillon-sur-Seine , et ravagea les pays voisins. Battu de toutes parts , Hugues implora la clémence de Philippe-Auguste , qui lui pardonna , à condition qu'il indemniserait les moines des sommes qu'il leur avait enlevées par violence. Hugues était marié avec Alix de Lorraine ; il répudia cette princesse , en 1188 , quoiqu'elle ne lui eût donné aucun sujet de mécontentement , pour épouser Béatrix , comtesse du Viennois , dont l'immense dot flattait son ambition. Il se disposa , peu de temps après , à suivre Philippe-Auguste dans une nouvelle croisade , et remit le gouvernement de ses états entre les mains de son fils Eudes ; mais il lui associa Béatrix , afin que ce dernier n'osât pas entreprendre de rétablir Alix dans ses droits. Hugues se trouva au siège de Ptolémaïs , et contribua , par son courage , à la réduction de cette ville. La mesintelligence qui se manifesta bientôt entre les chefs des croisés , ayant déterminé Philippe à se retirer , Hugues prit le commandement de l'armée française et marcha sur Jérusalem ; mais , arrivé à une journée de la ville sainte , dont la délivrance était le but de l'expédition , il fit dire à Richard , roi d'Angleterre , de ne point avancer davantage , ou , du moins , de ne pas compter sur l'appui des Français. Hugues opéra ensuite sa retraite sur Tyr , et cantonna son armée dans les environs. Il tomba malade dans cette ville , et y mourut en 1192. C'était un prince vaillant et ambitieux , mais inconstant dans ses projets , et capricieux , défauts moins excusables dans un souverain que dans un particulier : il vexa tour-à-tour et enrichit les gens d'église ; il commit de grandes injustices , et se montra disposé à les réparer. Dijon lui dut ses franchises et des privilèges qui contri-

butèrent à son agrandissement. Le corps de Hugues fut rapporté en Bourgogne, et inhumé sous le portail de l'église de Cîteaux. Son fils, Eudes III, lui succéda. W—s.

HUGUES IV, duc de Bourgogne, né le 9 mars 1212, succéda en 1218 à Eudes II, sous la tutelle d'Alix de Verzy, sa mère. Il entra dans la coalition des principaux seigneurs contre la reine Blanche; mais Thibaud, comte de Champagne, qui en était le chef, ayant fait sa paix avec la régente, les coalisés se réunirent contre lui, et Hugues le punit de sa défection en ravageant ses terres. Il épousa ensuite Yolande, fille du comte de Dreux; et ce fut encore son ressentiment contre Thibaud qui décida ce mariage. Hugues obligea, en 1233, l'abbé de St. Seine à lui payer une forte contribution pour l'indemniser des frais de la croisade: mais il se contenta d'envoyer quelques hommes à cette expédition; et il profita de l'appauvrissement des seigneurs voisins pour agrandir ses domaines des comtés de Chalon et de Charolais, et d'autres terres considérables. Après la mort de Yolande, il épousa, en 1258, Béatrix, fille de Thibaud, avec lequel il s'était réconcilié. Il s'engagea, l'année suivante, à aider Baudouin à reconquérir le trône de Constantinople, et reçut de ce prince le titre de roi de Thessalonique: mais il préféra la vie tranquille dont il jouissait, aux hasards de la guerre dans un pays lointain. Dans sa dernière maladie, il partagea ses grands biens entre ses enfants mâles, et fit reconnaître pour son successeur, Robert, le seul des fils qui lui restait d'Yolande. Il mourut en 1272. W—s.

HUGUES V, fils aîné de Robert II, duc de Bourgogne, lui succéda, en 1303, sous la tutelle d'Agnès de France, sa mère. On le voit rece-

voir l'hommage de ses vassaux, s'appliquer à terminer les différends qui s'étaient élevés entre son père et les évêques de Chalon et d'Autun, au sujet de quelques fiefs, et donner une preuve de sa modération en s'en rapportant à la décision d'arbitres nommés par les parties. Il confirma les privilèges accordés à la ville de Dijon par ses prédécesseurs, et fit des réglemens sur le titre et le cours des monnaies dans ses états. Il avait été fiancé, en 1302, à Catherine de Valois; mais il abandonna ses droits sur cette princesse en faveur de Philippe, prince de Tarante, et demanda en mariage Jeanne, fille de Philippe V, roi de France. Il tomba malade pendant les préparatifs de cette union, et mourut, en 1315, dans un âge peu avancé. C'était un prince doux, pacifique et bienfaisant, jaloux de ses droits, mais ne cherchant point à les exercer injustement. Par son testament, il fonda un hospice à Dijon, et fit des legs considérables aux pauvres. Eudes IV, son frère, lui succéda.

W—s.

HUGUES DE FLAVIGNY, savant bénédictin qui comptait des empereurs parmi ses aïeux, naquit en 1065, et se consacra à Dieu, vers 1077, dans le monastère de St.-Vannes de Verdun, d'où les persécutions de l'évêque Thierni, partisan de l'anti-pape Guibert, l'obligèrent d'aller chercher une retraite à St.-Bénigne de Dijon. Il fut nommé abbé de Flavigny, en Bourgogne, en 1097. Forcé d'en sortir au bout de trois ans, par les tracasseries de l'évêque d'Autun, il revint à St.-Bénigne. L'ambition le fit entrer dans le parti du schisme contre lequel il avait, auparavant, composé un Traité, qui est perdu; et il supplanta, en 1111, le vénérable Laurent, que son attachement au pape légitime fit ex-

clure de l'abbaye de St.-Vannes. Hugues paraît n'avoir guère vécu que jusqu'en 1115. Il est auteur d'une *Chronique*, dont la première partie, peu importante par elle-même, fourmille de fautes. Mais la seconde, qui comprend l'histoire du xi^e. siècle, est très importante, principalement pour les deux Beligiques, par les actes de plusieurs conciles qu'on ne trouve pas ailleurs, par une quantité de pièces originales, par un grand nombre de traits concernant les gens de lettres et les personnages illustres de son temps : on y trouve, à la vérité, de trop longs détails, peu d'ordre, des dates embrouillées, quelques anachronismes, trop de partialité, et des défauts d'exactitude sur les faits. Le P. Labbe a publié la chronique de Hugues, dans sa *Bibliotheca manuscriptorum nova*.

T—D.

HUGUES DE FLEURY, appelé aussi de *Sainte-Marie*, du nom d'un village appartenant à son père, embrassa la vie monastique à St.-Benoît-sur-Loire, autrement Fleury, d'où lui en est resté le surnom sous lequel il est le plus connu. Il s'y rendit célèbre par son savoir, sur la fin du xi^e. siècle et au commencement du xii^e. Rien ne lui fit plus d'honneur que son excellent petit *Traité de la puissance royale et de la dignité sacerdotale*, divisé en deux livres, et entrepris pour apaiser les disputes élevées de son temps à ce sujet ; ouvrage précieux par la solidité et l'exactitude des principes, par la gloire qu'a eue l'auteur de s'élever au-dessus des préjugés du siècle où il vivait, et par la sagesse avec laquelle il pose les justes bornes de l'autorité des deux puissances, en développant leurs droits respectifs et leurs prérogatives. On le trouve dans le iv^e. tome des *Mélanges* de Baluze. Il est fâcheux que Lorry n'ait

pas eu le temps de publier l'édition qu'il en avait préparée avec des notes. Le second ouvrage de Hugues est une *Chronique* distribuée en six livres, qui s'étend depuis Abraham jusqu'à Charles-le-Chauve. L'auteur avait lu les anciens historiens, et même des Mémoires qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; et il en a su faire un bon usage. C'est une espèce d'histoire universelle, dont le principal but est de montrer la conduite de Dieu à l'égard des hommes dans les différents âges du monde. Les mystères de la religion y sont exposés avec exactitude, les hérésies réfutées avec précision, et la géographie moins défigurée que dans les autres auteurs du même siècle. L'ouvrage est d'ailleurs utile pour les bas siècles de l'Eglise et de l'Empire : il parut, en 1638, à Munster, par les soins de Bernard Roffendorf, in-4^e, avec une savante *Préface*, et des notes intéressantes. Cette édition, la seule que nous ayons, est fort rare. L'auteur avait écrit les actions des rois de France, depuis Louis-le-Débonnaire jusqu'à Louis-le-Gros : mais il ne nous reste, de cet ouvrage précieux, que l'*Epître* dédicatoire à l'impératrice Mathilde, insérée au premier tome des *Anecdota* de dom Martène. Plusieurs morceaux publiés sous son nom dans les différentes collections des historiens de France, paraissent être des fragments de cette histoire. On a encore de lui, dans les *Bollandistes*, une *Vie de St. Sacerdos*, évêque de Limoges. Le style de cet auteur est clair, précis, et plus pur que celui de la plupart des ouvrages composés à la même époque. Il mourut vers 1120.

T—D.

HUGUES DE FOSSE, ainsi appelé du lieu de sa naissance, surnommé aussi *Hugues de Cambrai*, et par quelques-uns *Hugues Far-*

premier abbé de Prémontré issu de parents nobles, et dans son bas-âge. Il fut dans le monastère de Fosse, mur; il était chapelain de l'évêque de Cambrai. Lorsbert, dans le cours de ses voyages, vint prêcher à Valen-Burchard était dans cette abbaye, qui l'avait connu à l'empereur Henri V, crut lui faire visite, et fut introduit par le prieur du prélat. Celui-ci le fit reconnaître, sous l'habit d'œuvre missionnaire, nu visage exténué, son ancien parent et le favori de l'empereur, qu'il avait vu autrefois à la page le plus brillant. Lorsbert en fut encore plus frappé; et le merveilleux effet de la prière remanda au saint et obtint la permission de le suivre, et de lui consacrer ses travaux apostoliques. Lorsbert ayant fondé son ordre, Hugues fut un des premiers qui en embrassèrent l'ins-titut. Il plaça le saint fondateur, et lui-même fut appelé en 1132, évêché de Magdebourg. On ne craint pas de croire l'étonnant acc-t que l'ordre prit sous son règne. Il eut, avant de mourir, la consolation de voir plus de 1000 à son chapitre général.

Le nom de l'ordre ne donne pas le surnom de *Farsit*. Abélard, dans son *Summa*, en parlant de S. Norbert, dit que son apostolat, etc., a été de cette dénomination : *Norbertum est Farsitum*. Le père Paccius *Norbertina*, pag. 861, soupçonne un sobriquet injurieux, *convitum* (l'homme qui n'a rien fait), ce qui n'aurait pas de la même sorte de ce que S. Norbert et l'ordre ont contribué à sa condamnation dans l'abbaye de Soissons. Cependant on trouve au moins plusieurs écrivains estimables qui n'ont pas de *Farsit*.

Le fondateur de l'ordre de Prémontré pendant huit ans, ne prit jamais le nom d'abbé, qu'il voulut que ses succe-

Assistant en 1145 à une assemblée tenue à Chartres pour la croisade de Louis VII, il refusa l'évêché de cette ville. Il mourut l'an 1161, et non 1164, comme le dit le P. Lepaige, et fut inhumé dans l'église de Prémontré. Il avait gouverné son ordre, selon les uns pendant trente-cinq ans, mais plus probablement seulement pendant trente-quatre. Sa sainte vie lui fit décerner le titre de *Bienheureux*. Dans un chapitre tenu en 1660 sous l'abbé général Le Scellier, on arrêta qu'il serait procédé à son exhumation pour le faire canoniser; mais ce projet fut différé, et il n'eut point son exécution. On attribue à Hugues de Fosse les ouvrages suivants : I. *La Vie de S. Norbert*, que Surius et les bollandistes ont insérée dans leur Recueil. II. *Le Livre des miracles de Notre-Dame de Soissons* (1). III. *Les premières Constitutions de l'ordre de Prémontré, approuvées par Innocent II, Célestin II et Eugène III*. IV. *Le Livre des Cérémonies de l'ordre*, appelé *Ordinaire*, dont l'usage s'était conservé avec quelques changements. V. Un *Traité De Dei gratia conservanda*; et d'autres ouvrages moins importants. L—Y.

HUGUES DE MONTIER-EN-DER, peintre et sculpteur du x^e siècle, naquit vraisemblablement dans les environs de Brienne, de l'an 960 à l'an 970. Placé, dès l'enfance, dans l'abbaye des Bénédictins de Montier-en-Der, il y reçut l'instruction générale qu'on donnait alors dans les couvents; mais il y apprit spécialement les principes, ou, si l'on veut,

(1) On n'est point d'accord sur le véritable auteur de cet ouvrage. Suivant Moréri, c'est *Hugo Parvulus*, abbé de l'ordre de S. Benoît, vers 1220. Il s'appuie de l'autorité de Sigebert et de Henri de Gand. D'autres veulent que ce soit Hugues Farsit, abbé de St-Jean-en-Vallee. Dom Rivet en fait auteur un chanoine régulier de St-Jean-des-Vignes.

les procédés de la peinture et de la sculpture. S'étant échappé de son monastère, il mena, dit-on, une vie peu régulière ; et trouvant assez d'emploi pour vivre de son art, il vint à Châlons-sur-Marne, où sa réputation d'habile peintre l'avait précédé (*compertus ejus scientia*), et fut chargé par Gibouin, évêque de cette ville, de renouveler les peintures de la cathédrale, effacées par l'effet du temps (*ad renovanda opera suae ecclesiae quae erant obnubilata multorum temporum vetustate*) (1). Pour déterminer Hugues à entreprendre ce travail, Gibouin le laissa jouir de sa liberté. Ce prélat ayant ensuite été invité, en l'an 1000, à consacrer l'église de Montier-en-Der, dont l'abbé Bérenger venait de terminer la construction, enmena Hugues avec lui ; et celui-ci consentit à être réintégré dans le couvent. Il reçut alors de son abbé l'ordre de sculpter un crucifix. Le Christ, dit l'historien, ne voulut point être représenté par des mains si profanes : Hugues fut frappé d'une maladie grave, et, tandis qu'elle le retenait au lit, un autre homme sculpta la sainte image. Ce que nous voyons de remarquable dans ce récit, c'est que l'usage de couvrir de peintures les murs intérieurs des églises se conservait encore en France à la fin du x^e. siècle. On en trouve en effet un grand nombre d'exemples, et à cette époque, et dans les deux siècles suivants. Le mot *opera*, employé ici pour indiquer les peintures, contribue, par une signification si détournée, à prouver combien cet usage était général. Il fallait que l'on fût bien habitué à voir les murs des temples revêtus d'images, pour que les mots *opera eccle-*

siae pussent signifier les peintures de l'église. Le mot *obnubilata* doit nous faire présumer que les peintures, exécutées plus anciennement dans l'église de Châlons, n'étaient point des encaustiques, mais des fresques, genre de peinture très sujet à changer de ton. Hugues était ainsi au nombre des peintres français qui, vers l'an 1000, cultivaient l'art de la fresque dans les monastères.

E—c D—D.

HUGUES DE ROMANS, célèbre légat des papes en France, dans le xi^e. siècle, naquit à Romans, d'une des meilleures familles du Dauphiné ; il était neveu de Hugues I^{er}, duc de Bourgogne. Il fut élevé en 1073, sur le siège de Die, n'étant encore que simple clerc. Grégoire VII l'ordonna, le sacra, et le chargea l'année suivante de la légation de France. Hugues devint dès-lors l'arbitre de toutes les affaires ecclésiastiques du royaume. Il fut fait archevêque de Lyon en 1082, et tint un grand nombre de conciles, dont le plus fameux est celui d'Autun, en 1099, où il prononça la première excommunication contre le roi Philippe, dans l'affaire du divorce de ce prince, et renouvela celle qui avait été lancée si souvent contre l'empereur Henri IV et l'antipape Guibert. Son zèle fut quelquefois dans le cas d'être arrêté par Grégoire VII, qui savait d'ailleurs rendre justice à son mérite ; car il le désigna pour son successeur avant de mourir. Hugues, piqué de voir qu'on lui avait préféré Victor III, forma un parti pour s'opposer à l'intronisation de ce dernier ; mais il ne recueillit de ses intrigues qu'une sentence d'excommunication, dont il ne fut relevé que par Urbain II. C'est par ses conseils que Robert, abbé de Molesme, se retira dans la solitude de Cîteaux ; et le cardinal

(1) *De diversis casibus Daronensis canob.*, apud Puchery et Molé, A. D. N. v. d. S. Bonad., tom. II, pag. 150.

téga, de tout son crédit et en autorité, le nouvel ordre alors naissance dans ce . La mort le surprit à Suze comme il se rendait au Guastalla. C'était un prélat plein de zèle, un homme savant, courageux, qui l'estime de tout ce qu'il y de plus illustre dans l'Église, us reste de lui un grand *Lettres*, dispersées en divers recueils, toutes précieuses mières qu'elles répandent le l'Église de France pénitent.

T—D.

IS DE SAINT-CHER, édu du lieu de sa naissance en Dauphiné, est le minicain qui ait été honoré ore. Les souverains pontificiens diverses légations illes il montra beaucoup de modération et de talents affaires. Il mourut à Or-1263. Ses ouvrages sont son savoir : on y remarque des *Stilles* ou notes sur l'Écriture et Bâle, 1487, 6 vol. in-4. 1669, 8 tom. in-fol.; 15, un *Speculum ecclesiæ*; 14, 1569, in-16. Le chapitre des dominicains ayant char-56, les religieux du couvent de Saint-Jacques à Paris; d'un considérable sur la Bible, et mis à la tête de l'entre-preneur le *Correctorium*, que l'on conservait dans un, écrit sur de beaux par-1 lettres à demi-gothiques, fol. Il n'y manque que le C'est un ouvrage unique espèce, depuis ceux d'Or-St.-Jérôme, et qui annonce connaissance de la langue pour le temps auquel il a

été composé. Le père Fabricy en a donné une bonne notice dans le second volume des *Titres primitifs de la révélation*. Mais le travail le plus important du cardinal Hugues est une *Concordance* latine de la Bible, la première en ce genre, et qui servit beaucoup, dans le siècle suivant, au rabbin Isaac Nathan, pour ses *Concordances* hébraïques. C'est à cette occasion que l'Écriture sainte fut divisée par chapitres, comme nous le voyons aujourd'hui. Les *Concordances*, compilées dans la maison des bénédictins de St.-Jacques, ne contenaient d'abord que les mots variables de la Bible, et, sous chacun de ces mots, l'indication du livre et de l'endroit du chapitre distingué par les lettres A. B. C. D. Dans le xiv^e. siècle, on y joignit les sentences ou les parties de phrases où se trouvait le même mot. Dans le xv^e. siècle, on ajouta les mots invariables; et enfin on y substitua les chiffres aux lettres. C'est surtout depuis la vulgate de Sixte-Quint et sa division en versets, attribuée mal-à-propos à Robert Estienne par quelques écrivains (Voy. ESTIENNE, XIII, 388), que François Lucas de Bruges a fait de nouvelles *Concordances*, souvent réimprimées, et les seules dont on se serve actuellement. Hugues de Saint-Cher, dont les œuvres ont été publiées à Lyon en 1645, 8 vol. in-fol., contribua beaucoup à l'institution de la fête solennelle du Saint-Sacrement, et à son établissement en Allemagne, où, en qualité de légat, il ordonna qu'elle serait célébrée tous les ans le jeudi après l'octave de la Pentecôte. Son mandement est du 29 décembre 1252. (Voy. *Hist. eccl. de Fleury*, tom. xviii, pag. 49.) T—D.

HUGUES DE SAINT-VICTOR, né de parents pauvres, dans le territoire d'Ypres, fut élevé chez les cha-

moines réguliers d'Hamersleben, en Saxe, et se consacra au même genre de vie, en 1118, dans l'abbaye naissante de St.-Victor de Paris. Dégagé de toute ambition, il renonça aux places de son ordre, et se contenta de remplir une chaire de théologie, qu'il occupa depuis 1133 jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut le 3 février 1140, consumé par le travail et par les austérités de la vie régulière. Ennemi des contestations par caractère, et de toute nouveauté par esprit de religion, il ne prit aucune part aux disputes théologiques de son temps, se fit estimer de tous les partis; et on ne le vit jamais figurer, comme les autres savants du même siècle, dans les affaires de l'Eglise et de l'Etat. La dernière édition de ses œuvres a été publiée à Rouen, 1648, 3 vol. in-fol., par les chanoines réguliers de St.-Victor; mais outre les défauts de celles de 1617 à Mayence et Cologne, dont le principal consiste dans la confusion, pêle et mêle, de ses ouvrages vrais ou supposés, elle est encore plus négligée pour la partie typographique. Celles des productions de cet auteur, qui méritent le plus d'être connues, sont : I. Des *Commentaires* sur l'Ecriture-Sainte, par lesquels on conjecture qu'il savait un peu d'hébreu; il y insiste sur la nécessité de faire précéder le sens allégorique par la connaissance du sens littéral, règle très sage à laquelle il ne s'est pas toujours astreint lui-même. II. Une *Somme des sentences*, le premier cours complet de théologie en ce genre. Il est divisé en sept traités: on voit, par le dernier, que l'auteur croyait que la Ste. -Vierge ne s'était point vouée à la continence avant son mariage. III. *Traité des Sacrements*, inséré parmi les *Scriptor. de divinis officiis*, Cologne, 1568, et dans la *Biblioth. des Fers*, Paris, 1624.

C'est le plus considérable de ses ouvrages. Hugues soutient, dans celui du mariage, que ce contrat n'est pas indissoluble de sa nature, et que la société des conjoints infidèles peut être rompue par la conversion d'une des parties: il est le premier théologien, parmi les Latins, qui ait avancé ce paradoxe. IV. Une *Explication du décalogue* en quatre chapitres, dont le dernier, intitulé de la *substance de l'amour*, a mérité d'être attribué à St. Augustin. V. Une bonne *Explication de la Règle de Saint Augustin*: elle a été traduite par M. de la Grange, chan. reg. de St. Victor, 1691, in-12. VI. Un excellent livre *De l'institution des novices*, où il s'attache à communiquer aux autres les sentiments nobles et les manières polies qu'il avait lui-même puisées dans une heureuse éducation. VII. Un traité *De laude caritatis*, écrit d'un style vif, coulant et plein d'unction. VIII. *De sapientia Christi et de sapientia Christo*, dans lequel il veut prouver que l'âme de Jésus-Christ avait une science égale à celle de sa divinité; question vivement agitée alors. On a cru remarquer dans cet opuscule les germes du système de Malebranche sur la nature et sur l'origine des idées. IX. *Traité de la manière d'étudier*, bon à consulter tout au plus pour connaître l'état des lettres et la méthode de l'enseignement, au xiii^e siècle. Dom Martène a fait imprimer au cinquième tome de ses *Anecdota* un opuscule de cet auteur, *De modo dicendi et meditandi*, plein de sens, et qui ne se trouve pas dans la collection générale de ses œuvres. Plusieurs de ses traités ont été imprimés séparément en divers temps. Les bibliothèques de France en renfermaient un grand nombre qui n'ont jamais vu le

vante une nouvelle guerre à soutenir contre le comte de Savoie; et il la termina également par un accord : mais il accepta des conditions trop onéreuses; et leur exécution toujours différée devint un sujet continuel de guerres jusqu'à la réunion du Dauphiné à la France. Tant de sacrifices avaient tellement épuisé ses finances, qu'il se vit obligé d'exiger de nouveaux impôts de ses peuples; mais on doit dire qu'il se hâta de les supprimer dès qu'il put s'en passer. La politique de la cour de Rome faisait alors prendre aux papes le parti des peuples contre leurs souverains; et Humbert, pour se mettre à l'abri des censures qu'il redoutait, offrit volontairement de donner à l'Eglise les sommes qu'il aurait levées injustement. Ce prince accrût ses états de plusieurs terres considérables; il déclara son fils aîné Jean son successeur, lui fit prêter serment en cette qualité, et se l'associa dans l'administration des affaires. Il parvint, par sa prudence et sa fermeté, à éloigner le fléau de la guerre. Sentant sa fin approcher, il renonça au monde pour ne s'occuper que de son salut, prit l'habit religieux dans le couvent des Chartreux du Val-Ste-Marie, diocèse de Valence, et y mourut quelques mois après, le 12 avril 1307. On trouve de lui une Epître *De Carthusiensium litibus sine juris solennitate finiendis*, dans le tom. III des *Vetera Analecta* de D. Mabillon. Humbert avait régné vingt-quatre ans; et, quoique pacifique, il fit plus qu'aucun de ses prédécesseurs pour l'agrandissement de sa maison, à laquelle il assura la souveraineté du Dauphiné.

W—3.

HUMBERT II, dernier dauphin du Viennois, était fils de Jean II et de Béatrix de Hongrie; il naquit en

1312, et succéda à son frère Guignes VIII, tué, en 1333, au siège du château de la Perrière. Humbert, au moment de la mort de son frère, était à Naples; et il venait d'épouser Marie des Baux, nièce du roi Robert. A son arrivée, il se hâta de conclure la paix avec le comte de Savoie, et fit, pour l'obtenir, tous les sacrifices qu'on exigea. Ses finances étaient épuisées. Humbert obligea les officiers employés par son frère, à rendre compte de leur conduite, et leur fit racheter de prétendues malversations par de fortes amendes : il rançonna tous ceux qui avaient acheté des biens du domaine, et en contraignit quelques-uns d'en verser une seconde fois le prix; enfin, toutes ces ressources ne suffisant pas, il taxa chaque famille à quatre gros pour les frais de son voyage. Il entra, en 1336, dans la ligue des seigneurs de Bourgogne contre le duc Eudes; mais il n'en retira aucun avantage. Il s'occupa ensuite de fortifier ses frontières du côté de l'Italie, régla les limites de ses états avec la Savoie, et établit un conseil de justice qui donna naissance au parlement de Dauphiné; il fonda une université à Grenoble, et, dans le dessein d'y attirer un grand nombre d'élèves, leur accorda des exemptions, ainsi qu'à ceux qui les logeraient. La mort malheureuse d'André, son fils unique (1), vint troubler la tranquillité dont il commençait à jouir : quoique jeune, n'espérant plus avoir un héritier, il voulut disposer de ses états en faveur d'un

(1) Il n'est pas vrai que le prince soit tombé par une fenêtre des bras de sa nourrice; il est beaucoup moins vraisemblable, comme on le rapporte dans le *Dictionn. universel*, qu'Humbert, jouant avec son fils à Lyon, l'ait laissé tomber d'une fenêtre dans le Rhône, où il se noya. L'inscription qu'on lisait sur son tombeau, aux Jacobins de Grenoble, parle d'une maladie dont il était atteint, et qui fut la cause de sa mort. On peut voir cette pièce dans l'*Histoire du Dauphiné*, par Bourgeois de Valbonnais, tome II, aux preuves, n°. 217.

prince assez puissant pour les garantir du fléau de la guerre ; et par un traité du 23 avril 1343, confirmé en 1349, il céda irrévocablement le Dauphiné à Philippe de Valois, sous la condition qu'un fils de France porterait le nom de Dauphin, et en écartèlerait ses armes. Philippe, par le même traité, s'obligea de payer à Humbert une somme de quarante mille écus d'or, et une pension annuelle de dix mille livres. Les revers que les chrétiens avaient éprouvés dans le Levant, engagèrent le pape Clément VI à faire prêcher une seconde croisade en 1345. Humbert obtint le commandement de la nouvelle expédition : il reçut, des mains du pape, la croix et l'étendard de l'Eglise ; et ayant désigné l'archevêque de Lyon pour administrer ses états pendant son absence, il s'embarqua, à Marseille, avec son épouse, qui voulut partager ses dangers. Il aborda sur les côtes de Toscane, et se rendit par terre à Venise, où il fut reçu avec de grands honneurs ; il cingla ensuite vers l'île de Negrepont, où quatre vaisseaux armés par le pape, et deux autres par les chevaliers de Rhodes vinrent le rejoindre. La campagne s'ouvrit, en 1346, par une bataille, près de Smyrne, dans laquelle les Sarrasins furent défaits. Cette victoire n'était pas décisive ; mais Humbert, au lieu de poursuivre ses succès, accepta la trêve que lui fit demander le général sarrasin, et revint passer l'hiver à Rhodes : il eut la douleur d'y perdre son épouse, se rembarqua au mois de mai 1347, et fut de retour à Grenoble au mois de septembre suivant. Il ne songea point à diminuer les impôts qu'il avait établis pour les frais de la guerre sainte : il les augmenta, au contraire, pour subvenir aux dépenses de sa maison, qu'il accrut d'un grand nombre d'officiers. Cette conduite peu ré-

fléchie acheva de lui faire perdre l'amour de ses sujets. Humbert voulut se remarier, et demanda la main de Jeanne de Bourbon ; mais, le contrat signé, il retira sa parole, en annonçant le projet d'embrasser la vie monastique. Il prit effectivement, quelques mois après, l'habit de St-Dominique dans le convent de Beauvoir : il y reçut les ordres sacrés de la main du pape, le jour de Noël 1352, fut nommé patriarche d'Alexandrie et administrateur de l'archevêché de Reims. Il sollicita ensuite l'évêché de Paris : mais s'étant rendu à Clermont pour attendre l'effet de sa demande, il tomba malade, et mourut le 22 mai 1355. Son corps fut transporté à Paris, et inhumé dans le chœur de l'église des Jacobins, où l'on voyait son tombeau il y a quelques années. Humbert était un prince faible et capricieux, aimant le faste, et sacrifiant le bonheur de ses peuples à une vaine représentation. Il ne fut ni politique, ni guerrier ; mais il protégea les lettres et il forma quelques établissements utiles. On peut consulter sur ce prince : 1°. Son *Histoire* par Allard, Grenoble, 1688, in-12 ; — 2°. *Lettre écrite à l'abbé de Vertot*, par Bourchemu de Valbonnois, dans les *Mém. de littérat.* par Desmolets, tom. vi. Il s'y plaint de la sévérité avec laquelle Vertot a jugé Humbert dans son *Histoire de Malte* : mais Valbonnois n'a pas mis plus de ménagement dans son *Histoire du Dauphiné*, qui contient au surplus un grand nombre de *Lettres* et d'*Edits* d'Humbert. — 3°. L'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, par Tournon, tom. II. — 4°. Une *Dissertation* du P. Texte, dans le *Journ. de Verdun* (octobre 1745). Humbert Pila, son secrétaire, a laissé, en manuscrit, des *Mémoires* cités par Guy Allard, et qu'on dit fort

curieux. On a imprimé, en 1771, une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée : *Humbert II, ou la Réunion du Dauphiné à la Couronne*, in-8°. W—s.

HUMBERT AUX BLANCHES-MAINS. Voy. SAVOIE.

HUMBERT, et non pas Hubert ni Ubert, bénédictin du xi^e. siècle, né en Bourgogne, est le premier Français connu qui ait été revêtu de la pourpre romaine. Ce fut en 1015 qu'il se fit religieux à Moyen - Moutier dans le diocèse de Toul. Parmi les diverses connaissances qu'une étude assidue lui fit acquérir, on doit remarquer la langue grecque, qui alors était peu en usage dans l'Occident. Le pape Léon IX, qui, étant évêque de Toul, avait connu Humbert, le fit venir à Rome en 1049, l'ordonna archevêque de toute la Sicile, et, vu la difficulté de l'y maintenir à cause des débats entre les Normands et les Sarrasins, le créa, en 1051, cardinal-évêque de Blancheselve. Ce prélat, lié intimement avec le pape, l'accompagna dans tous ses voyages, fut admis à tous ses conseils, et fut, en 1053, envoyé-légat à Constantinople pour tâcher de rétablir l'union entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine, mission qui n'obtint que fort peu de succès malgré de longs efforts. Léon IX étant mort, son successeur Victor II témoigna encore à Humbert la plus grande bienveillance; il l'envoya même au Mont-Cassin pour tâcher de rétablir l'ordre dans ce monastère en révolte contre le St. Siège. Cette preuve de confiance faillit coûter cher au cardinal, qui manqua d'être assassiné, et qui finit par réussir habilement dans son entreprise. Tel était le mérite de Humbert, qu'il fut question de l'élire pour succéder à Victor II, qui l'avait nommé bibliothécaire et chancelier; fonctions

qu'il continua de remplir sous Etienne III et Nicolas II. Il paraît certain qu'il mourut, au plus tard, en 1063. Ses principaux écrits, tous en latin, sont : I. Une *Réponse à la lettre du patriarche de Constantinople et de l'évêque d'Acride*. II. Une *Réfutation* d'un écrit de Nicéas, moine de Stude. Ces deux ouvrages sont relatifs aux débats entre les Eglises grecque et latine. III. Une *Relation* de son voyage à Constantinople, relative au même objet. Ces trois écrits ont eu plusieurs éditions : Baronius et Canisius les publièrent en 1604, l'un dans le onzième volume de ses *Annales ecclesiastici*, l'autre dans le tom. vi de ses *Lectioes antiquæ*. Ils ont été réimprimés plusieurs fois. L'ouvrage le plus estimé d'Humbert est un *Traité contre les simoniaques*, que Mabillon tira d'un manuscrit de la Bibliothèque Laurentienne, et que dom Martène inséra dans le tom. v de ses *Anecdota*, pag. 629 à 844. D—B—s.

HUMBERT (PIERRE - HUBERT), pieux et savant ecclésiastique, né en Franche - Comté vers la fin du xvii^e. siècle, consacra sa vie entière à l'instruction des habitants de la campagne. Nommé premier supérieur de la maison des Minimes du diocèse, il s'occupa d'y faire fleurir les bonnes études, et la rendit le modèle de tous les établissements de ce genre. Il mourut à Beaupré, près de Besançon, en 1779, à l'âge de quatre-vingt douze ans, sans avoir connu aucune des infirmités de la vieillesse. C'était un homme d'un rare mérite. Son abord était si agréable, qu'avant de l'entendre parler, on se sentait déjà disposé en sa faveur. Il a publié plusieurs ouvrages, la plupart ascétiques, et qui ont eu un grand succès; on se contentera de citer : I. *Instructions pour les jeunes gens*, in-12. II. *Pensées sur*

Les plus importantes vérités du christianisme, in-12. Ces deux ouvrages ont été souvent réimprimés. III. *Exercices de la vie chrétienne*, où l'on donne des instructions abrégées pour remplir tous les devoirs de la religion, Besançon, 1750-1752, in-12. IV. *Plan de réforme pour le Missel*, ibid., 1758, in-12. V. *Instructions sur les égarements de l'esprit et du cœur humain, ou sur les vices capitaux et leurs remèdes*, Paris, 1779, in-12. VI. *Cantiques spirituels*, in-12, souvent réimprimés. W—s.

HUME (DAVID), philosophe et historien anglais, naquit, en avril 1711, à Edimbourg. Sa famille, issue des comtes de Home ou Hume, était pauvre, et il était encore enfant lorsque son père mourut. Sa mère, jeune et belle, restée veuve, avec deux garçons et une fille, se dévoua entièrement à leur éducation. David Hume fit ses études avec succès, et eut, dès son jeune âge, ce goût prononcé pour l'étude et la littérature, qui fut par la suite sa passion dominante, et la source de ses jouissances, de sa fortune et de sa célébrité. Ses habitudes studieuses, tranquilles et rangées, le firent juger propre au barreau : mais il éprouvait une insurmontable aversion pour toute autre étude que celle de la philosophie et des belles-lettres ; et lorsqu'on le croyait le plus occupé de Voët ou de Vinnius, il dévorait en secret les ouvrages de Cicéron et de Virgile. La part qui lui revenait dans le patrimoine de son père, était, d'après les lois de son pays, d'autant moins considérable, qu'il était cadet de famille ; et le plan de vie qu'il avait adopté ne convenait ni à la modicité de sa fortune, ni à la délicatesse de sa santé, altérée par une application trop constante. On parvint donc à le persuader de courir une carrière plus ac-

tive en entrant dans le commerce : en conséquence il se rendit, en 1754, à Bristol, fortement recommandé à quelques riches négociants de cette ville ; mais il ne tarda pas de s'apercevoir qu'il n'était nullement fait pour ce genre de vie. Alors il forma la résolution de s'abandonner entièrement à ses goûts, de suppléer, par une stricte économie, à ce que la fortune lui avait refusé, et de conserver son indépendance. Pour réaliser ce plan de vie, il passa en France, où il était plus facile de vivre avec peu d'argent que dans sa patrie. Il habita Reims, et ensuite la Flèche en Anjou : c'est là qu'il écrivit son *Traité de la nature humaine*. Après trois ans d'absence, il revint à Londres, en 1757, pour faire imprimer cet ouvrage, qui parut vers la fin de l'année suivante. « Ja- » mais, dit-il dans l'histoire de sa » propre vie, jamais début littéraire » ne fut plus malheureux ; l'ouvrage » mourut en naissant, sans même ob- » tenir l'honneur d'exciter un signe de » mécontentement parmi les dévots. » Ce peu de mots annonce que Hume avait au moins compté sur le scandale, et montré de quel genre de succès il paraissait des-lors avide. Cependant il se trompe ou trompait le public en avançant cette assertion. Son livre fut réluté, avec beaucoup d'habileté, dans la *Revue des ouvrages du monde savant*, le seul journal périodique de cette nature qui existât alors en Angleterre ; et un critique anglais n'hésite pas à faire honneur de cette refutation au savant Warburton. Ainsi Hume était, en quelque sorte, incrédule et sceptique par nature. C'est dans la première jeunesse, c'est dans l'âge des douces illusions, et sous le beau climat de l'Anjou, que, par un vain desir de célébrité, il cherchait à ébranler les fondements de toutes les

croyances, et à saper les bases de toutes les religions. Il ne fut point rebuté par l'issue de cette première tentative; et, se renfermant de nouveau dans la solitude, il écrivit la première partie de ses *Essais moraux, politiques et littéraires*, qui parurent à Edimbourg en 1742. Ce livre fut accueilli assez favorablement, mais n'eut cependant pas d'abord tout le succès qu'il méritait. L'auteur y a renfermé la matière d'un grand ouvrage d'us de petits traités pleins d'idées neuves et d'aperçus intéressants. C'est dans ces *Essais*, et dans ceux qu'il publia peu après, que Hume ent la gloire de poser les bases de l'économie politique; et les principes qui se trouvent épars, ou simplement indiqués dans ce qu'il a écrit sur le commerce, sur l'intérêt de l'argent, sur les causes des progrès des arts et métiers, et dans ses discours politiques, réunis depuis, développés, et coordonnés en un ensemble régulier, ont donné naissance au bel ouvrage de son ami et compatriote Adam Smith, *sur la richesse des nations*. Les autres *Essais* de Hume roulent sur l'origine et les principes du gouvernement, l'indépendance du parlement anglais, les partis politiques de la Grande-Bretagne, la liberté civile; sur la dignité et la faiblesse de la nature humaine, la délicatesse du goût et de la passion, les préjugés et l'enthousiasme, l'éloquence, l'origine et les progrès des sciences; sur les opinions des épicuriens, des stoïciens, des platoniciens et des sceptiques; sur la polygamie, le divorce, la population des nations anciennes; sur la simplicité et l'élégance du discours, le caractère national, la tragédie, les règles du goût, etc. Sous le rapport du style, Hume se fait remarquer par une diction singulièrement facile, claire,

élégante et pure: comme philosophe il se distingue éminemment par sa raison toujours calme, forte et sûre. C'est avec une merveilleuse simplicité qu'il découvre les nombreux détails qui compliquent les idées en appelle les plus simples, qu'il analyse et compose les sujets les plus complexes, qu'il les éclaire sous leurs faces, qu'il sonde d'une tentative le sol sur lequel il s'appuie et qu'après avoir élevé avec succès l'édifice en apparence régulier, il en indique les parties obscures ou imparfaites, et fait voir l'insuffisance de quelques-unes des bases auxquelles il vient de le construire. Il est singulier! toujours occupé à braver l'incertitude et la faiblesse de la raison humaine avec laquelle cependant il voudrait tout creuser, tout analyser, tout connaître! Hume passa les années 1745 et 1746 en Angleterre comme précepteur du marquis d'Arbuthnot; il fut ensuite secrétaire général Saint-Clair, qui devait commander une expédition au Canada, laquelle se termina par un échec sur les côtes de France. On voit par-là que, malgré sa modeste économie et sa ferme résolution, était, comme un autre, forcé de braver son indépendance au besoin. En 1746, Hume, après le départ de Pringle, se mit sur les rangs pour obtenir la chaire de philosophie morale à Edimbourg; mais le clergé s'avisait d'être choqué de ses principes et on lui préféra le docteur Beattie. Il n'a rien dit de ce fait dans l'histoire de sa vie. En 1747, le général Clair détermina Hume à l'accompagner dans son ambassade auprès des empereurs de Vienne et de Turin; et il l'y prit comme son aide-de-camp. Pendant son séjour à Turin, Hume refusa son premier ouvrage, et le divisa en

ais; il donna plus de isonnements, en polit le, et le publia de nou- e de *Recherches sur humain*, mais avec cès que la première it fait même paraître l'édition de ses Essais ques, qui ne fut pas e accueillie. Sans se er, il publia, en 1751, tie des Essais, et l'an s *Recherches sur les morale*: si on ajoute *L'Histoire naturelle ses Dialogues sur on Essai sur le sui-mortalité de l'ame*, liste des productions de Hume. Les deux paru qu'après sa mort. , long-temps négligés érent enfin son atten- ivants les attaquèrent, encore à leur célébri- dans ce nombre l'il- on. Hume parut plutôt oucé de ces critiques, aucune. La refutation *naturelle de la reli-* eantre laquelle il s'ex- t avec aigreur et dépit, d comme il le croyait; Warburton, qui la fit nom de Hurd. Les ou- vsiques de Hume ont de influence en Angle- agne. On ne peut dis- signalant les points fon- recherches métaphysi- fissance du système de ait beaucoup contribué nce aux belles considé- sur la nature de l'en-

tendement humain. Nos idées, sui- vant Hume, se combinent d'après trois principes: 1°. l'analogie; 2°. l'espace et le temps; 3°. la cause et l'effet. Il n'existe pas, selon le philosophe au- glais, de rapports démontrés par la raison entre la cause et l'effet; et cette idée de dépendance de la cause à l'effet, prend uniquement sa source dans l'habitude et l'instinct, qui peu- vent nous tromper. Il est impossible de concevoir la force elle-même par laquelle la cause agit, et qui produit sa connexion nécessaire avec l'effet. L'idée d'une connexion nécessaire en- tre les phénomènes et les événements, ne résulte que de l'observation d'un certain nombre de phénomènes et d'é- vénements semblables qui ont été constamment unis ensemble: nos con- naissances expérimentales ne sont donc, en dernière analyse, qu'ins- tinctives, c'est-à-dire, que ce sont des forces mécaniques qui agissent en nous. L'idée de la non-existence d'une chose est, sans exception, aussi claire et aussi évidente que celle de son exis- tence. Tous les hommes, guidés par un instinct naturel, ont confiance en leurs sens, et admettent un monde hors d'eux avant de se livrer à des recherches raisonnées. Les sens trom- pent; nous n'apercevons que les ima- ges des choses telles que nos sens nous les montrent, et jamais les choses elles-mêmes. Nous ne pouvons nous assurer si ces dernières existent réel- lement hors de nous. L'univers peut donc n'être qu'un produit, qu'une il- lusion de notre entendement. On voit par-là que les recherches philosophi- ques profondes ont pour résultat un contraste évident avec les décisions de l'intelligence ordinaire de l'homme: elles ne donnent pas de conviction, et ne sont pas non plus réfutables. Donc il n'y a rien de fixe et de constant

ne sur l'entend. hum. a été par de Mélicau, avec des notes lat., 1723, 2 vol. in-8°.

se répandre dans le reste de l'Europe. Ses ouvrages plus recherchés furent payés libéralement par ses libraires : il devint riche et indépendant ; et le ministre, lord Bute, lui fit obtenir du roi une forte pension. Il est assez étonnant qu'il n'ait rien dit de ce fait dans l'histoire de sa vie. Il avait résolu de ne plus sortir de l'Ecosse, sa patrie, lorsque lord Hertford l'engagea, en 1763, à l'accompagner en qualité de secrétaire de son ambassade à la cour de France : il y consentit. La manière dont il fut reçu à Paris, surpassa son attente. Ecoutez Grimm (1), son contemporain, qui le peint d'une manière piquante, et nous fait bien connaître le monde d'alors. « M. Hume » doit aimer la France ; il y a reçu l'accueil le plus distingué et le plus flatteur. Paris et la cour se sont disputé l'honneur de se surpasser. Cependant M. Hume est bien aussi hardi dans ses écrits philosophiques qu'aucun philosophe de France : ce qu'il y a encore de plaisant, c'est que toutes les jolies femmes se le sont arraché et que le gros philosophe écossais se plaît dans leur société. C'est un excellent homme que David Hume ; il est naturellement serein. Il entend finement ; il dit quelquefois avec sel, quoiqu'il parle peu : mais il est honnête et n'a ni charmes ni grâce, ni agrément dans l'esprit, ni rien qui soit propre à s'attacher au ramage de ces charmantes petites machines qu'on appelle jolies femmes. Oh ! que nous sommes un drôle de peuple ! » Hume, en retournant à Londres en 1766, emmena avec lui Jean-Jacques Rousseau avec lequel il s'était lié ; et il se montra très actif et très empressé à lui rendre tous les services qui étaient en son pouvoir :

il lui avait même obtenu une pension du roi d'Angleterre ; mais tout et au moment où on s'y attendait moins, une dissension éclata entre deux hommes célèbres. Rousseau fusa la pension qui lui était offerte. Hume crut devoir publier l'*Éclaircissement de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. Rousseau* ; et le public fut alors inondé de brochures relatives à cette querelle (1). Hume dit, dans cette brochure, que cette étrange affaire contie d'incidents extraordinaires qu'une autre aventure de sa vie ; et qu'il dans l'histoire qu'il a écrite s'agit même, il n'a pas dit un mot de ce fait, et le nom de J.-J. Rousseau n'a pas même prononcé. Il a pensé raison que cette affaire s'était terminée pour l'un comme pour l'autre ; et avait fait tort à tous deux. Jamais caractères ne furent plus opposés que ceux de Hume et de Rousseau. Les sentiments du premier étaient simples et modérés ; ceux du second, froids et concentrés : Hume était sociable ; Rousseau misanthrope et égoïste. Hume dit de lui-même qu'il a toujours considéré de préférence les beaux esprits, plutôt que leur mauvaises choses, disposition d'esprit, ajoute-t-il, vaut mieux que toutes les richesses du monde : l'on sait avec quels soins J.-J. Rousseau, dans les derniers temps de sa vie surtout, cherchait tout ce qui pouvait prêter à la réalité aux fantômes de sa lugubre imagination. Rousseau lorsque Hume lui offrit une pension en Angleterre, avait déjà des preuves de cette affection conduira, qui augmenta en duellement, et qu'on croit s'être

(1) Correspondance, première partie, tome v, page 124.

(1) On en a recueilli une partie dans les tomes xxvii et xxviii de la collection des œuvres de Rousseau, édit. de Poinçon, libr.

ar le suicide. Une bienveillance elle, le désir d'être utile à un de célèbre, un louable orgueil national, tels paraissent avoir été les motifs qui guidaient Hume dans sa conduite envers Rousseau. Au milieu des protestations d'amitié qu'on lui faisait, ce dernier pénétra facilement une partie de ces motifs; mais la solitude où il était retiré il considéra sous les plus sombres couleurs. Il lui parut certain que lié avec d'Alembert et les autres philosophes de Paris, ne l'avait attiré en Angleterre que pour nuire à sa réputation et le dégrader par ses bienfaits. Alors, des gestes, des regards, des exclamations faites en rêvant, firent bientôt pour Rousseau la démonstration des soupçons qu'il conçut. Cependant il craignait tromper, et résistait à ces sentiments de défiance qui le rendaient capable d'ingratitude. Mais, sur ces tentatives, on inséra dans les papiers une lettre supposée du roi de France, où la manie de Rousseau de se faire persécuté par le monde était tournée en ridicule : la lettre d'Hor. Walpole. Ce fut un coup de mort pour le malheureux Jean-Jacques : il crut que Hume en était l'auteur et ne considérant plus son ami comme le plus noir et le plus affreux des hommes, il lui envoya cette lettre, datée de Wootton, le 10 mai 1766, lettre curieuse à lire parce qu'elle porte l'empreinte de tout son cœur, et qu'il y met à nu toutes les angoisses de son âme sensible, orageuse et déçue. Hume, que cette lettre fatiguait sans doute, au lieu d'amitié, ainsi qu'il le devait, de cet homme malade, répondit comme un homme offensé; et la rupture fut consommée. Cette affaire ayant fait quelque bruit dans le public, Hume, au-

quel les amis et les enthousiastes de Rousseau prêtaient des torts qu'il n'avait pas, publia sa correspondance avec le philosophe genevois, et y joignit un commentaire propre à faire ressortir l'ingratitude de ce dernier à son égard. Le philosophe anglais commit une grande faute en publiant ce pamphlet. Il n'avait pas le droit, même pour sa défense, de trahir le secret des correspondances privées; et en faisant connaître lui-même des bienfaits dont il était l'auteur, il perdait nécessairement aux yeux des hommes délicats tout le mérite d'un bienfaiteur. Hume fut nommé sous-secrétaire d'état en 1767; et en 1769 il se retira de nouveau à Édimbourg, riche d'environ 24000 francs de rente, joyeux, plein de santé, espérant jouir long-temps de la réputation toujours croissante de ses ouvrages, et disposé, comme il le dit lui-même à essayer du superflu après avoir long-temps été réduit au nécessaire. Mais, en 1775, il fut attaqué d'une dysenterie, qu'il jugea bientôt lui-même incurable. Il vit approcher sa fin avec calme et sérénité. Ses forces diminuèrent peu à peu, et il mourut presque sans douleur le 26 août 1776. Il avait fait lui-même toutes les dispositions que réclamait sa fin prochaine, et rédigé les instructions relatives à ses funérailles : enfin, peu de temps avant sa mort, il écrivit une Notice sur sa propre vie, où il s'exprime toujours au passé et comme s'il n'était déjà plus. « J'étais, dit-il, » en terminant, d'un tempérament » doux, qui se possédait facilement, » ouvert, sociable, gai, capable d'attachement, mais peu susceptible de » haine, et né avec beaucoup de modération dans toutes mes passions. » Le désir de me distinguer dans la » carrière des lettres, qui fut toujours

» ma passion dominante, ne m'a ja-
 » mais agité le caractère, quoique j'aie
 » vu tant de fois mes espérances ren-
 » versées. Ma société n'était désa-
 » gréable ni à la jeunesse frivole, ni
 » aux personnes studieuses et ins-
 » truites. Et comme je trouvais un
 » plaisir singulier à fréquenter les
 » femmes modestes et vertueuses,
 » j'eus toujours à me louer de leurs
 » procédés envers moi. Plusieurs hom-
 » mes éminents par leur sagesse ont
 » eu, je le sais, de justes raisons de se
 » plaindre de la calomnie ; mais je ne
 » fus pas même atteint par sa dent
 » envenimée ; et quoique je me sois
 » imprudemment exposé à la haine
 » des factions civiles et religieuses,
 » elles semblent avoir perdu toute
 » leur force à mon égard : mes amis
 » n'eurent jamais besoin de justifier
 » un seul trait de mon caractère ni
 » une seule circonstance de ma con-
 » duite. » Il y a bien quelque exagé-
 » ration dans cet éloge que Hume fait de
 lui-même ; mais on doit dire cepen-
 dant que sa vie fut irréprochable, si
 l'on est convenu de ne pas mettre au
 rang des actions coupables la publi-
 cation d'écrits d'une tendance funeste
 à l'existence des sociétés et au bonheur
 de l'homme. Thom. Edward Ritchie
 a donné en anglais un *Essai sur la
 vie et les écrits de David Hume*,
 1807, in-8°. de 520 pag. On en peut
 voir l'extrait dans le *Monthly Review*
 de mai 1810, pag. 57. La *Vie de
 Hume*, écrite par lui-même, a été
 traduite en français par Suard, 1777,
 ju-12. Une *Correspondance du doc-
 teur Tucker et de David Hume
 avec le lord Kaimes, concernant
 le commerce*, se trouve à la suite du
*Coup-d'œil sur la force de la Gran-
 de-Bretagne*, par Clarke, traduit en
 français par Marchena, 1802, in-8°.
 (Voyez, pour les traductions des ou-

vrages de Hume, les articles de M^{me}.
 BELOT, IV, 156 ; DESBOULMIERS,
 XI, 145 ; HOLBACH, XX, 644.)

W—r.

HUMPHREY (LAURENT), labo-
 rieux écrivain anglais, né, vers 1527,
 à Newport-Pagnell dans le comté de
 Buckingham, étudia à Cambridge,
 puis à Oxford, et fit ensuite un voyage
 à Zurich, d'où il rapporta en Angle-
 terre une partie des opinions de Zwin-
 gle. Il fut nommé, en 1560, profes-
 seur de théologie à Oxford, président
 du collège de la Madelène l'année
 suivante, et doyen de Gloucester en
 1570. Il fut transféré, en 1580, au
 doyenné de Winchester ; et il aurait
 été élevé probablement à l'épiscopat,
 sans ses principes religieux qui le fai-
 saient appeler, par quelques-uns, l'un
 des porte-étendards des non-confor-
 mistes. Il mourut en février 1590,
 père de douze enfants, et auteur des
 ouvrages suivants : I. *Epistolæ de gre-
 cis litteris, et Homeri lectione et
 imitatione*, imprimée à la tête de la
Cornucopia d'Adrien Junius, Bâle,
 1558. II. *De religionis conservatione
 et reformatione, deque primatu ro-
 gum*, Bâle, 1559. III. *De ratione
 interpretandi auctores*, Bâle, 1559.
 IV. *Optimates, sive de nobilitate,
 ejusque antiquæ origine, etc.*, Bâle,
 1560. V. *Joannis Juelli Angli,
 episcopi Sarisburiensis, vita et mors,
 ejusque veræ doctrinæ defensio, etc.*,
 Londres, 1573. VI. Des Sermons,
 des harangues, et quelques écrits de
 controverse contre Campian et autres
 écrivains catholiques. On lui reproche
 d'avoir adopté aveuglément bien des
 calomnies contre l'Eglise romaine. L.

HUNALD, duc d'Aquitaine, fils
 d'Eudes et de Valtrude, cousine de
 Charles-Martel, fille du duc Anchise
 ou Valachise, naquit au commence-
 ment du VIII^e. siècle. Après la mort

l'Aquitaine, Eudes son père, leu en 755, Hunald lui sucus toutes ses souverainetés, nt le duché de Toulouse à quitaine; étendant sa domion seulement en toute la e la France située sur la rive le la Loire et de la Garonne, ore sur le Toulousain, l'Alle Gevaudan, le Velai, etc. a pareillement sur presque Provence, dont les Sars tardèrent pas à le chasqui, ayant été depuis conreux par Charles Martel, ne plus à son ancien maître. montait à peine sur le trône, apprit que le maire du palais rri accourait pour l'attaquer s forces considérables. Charles avoir traversé d'immenses es qui ne présentèrent assistance, arriva sur la Garon'empara de Blaye et de Born 755. Au printemps suivant, entra dans la Gascogne (on alors ainsi tous les pays comre la Loire et les Pyrénées), e l'espoir d'un triomphe aié: s'était trompé. Hunald, cettant eu le temps de mettre sur troupes considérables, marlevant de Charles Martel; et, m avoir livré de sanglants, dans lesquels il eut presque l'avantage, il contraignit son à traiter de la paix. Cepenartel obtint la plus importes demandes; car Hunement possible possesseur itaine sous le titre de duc, it à tenir ses domaines à foi et ge de Charles Martel, et de ses s, Carloman et Pepin, sans question, ajoute l'historien us tenons ces détails, du roi alors régnant; ce qui montre

à quel degré de puissance le maire du palais était parvenu. Hunald, délivré du péril que lui avait fait courir son rival, s'occupa du soin d'augmenter son armée, et de fortifier ses villes et ses châteaux. Après la mort de Charles Martel, arrivée en 741, ses enfants, Pepin et Carloman, prirent les armes, passèrent la Loire à Orléans, ravagèrent le Berri, brûlèrent les fambourg de Bourges, et pénétrèrent plus avant. Hunald se mit en campagne: le succès ne répondit point à son attente; il fut battu, et contraint de se dérober par la fuite aux fers qu'on lui réservait: il se jeta sur la rive gauche de la Garonne avec sa famille, et les vainqueurs ne l'y poursuivirent pas. Pepin et Carloman, après avoir défait les *Romains* (c'est ainsi que nos anciens historiens appellent les Aquitains pour les distinguer des Français), après avoir pris le château de Loches, dévasté le Poitou et une partie de la Gascogne, se retirèrent sur la nouvelle qui leur parvint de la révolte des Allemands. Le duc d'Aquitaine, loin d'être découragé par le mauvais succès de ses armes, poursuivit son entreprise, et alla chercher au loin de puissants alliés, dont le plus redoutable fut Odilon, duc de Bavière; son exemple ayant entraîné les Saxons et les Allemands, ils opérèrent une diversion favorable aux Aquitains. Hunald, de son côté, les seconda vivement: il entra en Normandie, prit et pilla la ville de Chartres; mais, sur la nouvelle que les princes français avaient, en cinquantedeux jours, l'an 745, terminé leur expédition contre les Bavares, il se retira en toute hâte: plus tard l'orage l'atteignit. Effrayé des grands préparatifs de ses adversaires, et ne se trouvant pas assez fort pour leur résister, il leur prêta de nouveau le

serment de fidélité, se reconnut leur vassal, et leur donna des otages pour répondre de sa promesse. Après la conclusion de cette paix, les princes français repassèrent la Loire, laissant Hunald paisible possesseur de l'Aquitaine. Cette même année 745, ce souverain, aveuglé par l'ambition, se souilla d'un crime horrible dont le ciel sembla poursuivre le châtiment sur sa race. Hatton, son frère, avait depuis long temps fait alliance avec Charles Martel et ses enfants; deux fois il avait trahi son frère Hunald : son caractère inquiet et remuant, sa légèreté naturelle, étaient l'objet des craintes du prince d'Aquitaine. Celui-ci résolut de s'en délivrer; et le moyen qu'il choisit fut atroce. Peu de temps après qu'il eut traité avec Pepin et Carloman, il engagea son frère qui, pour lors, était à Poitiers, de venir à sa cour, lui jurant qu'il ne lui serait fait aucun mal. A peine Hatton fut-il arrivé à Toulouse, qu'il se vit entouré de farouches soldats, et emprisonné; bientôt après, Hunald lui fit crever les yeux; supplice affreux, qui ne tarda pas à causer la mort du malheureux Hatton. On l'ensevelit dans l'église cathédrale de Limoges. Ce forfait était à peine commis, que déjà les remords pénétrèrent dans l'âme du coupable, qui, ne pouvant étouffer le cri de sa conscience, abdiqua sa couronne ducal peu de jours après, en faveur de son fils Waïfre, et se revêtit de l'habit de pénitent dans le monastère de l'île de Ré. Il demeura vingt-trois ans dans cette solitude : mais, en 768, ayant appris la mort cruelle du duc d'Aquitaine, son fils, assassiné par les ordres du roi Pepin; touché d'ailleurs de la désolation de sa famille, et du triste état de Loup, son petit fils, il se crut en droit de sortir

du cloître, pour tirer vengeance des maux dont la maison de Charles Martel avait accablé celle de Clovis. L'instant lui semblait favorable : le roi Pepin venait d'expirer; Charles et Carloman ses fils laissaient déjà éclater leur mésintelligence. Cette rivalité naissante, leur jeunesse, et encore plus l'ancien attachement des Aquitains pour leur prince, tout excita Hunald, qui, bien qu'au déclin de l'âge, s'arma de nouveau, mit l'épée à la main, bien déterminé à ne la replacer dans le fourreau qu'après avoir reconquis la principauté d'Aquitaine. Il se présenta à ses anciens sujets, se fit reconnaître pour souverain légitime, leur parla de vengeance; et tous lui jurèrent de combattre et de mourir pour lui : mais il avait Charlemagne pour adversaire. Maître d'Angoulême, conduisant une armée nombreuse, parfaitement équipée, celui-ci attaque le duc d'Aquitaine, le poursuit, l'oblige à fuir par-delà la Garonne, et d'aller avec son épouse, qu'Hunald avait reprise en quittant le froc, et avec le reste de sa famille, chercher au-delà de ce fleuve un asile chez Loup, duc ou prince de Gascogne, son neveu, fils de ce Hatton qu'il avait lui-même si cruellement égorgé : rapprochement frappant qui semblait amené par la Providence. Charlemagne continua de le poursuivre. Arrivé à l'embouchure de la Dordogne, il s'arrêta, et envoya de-là des ambassadeurs au duc Loup, pour lui rappeler le serment de fidélité qu'il lui avait prêté, et le sommer en conséquence de lui livrer Hunald. Loup, hors d'état de résister aux forces de Charlemagne, prit le parti de se soumettre. Il viola l'asile accordé à ce prince malheureux, fit enchaîner Hunald avec sa femme, et les conduisit auprès du roi

de France, auquel il les livra, en 769. Hunald, prisonnier de Charlemagne, s'évada deux ans après, sous le prétexte d'aller à Rome s'ensevelir dans un cloître, se rendit en Lombardie, auprès du roi Didier, et l'engagea à déclarer la guerre à leur ennemi commun (Voy. CHARLEMAGNE et DIDIER). Didier, vaincu, se renferma dans Pavie avec Hunald : le roi de France vint les y assiéger. Les habitants, fatigués de la longueur du siège, voulurent capituler : Hunald en frémit ; il s'efforça de les en dissuader ; mais eux, furieux de voir que celui auquel ils devaient en grande partie les malheurs de la guerre prétendait encore la prolonger, tombèrent sur lui, et l'assommèrent sous une grêle de pierres. Ainsi mourut misérablement, en 774, le dernier des princes de la race des Mérovingiens, successivement rois et ducs d'Aquitaine ; et leurs états furent envahis par les usurpateurs de la couronne de France, comme l'avait déjà été le royaume fondé par Clovis. Les descendants de Hunald conservèrent une faible portion de ses domaines ; mais ils régurent long-temps encore en Gascogne, Guienne, Béarn, Aragon, Navarre, etc. Le nom de sa femme est inconnu : on a prétendu, sans beaucoup de fondement, qu'elle s'appelait Valtrude de Bourgogne. L—M—E.

HUNAUD (FRANÇOIS-JOSEPH) naquit à Châteaubriant, le 24 février 1701 : son père était médecin à St.-Malo ; on doit à son grand-oncle paternel des *Entretiens sur la rage* (Château-Gontier, 1714, in-12), un *Discours physique sur les fièvres malignes*, et quelques autres ouvrages de ce genre. Fils, petit-fils, neveux et cousin de médecins, Hunaud embrassa la même profession. Il se livra avec zèle à l'étude de l'anatomie, et suivit

les leçons de Winslow et de Duverney, qui le firent recevoir, en 1724, à l'académie des sciences. Ce ne fut toutefois qu'en 1728 qu'il communiqua des mémoires à cette société savante, à son retour de l'Allemagne, où il passa quelques années avec le duc, depuis maréchal de Richelieu, dont il était le médecin, et qui était alors chargé de l'ambassade de Vienne. Hunauld s'était surtout appliqué à l'ostéologie. On remarque parmi ses meilleurs mémoires des *Recherches anatomiques sur les os du crâne de l'homme* ; d'autres sur l'accourcissement ou l'allongement du cœur dans la systole, dans lesquelles il paraît se déterminer pour l'accourcissement de ce viscère ; des *Réflexions sur l'opération de la fistule lacrymale*, qu'il lut à la société royale de Londres, et qui furent insérées dans les Transactions philosophiques. Né avec une grande répugnance pour les dissections, l'amour de la science parvint à le faire triompher de ses dégoûts, au point qu'il composa une belle collection de pièces d'anatomie et d'injections curieuses. Son voyage en Hollande lui valut la connaissance et l'estime de Boerhaave : celui qu'il entreprit en 1735, à Londres, lui fit obtenir le titre de membre de la société royale. Il avait succédé en 1730 à Duverney, dans la place de professeur d'anatomie au jardin des Plantes. Hunauld était aussi modeste qu'instruit, aussi sensible qu'éclairé et désintéressé : il envoyait à son père et à sa famille, qui étaient pauvres, le fruit de ses économies ; et il mettait à cacher cette bonne action tant de précaution, que ce ne fut qu'après sa mort que l'académie en fut informée. Il mourut le 15 décembre 1742. On lui a attribué : I. *Nouveau traité de physique sur toute la nature*, Paris, 1742, 2 vol. in-12. II. *Dis-*

sertation en forme de lettres au sujet d's ouvrages de J. L. Petit sur les maladies des os, suivie du Chirurgien-médecin, ou Lettre contre les chirurgiens qui exercent la médecine, Paris, 1726, 1 vol. in-12. Cette dernière lettre paraît être de Renéau-né de la Garanne. — Un autre HUNAUD (P.) est auteur d'une *Dissertation sur les vapeurs et les pertes de sang*, Paris, 1756, in-12.

D—B—S.

HUNÉRIC, second roi des Vandales établis en Afrique, était l'aîné des trois fils que laissa Genséric. Aussitôt après la mort de son père arrivée au commencement de l'année 477, il monta sur le trône où l'appelait la loi même par laquelle Genséric avait réglé que la couronne passerait toujours au plus âgé des princes ses descendants, soit que celui en qui se trouverait cette condition appartint à la ligne directe, soit qu'il sortît des branches collatérales; mais cette loi, conçue dans le but de prévenir les désordres des minorités, causa la ruine de la famille royale : Hunéric le premier se baigna dans le sang des siens pour assurer la couronne à son fils. On sait peu de choses des premières années de ce prince. Il devait être fort jeune encore lorsque Genséric l'envoya en otage auprès de Valentinien III, à la suite du traité par lequel il s'engageait à payer tribut à l'empire, puisqu'à cette époque (en 455) le conquérant de l'Afrique était lui-même à peine âgé de trente ans. Hunéric fut bientôt renvoyé à son père, tant ce barbare eut l'art d'inspirer de confiance à la cour d'Occident; et sept ou huit ans après, il épousa la fille de Théodemer roi des Visigoths, qui régna sur les provinces méridionales des Gaules. Ces liens furent rompus par le cruel et soupçonneux Genséric qui, prétendant que

sa bru avait voulu l'empoisonner pour régner à sa place, lui fit couper le nez et les oreilles, et la renvoya dans cet état à Théodemer. C'est peut-être à cette violence qu'il faut attribuer, au moins en partie, la fameuse expédition d'Attila dans les Gaules, par suite de l'alliance que se hâta de contracter avec le roi des Huns, Genséric devenu également l'ennemi des Romains et des Visigoths. La seconde épouse d'Hunéric fut la fille aînée de Valentinien III (Voy. EUDOXIE). A l'avènement d'Hunéric, le royaume des Vandales, fondé par la victoire, semblait affermi par la paix; mais une marine redoutable, des troupes qui devaient se croire invincibles, n'étaient que de faibles appuis pour un trône que ne soutenaient pas en même temps l'amour du peuple et les talents du chef de l'état. Le fils de Genséric n'avait hérité d'aucune de ses grandes qualités; et s'il conserva l'Afrique, c'est que le faible Zénon, tremblant devant les autres barbares qui se disputaient les lambeaux de la puissance romaine, n'osa entreprendre de l'en chasser. D'ailleurs les Vandales ne pouvaient avoir d'ennemi qui leur fût plus funeste que leur roi lui-même. Dans son impitoyable avarice, il épui-sa les peuples pour grossir son trésor: les flottes et l'armée sans paye, sans entretien, cessèrent d'être l'effroi des Romains. Ce règne cependant s'était annoncé avec quelque modération: un des premiers soins d'Hunéric avait été d'envoyer en Espagne auprès d'Euric, roi des Visigoths, une ambassade chargée d'entretenir la bonne intelligence alors établie entre les deux nations. Il donna aussi un peu de repos à l'église, persécutée sous son père, et rendit même contre les manichéens des ordonnances sévères qui lui valurent les éloges des catholiques. Mais

déjà la révolte impunie des Maures, qui se cantonnèrent sur le mont Aurase en Numidie, où ils se maintinrent jusqu'à la chute de Gélimer, avait attesté la lâcheté du roi des Vandales, quand le meurtre de ses proches, les supplices des chrétiens, l'oppression du peuple, vinrent encore déposer contre sa cruauté et sa tyrannie. Son frère Théodoric fut une de ses premières victimes. La veuve de ce prince s'était acquise l'estime des Vandales par ses grandes qualités; et son fils aîné faisait concevoir les plus belles espérances : ils n'en devinrent que plus coupables aux yeux d'Hunéric, qui les punit de leurs vertus en les faisant égorger. Un autre de ses neveux, Godagize, fut condamné avec sa femme à la misère et à l'exil. Les nombreux amis de Théodoric effrayaient son persécuteur : pour n'avoir plus à les redouter, il ordonna leur supplice. Les vieux conseillers de son père, les serviteurs qu'en mourant il lui avait recommandés, gémissaient sur les maux de l'état : leur mort délivra le tyran de leurs plaintes importunes. Heldica, ancien ministre de Genséric, versa sous le fer des bourreaux un reste de sang que l'âge avait presque glacé. Son frère Gamuth, condamné à des travaux publics et cruellement fustigé une fois par mois, ne trouva qu'au bout de cinq ans, dans une mort désirée, la fin de ce long supplice. On ne sait pour quelles raisons l'empereur d'Orient crut, sur ces entrefaites, devoir user de quelques ménagements envers Hunéric; mais, en 480, il lui envoya en ambassade Alexandre, intendant de la maison de Placidie, belle-sœur du roi des Vandales. L'objet de cette mission parut être d'obtenir d'Hunéric qu'il renoncât formellement aux prétentions sur l'héritage de Valenti-

nien, dont Genséric n'avait cessé d'inquiéter la cour de Constantinople. Hunéric se montra disposé à satisfaire Zénon sur ce point. Il lui fit dire qu'il voulait contracter avec lui une amitié inviolable; qu'il renouait pour toujours à toutes les demandes formées par son père, et qu'il saisirait toutes les occasions de témoigner à l'empereur sa reconnaissance des bons traitements que Placidie recevait à sa cour. Les ambassadeurs qui portèrent ces assurances à Constantinople, y furent comblés de présents. Alexandre ne fut pas moins magnifiquement traité par les deux princes : il obtint même d'Hunéric qu'il permit aux catholiques d'élever un évêque de leur communion sur le siège de Carthage, vacant depuis vingt-quatre ans. Leur choix tomba sur Eugène, dont les travaux et le zèle religieux furent, selon le rapport des auteurs ecclésiastiques, couronnés de si grands succès, qu'ils excitèrent la fureur des ariens et tal- lunèrent dans l'Afrique les feux d'une cruelle persécution, quoique l'on puisse soupçonner de quelque exagération les récits qui nous en ont transmis les affreux détails. Hunéric qui, bien qu'arien, n'avait pas épargné le patriarche de sa propre secte, Jocundus, qu'il fit brûler vif à cause de son attachement à la famille du prince Théodoric, ne devait pas être plus humain à l'égard des catholiques. St. Victor de Vite nous a laissé l'histoire de leurs souffrances : nous n'en ferons remarquer qu'une seule circonstance assez singulière; c'est que, dans sa description des diverses tortures employées ou imaginées par les bourreaux, l'on peut reconnaître l'horrible pratique d'arracher la chevelure, que l'on a retrouvée parmi les sauvages du Nouveau-Monde. Il paraît qu'on employait pour ce supplice une espèce de

touruquet de bois, auquel on attachait les cheveux de la victime. Les uns, dit St. Victor, perdaient les yeux pendant l'exécution: la plupart y laissaient aussi la vie. Le même auteur rapporte que cette persécution, par laquelle Dieu voulut punir, dit-il, la corruption introduite dans son église, fut précédée d'une foule de phénomènes, signes menaçants de la colère céleste; il cite dans le nombre une pluie de pierres qui mettaient le feu aux maisons où elles tombaient. On porte à plus de quatre cents le nombre des évêques qui furent alors chassés de leurs églises, dont les biens furent vendus ou livrés aux ariens; mais il paraît qu'un seul reçut la palme du martyre: ce fut Lætus évêque de Leptis. Les gémissements des autres chrétiens livrés au supplice, les plaintes des confesseurs, dont plusieurs, si l'on en croit les annalistes du temps, conservèrent l'usage de la parole après qu'on leur eut coupé la langue, parvinrent jusqu'à Rome, et émurent vivement le pape Félix II. Il invoqua, en faveur des fidèles, l'intercession de Zénon, qui envoya Vrane en Afrique, pour essayer d'adoucir le cruel Hunéric. Mais, loin de se laisser fléchir, le roi, par une sorte de raffinement de férocité, ordonna que les rues par où l'ambassadeur allait passer fussent bordées d'échafauds, de chevalets, de bourreaux, de victimes; spectacle qui devait lui ôter tout espoir d'apaiser une haine si terrible et si implacable. Cette inutile ambassade eut lieu en 484. Dans cette même année, la mort vint mettre fin aux cruautés et au règne d'Hunéric. Méprisé des étrangers, détesté de ses sujets, il laissa son royaume dans un tel état d'épuisement que ses successeurs ne purent le relever. On rapporte qu'il mourut rongé

des vers, et dans des douleurs si horribles qu'il se déchirait les membres avec les dents. Selon la chronique de St. Isidore, il rendit ses entrailles comme Arius. Hunéric laissa trois fils, Hildéric, Hoamer et Evagès. Hildéric fut d'abord écarté du trône, où monta, par la loi d'âge, son cousin Gondamond ou Gondebaud, fils de Genzon, dernier frère d'Hunéric. Au bout de douze ans, à Gondamond succéda son frère Trasimond, qui en régna vingt-sept: après lui, Hildéric, qui alors, en 523, devait être âgé d'environ soixante ans, obtint à son tour la couronne. Avant de la placer sur sa tête, il se hâta de rappeler les évêques et de faire cesser la persécution, afin d'écluser, par cette pieuse subtilité, le serment que lui avait arraché Trasimond à son lit de mort, de ne point protéger les catholiques quand il serait roi. Cependant le prince Hoamer signala les commencements de ce règne par des victoires sur les Maures qui lui valurent le surnom d'Achille des Vandales. Mais bientôt les apparences d'une guerre avec les Goths d'Italie qu'Hildéric avait offensés en faisant enfermer, sous prétexte de conspiration, Amalsfride veuve de Trasimond et sœur du grand Théodoric, vinrent offrir à Gélimer l'occasion de faire éclater les projets ambitieux qu'il couvait depuis long-temps. Il se saisit en 530 de la personne d'Hildéric et de ses deux frères, les retint en prison, et monta sur le trône des Vandales, dont il fut le dernier roi (*Voy. BÉLISAIRE*).

G—D.

HUNIADE (JEAN-CORVIN), vâvode de Transsilvanie, régent de Hongrie, naquit au commencement du x^v. siècle. Sa mère était grecque, et son père était valaque. S'il eût tiré quelque orgueil de sa naissance, il aurait pu prétendre être du sang des em-

de Constantinople du côté ma-
 et le nom romain de Corvinus
 s que suffisant chez un va-
 ur l'autoriser à se croire is-
 lus célèbres patriciens de l'an-
 tome, les Valériens. Mais
 , pour vivre dans l'histoire
 être illustre, a pu ne compter
 ses exploits et sur sa gloire.
 jeunesse il se distingua dans
 res d'Italie; et Philippe de
 , dans ses Mémoires, le pré-
 us le nom du chevalier *blanc*
 kie. Huniade ne tarda pas à
 rer avec bien plus d'éclat en
 it contre les Ottomans les
 s de la Hongrie qui l'avait ap-
 on secours: il remporta sur
 victoires dans la même année.
 ses soins et à son crédit que
 Ladislas, roi de Pologne,
 1440, la couronne élective
 ngrie: il récompensa Huniade
 sant vaivode de la Transsilva-
 malheureuse bataille de Var-
 le brave Huniade repoussa
 oute des Turks, mais où le
 it, par sa témérité, fut dé-
 perdit la vie, amena une
 , pendant laquelle Jean Hu-
 t élevé, par un suffrage
 , au rang de capitaine-gé-
 de gouverneur de la Hon-
 ne régence de douze années
 qu'il étoit aussi grand poli-
 ie bon guerrier. Quatre ans
 terrible défaite de Varua, on
 paraître dans le cœur de la
 , et soutenir pendant trois
 us les plaines de Cassovie
 ort de l'armée ottomane, quatre
 s nombreuse que la sienne. Ce
 suite de cette déroute, que,
 travers les bois de la Vala-
 uniade fut surpris par deux
 s: pendant qu'ils se dispute-
 ie chaîne d'or qu'ils lui avaient

arrachée du cou, le brave chevalier
blanc eut le bonheur de ressaisir son
 sabre: il tua un de ces deux misérables,
 fit prendre la fuite à l'autre; et ce fut
 ainsi qu'après avoir couru mille fois le
 risque d'être tué ou d'être fait prison-
 nier, il reparut au milieu des chré-
 tiens qui pleuraient déjà sa perte. Le
 dernier exploit de sa vie, comme le
 plus glorieux, fut la défense de Bel-
 grade en 1456. Mahomet second et
 toutes les forces de l'empire ottoman
 échouèrent devant ce boulevard de la
 chrétienté. Huniade vit fuir ce for-
 midable ennemi; mais il mourut un
 mois après de ses blessures. La vie mi-
 litaire de ce héros n'offre pas les sa-
 vantes combinaisons d'un général con-
 sommé. Il était le plus brave de ses
 soldats: sur le champ de bataille il
 leur donnait l'exemple, et comme
 eux il ne savait que se battre: il at-
 taquait avec intrépidité; mais quand
 le sort des armes ne le favorisait pas,
 il ne voyait pas de honte à fuir. Il
 était si redouté des Ottomans qu'ils
 l'avaient surnommé le *Diable*, et
 qu'ils se servaient du nom d'Huniade
 quand ils voulaient effrayer leurs en-
 fants. Cette haine même est une preuve
 de l'estime qu'ils portaient au héros
 hongrois: mais son plus bel éloge
 funèbre sortit de la bouche de Maho-
 met second, qui, en apprenant sa
 mort, dit en soupirant: « Je n'ai donc
 » plus l'espérance de me venger du
 » seul chrétien qui puisse se vanter de
 » m'avoir vaincu! » Mathias Corvin,
 fils de Jean Huniade, fut, après la
 mort de Ladislas V, élu roi de Hon-
 grie. (Voy. CORVIN.) S—Y.

HUNT (THOMAS), savant hé-
 braisant anglais, naquit en 1696. Il
 fit ses études à Oxford, à Hart-Hall,
 où il fut reçu maître-ès-arts en 1721;
 et il était l'un des quatre plus anciens
 agrégés ou tuteurs, lorsque cette so-

ciée, recevant une organisation régulière, prit la dénomination de collège de Herford : il prit les degrés de bachelier en théologie en 1743, et ceux de docteur en 1744. Sa première production annonça la direction qu'il avait donnée à ses études : ce fut un fragment de S. Hippolyte, publié d'après deux manuscrits, et inséré dans la *Bibliotheca Biblica* de Parker (1723, in-4°). En 1738, il fut promu à la chaire d'arabe fondée par le docteur Land, et, à cette occasion, prononça le discours suivant : *De antiquitate, elegantia, utilitate linguæ arabicæ, oratio*, Oxford, 1739, in-4°, de 56 pages. Hunt obtint, en 1747, la chaire de professeur royal en hébreu ; et, à son inauguration, il fit un nouveau discours qu'il publia ensuite : *De usu directorum orientalium, ac præcipuè arabicæ, in hebræico codice interpretando*, Oxford, 1748. L'auteur a consacré la plus grande partie de ce discours à la louange d'Éli. Pococke. En 1746, il mit au jour une Notice sur la Relation de l'Égypte d'Abd.-allatif, et proposa la publication de cet ouvrage par souscription ; mais ce projet ne reçut pas son exécution, quoiqu'il paraisse certain, d'après le témoignage de G. Sharp (*Prolog. ad Synt. Diss. Hydii*, pag. 24), que Hunt termina sa traduction. En 1757, il donna au public les œuvres complètes de Hooper, évêque de Bath ; il avait précédemment fait imprimer ses conjectures, *De benedictione patriarchæ Jacobi*, Oxford, 1728, in-4°, qui ne furent tirées qu'à cent exemplaires. Hunt mourut le 31 octobre 1774, et eut pour successeur dans sa chaire d'arabe le célèbre White. Il avait été reçu à la société royale de Londres en 1740, et appartenait aussi à celle des antiquaires. Le docteur Hunt entrete-

nait une correspondance très étendue avec les hommes les plus savants de son temps. Plusieurs de ses lettres sont imprimées dans les recueils publiés par Stedman : il y paraissent de son histoire d'Égypte, de ses travaux sur Abd.-allatif, et même de la mort de Hunt, qui publia un excellent ouvrage posthume de ce savant, intitulé : *Observations sur quelques passages du livre des Proverbes, suivies de deux sermons*, in-4°. Une partie considérable de son ouvrage était imprimée du vivant de l'auteur ; mais la défiance qu'il avait de ses propres forces, et la crainte de la critique, en retardèrent l'impression. Hunt poussa cette crainte à l'extrême vers la fin de sa vie ; et elle empêcha de faire jouir le public de ses travaux. La nouvelle édition de son traité *De religione Persarum*, due aux soins du docteur Hunt, fait quelques additions (*Voyez* ci-dessus).

HUNTER (ROBERT), écrivain anglais, fut nommé, en 1708, gouverneur de la Virginie, mais ayant été pris par des Français dans la traversée, il fut retenu prisonnier à Paris, où le doyen Sharp adressa deux lettres qui font honneur à tous deux, et qui sont venues dans le 12^e volume des Œuvres du doyen. Hunter était déjà connu alors par sa *Lettre sur l'Épistémologie*, qui a été attribuée à Shaftesbury ; ce qui fait assez d'éloge. C'est, à ce qu'il paraît, qu'il a écrit, quoiqu'on lui ait fait une farce intitulée, *Andromède*, mais cette seule lettre sur l'Épistémologie a suffi pour lui procurer une assez grande célébrité. Il partit en 1710, pour New-York avec le gouverneur, accompagné

et cents Palatius, qui devaient dir et y travailler à des objets ne. Il fut par la suite gouverneur de la Jamaïque, où il mourut le 15 mars 1734. L.

HUNTER (WILLIAM), célèbre médecin et médecin écossais, né, le 3, à Kilbride dans le comté de Down, étudia d'abord avec succès à Glasgow. Quelques années après qu'il eut avec le docteur Cullen, décidé le choix de sa profession. En 1737, il vint dans la maison de Cullen; et sa trois années qu'il regarda les plus heureuses de sa vie. Ensuite à Edimbourg, où il professa des leçons d'Al. Munro; et à Londres, où il fut accueilli par John Smellie. Le docteur Douglas, avancé en âge, jeta sur lui l'œil pour qu'il l'aidât dans ses traductions anatomiques, et il lui confia l'éducation de son fils. Hunter devint alors aide-chirurgien de l'hôpital St.-George. Il communiqua, le 3, à la société royale de Londres sa *sur la structure et les maladies des cartilages des articulations*, qui prouvait déjà de grandes connaissances en anatomie. Il y démontra que les cartilages sont formés de fibres qui s'élèvent perpendiculairement à l'extrémité de l'os. Il mourut, quelques années après, de la peste. Ses particularités de chirurgie et de médecine, qui eurent beaucoup de succès, lui furent élues, en 1747, membre de la corporation des chirurgiens. Il n'eut jamais paru dédaigner la chirurgie, il la pratiqua d'abord avec l'art des accoucheurs, où son adresse supérieure, et ses manières nobles et affables, lui firent bientôt une grande vogue. Il fut successivement accoucheur aux hospices de maternité. On le

consultait en même temps comme une autorité sur toutes les maladies dont le siège était incertain. En 1750, ayant reçu le doctorat à l'université de Glasgow, il commença à exercer la médecine, et, dès l'année suivante, travailla à son principal ouvrage sur l'anatomie de la matrice. Il devint, en 1764, médecin extraordinaire de la reine. La multiplicité de ses occupations l'obligea de se soulager de ses cours en s'adjoignant W. Hewson, auquel succéda Cruikshank. La société royale l'appela dans ses rangs en 1767, et celle des antiquaires l'année suivante. Lors de l'établissement d'une académie royale des arts, il y fut nommé professeur d'anatomie; et, par son zèle et ses lumières variées, il répondit bien à ce choix judicieux. Il succéda, en 1781, au docteur J. Fothergill, comme président de la société des médecins de Londres. La société de médecine de Paris et l'académie des sciences l'élurent un de leurs associés étrangers. C'est en 1774 que parut en latin et en anglais, son *Anatomia uteri humani gravidi*, Birmingham, Baskerville, in-fol., orné de 34 planches, où les objets, de grandeur naturelle, sont représentés avec autant de vérité que de précision. Il avait été considérablement aidé dans ce travail par son frère J. Hunter: comme il manquait un texte à cet ouvrage, le docteur Baillie, neveu de l'auteur, a suppléé à cette lacune, en rédigeant, en partie d'après les papiers de son oncle, une *Description anatomique de l'utérus humain et de son contenu*, publiée en 1795, gros in-4°. Les autres écrits de W. Hunter sont principalement: I. Une *Dissertation sur l'incertitude des signes de mort violente dans les enfants nouveau-nés*. II. Des *Reflexions sur la section de la symphyse du pubis*, où il se dé-

ciété, recevant une organisation régulière, prit la denomination de collège de Hertford : il prit les degrés de bachelier en théologie en 1743, et ceux de docteur en 1744. Sa première production annonça la direction qu'il avait donnée à ses études : ce fut un fragment de S. Hippolyte, publié d'après deux manuscrits, et inséré dans la *Bibliotheca Biblica* de Parker (1728, in-4°). En 1738, il fut promu à la chaire d'arabe fondée par le docteur Land, et, à cette occasion, prononça le discours suivant : *De antiquitate, elegantia, utilitate linguæ arabicæ, oratio*, Oxford, 1739, in-4°. de 56 pages. Hunt obtint, en 1747, la chaire de professeur royal en hébreu ; et, à son inauguration, il fit un nouveau discours qu'il publia ensuite : *De usu dialectorum orientalium, ac præcipuè arabicæ, in hebraïco codice interpretando*, Oxford, 1748. L'auteur a consacré la plus grande partie de ce discours à la louange d'Ed. Pococke. En 1746, il mit au jour une Notice sur la Relation de l'Égypte d'Abd.-allatif, et proposa la publication de cet ouvrage par souscription ; mais ce projet ne reçut pas son exécution, quoiqu'il paraisse certain, d'après le témoignage de G. Sharp (*Prolog. ad Synt. Diss. Hydii*, pag. 29), que Hunt termina sa traduction. En 1757, il donna au public les œuvres complètes de Hooper, évêque de Bath ; il avait précédemment fait imprimer ses conjectures, *De benedictione patriarchæ Jacobi*, Oxford, 1728, in-4°, qui ne furent tirées qu'à cent exemplaires. Hunt mourut le 31 octobre 1774, et eut pour successeur dans sa chaire d'arabe le célèbre White. Il avait été reçu à la société royale de Londres en 1740, et appartenait aussi à celle des antiquaires. Le docteur Hunt entrete-

nait une correspondance très étendue avec les hommes les plus savants de son temps. Plusieurs de ses lettres sont parmi celles de Doddridge publiées par Stedman : il y parle de son histoire d'Égypte et de ses travaux sur Abd.-allatif. Le même jour de la mort de Hunt, Keble publia un excellent ouvrage posthume de ce savant, intitulé : *Observations sur quelques passages du livre des Proverbes, suivies de deux sermons*, in-4°. Une partie considérable de l'ouvrage était imprimée du vivant de l'auteur ; mais la défiance qu'il avait de ses propres forces, et la crainte de la critique, en retardèrent l'impression. Hunt poussa cette crainte à l'extrême vers la fin de sa vie ; et elle l'empêcha de faire jouir le public de ses travaux. La nouvelle édition de son traité *De religione Persarum*, due aux soins du docteur Hunt, fait quelques additions (*Voy. F.*

HUNTER (ROBERT), écossais, fut nommé, en 1708, gouverneur de la Virginie, mais ayant été pris par des Français dans la traversée, il fut retenu prisonnier à Paris, où le doyen de Meaux adressa deux lettres qui font un honneur à tous deux, et qui se trouvent dans le 12^e. volume des Œuvres du doyen. Hunter était déjà connu alors par sa *Lettre sur l'enthousiasme*, qui a été attribuée à lui, et plus généralement au comte de Shaftesbury ; ce qui fait assez d'éloge. C'est, à ce qu'il paraît, qu'il a écrit, quoiqu'on lui ait attribué une farce intitulée, *Andromède* ; mais cette seule lettre sur l'enthousiasme a suffi pour lui procurer une assez grande célébrité. Il partit en 1710, pour New-York avec le gouverneur, accompagné d

pt cents Palatins, qui devaient dir et y travailler à des objets ine. Il fut par la suite gouver- la Jamaïque, où il mourut le rs 1734. L.

TER (WILLIAM), célèbre ste et médecin écossais, né, 8, à Kilbride dans le comté de , étudia d'abord avec succès l'ge de Glasgow. Quelques en- qu'il eut avec le docteur Cul- Hamilton, décidèrent le choix profession. En 1737, il vint dans la maison de Cullen; et ssa trois années qu'il regarda les plus heureuses de sa vie. nsuite à Edinbourg, où il pro- tout des leçons d'Al. Monro; et Londres, où il fut accueilli par ur Smellie. Le docteur Dou- leja avancé en âge, jeta sur lui pour qu'il l'aidât dans ses tra- atomiques, et il lui confia en 'éducation de son fils. Hunter alors aide-chirurgien de l'hô- : St.-George. Il communiqua, 5, à la société royale de Londres ai sur la structure et les ma- des cartilages des articula- qui prouvait déjà de grandes sances en anatomie. Il y dé- it que les cartilages sont for- fibres qui s'élèvent perpendi- ment à l'extrémité de l'os. Il nça, quelques années après, rs particuliers de chirurgie et mie, qui eurent beaucoup de Il fut élu, en 1747, membre corporation des chirurgiens. l'il ait toujours paru dédaigner urgie, il la pratiqua d'abord itement avec l'art des accouche- où son adresse supérieure, et nières nobles et affables, lui éient bientôt une grande vo- fut successivement accoucheur x hospices de maternité. On le

consultait en même temps comme une autorité sur toutes les maladies dont le siège était incertain. En 1750, ayant reçu le doctorat à l'université de Glasgow, il commença à exercer la médecine, et, dès l'année suivante, travailla à son principal ouvrage sur l'anatomie de la matrice. Il devint, en 1764, médecin extraordinaire de la reine. La multiplicité de ses occupations l'obligea de se soulager de ses cours en s'adjoignant W. Hewson, auquel succéda Cruikshank. La société royale l'appela dans ses rangs en 1767, et celle des antiquaires l'année suivante. Lors de l'établissement d'une académie royale des arts, il y fut nommé professeur d'anatomie; et, par son zèle et ses lumières variées, il répondit bien à ce choix judicieux. Il succéda, en 1781, au docteur J. Fothergill, comme président de la société des médecins de Londres. La société de médecine de Paris et l'académie des sciences l'élurent un de leurs associés étrangers. C'est en 1774 que parut en latin et en anglais, son *Anatomia uteri humani gravidi*, Birminghams, Baskerville, in-fol., orné de 34 planches, où les objets, de grandeur naturelle, sont représentés avec autant de vé- rité que de précision. Il avait été considérablement aidé dans ce tra- vail par son frère J. Hunter: comme il manquait un texte à cet ouvrage, le docteur Baillie, neveu de l'auteur, a sup- plée à cette lacune, en rédigeant, en partie d'après les papiers de son oncle, une *Description anatomique de l'uterus humain et de son conte- nu*, publiée en 1795, gros in-4°. Les autres écrits de W. Hunter sont principalement: I. Une *Dissertation sur l'incertitude des signes de mort vio- lente dans les enfants nouveau-nés*. II. Des *Reflexions sur la section de la symphise du pubis*, où il se dé-

clare contre cette opération. III. Quelques écrits réunis dans ses *Commentaires médicaux* (1762). IV. Des *Observations sur des os de quadrupèdes trouvés près de l'Ohio*, etc. (dans les *Trans. philos.*) V. Et enfin des écrits inédits de peu d'étendue. Célibataire, et vivant avec une extrême frugalité, Hunter eut bientôt amassé une fortune considérable. Après qu'il se fut assuré l'indépendance à laquelle il avait aspiré, il forma le projet d'employer le surplus de ses richesses à établir à Londres une école d'anatomie, et voulut en être le seul fondateur. Sur un terrain qu'il acheta, il fit bâtir une maison spacieuse qui offrit un vaste amphithéâtre, divers appartements pour les cours et les dissections, et une superbe salle qu'il destina à contenir un musée. La formation de ce musée, composé d'abord uniquement d'objets d'anatomie, et où il rassembla ensuite aussi des fossiles, des livres, des médailles, etc., l'occupa jusqu'à sa mort, conjointement avec sa pratique et ses cours qu'il n'abandonna jamais. Ce musée jouit d'une grande célébrité : il est riche surtout en livres grecs et latins. Une partie des médailles grecques qui s'y trouvent, a été décrite par le docteur Combe, sous le titre de *Nummorum veterum populorum et urbium qui in museo G. Hunter asservantur descriptio figuris illustrata*, 1785, in-4°. Les dernières années de sa vie, Hunter fut tourmenté par de vives douleurs de goutte. Il mourut le 30 mars 1785, avec une tranquillité d'âme remarquable. Se tournant vers M. Combe, qui était près de son lit : « Si j'avais dit, » sait-il, assez de force pour tenir une » plume, j'écrirais combien il est aisé et doux de mourir. » Il laissa son musée, avec des fonds pour

l'entretenir et l'augmenter, à M. Baillie, tenu de le remettre après trente ans à l'université de Glasgow, qui le possède actuellement. Le docteur Foart Simmons a écrit la *Vie de W. Hunter*. Comme opérateur, il était circospect jusqu'à la timidité. On lui a reproché une vivacité excessive dans la controverse ; il la manifestait surtout quand il soutenait ses droits à quelques découvertes anatomiques qu'on lui contestait. L.

HUNTER (JEAN), frère du précédent, célèbre chirurgien, naquit, en 1728, à Long Calderwood en Écosse, et mourut le 16 octobre 1793. Sa famille était pauvre. Il savait à peine lire et écrire, à l'âge de vingt ans, et se disposait à prendre le métier de soldat, lorsque William, son frère, qui déjà était un chirurgien distingué, l'appela auprès de lui, pour l'aider dans ses opérations et dans ses dissections anatomiques. Bientôt Jean Hunter montra tant d'aptitude pour ces divers travaux, que son frère résolut de ne rien épargner, afin de l'instruire complètement dans toutes les parties de son art. Ses progrès furent rapides ; il contribua aux découvertes que William Hunter fit sur le système des vaisseaux lymphatiques et sur ceux de l'utérus. Lui-même en fit d'importantes en névrologie, en angiologie et en anatomie comparée : ainsi il suivit les ramifications du nerf olfactif sur les membranes du nez ; il reconnut la route, jusqu'alors ignorée, de quelques-unes des branches de la cinquième paire de nerfs ; il injecta les artères de l'utérus, dans l'état de gestation, et les suivit jusqu'à leur épanouissement dans le placenta. Hunter découvrit aussi chez les oiseaux l'appareil des vaisseaux lymphatiques. L'anatomie comparée devint pour lui une étude

il s'y livra avec passion, et le projet d'en tirer des lumières sur les fonctions de la vie. A cette époque qu'il commença sa collection anatomique devenue par la suite, et dont la beauté beaucoup d'honneur parmi les anatomistes. Jean Hunter disséqua d'abord les animaux domestiques de son pays, et ceux qui y vivent en état sauvage; ensuite il dirigea ses recherches sur les espèces étrangères qu'il se procurait à prix d'argent, ou que lui envoyaient, de toutes les parties du monde, les personnes qui connaissaient son goût pour ces sortes de recherches. Il réussit à lui une ménagerie d'animaux qu'il essayait d'apprivoiser, et étudiait l'instinct et les mœurs. Hunter avait trente-trois ans, quand déjà d'une grande réputation, pendant la guerre de sept ans, il prit du service aux armées de sa nation en qualité de chirurgien-major: il s'embarqua sur l'esquadrille qui fut envoyée pour attaquer l'Espagne, puis se rendit en Portugal et à la Jamaïque. Il eut occasion, d'observer les plaies d'armes à feu et composa sur ce sujet un ouvrage estimé, le meilleur qu'eût en Angleterre. De retour à Londres en 1763, Jean Hunter se livra tout entier à l'enseignement de l'anatomie, de la chirurgie, et à l'exercice de cet art. Il parvint à une renommée comme professeur et comme praticien; et il obtint tous les honneurs et toutes les dignités auxquelles on peut aspirer dans sa profession. Il fut successivement élu membre de la société royale de Londres, de la société des chirurgiens de la ville, chirurgien extraordinaire du roi, inspecteur-général des hôpitaux, chirurgien en chef de l'ar-

mée, vice-président du collège vétérinaire de Londres, etc. Toutes ces distinctions ne purent le distraire de ses études favorites: il consacrait ses journées à l'enseignement et à la pratique; et tous les soirs, une maison qu'il avait fait bâtir près de la ville était destinée à ses expériences sur divers points de l'histoire naturelle et de la physiologie. Sa collection d'anatomie, commencée dès sa jeunesse, était, en 1787, assez riche pour attirer l'attention des gens du monde; et, deux fois par an, il en faisait une démonstration publique. « L'objet de cette collection, dit M. Everard Home, était de montrer les gradations que suit la nature depuis l'état de vie le plus simple, jusqu'à l'être le plus parfait, l'homme. » Jean Hunter, indépendamment des services qu'il a rendus à la science, dans la culture de l'anatomie comparée, a contribué à l'avancement de son art par ses belles recherches anatomiques, physiologiques et pathologiques sur les dents; il a heureusement expliqué plusieurs symptômes des maladies syphilitiques, quoiqu'il ait avancé quelques paradoxes sur ces affections; il a répandu d'utiles lumières sur l'étiologie de l'hydrophobie; ses recherches ont en particulier pour objet de déterminer les conditions du développement du virus rabique. Ce savant prouve que la morsure du chien malade n'est pas toujours nécessaire pour propager l'infection, et qu'il suffit quelquefois pour cela que l'animal lèche une plaie. J. Hunter aperçoit une grande affinité entre le tétanos et la rage, et remarque que la course, qui est la suite de l'anxiété extraordinaire qu'éprouve l'animal infecté, contribue à diminuer l'intensité des accidents. Il fixe à dix-sept mois le plus long intervalle qui

puisse s'écouler entre la morsure et l'invasion de l'hydrophobie. J. Hunter a publié plusieurs faits curieux sur les hydatides, sur la rétroversion des intestins et sur d'autres points importants de l'anatomie pathologique. En physiologie, cet auteur croit avoir découvert que le sang jouit de la vitalité, à raison de la propriété qu'il a de se coaguler. Il sentait que l'élasticité des artères diminue en raison directe du rétrécissement de leur diamètre et de l'augmentation de leur force musculaire. En pathologie, il a laissé des idées vraiment médicales sur l'inflammation, sur la suppuration, sur la résorption, sur la cicatrice, sur la cause du développement des bourgeons charnus dans les plaies. Il est l'inventeur d'un procédé, qui porte son nom, pour l'opération de la fistule lacrymale : il consiste à perforer l'os *unguis*, avec un emporte-pièce. Tant d'utiles travaux placent J. Hunter au premier rang des anatomistes et des pathologistes de sa nation. Il mourut, presque subitement, d'une maladie dont la cause et le traitement sont encore peu connus, l'angine de poitrine. Il a laissé de nombreux Mémoires, imprimés dans les Transactions philosophiques et dans d'autres ouvrages périodiques, et qui ont, pour la plupart, été publiés séparément. Tous ses écrits sont remplis d'aperçus ingénieux, de considérations neuves; mais son style manque de correction et de clarté, défauts qui tiennent à l'insuffisance de ses études classiques. Ses principaux écrits sont : I. *Histoire naturelle des dents humaines et traité de leurs maladies*, etc., in-4°, 1771; 2 part., 1778. II. *Observations sur certaines parties de l'économie animale*, 1786, in-4°. III. *Traité sur les maladies*

vénériennes, in-4°. 1786. La publication de cet ouvrage fit temps, le plus grand honneur, et le mit en faveur de la langue française. IV. *Traité sur les maladies qui règnent entre les Indes*, in-8°, 1790. V. *Observations sur les maladies de la Jamaïque*, in-8°. Ces deux ouvrages ont été à enrichir la médecine par des faits utiles, jusqu'alors peu connus. VI. *Traité sur les plaies*, in-4°, 1794. A la suite de cet ouvrage posthume, M. Everard, beau-frère de J. Hunter, a publié à son sujet une notice biographique très complète. On peut y recourir pour de plus amples éclaircissements, et pour connaître la description de certains objets généraux dont se compose sa riche collection anatomique déjà été parlé. On trouve un bon résumé de cette notice dans la bibliothèque britannique de Londres (16, litt. tom. II). La Vie de J. Hunter a encore été écrite en anglais par Jessé Foot, 1794, in-8°. et par Jos. Adams, 1817, in-8°. Le vœu de J. Hunter que son musée anglais fit l'acquisition de son musée pour 1500 livres sterling, et le donna au collège des chirurgiens de Londres, à la fin de le rendre public, et d'en faire le contenu dans un certain nombre de leçons annuelles. C'est en 1817 qu'on a commencé ces leçons.

HUNTER (HENRI) (HUNTER) écossais, né en 1738, d'abord d'autres, en 1741, à Culter, Perthshire, fut d'abord l'élève des ministres de South-Leith, pendant trente-un ans, par la congrégation presbytérienne de don-Wall. Il joignait à la

savoir et de talent comme prédicateur et comme homme de lettres, un esprit agréable, fait pour briller dans la meilleure société. Il mourut à Bristol le 27 octobre 1802. On cite parmi ses ouvrages, qui sont tous écrits avec goût, et d'un style facile et naturel : I. *Biographie sacrée*, ou suite de Discours sur les vies des patriarches, in-8°, 1786, 3 vol., suivis de trois autres en 1792 : c'est un livre qui jouit d'une grande réputation en Angleterre, et qui a eu différentes éditions. II. Un volume de *Sermons estimés*. III. La traduction en anglais des *Etudes de la nature*; traduction très bien faite, et qui lui mérita, dit-on, les remerciements de l'auteur, Bern. de Saint-Pierre. IV. La traduction des *Voyages de Sonnini en Egypte*. V. Celle de la *Physiognomonie de Lavater*, avec des gravures superbes, et imprimée avec beaucoup de luxe. C'est un des plus beaux ouvrages typographiques qui aient encore paru. Chaque exemplaire se vend quarante guinées. Hunter ne commença cette traduction qu'après être allé visiter Lavater lui-même dans son pays natal. VI. La traduction du 6^e. volume des *Sermons de Saurin*. VII. La traduction de la *Fie de l'impératrice Catherine II*, par Castéra. VIII. La traduction des *Lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne*, 1795, 2 vol. in-8°. L.

HUNTER (ALEXANDRE OU ANNE), médecin anglais, né en 1753 à Edimbourg, étudia son art successivement à Edimbourg, à Londres, à Lyon sous Lecat, et à Paris sous Pott, et l'exerça à Gainsborough, à Beverley, et enfin à York, avec beaucoup de réputation. Il y concourut, en 1770, à l'établissement d'une société d'agriculture, dont il publia les travaux sous le titre d'*Essais géor-*

giques, en 6 vol. in-8°, 1803-08. Il s'occupa beaucoup des maladies de l'esprit, fit le plan de l'asile pour les aliénés à York, dont il devint médecin, et publia des *Essais sur des cas de démence*. On lui doit aussi une édition de la *Sylva d'Evelyn*. (Voy. EVELYN, tom. XIII, pag. 556), et plusieurs autres écrits utiles. Il fut membre des sociétés royales de Londres et d'Edimbourg, et membre honoraire du bureau d'agriculture. Il est mort à York, le 17 mai 1809, à quatre-vingts ans. L.

HUNTER (MISTRISS RACHEL), Anglaise, veuve d'un négociant de Lisbonne, a donné plusieurs ouvrages qui se recommandent par une excellente morale : elle est morte à Norwich en 1813. Elle a publié : I. *Le titia*, ou *le Château sans spectre*, 4 vol. in-12, 1801. II. *Histoire de la famille Grubthorpe*, 3 vol. in-12, 1802. III. *Lettres de mistress Palmerstone à sa fille*, 3 vol. in-12, 1803. IV. *Le Legs inattendu*, 2 vol. in-12, 1804. V. *Poésies*, in-8°, 1802. VI. *Les Amusements des génies*, in-4°, 1805. VII. *Lady Maclairn, la Victime de la scélératesse*, 4 vol. in-12, 1806. VIII. *Annales d'une famille, ou la Sagesse mondaine*, 3 vol. in-12, 1807. IX. *La Maîtresse d'école*, conte moral, 2 vol., 1810. L.

HUNTER (WILLIAM), chirurgien et orientaliste écossais, né à Montrose, obtint une bourse de 4 liv. sterl. par an en 1775-4 au collège Maréchal d'Aberdeen, où il prit ses degrés de médecin en avril 1777. Il suivait en même temps un cours de chirurgie sous un professeur qui était tout-à-la-fois médecin, chirurgien et apothicaire; et, après avoir étudié sous lui pendant quatre ans, il obtint un emploi à bord d'un vaisseau de l'Inde. Il quitta

en 1781 cette place, pour entrer au service de la Compagnie des Indes dans le Bengale; c'est là qu'un vaste champ s'ouvrit à son génie et à son instruction. Il sut y recueillir, à force de travail, une riche moisson de connaissances. Quoique honorable, son emploi n'était rien moins que lucratif. Pour améliorer son sort, il se rendit à Java. Jusqu'à cette époque, la fortune n'avait point répandu sur lui ses bienfaits; et le peu qu'il avait pu acquérir par ses travaux, avait à peine suffi aux dépenses occasionnées par l'éducation de sa nombreuse famille. Après un séjour de trente-huit ans dans l'Inde, il espérait pouvoir venir passer un été à Aberdeen avec quelques-uns de ses camarades d'étude. Il se préparait à ce voyage lorsqu'une fièvre le saisit, et mit fin à son existence en 1815. Après être resté attaché pendant quelque temps à l'établissement médical de la Compagnie des Indes orientales dans le Bengale, et avoir rempli les fonctions d'inspecteur-général des hôpitaux de l'île de Java, il devint secrétaire de la Société asiatique de 1794 à 1808, et fut professeur et examinateur au collège de Calcutta, de 1784 à 1794. Chirurgien du major Palmer, il accompagna cet officier dans son ambassade auprès de Daoulet-Rai Scindiah. Il était associé étranger de la Société médicale de Londres, et membre honoraire de la Société des sciences de Paris. Il s'était livré avec une ardeur singulière à l'étude des différents idiomes de l'Inde. Les circonstances favorisèrent ses goûts pour cette branche de la littérature; et peu de savants ont su faire de leurs connaissances un usage plus distingué et plus brillant. Les Mémoires de la Société asiatique et divers autres ouvrages périodiques sont remplis des

morceaux originaux de littérature indienne qu'il composa, et de communications qu'il y inséra. Nous nous bornerons à citer le résultat des travaux astronomiques de Jayasinha, sous le titre de *Zydje-Mohammed-Chahy*, ouvrage qu'il défendit avec une rare habileté dans le N^o. 120 du *Monthly Magazine*, contre les remarques captieuses et frivoles d'Anquetil Duperron. Outre ses Mémoires trop nombreux pour en donner ici la liste, M. Hunter publia séparément une description abrégée du Pegou (*A concise account of the Pegu*), avec un appendice renfermant la description des cavernes d'Elephanta, d'Ambola et de Canara, et des observations sur la variété qu'on remarque dans les toisons des moutons des climats chauds, Calcutta, 1784, in-8^o; réimprimé à Londres en 1789, petit in-12, traduit avec des notes par l'auteur de cet article, sous le titre de *Description du Pegu et de l'île de Ceylan*, Paris, 1793, in-8^o. Nous avons aussi sous les yeux un autre ouvrage fort intéressant de M. Hunter, lequel forme un gros volume in-fol., publié en 1804 en anglais. C'est un traité approfondi sur la nouvelle maladie qui a fait un ravage affreux parmi les Lascars qui servaient sur les vaisseaux du gouvernement et sur ceux de la Compagnie pendant la dernière guerre, au défaut de matelots européens. Cette maladie paraîtrait, dans son origine et ses symptômes, avoir une analogie frappante avec le scorbut des marins européens: elle se déclare sur la superficie du corps, lorsque le Lascar n'a aucun moyen de se soustraire à la mauvaise nourriture à bord des vaisseaux; ce qui produit souvent des mortalités qui enlèvent les trois quarts des équipages. Le docteur

Hunter, comme chirurgien de la marine depuis 1794 jusqu'à 1798, a souvent été à portée de faire des remarques sur cette maladie, et d'établir un certain régime dont le résultat eut un succès complet contre les ravages de ce fléau destructeur. Il a été depuis publié en France un ouvrage sur le même sujet. Le docteur Hunter avait des connaissances profondes en arabe, en persan, en samscrit et en hindoustany; et pendant onze ans qu'il occupa la place d'examineur des élèves du collège de Fort-William, il eut des occasions multipliées de déployer un rare talent dans les distributions des prix faites solennellement chaque année. On lui doit aussi un excellent Dictionnaire hindoustany-anglais, Calcutta, 1808, 2 vol. gr. in-4°, d'après les matériaux recueillis par M. Taylor. Cet ouvrage, rempli de citations hindoustanyes et persanes, peut être d'une très grande utilité pour la connaissance de cette dernière langue: on y trouve même des documents très instructifs sur les lettres devâ-nagârî et sur le samskrit; car l'auteur a eu grand soin d'indiquer en caractères originaux les mots de cette dernière langue qui se retrouvent dans l'hindoustany. Ce même Dictionnaire a été à-la-fois abrégé et augmenté par M. Shakespeare, qui a supprimé les détails relatifs aux lettres arabes et devâ-nagârî, ainsi que les exemples, et a ajouté plusieurs milliers de mots tirés principalement du samskrit, Londres, 1817, 1 vol. in-4°. L.—s.

HUNTHÉRUS ou HONTHÉRUS, (Jacob), né en Suède à la fin du xvi^e. ou au commencement du xvii^e. siècle, quitta sa patrie, passa en Hollande, et de là en Angleterre. On croit qu'il se fit catholique dans ce pays. Il se rendit, en 1623, à Paris, où il se

lia d'abord avec Grotius, et ensuite avec l'ambassadeur d'Autriche en France, qu'il accompagna à Vienne. Après avoir recherché en vain plusieurs places, il obtint enfin celle de secrétaire-imperial à Ratisbonne. Mais lorsque les Suédois eurent paru en Allemagne comme ennemis de la maison d'Autriche, on fit entendre à l'empereur qu'il n'était pas convenable de confier à un Suédois les affaires de l'empire, et Huntherus perdit sa place. On ignore quelles furent ensuite ses destinées. Il est surtout connu par ses Lettres latines, imprimées à Vienne, sous ce titre : *Jacobi Hunteri Miscellanæ, ornatè sententiarum concinnitate vestitæ, sermonis elegantia gravidæ, in quibus res tragicæ penè comicæ; tristes remissæ, severæ hilaræ, forenses scenicæ propè venustate tractantur: qui manus attulerit steriles intrò ad illas, gravidas foras exportabit: lege, vide, rûle. Viennæ Austr., ex offic. typogr. Mich. Rictii, an. 1631.* Ces lettres, pleines de sel et d'anecdotes piquantes, sont adressées à Banier, Horn, Meric Casaubon, Prustenbergh, et à plusieurs autres personnages illustres de Suède, d'Allemagne et de France. C.—A.

HUNTINGTON (ROBERT), savant théologien orientaliste anglais, naquit, en février 1676, à Deorhyrst dans le comté de Gloucester, où son père était ministre du St. Evangile. Il commença ses études à Bristol, et alla les achever à Oxford dans le collège de Merton. En même temps que Huntington faisait ses humanités, il acquérait la connaissance des langues orientales sous le célèbre Porlocke. Le retour de Trampton en Angleterre laissant vacante la place de chapelain de la factorerie anglaise d'Alep, il fut choisi, d'une commune voix, pour le remplacer, et arriva en Syrie en 1690.

Huntington ne revint en Angleterre qu'en 1682. Il avait visité la Palestine, la capitale de l'Égypte et l'île de Chypre. L'année suivante, il prit le degré de docteur en lettres et en théologie, et devint régent du collège de la Trinité près de Dublin : mais il abdiqua bientôt cet emploi, qu'il n'avait accepté qu'à regret. En 1692, ayant été choisi ministre de Holienburg, près de Hartford, il s'y établit et s'y maria. En 1701, il fut élevé au siège épiscopal de Raphoe en Irlande, et ne jouit que quelques jours de cette nouvelle dignité : la mort le frappa le 2 septembre de la même année, douze jours après sa consécration. Huntington, quoiqu'il n'ait rien publié, n'en a pas moins rendu de grands services à la littérature orientale. Pendant les onze années qu'il séjourna en Syrie, il rassembla une nombreuse collection de manuscrits coptes, syriaques, grecs et arabes, et de médailles : il était en correspondance avec les plus savants hommes de son temps, tels que Ludolf, N. Marsh, J. Fell, Pockoke, Ed. Bernard, Th. Hyde, Th. Marshall, etc. ; il dirigeait ses recherches d'après leurs conseils, et employait à leur succès les missionnaires les plus instruits du Levant : c'est ainsi qu'il parvint à enrichir l'Europe de manuscrits et de renseignements précieux touchant diverses sectes religieuses de l'Orient. Pendant son voyage à Jérusalem, ayant visité les Samaritains de Naplouse, il les mit en correspondance avec Th. Marshall (1). Voici les seuls opuscules, de ce savant, qui aient été publiés : I. *Account of the porphyry pillars in Egypt*, inséré dans les *Trans. philos.*, n°. 61. II. Plusieurs des observations, recueillies pendant

ses voyages, se lisent dans la *C of curious travels*, de J. Ray *R. Huntingtoni vita et epist.* Londres, 1704. A la suite de ces lettres, on trouve la Vie d'Ed. Be et son *Synopsis veter. mathem.* L'éditeur est Th. Smith. Les manuscrits d'Huntington appartiennent aujourd'hui à la bibliothèque léienne.

J—
HUNYADI (FRANÇOIS), poète et poète, né, en Transylvanie le xvi^e. siècle, fit ses études en Hollande et à Padoue. Après son retour, il devint médecin du roi de Hongrie, Etienne Bathori. Ce prince étant mort, Hunyadi se rendit en Hongrie pour Sigismond Bathori en Transylvanie. Il cultiva la poésie latine avec beaucoup de succès ; on a de lui *Epigrammaton in opus Hieronymi de morbis puerorum*, 1588. II. *Potivum in ejusdem de venenis*, ibid., 1588. III. *Tragicæ posthumis Stephani honoribus nuncupati*, Cracovie, 1588, in-4°. C—

HUPPAZOLI (FRANÇOIS), des centaines les plus remarquables des temps modernes, naquit à Venise le 15 mars 1587, de parents riches. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Rome, et, pour obéir à son père, prit l'habit ecclésiastique sans engager sa liberté. Son inclination le portait à voyager ; et il profita d'une circonstance favorable pour visiter la Grèce et les Echelles du Levant ; arrêté à Scio, il s'y maria avec une jeune femme, et se livra à quelques spéculations comme lui ayant réussi, il se trouva maître d'une fortune médiocre qui lui parut suffisante. Il vécut alors exempt de toute espèce de inquiétude ; et l'on ne peut que cet état de calme n'ait beaucoup contribué à maintenir sa santé. S

(1) Voyez sur cette correspondance, le Mémoire de M. Silvestre de Sacy sur l'état actuel des Samaritains (*Annales des voyages*, tom. XIX.)

duite était très régulière ; il remplissait, avec exactitude, ses devoirs religieux, soulageait les pauvres, entretenait la paix dans sa famille, et aidait de sa bourse, ou de ses conseils, tous ceux qui s'adressaient à lui. Il avait adopté un régime sévère, dont il ne s'écarta jamais sous aucun prétexte ; il ne faisait usage d'aucune liqueur fermentée, mangeait peu, et seulement du gibier rôti ou des fruits, se couchait à l'entrée de la nuit, et se levait de très grand matin. Il entendait la messe, faisait une promenade de plusieurs heures, se renfermait ensuite pour écrire sa correspondance, et donnait le reste du jour à la société que réunissaient, autour de lui, ses talents et l'amabilité de son caractère. Il avait quatre-vingt-deux ans lorsqu'il fut pourvu du consulat de Venise à Smyrne (1669) ; et il déploya, dans cette place, beaucoup de prudence et d'activité. La guerre interrompit ses fonctions ; mais il revint à Smyrne, en 1699, à l'âge de cent-douze ans, et reprit l'exercice de sa charge. Il faisait encore, à cette époque, sa promenade du matin ; et il lui arrivait souvent de la prolonger à jeun pendant trois et quatre heures, au travers des rochers et des montagnes. Il tomba malade, pour la première fois, en 1701, d'une fièvre, dont il guérit au bout de quinze jours ; mais il était resté sourd, et cette infirmité cessa au bout de trois mois. Quelque temps auparavant, il avait perdu ses dents, et il était réduit à ne vivre que de bon lie : mais ses gencives se durcirent au point qu'il cassait facilement les os de poulets et de poulardes dont il fit sa dernière nourriture. Il fut attaqué de la gravelle dans le courant de l'hiver qui suivit sa maladie ; et un rhume l'emporta, le 27 janvier 1702, dans sa 115^e année. Huppazoli était d'un tempé-

ramment ferme et d'un caractère doux et modéré : il n'eut jamais d'autre passion que celle des femmes ; mais il la porta jusqu'à l'excès. Il avait été marié cinq fois : il épousa sa dernière femme à quatre-vingt-dix-huit ans, et il en eut encore quatre enfants. Les quatre premières lui en avaient donné vingt ; et on lui en connaissait vingt-cinq illégitimes. Il n'éprouva aucune des incommodités, partage ordinaire de la vieillesse : il eut, jusqu'au dernier moment, le libre usage de ses facultés physiques, et une mémoire excellente. On dit, qu'à l'âge de cent ans, ses cheveux, de blancs qu'ils étaient, redevinrent noirs, ainsi que sa barbe et ses sourcils, et, qu'à cent-douze ans, il lui perça deux grosses dents. Il laissa, en manuscrit, le *Journal* des événements les plus importants de son temps, 22 vol. in-fol. On peut consulter, sur Huppazoli, une lettre écrite de Smyrne, et insérée dans le *Mercur*e d'août 1702. W—s.

HUQUIER (JACQUES-GABRIEL), dessinateur, graveur et marchand d'estampes à Paris, naquit à Orléans, en 1695. On a de lui un grand nombre de gravures à l'eau-forte, d'après Boucher, Vatteau, Gillot, et autres maîtres français ; mais ce qui le distinguait surtout, c'étaient ses profondes connaissances dans les arts, et l'usage qu'il en faisait. Huquier avait une nombreuse collection de dessins et d'estampes ; et certains jours de la semaine, ses portefeuilles étaient ouverts à tous les artistes et amateurs qui se présentaient. Les jeunes artistes, surtout, étaient l'objet de sa prédilection ; et il leur prodiguait ses conseils avec un zèle peu commun. Huquier mourut en 1772. — Son fils, Gabriel HUQUIER, qui est mort en Angleterre, a aussi gravé beaucoup de sujets dans le même genre que son père. P—E.

HURULT. Voy. CHIVERNY.

HURD (RICHARD), évêque anglais, né, en 1720, à Congreve dans le comté de Stafford, occupait une petite cure dans le comté de Leicester, lorsque le célèbre évêque Warburton, qui eut occasion d'apprécier son mérite, résolut de le tirer de l'obscurité où son goût l'aurait probablement retenu toute sa vie, et lui procura l'archidiaconat de Gloucester, ainsi que la place de prédicateur de la chapelle de Lincoln's-inn, que lui-même venait de résigner. Hurd s'était fait connaître avantageusement par la publication (en 1749) d'un *Commentaire* sur l'art poétique d'Horace, reproduit en 1757, avec deux Dissertations sur le drame poétique, et une lettre à Mason sur les indices d'imitation. Cet ouvrage, dont il a paru depuis, en 1765, une quatrième édition, en 5 vol. in-8°, et une cinquième, en 1776, est regardé comme un des meilleurs morceaux de critique qui existent. En 1751, il avait publié un *Commentaire* sur l'épître à Auguste (la 1^{re}. du 2^e. livre), réimprimé en 1757, avec le commentaire précédent. Ses *Lettres sur la chevalerie et les romans*, qui furent mises au jour pour la seconde fois, en 1765, avec ses *Dialogues moraux et politiques*, et surtout douze discours qu'il prononça dans la chapelle de Lincoln's-inn, pour la leçon fondée par Warburton sur l'éclaircissement des prophéties, ajoutèrent beaucoup à sa réputation, et lui procurèrent d'illustres et utiles protecteurs. Il fut nommé précepteur du prince de Galles et du duc d'York : en 1775, le roi lui donna l'évêché de Lichfield et Coventry, et, en 1781, la place de secrétaire du cabinet (*clerk of the closet*). Il fut transféré, la même année, au siège épiscopal de Worcester, et eut, en 1783, l'honneur d'être nom-

mé à l'archevêché d'York, et à la primatie de toute l'Angleterre, qu'il refusa. Ses douze Discours pour l'éclaircissement des prophéties, ne furent imprimés qu'en 1772, sous le titre d'*Introduction à l'étude des prophéties*. En 1769, il publia, en 2 vol. in-8°, les *Œuvres choisies de Cowley*, avec une préface et des notes; et en 1776, un volume de ses Sermons, qui fut suivi de deux autres volumes en 1781. Son ouvrage le plus considérable est une édition de Warburton, 1788, 7 vol. in-4°, à laquelle, en 1795, il ajouta un Supplément contenant la Vie de l'auteur : mais c'est plutôt une apologie de ce théologien célèbre, dont il ne parlait jamais qu'avec enthousiasme. Dans sa jeunesse, il avait fait paraître un pamphlet intitulé, *Essai sur la délicatesse de l'amitié*, où il s'était proposé de venger son protecteur contre une attaque du docteur Jortin. Cette tentative avait amenté contre lui tous les ennemis de Warburton, qui le poursuivirent avec acharnement jusque dans ses dernières années. Hurd était cependant un homme d'un caractère doux et modéré, quoique David Hume, dont il avait attaqué l'*Essai sur l'histoire naturelle de la religion*, en laissant paraître sous son nom la réfutation de cet ouvrage par Warburton (V. HUME, pag. 51), lui ait reproché toute la pétulance intolérante, l'arrogance et la scurrilité de l'école warburtonienne. Le zèle de l'amitié, seul, aurait pu l'entraîner au-delà de sa modération naturelle. Ses ouvrages prouvent autant de savoir que de logique et de sagacité; son style se distingue par l'élégance et la pureté. Il mourut à Hurlbury, le 6 juin 1808, âgé de quatre-vingt-neuf ans. On a imprimé un volume in-4° des Lettres que lui

avait adressées Warburton, et dont il a été fait, en 1809, une édition in-8°. Grand admirateur du style d'Addison, il avait préparé une édition de ses ouvrages, avec des notes philologiques, et qui a été imprimée en 6 vol. in-8°. Londres, 1815. Il avait paru, en 1810, une réimpression de son édition de Warburton, et, pour la première fois, une édition du recueil de ses propres écrits, en 8 vol. in-8°. L.

HURET (GRÉGOIRE), dessinateur et graveur, né à Lyon en 1610, a beaucoup gravé d'après ses propres dessins : néanmoins ses estampes sentent la couleur ; ses effets sont piquants ; sa manière est large ; ses têtes ont de l'expression ; ses conceptions sont neuves et ingénieuses ; ses draperies sont bien jetées, ses accessoires riches ; sa gravure est mollesse et facile : cependant il y manque un je ne sais quoi qui l'a empêché d'atteindre à une réputation méritée à certains égards. Huret a gravé plusieurs portraits, et différents sujets d'histoire, d'après Vouet, Champagne, Bourdon, et autres maîtres français. On a de lui en outre l'histoire de la *Passion* en trente pièces de sa composition. Cet artiste est mort à Paris en 1670. Il s'était aussi occupé d'architecture, et a donné sur cet art : I. *Règle précise pour décrire le profilé d'un fût de colonnes*, Paris, 1665. II. *Réponse de Grégoire Huret au quatrième article du Journal dit des Savants*, 11 mars 1665. Les journalistes n'ayant pas répliqué, Huret revint à la charge, et publia *Cinq avis donnés par G. Huret, aux auteurs du Journal dit des Savants, en considération de ce qu'ils sont de meures sans réplique à sa réponse*, in-4°. P—E.

HURTADO DE MENDOZE. V. MENDOZE.

HUTAUT (P.-T.-N.), maître de

pension, ancien maître ès-arts, et professeur à l'École-Militaire, était natif de Paris. Ce littérateur s'est distingué par quelques productions de différents genres. Ce sont : I. *Essais de médecine sur le flux menstruel, et Traité des maladies de la tête*, traduits du latin de Robert Enett, 1759, 1777, in-12. II. *Coup-d'œil anglais sur les cérémonies du mariage*, traduit de l'anglais, Genève, 1750, in-12 ; satire piquante de l'état conjugal et des cérémonies religieuses qui le consacrent. III. *Manuale rhetorices*, 1757, in-12. IV. *Le pacte du destin, de l'amour, de l'hymen et de la fidélité*, poème sur le mariage du Dauphin, 1770, in-8°. V. *Bibliographie parisienne*, année 1770 (en société avec d'Hermilly), Paris, 1774, 6 vol. in-8°. VI. *Dictionnaire des mots homonymes de la langue française*, 1775, in-12, très bon ouvrage que n'a point fait oublier celui de Philippon-de-la-Madelaine. VII. *L'art de pêter, essai théorico-physique et méthodique*, en Westphalie, chez Florent Q, rue Pet-en-Gueule, au soufflet, (Paris,) 1775, in-12, fig., en prose mêlée de vers. VIII. *Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs*, (en société avec Magny), Paris, 1779, 4 vol. in-8°, avec cartes et planches. On y trouve une biographie assez étendue des auteurs nés à Paris. IX. *Ichnologie historique et généalogique des souverains de l'Europe* (en société avec d'Hermilly), 1787. Z.

HUSS (JEAN), fameux hérésiarque du commencement du x^v. siècle, ainsi appelé du lieu de sa naissance en Bohême, Huss (ou Hussenois), mot qui signifie *oisif*, et qui a fourni de fréquentes allusions aux auteurs protestants. Il était d'une si basse extrac-

tion, que son véritable nom de famille nous est absolument inconnu. Un jeune homme alors, quoique pauvre, trouvait facilement un protecteur et les moyens d'étudier, pourvu qu'il annonçât d'heureuses dispositions. On croit que le seigneur du bourg où Jean Huss naquit, lui procura ces moyens et contribua beaucoup à son avancement dans le monde. L'histoire garde le plus profond silence sur les premières années de la vie de cet homme auquel le fanatisme et la manie des innovations acquirent depuis une renommée bien supérieure à son mérite. Il fut nommé bachelier et maître-ès-arts en 1393, recteur de l'université de Prague en 1409, puis confesseur de Sophie de Bavière, reine de Bohême; ce qui le mit en relation avec les seigneurs les plus distingués du royaume. Quelques jeunes Bohémiens, élèves de l'université d'Oxford, ayant rapporté dans leur pays, l'an 1404, la pernicieuse doctrine de Jean Wiclef, Jean Huss, qui s'était aussitôt infecté du nouveau poison, sema les erreurs de ce docteur anglais, en ajouta de nouvelles dans ses propres écrits, et osa prêcher en tous lieux, plus spécialement encore dans la chapelle de Bethléem, à Prague, « que le pape » était simoniaque, hérétique, qu'il » n'avait point d'ordres dans l'église » de Dieu, mais dans la *société des démons*. » Plus tard il ne craignit point de lire publiquement en chaire une lettre que deux étudiants lui écrivaient d'Angleterre, et de recommander scandaleusement à ses auditeurs les œuvres de Jean Wiclef, son modèle et l'objet de son admiration; de ce Jean Wiclef contre lequel l'église et le gouvernement anglais s'étaient réunis de concert pour en combattre et dissiper les disciples, connus sous la dénomination de *lollards*. Une

teinte de philosophie ancienne pandue dans l'hérésie nouvelle était plus dangereuse, puisqu'elle tenait que *toute créature* et qu'on y professait le *syllogisme* l'*âme universelle*. De fautes de liberté, de fraternité, se mêlèrent aux idées de religieuse et s'accréditèrent parmi les gens du peuple parce qu'elles favorisaient contre les nobles et contre l'église. Jamais, non jamais l'*inquétisme* fut aussi intolérante que au bout de quelques années *tisme*. « Il faut, disaient les » extirper avec le feu et » toute débauche, tout lux » vêtements, la paresse » dussent les coupables se » des voiles du mystère. » *des Suisses* de Jean Muller pag. 248.) Il est douteux qu'il ait eu connaissance des anarchiques de ces turbulences; et ce doute peut seul faire tendre l'intérêt que leur ténacité historique philosophe. On s'efforce bien d'entendre un homme de nos jours que « les universités » collèges, avec les degrés » prend, ont été introduit » vanité païenne, et ne se » plus à l'église que le diable le regarderait comme un insensé; et les philosophes se déclarent les défenseurs de Huss, sans doute, faute d'apprécier ses principes, mais pas non plus à l'égard de ces deux épithètes. Tel cependant les pitoyables dévotionnelles s'abandonnaient à ce novateur. Ses prophéties ne se bornaient pas, l'imaginer le vulgaire, à la fin sous les deux espèces. Le

Constance se montra fort indulgent sur cet article, qui ne touchait nullement au dogme ; mais ce premier point de dispute masquait d'autres sources d'erreurs, subversives de la foi, et que l'hérésiarque ne prit pas la peine de tenir long-temps cachées. Les hommes pieux ne purent entendre, de sang-froid, débiter par Jean Huss ce raisonnement bizarre « qu'il ne faut croire ni à la Vierge, ni aux saints, ni à l'Eglise, ni au pape, parce qu'il ne faut croire qu'en Dieu, et que la Ste. Vierge, les autres saints et le pape ne sont pas Dieu. » C'est avec ces méchants sophismes, dignes de la barbarie du siècle, que ce singulier logicien attaquait les vérités fondamentales du christianisme. En lisant les fragments de l'ouvrage intitulé *De l'église*, composé par le recteur de l'université de Prague, on est surpris de la hardiesse, de la grossièreté, du cynisme et de la dureté de ses expressions contre le clergé, envers lequel cet homme ne garda absolument aucune mesure, aucune bienséance. Nous ne parlerons point du mérite de cet ouvrage polémique, où l'auteur prend l'épée de l'esprit et le casque du salut pour combattre ses antagonistes : la barbarie des termes ne peut se comparer qu'à la bizarrerie de l'esprit qui les suggéra. Les circonstances aidaient au rôle qu'il jouait impunément : il n'y avait plus de centre d'unité dans l'Europe, partagée d'obédience entre plusieurs papes : les bénédictions et les anathèmes foudaient tour-à-tour sur les diverses monarchies. Il réussit parfaitement dans le but qu'il s'était proposé, c'est-à-dire d'enflammer le ressentiment de la multitude contre les ecclésiastiques, de déchaîner toutes les passions contre eux, et de les faire massacrer. On ne peignit jamais des couleurs les plus odieuses,

les plus mensongères, une classe quelconque de la société, sans dévouer cette classe à l'aveugle fureur de la multitude. Du vivant même de Jean Huss, ses écrits mirent la Bohême en combustion, et armèrent le peuple de Prague contre les magistrats. Content d'exciter les esprits, le novateur conserva les apparences de la modération, au milieu des troubles que son hérésie occasionnait, et n'imita point la fougue de Jérôme de Prague, son disciple, qui un jour saisit par les cheveux un de ses adversaires, et le jeta dans la Muldau. A force d'intrigues, et pour s'attacher le cœur de ses compatriotes, Jean Huss parvint à exclure les Allemands de l'université de Prague : mais aussi cette injustice augmenta la foule de ses ennemis, et la nation allemande ne lui pardonna pas l'affront qu'elle avait essuyé. Wenceslas, roi de Bohême, eut aisément coupé le mal dans ses racines ; il eût épargné bien des larmes à l'humanité, s'il avait voulu interposer sa puissance : mais ce monarque indolent, débauché, livré tout entier à ses honteux plaisirs, s'inquiétait fort peu du bonheur de ses sujets, et des malheurs qu'allaient enfanter les extravagantes visions du prédicateur de Bethléem. Enfin Etienne Paletz, professeur de théologie, et Michel de Causis, justement effrayés des progrès de l'hérésie, déferèrent Jean Huss au Saint-Siège. Le pape Alexandre V, en l'excommuniant, l'interdit de toutes fonctions ecclésiastiques. Le recteur en appela au premier concile, qui devait bientôt se tenir à Constance. Il partit de Prague le 11 octobre 1414, avant d'avoir reçu ce trop fameux sauf-conduit, sujet d'un problème dont la solution embarrassera toujours les plus habiles critiques. Lui-même, écrivant à un de ses amis, dit en termes positifs, *venimus sine*

salvo conductu (nous sommes venus sans être munis d'un sauf-conduit.) (*Op. Hus.*, t. 1, ep. v.) Les historiens veulent qu'on ajoute après le mot *conductu*, celui de *papæ*, parce qu'ici il n'est question que du pape; étrange subterfuge dont l'esprit de parti peut s'accommoder, mais que la raison et le bon sens désavouent, puisqu'il s'agissait non du pontife romain, Jean XXIII, qui s'était lui-même soumis à la juridiction du concile, mais bien de l'empereur Sigismond, chargé d'exercer la haute police dans cette auguste assemblée. Jean Huss n'eut ce sauf-conduit que quinze jours après son emprisonnement, vérité attestée par tous les historiens des deux communions. On ignore également la teneur de cet acte de sûreté personnelle : vraisemblablement cette teneur ne différait point de celle que l'on inséra dans le sauf-conduit accordé à Jérôme de Prague, son disciple. Or, dans celui-ci, il est dit formellement « sauf néanmoins la justice, et autant qu'il dépend du concile, et que l'exige la foi orthodoxe (1); » ce qui donnait réellement prise au concile sur la personne de l'hérésiarque. Pourquoi le disciple eût-il été plus rigoureusement traité que le maître? N'est-il pas naturel de penser que de pareilles restrictions se trouvaient énoncées dans le sauf-conduit de Jean Huss? Quoi qu'il en soit de ces fortes présomptions, la conduite de cet homme, depuis le moment qu'il eut quitté les murs de Prague, ne saurait être justifiée, même parmi ses admirateurs, s'ils ont quelque idée de ce qu'ils nomment les préjugés religieux. Jean Huss, quoique frappé des foudres de l'Eglise, rebelle à l'autorité légitime, prêcha ses erreurs sur toute la route, les traduisit en langue vul-

gaire, afin de les propager au loin, afficha partout les tenebres principes de sa doctrine, et s'attira des aventures désagréables; faits que les auteurs protestants ne cherchent point à contester, et qu'ils louent même dans leurs écrits. Etienne Paletz et Michel de Causis se rendirent de leur côté à Constance, et y arrivèrent presque en même temps que le recteur de l'université de Prague, lequel dominé par le fanatisme, par l'orgueil, n'épargua rien pour irriter contre lui non seulement les pères du concile, mais encore les envoyés de tous les rois et de tous les princes de l'Europe. Au mépris de tous les usages, de toutes les censures, de toutes les règles de la discipline ecclésiastique, se dégageant de son autorité privée des liens de l'excommunication, il osa célébrer la messe, établir des conférences secrètes, souffler le feu de la discorde, et saper les principaux dogmes du christianisme, dans une ville choisie pour les fortifier et pour épurer la foi. Un tel excès d'audace contraignit l'empereur Sigismond de le faire arrêter le 9 octobre 1415. Jean Huss, ayant essayé de s'évader du couvent où il était détenu, fut transféré à une lieue et demie de Constance, dans la forteresse de Groteleben, où, par un de ces jeux si ordinaires de la fortune, on renferma peu de temps après le pape Jean XXIII. Le chef des hussites n'abjura point d'abord ses erreurs, ainsi que l'avance sans preuve Moréri; il ne les abjura jamais. Cependant il en avait appelé volontairement au futur concile, et s'était, par cet appel, implicitement engagé à se soumettre aux décisions de l'église assemblée. Lui seul crut avoir plus de lumières que tous les docteurs, et mieux saisir, mieux interpréter l'Ecriture-Sainte. Il voulut acquérir une grande célé-

(1) *Histoire du concile de Constance*, par Jacques Lefant, tom. 1, liv. III, pag. 217 et s.

hrité à quelque prix que ce fût; avec une semblable résolution, pouvait-on se flatter de le convaincre, de lui faire reconnaître ses erreurs et de le rendre fidèle à effectuer ponctuellement sa promesse? L'empereur Sigismond, les pères du concile, et principalement le vertueux cardinal de Brogni, épuisèrent tous les moyens de douceur, de persuasion, eurent recours à tous les ingénieux stratagèmes de la charité évangélique, pour fléchir ce cœur obstiné, pour lui dessiller les yeux sur les dangers auxquels l'exposait un entêtement sans exemple, et pour le soustraire au dernier supplice. (Voyez BACON.) Jean Huss n'avait pas de plus mortel ennemi que son orgueil. Etienne Pulez et Michel de Causis, aussi bien que les juges désignés pour constater les caractères de ses écrits, ne s'appliquèrent eux-mêmes qu'à lui ménager des voies de réconciliation et de salut. Rien ne fut capable de l'ébranler dans ses vains systèmes de religion : il semblait insulter à la majesté de l'assemblée en répétant *sto ad determinationem concilii* (je m'en tiens à la décision du concile); tandis qu'il rejetait toutes les paroles de paix de ce même concile, et qu'il n'écoutait que la voix d'un amour-propre inconcevable. Ni dans son livre *De l'église*, ni dans ses réponses, Jean Huss ne parut conséquent, ne parut jouir de ses facultés intellectuelles. Se tenant opiniâtrement sur la négative, il eut le front d'en appeler à sa conscience, lorsqu'on lui opposait ses paroles et ses écrits, qui démentaient cette prétendue conscience; écrits vendus par vingt-deux docteurs, exempts de toute partialité. Ils s'efforcèrent de l'arracher à sa cruelle destinée par les interprétations les plus favorables, que Jean Huss persista à ne point admettre, ne voulant pas

que le concile le convainquît d'erreur. L'univers entier eût échoué dans cette tentative; car l'opiniâtreté résiste à toutes les armes de la conviction. Le célèbre Gerson, chancelier de l'université de Paris, se déclara contre cet intraitable novateur, qui, se mettant sans façon au-dessus de tout le concile, refusa obstinément de souscrire à la condamnation des principes hétérodoxes de Jean Wiclef, dont il parlait comme d'un saint. Jean Huss se montra vivement blessé du coup que portait à son orgueil le jugement d'un homme de la réputation de Gerson; et l'on s'en aperçoit à la lecture d'une lettre qui commence ainsi : *Si Deus daret tempus scribendi contra mendacia Parisiensis cancellarii*, etc. Un desir immodéré de se faire un nom perçait à travers une si incroyable obstination. Jusqu'au dernier moment, il travailla, par l'entremise de ses disciples, à gagner des prosélytes : jusqu'au dernier moment, il se retrancha derrière une vanité que le peu de mérite de cet hérésiarque ne rendait que plus ridicule. Sa latinité ne valait guère mieux que sa logique et ses moyens de défense. Les pères du concile, avant de prononcer leur fatale décision sur la doctrine erronée de Jean Huss, lui proposèrent un formulaire d'abjuration si équitable, qu'un homme plus éclairé, et d'un sens rassisi, l'aurait accepté avec reconnaissance, puisque ce formulaire sauvait son amour-propre (et c'était l'essentiel pour un personnage de cette trempe); puis-que lui-même en avait appelé au concile, et s'était conséquemment soumis aux délibérations de cette grande assemblée. Eh bien ! ce formulaire, Jean Huss le rejeta; et rien au monde ne put amollir son âme. On imagina autant de moyens pour le sauver,

qu'il mit d'obstination pour se perdre. L'empereur Sigismond poussa la condescendance au point de joindre les plus tendres exhortations à celles des pères, et d'adresser ces pressantes remontrances à celui qui était son sujet : « Quel danger et quelle difficulté trouvez-vous à renoncer même aux articles qui, selon votre prétention, vous ont été fausement attribués ? Pour moi, je suis prêt à abjurer, à l'heure même, toutes sortes d'erreurs : s'ensuit-il de là que je les aie soutenues auparavant ? » L'empereur ne put rien gagner sur ce cœur inflexible. Plutôt que de plier, Jean Huss (nous nous servons de ses expressions) aurait mieux aimé « qu'on lui mit une meule d'âne au cou, et qu'on le jetât dans la mer. » Ce n'est ni Varillas, ni Maimbourg, mais des auteurs protestants qui nous servent de guides dans le récit très abrégé de ce tragique procès, qui révèle les faiblesses de l'esprit humain, et les maux incalculables du fanatisme joint à l'orgueil. C'est avec cet emportement que s'exprimait le précurseur de la réformation (car c'est ainsi qu'ils l'appellent), titre qui, selon nous, conviendrait davantage à Jean Wiclef, dont le recteur de l'université de Prague ne fit que suivre les errements. L'opinion la plus sensée que l'on puisse hasarder au sujet d'une cause de cette nature, c'est que l'obstination de Jean Huss approchait de la folie. Il aurait fallu le renfermer dans une maison de santé, plutôt que le condamner aux horreurs du supplice, en présence de tous les personnages que l'Europe avait de plus recommandables, soit pour le rang, soit pour les lumières. Parce qu'il était impossible de persuader Jean Huss, fallait-il donc le brûler solennellement ? Les pères du concile, il est vrai, aussi bien que

l'empereur, craignaient le retour de l'hérésiarque en Bohême : mais ils se méprirent ; et loin de détruire l'hérésie avec Jean Huss, ils lui prêtèrent une force plus active. Ce novateur fut livré au bras séculier le 15 juillet 1415 ; et conduit au supplice au milieu d'un concours immense de gens de tous les pays, il monta, avec toute l'intrépidité du fanatisme, sur le bûcher, où, comme du théâtre de son triomphe, il entonna des cantiques au milieu des flammes qui dévorèrent son corps et ses écrits. Quelques protestants du xvi^e siècle, jouant sur le mot *Huss*, racontent gravement qu'avant d'expirer il avait prophétisé la venue de Luther, en s'écriant : « qu'on faisait mourir une oie ; mais que cent ans après sa mort, il renaîtrait de ses cendres un cygne qui soutiendrait la vérité qu'il avait défendue. » Au rapport d'Éneas Sylvius, les Hussites recueillirent la terre dans l'endroit où leur chef avait été brûlé, l'apportèrent à Prague, et la distribuèrent à leurs amis comme une terre sacrée. De ce fatal bûcher, sur lequel périt Jean Huss, jaillirent jusqu'en Bohême des étincelles qui allumèrent un si violent incendie, que le sang de plus de deux cent mille hommes ne suffit point pour l'éteindre. Ses prosélytes, à la nouvelle du supplice de leur maître, coururent de toutes parts aux armes, et, sous le commandement de Ziska, portèrent le carnage et l'épouvante dans l'Allemagne, pillant les églises, massacrant les religieuses, les moines et les prêtres. Aucune armée n'osa tenir la campagne contre ces sectaires, qui heureusement finirent par se diviser, et par former deux partis, les *modérés* et les *enthousiastes*. La noblesse de Bohême, que la cupidité, le désir de partager les riches dépouil-

s ecclésiastiques, avait d'abord sous les étendards du hussitisme armée sur sa propre existence, tant d'être, à son tour, mise au niveau de l'égalité, implorant de Sigismond, qui, secondé par toute la confédération germanique, vainquit Procope, successeur de l'empereur. Les Hussites, qui se sont strictement attachés à la doctrine de l'Église, se nomment aujourd'hui *Hussites de Bohême*. C'est vers l'époque de la mort de Jean Huss, que l'ère commence à parler de ces sectes errantes, appelées vulgairement *Bohémiens*. Leurs excursions dent avec les premiers troubles en Bohême, d'où, suivant J. Müller, ces vagabonds sortirent pour éviter les horreurs de la guerre. Jean Huss était d'une haute stature, avait un visage triste, un air rêveur, et un caractère très noble. Vain, orgueilleux, entêté par la de toute imagination, il conçoit de bonne heure ces malheureux sur les bancs de l'école. Sa fin due et ses erreurs, les événements terribles qui en furent le résultat, l'ont plus immortalisé que ses écrits, assez médiocres, même pour l'école. La collection de ses œuvres, faite à Nuremberg, 1554, 2 vol., avec une préface de Luther, réimprimée en 1715, sous le titre *J. Huss et Hieron. Praegenfessorum Christi historia et monumenta*. On n'y trouve pas néanmoins plusieurs opuscules de Jean Huss, imprimés soit séparément (à D. en 1491), soit dans la *Monarchia S. R. imperii* de Goldast. (Voyez *mentatio de vitâ, fatis et scriptis Hussi*, par W. Seifrid; remarque Mylius, 1743, in-8°.) La vie de J. Huss a aussi été écrite en allemand par A. Zitte, Prague, 1709,

2 vol. in-8°; et par Tischler, Leipzig, 1804, in-8°.

J—D—T.

HUSSEIN, pacha, favori du sultan Amurat IV, fut d'abord selictar-aga. Il paraît qu'Amurat avait une haute estime pour la bravoure et les talents militaires de cet homme extraordinaire; car il ne prenait, dit-on, aucune résolution importante à la guerre sans le consulter. Hussein est compté parmi les guerriers les plus distingués de l'empire ottoman. Il est remarquable, entre tous les autres, par des vertus moins communes que la valeur, telles qu'une égalité d'âme qui ne se démentit ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune. Il ne fut pas moins distingué par son éloquence, sa présence d'esprit, et la vivacité de ses réparties. Une faute fit encourir au favori la disgrâce de son maître; et il fut jeté dans une prison du château des Sept-Tours. Pendant trois jours, Amurat l'oublia; le prisonnier laissa croître sa barbe, et ne prit aucun soin de sa personne. Le sultan, qui l'aimait, se souvint enfin de lui, et lui ordonna de reparaitre. Hussein accourut tel qu'il était dans sa prison: « T'es-tu fait derviche, lui dit » Amurat, pour te montrer en public » dans un tel état? ou bien, es-tu de » venu fou, et crois-tu avoir la tête » d'un autre homme sur tes épaules? » — Tant que j'ai été privé des » bonnes grâces de Ta Hautesse, » reprit Hussein, je n'ai pas voulu » penser à ma tête, ne sachant pas » si elle me resterait. » Ce musulman, d'une philosophie si gaie, devint Pacha, commandant de la Dalmatie ottomane: il occupait ce poste avec honneur sous Mahomet IV, lorsque le grand-visir, Méhémet Kiouperli, le sacrifiant à son ressentiment, le fit mettre à mort sous ses yeux, avec autant de perfidie que d'injustice. S—x.

HUTCHESON (FRANCIS), philosophe anglais, naquit en Irlande, en 1694. Il montra de bonne heure le désir d'acquérir des connaissances, désir secondé par l'éducation classique qu'il reçut, et par une très heureuse conception. Il acheva ses études dans l'université de Glasgow, et fut destiné à la carrière ecclésiastique : il était près d'être installé comme pasteur d'une congrégation de *disenters*, lorsque les sollicitations de quelques personnes le déterminèrent de préférence à ouvrir une école à Dublin. Ses succès dans l'enseignement ne tardèrent pas à lui faire une réputation, qui s'accrut ensuite considérablement par la publication, d'abord anonyme, d'un ouvrage intitulé : *Recherches sur les idées de beauté et de vertu*, 1725, in-8°; trad. de l'anglais par Eidous, Amsterdam, 1749, in-12. La philosophie de Hutcheson se rapprochait beaucoup de celle de lord Shaftesbury, quoiqu'il fit entrer l'intérêt personnel pour bien moins dans les motifs qui nous portent à la vertu. Le lord Granville, alors lord lieutenant d'Irlande, et le protecteur de tout ce qui lui paraissait utile et distingué, remit au libraire une lettre pour l'auteur, dont le nom lui était encore inconnu, et lui accorda bientôt toute son amitié. Hutcheson compta d'autres amis généreux, tels que le lord Molesworth, l'évêque Synge, l'archevêque King et le primat Boulter; et il n'employa son crédit auprès d'eux que pour servir l'humanité et la science. Il publia, en 1728, in-8°, un *Traité sur les passions*, où, comme dans le traité précédent, les raisonnements de l'auteur ne parurent pas à tout le monde solidement établis, mais où son style et le noble sentiment qui l'inspirait toujours, obtinrent l'admiration générale. Ces deux ouvrages,

qui furent souvent réimprimés, avec quelques écrits blent, dans le recueil intitulé *Lettres de bernicus*, et des lettres de conseil, être tout ce qu'il a donné au par la voie de l'impression. En 1729, appelé par l'université de Glasgow pour remplir la chaire de philosophie morale, sa réputation monta de plus en plus par le de ses leçons, qui contribuèrent à propager en Écosse ce de discussion analytique qui depuis, l'école métaphysique célèbre dans toute l'Europe. Il vécut à cinquante-trois ans, en laissant un fils qui a publié, le manuscrit de son père, un *Sc de philosophie morale*, en 3 Glasgow, 1755, 2 vol. in-4°; d'une Notice sur la vie, etc. L'auteur, par le Dr. Leechman; trad. français, Lyon, 1770, 2 vol. Hutcheson soutenait que le plaisir nous éprouvons à exercer un bienveillance, n'en est pas le plus dominant; mais qu'indépendamment de cette jouissance personnelle il reconnaît en partie la réalité dans le cœur humain un désir du bonheur de tous les êtres sensibles, lequel non seulement s'accorde avec notre propre bien, mais influe beaucoup sur la direction de notre conduite; et que quand ces principes viennent à se trouver en opposition, le moral décide en faveur du premier, et le naturel, espèce d'instinct qui, se nous conduit naturellement et flexion à faire ou approuver est raisonnable ou juste, qui dériver toutes les idées morales du principe de son système, qu'il puisé dans son cœur, donne une opinion très favorable,

l'idée qu'on ait du système en ie. On trouve, dans le musée uchelli, la gravure d'une méippée en l'honneur de ce phi-
L.

CHINS (JOHN), auteur, né en 1698 à Bradford, dans le comté de Dorset, cur de l'église de Warcham, mourut le 21 juin 1773. C'était un homme d'un esprit médiocre, mais laborieux. Il a laissé l'*His-les antiquités du comté de*; ouvrage qui parut l'année de sa mort, Londres, 1774, in-fol., et qui est assez estimé. Il a fait depuis une deuxième édition considérablement augmentée, en tre volumes, publiés successivement en 1796, 1803, etc., par Thomas HUTCHINS, géodes des Etats-Unis, mort à Pitts- en 1789, a publié quelques ou- sur la topographie de la Vir- des états voisins. Il a aussi à la composition du *Gaze-ricain* de Morse. L.

CHINSON (FRANCIS), écri- glais, vivait au commencement n^e. siècle. On avait publié en rre, depuis le rétablissement rles II, une quantité considé- écrits, tendant à prouver qu'il des sorciers. Les tribunaux saient encore des accusations : espèce; et il en émanait quel- des jugements très sévères. qui engagea Hutchinson de pu- un commencement de ce siècle, 8, un *Essai historique sur le ge*, avec des observations sur faits qui peuvent éclaircir quel- assages de l'Ecriture-Sainte. l'age est en forme de dialogue; les auteurs sont un ecclésiastique, cat écossais, l'auteur, et un juré. Il remarque que, depuis la 55^e.

année du règne de Henri VIII jusqu'en 1644, espace de 103 ans, on ne fit mourir que quinze sorciers, mais que pendant les seize années suivantes, on en fit pendre environ cent-neuf. Il examine les faits d'après lesquels les procédures ont été faites dans les tribunaux; et il en résulte que toutes les relations auxquelles ils ont donné tant d'importance, sont remplies d'absurdités et d'extravagances. T—D.

HUTCHINSON (JOHN), philosophe anglais, né, en 1674, à Spennythorn dans le comté d'York, reçut sa principale instruction d'un gentilhomme qui était en pension chez son père, et fut ensuite intendant de plusieurs personnalités considérables, notamment du comte de Scarborough et du duc de Somerset. Entre 1702 et 1706, il parvint, pour les affaires du duc, plusieurs parties de l'Angleterre et du pays de Galles, et publia le fruit de ces excursions sous le titre d'*Observations faites par J. H., principalement en 1706*. Son maître, devenu grand écuyer de George I, le fit intendant de ses écuries (*riding purveyor*), espèce de sinecure, avec un traitement de 200 liv. sterl. Hutchinson s'était beaucoup occupé d'histoire naturelle, et avait formé une superbe collection de fossiles, qu'il confia, avec des notes, au docteur Woodward, médecin du duc. Il accusa ensuite le docteur d'avoir voulu lui voler sa collection et ses notes, et résolut de mettre le public dans la confidence de ses griefs; c'est ce qu'il fit, en 1724, dans la première partie de ses *Principes de Moïse*, où, de plus, l'histoire naturelle de la Terre par le docteur, est tournée en ridicule: la 2^e. partie des *Principes de Moïse* parut en 1727. Cet ouvrage, qui fit beaucoup de bruit, est entièrement opposé aux principes de Newton; celui-ci

fonde sa philosophie sur le vide et la pesanteur : la philosophie de Hutchinson, qu'il présente comme étant celle de l'Écriture, est fondée sur l'air et sur le plein. Dans l'introduction à la 2^e. partie, il donne à supposer que l'idée de la Trinité a dû être prise des trois principaux agents, dans le système de la nature, le feu, la lumière et l'esprit; ces trois états d'une seule et même substance, l'air, selon lui, répondant admirablement d'une manière symbolique aux trois personnes d'une seule et même essence. Cette idée frappa tellement le docteur Clarke, qu'il en fit faire des compliments à l'auteur, et lui demanda, plusieurs fois, sur ce sujet, une conférence, qu'Hutchinson jugea convenable de refuser. On raconte que, quelques jours avant sa mort, son médecin, le docteur Mead, l'engageait à se faire soigner, et lui disait en plaisantant : « Je vous enverrai » bientôt à Moïse, » voulant dire, à son travail sur les Principes de Moïse; mais Hutchinson, prenant la chose à la lettre, lui répondit, sans plaisanter et entre ses dents : « Je le crois bien, » docteur, que vous m'y enverrez. » Il prit un autre médecin, et mourut, le 28 août 1737, âgé de soixante-trois ans. Hutchinson était assurément un homme de talent et de savoir, mais dont le jugement n'était peut-être pas bien sain, comme on peut en juger par les étymologies absurdes auxquelles il a eu recours pour soutenir une opinion non moins absurde, qui était que toute la science, soit naturelle, soit théologique, est contenue dans les saintes Écritures. Il trouvait, dans chaque racine hébraïque, des sens cachés, et des représentations des objets intellectuels : enfin il expliquait tout par l'hébreu. Il voyait une foule de choses dans les chérubins de l'arche d'alliance, et interpré-

tait tout comme des emblèmes et des hiéroglyphes. On peut aussi juger, dans ses ouvrages, de la violence de son caractère, par les termes injurieux qu'il emploie et l'esprit d'intolérance auquel il se livre. Tous ses écrits ont été imprimés ensemble, en 1748, en douze volumes in-8^e.; et il en a paru un extrait, en 1723, en un volume in-12. On peut le regarder comme le chef d'une nouvelle secte. Sa doctrine a donné lieu à une discussion très animée de part et d'autre; mais en général l'air de mysticisme qui domine dans ses ouvrages, joint au ton présomptueux de l'auteur, en a fait long-temps, en quelque sorte, un objet d'horreur; et il a suffi souvent pour arrêter l'avancement d'un homme de mérite, de le présenter comme un hutchinsonien. Les plus connus de ses partisans sont Catcut, Bate, Jones et l'évêque Horne. Sa secte est presque anéantie aujourd'hui, quoiqu'un de ses admirateurs ait tenté de ressusciter ses opinions en publiant, en 1793, une brochure intitulée : *Le chemin abrégé de la vérité, ou la doctrine chrétienne de la Trinité dans l'unité, éclaircie et confirmée par l'analogie avec la création naturelle*. Une machine qu'il construisait, en 1712, pour découvrir la longitude en mer, et qui obtint l'approbation de Newton, et quelques autres ouvrages du même genre, font croire qu'il se fût borné à cette branche de la science. On croit que c'est lui qui a formé, en grande partie, la riche collection de fossiles, que le docteur Woodward a léguée à l'université de Cambridge. On peut prendre une idée de son système dans un livre intitulé : *Pensées concernant la religion*, Edimbourg, 1743. — Un Thomas HUTCHINSON a revu et publié avec des notes : *Xen-*

de Cyri institutione, gr.-lat., 1727, in-4°; et *de Cyritione*, id., ibid., 1735, in-4°. RICHINSON (William), membre de la société des antiquaires de France, auteur des *Histoires des comtes de Northumberland, de Durham, de Cumberland*, est mort le 7 mai 1754, âgé de quatre-vingt-deux ans.

HUTTEAU (FRANÇOIS-LOUIS), distingué au parlement de Paris, à Malesherbes en 1729, fut avocat, en 1737, sous le patronage de Gerbier et de Legouvé. Il plaça sept à huit causes chaque jour; non seulement occupé de résoudre les questions que lui soulevaient les jeunes avocats, il était aussi leur patron. Pénétré des gravités de notre droit public, son sort à celui de la magistrature, dans les orages qui l'agitèrent sous Louis XV. Il s'abstint de paraître au barreau pendant l'exil du parlement en 1771. Au retour de cette époque, il fit rentrer avec lui MM. de Gerbier, qui, cédant aux instances du chancelier Meaupon, ne firent entendre leurs voix devant le nouveau parlement. Les avocats qui s'étaient voués à la cause, ne voulaient plus admettre sur le tableau ces deux avocats, qui n'étaient plus du nombre des quatre désignés sous la flétrissante dénomination des *quatre mendiants*. En 1774, nommé membre de l'assemblée nationale de la généralité d'Orléans, Hutteau développa de grandes conceptions en matière politique. Sous l'impulsion de Lomenie, il présenta au nom des six corps de la ville d'Orléans, dont il était l'avocat, des revendications dans lesquelles, avec autorité et respect, il réclama la liberté du commerce, s'élevait

contre l'établissement du timbre et les actes de l'autorité arbitraire, sollicitait le retour du parlement exilé à Troyes, et prévoyait, comme par inspiration, les longs malheurs qui ont fait crouler le trône. Les états-généraux le portèrent sur un nouveau théâtre. Seul de tous les députés du tiers état de la capitale, il demeura constamment fidèle à ses serments, à son roi, aux lois de son pays; et plusieurs des orateurs qui brillèrent à la tribune, se servirent des matériaux qu'il leur préparait dans le silence du cabinet. Seul aussi de sa députation, il signa les célèbres protestations de la minorité de l'assemblée constituante contre les décrets subversifs de la monarchie. Cet exemple de fermeté et de dévouement, qui a été honoré, en 1814, des souvenirs du souverain, et récompensé, en la personne de ses enfants, par des lettres de noblesse, souleva, contre lui, les factieux qui avaient saisi le pouvoir. Sorti de la capitale, la veille des massacres du 1^{er} septembre, il se retira à Malesherbes, où il est mort le 27 juin 1807. C'est au sein de cette retraite qu'il a passé ses dernières années, malgré les souffrances de la maladie la plus cruelle, dans l'étude de l'histoire, dans la méditation des livres saints, et dans les consolations que lui offrait la correspondance d'un petit nombre d'amis que le sort lui avait réservés. En 1793, le fameux Santerre vint à Malesherbes, chargé d'arrêter M. Hutteau; mais il fut repoussé au milieu même de l'assemblée populaire, par la déclaration unanime que M. Hutteau était l'avocat, le protecteur et le père des pauvres. Hutteau est un des avocats qui ont le plus honoré leur profession par leurs talents, leur érudition, leur désintéressement, leur zèle pour la défense des pauvres. Quel-

duc de Wurtemberg, avec une éloquence dont on ne trouve le modèle que dans les ouvrages des plus grands orateurs de l'antiquité. Il n'obtint cependant point la justice qu'il réclamait; et la mort du généreux Eitelwolf (1515) interrompit bientôt le cours de sa prospérité passagère. Son amitié pour le savant Reuchlin l'engagea à prendre sa défense contre quelques théologiens de Cologne qui l'accusaient de judaïsme; et il couvrit ses adversaires d'un ridicule ineffaçable, par ses *Epistolæ obscurorum virorum*, satire sauglante où quelquefois la plaisanterie revêt les formes de la plus haute éloquence. Le succès en fut prodigieux; mais on fut long-temps avant d'en connaître l'auteur, intéressé à conserver l'anonyme pour se dérober au ressentiment des catholiques et surtout des moines, dont il avait affecté de généraliser les vices et l'ignorance qu'il n'avait pas eu de peine à trouver chez quelques-uns d'entre eux. Peu de temps après la publication de ces lettres, Ulric retourna en Italie, pour y achever son cours de droit. Ce fut dans ce voyage qu'il prétend avoir donné une preuve de son courage, en se défendant seul contre cinq Français qu'il mit en fuite. Quelques épigrammes dirigées contre des hommes puissants l'obligèrent à quitter secrètement Bologne; il se retira à Venise, d'où il ne tarda pas à repasser en Allemagne. Il reçut à Augsbourg la couronne poétique des mains de l'empereur Maximilien; et c'est la seule faveur qu'il ait obtenue de ce prince. L'électeur de Mayence lui offrit alors un emploi qu'il accepta, et l'envoya à Paris, où Ulric se lia avec les savants les plus distingués. A son retour, il accompagna l'électeur à la diète, et y publia un discours pour engager les princes allemands à se réu-

nir contre les Turcs. Il quitta peu après Mayence pour joindre en Souabe l'armée des confédérés qui se disposaient à chasser le duc de Wurtemberg de ses états. C'était une occasion que la Providence semblait lui offrir de venger la mort de son cousin; il partagea les exploits des confédérés sous la conduite de François de Sickingen, et les en félicita par une harangue dans laquelle il les remercia d'avoir puni un coupable que son rang mettait au-dessus des lois. La campagne terminée, il revint à Mayence en 1519. Faisant quelques recherches dans la bibliothèque de l'abbaye de Fulde, il y découvrit un manifeste de l'empereur Henri IV contre Grégoire VII; et la vue de cette pièce accrut encore sa haine contre la cour de Rome: il l'exhala dans trois discours qu'il publia en 1520. Le pape obtint de l'électeur de Mayence qu'il bannit de ses états un homme aussi dangereux; et Hutten, privé de son emploi et se trouvant dispensé de tous ménagements, n'hésita pas de se joindre à Luther pour accomplir l'œuvre de la réformation. Il fit ensuite un voyage à la cour de Charles-Quint, où il avait des amis; mais ayant reçu avis qu'il était question de l'arrêter et de le conduire à Rome, il s'enfuit précipitamment, et se retira dans le château d'Ebernbourg appartenant à Sickingen. Il composa dans cette solitude plusieurs opuscules en latin et en allemand, qui contenaient une vive censure des abus reprochés alors à la cour de Rome, et faisaient sentir la nécessité de les supprimer. Charles-Quint, sur le point de tenter une invasion en France, fit condamner Luther pour plaire au pape; mais il offrit dans le même temps à Hutten dont il connaissait la bravoure, un emploi dans l'armée qui devait agir contre Metz. Après

avec du siège, Hutten rentra en Allemagne, où il continua d'écrire en faveur de la réforme. Il reçut en 1522 une lettre de François I^{er}, qui lui offrait une pension avec le titre de conseiller s'il voulait s'établir en France : pour de la patrie l'empêcha d'accepter; mais la mort de Sickingen le 1^{er}, en 1523, de sa dernière ressource. OEcAMPAGNE, pour le dissuader de sa douleur, l'emmena à Bâle, avait beaucoup d'amis (1). Mais l'orgueil fut tant de plaintes, que deux ans après il fut obligé de se retirer à Hohenhausen, d'où il se rendit à Zurich, pour voir le fameux Zwingle, ami. Cependant la maladie dont il fut attaqué depuis long-temps, de son libertinage, faisait des progrès. Zwingle lui procura un asile dans la maison du prédicateur Schnegg à l'île d'Ufenau (au milieu de Zurich); et ce fut là qu'il succomba à ses douleurs, le 29 août 1531, âgé seulement de trente-cinq ans. On ne peut nier que ce ne fût un homme d'un rare talent et d'un esprit supérieur; mais son emportement conduisit souvent au-delà des bornes de la décence. Camérarius lui a appliqué ce qu'on avait dit de Démosthène, aurait bouleversé le monde si ses passions n'avaient secondé sa volonté; et cet nous paraît caractériser parfaitement Hutten. Nicéron a donné la liste complète de ses ouvrages (tom. 122); il suffira d'indiquer ici les principaux : I. *Ars versificandi*, Strasbourg, 1511, in-4°. Ce poème

(1) Il paraît cependant qu'Erasmus refusa de voir Hutten, peut-être par une crainte trop suspecte aux yeux, et peut-être aussi dans le crainte de l'engager à l'argent. Erasmus voulut voir Hutten à son retour. Hutten crut que c'était l'occasion de se venger, et répondit par une lettre où il se permit des expressions très-vives. Erasmus, qui ne put de temps après aller à Zurich, en fut très-contrarié, et en dit qu'il ne le verrait plus.

a été réimprimé plusieurs fois, et inséré dans différents recueils; il est pourtant assez rare. II. *Nemo, seu satyra de ineptis sæculi studiis et veræ eruditionis contemptu*, Augsbourg, sans date, in-4°. Bâle, 1519, in-4°. Leyde, 1623, in-8°. et dans plusieurs recueils. Cette ingénieuse satire a été imitée en français sous ce titre : *Les grands et merveilleux faits de Nemo, augmentés par P. S. A.*, Lyon, Macé Bonhomme, in-8°. III. *Epistole obscurorum virorum ad venerab. vir. magist. Ortwin. Gratium; in Venetia, in impressor. Aldi Manutii* (probablement Maïence), 1516, in-4°. goth., en deux parties. Cette première édition est très rare; il en a paru plusieurs autres en Allemagne dans le xvi^e. siècle; mais les curieux n'en font pas grand cas. Les meilleures éditions sont celles de Londres; mais M. Lobstein, dans la *Notice* qu'on citera tout-à-l'heure, avertit de se méfier des nombreuses additions qu'elles renferment. Cet ouvrage a une troisième partie dont l'auteur est inconnu; Hutten est le seul rédacteur des deux autres, à l'exception de quelques lettres qu'on croit de Crotus Rubianus; et malgré l'assertion de plusieurs savants bibliographes, Reuchlin ne paraît pas avoir coopéré à cet ouvrage (*Voy. Ortwin. GRATIUS et REUCHLIN*). IV. *De guaiaci medicina et morbo gallico liber*, Maïence, 1519, in-4°. ibid., 1531, in-8°. et dans le recueil intitulé : *De morbo gallico omnia que extant*, publié par Luisinus, en 1599. V. *Super interfectione propinqui sui Jo. Hutteni equitis Deplorationes*, in arce Stuckelberg, 1519, in-4°. volume très rare et très intéressant. VI. *Dialogi: fortuna, febris, et trias Romana seu Fadiscus et insipientes*, Maïence, 1520, in-4°. volume non moins

second apprenti chez son oncle, fabricant de bas à Nottingham. Il continua ce métier jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, époque à laquelle il travailla pour son compte, d'abord comme relieur à Southwell, et ensuite comme libraire à Birmingham. A trente-deux ans, il épousa la fille d'un bon fermier d'Aston dans le comté de Derby, et, sans abandonner sa librairie, il s'occupait aussi d'agriculture; ce qui lui procura une certaine aisance. Après avoir été inspecteur de la plus grande paroisse de Birmingham, il fut nommé commissaire de la cour des requêtes, place qu'il remplit dix-neuf ans à la satisfaction générale. Ce ne fut qu'à cinquante-six ans qu'il se fit connaître comme auteur : il débuta par l'*Histoire de Birmingham*, qui a eu 4 éditions, et qui passe pour l'une des meilleures histoires topographiques; elle valut à l'auteur l'honneur d'être nommé, en 1782, membre de la société des antiquaires d'Édimbourg. Dans les troubles de 1791, M. Hutton, malgré son caractère paisible, eut beaucoup à souffrir : car sa maison de la ville fut d'abord détruite avec toutes les marchandises et les meubles qu'elle renfermait; et sa maison de campagne le fut également par une populace furieuse excitée par deux individus qui attribuaient la perte d'un procès à M. Hutton, alors président de la cour des requêtes. Il abandonna tout-à-fait le commerce à soixante-neuf ans, et se retira avec une très belle fortune à Bennet's-hill près Birmingham. Il a rédigé sur tous les événements de sa vie des Mémoires fort curieux, mais qui n'ont pas été publiés. Ceux de ses ouvrages qui ont vu le jour, sont : I. *Histoire de Birmingham*, in-8°, 1779, dont nous avons déjà parlé, II. *Voyage de Birmingham à Londres, entremêlé d'anecdotes*, in-12, 1785.

III. *Cour des requêtes, description de ses attributions, utilité et pouvoir*, in-8°, 1786. Il a été long-temps commissaire et ensuite président de ce tribunal. IV. *Histoire des tribunaux de canton (Hundred Court)*, in-8°, 1787. V. *Histoire de Blackpool dans le comté de Lancastre*, in-8°, 1788. VI. *Bataille de Bosworth Field (en 1485), avec un plan descriptif*, in-8°. 1788. VII. *Dissertation sur les jurés*, in-8°, 1789. VIII. *Histoire de Derby*, in-8°, 1790. IX. *Les Barbiers, ou La Route des richesses*, poème, in-8°, 1793. X. *Edgar et Elfrida*, poème in-8°, 1794. XI. *Remarques sur le nord du pays de Galles*, in-8°, 1800. XII. *Histoire de la muraille des Romains*, in-8°, 1801; deuxième édition, avec des additions par Nichols, 1805. XIII. *Voyage à Scarborough*, in-8°, 1805. XIV. *Poèmes et contes*, in-8°, 1804. XV. *Voyage par mer aux bains de Coatham dans le comté d'York*, in-8°, 1810. M. Hutton a visité à pied, au moins trois ou quatre fois, tous les endroits qu'il a décrits. Il avait soixante-dix-huit ans lorsqu'il alla inspecter la fameuse muraille, ouvrage d'Agricola, d'Hadrien et de Sévère, qui traverse la Grande-Bretagne d'une mer à l'autre. Il décrit, avec beaucoup d'originalité, sa manière de voyager avec sa fille; celle-ci, montée sur un cheval derrière son domestique, allait aussi vite qu'elle voulait. Pour lui, le sac sur le dos, une bouteille d'encre attachée à sa boutonnière, muni de deux ou trois volumes, d'une carte du pays et de la description de la muraille, il poursuivait son chemin tranquillement, à pied, en faisant des observations, et rejoignait sa fille à certaines auberges, choisies pour lieux de rendez-vous. C'est ainsi qu'il fit, en 7 jours et 6

route de 601 milles, qui lit-il, 40 guinées et huit n poids (*Voy. la Bibliomnique*, litt., xxxiii, 48, tembre 1806). M. Hutton squ'à quatre-vingt-douze nté robuste, fruit de sa pérance et d'un exercice Il est mort en octobre a fille Catherine a publié, u roman en 3 vol. in-12, *l'avare marié* (*the Miser* D—z—s.

COPER (BALTHASAR), et poète hollandais, mort m sa ville natale, le 21 1778, dans sa 84^e. an- i membre distingué de la e de cette ville; carrière à s'était préparé par de ides de littérature et de ice. Après Lambert-ten- a mieux mérité que lui de ire et de la critique hollan- t ce qu'il a fait dans cette : classique, notamment : I. *ilologiques et poétiques*, *ations libres sur la tra-* *ollandaise des Métamor-* *Ovide*, par *Vondel*, Ams- 30, in-4°. Il en a paru une ichie d'additions intéres- François Van Lelyveld, 82 et 1784, 2 vol. in-8°. II. le édition de Melis (Emile) e-chroniqueur flamand du , accompagnée d'un excel- tentaire, Leyde, 1777, 5 . III. Le premier volume *ires de la société de philo-* *andaise de Leyde*, offre mémoire sur l'ablatif *ab-* me poète hollandais, Huy- st auteur d'une très bonne en vers des *Satires*, *des t de l'Art-poétique d'Ho-* *sterdam*, 1757, in-4°. Dès

1726, il avait publié une traduction en prose des *Satires et des Épîtres*. Il a fait pour le théâtre hollandais qua- tre tragédies, savoir : 1°. *La Cons- tance triomphante*, ou *la Vengeance déçue*, ibid., 1717, in-12; le sujet est pris du roman de *Cléopâtre* de la Calprenède. — 2°. *OEdipe*, traduit de celui de P. Corneille, ibid., 1720, in-12. Huydecoper déprécie trop l'*OEdipe* de Voltaire. — 3°. *Arsace*, ou *la Trahison généreuse*, ibid., 1722, in-12. — 4°. *Achille*, ibid., 1728, in-12. Dans ces deux dernières pièces, il a admis, non pas des chœurs, comme Hooft et Vondel l'ont fait dans les leurs, mais des monologues lyriques, dont il nous semble résulter plutôt de la disparate que de la variété: ils ont pour objet l'application morale des personnages ou des situations. Les *Poésies mé- lées* de Huydecoper ont été recueillies à Amsterdam, 1788, in-4°. On lui doit une édition très augmentée des *Lettres* de Hooft, Amsterdam, 1736, in-fol. (*Voy. Hooft*). Huydecoper cultivait aussi avec succès la poésie latine, témoin dix pièces de lui, que Van Santen a recueillies dans ses *Deliciæ poeticæ*. Il a donné une preuve peu commune d'érudition dans un Mémoire sur le *Kûzmos* de Pythagore, inséré dans les *Miscell. observ.* (de 1735), tom. vi, part. 2, pag. 417. D'Orville, dans ses *Remarques sur Chariton*, pag. 609, a trahi le secret de l'amitié, en faisant connaître Huydecoper pour l'auteur de ce Mémoire: il s'y attache à prouver que par le *Kûzmos*, dont Pythagore voulait qu'on s'abstint, il faut entendre, non pas la *seve*, mais l'*œuf*. Huydecoper était bailli et dickgrave du Texel, et a donné, en cette qualité: *Privilèges et Constitutions du Texel*, Amsterdam, 1745, in-4°. M—on.

ment célèbre, et dont nous ne pourrions donner ici qu'une idée incomplète : 1. Il publia d'abord à Leyde, en 1651, ses *Théorèmes sur la quadrature de l'hyperbole, de l'ellipse et du cercle, en supposant donné le centre de gravité de certaines de leurs parties*; et il les fit suivre d'une savante Critique du volumineux Traité du P. Grégoire de St.-Vincent sur le même sujet. Trois ans après, parurent, dans la même ville, ses *Découvertes sur la grandeur du cercle*. Ces deux ouvrages étaient pleins de la plus belle géométrie; il y découvrirait entre les propriétés du cercle et de l'hyperbole des rapports piquants et singuliers: en un mot ses recherches, dont le progrès des méthodes semble aujourd'hui diminuer un peu le mérite, annonçaient alors un grand maître; et la précocité prédiction de Descartes se trouvait ainsi promptement justifiée. En 1655, Huygens fit un premier voyage en France, et se rendit à Angers, où existait une académie protestante. Il y fut reçu docteur en droit; et, de retour en Hollande, il s'occupait, avec son frère aîné, de l'art de tailler et de polir les verres des grandes lunettes. Au moyen d'un objectif de douze pieds de foyer, qu'il réussit à construire, il découvrit, le premier, un satellite à la planète de Saturne (le 6^e. à partir de celle-ci), et s'empessa d'annoncer sa découverte à quelques astronomes, en leur envoyant, selon l'usage du temps, une phrase latine énigmatique dont les lettres transposées formaient le sens suivant : *Saturne est accompagné d'une lune qui tourne autour de lui en seize jours quatre heures*. On rapporte même que, dans son enthousiasme, il grava l'énigme sur l'objectif qui l'avait si bien servi. Quand il eut perfectionné ses obser-

vations du temps de la révolution de cet astre nouveau, il publia sa découverte dans un ouvrage imprimé, en 1656, à la Haye suivante, il envoya à son ancien maître, l'ouvrage nait d'écrire, en langue hollandaise sur l'application du calcul au hasard, et qui était le premier sur cette théorie nouvelle, de Fermat, mais qui n'avait encore que dans leur savante pondance. Après une courte où l'auteur reconnaît la priéux géomètres français, il expose quatorze propositions, les fondées de ses propres méthodes; et, entre autres, les solutions de questions déjà traitées; et finit par des problèmes, assez difficiles, qu'il résout sans donner ses démonstrations. Cet écrit, vraiment original, est tant de concision à tant d'exactitude qu'un demi-siècle après, Jacob Bernoulli ne crut pouvoir mieux que de le placer, comme introduction dans son *Art de conjectures* accompagné d'un Commentaire étendu⁽¹⁾. Ce fait suffit pour l'ouvrage, qui parut d'ailleurs en latin par Schooten, et sous le titre de *De ratiociniis in ludo alexandrino de ses Exercitationes mathematicae*, où il l'insérât, disait-il, pour l'utilité de l'algèbre. Ce n'est la première fois que ce géomètre chassait ses écrits des frimats d'Huygens; déjà, en 1649, excellente édition de la Géométrie de Descartes, qu'il avait comme avait donné place à plusieurs utiles qu'il tenait de son élève le même temps, Huygens c

(1) Cette partie de l'*Art de conjectures* traduite du latin en français, par un membre du lycée de Caen, qui l'a été de nombreuses notes; Caen, 1801, in-4^o.

à Schooten , la rectification de l'abolé cubique , en supposant la quadrature de l'hyperbole ; la mesure de l'aire totale de l'abole ; à Sluze , l'évaluation de la courbe du conoïde parabolique en quantités dépendantes de la quadrature du cercle ; et , peu de mois après , à Pascal , une détermination de l'aire du conoïde hyperbolique phéroïdes en général , et la quadrature d'une portion de la cycloïde . Ces méthodes et ces déterminations étaient nouvelles , et portaient haut point le caractère de l'originalité et de l'invention . Mais ces succès de pure théorie ne ralentirent point le zèle qui portait un si grand génie à poursuivre des résultats d'un véritable prix pour la société . Il , par ses méditations sur l'isochronisme des petites oscillations du pendule , avait fait pressentir toute l'importance de son application aux horloges ; mais il était mort sans avoir pu en venir à l'opérer . En 1657 , Huygens obtint la gloire de publier cette découverte , si grande dans l'histoire de l'astronomie et de la physique ; et ce fut l'état de Hollande qu'il dédia à la description de sa fameuse horloge . Pour lui , et en s'attachant aux vues de l'illustre , il fallait une personne toute attentive à donner le branle à l'œuvre suspendu par une corde , et à adapter exactement toutes ses vibrations , qu'elle s'attachait à rendre plus régulière et étendue ; au lieu que , par le mouvement égal et continu de son pendule , Huygens épargnait aux observateurs cette fatigue et cet ennui capables de les rebuter , en même temps qu'il leur fournissait une machine à mesurer les moindres intervalles de temps , régulière dans sa marche , et due à l'admirable invention de l'élémentaire , et susceptible d'une per-

fection indéfinie . L'idée d'appliquer ces horloges à la recherche des longitudes , ne pouvait lui échapper ; aussi ne tarda-t-il pas à publier une *Instruction* , en hollandais , destinée à faire connaître cet usage , et accompagnée de tables qui devaient faciliter l'opération aux observateurs . L'espoir de porter ce procédé à une exactitude complète , même à la mer , l'occupa , dit-on , toute sa vie . Ce fut encore dans le même temps , qu'il fit , le premier , la remarque curieuse , que deux pendules , voisins l'un de l'autre , ramènent , pour ainsi dire , réciproquement leurs vibrations à une rigoureuse et durable uniformité , lors même qu'on a troublé leur coïncidence . Mais ce phénomène , qu'il attribuait à l'agitation insensible de l'air environnant , cesse d'avoir lieu lorsque les deux pendules sont éloignés de plus de cinq ou six pieds ; et il ajoute qu'il faut encore , pour qu'il se présente , que les mouvements soient contraires , c'est-à-dire , que l'un des pendules se meuve de droite à gauche par exemple , tandis que l'autre se meut de gauche à droite ; ce que nous n'avons pas vérifié . Deux ans après (1659) , Huygens , qui était parvenu à construire un objectif de vingt-deux pieds de foyer , et qui avait eu l'idée d'y adapter une combinaison de deux oculaires , publia son *Système de Saturne* . Les apparences singulières que présente cette planète s'étaient offertes à Galilée depuis un grand nombre d'années ; mais le faible effet de sa lunette , qui n'amplifiait que trente fois les objets , ne lui permit pas d'en découvrir la véritable nature . Huygens , avec ce nouvel instrument , qui grossissait l'objet jusqu'à cent fois , s'assura qu'elles étaient le résultat d'un anneau très mince qui entourait Saturne , et dont les positions diverses ,

par rapport à la terre qui le regarde ou au soleil qui l'éclaire, altéraient considérablement sa forme apparente, au point de le faire quelquefois entièrement disparaître. Une étude attentive de ces phénomènes lui en donna si bien la clef, qu'en publiant leur explication, il osa prédire une disparition de l'anneau pour l'année 1671; et, douze ans après, les astronomes purent applaudir à son heureuse hardiesse. L'ouvrage que nous citons renfermait d'ailleurs plusieurs autres observations, aussi neuves qu'intéressantes; celles, par exemple, de la grande nébuleuse d'Orion, et des bandes qui sillonnent les disques de Jupiter et de Mars; et l'importante assertion que les étoiles n'ont pas de diamètre sensible. Il contenait, enfin, la description de l'ingénieux procédé, employé par l'auteur, pour mesurer les diamètres des planètes: ce n'était pas encore précisément le micromètre; mais, quand Milvè et surtout Auzout eurent perfectionné cet instrument délicat, la reconnaissance des astronomes n'en fit pas moins honneur au géomètre hollandais de la première idée de cette précieuse invention. II. Tant de preuves de sagacité, données à l'Europe en aussi peu d'années, valurent à Huygens une grande célébrité. Pascal, satisfait de s'être assuré la réputation du premier géomètre de son temps, venait de dire adieu pour jamais aux sciences mondaines; il écrivait ses dernières et immortelles *Pensées*, et ne songeait plus qu'à l'éternité; Kepler, Galilée, Descartes, avaient depuis long-temps terminé leur brillante carrière; Fermat achevait la sienne dans le silence et la retraite qu'il avait tant aimés; Newton et Leibnitz, se préparant par de fortes études à cette haute illustration, leur durable apanage, étaient encore inconnus: Huygens se

trouvait donc sans rival à cette que, et placé comme à la tête de vants de toutes les nations. Il eut quelque relâche à ses travaux, et vint voir la France, où commençait à poindre l'aurore d'un règne de mi li devait être si brillant. Il y vint en 1660, et en partit en 1661, se rendre en Angleterre. Là, deux ans (comme en France) le temps du ministère de Richelieu savants établis dans la capitale avait coutume de se réunir périodiquement pour traiter en commun de ce qui pouvait amener le progrès des sciences. Huygens, introduit parmi eux, leur démontra ses procédés de travail des grands objectifs, article dans lequel il jouissait d'une priorité non contestée; et les voyant occupés de l'invention de la machine pneumatique, récemment venue en Angleterre, il essaya de perfectionner à son retour en Hollande. Ses expériences lui firent remarquer la forte adhérence qui servent, dans le vide, deux lames de métal poli, bien planes, et qu'il frottées quelques instants l'une contre l'autre; et dès-lors il soupçonna sans raison, qu'elle était due aux mêmes forces qui, se développant à très petites distances, produisent la cohésion des corps. Il est probable pendant, qu'il en attribuait l'origine à quelque matière subtile: ses idées physiques n'étaient pas toujours saines; et il se rendait trop facile aux hypothèses, selon l'esprit d'un philosophe entraîné par les brillantes notions de Descartes, que fidèle servateur des règles si sages que ce philosophe avait posées dans sa *methoda*: tant la doctrine seule peut choir sous le poids de l'exemple, s'agissait-il de quelque application au calcul à des faits bien observés.

retrouvait toute sa supériorité : ainsi que, dès cette époque, il apparaît, dans une Lettre à W. Jo-
 une règle pour déduire la hau-
 teur d'une station, de la pression de
 ce lien ; et réciproquement la
 pression de l'air en un lieu donné,
 de sa hauteur au-dessus de l'Océan.
 1665, il rejoignit, à Paris, son
 père, qui négociait à la cour de Fran-
 ce l'établissement de la principauté d'O-
 ronge ; et ils passèrent en Angleterre.
 La société royale de Londres, qui ve-
 nait d'être régulièrement établie, s'em-
 ploya de l'admettre au nombre de ses
 membres ; et les solutions qu'il lui
 donna de quelques problèmes
 de choc des corps élastiques, ont
 été, depuis, qu'il était dès-lors
 la possession de la théorie véritable
 de cette espèce de questions mal ré-
 solues par Descartes. Il revint ensuite
 à la Haye, pour y répondre à un en-
 qui voulait lui disputer sa belle
 théorie des horloges à pendule ;
 ce procès ridicule ne fut pas
 et l'envieux fut confondu. III.
 Ce temps-là, Colbert, dont l'ad-
 ministration vigilante saisissait toutes
 les occasions d'accroître la splendeur
 de France, proposait à Louis XIV
 l'académie royale des sciences,
 l'association libre des savants les
 plus célèbres, qui, depuis près de trente
 ans, tenait à Paris des assemblées
 publiques ; et ce prince, fait pour ap-
 précier un tel ministre, approuvait un
 projet si favorable à l'illustration de son
 royaume. Pour augmenter l'éclat de l'aca-
 démie naissante et l'émulation de ses
 membres, quelques étrangers, fameux
 par leurs travaux et leurs écrits, fu-
 rent invités à venir en faire partie :
 Huygens fut le premier.
 Des lettres de Colbert lui par-

vinrent en 1665 ; on lui offrait une
 pension considérable, et un logement
 à la bibliothèque du Roi. Il accepta,
 et transporta, l'année suivante, son
 domicile à Paris. Là, tandis qu'il écri-
 vait ses *Traité sur la dioptrique* et sur
 le *mouvement résultant de la percus-
 sion*, dans ce style des anciens, à la
 fois élégant et sévère, dont, au juge-
 ment de Newton, il a le plus appro-
 ché parmi les modernes (1), il com-
 mentait et démontrait les belles mé-
 thodes de Fermat pour mener les tan-
 gentes et résoudre les questions de
maximis et minimis (Voy. FERMAT) ;
 il examinait, au nom de l'académie,
 un ouvrage de l'habile géomètre Jac-
 ques Gregory (*Vera circuli et hy-
 perboles quadratura*), et engageait,
 avec l'auteur, une savante discussion
 sur les défauts de sa preuve de l'im-
 possibilité de la quadrature du cercle ;
 il envoyait à la société royale de Lon-
 dres, qui en avait proposé la recher-
 che, les *lois du choc des corps*, que
 découvraient en même temps (1666)
 et Wallis, et Wren, le célèbre archi-
 tecte de St.-Paul ; enfin, reprenant
 toutes ses méditations sur la théorie
 du pendule, il posait les fondements
 de son plus beau titre de gloire, en
 préparant, avec un soin remarquable,
 la rédaction de ses principales décou-
 vertes. Tant de travaux altérèrent sa
 santé, et l'obligèrent, en 1670, à
 faire un voyage en Hollande pour y
 respirer l'air natal, et recevoir les
 soins de sa famille. Revenu à Paris
 avec une vigueur nouvelle, il acheva
 son *Horologium oscillatorium*, et le
 publia en 1673 (Paris, in-4to.) Ce
 grand ouvrage est dédié à Louis XIV.

(1) La haute estime que faisait Newton du style
 vraiment géométrique d'Huygens, est la cause très
 probable de la méthode d'exposition qu'il a suivie
 lui-même dans son grand ouvrage des *Principes*,
 où il n'a guère fait usage que de démonstrations
 et de constructions synthétiques, en déguisant le
 fait qu'il avait guidé.

Dans cette dédicace, dont les pensées et le style sont également nobles, Huygens exprime vivement sa reconnaissance des bienfaits du roi, et son admiration pour les grandes entreprises qui signalent son règne; il avoue hautement que c'est à la France surtout qu'on doit la restauration de la géométrie dans le siècle où il écrit; il révèle enfin, d'un seul trait, le caractère dominant de son propre génie, en peignant le penchant qui l'a toujours entraîné vers les recherches qui ont pour objet principal l'utilité générale, la connaissance de la nature, et les avantages de la vie. Il appelle en témoignage de ce qu'il avance, l'invention même dont il présente à Louis tous les développements, et se permet d'ajouter avec une juste confiance : « Je ne perdrai pas de temps, » grand roi, à vous en démontrer » toute l'utilité, puisque mes *automates* (c'est ainsi qu'il nomme ses pendules) introduits dans vos appartements, vous frappent, chaque jour, » par la régularité de leurs indications » et les conséquences qu'ils vous proposent pour les progrès de l'astronomie et de la navigation. » On aimera, nous osons le croire, à voir dans cette phrase, quel rapprochement s'établissait ainsi entre deux personnages de conditions si distantes, mais qui se touchaient, si l'on peut le dire, par la grandeur de leurs esprits. Le présent offert par le savant était vraiment digne du monarque : si l'on excepte les *Principes* de Newton, c'est la plus belle production des sciences exactes dans le *xvii^e* siècle. La description complète des horloges à pendule, et l'exposition des lois du mouvement des pendules simples et composés, tel en était le plan général qui paraît bien simple. Mais plusieurs théories importantes avaient dû se

créer pour son exécution : et courbe *tautochrone* (1), des péees, et des centres d'oscillation la première fois, un principe de dynamique, celui de laction des forces vives, venait der le domaine de cette science si nouvelle; la mesure de la célérité de la pesanteur savait de la longueur du pendules et de la durée de vibrations, et réciproquement; l cette même longueur jusqu' déterminée, y était indiqué nom de *pied horaire*, commun naturel d'un système uniformes de longueur; l'on y enfin, et comme en appendice de découvertes, treize théories la force centrifuge dans le mouvement circulaire, présentés sans distinction. S'il eût appliqué ces aux rotations de la terre et de la lune autour de la terre, il aurait découvert la loi de la rétention cet astre dans son orbite; les eût ensuite combinées ingénieuses recherches sur loppées, il aurait pu déterminer les forces centrales courbe quelconque; il peut premier, déduire *à priori* ses lois de Kepler... Mais ces efforts échappèrent à Huygens; il ne les fit que dans son combat. IV. ne se bornait pas à provoquer l'admiration par ses découvertes écrites : doué d'une humeur communicative, il se rendait sensible aux jeunes savants, et

(1) On appelle ainsi une courbe telle que si un corps se meut le long de sa concavité, il est en descendant, il met le même temps à parcourir un arc qu'il en met à remonter. La cycloïde est dans le vide, et même quand le mobile se meut sur une surface mobile.

conseils dans les routes de l'horlogerie. L'illustre Leibnitz s'est fait connaître toutes les obligations qu'il avait eues à ses entretiens avec ce grand géomètre : il le vit fréquemment dans le cours des années 1673 et 1675 ; et c'est dès-lors, racontait-il dans la suite, qu'un monde nouveau s'était ouvert pour lui et qu'il avait senti un autre homme. Imprimé : un génie de cette trempe n'est-ce pas qui devait être si féconde, et ce pas encore bien mériter de l'être ! Huygens lui rendait dans ce temps un nouveau service, en lui montrant le mécanisme, aujourd'hui si connu, qu'il appliqua aux *montres de poche*. Avant lui, ces merveilleuses machines, d'un usage si précieux, si commode, si fréquent, n'étaient susceptibles ni de simplicité ni de régularité, et leur grossière complication n'avait permis qu'elles fussent généralement répandues : son génie inventif y adapta le ressort qui régit les oscillations du pendule ; et en perfectionnant leur action, il les mit à la portée du commun. Le nombre, qui ne jouit guère de la simplicité des constructions trop compliquées, de ce qu'il refuse son suffrage à ce qui n'est pas réellement utile. Une idée heureuse fut disputée à Huygens, par l'abbé Hautefeuille, un de nos hommes à projets qui commencent à ne finissent rien (Voy. HAUTEFEUILLE), qui sans rien faire se flatte toujours d'avoir tout fait, et en cela il y en avait, dit-on, eu ce défaut : mais ces prétentions furent démenties. Elle fut encore revendiquée par un savant anglais fort ingénieux, Robert Hooke ; mais il est prouvé que la première montre à ressort spiral fut inventée à Paris par Thuret, habile horloger de cette époque (1674), et que cette montre passa ensuite en An-

gleterre. C'est-là tout ce que nous pouvons dire de ces deux procès aujourd'hui oubliés ; et nous nous bornerons de même à indiquer deux autres discussions qu'Huygens eut à soutenir, l'une avec un abbé de Catelan, qui attaquait sa théorie des centres d'oscillation ; l'autre avec notre célèbre marin, le chevalier Renau, l'inventeur des galiotes à bombes, sur les principes de la manœuvre des vaisseaux. La première discussion fut remarquable par sa longueur et par l'opiniâtreté de l'opposant ; la dernière, par l'extrême politesse qu'y déployèrent les deux adversaires : phénomène assez rare à cette époque, où les caractères moins assouplis d'hommes alors peu répandus dans le monde, amenaient assez souvent des injures dans les disputes savantes. Aujourd'hui l'on discute avec moins d'aigreur et sans s'écarter ni de l'objet en vue ni des convenances : nous ne savons pas si la franchise y a perdu ; mais la science tout au moins y a gagné. Un nouveau voyage devint nécessaire à Huygens ; il se rendit encore en Hollande, en 1675, pour y reprendre des forces que sa grande application au travail diminuait sensiblement. Dans les années qui suivirent son retour, il s'occupa beaucoup d'optique et de physique ; on en peut juger par les Mémoires qu'il envoyait à la société royale de Londres, comme par les traités qu'il faisait à l'académie. Il communiquait à ce corps savant ses premières recherches sur la nature et les propriétés de la lumière, et sur la cause de la pesanteur ; on trouve aussi dans les registres de cette époque un traité de lui *sur l'aimant*, qui n'a jamais été imprimé. Il ne faut pas le regretter. Huygens y cherche à expliquer les faits principaux par des suppositions analogues aux théories de Descartes :

la terre y est considérée comme un grand aimant dont les effets sont peu discernables dans les phénomènes particuliers; et l'aimantation du fer est présentée comme le résultat d'une disposition spéciale de ses pores, qui le rend singulièrement perméable aux particules du tourbillon de l'aimant qui le modifie: on n'y trouve point, d'ailleurs, d'expériences proprement dites; et quant aux explications générales, on sent qu'elles ne sauraient être avouées par la saine physique. Mais, fidèle à son goût dominant pour les recherches utiles, Huygens ne bornait pas ses travaux à ces considérations hypothétiques. Ainsi, dans le même temps, il perfectionnait la construction du baromètre; il inventait un niveau à lunette d'une vérification tout-à-fait aisée; il proposait une machine susceptible d'une grande énergie, et du genre de nos machines à feu, où la vapeur de la poudre à canon remplissait l'office aujourd'hui confié à la vapeur de l'eau; il recherchait enfin des démonstrations rigoureuses de ces premiers principes de statique si difficiles à bien établir: l'équilibre du levier, et des polygones funiculaires. V. Cependant sa santé continuait à être dérangée; il était éloigné des siens, dont il fut toujours tendrement aimé: ces deux motifs le firent songer sérieusement à quitter la France, projet qu'il effectua en 1681, en renouçant à tous les bienfaits du roi, et quelles que fussent les instances employées pour le retenir. On a prétendu que la révocation de l'édit de Nantes avait été la cause de sa retraite; et l'on a voulu le louer du refus qu'il aurait fait d'habiter plus long-temps un pays où il prévoyait la persécution des protestants, malgré l'assurance qu'on lui aurait donnée d'une entière liberté pour son culte: mais assez de consé-

quences plus ou moins funestes ont accompagné cette mémorable *Révocation*, pour qu'il soit inutile d'en grossir le nombre sans raison, comme sans nécessité; et quand les recherches les plus scrupuleuses n'ont pu nullement nous faire découvrir qu'un tel motif ait contribué au départ de cet illustre savant, nous ne craignons pas d'avancer que sa détermination eut une cause toute différente (1). Huygens, fixé pour toujours en Hollande, s'y occupa de la construction d'un *automate planétaire*, pour représenter les mouvements réels des corps qui composent le système solaire. Cette invention, dit Lagrange (2), le conduisit à l'une de ses principales découvertes. Lord Brouncker, et Wallis qui le suivit, considérèrent les premiers les fractions continues; tout-à-fait il ne paraît pas que ni l'un ni l'autre aient connu les principales propriétés et les avantages singuliers de ces fractions. Mais si l'on veut parvenir à représenter exactement les mouvements et les périodes des planètes, comme on ne peut pas employer des roues où les nombres des dents soient précisément dans les mêmes rapports que ces périodes dont l'exacte expression n'est donnée que par de très grands nombres, on est obligé de se contenter d'un *à-peu-près*. La difficulté consiste donc à trouver des rapports exprimés en nombres plus petits, qui approchent autant qu'il est possible de la vérité, et plus que ne pourraient faire d'autres rapports quelconques qui ne seraient pas conçus en termes plus grands. Tel fut le

(1) Voyez Bayle, Chauffepié, et Gravenande, et les journaux littéraires publiés en Hollande par des réfugiés, à l'époque de la mort d'Huygens (1695); ils gardent le silence sur ce prétendu motif, malgré l'intérêt de leur parti à l'alléguer en reproche au gouvernement de Louis XIV.

(2) Additions à l'*Algèbre* d'Euler, tome II, page 380-411.

réso- lut Huygens au- rations continues, en- royen de les former par- continues; et il dé- te les principales pro- actions convergentes qui- sans oublier même les- rmédiaires. Il reprit- on frère Constantin, son- vorite, le travail des- ifs, et il y consacra plu- i. De ses nombreux es- nt deux grandes len- e cent soixante-dix, l'au- nt dix pieds de foyer,- sent à la société royale- V. DERNAM, XI, 123);- : lunette de telle dimen- ni facile à construire ni- manœuvrer, il proposa- air l'objectif seul en sup- be de l'instrument : l'ob- plaçait alors au foyer, in l'oculaire convenable, le lieu à mesure que le- de l'astre déplaçait le- ons. Cette idée était in- ais sujète à beaucoup- its. On l'employa néan- y renonça dans la suite- des télescopes à réflexion- adonner ces lunettes dé- u après, et pour se faire- ochée de la distance des- agina de construire une- royen de laquelle le dia- nt du soleil était réduit à- is, la plus éclatante des- ait ainsi, que ce diamètre- vingt sept mille six cent- tre fois plus petit que- ussant; d'où il suivait- eur de Sirins est au- à celle du soleil, sa dis- rre est, de même, au- sept mille six cent- re fois plus grande. Ce ré-

sultat n'était guère concluant; mais- aujourd'hui encore, nous ne sommes- pas beaucoup plus avancés sur ce point, qui n'est au reste que de pure curiosité. VI. Tandis que ces recherches d'op- tique absorbaient l'attention de Huy- gens, une révolution se préparait dans le monde mathématique; Leibnitz pu- bliait la découverte du calcul différen- tiel (1684), et quelques applications qu'il en avait faites (Voy. LEIBNITZ). Mais ces premiers essais d'une mé- thode qui devait être si admirée, pe- rurent d'abord n'avoir été ni appré- ciés ni même bien compris. Pour- éveiller la curiosité des géomètres, Leibnitz leur proposa, dans les Actes de Leipzig, de chercher la courbe do- chrone, ou que doit suivre un corps pesant pour s'éloigner ou s'approcher également, en temps égaux, d'un plan horizontal. Huygens, qui ne rendait pas encore à la découverte de Leibnitz la justice qu'elle méritait, jugea ce- pendant le problème digne de son attention, et, sans prendre la peine d'étudier la nouvelle méthode, ré- solut la question par celles qui lui- avaient valu tant de succès. Il fut seul à obtenir celui-ci : les Bernoulli ne descendaient pas encore dans l'arène; et bientôt Newton mettant au jour son immortel ouvrage des *Principes*, le désir d'en connaître l'auteur entraîna une troisième fois Huygens en Angle- terre en 1689. Il en revint pour pu- blier lui-même, en français (Leyde, 1690), deux de ses écrits les plus re- marquables, et sur lesquels nous ne tarderons pas à présenter quelques ré- flexions : l'un, son *Traité de la lu- mière*, où se trouve surtout, mathé- matiquement expliquée, la double ré- fraction du cristal d'Islande; l'autre, son *Discours sur la cause de la pe- santéur*, qui terminent de belles re- cherches sur l'aplatissement et la fi-

gure de la terre, et des théorèmes curieux sur la logarithmique, les espaces et les solides qu'elle engendre. Les propriétés de cette courbe lui avaient servi à déterminer le mouvement des corps dans un milieu résistant; mais il ne donnait que ses résultats: leurs démonstrations, à la manière des anciens, ont été ensuite suppléées par le P. Grandi, habile géomètre italien (V. Guido GRANDI, XVIII, 293), et formant à elles seules un volumineux ouvrage qu'on trouve à la suite de l'édition latine de ces mêmes traités. Pour arriver à la connaissance et à la détermination de l'aplatissement de la terre, Huygens part du raccourcissement du pendule observé par Richer près de l'équateur; et ce fait lui prouve que la pesanteur y est diminuée par la force centrifuge: il découvre ensuite que la combinaison de cette force qui varie avec la latitude, et de la sphéricité de la terre, ne laisserait pas aux graves une tendance perpendiculaire à la surface du globe; et il en conclut que, puisqu'ils ont, par le fait, cette direction, la terre est nécessairement aplatie vers ses pôles. Il calcule d'après cela les deux axes qui en résultent; mais faute d'adopter, avec Newton, la gravitation réciproque de toutes les molécules de la matière, et pour avoir considéré cette force comme agissant uniquement vers le centre de la terre⁽¹⁾, il trouve ces axes dans le rapport de cinq cent soixante dix-sept à cinq cent soixante dix-huit: rapport trop faible de près de moitié. Ce dernier calcul est postérieur à la publication de l'ouvrage des *Principes*: le reste ne l'est pas. De

(1) On pourrait remarquer dans la pièce d'Euler sur le flux et le reflux, couronnée en 1740, que ce grand géomètre montrait encore à cette époque de la répugnance à reconnaître cette attraction réciproque de toutes les molécules (ou parties) de la matière.

ces méditations Huygens pose le problème de la *chainette* que de proposer Jacques Bernoulli profond dans l'analyse leibnizienne s'agissait de trouver la courbe par un fil pesant, flexible et insensible, suspendu à deux points par ses extrémités. Galilée n'a pu le faire; Huygens y réussit, et employant encore que les méthodes anciennes. C'était sans doute un tour de force; mais il ne faut pas oublier que les solutions qui peuvent déduire de ces méthodes, ne sont plus souvent que des solutions particulières: Condorcet remarque raison qu'elles n'admettent pas de généralité qu'introduit l'admission de constantes arbitraires dans les solutions complétées après leur intégration. Cependant la répugnance de Huygens pour le calcul différentiel comme à s'ébranler; il correspondait à Leibnitz, lui proposait ses objections et ses doutes, et ne craignait pas de consulter sur ce qu'il n'entendait encore, celui dont il avait fait les premiers pas dans la carrière. L'Hôpital, donnant ainsi l'exemple de modestie et d'amour de la vérité. Quand il trouvait des difficultés, il ne s'en prenait pas à la méthode elle-même, mais à ce qu'il possédait pas assez. Il se rendit nous dit Fontenelle, et il déclara une lettre au géomètre français: « voyait avec surprise et avec admiration l'étendue et la fécondité de l'art; que de quelque côté qu'on nât sa vue, il en découvrait de nouveaux usages; qu'enfin il y avait un progrès et une spéculation infinies. » Il écrivit même des Actes de Leipzig (1693), en faveur de la solution d'un problème par Bernoulli sur la courbe dont

gentes et les parties de l'axe sont en raison donnée, qu'il n'eût pu la trouver sans une équation *différentielle* : « Il faut remarquer dans ce problème, » ajoutait-il, une analyse nouvelle et singulière, qui ouvre le chemin à une quantité de choses sur la théorie des tangentes, comme l'a très bien observé l'illustre inventeur d'un calcul sans lequel nous aurions bien de la peine à être admis dans une si profonde géométrie. » Dès ce moment il se voua tout entier aux progrès de cette nouvelle méthode; et Leibnitz attendait les plus grands résultats des efforts d'un tel homme, quand ses forces épuisées avant le temps, l'abandonnèrent tout-à-coup. Au commencement de 1695, il tomba dangereusement malade; son esprit s'affaissa, et il ne recouvra guère l'usage de ses facultés que pour disposer de ses biens et de ses manuscrits. Il légua les premiers, qui étaient assez considérables, aux fils de son frère puiné; les derniers, à la bibliothèque de Leyde; et le soin d'en publier ce qui méritait de voir le jour, à deux de ses élèves Volder et Fullen, qui s'acquittèrent dignement de cette commission. Peu après il mourut, à la Haye, le 8 juillet 1695, âgé de soixante-six ans trois mois. VII. Cet homme illustre ne s'était point marié; sa figure était assez belle; son caractère noble et élevé: il aimait peu le grand monde, quoique sa naissance l'appelât à y vivre; mais son goût pour le travail et pour une vie paisible et méditative, lui faisait préférer la retraite et surtout le séjour de la campagne. On rapporte cependant que durant son séjour à Paris, il avait fréquenté parfois la société de la célèbre Ninon, pour laquelle il fut, dit-on, d'assez mauvais vers. Il est probable qu'il y cherchait un relâchement que

tant d'études profondes rendaient nécessaire à sa santé naturellement délicate. Il y a lieu de s'étonner en effet de tout ce qu'il a produit et inventé dans des genres différents, quand on songe à ces nombreux voyages, à ces déplacements répétés qui ont marqué sa carrière, et à la vaste correspondance qu'il entretenait avec la plupart des savants de l'Europe. L'examen de ses papiers prouva que sa tête était loin d'être épuisée. Outre ses recherches sur le calcul différentiel qui n'étaient point terminées et qui n'ont jamais vu le jour, on y trouva un traité de la force centrifuge où ses fameux théorèmes étaient démontrés, et ceux qu'il avait écrits depuis longtemps sur le mouvement résultant de la percussion et sur la Dioptrique: dans ce dernier, qu'il avait souvent retouché, on vit qu'il avait adopté la belle découverte de Newton sur l'inégale réfrangibilité de la lumière, et qu'il en déduisait divers théorèmes sur la distinction des images dans les instruments optiques. Il laissait encore un traité pratique en langue hollandaise, sur l'art de tailler et de polir les verres des grandes lunettes, dont la traduction latine, faite par le célèbre médecin Boerhaave, fut seule publiée; la Description raisonnée de son automate planétaire; et un traité des couronnes et des parhélies, phénomènes qu'on n'avait pas encore réussi à expliquer: il en trouvait la cause dans des gouttes de neige, sphériques ou cylindriques, qui flotteraient en l'air environnées d'une couche d'eau ou de glace transparente; et il pouvait ainsi rendre raison, d'une manière assez satisfaisante, des circonstances qui avaient accompagné certains parhélies extraordinaires. Un dernier ouvrage de lui, fort singulier, et dont l'impression était commencée, fut le

Huygens : mais ce n'est pas ici notre but ; il nous suffit d'avoir montré nettement quelle condition ce système admet pour fondamentale , et quelle cause secrète ou plutôt quelle nécessité indispensable a conduit l'auteur à introduire cette condition. En général , lorsqu'on examine de près les travaux physiques de Huygens , on y remarque toujours l'empreinte de la méthode que De-cartes porta dans l'étude de la nature , et qui consiste à imaginer des combinaisons artificielles pour la représenter , au lieu de chercher , comme Newton , à déduire mathématiquement et nécessairement les forces qui agissent en elle , d'après la comparaison des faits observés. C'est encore un artifice pareil , mais plus heureux , parce qu'il est appliqué à des mesures infiniment multipliées et extrêmement exactes , qui a conduit Huygens à la belle loi par laquelle il a réussi à représenter les phénomènes de la réfraction extraordinaire du spath d'Islande ; car , bien qu'il ait donné cette loi comme une déduction et une confirmation de son système , elle n'est , dans la forme sous laquelle il la présente , qu'une manière de plier ce système aux nouveaux phénomènes par une nouvelle supposition : celle de la formation d'ondes elliptiques , dont aucune raison physique ne peut établir l'existence ou indiquer la réalité. Aussi croyons-nous qu'ici , comme dans les explications de la réflexion et de la réfraction , Huygens a suivi une marche inverse de ce qu'il nous montre lui-même ; c'est-à-dire , qu'au lieu de prévoir la loi de la réfraction extraordinaire d'après la considération des ondes , il a tiré les nouvelles modifications de ces ondes de la loi même que son génie d'observation lui avait fait empiriquement découvrir. Aussi

les ondulations elliptiques ne sont-elles que reproduire les propriétés que la loi renferme , ou déterminer les directions des rayons soit ordinaires , soit extraordinaires , qui traversent le cristal dans tous les sens. Mais , n'étant pas elles-mêmes l'indication d'une cause physique , ni l'expression abstraite et mathématique d'une force , comme l'attraction est l'expression du principe des mouvements célestes , il en résulte que leur considération est absolument inféconde pour tout autre usage que celui auquel elles sont adaptées : aussi n'en peut-on déduire , par exemple , aucune explication sur les proportions d'intensité des rayons , non plus que sur les conditions d'après lesquelles ils se divisent ou ne se divisent pas , lorsqu'après être sortis d'un premier cristal ils entrent dans un second. C'est , au reste , ce dont Huygens est convenu avec une extrême candeur ; car son imagination qui le faisait se complaire à des considérations de ce genre , et dont il avait tiré un parti si précieux dans l'explication des apparences de l'anneau de Saturne , ne l'aveuglait pas cependant jusqu'à l'empêcher de voir les objections qui contrariaient ses idées. Cette même méthode de philosophie qu'il a suivie dans son *Traité de la lumière* , se retrouve dans son *Discours sur la cause de la gravité*. Il entreprend d'expliquer les phénomènes de la pesanteur , par la pression d'une matière subtile contenue autour de la terre dans une sphère limitée , et qui étant douée d'un mouvement circulaire très rapide , par conséquent d'une force centrifuge très grande , tend à déplacer et à pousser vers le centre de la terre les corps matériels supposés imperméables pour elle. Les particules de cette matière éthérée sont elles-mêmes agitées par

ouvements très rapides , dirigés des sens divers ; de sorte que le point de l'espace libre est constamment traversé dans tous les sens par des millions de ces particules. Cette conception est plus compliquée que ne l'est celle de particules lumineuses capables de produire immédiatement dans nos yeux la sensation de la vision ; et elle doit paraître surtout à ceux qui ne veulent même admettre l'existence de ces particules , à cause de la difficulté et de l'égalité de mouvement qu'elles devraient être douées. Ce mouvement est aussi nécessaire au système de Huygens sur la lumière , que l'est le mouvement du fluide où les ondulations sont émises et propagées ; car , selon lui , cette matière agitée qui agit par son choc les particules des corps , rend capables d'exciter les ondes lumineuses par leurs vibrations. En résumé , pour toute théorie de la lumière fondée sur des ondulations , la difficulté capitale consiste toujours dans la détermination précise des qualités du fluide où ces mouvements doivent s'opérer , et dans le mode logique d'éducation des phénomènes , une fois que ces qualités sont assignées. Mais les partisans des ondulations se contentent-ils rarement d'attaquer dans ces fondements , où l'on voit paraître l'apparente simplicité que paraît offrir ce mode de concevoir les phénomènes de la lumière. Ce défaut de Huygens sur la cause de la lumière , est encore remarquable par une addition qu'il a écrite après avoir connu l'admirable ouvrage de Newton sur les principes de la philosophie naturelle. On y rencontre une sorte d'extrait de ce dernier ouvrage sur les parties dans lesquelles Huygens y trouve des rapports avec ses

propres idées ; mais il est curieux de voir ce grand génie , tellement préoccupé de la philosophie dogmatique , qu'il méconnaît , ou peu s'en faut , ce qu'il y a de vérité et de certitude dans la manière dont Newton établit la gravitation universelle ; et que , refusant de s'arrêter avec lui au fait même que les corps gravitent les uns vers les autres , il est tenté de n'en reconnaître pour preuve que la liaison plus ou moins intime qu'il lui semble avoir avec son système , ou la facilité plus ou moins grande avec laquelle il peut l'expliquer. Certes on ne pourrait guère trouver un exemple plus frappant de la fausse direction que les esprits les plus éminents peuvent recevoir de leurs propres conceptions , lorsqu'ils les enfantent par le seul travail de leur imagination , au lieu de les recevoir de la nature même ; ou , lorsque séduits par un accord plus ou moins soutenu avec leurs hypothèses favorites , accord qui peut souvent dépendre d'une analogie bornée que certaines parties des hypothèses ont avec les conséquences générales de la nature , ils en viennent à donner un corps à ces spéculations , et à les substituer aux réalités. On trouvera , peut-être , que c'est oser beaucoup que d'exprimer une opinion aussi libre sur un si grand génie que Huygens : mais que l'on veuille bien oublier un moment ce qu'il fut , pour examiner ses opinions sous leur valeur propre , et que l'on juge si les réflexions précédentes s'appliquent ou non exactement ? Personne , plus que nous , n'admire les pas que Huygens a fait faire aux sciences ; mais une chose nous paraît plus précieuse et plus sublime encore que ces découvertes mêmes : c'est la méthode par laquelle l'esprit humain peut s'avancer avec assurance dans la route de la vérité. C'est cette

nimaux, figures, ornement ou architecture, tout ce qui peut servir à la décoration des appartements. Jean ne se borna pas à une pratique expéditive qui n'eût contribué que faiblement à sa réputation. Lorsqu'il eut acquis la maturité de l'âge et qu'il se fut rendu maître de son temps et de ses goûts, il se livra tout entier à cette exacte imitation de la nature, qui seule pouvait le conduire à la perfection de son art. Il étudia les ouvrages de Mignon et de David de Heem, reconnus jusqu'alors pour les premiers dans leur genre; il les imita dans la richesse et la vivacité des nuances, la précision de la touche, et les surpassa dans l'art de disposer les objets, de grouper les ombres et les lumières, et d'obtenir l'effet général de l'accord ou de l'opposition des teintes les plus fortes ou les plus harmonieuses; il se fit admirer aussi par la suavité, la grâce et le moelleux du pinceau. Ces moyens séduisants parurent tout-à-fait nouveaux et firent une grande sensation parmi les amateurs, qui ne pensaient pas que le talent d'un peintre de fleurs pût aller au-delà de l'imitation individuelle des productions de la nature. Ceux qui se faisaient une occupation particulière de la culture des fleurs, s'empresèrent d'offrir à l'artiste les modèles les plus beaux et les plus rares. Son pinceau semblait non-seulement les faire revivre, mais leur prêter un nouveau charme, un nouvel éclat. Les hommes les plus distingués par leur rang ou par leur richesse, cherchèrent à se procurer de ses ouvrages, et le prince Guillaume de Hesse fut un de ses premiers et de ses plus zélés protecteurs. Il lui commanda plusieurs tableaux qu'il paya généreusement. Mais c'est en France que le mérite de ce grand peintre parut être le plus justement apprécié, et

c'est de là que sa réputation, bien établie, se répandit dans les principales cours de l'Europe. Le comte de Marville, envoyé de France, acheta pour lui deux de ses tableaux, deux autres pour le duc d'Orléans et paya pour chacun 1200 florins d'Hollande. Le prix des ouvrages de Van Huysum, quoiqu'ils devinssent nombreux, ne fit qu'augmenter de jour en jour, et les faveurs de la fortune ne ralentirent ni son zèle ni ses soins dans l'exécution de ses chefs-d'œuvre. Vers la même époque, il fit dix tableaux qui furent envoyés à Londres, et le prince de Hesse lui en commanda encore quelques autres. Le roi de Pologne, l'électeur de Saxe, le roi de Prusse, presque tous les princes d'Allemagne et les plus riches particuliers voulurent avoir quelque ouvrage de sa main. Il y en eut même plusieurs d'exposés en vente publique; car nul autre artiste n'a joint une plus grande facilité au fini le plus précieux. Jaloux de la conservation de ses tableaux, Van Huysum ne négligeait aucun moyen d'en assurer, par la préparation de ses couleurs, la transparence et la solidité, l'un des principaux mérites des peintures de ce genre. Mais il paraissait faire un mystère de ses procédés chimiques ou du moins de sa manière d'opérer, soit pour l'ébauche, soit pour le fini de ses tableaux. Personne ne pouvait entrer dans son atelier lorsqu'il travaillait. Ses frères même n'y étaient pas admis. On dit qu'il ne voulut jamais avoir d'autre élève qu'une demoiselle Haverman, et que les talents prodigieux de cette jeune artiste lui ayant donné de l'ombre, il finit par la congédier. Rien n'eût manqué au bonheur de Van Huysum, si son repos n'eût pas été troublé par des chagrins domestiques. La mauvaise conduite de son fils en fut

une des principales causes. Devenu méfiant, sauvage, il s'éloigna du monde, qui parut enfin l'oublier, quoique ses tableaux fussent toujours recherchés avec le même empressement. Il mourut le 8 février 1749. Jean Van Huysum ne s'était pas appliqué seulement à peindre des fleurs et des fruits; il a composé des paysages d'un bon style, ornés de figures agréablement dessinées, et d'une touche ferme et spirituelle. Il a fait aussi plusieurs études au dessin et au lavis, qui ne sont pas moins estimées que ses tableaux. Le Musée royal possède quelques uns des meilleurs ouvrages de ce maître; entre autres deux superbes tableaux de fleurs, deux de fruits, et quatre petits paysages. — Juste Van Hursum, l'un de ses frères, s'était adonné aux sujets de batailles, qu'il peignait avec beaucoup de goût et de facilité; mais tout d'imagination et sans modèles. Il mourut à vingt-deux ans. — Jacques, son autre frère, copiait les tableaux de Jean avec tant d'adresse, qu'on y était trompé. Il en a fait aussi de sa composition, et est mort à Londres. — Le plus jeune des Van Huysum resta en Hollande, et parut se borner à donner des leçons de dessin aux personnes les plus considérables d'Amsterdam. Il vivait encore en 1764.

L—N.

HVITFELD (ARNILD OU HARALD), historien danois, naquit en Danemark en 1549. Il fit des voyages dans les pays étrangers, pour étendre ses connaissances, et à son retour, il fut employé dans la carrière civile. Ses talents lui firent obtenir, en 1586, la dignité de sénateur, et quelque temps après il fut nommé chancelier du royaume. Il fut aussi chargé de plusieurs ambassades importantes. Après avoir pris part à toutes les affaires publiques pendant

une longue suite d'années, il demanda sa retraite, et mourut le 13 décembre 1609. Ses loisirs furent consacrés principalement à l'histoire de son pays, dont sa place de chancelier le mettait à même de connaître les sources. Il fit paraître plusieurs ouvrages, auparavant inconnus au public, et rédigea en danois, une *Chronique du royaume de Danemark*, qui est un ouvrage classique dans son genre, parce qu'il contient un très grand nombre de documents authentiques tirés des archives, tels que des Traités de paix, des Traités de commerce, des Édits royaux. On y trouve de plus une *Chronique des évêques de Danemark*. Cet ouvrage, qui s'étend jusqu'à l'an 1559, et qui a été de la plus grande utilité à ceux qui ont écrit sur l'Histoire danoise, a d'abord paru à Copenhague en 10 tomes in-4°. de 1595 à 1604; il a été réimprimé avec plus de soin, en 4 tomes ou vol. in-fol., 1652, à Copenhague, avec une dédicace au roi Frédéric III. C—AU.

HYJE (ÉDOUARD). Voyez CLARENDOU.

HYDE (THOMAS), célèbre orientaliste anglais, naquit, en 1636, à Billingsley près de Bridgenorth, dans l'Yorkshire, et reçut de son père, ministre de cette paroisse, le goût et les éléments des langues orientales. À l'âge de seize ans, il fut admis au collège du roi à Cambridge, et s'y attacha à Wheelock, professeur d'arabe, qui sut distinguer ses heureuses dispositions, et prit un soin particulier de son avancement. Ce fut Wheelock qui lui inspira sa propre prédilection pour le persan, langue à laquelle Hyde s'appliqua particulièrement. Ce dernier était à peine depuis un an à Cambridge, lorsqu'il partit pour Londres, avec la recommandation de Wheelock, afin de contribuer, par ses travaux, à

l'édition de la Bible polyglotte de Walton. Il devint un des collaborateurs les plus utiles à cette entreprise : outre qu'il suivit l'impression des textes arabe, syriaque et persan, il transcrivit en lettres persanes la traduction en cette langue du Pentateuque, qui avait été précédemment imprimée à Constantinople, en caractères hébreux, et y joignit une version latine : cette transcription offrait de grandes difficultés, et exigeait une connaissance très étendue de la langue persane ; elle valut à son auteur les éloges des plus savants hommes du temps. En 1658, Hyde entra dans le collège de la reine à Oxford, et y devint, peu après, lecteur en hébreu. Vers le même temps, d'après les lettres du chancelier de cette université, il fut reçu maître ès-arts, et soutint sa thèse en persan. Vers 1659, il succéda à H. Stubbe dans la place de sous-garde de la bibliothèque Bodléienne, et se distingua tellement dans cet emploi, que celui de bibliothécaire en chef étant devenu vacant, l'université le lui conféra d'un consentement unanime. Depuis ce moment, Hyde s'occupa sans relâche de faire connaître le riche dépôt confié à ses soins. En 1660 il devint chanoine de l'église de Salishury, en 1678 archidiacre de Gloucester, et reçut le degré de docteur en théologie en 1682. A la mort d'Edouard Pococke, arrivée en 1691, il le remplaça dans la chaire d'arabe ; et le docteur Altham, professeur royal d'hébreu et chanoine de l'église du Christ, ayant été privé de ces emplois, ils furent donnés à Thomas Hyde. Ce savant, fatigué par ses longs travaux, résigna sa place de bibliothécaire en 1701, et mourut deux ans après, le 18 février 1703, à l'âge de soixante-sept ans. Il avait rempli les fonctions de secrétaire-interprète

pour les langues orientales, les règnes de Charles II, Jacques et Guillaume III ; et pendant ce space de temps, il traduisit un nombre de pièces relatives aux tions politiques de l'Angleterre les princes musulmans. Il fut professeur dans sa chaire d'hébreu canonique de l'église du Christ, le docteur Altham, duquel il les reçut. On doit à Th. Hyde : I. *T. long. ac latit. stellarum fixarum observatione Ulugh Beighi, etc. cesserunt Mohammed Tizini declinationum et reclarum ascensionum*, Oxford, 1665, in-4°. Ce catalogue des étoiles fixes est extrait des Tables astronomiques, dressées par les soins et d'après les propres observations d'Onlough Bey, petit-fils de Tamerlan. Ce qui en fait le principal mérite, est le savant Commentaire que Hyde y a joint, et dans lequel il compare les divers noms des étoiles chez les peuples orientaux et les en recherche l'origine, en détail les rapports et la conformité. *Catalogus impressorum librorum bibl. Bodleianæ*, Oxford, 1677, in-fol. III. *Quatuor Evangelia apostolorum lingua malicdum*, Oxford, 1677, in-4°. IV. *Epistola de mensura ponderibus Serum sive Sinensis*, cette lettre se trouve à la suite du Traité d'Ed. Bernard, *De mensura et ponderibus*. C'est encore à d'hui ce que l'on a de mieux sur les poids et les mesures des Chinois. V. *Annotatiunculae in tractatu berti Bobovii, de Turcarum lingua, peregrinatione Meccana cum cisione*, etc., Oxford, 1677, in-4°. A la suite de cet opuscule se trouve une réponse virulente de la critique, faite par le P. A. St.-Joseph, de la polyglotte de

ION. (V. ANGE DE ST-JOSEPH, II, 157.) VI. *Itinera mundi auct. Abr. Perit-sol, latinaversione donavit et notas passim adjecit Th. Hyde*, ibid., in-4. (Voy. FARISSOL, XIV, 164.) Les notes de l'éditeur et du traducteur sont presque l'unique mérite de ce livre. Hyde le publia pour suppléer, en quelque sorte, à la Géographie d'A-boulséda, dont il avait entrepris de donner le texte et une traduction latine, à l'invitation du célèbre Fell, évêque d'Oxford : mais la mort de ce généreux protecteur ayant suspendu l'exécution de cette entreprise, il mit au jour cet Itinéraire, et en dédia l'édition au comte de Nottingham, espérant qu'un semblable essai pourrait engager les savants à se livrer à ce genre de littérature. VII. *De ludis orientalibus libri II*, Oxford, 1694, in-8°, fig. Le premier livre est, tout entier, consacré au jeu d'échecs. Hyde en recherche l'origine, et trace les diverses modifications que ce jeu a éprouvées en Orient et en Occident. Il donne, à la suite, le texte et la traduction d'un petit poème d'Abraham ben Ezra, et de deux petits Traités du R. ben Iahia, qui ont ce même jeu pour objet. Le second livre traite des autres jeux connus des Orientaux, et de leurs rapports avec les jeux des Grecs, des Latins, et même de l'Europe moderne. Lacroze reproche à Hyde d'avoir dit ici peu de choses nouvelles, empruntant beaucoup à Saumaise sans le nommer. Mais dans tout ce qu'il dit sur le *Siang-ki* (Jeu des éléphants), ou les Echecs chinois, ainsi que sur le jeu du Mandarin, sur la boussole des Chinois, etc. Hyde nous a le premier fait connaître ces objets avec exactitude, VIII. *Veterum Persarum et Magorum religionis historia*, ibid., 1700, in-4°. Cet ouvrage a joui long-temps, et jouit

encore, d'une grande réputation, surtout en Angleterre ; et il faut avouer que l'auteur y a fait preuve de la plus vaste érudition, et de la connaissance de presque tous les idiomes de l'Asie. C'était la première fois que l'on voyait les auteurs orientaux employés à confirmer, développer ou rectifier les récits des écrivains grecs et latins touchant la religion des anciens Perses. Hyde s'applique à établir que la notion d'un Dieu unique, créateur de toutes choses, a formé la base de la religion des Perses, à toutes les époques de leur histoire. Ils reçurent ce culte de Sem et d'Elam, en altérèrent ensuite la pureté, en y mêlant quelques pratiques du sabéisme, et en rendant au soleil et aux planètes un culte excessif, mais non pas absolu. Abraham les rappela à leur première religion, qui s'altéra de nouveau par le retour aux mêmes pratiques. Enfin les Perses élevèrent des autels au feu, à l'imitation de l'autel du temple de Jérusalem ; mais ce peuple, dans toutes ses aberrations, conserva le dogme de l'unité de Dieu, et ne rendit aux astres et au feu qu'un culte relatif, ayant en vue la Divinité même dans les hommages rendus à ses œuvres. L'abbé Foucher s'éleva fortement contre ce système, et s'efforça d'établir que le sabéisme avait réellement et originairement régné en Perse : Anquetil Duperron a confirmé l'opinion de Hyde en s'appuyant du témoignage des livres de Zoroastre. Malgré ces autorités, qui ne sont pas d'ailleurs à l'abri de toute objection, on peut encore conserver des doutes sur ce point d'histoire. Toutefois il est aussi un moyen d'expliquer la diversité qui règne entre les livres sacrés des Perses et les récits des écrivains grecs et musulmans : c'est d'envisager la religion persane sous deux rapports ; telle qu'elle était pra-

tiquée par le peuple, et telle que les philosophes la concevaient. Le temps et l'ignorance ont pu, sans doute, altérer la croyance du vulgaire, et le plonger dans les erreurs du sabéisme; et les historiens étrangers auront été vrais en parlant du culte des Perses. Les philosophes, au contraire, voués à l'étude des sciences exactes et dogmatiques, peuvent avoir conservé la notion d'un Dieu, unique créateur de toutes choses, et toutes les idées religieuses que nous offrent les livres de Zoroastre. Foucher et Anquetil ont reproché à Hyde de n'avoir employé, dans la composition de son histoire, que des écrivains musulmans; c'est - à - dire d'un âge très récent, tandis qu'il annonçait posséder la connaissance de l'ancienne langue des Perses, et des livres écrits dans cette langue. Il est aujourd'hui reconnu que Hyde ignorait l'ancien persan, et que l'emploi des auteurs arabes, persans et turcs, l'a induit souvent en erreur. Ainsi toute son histoire d'Abraham est dénuée de fondement, le nom de ce patriarche ne se trouvant pas une seule fois dans les livres parsis. Il n'est pas plus exact dans ce qu'il dit des anciennes langues de la Perse, surtout lorsqu'il prétend que les livres de Zoroastre sont écrits en pehlevi. Enfin, il déploie plus de savoir que de critique et de méthode, adoptant ou rejetant telle ou telle autorité sans raison plausible, et se livrant à des discussions étrangères à son sujet. Toutefois l'ouvrage de Hyde, malgré ces défauts, sera mis au nombre des livres qui font honneur à la science; et il peut être consulté avec fruit à cause de la diversité des matières qui y sont traitées. MM. Hunt et Costard en ont donné une nouvelle édition, à Oxford, en 1760. Les éditeurs ont corrigé quelques erreurs

manifestes qui s'étaient glissées dans la première édition; profité de quelques corrections ou additions faites par Hyde, et rejeté au bas des pages les passages enfermés entre deux parenthèses, et qui interrompaient le fil du discours; enfin ils ont ajouté trois planches, offrant: 1°. les notes arithmétiques des Chinois; 2°. des médailles ou monnaies anciennes de la Perse; 3°. un ancien alphabet de la Perse. Par ces soins, la nouvelle édition est préférable à la première. Hyde a laissé, en manuscrit, un très grand nombre d'ouvrages, dont Gr. Sharp nous a conservé la nomenclature, et parmi lesquels on distingue des traductions latines du Boustan, du Biharistan, de la Géographie d'Aboulféda, de l'Histoire de Tamerlan, du *More Novevachim* de Maïmonide, de la Relation d'Abd-allatif, etc.; une Grammaire persane, un Dictionnaire persan-latin et turk-latin. Ce même savant avait traduit en hébreu le catéchisme de l'Eglise anglicane; il y eut même une page d'imprimée. Hyde, ainsi que nous l'avons dit, connaissait presque tous les idiomes de l'Asie, et avait une immense érudition. Il est certainement du nombre des hommes qui honorent leur patrie et le siècle dans lequel ils ont vécu; dont on conservera toujours le souvenir, moins encore pour leurs propres travaux, qu'à cause des routes nouvelles qu'ils ont ouvertes, et des progrès qu'ils ont préparés pour la science. Il nous apprend qu'il devait à Chin-fo-cong, jeune Chinois très instruit, amené en Europe par les jésuites, la connaissance du chinois, et plusieurs renseignements relatifs à la Chine, et employés dans ses ouvrages. Il nomme aussi un Joseph Laazar, Arménien, dont il avait reçu quelques détails sur les usages de sa nation. Gr. Sharp

imprimer, sous le titre de *Syn-a dissertationum quas olim D. Is de separatim edidit*, Oxford, 2 vol. in-4°, tous les ouvrages cités dans cet article, à l'exception de l'*Hist. relig. vet. Pers.*, dont l'auteur Hunt et Costard avaient une nouvelle édition. A ces ouvrages Sharp a ajouté d'autres ouvrages qui n'avaient pas vu le jour, tels que : 1°. *Specimen Maimonidis Nevochim linguae et caractere cum interpretatione latinâ* tit. — 2°. *Specimen hist. Tiberarabicæ, persicæ et latinæ*. Il se proposait de publier les *Histoires* de Tamerlan, écrites en arabe par Ibru-Arabchah, et en persan par Ibréhéddyn-Aly-Yezly. — 3°. *Index cantici primi divini poetæ*. — 4°. *Oratio de linguae arabica antiquitate, præstantiâ et utilitate*. Hyde prononça ce discours, le 1692, lorsqu'il prit possession de la chaire d'arabe. — 5°. *Comitum epistolicum*. C'est un recueil de lettres écrites par Hyde, ou adressées à lui par Olearius, Boyle, Gronovius, Th. Smith, etc. On trouve dans cette collection une lettre curieuse d'Ed. Bernard à J. Locke, touchant le jeu d'échecs. — 6°. *Index de linguae sinensi, aliis linguis orientalibus, unâ cum plurimis tabulis æneis, quarum characteres exhibentur*. Cet ouvrage est de Gr. Sharp (1). J—N.

Hyde est, avec Bayer et Fourmont, l'un des hommes non missionnaires qui a eu le plus de succès dans un temps où les moindres progrès en ce genre étaient une sorte de merveille à cause de l'ignorance de ces arts. On ne peut plus, il est vrai, tirer un grand parti de ses essais, depuis que, toute récente encore, on l'étude du chinois est devenue, pour ainsi dire, classique. On ne doit pas oublier qu'on lui doit la science des caractères numériques dont les Chinois se servent dans les actes publics toutes les fois qu'ils veulent marquer l'année d'un nom, ou d'une somme quelconque à l'usage des livres d'un particulier. Leurs chiffres ordinaires sont simples, composés de lignes peu variées,

HYDER-ALY, ou plus correctement Haïder-Aly, se vantait de descendre du prophète des Musulmans. Il y a tout lieu de croire, au moins, qu'il était originaire de la tribu des Coraichytes, qui donna naissance à Mahomet. On ignore à quelle époque les ancêtres de Haïder passèrent de l'Arabie dans le Pendjab et de là dans le Dekhan. On sait seulement que sa famille jouissait d'une haute considération dans le district de Kolar, situé au milieu de la presqu'île, entre Bednore (nommé depuis Haïder-âbad) et Kalbergah. Feth Mohamed, surnommé Nélym khân, son père, était d'abord officier au service du vice-roi de Sera, puis commanda pour lui la forteresse de Kolar (en 1721). Il périt dans un combat en 1728, laissant plusieurs enfants, parmi lesquels nous ne citerons que Haïder, qui naquit l'an 1131 de l'hégire (1718-19), dans la petite forteresse de Dinavely, ou plutôt à Boudicote, fief appartenant à son père, non loin de Kolar. Son caractère impétueux, et impatient de toute espèce de joug, se développa de si bonne heure qu'il ne put jamais apprendre ni à écrire ni à lire; ignorance à laquelle il remédiait par une vigueur inconcevable de mémoire. La chasse et les autres plaisirs de la jeunesse paraissaient l'occuper tout entier, quand il entra comme volontaire dans une compagnie appartenant à son frère aîné: il y donna une si haute idée de son caractère et de ses talents militaires, que le *dalaway* (premier ministre) du trop faible râlja, et qui avait envahi le pouvoir suprême, n'hésita pas à lui confier, tout jeune qu'il était,

et peuvent, par conséquent, au moyen de l'addition de quelques points ou de quelques traits, se transformer les uns dans les autres. Il n'en est pas de même de ceux que Hyde a fait graver; les figures en sont, à dessein, très compliquées et fort différentes les unes des autres. A. R.—T.

le corps commandé par son père. Aussitôt (ou en 1742 selon le major Stewart) il hérita du titre de *naik*, mot samskrit qui signifie chef, commandant. Dès 1740 il avait épousé la fille d'un commandant de place, de laquelle naquit, vers 1749, l'intrépide et malheureux Typou-sulthân. Soit mécontentement réel, soit inquiétude, le dalaway ne tarda pas à disgracier Haïder et son frère aîné, qui se retirèrent avec leurs partisans, déjà nombreux, à la cour d'Aicâte. Le nabâb Sefder-Aly-khân recrutait alors son armée pour résister aux Mabrattes qui, en 1740, avaient ravagé le Carnatic: le nabâb ayant été assassiné en 1742, les deux frères firent leur paix avec le dalaway du Maïssour, et repaurent à la cour du jeune radjâ. Peu de temps après, Haïder se vit, par la mort de son frère arrivée en 1743, seul chef du petit corps et du territoire qu'ils avaient hérités de leur père. Jaloux de justifier la haute opinion que le dalaway avait conçue de lui, déjà tourmenté peut-être par des projets ambitieux, il suggéra en 1746 à son protecteur l'idée de s'emparer de Bangalore, dont le petit souverain vivait pourtant en parfaite intelligence avec le radjâ de Séringapatnam. Attaqué à l'improviste, le prince s'estima trop heureux de conserver son petit état, en payant au vainqueur quatre *laks* de roupies (environ un million de francs), et en promettant d'en donner le double. Haïder laissa un brâhmane pour veiller à la perception du tribut. Mais, après avoir fait en secret de nouveaux préparatifs pour se mieux défendre, le prince hindou chargea de l'ers l'agent hindou du vainqueur musulman: celui-ci revint en toute hâte à la tête de douze mille hommes, tant cavaliers que fantassins, et rencontra, après deux

jours de marche, le radjâ de Ba qui arrivait lui-même à sa re (17 février 1747). Les deux armées en vinrent aux mains: le Maïssour eut encore l'avantage: le prince de Bangalore fut battu prisonnier avec toute sa famille capitale et son petit état tomba sous le pouvoir du vainqueur, qui s'empara d'après l'ordre du dalaway se reconnaissant toutefois vassal du radjâ, leur maître commun, et prit le nom. Sous prétexte de pour la sûreté de son petit domaine, le nouveau maître de Bangalore avait sa petite armée, et voulait l'exercer et surtout s'agrandir. Il fut obligé de suspendre pendant quelque temps l'exécution de ses projets ambitieux, pour voler au secours de Mohammed-Aly-khân, nabâb du Carnatic, que Tchendâ-Sâheb seigneur de Trichinapali, soutenu d'un petit corps de Français, tenait étroitement dans Trichinapali en 1751. Le nabâb se conduisit avec tant de courtoisie et de prudence, que le nabâb de Trichinapali manda dans les termes les plus honorables au dalaway, un homme qui prévoyait pas devoir un jour le Carnatic et usurper l'empire du Maïssour. Ce nabâb n'ayant accepté les conditions auxquelles il avait obtenu le secours des Maïssour, fut exposé à leur ressentiment. Il plora l'appui des Anglais; et en août 1754, il y eut, auprès de Trichinapali, une bataille sanglante entre les Anglais, commandés par le général Lawrence, et les Français du Maïssour, sous le commandement de M. de Maissin. Pendant que Haïder, s'étant aperçu que les Français avaient laissé leurs bagages sans escorte suffisante, s'en empara avec une manœuvre adroite et habile, munitions et ces armes, for

charge de trente cinq chariots, lui furent d'une grande utilité dans la suite pour ses opérations militaires. Une suspension d'armes eut lieu entre les Français et les Anglais. Le dalaway en profita pour rappeler Haïder au secours de l'empire menacé de nouveau par les Mahrattes, auxquels il fallut pourtant compter, au mois d'avril 1756, une somme assez considérable pour les déterminer à se retirer. Haïder, voulant se dédommager de la mortification que les Mahrattes lui avaient fait éprouver, seconda, avec la permission de son gouvernement, le frère rebelle du nabab d'Arcate : il avait déjà pénétré dans le Madhourèh à la fin de l'année 1757, quand il fut obligé de se retirer vers Dindigol pour attendre un corps français commandé par M. Astruc, qui vint en effet le joindre au mois de janvier 1758; mais une nouvelle invasion des Mahrattes l'obligea de regagner en toute hâte Séringapatnam : quand il arriva, les Mahrattes s'étaient déjà retirés emportant la somme qu'on avait consenti à leur donner. Cet intervalle de paix procura au général la facilité de visiter son fief de Bangalore, où sa présence était nécessaire. Il employa ces courts instants de repos à réfléchir sur les moyens de satisfaire son insatiable ambition. Son fief était voisin du fertile et riche canton du petit Balapour, dont le souverain hindou possédait un immense trésor. Haïder proposa au dalaway de faire cette facile conquête, qui servirait à rétablir les finances épuisées par la guerre et par les exactions des Mahrattes. La proposition, tout injuste qu'elle était, fut agréée. L'armée du Maïssour avait déjà pénétré dans le petit Balapour; et le malheureux rādjà ne savait pas encore qu'on lui avait déclaré la guerre: après avoir opposé une faible résis-

tance, il fut contraint de fuir, laissant au vainqueur trois cents chevaux, mille fusils, trois belles pièces de canon et un riche butin. Haïder se contenta d'envoyer en présent à la cour les trois canons, quinze beaux chevaux, quelques objets de curiosité et peu d'argent : il en distribua une partie à ses soldats dont le gouvernement avait laissé arriérer la paye, et il garda pour lui la plus forte somme; elle lui servit à augmenter l'armée dont il disait avoir besoin pour garder ses conquêtes contre les Mahrattes, qui repaurent au commencement de l'année 1759. Le ministre s'aperçut, mais trop tard, des projets ambitieux de son protégé; il fit part de ses inquiétudes au rādjà, et ils résolurent de s'assurer de sa personne à quelque prix que ce fût; on l'invita donc, dans les termes les plus affectueux, de se rendre à Séringapatnam : mais Haïder entretenait à la cour de son trop confiant souverain, moyennant cinq cents roupies par mois, un de ces officieux personnages si communs dans toutes les cours de l'Orient et même dans celles de l'Occident; le brâhmane fidèle, Kendeb-rao, fit connaître au général musulman le piège qu'on lui tendait. Celui-ci se rendit néanmoins à l'invitation qui lui était adressée, après avoir pris toutes les précautions convenables à sa sûreté et au succès du projet pour lequel il n'avait cru devoir demander aucun avis. Arrivé à Séringapatnam, il campa dans le jardin de la *Mahâ-râni*, (grande reine) mère du rādjà; il parut à l'audience du premier ministre, qui avait tout disposé pour le faire assassiner : mais son attitude et celle du très petit nombre de braves qui l'accompagnaient, paralysèrent les timides Hindous; l'exécution fut différée au lendemain. Haïder ne crut pas devoir

affronter une seconde fois le danger que des mesures plus adroitement concertées eussent rendu inévitable : la visite fut différée sous certains prétextes ; et, un matin, le palais du ministre hindou fut envahi par les soldats du général, et le dalaway enlevé avec toute sa famille. Cette mesure vigoureuse répandit l'alarme dans le palais et dans le cœur du timide rādjà. Sous prétexte de rassurer son souverain et de lui offrir son hommage, le redoutable musulman se présenta devant lui, et n'eut besoin de rien demander. A l'instant même, la place de dalaway ou premier ministre lui fut conférée avec le titre de bēhādour (1), malgré la différence de religion ; le souverain, Deo-rādjà, s'estima trop heureux de recevoir de son nouveau ministre musulman un acte qui lui garantissait, ainsi qu'à ses descendants, la souveraineté nominale du Maïssour, et calmait ses craintes pour l'avenir. Ce grand événement eut lieu en 1759. Le premier acte d'autorité de Haïder fut d'envoyer le ministre disgracié, avec ses deux fils, dans la citadelle de la ville de Maïssour. Le père y vécut pendant treize ans ; ils jouissaient d'une forte pension qu'on leur payait très régulièrement. Quoiqu'il y eût pendant long-temps un parti assez fort contre lui dans sa propre cour et même à Séringapatnam, Haïder y faisait si peu d'attention, qu'il n'hésita même pas d'envoyer au secours de M. de Lally, assiégé dans Pondichéry, l'élite de ses troupes, consistant en deux mille cavaliers, trois mille fantassins et un peu d'artillerie ; et cependant il continua de résider dans une maison de plaisance

à une grande lieue de Séringapatnam, avec une garde de trois cents cavaliers d'un dévouement à toute épreuve. Vers le mois de juin 1760, l'armée mahratte reparut sur le territoire maïssourien : Haïder crut qu'elle venait exiger le tribut que le pacifique rādjà ne refusait plus depuis quelques années ; mais le trop confiant général ne se doutait pas que son prince voulait essayer de sortir de tutelle, et avait lui-même appelé les Mahrattes à son secours. Une retraite précipitée sous les canons mêmes de Séringapatnam, qui lui envoyèrent quelques boulets, le déroba, ainsi que ses soldats, au juste ressentiment d'un maître profondément indigné. Il laissa derrière lui ses trésors, et même toute sa famille, parmi laquelle se trouvait le jeune Typou alors âgé de neuf à dix ans. Elle fut conduite par les soins de l'officier Kenderão au palais de Séringapatnam. A peine arrivé le 15 août 1760, dans sa forteresse de Bangalore, à vingt cinq lieues environ de la capitale du Maïssour, il s'empressa de rappeler le corps de sept mille hommes qu'il avait envoyé au secours du gouverneur français de l'Inde, assiégé par les Anglais dans Pondichéry ; il écrivit également à tous les gouverneurs des forteresses de sa dépendance, pour leur enjoindre de venir le trouver avec toutes les forces dont chacun d'eux pouvait disposer, et elles lui suffirent pour mettre en déroute l'armée que le rādjà du Maïssour avait fait marcher en toute hâte contre Bangalore, connaissant l'activité de son ennemi. En effet, celui-ci avait mis les moments à profit. Le brâhmane, d'abord si dévoué à Haïder, s'avancait maintenant contre lui à la tête de sept mille chevaux, six mille fantassins, avec vingt-huit pièces de canon, et le serrait de près. Cependant le corps auxiliaire de

(1) Brave ou héros, c'est le titre que portant, dans l'Inde, les généraux en chef et les officiers supérieurs. Jusqu'à cette époque, Haïder n'avait que le titre de *nair*, chef, commandant. Il lui qualifiait préférentiellement de Bēhādour, mot qu'il ajoutait ordinairement à ceux de Feth-Haïder.

mille hommes expédiés précipitamment pour Pondichéry revenaient dans leurs journeés; il fut bientôt suivi de son corps de trois cents Français, commandés par M. Allen, et sorti de Pondichéry peu de temps avant la chute de cette malheureuse ville. Les Français anglais conviennent que ces secours furent d'une grande utilité pour discipliner l'infanterie indienne et pour manoeuvrer son artillerie. En outre, il ne manqua pas d'exagérer le mérite de ces auxiliaires, et s'en prévalait pour entraîner ceux des siens qui étaient indécis. Enfin, par une combinaison savamment combinée, il inspira une erreur panique au général brâhmanique, qui, se croyant abandonné par son souverain et trahi par ses troupes, trouva son salut dans la fuite. Les Français laissés à elles-mêmes se dispersèrent, et entrèrent au service de Haïder, qui ne marcha qu'avec une grande précaution sur Séringapatnam.

Des dissensions intestines et des querelles de lacs de roupies avaient dégoûté les Mahrattes à la retraite: on avait fermé les portes de la ville sans la moindre résistance. Survant une note écrite par le major Macleod, le musulman resta un mois à Séringapatnam, qu'il tenait étroitement bloqué, pour que le râdjâ pût comme premier ministre, et hériter le précédent qui avait pris la fuite après sa défaite: il obtint tout ce qu'il demandait dans les premiers jours de l'année 1761. Il se présenta avec une armée et un respect dérisoires au râdjâ dont il usurpait tout le pouvoir, et à qui il ne laissait qu'une faible représentation. Kendéh-râo fut arrêté et enfermé dans une cage de fer: le conseil des brâhmanes que le râdjâ avait convoqué pour cette affaire, fut dispersé et les os de ce malheureux furent exposés pendant plusieurs

années dans le bazar de Bangalore. Le râdjâ, confiné sous bonne garde dans son palais, perdit le reste de son autorité, qu'il transmit à l'usurpateur, se réservant le droit de délivrer quelques diplômes et de mettre son nom sur la monnaie. Aussitôt Haïder exigea un compte bien exact de l'état des finances: il se fit remettre l'argent, les pierreries et autres objets précieux, dont une partie fut distribuée aux personnages fort insignifiants de la cour absolument fantastique du grand moghol à Delhi, et de celle du nizâm ou soubahdâr du Dékhan; ce qui lui valut la concession de la principauté du Maïssour et de Sérâ (principauté précédemment dépendante des Mahrattes) avec le brevet de *hâst-hézâry*, ou chef de sept mille hommes, et le titre pompeux de lieutenant de l'empereur, nabâb Haïder-Aly-khân le héros *Behâdour*. Malgré les occupations que devait lui donner cette nouvelle et importante dignité, on le vit dès l'année suivante (1762) envahir les domaines des princes ses voisins, et obliger l'un d'eux à lui céder la moitié d'un canton pour couvrir les frontières orientales du Maïssour, et s'emparer de la forteresse d'Ougour au sud-est de Bangalore. Une contestation s'étant élevée entre le jeune râdjâ de Bednore (qui possédait aussi toute la côte du Canara), et la veuve de son prédécesseur; le premier eut l'imprudence de réclamer le secours de Haïder, qui ne laissait échapper aucune occasion de s'immiscer dans les affaires de ses voisins: dans les premiers jours de mars 1763 Haïder emporta d'assaut la place de Bednore, et s'empressa d'arrêter les progrès du feu que les agents de la reine avaient mis par son ordre au palais; le canton de Bednore fut annexé à l'empire du Maïssour: la reine et son fils furent renfermés dans une

silérables comptées aux Mahrattes, et d'adroites négociations auprès du nizâm, détruisirent la coalition, et mirent ce dernier dans le parti de Haïder, dont la puissance effrayait les Anglais. En effet, à l'époque dont il s'agit (en 1767), il possédait, outre le royaume de Mïssour, la province de Bangalore, qui en avait fait autrefois partie, le Carnatic ou Malleïm, c'est-à-dire le pays des montagnes, depuis Amboure jusqu'au Mathourèh; le Travancore; la ville de Sérâ; le pays de Balapour; le petit royaume de Bîsnagar, si florissant encore à l'arrivée des Portugais dans l'Inde; celui de Canara; le royaume et la côte de Malabar, ainsi que les îles Maldives qui en sont tributaires. Ces différentes contrées étaient munies de nombreuses forteresses, et fertiles en riz et autres productions de première nécessité. Son armée pouvait se monter à deux cent mille hommes, dont vingt-cinq mille cavaliers : sept cent cinquante Européens, presque tous Français, échappés à nos désastres dans l'Inde, étaient entrés à son service; il les avait divisés en deux compagnies de dragons ou de hussards, et une compagnie de deux cent cinquante canonniers. Une autre partie était distribuée dans les compagnies de grenadiers cipayes et de Topasses ou Indiens-chrétiens, comme officiers ou sous-officiers. Une partie de ces forces devait défendre les nombreuses forteresses des états de Haïder; de manière qu'il ne put mettre en campagne qu'une armée de cinquante-cinq mille hommes au plus, dont dix-huit mille cavaliers, parmi lesquels se trouvaient huit mille Mahrattes ou Pandarins, que M. Lemaître de la Tour, l'historien français de Haïder, compare aux cosaques des armées russes. Son infanterie n'avait que seize mille bons fusils; en outre

les deux armées indiennes traînaient à leur suite plus de cent dix pièces de gros calibre. L'artillerie de Haïder était plus nombreuse, et mieux pourvue de munitions que celle du nizâm : sur soixante pièces de canon, il en avait trente de fer, servies par des artilleurs français; toutes les pièces du nizâm étaient de bronze et fondues en France (1). Quant aux Anglais, les dernières opérations politiques et militaires de Clive, et celles de ses prédécesseurs, leur avaient déjà acquis une puissance et des possessions immenses. Leurs forces militaires dans l'Inde excédaient alors quatre-vingt-dix mille hommes : mais le général Smith, qui marcha avec les Mahrattes contre les deux princes indiens, n'avait sous ses ordres, après avoir laissé les garnisons nécessaires, que cinq mille Européens, deux mille cinq cents cipayes, quinze cents cavaliers, parmi lesquels on ne comptait au plus que deux cents Européens, tous mal montés et incapables d'entrer en lice avec la cavalerie maïssourienne; mais son infanterie était parfaitement disciplinée et exercée à toutes les manœuvres : « On eût cru, jusqu'à cette guerre, » dit l'historien français, son nom- » breux corps d'Européens capable » de battre seul les douze cent mille » hommes qu'opposa Mehemet-Châh, » empereur moghol, à Nâdir-Châh, » roi de Perse. » Dès le 25 août 1767, un lieutenant de Haïder enleva par surprise tous les bestiaux des Anglais, et tailla en pièces un tiers de leur cavalerie. L'armée du nizâm dirigea sa marche sur Arcate, et celle de son allié sur Bangalore : ils pénétrèrent ainsi de deux côtés dans le Carnatic, tandis que le jeune Typou

(1) Nous suivons ici M. Lemaître de la Tour : les détails que Jeanne M. Dubou ont un peu diffé-
rents.

porter la désolation et la terreur sous les murs de Madras. Le général Smith fut chargé par le gouvernement de Madras de marcher à leur contre (1); et le 2 septembre 1767, les armées se rencontrèrent, et eurent un choc assez fort auprès de Channarayana : les Anglais, manquant de munitions, ne purent inquiéter la retraite de leur ennemi; mais, le 11 même mois, ils le joignirent encore dans les plaines d'Erour auprès de la forteresse de Trincomaley. Là encore se passa une manœuvre de nuit d'autre; Haïder voulait attirer le général Smith dans un marais où celui-ci ne connaissait pas. On passa toute la nuit sous les armes, et à la pointe du jour, les Anglais fondirent sur les Indiens avec furie et une rapidité qui ne laissa point à ceux-ci le temps de reconnaître. L'éléphant du général Smith eut le pied emporté par un coup; et l'armée fut mise dans une déroute complète. Le prince se retira à une distance de douze lieues, laissant trente-sept pièces de canon sur le champ de bataille, et ne tarda pas à abandonner son courageux allié sans faire une honteuse paix avec leur ennemi commun. « Haïder, au lieu d'imiter la lâcheté du nizâm, dit M. de la Tour, parut en bataille à l'entrée de son camp, dès la pointe du jour suivant, avec toute son infanterie en première ligne, et sa cavalerie en seconde, et se fit respecter par les Anglais. » En effet, ils n'osèrent attaquer ni même l'inquiéter dans sa retraite. Cependant le général Smith, secondé par le général Wood,

et qui reçut du Bengale six cents Européens (ou trois cent cinquante, suivant M. Robson), et six mille cipayes, bien supérieurs pour la force et le courage aux cipayes de Madras, le suivit dans le Maïssour, prenant toutes les forteresses qui se trouvaient sur son chemin : mais le souverain musulman déconcerta terriblement son ennemi, en le tournant, et en reportant la guerre et le pillage dans le Carnatic. Les Anglais, justement alarmés, abandonnèrent leurs nouvelles conquêtes ainsi que les garnisons qu'ils y avaient laissées; à Bangalore, par exemple, ils perdirent, au mois de juin 1768, un général, quarante-six officiers et plus de six mille cipayes avec tous les bagages de l'armée. Ce fut là un des premiers faits d'armes du jeune Tippou. Peu de temps après, au mois de novembre 1768, son père, feignant de vouloir combattre le colonel Wood, disparut tout-à-coup, se porta sur Bangalore, qui était tombé au pouvoir des Anglais, emporta la place d'assaut, y massacra deux ou trois mille habitants pour les punir de ne s'être pas défendus, enleva deux pièces de canon de dix-huit, pilla le bazar, les munitions, le bagage de l'armée anglaise, et prit deux mille bœufs de trait. Cette catastrophe, et surtout un commissaire de la compagnie des Indes, nouvellement arrivé d'Europe, déterminèrent le conseil de Madras à faire, vers la fin de septembre, des ouvertures de paix au prince musulman; celui-ci se contenta de répondre : « J'écouterai vos propositions dès que je serai arrivé aux portes de Madras. » Aussitôt les Anglais songèrent à leur défense, et les armées eurent ordre de se rapprocher promptement de la ville. Haïder en effet continua ses mouvements, se porta sur Pondichéry, Goudelour, et vint à

L'armée anglaise ne consistait qu'en deux bataillons européens formant huit cents hommes, et deux bataillons de cipayes de huit cents hommes, un corps d'artillerie, cinq cents cavaliers, et trente européens, commandés par le colonel Robson, qui nous fournit cette note.

sept lieues de Madras. L'armée anglaise veut lui disputer le passage de la rivière de St.-Thomé; mais tout à-coup il disparaît, et ne tarde pas à se montrer aux portes de Madras du côté de Paléacate. Aussitôt il envoie un parlementaire demander quelles sont les conditions qu'on veut lui proposer. Son message fut très favorablement accueilli; et le jour même les négociations commencèrent: le 15 avril (le 4 avril 1769, suivant M. Robson), un traité fut signé entre le conseil de Madras, agissant au nom du roi d'Angleterre, et Haïder-Aly kân, soubahdâr de Séra, roi de Canara, etc., et un autre entre le nabâb du Dêkhan, le nizâm, Mohammed Aly kân et Haïder. Ce dernier traité était si désavantageux pour le nabâb, protégé des Anglais, et conséquemment pour ses orgueilleux protecteurs, que le gouvernement se garda bien alors de le publier. Le véridique et impartial major Stewart remarque que, dans cette guerre, leur ennemi déploya une rare habileté. Bien convaincu de la supériorité des Anglais sur lui, pour la tactique et la manœuvre, il sut très adroitement éviter une affaire générale, et ne perdit pas une seule pièce dans toute la campagne; l'artillerie nombreuse que les Anglais prirent à la bataille d'Eroor appartenait au nizâm. En outre, Haïder ne commit aucun de ces actes de brigandage et de cruauté, dont il se souilla par la suite dans le Carnatic. Depuis un an, il s'occupait d'organiser l'administration des pays nouvellement conquis, lorsque les infatigables et insatiables Mahrattes viurent encore l'arracher à ces paisibles occupations et lui donner de nouvelles inquiétudes. Une armée bien disciplinée, soutenue d'une artillerie habilement manœuvrée par des Français, parvint à repousser cette

nuée de brigands et de pillard revinrent, l'année suivante, plus nombreux, et commandés par le Pêychouâ en personne. Après plusieurs marches et contre-marches bien combinées de part et d'autre, Haïder perdit une grande bataille le 1771. Cette défaite, qu'il faut principalement attribuer à l'état où il se trouvait au moment de l'action, entraîna la perte de son tout entière, de son artillerie, de ses bagages: lui-même fut blessé, et il courut conséquemment les grands dangers. Revenu à Sérinam, il eut bientôt formé une armée plus belle que la première, et grande partie avec ses anciens soldats; car les Indiens ne font que peu de prisonniers: il put même racheter des Mahrattes une grande partie de ses armes et de ses bagages. Quelques succès adroitement semés par ses chefs victorieux, les pluies soudaines, et surtout l'immense somme de trente laks, ou trois millions de piastres comptées à ces Mahrattes, rassérénèrent Haïder de leur présence, et ils laissèrent quelques troupes garder les districts à eux cédés en reconnaissance de la somme qui leur fut payée, et pour garantir la trêve conclue au mois de juillet 1772. Ce fut à cette époque que le prince indou, par suite de la conduite de ses deux frères, le nizâm et les Anglais, fut contraint de se débarrasser des Mahrattes, résolu de renouer ses relations avec les Français, qui n'avaient sans doute pas plus que nous nos voisins. Il était évident que quel avantage résulterait d'une alliance de Haïder pour nos relations avec l'Inde. Des officiers français, sur la permission de passer dans le pays, furent envoyés pour lui organiser une artillerie.

e européenne ; on lui procura
 nent des armes , des munitions
 e espèce. Mais avant d'entamer
 erre sérieuse et à outrance dans
 iatic , il ne fut pas fâché d'es-
 ses forces contre des ennemis
 redoutables que les Mahrattes et
 g'ais. Des chefs de la côte de
 eurent l'imprudence de l'ap-
 eu 1773 , pour régler des dif-
 s domestiques : celui des deux
 qui Haïder se déclara , eut bien-
 antage sur son compétiteur , et
 t pas trop payer ce service en
 nant à son protecteur la se-
 moitié d'un district , dont celui-
 sédait déjà la première moitié
 1761. Il y ajouta une redevance
 le de vingt-quatre mille roupies
 on soixante mille francs) , som-
 usidérable pour un petit can-
 irile et montagneux. L'armée
 urienne subjuga de suite le
 ne de Calicut , où le zamorin
 retabli , ainsi que plusieurs pe-
 rincipautés de la même côte ,
 gea le rādjà de Cotchin à payer
 Pendant cette expédition , les
 sions les plus sanglantes s'é-
 levées parmi les Mahrattes :
 e voulut en profiter pour re-
 r les districts qu'il avait été con-
 de leur céder. Il les en chassa
 t avant la fin de 1774 , prit
 e et saccagea Séra , qui avait été
 emps la résidence de son père.
 trait se livrer à une étude parti-
 : de la topographie de la Pres-
 , pour se former une juste idée
 nquêtes de Haïder dans cette
 de l'Inde depuis 1774 jusqu'à
 nt : nous nous bornerons à ra-
 les événements les plus remar-
 s. En 1775 , le jeune rādjà ,
 iverain nominal du Maïssour ,
 rādjà étant venu à mourir sans
 : parent , le nabâb , qui affec-

taït encore de gouverner et de pos-
 séder le Maïssour au nom de la famille
 hindoue , fit venir devant lui huit ou
 dix enfants alliés en ligne directe à la
 famille royale , et leur distribua lui-
 même quelques fruits qu'ils mangè-
 rent. Un d'eux ayant offert à son père
 le fruit qui lui était échu en partage ,
 ou , suivant M. Wilks , ayant pris
 parmi tous les objets qu'on avait mis
 à leur disposition une épée , il fut choi-
 si pour s'asseoir sur le *Mesned*. L'en-
 fant avait quatre ans. Immédiatement
 après cette parade sentimentale et po-
 litique , Haïder alla rejoindre son ar-
 mée dans ses provinces nouvellement
 conquises. Nous regrettons de ne pou-
 voir raconter ici par quelles ruses in-
 génieuses , et par quelles adroites li-
 béralités , il sut brouiller le nabâb du
 Dèkhan avec les Mahrattes , paralyser
 l'activité de ceux-ci , et rompre une coa-
 lition qui aurait infailliblement causé sa
 ruine. A la fin de 1778 , ou au com-
 mencement de 1779 , il fit une nou-
 velle invasion dans le territoire du
 nabâb de Kondapah , qu'il prit et en-
 voya ainsi que toute sa famille à Sé-
 ringapatnam. C'est ainsi qu'après avoir
 échappé par le plus heureux des ha-
 sards , au poignard de quarante offi-
 ciers , dont quelques uns s'étaient dé-
 jà introduits dans sa tente , il se trou-
 va maître de ce que l'on nomme le
 Carnatic-Balâghât-Haïdèry , dont les
 revenus bruts sont évalués à 47 laks
 de roupies (12 millions de francs).
 Le nabâb Bazâlèt-Djeng étant convenu ,
 en 1779 , de céder aux Anglais son
 serkar , ou fief de Gontour , afin d'ob-
 tenir leur protection , cette disposition
 déplut à Haïder qui , avec sa célérité
 ordinaire , ravagea les provinces d'A-
 doul , s'empara de tout le plat-pays ,
 et leva des contributions considé-
 rables. Ce fut vers la même époque
 que M. de Lalée (F. Dèmotz) , qu'il

ne faut pas confondre avec M. de Lally, et plusieurs autres officiers, avec son bataillon européen. renvoyés, à la sollicitation des Anglais, du service de Bazâlet - Djeng, vinrent trouver Haïder, qui les accueillit avec empressement. Cette généreuse hospitalité attira bientôt auprès de lui beaucoup de déserteurs et de prisonniers échappés de Pondichéry, après la prise de cette place par les Anglais, en 1778. A la vue de ces puissants auxiliaires, il conçut le projet d'expulser les Anglais de la Presqu'île et même de toute l'Inde: des négociations furent entamées, et des traités d'alliance offensive et défensive conclus avec le nabâb du Dekhan Mohammed-Aly-khân, les Mahrattes, le radjâ de Bérar, et celui d'Aoude, dans le haut Hindoustân, contre les Anglais, leurs ennemis communs. Le gouvernement de Madras, justement alarmé d'une pareille coalition, s'empressa d'envoyer, vers la fin de 1779, des négociateurs à Séringapatnam, où il ne leur fut point permis d'entrer: on les fit camper à une grande lieue de la ville, et ils n'eurent audience qu'après avoir long-temps attendu. Haïder leur reprocha d'avoir manqué à différents articles du traité de 1764, leur rappela plusieurs traits d'une insatiable avidité; il n'oublia pas les tristes résultats de leur monopole, qui, en 1770, coûta la vie à plusieurs millions d'Indiens: « Il ne peut y avoir » entre nous, dit-il, ni traité, ni » amitié; retournez vers celui qui » vous a envoyés, et dites-lui de ne » plus m'importuner avec ses lettres » et ses messages. » En juillet 1780, l'armée du Maïssour fondit comme un torrent sur le Carnatic; elle consistait en 30,000 chevaux, 40,000 fantassins, un nombreux train d'artillerie, et un corps de Français commandé

par M. de Lallée et d'autres de la même nation. Haïder s'éleva lui-même à la tête du corps taïle; son fils Typou Sâheb commandait l'aile gauche destinée à se des Serkârs septentrionaux; d'autres expérimentés devaient commander l'aile droite dans le Madhourh les cantons méridionaux de l'Inde. Tchitor fut la première dont s'empara le principal commandement; on y trouva une précieuse collection de manuscrits arabes sans, acquis à grands frais par vâs-éd-dyn khân, et qui furent transportés à Séringapatnam. La prise de cette ville et la mort de Typou, ces livres ont été envoyés à Londres, où ils forment la principale ornement de la bibliothèque de la Compagnie des Indes. La prise de Tchitor et de plusieurs autres forteresses ne ralentit pas le mouvement de l'armée victorieuse; car, en juillet 1780, ses partis avançaient les villages voisins de Madras dont les habitants effrayés ne trouvèrent asile dans la forteresse de Tchitor. Hodges, qui fut témoin de cette désolation, en a donné une description vraiment déchirante (1). Haïder se vit, avec un vif regret, d'abandonner cette riche proie sans s'opposer à la jonction des troupes commandées par le général Munro avec celles du colonel Buxton qui fut arrêté dans sa marche par la crue de plusieurs rivières. Les troupes du prince musulman s'avancèrent avec tant de mystère que ses avant-postes rencontrèrent le colonel Bayley, au moment où il venait de partir de son camp. Les troupes croyaient encore fort éloigné celui qui n'empêcha pas pourtant de repousser, en leur faisant égarer

(1) *Voyage pittoresque dans l'Inde*, t. 1, l'auteur de cet article, Paris, 1805.

sensée périe, les pr corps
rent l'attaquer; il se trouvait
sans une position si avanta-
que le commandant français,
allée, alla plusieurs fois pres-
ler de faire retraite. Mais ce-
il connaissait au juste, par des
, la situation critique des An-
omit aucune des dispositions
res pour les exterminer. Le
embre au matin, on les vit se
en marche, et s'engager dans
lés que le général indien avait
ment garnis de canons mas-
dûtre le feu de ces pièces, ils
soutenir la vigoureuse atta-
15,000 cavaliers, de 30 régi-
le cipayes disciplinés, et d'un
ombreux d'Européens. Les An-
qui n'avaient que dix pièces,
les assaillants long-temps en
et peut être la victoire allait se
pour eux, quand les caissons
rie sautèrent, en faisant deux
ms épouvantables au centre de
anglaise. Haïder, qui ne son-
à la retraite, revint à la charge
us de furie que jamais; il fut
la manière la plus intrépide
malheureux Anglais, armés
nt de la haïonnette, car ils
it plus ni cartouches, ni gar-
: il fallut que la valeur cédât
ibre. Leur commandant lui-
eur ordonna de mettre bas
s; et ce mouvement, qui pres-
ours la clémence au vainqueur,
r les soldats de Haïder, le
atrocités que la plume se re-
racer. Il est doux, pour un
s, de pouvoir consigner ici
ible témoignage que les vain-
out empressés de rendre à nos
ens employés dans l'armée
: « Sans les vives instances
énergiques représentations
s commandans Lallée et Pi-

» moran adressèrent à Haïder, les
» braves restes de notre petite armée
» auraient servi à assouvir cette soif
» du sang par laquelle le tyran dés-
» honora sa victoire. » En effet, quoi-
que M. Robson semble louer l'humani-
té de Haïder, il est trop certain,
d'après des témoins oculaires, que ces
infortunés ne reçurent des secours
que de M. Castro, chirurgien fran-
çais, dont ils proclamèrent en ces
termes la bienfaisance : « Leur bon
ami, le docteur français, leur ap-
portait souvent des lettres et des se-
cours de l'humain et divin (*God like*)
capitaine Pimoran, dont il est impos-
sible de citer le nom sans éprouver
les plus vives émotions de reconnais-
sance, d'admiration et d'amour..... »
(*Memoir of the war in Asia from*
1780 to 1784, iii-8°, pag. 29.)
L'armée victorieuse, après le repos
dont elle avait grand besoin, reprit
le chemin d'Arcate. Le siège de cette
ville, défendue par des officiers an-
glais, fut poussé avec vigueur et ta-
lent. Des ingénieurs français diri-
geaient l'artillerie du siège : la ville et
le fort capitulèrent successivement à
la fin d'octobre; et, au commencement
de novembre 1780, le Carnatic tout
entier fut le théâtre des brigandages
et des cruautés des soldats de Haïder,
qui se vantait d'être « l'instrument
de la colère divine pour le châtimement
des habitants du Carnatic. » Il pour-
suivait le cours de ses conquêtes,
quand, au mois de janvier 1781, l'ap-
proche du chevalier Eyre Coote le dé-
termina à faire une retraite précipitée.
Il apprit, en même temps, la prise de
ses forteresses de Calicut et de Man-
galore, et la destruction de sa flotte
dans ce dernier port. Le 1^{er} juin,
Eyre Coote parvint à joindre son en-
nemi, qui cherchait constamment à
éviter un engagement général, mal-

gré l'énorme supériorité du nombre : en effet sa déroute fut complète ; il s'enfuit précipitamment , laissant 3000 morts sur le champ de bataille , mais emmenant son artillerie et ses bagages. Le général anglais , ayant reçu des renforts du Bengale , se remit à la poursuite de son adversaire , qui l'attendait à Périmbâkem , poste extrêmement avantageux , où , un an auparavant , il avait détruit le détachement du colonel Baillie. Cette année , il fut moins heureux ; l'action la plus terrible commença le 27 août 1781 , à neuf heures , et se termina à la nuit close par la défaite de l'armée du Maïssour , qui perdit , dans sa retraite , un de ses plus gros canons. Cette circonstance fit beaucoup de tort à M. de Lallée dans l'esprit de Haïder , que la fortune semblait abandonner ; car la fin de l'année 1781 et le commencement de 1782 furent encore signalés par ses défaites. Pour comble de malheur , l'armée qu'il avait chargée de faire le siège de Téliitchéry , sur la côte de Malabar , fut aussi battue , et détruite par les Anglais. Haïder , accablé de chagrins , et livré au découragement , malgré les promesses des Français , allait abandonner le Carnatic , et se retrancher dans ses états , quand il vit arriver une flotte française , commandée par M. de Suffren. Cet amiral , aussi expérimenté qu'intrépide , avait battu les Anglais à plusieurs reprises. Il eut avec Haïder une entrevue , qui rendit à ce dernier toute son énergie et son activité. Le 26 janvier 1782 , une action des plus meurtrières s'engagea entre le corps du colonel Braithwaith , campé sur les bords du Coleroum , et l'armée envoyée contre lui , en toute hâte , sous les ordres de Typou-sâheb. Les Anglais se battirent en désespérés pendant trois jours , et ne

purent être enfoncés que par les Français , formés en bataillon soutenus d'une artillerie vigouremment servie. La cavalerie eut leur déroute ; et , sans les efforts des Français pour sauver les vaincus , est probable , dit M. Stewart , qu'un seul soldat du détachement n'aurait été épargné. Mais l'habileté de M. de Lallée et de ses compagnons d'armes ne put sauver la plus horrible captivité que les Anglais avaient si courageusement soufferte sur le champ de bataille. L'arrivé Duchemin , qui amenait un considérable de Français débarqués à Pondichéry , mit le comble à la misère du prince indien , qui marcha sur Goudelour ; la place capitula le 17 avril 1782. Le nabab remporta encore quelques avantages , qui ne compensèrent pas le chevalier Byre Compressor vigoureusement : il le fit prisonnier à la nécessité de livrer une bataille le 2 juin ; et tous les efforts des Français qui se trouvèrent à la disposition , ne purent préserver la place d'une déroute aussi complète que les précédentes. Ce fut la dernière à laquelle assistèrent ces deux capitaines : les fatigues de la campagne accélérèrent leur fin ; mais le chagrin causé par ses défaites , et la certitude de son infirmité à l'égard des Anglais , enfin la paix que ceux-ci conclurent , peu de temps , avec les Mahométans , avec les Français , aggravèrent la situation de Haïder , et le firent depuis long-temps d'un grand ennemi en Europe , nommé Hindous , *radjepora* , ulcère du roi , et *sertân* (cancer) Musulmans ; c'est une espèce de tumeur qui vient vers la nuque , laqu shore on croit que les p d'un haut rang sont seules

renfermé dans ce bouton à l'ivité et une violence incroya- : malade se vit contraint de : dans la ville d'Arcate, où il le 7 décembre 1782, laissant raineté à Feth-Aly-khân, com- ent appelé Typou-Sâheb, et à Sâheb, ses deux enfants légi- qui prirent soin de le faire in- i Seringapatnam, dans un ma- monument, dont on peut voir ipion et le dessin dans le 2^e.

des Monuments anciens et es de l'Hindoustân. A l'épo- sa mort, Haïder possédait, rs conquêtes dans le Carnatic, toire de vingt-sept mille lieues ; ses revenus se montaient à rores de roupies, ou environ te millions de francs; et quoi- l'armée fût composée de plus- cinquante mille hommes, ses renfermaient plusieurs millions ces d'or, d'argent ou de billon. avait environ cinq pieds six (anglais) de haut; il était fort oique chargé d'embonpoint; son aïssait fort petit sur sa grosse omie basanée. Il ne portait ni ni moustache, contre l'usage ientaux; comme la plupart es Indiens, il était vêtu or- ment en magnifique mouss- fleurs d'or, avec un turban même étoffe: il ne portait ja- i colliers, ni pendants d'oreil- bracelets, ni pierreries. Mal- te simplicité apparente, il ne nulle difficulté de passer deux s heures à sa toilette quand il t le loisir: mais, des qu'il s'a- d'une opération militaire ou tre affaire importante, la toi- ant complètement oubliée. En de paix, il avait la comédie e tous les soirs; mais il parais- tier fort peu d'attention à ces

espèces de parades ou marionnettes: il profitait de ce moment pour ex- pédier un grand nombre d'affaires. Quand ses occupations le lui permet- taient, il prenait grand plaisir à rece- voir, du haut d'un balcon, le salut de ses éléphants, qu'on faisait défiler devant lui, ainsi que ses chevaux de main, ses tigres de chasse, couverts d'un manteau traînant de couleur ver- te, à bandes d'or, ayant sur la tête un bonnet de drap brodé d'or, avec lequel on pouvait leur couvrir les yeux si l'on craignait qu'ils ne vinsent à s'effaroucher (1). Haïder est incontes- tablement un des personnages les plus extraordinaires que l'Asie ait produits. Dépouvé de toute espèce d'éducation, il acquit d'assez grandes connaissances dans les sciences et dans la politique. Ses talents seuls l'élevèrent de l'état obs- cur de simple particulier à la souve- raineté d'un puissant royaume. Il ad- minis'tra la justice avec une grande impartialité, encouragea l'agriculture et le commerce, se montra constam- ment indulgent envers ses sujets, strict observateur de la discipline mi- litaire, sévère pour punir les agres- seurs, impitoyable et cruel envers ses ennemis, et surtout envers les An- glais, pour qui sa haine était égale au moins à la terreur que ceux-ci lui ins- piraient. C'étaient en effet les seuls ri- vaux capables d'entraver l'exécution de ses projets ambitieux. Il s'est constamment montré l'ami des Français, qui ne pouvaient lui inspirer aucune inquiétude, et qui lui ont souvent rendu d'importants services. Son penchant pour la superstition était tel, que les Musulmans lui reprochèrent sa con- fiance dans les astrologues, et son res-

(1) Haïder leur donnait souvent lui-même une boule de sucre, qu'ils prenaient fort soigneusement avec la patte; car ces tigres, moustaches et tout fort traitables: mais on n'est jamais parvenu à appa- voiser le tigre royé qu'un homme tigre royal.

pect pour les dieux des Hindous. Peut-être ce sentiment doit-il être attribué à ses intimes relations avec un brâhmane, qui jouissait de toute sa confiance, et qui la justifia par les services les plus signalés. Kenléh-râo joignait à la tête froide et calculatrice d'un prêtre hindou, une rare sagacité, des vues singulières, et une audace qui ne redoutait et ne ménageait rien. Il avait fait des opérations militaires, un système de finances; et il eut beaucoup plus d'influence qu'on ne s'imaginerait sur les succès et l'élévation de Haïder. L'indication de tous les ouvrages anglais ou français qui renferment des anecdotes ou des détails relatifs à ce conquérant, formerait une nomenclature bibliographique beaucoup trop longue pour trouver place ici. Nous nous bornerons à indiquer : 1°. *L'Histoire d'Hayder-Ali-khân, nabâb bahâdër, roi des Canarins, etc., souba de Scira, dayva du Maïssour, souverain des empires du Cherequi et du Calicut, etc., nabâb du Benguelour, etc., seigneur des montagnes et vallées, roi des îles de la mer, etc. etc. etc., ou Nouveaux mémoires sur l'Inde, par M. M. D. L. T. (Maître de la Tour), général de dix mille hommes de l'empire mogol, et ci-devant commandant en chef l'artillerie de l'armée d'Hayder-Ali, et un corps de troupes européennes à la solde de ce nabâb*, Paris, 1783, 2 vol. in-12. — 2°. *The Life of Hyder-Aly-khan, etc.*, par Fr. Robson, Londres, 1786, in-8°; traduits en français sous le titre de *Vie d'Haïder-Aly khân, précédée de l'histoire de l'usurpation du pays de Maïssour, et autres pays voisins, par ce prince, suivie d'un récit authentique des mauvais traitements qu'ont éprouvés les Anglais qui furent faits*

prisonniers par son fils, khân, Paris, 1787, un vol. L'auteur ne paraît pas avoir des renseignements exacts sur les circonstances des faits de pas été témoin. — 3°. Deux Notices biographiques insérées dans l'*annual Register*, tom. II et V. *Memoirs of Hyder-Aly-khan*, au commencement du *Descriptive Catalogue of the oriental library of the Asiatic Society, ou catalogue descriptif de la bibliothèque orientale de feu Typothète, su. Maïssour, par M. Charles Stewart, ancien major à l'établissement de Bengale, et professeur de langues orientales au collège de la Compagnie des Indes à Hertfordbridge*, 1809, un vol. in-8°. Les notices et les extraits des manuscrits qui composent cette bibliothèque, décèlent, dans ce catalogue, une rare connaissance des langues et de la littérature orientale; et nous n'hésitons pas à M. le major Stewart auprès du rédacteur de la *Bibliotheca hispanica* (Voy. CASIRI). Nous en fin, 5°. les *Historical Sketches of the history of the mid of Hindostan, depuis l'origine du gouvernement hindou dans cet état jusqu'à l'extinction de la dynastie de la Compagnie des Indes en 1799, rédigée par M. le major Stewart, d'après les autorités les plus authentiques, recueillies par l'auteur qu'il remplissait, pendant plusieurs années, la place de résident à la Compagnie des Indes à Maïssour*; par M. Mark Wilks, Londres, 1817, 3 vol. in-4°. Cette remarquable par l'immensité des recherches et par l'exactitude généralement suite à celle de l'auteur et mérite d'être placée auprès de cet ouvrage.

(S.), fut élu pape le 6 8, sous le règne d'Antoine. On croit qu'il était naes. Il succédait à S. Tein ne sait rien autre chose ou qu'il établit la distinction dans le clergé de Rome, utra beaucoup de zèle pour progrès des hérésies de Son pontificat dura quatre x jours, suivant Lenglet. Le même auteur, et quelques modernes, lui donnent alité de martyr. Aucun acte ne prouve qu'il le fût; conforme en cela à l'esprit, qui appelle ainsi beaucoup confesseurs, quoiqu'ils ne a morts dans la violence des. On a de lui quelques Lettres illection des conciles. Il eut sseur S. Pie I^{er}. D—s.

N (CAIUS-JULIUS HYGien Espagne, ou, suivant i Alexandrie en Egypte, fut Jules César, qui l'amena ent à Rome, et le fit étudier. pour maître Corn. Alexandmairien, ou plutôt littéraire: il devint lui-même très Auguste, l'ayant affranchi, le soin de la bibliothèque. Les anciens citent de lui nombre d'ouvrages, entre Commentaire sur Virgile, rte-timé. Ceux qui nous reson nom sont d'un autre Hyait vraisemblablement aussi d'un empereur, et qui vis tard dans le second siècle ère; car quelques-unes de ont été mises en grec par le ien Dosithée, qui nous apmême qu'il a fait ce travail ulat de Maximus et d'Aper, Ces ouvrages sont: I. Un *Fables mythologiques*, ti-

rées en grande partie des anciens scholiastes, principalement de ceux des poètes latins. Le style en est souvent barbare, sans doute parce que des écrivains d'un âge postérieur y ont fait des additions. II. *Poëticon astronomicon*, en quatre livres, dont le second est en partie une traduction des *Catastérismes* d'Eratosthène qu'Hygin avait plus complets que nous. Ces deux ouvrages, qui sont absolument nécessaires pour la connaissance de l'ancienne mythologie, ont été imprimés plusieurs fois ensemble (Bâle, 1555, in-fol., et Hambourg, 1674, in-8°). ou séparément (Paris, 1578, et Leyde, 1670, in-8°.) Les meilleures éditions sont celles qui ont paru avec les Commentaires de Th. Muncker dans le recueil intitulé *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, in-8°.; réimprimé avec de nouvelles notes, par Aug. Van Staveren, Leyde, 1762, in-4°. III. Un *Fragment* sur la castrametation, publié pour la première fois par P. Scriverius, à la suite de Végèce, Leyde, 1607, in-4°.; réimprimé avec un savant commentaire de Schelius, Amsterdam, 1661, in-4°, et dans le 10^e. volume des *Antiquités romaines* de Grævius. IV. *De limitibus constituendis*, dans le recueil intitulé: *Rei agrariæ auctores, cura J. G. Gossii*, Amsterdam, 1674, in-4°. On ne voit aucune raison pour attribuer ces deux derniers ouvrages à un Hygin différent du mythographe.

C—n.

HYPATIA, fille de Théon, célèbre mathématicien d'Alexandrie, naquit vers la fin du 14^e. siècle, et fut l'élève de son père, qu'elle surpassa encore en célébrité. Douée d'une rare pénétration, elle y joignait une si grande ardeur de s'instruire, qu'elle consacrait à l'étude les jours entiers

et une partie des nuits. Elle s'appliqua particulièrement à la philosophie de Platon, dont elle préférait les sentiments à ceux d'Aristote. A l'exemple de ces grands hommes, elle voulut ajouter à ses connaissances par les voyages, et suivit à Athènes les leçons des maîtres les plus fameux. De retour dans sa patrie, elle fut invitée par les magistrats à y enseigner la philosophie; et l'on vit une femme succéder à cette longue suite d'illustres professeurs qui, depuis deux siècles, avaient rendu l'école d'Alexandrie l'une des plus célèbres de l'univers. Cette distinction flatteuse, qui était alors sans exemple, engagea Hypatia à redoubler de zèle pour remplir dignement des fonctions dont elle sentait toute l'importance. L'historien Socrate nous a conservé des détails sur la méthode qu'elle suivait dans ses cours (*Hist. lib. VII, cap. XV*): on voit qu'elle commençait par l'enseignement des mathématiques, et qu'elle en faisait ensuite des applications aux différentes sciences connues sous le nom de philosophie; elle s'attachait toujours à un principe évident, et en déduisait les conséquences par une marche progressive. Son éloquence était douce et persuasive; et elle ne parlait jamais en public sans s'y être préparée. Elle compta au nombre de ses disciples plusieurs hommes célèbres, entre autres Synésius, depuis évêque de Ptolémaïs, et qui lui conserva toute sa vie le plus tendre attachement, quoiqu'elle se fût constamment refusée à embrasser le christianisme. Hypatia unissait aux dons de l'esprit toutes les qualités extérieures et les vertus de son sexe. Elle était vêtue simplement, et s'enveloppait souvent d'un manteau à la façon des philosophes. Sa conduite fut toujours à l'abri du plus

léger soupçon; elle savait cacher dans les bornes du respect les gens qui se montraient sensibles à ses charmes, et éloigna constamment toute idée d'une liaison qui eût été si rare mérite, tant de qualités précieuses, excitèrent la jalousie. Le gouverneur d'Alexandrie, à cause de ses talents d'Hypatia, et lui donnait souvent des conseils. Il réprima le zèle trop ardent de son élève, qui n'envisageait en elle que son principal appui du paganisme. Les partisans de l'évêque virent d'un mauvais œil les mesures du gouverneur le résolu à l'avis d'Hypatia. Les plus séditieux ayant à leur tête le lecteur Pierre, rétinrent Hypatia dans le temple se rendait à l'école, la forcèrent à descendre de son char, et la traînèrent dans l'église nommée *Césarienne* après l'avoir dépouillée de ses habits, ils l'assommèrent avec des bris de tuiles et de pots cassés. Le rage de ces forcenés ne fut pas soulagé par la mort de cette illustre philosophe; ils coupèrent son corps en morceaux, les portèrent dans l'église d'Alexandrie, et les brûlèrent sur un lieu nommé *Cinaron* (VIRILLE). Cet événement déplora au mois de mars de l'an 415. Les ouvrages d'Hypatia ont péri dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie: il y avait dans le nombre un *Commentaire* sur Diophaute, un *Canon astronomique* et un *mentaire sur les coniques* de Pappus de Perge. On ne connaît même les titres des autres ouvrages. La lettre publiée sous le nom d'Hypatia par le P. Lupus dans sa *var. epistolarum* est évidemment fautive, puisqu'on y parle de la damnation de Nestorius, posée à la mort de cette femme éclairée.

trouve dans les œuvres de Synésius (publiées par Pétau, 1633, in-fol.) sept des lettres qu'il écrivait à Hypatia; mais on regrette la perte de ses réponses, qui éclairciraient des faits dont, faute de documents certains, on n'aura jamais qu'une connaissance imparfaite. L'*Anthologie grecque* offre une épigramme à la louange d'Hypatia, qu'on attribue à Paul le *silentiaire*. Hug. Grotius l'a traduite en latin. On peut consulter sur Hypatia: 1°. Ménage, *Histor. mulier. philosophor.*, pag. 52 et suiv. 2°. Une *Dissertation* de Desvignoles dans la *Bibl. german.*, tom. III; et 3°. Une *Lettre* de l'abbé Goujet dans les tom. V et VI de la *Continuation des Mémoires de littérature*, par Desmolets. W—s.

HYPATODORE ou **HECATODORE**, sculpteur grec, a vécu dans la 102^e. olympiade, 372 ans avant J.-C. Emule et contemporain de Céphissodore, de Polyclès et de Leochares, il se rendit célèbre par de beaux ouvrages dont le principal était une statue colossale de Minerve en bronze, placée dans le temple de cette déesse sur le haut de la citadelle d'Alphée, petite ville d'Arcadie. Pausanias et Polybe font un magnifique éloge de cette statue; et le dernier ajoute qu'Hypatodore l'exécuta de concert avec Sostrate, autre sculpteur célèbre. Hypatodore s'associa pareillement avec un autre artiste nommé Aristogiton, pour exécuter les statues d'Alterse et d'Amphiaräus, que les Argiens consacrèrent à Delphes après avoir battu les Lacédémoniens près d'Onée en Argolide. L—S—x.

HYPERIDES, célèbre orateur athénien, était fils de Glaucippus. Après avoir étudié la philosophie sous Platon, et l'éloquence sous Socrate, il se mit à composer des plaidoyers pour les particuliers, en attendant que l'âge

lui permit de se présenter à la tribune. En entrant dans la carrière politique, il s'attacha, comme Démosthènes, au parti opposé à Philippe, roi de Macédoine. Ce prince, qui n'était pas encore très puissant, craignant que les Athéniens ne missent des obstacles à ses projets, avait eu soin de prendre à sa solde une partie de leurs orateurs, à la tête desquels était Eschine. Le parti contraire, qui avait Démosthènes pour chef, s'adressa au roi de Perse, dont les états étaient également menacés par Philippe; et il paraît qu'Hyperides et Ephialtes furent chargés de cette négociation, qui fut sans doute très secrète. Quelques temps après (344 ans avant J.-C.), l'Eubée craignant une invasion de Philippe, et les Athéniens consumant leur temps en de vaines délibérations, Hyperides engagea les citoyens les plus riches à se réunir à lui pour équiper sur-le-champ quarante vaisseaux, dont deux furent armés à ses frais, l'un sous son nom, l'autre sous celui de son fils. Il fit partie de l'expédition que les Athéniens envoyèrent au secours de Byzance, sous les ordres de Pibocion. A la nouvelle de la bataille de Chéronée (338 ans avant J.-C.), il monta à la tribune, proposa de mettre les femmes, les enfants et les dieux en sûreté dans le Pirée; de rappeler les exilés; de rendre les droits de citoyens à ceux qui les avaient perdus, de les accorder aux étrangers domiciliés à Athènes; de donner la liberté aux esclaves, et de prendre tous les armes pour la défense du pays. Ces mesures furent adoptées; et la république leur dut la paix honorable qu'elle obtint. Le danger passé, Hyperides fut attaqué par Aristogiton, qui l'accusait d'avoir violé par ce décret toutes les lois de la république. Hyperides se défendit par un discours

célèbre, dans lequel il disait qu'ébloui par les armes des Macédoniens, il n'avait pas pu porter ses yeux sur les lois; et il gagna sa cause. Il était un de ceux qu'Alexandre voulut se faire livrer après le sac de Thèbes; mais la colère de ce prince fut apaisée par Démades, et Hypérides resta dans sa patrie. Il fut du petit nombre de ceux qui ne se laissèrent point corrompre par l'or d'Harpalus; c'est pourquoi on le chargea de poursuivre ceux qui n'avaient pas su résister, et il fut un des accusateurs de Démosthènes. Il n'en conseilla pas moins aux Athéniens de garder à leur solde les troupes qu'Harpalus avait amenées sur le promontoire Ténare. L'occasion de s'en servir se présenta bientôt; Alexandre étant mort (323 ans avant J.-C.), les Athéniens conçurent le projet de délivrer la Grèce du joug des Macédoniens; ils envoyèrent Léosthènes prendre le commandement de ces troupes, et ce fut avec elles qu'il commença la guerre Lamiaque. Léosthènes ayant été tué, Hypérides prononça l'oraison funèbre de ce général et de ceux qui avaient péri dans la même guerre. Les anciens la citent comme un des plus beaux discours qui aient été faits en ce genre. Après la défaite des Grecs, il fut exilé d'Athènes. Il se retira d'abord à Egine, où il se réconcilia avec Démosthènes. Poursuivi par les Macédoniens, il se réfugia dans le temple de Neptune à Hermina; et il fut arraché de cet asile par Archias, qui s'était chargé de l'infame mission de livrer à Antipater les orateurs athéniens qui lui étaient opposés. Antipater fit couper la langue à Hypérides, et le fit mettre à mort l'an 321 avant J.-C. Son corps, qui avait été laissé sans sépulture, fut enlevé par ses proches, et ils l'enterrirent dans l'Attique. Hypérides avait plusieurs fois été chargé

par la république de missions importantes. Les Déliens, après avoir secouru le joug des Athéniens, prétendaient avoir la surintendance de leur temple et des jeux qui s'y célébraient. Les Athéniens la réclamèrent comme leur appartenant de toute ancienneté. La cause fut portée devant les Amphictyons de Delphes, le temple qu'Apollon avait dans cette ville, étant celui d'où le culte de ce dieu s'était propagé dans tout le reste de la Grèce. Le peuple d'Athènes avait nommé Eschine pour aller défendre ses droits; mais l'Arcéopage, sachant que cet orateur était vendu à Philippe, sous la protection duquel les Déliens s'étaient mis, annula ce choix, et fit charger Hypérides de cette défense. Cet orateur fut aussi envoyé à Olympie pour demander la remise de l'amende à laquelle avait été condamné Callippus, athlète athénien, qui avait corrompu ses antagonistes pour obtenir le prix du pentathlon. Il alla enfin en ambassade à Rhodes, on ne sait à quelle occasion; et il y prononça un discours qu'on trouve quelquefois cité. Ses mœurs étaient peu régulières, et il avait été attaché au char de plusieurs courtisanes. C'est sans doute par cette raison que Phryné le choisit pour son défenseur. Un certain Euthias qu'elle avait rebuté, voulut se venger en intentant contre elle une accusation d'impieété, qui n'avait pas sans doute de caractère bien déterminé; car elle fut portée devant les Héliastes, au lieu de l'être devant l'Arcéopage. L'éloquence d'Hypérides n'aurait point sauvé cette courtisane; voyant le danger qu'elle courait, il lui déchira sa tunique sur la poitrine, et découvrant sa gorge et ses épaules qu'elle avait de la plus grande beauté, il dit aux juges: « Com-
damnez, si vous l'avez, la prêtresse
» favorite de Vénus. » Frappés d'un

gieux, ils crurent voir la même, et sa cause fut gagnée, et sa place immédiatement osthènes, et presque sur la même. On avait de lui cinquante discours qui existaient partie du temps de Photius : perdus depuis, et il est le seul orateur grecs, dont il ne reste rien ; car on ne peut guère compter au jugement de Libanius lui attribue un discours d'Alexandre, qui est le dix-septième de ceux de Démosthènes.

C—R.

HYCAN d'Alexandrie vivait à l'époque de Ptolemée, vers l'an 146 avant J.-C. On a de lui les *14^e*. et *15^e*. qu'il a mis à la suite des *14^e*. d'Euclide. Les opinions des mathématiciens ne sont pas bien unanimes sur la personne ne lui dispute l'authenticité qu'il a nommé *Anaxagoras* ou des *Ascensions*. Il y a une méthode fort inexacte pour savoir combien de temps se passe le signe ou chaque portion de l'écliptique. L'auteur était un contemporain d'Hipparche, le premier a donné la solution du problème. Il a pu découvrir d'Hipparche, qui l'excuse ; mais ce que l'on sait moins facilement, c'est que l'*Enaphorique* ait été inséré dans la collection appelée le *Petit Ptolemée*, c'est-à-dire dans un recueil de quelques petits traités qu'on trouve dans l'école d'Alexandrie, et servir à la lecture de l'Astrologie Ptolemée. Il était assez connu par ses leçons aux élèves une solution ingénieuse d'un problème fort difficile devaient trouver bien résoudre le livre de Ptolemée.

D—L—R.

CRATES. F. ANTIGONE.

HYRCAN I^{er}. (JEAN, surnommé), était le troisième fils de Simon Macchabée, grand-prêtre des Juifs, et lui succéda dans cette dignité éminente, l'an 135 avant J.-C. Il voulut venger la mort de son père, assassiné dans un festin par son gendre Ptolémée ; il poursuivit le meurtrier, et le contraignit de s'enfermer dans la forteresse de Dagon, où il l'assiégea ; mais Ptolémée l'ayant menacé d'égorger à ses yeux sa mère et ses deux frères, qu'il retenait prisonniers, Hyrcan se retira. Bientôt il eut à se défendre contre Antiochus-Sidètes, roi de Syrie. Ce prince vint avec une armée devant Jérusalem, et pressa le siège avec tant de vigueur qu'Hyrcan s'estima heureux d'accepter la paix à des conditions onéreuses. L'historien Josèphe rapporte qu'Hyrcan tira du tombeau de David trois mille talents (environ dix-huit millions de notre monnaie), qui furent employés à payer les frais de la guerre et à réparer les fortifications de Jérusalem ; mais on a remarqué qu'il n'est guère vraisemblable que cette somme fût restée si long-temps cachée, sans qu'aucun prince eût songé à s'en servir dans les besoins pressants de l'état. Hyrcan fut obligé d'aider Antiochus dans son expédition contre les Parthes ; mais, à la nouvelle de la mort de ce prince, il rentra dans la Syrie, qu'il ravagea, et soumit les Iduméens auxquels il imposa un tribut annuel. Il assiégea ensuite Samarie, l'éternelle rivale de Jérusalem ; et, s'en étant emparé, il la détruisit entièrement. Ce fut sur l'emplacement de cette ville qu'Hérode-le-Grand rebâtit Sebaste. La protection des Romains faisait respecter Hyrcan de ses voisins ; mais la tranquillité de ses états était sans cesse troublée par les disputes de deux sectes ennemies, les Pharisiens et les Sadducéens : qu'on

que élevé dans les principes des Pharisiens, il cessa de les protéger, parce qu'il les crut redoutables. Il gouverna la Judée pendant trente-un ans avec l'autorité d'un roi, sans en avoir le titre, et mourut vers l'an 103 avant J.-C. Aristobule, l'aîné de ses fils, lui succéda dans la souveraine sacrificature (*Voy. ARISTOBULE*), et eut pour successeur son frère Alexandre Jannée. W—s.

HYRCAN II succéda, l'an 76 avant J.-C., à son père Alexandre-Jannée dans la dignité de grand-prêtre des Juifs. C'était un prince d'un caractère faible, qui préférait le repos à l'éclat d'une couronne. Aristobule, son frère, craignant que les Pharisiens, maîtres de son esprit, n'achevassent de lui enlever jusqu'à l'ombre de l'autorité, gagna les commandants des forteresses, et, s'étant fait proclamer roi, marcha sur Jérusalem. Hyrcan se décida, non sans peine, à s'avancer à la rencontre de l'usurpateur : les deux armées se joignirent près de Jéricho; mais pendant le combat, ses soldats l'ayant abandonné, il fut forcé de recourir à la générosité du vainqueur, qui lui laissa le titre de grand-prêtre et un revenu suffisant. Cet accord fut juré par les deux frères, qui se touchèrent la main, et s'embrassèrent en présence de tout le peuple. Cependant Hyrcan, d'après les conseils d'Antipater, se retira auprès d'Arétas, roi d'Arabie, qui lui promit de l'aider à remonter sur le trône : ce prince vint en effet assiéger Aristobule dans Jérusalem, et le réduisit aux dernières extré-

mités; mais celui-ci ayant gagné rus, l'un des lieutenants de Arétas fut obligé de lever le si et s'occuper de la conservation de ses propres états. Hyrcan réussit à mettre les Romains dans ses et, avec leur secours, il fut ré la charge de grand sacrificateur; il n'en jouit pas tranquillement, la Judée était continuellement le théâtre de des ravages qu'il ne pouvait empêcher. César lui permit de relever les murailles de Jérusalem renversées par Pompée, et lui fit don de quelques villes en récompense de ses services; mais Hyrcan ne fut point de ces avantages : il n'avait que le titre de prince; l'ambitieux Antipater, son ministre, conservait l'autorité, et partageait avec ses fils Hérode et Phasael. Antigone fils d'Aristobule voulait venger la mort de son père, et se fit avec les Parthes, et entra dans Jérusalem l'an 58 avant J.-C. Ayant can, il lui fit couper les oreilles, et le rendre incapable d'exercer la sacrificature, et il l'emmena prisonnier. Le malheureux prince ne trouva quelque adoucissement à sa captivité que dans l'humanité de Phraate : les Parthes, et obtint de lui la permission de retourner à Jérusalem. Antigone tomba dans les mains du cruel et cet tyran soupçonneux, ayant qu'il entretenait des intelligences avec les Arabes, sa tête fut envoyée à Jérusalem, et son corps fut enterré dans le tombeau de ses pères. Hyrcan était âgé de soixante-dix ans.

I

IACAIA, imposteur, parut dans la Turquie Asiatique, vers l'an 1615, sous le règne d'Achmet I^{er}. Il se donnait pour fils de Mahomet III et frère aîné du sultan régnant. Sa mère, esclave

chrétienne, l'avait soustrait à la mort, en publiant qu'il était mort de la petite vérole, et l'avait enterré à sa place un au Iacaia, élevé par un moine

en Natolie, en répandant que le prince était le véritable héritier du trône ottoman et le détenteur du sceptre de son père. Il ne trouva pas d'armée pour le soutenir, après avoir vainement essayé de faire assassiner Achmet le Jeune, et aussi soigneux de l'opinion de ses prétentions que de dérober sa personne à la vigilance de ceux qui veillaient à la sûreté publique et se refusaient à lui rendre aucune autre chose qu'un imposteur, cet imposteur ou ce prince d'Achmet I^{er} erra dans la Valachie, dans la Serbie, et passa par prudence ou par nécessité dans la Pologne, où le roi n'aurait pas refusé également de l'appeler à le servir. Le grand-duc de Médicis essaya de l'embarquer comme Charles VIII voulait l'embarquer Zizime; il attira Iacchia à Venise, et le traita en souverain légitime, qui l'on refusait son nom et ses titres : ils furent notifiés au pape, au roi d'Espagne, au roi de France. Ses promesses vagues et toujours répétées, Iacchia passa en France, où le duc de Gonzague, duc de Nevers, et les droits sur le Péloponnèse en Grèce, dont les Ottomans en possession, se chargea de la défense du prétendu fils de Mahomet. Depuis l'époque où le duc de Nevers l'accueillit, Iacchia a disparu de la scène, et l'on cessa de penser à son sort : fut encore plus ignorée sa vie. C'était à ses manières, plus qu'à ses actions, disent les historiens, qu'il illustre son origine se faisait apercevoir. On doit en conclure que Iacchia n'avait pas de droits, mais que ses droits étaient au moins problématiques. S—Y.

JUB-TCHELERY, fils d'Aladin et frère de Bajazet. Après la mort du sultan leur père, assassiné de la victoire par un soldat

servien sur le champ de bataille même de Cassovie, en 1389, ce jeune prince devint jaloux de la préférence donnée à Bajazet sur lui, et ne voulut pas reconnaître le droit d'hérédité au trône, mal fixé par les lois ottomanes, puisqu'Orchan, son grand-père, avait été nommé sultan au préjudice d'Aladin. Iacoub essaya donc de se faire un parti dans l'armée. Sa révolte fut punie presque au moment où elle éclata; et Bajazet, avant d'avoir pensé aux obsèques de son père, fit étrangler Iacoub avec une corde d'arc, genre de supplice que ce prince, plus imprudent que coupable, illustra pour jamais, puisqu'il devint dès-lors le plus honorable chez les Ottomans, et qu'il fut, à dater de cette époque, réservé aux criminels distingués. S—Y.

IANAKI, Grec, et boucher de profession, fut fait prince de Moldavie, en 1730, par Patrona-khalil. Il avait fourni de la viande, et prêté de l'argent au Mazanle turc. Patrona, venant de faire un sultan, rencontra dans la rue Ianaki, qui vient baiser le pan de son habit; il lui donna mille sequins et lui dit en riant : « Ne te soucies-tu pas de vivre plus longtemps que moi? — Non, s'écria Ianaki; lorsque mon protecteur finira sa carrière, je ne veux pas vivre après lui. — Eh! bien, lui répondit Patrona, je veux faire quelque chose pour toi; va dire de ma part au grand-vézir de te donner le diplôme de prince de Moldavie : le souverain actuel ne nous convient pas. » Le boucher grec, transporté de joie, courut, suivi de Muslu, le complice de Patrona, chez le grand-vézir, qui n'osa refuser au protégé de ce chef redoutable ni la pelisse, ni le *cucca*, ni la masse d'armes, symboles de la souveraineté de Moldavie. Le boucher Ianaki fut admis à l'audience de Mah-

moud Ier., et reçut l'investiture de la principauté : il est vrai que le règne de ses protecteurs finit avant qu'il eût eu le temps de prendre possession. Mais du moins la reconnaissance d'Ianaki survécut à la fortune de Patrona-khalil : il tenta de rassembler quelques hommes pour venger la mort de son bienfaiteur ; sa tentative n'aboutit qu'à justifier la prédiction dont le rebelle lui avait offert de courir la chance : en effet le prince de Moldavie, le boucher Ianaki, fut étranglé par ordre du sultan Mahmoud, peu de jours après la mort de Patrona-khalil.

S—Y.

IBARRA (JOACHIM), célèbre imprimeur espagnol, naquit à Saragosse en 1725, et mourut à Madrid en 1785; il avait dans cette ville une imprimerie dont les productions sont connues de toute l'Europe, et recherchées des amateurs : il en est deux surtout qui sont regardées comme des chefs-d'œuvre typographiques ; l'une est son édition du *Don Quixote*, 1780, 4 vol. in-4°. (Il a donné du même ouvrage une autre édition, 1782, 4 vol. in-8°.) L'autre est la traduction de Salluste faite par l'infant don Gabriel, 1772, petit in-folio. Il a aussi donné une magnifique édition de la *Bible*, et une du *Missel mosarabe*. Il paraît que ce fut Ibarra qui introduisit en Espagne l'usage de lisser le papier imprimé. On a dit aussi qu'il avait inventé une encre dont il augmentait ou diminuait l'épaisseur à volonté. Cette assertion nous semble singulière, du moins d'après la composition de l'encre d'imprimerie en France ; mais nous remarquerons qu'en Espagne chaque imprimeur fait lui-même l'encre dont il se sert, suivant la méthode qu'il a reçue de son prédécesseur et qu'il transmet à son successeur. C'est peut-être à cela qu'il faut attribuer la

beauté et la solidité des encres gnoles, qui sont ainsi restées une partie de l'art de l'imprimeur, et n'ont pas devenues un objet de commerce. On croit que Ibarra mettait dans son encre une certaine dose de la Prusse.

A. B.

IBAS, prêtre syrien, s'est célèbre dans le v^e. siècle par qu'il prit aux disputes du nestorianisme. Il désapprouva hautement l'erreur dont Rabulas, son évêque, avait abusé envers Théodore de Mopso. Il consulta pour décider s'il ne serait pas de sa communion. Il céda en 456 sur le siège d'Emèse, mais les membres du clergé opposés à son élection le dénoncèrent comme le principal auteur de schismes qui agitaient l'église d'Orient. L'accusèrent d'avoir cherché à diminuer le nombre des partisans de Théodore, en traduisant ses écrits en langue syriaque. Saint Procl, patriarche de Constantinople, rendit la décision de cette affaire à l'empereur d'Antioche ; et les accusateurs tant point présentés, Ibas fut innocent des faits allégués contre lui et ses ennemis furent déposés. Ils appelèrent de cette sentence à l'empereur Théodose, qui chargea les évêques de terminer promptement les débats si contraires aux intérêts de l'église. Ibas nia, même avec serment, tous les faits qu'on lui reprochait et souscrivit, le 25 février 447, une profession de foi qui satisfait ses juges. Il fut, en conséquence, renvoyé à ses fonctions ; et pour prouver à ses ennemis qu'il ne conservait aucun sentiment, il s'empressa de les gratifier dans leurs dignités : ceux d'être touchés de sa modération, ils ne tardèrent bientôt à leur plaindre. L'empereur consentit à ce qu'il fut cité une seconde fois devant l'

avaient déjà examiné sa conduite; mais il fut condamné en concile d'Ephèse, déposé de son siège, et jeté dans une prison. Il revint sur son siège, en 451, par le de Chalcédoine, qui annula les actes de l'assemblée d'Ephèse. Il chercha sincèrement à ramener la paix dans son église, et en 457. Il nous reste d'Ibas un *Lettre* qu'il écrivit à un Persan nommé Maris, et dans laquelle il lui rend compte des débats entre Nestorius et St. Cyrille. Cette lettre fut lue au concile de Chalcédoine, par les adversaires d'Ibas, et on en tira des arguments contre sa foi: mais les pères ne firent point alors sur le mécontentement qu'elle renferme; fut qu'au concile de Constantin en 553. qu'elle fut condamnée. On a vu les efforts du pape Vigile, pour plusieurs raisons pour défendre l'orthodoxie d'Ibas. On la trouve au tome IV de la *Collection des Conciles*. W—s.

IBT (BENJAMIN), écrivain anglais, en 1680, à Beachamwell comté de Norfolk, trouva, de son père, un protecteur dans le cardinal archevêque Tenison, qui le fit son bibliothécaire et son chapelain. Il fut ensuite pourvu de bénéfices, nommé prédicateur au docteur Samuel Clarke, et chancelier de l'église collégiale de Westminster. Il mourut, en 1725, âgé de quarante cinq ans. Ses sermons, parus, d'après sa mort, parut, d'après sa mort, une suite de Sermons prononcés pour la lecture, à Cambridge, par Robert Cotes. Ces sermons prouvent un jugement solide et éclairé, et remplissent parfaitement l'objet de l'auteur,

qui était de réfuter l'ouvrage de Collins sur le libre arbitre. Ils sont suivis d'une liste des savants qui ont prêché les leçons de Boyle depuis leur origine, en 1692, jusqu'en 1726, avec un précis des sujets qu'ils ont traités. Le docteur Clarke, ami d'Ibbot, choisit parmi ses manuscrits, et publia, en 1726, au bénéfice de sa veuve, trente *Sermons sur des sujets de morale pratique*, en 2 vol. in-8°. Ces sermons eurent beaucoup de succès. On a encore de lui six sermons détachés, et une traduction du traité de Puffendorf, *De habitu religionis christianæ ad vitam civilem*, publiée, en 1719, in-8°, sous le nom du traducteur. L.

IBN-AL-ATSYR. Sous ce nom sont connus trois frères qui se distinguèrent dans les lettres, et ont laissé aux Arabes des monuments précieux de leur érudition. Le plus célèbre est Aboul'-Hassan-Aly, surnommé *Azz-eddyn* (la gloire de la religion) et *Al-djézéry*, comme ses frères, parce qu'ils naquirent, en Mésopotamie, à Djézyréh-bény-Omar. On place la naissance d'Azz eddyn au 4 de djoumady 1^{re}. 555 (1160 de J.-C.) Il passa ses premières années à Djézyréh-bény-Omar; puis il alla demeurer à Mossoul, où son père fixa son séjour. Il paraît qu'il se mêla des affaires publiques; car Ibn-Khilcan dit qu'il alla plusieurs fois à Bagdad, soit comme envoyé du souverain de Mossoul, soit en pèlerinage; et il profita de ces courses pour entendre les plus habiles docteurs. Dans la suite, il parcourut la Syrie et visita Jérusalem, fréquentant les hommes les plus renommés par leur savoir. A son retour, il se consacra tout entier à la retraite et à l'étude. Sa maison était le rendez-vous des habitants les plus distingués de Mossoul; et ceux qui visitaient

cette ville, ne la quittaient point sans l'avoir vu. Ibn-Khilcan fréquenta beaucoup Azz-eddyn, vers 626, lorsqu'il était à Alep, où il jouissait d'une grande considération auprès d'Althaouachy l'eunuque, atabek d'Almelik-Alazyz; et il célébra ses belles qualités. Azz-eddyn revint à Moussoul, vers 628, et y mourut en chaaban 630 (1233 de J.-C.) Ce docteur excellait dans la science des hadyth ou traditions prophétiques, et dans toutes les parties qui s'y rattachent. Son érudition, en fait d'histoire, n'était pas moins vaste : il possédait à fond, dit Ibn-Khilcan, celle des temps anciens et modernes, connaissait les généalogies des Arabes, et tous les événements de cette nation. On a de lui un grand ouvrage historique, intitulé : I. *Kamal Altawarykh (Chronique complète)*, qui commence à l'origine du monde, et s'arrête à l'an 628 de l'hégire. Elle se compose de treize volumes selon Hadjy-Khalifa, et de vingt-trois selon Aboulféda. Ce dernier l'a souvent copié. C'est, selon le même Ibn-Khilcan, l'une des meilleures histoires que l'on ait. Malheureusement l'Europe n'en possède qu'une partie qui se trouve dans la bibliothèque de Leyde. Cette chronique a été continuée par Abou-Thaleb-Aly jusqu'en 656 (1258). On en a une traduction persane très élégante par Moulana-Nedjm-eddyn-Alnédhary, l'un des personnages les plus distingués de la cour de Myrzà-Myran-chah, fils de Tamerlan. II. *Histoire des Atabeks qui ont régné en Syrie*. M. de Guignes a donné une notice très étendue de cet ouvrage dans le tom. 1^{er} des *Not. et Extr. des manusc.* D'après les détails qu'il y a recueillis, il n'hésite point à l'attribuer à Azz-eddyn, quoique le manuscrit de la bibliothèque ne porte point de nom d'auteur, et

qu'Ibn-Khilcan n'en fasse mention. Mais ses raisons paraissent vaincantes, et sont appuyées sur le témoignage d'Hadjy-Khalifa, qui, sous le titre *Tarykh-Ibn-Alatsyr*, attribue notre auteur une *Histoire des atabeks*. Dans le même ouvrage il lui attribue aussi une *Chronique des khalifes et des princes*, sous le titre : *l'bret odly Alabsar fy me Alamsar*. D'Herbelot et De Guignes ont adopté cette opinion : mais le titre *l'bret*, Hadjy-Khalifa dit qu'il n'est que le titre d'un ouvrage est d'Imad eddyn Ismaïl d'Ahmed, d'Alep, connu sous le nom d'*Ibn Alatsyr*, et mort vers 630 de l'hég. (1230; la parité du nom a sans doute donné naissance à cette fausse attribution. III. *Abrege de l'histoire des généalogies d'Abd-Allah-alsamany*, en 3 volumes, excellent abrégé a remplacé l'original qui ne se trouve plus aujourd'hui. IV. Une *Histoire des pagnons (Sehabeks) de Malik*.

J. IBN-AL-ATSYR-ABOULSA. MOBAREK, surnommé *Medjeddyn* (la gloire de la religion), en 544 (1150 de J.-C.), et devint sultan (naïb) de Medjahed-ed-Caimaz, souverain de Moussoul, occupa cette place jusqu'à la catastrophe qui ravita la puissance à ce prince. Alors il passa au service d'Azz-Maçoud, et dirigea la secrétairerie (wan alrésai) jusqu'à sa mort. On rapporte qu'il s'attira, pour sa défaveur du fils de Maçoud (eddyn-Arslan-chah). Cependant il remplissait les mêmes fonctions auprès de lui, et ne les quitta que parce qu'il devint paralytique des mains et des pieds. Alors il fut obligé de se retirer à ces emplois, et se renferma dans sa maison, où les grands et les sultans venaient le visiter. Il emplo

der un couvent, qu'il fit d'un bourg voisin de Damas. Pendant la durée de son infirmité composa ses ouvrages. La plupart traditions prophétiques et poésies pour objet. On en trouve une collection dans Ibn - Khilcan. Eddyn mourut en dzoulhedd- (1268 de J.-C.) J—N.

ALATSYR-NASR-ALLAH, é *Dhia-eddin* (la splendeur divine), l'un des hommes les plus distingués du siècle de Saladin, 558 de l'hég. (1162), dans le temps d'Omar; il y fut élevé, et devint ensuite son père à Moussoul; il étudia les diverses sciences par les Arabes. Un goût pour la lecture des anciens et modernes de sa bibliothèque, Bohtézy et Moussoul furent surtout les auteurs de son éducation; et il enrichit sa bibliothèque de plus beaux morceaux des Arabes. Etant venu à la cour de Moussoul, ce prince l'accueillit, et le nomma vizir à Melik-afdhah, son successeur; ce dernier, loin de lui rendre sa confiance, le renvoya dans son intégrité l'empire par la valeur et les grâces de son père, ne put même entrer dans la portion de ses biens qu'il s'était établis, et perdit bientôt le royaume de Damas et de Hama. On attribua ses revers à son orgueil, dont les conseils l'avaient été des mesures impolitiques. Nasr-allah s'attira peu d'estime comme homme d'état, du moins d'un beau caractère, en restant sous le joug de son maître, et en partageant avec lui la gloire qu'il avait peut-être méritée. Il le suivit, dans son exil, à Hama, en Egypte, à Sami-ath. On le quitta ensuite pour s'attacher à Afdhah, roi d'Alep, et ce prince, ayant mécontenté par sa con-

duite, il abandonna la cour et les honneurs, pour se retirer à Moussoul, où il fixa sa demeure. Ibn-Khilcan le visita plusieurs fois, et il parle de l'utilité et du plaisir qu'il trouvait dans ses entretiens. Nasr-allah mourut, en 1239, à Bagdad, en y remplissant une mission de la part du prince de Moussoul; ce qui prouve qu'il n'avait point entièrement renoncé aux affaires publiques. On doit à Nasr-allah plusieurs ouvrages, sur lesquels Ibn-Khilcan et Hadji-khalifa donnent quelques détails: I. *L'Art de l'écrivain et du poète*: ce traité, fort célèbre, a donné naissance à plusieurs ouvrages destinés à l'expliquer, ou composés d'après les principes qui y sont établis. II. *Traité de prosodie*, etc. On peut voir les titres des autres ouvrages de Nasr-allah dans la biographie d'Ibn-Khilcan. J—N.

IBN-AL-BAWAB (ABOUL HASEN) mérite quelque mention par la célébrité dont il jouit, parmi les Arabes, comme calligraphe. « Il n'a point » d'égale, dit Ibn-Khilcan, parmi les » anciens et les modernes, dans l'art » d'écrire. » Quoiqu'Ibn-Moclah ait emprunté, aux habitants de Koufah, leurs caractères, et les ait perfectionnés, Ibn-Albawab a tellement ajouté à cette perfection, que personne ne lui dispute le premier rang, et qu'on le prend généralement pour modèle. Il mourut à Bagdad en 413 ou 423 de l'hégire (1022 ou 1031 de J.-C.) On le surnommait Ibn-Albawab ou *fils du portier*, parce que son père occupait cet emploi. J—N.

IBN-AL-COUTHYAH (ABOU BECA MOHAMMED), le *fils de la Goutte*; c'est sous cette singulière dénomination qu'est connu un écrivain arabe-espagnol très célèbre. On ignore l'époque de sa naissance; mais on sait qu'il mourut en 367 de l'hég. (978

de J.-C.) à Cordoue, où il faisait sa résidence. Ibn-al-Couthyah s'acquit une grande renommée comme lexicographe, grammairien et historien; il étudia surtout l'histoire d'Espagne, et a composé plusieurs ouvrages sur ce sujet. Il s'adonna aussi à l'étude des traditions prophétiques. Comme sa vie fut de long cours, il forma un grand nombre de disciples. On lui doit: 1°. *Kitabessaryfalafal* (*Traité des conjugaisons des verbes*). Il fut le premier qui traita cette matière. 2°. *Kitabelmacsour ona lmandoud*, autre traité de grammaire. 3°. *Kitab fatah al-Andalous* (*Histoire de la conquête d'Espagne par les Arabes*). La bibliothèque du Roi possède un exemplaire de cet ouvrage, que De Fiennes avait entrepris de traduire, et dont Cardonne a fait usage dans son Histoire de l'Afrique et de l'Espagne. Mais jusqu'à présent le nom de l'auteur avait été mal lu, et transcrit *Ibn Alkanthyr* au lieu d'*Ibn Alcouthyah*. Au surplus ce manuscrit écrit en caractères africains, et qui est d'un âge ancien, offre plusieurs lacunes; ce qui en rend l'emploi difficile. Quant à cette dénomination de *fils de la Gothe*, voici l'origine que lui donnent les Arabes: une fille du sang royal d'Espagne ayant eu à se plaindre de son oncle Ertabaze, vint implorer le secours d'Héchem, khalife de Damas. Là elle épousa un musulman appelé Mozahem, qui vint s'établir en Espagne avec elle, lorsque ce royaume eut été réduit en province musulmane. C'est par allusion à cette alliance que tous les enfants qui en sont nés portèrent le surnom d'*Ibn-al-Couthyah*.

J—N.

IBN-AL-DJOUZY (ABD-ERRAHMAN), célèbre historien et juriste arabe, naquit vers 510 del'hég. (1117 de J.-C.) Il descendait en droite ligne

du khalife Abou-Becr. Son él lui acquit autant de réputation ses écrits, et il était regardé le plus habile prédicateur temps. Une querelle violente élevée entre les Chyites et nites à Bagdad, il sut l'apaiser son adresse et ses discours. Il fut dans cette ville en 597 de J.-C.) Ibn al-Djouzy a écrit une infinité de matières; son travail: *Viatique pour le voyage de la science de l'interprétation de l'Alcoran*, lui acquit une grande renommée. Comme historien, il a composé *Almontedhem fy'l tarj*, où il trouve des détails curieux sur son temps, dans Ibn-Khikan.

IBN-AL-DJOUZY (ABOU-ABD-ER-YOUSEF BEN-CARAH ALY sous le nom de Sebth-Ibn-Aldjoudj, qu'il ne faut pas confondre, l'a fait M. de Rossi, avec le prénommé vers le milieu du VII^e de l'hégire. Il s'adonna également à la poésie, et nous a laissé un manuscrit en ce genre, intitulé *Mirât al-ayyam* (le *Miroir du temps*). Cet ouvrage embrasse aussi l'histoire littéraire, mais incomplet, les bibliothèques de l'Escurial, de Madrid et dans la Bodléienne. Le Miroir du temps a eu plusieurs continuations. Cothb-eddyn-Mouça l'a continué abrégé: il a été aussi traduit en turc. Sebth-Ibn-Aldjouzy a conduit sa vie jusqu'en 654 (1256 de J.-C.) époque de sa mort.

IBN-AL-FARADHY (ABD-AL-LYD-ABD-ALLAH), écrivain arabe, très célèbre, était à Cordoue. Il cultiva, avec un succès, les belles-lettres et la poésie. En 582, il partit pour l'Espagne en Afrique, s'acquitta du pèlerinage de la Mekke, fréquenta les docteurs les plus habiles, tan

leçons, et tantôt prône. Ibu-Alfaradhy rene, où il occupa la place d'absence. Il périt lors de l'invasion par les Berbers, (de J.-C.) Son corps sans sépulture, et fut l'on lui rendit les derniers rites. On doit à cet écrivain, une Chronique d'Espagne, continuée par lui, et une Histoire des royaumes. Ibu-Khiliér a écrit un article dans sa

J—N.

RAT (MOHAMMED-BEN-), historien arabe et juif, de la secte des hanifites, (1555 de J.-C.) Il fut des maîtres les plus sages, et obtint d'eux, le titre d'Orient, des diplômes à sa capacité. Il se fit la carrière du droit; fut comme chronographe, écrivain mérité d'être connu. Sa Chronique, qui est semblable à la 1^{re}. s'agit et se terminait peu de temps après sa mort, arrivée en 1555 (J.-C.), le nom même était ignoré de l'Europe, des succès militaires dans notre Bibliothèque impériale, plusieurs copies de Vienne. L'auteur s'étant attaché à cette traduction, la table générale, et de longs extraits de la chronique des croisades. La Bibliothèque de Vienne possède dix volumes, et ne possède pas le 1^{er}. Le 1^{er}. commence à l'égire, et le dernier à la fin du VIII^e. siècle. Toute l'œuvre à son manque. En ce devons croire l'a-

teur du *Menhel elsafty*, cette chronique formerait vingt-cinq volumes ou parties; et encore le brouillon de l'auteur occupait-il cent parties. Ces dix volumes offrent même de fréquentes lacunes: on peut lire, à cet égard, une *Lettre à M. de Hammer*, insérée dans le tom. IV des *Mines de l'Orient*. Ce manuscrit, mal écrit, fautif, défectueux, est néanmoins très précieux, puisqu'il est le seul connu en Europe; et peut-être même pourrait-on le regarder comme autographe. Ibu-Alforat ne se distingue ni par son style, ni par sa critique: il raconte les faits d'une manière très proluxe, mettant à la suite les uns des autres les récits, souvent opposés, d'un même fait, relatés par divers écrivains sans en établir la vérité; mais en nous conservant ainsi des extraits d'auteurs que nous n'avons pas, il nous fournit l'occasion de la trouver. Si l'on travaillait à une histoire de l'Orient, ou même des croisades, cet ouvrage, à partir de la mort de Saladin, devrait nécessairement être consulté. J—N.

IBN-ALKHATHIB (MOHAMMED-BEN-ANMED), célèbre écrivain espagnol, plus connu sous le nom de *Lican-eddyn* (la langue de la religion), appartenait à une famille originaire de Syrie, et qui vint s'établir en Espagne, d'abord à Loxa, ensuite à Cordoue, à Tolède, puis enfin à Grenade, où elle acquit de grandes richesses. Ibu Alkhatib naquit à Grenade, en redjeb 715 (1315 de J.-C.) Son père, homme distingué par son goût pour les lettres et son savoir, avait occupé l'emploi de gouverneur de cette ville, et son aïeul avait tenu un rang distingué dans l'armée. Quant à notre personnage, il hérita du goût de ses ancêtres pour les lettres, s'adonna particulièrement à l'histoire, remplit

aussi des fonctions importantes dans l'état, et jouit de la faveur de plusieurs rois de Grenade. Mais, vers la fin de sa vie, il éprouva les vicissitudes de la fortune : soupçonné de trahison par le roi Ibn-Alahmar, il fut jeté dans un cachot, et y reçut la mort en 776 de l'hég. (1374 de J.-C.) Ibn-Alkhatib a composé un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire politique et littéraire de l'Espagne, dont on lit la nomenclature dans Casiri. On y distingue une *Histoire des rois de Grenade et de cette ville en particulier* ; une autre des princes arabes qui ont régné en Espagne ; une *Biographie des écrivains espagnols* ; divers autres ouvrages historiques ; des traités de morale et même sur les sciences. Casiri a donné quelques extraits d'Ibn-Alkhatib : — 1°. Un extrait de son *Histoire de Grenade*. (*Bibl. ar. hist.*, tom. II, pag. 73. — 2°. Un autre extrait de sa *Chronologie des khalifes et des rois d'Afrique et d'Espagne*, écrite en vers (*ibid.*, pag. 177). Le chanoine Gregorio a emprunté, de ce dernier extrait, la série des princes aglabites qui ont régné en Afrique et en Sicile, et l'a insérée dans sa *Collect. rer. Sicul.* La bibliothèque du roi possède, parmi ses manuscrits arabes, une histoire fort étendue d'Ibn-Alkhatib et de sa famille, composée par Ahmed-ben-Mohammed-Al-mocry. — Le célèbre docteur Fakhr-eddyn-Razy, auquel nous avons consacré un article, est aussi connu sous le surnom d'IBN-ALKHATHIB.

J—N.

IBN-ALMOKAFFA, célèbre écrivain du second siècle de l'hégire, était d'origine persane, et se nommait en persan *Rouzbeh*. Il professa longtemps le magisme, et reçut, en embrassant l'islamisme, le nom d'Abdallah. Quant au surnom d'*Ibn Almo-*

kassa, sous lequel il est connu, lui donna parce que son père douyéh, que le fameux Hedjé chargé de la perception des dans l'Irac et le Farès, s'étant coupable de concussion, ce neur, le plus souvent cruel, m en cette occasion, le fit mettre : ture ; sa main s'étant retirée [des tourments qu'il éprouva, on depuis le *recroquevillé*, et il cette dénomination à son fils allah fut attaché à la personne oncle paternel des deux [khalyfes Abbassides. La pure foi comme musulman, a toujours suspecte ; on l'accusa d'avoir vaillé, mais en vain, à imiter de l'Alcoran. Si son orthodoxe attira des ennemis, son penchant à la raillerie lui en fit de plus et le perdit. Ibn-Almokassa a chargé de rédiger l'amnistie qui réconcilia Mansour et son oncle allah, le fit dans des termes plurent au khalyfe. Mansour, colère, ordonna secrètement le gouverneur de Basrah de le faire tuer. Cet officier détestait Ibn-Almokassa, parce qu'il avait souvent l'objet de ses sarcasmes et de ses railleries : ainsi il obéit avec respect à cet ordre, fit arrêter Ibn-Almokassa ; puis, ayant fait un four, il fit couper et jeter l'un dans le four les membres malheureux ; enfin tout son corps fut mis, et le gouverneur ferma la porte en disant : « Je n'ai encouru ni blâme en faisant de toi un empereur parce que tu es un impie. » Ce surnom paraît appartenir à Ibn-Almokassa est auteur de la traduction qui a été faite du célèbre de Calilah et Dimnah en persan. C'est cette

vi de base aux nombreuses
ns qui ont été faites de cet
dans les divers idiomes de
et de l'Occident. Schultens
lié un fragment de cette ver-
ce titre : *Pars versionis ara-
ri Colailah wa Dinna*,
786, in-4". M. Silvestre de
it de donner une édition com-
exte, sous ce titre : *Calila et*
u Fables de Bidpai en ara-
Paris, 1816, in-4". Elle est
d'un mémoire très savant
gine et les diverses traduc-
ce livre. Ibn-Alnokaïf avait
duit plusieurs ouvrages du
entre autres les principales
l'ancienne histoire persane,
ervi de sources aux récits du
meh. Le recueil intitulé *Ham*-
tient aussi quelques frag-
ses poésies arabes. J—N.
L-OUARDY ou plutôt AL-
, géographe arabe, et poète
e nommait Abou-Hafs-Zéïn-
Dmar, fils d'Almodhaffer. Si
re l'époque de sa naissance,
t rester aucun doute sur celle
rt, quoique les savants ne la
oint à la même année. Mais
ain, d'après le témoignage
-eddyn-Alsafady, de la Bio-
des docteurs chaféïtes, et de
alfa, qu'il mourut à Alep,
in de 749, on au commence-
l'année suivante (1350 de
ans sa jeunesse, il remplit
ions de naïb, ou lieutenant du
u juge d'Alep; mais il quitta
re de la judicature pour se
la composition de ses ouvra-
t à sa Géographie, intitulée,
Les merveilles, qu'il doit d'être
à Europe; elle fut composée
gouverneur d'Alep. Golius,
it Ol. Celsius dans son *Hie-*
con, en ont fait un grand

usage. Aurivillius, excité par les élo-
ges que ce dernier donnait au géogra-
phe arabe, publia, à Upsal, en 1745,
l'article du *Palmier* (*De Palma*),
extrait du 10^e. chap. de l'ouvrage,
avec le texte arabe, une traduction
latine et des notes. Cet opusculé se
trouve réimprimé dans l'édition des
Dissertationes d'Aurivillius, donnée
par Michaëlis, Göttingue, 1790. De-
puis cette époque, plusieurs parties
de la Géographie d'Ibn-Alwardy ont
été publiées. Koechler a donné, à la
suite des tables de la Syrie d'Aboul-
féda, un extrait du 1^{er}. chapitre relatif
à cette province André Xylander a
choisi, pour sujet des exercices publics
de son académie, ce même ouvrage;
et il en avait fait paraître, en 1806,
trente-deux parties (*particulæ*). Les
trois premières n'offraient que la tra-
duction latine; le texte arabe se trouve
joint aux subséquentes. La 25^e., con-
sacrée à la description de Cordoue et
de sa mosquée, a été traduite en alle-
mand, d'après un nouveau texte, par
Karsten, à la suite de la version alle-
mande qu'il a mis au jour à Rostock,
en 1802, in-4"., des Tables d'Aboul-
féda, publiées précédemment par
Rink. Wil. Faxe a inséré, dans une
thèse soutenue à Lund, un petit ex-
trait d'Ibn-Alwardy, concernant quel-
ques plantes; ce morceau fait immé-
diatement suite à celui d'Aurivillius.
M. Froehn a publié, en 1804, in-
8^e., la description de l'Égypte, avec
une version latine, des notes et des
variantes. Enfin, De Guignes, qui,
dès le mois d'avril 1758, avait fait
connaître, dans le *Journal des sa-*
vants, la Géographie d'Ibn-Alwardy,
en a donné une Notice beaucoup plus
étendue dans le tom. II des *Not. et*
Extr. des manuscr.; et il y indique les
neuf manuscrits qu'en possède la bi-
bliothèque du roi. Ibn-Alwardy est

encore auteur : — 1°. D'un Abrégé de la Chronique d'Aboulféda, qu'il a, en même temps, continuée. — 2°. Il a mis en vers le traité célèbre des principes de la secte de Chaféï, intitulé : *Haouy Alsaghyr* de Nedjm-eddyn-Abd-elghaffar. — 3°. Enfin, il est auteur d'un petit poème sur la grammaire, et de divers autres ouvrages dont on trouve les listes dans les Biographies arabes citées plus haut. J—N.

IBN-AYYAS (MOHAMMED-BEN-ANMED), géographe et historien arabe, florissait vers le commencement du x^e. siècle de l'hégire, xvi^e. de notre ère. On lui doit : I. Une Cosmographie intitulée : *Parfum des fleurs* ou *Merveilles des contrées*, dont la bibliothèque du Roi possède deux exemplaires. Elle avait été connue et employée par plusieurs savants, tels que Pococke, Petis de la Croix, Deshauneraies, etc. M. Langles en a donné une notice très étendue dans le tom. viii des *Notices et Extr. des manusc.* Il y a joint deux tables des crues du Nil, l'une tirée d'Ibn-Ayyas, et l'autre d'Aboulmahcen, qui lui a été communiquée par M. Et. Quatremère. Cette Cosmographie a été terminée en 922. II. *Histoire d'Egypte*, intitulée les *Merveilles des siècles*, qui s'arrête à l'année 928 de l'hégire (1522 de J. - C.) La bibliothèque du Roi en possède un exemplaire sous le n°. 673 B de ses manuscrits arabes. J—N.

IBN-CADHY-CHOHBAH : c'est sous cette dénomination qu'est connu un docteur musulman assez célèbre de la secte de Chaféï; et dont le vrai nom, ignoré jusqu'ici, est Mohammed, fils d'Omar. Il naquit à Damas le 20 de rébi 1^{re}, 691 de l'hégire, et mourut dans la même ville le 8 de moharrem 788 (1386 de J.-C.) Après avoir étudié les belles-lettres,

il s'adonna tout entier à la prudence, entra dans la carrière de l'enseignement, et devint successivement cadhy de Damas : il a écrit plusieurs Traités relatifs à sa profession. — MOHAMMED-BEN-ISA, qui fut connu sous la même dénomination que cet auteur, dont il paraît être le parent, se distingua dans l'art de la prose, soit en vers, soit en prose. Il occupa la place de secrétaire et de gouverneur de Gazah, et remplit les fonctions de prédicateur dans cette ville. Il y mourut le 762 de l'hégire (1361).

IBN-CATIB. V. IBN-AL-K

IBN-COTAIBAH (ABOUMED-ABDALLAH), célèbre philologue arabe du ix^e. siècle de l'hégire, quitta Bagdad en 213 de l'hégire (829 de J.-C.) Il remplit long-temps la place de cadhy à Dynaver, en Perse, ce qui lui a fait donner le nom de Dynavéry. Mais c'est à Bagdad qu'il a composé tous ses ouvrages. Ils sont très nombreux, et tous relatifs à l'histoire des Arabes, à la philologie, ou à l'interprétation du Coran. Nous indiquerons les principaux. I. *Kitab almaarif* (*Les notices*) ; Ibn-Cotaibah y donne les généalogies et l'histoire des prophètes de Mahomet, de ses compagnons, des grands poètes de leur cour, etc. La bibliothèque de Leyde en possède un exemplaire, d'après lequel Eichhorn a publié un assez long fragment d'un ouvrage, relatif aux généalogies des Arabes, dans ses *Monumenta arabæ historiæ Arabum*, Goth. in-8°. Reiske en a fait un grand usage dans ses notes sur Aboulféda. II. *Adab elkateb*. A en juger par son titre, ce doit être un Code d'instruction pour former un écrivain, c'est-à-dire un Traité du style et des dictionnaires.

notre : l'*Adab el-kateb* jouit d'une grande réputation en Orient, et a été souvent commenté. III. Deux traités destinés à expliquer les difficultés du Coran, intitulés, l'un *Gharan*, et l'autre *Mouchkil el-lah*. IV. Une Histoire des poètes. V. *Un elakhbar* (*Les yeux de l'âme*). Ibn - Cotaïbah mourut à Bagdad en 276 de l'hég. (890 de J.-C.) un peu avant cette date qu'Ibn-Khili-ferdine comme la plus exacte.

J—N.

DJOLDJOL (ABOU DAVOUD-JOL), était un habile médecin de Cordoue, qu'il habitait vers le milieu du iv^e siècle de l'hégire. Ses contemporains s'en firent appeler à la cour, où il fut médecin du khalyfe Mowayyad. On lui doit : I. Une nouvelle version arabe faite du grec de Dioscoride. Cet ouvrage avait été d'abord traduit du grec en arabe par Etienne, médecin à Cordoue, sous le règne du khalyfe de Bagdad, Al-Mansour. Mais Etienne ne sut pas toujours établir une exacte synonymie entre les noms que les plantes ont dans l'original, et ceux qui étaient en usage chez les Arabes. Ensuite, il transcrivit une infinité de mots grecs que les musulmans ne comprenaient point, et qui nuisaient à l'utilité du traité de Dioscoride. Vers l'an 357 de l'hég. (968 de J.-C.), l'empereur grec, Basile II, fit offrir au khalyfe de Cordoue, riches présents, parmi lesquels se trouvait un manuscrit grec de Dioscoride. Personne alors, parmi les savants d'Espagne, n'était capable de le traduire. Romain envoya en Espagne un certain Nicolas, Grec de Constantinople, qui fut le chef d'une école, à laquelle plusieurs médecins

de Cordoue, et entre autres Ibn-Djoldjol, puisèrent la connaissance du grec. Ce fut à l'aide de Nicolas que Djoldjol et ses condisciples parvinrent, par l'expérience et l'étude, à établir un parfait rapport entre les dénominations grecques et arabes des plantes, et à faire disparaître, de la version d'Etienne, les noms grecs et les erreurs qu'elle contenait. II. *Interprétation des médicaments simples contenus dans Dioscoride*. Ce livre a été composé l'an 382 de J.-C. III. *Traité contenant les médecins connus dont Dioscoride n'a point fait mention*. IV. *Traité des erreurs où sont tombés quelques médecins*. V. *Mémoires sur la vie de divers médecins et philosophes qui ont vécu du temps de Mowayyad - billah*. On ignore l'époque de la mort d'Ibn-Djoldjol.

J—N.

IBN-DOREID, célèbre poète arabe, dont les noms sont Aboubekr-Mohammed, fils de Hicau, appartenant à l'antique tribu de Azd. Voici le résumé de ce qu'on lit dans sa Vie insérée par Ibn Khilcan dans sa grande Biographie. Ibn Doreid naquit à Basrah en 225 de l'hégire (838 de J.-C.), et y passa ses premières années. Un goût naturel le portant vers l'étude de sa langue, il suivit les leçons des maîtres les plus habiles de son temps. Lors de l'irruption des Zindj, il quitta Basrah, et se retira avec son oncle à Oman, où il demeura douze ans, puis il revint à Basrah. Quelque temps après, il accompagna en Farès deux gouverneurs de cette province, Abdallah, autrement nommé Alschar, et son fils Ismaïl, connus sous le nom de Fils de Mykaïl, et jouit d'une grande faveur auprès d'eux ; car il fut mis à la tête de l'administration de la province, et aucun ordre n'était envoyé sa

bn Djoldjol n'est point l'unique auteur de l'ouvrage, il y a eu aussi beaucoup

être revêtu de son visa : il eût même amassé de grandes richesses à leur service, si son extrême générosité ne l'eût porté à dissiper aussi promptement qu'il pouvait acquérir. Ces personnages ayant été dépossédés de leur gouvernement, Ibn Doréïd vint à Bagdad en 308. Le khalife Moutader, instruit de son mérite, lui assigna une pension de 50 dinars ou pièces d'or par mois; et notre poète en jouit pendant toute la vie du prince. Il mourut dans cette ville en 321 de l'hégire (933 de J.-C.) Massoudi s'exprime ainsi au sujet de cet écrivain dans ses *Prairies d'or* : « Ibn Doréïd était à Bagdad au » nombre de ceux qui de notre temps » ont excellé en poésie; il parvint à » un tel degré d'habileté dans sa langue qu'on le comparait à Khalyf. » Il a enrichi les vocabulaires arabes » de mots qui ne se trouvaient point » dans les livres de ses devanciers. Il » cultivait tous les genres de poésie, » traitant tantôt le genre gracieux et » tantôt le sévère. Ses poésies sont » trop nombreuses pour qu'on puisse » en donner le détail. » Cet éloge de Massoudi est confirmé par tous les écrivains arabes. En effet Ibn Doréïd n'était pas seulement un poète du premier ordre; il était aussi un philologue très habile; aussi disait-on de lui qu'il était le plus savant des poètes, et le savant qui possédait au plus haut degré le don de la poésie. On rapporte qu'il avait parcouru les îles du golfe Persique pour y recueillir de nouveaux mots arabes, et étendre ses connaissances en philologie. Le jour qu'il mourut vit périr le célèbre docteur Moutazelite Abd-el-selam; et le peuple dit qu'on avait enterré le même jour la poésie et la théologie scholastique. La nature l'avait doué d'une mémoire si heureuse qu'il récitait un poème dont

on lui désignait les premiers vers, que, si l'on hésitait en racontant ce passage d'un historien, il aussitôt au secours du narrateur heureusement il ternit ses beautés par une habitude honteuse s'adonnant à la boisson. Ses influences sur sa santé; et à la fin de sa vie il fut attaqué d'un rhumatisme qui le priva de l'usage de ses membres. Malgré cet état il continua toute sa tête, et il résolvait à même succès les questions qu'on lui proposait touchant sa langue. Doréïd est auteur de plusieurs ouvrages qui traitent même de choses étrangères à la philologie et à la poésie. On en peut lire la nomenclature dans Ibn-Khilkani; mais c'est comme poète que nous le considérons. Nous avons de lui un poème ou une espèce d'ode, intitulée *cassydéh al-macsouréh*. Ce poème nommé *macsouréh*, c'est-à-dire parce que tous les vers en sont terminés par la lettre que les Arabes appellent *elif bref*. Plusieurs érudits l'ont commenté; d'autres l'ont imité. Parmi les commentateurs on compte, selon Massoudi, Abou-allah - Mohammed - al-khalki - Abou-Abdallah - Djafar - al-casbi - peut y ajouter celui de Abou-allah - Housseïn - Ibn - Khalouf - le poème se compose de 129 vers de 130 en y comprenant le premier qui a été ajouté par les scribes ou les copistes, et est emprunté de Motenabby. Le texte en a été publié pour la première fois par Schlegel sans traduction, à Hardervick in-4°. A la suite du poème se trouvent quelques variantes pour les dernières séances de Hariri. Ce poème venait d'être appelé à la chaire de langues orientales, et d'acquiescer à ses caractères et des manuscrits

Il publia ce poème pour l'utilité de ses élèves, et comme un échantillon de ses caractères. Haitsma ayant communiqué d'un manuscrit de ce poème, donna de nouveau ce poème, rker, 1773, in-4°. Il y ajouta une version latine, des scholies arabes et des commentaires d'Ibn-Khalaf et d'Allaklmy, la table des noms des manuscrits de Manger, de Mas et de Schéidius, et des observations, ou plutôt des discussions philologiques étrangères au poème.

Cette édition fit négliger la version latine, quoique la traduction latine est obscure, et que les scholies et les données d'une manière si fautive en sont souvent inintelligibles. Cette édition, pour faciliter le débit de l'ouvrage, ajouta une traduction et de courtes explications tirées d'Ibn Khalouwyah, infiniment utiles au travail d'Haitsma. Il ajouta tout avec un titre et une préface nouvelle, et la vie d'Ibn Doreïd, traduite peu fidèlement d'Ibn Doreïd, à Hirdervick, en 1786, in-8°, in-avoue dans sa préface qu'il a beaucoup profité de la version inédite du poème faite par Schroeder, et des scholies qui l'accompagnaient. La bibliothèque du Roi possède deux copies anonymes sur ce poème, différentes de ceux dont Haitsma a servi. Le 1^{er} se trouve dans le manuscrit n°. 490, quoique non inscrit sur le catalogue imprimé. Malheureusement il est incomplet pour les huit ou vingt premiers vers.

Le commentaire, très étendu, est bien et ponctué. L'autre (n°. 1454) est mieux écrit, mais incomplet. La bibliothèque de Leyde possède un manuscrit arabe d'Ibn Doreïd, intitulé : *Eldsem hereh*. J—N.

IBN-EL-A'LAM (ALY BEN AL-AM), célèbre astronome arabe,

est auteur d'une Table astronomique qui contenait des observations nombreuses, faites à Baghdâd, sous le règne d'Adadh-éd-daulah. Malheureusement il en est de cet ouvrage comme de beaucoup d'autres : le titre, qui est tout ce que nous en connaissons, nous en fait regretter chaque jour la perte. De quelle importance, en effet, n'aurait pas été un ouvrage dont l'auteur était très estimé du célèbre Ibn Yûnis? Ibn el-A'lam avait été très en faveur auprès d'Adadh-éd-daulah ; mais le fils de ce prince, n'ayant pas eu pour lui la même considération, il quitta sa patrie pour faire le pèlerinage, et mourut, à son retour, à Osaïla, le 8 de moharrem 375 de l'hégire (985 de J.C.) J—N.

IBN-EL-ATSYR. F. IBN-ALATSYR.

IBN-EL-AWAM (ABOU ZACCARIA YAHIA BEN MOHAMMED BEN AHMED), célèbre auteur géoponique mahométan, vivait dans le vi^e siècle de l'hégire, qui correspond au xii^e siècle de notre ère. Les recherches faites par les savants espagnols dans les manuscrits arabes, n'ont fourni aucune notion sur la vie d'Ibn-el-Awam. On sait qu'il n'était pas moins considéré parmi ses compatriotes, par sa naissance, que par ses connaissances philosophiques. Il a composé en arabe un ouvrage intitulé, *Livre d'agriculture*, dont la traduction espagnole a été publiée à Madrid, en 1802, en 2 vol. in-fol., par don Josef Antoine Banchieri. Cette traduction est accompagnée du texte arabe. Le monde littéraire et les agronomes en sont redevables au comte de Campomanès. Ce ministre, zélé protecteur de l'agriculture, ayant été informé par Casiri, savant arabisant, que l'ouvrage d'Ibn-el-Awam contenait les meilleurs préceptes d'agriculture adoptés chez divers peuples de l'antiquité et du moyen

Âge, engagea le gouvernement espagnol à en ordonner la traduction. Ibn-el-Awan paraît avoir travaillé pendant long-temps à la confection de son livre, et avoir lu, dans des traductions arabes, les auteurs géoponiques qui avaient écrit avant lui. Il cite en effet plus de cent auteurs grecs, latins, persans, chaldéens, africains et arabes-espagnols : « Ayant lu, dit-il » dans son prologue, les auteurs musulmans - espagnols, ainsi que les anciens ouvrages qui traitent de l'économie rurale, et ayant médité la doctrine qu'ils renferment, je m'en suis servi pour composer mon travail. » Il ajoute plus bas : « Je n'ai avancé aucune maxime que je n'aie constatée par des expériences réitérées. » En effet Ibn-el-Awan cultivait, à peu de distance de Séville, une campagne nommée Alxarafe. L'auteur de cet article a visité avec un bien vif intérêt le lieu délicieux où l'agronome arabe acquerrait, par la méditation et l'expérience, les connaissances aussi utiles que curieuses, dont son ouvrage est rempli. On y trouve plusieurs genres de culture qui florissaient à l'époque où les Maures possédaient ce beau pays, et qui sont aujourd'hui inconnus. Le beau système d'irrigation que les Maures avaient établi dans presque toutes les parties de l'Espagne, se retrouve encore dans le royaume de Valence. Mais on regrette de n'y voir plus la culture de plusieurs plantes utiles à la nourriture de l'homme et des animaux, à la médecine et aux arts, dont Ibn-el-Awan parle comme usitées de son temps. Telles sont le bananier, le sebestier, différentes espèces de palmier, le datier, qui n'est plus cultivé que dans une très petite partie du royaume de Valence ; un nombre assez considérable de plantes potagères,

d'arbres fruitiers, et de planvant à l'ornement des jardins. On trouve aussi, dans cet ouvrage, plusieurs méthodes et plusieurs principes d'économie rurale et domestique, cités parmi les habitants de l'Espagne. Il est remarquable qu'il fait aucune mention des merites de la vie agricole, qui dispose les hommes au vertu et à la droite raison. Il qui règne dans l'ouvrage d'Awan prouve sa moralité ; suffira de citer une maxime qu'il porte en exhortant ses compatriotes à se livrer à la culture des champs. Cette maxime qu'il attribue à un sage, est ainsi conçue : « Celui qui sème et qui fait produire la terre des aliments propres à nourrir me ou aux animaux, fait un bien même dont il lui sera tenu dans le ciel. »

IBN-FAREDH (ABOU HAFS) célèbre poète arabe, était originaire de Hamah, ville de Syrie, et mourut au Caire le 4 de doulcaada (1181 de J.-C.) Il y mourut djoumadi 1^{er}. 632 (1235 de J.-C.) et fut enterré au pied du mont kattan. On n'a aucun détail de sa vie, quoiqu'il soit très estimé des Orientaux. On sait seulement qu'il consacra sa vie à la piété, employa ses talents à célébrer les avantages et les délices de l'étude qu'il avait embrassée. Son recueil de ses poésies, très estimé chez ses compatriotes, n'est pas connu parmi nous. Le premier qui en ait paru, se trouve dans *cimen arabicum* publié à Rome en 1638 par Jean Fabricius, qui avait à Golius. (Voy. FABRICIUS 52.) Vriemoet l'a fait réimprimer en 1738, dans sa grammaire arabe intitulée *Arabismus*. Ce morceau contient quatorze vers. Les

œs. asiat. de sir W. Jones, offre extraits du dywan de Faredh, un petit poème qui a été recueilli par M. Wahl dans sa *Neue arabische Literaturgeschichte*. Enfin M. Silvestre a inséré dans sa *Chrestomathie arabe* le texte et la traduction française d'une pièce d'Ibn-Faredh, qui d'apprécier le mérite de ce poète, on y trouve beaucoup d'exemples dans les idées; et, après l'avoir restreint volontiers les poèmes à ce poète par W. Jones, surplu Aly, l'un des disciples d'Ibn-Faredh, on doit le recueillir de ses œuvres, nous apprend qu'il ne composait des poésies que dans des moments de loisir, et que quelquefois des voix lui dictaient. La bibliothèque de la ville de Tunis possède plusieurs manuscrits du dywan d'Ibn-Faredh. J—N.

IOUNIS. *Ÿoy.* **IBN-YOUNIS.** **KATIB.** *V.* **IBN-AL-KHATIB.** **KHALDOUN** (**WALIY-ED-DIN ZÉID ABBAS-AL-HAMMAM**), fils d'un médecin, et surnommé *Hadh-Aschbili*, littérateur et philologue célèbre, naquit à Tunis, l'an 752 de l'hégire (1352 de l'ère chrétienne) pour lequel il fut d'abord nommé d'*Ibn-Khaldoun*, sous lequel est généralement connu. Après avoir étudié, dans sa patrie, auprès d'un maître et des hommes les plus sages de son temps, l'Alcoran, les sciences, la grammaire, la poésie et l'arabique, il fut attaché, en 779 (1378), au général Moïse, fils de Talaïkin, qui exerçait une autorité presque indépendante. Son emploi consistait à écrire, sous ses caractères, sur les actes du gouvernement, la devise du cinquième de la dynastie des Abou Hafsides, le sultan Abou-Isak. Au milieu des troubles qui

agitaient l'Afrique à cette époque, Ibn-Khaldoun passa au service du souverain de Fez, Abou-Othman (ou, comme le nomme Casiri, Abou-Anan) Farès, fils d'Ali, fils d'Othman; et ce prince le combla de faveurs. Après la mort de Farès, il s'attacha au sultan Abou-Salem, aussi roi de Fez et d'une grande partie de l'Afrique septentrionale, et fut employé, par ce prince, dans sa chancellerie, à cause de la beauté de son écriture. Il servit encore successivement divers princes d'Afrique, jusqu'à ce qu'en l'année 784 (1382), il quitta tout-à-fait cette contrée, et se rendit à Alexandrie, et de là au Caire, où il fixa sa résidence, et enseigna publiquement dans divers collèges. En l'année 786 (1384), le sultan d'Égypte et de Syrie, Barkouk, le nomma chef des cadis de la secte de Malec en Égypte. Son intégrité, qui le portait à n'avoir, dans l'exercice de ses fonctions, aucun égard aux recommandations et sollicitations des hommes puissants, lui fit des ennemis; et le sultan, cédant à leurs instances, le destitua en l'année 787 (1385). En 801 (1398), il fut de nouveau promu à la même charge, et l'occupa jusqu'au commencement de 805 (1400). Il fut alors destitué, par le sultan Faradj, successeur de Barkouk; et il suivit ce prince, qui se rendit en Syrie pour s'opposer aux progrès de Tamerlan. Lorsque Tamerlan était campé devant Damas, Ibn-Khaldoun sortit de la ville, et se fit présenter au conquérant mogol, auquel il plut extrêmement, par l'agrément de sa conversation. Tamerlan ayant quitté la Syrie, Ibn Khaldoun revint au Caire. Si nous en croyons Ahmed-ben-Arabschah, historien arabe de Tamerlan, Ibn-Khaldoun, qui avait fait assez basement sa cour au conquérant mogol, et n'avait rien

cessaires, ou des développements que le lecteur pourrait désirer; les chapitres, aussi, ne sont pas toujours liés par des transitions bien sensibles. Nous avons déjà dit que ces Prolégomènes historiques ont été traduits en turc: l'auteur de cette traduction est Mohammed Pirizadéh, qui vivait sous le règne du sultan ottoman Achmet (Ahmed) III. On assure que ce traducteur a remédié aux défauts de l'original, et que, par des additions et des suppléments placés à propos, et qu'il a eu soin de distinguer de ce qui appartient à l'auteur, il a encore ajouté, sinon au mérite essentiel, du moins à l'utilité de l'ouvrage, et en a rendu la lecture plus agréable et l'étude plus facile. La traduction turque est, dit-on, d'un tiers, au moins, plus longue que le texte original. Pour achever de faire connaître les Annales d'Ibn - Khaldoun, nous devons dire encore que le deuxième livre traite de l'histoire des Arabes avant et après l'islamisme, jusqu'à la fin du VIII^e siècle de l'hégire, et que cette histoire est mêlée de notions plus ou moins étendues sur les Nabatéens, les Syriens, les Perses, les Juifs, les Egyptiens, les Grecs, les Romains et les Turcs. Le troisième livre est consacré à l'histoire des Berbers ou peuples indigènes de l'Afrique septentrionale, de leurs diverses tribus, et des dynasties qui se sont succédé dans ce pays. Ces deux derniers livres sont bien moins répandus que le premier, et ne jouissent pas de la même estime dans l'Orient. Nous ne savons s'il en existe quelques manuscrits dans les bibliothèques de l'Europe chrétienne. D'après le talent, l'érudition et la critique de l'auteur, on ne saurait douter qu'ils ne méritassent l'attention des Orientalistes, beaucoup plus que cette multitude de chroniques sèches et dé-

charnées, de compilations inférieures et d'abrégés faits sans goût et discernement, dont on a sur nos grandes bibliothèques. Ibn Khaldoun nous apprend lui-même qu'il composa ses Prolégomènes historiques en l'année 779 (1577), employa que cinq mois, qu'en les revit, y mit la dernière main, y ajouta les deux derniers livres, et forma ainsi proprement son ouvrage.

S. de S.

IBN-KHILCAN (SCHEMS-ABOU'LABBAS AHMED), célèbre écrivain arabe, descendant de la dynastie des Barmécides, par Malec, Djafer, l'illustre et malheureux vizir du khalife Haroun-al-raschi surnom d'*Ibn-Khilcan* lui fut donné à cause de son bisaïeul Khilcan, mais il convient d'observer que la manière de prononcer ce nom n'est pas la même: quelques orientaux le prononcent *Khallican*, d'autres *Khalican*. Ce nom, au surplus, n'est pas tout-à-fait étranger à la langue arabe. Ibn-Khilcan nous apprend lui-même qu'il était né à Arh en l'année 608 de l'hégire (1212 J.-C.) L'étude de la langue arabe, celle de la littérature, de l'histoire, de la jurisprudence, partagèrent son temps, et il se distingua dans différents genres de connaissances; il possédait surtout parfaitement la poésie; il réussissait très bien à la prose, et avait une critique sûre et pénétrante de poésies. Personne, dit-on, ne connaissait aussi bien que lui les usages de Motenabbi. Bohâ-eddin, le vizir de Saladin, fut un de ses élèves célèbres dont il prit les leçons. BOHADIN.) Ibn-Khilcan vint d'abord en Syrie, et passa de là en Egypte. En l'année 659 (1261) après avoir déjà rempli les fonctions de vizir au Caire, où il avait fixé sa

il fut promu à la dignité de kadhi de Damas; et il exerça large dans cette capitale de la avec autant d'intégrité que de jusqu'à l'année 669 (1270). é à cette époque, il retourna pte, et y remplit la place de cur dans un des collèges du jusqu'à ce que le sulthân lui de nouveau la charge de kadhi as, en 676 (1277). Le jour entrée à Damas fut une fête oute la ville, et il reçut les félics de tous les habitants. Schems-Sankar, gouverneur de Dayaut seconé le joug de l'obéiss- et s'étant révolté dans cette ntre le sulthân Kélaoun, Ibn- n autorisa sa révolte par un , c'est-à-dire par une consul-juridique, qui déclarait légi-guerre que Sankar faisait au t. Kélaoun étant rentré dans la sion de Damas, pronouça en : 679 (1280), contre Ibn- n, un arrêt de mort; mais bien-ès il donna une amnistie, dont avant profita. Toutefois il fut é par le gouverneur de la ville, nomma un successeur. Ibn- n était occupé à faire transporter ubles hors du palais qu'il habi-mme kadhi, et qu'il devait cé- lui qui le remplaçait, lorsqu'il un ordre du sulthân Kélaoun, s désapprouvant sa destitution, blissait dans l'exercice de ses us. Cependant il perdit de nou-ette charge au commencement née 680 (1281), et mourut, e simple particulier, à Damas, au encement de l'année suivante 1282). Le principal ouvrage Khilcan est un Recueil alpha- e des vies des hommes illustres, : *Wafayat alayan we anba ulzeman*, c'est-à-dire, les Décès

des personnages éminents, et les his- toires des hommes de ce siècle. Ce titre fait connaître assez exactement le plan de ce dictionnaire biogra- phique, dans lequel l'auteur a cru devoir joindre les vies d'un grand nombre des hommes distingués par quelque genre de mérite, avec lesquels il avait vécu, à celles des musulmans illustres des siècles précédents. Ibn-Khilcan a exclu de son ouvrage les compagnons de Mahomet; les *tabis*, c'est-à-dire les disciples de ces pre- miers musulmans, et les khalyfes, parce que l'histoire de ces derniers se trouvait dans un grand nombre d'écrits, et était généralement connue, et que celle des premiers n'intéressait qu'une certaine classe de lecteurs. Il ne s'est pas cependant rigoureusement astreint à cette règle. Ce fut au Caire, et en l'année 654, qu'Ibn-Khilcan commença à mettre en ordre et à re- cueillir en un corps d'ouvrage tous les matériaux qu'il avait précédemment amassés, et que leur grand nombre lui rendait à lui-même d'un usage peu commode. Il y a lieu de croire que l'ouvrage n'était pas achevé lorsque notre auteur se rendit en Syrie à la suite du sultan Bibars, en l'année 659: car, en terminant la vie de Yahya ben Khaled, il dit positivement qu'il est obligé de clore ici son recueil, quoique son intention fût d'enrichir encore de plusieurs articles la der- nière lettre de l'alphabet, à laquelle appartient le nom de *Yahya*. Il ajoute qu'il se propose de reprendre plus tard la continuation de son travail, d'employer beaucoup de matériaux informes qu'il possède encore, de se livrer à de nouvelles recherches, et de donner à son ouvrage une telle éten- due, qu'il puisse former dix volumes. Quoiqu'il n'ait point rempli ce vaste plan, il est certain qu'il a fait des ad-

avoir rempli son âme des idées sublimes que lui inspiraient les phénomènes célestes, il chantait en vers mélodieux, et accompagné de sa guitare, les regrets que lui faisait éprouver l'absence de sa maîtresse ou de quelques astres qui se dérobaient à ses regards. Ibn-Yûnis était très distrait, et d'une simplicité remarquable; en sorte que, lorsqu'il sortait, on était étonné de voir un si grand homme aussi négligemment vêtu. Il mourut le 4 de chawâl 599 de l'hégire (31 mai 1008 de J.-C.) J—x.

IBRAHYM, sultan ou empereur des Turcs, frère d'Amurath IV, resté seul rejeton de la tige impériale, fut proclamé empereur l'an de l'hégire 1049 (ou 1640). Ce jeune prince avait vingt-trois ans; mais pour le dérober aux soupçons et à la fureur de son frère, sa mère, la sultane Kiosun, lui avait conseillé de contrefaire l'imbécille. Ibrahim, sur le trône, prouva bientôt qu'il était plus cruel, plus injuste et plus tyrannique qu'insensé. Sous un aussi indigne maître, la nation ottomane brilla cependant de quelque éclat guerrier. Le siège d'Azof fut entrepris en 1641; et sur une insulte faite au pavillon musulman, les armes d'Ibrahim se tournèrent contre les Vénitiens, et la guerre de Candie commença. Cependant l'odieux sultan se livrait, au fond de son sérail, à tous les excès de la débauche et de la brutalité. Il n'épargna pas même la fille du muphti, qu'il fit enlever, et qu'il renvoya ensuite à son père avec mépris. Cet attentat fut le dernier qu'il commit avec impunité. Le chef de la loi unit son injure particulière à la vengeance publique. Tous les ordres de l'empire se soulevèrent contre Ibrahim; sa mère elle-même entra dans la conspiration: on le força de descendre du trône ottoman, qu'il souillait par

d'indignes excès; il retourna dans l'appartement qu'il occupait avant de régner: mais sa vie ne fut pas longtemps respectée; et au bout de quelques jours qu'il passa dans la fureur et le désespoir, il fut étranglé secrètement: son règne, ou plutôt le cours de ses cruautés et de ses vices avait été de neuf années, et se termina par une mort, digne récompense de sa vie, l'an de l'hégire 1059 (18 août 1649).

S—r.

IBRAHIM, le plus célèbre des juristes othomans, naquit à Alep, ainsi que l'indique le surnom d'Halepy sous lequel il est connu, vers la fin du 11^e siècle de l'hégire, ou du 12^e de l'ère chrétienne. Il fut élevé en Egypte, et vint ensuite à Constantinople, où il remplit les fonctions d'imam, de prédicateur et de professeur dans la mosquée du sultan Mohammed. Ibrahim mourut revêtu de ces emplois en 956 (1549), âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Sa renommée ne paraît pas avoir rien à redouter du temps; car elle est fondée sur un de ces titres qui attirent et perpétuent la reconnaissance des peuples. Depuis les premiers temps de l'hégire, où l'on commença à recueillir les traditions prophétiques, et les décisions des docteurs de la religion, qui les éclaircissaient, aucun juriconsulte ne s'était occupé de classer, de réunir en corps d'ouvrages, de concilier cette foule de livres canoniques dus à la piété des docteurs. Il en était résulté un très grand arbitraire dans l'allégation des témoignages, chacun appuyant ses opinions de décisions canoniques souvent opposées. En 1470, parut, sous le titre de *Durer* (pierres précieuses), le premier corps de droit, rédigé par le mollah Khosrou. Ibrahim, éclairé par les travaux de ce juriste, et son

lui, publia, sous le titre de *ka al-abhar* (con-), un autre code, outre les textes de la loi, les commentaires, opinions d'imans ou docteurs orthodoxes. « Ce code fut regardé d'Ohsson, qui fut le seul livre de droit observé dans l'empire, avec toutes les lois du culte extérieur, les lois civiles, morales, politiques, judiciaires, militaires et agraires. » Cet ouvrage qui a servi de base aux premiers volumes du *Code de l'empire ottoman* auxquels offrent seuls des additions. J—n. Soliman II, était Grand-vizir, dit-on, de l'illustre Mehmet. Enlevé dans son enfance, il fut élevé par des corsaires, et instruit dans les arts de la guerre, et ensuite admis dans le sérail, et y parvint au grade de vizir. Soliman ayant régné, en 1523, la garde donnée aux bostans se révoltèrent, et, sacré leur grand trésorier vers la principauté, en piller les trésors mit seul à la poursuite, tua de sa main ceux qui les animaient par leur cupidité, placé à la porte de la capitale empêcha d'y pénétrer le courage ayant été rap-
 porté, il récompensa l'insolence, en l'élevant à la dignité de vizir. Ibrahim accom-
 pagna dans son expédition
 et des prodiges de va-

leur, et reçut, en 1527, la main d'une des sœurs du sultan. Son mariage fut célébré avec une pompe inconnue jusqu'alors aux Turcs. Soliman l'admit à sa table, et le combla publiquement des témoignages de son affection. Le vizir reconnaissant s'appliqua de plus en plus à mériter les bontés de son maître. Il apaisa une sédition excitée par un kalender fanatique, dans la Natolie, et qui menaçait déjà les provinces voisines. Il défait cet imposteur dans un combat près de Césarée, le livra au supplice, et pardonna en même temps à tous ceux qui, trompés par ses promesses, avaient participé à la rébellion. L'année suivante, les habitants d'Alep, s'étant révoltés, égorgèrent leur pacha; à cette nouvelle, Soliman ordonna le sac de la ville : Ibrahim osa retarder l'exécution d'un ordre qui frappait également les innocents et les coupables; et Soliman, revenu d'un premier mouvement de colère, fut si satisfait de la conduite de son ministre qu'il lui fit donner un appartement dans l'intérieur du sérail, afin de pouvoir le consulter à tous les instants. Cependant Ibrahim, séduit, dit-on, par l'ambassadeur de Venise, engagea Soliman à porter une seconde fois la guerre en Hongrie, pour replacer sur le trône Jean Zapoli, que Ferdinand d'Autriche en avait chassé : mais, gagné ensuite par l'Autriche, il abandonna Zapoli, encore chancelant sur le trône qu'on lui avait rendu, et conseilla une invasion en Perse, sous le prétexte de punir les insultes de quelques gouverneurs des provinces frontalières. Cette guerre, entreprise contre l'avis de Roxelane, n'eut pas les résultats qu'Ibrahim avait annoncés. La nouvelle sultane profita de cette circonstance pour perdre un homme qui partageait avec elle le cœur de Soliman. Elle produisit des pièces qui

prouvaient qu'Ibrahym entretenait des intelligences avec l'Autriche: sa mort fut résolue; et Soliman, redoutant la vue d'un homme qu'il avait aimé si tendrement, le fit étrangler pendant son sommeil, en 1535. W—s.

IBRAHYM, vézir et favori d'Amurath III, était originaire de la Dalmatie. Il fut admis jeune dans le corps des janissaires, où il se fit remarquer par sa bonne mine. Nommé en 1585 pacha d'Egypte, il se rendit agréable à l'avaré Amurath en augmentant les contributions de cette province; il s'empara, par une perfidie, du pays des Druses, et y fit un immense butin, qu'il envoya à Constantinople. Amurath, en témoignage de satisfaction de la conduite d'Ibrahym, le créa vézir, et lui donna une de ses filles en mariage. Ibrahym remplaça, en 1587, Ferhad-Siaüs dans le commandement de l'armée, et fut chargé de continuer la guerre contre les Persans. Il se tint cantonné dans le Schirvan, assiégea quelques places peu importantes, mais n'osa jamais risquer une bataille qui aurait pu décider de la guerre. Un caprice d'Amurath lui ôta un emploi dont il était peu digne; et il fut nommé pacha de la Romélie. Son adresse à flatter les goûts de son maître soutenait son crédit: Ibrahym connaissait l'avarice d'Amurath; il lui conseilla d'altérer le titre de la monnaie, moyen par lequel il pourrait se procurer de grandes sommes. Les janissaires s'en plaignirent, et le sultan les apaisa d'abord en leur faisant distribuer de l'argent; mais enfin le soulèvement devint général. Les mutins investirent le sérail, demandant à grands cris la tête du pacha. Amurath chercha vainement à sauver son favori: les portes du palais allaient être enfoncées, lorsqu'il consentit à leur livrer le coupable

Ibrahym, qui eut la tête tranchée, sous les yeux du sultân, en 1590. W—s.

IBRAHYM - L'IMAM. L'histoire de ce personnage n'est point inutile à connaître parce qu'elle se lie à celle de la dynastie Abbasside, dont on pourrait le regarder comme le premier prince. Voici comment il acquit ses droits au khalyfat. On a vu à l'article ALY que l'opinion des musulmans s'était partagée touchant le successeur à donner à Mahomet. Un parti se forma en faveur d'Aly, et bientôt se divisa lui-même en plusieurs partis dont chacun portait à l'imamat un descendant de ce personnage. L'un de ces sectes reconnaissait pour prince légitime Mohammed surnommé *Ibne-alfanesyeh*; il se choisit pour successeur Abou Hachem Abd-allah, son frère. Ce dernier étant sur le point de périr, empoisonné par les khalyfes Omniades, transmit ses droits à Mahammed, arrière-petit-fils d'Abbas, et priva ainsi sa famille de l'imamat en faveur de celle des Abbassides. Mohammed reçut le serment de fidélité des partisans d'Abd-allah, et augmenta leur nombre; des hommes dévoués à sa personne, connus sous le nom de *Daï* ou missionnaires, se répandaient dans les provinces lointaines de l'empire de Perse et en Kharaçm surtout, appelaient secrètement les peuples à la révolte contre les Omniades dont ils démontraient la puissance illégitime, et ils les enrôlaient sous les bannières des Abbassides. Mohammed laissa trois fils en mourant, Ibrahym l'imam, Alsaffah et le célèbre Almansor. Ibrahym lui succéda; et, plus heureux que lui, il s'augmenta considérablement le nombre de ses partisans. A la vérité, sa fortune mit dans son parti deux hommes les plus habiles à la guerre.

et que cette époque ait vu un-ostem et Abou-salamah. ils affermissaient sa puissance, préparaient la manifestation Khoracan, l'autre à Kouzym vivait dans la retraite dans l'Arabie et de la Syrie, tant aux exercices les plus de la religion, sans négliger ses intérêts temporels, ses vertus morales et relinquant digne de la dignité. Elle était l'influence et la unique dans l'histoire de l'Arabie naissante, à laquelle la base, que les peuples de l'Arabie et du Khoracan, ne connaissent l'Ibrahim que le nom, de ses : ce qu'en affirmaient les : aient régulièrement à ses : tribut annuel, levaient, : des troupes de leurs propres pour la défense de ses Ibrahim put prévoir la grandeur de sa maison, mais ne fut, ou du moins ne jouit du qu'à l'ombre du mystère. Les : s'emparèrent de sa personne en 151 (751 de J.-C.), et le : ir avant les événements qui : ièrent du trône. J—N.

LYM-EFFENDI, Turk commandant du corps de l'uléma, dans les langues persane et occupa des emplois considérables dans l'empire; il avait autant de science que d'instruction : la lecture de l'Evangile le pénétra des vérités de la religion chrétienne; il abjura l'islamisme, et fut baptisé à : 1671. Il se retira à Venise, et la confirmation dans l'état. Jean-Baptiste des catéchistes : ans après, il prit l'habit dominicain et le nom de Paul-Effendi. Il laissa à la bibliothèque : S. Jean et de S. Paul beau-

coup de manuscrits arabes, persans et turks, notamment les quatre Evangiles traduits en arabe, les Psaumes de David, le Cantique des cantiques, et beaucoup d'autres livres du Vieux et du Nouveau Testament. Ce néophyte, et l'on n'en trouve guère parmi les Ottomans, mourut en 1697, âgé de cinquante-six ans. (*Hist. de la litt. des Turcs.*) S—Y.

IBRAHYM-KHAN-OGLI fut grand-vézir de Mahomet I^{er}. Lorsque ce prince mourut, l'an de l'hégire 824 (1421 de J.-C.), Amurath II. son fils et son successeur, était à Amasie; et la nouvelle de la mort du sultan, divulguée avant l'arrivée de l'héritier présomptif, pouvait causer les plus grands troubles en favorisant la révolte des pachas de province, à peine contenus sous un règne ferme et vigoureux. Ibrahim eut la prudence et l'adresse de tenir la mort de Mahomet I^{er}. secrète pendant quarante-un jours. Amurath, pénétré de reconnaissance, récompensa, dès qu'il fut monté sur le trône, la prévoyance et la fidélité du vézir : il l'honora lui et sa race du titre de khan, et permit à ses descendants, par une faveur signalée, de n'accepter aucun emploi public, loi à laquelle tous les Ottomans sont soumis dès qu'ils sont désignés. Les Ibrahim-khan-ogli n'exercent aucune fonction civile ou militaire; ils sont seulement, de père en fils, administrateurs de wakoufs, ou biens attachés aux mosquées : leurs richesses ainsi à l'abri des grandes charges, et par conséquent des disgrâces et de la confiscation, leur donnent le premier rang dans l'empire; ils s'en sont rendus dignes héréditairement par leur bienfaisance et leur amour pour le bien public. Soliman-le-Grand leur a confirmé leurs privilèges par reconnaissance et par

respect pour l'illustre Ibrahim-khanogly, que les ottomans ont immortalisé en l'appelant leur Ulysse. S—v.

IBRAHYM-MOLLAH, capitain-pacha, était simple levanti en 1702, à l'avènement d'Achmet III au trône des sulthans. Ce prince se déguisait souvent en imam ou en derviche, et se glissait le soir dans les cafés et les lieux publics pour entendre ce que le peuple pensait de ses ministres et de lui-même. Il entendit un jour Ibrahim se plaindre de ce que les vaisseaux turks ne revenaient jamais avec des prises, et jurer qu'il n'en serait pas ainsi s'il commandait seulement une galère. Le sulthan, dès le lendemain, lui fit donner un vaisseau à commander, avec injonction d'aller en course. Ibrahim rentra peu de jours après dans le port de Constantinople, ramenant une barque maltaise et une galiote génoise. Au bout de deux ans, Achmet III le fit capitain-pacha; et en 1713 il le nomma grand-vézir à la place de Soliman, que Charles XII, réfugié à Démotica, avait eu le crédit de faire disgracier. Ibrahim ne jouit pas long-temps de la faveur de son maître. Pour se rendre nécessaire, politique ordinaire à tous les vézirs, il résolut de continuer la guerre contre les Russes, et parut disposé à favoriser Charles XII. Brave, grossier, et fier à l'excès, sa protection était si insultante, que ce matelot, passant près de Démotica, envoya ordonner au roi de Suède de venir lui parler. Ce prince bizarre ne vit d'autre moyen d'accorder son intérêt et sa dignité que de se mettre au lit pour sauver le cérémonial. L'orgueilleux grand-vézir fut étranglé cette année-là même 1713, entre les deux portes. S—v.

IBYCUS, poète lyrique distingué, né à Rhégium, ville de l'Italie, voi-

sine de la Sicile, passa une partie de sa vie à Samos. Il était contemporain de Crésus, et florissait vers l'avant J.-C. Sa mort, et la vengeance dont elle fut vengée, ont reçu un nom célèbre. Passant dans le désert, il fut attaqué par des brigands qui le tuèrent; sur le point de mourir, il aperçut, au-dessus de lui, une légion de grues, et s'écria que ces oiseaux seraient ses vengeurs. Lorsque sa mort fut connue, on fit long-temps des recherches inutiles pour en découvrir les auteurs; et l'on avait perdu tout espoir, lorsqu'un jour on en aperçut sur la place publique de Cosa des gens qui, voyant passer des oiseaux, se disaient les uns aux autres : « Voilà les vengeurs d'Ibycus ». Ils furent arrêtés, confessèrent leur crime, et furent mis à mort. On avait laissé sept livres d'Odes, qui étaient fort estimées, nous en reste que quelques fragments qui ont été recueillis par H. E. et mieux encore par Fulvius Ursinus à la suite du recueil intitulé : *Ida nova novem illustrium semina*. Auvers, 1568, in-8°.

ICILIUS (Lucius). Voyez GILIE.

IDACE, surnommé *Clarus*, illustre, pour sa science et sa piété, évêque de Mérida en Espagne, vivait dans le iv^e. siècle, et, Fabricius on doit placer sa mort l'an 393. Il fut l'un des plus adversaires des priscillianistes; écrivit contre eux un traité intitulé *Apologeticus*, sans doute qu'il y faisait l'apologie de la doctrine de l'Eglise à l'égard de ces hérétiques. Cet ouvrage est perdu. — On ne doit point confondre IDACE-CLARUS avec un autre personnage du même nom, évêque d'Ossobona, et qui fit de grands efforts contre les priscill-

e-Sévère loue le premier sans restriction ; mais il fait du sien un portrait peu favorable (*lib. p. LXXIII*) : il n'avait, dit-il, rien de ravité que commande son état ; un homme plein d'audace, grand et robuste, impudent, aimant le luxe et le bien-être. — Un autre IDACE, évêque d'un siècle à l'évêque de l'autre, avait composé un *Traité de morale*, que plusieurs savants ont retrouvé parmi les ouvrages attribués à saint Athanase. Un autre IDACE d'Idace contre Varimade, évêque de Carthage, a été publié par George de Selve et le P. François Chifflet, sous le nom de Vigile, évêque de Carthage ; mais Joseph Anthelmi et le P. Montfaucon ont revendiqué ce traité pour Idace ; et les raisons dont ils se servent ne permettent guère de douter qu'il n'en soit réellement l'auteur.

W—s.

IDACE, évêque espagnol, né à Astorga dans la province de Galice, vers la fin du IV^e siècle, demeura en Espagne fort jeune, et son éducation fut négligée. Il conçut cependant le projet de s'instruire, et visita, dans son voyage, l'Orient, habité alors par une foule de pieux et savants solitaires.

Il y vit, entre autres illustres personnages, St. Jérôme, Euloge de Cordoue, Jean de Jérusalem et Théodoret d'Alexandrie. Idace fut élevé à l'épiscopat vers l'an 427 ; mais les historiens ne s'accordent pas sur le lieu qu'il a occupé ; les uns disent qu'il fut celui de Lamego, et d'autres celui de Chaves (*Aquæ-Flavie*), ville située à l'extrémité du royaume de Galice. Il fut député, en 451, vers le pape, comme commandant pour les Rois des Gaules, et il en obtint des secours contre les Suèves. Il fut chargé, par le pape St.-Léon, de négocier avec Torribius, évêque

d'Astorga, pour éteindre l'hérésie du priscillianisme, qui continuait d'infester les Asturies. Enlevé de son siège épiscopal en 461 par les Suèves qui ravageaient alors la Galice, il souffrit trois mois de captivité. Idace vivait encore en 468, puisqu'il a conduit sa *Chronique* jusque-là ; mais on ignore la date de sa mort. Cette *Chronique* commence à l'an 581, et comprend les règnes de Théodose-le-Grand et de ses successeurs jusqu'à Anthemius : elle est écrite d'un style dur et barbare ; mais les détails qu'elle contient sur les ravages des Goths et des Suèves en Espagne et dans les Gaules, la rendent intéressante. La *Chronique* d'Idace fait suite à celle de St. Jérôme ; et elle a été continuée, par quatre auteurs, jusqu'à l'an 1100. Canisius la publia, d'après un manuscrit défectueux, dans ses *Varia lectiones*, tom. II ; et elle fut reproduite, sans correction, par Scaliger, Fréd. Lindembrog, et Prud. de Sandoval : enfin le père Sirmond en donna une édition complète (Paris, 1619, in-8°), qui a servi de base aux nombreuses réimpressions qu'on en a faites dans les *Recueils des historiens* de Franco et d'Espagne, dans la *Biblioth. des Pères*, dans les *Conciles* d'Aguirra, etc. Le P. Sirmond joignit à son édition, des *Fastes consulaires*, attribués à Idace ; mais le manuscrit qu'il avait découvert n'était point complet. Le P. Labbe les a publiés, en entier, dans la *Biblioth. nova manuscript.*, tom. I^{er}. ; et ils ont été réimprimés depuis, par Ducange, dans son édition du *Chronicon paschale*, et par Aguirra, dans son *Recueil des conciles d'Espagne*, tom. II.

W—s.

IDES (ÉVÉARD - YSBRANTZ), voyageur allemand du XVII^e siècle, était né à Gluckstadt dans le Hol-

et mourut le 1^{er} avril 1759. Stollius donne la liste de ses travaux littéraires, parmi lesquels il suffira de citer : I. *Epistola singularia quædam de viginti viris doctis continens*, 1728, in-4°; réimprimée à la suite du n^o. V ci-après. II. *Brevis commentatio de doctis qui extra patriam, patriam invenerunt*, 1729, in-4°. III. *Dissertatio specimen bibliothecæ eruditum longævorum sistens*, 1750, in-4°. IV. *Lipenii bibliotheca realis juridica*, 1756, in-fol., qui fut suivie d'un supplément en deux parties, 1742, in-fol. La première édition de Lipenius avait paru en 1679; celle qu'en donna F. Guill. Struvius parut en 1720, et ce fut d'après celle-là que Ienichen fit la sienne; mais il corrigea beaucoup de fautes, augmenta l'ouvrage du double, et ajouta une table d'auteurs. Une édition plus récente a été publiée par Wendler, en 1757, 2 vol. in-fol., auxquels A. F. Schott ajouta un premier supplément en 1775, et Senkenberg un second supplément en 1789. Les noms des auteurs français y sont absolument défigurés. L. God. Mithin a publié à Breslau, chez J.-F. Korn, la 1^{re} partie d'un 5^e supplément à la *Bibl. realis juridica*, 1817, in-fol., qui s'arrête au mot *Conjugium*. V. *Epistole G. Majansii*, Leipzig, 1757, in-4°. La première édition de ces lettres avait été imprimée à Valence (Espagne), 1722, in-4°. A la suite de l'édition qu'il en a donnée, Ienichen a ajouté huit lettres de sa façon. VI. *Alex. Politi oratio de litterarum græcarum necessitate; recensuit et singularia quædam de A. Polito adject.*, 1757, in-4°. VII. *Continuatio Notitiæ auctorum juridicorum et juris arti inservientium*, 1758, in-8°. C'est la première suite de l'ouvrage de Beyer (Voy. G. FEYER, IV, 426).

VIII. *Singularia de Callistrato jurisconsulto*, 1742, in-4°. — IENICHEN (Gottlieb Frédéric) est auteur des ouvrages dont voici les titres : I. *Dissertatio de genesimantia*, Leipzig, 1699, in-4°. II. *Dissertatio de cultu heroïnarum sago vel togâ illustrium*, 1700, in-4°. III. *Historia Spinosismi Leenhosiani*, 1707, in-4°. IV. *Programma de Democrito philosopho*, 1720, in-4°. V. *Programma academicum in funere Luderî Menckenii*, 1726, in-fol. — *In funere J. B. Menckenii*, 1732, in-fol. — *In funere L. Chr. Crellii*, 1755, in-fol. — *In funere M. H. Griebner cum catalogo ejus scriptorum*, 1754, in-fol.; et de beaucoup d'autres opuscules. A. B—r.

IERMAK, conquérant de la Sibérie, était un chef de Cosaques, né au milieu du xvi^e siècle, vers les bords du Don ou du Tanais. S'étant, depuis, livré au brigandage, avec une troupe de cosaques indisciplinés, sur les bords du Volga, il fut poursuivi par les troupes d'Ivan IV; et il eût été puni du dernier supplice s'il avait été arrêté. Iermak, à la tête de 6000 hommes, ou plutôt de 6000 brigands, remonta la Kama, et parvint à la petite ville d'Orel. Là, il entend parler de la Sibérie, et conçoit l'espérance de la subjuguier, ou, du moins, de s'y enrichir. Il laisse 1000 hommes en arrière pour assurer sa retraite, établit une discipline rigoureuse parmi sa troupe, se procure des armes et des munitions, prend des guides et se met en marche. Il a d'abord à lutter contre la disette, puis contre les Vogoules et les Tartares. La campagne suivante, il trouve déjà son armée réduite à 1600 hommes. Sa valeur allait être soumise à de nouvelles épreuves. Il descend la Toura et parvient à Tourinsk : là régnait un prince qui do-

sur les Vogoules et les Tarla-pays. Ce prince rassemble qu'il a de sujets capables de les armes : mais ces peuples ne ssaient pas les armes à feu ; ils ispersés aux premières décharla mousqueterie. Après cette e facile, Iermak s'avance vers érie, et livre bataille au plus nt souverain tartare de cette e, qui faisait sa résidence sur e orientale de l'Irtich : il reste eur. Continuant de descendre ra, il entre dans le Tobol. Là , tient les efforts de six princes : la bataille dure plusieurs ; mais les cosaques dissipent leurs ennemis, et font un riche . Toutefois ils sont encore harlaux leur navigation sur le Toe ne fut qu'à force de courage, rent par stratagème, qu'Iermak t à surmonter tous les obstacles. eur lui laissa un passage libre. à l'embouchure de la Tyda, il une nouvelle armée de Tar-d'O-tiaks et de Vogoules. Mais it des armes à feu, et l'armée ie n'avait que des flèches ; elle sipée, de même qu'une seconde qui se présenta cinq jours après rivage. Précède toujours par la r, Iermak s'empara facilement petite ville nommée Karatelim, it un riche butin. Il entra enlaux l'Irtich, malgré les efforts artares. Redoit dès-lors à 500 es, il n'était point encore au de la puissance de ses ennemis. urs fois ses cosaques délibèrele retourner sur leurs pas ; mais ujours prévaloir le parti le plus eux. L'hiver, et la crainte de te, lui firent desirer une affaire re. L'occasion s'en présenta bien. Tartares reparurent, en plus nombre, commandés par leur

khan en personne : ce khan fut défait, et ne songea plus qu'à sauver ses jours par la fuite, abandonnant Sibir, sa capitale. Iermak s'y établit en 1580, et soumit les nations d'alentour plutôt par la douceur que par la terreur, dont il n'avait plus besoin. Chaque jour, de nouveaux chefs tartares venaient se soumettre à sa domination. Il fit prêter serment à ses nouveaux sujets, et leur imposa des tributs de pelleteries. Il régna enfin ; mais il ne restait, autour de lui, que peu d'hommes de sa nation, et il voyait, en outre, ses munitions de guerre s'épuiser. Il prit alors la résolution d'informer la cour de Russie de sa conquête, sûr du pardon de son ancienne faute après le service qu'il venait de rendre. Il envoya une ambassade au czar, avec un riche présent de pelleteries. Le député partit, avec une escorte, au mois de décembre 1581, voyageant en partie sur des traîneaux tirés par des chiens. C'était au moment même où Ivan, redoutant les attaques du khan de Sibérie, aspirait à terminer ses jours en paix : l'heureuse nouvelle qu'apporta l'envoyé cosaque fit succéder aux craintes de la cour la joie d'une acquisition de la plus grande importance. Les cosaques ne demandaient que leur grâce. Ivan leur prodigua de grandes récompenses, et joignit aux présents dont il chargea le député, pour Iermak, une pelisse qu'il avait portée lui-même : c'était l'un des plus grands honneurs que le souverain pût accorder. Pendant que Iermak obtenait tant de grâces de la cour, il s'en rendait plus digne encore par de nouveaux exploits. Des hordes entières venaient lui rendre hommage ; il en subjuguait d'autres par les armes ; il descendit en vainqueur jusqu'à l'embouchure de l'Irtich pour affermir sa conquête. De grands revers sui-

virent tant de prospérité. Le czar lui avait envoyé 500 hommes de renfort; mais la disette les fit presque tous périr : la révolte de plusieurs peuplades d'Ostiaks et de Tartares mit bientôt Iermak sur le penchant de sa ruine. Ses ennemis vinrent assiéger Sibir, bloquant la place de tous côtés, et résolus de la réduire par la famine. Iermak, n'ayant plus de ressource que dans le désespoir, surprend les ennemis dans une sortie nocturne, et les disperse le lendemain dans une bataille. Les Tartares et les Ostiaks se soumettent de nouveau à la Russie. Tout le bas Irtych était subjugué; mais les peuples du midi de ce fleuve n'avaient pas encore senti les armes d'Iermak. Il s'y porte avec 300 hommes d'élite; et ses pas continuent d'être marqués par des victoires. Dans le cours de ses conquêtes, un prince tartare, voulant mériter la clémence du terrible cosaque, vint au-devant de lui, se reconnut son tributaire, et lui offrit sa propre fille. Le nouveau Scipion refusa cette dernière libéralité du Tartare, et défendit aux siens de toucher à la jeune princesse. Il retournait sur ses pas, lorsqu'attiré dans un piège par Koulichoum, le seul khan qui ne se fût pas soumis, il fut attaqué à l'improviste, et eut la douleur de voir périr presque tous ses cosaques; il fut du petit nombre de ceux qui s'ouvrirent un passage l'épée à la main : déjà ses jours étaient en sûreté; mais, en sautant sur une barque qui était un peu éloignée du rivage, il tomba dans la rivière, et fut entraîné par le poids de deux superbes cottes de maille que lui avait envoyées le czar. Ainsi périt, en 1583, ce cosaque célèbre, qui, par les services qu'il rendit à la Russie, mérita d'être placé au nombre de ses héros. Il découvrit et conquit la Sibérie; mais,

après sa mort, il fallut encore domination russe, deux règnes cessifs pour s'y affermir. Ivan n pu apprendre que les premiers s d'Iermak. B—

IEZELER (CHRISTOPHE) quit à Schaffhouse en 1734 mourut en 1791. Porté dès sa nesse vers les études mathématiques il quitta bientôt son état de pe pour se rendre à Berlin, où il fita beaucoup des leçons du Euler. Après avoir voyagé en F en Allemagne et en Angleterr revint dans sa patrie. Il y fut d' nommé architecte de la ville: en la chaire de mathématiques, au nase de Schaffhouse, lui fut cc Il a donné la *Description du veau pont* (brûlé depuis) de ville, et le *Plan d'une maison orphelins*, à la fondation de la il avait employé la plus grande de sa fortune, une somme d'er 20,000 francs. Durant sa vie, fut l'administrateur gratuit. U

IEZDEDJERD I (en ancien san IEZDERD, et en arménien GERD), roi de Perse, de la étie des Sassanides, fils de Scha III, monta sur le trône en l'an après la mort de son frère Bahra surnommé *Kermanschah*. Il que le gouvernement d'Iezdedj très dur et tyrannique; car le sans lui donnent les surnoms d *rouikar* et de *Pejehkar*, qui fient *méchant*; les Arabes l'app *Athim*, ce qui revient au même. voit pas cependant, par ce que l'h nous a conservé de son règne, e mérite des épithètes aussi injur Il est à croire que ce fut la favor accorda aux chrétiens, pendant la durée de son règne, qui méce les mages, et put contribuer à dre odieux à ses sujets. Iezd

avec les Romains penurée de son règne ; et de son temps , uni-empires , furent tels , Arcadius lui confia l'an 408) la tutelle éodose - le - Jeune. Ce ar Procope , quoique ar Agathias , s'accorde la profonde paix dont eux empires à cette époque ont été autrement , le roi urellement ennemi des arait pas manqué de te occasion pour faire nquêtes pendant que entre les mains d'un i contraire , on ne voit lerd ait jamais commis stilité , et les chrétiens s protégés par lui ; ce certainement pas fait , nemi des Romains. Le roya à Constantinople arques , nommé Antioit chrétien , pour sur-n nom , l'éducation du ranquille du côté des rderd jouit sur le trône nde paix. En l'an 414 , bhpour , ou Vrrham - d'Arménie , de la race qui avait été son vassal , un règne de vingt et laissait pour héritier fant de dix ans , ap-. Le patriarche Sahag , e branche de la race vint alors à Ctésiphon , tation des grands de la supplier lezdedjerd de pour roi Khosrou ou re de Bahram - Sahah - t déjà régné en Armé- té dépossédé de la cou- ahpour III , pour avoir ace avec les Romains

sans sa participation. Depuis cette époque , il était resté enfermé dans le château de l'Oubli en Susiane. lezdedjerd consentit sans peine à satisfaire le vœu des princes arméniens ; il leur rendit leur ancien roi , et le renvoya dans sa patrie. Khosrou ne jouit pas long-temps des bienfaits du prince sassanide : il mourut environ huit mois après son retour dans ses états. Comme il n'avait point d'enfant , et que le fils de son frère n'était pas encore en état de gouverner , lezdedjerd lui donna pour successeur le second de ses fils , Schahpour , qu'il envoya en Arménie avec une puissante armée , et un grand nombre de princes qui étaient depuis long-temps captifs en Perse. Les Arméniens se soumi- rent à regret à ce prince étranger , qui ne put jamais y affermir sa puis- sance , ni se concilier leur affection. Les rapports d'amitié , qui , depuis le commencement du règne d'lezded- jerd , subsistaient entre l'empire ro- main et le royaume de Perse , avaient contribué puissamment à favoriser la propagation du christianisme dans l'intérieur de la Perse ; et l'on ne voit pas que le prince sassanide ait pris aucune mesure pour s'y opposer. Le nombre des chrétiens s'accrut consi- dérablement , et ils jouirent de la plus entière liberté. St. Marontha , évêque de Martyropolis dans la Mésopotamie , qui résidait auprès du prince en qualité d'envoyé de Théodose-le-Jeune , était parvenu , par ses vertus , sa piété , et ses connaissances dans la médecine , à s'acquérir tellement la faveur du roi , que les mages , alarmés , crai- gnirent pour leur religion : ils rem- plirent le royaume de leurs plaintes , et répandirent le bruit qu'lezdedjerd vou- lait embrasser la religion chrétienne. Le roi , irrité , en fit punir plusieurs ; ce qui ne servit qu'à augmenter le mécon-

tement de ses sujets. Les chrétiens convoquèrent, en 414, un grand concile dans la capitale même. Il fut présidé par St. Maroutha et par Iaballaha, patriarche de Ctésiphon ; et tous les évêques, qui y assistèrent, adoptèrent la profession de foi du concile de Nicée, qui n'était pas généralement reçue par les chrétiens dispersés dans l'Orient hors des limites de l'empire romain. Il est à croire qu'ils auraient continué à jouir de la même liberté sous le règne de ce prince, sans le zèle imprudent d'Abdas, évêque de Suse, qui détruisit un temple du Feu. Le peuple et les mages, irrités, massacrèrent les chrétiens, et murmurèrent de tous côtés contre la faiblesse de leur roi. Pour apaiser leurs plaintes, Iezdedjerd ordonna d'emprisonner plusieurs chrétiens, et de faire des recherches contre d'autres ; mais il paraît que la persécution ne fut pas bien rigoureuse ; car l'évêque Abdas, qui en était l'auteur, ne périt que sous le règne suivant. Vers le même temps, Iezdedjerd fit une chute de cheval, qui causa sa mort en l'an 419, après un règne de vingt et un ans. Aussitôt que son second fils Schahpour, roi d'Arménie, apprit sa maladie, il abandonna son royaume, et vint à Ctésiphon pour tâcher de régner après la mort de son père ; mais les grands, qui détestaient Iezdedjerd, ne se souciaient pas d'avoir un de ses fils pour roi. Schahpour n'arriva qu'après la mort d'Iezdedjerd ; et il périt lui-même empoisonné quelques jours après. On proclama roi Khosrou ou Chosroès, fils d'Ardeschir II, au préjudice de Bahram, fils aîné d'Iezdedjerd, que son père avait envoyé à la cour de Mondar, roi arabe résidant à Hirah. S. M—r.

IEZDEDJERD II, surnommé *Nerem* (le *Doux*), fils et successeur de Bahram V, monta sur le trône de

Perse en l'an 439 de J.-C. Mihir-Nersch, qui avait occupé, sous le règne de son père, la place de premier ministre, et avait ensuite été disgracié, fut rappelé par le nouveau roi, et chargé de l'administration des affaires du royaume. Peu après son avènement, l'empereur Théodose-le-Jeune crut trouver, dans cette circonstance, l'occasion de s'affranchir des subsides onéreux qu'il était obligé de payer pour conserver la paix avec les Perses, et qui servaient à solder les troupes chargées de défendre les défilés du Mont-Caucase contre les irruptions des Huns. Iezdedjerd fit aussitôt entrer son armée en Mésopotamie, sous la conduite de Mihir-Nersch, tandis que d'autres troupes s'avançaient par l'Arménie pour entrer dans l'Asie mineure. L'appareil de toutes ces forces épouvanta Théodose, qui s'empressa de réparer tous les griefs dont il s'était rendu coupable contre la Perse, et renouvela la paix, qui ne fut plus violée par l'un ni l'autre prince. Iezdedjerd était très attaché à la loi de Zoroastre ; et il voulait y soumettre tous les peuples de son empire. Son ministre, Mihir-Nersch, qui avait été mage, l'excitait toujours à prendre un parti extrême. Iezdedjerd ne s'y décida cependant qu'avec beaucoup de répugnance, parce qu'il craignait de porter à la révolte les chrétiens, qui étaient fort nombreux dans plusieurs parties de ses états. Enfin, en l'an 442, il envoya en Arménie Mihir-Nersch pour y établir le culte du Feu, et il le fit accompagner par un grand nombre de prêtres et de soldats. Varavaghan, gendre de Vasag, prince des Siouniens, vint aussitôt le joindre, renouça au christianisme, et promit de le seconder dans tous ses projets. N'osant employer la force, Mihir-

appela auprès de lui tous les arméniens, ibériens et albanais sous prétexte d'accompagner dans une guerre contre les Ephthalites, à l'orient de l'Asie. Pendant plus de six ans, les princes arméniens firent contre les Huns, et rendirent de grands services au roi de Perse; mais on ne put en aucune façon les faire renoncer à leur religion. Mibir-Nerseh, lassé de cette situation, manifesta enfin hautes ordres qu'il avait reçus de l'empereur; les menaces, les présents, les promesses, rien ne fut épargné pour gagner ou pour épouvanter les arméniens; tout fut inutile, et la nation montra la plus vive opposition à l'apostasie; mais enfin, réduits à l'extrême, le général et quelques-uns des princes firent, pour sauver leur vie, ce qu'on leur demanda; puis, sur l'ordre du roi, ils firent abjuration et s'acquittèrent de toutes les cérémonies prescrites par la loi de l'empereur. Content de leur soumission, l'empereur les renvoya en Arménie avec une grande quantité de soldats persans et beaucoup de matériel pour détruire tous les temples chrétiens, et pour propager, dans tout le pays, le culte du Feu. D'autres arméniens abandonnèrent la foi chrétienne, et signalèrent leur zèle par les plus cruelles dévotions. A cette triste nouvelle, le peuple arménien courut aux armes: le patriarche et tous les évêques se préparèrent au martyre; et l'Arménie paraissait menacée des derniers jours, quand le général Vartan, fatigué de sa faiblesse, s'enfuit secrètement du camp des Persans, et alla chercher le patriarche Joseph, et lui amèrement sa coupable apos-

tasie: il se jeta à ses pieds pour obtenir son pardon, et jura devant lui, ainsi que tous ceux qui avaient partagé sa faiblesse, de vaincre ou de mourir pour la foi de ses ancêtres. Empressé d'accomplir ses serments, Vartan rassembla toutes ses forces, fit un appel pour réunir sous ses drapeaux tous les autres princes arméniens: bientôt il se vit à la tête de cent mille guerriers, marcha contre les étrangers et les apostats, les mit dans une déroute complète, brûla les temples qu'ils avaient élevés, et fit périr dans les supplices tous ceux qui avaient échappé au glaive. Tandis que Vartan vengeait ainsi son pays, et que, par ses triomphes, il faisait oublier à ses compatriotes un seul instant d'erreur, les princes des Albanais étaient aussi tourmentés par les ordres du roi de Perse: instruits des victoires du général arménien, ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui demander du secours contre les Persans qui avaient inondé leur pays de troupes, et qui voulaient y détruire entièrement la religion chrétienne. Avant de marcher au secours des Albanais, Vartan et ses confédérés résolurent d'envoyer demander l'appui de l'empereur Théodose, pour résister avec plus de succès au roi de Perse, qui se préparait à venger les revers qu'il avait éprouvés. Théodose mourut vers cette époque; et son successeur Marcien, trop occupé des querelles religieuses qui déchiraient alors son empire, ne pensa pas à secourir les Arméniens dans la lutte inégale qu'ils avaient à soutenir contre les Persans. Réduits à leurs seules forces, les Arméniens résolurent de périr tous plutôt que de souffrir que l'on portât la moindre atteinte à leur religion: ils firent une très grande levée d'hommes, et formèrent trois

armées. Nerschalipour , prince des Ardrouniens , eut le commandement de la première , et fut placé sur les frontières de l'Atropatène pour arrêter les Persans. Vartan et les Gamsaragans eurent la seconde , pour aller délivrer les Albaniens. Le marzban Vasag , avec la troisième , devait défendre l'intérieur du pays , et former la réserve. Vartan , avec son armée , se mit en marche pour s'approcher de l'Albanie : il vainquit , sur les bords du Cyrus , le général persan Sebokhd , se rendit maître de tout le pays , ouvrit le défilé de Derbend , et appela les Huns à son secours. Pendant que Vartan se couvrait de gloire sur les bords du Cyrus et de la mer Caspienne , Vasag , qui depuis long - temps était secrètement d'intelligence avec Iezdedjerd , profita de l'éloignement de Vartan pour jeter le masque , et renoncer au christianisme. Dizts , prince des Pagratides , Katschouï , prince des Khorkhorouniens , ainsi que beaucoup d'autres , suivent son exemple , et embrassent avec chaleur le parti du roi de Perse. Ils réunirent leurs forces , ouvrirent l'entrée de l'Arménie aux étrangers , ravagèrent ce pays , détruisirent presque entièrement la ville d'Artaxate , et mirent à feu et à sang la province d'Ararad. Irrité de cette trahison et de ces dévastations , Vartan revint de l'Albanie , et dévasta de son côté toutes les possessions de Vasag et de ses adhérents. Au printemps de l'an 451 , Meschgan Niousalavard , général des armées d'Iezdedjerd , entra dans l'Arménie : Vartan et les autres princes , restés fidèles à leurs serments , coururent aux armes , et marchèrent à la rencontre des Persans et du perfide Vasag. Vainement ils déployèrent le plus grand courage. Accablés par le nombre de leurs adversaires , ils fu-

rent complètement défaits sur les bords du fleuve Deghmod , dans la province d'Ardaz , sur les frontières de l'Atropatène ; et Vartan fut tué au milieu de la mêlée avec la plupart des princes. Après cette impo-
victoire , les Persans pénétrèrent sans obstacle dans toutes les parties de l'Arménie ; Hunaïcag , frère de Vartan , voulut , avec quelques soldats , s'opposer à leurs progrès : ses efforts furent inutiles ; et il trouva , comme son frère , une mort glorieuse en combattant ses ennemis de son dieu et de son pays. Rien ne fut plus capable d'arrêter leur marche triomphante. L'Arménie entière subit le joug des vainqueurs ; il n'y eut que quelques Arméniens qui préférèrent la misère et l'exil au clavage , et qui se réfugièrent dans l'empire grec. Le patriarche Jean , les principaux évêques et beaucoup de prêtres , furent emmenés en Perse , et y obtinrent le titre de martyre. L'Arménie fut soumise à la puissance d'Iezdedjerd , et pacifiée par Adroumizchagan , successeur de Vasag accusé de liaisons criminelles avec les Grecs , fut condamné à mort malgré les services qu'il avait rendus au roi. Pour que rien ne troublât la tranquillité , on envoya en Perse les veuves et les enfants des princes qui étaient morts en combattant , que plusieurs souverains qui survécurent à leur défaite , et dont la présence en Arménie pouvait inspirer des craintes. Ces personnages furent presque tous en Perse : échappa que quelques-uns , qui restèrent dans leur patrie sous le règne de Firouz , fils d'Iezdedjerd. Ce prince , vers la fin de sa vie , se relâcha de sa rigueur envers les chrétiens et mourut en paix en l'an 457 , après un règne de dix-huit ans et qu-

1 second fils, Hormisdas, était à son aîné Firouz, lui S. M—n.

ADJERD III, fils de Sche-petit fils de Khosrou-Parwiz, roi de Perse de la race des s, monta sur le trône, le 16 n 652, après la mort de son roukh-zad, qui avait été né par les grands de l'état, égne de quarante jours. L'au-on élévation fut le général, fils de Djarhormouz, gou-le l'Atropatène, qui, par ses litaires, s'était rendu célèbre troubles de la Perse. L'em-biré par des divisions in-était loin de son ancienne, et menaçait ruine de tous neuf princes, depuis la mort le Khosrou-Parwiz, s'étaient ur le trône dans l'espace de trois ans. Iezdedjerd s'ef-faire disparaître les traces de malheurs, et de rendre à son la puissance qu'il avait eue rois ses aïeux. Lors de son it, il eut à combattre contre de sa famille nommé Hor-qui lui disputait la couronne, it peu après en combattant. Iezdedjerd s'occupa ensuite er les abus qui s'étaient in-lans la religion sous le règne de ses prédécesseurs, ce qui ita un grand nombre de ses r, dans ses réformes, il eut ur but de mettre en faveur opinions particulières, que er la loi de Zoroastre à sa rimitive. En conséquence de vations, il fit rassembler un mbre de savants qu'il chargea ger les erreurs qui s'étaient lepuis long-temps dans le ca-

Il changea, par suite de la que l'on fit alors, la manière

de diviser l'année, en usage chez les Persans depuis une longue série de siècles, abolit les dénominations usitées des mois et des jours, substituant à des noms d'anges et de génies célestes, ceux d'objets ou de propriétés physiques; il voulut que tous ces changements fussent l'époque d'une nouvelle ère, dont il fixa le commencement au 16 juin 652, jour de son avènement au trône. Tous ces changements causèrent beaucoup de mécontentements parmi ses sujets, et ne contribuèrent sans doute pas peu à amener la destruction du royaume des Sassanides. Il n'est resté de toutes ses institutions, que l'usage de son ère, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours chez les sectateurs de Zoroastre. Quand la grande lutte qui décida de l'empire et de la religion des Persans se fut engagée, les sujets d'Iezdedjerd ne montrèrent pas le courage et la fidélité qu'ils auraient déployés sous un autre prince. Iezdedjerd ne manquait cependant pas de talents: quoiqu'il ne paraisse pas avoir eu beaucoup de courage militaire, nous verrons qu'il fit tout ce qui était convenable pour sauver son empire du joug des Arabes, et qu'il n'y eut que l'enthousiasme et l'opiniâtreté des musulmans, qui aient pu l'emporter sur la sagesse de ses mesures. Peu après la mort de Mahomet, sous le khalifut d'Abou-bekr, les Arabes avaient déjà une fois attaqué la Perse, pendant que Pourandokht, fille de Khosrou-Parwiz, était sur le trône: mais tous leurs exploits alors s'étaient bornés à quelques incursions sur le territoire persan, du côté du désert, ou à attaquer Mondir, roi de Hirañ, vassal des rois Sassanides. Sous le khalifat d'Omar, les Arabes songèrent sérieusement à envahir la Perse; et ils couvrirent de leurs troupes les rives de l'Euphrate. En l'an

634, Abou-obeïda le Thakéfité, Moutauna, Amrou et Salith, entrèrent dans l'Yrak, sur les terres du roi de Perse, repoussèrent Hormouz-Djadou qui était chargé de défendre cette frontière, et s'avancèrent jusqu'à l'Euphrate. Lorsqu'ils furent sur les bords de ce fleuve, plusieurs des chefs furent d'avis des'y arrêter, et d'envoyer demander des secours au khalyfe afin de pouvoir pousser plus loin leurs conquêtes : mais le général Abou-Obeïda résolut de tenter le passage, malgré les représentations de ses compagnons d'armes, et il l'effectua à Koss-almatef, lieu dépendant de Koufah. Iezdedjerd, informé de ces actes d'hostilités, rassembla une armée, et donna ordre à son général Roustam de repousser ces barbares. Quand Roustam fut en leur présence, il déclina d'en venir aux mains avec eux : les croyant indignes de sa valeur, il se contenta de leur envoyer Firouz, un de ses officiers, pour leur signifier l'ordre de se retirer du territoire persan, s'ils ne voulaient éprouver la colère du roi des rois. « Tous les peuples révèrent
 » mon maître, leur disait-il ; c'est le
 » souverain de l'Orient, le rejeton glorieux de Feridoun, d'Ardeschir et de Khosrou-Anouschrewan, dont la puissance a fait trembler l'univers.
 » Qui êtes-vous ? quel est votre souverain ? quels sont ses aïeux, ses titres, ses droits et ses états ? Nous ne voyons qu'un général nu, qui commande à des soldats aussi nus que lui ? Pourquoi quittez-vous vos déserts ? que venez-vous chercher dans la Perse ? Pourquoi attaquez-vous un prince que vous devez respecter comme votre maître ? » Le compagnon du prophète se contenta de lui répondre : « Nous ne voulons rien de la Perse ni de son roi. Le prince des fidèles, vicairé de l'envoyé de

» Dieu, nous a chargés d'annoncer la loi aux peuples de la terre.
 » Persans et leur prince venez reconnaître ses sublimes vertus : vous serez nos frères ; sans cela vous renverserez le trône d'Izdedjerd ; sa race sera détruite ; vous serez dévastés, ses peuples tués, et l'on ne verra plus dans la Perse que des ruines et des débris. » Moghaïrah fut envoyé au camp des Persans par l'ambassadeur d'Abou-Obeïda. « La parole est sur vous, dit-il en entrant dans la tente de Roustam, si vous voulez résister à l'islamisme ; sinon, point. » Le général persan renvoya l'ambassadeur avec mépris, et se prépara à rejeter par la force les Arabes dans leurs déserts. Les armées en vinrent bientôt aux mains et combattirent avec le plus acharnement : l'avantage du nombre et des armes était en faveur des Perses. Les Arabes, presque sans armes défensives, ne purent résister aux flèches de leurs ennemis, ni donner la mort à leurs rivaux ; pendant leur valeur et leur courage suppléaient à tout. L'honneur de mourir martyrs les consolait de ne pas tenir la victoire, qu'ils seraient venus à bout d'arracher à leurs ennemis, si les Persans ne les eussent attaqués par leurs éléphants. La nouvelle attaque décida de la victoire. Les Arabes ne purent résister de ces animaux qui leur étaient inconnus ; la terreur se répandit dans leurs rangs : Abou-Obeïda, sous les pieds d'un de ces éléphants, et sa mort décida de la victoire. Les Arabes, qui repassèrent l'Euphrate, se réfugièrent dans le désert. Les Arabes appelèrent cette bataille des éléphants. D

d'Abou-Obéïda, voyant le général persan ne le pour-
 pour achever leur défaite,
 il retourné au contraire à
 rassembla les Arabes dis-
 int attaquer jusqu'à Hirah,
 de Mibironich, que Rous-
 laissé pour défendre les
 batailles de l'Euphrate : il fut
 tué dans un premier com-
 il se vengea dans une se-
 re, où il blessa de sa main
 persan. Il n'osa cependant
 ce succès, tenter le pas-
 uphrate; il se contenta de
 ursions sur les terres du
 la fin de l'an 635, le kha-
 rassembla une armée très
 , composée des plus illus-
 gnons du prophète, et des
 plus vaillants, et leur joi-
 u d'Azd toute entière : elle
 us plus puissantes de l'Ara-
 était venue volontairement
 n pour prendre part à cette
 . Omar donna le commande-
 ments ces forces à Saad, fils
 is, lui ordonna de passer
 : de prendre Madaïn, ca-
 la Perse, et de détrôner
 l, ou de le contraindre à em-
 islamisme. Le prince Sassa-
 ormé de ce nouvel arme-
 mit de grandes forces pour
 cette invasion, et en donna
 ndement à Roustam, déjà
 des Arabes. Cet habile gé-
 perdit pas un instant : il
 e suite en campagne, sans
 temps aux ennemis d'entrer
 rres du royaume; il passa
 te, et vint chercher les Musul-
 que dans le désert. Les deux
 ient bientôt en présence, à
 , près d'un canal dérivé de
 te, qui amenait les eaux de
 , dans le désert, jusqu'à Hi-

rah. On ne tarda pas à en venir aux
 mains. On se battit pendant trois jours
 avec la plus grande opiniâtreté de part
 et d'autre : enfin la victoire se déclara
 en faveur des Arabes; et Roustam
 fut obligé de faire sa retraite à travers
 le désert. Tous les trésors du général,
 et le fameux étendard *Dirfesch-Ga-
 wiany*, qu'on supposait avoir plus
 de deux mille ans d'antiquité, et que
 l'on regardait comme le *palladium* du
 royaume, tombèrent au pouvoir du
 vainqueur, qui les envoya au khalife
 comme des témoignages irrécusables
 de sa victoire. Roustam fut attaqué
 dans sa retraite avant d'avoir repassé
 l'Euphrate; et il périt de la main d'un
 chef arabe, nommé Halal, fils d'Alka-
 mah. La bataille de Kadesiah, qui
 décida du destin de l'empire persan,
 fut livrée en l'an 636. La suite de la
 guerre ne fut plus qu'un enchaîne-
 ment de succès pour les Arabes, qui
 passèrent l'Euphrate sans difficulté,
 battirent encore les Persans à Bou-
 hairadjian, marchèrent ensuite vers
 la capitale de l'empire, prirent en
 chemin Sabath ou *Vogolesia*, s'avan-
 cèrent jusqu'au bord du Tigre, où
 ils se rendirent maîtres de Naba-
 schir, qui formait la partie occi-
 dentale de Madaïn, et ils s'y arrê-
 tèrent. Ils n'osèrent pas d'abord tenter
 le passage du fleuve, en présence des
 armées persanes qui étaient campées
 sur la rive opposée; ils restèrent pen-
 dant vingt-huit jours en présence de
 Madaïn : ils se décidèrent enfin à tra-
 verser le fleuve. Khordad, frère de
 Roustam, fut vaincu en s'y opposant,
 et contraint de faire sa retraite du côté
 de la Médie. Madaïn, laissé sans dé-
 fense, ne tarda pas à tomber au pou-
 voir des Musulmans en l'an 636 : ils y
 trouvèrent des trésors inappréciables.
 Iezdedjerd, en apprenant la défaite
 du frère de Roustam, abandonna pré-

cipitalement sa capitale, et s'enfuit à Holwan, sur la route qui conduit de Madaïn dans la Médie, par le défilé des montagnes appelées *Zagrus* par les anciens. Il s'y occupa des moyens de rassembler de nouvelles forces, pour repousser les Arabes, et les chasser de ses états, en les attaquant à la fois sur tous les points par lesquels ils voulaient pénétrer dans son royaume. Khordad fut placé en avant d'Holwan, pour défendre l'entrée de la Médie, contre Saad, fils de Wakas : le corps de troupes qu'il mit sous ses ordres, était le plus considérable de tous. Mihran fut opposé à Djerir Bahely, qui s'avancait au midi de Madaïn. Hormouzan fut chargé de protéger le Khouzistan ou la Susiane, contre Abou - Mousa Aschari, qui avait fait la conquête de la Mésène et des bouches du Tigre, interceptant par ce moyen toutes les communications de la Perse par mer. Schahroukh devait défendre les frontières du Farsistan contre Abou-Aly le Thahéfite, qui, ayant passé le Tigre, voulait pénétrer dans l'intérieur du royaume par les montagnes de la Susiane. Enfin c'était à Firouzan, placé plus au nord, qu'était confiée la défense du gouvernement de Nehawend, et des approches de la Médie, contre Nooman, fils de Moukarren le Mazenite, qui s'avancait à travers la Mésopotamie. Après avoir fait toutes ces dispositions, lezdedjerd se replia sur Ispahan avec ses ministres, sa famille, ses serviteurs, ses trésors, et un corps de troupes choisies, pour y préparer encore de nouveaux moyens de résistance. Toutes ces sages mesures ne purent sauver l'empire. Saad, après la prise de Madaïn, marcha en personne contre le frère de Roustam, qui fut vaincu et tué à Djalofla, après une bataille des plus longues et des

plus meurtrières. Haschem, ne Saad, se porta dans une autre direction contre Mihran, détruisit : mée, et se rendit maître d'H Moussoul, Tekrit, et toute l' : tombèrent alors au pouvoir d sulmans. Nooman s'avança du nord, vers Nehawend, pour dans la Médie : Firouzan vi rencontre, et lui livra encore : taille très sanglante et très long disputée. Elle fut la dernière grandes journées qui décidèrent la monarchie persane : Firouzan employa les plus grands talents et brillant courage. La victoire fit temps balancée : le général des reçut la mort sur le champ : taille; et les Persans allaient en les maîtres, quand un général Hadikah prit aussitôt le commandement, ranima le courage des qui étaient déjà en désordre, dernier effort, et mit les : dans une déroute complète. Fir fut tué. Un très grand nombre de compagnons du prophète trouva aussi la mort dans cette jour morable. Après cette victoire, wend fut pris : les Arabes de maîtres de tous les passages qu'ils eurent dans la Médie, et la Perse fut frappée d'épouvante. Le gouverneur d'Ahmadan, l'antichabane, s'empressa de se soumettre au vainqueur; et les Arabes pénétrèrent facilement dans l'intérieur du royaume. Du côté du midi, les troupes de lezdedjerd n'avaient plus de succès : Hormouzan, par mer et par terre, avait été vaincu plusieurs fois; Touster, Djonpour et Ramhormouz, étaient sivement tombées au pouvoir des sulmans, et le prince persan se vit obligé de s'enfermer dans la forteresse d'Ahwaz, où il soutint un long

ormé des revers que les armes avaient partout éprouvés, désespérant du salut de l'empire, se rendit aux Arabes, en l'an 643, il alla à la cour d'Omar, où il se convertit à la religion musulmane. Affecté de tous ces malheurs et de la perte de son empire, Iezdedjerd abandonna la ville de Rey et s'enferma dans Rey. En l'an 645, Omar envoya des forces dans la Perse, pour achever la conquête : Mehammed, Hakkam, et Sarieh, converti à l'islamisme, occupèrent l'Irak, l'Iran, et le Mekran, où ils vainquirent les Indiens, que les peuples de la région avaient appelés à leur secours. Les Arabes se trouvant ainsi maîtres de toute la partie méridionale du royaume, résolurent de poursuivre Iezdedjerd dans la partie où il s'était réfugié. Iezid, fils d'Iezdedjerd, fut chargé de cette expédition. Il partit vers la ville de Rey, par Siawesch, fils du vaillant Tchoubin, qui avait été dépossédé du trône sous le règne d'Ormisdas IV, et en exilure Parwiz, le légitime successeur. Siawesch avait hérité du courage de son père : il facilita sa défaite ; et cette place, qui était comme la clé de la Perse, tomba sous la domination des Arabes. Tous les princes de Mazanderan, du Tadjikistan, du Dilen, abandonnèrent le pays des Persans, firent leur soumission aux généraux musulmans,

et reconnurent la suprématie du khalife. En fuyant de Rey, Iezdedjerd se réfugia dans le Sedjestan, province située à l'extrémité orientale de ses états, d'où il fut bientôt chassé par Asem, fils d'Amron, de la tribu de Tanim. Le malheureux Iezdedjerd se retira dans le Khorasan, son dernier asile, d'où il envoya des ambassadeurs chez tous les princes turks de la Transoxiane, de la Sogdiane et de la Bactriane, et jusque chez les Chinois, pour leur demander du secours contre les Arabes. On dit même que son fils Firouz se rendit auprès de l'empereur chinois, Tang thai-tsong (1). Ce fut en vain : tous ces secours furent trop peu considérables ou trop tardifs pour ranimer le courage des Persans accablés par tant de défaites. Les généraux Arabes laissèrent cependant Iezdedjerd en repos pendant quelque temps, par la nécessité où ils se trouvaient de s'affermir dans leurs nouvelles conquêtes, et de faire venir des renforts pour réparer leurs pertes, et contenir les peuples qui, de tous côtés, cherchaient à reprendre les armes. Le khalife Omar ayant été assassiné vers cette époque, en l'an 645, Iezdedjerd voulut profiter de cette circonstance pour rentrer dans ses états : il fut vaincu ; Ahnaf, fils de Kaïs, entra dans le Khorasan, et força Iezdedjerd de s'enfuir au-delà du Djihoun, jusqu'à Farghanah. Le général musulman n'acheva cependant pas la conquête du Khorasan ; toute la partie orientale resta encore soumise au roi Sassanide : elle était gouvernée par Mahouy-Soury, qui résidait à Merou. Iezdedjerd revint bientôt dans cette partie de ses états, et fixa son séjour

(1) Les écrivains chinois font mention de ce voyage du prince Firouz, qui vint leur demander du secours pour remonter sur le trône de son père.

dans cette ville, pour être plus à portée de profiter des occasions qui pourraient se présenter de rentrer dans la Perse. Il y resta environ cinq ans, jusqu'à ce que, s'étant brouillé avec le gouverneur, celui-ci résolut de se faire déclarer roi, en faisant périr son malheureux souverain. Mahoui-Soury prit donc les armes contre lui, et fit alliance avec les Turks. Iezdedjerd, trop faible pour résister à ce rebelle, fut vaincu: son fils Firouz tomba entre les mains des Turks; et lui-même fut tué en fuyant chez un meunier des environs de Merou, auprès duquel il avait espéré trouver un asile.

S. M—N.

JÉZID. Voy. YÉZID.

IFFLAND (AUGUSTE GUHLAUME), célèbre auteur et acteur allemand, naquit à Hanovre, le 19 avril 1759. Il appartenait à une honnête famille de cette ville, et il y reçut une éducation très soignée. Son goût pour le théâtre se manifesta dès sa plus tendre enfance: une représentation de la *Rodogune* de Corneille fit une si vive impression sur tous ses organes, que ses parents ne voulurent plus, que très rarement, le mener au spectacle. Mais à peine ses études étaient-elles terminées, que, cédant à une passion insurmontable, il ne dissimula point que toute son ambition était de devenir comédien. Son père lui ayant déclaré qu'il n'y consentirait jamais, Iffland s'évada pour aller débiter à Gotha en 1777. Le poète Götter, qui habitait cette ville, frappé des dispositions du jeune acteur, se plut à le former par ses conseils. Iffland fit des progrès si rapides, qu'il ne tarda pas à être choisi pour faire partie de la troupe de l'électeur palatin, à Mannheim. Aspirant à des applaudissements plus flatteurs que ceux qu'il devait à son jeu, il se hasarda bientôt

dans la carrière dramatique d'*Albert de Thur* son premier ouvrage. Le succès le cueillit avec une indulgence par égard pour le talent, et que déployait l'auteur dans des rôles où il s'essayait. Selon les comédiens de son pays, il ne se borna à un seul, à l'exception des personnages, il excellait dans tout; mais ce n'est pas seulement en Allemagne entière: il a été connu d'une multitude d'étrangers, et même par des amateurs français, dans lesquels la langue allemande est familière. On doit citer, dans son rang, une femme justement célèbre. « Il est impossible, dit M^r » de porter plus loin l'originalité, la verve comique et l'art de les caractériser, que ne le font dans ses rôles. Je ne crains pas que nous ayons jamais vu, en France, un talent plus inattendu que le sien, dans un acteur qui se risque à dévoiler ses défauts et les ridicules d'une expression aussi franche. Il y a dans la comédie de grands défauts, les pères avariés, les libertins, les valets fripoteurs dupés; mais les rôles sont tels qu'il les conçoit, et il entre dans aucun de ces défauts, il faut les nommer tout haut; car ce sont des imperfections si différentes singulièrement, et dans lesquels il vit comme chez lui. » de jouer la tragédie est, pour moi, d'un grand effet. » la simplicité de sa déclaration du beau rôle de *Walstein* est si pleine, ne peuvent s'effacer. L'impression qu'il a produite est graduelle: on croit d'abord

rente froide ne pourra jamais
 er l'ame ; mais , en avançant ,
 tion s'accroît avec une pro-
 ion toujours plus rapide ; et le
 die mot exerce un grand pou-
 quand il règne dans le ton-
 al une noble tranquillité qui
 assortir chaque nuance , et con-
 toujours la couleur du carac-
 en milieu des passions (1). » Ce
 lanheim qu'Iffland fit connais-
 vec le dramaturge Mercier : il
 mit de traduire sa *Brouette du*
rier, qui , selon l'expression
 leur , *devait faire le tour du*
 . Pendant plusieurs années , les
 tions d'Iffland se succrédèrent
 ment sur le théâtre de Man-
 Il y donna , en 1790 , *Fré-
 l'Autriche*, pour le couronne-
 le l'empereur Léopold II. Cette
 ui concilia la bienveillance de
 ace , qui lui suggéra l'idée d'un
 e dirigé contre l'esprit révo-
 uaire , que les jacobins français
 aient à propager en Allemagne.
 fit jouer sa tragédie des *Co-*
 . Il avait fait tous ses efforts ,
 il , pour répondre aux inten-
 l'empereur ; et il n'y aurait
 aussi bien réussi , s'il n'eût agi
 sa propre conviction. Lors-
 relit attentivement cette pièce ,
 on réfléchit qu'elle a été écrite
 1790 , et par conséquent avant
 s révolutionnaires français eus-
 aient le comble à leurs forfaits et
 eux de leur patrie , il est im-
 le de ne pas admirer la force
 droiture de jugement qui sem-
 t avoir doué l'auteur allemand
 n de prophétie. Que l'on en juge
 s passages suivants : « Les décla-
 ions contre les princes et la no-
 ise , remarquez-le , sont le pro-

» pre des petits-esprits. Mais outr-
 » ger et détruire seront-ils toujours
 » en honneur ? Ne le croyez pas : le
 » jour où l'on flétrira les auteurs de
 » tant d'excès viendra plutôt qu'ils ne
 » le pensent. — Que cachent , au fond ,
 » toutes ces harangues prétendues pa-
 » triotiques ? La jalousie de ce que
 » d'autres habitent de belles maisons ,
 » sortent dans de brillants équipages ,
 » et font une chère délicate. L'hom-
 » me qui crie *révolution*, dit : Prenez
 » ces choses à ceux qui les ont , et
 » donnez les moi. — Voyez ces écri-
 » vains qui prétendent instruire et ré-
 » générer le monde ! Ils appellent les
 » sujets aux armes contre tout gouver-
 » nement légitime : et , pour un chétif
 » emploi , pour quelques pièces d'or ,
 » ils sont prêts à ramper aux pieds du
 » plus insolent despote ! — Quelques
 » brigands qui amentent la populace ,
 » sont-ils donc les représentants de
 » tout un peuple ? Ils déclament con-
 » tre les riches ; et , bientôt , on les
 » voit nager dans l'opulence ! Ils ne
 » veulent souffrir chez leurs supé-
 » rieurs , ni titres ni décorations ; et
 » quand les soutiens de l'état sont
 » abattus , ce sont ces misérables qui
 » déguisent leur infamie sous des ti-
 » tres , et recouvrent leur fange de
 » cordons et de broderies ! » La scène
 où les paysans révoltés se présentent
 en foule devant le prince , et où il les
 force de convenir qu'il a plus fait
 pour eux qu'ils ne pourraient faire
 eux-mêmes , leurs remords , le retour
 sincère avec lequel ils jettent leurs
 cocardes à ses pieds , seraient peut-
 être la leçon la plus frappante et la
 plus persuasive que l'on pût donner
 à un peuple égaré par les déclama-
 tions des sophistes politiques. Aussi
 vouèrent-ils tous , dès ce moment ,
 une haine implacable à l'écrivain cou-
 rageux qui avait si bien su les démas-

¹o *l'Allemagne*, tom. II, chap. 27, de la
 lecture.

quer : les traces de cette haine subsistent encore dans des critiques amères, dont les œuvres dramatiques d'Iffland n'ont été que le prétexte. La guerre de la révolution ayant étendu ses ravages jusqu'à Manheim, le théâtre de l'électeur cessa d'exister, et Iffland quitta cette ville. Il mit le sceau à sa réputation d'excellent comédien par plusieurs représentations qu'il donna sur le théâtre de Weimar, ville qui devait à la réunion des premiers littérateurs de l'Allemagne le surnom d'*Athènes germanique*. Le roi de Prusse l'attira enfin à Berlin, où il lui confia la direction des spectacles de la cour. Iffland mourut, dans cette capitale, le 20 septembre 1814, et eut le comte de Brühl pour successeur dans cette direction. Ses obsèques furent magnifiques : les personnages les plus illustres se firent un devoir d'y paraître. Iffland honorait sa profession et ses talents mêmes par des qualités personnelles qui ne se sont jamais démenties. Il a présidé lui-même à une édition complète de ses œuvres dramatiques, qui parut, en 1798, à Leipzig, en 17 vol. in-8°. Le premier ne contient que des Mémoires sur sa carrière théâtrale : on y trouve des détails intéressants et des réflexions judicieuses sur l'art. Cette collection renferme quarante-sept pièces, presque toutes en cinq actes. Ce nombre a été porté bien au-delà par les productions que l'auteur y a jointes pendant les quatorze dernières années de sa vie. La plupart de ces ouvrages appartiennent proprement à ce genre que les Allemands appellent *schauspiel*, genre que Diderot voulait surnommer le *drame honnête*, que Lessing a introduit en Allemagne d'après le philosophe français, et que les critiques éclairés des deux nations réprouvent comme une composition bâ-

tarde, qui dénature à-la-fois la tragédie et la comédie. Cela empêché que, dans une cert du public, Iffland n'ait été ment proclamé le Molière magne. Comme ce grand l'est vrai, Iffland fut à-la-fois acteur et directeur ; mais il n'aurait, sans une révoltante pousser le parallèle beaucoup loin. Ce n'est pas toutefois que le mûrge allemand ne possédât de talent fort estimable, par exemple, dans la naïve des mœurs et des la famille, titre qu'il a même plusieurs de ses pièces (*mählde* et *Familiengemalde*) rend avec la plus scrupuleuse cette foule de petits détails aux spectateurs de son pays son intention dramatique est tellement estimable, et sa manière pure : mérite qui le honorement de son rival. lequel au contraire, sacrifie ce genre d'esprit plus brève solide, que les Allemands *Witz*. Mais, trop souvent au dépense le but : au lieu de ces personnages dissertent, quelquefois même, ils prêchent. Staël dit que les comédies de vain « remplissent trop bien de toutes les épigraphes des spectacle : *Corriger les n'riaient*. » Ne pourrait-on pas l'expression, et dire, au lieu qu'Iffland *corrige sans rire* justement observé qu'il règne une semblance extrême entre plusieurs pièces, et, non seulement les caractères, mais dans même, ou les ressorts de l'œuvre. Ses apologistes n'ont que faiblement réussi à le défendre sur ce point, rappelant qu'il a enrichi le ti-

quante ouvrages. On distingue, dans ce nomme crime par point d'honneurbrechen aus Ehrsucht). homme, pour se soustraire ont, puise dans une caisse dont son père est déposévoue son crime, et n'en re-re châiment que d'être livré rds. L'empereur Joseph II, le ce dénouement, s'écria : eil cas, assurément, je ne trerais pas aussi indulgent uteur ! » Ce mot du monar-à Iffland pour lui démontrer té de donner une suite à sa la nomma Bewusstsein (La re), parce que son but était r que, pour une ame non trerais pas aussi indulgent t le plus cruel des suppli-qu'arriva-t-il ? Beaucoup de rs trouvèrent alors le jeune rop puni. Iffland, pour sa-utes les opinions, fit paraî-ouvelle suite intitulée : Reue (Le repentir expie la faute), pable, après les plus terri-ives, renaît au bonheur. Ces es, tirées du même fonds, nent réellement qu'une en-tes. Parmi les autres ouvra-and, dont le défaut d'es-ious permet pas même de : catalogue, il s'en trouve le titre seul ne pourrait de fixer l'attention des lec-tout pays, puisqu'il n'est être où ce sujet n'ait été ce plus ou moins de suc-le Joueur. Iffland, en com-on Spieler, paraît avoir été r une réflexion qui souvent : parmi nous. Il a pensé que, pièces les plus connues, di-tre la passion du jeu, l'une r, de Regnard) n'avait pas

atteint le but, et l'autre (le Games-ter, de Moore) l'avait dépassé. La voie moyenne, entre une comédie plus bouffonne que morale, et une tragédie bourgeoise plus effrayante que pathétique, a donc été judicieusement choisie par l'auteur allemand, comme celle qui le conduirait au point où doit tendre tout auteur dramatique : intéresser et corriger. Son joueur ne se tire pas d'affaire par des plaisanteries comme Valère, ni par le poison comme Beverley. L'auteur a employé un ressort, qui, nulle part sans doute, ne lui concilierait plus de suffrages qu'en France : le point-d'honneur. Le baron de Wallenfeld, jeune homme doué du plus heureux naturel, et mari d'une femme charmante, est graduellement réduit à être, sinon le complice, du moins le croupier, d'un banquier de Pharaon. Il est contraint à exercer son avilissant métier jusque dans le salon d'un ministre qui, pour le sauver, imagine de lui donner la plus terrible leçon. Des personnages d'une haute distinction, dont il est parent, sont assis à la table de jeu. Au moment où son humiliation est au comble, sa femme, qu'il n'a pas cessé de chérir tendrement, arrive avec son fils, petit garçon de quatre ans. C'est là qu'est placée une scène sur laquelle nous croyons devoir nous arrêter un instant, moins encore parce qu'elle est d'un effet prodigieux, que parce qu'elle a donné lieu, en France, aux inculpations les plus ridicules. Abusant du droit de juger les présents et les absents, des critiques ne se sont pas fait scrupule d'affirmer que, dans une pièce d'Iffland, on jouait un enfant sur une carte, spectacle révoltant, s'écriaient-ils, et qui serait repoussé avec horreur par le public français ! Voilà la supposition ; voici le fait : le ministra

prend le petit Charles sur ses genoux, et le fait jouer ; l'enfant perd, et s'écrie naïvement : « Quoi ! mon papa, » tu me reprends l'argent que tu m'as » vais donné ce matin pour m'amuser ? — Eh bien ! pauvre petit ! » s'écrie le ministre, sais-tu ce que » fait un joueur quand il ne lui reste » plus rien ? Il se joue lui-même ; il » joue sa femme, son fils, son honneur et sa vie. Le père est déjà » perdu : je joue l'enfant ! » Et il le pose sur la table. Le cœur du malheureux père se brise ; il tombe aux pieds du ministre. On sent qu'il se corrigera, ou qu'il faut désespérer de la nature humaine. S'il se trouvait des spectateurs ou des lecteurs assez peu intelligents pour se méprendre sur la sangrante ironie du ministre, et sur l'intention morale de toute cette scène, serait-ce donc l'auteur qu'il faudrait en accuser ? Iffland ne s'est pas contenté d'écrire pour le théâtre ; il a écrit aussi sur le théâtre, c'est-à-dire sur les perfectionnements dont il le croyait susceptible. Nous laisserons encore parler ici la femme célèbre que nous avons déjà citée : « Iffland, qui » est aussi supérieur dans la théorie » que dans la pratique de son art, a » publié plusieurs essais remarquables » d'éléments spirituels sur la déclama- » tion. Il donne d'abord une esquisse » des différentes époques de l'histoire » du théâtre allemand : l'imitation » roide et ampoulée de la scène française, la sensibilité larmoyante des » drames dont le naturel prosaïque » avait fait oublier jusqu'au talent de » dire des vers, enfin le retour à la » poésie et à l'imagination, qui constitue maintenant le goût universel en » Allemagne. Il n'y a pas un accent, » pas un geste, dont Iffland ne sache » trouver la cause en philosophie et » en artiste. » Parmi les nombreux

ouvrages d'Iffland, on n'en cite que très peu qui aient été traduits en français. On a essayé, sur divers théâtres de Paris, quelques-unes de ses pièces arrangées pour la scène française. Ces imitations, ou parodies, n'ont point eu de succès : mais serait-il juste d'en rendre l'auteur seul responsable ? Lui-même, lorsque la direction du théâtre de Berlin ne lui laissa plus le temps nécessaire pour composer des ouvrages originaux, prit plaisir à traduire quelques pièces françaises, du genre léger : genre dans lequel les Allemands ont très peu écrit, et dont les comédiens éprouvent souvent le besoin, pour remplir la durée du spectacle ; on distingue parmi ces traductions : *Les Voisins*, *Les Filles à marier*, *L'Acte de naissance*, *Les Oisifs*, *M. Musard*, *Les Ricochets*, de Picard ; *Le Tyran domestique* et *La Jeunesse d'Henri V*, d'A. Daval ; *Le Bourru bienfaisant*, de Goldoni, etc. S—v—s.

IGNACE (S.), surnommé *Théophore*, l'un des Pères et des premiers docteurs de l'Eglise, était originaire de Syrie (1) ; il fut disciple de S. Pierre, qui l'établit évêque d'Antioche après la mort de S. Evode, vers l'an 66. Il occupa ce siège pendant quarante-cinq ans, convertit à la foi un grand nombre de personnes, et eut enfin le bonheur de sceller de son sang la vérité de la doctrine évangélique. On dit que Trajan, vainqueur des peuples de l'Asie, voulut obliger les chrétiens à sacrifier aux idoles. S. Ignace, malgré son grand âge, ne voulut point abandonner son troupeau dans le moment du danger. Il se présenta aux sol-

(1) Pœpcke, dans sa traduction latine de Græg. Abulpharage, donne à S. Ignace le titre de *Narvianensis*. T. II, p. 107. On a conclu que ce père était né à la Nara, dans l'île de Sardaigne ; mais Guill. Gayer prouve qu'il en ait mieux valu chercher le lieu de sa naissance à Nara, dans l'Asie mineure.

argés de l'arrêter, et fut convertissant l'empereur, qui lui refusa désobéissance; il fut condamné à être exposé aux bêtes féroces. Le saint évêque entendit son vainqueur avec joie, tendit ses mains au ciel, louant Dieu de l'avoir trouvé capable de souffrir pour son nom. Durant son trajet d'Antioche à Rome, il fut entouré de consolateurs; les fideles portaient en foule sur son passage et sollicitaient comme une faveur de partager sa prison. Le bruit de son arrivée à Rome s'étant répandu parmi les chrétiens, ils allèrent à sa rencontre dans le dessein de le délivrer; mais il les fit se retirer, ne point lui ôter la gloire de mourir pour Jésus-Christ. Cependant les soldats, craignant qu'on ne tentât de le faire leur prisonnier, se hâtèrent de le conduire à l'amphithéâtre, où un grand peuple était assemblé. Des qu'il fut dans l'enceinte, on lâcha sur lui des lions énormes qui le dévorèrent. Les historiens placent le martyre de S. Ignace au 10 décembre de l'an 107; mais le savant Guill. Loyd rapporte que cet événement ne survint qu'en l'an 116. On célèbre la fête de S. Ignace le 17 février. On a de ce saint docteur sept *Lettres* qu'il adressa pendant son voyage aux fideles d'Ephèse, de Tralles, de Rome, d'Adelphie, de Smyrne, et de S. Polycarpe, évêque de cette ville. Ces lettres sont regardées avec respect comme un des plus précieux monuments de la primitive Eglise (1); elles ont été altérées par différents auteurs; mais enfin Isaac Vossius en a donné une bonne édition avec des no-

tes, d'après le célèbre manuscrit de Florence (Amsterdam, 1646, in-4°), et y joignit la traduction latine attribuée à Robert de Lincoln. Jacques Usher en publia ensuite une plus correcte, avec une nouvelle version latine (Londres, 1647, in-4°). Ces lettres ont été insérées par Cotelier dans son recueil des ouvrages des premiers Pères grecs (Paris, 1672, in-fol.), et elles ont été réimprimées plusieurs fois depuis-lors (*V. l'art. G*): mais, de toutes les éditions, les deux plus estimées sont celles d'Oxford, 1708, gr.-lat., avec les notes de C. Aldrich, in-8° (1); et 1709, gr.-lat., avec les notes de Jean Pearson et Th. Smith, in-4°. Quelques éditions contiennent douze lettres au lieu de sept; mais Eusèbe et S. Jérôme n'ayant fait aucune mention des cinq dernières, on les regarde comme supposées. On a encore, sous le nom de S. Ignace, trois *Lettres latines* (Cologne, 1478, et Paris, 1495), adressées la première à la Vierge, et les deux autres à l'apôtre S. Jean; elles sont évidemment l'ouvrage d'un pieux faussaire du moyen-âge. Les *Lettres authentiques* ont été traduites en français par le P. Legras, de l'Oratoire, Paris, 1717, in-12. Les actes du martyre de S. Ignace, par un auteur contemporain, ont été publiés en grec et en latin par Usher, les bollandistes (*premier volume de février*), Cotelier et Th. Smith: mais l'édition la plus correcte est celle qu'en a donnée dom Ruinart d'après un manuscrit de la bibliothèque de Colbert; et elle a servi pour toutes les réimpressions. W—s.

IGNACE (St.), patriarche de Constantinople, était fils de l'empereur Michel I^{er}, surnommé *Curopolate*.

Ignace a attaqué l'authenticité des sept lettres de S. Ignace; mais il a été réfuté par D. Cotelier (*Histoire générale des écrivains*, tom. 1, p. 67 et suiv.).

(1) Cette belle édition n'a été tirée qu'à cent exemplaires.

Son père ayant été précipité du trône par une de ces révolutions si communes dans l'Orient, Ignace eut les cheveux coupés, fut fait eunuque, et renfermé dans un monastère. Il supporta ces malheurs avec une résignation parfaite, et s'adonna à l'étude des saintes lettres avec tant de succès, que ses confrères le choisirent pour leur supérieur. Les ennemis de sa famille, touchés de son mérite, concurent enfin pour lui des sentiments plus favorables; et, en 846, il remplaça Methodius sur le siège patriarcal de Constantinople. Bientôt après, instruit par la voix publique que Bardas, frère de l'impératrice Théodora, entretenait un commerce criminel avec sa belle-fille, il l'avertit de changer de conduite, et, sur son refus, l'excommunia. Bardas, irrité, s'efforça de perdre Ignace dans l'esprit de la régente; mais n'ayant pu y réussir, il s'adressa au jeune empereur (Michel III), et lui persuada de reléguer sa mère dans un monastère, et de gouverner enfin par lui-même. Ignace eut le courage de prendre la défense de la malheureuse Théodora, sa protectrice, et fut exilé dans l'île du Térébinthe en 857. On lui donna pour successeur Photius, prélat ambitieux, non moins connu par son savoir que par les maux qu'il a faits à l'Eglise. (Voy. PHOTIUS.) Celui-ci, craignant qu'Ignace ne fût un jour rappelé sur un siège qu'il avait honoré par ses vertus, conseilla à Michel de faire examiner sa conduite : les juges commis à cet examen savaient que l'empereur souhaitait de le trouver coupable; et, sur les imputations les plus absurdes, Ignace fut condamné à une prison perpétuelle. Photius, de plus en plus acharné contre son prédécesseur, assembla, en 858, un concile, qui décida que l'ordination

d'Ignace n'étant pas valide, il fut privé de la dignité de patriarche. Le malheureux Ignace fut amené semblé pour entendre la sentence rendue contre lui : il fut ensuite dépouillé de ses habits sacerdotaux, revêtu de haillons, et jeté dans un cachot, où trois esclaves, vendus à cet effet, lui firent souffrir, pendant plusieurs jours, tous les supplices imaginables. Les bourreaux ne purent cependant vaincre sa constance, ni arracher son consentement à sa déposition; enfin l'un d'eux, lui saisissant la main, le força de tracer une confession écrite au bas d'un écrit conçu en ces termes : « Ignace, indigne patriarche de Constantinople, je confesse que j'ai été élevé irrégulièrement à cette dignité, et que j'ai gouverné l'Eglise indigne et indignement. » Photius parut avec cet écrit, et permit à Ignace de se retirer dans le palais de sa mère : au bout de quelques jours, il l'obligea de répéter cette déclaration devant l'Eglise, en présence de tout le peuple. Ignace, ayant vu le palais entouré de soldats, comprit que l'on voulait à lui qu'on en voulait; et s'étant déguisé sous les habits d'un paysan, sortit sans être reconnu : il se dirigea vers la mer, craignant toujours d'être poursuivi, et, ayant trouvé un navire prêt à mettre à la voile, il en prit pour se rendre dans un lieu où il demeura caché quelques mois, attendant d'asile à chaque instant, de la crainte d'être découvert. A cette époque, un tremblement de terre tant fait ressentir à Constantinople le peuple, effrayé, attribua ce phénomène à la colère de Dieu, et, pour l'apaiser, l'empereur crut devoir permettre à Ignace de revenir dans son ancien monastère, où il put enfin jouir de quelque repos.

pape Nicolas I^{er}, informé des incursions qu'avait éprouvées le pape, prit hautement sa défense, et la sentence rendue contre les lettres qu'il écrivit à Photius n'eurent autre effet que de pousser l'auteur à convoquer en 866 un concile, où le pape lui-même fut déposé. Ce fut la première cause du schisme des Grecs, Photius alors attaqua les Latins au concile de Filio-que ajouté au Symbole, Ignace, ayant échappé à l'espèce de prodige, aux yeux de son adversaire, fut rétabli sur son siège en 867, par l'empereur Basile II en 869 au concile œcuménique assemblé à Constantinople, où Photius et ses adhérents furent anathématisés. Ignace mourut en 877, âgé de soixante-neuf ans. Après sa mort, Photius fut élu patriarche de Constantinople, sans la sanction du S. Siège. Il mourut en 893, âgé de quatre-vingt-sept ans. On y trouve aussi plusieurs autres anecdotes de ce patriarche, dont les uns sont vraies, les autres fausses. W—s.

IGNACE DE LOYOLA (SAINT), des jésuites, naquit en 1491, à Manresa, ville noble, au château de la province de Guipuscoa. Il fut élevé à la cour de Ferdinand, roi d'Aragon. Après avoir fini ses exercices, il entreprit d'autres études. Il aimait la poésie, et faisait, dit-on,

passablement des vers espagnols. Sa vie, jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, fut celle de la plupart des militaires, partagée entre les devoirs de la profession des armes et la galanterie. Il brûlait de se distinguer; il en trouva l'occasion à la prise de Najara, et, plus encore, au siège de Pampelune, où il combattit sur la brèche avec beaucoup de bravoure. Il y eut la jambe droite fracassée d'un éclat de pierre, et la gauche endommagée par un boulet de canon. Porté au château de Loyola, il y fut pansé de ses blessures: mais un os ayant été mal rejoint, et formant une protubérance qui lui défigurait la jambe, le prix qu'il attachait aux agréments de sa personne le détermina à le faire scier pour réparer cette difformité. Obligé de garder le lit, il demanda quelques romans pour se désennuyer; il ne s'en trouva pas dans le château: on lui apporta la Légende des saints et une *Vie de Jésus-Christ*. Cette lecture l'attachait plus qu'il ne s'y était attendu. Il admirait la divine morale du Sauveur, le courage et la patience des martyrs, les austérités des solitaires. Insensiblement la grâce fit son effet, et il n'aspira qu'à les imiter. Il jeûnait et priait. Une nuit que s'étant relevé, il était prosterné devant une image de la Vierge, il se sentit si profondément touché, qu'il résolut de se consacrer au service de la mère de Dieu, et de renoncer au monde. Dès qu'il est en état de sortir, il monte à cheval, et se rend à l'abbaye du Mont-Serrat, pèlerinage fameux par une image miraculeuse de Marie. Arrivé au pied de la montagne, il se revêtit d'un habit grossier, se présente au monastère en équipage de pèlerin, et y fait ses dévotions le 15 août 1522, jour de l'Assomption. Si l'on en croit quelques relations, n'ayant point encore

perdu toutes les idées chevaleresques, il fit, à l'exemple des anciens preux, la *veillée d'armes* devant l'autel de la Vierge, s'y déclara son chevalier; ensuite il suspendit son épée à un pilier pour marque de son renoncement à la milice séculière, et quitta le monastère. Parvenu à Manrèse, petite ville voisine, il alla se loger à l'hôpital. Il jeûnait assidument, se donnait la discipline trois fois le jour, assistait à tous les offices, et vivait du pain qu'il allait mendier. Ne trouvant point encore cette vie assez pénitente, il alla se cacher dans une caverne, où des mortifications excessives faillirent lui coûter la vie. On le ramena demi-mort à l'hôpital. On prétend que c'est à Manrèse qu'il composa ses *Exercices spirituels*; c'est aussi là que, pour la première fois, il se sentit embrasé du désir de travailler à la sanctification des âmes. Après être demeuré dix mois à Manrèse, il alla s'embarquer à Barcelone, dans le dessein de visiter les saints lieux. Il prit terre à Gaète, voulut recevoir, à Rome, la bénédiction du pape, et arriva, le 4 septembre 1523, à Jérusalem. La ville où Jésus avait souffert, lui inspira les sentiments de la plus tendre dévotion. Il aurait bien voulu se fixer en Palestine, et y travailler à la conversion des Mahométans; mais le provincial des franciscains, gardiens du Saint-Sépulchre, ne le lui permit pas. Il revint à Venise en 1524, avec le projet de se rendre à Barcelone pour y faire des études qui le missent plus en état de travailler à la conversion des pécheurs. En route, il fut pris pour un espion, et n'échappa qu'avec peine à de grands dangers. Arrivé à Barcelone, il y étudia la grammaire pendant deux ans, vivant d'aumônes. C'est là que le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* acheva de nourrir et de fortifier son

âme, que la lecture des œuvres d'Erasme laissait dans la sécheresse. Il alla ensuite à Alcalá pour y faire sa philosophie. Il s'était attaché trois compagnons qui le secondaient dans ses œuvres de charité, et vivaient comme lui. Son zèle mal jugé, un air de singularité dans son vêtement et dans sa personne, lui suscitèrent de fâcheuses affaires. Soupçonné, par les uns, de magie, pris, par d'autres, pour un *illuminé*, il se vit recherché par l'inquisition, et emprisonné. Avant recouvré sa liberté, il passa en France en 1528, espérant d'y achever ses études plus tranquillement et avec plus de fruit. Il les recommença au collège de Ste-Barbe, quoiqu'il eût alors trente-trois ans, et fut sur le point d'y subir une punition humiliante, parce qu'on l'accusait de détourner les écoliers de leurs devoirs. Ses maîtres, mieux informés, ayant appris qu'au contraire il les portait à la piété, l'admirent et le comblèrent d'éloges. Cependant ses exhortations n'étaient point sans effet. Non seulement des étudiants, mais des maîtres s'attachaient à lui. Il avait gagné Pierre Favre, son répétiteur (*Voy. FAVRE, XIV, 223*), et François-Xavier, professeur de philosophie au collège de Beauvais. Quatre Espagnols, Laynez, Salmeron, Bobadilla, Rodriguez, qui tous devinrent fameux, avaient suivi leur exemple. Les voyant bien résolus de se consacrer à Dieu, et de répondre à ses vœux, Ignace conçut l'idée d'établir un nouvel institut, destiné à la conversion des infidèles, et, en général, à la sanctification du prochain. Le jour de l'Assomption 1534, lui et ses compagnons se rendirent dans la chapelle souterraine de l'abbaye de Montmartre; Pierre Favre, qui était prêtre, y dit la messe, et les autres y communierent : ils s'engageaient,

vœu solennel, à aller prêcher l'Évangile dans la Palestine, et, dans le cas où cela ne se pourrait pas, à consacrer leurs services pour la œuvre à laquelle il voudrait s'employer. Des raisons de santé empêchèrent Ignace d'aller en Espagne, mais quelques-uns des nouveaux associés n'ayant pas fini leur théologie, pour ne pas donner le temps, il fut convenu qu'on se rejoindrait à une époque déterminée. La réunion eut lieu à Rome à la fin de 1536. Le nombre des associés était augmenté de trois. Ils se rendirent à Rome, où le pape Paul III les accueillit avec bonté, et leur permit de recevoir les ordres à ceux qui n'étaient pas engagés : ils retournèrent à Venise, où tous furent admis au sacerdoce, et firent vœu de chasteté et de chasteté entre les mains de Veralli; après quoi ils se séparèrent dans différentes universités pour attirer quelques étudiants à leur société. Cependant Ignace revint à Rome, afin de travailler à l'affaire. Le passage à la Trinité étant fermé, il fit revenir ses associés pour délibérer avec eux sur les règlements de l'association. Il fut convenu qu'ils éliraient un général qui serait perpétuel, et auquel ils donneraient comme à Dieu; qu'il aurait l'autorité entière; et qu'outre les vœux de pauvreté, de chasteté et de continence, ils s'engageraient, par un même vœu, à aller partout où le besoin les enverrait pour le salut des âmes. Ce vœu même, dit-on, devint absolu. Ce projet ayant été présenté au pape Paul III, il nomma une commission pour l'examiner; et, sur rapport, il approuva l'institution par une bulle du 27 septembre 1540, sous le nom de *Clercs de la Compagnie de Jésus*. Depuis, Jules III le confirma. Ignace fut élu

général, et prit possession du gouvernement le jour de Pâques 1541. Il ne donna point d'autre habit à ses compagnons que celui des ecclésiastiques de son siècle⁽¹⁾. Il ne les astreignit à aucun office public; mais ils devaient partager leur temps entre l'oraison mentale et les œuvres utiles au prochain, comme la prédication, les missions, la direction des consciences, l'instruction de la jeunesse⁽²⁾. De grandes marques de dévouement signalèrent le berceau de la société des missionnaires; ils se rendirent dans le royaume de Fez, à Maroc, en Abyssinie, en Ethiopie, et dans les autres parties de l'Afrique. Xavier partit pour les Indes orientales, et en fut l'apôtre. Paul III choisit dans le nouvel ordre Laynez et Salmeron pour ses théologiens au concile de Trente. Le P. Lejay, théologien du cardinal évêque d'Augsbourg au même concile, ayant été nommé évêque de Trieste par l'empereur, son humilité, comme celle d'Ignace, en fut si alarmée que, sur les instances du saint fondateur, cette nomination fut révoquée; et leur général obligea les jésuites profès à s'engager, par un vœu simple, à ne jamais rechercher les dignités ecclésiastiques, et même à les refuser quand on les leur offrirait, à moins que le pape ne les forçât de les accepter. De tous côtés on s'empressa de proposer à Ignace des établissements. Il s'en forma un à Constantinople, d'autres à Jérusalem, dans l'île de Chypre, en Amérique. Des sujets furent envoyés en France; mais ils y éprouvèrent de longues oppositions, qu'Ignace

(1) Ils furent nommés *jésuites*, à cause de l'église qu'on leur donna dans Rome, nommée *St Ignace*.

(2) Toutes ces fonctions étaient gratuites; et ils ne pouvaient rien recevoir pour leurs messes, prédications, confessions, etc. Les maisons professes n'avaient point de revenus; les collèges et noviciats vivaient en aumône.

n'eut pas la consolation de voir levées. Épuisé de fatigues, usé par diverses maladies, il expira le 28 juillet 1556. Paul V, en 1609, le déclara *bienheureux*; et, treize ans après, Grégoire XV le mit au rang des saints. L'Eglise l'honore le 31 juillet, le même jour que Saint Germain d'Auxerre. On a écrit un grand nombre d'histoires de sa vie : les plus renommées, pour l'élégance du style, sont celles du père Maffei, en latin, et du père Bouhours, en français. Bayle a remarqué que dans celle de Ribadenéira, la plus ancienne de toutes, ce jésuite, contemporain d'Ignace, avait dit qu'il n'avait fait aucun miracle, quoique ses autres historiens, et Ribadenéira lui-même, dans une Vie abrégée du même saint, imprimée postérieurement, en aient allégué plusieurs; observation dont Bayle tire des inductions auxquelles les jésuites ont répondu. On a de Saint Ignace : I. *Ses Constitutions*, en espagnol, traduites en latin par le P. Polanco, Rome, 1558 et 1559, in 8°; Prague, 1567, in-fol.; elles sont louées, comme un chef-d'œuvre en fait de gouvernement, par le cardinal de Richelieu, qui devait s'y connaître. II. *Ses Exercices spirituels*, composés en espagnol, et publiés à Rome en 1548, de la traduction latine d'André Frusius, ont été souvent réimprimés, et traduits en français par Dronet de Maupertuis. Le père Constantin Cajetan, abbé du Mont-Cassin, les a revendiqués en faveur de Garcias Cisneros, abbé du Mont-Serrat, mort en 1510; prétention dénuée de fondement. « L'institut » des Jéuites, dit M. le cardinal » de Bausset (*Histoire de Fénelon*, » 5^e édition, tom. I, pag. 15, » 16, 18), avait été créé pour embrasser, dans le vaste emploi de

» ses attributs et de ses fonctions, » toutes les classes, toutes les conditions, tous les éléments qui entrent dans l'harmonie et la conservation des pouvoirs politiques et religieux... Son but était de défendre l'Eglise catholique contre les Luthériens et les Calvinistes, et son objet politique de protéger l'ordre social contre le torrent des opinions anarchiques, qui marchent toujours de front avec les innovations religieuses... Ce corps était si parfaitement constitué qu'il n'a eu ni enfance ni vieillesse. On le voit, dès les premiers jours de sa naissance, former des établissements dans tous les états catholiques, combattre avec intrépidité toutes les erreurs, fonder des missions dans le Levant et dans les déserts de l'Amérique, se montrer dans les mers de la Chine, du Japon et des Indes. » Cette société a fourni en effet sans relâche des ouvriers laborieux dans toutes les parties du ministère ecclésiastique comme dans le champ de la littérature. Elle a eu des hommes distingués dans la théologie, dans la controverse, dans la chaire, dans l'histoire, dans les sciences, dans les lettres. Les cardinaux Bellarmin, Tolet, de Lugo, Pallavicini; et, pour ne parler que de la France, les pères Sirmond, Petau, Labbe, Cosart, Bourdaloue, Cheminai, Larue, Griffet, Daniel, Ducerceau, Berthier, etc., sont des noms assez honorables pour le corps qui les a produits. L'œuvre des missions est celle où les Jéuites se sont le plus illustrés : ils ont embrassé toutes les contrées dans leur zèle, depuis le Canada jusqu'au Chili, et depuis le Japon jusque dans l'Asie mineure; et, outre les services rendus par les missionnaires à la religion au prix de leur vie, ils y ont été utiles aux progrès des connaissances hu-

(**F. BOUVET, CHARLEVOIX, ON.**) En Europe, ils tenaient leurs collèges, et avaient aussi des maisons. A la mort de S. Ignace, l'ordre avait déjà douze provinces qui comprenaient au moins cent cinquante maisons professes; et leur nombre s'était fort augmenté depuis. Il y avait en tout, vers le milieu du dix-septième siècle, vingt mille jésuites, dix mille environ en France. Ils entrèrent tard dans ce dernier pays, et y essuyèrent de fortes persécutions. Ils y ouvrirent leurs écoles à Paris, en 1564, et jouirent d'un état assez tranquille jusqu'en 1629, que leur intenta Jacques de Harlay, seigneur de Paris, recteur de l'université. Les protestants ne furent pas étrangers à ces persécutions, comme on le voit par les lettres de l'archevêque de Paris. Mais le prince même, Louis XIII, fut le premier à se déclarer contre eux. Il déclara, le 15 août 1629, que les jésuites étaient hérétiques, et déclara qu'il les traiterait comme tels. Les jésuites furent expulsés de France, en 1629, comme hérétiques et schismatiques. Mais le prince même, Louis XIII, fut le premier à se déclarer contre eux. Il déclara, le 15 août 1629, que les jésuites étaient hérétiques, et déclara qu'il les traiterait comme tels. Les jésuites furent expulsés de France, en 1629, comme hérétiques et schismatiques. Mais le prince même, Louis XIII, fut le premier à se déclarer contre eux. Il déclara, le 15 août 1629, que les jésuites étaient hérétiques, et déclara qu'il les traiterait comme tels. Les jésuites furent expulsés de France, en 1629, comme hérétiques et schismatiques.

» sévérité de mœurs, une tempérance, » une noblesse et un désintéressement » personnel, que leurs ennemis mêmes » n'ont pu leur contester. C'est la plus » belle réponse à toutes les satires qui » les ont accusés de professer des principes relâchés. » Les querelles du jansénisme attirèrent aux Jésuites de nouveaux ennemis; et leur zèle, dans cette affaire, peut être regardé comme une des premières causes de leur destruction. Les *Provinciales*, la *Morale pratique*, et beaucoup d'autres écrits, servirent à décrier peu-à-peu les Jésuites, et préparèrent leur chute. Les *Nouvelles ecclésiastiques* surtout, furent un des moyens les plus efficaces qu'on employa contre eux; et cette gazette, aujourd'hui si méprisée (*Voy. GUENIN et HÉBAULT*), leur porta, pendant trente ans, des coups avec une ardeur infatigable. Le premier orage éclata en Portugal, d'où un ministre puissant les fit expulser, en 1759, sous des prétextes dont la fausseté a été depuis avérée. En France, le procès du père Lavalette fournit une occasion que l'on saisit avidement. Non-seulement on condamna les Jésuites à payer les dettes de ce religieux; mais on dénonça leurs constitutions; et un arrêt du 6 août 1762, rendu au parlement de Paris, déclara leur institut inadmissible dans tout état policé, et leur ordonna de quitter leurs maisons et leur habit. Ce ne fut pas assez d'avoir anéanti le corps: on bannit tous les membres, en 1764; et le roi leur ayant permis de revenir peu après, on les bannit de nouveau en 1767. Ce fut en vain que le pape et les évêques de France prirent le parti de la Société, et essayèrent de la défendre. Sa perte était résolue. En 1767, le roi d'Espagne et le roi de Naples, son fils, bannirent aussi les Jésuites; et, en 1768, le duc de Parme et le grand

maître de Malte suivirent cet exemple. Clément XIV étant monté sur le trône pontifical, les cours d'Espagne et de Portugal le pressèrent avec les plus vives instances de supprimer les Jésuites; ce pape, cédant enfin à leurs desirs, donna pour cet effet un bref le 21 juillet 1773. La Société des Jésuites subsistait depuis 255 ans. Les établissements qu'elle avait formés, disparurent en Europe et dans les autres parties du monde. Cependant quelques maisons subsistèrent en Russie. En 1801, Pie VII autorisa, par un bref du 7 mars, les Jésuites de Russie à vivre en communauté; et, en 1804, il étendit cette concession, sur la demande du roi de Naples, à ceux qui se trouvaient dans ses états. Enfin le 7 août 1814, il rétablit la Société, et autorisa les Jésuites à vivre sous la règle de S. Ignace, et à reprendre les fonctions de leur institut dans tous les lieux où ils seraient appelés. Depuis, le roi d'Espagne leur a rendu leurs biens non vendus, leurs maisons et leurs collèges. Le roi de Sardaigne et le duc de Modène les ont aussi reçus dans leurs états. Les Jésuites ont, en outre, des établissements en Angleterre et aux États-Unis. L—Y.

IGNACE DE JÉSUS, carme déchaussé du xviii^e siècle, était Italien de naissance. Il alla prêcher la foi dans l'Orient, et s'occupa surtout de la conversion de cette espèce de sectaires connus sous le nom de chrétiens de St.-Jean ou *mendaï*, qui habitent dans les environs de Bassora: il devint vicaire du couvent de cette ville, passa ensuite à la résidence de Tripoli et du mont Liban, et se fit une grande réputation par son zèle et la sainteté de sa vie. On a de lui: I. *Narratio originis rituum et errorum christianorum sancti Joannis, qui adjungitur discursus per mo-*

dum dialogi, in quo conf xxxix errores ejusdem n Rome, 1652, in-8°. Le P. Ignace prit beaucoup de peine pour connaître ces *mendaï*, sur lesquels n'avait pas, auparavant, des notions bien nettes. Plusieurs auteurs ont recouru aux renseignements qu'il a donnés; mais, depuis cette époque, des voyageurs plus modernes ont fourni des détails plus exacts, qui ont servi à rectifier, en plusieurs points, l'ouvrage du P. Ignace, tout en montrant que ces *mendaï* ne sont pas des chrétiens. Le P. Ignace avait envoyé son ouvrage à la congrégation de la Propagande, qui le fit imprimer. Une partie du *Recueil* de Mel. Thévenot, en contient un extrait; on y observe, avec raison, que les arguments allégués, par le P. Ignace, pour réfuter les erreurs des *mendaï*, sont peu décisifs, et se réfutent d'eux-mêmes. La première partie du même recueil offre une gravure en cuivre, composant deux pages, une carte de Bassora, que Thévenot avait, dit-il, destinée à être gravée sur les chrétiens de cette ville, mais que, faute de quelques pages, on n'avait pas publiée. On trouve dans ses papiers, deux feuillets intitulés: *Relation des chrétiens de St.-Jean*; c'est l'extrait cité plus haut sous le titre de *Grammatica linguæ persicæ* (1661), in-4°. C'est un petit volume de soixante pages, contenant l'alphabet, les noms et les verbes, avec quelques exemples. L'ouvrage par conséquent fort incomplet. Le P. Ignace, étant Italien, écrit en latin; la prononciation du persan suivait leur des lettres dans sa langue, ce qui pourrait induire en erreur les Français qui n'y seraient pas

CE DE RHEINFELS. *Voy.* XII, 566).

IGNARRA (L'abbé NICOLAS), sabbatier de Naples, mort dans le 6 août 1808, était né, de là, à Pietrabbonda, le 21 re 1728. Il avait reçu les préçons de son oncle, Philippe homme instruit, et curé de de Teduccio. Son esprit, vif et, se développa si bien à le, qu'à l'âge de dix ans il fut l'être reçu comme élève dans e ou séminaire, dit *Urbano*, nal Spinelli, alors archevêque s. Il y étudia les langues, les t les sciences, avec tant d'ar-le succès, que le savant Maz-par qui elles y étaient pro-avec distinction, conçut pour affection particulière, et l'as-les - lors, à ses doctes études. tel maître, qui était appelé le *de la littérature*, et dans la duquel Ignarra vivait presque i, il acquit aisément les plus les connaissances. Il avait à teint sa vingtième année, qu'il gé d'enseigner la langue grec-poétique aux élèves du même re; et, lorsqu'en 1755 le roi

III créa la fameuse académie nese, et voulut la composer érateurs les plus instruits de yanne, Ignarra fut un des qu'il choisit à cet effet. En on le nomma pour remplacer chi dans la chaire de l'univer-ale, qui était destinée à l'inter-m de l'Ecriture-sainte; et, en il devint professeur en chef. e 1782 le vit nommer directeur iprimerie royale : deux ans le roi le donna pour précep-prince héréditaire, François de n; enfin, en 1794, Ignarra fut à un canonicat de la cathédrale

de Naples. Le roi Charles III n'était pas le seul prince de la cour dont il se fût concilié l'estime et la bienveillance. Toute la famille royale avait pour lui les mêmes sentiments; et il se vit, en outre, honoré de la considération des hommes les plus illustres soit à raison de leur rang, soit à raison de leurs lumières, et aussi bien dans l'étran-ger que dans son pays. Doux et affa-ble par caractère, il était obligeant envers tout le monde, et surtout en-vers les pauvres, pour lesquels sa sobriété lui faisait trouver aisément du superflu dans sa modeste fortune. Eloigné de toute ambition, non seu-tement il ne rechercha aucune place, mais encore il refusa l'archevêché de Reggio, qu'on voulait lui conférer. Sa principale dépense consistait à ache-ter des éditions choisies des écrivains classiques grecs et latins. Il paraît que sa mémoire s'était épuisée par l'im-mensité de choses dont il l'avait char-gée, et par le travail excessif auquel il s'était livré toute sa vie: car, à l'âge de soixante-dix ans, sa tête commen-çait à s'affaiblir. Bientôt il en vint au point de ne plus se ressouvenir de rien, pas même du nom de ses pa-rents, de ses amis, et des titres de ses livres. Dans cet extrême affai-sissement des facultés intellectuelles, il ressembla encore à son maître Maz-zocchi, qu'il avait pris pour exemple dans ses études, dans sa vie même, et qu'il égala par son savoir. Il avait quatre-vingts ans quand il mourut; et l'académie d'histoire et d'antiquités, qui avait succédé à l'herculanèse de-puis la révolution, assista en corps à ses funérailles. Il fut inhumé, à côté de Mazzocchi, dans l'église de Ste.-Restituta; et son neveu consacra sa tombe par une inscription latine gra-vée sur le marbre. Déjà sa vie avait été écrite en latin par Joseph Castaldi,

juge de la cour d'appel de Naples, lequel, un an avant sa mort, recueillit ce qui restait de ses manuscrits, et en fit un volume, auquel il ajouta des notes. Ignarra avait publié, dès l'âge de trente ans, divers opuscules, parmi lesquels on doit remarquer ceux auxquels donna lieu une dispute qu'il eut avec le très érudit Jacques Martorelli, sur l'interprétation d'une épigramme grecque, récemment découverte à Naples dans le faubourg de *Vergini*. On ne doit pas moins remarquer les observations qu'il publia dans ce même temps sur les interprétations que Martorelli avait faites des autres épigrammes grecques qu'on voit dans la chapelle de Giovanni-Pontano. Les ouvrages les plus importants d'Ignarra sont : I. *De palaestra neapolitana, commentarium*, Naples, 1770; livre plein d'érudition grecque, latine et italienne, et qui surpassa, de beaucoup, ce qu'avant lui avaient écrit, sur le même sujet, La Sena, Aulizio, et tout le gymnase napolitain. II. *Doctissimi Mazzocchi vita*, Naples, 1778; la même année, il publia ce que Mazzocchi avait laissé en manuscrit pour le troisième volume de son *Spicilegium biblicum*. III. *De fratribus neapolitanis*; ouvrage dans lequel il démontre péremptoirement, contre l'avis de Reinesio, de Vandali, de Fabretti et de Martorelli, que les anciennes associations, appelées *Fratriæ*, n'étaient point des confréries religieuses, mais des sociétés politiques usitées chez les Grecs. IV. *Opusculi*, Naples, 1807; ce volume se compose de dissertations, d'inscriptions, de vers latins, et de lettres à divers personnages. G—N.

IGOLINO DE MONTECATINI, né, vers 1348, au bourg de ce nom dans la vallée de Nievole en Toscane, professa la médecine pendant vingt-

cinq ans à l'université de Pise ensuite à Lucques, puis à Florence et mourut à Florence vers l'an 1400. Cet habile médecin est le premier qui ait écrit sur les bains de mer. Il donna un Traité sur les bains de Toscane, qui est resté manuscrit dont M. Bondini a publié, en 1753, une Notice intéressante, accompagnée d'éclaircissements très instructifs. Il écrivit encore un ouvrage étendu sous le titre, *De balneis Italiae proprietatibus ac virtutibus*, qu'on trouve dans la collection des auteurs de *Balneis*, imprimée en 1553, à Venise par les Juntas.

IHRE (JEAN), professeur de philosophie et de belles-lettres à Lund, né à Lund, en 1707, mort le 21 novembre 1780, doit être placé parmi les hommes les plus savants et les meilleurs critiques du dernier siècle. Ayant achevé son cours de philosophie à Upsal, il voyagea en Allemagne, en Angleterre, en France; et, après avoir touré dans sa patrie, il eut un appartement à la bibliothèque d'Upsal. Il passa ensuite, à l'université de cette ville, la poésie et l'éloquence. Ensuite il obtint la chaire de belles-lettres de politique, fondée, dans le dix-huitième siècle, par le sénateur Skyt, qui avait été occupée par Jean Freinshemius, Loccenius et plusieurs autres savants distingués. Ihre en soutint l'éclat; et il fit honneur à la littérature, ce que Wallerius, né, Rosenstein, étaient, dans le même temps, pour les sciences. Sa réputation de l'université d'Upsal s'étendit au loin, et attira un grand nombre d'étrangers. Ses leçons répandirent un goût plus étendu pour la philosophie suédoise qui se sont distingués dans les temps les plus modernes. Le professeur ne se borna pas à l'en-

composa un grand nombre de dissertations (1), où, à une vaste érudition, une lumineuse. Il porta surtout au de cette critique dans ses es sur les antiquités du Nord, a, le premier, sans prévention partialité. L'ouvrage le plus able de Jean Ihre est le *Glossæo-gothicum*, qui parut à 1769, 2 vol. in-fol. On y trouve seulement l'explication rais des mots de la langue suédoise, observations sur les analogies étymologies des langues en Les principes, qui ont servi à l'auteur, sont indiqués dans duction assez étendue, qui même temps un traité philologique sur la filiation des langues, ar rapport avec le génie, les 14es révolutions des peuples. ouve le même savoir et la gacité dans les recherches sur et sur la langue mésogothique, été recueillies par Büsching, titre : *Joh. Ihre scripta varia in Ulphilanum et linguam thicam spectantia*, Upsal, Berlin, 1773, un vol. in-4°; Lettre sur l'Edda d'Islande, à Upsal, en 1772, et qui uite en allemand par Schlözer suivante; dans les Dissertations l'origine et l'usage des runiques, sur les voyages des ares, sur les antiquités d'Up- les caractères du *Codex ul-*, sur les armes de la maison . Quoique la chaire confiée à ire n'embrassât la politique les grands rapports de l'his- professeur s'occupa quelque-

fois d'applications particulières et même locales, que lui fournissaient les événements publics de son pays : il publia des thèses *De tumultu Dalecarlorum*, *De victimâ publicâ*, *De poenâ innocentium*, qui parurent dangereuses au parti dominant, et qui donnèrent occasion à une enquête juridique. Ihre fut condamné à payer une amende de sept cents francs, au profit de la caisse des écoles de Laponie. Le professeur eut aussi un procès avec les théologiens, à l'occasion d'une thèse, *De nexu religionis naturalis et revelatæ*, dans laquelle on prétendit qu'il avait trop accordé à la raison. Ces orages passèrent cependant bientôt, et les grands talents d'Ihre lui gagnèrent la considération générale. En 1756, il fut nommé conseiller de chancellerie : peu après, il obtint des lettres de noblesse; et, en 1759, il fut décoré de l'ordre de l'Etoile-polaire. — Son père, Thomas Ihre, mort, en 1720, à Linköping, où il exerçait le saint ministère, avait été professeur à l'université de Lund, et se fit connaître par une grammaire latine, intitulée : *Roma in nuce*, Lund, 1706, in-8°. C — AV.

ILDEFONSE (St.), né à Tolède en 607, de parents distingués, était, par sa mère, neveu d'Eugène III, archevêque de Tolède, qui prit soin de sa première éducation, puis l'envoya ach ver ses études auprès de St. Isidore de Séville. Revenu dans sa ville natale, Ildéfonse embrassa la vie monastique, et devint abbé de son couvent à la mort de son oncle, il fut élu pour lui succéder, et mourut en 669. Plusieurs de ses ouvrages sont perdus. On a imprimé de lui : I. *De illibatâ ac perpetuâ virginitate sanctæ ac gloriosæ genitricis Dei Mariæ*, Valence, 1556, in-8°, première édition, donnée par M. A. Carranza,

vingt-cinq à plus de quatre cent cinquante des dissertations académiques sous la présidence de cet infatigable et publies sous son nom. (P. Schœncl. : 83, pag. 161 et suiv.)

qui mit en tête la Vie de l'auteur; réimprimé à Bâle, 1557; Fenardent donna (*V. FEUARDENT*, XIV, 452) une nouvelle édition de cet ouvrage, qu'on retrouve dans le tom. ix de la *Bibliotheca patrum* de La Bigne, et dans le tom. xii de la *Bibl. maxima patrum* de Despout. Ce traité de St. Ildefonse est quelquefois intitulé : *De perpetua virginitate*, etc., ou encore *De laudibus virginis Mariæ*. II. Deux Lettres, dans le *Spicilegium* de D'Achery, et dans la *Collection des conciles d'Espagne* par d'Aguirre. III. *Opusculum de pane eucharistico*, dans les *Analecta* de Mabilou. IV. *Liber annotationum de ordine baptismi*, dans les *Miscellanea* de Baluze. V. *Liber de itinere deserti quò pergitur post baptismum*, à la suite de l'opuscule précédent. VI. *Liber de scriptoribus ecclesiasticis*, imprimé avec des *Appendices* de Félix, de Julien, d'un anonyme, et des notes de Schott, dans l'*Hispania illustrata*, puis parmi les œuvres d'Isidore de Séville, Cologne, 1617. in-fol.; réimprimé dans les *Conciles* d'Aguirre, et avec des notes d'Aubert Lenèure dans sa *Biblioth. ecclesiastica*, et enfin dans le volume publié par J. A. Fabricius sous le même titre de *Bibliotheca ecclesiastica*. Le travail d'Ildefonse, qui fait suite à celui d'Isidore de Séville, y occupe moins de cinq pages, et comprend quatorze articles dont un est consacré à Isidore de Séville; l'*Appendix* ajouté par Julien, archevêque de Tolède, consiste en l'article de St. Ildefonse; Julien, à son tour, est le sujet de l'*Appendix* qu'on doit à Félix, qui fut aussi archevêque de Tolède. Les additions de l'anonyme sont plus considérables, sans l'être beaucoup; car elles sont de moitié moins longues que l'ouvrage d'Ildefonse, et

roulent sur douze personnes. de St. Ildefonse, écrite en espagnol par G. Mayans, a été imprimée, 1727, in-12. A. I.

ILIVÉ (JACOB), imprimeur français du XVIII^e siècle, est connu par quelques ouvrages bizarres. Il était tout à-la-fois fondateur de journaux, imprimeur et auteur. Il fut mis en prison en 1755 pour avoir publié ses *Modestes observations sur les sermons de l'abbé Sherlock*, il y écrivit quelques pamphlets, dont l'un avait pour objet de provoquer une réforme dans la maison de correction : il mourut en 1763. Ses ouvrages les plus connus sont le *Livre de Jasher* qu'il traduisit d'un auteur breton, de Bretagne, mais écrit par lui-même de nuit par Ilivé en 1755. Un *Discours*, où il essaie de démontrer la pluralité des mondes. Sur ce globe est l'enfer; les âmes damnées sont des anges apostrophés par le feu qui doit punir les habitants de la terre au jour du jugement matériel. Ce *Discours* fut imprimé en 1729, et prononcé dans une assemblée publique, conformément à la volonté de la mère supérieure, qui partageait ses opinions. ILLYRICUS. Voy. FRANK.

IMAD-EDDAULAH (ALY), premier prince de la dynastie Bouïdes qui régna en Perse l'an 933 de J.-C. environ, l'an 1055 qu'elle fut détruite par Seldjoukides Bouyah, ou *Wahid*, dont cette dynastie prenait son nom, descendait, selon quelques auteurs, de la famille royale élamite. Lors de l'invasion de

(1) Il s'est néanmoins acquis de la célébrité par la grande entreprise des *Concordances hébraïques* de G. (Voy. CALASSIO.)

res se réfugièrent dans le où ils fixèrent leur demeure. Unage, que les événements longe dans l'oubli, eut trois agin et Ahmed, connus sous uns d'Imad-eddaulah, Rokn-, et Moëzz-eddaulah. Un ah eut un songe merveille- vit sortir de sa maison un 1, qui s'étendit sur les pro- s'éleva jusqu'au ciel, et se en trois globes lumineux, squels les peuples se pros-. Un astrologue habile, qu'il lui répondit que ce songe t la grandeur future de ses it la puissance s'étendrait and nombre de provinces. Makan-ben-Kaky s'empara ristau, Bowäih et ses trois rent à son service, et furent Merdawydj son successeur. ils se distinguaient par leur et de rares qualités natu- s attirèrent l'attention de ce qui leur confia divers em- ndis que Merdawydj enle- an au khalyfe de Bag- fis de Bowäih étaient en , où ils remportèrent une complète sur le gouverneur z. C'est de cet événement que vation des Bouïles. Forts eils, ils songèrent à s'arroger ace souveraine; et l'entreprise tait naturellement à l'esprit temps où l'anarchie régnaie. Imad-eddaulah s'empara son nom du Loristan, et se marcher à de nouveaux suc- frères se soumirent volon- es ordres. A son entrée à il eut à lutter contre la muti- ses troupes, auxquelles il usé le pillage du palais du -r. Un événement inattendu a des sommes considérables

au moyen desquelles il put apaiser le tumulte et s'attacher de nouveaux partisans. Merdawydj s'apprêtait à punir les Bouïles de leur rebellion, lorsqu'il périt assassiné dans le bain par ses esclaves. A cette nouvelle, Imad-eddaulah expédia ses deux frères, Rokn-eddaulah et Moëzz-eddaulah, dans l'Irac et dans le Kerman. La fortune parut s'attacher à leurs pas, et tout réussit à leur gré. Moëzz-eddaulah poussa ses conquêtes jusqu'à Bagdad, et se rendit maître de la personne et de l'autorité du khalyfe. Imad-eddaulah, abandonnant à ses frères le soin d'établir leur puissance par la force des armes, se livra tout entier aux détails de l'administration. Vers la fin de l'année 337, il ressentit les premières atteintes de la maladie qui le conduisit au tombeau. Comme il n'avait point d'enfants, sentant sa fin approcher, il appela près de sa personne le fils aîné de son frère Rokn-eddaulah, le célèbre Adhad-eddaulah (Voy. ADHAD-EDDAULAH), qu'il regardait comme le plus digne de régner, et le fit reconnaître pour son successeur. Imad survécut peu à cette solennité, et mourut en 338 de l'hég. (949 de J.-C.) J—N.

IMAD-EDDYN (MOHAMMED), surnommé *el-Kateb* l'écrivain, naquit à Ispahan l'an 519 de l'hégire en djoumady 2^e. ou chaban (juillet ou septembre 1125 de J.-C.) Il y passa les premières années de sa vie, et vint dans sa jeunesse à Bagdad, où il étudia le droit sous les plus célèbres jurisconsultes. Après avoir achevé ses études, il s'attacha au vézyr Awn-eddyn, qui lui donna un emploi à Bassorah, et ensuite à Bagdad. A la mort de ce ministre, Imad-eddyn commença à éprouver l'inconstance de la fortune, dont il fut souvent le jouet. Il perdit son emploi

par les intrigues de ses ennemis, et mena une vie errante et malheureuse jusqu'à son arrivée à Damas en 1167. Il y trouva un protecteur et un ami dans le vézîr de Nouradin, qui le fit connaître à ce prince, et le lui donna pour secrétaire. Ce fut dans cette ville que Imâd-eddyn connut Ayoub, père de Saladin, et qu'il se lia d'amitié avec ce dernier. Nouradin, charmé des talents et des qualités de son secrétaire, l'admit en peu de temps à sa plus intime familiarité. Vers l'an 1172, il l'envoya en ambassade auprès de Mostandjed, khalyfe de Baghdad; et à son retour il le mit à la tête du collège de Damas. L'année suivante, il lui donna entrée à son conseil. La mort de Nouradin vint mettre un terme au bonheur et à la tranquillité dont il jouissait. Les ministres du successeur de ce prince le vexèrent à un tel point, qu'il se démit de ses emplois, et partit pour Baghdad. Arrivé à Moussoul, il y tomba grièvement malade. Lorsque sa santé fut rétablie, il apprit que Saladin avait quitté l'Egypte, et qu'il marchait sur Damas. Il changea de dessein; et au lieu de continuer sa route pour Baghdad, il partit de Moussoul, traversa le désert, et arriva le 28 décembre 1174 à Damas. Saladin était alors à Alep. A son retour, Imâd-eddyn se présenta devant lui, et célébra par une belle ode ses victoires et ses exploits. Saladin était aussi sensible à la louange que zélé protecteur des hommes de lettres. Imâd-eddyn fut bientôt mis au nombre de ses favoris, et fit une rapide fortune à la cour de ce prince; car il devint son secrétaire et son intime confident. La mort vint encore lui ravir ce protecteur; et cette perte fut accompagnée des plus grands revers. La haine des courtisans se déclina contre lui: ses

emplois lui furent ôtés, et amis de sa fortune l'abandonnèrent. Les lettres, qu'il avait toujours cultivées, lui restèrent seules; mais les consolations que les hommes lui refusaient. Il quitta la cour, se retira chez lui, et tout entier à la composition et à la révision de ses ouvrages, jusqu'à sa mort, arrivée à Damas, en 1197 (juin 1201). Imâd-eddyn a laissé un coup écrit. Parmi ses ouvrages, on distingue: I. *Barc al char Eclair de la Syrie*; c'est une histoire très étendue des opérations de Saladin, principalement en Syrie, elle est en 7 volumes. II. *aloudsy*, ou Histoire de la conquête de Jérusalem, par Saladin, 2 volumes. Schultens en a publié des extraits sous le nom d'Ispahani suite de la Vie de ce conquérant. BOHADJ. *Kherydeh al-âsr wa djery castr.* Cet ouvrage, qui fait *Doumyah eddeher*, de Saadethyry, est en 10 volumes, et contient l'histoire de tous les sultans du VI^e siècle de l'Hégire. IV. Un *Diwân*, ou Recueil de poésies en 4 volumes.

IMBERT (NICOLAS). Voyez IMBERT, surnommé *Angoulesme*.

IMBERT (JOSEPH-GABRIEL). Né à Marseille, en 1654; se forma par l'art de la peinture, sous les maîtres alors les plus célèbres de l'école française et de l'école flamande. On reconnaît en effet, dans ses ouvrages, et dans la fraîcheur de son coloris, et dans la correction de son dessin, la vigueur de sa composition, le goût de Lebrun. Etant allé à Rome, il se fit chartreux à l'âge de 25 ans, sans cesser d'être peintre, et ne travailla plus que pour les

ordre. Son chef-d'œuvre est un *zire* qui était placé sur le maître-de l'église de la Chartreuse de ville. La suite de tableaux qu'il fit celle de Villeneuve-lès-Avignon, guère moins estimée. Il avait rofession dans ce couvent; il y ut en 1740. V. S. L.

IMBERT (BARTHÉLEMY), poète ux et spirituel, et qui n'a ce- nt laissé aucun ouvrage vrai- digne de la postérité, naquit à s en 1747, et, après avoir ter- ses études, vint à Paris, entraîné on goût pour la littérature. Do- missait, à cette époque, d'une ation plus brillante que méritée: loignant des routes tracées par grands maîtres, il était parvenu der une nouvelle école, qui n'a que quelques instants, mais dont resté le chef. Ses succès faciles aient Imbert; et il ne tarda pas à tinguier parmi les jeunes auteurs imentaient les journaux de leurs ctions éphémères. Le poème du *ment de Paris*, qu'il mit au jour gt ans, fixa sur lui l'attention, et cevoir de grandes espérances a talent. Il avait eu le secret de nir un des sujets les plus usés de le, en donnant à son principal onnage un caractère dont l'inven- parut heureuse; et son style, ue négligé, était élégant et natu- es qualités suffirent pour justi- 'accueil favorable que reçut l'ou- ; il ouvrit à Imbert l'entrée de les salons, où il devint l'objet tentions les plus flatteuses: mais ncouragements prodigués à sa sse, loin d'exciter son zèle, pro- rent un effet contraire. Il négligea noyens de perfectionner son ta- et d'étendre son instruction; et rant de petits triomphes de so- a des succès plus lents, mais du-

rables, il travailla avec une rapidité qui ne lui permettait pas de soigner ses productions. On le vit, tour-à-tour, s'essayer dans presque tous les genres, depuis l'épître badine jusqu'à la comédie de caractère, depuis l'épigramme et le sonnet jusqu'à la tragédie, sans s'élever jamais au-dessus de la médiocrité, ni rien ajouter à la réputation que lui avait faite son premier ouvrage, le seul qu'on relise encore, et qui suffit pour faire regretter que l'auteur n'ait pas mieux employé son talent. Les travers de l'esprit n'excluaient point dans Imbert les qualités du cœur. Personne ne fut meilleur ami; il portait la générosité à l'excès: mais il eut le tort, bien excusable, de compter trop sur la reconnaissance de ceux qu'il avait obligés; et après avoir joui quelques instants d'une existence brillante, il mourut dans un état voisin de la misère, à Paris le 23 août 1790, à l'âge de quarante-six ans. On doit remarquer qu'il n'eut jamais d'autre titre littéraire que celui d'académicien de Nîmes. Pour compléter cet article, on indiquera les principaux ouvrages d'Imbert. I. *Le jugement de Paris*, poème en quatre chants, Paris, 1772, gr. in-8°, fig.; cette édition est la plus belle et la plus recherchée: il a été réimprimé plusieurs fois séparément et dans différents recueils, entre autres dans le tom. 1^{er} de la *Petite Encyclopédie poétique*. II. *Fables nouvelles*, Paris, 1773, in-8°: on en trouve quelques-unes de bien versifiées; « et l'esprit, dit Philippon de la Madelaine, y remplace autant qu'il peut, l'incomparable naïveté. » III. *Historiettes, ou Nouvelles en vers*, ib., 1774, in-8°: elles offrent des détails ingénieux; mais la narration en est lente, et elles n'ont aucun but moral. IV. *Les égarements de l'a-*

mour, ou *Lettres de Faneli et de Milfort*, Amsterdam, 1776, 2 vol. in-8°. Le sujet de ce roman est révoltant et absurde. C'est un mari qui fait passer pour morte sa première femme, qu'il tient enfermée dans un château, afin de pouvoir épouser une jeune personne dont il est épris. V. *Lectures du matin et du soir*, ou *Nouvelles historiottes*, en prose, Paris, 1781-83, 2 vol. in-8°; elles ont été traduites en allemand. VI. *Lectures variées*, ou *Bigarrures littéraires*, ib., 1783, in-8°. Quelques-uns de ces contes sont agréables, quoique très inférieurs à ceux de Marmontel, dont Imbert s'efforce de prendre la manière. VII. *Choix de fabliaux*, mis en vers, ib., 1788, 2 vol. in-12. Les récits de nos vieux poètes perdent toute leur naïveté sous la plume d'Imbert, qui n'a pas l'art de se faire pardonner la licence de ses sujets. VIII. *Le jaloux sans amour*, comédie en cinq actes et en vers libres. Cette pièce, jouée avec peu de succès en 1781, fut reprise quelques années après, et se soutint uniquement par le jeu des acteurs. La Harpe l'a jugée très sévèrement. « Ce n'est, dit-il, » autre chose, pour l'intrigue, que » le *Préjugé à la mode* (de Lachaus- » sée), très gauchement retourné; et » les vers et le dialogue sont bien le » plus maussade jargon, et le plus » insipide enfantillage qui puisse at- » tester les derniers progrès du mau- » vais goût. » Imbert a composé plusieurs autres pièces de théâtre: *Le jaloux malgré lui*, comédie en trois actes et en vers, sujet qui offre quelques intentions comiques, mais peu de fonds; *Les Rivaux*, comédie en cinq actes, tombée à la première représentation, et qui n'a point été imprimée; *Marie de Brabant*, tragédie, où l'on trouve quelques situa-

tions attachantes; *L'Inauguration du Théâtre-Français*, comédie en un acte et en vers; *Le Pasy*, parodie; *Le lord Le gâteau des rois*; *Les aphés*, etc. Imbert a rédigé quelques années, l'article *Sp* dans le *Mercur*; il fournissait le même temps, des pièces à journaux; enfin il est co-éditeur *Annales poétiques*, recueil intéressant, dont il a paru quatre volumes in-12. M. Petitot dans le XIV^e vol. du *Répe Théâtre-Français*, 1^{re} édit. Notice sur Imbert. C'est un morceau de littérature, que n'a trop méditer les jeunes gens qui du talent, se proposent de même carrière.

IMBERT (GUILLAUME) Limoges, entra fort jeune dans l'ordre de S. Benoît. Il y avait trahit par son père; aussi perdit-il contre ses vœux, qui furent les long-temps avant la révolution. Cependant des raisons particulières décidèrent Imbert à quitter l'ordre et il s'établit à Neuwied. Il retourna en France depuis quelques années, lorsqu'il mourut à Paris, le 18 mai 1803, âgé d'environ 40 ans. On a de lui: I. *Etat politique de l'Espagne et de la nation espagnole*, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12; livre qui fut dans le temps, M. Bouchercharderie attribue cette suite à un passage qu'il rapporte dans la *Bibl. des Voyages*, III, qui est relatif au goût immémorial de Charles III pour la chasse, se trouvait être précisément faibles de Louis XV. Ce livre pourtant qu'une traduction française sur *Spain* d'Edouard qui avaient paru à Londres

II. *La Philosophie de la*
Extrait des Mémoires du
Lloyd, traduits par un of-
français, 1790, II-12. L'offi-
ciers traducteur des Mémoires,
dance, marquis de Mesmon;
bert qui a fait l'extrait. III.
ondance littéraire secrète,
années suivantes. Imbert fut
t long-temps le principal ré-
de cette correspondance, qui
it toutes les semaines par nu-
quel cahiers d'une demi-feuille,
quelquefois d'un supplément. Le
numéro est du 4 juin 1774;
reprise a été continuée au
jusqu'au 7 mars 1795 (nous
ous le cahier de cette date). On
commencé une réimpression de
*rage sous le titre de *Corres-**
ice secrète, politique et litté-
ou Mémoires pour servir à
re des cours, des sociétés et
littérature en France depuis
rt de Louis XV, Londres
nicht), 1787-1790, 18 vol.
qui ne vont que jusqu'aux
jours d'octobre 1785: cette
ondance a beaucoup de res-
ce avec les Mémoires secrets
chaumont (Voy. BACHAU-
IX, 171), sans que l'un des
misse entièrement tenir lieu de
d'ailleurs les Mémoires se-
voient que de 1762 (et non
*a 1788; et la *Correspondance**
née et finit plus tard. L'un des
cours d'Imbert pour sa rédac-
te M. Beaunoir. A. B.—T.
 IMBERT-COLOMÈS (JAC-
 ques), né à Lyon, en 1725, d'une
 de famille de commerce, fit
 ses études au collège des Jésuites,
 puis le goût des sciences et des
 lettres cultiva toute sa vie. Il
 eut une bibliothèque considérable,
 un laboratoire de chimie que vi-

sitaient tous les étrangers, et dans
 lequel sa fortune lui permit souvent
 de faire des expériences utiles. De-
 venu premier échevin dans sa ville
 natale, il y déploya ce caractère de
 philanthropie et de dévouement qui l'a
 toujours distingué. Ce fut surtout dans
 l'hiver rigoureux de 1788 que se
 signala son zèle, en faisant arriver de
 toutes parts les farines et les provi-
 sions nécessaires aux habitants. Une
 telle conduite ne put le mettre à
 l'abri des premières fureurs de la
 révolution. M. Imbert était comman-
 dant de cette ville en février 1790, par
 l'absence du prévôt des marchands,
 lorsque la populace força l'arsenal et
 s'empara de toutes les armes. Il donna
 des ordres au milieu des plus grands
 dangers, avec autant de sang-froid que
 de courage : mais bientôt les révoltés
 vinrent l'assaillir dans sa propre de-
 meure, où il ne leur échappa que par
 une sorte de miracle. S'étant réfugié
 à Bourg, il y éprouva l'accueil le plus
 honorable. Le conseil-général de cette
 ville, qui en rendit compte au minis-
 tère, reçut de M. Necker la réponse
 suivante : « M. Imbert-Colomès a des
 » titres à la reconnaissance de tous
 » les bons citoyens : son administra-
 » tion a maintenu, dans la seconde
 » ville du royaume, les approvision-
 » nements du grain et la sûreté pu-
 » blique, malgré des circonstances
 » très difficiles. Je lui rends avec plai-
 » sir ce témoignage auprès de vous,
 » Messieurs ; qu'il vous soit une as-
 » surance de plus que vos cœurs n'ont
 » pu vous tromper, en vous pressant
 » de lui faire accueil : les Français,
 » leur bon Roi, les ministres, té-
 » moins de ses services et de ses pei-
 » nes, approuveront toujours de pa-
 » reilles délibérations. » L'efferves-
 cence révolutionnaire n'ayant fait que
 s'accroître après ce malheureux évé-

nement, M. Imbert ne put revenir que secrètement à Lyon. Il reparut au moment du siège, en 1793, et reçut une mission qui l'en éloigna. Heureusement pour lui, il ne put rentrer dans la ville; et après avoir erré pendant plusieurs mois d'asile en asile, après avoir traversé à pied, dans le milieu de l'hiver, le sommet des Alpes avec un de ses amis (M. Poidebard), résolu de périr avec lui, il arriva en Piémont, où il fut reçu par les Français émigrés, avec tout l'empressement que lui avait préparé sa réputation de courage et de dévouement à la cause de la monarchie. Il se rendit en Allemagne, puis en Russie, et revint en France, en 1797, comme l'un des commissaires secrets des Bourbons. Les horribles excès de tyrannie de la Convention nationale avaient alors tellement disposé l'opinion publique en faveur des royalistes, que M. Imbert, bien qu'inscrit sur la liste des émigrés, fut nommé député au conseil des cinq-cents par le département du Rhône. Il débuta dans cette assemblée par une dénonciation contre le directoire exécutif, relativement à la violation du secret des lettres; et il ne cessa de combattre les révolutionnaires pendant la durée de cette courte session, qui fut terminée par la catastrophe du 18 fructidor (5 septembre 1797). M. Imbert fut porté sur la liste des condamnés à la déportation; mais il parvint à s'y soustraire, et se réfugia en Allemagne, où il continua de servir les princes français de tout son pouvoir. Il fut du petit nombre des proscrits auxquels le gouvernement consulaire ne permit pas de rentrer en France après la révolution du 18 brumaire (novembre 1799); et il se trouvait, dans le mois de juillet 1801, à Bareuth, où il fut arrêté à la réquisi-

tion de Buonaparte, qui se fit de ses papiers (1). Ce vieillard âgé de soixante-seize ans, fut au secret, gardé dans sa chambre par quatre soldats, et long-temps dépourvu de toute communication avec les autres royalistes arrêtés comme lui. C'est à cet événement que Delille fait allusion dans son quatrième chant de la *Pitié*, lorsqu'il dit, en s'adressant aux souverains de l'Europe :

Gardez-vous donc d'offrir la scandaleuse
De ces cœurs généreux punis d'aimer les

Louis XVIII, qui était alors en exil, écrivit, à cette occasion, une lettre très flatteuse à M. Imbert, se rendit auprès de son souverain (1809), dès que ce prince fut en Angleterre. Il en reçut beaucoup de témoignages d'estime, et mourut à Bath, dans la même année.

IMBONATI (CHARLES) religieux de l'ordre de Cîteaux; né à Milan vers le milieu du XVII^e siècle, cultiva l'étude des langues, et spécialement de l'hébreu, et y fit de grands progrès. Il termina la *thèque rabbinique* du savant Juatolucci, son maître, et en publia le 14^e volume, qui parut en 1671, avec des notes et des additions. (*Œuvres de Juatolucci*, tom. III, pag. 462.) Il a aussi fait une continuation de ce ouvrage sous le titre de *Bibliothèque hébraïque*, qui fut imprimée l'année suivante, in-fol. C'est un ouvrage raisonné de tous les auteurs écrits en latin sur la religion, les coutumes des Hébreux. Ces ouvrages, qu'on trouve ordinairement réunis, sont assez rares, mais ont été recherchés qu'autrefois, par le *Biblioth. hebræa* de J. Ch.

(1) Cette Correspondance a été imprimée, sous le titre de *Papiers saisis à la Mende*, Paris, 1801, in-8^o.

à tenir lieu (*Foy. Wolf*). On ne trouve encore à Imbonati, *Chronologicum sive de eventibus principum*, Rome, 1696, in-4°. Il ne put point publier ces différents ouvrages, étant mort le 19 octobre 1703.

IMHOF (JACQUES-GUILLAUME), érudit genealogiste, était né à Nuremberg en 1651. En quittant l'université d'Aldorf, il parcourut la Hollande, la Belgique, la France et l'Italie, fréquentant partout les hommes les plus instruits. De retour dans son pays, en 1675, il s'y fixa pour toujours, malgré les offres brillantes qu'on lui fit pour s'établir ailleurs, et se voua tout entier aux recherches genealogiques. Sa riche bibliothèque et sa correspondance étendue qu'il entretenait avec les princes, les comtes, les principaux ministres et les hommes les plus savants de l'empire romain, lui fournissaient des matériaux abondants pour ses études. Il mourut le 20 décembre 1728. On lui a : I. *Spicilegium Rittershusii*, Tubingue, 1683, in-folio. On y trouve trente tables genealogiques entièrement nouvelles. La seconde partie publiée en 1685, contient quarante tables, et un supplément aux dix-huit déjà publiées par Rittershusius. II. *Notitia S. R. I. G. prom tam ecclesiasticorum quam secularium historico-heraldico-genealogica*, ibid., 1684, 2 vol. in-folio. C'est proprement un état de l'empire d'Allemagne, et une notice des princes qui vivaient en ce temps-là, sur le modèle de l'*Etat de la France*. Kæler en donna une cinquième édition, considérablement augmentée, ibid., 1732-34, 2 vol. in-folio, avec 19 planches. III. *Excellentissimi in Gallia familiarum genealogia*, Nuremberg, 1687, in-folio. Cet

ouvrage comprend 157 tables genealogiques des grandes maisons de France, avec les notes nécessaires pour les bien entendre. Imhof commence par une dissertation sur les différentes opinions des auteurs touchant les ancêtres de Robert-le-Fort, et sur l'origine des fleurs de lis. A la fin du livre il donne la genealogie de la maison de Savoie, de celle de Lorraine, et de quelques autres. IV. *Genealogia familiarum Bellomanensium, Claromontana de Gallerande, et Memmiana*, Nuremberg, 1688, in-folio. Ce sont les genealogies des maisons auxquelles appartenaient trois ministres de France, dont on parlait beaucoup alors, MM. de Lavardin, de Chiverni et d'Avaux. V. *Regum Pariumque Magnæ-Britanniæ historia genealogica*, ibid., 1690, in-folio; Supplément, 1691, in-folio. La première partie offre la genealogie des princes qui sont montés en divers temps sur le trône d'Angleterre; la seconde celle des grandes maisons. VI. *Genealogica historia cæsarearum, regiarum et principalium familiarum quæ in terris Europæis post romanæ extinctionem monarchiæ hucusque imperarunt*, Francfort et Leipzig, 1701, in-folio. C'est une édition des Tables historiques et genealogiques de Lohmeier, corrigée et augmentée. Imhof avait déjà travaillé à l'édition donnée par l'auteur en 1695. VII. *Historia Italiæ et Hispaniæ genealogica exhibens instar prodromi stemma desiderianum*, Nuremberg, 1701, in-folio. VIII. *Corpus historiæ genealogicæ Italiæ et Hispaniæ*, ibid., 1702, in-folio. IX. *Recherches historiques et genealogiques des grands d'Espagne*, Amsterdam, 1707, in-12, fig. Le discours préliminaire contient des recherches sur l'origine de ces premières dignités de l'Es-

gne. X. *Stemma regium lusitanicum*, Amsterdam, 1708, in-fol. Ce volume, dédié au roi de Portugal, offre des tables généalogiques. XI. *Genealogiæ xx illustrium in Italiâ familiarum*, ibid., 1710, in-folio. XII. *Genealogiæ xx illustrium in Hispaniâ familiarum*, Leipzig, 1712, in-fol. XIII. *Genealogia Ruthenorum comitum ac dominorum in Plauen*, ibid., 1715, in-folio. C'est une histoire généalogique des princes de Reuss. XIV. *Albanensis familiæ arbor genealogica illustrata historicâ relatione*, ibid., 1722, in-fol. Ce volume fut publié pour répondre aux desirs de Charles Albani, prince de Soriano, neveu du pape. — André-Lazare IMHOF, compilateur, naquit à Nuremberg en 1656. Il fut attaché comme conseiller intime, au service de quelques princes, et mourut à Su'zbach, le 14 septembre 1704. On a de lui en allemand : *Nouvelle galerie historique*, ou *Exposition succincte et claire de l'histoire universelle depuis la création du monde jusqu'à nos jours*, 17 vol. grand in-8°. avec fig. Les trois premiers furent imprimés à Sulzbach, 1692-94 ; les autres à Nuremberg, 1694-1728. Les cinq premiers volumes seuls sont d'Imhof ; ils ont plusieurs fois été réimprimés, et sont rédigés avec plus de soin que les suivants, auxquels un grand nombre d'écrivains ont travaillé. On invita Imhof à composer cet ouvrage pour l'instruction de Joseph, roi des Romains : quoique protestant il fut si modéré dans ce qu'il dit de la religion catholique, que son impartialité reçut des éloges des deux religions qui partagent l'Allemagne. Les cinq premiers volumes furent traduits en français, pour servir à l'éducation du prince royal de Prusse. Ils parurent sous ce titre : *Le grand théâtre historique*

ou *Nouvelle histoire universelle tant sacrée que profane, de création du monde jusqu'à commencement du XVIII^e. siècle* de, 5 tom. 2 vol. in-fol. Les titres de Mérian ornent cette œuvre qui fut traduite en italien, 1740. (Voy. GUEDEVILLE, XI) On a encore d'Imhof un ouvrage circonstance intitulé, *Gallia*, 1690, in-4°.

IMHOF (GU-TAVE-GUIDE), gouverneur-général de hollandaises, était, comme les dents, issu d'une famille patricienne de Nuremberg ; il naquit en Amsterdam. A l'âge de vingt ans s'embarqua pour les Indes. d'un des directeurs de la Compagnie possédant beaucoup de courage et doué d'un excellent esprit, Imhof fit promptement chemin. En 1736 il devint gouverneur de Ceylan ; il y avait accoutumé et l'affection universelle qu'une conspiration que l'on vint à Batavia le fit appeler cours de cette capitale. Les hollandais, opprimés par le gouverneur, s'étaient ligués avec les peuplades de l'île. Un corps de mille Chinois vint attaquer Batavia le 9 octobre 1740, espérant être par les conjurés qui s'y trouvaient ceux-ci n'osèrent pas se joindre. Imhof marcha contre les rebelles les repoussa : ils revinrent le 10 octobre. Il sortit au-devant d'eux, le mouvement éclata dans la ville, fit main basse sur les Chinois trop faible pour résister à l'armée qu'il avait à combattre tira dans les montagnes. Il ensuite à défaire complètement l'ennemi, et sauva Batavia. Les conseils du conseil des Indes firent couvrir les malversations du

neur-général qui avait compromis la sûreté du plus bel établissement des Hollandais. Ce fonctionnaire, irrité de ce que sa mauvaise conduite était mise au grand jour, fit arrêter tous ceux qui avaient contribué à découvrir la vérité, et les renvoya en Europe. Imhof fut du nombre; mais les directeurs, instruits de tout ce qui s'était passé, appelèrent le gouverneur, et lui donnèrent Imhof pour successeur. Celui-ci parvint à rétablir l'ordre à Batavia, à inspirer de la confiance à la population chinoise, si nécessaire pour cette ville, et à faire reflourir le commerce. Après sept ans d'une administration équitable, il mourut le 1^{er} novembre 1750, laissant dans un état brillant la colonie et tous les établissements hollandais. — François-Jacques IMHOFF, médecin, a publié un Essai sur la maladie dite nielle du blé de Turquie, sous le titre de : *Zæmaydis morbus ad ustilaginem vulgo relatus, specimen*, Strasbourg, 1784, in-fol., fig. E—s.

IMILCON, fils d'Hannon, général Carthaginois (1), fut donné pour lieutenant à Annibal, fils de Giscon, que le sénat de Carthage envoya en Sicile pour en faire la conquête, l'an 406 avant J.-C. Ce général étant mort de la peste, dans son camp devant Agrigente. Imilcon prit le commandement en chef de l'armée, et, malgré les ravages de la contagion, tint ferme devant les murs d'Agrigente : il immola un enfant à Saturne, et fit jeter dans la mer plusieurs prêtres en l'honneur de Neptune, croyant expier par ces barbaries les sacrilèges de son prédécesseur et calmer ainsi les dieux irrités. Les opérations du siège, présidées et pressées par Imilcon, forcèrent les

Agrigentins, après huit mois d'une vigoureuse résistance, à désertir leurs foyers pour se soustraire aux cruautés des Carthaginois : ceux-ci, maîtres de cette ville abandonnée, égorgèrent les malades, les vieillards, et pillèrent les maisons. Imilcon fit un butin prodigieux, et envoya à Carthage, entre autres raretés, le fameux taureau de Phalaris. Au printemps suivant, il rasa Agrigente, investit ensuite Gela, s'en empara, après avoir repoussé les attaques de Denys de Syracuse, prit et pilla également Camarine : mais voyant son armée affaiblie, tant par les événements de la guerre que par les ravages de la peste, il conclut la paix avec Denys, moyennant la conservation de toutes ses conquêtes, et sut ramener les restes triomphants d'une armée presque détruite par les maladies et les combats. La peste entra dans Carthage avec Imilcon, et désola cette ville : elle se répandit ensuite en Afrique, et y fit périr un grand nombre d'habitants. Denys, qui n'avait conclu la paix avec Imilcon que pour se ménager l'occasion et les moyens de venger la Sicile, ne tarda point à livrer à la fureur du peuple tout ce qu'il y avait de Carthaginois à Syracuse. Ils furent égorgés; et toute la Sicile suivit l'exemple donné par la capitale. Carthage frémit, et renvoya en Sicile Imilcon, dont tous les efforts ne purent sauver sa place d'armes. Denys s'en empara, et la réduisit en cendres. Imilcon revint à Carthage chercher des secours. L'année suivante (396 ans avant J.-C.) on le nomma suffète ou magistrat suprême, et on lui confia le commandement de trois cent mille hommes avec quatre cents vaisseaux de guerre, six cents bâtiments de transport, et un appareil formidable de machines de guerre. Au moment de mettre à la voile,

(1) Diodore de Sicile l'appelle tantôt Imilcar, et tantôt Imilcon; Justin lui donne toujours ce dernier nom.

Imilcon envoya des lettres cachetées à tous les capitaines de vaisseau, avec ordre de ne les ouvrir qu'en pleine mer, précaution dont l'histoire ne fait honneur à aucun général avant lui : elle empêcha en effet les Syracusains d'être informés des projets d'Imilcon. Après avoir débarqué ses troupes à Panorme, ce général reprit les villes perdues dans la campagne précédente; il prit ensuite Messane, la rasa de fond en comble, et battit la flotte ennemie. Fier de l'heureux succès de ses armes, il marcha droit à Syracuse, se rendit maître du grand port, présenta la bataille à Denys qui ne voulut pas l'accepter, prit d'assaut le faubourg d'Acradine, pilla les riches temples de Proserpine et de Cérès, et crut toucher au moment de couronner ses autres conquêtes par l'entière possession de cette ville célèbre. Mais la peste, accompagnée des symptômes les plus terribles, répandit tout-à-coup dans son armée victorieuse la terreur et la mort, et força Imilcon de suspendre les opérations du siège. Denys attaque aussitôt l'armée carthaginoise, diuinuée de moitié, remporte une victoire complète, fait tout passer au fil de l'épée, prend et brûle tous les vaisseaux carthaginois. Les Syracusains sortent en foule pour être témoins d'un événement qui tient du prodige. Le fier Imilcon, contraint d'implorer la clémence du vainqueur, lui offrit trois cents talents, pour obtenir la permission de ramener en Afrique le peu de Carthaginois échappés à la peste et au fer des ennemis. Il parut à Carthage, avec les déplorables restes d'une armée si florissante : toute la ville s'abandonna aux lamentations et à la douleur ; Imilcon mêla ses larmes à celles de ses concitoyens, accusa follement les dieux de son désastre, et, ne voulant pas y survivre, ferma sur

lui les portes de son palais, et se donna la mort, l'an 395 avant J.-C.

B—P.

IMISON, ingénieur mécanicien anglais, mort en 1788, est auteur d'un ouvrage intitulé *l'Ecole des arts*, qui a obtenu une célébrité méritée. On en a publié plusieurs éditions successives ; mais comme les progrès récents des arts exigeaient qu'on y fit des changements considérables, le livre a été refondu par M. Webster, professeur à l'institution royale, qui l'a publié ainsi en 1803, en 2 vol. in-8°, sous le titre suivant : *Eléments de la science et de l'art, ou Introduction familière à la physique et à la chimie, avec leur application aux arts utiles et élégants*, avec trente planches par Lowey, l'un des premiers graveurs de Londres.

L.

IMPERIALI (JEAN-VINCENT), poète et littérateur distingué, naquit à Gènes, vers la fin du xvi^e. siècle, d'une des plus illustres familles de cette ville. Son père (Jean Imperiali), élevé à la dignité de doge en 1617, lui ouvrit la carrière des emplois publics. Nommé ambassadeur près de Philippe IV, roi d'Espagne, le fils sut mériter la confiance de ce prince, qui le chargea de terminer différentes négociations avec le duc de Mantoue et la cour de Rome. Il avait assuré à sa patrie la protection de l'Espagne : il lui rendit un service non moins important, en purgeant les côtes des nombreux pirates qui les infestaient ; et tant qu'il eut le commandement des galères, le pavillon génois fut respecté dans la Méditerranée. Il s'occupa ensuite d'embellir la ville de Gènes, et de lui procurer les établissements utiles dont elle manquait. L'affabilité de ses manières et sa générosité l'avaient rendu l'idole du peuple : le sénat craignit qu'il n'eût le projet d'a-

pouvoir , et le condamna au bannissement. Imperiali ne réclama contre cette injuste mesure : la reconnaissance des lettres charma sa retraite ; il lui fut permis de rentrer dans sa patrie , il se bâta d'y revenir. Il vint à Gènes , vers 1645 , dans l'attente d'un grand succès. Il avait obtenu , de la réputation d'un grand poète , mais la postérité ne paraît pas avoir confirmé le jugement des contemporains. On cite de lui : I. *Lo scudo di Gènes*, 1611 ; Venise , 1612. C'est un poème en vers sur les travaux de la campagne , fut reçu avec applaudissement , dit Tiraboschi , il ne peut être comparé avec la *Colti-d'Alamanni*. II. *Il Ritratto di Gènes abbozzato*, poëma in ma , sans date ni indication de l'impression , in-4° ; Bon-37 , même format. III. *Gl'istori ; la santa Teresa*, *verali del cardinale Orazio V. Cento discorsi politici*, ait donné , dans sa jeunesse , on de la *Jérusalem délivrée* , Gènes , 1604 , in-12 , avec aux arguments à la tête de l'ouvrage ; et il fut , dit-on , auteur des *Opere spirituali* du Bat. Vernacia , son compatriote ; Imperiali était membre de la académie italienne qui fut de son temps. W—S. RIALI (JEAN-BAPTISTE) , et littérateur , d'une branche de la famille gènesoise de ce nom , était né à Gènes , naquit dans cette ville en 1588. Il fit ses premières études à Verone , avec beaucoup de succès , et fréquenta ensuite l'université de Bologne , où il eut pour professeurs Jérôme Mercuriali et Frédéric Borlotti , deux des plus célèbres professeurs de cette école , qui

en compte un si grand nombre. Après avoir terminé ses cours , il vint à Padoue , où il prit ses degrés en médecine : il s'y lia particulièrement avec Fr. Piccolomini , jeune médecin , qui se délassait de la pratique de son art par la culture des lettres ; et à son exemple , il s'appliqua à la poésie latine. Il revint enfin à Vicence , et il y reçut un accueil si flatteur , qu'il prit la résolution d'y passer ses jours : ce fut en vain qu'on lui offrit les plus grands avantages pour l'attirer à Venise , à Messine , à Padoue ; il persista dans son projet de terminer sa carrière à Vicence , et il mourut en cette ville le 26 mai 1623. Imperiali était doué d'une extrême facilité : son éloquence était douce , fleurie et abondante ; et ses idées se présentaient à son esprit dans l'ordre le plus convenable. A l'âge de vingt-deux ans , il publia une *Défense d'Alexandre Massaria*, habile médecin , son compatriote ; et ce petit écrit eut tant de succès , qu'il s'en fit jusqu'à six éditions en quelques mois. Ses *Poésies latines* ont quelque chose de la douceur de Catulle , qu'il avait choisi pour modèle ; et les critiques italiens ne les jugent pas indignes du chantre de Lesbie. Mais son principal ouvrage est un recueil d'observations , intitulé : *Exotericarum exercitationum libri duo*, Venise , 1603 , in-4°. — Jean IMPERIALI , son fils aîné , naquit à Vicence en 1602 ; il étudia la médecine à Padoue , et revint l'exercer dans sa patrie , où il mourut vers 1670. On a de lui : I. Une *Dissertation historico-médicale sur la peste qui désola l'Italie en 1630* , Vicence , 1631 , in-4°. II. *Musæum historicum et physicum*, Venise , 1640 , in-4°. La première partie de cet ouvrage , ou le *Musæum historicum*, a été réimprimée à la suite des *Apes urbanae de*

LÉON ALLATIUS, Hambourg, 1711, in-4°. C'est une suite de cinquante-quatre éloges des hommes les plus célèbres dans la littérature, avec leurs portraits. Le *Musæum physicum* contient des observations sur le caractère de ces différents personnages, et des réflexions sur l'influence que les circonstances physiques ont pu avoir à l'égard du développement de leurs dispositions naturelles. III. *Le Notte Barberine overo de quesiti e discorsi fisici, medici, etc.*, libr. v, Venise, 1663, in-4°. W—s.

IMPERIALI (JOSEPH RENÉ), cardinal, est moins connu à ce titre que par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres. Il naquit à Gènes, en 1651, de l'illustre famille connue sous ce nom. Après avoir terminé ses études avec éclat, il reçut les ordres sacrés, et ne tarda pas d'être pourvu des premières dignités ecclésiastiques. Nommé cardinal en 1690, et, quelque temps après, gouverneur de Ferrare, il s'appliqua surtout à ranimer en cette ville le goût des sciences et des arts utiles. Il se faisait remarquer, dans les assemblées du sacré collège, par sa prudence; et il avait si bien réussi à capter l'estime des autres cardinaux, qu'au conclave tenu en 1730, après la mort d'Innocent XI, il aurait été élu pape à l'unanimité, si la cour d'Espagne ne lui eût formellement donné l'exclusion. Le cardinal Imperiali mourut à Rome, le 4 janvier 1737, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il fit des legs considérables aux pauvres, et chargea le prince de Francavilla, son neveu, de disposer sa riche bibliothèque dans un local ouvert au public. Il fixa aussi, par son testament, une somme annuelle pour l'entretien et l'accroissement de cette collection, l'une des plus précieuses

qu'ait jamais formées un parti. Le savant P. de Montfaucon l'éloge de la bibliothèque Impériale dans son *Diarium italicum* (pag. et Fontanini en a rédigé le catalogue Rome, 1711, in-fol. (Voy. FONTANINI, tom. XV, pag. 1. Il en a paru un second en 1712, Rome, 1793, 2 vol. in-8°. Le cardinal Imperiali était l'ami de tous les savants : ce prélat les encourageait par ses largesses, faisait primer à ses frais leurs ouvrages, et attirait sur eux l'attention publique. Parmi les hommes distingués qu'il éprouva les effets de sa bienveillance on cite principalement Philippe Torre, et Fontanini qu'il nomma bibliothécaire. Giust. Chiapponi a publié : *Legazione del card. Giuseppe Imperiali à Carlo III rè d'Espagne l'an. 1711*, Rome, 1712, in-8°. W.

IMPÉRIAL-LERCARI (FRANÇOIS-MARIE), doge de Gènes, connu par ses démêlés avec Louis XIV, prince, qui voulait imposer aux gouvernements le respect des armes, avait fait bombarder Alger en 1683; il attendait l'occasion d'éprouver un châtimement semblable de quelque puissance d'Italie, pour tacher de l'alliance de l'Espagne Gênois avaient été, pendant ce temps, cinquante ans, fidèles à l'alliance de France : le sénat ayant fait couronner le sénat par quatre galères, Louis XIV se fâcha, croyant qu'elles étaient destinées à servir aux Espagnols pour agir contre lui, et demanda non-seulement que les galères fussent immédiatement livrées, mais encore que les équipages lui fussent livrés. La république refusait de se soumettre à cette violence, le marquis de Saxe se présenta devant Gènes, le 1684, avec une nombreuse es-

mença presque aussitôt à r cette superbe ville. Douze cents bombes y furent lancées le 28 mai; et l'escadre se retira que lorsqu'elle toutes les munitions qu'elle rtées. Les Gênois, cependant n'eurent point courage : ils cette calamité sans démenté; et déjà ils s'attendaient celle attaque, lorsque le pape ses bons offices pour rétaix. Par sa médiation, un signé à Versailles, le 12 fé-année suivante : le doge Im-reudit à Paris avec quatre , pour déclarer à Louis XIV, e sa république, qu'elle était avoir encouru son indigna-eriali remplit cette mission lesse et dignité : il parla au it, mais couvert; et son dis-ii était respectueux, fut con-x expressions que lui dictait . Le roi l'écouta avec bonté, ta avec infiniment de poli-légards. Aussi le doge, en nt la conduite de Louis XIV : de ses ministres, ne put er de dire : « Le roi ôte à ours la liberté par la manière l nous reçoit; mais les mi- nous la rendent. » On sait qu'après lui avoir montré les de Versailles, Seignelai lui ce qu'il y trouvait de plus able, le doge répondit : *C'est voir.*

S. S—r.

OFFELT (MELCHIOR), Jésuite , né à Gisors en 1584 , na d'abord à l'étude de la ju-nce; mais il l'abandonna pour ématiques et la théologie, et sollicita son admission chez tes. Il était à Rome, où il avait out par le désir de s'instruire; ôt qu'il eut terminé son no-

viciat, ses supérieurs l'envoyèrent à Messine, pour y enseigner les mathématiques, dont l'étude était fort négligée en cette ville, depuis la mort de Fr. Maurolico. Dans la vue de se rendre agréable aux habitants de Messine, il publia, en 1630, une Dissertation sur la lettre qu'ils prétendent leur avoir été adressée par la Sainte-Vierge. Cette pièce, qui montre l'excessive crédulité de l'auteur, fut déléguée à la congrégation de l'*Index*, et Inchofer cité devant ce tribunal. Il se justifia facilement des reproches qu'on lui faisait; mais la Dissertation demeura supprimée, et on ne lui permit de la reproduire qu'à condition d'en changer le titre, et de retrancher les passages qui seraient indiqués par un commissaire du tribunal. Inchofer passa encore deux années en Sicile, occupé à déchiffrer d'anciens manuscrits; et il revint ensuite à Rome, où il devait trouver des secours abondants pour l'exécution du projet qu'il avait formé de publier le Martyrologe romain avec des notes explicatives et des preuves. Il fut détourné de ce travail par l'évêque d'Agria (George Jacosith), sur l'invitation duquel il se chargea d'écrire l'histoire ecclésiastique de Hongrie. Le premier volume de cet ouvrage resta plusieurs années entre les mains des censeurs, avant qu'on pût obtenir la permission de l'imprimer. Dans l'intervalle, Inchofer avait eu une dispute assez vive avec Zacharie Pasqualigo, qui soutenait qu'il était permis de mutiler les enfants pour donner plus d'agrément à leur voix; et Inchofer, pour avoir réfuté les pitoyables arguments de son adversaire, s'était fait des ennemis de tous les musiciens. Le séjour de Rome lui devint donc insupportable; et il sollicita de ses supérieurs la direction

d'un collège où il pourrait reprendre son travail sur le martyrologe : on lui assigna celui de Macerata, d'où il passa quelques années après à Milan, afin de prendre connaissance des manuscrits de la bibliothèque Ambrosienne, relatifs à son objet ; mais il mourut dans cette ville, épuisé de fatigues, le 28 septembre 1648, à l'âge de 64 ans. Inchofer avait sans doute beaucoup d'érudition : mais il manquait de goût et de critique ; et il n'a laissé aucun ouvrage digne de la réputation dont il a joui pendant sa vie. On citera de lui : I. *Epistolæ B. Mariæ Virginis ad Messanenses veritas vindicata ac eruditè illustrata*, Messine, 1629, in-fol., première édition fort rare : la seconde est intitulée, *De epistolâ B. Mariæ Virginis* ; et quoique imprimée à Rome, elle porte l'indication de Viterbe, 1632, parce qu'on sentit qu'il serait inconvenant qu'un livre, publié sans approbation, parût l'avoir été sous les yeux mêmes de la censure. II. *Tractatus syllepticus, in quo quid de terræ, solisque motu vel statione secundum sacram Scripturam sentiendum*, etc., Rome, 1635, in-4°. L'auteur y combat le système de Copernic, qu'il ne pouvait plier à ses idées ; mais il emploie les citations plus que les raisonnements. Un passage d'une lettre d'Holstenius à Peiresc, rapporté dans les *Mémoires* de Nicéron (tom. xxxv, pag. 329), fait soupçonner Inchofer d'avoir été l'un des persécuteurs de Galilée. III. *Historia sacræ latinitatis, hoc est de variis linguæ latinæ mysteriis*, Messine, 1655, in-4°. ; Munich, 1658, in-8°. Cet ouvrage est plein de recherches curieuses ; mais on y trouve, entre autres idées singulières, que les bienheureux s'entretiendront quelquefois en latin dans le ciel. IV.

Annales ecclesiastici regni Hæriæ, Rome, 1644, in-fol., tom. Ce volume, qui est rare, est le premier qui ait paru ; il ne va que jusqu'à l'an 1059. V. *De eunuchismo disertatio ad Leon. Allatum*. Elle est imprimée dans les *Symmicta* d'Alv. Tilius, lib. 11, pag. 397 - 413. Quelques petits ouvrages contre S. Pius : comme Inchofer craignoit de se compromettre avec ce soupçonné d'adversaire, il les publia sous le nom de *Eugenius Lavanda*. Il a des *Mémoires* sur le droit, l'histoire ecclésiastique, l'astronomie, etc. On le trouve dans les *Apes urbanæ* latins, et dans la *Bibliothèque* de P. Sotwel ; mais c'est par erreur qu'on lui a attribué la *Monarchie des Solipses*, satire virulente contre le titre des Jésuites. Son confrère, Oudin, a démontré, par des raisons sans réplique, que cet ouvrage appartient à Jules-Clément Scotti ; on peut consulter, pour des détails, la *Vie* d'Inchofer par le P. Oudin dans le tom. xxxv des *Mémoires* de Nicéron ; et le *Dictionnaire de Trévoux*, où l'on a essayé de presser quelques objections au P. Oudin touchant le véritable auteur de la *Monarchie des Solipses*. VI.

INDIBILIS, prince des Inerces, l'un des jougs des Romains, s'unit à Publius, autre prince espagnol, et se joignit aux alliés de Rome ; attaqué par Cneius Scipion, l'année avant J. C., il vit ses troupes, le lendemain de la bataille, se disperser aussitôt. Indibilis et Maudonius se joignirent alors aux Carthaginois, qu'ils abandonnèrent ensuite pour embrasser le parti des Romains victorieux. Les premiers se joignirent pour punir ces deux princes de leur défection, lorsqu'Indibilis donna promptement avis à C. Scipion, qui lui envoya un r

nable, avec lequel ce prince Carthaginois en bataille rangée 215 avant J.-C. Deux années, Publius Scipion étant dans son camp, le perfide Indibilis se ligua de nouveau avec les Carthageois, et leur amena 7000 hommes. En vain Publius sortit de ses retranchements pendant la nuit pour aller à sa rencontre, et pour le vaincre avant qu'il eût fait sa jonction avec le roi de Numidie et par les Carthaginois, le prince espagnol foudroyé par la pique de Publius Scipion, qui mena le combat, 213 ans avant J.-C. Pendant toute cette longue campagne mêlée de succès et de revers, mais où Rome finit par l'emporter grâce à l'ascendant du général Scipion, Indibilis et Mandonius se réfugièrent à usurper la domination de l'Espagne, trahissant tour à tour les deux partis. Apprenant que Mandonius était tombé malade, ils firent des efforts considérables, et attaquèrent les alliés de Rome. Scipion, rétrogradant contre eux avec toute l'armée : ils levèrent aussitôt de nouvelles troupes pour se mettre en mesure de résister ; mais atteints dans leur camp par la cavalerie de Lelius, l'année suivante, ils furent forcés de prendre la fuite, abandonnant leur bagage au vainqueur, et furent poursuivis par quelques soldats. N'ayant plus d'espoir, Indibilis et Mandonius implorèrent la clémence de Scipion, qui, se laissant fléchir, leur pardonna d'eux qu'une grosse somme d'argent et des otages pour les tenir en devoir. B—P.

INDRATES, chef des Celtibériens, vainqueur de l'Ebre, remplacea son père, tué en bataille rangée contre Annibal, et, ayant rassemblé à la

bâte 50,000 hommes, ouvrit aussitôt la campagne, l'an 231 avant J.-C. Ses troupes peu aguerries n'osant se mesurer avec les Carthaginois victorieux, il se retira sur une hauteur et s'y retrancha : mais Annibal força ses retranchements, et lui fit 10,000 prisonniers. Indratus prit la fuite, et tomba, peu de temps après, au pouvoir des Carthaginois, qui lui crevèrent les yeux et l'attachèrent à une croix, pour effrayer, par ce supplice, quiconque voudrait s'opposer à leur domination en Espagne. B—P.

INÈS DE CASTRO, issue d'une maison illustre de Castille, qui était alliée aux rois d'Espagne et de Portugal, réunissait un esprit distingué la beauté et la grâce qui en font le charme le plus puissant. C'est à ces avantages qu'elle dut et sa célébrité et ses malheurs. Son père, Pierre Fernand de Castro, s'était fixé à la cour de Portugal ; Inès y fut placée très jeune, en qualité de dame d'honneur, auprès de la princesse Constance, épouse de l'infant dom Pedre, fils d'Alphonse IV. L'amitié la plus tendre l'attachait à Constance : la mort prématurée de cette princesse lui causa la plus vive douleur ; l'expression en était si touchante par sa sincérité, que dom Pedre aimait à pleurer avec elle sa jeune et vertueuse compagne. La sympathie des regrets l'avait rapproché d'Inès : il les oublia auprès d'elle ; et la sensible Inès, accoutumée à partager les larmes de l'infant, partagea aussi ses sentiments. Sa naissance, quoique élevée, ne l'appelait point au trône ; et si l'amour voulait l'y placer, la politique l'en éloignait. Les courtisans, envieux de tous ceux qui obtiennent la faveur des princes, et redoutant l'influence que l'élévation d'Inès donnerait à ses frères Alvarez et Ferdinand, éveillèrent l'attention d'Alphonse sur les consé-

quences de la liaison de dom Pedre et sur la nécessité de la rompre : mais les amants trompèrent sa vigilance ; et un hymen secret , sanctionné par le pape , unit l'enfant à la belle Inès , en présence de l'évêque de la Guarda. Les mêmes courtisans peignirent la désobéissance de dom Pedre des couleurs les plus propres à irriter Alphonse , prince violent et vindicatif , et lui apprirent le mariage de son fils , avec toutes les réflexions qui devaient blesser son orgueil et exciter son courroux : ils n'y réussirent que trop bien. Inès s'était retirée à Coïmbre : elle y vivait dans une solitude embellie par l'amour ; et la naissance de deux enfants ajoutait encore à son bonheur , lorsqu'il fut troublé par les instances du roi , qui pressait dom Pedre de dissoudre les nœuds qui l'attachaient à elle. Inès , en le rendant père , avait acquis de nouveaux droits à la tendresse de son époux , dont , chaque jour , la résistance aux desirs d'Alphonse s'exprimait avec plus d'énergie. Indigné de l'inutilité de ses efforts , le roi se rendit à Coïmbre auprès d'Inès , espérant , par des menaces , arracher à la crainte ce que son fils refusait à ses vœux. Attendri par la beauté d'Inès , ému à l'aspect de ses enfants , le roi sentit fléchir sa colère ; son âme flottait irrésolue entre le pardon et la vengeance : mais les discours des courtisans , et particulièrement les conseils d'Alvarez Gonzalez , Pierre Coello , et Diego Lopez Pacheco , qui avaient juré la perte d'Inès , détruisirent cette disposition favorable. La dureté naturelle d'Alphonse servit leurs coupables projets ; il finit par céder à leurs instances insidieuses , et la mort d'Inès fut résolue !..... L'on n'attendait , pour l'exécution de cet odieux dessein , que l'éloignement de don Pedre. Un jour que ce prince

était parti de grand matin à la chasse , les assassins pénétrèrent dans l'appartement d'Inès , encombré : sa beauté , sa jeunesse , cœur pleine de charmes répétés traits , n'amolirent point de ces barbares ; ils se précipitèrent sur elle : la violence de leur action ; et ses beaux yeux , ouvrant , rencontraient les poignards vés sur sa tête. N'ayant d'autre ressource que ses pleurs et ses supplications , elle les employa vainement : sa beauté touchante , qui eût des tigres , ne put désarmer les féroces ; elle tomba sous plusieurs coups : les assassins donnèrent leur victime qu'ils virent s'exhaler son dernier soupir , doutant alors la vengeance d'Alphonse , ils se sauvèrent en précipitation. A la nouvelle de cet attentat , qu'Alphonse , dit-on , ne savoua pas , dom Pedre , d'instinct courut aux armes contre lui. Aidé par les frères d'Inès , les provinces où les biens de la cour étaient situés , et qui s'étaient soulevés , et qui se soulevèrent qu'alors que les d'Inès lui auraient été livrés , pendant les larmes et les insultes sa mère obtinrent le succès de la rébellion : mais , malgré sa victoire , le prince conserva au fond de son âme la plus ardente soif de vengeance. Alphonse mourut en 1557 : il monta sur le trône de Portugal , son premier soin fut d'atteindre les auteurs d'Inès. Pacheco était en France ; Alvarez et Coello en Castille , lui furent livrés par le souverain de ce royaume (Philippe le Cruel). Emmenés en Portugal , misérables furent appliqués au supplice , jugés et condamnés ; mais leur supplice ne satisfit pas la haine de don Pedre ; il

les plus cruelles souffrances historiques vont même qu'il aida de ses propres orturer. Haletants et muets exposés sur un échappiraient encore ; on leur eut, qu'on offrit tout pal- Pedre. Sa vengeance fut suivie par le sanglant spectacle venait de repaître ses corps d'Alvarez et de nt brûlés, et leurs cen- au vent. Après avoir im- iminels, don Pedro ren- nes d'Inès des hommages d'elle ; il fit assembler les aume à Castanado, y dé- mariage en présence du fit dresser un acte qui fut ortugal avec la plus grande : reconnaître les enfants, mariage avec Inès, ha- céder à la couronne ; et, fait exhumer le corps de sse infortunée, il ceignit u diadème, et voulut qu'on honneurs souverains à ses sibles. Tous les corps et de l'état la saluèrent reine ; aits de son époux se répan- tous ceux qui l'avaient ser- uperbes mausolées en mar- s'élevèrent, par les ordres Pedre, dans le monastère leobaca ; l'un, destiné à re, réservé pour lui-même. ble don Pedro ne cessa les cendres d'Inès de ses squ'au jour où la mort, en nt à son épouse, ensevelit be son amour, sa douleur, e contre la mémoire de ses La fin tragique d'Inès, ar- ou Puffendorff, en 1535, n épisode à l'auteur de la me tragédie à Lamoignon ; et la rivale de la poésie, vient en-

core de faire revivre, sous le pinceau d'un de nos artistes (M. de Forbin), à l'exposition de 1817, le souvenir de cette illustre victime. Comblée de tous les dons de la nature, de la fortune et de l'amour, Inès de Castro semble ne les avoir réunis que pour offrir une preuve nouvelle et frappante, que la célébrité, chez les femmes surtout, est presque toujours ennemie du bonheur. D—L—D.

INGEBURGE, ou INGEL - BURGE(1), princesse danoise, remar- quable par la destinée singulière qu'elle eut en France, était fille de Valdemar I et sœur de Canut VI, qui régnèrent en Danemark pendant le xii^e. siècle. Philippe-Auguste, roi de France, fit demander cette princesse en ma- riage à Canut, déclarant qu'il ne vou- lait d'autre dot que la cession qui lui serait faite, par le contrat, de l'ancien droit que les rois de Danemark avaient sur le royaume d'Angleterre, et un secours en vaisseaux. Richard- Cœur-de-Lion était alors détenu cap- tif en Allemagne, et Philippe voulait profiter de son absence. Mais Canut et les états de Danemark préférèrent d'offrir une somme de 4000 marcs d'argent pour dot, et le roi de France souscrivit à cette condition. Ingeburge étant arrivée à Amiens, l'année 1192 ou 93, Philippe l'épousa immédiate- ment après. Tous les historiens du temps conviennent que la princesse était aussi belle que vertueuse : ce- pendant Philippe, le lendemain des nocces, lorsque le couronnement de son épouse eut lieu, manifesta pour elle un éloignement qui devint bientôt une aversion décelée. On ne put com- prendre cette conduite du roi, dont on ignorait les motifs ; et le peuple l'attribua à un sortilège. Ingeburge

(1) En danois *Ingeborg*.

fut renvoyée de la cour, et Philippe prit la résolution de se séparer d'elle. Il alléguait la parenté qu'il prétendait exister entre sa première femme Isabelle de Hainaut et la reine Ingeburge du chef de Charles le Bon, comte de Flandre, fils de Canut IV, roi de Danemark. Plusieurs évêques jugèrent cet obstacle suffisant, et le mariage fut déclaré nul. Le roi voulut renvoyer Ingeburge en Danemark; mais elle refusa de partir, et demanda à se retirer dans un couvent à Soissons. Elle y fut tellement abandonnée, que, pour trouver le moyen de subsister, elle se vit réduite à vendre ses habits et sa vaisselle. Le roi de Danemark fut indigné quand il apprit le traitement qu'avait éprouvé sa sœur. Il fit partir pour Rome, son chancelier André, fils de Suron, et l'abbé Guillaume, génoévais français (V. GUILLAUME d'Eskil, tom. XIX, pag. 116), qui avaient conseillé le mariage; il les chargea de demander justice au pape. Célestin III, après quelques délais, envoya deux légats en France pour assembler un concile, où serait examinée la validité de l'union. Mais ce concile fut intimidé par l'influence de la cour, et se sépara sans avoir rien décidé. Philippe, regardant cette issue comme une preuve en sa faveur, contracta un nouveau mariage avec Marie-Agnès, fille du duc de Méranie. Ingeburge renouvela ses plaintes, et le roi de Danemark les appuya. Innocent III, successeur de Célestin, donna ordre à son légat de déclarer nul le mariage de Philippe avec Marie-Agnès, et engagea le roi à reprendre Ingeburge, sous peine d'excommunication. Cette menace n'ayant point produit d'effet, un interdit fut jeté par le légat sur le royaume de France. Pendant huit mois les églises furent fermées; et l'on ne put enterrer que

les corps de ceux qui avaient la croix. Philippe sévit d'abord contre les prêtres qui exécutaient l'interdit; mais las enfin d'une réclamation inutile, il demanda au pape que le procès fût revu. On tint à Soissons, l'année 1201, un concile où la reine parurent en personne. La reine était accompagnée des évêques et des docteurs que Canut Ier avait envoyés de Danemark. Après la séparation d'environ six ans, la reine Ingeburge revint en France. Elle rappela Ingeburge, et Marie-Agnès, qui, à ce qu'on rapporte, mourut de chagrin. Canut VI, l'année qui suivit cet événement, Philippe-Auguste termina sa carrière le 1225, et Ingeburge vécut jusqu'en 1236. M. Laporte Duthéil se livre à l'éclaircissement de ces recherches profondes un point d'histoire sur lequel les auteurs français ont peu de détails et qui présente de grandes obscurités. Mais il n'a pu parvenir à l'introduction, imprimée dans les *Mémoires de l'Académie des lettres, des sciences, des arts et des belles-lettres*, 10. Cette introduction contient, 1°. une notice des relations de la France avec le Danemark, jusqu'à l'époque où Philippe-Auguste demanda en mariage la princesse Ingeburge; 2°. le tableau de l'état politique de l'Europe pendant que les alliances de la maison de Danemark avec la plupart des princes qui régnaient alors.

INGENHOUSZ (JEAN), naturaliste et chimiste hollandais, né à Breda, en 1750. Après avoir exercé pendant quelque temps la médecine pratique dans sa ville natale, il partit pour Londres, où ses talents ne tardèrent pas à être généralement appréciés. Le célèbre Parny, alors président de la société, ne se contenta pas d'applaudir à ses travaux assidus du docteur; il

mais : il l'honora, jusqu'à sa mort , de la bienveillance la plus délicate , de la plus tendre amitié. Par l'aménité de son caractère autant que par l'exactitude et le choix qu'il mit dans ses expériences et dans ses recherches, Ingenhousz s'acquît l'estime et la considération des premiers savants de l'Angleterre. Il fut élu membre de la société royale de Londres ; et le succès de ses nombreux travaux , prouva combien il était digne d'obtenir ce titre glorieux. L'impératrice Marie-Thérèse ayant eu la douleur de voir périr, victimes de la petite vérole, deux de ses enfants, elle chargea son ambassadeur à Londres, de consulter le docteur Pringle sur le choix d'un médecin pour venir inoculer la famille impériale. Le président nomma le docteur Ingenhousz, qui se rendit de suite à Vienne ; il inocula les princes et princesses de la maison d'Autriche, avec le plus grand succès. Les premières familles de la capitale s'empresèrent de profiter du séjour du docteur Ingenhousz, auquel l'impératrice conféra le titre de conseiller aulique et médecin de la famille impériale, accompagnant cet honneur d'une pension considérable, dont Ingenhousz a joui jusqu'à la fin de ses jours. L'empereur Joseph II témoigna toujours la plus grande estime pour son premier médecin : il l'admit très souvent dans sa société particulière ; il le visitait dans son cabinet, et prenait plaisir à répéter avec lui des expériences physiques. Quelques années plus tard, Ingenhousz revint en Hollande : il voyagea successivement en France et en Allemagne, et finit par s'établir dans une maison de campagne à deux lieues de Londres, où il mourut le 7 septembre 1799. Les ouvrages qu'il a publiés se rapportent tous aux points les plus importants de la physique et

de l'histoire naturelle. Ce sont : I. *Un Mémoire sur l'électrophore*, lu à la société royale de Londres. II. *Expériences sur les végétaux* ; traduit en français, par l'auteur lui-même, Paris, 1780 ; 2^e. édition, 1787 et 1789, 2 vol. in-8°. III. *Nouvelles expériences et observations sur divers objets de physique* ; traduit en français, Paris, 2 vol. in-8°. Ces trois ouvrages, écrits originairement en anglais, ont été traduits en hollandais par le docteur Van Breda de Delft, ainsi que le suivant, écrit en français. IV. *Essai sur la nourriture des plantes*, traduit en anglais sous le titre d'*an Essay on the food of plants*, Londres, 1798. Le *Journal de physique*, publié par l'abbé Rozier, ainsi que les recueils périodiques anglais, contiennent un certain nombre de Mémoires, fruits de recherches du docteur Ingenhousz. On lui doit le premier emploi des plateaux de verre dans les expériences électriques, et l'importante découverte que les végétaux vivants exposés à la lumière émettent et répandent dans l'atmosphère le gaz oxygène. Ingenhousz employa, le premier, l'air fixe (gaz carbonique) comme médicament, sans parler des nombreuses corrections qu'il a faites à différents instruments de physique. L'ouvrage intitulé, *Nouvelles expériences*, a été traduit en allemand, sous les yeux de l'auteur, et augmenté de quelques nouveaux Mémoires par le P. Molitor, sous le titre de *Ingenhousz vermischten Schriften*, Vienne, 1784. Le docteur Scherer a traduit, en allemand, les *Expériences sur les végétaux*, Vienne, 1786 ; et les *Recherches physiques*, en latin, sous le titre de *Ingenhouszii miscellanea physico-medica*, edidit J. A. Scherer, etc.

K—T.

INGENUUS (DECIMUS-JÆLUS),

l'un des généraux qui tentèrent de se soustraire au joug de l'odieux Gallien, et que l'histoire désigne par le nom des *trente tyrans*, était d'une famille illustre; mais son mérite avait plus contribué que sa naissance à l'élever au poste important de gouverneur de la Pannonie. Sa douceur et sa prudence lui concilièrent l'affection des soldats et des habitants de la Mésie, qui se réunirent pour le proclamer empereur en 260. Ingenuus n'avait peut-être point ambitionné ce titre; mais, en le refusant, il n'en restait pas moins suspect à Gallien, dont il connaissait la cruauté, et il résolut d'opposer la force aux troupes qu'on enverrait contre lui. Vaincu au bout de quelques mois, on ne sait s'il périt dans cette dernière bataille, ou s'il termina lui-même ses jours, pour ne pas tomber vivant au pouvoir de son ennemi. Sa mort fut le signal d'un horrible carnage. Toutes les légions qui avaient participé à sa révolte, furent exterminées; et les habitants de la Mésie, à l'exception des femmes et des enfants, périrent dans les supplices. Trebellius Pollio nous a conservé une lettre que Gallien écrivit dans cette circonstance à Celer Varianus, digne exécuteur des ordres d'un tel maître; elle se termine par ces mots: « Déchirez, tuez, massacrez; partagez la colère de celui qui vous écrit. » (*Voy. GALLIEN, XVI, 364.*) W—s.

INGHIRAMI (THOMAS FEDRA), poète et orateur latin, naquit en 1470 à Volterra, en Toscane, d'une famille ancienne. A l'âge de deux ans, il fut conduit à Florence par ses parents, qui cherchaient un asile contre les troubles auxquels l'Italie était en proie. Il vint à Rome en 1485, et s'y appliqua tout entier à l'étude. Doué d'une vivacité d'esprit extraordinaire, et de toutes les qualités naturelles qui

distinguent les grands acteurs, il fut dans les représentations théâtrales que le cardinal Riario venait de mettre en honneur, et joua, en particulier, le rôle de Phèdre de l'*Andromède* de Sénèque, avec un tel succès que le surnom lui en resta. Les succès scéniques ne le détournèrent cependant pas de l'étude des orateurs de l'antiquité, qu'il avait choisis pour modèles; et bientôt il fut compté parmi les hommes les plus éloquents de Rome moderne. Ses talents lui valurent l'amitié des personnages les plus illustres: les pontifes qui se succédèrent sur la chaire de S. Pierre, de Sixte IV jusqu'à Léon X, l'honorèrent de leur protection, et le comblèrent, à l'envi, de bienfaits. Il fut désigné, en 1493, pour accompagner le cardinal Bernardino Carvajal, sa nonciature en Allemagne; il partit, devant l'empereur Maximilien, une harangue qui fut si agréablement reçue, qu'il lui décerna la couronne poétique, et lui accorda le titre de comte palatin, avec la permission de joindre à ses armes l'aigle de l'empereur. Le pape Jules II nomma Inghirami conservateur de la bibliothèque du Vatican, et garde des archives de ce palais du château Saint-Ange. Il fut, sans doute, parvenu aux plus hauts honneurs, si une mort prématurée n'eût interrompu sa carrière. Il mourut le 6 septembre 1516, à l'âge de quarante-six ans. Les hommes les plus célèbres de son temps se sont empressés à lui donner des éloges. Le cardinal de Tournon et Parrhasius le regardaient comme le plus grand orateur qu'il y eût eu à Rome; et Erasme nous apprend dans une de ses lettres (la 67^{me} 1^{re} vol.), qu'il était surnommé Cicéron de son âge. Sadolet l'appelle pour l'un des interlocuteurs du *Dialogue sur les études philo-*

ques. On cite d'Inghirami, outre ses discours, une *Apologie de Cicéron contre ses détracteurs*; un *Abrégé de l'histoire romaine*; un *Commentaire sur l'art poétique d'Horace*; et des *Notes* sur les comédies de Plaute: mais tous ces ouvrages sont perdus, ou du moins n'ont jamais été publiés. Audifredi annonce (*Catal. Romanar. edit.*, pag. 452) qu'un *Panegyrique de St. Thomas*, par Inghirami, a été imprimé à Rome vers la fin du xv^e. siècle. Le savant P. L. Galetti a inséré dans les *Anecdota romana* d'Amaduzzi (vol. 1 à 3), cinq discours d'Inghirami, tirés de la bibliothèque de M. Guarnacci, où sont conservés beaucoup d'autres harangues, des vers et des lettres du même auteur (*Voy. GALLETTI*, XVI, 362), et il a publié séparément: *Orationes duæ in funere Galeotti Franciotti cardinalis vice - cancellarii, altera item funebris pro Julio II, ex cod. ms. sec. 16 nunc primum editæ à D. Petro Aloysio Galetti*, Rome, 1777, in-8°. Ces discours, quoique écrits avec élégance, seront trouvés, dit Tiraboschi, « fort au-dessous de la réputation d'Inghirami, si l'on ne daigne se rappeler qu'il vivait à une époque très rapprochée de l'enfance de l'art. » On peut consulter, pour plus de détails, son *Eloge* par Galetti, dans le tom. III des *Anecdota rom.*; c'est un morceau de biographie très intéressant. W—s.

INGHIRAMI (CURZIO), antiquaire né à Volterra, le 29 décembre 1614, était de la même famille que le précédent. Il n'est connu que par sa prétendue découverte de monuments historiques qui devaient renverser toutes les idées reçues sur les premiers siècles de l'histoire romaine. Il les publia sous ce titre: *Etruscarum antiquitatum fragmenta, quibus urbis Ro-*

mæ aliarumque gentium primordia, mores et res gestæ indicantur, à Curtio Inghiramio reperta Scornelli propè Volterram, Francofurti, anno salutis MDCXXXVII, *ethrusco vero clb clb clb clb cccccxv*, in-fol., fig. Quelques bibliographes croient ce livre imprimé à Florence; d'autres supposent qu'une édition antérieure avait paru à Florence en 1636. Quoi qu'il en soit, Inghirami prétendit avoir découvert, lui-même, ces fragments dans un terrain voisin de sa maison de campagne; et en creusant dans l'endroit qu'il avait indiqué, on en trouva effectivement d'autres à une assez grande profondeur, avec des fragments d'une espèce de chronique écrite, disait-on, par un certain Prosper Fesulanus, commandant du château de Scornelli, un peu avant l'an 700 de Rome, ou 60 ans avant l'ère vulgaire. La fausseté de ces monuments n'en fut pas moins reconnue, et Inghirami regardé comme un imposteur. Cependant Reinesius, Tiraboschi (*Ist. della litter. ital.*, tom. VIII, pag. 375), et d'autres critiques italiens, ont cherché à le disculper de ce reproche, en montrant qu'il avait été lui-même la dupe de quelques personnes qui avoient voulu se divertir de sa crédulité. Henri Ern t fut un des premiers qui écrivit (en 1636) sur cette prétendue découverte (*Voy. FASSER*, XIII, 269); et Leo Allatius en démontra mieux encore la supposition dans ses *Animadversiones in antiquitatum etruscarum fragmenta ab Inghiramio edita*, Paris, 1648, in-4°. On peut voir là-dessus le *Theatrum anonymorum* de Placcius, *Pseudonym.* n°. 2228, et le *Classical journal*, septembre 1817, tom. XVI, pag. 139. Curzio Inghirami mourut le 25 décembre 1655, à l'âge de quarante-un ans. W—s.

INGIALD, roi de Suède, surnommé *Ilroda* (le méchant), régna au septième siècle, et amena par son ambition perfide et cruelle une révolution remarquable dans les pays Scandinaves. Quoiqu'Ingiald, qui résidait à Upsal, fût regardé comme le roi principal de Suède, il y avait encore dans ce pays plusieurs chefs, ou petits rois, qui aspiraient à l'indépendance. Le chef suprême résolut de les anéantir d'un seul coup, et de s'emparer de leurs possessions. Les ayant invités à un festin, il fit mettre ensuite le feu à la maison où il les avait réunis. Les uns furent consumés par les flammes; les autres tombèrent sous le fer, en voulant se sauver. Cependant tous les petits princes ne s'étaient pas rendus au festin; et deux surtout qui avaient le plus de ressources, ayant été instruits de la perfidie d'Ingiald, prirent les armes contre lui. Il fut obligé de les combattre, et il essuya une défaite. Un autre antagoniste s'élevait en même temps contre Ingiald: Asa, fille de ce prince, avait épousé Gudriod, roi de Scanie, allié aux maisons régnantes de Danemark, et qui avait un frère nommé Haldan. Aussi ambitieuse, aussi méchante que son père, Asa sema la discorde entre les deux frères, et Haldan fut mis à mort par Gudriod, qui périt lui-même par les ordres d'Asa. Haldan laissait un fils nommé Iwar; ce fils, respirant la vengeance, leva une armée, et marcha contre Ingiald, qu'il savait avoir été d'intelligence avec sa fille. Ingiald et Asa, se voyant sur le point de tomber entre ses mains, ordonnèrent de mettre le feu au palais, et périrent l'un et l'autre dans les flammes. Iwar, poursuivant ses succès, devint maître du pays, et fonda une nouvelle dynastie. Ingiald fut le dernier roi de Suède de cette famille des Ynglingiens, dont

on faisait remonter l'origine à Odin. Son fils Oläus, après avoir trouvé quelque temps une retraite auprès d'un de ses parents, se rendit dans la contrée de Wermeland sur la frontière de Norvège, y fonda un petit état, et s'allia aux princes norvégiens. Un de ses fils, Haldan, parvint à régner dans la Norvège méridionale, et fut un des ancêtres de Harald *aux beaux cheveux*, qui créa, au neuvième siècle, la monarchie norvégienne (Voyez HARALD, XIX, 395). C—AU.

INGLIS (ESTHER). F. ENGLISH.

INGON 1^{er}, roi de Suède, surnommé *le bon*, fils et successeur de Stenkil, monta sur le trône vers l'année 1080, et associa au gouvernement son frère Halstan; mais il fut attaqué par son beau-frère Blotswen, qui s'empara du pouvoir et le conserva pendant plusieurs années. Délivré de cet antagoniste, qui était partisan de l'ancien culte d'Odin, Ingon, attaché au christianisme, propagea de plus en plus cette religion. Dès le commencement de son règne, il s'était mis en relation avec le pape Grégoire VII, qui lui adressa une bulle pour l'organisation du clergé et l'introduction de la dime. Lorsque les croisades furent prêchées, Ingon détermina plusieurs Suédois à y prendre part, et Ragnild, sa femme, fit dans le même temps un pèlerinage à Jérusalem. Engagé dans une guerre avec Magnus *aux pieds nus*, roi de Norvège, il remporta plusieurs avantages, et la paix fut conclue sous la médiation d'Éric *le bon*, roi de Danemark: un des articles du traité fut que Magnus épouserait Marguerite, fille d'Ingon, qui reçut le surnom de *femme de paix*. Après avoir signalé son règne par plusieurs institutions utiles, Ingon mourut, l'an 1112 ou 13. Il eut pour successeur Philippe et Ingon, fils de son frère

in. Philippe mourut au bout de quelques années, sans enfants; et son fils, surnommé *le pieux*, régna. Le christianisme continua de faire des progrès; on construisit plusieurs églises; l'esclavage fut aboli peu à peu, et les cérémonies du mariage furent simplifiées. Ingouf II mourut l'an 1150, après avoir été empoisonné, selon le récit de quelques historiens.

C—AU.

INGON I^{er}, roi de Norvège, fils d'Harald-Gille, régna d'abord avec ses frères, Sigurd et Eysten. Ces deux frères ayant péri dans les discordes intestines, Ingouf eut seul le pouvoir, vers l'année 1157; mais il fut bientôt assailli par un parti puissant qui lui opposa son neveu Haakon aux larges épaules. Abandonné à sa fortune, Ingouf perdit le sceptre et mourut, l'an 1161. Un événement remarquable eut lieu pendant que ce roi partageait le pouvoir avec ses frères. L'an 1152, le pape Eugène III fit partir pour la Norvège, en qualité de légat, le cardinal Nicolas Breakspear, Anglais de naissance, et qui fut élevé sur le siège pontifical sous le nom d'Adrien IV. La mission du légat avait pour but d'établir l'union entre le roi et le clergé, et de créer un métropolitain. A son arrivée il trouva le royaume livré aux troubles, et gouverné par des princes incapables d'établir la paix. Il imposa des péages à Sigurd et à Eysten, et se fit reconnaître pour Ingouf. Ensuite il s'occupa d'empêcher plus directement sa mission. L'évêque de Drontheim fut érigé en archevêque métropolitain, dont les évêques du pays devaient reconnaître l'autorité, ainsi que ceux d'Islande, de Danemark, et des îles écossaises qui étaient alors soumises à la couronne de Norvège. Combien de présents et de richesses, le cardinal Nicolas partit

de Norvège, pour se rendre en Suède. Il voulut également établir un primat dans ce royaume; mais il ne put réunir les opinions des habitants de la Suède proprement dite, et de la Gothie, sur le lieu de la résidence; et il fallut remettre la décision à un autre moment. Le premier archevêque de Norvège fut Jean Birgeron. C'est à peu près depuis cette époque que les rois de Norvège furent couronnés dans la cathédrale de Drontheim, cette cérémonie ayant été introduite sous le règne de Magnus Erlingson, qui parvint au trône immédiatement après la mort d'Ingouf I^{er}. — INGON II monta sur le trône de Norvège vers l'an 1206, et mourut en 1217. Il régna au milieu des troubles et des discordes, auxquels donnèrent lieu les prétentions de plusieurs princes qui étaient ou qui se disaient issus de la famille royale. Ces temps de désordre et d'anarchie, qui avaient duré près d'un siècle, se terminèrent enfin à la mort d'Ingouf II, par l'élection solennelle et unanime de Haquin IV (ou V), surnommé *le vieux*.

C—AU.

INGONDE. Voy. HERMÉNIGILDE.

INGOUF (FRANÇOIS-ROBERT), graveur, né à Paris en 1747, étudia sous la direction de J. Jacques Flipart. Si le maître consacra tous ses soins à son élève, celui-ci lui en conserva toute sa vie la plus tendre reconnaissance. Quoique naturellement studieux, Ingouf fut long-temps à se faire un nom; enfin ses succès, quoique tardifs, surpassèrent ses espérances. Ses estampes du *Retour du laboureur* et de la *Liberté du braconnier*, d'après Bénazech, annoncèrent de grandes dispositions; mais celles des *Canadiens*, d'après M. Lebarbier, fixèrent sa réputation, augmentée encore par les deux *Nativités*, qu'il a gravées pour le Recueil du mu-

séum de Laurent, d'après Raphaël et Ribéra. Cet artiste a gravé aussi beaucoup d'autres sujets, pour le voyage de M. Cassas, et pour celui d'Égypte, ainsi qu'un grand nombre de portraits et de vignettes pour la librairie. Ses estampes, en général, ont de la couleur. Il a su répandre dans ses travaux une grande variété, et s'est attaché surtout à faire distinguer, autant que la seule combinaison du noir et du blanc et la variété des hachures peuvent le permettre, la différente nature, et même le ton de chaque objet. Quoique ce soit le véritable but que doit se proposer le graveur, cependant il faut qu'il prenne garde d'outrepasser les vraies limites de son art, de crainte de tomber dans la manière; c'est peut-être ce qu'on pourrait reprocher à Ingouf. Cet artiste est mort à Paris le 18 juin 1812. — Son frère, P.-Ch. INGOUF, aussi graveur et élève de Flipart, né à Paris en 1746, a gravé différentes estampes d'après Greuze et d'autres maîtres français: il est mort à la fin du siècle dernier.

P—E.

INGRASSIAS (JEAN-PHILIPPE) naquit à Palerme au commencement du xvi^e siècle. Il étudia la médecine à Padoue, et y prit le bonnet de docteur en 1557. Sa renommée se répandit bientôt dans toute l'Italie, et il s'établit à Naples, où il professa la médecine et l'anatomie avec un grand succès. Ses remarques anatomiques sur Galien brillent par la justesse de ses expositions sur les os. Il paraît être le premier qui ait parlé de l'étrier, petit os de l'oreille interne. Les anatomistes les plus célèbres de ce temps-là ont eu la même prétention; mais Fallope, moins avide de gloire qu'ami de la vérité, se déposséda du mérite de la découverte qu'il croyait lui-même avoir faite, pour la

restituer à Ingrassias. Nommé en 1565 proto-médecin de la Sicile et des îles adjacentes par Philippe II, roi d'Espagne, il profita des pouvoirs attachés à cet emploi pour rétablir l'ordre dans la principale branche de la médecine, en éloignant de la pratique ceux qui manquaient de capacité. En 1575, il délivra la ville de Palerme de la peste, et mérita le titre glorieux d'Hippocrate sicilien, que toute la ville lui décerna. Ce médecin, aussi savant que désintéressé, mourut à Palerme le 6 novembre 1580, à l'âge de soixante-dix ans. Il a laissé sur son art onze ouvrages, dont les plus estimés ont pour titre: *Veterinaria medicina*, Venise, 1568, et *Commentaria de ossibus*, Messine, 1603, in-fol. D—V—L.

INGUIMBERT (JOSEPH-DOMINIQUE d'), né à Carpentras, le 24 août 1685, d'une famille originaire de Vienne en Autriche, dont un des membres vint s'établir à Aix au xiv^e siècle, avait à peine achevé ses études, qu'il embrassa l'état religieux. Il entra dans l'ordre des Dominicains, puis vint achever ses études théologiques à Paris sous le célèbre Noël Alexandre: il y soutint, en 1709, sous la présidence de l'évêque de Fréjus (depuis cardinal de Fleury), une thèse qu'il dédia au cardinal d'Estrées. Il voulut se consacrer aux missions étrangères, et alla même à la Rochelle, où il sollicita vainement pendant plusieurs mois un ordre de départ: il lui fallut donc revenir à Paris, et il abandonna son projet, sur les observations qu'on lui fit que sa santé ne lui permettait pas de supporter les fatigues des missionnaires. Quelques affaires l'ayant appelé à Rome, il revenait en France, lorsqu'à son passage à Florence il argumenta avec tant de subtilité sur une question de physique, que le grand-duc Cosme

XII lui donna sur-le-champ une chaire de théologie dogmatique à Pise. Peu après, la mort subite d'un de ses amis l'affecta si fortement, qu'il renonça au monde, et se retira dans l'abbaye de Buon-Solazzo. Ce fut alors qu'il prit le nom de *Malachie*, qu'il a toujours porté depuis. Mais les honneurs et les commissions vinrent le chercher dans sa retraite : il avait eu des relations avec les cardinaux Albani et L. Corsini. Ce dernier, qui l'avait déjà choisi pour son théologien et pour son bibliothécaire, étant devenu pape sous le nom de Clément XII, le créa consultant du St.-Office, prélat domestique, et, en 1731, archevêque de Théodosie. Inguibert était l'intime ami du pape, admis dans sa plus grande familiarité, consulté sur toutes les affaires. Une intrigue de cour vint changer sa situation : sous prétexte d'améliorer son bien-être, d'augmenter son revenu, on persuada à Clément XII de le nommer à l'évêché de Carpentras : le souverain Pontife n'aperçut pas le piège, et y donna. Vainement offrit-il à son ami des dispenses de résidence ; Inguibert, plus canoniste que le pape, résista à ses instances, et se rendit en 1735 dans son diocèse, où il mourut le 6 septembre 1757 : il ne s'en était absenté qu'une fois en 1750, pour se conformer à l'usage qui voulait que tous les dix ans chaque évêque des états du pape allât à Rome visiter le tombeau des saints Apôtres. Le pape Benoît XIV désirait l'y retenir au moins six mois ; l'évêque partit après un séjour de six semaines. Sa mémoire est encore présente et sera toujours chère à son diocèse : non seulement il donna à la ville de Carpentras sa bibliothèque, composée de vingt-cinq mille volumes, et enrichie de curiosités de tous les genres, avec un fonds de 60,000 francs pour son augmen-

tation et l'entretien d'une bibliothèque ; il fit encore construire l'hôpital magnifique de cette ville. Inguibert avait, de son vivant, une telle réputation, que dès 1735 on en parlait avec le plus grand éloge dans le *Supplément* au Moréri (Art. *Buon-Solazzo*). Il est éditeur, traducteur, ou auteur, d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *L'Histoire de l'abbaye de Settimo*, par Baccetti, en latin (Voy. BACCETTI). II. *Œuvres de Barthélemy-des-Martyrs* (Voy. BARTHELEMY DES-MARTYRS). Cette édition, où l'éditeur avait réuni plusieurs pièces qu'il avait trouvées dans la bibliothèque du Vatican, fut dédiée au roi de Portugal, qui en fut si content qu'il fit remettre à Inguibert une cassette pleine de lingots d'or. Inguibert crut devoir faire hommage de cette cassette au pape, qui lui dit, que, puisque le roi de Portugal avait fourni la matière, il voulait se charger de la façon. Les lingots furent portés à la monnaie, réduits en sequins, et remis à dom Malachie. III. *Genuinus character R. P. D. Armandi Joannis Buttilieri Rancæi*, Rome, 1718, in-4°. IV. *Specimen catholicæ veritatis*, Pistoie, 1722, in-4°, etc. Feu Maxime de Pazzis a fait imprimer un *Eloge en forme de notice historique de Malachie d'Inguibert*, Carpentras, an xiii (1805), in-8°. M. Hyacinthe Olivier-Vitalis a donné une *Notice historique sur la vie de Malachie d'Inguibert*, Carpentras, 1812, in-4°, avec un très beau portrait.

A. B—T.

INGULFE, ancien historien anglais, naquit à Londres en 1050. Son père, qui était attaché à la cour d'Edouard le Confesseur, l'introduisit auprès de la reine Editha, avec laquelle Ingulfe eut de fréquents entretiens. Il vint en 1051 en Normandie.

dic, où le duc Guillaume le prit pour son secrétaire : il accompagna en 1064 quelques seigneurs dans un pèlerinage à la Terre-Sainte, et, à son retour, entra dans le monastère bénédictin de Fontenelle en Normandie, où il fut bientôt après élu prieur. En 1076, Guillaume, devenu roi d'Angleterre, l'appela auprès de lui, et le nomma abbé de Croyland dans le Lincolnshire. Ingulf rebâtit ce monastère, qui avait été brûlé par les Danois en 870, et réparé par le pieux abbé Turketil en 946; il obtint pour sa maison divers privilèges, et en écrivit l'histoire sous ce titre : *Historia monasterii Croylandensis, ab anno 1064 ad 1091*. Cette chronique a été imprimée dans les *Quinque scriptores*, par sir H. Saville, Londres, 1596, in-fol., et séparément à Francfort en 1601, et à Oxford en 1684, dans le premier volume des *Rerum Anglicarum scriptores*, in-fol. Cette édition est la plus complète. Ingulf mourut en 1109.

L.

INIGO (JEAN COLLET, plus connu sous le nom d'), soit qu'il fût d'une famille originaire d'Espagne, soit qu'il eût pris ce nom lors d'un voyage qu'il aurait fait dans ce pays, naquit en Angleterre vers 1728. Les biographes anglais ne donnent aucun détail sur la vie de cet artiste : l'Angleterre compte cependant peu de graveurs d'un génie plus original. On regrette, en voyant les ouvrages d'Inigo, qu'il n'ait pas eu pour son art un amour égal aux talents qu'il avait reçus de la nature, pour se placer au rang des premiers graveurs de son pays. Hogarth lui-même eût trouvé dans Inigo un rival digne de lui être comparé. La gravure, représentant *Antiquarian smelling to the chamberpot of queen Boadicea*, est

comparable à tout ce que le premier a fait de plus piquant. Notre Callot n'a rien dans son œuvre de plus plaisamment pensé que cette estampe : les intentions les plus comiques y sont rendues avec une originalité tout-à-fait remarquable; elle suffit pour donner la mesure de l'esprit de son auteur : il a imprimé à cette composition, de même qu'à celle qu'il a intitulée *A monkey printing to a very dark picture of Moses striking the rock*, le caractère le plus comique. Il serait curieux de savoir par quels motifs un homme qui avait pour la gravure une vocation si prononcée, ne l'a pas cultivée avec plus de constance. Comment se fait-il qu'on ne connaisse de lui que les deux estampes que nous venons d'indiquer ? Il est étonnant que Strutt, qui a donné sur les graveurs anglais des renseignements si précieux, que Walpole, qui a écrit avec tant de détails sur les artistes de son pays, n'aient pas fait des recherches sur les causes qui ont empêché Collet de laisser un plus grand nombre d'ouvrages. Les biographes anglais nous apprennent seulement qu'il mourut à Londres en 1780, sans nous dire à quoi il avait employé son temps pendant les cinquante ans qu'il vécut.

A—s.

INNOCENT I^{er}. (SAINT), élu pape en mai 402, était originaire d'Albano, et ses vertus le firent juger digne de succéder à S. Anastase. L'empire d'Occident était gouverné par Honorius; l'église d'Afrique était divisée par la secte des donatistes. C'était le beau temps des Chrysostôme, des Jérôme et des Augustin. S. Innocent fut toujours lié d'intérêt et d'opinion avec ces grands et saints personnages. Il employa tout son crédit auprès d'Honorius, pour obtenir des lois sévères contre les donatistes, et

oureux pour y réussir. L'ir-
s Goths, sous la conduite
mena d'autres événements
poutife dut prendre part.
s barbares vint, avec toutes
, menacer la capitale du
étien. Tout ce qu'il y avait
dans l'enceinte de la ville,
qui restait d'ido'â' res, eu-
rs au ciel pour détourner ce
iau. Les chrétiens firent des
oliques; et les payens vou-
ir en secret des sacrifices à
dieux. L'historien Zosime
e S. Innocent y consentit:
a de plus sûr, c'est qu'on
nemi à force de présents, et
audit les idoles pour com-
rix de la rançon. S. Innocent
e pour aller trouver Hono-
enne, et l'engagea à traiter
neut de la paix avec Alaric.
udence du préfet du pré-
ius, fit rompre les négocia-
barbare reprit les hostilités,
de choisir, pour empereur,
éfet de la ville. Les vœux,
d'Innocent furent inutiles.
il s'était éloigné un moment
Alpes, retourna sur Rome,
roisième fois, la prit et la
village. Le pape ne fut pas
e cette catastrophe; il était
enu, en ce moment, près de
r: il revint, et ne trouva que
i. Ou le reçut comme un ange
r. Il ne s'occupa plus dès-
laine fleurir la religion. Il
t les erreurs de Pélagie, que
ugustin et S. Jérôme avaient
es avec tant d'éloquence. Ses
es et ses *Lettres*, qui ont été
avec soin, eurent pour objet
ment du dogme sur la tradi-
cion, relativement surtout
ments de la confirmation et
me-unction, ainsi que plu-

sieurs points de discipline. S. Innocent
mourut le 12 mars 417, après avoir
tenu le Saint-Siège environ quinze ans.
Il avait eu pour principe dans son ad-
ministration, de ne point changer les
ministres de son prédécesseur. « Les
» nouveaux-venus, disait-il, ne font
» que gâter les affaires avant de les en-
» tendre. » L'Eglise honore sa mé-
moire, le 29 juillet. Il eut pour suc-
cesseur Zosime. D—s.

INNOCENT II fut élu pape, le 14
février 1130, au moment même de
la mort d'Honorius II, auquel il suc-
céda. Cette précipitation, dont le mo-
tif très louable était de prévenir toute
espèce de brigue et de cabale, fut pré-
cisément ce qui décrédita la mesure
en elle-même: car tous les cardinaux
étaient convenus ensemble de faire
l'élection, à un certain jour fixe, dans
l'église de S. Marc; et celle d'Innocent
II venait de se faire subitement au pa-
lais de Latran, sans qu'on eut réuni la
totalité des cardinaux. Ce fut, à la vé-
rité, la plus grande partie qui nomma
Innocent II: l'autre choisit Pierre de
Léon, à S. Marc, comme on en était
d'abord convenu; et c'est ainsi que le
schisme s'établit (*Voy.* l'article de
l'anti-pape ANACLET, tome II). Le
pape Innocent II s'appelait Grégoire,
cardinal de S. Ange, avait été d'abord
moine de St. Jean-de-Latran, puis
abbé d'un monastère de St.-Nicolas.
Urbain II, après l'avoir fait cardinal-
diacre, l'avait envoyé légat en France
avec Pierre de Léon, celui qui était
maintenant son compétiteur et son
rival déclaré. Anaclet, qui était le plus
fort dans Rome par ses richesses et son
crédit, obligea Innocent de se retirer
dans les maisons fortifiées des Frati-
gipane, et bientôt à sortir de Rome.
Anaclet fut reconnu par le duc de
Calabre, auquel il avait marié sa sœur:
mais le roi Lothaire, ceux d'Espagne

et d'Angleterre, et celui de France surtout, se déclarèrent pour Innocent II. Le pape, après s'être d'abord réfugié à Pise, trouva un asile auprès de Louis-le-Gros, qui indiqua un concile à Etampes, où la question serait examinée. S. Bernard fut appelé pour y donner son avis, et se déclara pour Innocent II : il convenait que l'élection pouvait présenter quelque irrégularité; mais il soutenait qu'on n'en avait pas pu faire une autre avant d'avoir prononcé sur la nullité de la première. Ce fut à Cluni que le pape et les cardinaux de son parti reçurent d'abord l'hospitalité et les honneurs qui leur étaient destinés. Aussitôt que le pape quitta Cluni, le roi de France, accompagné de la reine et des princes ses enfants, vint à sa rencontre, jusqu'à St. Benoit-sur-Loire, se prosterna à ses pieds, et lui offrit ses services à lui et à l'Eglise. De là, Innocent visita plusieurs monastères de France, et fut accueilli à St. Denis par le fameux abbé Suger, qui alla au-devant de lui en procession avec son chapitre, et lui prodigua les plus grandes marques de vénération. Le pape y fit une entrée magnifique, ayant sur la tête une tiare brodée, ornée d'un cercle d'or, et monté sur un cheval blanc que les barons, vassaux de l'abbaye, tenaient par la bride. Les Juifs même étaient venus de Paris pour prendre part à cette cérémonie. Ils présentèrent au pape le livre de la loi en rouleau, couvert d'un superbe voile : « Plaise » au Tout-Puissant, leur dit le pape, » d'ôter le voile de vos cœurs ! » Le pape célébra la Pâque à St. Denis : après la messe, on servit au pape un dîner, où l'on mangea d'abord un agneau, en se couchant à la mode des anciens; le reste du repas se fit suivant l'usage du temps. La réception fut plus modeste et plus simple à Clairvaux :

une croix de bois, des moi-
pauvrement, des cloîtres de
tout ornement, un repas frug
servit du pain bis, des légumi-
herbes, et à peine quelques pe-
sons pour le pape, tel fut
que le vicaire de J.-C. reçut
sile de St. Bernard. Le specta-
austérités religieuses n'en
moins touchant, et du plus
fet sur l'esprit des peuples.
temps auparavant, le pape é-
en Lorraine, puis à Liège,
Lothaire se trouva, avec la
épouse, pour le recevoir et le
connaître dans une assemblé-
nelle d'évêques et de seigneurs
avait convoquée. Ce prince
à pied dans la place devant
cathédrale, tenant d'une
verge pour écarter la multitude
l'autre la bride du cheval
le pape montait. Lothaire ve-
lité de la circonstance pour
rendre les investitures; mai-
nard, qui était présent, s'
fortement, et tira le pape d'
cheuse perplexité. A son re-
France (1131), Innocent II fit
cile à Reims, où il sacra le jeun-
fils de Louis-le-Gros. Cette
présence du pontife, qui ne
cun secours de Rome, était
aux peuples obligés de le
ainsi que sa nombreuse suite
donc songer aux moyens de
en Italie. Le roi Lothaire
conduire et le protéger, et re-
main la couronne impériale
glise de Latran, celle de
étant encore dans les mains
de Léon. Cet anti-pape, déjà
munié, le fut encore dans
tenu à Pise (1154), où S.
assista pour achever son or-
mettre le sceau à la légation
tion d'Innocent II. Cepen-

ait toujours l'Italie: plus nommés par Pierre de que le roi de Sicile, te- l'anti-pape. Lothaire res- es (1157), et vint avec nombreuse appuyer le cent. L'infatigable abbé déploya encore en cette : l'ardeur de son zèle, et tener beaucoup de diss- ire, après avoir de son des succès contre Roger, de Trente, en retour- agne. Cet événement re- rances des partisans de ou. S. Bernard, appelé ar Innocent II, négociait e Sicile, lorsque la mort pe, arrivée au com- de l'année 1158, vint us grandes difficultés. Ce- dissidents eurent encore rus, qui prit le nom de i portait auparavant celui grégoire; mais ils ne pri- sure que pour gagner du cher d'obtenir des con- favorables. Le prétendu rouver S. Bernard, qui dication, et le mena aux e. Ainsi finit le schisme, 1158. Dès-lors Innocent son autorité dans Rome. s les désordres commis arption, tint un concile s de Latran, où se trou- évêques. On y appela tous ient été illégalement or- pape leur reprocha leur idignation, et leur arra- ise, leur anneau et leur iernard n'approuva point rigueur, surtout envers e, à qui l'on avait déjà *Hist. eccl. de Fleury*). oger, qui avait été excom- ce même concile, se tint

en état de guerre, et porta ses armes dans la Pouille, dont toutes les villes se rendirent à lui. Le pape rassembla promptement toutes les troupes qui se trouvèrent sous sa main, et marcha contre Roger. On négocia; mais, dans l'intervalle des pourparlers, le fils du roi de Sicile se porta sur les derrières de l'armée pontificale, surprit le pape, et l'amena prisonnier à son père. Roger envoya vers son captif des députés, qui le traitèrent avec toute sorte d'égards et de respects. Innocent, se voyant ainsi trahi par la fortune, consentit à la paix. Les principaux articles furent, que le pape accorderait à Roger le royaume de Sicile, à l'un de ses fils le duché de la Pouille, et à l'autre la principauté de Capoue. Après la signature du traité (1159), Roger et ses fils vinrent trouver le pape, se jetèrent à ses pieds, lui demandèrent pardon, et le laissèrent retourner à Rome. Ce fut à cette époque environ, que la condamnation des erreurs d'Abailard et d'Arnaud de Bresse son disciple occupa les soins d'Innocent II, qui fut si puissamment secondé par l'éloquence et l'activité de S. Bernard. Un événement d'une autre nature causa une vive dissension entre le roi de France et le pape. Après la mort d'Albéric, archevêque de Bourges, le pape lui avait donné pour successeur Pierre de la Châtre. Louis-le-Jeune, irrité de ce que le pape avait fait cette nomination sans son consentement, jura qu'elle n'aurait jamais d'effet, et empêcha le nouvel élu d'entrer dans la ville. Pierre alla se plaindre à Rome; et le pape, en disant qu'il fallait corriger ce jeune prince, jeta l'interdit sur toutes les terres de son obéissance, dont l'archevêque était exclus. Mais Thibaud, comte de Champagne, qui possédait de grands fiefs en Berri, prit Pierre sous sa protection, et le

fit reconnaître dans les églises de ses domaines. Louis-le-Jeune se déterminait alors à porter la guerre en Champagne; et ce fut dans cette occasion que la ville de Vitri fut brûlée, avec une grande partie de ses habitants. Ce fut encore S. Bernard qui s'interposa pour apaiser ce différend, quoiqu'il parût avoir déjà perdu un peu de son crédit auprès du pape, sans doute pour avoir été trop utile. Ces événements se passaient en 1142. L'année suivante, le pape fit la guerre aux Tiburtins, qu'il avait précédemment excommuniés : ils se soumirent, et il leur accorda la paix. Les Romains, mécontents des conditions, se révoltèrent, montèrent au Capitole, rétablirent le sénat, et reprirent les hostilités. Dans ces entrefaites, Innocent II mourut, le 15 septembre 1143, après treize ans et sept mois de pontificat : il eut pour successeur Célestin II.

D—s.

INNOCENT III (LANDO-SITINO), anti-pape. Voy. ALEXANDRE III.

INNOCENT III, élu pape, le 8 janvier 1198, succéda à Célestin III. Il portait le nom de cardinal Lothaire, était fils de Trasimond, des comtes de Segni, et n'avait que trente-sept ans, lorsqu'il fut nommé d'une voix unanime : mais il le fut à cause de ses vertus et de ses talents ; Fleury ajoute : malgré sa résistance, ses larmes et ses cris. Il avait étudié à Paris (Voy. Pierre de CORBEIL, IX, 557), ensuite à Bologne, et s'était distingué de la manière la plus brillante dans la philosophie et dans la théologie. Comme il n'était que diacre, il fut d'abord ordonné prêtre, ensuite sacré évêque dans l'église de St.-Pierre. Un des premiers soins d'Innocent III fut de recouvrer les domaines de l'Église, dont la rentrée en possession étendit sa souveraineté d'une mer à

l'autre, sur un aussi grand pays qu'en avaient conquis les Français dans les quatre premiers siècles de la république. Le nouveau sénat jugé, le consulat aboli, et l'empereur de Rome reçut des mains du pape l'investiture de sa charge, que le pape lui avait toujours donné. Innocent III s'attacha ensuite à dévénalité qui régnait à la cour d'une manière scandaleuse. A cet effet, il tenait souvent le consistoire dont l'usage était presque ou écartait toutes les plaintes, et à d'autres juges les moins importants : et prononçait lui-même sur les affaires importantes. Les plus habiles consultants venaient s'instruire aux audiences. Il introduisit dans la procédure ecclésiastique, des formes que les tribunaux civils tenaient depuis en beaucoup de pays. Innocent III voulut aussi partout le zèle pour la croisade, fit prêcher dans tous les états, et imposa, pour y subvenir, au clergé au quarantième, mais à lui et les cardinaux au dixième de leurs revenus. Tous ces sacrifices aboutirent au siège de Zara, ensuite à la prise de Constantinople, les quels Innocent III n'opposa que de vaines remontrances. Les politiques du pape se portèrent en vain sur d'autres objets moins importants. Le cardinal de France, envoyé par lui en France, et chargé de mettre tout le royaume en deuil (1199), parce que Philippe avait répudié Ingeburge, pour épouser Agnès de Méranie. Cet exil dura huit mois, et fut levé le jour où le roi reprit Ingeburge, qu'il enferma à Étampes, après avoir renvoyé Agnès, qui en mourut de douleur. L'Allemagne attira l'attention du pape. Sur la fin

empire se trouva partagé
s compétiteurs, savoir, Fré-
sant de deux ans, héritier
le, fils du dernier empereur
, et que son père avait fait
r avant de mourir; Philippe
e, son oncle; et Othon, duc de
k. Innocent appuyait ses pré-
l'élection de l'empereur sur
n'il devait avoir de nommer
l consacrait, confondant ain-
union de l'unction des rois
position sacramentelle des
essentielle au sacerdoce. Cette
causa beaucoup d'agitation,
quelques écrits, et fit peu
ytes. Philippe de Souabe fut
n parti de seigneurs et d'é-
llemands, et couronné roi
ains. Mais Innocent préten-
l'élection était nulle, parce
ince était antérieurement ex-
é; et, après avoir écarté le
idéric, à cause de son bas-
ape se déclara pour Othon,
Philippe - Auguste l'avertit
t des en désier. Peu de temps
hippe de Souabe fut tué par
Palatin de Bavière. Othon,
sé de ce concurrent, ne trou-
aucune opposition pour être
par tous les partis. Il fut donc
empereur à Rome (1209),
oir fit serment au pape de
le domaine de St.-Pierre,
ait partie la donation de Ma-
grégoire VII. Othon, dirigé
onseils qui lui firent entendre
donation était abusive, ne
point d'accomplir sa pro-
l fit plus: il attaqua la terre
ille et de la Sicile, qu'il re-
it comme fiefs de l'empire. Le
perçut alors qu'il avait été
en fit l'aveu dans une lettre
rit à ce sujet à Philippe-Au-
1118). Il excommunia Othon,

et se tourna de nouveau vers le jeune
Frédéric, qu'il reconnut et couronna
roi des Romains (1212). Pendant
le cours des affaires de France et d'Al-
lemagne, avait commencé à s'élever,
entre Innocent et Jean-sans-Terre,
cette discussion célèbre, qui occupa
tant d'espace dans cette époque de
l'histoire. La cause première fut l'é-
lection de l'archevêque de Cantorbéry
(1207). Le roi Jean désirait cette
place pour l'évêque de Norwich. Le
pape, au contraire, força les moines
d'élire Étienne de Langton, homme
de mérite à la vérité, et déjà promu au
cardinalat. Le roi, en apprenant le
procédé du pape, se livra aux plus
furieux emportements, et lui écrivit
une lettre injurieuse, dans laquelle
il le menaçait d'empêcher ses sujets
d'aller porter leurs richesses à Rome.
Innocent répondit en menaçant à son
tour de mettre le royaume en interdit.
Le roi, outré de colère, chassa les évê-
ques qui étaient venus lui signifier les
résolutions du pape; aussitôt l'interdit
fut lancé contre toute l'Angleterre. Il
dura deux ans. Au bout de ce temps, le
pape chargea les évêques de déclarer le
roi excommunié, s'il n'obéissait à l'É-
glise. Ils n'osèrent exécuter cette com-
mission. Néanmoins on en eut con-
naissance, et ce fut bientôt un bruit
public dans toute la ville de Londres.
Le roi ayant appris que l'archidiacre
de Norwich en avait parlé, le fit
mettre en prison, chargé de fers,
et revêtu d'une chape de plomb,
dont le poids, joint au défaut de nour-
riture, le fit mourir en peu de jours.
Le pape informé de cet acte de cruau-
té si nouveau et si atroce, déclara le
roi déposé, ses sujets absous du ser-
ment de fidélité, et voulut donner à
Jean un successeur plus digne de la
couronne. Il écrivit donc au roi de
France pour le charger du soin de

déposer Jean ; et Philippe-Auguste résolut de tenter l'entreprise. Le roi d'Angleterre se préparait à la plus vigoureuse défense ; mais un sous-diacre de Rome , nommé Pandolfe , vint à bout de lui faire sentir le péril où il allait se jeter par une telle résistance. Jean craignait de se voir abandonné par la plupart des seigneurs , s'il en venait à une bataille. Il céda , et fit avec le pape un traité de paix , dont on lui avait envoyé le modèle. En conséquence de ce traité , il déclara , deux jours après , qu'il donnait à l'église de Rome les royaumes d'Angleterre et d'Irlande , avec tous leurs droits (1213) ; qu'il ne les tiendrait plus que comme vassal du pape , et qu'il paierait tous les ans , outre le denier de St.-Pierre , 1000 marcs sterling. Il promit , en outre , qu'après l'arrivée de celui qui devait l'absoudre , il remettrait 8000 livres sterling pour dédommagement des pertes qu'avaient supportées l'archevêque de Cantorbéry et les autres intéressés dans cette affaire. Après quoi , en présence de Pandolfe et de tous les assistants , il fit hommage au pape , et lui prêta serment de fidélité. Pandolfe repassa aussitôt en France , et voulut engager Philippe-Auguste à se désister de son entreprise et de ses armements hostiles contre le roi Jean. Philippe s'y refusa , en disant que cette guerre avait été commencée par ordre du pape , et que les préparatifs lui avaient déjà coûté 60,000 livres ; ce qui ferait aujourd'hui un million. De son côté , le roi Jean se prépara à la défense ; mais les seigneurs , avant de l'aider , exigèrent qu'il fit lever l'excommunication , ce qui fut exécuté par les évêques dans la cathédrale de Winchester. Innocent lui écrivit pour le féliciter , en lui disant , « que son royaume » était devenu un royaume sacerdo-

» tal , suivant les paroles de » ture. » Innocent eût été si barrassé de donner une intention raisonnable de ces mêmes paroles. Quoi qu'il en soit , il un légat , qui fut reçu avec so et qui leva l'interdit , dont la depuis six ans , avait causé de infinis. Quelque temps après seigneurs obtinrent du roi , confirmation de leurs libertés lesquelles se trouvait le droit tion dans les églises cathédrales. Le pape fut très irrité de ces concessions et cassa par une bulle tout ce roi avait fait. Mais les habitants de Londres se révoltèrent contre les seigneurs , en se plaignant de la tyrannie romaine qui voulait tout envahir. Le roi Jean , devenu odieux à ses vassaux , contre lesquels il faisait la guerre , fut déclaré incapable de régner par une grande partie des seigneurs , indignés de la soumission de leur monarque à l'arbitraire romain. Ils jetèrent en l'air les yeux sur Louis , fils de Philippe-Auguste , pour remplacer le roi. Ils envoyèrent des ambassadeurs au pape , et lui donnèrent des otages de part et d'autre. Les commissaires du pape communiquèrent les barons d'Angleterre et les seigneurs français. Le roi Jean défendit au jeune Louis de poursuivre son entreprise ; mais ayant aperçu que ce prince avait déjà passé la mer , et qu'il n'y avait rien de sûr à attendre , il en fut informé , et prit pour texte d'un serment qu'il fit à ce sujet , ces paroles : *Glaive , glaive , fourreau et aiguise toi pour tuer le roi Jean*. Ensuite le jeune Louis , avec tous ceux qui l'avaient suivi , se mit à des mesures secrètes contre Philippe , lorsqu'il fut d'une fièvre tierce , qui en fut la cause. Cependant le roi

nit contre ses sujets révoltés, et les armes du jeune Louis. Mais au passage d'une rivière, perbagage et son trésor, il fut saisi le chagrin, qu'il en mourut la année. Quelques mois après, int au pape une fièvre très violente qui ne fit que s'augmenter par suite de diète : enfin il tomba en vie, et mourut, le 16 juillet après un pontificat de dix-huit six mois. On a reproché à ce trop de hauteur, de l'ambition de l'avarice. Il faut néanmoins voir que c'était le plus savant et le plus habile jurisconsulte de son siècle ; qu'il avait beaucoup de science, de grandes lumières, des vertus, une dextérité et une innocence peu communes dans les affaires. Il se mêlait de tout, agissait tout, et n'abandonnait jamais une affaire qu'elle ne fût poussée à son dernier période. Il montra un zèle pour la restauration des lois ; et ce fut dans ce dessein qu'il convoqua le concile de Latran, dont il fut lui-même le décret qui furent les Pères, sans qu'ils eussent la faculté de délibérer. Ses prétentions politiques ne furent pas cependant portées au dernier degré. Il se laissait soumettre au jugement de son pape, en matière de foi, et déclara sa dévotion à Philippe-Auguste ne pouvait de lui-même décider de son divorce sans un conseil qu'il s'exposerait au danger de perdre sa dignité. C'est dans ce conseil que fut fait le fameux canon *Interdictum sexus*. On y déclara aussi d'enjoindre de nouveaux créanciers ; et cependant il ne fut pas établi depuis cette époque s'il n'y en avait eu auparavant. Il fut lui-même approuvé ceux des Français, des Français, et

des Trinitaires. Ses ouvrages ont été recueillis à Cologne, en 1552 et 1575 ; à Venise, en 1578. Les principaux sont des Discours, des Homéies, et un Commentaire allégorique sur les *Sept Psaumes de la Pénitence* ; un Traité de controverse en six livres, sur les *Sacrements*, spécialement sur l'Eucharistie, où la question est approfondie, et où l'on trouve beaucoup de considérations mystiques sur les cérémonies de la Messe ; un *Traité De contemptu mundi seu de miseria hominis libri III*, composé par l'auteur sous son diaconat. Le titre, le sujet, les citations analogues de l'Ecriture, ont pu faire croire qu'il était dans le goût de l'*Imitation de J.-C.*, avec lequel il se trouve joint dans plusieurs éditions anciennes ; mais il en diffère extrêmement par l'abus continuel du style antithétique et figuré. Le plus important de ses ouvrages consiste dans ses *Lettres*. Laporte-Dutheil, dans les *Notices et extraits des manuscrits*, les porte au-delà de quatre mille. L'édition la plus complète qui eût paru était celle de Baluze, Paris, 2 vol. in-fol., 1682. Ce recueil était divisé en dix-neuf livres. L'éditeur a suppléé les III^e. et IV^e. livres, par la première collection des décrétales de ce pape. Les VI^e., VII^e., VIII^e. et IX^e. étaient restés en manuscrit au Vatican. Les trois derniers sont perdus. On avait annoncé à Rome, en 1745, une édition de celles qui ne se trouvent pas dans Baluze. Cette lacune a été remplie par M. Dutheil dans le 3^e. volume des *Dipl. mata, charta et alia instrumenta ad res Francorum spectantia*, qu'il a publié en commun avec Brequigny, Paris, 1791, in-fol. Ces lettres sont curieuses par les faits historiques qu'elles contiennent, et par les notions de discipline dont on y traite

La plupart sont en style de pratique. C'est cet ouvrage qui a mérité à Innocent III le titre de *Père du nouveau droit*. On conserve dans quelques bibliothèques, des manuscrits de ce pape sur le Maître des sentences, sur le baptême, sur le purgatoire, etc. Le style de l'auteur est concis, mais trop chargé de figures. L'antithèse surtout y domine; et ce n'est souvent qu'un tissu de passages de l'Écriture fondus suivant le goût du temps, spécialement dans les Discours. Innocent III est encore auteur de la belle prose *Veni Sancte Spiritus*, attribuée mal à propos à Robert, roi de France, par quelques historiens. Il a passé aussi pour avoir composé la prose touchante du *Stabat mater dolorosa*, revendiquée par les Franciscains au B. Jacques de *Benedictis*. (Voy. JACOPONE.) Innocent III eut pour successeur Honorius III.

D—s et T—D.

INNOCENT IV, élu pape le 24 juin 1243, succédait à Célestin IV, qui n'avait tenu le St.-Siège que seize jours. Ainsi l'histoire du pontificat d'Innocent IV se lie à celle de Grégoire IX, dont il faut se rappeler les derniers événements pour comprendre ceux qui vont suivre. A la mort de Grégoire IX, l'empereur Frédéric II, excommunié par ce pontife, menaçait Rome de ses vengeances. Il tenait en prison deux cardinaux et plusieurs prélats, qu'il avait pris sur les galères de Gènes. Cet état de choses, qui durait depuis vingt-deux mois environ, avait retardé pendant tout ce temps l'élection d'un pape. Après des négociations infructueuses, et beaucoup de plaintes réciproques, l'empereur s'était décidé à relâcher ses prisonniers; et les cardinaux s'accordèrent enfin à donner la tiare à Sinibald de Fiesque, Génois, de la maison des comtes de Lavagne. On

le nomma, d'un consentement unanime, comme le plus agréable d'entre eux, qui cependant n'en parut pas très satisfait, et dit d'un air : « qu'il prévoyait que d'un tel » ami, il deviendrait un pape » ennemi. » Cependant, on entama des négociations; on s'envoya de part et d'autre des ambassadeurs, et le traité fut commencé. D'Anagni, où il avait été élu, le pape vint à Rome, et sa présence combla de joie. Les conditions y furent donc arrêtées : que les terres appartenant à l'Eglise, c'est-à-dire le pape et à ses alliés avant la ruine, seraient restituées; que l'empereur reconnaissait la suprématie du pape quant au spirituel, sur tous les royaumes et même sur les rois; que le pape titulerait aux prélats, qui avaient été pris, tout ce qu'on leur avait fait enlever, et enfin qu'il obeitrait en tout au pape sans préjudice de la possession de l'empire et de ses royaumes. C'est ce que, dans ce traité, il n'était pas question de la déposition de Frédéric, mais seulement de l'abolition des censures. En effet, malgré cette condition, il n'était pas moins resté pour empereur, et pour roi de Sicile non seulement par ses sujets, mais encore par S. Louis, roi de France, et par Henri, roi d'Angleterre, et les autres princes étrangers. Frédéric ne tarda pas à se repentir de s'être soumis ainsi au pape : il refusa d'exécuter ce que ses agents avaient fait en son nom. Il tenta de surprendre le pape, lui tendit des pièges; Innocent conçut des défiances, et se fit garder par ses gardes. Cependant il quitta Rome pour venir trouver l'empereur

jusqu'à Sutri. Frédéric lui fit il n'exécuterait rien du traitéût reçu auparavant l'abolitionures. Innocent répondit queosition était déraisonnable ;moment la rupture fut de-e pape soupçonna des embûlcut avis qu'une troupe de nts chevaliers toscans devaitnlever dans la nuit du 28 au 1244. Il s'enfuit au milieu des, armé à la légère, monté sur lent coursier, et arriva à Civita-, où des galères génoises, qu'il mandées secrètement, l'attenour protéger sa retraite. Après s périls assez graves, le pape Gènes, où il se trouvait au se ses parents et de ses amis. nistes des deux contendants ent bientôt toute l'Europe. lui que Frédéric adressait à erre, il disait que le pape avait médiation des rois de France Grande-Bretagne. Il deman-on ne fournit point de subsides nemi, et faisait des menaces, si on lui en donnait. De i, Innocent préparait d'autres s. Il écrivit au roi de France, istait au chapitre général de, pour le prier de lui accorder protection dans ses états. Les l'en conjurèrent avec larmes. is consulta ses barons, qui rela demande du pape. Innocent mêmes instances auprès des Angleterre et d'Aragon, sans plus de succès. Le pape se déa donc à choisir pour son séville de Lyon, qui était neutre tenait à son archevêque. Ce u'il convoqua un concile géné- devait être dirigé principale- contre les intérêts de Frédéric. ile fut ouvert le 26 juin 1245. : de Suesse défendit son prince

avec chaleur : le pape répondit avec-amertume. Il refusa la garantie des rois de France et d'Angleterre, qu'on lui offrait pour la conduite de l'empereur. Il le peignit comme l'ennemi déclaré, non pas de la personne du pontife, mais de l'Eglise elle-même, puisque, pendant la vacance du Siège, il n'avait point cessé ses persécutions. Thadée répliqua avec intrépidité, et produisit des bulles des papes qui semblaient répondre aux reproches élevés contre Frédéric. Mais ce moyen parut faible, et ne lava point l'accusé du soupçon d'infidélité à ses promesses (Voy. l'*Hist. eccl.* de Fleury) : plusieurs accusateurs se présentèrent successivement dans l'arène. On demanda un délai de douze jours, qui fut accordé, malgré la répugnance d'Innocent, pour que Frédéric vînt se défendre en personne. Il s'avança en effet jusqu'à Vérone. Mais la mauvaise disposition des esprits lui servit de raison ou de prétexte pour ne pas aller plus loin. Lorsqu'on apprit sa dernière détermination, les procédures recommencèrent. La sentence fut prononcée au milieu du concile, et lue par l'ordre du pape. L'excommunication est renouvelée dans toute sa rigueur, et la déposition est formelle. Pendant cette lecture, le pape et les prélats tenaient des cierges allumés. Fleury ajoute ici des réflexions pour tâcher d'absoudre le concile de toute participation à ce jugement, si contraire à la charité évangélique et au droit des souverains. Quoi qu'il en soit, Innocent s'occupa sur-le-champ de faire nommer un autre chef de l'Empire, et convoqua pour cet effet l'assemblée des électeurs. Tous les princes d'Allemagne ne se rendirent pas aussitôt à cette intimation, le duc d'Autriche surtout, qui était l'allié de l'empereur. Les résolutions prises dans le concile trans-

portèrent Frédéric de colère. Il jura de se venger ; et , après avoir réglé les affaires de l'Empire , il repassa promptement dans la Pouille , et envoya son fils Conrad en Allemagne. Il écrivit à tous les princes pour les engager dans sa querelle , et leur faire sentir tout le danger qu'ils couraient en se soumettant à la dépendance du pape. Il envoya une ambassade particulière au roi de France. S. Louis , qui venait de se croiser et se préparait à passer en Palestine , eut une entrevue avec le pape à Cluni. Il fit , en faveur de Frédéric , de vaines instances auprès d'Innocent , qui demeura inflexible. Le pape , cependant , poursuivait , avec chaleur , l'élection d'un nouveau roi des Romains. Le choix tomba sur Henri , landgrave de Thuringe. Mais la plupart des électeurs s'étaient absentés ; et le nouvel élu ne s'y prêtait qu'avec répugnance. Innocent envoya deux légats en Sicile , afin de détacher les peuples de l'obéissance à Frédéric. Peu de temps auparavant , on avait découvert une conjuration contre la vie de ce prince. Dans une lettre qu'il écrivit à ce sujet à tous les souverains , il nomme des évêques au nombre des complices , et désigne , assez clairement , le pape comme l'instigateur. D'autre part , et l'année suivante , on découvrit , à Lyon , une conspiration contre la vie du pape ; et l'on ne put pas douter que des émissaires de Frédéric n'en fussent les auteurs. Cependant Innocent ne négligeait aucun moyen pour faire des ennemis à l'empereur. Il écrivit au sultan d'Egypte , Melic-Saleh , pour le détacher de son alliance. Mais le sultan rejeta cette ouverture avec beaucoup de loyauté. Frédéric voulant se purger du soupçon d'hérésie , qu'il regardait comme le plus grand outrage qui lui eût été fait dans

le concile , fit sa déclaration de foi devant sept ecclésiastiques du premier ordre , qu'il envoya ensuite au pape. Mais Innocent refusa d'entendre , malgré les nouvelles instances de S. Louis , qui se rendit encore à Cluni pour en conférer avec lui. La guerre éclata donc sans interruption entre les deux partis. Frédéric de la Pouille , avec son armée , traversa les Alpes , et se jeta à Lyon. Il apprit en chemin que la ville s'était révoltée : il retourna aussitôt sur ses pas , et vint mettre le siège devant cette ville , qui l'occupait l'hiver. Les assiégés offraient de se rendre ; Frédéric les refusa : le pape ranima leur courage ; ils firent une sortie , dans laquelle ils battirent les troupes de l'empereur , et prirent son camp. Quelques jours après cet événement , Frédéric s'était engagé par un acte de cruauté révoltant , à faire pendre l'évêque d'Arezzo , qui était prisonnier , après l'avoir fait écorcher , lié et garrotté , à la queue d'un cheval , jusqu'aux fourches patibulaires. Après l'échec de Parme , Frédéric se retira sur Crémone , et bientôt abandonna la haute Italie pour aller se jeter dans la Pouille. Vers ce temps , Innocent avait fait publier dans toute l'Allemagne , une croisade contre Frédéric. Cette croisade mit tout le pays en mouvement , et causa la guerre civile de Bohême , dont le roi Otokar IV , tenait le parti du pape , tandis que son fils aîné , Rostislav , soutenait la cause de Frédéric. Dans ces circonstances que S. Louis , avant de partir pour sa première croisade , vint trouver à Lyon pour l'engager à recevoir en son nom Frédéric , qui paraissait humilier ses revers , et disposé à demander pardon. Mais le saint roi fut ob-

er sans rien obtenir. Frédéric, ans la Pouille, accablé de dis- et de chagrins, eut un violent e fièvre, pour lequel on lui a des médicaments. L'un de ses nts, qui lui avait paru jusqu'a- plus attaché, Pierre Desvignes, e l'empoisonner, dans un breu- le concert avec son médecin ; fut pendu. Pierre eut les yeux , et fut livré aux Pisans, qui aient mortellement, et se prépa- à le faire souffrir ; mais il pré- ur vengeance en se brisant la ntre une colonne à laquelle ait attaché. On accusa le pape engagé Pierre Desvignes à tre ce forfait. Un des fils na- de Frédéric (*Voy. ENRIUS*), s, dans une embuscade, par onais, qu'il avait attaqués, et il ou en prison, jusqu'à sa mort. tre mourut dans la Pouille. Fré- ni-même retomba malade, et, et état d'humiliation et de dou- fit demander la paix au pape, refusa. Cet excès de dureté ex- dignation de plusieurs nobles, jetèrent dans le parti de l'em- . Enfin, l'année suivante, le mbre 1250, la mort de Fré- mit fin à cette longue suite de tes. Innocent manifesta une joie nte de cet événement. Il écrivit ile pour féliciter les peuples de et du persécuteur de l'Eglise, ramener à son obéissance. Il a des légats en Allemagne pour cher du parti de Conrad, fils le Frédéric, et pour favoriser de Guillaume, comte de Hol- qu'il avait fait élire roi des Ro- , à la place du landgrave de rpe, mort après une bataille ait perdue contre ce même l. Innocent quitta enfin Lyon, ana en Italie, où il publia une

nouvelle croisade contre le parti et la famille de Frédéric. Conrad était débarqué à Pescara, aidé par les Vénitiens. Ses armes faisaient d'heureux progrès dans toute l'Italie, et surtout dans la Pouille, lorsque la mort l'enleva le 21 mai 1254. Il laissait un fils, âgé de deux ans, qui portait le nom de Conradin, et dont la tutelle échut à Mainfroi, son oncle. Innocent, en vertu des droits qu'il réclamait sur le royaume de Sicile, se déclara le protecteur du jeune prince, en sa qualité de suzerain. Mainfroi se soumit, et reçut avec honneur le pape, qui vint jusqu'à Naples, où il séjourna. Cette bonne intelligence ne fut pas d'une longue durée. Le légat du pape agissait en maître. Mainfroi crut devoir se mettre en sûreté. Il alla se jeter entre les bras des Sarrasins, à Nocera, où il trouva de grands trésors, et rassembla une armée nombreuse avec laquelle il obtint aussitôt de grands avantages. Le légat, obligé de fuir devant des troupes victorieuses, se retira à Naples, où il trouva que le pape était mort, le 7 décembre 1254, après un pontificat de onze ans et cinq mois et demi. Ses démêlés avec Frédéric n'avaient pas ralenti l'activité d'Innocent pour les autres affaires. En Prusse, il établit quatre évêchés principaux, et donna les deux tiers des terres aux chevaliers teutoniques, qui l'avaient conquise. En Danemark, il envoya un simple frère-mineur pour informer contre deux évêques, dont le premier avait excité les plaintes du roi Eric, et le second celles de ses diocésains. En Suède, il ôta au roi et au peuple l'élection des évêques, pour la donner aux chapitres. En Norvège, il fit couronner Haquin, fils naturel du dernier roi, lui fit promettre de prendre la croix pour la

Terre-Sainte, et lui offrit l'Empire, qu'il refusa. En Russie, il se fit reconnaître par le duc Daniel, qu'il nomma roi; accorda au clergé grec la faculté de consacrer avec du pain levé: mais le roi et le clergé ne restèrent pas long-temps dans son obéissance. En Espagne, il excommunia Jacques d'Aragon pour avoir fait couper la langue à l'évêque de Gironne, et lui pardonna, à condition qu'il bâtirait un monastère dans les montagnes de Tortose, achèverait un hôpital près Valence, et fonderait une chapellenie dans la cathédrale de Gironne. En Portugal, il parvint à faire ôter la couronne à D. Sanche Capel, pour la donner à son frère Alphonse. Il leva des contributions énormes sur tous les états de l'Europe, et particulièrement en Angleterre, où il excita souvent les plaintes du clergé et du roi. Innocent envoya un légat en Arménie, pour arranger les différends entre les Grecs et les Latins, et une mission de frères mineurs en Tartarie, auprès du fils de Gengis-kan. Les missionnaires souffrirent, dans leur voyage, beaucoup de périls, de douleurs et d'insultes, sans parvenir à faire triompher la vérité de la religion, et l'autorité du pape, ce qui était le but principal de leur entreprise. L'histoire n'a point tracé le portrait d'Innocent IV, que ses actions ont assez fait remarquer. On ne peut s'empêcher de reconnaître en lui du zèle et des lumières, avec un caractère hautain et inflexible. Il eut pour successeur Alexandre IV. D—s.

INNOCENT V, élu pape le 21 janvier 1276, succéda à Grégoire X. Il s'appelait Pierre de Champagni (*de Champagniac*). Né à Moutier en Savoie, il était le pénultième chanoine de cette métropole en 1256, lorsqu'il se rendit à Paris pour y continuer ses études; il y prit l'habit de St. Domi-

nique, et devint l'un des plus et théologiens de cet ordre, sous l'abbé de *Pierre de Tarentaise*. Après succéder à St. Thomas d'Aquin l'enseignement de la théologie à l'université de Paris, il avait été élu évêque de Lyon en 1272 cardinal et évêque d'Ostie. Il eut coup de part au concile de Lyon en 1274, y prononça plusieurs sermons et l'oraison funèbre de St. Sava: enfin il y baptisa un ambassadeur tartare avec deux compagnons. D'Arezzo, où se fit l'élection, il vint à Rome, où il fut couronné le 23 février, et logé au palais de Latran: il y tomba malade et mourut le 22 juin, après six mois de pontificat, et sans avoir pu prendre part aux événements de cette époque. On ne sait pas seulement qu'il envoya deux légats en Toscane, où ils réussirent à établir la paix entre les Lucquois et les Pisans. Par le même esprit de conciliation, il se hâta de lever l'excommunication que son prédécesseur avait jetée sur les Florentins, et d'envoyer l'abbé d'Albi, comme légat, pour rétablir la paix entre le roi de Sicile Charles I^{er}, qui venait à Rome pour prendre la couronne impériale. Nous ne saisissons de ce pontife: I. Ses Lettres, qui se trouvent dans l'ouvrage de Campi (*Istoria ecclesiastica*). II. Un Commentaire de *libros sententiarum*, dont les écrits étaient très répandus dans les bibliothèques des dominicains; il fut imprimé à Toulouse, 1652 in-fol. III. Un Commentaire des épîtres de St. Paul, commençant par ces mots: *Dedi te in lucem* etc. Cologne, 1478; Haguenau, Paris, 1521; Anvers, 1617. Il a paru sous le nom de frère de Gorran; mais Quetif prou-

Script. ord. prædic., 1, il appartient à Pierre de Ta-
IV. Huit autres ouvrages qui
mais été imprimés, et dont
sont probablement perdus ;
ut voir le détail dans Quetif
V. *Postille in Genesim* et
récusé en un manuscrit dans
b. royale de Turin, *cod. lat.*
cod. ix.) La Vie de ce pape,
en abrégé par Bernard Gui-
été publiée en 1725 par Mu-
lans ses *Script. rer. Italic.*,
. Son éloge, par le comte de
baël, est dans le tom. V des
tesii illustri. Innocent V eut
pour successeur. C. M. P.
CENT VI, élu pape à Avi-
18 décembre 1352, s'ap-
tienne Aubert, né à Beissac,
Compadour, dans le Limousin.
aire de droit civil, qu'il avait
à Toulouse, et de la place de
ge de la même ville, on l'avait
er et devenir successivement
le Noyon, ensuite de Cler-
1546. Il succéda à Clément
l'avait fait cardinal du titre
ean et St.-Paul, puis évêque
et grand pénitencier. C'était
ne instruit, éclairé, mais re-
dable principalement par sa
et ses bonnes mœurs. Chargé
ons importantes, il avait tra-
ec zèle à la réconciliation en-
ard III et Philippe-de-Valois.
n élection à la crainte qu'e-
cardinaux de se voir pressés
oi de France, Jean, qui s'a-
sur Avignon, et menaçait de
pape à son gré. Innocent VI,
après sa nomination, s'oc-
revoquer les réserves faites
les bénéfices par Clément VI
ar des cardinaux, et d'ordon-
sidence aux prélats et autres
as; ce qui fut exécuté. Il eut

desiré ramener la paix et le bon ordre en Italie, et notamment dans la ville de Rome, où les entreprises de Rienzi avaient semé le trouble et la rébellion contre l'autorité pontificale : il essaya aussi de faire rentrer dans sa main le patrimoine de l'Eglise, en vint par une multitude d'usurpateurs. Mais son légat, Gilles Aibornos, n'obtint que peu de succès dans la plupart de ses tentatives. Innocent VI vécut en bonne intelligence avec presque tous les princes chrétiens de son temps. Il fit néanmoins quelques remontrances au roi Jean sur les impositions dont il chargeait le clergé pour fournir aux dépenses de la guerre contre le roi d'Angleterre. Le pape fit couronner à Milan l'empereur Charles de Luxembourg. De concert avec l'empereur d'Orient, Jean Cantacuzène, et avec Jean Paléologue, son successeur, il projeta une réunion des deux Eglises. Il mourut, consumé de vieillesse et de maladie, le 12 septembre 1362, après un pontificat de dix ans environ. Il protégea les gens de lettres, et favorisa quelques-uns de ses parents, qui, du moins, honorèrent son choix. Il fonda, à Toulouse, le collège de Saint-Martial pour vingt étudiants du diocèse de Limoges; et son neveu, le cardinal Pierre de Montereau de Bouzenac, y fonda celui de Ste.-Catherine. On a quelques Lettres de ce pape dans le *Thesaurus* de Martène. Il eut pour successeur Urbain V. D—s.

INNOCENT VII, élu pape à Rome le 17 octobre 1404, s'appelait Cosme Meiorati : né à Su'mone, dans l'Abruzzi, de parents très peu remarquables par leur état et par leur fortune, il s'instruisit avec succès dans les lettres, dans l'étude du droit canon et dans la connaissance des affaires de la cour de Rome. Ses vœux

étaient pures; son caractère était doux et rempli de bonté. Il avait été successivement évêque de Bologne, trésorier d'Urbain VI, et enfin cardinal de la création de Boniface IX. Il était fort âgé, lorsqu'il parvint au pontificat. L'anti-pape, Benoît XIII, déjà en possession de sa dignité usurpée, protestait par écrit qu'il était prêt à consentir à la cession qu'on lui demandait. Innocent VII en fit autant de son côté; et tout se réduisit à de vaines protestations. (V. BENOÎT XIII, anti-pape.) Cet état de schisme ne permettait guère de pourvoir aux objets essentiels de l'administration; le pape n'était occupé qu'à maintenir son autorité. Elle était menacée dans l'intérieur de Rome même par un parti gibelin, qui forçait le pontife de s'environner de gens armés. Louis Meliorati, neveu du pape, souffrant impatiemment la manière dont ce parti, appelé *les régents*, en agissait avec son oncle, en fit arrêter un certain nombre, que l'on massacra, et dont on jeta les corps dans la rue. Cette violence, commise à l'insu du pape, excita dans la ville une sédition, qui obligea Innocent de se retirer à Viterbe. D'un autre côté, son compétiteur, l'anti-pape Benoît XIII, ne faisait que de vaines démonstrations pour parvenir à une conciliation nécessaire. Ce fut dans ces agitations diverses que s'écoula le pontificat d'Innocent VII, qui ne dura que deux ans et quelques jours. Revenu à Rome après le rétablissement de la tranquillité, il y mourut presque subitement, le 6 novembre 1406. Les cardinaux, assemblés au conclave, jurèrent entre eux que celui qui serait élu renoncerait à son droit, si l'anti-pape renonçait au sien, ou venait à mourir. On a vu, à l'article de Grégoire XII, son successeur, l'effet que produisit cette convention. D—s.

INNOCENT VIII, élu pape le 25 août 1484, après la mort d'Innocent VII, auquel il succédait, était Génois d'origine grecque, et se nommait Jean-Baptiste Cibo. Il avait été avec soin, était devenu cardinal de Melfe, et les papes précédents avaient contribué successivement à sa fortune. On l'avait d'abord envoyé à Naples, où il vécut assez long-temps à la cour d'Alphonse et de Ferdinand. Revenu à Rome, il s'était élevé au cardinal de Bologne du pape Nicolas V. Paul II lui donna l'évêché de Porto, et Sixte IV celui de Melfe avec la pourpre. Les troubles, les violences, dont la ville de Rome avait été le théâtre, que Sixte IV eut fermé les yeux sur, étaient une circonstance importante. Celle-ci fut l'origine de l'intrigue que le pape fit principalement l'ouvrage du vicelien Borgia, si connu depuis sous le nom d'Alexandre VI. Cibo était âgé de cinquante ans: il avait été marié, et avait eu deux enfants; il était de deux enfants, qu'il comblait de richesses pendant la durée de son pontificat. Le continuateur de Platinus, dit assez de bien de ce pape de sa douceur et sa bonté, mais reproche que son avarice. Quoiqu'il soit, aussitôt après son élévation au pontificat, pour justifier plutôt que sa conduite, prit pour devise ces paroles du psaume 25: *Ego in innocentia mea ingressus sum*. Les affaires publiques occupèrent tout ses soins. Apaiser les dissensions qui régnaient entre les princes d'Italie, en rattachant à son parti tous ceux que son prédécesseur avait éloignés, et soulever les princes souverains de l'Europe contre les Turcs, tel fut le double but de sa politique. Il envoya partout d

porter les princes à oublier leurs querelles particulières, et à se faire l'ennemi commun, si des levées de troupes, du r des tributs considérables. réussir à procurer la paix ; obtint de l'argent. La guerre vive alors entre l'empereur de Hongrie, d'une part, et de Brandebourg et Othon ère de l'autre, pour es- ne réunion universelle ; et x sommes considérables qui ersées à Rome, Innocent fut bligé de les employer contre le Naples, Ferdinand, qui une violente tyrannie contre des Etats ecclésiastiques, et lleurs, refusait de payer le coutume de 40,000 écus d'or, uant que le comtat d'Avi- avait été cédé au pape, par la une, que sous la condition de l'affranchissement de cette e. Le pape leva des troupes, onna le commandement à Ro- San-Severino. Le roi de Na- d'abord sa paix avec les sei- qu'il avait maltraités, arma ôté, et tâcha en outre d'ex- : guerre civile contre le pape, sein de Rome même, sous de l'irrégularité de son élec- : moyens eurent quelque suc- environs de la ville furent ra- r les ennemis ; et déjà les es- mentaient dans l'intérieur, San-Severino obtint un avan- zconsidérable sur les troupes ines. Ferdinand fut forcé de ses poursuites, et, par la on de quelques cardinaux, fit x dont il oublia bien vite les ions. Il recommença ses vio- t ses exactions, et se moqua e. Innocent irrité l'excommu- e déclara privé de son roya-

me, au profit de Charles VIII, roi de France, qui prétendait y avoir des droits. Cette menace n'arrêta point sur le-champ Ferdinand, qui ne conclut sa paix que deux ans après, lorsqu'il vit Charles VIII disposé à faire valoir ses droits par la force des armes. Avant ce démêlé entre le pape et Ferdinand, la cour de Rome avait été occupée du refus que l'on faisait en France de recevoir le cardinal Baluë en qualité de légat (Voy. BALUË) : mais l'espoir dont le pape flatta depuis l'ambition de Charles VIII, applanit les difficultés, et délivra même Innocent de la crainte que l'assemblée du clergé de 1485 ne songât à rétablir la Pragmatique-sanction. Cependant les succès de Bajazet devenaient inquiétants pour tous les princes de l'Europe, et surtout pour l'Italie. Les subsides que le pape avait obtenus ne suffisaient pas pour mettre sur pied des forces capables de résister à l'ennemi commun. Au milieu des incertitudes occasionnées par la position respective de toutes les puissances, Zizim, frère de Bajazet, avait été remis entre les mains du pape, par le grand-maître de Rhodes, qui l'avait jusque-là retenu prisonnier dans une commanderie de France. Bajazet (1490) envoya des ambassadeurs au pape, afin de s'allier avec lui, et de l'engager, moyennant une somme de six vingt mille écus d'or, à reléguer Zizim dans une prison. Un autre ambassadeur était venu, de la part du soudan d'Égypte, avec des propositions bien différentes. Cet ambassadeur était Antoine Milan, gardien des cordeliers de Jérusalem. Il demandait Zizim pour le mettre à la tête de l'armée qui marchait contre Bajazet. A ce prix, le soudan promettait de bien traiter tous les chrétiens qui étaient encore en Palestine, et

de leur rendre toutes les conquêtes qui seraient faites sur les Turcs, fût-ce même la ville de Jérusalem. Pendant le cours de ces négociations, on arrêta dans Rome un scélérat, appelé Macrin, qui avait offert à Bajazet d'empoisonner le pape et Zizim. Il avoua son crime, et fut puni du dernier supplice. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'Innocent prêta l'oreille aux propositions de Bajazet, et qu'il reçut une pension de quarante mille écus d'or pour garder Zizim, dont la destinée s'accomplit sous le pontificat suivant. C'est ainsi qu'on négociait à Rome avec l'ennemi du nom chrétien, tandis que d'autre part on levait des tributs pour lui faire la guerre. Innocent VIII donna aussi quelques soins aux affaires religieuses. Il réussit à retarder les progrès que les hussites faisaient en Bohême. Il écrivit à l'archiduc d'Autriche pour l'engager à réprimer, par son autorité, les sortilèges, maléfices, et autres superstitions magiques. Il le pria également de défendre dans ses états l'épreuve par le fer chaud. Ferdinand, roi d'Aragon, obtint de lui, en 1485, la continuation d'une levée de décimes pour faire la guerre aux Maures. L'année suivante, il confirma le mariage d'Henri VII, roi d'Angleterre, avec Elisabeth, et ordonna aux Anglais, par son autorité apostolique, de ne plus contester la couronne à la maison de Lancastre. En 1489, en vertu de cette puissance que les papes conservaient encore sur le temporel des rois, Innocent se mêla, comme arbitre, d'un différend entre Dorothée, reine de Suède, et Stenon, gouverneur du royaume, au sujet d'une forteresse. Les négociateurs que le pape avait chargés de la conciliation (c'étaient les archevêques de Lundeu et d'Upsal, avec les évêques

de Rosehill et de Strengnès) échoué dans leurs démarches, fut évoquée au S. Siège, et jura en faveur de la reine; et Stenon, navré des censures, s'il refusait. En 1491, Innocent fut atteint d'une attaque d'apoplexie, et laissa après de vingt quatre heures de connaissance. Les cardinaux prirent de ce moment pour mesure de sûreté un million d'or provenant de subsides qui devaient être enlevés à la guerre contre les Turcs. À ce moment la santé du pape était altérée au point qu'il n'avait plus la même liberté d'esprit pour s'occuper aux affaires. Au mois de mai 1492, il conclut la paix de Nardone avec Ferdinand, roi de Naples. Bientôt il ne s'occupa plus que de pensées de l'autre vie, et se consacra avec tous les témoignages d'une grande piété. Il mourut le 25 juillet de cette même année, après avoir occupé le S. Siège pendant de huit ans. Il eut pour successeur Alexandre VI.

INNOCENT IX, élu pape le 21 octobre 1591, succéda à Grégoire XIV. Il se nommait Antoine Peretti, d'une famille noble et originaire de Bologne. Son intégrité, ses mœurs, donnaient de grandes espérances : mais son pontificat ne dura que deux mois. Il mourut le 4 décembre. L'historien de Thou en fait un grand éloge : il dit que ce pape était sobre, grave dans ses mœurs, dans ses manières, et spirituel dans sa conversation. Il soulagea les Rois des impôts onéreux dont ils étaient grevés : il méditait des projets bien plus importants. Il fut révoqué de tous les ordres de l'état. Clément VIII fut son successeur.

INNOCENT X, élu pape le 1

re 1644, succéda à Urbain VIII. Il nommait le cardinal Paulili, Romain de naissance, d'une famille noble et ancienne : il avait été assivement avocat consistorial, auro de rote, nonce à Naples, dataire la légation du cardinal François de Rin en France et en Espagne, et nommé cardinal, en 1629, par Innocent VIII. Son élection au St.-Siège fut beaucoup de difficultés. La maison des Barberins y portait le nom de Sichertti ; mais le parti espagnol s'y opposa. Elle mit alors sur les rangs Firenzola, cardinal de St. Clément ; mais les Français n'en voulurent point, parce qu'il était ennemi du cardinal Mazarin. Le choix d'Innocent X fut donc un de ces résultats rébus, mais infaillibles, dans les assemblées délibérantes qui se trouvent divisées en plusieurs partis. Le projet d'Innocent X a été tracé d'une manière si diverse par les auteurs du siècle, qu'ils ne se sont pas même accordés sur ses qualités extérieures. Les uns lui donnent une taille haute et majestueuse, une âme élevée, une éducation merveilleuse ; les autres le représentent petit, laid, difforme, vain, artificieux, ignorant, et de plus hypocrite. Il commença du moins à se montrer ferme et très abondant dans l'affaire de l'évêque de Caserte, qu'il avait nommé, malgré les instances du duc de Parme, à qui appartenait la ville et le territoire de l'évêché. Mais le pape, en sa qualité de seigneur suzerain, voulait être obéi ; et il n'eut aucun égard à la résistance, aux prières de l'évêque nommé, qui craignait de déplaire au duc. L'évêque partit, et fut assassiné, avant d'avoir de prendre possession. Les auteurs de ce crime demeurèrent punis ; mais Innocent ne manqua point de l'attribuer au prince. Sa ven-

geance fut prompte ; il fit démolir aussitôt la ville, et élever, sur les débris, une pyramide revêtue de cette inscription : *Qui fuit Castro*. Il déclara le duc déchu de sa principauté ; et la guerre ne tarda pas à éclater. Ce fut en vain que les puissances de l'Europe s'intéressèrent pour le duc de Parme. Dans la suite, le duché de Castro fut réuni à la chambre apostolique, et le duc en fut entièrement dépouillé. Une autre mésintelligence, d'un genre tout différent, causa bientôt d'autres chagrins au pape. Les Barberins, auxquels il devait son exaltation, voulaient mettre un trop haut prix à leurs services ; ils ne cessaient de demander des grâces ou des largesses, qui parurent importunes ou excessives : des reproches d'ingratitude frappèrent les oreilles du pape, qui résolut de punir ses détracteurs. Pour y parvenir, il imagina de faire des poursuites contre ceux qui possédaient les emplois les plus lucratifs dans la perception des revenus de l'état. Cette mesure devait atteindre surtout le cardinal Antoine Barberini, camerlingue ou trésorier-général. Antoine, effrayé, se réfugia en France, avec son troisième frère, auprès du cardinal Mazarin, ennemi déclaré d'Innocent X. Le pape disposa aussitôt des charges et des dignités des deux fugitifs en faveur de ses parents ou de ses amis. Le premier ministre, de son côté, reçut les Barberins avec d'autant plus de faveur qu'ils lui apportaient de grandes sommes d'argent, pour subvenir aux frais de la guerre entre les Français et la maison d'Autriche. Le cardinal Antoine devint même, par la suite, archevêque de Reims et grand aumônier de France. Cependant, à Rome, on poussait les choses jusqu'à la dernière extrémité. Le pape, en 1646, publia une bulle

dirigée particulièrement contre les deux frères cardinaux. Il y déclarait que tous les membres du sacré collège qui s'éloigneraient sans sa permission, auraient d'abord tous leurs biens confisqués; que, six mois après, s'ils n'obéissaient, ils seraient privés de l'entrée des églises et dépouillés de leurs bénéfices et de leurs emplois, et qu'enfin, s'ils persistaient, ils perdraient même le chapeau, sans pouvoir être rétablis autrement que par le pape lui-même, et non par le sacré collège, le siège vacant. Le parlement de Paris déclara cette bulle abusive et nulle. Un arrêt du conseil défendit d'envoyer de l'argent à Rome pour l'expédition des bulles; on parla de s'emparer d'Avignon; un armement de terre et de mer sembla menacer l'Italie. Le pape sentit alors qu'il fallait changer de système; il négocia avec les Barberins. Il s'empressa de leur rendre leurs charges, et déclara qu'il le faisait à la considération du roi très chrétien, qui les avait honorés de sa protection. Les affaires du midi de l'Italie ne furent pas étrangères à la politique d'Innocent X. Naples et Parme s'étaient soustraites à la domination des Espagnols. Le duc de Guise, qui poursuivait à Rome la cassation de son mariage (1647), fut invité par les rebelles à se mettre à leur tête; mais il ne voulut rien faire sans le consentement du pape, qui l'exhorta à poursuivre son entreprise. Innocent X présunait qu'elle devait plaire au cardinal Mazarin; et comme il avait un grand intérêt à se réconcilier avec lui, il imagina aussi de donner le chapeau au frère de ce premier ministre, espérant par-là obtenir la restitution de Piombino en faveur de son neveu, le prince Ludovisi. Mazarin ne fut pas très sensible à toutes ces avances, ne donna point

de secours au duc de Guise, ne dit rien au neveu du pape, et tout aussi peu disposé à favoriser dessein du S. P. qu'à reconnaître bienfaits. La vicillesse d'Innocent fut tourmentée par des chagrins mestiques. Sa belle-sœur, donna pia, gouvernait despotiquement la maison et les affaires du dehors recevait les requêtes, faisait accorder les places, décernait les peines récompenses; c'était l'âme des seils et le canal des grâces. Cette rité exorbitante excita des murmures et des accusations graves. On tendit que toute la conduite de la dame n'offrait que des traits de guel, d'avidité et de corruption. Le pape, importuné de ces clameurs, éloigna pour un temps donna Oliva de sa maison; mais il lui substitua la princesse de Rossano, sa nièce, ne répara point le mal, et occasionna de nouvelles satires. Dès l'année 1650 on avait vu commencer la formation d'une affaire des cinq propositions, sur lesquelles on a tant écrit, et qui amenèrent tant de troubles. Il est inutile de répéter ici ce qui appartient au fond même de la question; il suffit de dire que le fait sur lequel on s'accordait point, était de savoir si les propositions se trouvaient ou non dans le livre de Jansenius. Déjà une bulle d'Urbain VIII en renouvelant la loi du silence sur le sujet des matières de la grâce, déclarait que le livre de l'évêque de Ypres contenait plusieurs propositions erronées. Les jésuites et la plus grande partie des évêques de France, nombre de quatre-vingt onze, se réunirent en 1650 leurs plaintes contre les propositions, sans former explicitement des dénonciations contre les auteurs. Alors Innocent X donna une congrégation pour examiner

et tâcher de terminer la dispute 1652, il sollicita vivement le pape de faire publier la bulle in VIII, et ce monarque y consentit. Enfin le 30 mai 1653, après deux ans d'examen, et quarante à cinquante congrégations devant le pape ou devant les dix commissaires, après avoir vu les défenses et lu les mémoires des partisans des cinq propositions, le pape donna la bulle *Cum jure*, par laquelle il condamnait cinq propositions, qu'il citait d'étant de Jansénius, ajoutant qu'il ne prétendait pas, par là, prouver les autres opinions de ce docteur. En suite de tous ces actes, qui firent le trop célèbre formulaire, appartient au pontificat d'Alexandre VII, dont nous nous sommes occupés. Le pape ne survécut long-temps à cette affaire. Son âge, ses infirmités, les divisions établies entre ses parents, le firent à laisser le soin du gouvernement à ses ministres, et celui-ci à sa belle-sœur qu'il avait auprès de lui : celle-ci eut bien soin de son ancien ascendant. Elle travailla à consolider la réconciliation de sa maison avec les Barberins, en faisant une petite-nièce du pape avec la fille Barberin, alors abbé, et prince de Palestrine. Tous ses vassaux furent dès-lors employés à veiller à la santé du pape. Soit qu'elle fit pour lui quelque tentative de réconciliation, soit qu'elle crût nécessaire d'assujettir un vieillard vaillant à un régime rigoureux, elle assistait à tous ses repas, et ne permettait d'entrer personne dans les officines, si elle ne fût présente. A la fin de l'année 1654, le pape se sentit plus qu'à l'ordinaire, et les médecines persèrent de sa vie. Son

confesseur se chargea de lui annoncer sa fin prochaine. Innocent reçut cette nouvelle avec plus de fermeté qu'on ne s'y attendait. « Vous voyez, dit-il au cardinal Sforce, où vont aboutir toutes les grandeurs du souverain pontife. » Il fit appeler ses neveux et nièces, leur donna sa bénédiction, et mourut le 7 janvier 1655, âgé de plus de quatre-vingts ans, dans la onzième année de son pontificat. Il avait comblé de biens ses parents, et fait bâtir deux superbes églises à Rome. Il laissa de grandes sommes d'argent, qui ne furent pas inutiles à son successeur, Alexandre VII.

D—s.

INNOCENT XI, qui succéda à Clément X, s'appelait Benoît Odescalchi. Sa famille, originaire de Lombardie, s'était fort enrichie dans le commerce. Il avait pris d'abord la profession des armes. On croit assez communément qu'il la quitta, après avoir été blessé à l'épaule d'un coup de mousquet. D'autres racontent son changement d'état avec des détails trop ridicules pour n'en pas faire suspecter la vérité. Quoi qu'il en soit, Odescalchi prouva qu'il avait d'assez hautes qualités pour remplir dignement sa nouvelle vocation. Avant son élévation au S. Siège, Urbain VIII l'avait fait protonotaire apostolique, et, depuis, commissaire de la province de Macerata : Innocent X l'avait nommé clerc de sa chambre, et ensuite cardinal en 1647. Il eut la légation de Ferrare et l'évêché de Novare, dont il se démit en faveur de son frère. Son honnêteté, sa douceur, sa modestie, lui firent partout des amis. Amelot de la Housaye dit qu'il eût été élu dès le conclave précédent, si l'on n'eût pas craint sa sévérité. Il ne le fut que le 10 septembre 1656, et prit le nom d'Innocent XI, par affection pour la mé-

moire de son principal bienfaiteur. Ses projets de réforme ne tardèrent pas à se manifester : il voulait faire revivre partout la science, le désintéressement et la discipline. Son neveu Livio eut défense de recevoir aucun présent, et ne fut point cardinal-patron. Cette charge au contraire fut abolie; et le cardinal Cibo fut nommé sur-intendant et secrétaire de l'Etat ecclésiastique. Innocent XI envoya ses nonces en France, en Espagne, en Pologne et en Portugal, pour exhorter ces couronnes à la paix. Il défendit aux juifs de Rome toute usure, renvoya tous les évêques dans leurs diocèses, donna ordre qu'on n'en sacrât aucun qui ne fût digne du ministère, et qu'on éloignât du sacerdoce tous les sujets ignorants ou déréglés. Il commit, pour opérer ces réformes, quatre théologiens, au nombre desquels était Recanati; il pourvut libéralement aux besoins des pauvres, et assigna une pension considérable à la reine de Suède, Christine, réfugiée à Rome. A ces qualités généreuses, Innocent XI joignait une fermeté de caractère qui allait jusqu'à l'inflexibilité, lorsqu'il croyait son opinion ou ses intérêts d'accord avec la justice; et ce caractère, il le déploya tout entier dans les démêlés célèbres qu'il eut avec la France. Trois objets de la plus haute importance divisèrent les deux cours : la régale, les quatre articles de l'assemblée du clergé de 1682, et le droit de franchise des ambassadeurs. On sait que la régale était, entre les mains du roi, le droit de jouir des revenus des évêchés, et de conférer les bénéfices qui n'avaient point charge d'âmes, pendant la vacance des sièges. Ce droit était exercé dans presque toutes les églises de France, à l'exception de quelques-unes de Languedoc,

Guienne, Provence et Dauphiné. Mais le second concile de Lyon, en 1274, en reconnaissant le droit de régale dans toutes les églises, l'avait alors établi, avait défendu de l'étendre, sous peine d'excommunication. Cependant Louis XI, par deux édits successifs, l'un de 1482 et l'autre de 1485, avait jugé propos d'étendre et d'établir la régale d'une manière uniforme par tout le royaume. Les évêques d'Alençon et de Meaux réclamèrent hautement l'immunité de leurs diocèses. Ils en écrivirent au pape, qui déclara leur défenseur. Le roi fit le revenu de ces évêques. Il leur opposa, toujours opposé au pape, l'autorité de la cour de Rome, et les deux édits, et s'en fit l'exécution. La plus grande partie du clergé était dans les mêmes sentiments. Le pape, de son côté, quait dans ses brefs l'autorité des tribunaux de France, donnaient l'exécution des édits. Un de ces brefs, entre autres au sujet d'une affaire relative à la vente de Charonne, il avait obtenu un arrêt du parlement de Paris en défense de le lire sous peine de dégradation, et, de plus, in aux évêques d'en brûler tous les exemplaires. Ces actes révoltèrent le clergé et les évêques qui se trouvèrent alors assemblés à Paris (1681). Le cardinal de Reims, le Tellier, ces entreprises avec beaucoup de violence : on crut qu'il fallait en faire d'une manière solennelle et la doctrine de l'Eglise gallicane sur la puissance temporelle des papes, l'indépendance particulière de la France, et sur l'infailibilité de l'Eglise. Ce fut ainsi que la régale amena l'assemblée de 1682 et prépara les fameux articles

le résultat. Il est inutile d'enr de nouveau les motifs, après cet ouvrage de l'évêque de , qui est un chef-d'œuvre d'éruet de discussion. Bornons-nous à élucider quelques particularités his- s, trop peu répandues peut- et trop peu remarquées jus- S'il faut en croire le témoignage de Fleury (Voy. ses *Nouveaux les*, Paris, 1807), Bossuet point d'avis qu'on attaquât ou- ent l'autorité du pape, mal- emment de Colbert, du chan- : Tellier, de l'archevêque de son frère; et, malgré les vives nces du P. Lichai e, il leur

« que cette question serait de saison; que ce serait aug- er la division qu'on voulait dre; qu'on avait pour soi la ssion; et qu'enfin il fallait se- ter d'obtenir la régale, sans éler des propositions capables plaire à la cour de Rome. » Dans cet esprit que l'évêque de prononça, à l'ouverture de lice, ce discours sur l'unité ise, qui est un des plus beaux ax sentis de sa plume. Il pro- examiner la tradition, avant de tuer sur le fonds de la question. Louis XIV ne goûta point ces aments dilatoires: il fallut aller ut. L'assemblée, après avoir r formellement le droit de la u roi, se hâta de décider la n des deux puissances. Bos- même fut chargé de la rédaction des quatre articles, qu'il réduisit mis les plus simples, les plus t les moins équivoques. 1) Le

roi non seulement approuva par un édit la déclaration du clergé, comme l'ex- pression de la véritable doctrine de l'Eglise gallicane; mais il ordonna de l'enseigner expressément dans toutes les universités, de ne recevoir aucun professeur qui ne l'eût souscrite, et de n'admettre au grade de licencié, ou de docteur en théologie ou en droit ca- non, aucuns postulants qu'après qu'ils auraient soutenu cette doctrine dans leurs thèses publiques. Le pape alors prit le parti de refuser des bulles à tous les ecclésiastiques du second or- dre qui avaient assisté à cette assem- blée du clergé, et que le roi nommait évêques. Louis XIV, de son côté, fit défense de se pourvoir en cour de Rome pour obtenir des bulles, et se rendit appelant au futur concile par le ministère de son procureur-général au parlement de Paris, de tout ce que le pape pourrait entreprendre au pré- judice du roi de France et de ses su- jets, et des droits de sa couronne. Les esprits s'aggravèrent encore davantage au sujet des franchises. Les premières étincelles de cette dispute avaient paru

« à l'Eglise même, n'est que des choses spirituelles » et concernant le salut éternel, et non des choses » civiles et temporelles; donc, les rois et les prin- » ces, quant au temporel, ne sont soumis, par » l'ordre de Dieu, à aucune puissance ecclésiasti- » que; et ne peuvent directement ni indirecte- » ment être dépouillés par l'autorité des évêques, ni » leurs sujets être dépouillés de l'habitation ou » l'abus du serment de fidélité. — 2° La pleine » puissance des choses spirituelles qui reside dans » le Saint-Siège et les successeurs de S. Pierre, » n'empêche pas que les décrets du concile de » Constance ne subsistent touchant l'autorité des » conciles généraux, exprimée dans les quatrième » et cinquième sessions; et l'Eglise gallicane n'ap- » prouve point que son royaume n'ait perdu leur au- » torité, ou qu'on leur refuse au quel cas du schisme. » — 3° Par conséquent l'usage de la puissance » apostolique doit être réglé par la puissance » tout le monde sçait, on doit aussi observer in- » violablement les règles, les coutumes et les » maximes reçues par le royaume et l'Eglise de » France, approuvées par le consentement du » Saint-Siège et des évêques. — 4° Dans ces ques- » tions de foi, le pape a la principale autorité, et » ses décisions regardent tout à les eglises, et » chacune en particulier: mais son jugement peut » être corrigé, si le consentement de l'Eglise n'y » concourt. » (Traduction de l'abbé Fleury, p. 10 et 11 des *Nouveaux Opuscules*.)

1) Ces quatre articles, tels qu'ils furent adoptés par le clergé de Meaux et adoptés par l'as-semblée pour la sanction de la déclaration du 16 mars 1682. Les principes que Dieu a donnés à S. Pierre et ses successeurs, vicaires de J.-C., et

sous Clément X, qui avait conçu le projet de faire exécuter. À cet égard la bulle de Sixte-Quint. Il fut savoir, pour bien entendre la question, que le droit de franchise ne se bornait point à Rome au simple privilège d'asile dans le palais d'un ambassadeur, mais qu'il s'étendait encore aux maisons adjacentes, et presque dans tout un quartier; en sorte que les malfaiteurs trouvaient souvent un moyen assuré d'échapper à la justice. Les représentations faites par le gouverneur romain avaient été écoutées par la plupart des puissances qui avaient consenti à de justes restrictions. On citait ces exemples à Louis XIV, qui répondit avec hauteur qu'il n'était point accoutumé à se régler sur la conduite d'autrui, et donna ordre à son ambassadeur de soutenir son droit avec le plus grand éclat. En conséquence, le marquis de Lavardin fit son entrée dans Rome le 16 novembre 1687, avec un cortège de huit cents personnes, gentilshommes d'ambassade, officiers, gardes-marine, en un mot, avec un appareil plutôt hostile que diplomatique. Les douaniers s'étant présentés, on menaça de couper le nez et les oreilles à quiconque s'aviserait de vouloir visiter les bagages de Son Excellence. L'ambassadeur prit possession du palais Farnèse; sa suite se logea dans le quartier environnant, et fit la ronde jour et nuit. Le pape excommunia Lavardin, fit cesser le service dans l'église de St.-Jean-de-Latran, où il allait habituellement, et interdit celle de St.-Louis, où l'ambassadeur avait communiqué. Le roi, à qui Lavardin se plaignit, lui commanda de redoubler de fermeté pour soutenir son caractère. En France, on refusa de donner audience au nonce: on le retint comme prisonnier; enfin le roi se saisit d'Avignon, comme il l'avait fait du temps

d'Alexandre VII. Trente-cathédrales étaient privées leurs. Les suites funestes de leries ne cessèrent que sous ficat d'Innocent XII. Cent XI, après les grande dont nous venons de pa plus rich de très remarqu l'affaire du cardinal de Fui qui postulait l'archevêché de et à qui le pape préféra le p ment de Bavière. On crut cette occasion Innocent av mortifier Louis XIV qui le cardinal. Ce pontife passa pour ne pas aimer les Franç fut lui qui proscrivit, par du 19 novembre 1687, le de Molinos, premier au quietisme, dont le système lon ne paraît être qu'une c gée. Molinos fut livré à l'inc rétracta ses erreurs, et fut en prison, où il mourut. E la santé d'Innocent XI décl blement. Pour détruire ou les humeurs catharreuses de tourmenté, les médecins im de lui faire des incisions au où il souffrait de grandes Ce remède fut inutile dans usé de vieillesse et d'infirmi août, la fièvre devint si qu'on désespéra de sa vie. É près de ~~de lui~~ il fit appeler veu Livio, et lui recommanda point se mêler des intrigues clave, qui allait s'ouvrir.

(1) Il a paru, sous le nom d'*Innocent Prophétie*, commençant par ces mots: *Mureus Paucha dabit*. Un Père Quier mort en 1743 à Vienne, a publié à Pâques tombait le jour de St. Marc, et se tranquilliser les Viennois sur les qu'elle semblait prédire pour l'Éternité. La même Prophétie vient d'être Paris, 1816, ainsi qu'une autre plus anonyme, dont elle est la paraphrase explication par M. V. (Vignier), l'une et l'autre à la révolution opérée en 1791, époque où St. Marc tombait des fêtes de Pâques.

néraux et deux religieux de ordres vinssent lui donner liction , et fussent présents : elle arriva le 12 août avait tenu le S. Siège pendant ans , et en avait vécu soixant-huit. Il eut pour successeur VIII.

D—s.

LENT XII , qui succéda à : VIII , s'appelait Antoine , était né à Naples en 1615 rs , et descendait d'une famille et très ancienne , originaire de Tropea en Calabre. Le concile précéda son élection , dura cinq mois , à cause des inconvénients il fut agité. Enfin les cardinaux furent en faveur de Pignatelli fut élu le 12 juillet 1692. occupé successivement plusieurs fois avec distinction. Urbain le nomma vice légat du Piémont ; Innocent X , inquisiteur général , et nonce à Florence ; Clément VII , nonce en Pologne et en Hongrie ; Clément X , évêque de Viterbe ; enfin Innocent XI lui donna le cardinalat , et l'archevêché de Naples. Ce fut par reconnaissance qu'il prit le nom d'Innocent , et il déclara en même temps qu'il marcherait sur ses traces. Il ne put pas à le prouver par ses actions. Son attention à réparer tous les vices qu'avait fait naître une longue vacance du St-Siège , sa sévérité dans le choix des ecclésiastiques , sa pureté , la cupidité des juges , ses économies , sa frugalité personnelle , ses largesses envers les pauvres , qu'il appelait ses neveux , la confiance qu'il fit souscrire à tous les cardinaux d'abolir à jamais le népotisme , lui ont mérité l'estime des contemporains comme de la postérité , et celle des ennemis de la religion. La France ne man-

qua point de profiter de ces heureuses dispositions. Le pontificat d'Alexandre VIII avait été trop court pour terminer les différends qui régnaient entre les deux puissances. Cependant , quoique ce pape ne se fût pas montré fort conciliant dans les négociations , Louis XIV avait commencé par rendre Avignon ; le cabinet de Versailles se montrait disposé à céder sur l'article des franchises. De son côté , Rome gardait le silence sur la règle ; on voulait bien consentir tacitement à l'exécution des édits du roi , appuyés de la délibération du clergé. Tel était l'état des choses à l'avènement d'Innocent XII. Ainsi les difficultés primitives paraissaient aplanies ; il restait à s'entendre sur les quatre articles. Innocent XII refusait de donner les bulles aux trente-cinq évêques non institués , à moins d'un acte de soumission. L'abbé Fleury nous apprend , à ce sujet , que Bossuet , qui n'avait pas été écouté pour prévenir l'orage , fut appelé pour l'apaiser. On le consulta sur la forme de la lettre que les évêques nommés devaient écrire , et qui subit trois rédactions consécutives. Elle fut envoyée enfin , en 1693 , telle qu'elle est consignée dans tous les monuments historiques de cette époque , mais écrite en particulier par chacun des évêques désignés , qui n'étaient que députés du second ordre à l'assemblée de 1682 , tandis que les évêques qui composaient le premier ordre de cette assemblée , gardèrent le silence. Il n'est pas possible de douter que Bossuet n'eût participé à la rédaction de cette lettre , lorsqu'on voit , dans son ouvrage intitulé *Gallia orthodoxa* , le soin qu'il prend de la justifier. « *Idcirco* , dit-il , *nec piguit Gallos ad episcopatum promovendos datis ad pontificem maximum litteris*... »

« *Nihil enim decernere animus fuit* », etc. Ainsi le sens de cette lettre ne peut être équivoque aujourd'hui. En maintenant la doctrine qui appartient spécialement à l'Église gallicane, les évêques déclarent que l'intention de l'assemblée n'a pas été de l'ériger en décret universel. Cette opinion reçoit encore plus de certitude par la lettre particulière que Louis XIV adressa au pape le 14 septembre 1693. « J'ai », dit le roi, « les ordres nécessaires afin que les choses contenues dans mon édit du 2 mars 1682, touchant la déclaration faite par le clergé de France..... ne soient pas observées, etc. » Dans cette lettre, qui est évidemment un acte concerté avec les évêques, et par conséquent avec Bossuet (1), il est à remarquer qu'il n'y a pas un mot qui annonce une rétractation de principes, mais seulement une modification dans l'exécution de l'édit. Pour prouver cette vérité, il faut rapporter tout de suite ce qui se passa postérieurement, sous le pontificat de Clément XI, relativement à l'affaire de l'abbé de St-Aignan. Ce jeune ecclésiastique, frère du duc de Beauvilliers, avait, en 1705, soutenu dans sa thèse les quatre articles du clergé. Sous ce prétexte, Clément XI lui refusait des bulles pour l'évêché de Beauvais, auquel il avait été nommé par le roi. Louis XIV écrivit à ce sujet,

(1) N'est-il pas étonnant, d'après cela, que dans un écrit moderne, intitulé : *Essai historique sur la puissance temporelle des papes*, etc. (Paris, 1811), on ait cru pouvoir qualifier d'ignominieux la lettre de Louis XIV? D'Alembert s'est permis de blâmer aussi ce qu'il appelle la faiblesse de Louis XIV en cette occasion, mais il l'impute aux suggestions perfides du P. Letellier, confesseur du roi. Or, il est bon de savoir, pour se convaincre de l'absurdité d'une telle imputation, que la lettre de Louis XIV à Innocent XII est de l'année 1693, et que le P. Letellier n'est devenu confesseur du roi qu'en 1709. (Voyez les *Nouveaux opuscules* de Fleury, pag. 42 et suiv. des additions et corrections.) Par conséquent le P. Letellier n'aurait pu influer, en contraire, que sur l'accommodement fait en 1713 avec Clément XI.

le 7 juillet 1715, une lettre au cardinal de la Tremoille, son ambassadeur à Rome (Voy. les *Nouveaux opuscules* de Fleury), dans laquelle il expose quels étaient ses véritables intentions lorsqu'il avait écrit en 1693 à Innocent XII, et d'où il résulte que, « s'il a révoqué son édit de 1682 en ce qu'il prescrivait rigoureusement l'enseignement des quatre articles, il ne serait pas juste d'empêcher ses sujets de dire et de soutenir leurs sentiments sur une matière qu'il est libre de soutenir de part et d'autre, comme plusieurs autres questions de théologie, sans donner la moindre atteinte à aucun des articles de foi. » Clément XI se rendit à ces raisons, et donna des bulles à l'abbé de St-Aignan. Ainsi, il ne saurait y avoir aujourd'hui aucun doute sur le fonds de la question. Par l'édit de 1682, il était *enjoint d'enseigner* : depuis, il n'est *pas défendu de soutenir* ; c'est la seule différence. Le sort de la déclaration du clergé et de l'édit du roi n'a rien de commun avec la doctrine de l'Église gallicane. C'est le sentiment de Bossuet lui-même, qui conclut en ces termes dans l'ouvrage cité plus haut (*Gallia orthodoxa*) : *Abeat ergo declaratio quò libuerit ; non enim eam, quod sapè profiteri juvat, tutandam hic suscipimus. Manet inconcussa et censura omnis expers, prisca illa sententia Parisiensium*. Innocent XII, satisfait de la lettre des évêques et du roi, accorda les bulles si longtemps désirées, et la paix se rétablit entre les deux cours. Dès ce moment, le pape, fidèle allié de la France, chercha tous les moyens de forcer l'empereur de faire sa paix avec elle. Il procura des secours au roi d'Angleterre pour tâcher de le rétablir, et en donna aussi aux Vénitiens. L'importante af-

faire du quiétisme fut terminée sous ce pontificat. D'après la décision d'une congrégation établie pour examiner la question, le livre de l'*Explication des Maximes des Saints* fut condamné par un bref du 12 mars 1699. Bossuet triompha, et l'archevêque de Cambrai se soumit (Voyez FÉNÉLON). Innocent XII donna, en 1694, une nouvelle preuve de sa droiture et de sa prudence, en adressant à l'archevêque de Malines un bref, par lequel il lui défendit d'inquiéter aucunes personnes sur des accusations vagues de jansénisme et d'hérésie, sans les avoir juridiquement convaincues d'attachement aux erreurs condamnées. Cette mesure servit depuis de règle de conduite à Benoît XIV, ainsi qu'on l'a déjà vu. Innocent XII mourut le 7 septembre 1700, dans la 86^e. année de son âge, et dans la 9^e. de son pontificat. Sa vie fait son éloge. Il eut pour successeur Clément XI.

D—S.

INNOCENT XIII (MICHEL ANGE CONTI) succéda, en 1721, à Clément XI. Il était né le 15 mai 1655, de la famille Conti, une des plus illustres de Rome, et dans laquelle la charge de grand-maître du palais apostolique est héréditaire. Son père était duc de Poli. Étant entré dans la carrière de la prélature, le jeune Conti fut gouverneur de Viterbe en 1693, archevêque de Tarse et nonce en Suisse en 1695; il passa en la même qualité à Lisbonne en 1698, et fut fait cardinal le 7 juin 1706, à la place du prelat Philippi, qui avait refusé cette dignité. Clément XI le nomma légat de Ferrare en 1709; mais le cardinal refusa cette place importante, et ne revint de Portugal qu'en 1711, quoique le pape lui eût écrit pour hâter son retour. En 1712, il fut transféré de l'évêché d'Osimo à celui de Viterbe, qu'il occupa jusqu'en 1719: il s'en

démit alors. Le conclave qui suivit la mort de Clément XI, ne fut pas long. Clément était mort le 19 mars: le 8 mai, le cardinal Conti fut élu. Il était le huitième pape de sa famille. Il suivit les traces de son prédécesseur, et écrivit à Louis XV et au duc d'Orléans, régent, au sujet des contestations auxquelles l'Église de France était alors en proie. Il blâmait l'accommodement de 1720, et disait que la seule voie de conciliation était une obéissance, non équivoque et feinte, mais franche et sincère. Il condamna une lettre assez violente que sept évêques opposants lui avaient adressée. En 1723, il publia la bulle *Apostolici ministerii*, dans laquelle il statuait sur beaucoup d'objets relatifs à la discipline des églises d'Espagne, et recommandait d'observer plus exactement les décrets du Concile de Trente. Innocent XIII ne fit que trois cardinaux: Bernard-Marie Conti, son frère, bénédictin du Mont-Cassin et évêque de Terracine; Alexandre Albani, neveu du dernier pape, à la famille duquel Innocent rendit ainsi, suivant l'usage, le chapeau qu'il en avait reçu; et Guillaume Dubois, Français, ministre d'état et archevêque de Cambrai. Ce dernier choix a été beaucoup reproché à Innocent XIII; mais le blâme en doit moins retomber, ce semble, sur le pape, que sur la cour de France, qui avait présenté Dubois pour le chapeau à sa nomination. Dubois était sûrement moins connu à Rome qu'à Paris; et si tout ce qu'on a rapporté de lui est vrai, la honte d'un tel choix serait un des plus grands torts du régent, qui laissait son ministre solliciter en son nom une faveur dont il eût été si peu digne (1). Si la cour

(1) Les *Mémoires secrets* et la *Correspondance cachée du cardinal Dubois*, publiés, en 1814, par M. le chevalier de Sevelinges, prouvent que ce ministre avait mérité Innocent XIII sans l'empê-

de Rome eût refusé d'accéder à cette présentation, peut-être en serait-il résulté quelque brouillerie pareille à celle qui avait divisé les deux cours, trois ans auparavant, pour quelque refus de bulles : car les couronnes se sont toujours montrées fort jalouses de se maintenir dans la possession où elles sont de présenter pour le chapeau les sujets qu'il leur plaît. Quant à ce que raconte Duclos du pacte fait avec Innocent XIII, de la promesse de l'élever à la papauté, à condition qu'il ferait Dubois cardinal, et des menaces de celui-ci, c'est-là une de ces fables dignes des pamphlets qui l'accréditèrent. Le caustique Duclos n'était pas très difficile sur les faits de ce genre, parce qu'ils flattaient son penchant à la satire ; mais l'historien grave les repousse comme ne pouvant supporter l'œil de la critique. Innocent se fit rendre Commachio, par l'empereur, qui y joignit deux millions de florins pour dédommager la cour de Rome, privée de cette possession depuis plus de quinze ans. Il termina l'affaire du cardinal Alberoni, qui s'était retiré à Rome après sa disgrâce. La conduite de ce prélat fut examinée par une congrégation, et il fut condamné à rester quatre ans dans un monastère ; mais le pape abrégea ce temps. Innocent XIII mourut le 7 mars 1724, n'ayant occupé le Saint-Siège que deux ans et dix mois. « Il sut cependant immortaliser un règne si court, dit le comte d'Albon. » De grandes vertus et la science du

« bilité de lui refuser une grâce qui scandalisa la France entière. C'est par respect pour la religion et les mœurs, que dans l'art. De mœurs de cette Biographie, le même auteur a supprimé des détails puisés dans les lettres mêmes du cardinal et de ses agents. Un critique moderne a, de son côté, cherché à prouver que les vices de l'abbé Dubois avaient été exagérés dans les écrits du temps. (Voy. *Mélanges de Philologie, d'Histoire, de Morale et de Littérature*, VIII, 176-203.)

« gouvernement avaient fait d'Innocent XIII un grand prince. Aimé de tous les grands, ils donnèrent à sa mort les marques des regrets les plus vifs ; le peuple exprima sa douleur par des larmes (1). » Lalande lui rend le même témoignage : « Innocent XIII, dit-il, est le meilleur souverain dont on parle aujourd'hui. Les Romains ont été bien des années à ne cesser d'en faire l'éloge et de regretter le peu de durée de son pontificat... l'abondance était générale, la police exacte, les grands et le peuple également contents (2). » Il eut pour successeur Benoît XIII. Z.

INTERIANO DE AYALA (JEAN), religieux espagnol de l'ordre de la Merci, né en 1656, jouit parmi ses compatriotes d'une réputation assez étendue, et qu'il doit aux ouvrages qu'il a publiés dans presque tous les genres de littérature. Il professa la théologie à la célèbre université de Salamanque avec beaucoup de distinction, fut nommé prédicateur du roi, et obtint d'autres faveurs de la cour, sans en avoir jamais sollicité aucune. La rédaction de ses écrits et les devoirs de son état remplirent tous les instants de sa vie. Il mourut des suites d'une attaque de paralysie, à Madrid, le 20 octobre 1730. Tous les critiques espagnols s'accordent à louer la pureté et l'élégance de son style. Le P. Interiano avait des connaissances très variées ; et son mérite était accompagné d'une grande modestie et d'une solide piété. On cite de lui : 1. *Relation des réjouissances faites par l'université de Salamanque pour célébrer l'heureuse naissance du prince Louis, premier du nom en Espagne*, 1707, in-4°.

(1) *Discours sur l'Italie*, tom. II, pag. 234.

(2) *Voyage d'un Français en Italie*, tom. V, pag. 21.

on dans laquelle on
S. Pierre Pascal de
éque de Juën, était
l'ordre de la Merci,
 1, in-4°. C'est une ré-
 de Feiretas, qui avait
 pandre des doutes sur
 1; mais ce dernier,
 re de l'ouvrage du P.
 oua publiquement qu'il
 1. III. Des *Sermons*
 ieurs fois, et qui sont
 IV. Des *Traductions*
 de l'*Institution* de Fleury
siastique, et de son *Ca-*
orique. Le savant Gré-
 is donna une nouvelle
 i traduction du *Caté-*
nce, 2 vol. in-8°. V.
ianus eruditus, Ma-
 in-fol. Dans cet ou-
 on fait beaucoup de
 riano relève les erreurs
 i plupart des peintres
 s sujets pieux, et leur
 nseils pour les éviter.
ores atque amoniores
cursum, sive Opuscula
ersification d'Interiano
 icelle et naturelle, mais
 était en correspondance
 nes les plus savants de
 Grégoire Majans a in-
Lettres de ce religieux
ucil, Valence, 1752,
 INTIERIANO (Paul)
Ristretto delle istorie
ienes, 1506, in-8°;
 1, in-4°. II. *Invenzione*
la longitudine, col ris-
tera, in-4°, 1651, in-4°.

W—s.

TTA (PRO-FRA), jésuite
 missionnaire à la Chine,
 a petite ville de Piazza
 l'était âgé que de seize
 s'échappa du collège de

Catane, où ses parents l'avaient en-
 voyé pour étudier en droit; et il se
 rendit à Messine, brûlant de zèle pour
 se dévouer aux missions étrangères.
 Les supérieurs des jésuites de cette
 ville, ayant enfin obtenu le consente-
 ment des parents du jeune Intorcetta,
 lui donnèrent l'habit, et, après le cours
 de ses études théologiques, l'envoyè-
 rent à la Chine, en 1656, avec le P.
 Martini, et quinze autres religieux
 du même ordre. La navigation fut
 longue et périlleuse : le P. Intorcetta
 resta quelque temps à Macao, y fit
 les quatre vœux de sa profession reli-
 gieuse, et entra enfin sur le territoire
 de l'empire chinois la 16^e. année du
 règne nommé Chun-tchi, c'est-à-dire
 en 1659 (1). Il établit d'abord sa rési-
 dence dans la province de Kiang-si,
 où ses supérieurs confièrent à ses soins
 la chrétienté de Kien-tsoïan (*Kien-
 cianensis ecclesia*), qui depuis plus de
 vingt ans se trouvait sans pasteur. Ce
 zélé missionnaire y bâtit une nouvelle
 église, et en deux ans baptisa environ
 deux mille néophytes. Le gouverneur
 de cette petite ville l'ayant dénoncé
 au vice-roi de la province, le fit pas-
 ser pour le chef d'une troupe de bri-
 gands qui, au nombre de cinq cents,
 ravageaient la contrée : l'église fut dé-
 molie, et le père obligé de se cacher.
 Une persécution générale s'étant éle-
 vée en 1664, à l'instigation de Yang-
 kouang-sian (2), il fut arrêté, conduit
 à Pekiou, condamné avec la plupart de
 ses confrères à une rude bastonnade
 et à un exil dans la Tartarie; mais la
 sentence fut adoucie, et l'on se con-
 tenta de les envoyer en prison à Can-

(1) Le P. Legobien, rapportant un interroga-
 toire que le P. Intorcetta eut à subir devant un
 mandarin, dit que ce missionnaire était venu à la
 Chine avec le P. Verbiest en 1657. Je me suis con-
 formé au calcul du *Ching-liao sin-tching*, c'est-
 à-dire, de la *Notice sur les missionnaires*, impré-
 mée en chinois en 1657, 1 vol.

(2) On trouve quelques détails à cette occasion
 dans *Gemelli Careri*, tom. IV, p. 176 et suiv.

de Rome eût refusé d'accéder à cette présentation, peut-être en serait-il résulté quelque brouillerie pareille à celle qui avait divisé les deux cours, trois ans auparavant, pour quelque refus de bulles : car les couronnes se sont toujours montrées fort jalouses de se maintenir dans la possession où elles sont de présenter pour le chapeau les sujets qu'il leur plaît. Quant à ce que raconte Duclos du pacte fait avec Innocent XIII, de la promesse de l'élever à la papauté, à condition qu'il ferait Dubois cardinal, et des menaces de celui-ci, c'est là une de ces fables dignes des pamphlets qui l'accréditèrent. Le caustique Duclos n'était pas très difficile sur les faits de ce genre, parce qu'ils flat- taient son penchant à la satire ; mais l'historien grave les repousse comme ne pouvant supporter l'œil de la critique. Innocent se fit rendre Comma- chio, par l'empereur, qui y joignit deux millions de florins pour dédom- mager la cour de Rome, privée de cette possession depuis plus de quinze ans. Il termina l'affaire du cardinal Alberoni, qui s'était retiré à Rome après sa disgrâce. La conduite de ce prélat fut examinée par une congrégation, et il fut condamné à rester quatre ans dans un monastère ; mais le pape abré- gea ce temps. Innocent XIII mourut le 7 mars 1724, n'ayant occupé le Saint-Siège que deux ans et dix mois. « Il sut cependant immortaliser un rè- » gne si court, dit le comte d'Albon. » De grandes vertus et la science du

sibilité de lui refuser une grâce qui scandalisa la France entière. C'est par respect pour la religion et les mœurs, que dans l'art. Di. nois de cette Biographie, le même auteur a supprimé des détails puisés dans les lettres mêmes du cardinal et de ses agents. Un critique moderne a, de son côté, cherché à prouver que les vices de l'abbé Dubois avaient été exagérés dans les écrits du temps. (Voy. *Mélanges de Philosophie, d'Histoire, de Morale et de Littérature*, VIII, 176-203.)

» gouvernement avaient fait d'Inno- » cent XIII un grand prince. Aimé de » tous les grands, ils donnèrent à sa » mort les marques des regrets les plus » vifs ; le peuple exprima sa douleur » par des larmes (1). » Lalande lui rend le même témoignage : « Innocent » XIII, dit-il, est le meilleur souverain » dont on parle aujourd'hui. Les Ro- » mains ont été bien des années à ne » cesser d'en faire l'éloge et de regretter » le peu de durée de son pontificat... » l'abondance était générale, la police » exacte, les grands et le peuple éga- » lement contents (2). » Il eut pour successeur Benoît XIII. Z.

INTERIANO DE AYALA (JEAN), religieux espagnol de l'ordre de la Merci, né en 1656, jouit parmi ses compatriotes d'une réputation assez étendue, et qu'il doit aux ouvrages qu'il a publiés dans presque tous les genres de littérature. Il professa la théologie à la célèbre université de Salamanque avec beaucoup de distinc- tion, fut nommé prédicateur du roi, et obtint d'autres faveurs de la cour, sans en avoir jamais sollicité aucune. La rédaction de ses écrits et les de- voirs de son état remplirent tous les instants de sa vie. Il mourut des suites d'une attaque de paralysie, à Ma- drid, le 20 octobre 1730. Tous les critiques espagnols s'accordent à louer la pureté et l'élégance de son style. Le P. Interiano avait des connais- sances très variées ; et son mérite était accompagné d'une grande mo- destie et d'une solide piété. On cite de lui : 1. *Relation des réjouissances faites par l'université de Sala- manque pour célébrer l'heureuse naissance du prince Louis, premier du nom en Espagne*, 1707, in-4°.

(1) *Discours sur l'Italie*, tom. II, pag. 234.

(2) *Voyage d'un Français en Italie*, tom. V, pag. 21.

On dans laquelle on
S. Pierre Pascal de
vêque de Jaën, était
l'ordre de la Merci,
1, in-4°. C'est une ré-

de Ferreras, qui avait
pandre des doutes sur
n ; mais ce dernier,
re de l'ouvrage du P.
oua publiquement qu'il
é. III. Des *Sermons*
sieurs fois, et qui sont

IV. Des *Traductions*
e l'*Institution* de Fleury
siastique, et de son *Ca-*
orique. Le savant Gré-
ns donna une nouvelle
a traduction du *Caté-*
nce, 2 vol. in-8°. V.
titanus eruditus, Ma-
in-fol. Dans cet ou-
on fait beaucoup de
riano relève les erreurs
a plupart des peintres
es sujets pieux, et leur
onseils pour les éviter.
ores atque amoniores
cursus, sive *Opuscula*
versification d'Interiano
acile et naturelle, mais
était en correspondance
mes les plus savants de
Grégoire Majus a in-

Lettres de ce religieux
ueil, Valence, 1752,
autre INTERIANO (Paul)

Ristretto delle istorie
ienes, 1506, in-8° ;
1, in-4°. II. *Invenzione*
la longitudine, col ris-
sera, inid., 1551, in-4°.

W—s.

TTA (PRO-PER), jésuite
ssionnaire a la Chine,
a petite ville de Piazza
était âgé que de seize
s'échappa du collège de

Catane, où ses parents l'avaient en-
voyé pour étudier en droit; et il se
rendit à Messine, brûlant de zèle pour
se dévouer aux missions étrangères.
Les supérieurs des jésuites de cette
ville, ayant enfin obtenu le consente-
ment des parents du jeune Intorcetta,
lui donnèrent l'habit, et, après le cours
de ses études théologiques, l'envoyè-
rent à la Chine, en 1656, avec le P.
Martini, et quinze autres religieux
du même ordre. La navigation fut
longue et périlleuse : le P. Intorcetta
resta quelque temps à Macao, y fit
les quatre vœux de sa profession reli-
gieuse, et entra enfin sur le territoire
de l'empire chinois la 16^e. année du
règne nommé Chun-tchi, c'est-à-dire
en 1659 (1). Il établit d'abord sa rési-
dence dans la province de Kiang-si,
où ses supérieurs confièrent à ses soins
la chrétienté de Kien-tsaïan (*Kiencia-*
nensis ecclesia), qui depuis plus de
vingt ans se trouvait sans pasteur. Ce
zèle missionnaire y bâtit une nouvelle
église, et en deux ans baptisa environ
deux mille néophytes. Le gouverneur
de cette petite ville l'ayant dénoncé
au vice-roi de la province, le fit pas-
ser pour le chef d'une troupe de bri-
gands qui, au nombre de cinq cents,
ravageaient la contrée : l'église fut dé-
molie, et le père obligé de se cacher.
Une persécution générale s'étant éle-
vée en 1664, à l'instigation de Yang-
kouang-sian (2), il fut arrêté, conduit
à Pekiou, condamné avec la plupart de
ses confrères à une rude bastonnade
et à un exil dans la Tartarie; mais la
sentence fut adoucie, et l'on se con-
tenta de les envoyer en prison à Can-

(1) Le P. Legobien, rapportant un interroga-
toire que le P. Intorcetta eut à subir devant un
mandarin, dit que ce missionnaire était venu à la
Chine avec le P. Verbiest en 1657. Je me suis con-
formé au calcul du *Ching hiao sin tching*, c'est-à-
dire, de la *Notice sur les missionnaires*, imprimée
en chinois en 1657, 1 vol.

(2) On trouve quelques détails à cette occasion
dans *Gemelli Careri*, tom. iv, p. 176 et suiv.

ton. Ce fut là que vingt-quatre de ses compagnons de captivité, ayant fait venir de Macao un autre religieux pour demeurer en prison à sa place, le députèrent à Rome auprès du général, afin de lui exposer le triste état de cette mission, et le besoin qu'elle avait d'un prompt secours; car on ne comptait plus, dans ce vaste empire, que quarante missionnaires de son ordre. Les chrétiens de sa province étaient si pauvres, qu'en se cotisant ils ne purent amasser que vingt écus d'or pour les frais de son voyage. Comptant néanmoins sur la Providence, il s'embarqua sur le premier navire, et fut débarqué à Rome en 1671. Il ne tarda pas de retourner joindre ses compagnons, qu'il eut la consolation de trouver rendus à la liberté; et il alla demeurer à Nang-tcheou, capitale de la province de Tché-kiang. Il y était encore en 1687, lorsque les PP. Bouvet, Fontaney, Gerbillon, Le Comte et Visdelon, passèrent par cette ville en se rendant de Ning-pho à Peking. Ces nouveaux-venus trouvèrent leur respectable devancier déjà vieux et épuisé par ses travaux apostoliques. Il vécut assez pour participer à la nouvelle persécution qui fut excitée contre les missionnaires en 1690; et malgré son grand âge et les infirmités qui en aggravaient le fardeau, il comparut devant plusieurs tribunaux, et montra un courage et une présence d'esprit que ses juges mêmes furent forcés d'admirer. Les planches des livres qu'il avait composés furent brisées. Il était alors âgé de plus de soixante-cinq ans. Il avait pris, pour se conformer à l'usage de ses confrères, le nom chinois de In-to-tsé, et le surnom de Kio-ssé. Il avait composé en chinois, dès l'année 1647, un ouvrage intitulé: *Ye-sou hoéi li*, ou *Règlements*

de la compagnie de Jésus, parties de sa traduction des livres moraux: ce sont les éditions de l'auteur du *Catalogue missionnaires de la Chine*. Unement du gouverneur chargé d'imprimer ces livres, lors de la persécution de 1690, porte qu'ils avaient été imprimés dans les années Wan-li (1573 et 1615). C'est bien certainement une erreur. Voici ce que nous connaissons du travail du P. In-tocetta: I. Le *Tai-hio*, imprimé en chinois, en planches de bois, sur le texte original, à Kiang-tcha dans la province de Chan-si, en 1671. Le P. In-tocetta n'était point éditeur de cette traduction; on est redevable au P. Ignace de Santa, jésuite portugais. II. Le *Te-young*, pareillement en chinois, sous le titre de *Sinarum politica - moralis*, et imprimé en latin, dans la Canton, moitié suivant les Européens, à Goa, in-fol., en 1669, selon Mongitore, ou en 1669, selon Solwel et Leon Pinelo. C'est de là que vient le nom d'édition donnée à ces livres qui sont d'ailleurs excessifs en Europe. Or, à la tête de ce volume la Vie de saint Ignace, en latin, avec beaux caractères chinois. Léon Pine (1731) cite une réimpression faite en 1671, in-8°, égale en latin et en chinois. III. Enfin la dernière partie du *Lun-iu*, ou *Yé-sou hoéi li*, en chinois, sans indication ni de lieu. Ni cet ouvrage, ni les précédents, ne peuvent, à leurs dates, être regardés comme faisant partie des trois livres de la mission, indiqués dans le catalogue de 1647; et ceux-ci sont, selon l'apparence, entièrement perdus. L'édition de Goa en est sans d

en fidèle. Dans cette traduction phrase du texte est disposée horizontales, et de gauche rec la prononciation des chinois en lettres latines, puis on, ou pour mieux dire la : latine. Le P. Intorcetta fut il, mais non le seul auteur duction, qui est signée de s jésuites, parmi lesquels attinguer les PP. Couplet, et Rongmont. La version paraphrase destinée à l'ex notes dont elle est accom ont la base du *Confucius philosophus, sive Scientia itine exposita* (Paris, 1687, ainsi que des fragments de e publiés par Melch. Thé dans les *Analecta Vindoblexiste un exemplaire com itte édition rarissima dans ièque impériale de Vienne. obecius, tom. VII, p. 340; Mus. Sin. (1726), pag. 16.) orcetta a encore publié, à e relation des prodiges ar hine à l'occasion de la der éction. C'est probablement titulé : *Compendios. nar llo stato della missione cominciando dall' anno al 1669, offerta in Rom. sign. card. della sacra de propaganda fide*, qu'il er in-8°. à Rome, dans ie de F. Tizzoni, en 1671. Sotwel, ou en 1672 selon lo (pag. 123). On connaît lui un *Testimonium de nsi*, écrit en latin, daté de imprimé à Lyon en 1700, ec d'autres pièces du même apprend par l'Avis au le dernier ouvrage, que ce e missionnaire avait terminé use. carrière le 3 octobre*

1696. Sotwel ajoute que le P. Intorcetta avait laissé à Rome le manuscrit d'une paraphrase complète de tous les livres de Confucius. A. R.—T.

INVEGES (AUGUSTIN), savant historien, né, en 1595, à Sciacca en Sicile, embrassa l'état ecclésiastique et entra chez les jésuites, où il professa quelque temps la philosophie : mais sentant qu'il ne pouvait concilier ses devoirs avec son goût pour les recherches historiques, il demanda sa sécularisation, et commença à suivre son plan de travail avec une ardeur infatigable. Il eut le bonheur de trouver dans la riche bibliothèque de Fr. Schiavani, prêtre de Palerme, de nombreux matériaux pour l'histoire de la Sicile; et voulant connaître tout ce qui existait sur ce sujet, il se mit à fouiller toutes les bibliothèques et les archives du royaume, dont il tira une foule de pièces curieuses : la rédaction de ses ouvrages occupa le reste d'une vie qu'il n'honorait pas moins par ses vertus que par ses talents, et il mourut à Palerme, en 1677, à quatre-vingt-deux ans. On a de lui : I. *Annali della città di Palermo, ovvero Palermo antico, sacro e nobile*, Palerme, 1649-51, 3 vol. in-fol., fig. Cette histoire est très estimée; mais les exemplaires en sont rares même en Italie. Burmann a inséré la *Palermo antico* dans ses *Thesaur. antiquit. Sicil.*, tom. x. II. *La Carthagine siciliana divisa in due libri*, Palerme, 1650, 1661, in-4°. rare. C'est une histoire fort curieuse de la ville de Carcamo. Le troisième livre, resté en manuscrit, a été publié par le père Amati, jésuite, ibid., 1708 Burmann a inséré cet ouvrage dans son *Thesaurus antiquit. Italiae*, tome x. III. *Ad annales siculos praeliminaris apparatus*, Palerme, 1709, in-4°. Cet ouvrage, publié avec une préface

et des notes par le P. Michel de Giudice, est une introduction aux *Annales de Sicile* (4 vol. in-fol.), encore inédites. IV. *Historia sacra paradisi terrestris et S. S. Innocentiae statui*, Palerme, 1651, in-4°. On peut consulter, sur cet estimable écrivain, Mongitore, *Bibl. sicula*, et les *Mémoires* du P. Niceron, tom. XI.

W—s.

IOUZAF-ABOU'L-HAXEX, roi maure de Grenade, était frère de Mémet-Bilbe, qui, au moment de sa mort, dépêcha un officier au fort de Salobrena pour tuer son frère Iouzaïf, de peur que le parti de ce prince n'empêchât son fils de lui succéder. L'alcade trouva le prince jouant aux échecs avec un alfaqui, ou prêtre. Iouzaïf lui demanda deux heures de délai ; mais elles lui furent refusées. Enfin l'officier lui permit, quoique avec grande répugnance, de finir sa partie. Avant qu'elle fût terminée, il arriva un nouveau messenger, qui apporta la nouvelle de la mort de Méhémet, et de l'élection unanime de Iouzaïf à la couronne en 1408. Depuis le moment que Iouzaïf monta sur le trône, on ne le vit jamais donner le moindre signe de ressentiment contre les grands qui avaient favorisé son frère, en le dépouillant du droit qu'il tenait de sa naissance, et en le privant de sa liberté : au contraire, il accorda de grands honneurs et des grâces à plusieurs d'entre eux, et leur donna des emplois de confiance dans différents genres. Quelques-uns de ceux qui étaient de son parti, blâmèrent sa douceur, et tâchèrent de le porter à détruire plusieurs de ces nobles ; mais Iouzaïf leur fit toujours cette sage réponse : « Voudriez-vous que, par ma cruauté, je leur fournisse une juste excuse pour avoir préféré mon frère à moi ? »

Il éleva les fils de Méhémet au palais, et les traita, à tous comme ses propres enfants. La mission la plus humiliante et les efforts redoublés ne purent, long-temps, lui procurer la paix avec les chrétiens. Le régent de Castille, don Ferdinand, était absolu et solennel de chasser d'Espagne la race des Sarrasins. Mais Ferdinand, ayant été élu roi d'Aragon, et n'étant pas assez occupé par les affaires de son nouveau royaume, abandonna toutes ses pensées de conquête des Maures, et écouta enfin les conseils du roi de Grenade. On d'abord d'une trêve, et la paix fut conclue ; ce qui donna à Iouzaïf la facilité de réparer ses pertes, et de passer sa fin de ses jours dans la tranquillité, et l'employa uniquement à gouverner l'affection de son peuple par une administration douce et équitable. S

IPHICRATE, général d'une naissance obscure, s'éleva par sa prudence et ses vertus militaires aux plus grands emplois, et par ses actions souvent dirigées par plus d'art que de bonheur, à l'acquisition d'un des plus habiles chefs de la Grèce. Son père était un simple citoyen de Athènes ; mais à Athènes les talents naissent sans le secours de la noblesse, et seul faisait les grands honneurs. Iphicrate s'enrôla de bonne heure dans les troupes athéniennes ; et, s'étant distingué dans un combat naval, il ne tarda pas à passer du rang de simple soldat à celui de chef de troupe, et fut chargé des plus importantes fonctions. Ainsi, dès l'âge de vingt ans, nous le voyons fixer les limites des provinces, réunir les suffrages de ses concitoyens, et marcher avec Conon contre les Perses, qui menaçaient la liberté de la Grèce. Déjà, quelque temps auparavant, avait été mis à la tête des troupes

les Thraces, a d'y rétrécir Scythès, dépouillé on rivale. Vers l'an 393, rétienne, lorsqu'Athènes, dépouilles de la Grèce, les soins de Conon et les Thraces, ses murs abattimençait à reprendre sa lendeur ; les Lacédémoux de voir la rivale de lre de ses ruines, engages actions assez peu imar leurs résultats, mais irent pas peu à augmen-d'Iphicrate, envoyé pour r. Ce fut d'abord auprès que les Spartiates appri-nnaître. Vainqueur dans combat, le général athés ses troupes à Phliunte, et cette ville qui avait vou-marche. Il s'avance jus-e, et là, trouvant les har-mes, il leur livre bataille, rand nombre, et force le trer dans la ville. Iphi-oyant victorieux, forme le ettre Corinthe sous la puis-patrie : mais auparavant, le peuple d'Athènes ; et ce a clairvoyant sur ses inté-ose à une entreprise qui lit recouvrer l'empire de phicrate, irrité de ce re-ice au commandement de Chabrias est envoyé pour er. Iphicrate passa plu-tes dans l'inaction : du toire ne nous a rien cou-oi, depuis le moment où il Corinthe jusqu'à l'époque fut menacée par les flottes Lacédémone et de Syracuse. oujours ennemie de Sparte, secours de cette île soixante commandés d'abord par et ensuite par Iphicrate.

Celui-ci s'était associé l'orateur Callistrate et le général Chabrias : aidé de leurs conseils, il attaqua dix vais-seaux syracusains qui se présentèrent bientôt à lui, et disposa ses forces avec tant d'adresse, qu'aucun ne put échapper. Après tant de succès, la réputation d'Iphicrate s'accrut à un tel point, que ses contemporains, ne trouvant pas parmi les généraux de son temps des rivaux dignes de lui, le comparaient à tout ce que la Grèce avait produit de plus grand. Aussi, lorsque vers l'an 374 avant J.-C., Artaxerce entreprit la conquête de l'Égypte, les Athéniens ne crurent pas pouvoir envoyer à ce prince un capitaine plus expérimenté qu'Iphicrate. Pharnabaze fut mis à la tête des troupes de sa nation, composées de deux cent mille hommes ; et le général athénien fut chargé du commandement des vingt mille soldats étrangers à la solde du roi de Perse. Après plusieurs années de préparatifs, l'armée se mit en marche. Pharnabaze et Iphicrate la devancèrent avec trois mille hommes, battirent les Égyptiens qui s'étaient opposés à eux en nombre égal, prirent Mendès, rasèrent cette forteresse, et mirent la garnison aux fers. Une campagne ouverte sous de si heureux auspices, paraissait devoir assurer aux Perses la possession de l'Égypte. Iphicrate pensait que, sans attendre le reste de l'armée, il fallait marcher aussitôt sur Memphis, alors dégarnie de troupes. Mais Pharnabaze, arrêté par une prudence excessive, ou peut-être dédaignant les conseils d'un général étranger, ne voulut rien entreprendre avant l'arrivée des troupes encore en marche. Pendant ce temps, Memphis avait trouvé des défenseurs : les bataillons se grossissaient de jour en jour ; et dans peu de temps, s'ils ne battirent pas comp-

plètement les Perses , ils rendirent les succès douteux , et firent pencher souvent la victoire de leur côté. Telie était la situation de l'armée d'Artaxerce , lorsque le Nil , couvrant de ses eaux les plaines de l'Égypte , vint encore accroître ses malheurs. Il était tout-à-fait impossible d'en venir à une action décisive ; et tous les avantages étaient pour l'armée ennemie. Pharnabaze et Iphicrate prirent le parti de se retirer en Asie. De retour en Perse , le général d'Artaxerce , jaloux de la gloire de son rival , et sentant toute l'étendue de la faute qu'il avait commise , essaya de rejeter la honte de cette expédition sur Iphicrate. Celui-ci s'aperçut qu'il avait tout à craindre dans un pays où son ennemi avait une si grande influence ; il partit en secret , et revint à Athènes , où , poursuivi encore par la haine de Pharnabaze , il fut accusé d'avoir fait manquer la conquête de l'Égypte. Mais son innocence était si généralement reconnue , qu'il ne fut jamais inquiété pour cette affaire. Iphicrate fut employé dans plusieurs autres expéditions assez peu remarquables. Jusqu'alors il s'était concilié l'estime et l'amour de ses concitoyens ; mais bientôt il fut obligé de se justifier devant un peuple dont tant de fois il avait illustré les armes. Vers l'an 357 avant notre ère , il fut envoyé avec Timothée et Charès pour remettre sous la puissance des Athéniens , Byzance et plusieurs autres villes qui s'étaient séparées de leur alliance. La flotte commandée par ces trois généraux fut bientôt en présence de l'ennemi ; on se disposait à livrer bataille , quand une tempête violente vint disperser une partie des vaisseaux. Charès voulait que l'on engageât le combat ; mais Iphicrate et Timothée s'y opposèrent. Leur prudence parut criminelle aux yeux d'Athènes : ils

furent accusés de trahison et de revenir dans leur patrie. Le monde connaît le jugement intéré contre Timothée. Iphicrate timidé de la condamnation de son collègue , se défendit avec une intrépidité. Mais à sa vigoureuse , il en joignit une saine sur l'esprit de ses juges. Quelques jeunes gens de son âge plaça dans le tribunal , où traient de temps en temps les gardes qu'ils tenaient sous les yeux. Iphicrate , sentant que son procédé était peu délicat , se défendit lui-même , en disant que «
 » avait porté les armes pour
 » de sa patrie , devait les
 » quand il s'agissait de défendre
 » vie. » Il fut absous ; et le jour il quitta le service militaire parvint à une extrême vieillesse mourut après avoir regagné l'estime de ses concitoyens. Il avait une fille de Cotys , roi de Thrace , un fils nommé Ménesthère. La dissolution de l'armée des Athéniens redevable à Iphicrate de changements importants. Il remplaça les boucliers ronds qu'on portait jusqu'à lui , par d'autres plus légers et plus ovales. Il augmenta la longueur des piques et des épées ; et pour diminuer le poids des cuirasses , au lieu d'un bouclier de fer , il les fit faire en tôle durcie dans du vinaigre mélangé avec du miel. Il ne borna pas là ses soins pour le bien et la prospérité de l'armée. La paix était pour la préparation à la guerre ; il exerçait ses troupes à toutes les évolutions militaires ; il faisait respecter l'exactitude scrupuleuse l'autorité des chefs , et accoutumait ses soldats à l'obéissance sans bornes. Ce fut par de tels moyens qu'il les aguerrit pour ceux qui avaient combattu

furent surnés de héros
 avait du titre *soldats*
 , comme on appela de-
 e, *bandes de Fabius*, les
 i avaient été commandées
 nus Maximus. B—C—N.
 (AUGUSTIN-SIMON), né
 Velay, le 16 juin 1719,
 de Monistrol, prieur-cu-
 Vincent, dans le diocèse de
 mourut en 1794. On a
Querelles littéraires, ou
pour servir à l'histoire
itions de la république des
depuis Homère jusqu'à
 , 1761, quatre vol. in-12,
 quelquefois attribués à Ray-
 me à Voltaire. L'auteur est
 nirateur du philosophe de
 prend toujours sa défense ;
 le avec ménagement de ses
 s. L'ouvrage d'Irailh est in-
 non seulement par les su-
 sont traités, mais encore
 nière dont il est exécuté. Il
 les querelles de particulier
 ier, celles des particuliers
 corps, celles des corps con-
 es corps, et s'étend même
 lles générales sur de gran-
 ons littéraires. Un anonyme
 uit être Aublet-de-Maubuy)
 lepnis, une *Histoire des dé-
 iraires*, 1779, deux par-
 , où l'on trouve beaucoup
 omises par Irailh. II. *His-
 la réunion de la Bre-
 a France*, où l'on trouve
 lotes *sur la princesse Anne*,
François II, duc de Bre-
 1764, 2 vol. in-12. — On
 el' *Histoire de Miss Honore*,
 : *dupe de lui-même*, 1766,
 -12, que d'autres person-
 it être de Le Fèvre de Beau-
 paraît certain qu'Irailh avait
 une pièce intitulée : *Henri-*

le-Grand et la marquise de Ver-
neuil, ou le Triomphe de l'héroïsme,
tragédie en cinq actes et en prose,
accompagnée de notes ainsi que de
plusieurs lettres de Henri IV à la
marquise. Plusieurs bibliographes
 donnent le titre de cet ouvrage sans
 en indiquer la date ni le format. Comme
 nous l'avons vainement cherché dans
 plusieurs riches collections, il est à
 croire qu'il n'a pas été imprimé. Nous
 croyons que le titre en a été donné,
 pour la première fois, dans le troi-
 sième volume, ou *Supplément à la*
France littéraire, publié par Le-
 porte en 1778, et qui n'est pas le plus
 exact de tout l'ouvrage (V. HÉNAULT,
 tom. XIX, pag. 549). A. B—r.

IRELAND (JOHN), auteur anglais,
 né dans une ferme du Shropshire,
 fut destiné d'abord à la profession
 d'horloger, mais montra plus de goût
 et trouva plus de profit à trafiquer
 des productions des arts du dessin.
 Ses connaissances en divers genres
 le mirent en rapport avec plusieurs
 artistes et hommes de lettres. Marié
 fort jeune, et d'un caractère géné-
 reux et libéral, il recevait à sa table
 des hommes distingués en plusieurs
 genres, et remplissait à leur égard
 ce rôle de Mécène, qui ne convient
 qu'à des grands-seigneurs ou bien
 aux favoris de Plutus. Parmi ses amis
 intimes figuraient surtout les peintres
 Mortimer et Gainsborough, et l'ac-
 teur Henderson, dont il publia, en
 1786, la *Vie* et les *Lettres*, en un vol.
 in-8°. Cet ouvrage fut froidement ac-
 cueilli. Ireland avait rassemblé de très
 bonne heure tout ce qu'il avait pu se
 procurer des ouvrages d'Hogarth, dont
 il faisait une étude particulière. C'est
 en 1791 qu'il fit paraître l'ouvrage
 intitulé : *Hogarth expliqué* (Hogarth
 illustrated), en 2 vol. in-8°, avec
 des gravures : ouvrage qui eut un tel

succès que l'édition, qui était considérable, en fut épuisée en moins de trois mois; une deuxième édition fut imprimée peu de temps après. On y trouve une critique judicieuse, et un grand nombre d'anecdotes intéressantes. Ireland a ajouté des inscriptions en vers aux gravures qui en manquaient. Son objet principal, dans cette espèce de commentaire, est de prouver le but moral des productions de ce peintre célèbre. Il donna ensuite au public (1798) un volume supplémentaire, compilé d'après les papiers d'Hogarth, et qui contient sa vie et son cours d'études, sa correspondance, ses querelles politiques, *l'Analyse de la beauté*, corrigée par l'auteur, avec des notes nouvelles, etc., etc., ornée de gravures. Ireland a publié une copie faite sur une gravure intéressante d'Hogarth, intitulée: *Tableau de l'enthousiasme* (Enthusiasm delineated). On a aussi de lui un poème intitulé, *Emigrant*, 1785, in-4°. Il mourut près de Birmingham, en février 1809, ou, selon Chalmers, en novembre 1808. — Samuel IRELAND, d'abord simple ouvrier tisserand, à Spitalfields, fut poussé, par goût et par intérêt, à spéculer sur la passion des livres et estampes rares. Il se fit ensuite auteur, et se mit à rédiger des descriptions de villes et de contrées, qu'il accompagnait de gravures à l'aquarelle, le tout exécuté par lui. C'est ainsi qu'il publia : I. *Voyage pittoresque dans la Hollande, le Brabant, et une partie de la France, fait dans l'automne de 1789, 1790*, 2 vol. in-8°. II. *Vues pittoresques sur la rivière de la Tamise*, 1792, 2 vol. in-8°. III. *Vues pittoresques sur la rivière Medway*, 1793, in-8°. IV. *Éclaircissements graphiques d'Hogarth* (*Graphic illustrations of Hogarth*), 1794-

1799, 2 vol. in-8°. V. *Vues resques de la Severn et de l'rivieres, etc.* VI. *Histoire de de justice* (*Ins of court*) *dai dres et Westminster*, 1800. Ces ouvrages, imprimés avec furent bien reçus du public, et peu importants pour le fonds. fils, W^m. Henri Ireland, au plusieurs ouvrages, ayant, ven essayé de tromper le public : en présentant aux admirateurs Skakespeare, comme produits manuscrits de ce grand poète écrits que lui-même avait copiés, le père eut le tort d'en soutenir l'authenticité, même après qu'il eut été reconnu. Ce tort lui fut rement reproché; mais il ne le personne plus que par lui-même, puisqu'on prétend que le chagrin en ressentit, avança sa mort, en juin 1800 : du reste il souffrit jusqu'au dernier moment que avait été le seul coupable de l'affaire.

IRENE, impératrice de Constantinople, aurait été vraiment digne du trône, si une ambition excessive n'eût étouffé en elle les sentiments de pureté ; et sa vie offre un tableau remarquable de l'inconstance de la fortune et du néant des grandeurs. Elle naquit à Athènes de parents si obscurs que l'histoire a dédaigné de recueillir leurs noms : mais elle avait reçu de la nature une rare beauté jointe à tous les dons de l'esprit. Constantin-Copronome, frappé des qualités de cette jeune personne, la choisit pour l'épouse de son fils. Le mariage d'Irene et de Léon fut célébré en 769 par des fêtes magnifiques. La princesse acquit bientôt la confiance et l'amour du jeune empereur, que la faiblesse de sa santé et des affaires : elle se servit de son influence pour faire suspendre

entre les prêtres qui soutenaient le culte des images ; et la prénée leur accordait en secret, ba à son parti, avant qu'elle eût été à en former un. Léon, ant, laissa à Irène la tutelle des fils Constantin, âgé de dix ans. CONSTANTIN VI). Elle pendant sa régence, toutes s d'une grande reine : elle déconspirations toujours prêtes dans les minorités ; et après suré la paix intérieure par la des coupables, elle s'occupa et de faire respecter sa e au-dehors. L'Italie était sur de lui échapper ; et trop faible pposer avec succès aux grands de Charlemagne, elle s'efforça s'en faire un allié, et lui depour Constantin, la main de sa fille du monarque français. sta d'arrêter les courses des is en Asie, et remporta sur lques avantages ; mais, trahie orteune, elle conclut avec le célaroun al Raschid (*Voyez* une paix utile, quoique oné- lors elle porta ses armes dans ; qu'elle soumit, et chassa les Sclavons de la Grèce, dont ient emparés sous le règne de yme. Des soins si importants avaient pas encore permis de à faire cesser le schisme qui l'église d'Orient ; elle assemble concile à Constantinople ; mais es sont insultés par ses soldats, art iconoclastes zélés : Irène garde, et transfère, en 787, le concile qui rétablit solent le culte des images. Cet Charlemagne ne paraissait lisposé à céder à Irène ses ions sur l'Italie : elle rompt le : qu'elle avait arrêté pour son i lui fait épouser une fille

très belle, mais sans naissance. Le jeune empereur avait atteint sa vingtième année, sans avoir encore eu aucune part réelle à l'autorité. Ses amis lui persuadent d'exiler sa mère en Sicile, et de gouverner enfin par lui-même. Irène, avertie de ce complot, en punit les auteurs, et, après avoir châtié Constantin comme un enfant indocile, l'enferma dans une chambre du palais : elle assembla ensuite ses gardes, et leur fit jurer de n'obéir jamais qu'à elle seule. Ce serment, exigé par la violence, produisit un effet contraire à celui qu'elle attendait ; les Arméniens refusèrent de le prêter : cette désobéissance produisit un soulèvement qui devint bientôt général ; et Constantin, proclamé empereur, confina Irène dans le château d'Eleuthère, qu'elle avait construit, sur les bords de la Propontide. L'ambitieuse princesse, condamnée à l'inaction, dissimula son ressentiment ; elle gagna par ses artifices les prêtres et les grands qui venaient la visiter ; elle flatta son fils, et obtint enfin la permission de reparaitre à la cour, après un exil de quinze mois. Constantin, dont l'éducation avait été négligée, n'était heureux dans aucune de ses entreprises ; son inexpérience lui avait fait perdre la confiance des soldats : il s'en fit des ennemis par sa rigueur. Irène profite de la disposition des esprits, et se met à la tête d'une conjuration contre son fils ; elle le fait arrêter dans sa fuite, et cette mère dénaturée donne l'ordre qu'on le mette hors d'état de régner, eu le privant de la vue (1). Irène, maîtresse du trône, objet de tous ses vœux, chercha à faire oublier l'odieux

(1) On a dit, à l'article CONSTANTIN VI, que ce prince ne survécut pas long-temps à cette catastrophe ; mais Gibbon (*Hist. de la décadence de l'Empire romain*, ch. 48) assure qu'il vécut encore plusieurs années, opprimé par la cour et oublié du monde.

moyen qu'elle avait pris pour s'y affermir; elle rappela les exilés, fit la remise de toutes les sommes dues au fisc, et diminua les impôts; elle dota des églises, fonda des hospices, et parvint, à force de bienfaits, à réduire ses ennemis au silence: « mais elle ne put étouffer la voix de sa conscience. » Le monde romain se soumit au gouvernement d'une femme; et lorsqu'elle traversait les rues de Constantinople, quatre patriciens qui marchaient à pied tenaient les rênes de quatre chevaux blancs attelés à son char (*Gibbon*). » Ces patriciens étaient des eunuques sortis de la poussière et haïs autant que méprisés. Aïce et Staurace, deux des plus puissants, furent assez ingrats pour conspirer la perte de leur bienfaitrice: la mort de Staurace la délivra de ce danger. Mais tandis qu'Irène envoyait des ambassadeurs à Charlemagne, pour lui offrir sa main et prévenir ainsi le démembrement de l'empire (*Voy. CHARLEMAGNE*), Bardanes, surnommé le *Turc*, l'un de ses généraux, se fait couronner par l'armée, et sept autres eunuques élisent empereur, en 802, le grand trésorier Nicéphore: cet ambitieux hypocrite se fait couronner secrètement par le patriarche Taraise, et le lendemain se présente à Irène, retenue dans son lit par une indisposition; il lui jure qu'il a cédé à la force en acceptant le trône, mais qu'il ne veut employer son pouvoir qu'à la rendre heureuse; elle lui demande pour toute grâce la permission d'habiter son palais d'Eleuthère, où elle terminera ses jours dans la retraite et les larmes. Nicéphore s'agitait de consentir à cette demande, sous la condition qu'elle lui remettrait ses trésors, sans en rien détourner; mais dès qu'il en fut maître, il la relégua dans l'île de Lesbos,

où cette princesse, si fière et magnifique, fut réduite à filer du lin pour vivre: elle mourut dans cette solitude le 9 août 803, âgée d'environ quarante un ans. Les Grecs, touchés de sa pénitence, l'ont mise au rang des saintes, et célèbrent sa fête d'août. L'abbé Mignot a écrit d'une manière assez intéressante l'*Histoire d'Irène*, Amsterdam (Paris), in-12. W.

IRÉNÉE (SAINT), évêque et martyr, naquit vers l'an 170 J.-C., selon Dupin, ou vers l'an 180, selon l'opinion la plus commune; on est très certain qu'il était Grec, on ne l'est pas autant sur le lieu de sa naissance, quoique toutes ses apparences nous portent à croire qu'il reçut le jour dans l'Asie mineure, de parents, qui étaient chrétiens, et qui firent son éducation à S. Polycarpe, évêque de Smyrne, un des plus illustres orateurs des églises d'Asie, et disciple de S. Jean. Son vénérable tuteur s'attacha à lui former tout à la fois l'esprit et le cœur par ses exemples. De son exemple Irénée sentant tout le prix d'un bon maître, ne laissait perdre aucune de ses paroles; il était attentif à toutes ses actions, afin de former sa conscience sur un si parfait modèle. Les prédications de S. Polycarpe étaient si fortement gravées dans son âme, qu'il ne les oublia jamais, et qu'il ne se contenta pas en faire le sujet de ses méditations dans sa vieillesse, ainsi qu'il est clair dans le fragment d'une lettre de Florin que nous avons encore (n. 340 de ses œuvres). Comme Irénée, dès sa jeunesse, s'était élevé jusqu'à la philosophie et à la métaphysique, et qu'il avait mêlé à sa philosophie les notions de la religion chrétienne, il s'appliqua tellement à l'étude des principes des philosophes anciens

le paganisme , qu'on a dit qu'il surpassait en connais- sur ces différents points , tous il vivaient de son temps dans de J.-C. La foi avait déjà péné- s quelques provinces des Gau- le ministère de S. Pothin, pre- êque de Lyon , quand S. Iré- fut envoyé par S. Polycarpe. in l'éleva au sacerdoce en 177. èles de Vienne et de Lyon le rent vers le pape Eleuthère les affaires ecclésiastiques, au t d'Eusèbe, et s'exprimèrent à ard de la manière la plus fa- , dans les lettres qu'ils écri- au pontife romain. Pendant le de S. Irénée, le feu de la per- u s'alluma contre les chrétiens in et des villes voisines. A son , il n'était pas encore éteint. repat la couronne du martyre; sée lui fut donné pour succes- ar le peuple et le clergé. Elevé siége de Lyon , ce saint homme t sa sollicitude sur les contrées our. Il convertit à J.-C. un nombre d'idolâtres, et gouverna onpeau avec la plus haute sa- Lorsque la paix extérieure fut e à l'Eglise sous le règne de ode, fils et successeur de Marc- : , les gnostiques, les Valenti- , et une foule d'autres vision- fanatiques, déchirèrent son e savant évêque de Lyon écrivit : eux ses cinq livres *Des hérésies* dans lesquels leurs erreurs sont ment dévoilées et confondues. mpagnon de son enfance et de ules, Florin, devenu prêtre de e romaine, paraissait avancer, autres impiétés, qui Dieu est au- n péché. S. Irénée lui écrivit une intitulée : *De la monarchie, ou n'est point l'auteur du péché*; ce nous en a conservé un frag-

ment, que nous avons déjà cité. Cette lettre produisit un heureux effet : Flo- rin fut arraché à ses erreurs; mais son caractère inconstant et sa présomp- tion le précipitèrent bientôt dans les rêveries de Valentin. Ce fut pour les réfuter que S. Irénée composa son *Ogdoade* (ou *de Octave*, comme dit S. Jérôme), ouvrage dont nous n'a- vons plus que les conclusions dans l'histoire d'Eusèbe, (liv. v, c. 20.) Le repos dont l'Eglise jouit tout le temps que Commode occupa le trône des Césars , permit à l'évêque de Lyon d'écrire pour la défense de la vé- rité: Blaste, prêtre romain schisma- tique et déposé, prétendait que la pratique qu'il observait de célébrer la Pâque le quatorzième de la pre- mière lune , était d'institution di- vine ; St. Irénée composa contre lui un traité *du schisme*, qui s'est perdu. Cependant la dispute sur la célébra- tion de la Pâque entre les Asiatiques et les occidentaux, qui n'était que sus- pendue, se renouvela avec plus de vigueur sous le pontificat de Victor. Ce pontife, dont on a de la peine à excuser la vivacité, menaça de frap- per d'anathème ceux qui ne pensaient pas comme lui. S. Irénée, si plein de respect et de soumission pour la chaire de S. Pierre, et qui avait dit de l'é- glise romaine, « que chaque église » particulière doit s'adresser à elle, » comme à la fidèle dépositaire des » traditions apostoliques, afin de con- » fondre tous ceux qui embrassent » l'erreur par amour-propre, par vaine » gloire, par aveuglement ou par quel- » que autre motif que ce soit, » ne craignit pas de représenter au pon- tife romain, avec autant de sagesse que de modération, qu'il fallait tolérer cette différence de sentiments; et suivant l'expression de Bossuet, il blâma ses démarches, peu propres à entre-

tenir
qu'il
régna
des
quis
men
ter à
publ
J.-C.
Lyon
leurs
été g
quelq
chrét
peuple
nisme
tique d
fut en p
teurs
fidèles r
et le pr
cienne d
Irénee
mille per
toute cond
lien l'an 2
sont partage
souhaiter qu
vrer les actes
évêque, Barnabé
fragment, ne
Les Grecs célèbres
et les Latins le
ont relevé en ter
doctrine et les verbi
Irénee: ils se sont
torité pour établir les
liques et repousser les
tées par l'orgueil; ils
comme un athlète plein de
vigueur, couvert d'armes
toujours prêt au combat; mais
ont aussi accordé le titre de p
à cause de la douceur de ses
de la modération de sa condu

moins rigoureuse. L'armée
s'avança ensuite, après
divers, sur deux colonnes,
était commandée par Iretus,
protecteur laissa même le com
en chef avec le titre de su
et de lord député, lorsqu'il
de revenir en Angleterre
marier contre les Écossais, qui
Charles II comme leur
Iretus montra un grand
et une habileté peu commune;
qui le fit réussir surtout, en
les divisions des Irlandais entre
l'insubordination des habitants
de la clergé. Les mesures militaires
étaient toujours précédées
alliances diplomatiques. Pour péné
dans la Lousierick, dont la posses
était important beaucoup, il proposa
aux Irlandais de lui accorder, ainsi
à son frère, un libre passage pour
traverser dans le comté de Clare, pro
tective, en récompense, de leur
la libre jouissance de leurs
droits religieux, civils et commer
ciaux, avec l'exemption d'une ga
rison. Ces conditions étaient au mo
ment d'être acceptées; mais les solli
citations de lord Castle-Haven, et l'ar
rivée d'un secours, les firent rejeter.
Après avoir formé le siège en règle,
Iretus s'empara de la place, malgré la
résistance qui lui fut opposée. Ce
fut même que par suite d'une sé
dition qui se manifesta dans la ville,
par où on ouvrit les portes. Il s'ex
cusa de l'assistance accordée aux Ir
landais et s'en vint de la garnison, qui
composait quatre personnes, qui furent
toutes exécutées. Le lord
Iretus, gouverneur de la ville,
fut aussi dévoué avec une
cruauté à son
cousin à son
cousin à son
cousin à son

(1) *Déclaration du clergé de France*, 1682, ch. p. 25.

de Mosheim. Nous n'entre-
pas de faire ici l'analyse de
ce monument. Dans le cin-
quième qui contient 56 chapitres,
après avoir récapitulé ce qu'il
y a sur les hérésies, et princi-
palement sur celle des Valentiniens,
il expose de nouveaux arguments pour
la vérité; il se sert avec un grand
succès des paroles de J.-C. et des
saints Apôtres; il défend le
dogme de la résurrection d'une ma-
nière incontestable, par les armes de
la Philosophie, et par l'Écriture. Il
s'appuie dans la croyance de la
vérité véritable et réelle de J.-C.
sur le commandement de l'eucharistie, des
saints pour l'établir: il repousse les
arguments de l'esprit de chicane et
de mensonge. Il se fonde sur ce que
ces doctrines sont postérieures à la doc-
trine chrétienne, et que leurs auteurs
n'ont pas d'accord entre eux; il
avance que les hérétiques des
premiers siècles ne le seront pas davan-
tage que c'est le privilège de
l'Église catholique d'être une dans sa
doctrine toujours la même, tandis
que le caractère de l'erreur est la dis-
cordance et l'instabilité. C'est dans ce
contexte que S. Irénée fait pro-
pos du millénarisme, qu'il avait
apprenu de Papias, et dans les
discours de ce temps-là. Sa
doctrine a été judicieusement analysée
par les Pères, dans la troisième
édition de son ouvrage qui précède les *Cinq
centes et quatre-vingt-huit*, et éclair-
cie par les prolegomènes, notes et
commentaires qui se trouvent à la
fin de leur édition. I.—B.—Z.
IRON (HENRI), général anglais
et homme d'état du parti
tories dans les guerres ci-
viles du règne de Charles I^{er}, dont
il fut le juge, descendait d'une
famille noble, et fut d'abord destiné

à suivre la carrière du barreau. Lors
des troubles civils, Ireton offrit son
épée au parti du parlement, et, par
son habileté et la protection de Crom-
well dont il épousa la fille Brigitte, il
s'éleva au poste de commissaire-gé-
néral. Il commandait l'aile gauche de
l'armée parlementaire à la bataille de
Naseby (1645); et malgré tous ses
efforts, il ne put empêcher qu'elle
ne fût enfoncée de toutes parts par
une charge furieuse du prince Rupert,
dans laquelle il fut blessé et fait pri-
sonnier. Cromwell ayant rétabli les
affaires et remporté une victoire com-
plète, qui força le roi et le prince Ru-
pert à prendre la fuite en abandonnant
les prisonniers qu'ils avaient faits,
Ireton recouvra sa liberté quelques
heures après l'avoir perdue. Il eut
une grande part à toutes les opé-
rations qui mirent d'abord le parle-
ment dans la dépendance de l'armée,
et changèrent enfin la constitution de
l'état, de monarchique en republi-
caine. Clarendon l'accusa d'avoir, ainsi
que Cromwell, trompé grossièrement
Ashburnham, secrétaire confidentiel
du roi, pour engager ce monarque à
s'évader d'Hamptoncourt et à se ren-
dre dans l'île de Wight, où il tomba
entre les mains d'Hammond, dévoué
à Cromwell, qui l'avait nommé gou-
verneur de cette île depuis peu de
jours. Après l'évasion du roi à l'île de
Wight, Cromwell et Ireton convo-
quèrent une assemblée secrète des
officiers généraux pour déterminer
le parti qu'il convenait de prendre à
l'égard du roi: il fut résolu dans cette
conférence, précédée de jeûnes et de
prières faites par ces deux chefs, que
Charles I^{er}. serait poursuivi au crimi-
nel comme coupable du crime de lèse-
majesté. Sur ces entrefaites, Ireton,
chargé par le parlement d'aller avec
Cromwell à Westminster, où était

L'armée, pour calmer son insubordination, qu'ils avaient eux-mêmes secrètement excitée, loin de remplir sa mission, ne chercha, ainsi que son beau-père, qu'à irriter davantage les esprits des soldats. Ceux-ci, se modelant sur la secte des indépendants, née au sein du presbytérianisme, ne voulaient ni synode, ni ministres, ni prêtres, ni roi, tandis que les membres du parlement voulaient, au contraire, une démocratie royale; que leur intention était seulement d'humilier le roi, mais de le conserver. Les deux perfides députés que le parlement avait eu l'imprudence d'envoyer, semèrent adroitement le bruit qu'il agissait de concert avec Charles I^{er}, et qu'il comptait ainsi que lui licencier l'armée, la priver des arrérages de solde qui lui étaient dus, et que leur intention, si on la conservait, était de l'envoyer en Irlande pour y être exterminée par les habitants. Ces insinuations produisirent l'effet qu'on en attendait: le parlement fut dissous, et un autre fut recomposé à l'instant, des officiers de l'armée les plus exaltés: une haute-cour de justice fut établie pour juger Charles I^{er}; et Ireton, qui en fut nommé membre, contribua puissamment à la mort de ce prince (*Voy. CHARLES*, tom. VIII, pag. 215). Il accompagna ensuite Cromwell en Irlande (oct. 1649), et, après l'avoir suivi dans plusieurs expéditions, fut détaché avec un corps de troupes pour attaquer Duncannon; mais la garnison de cette forteresse fit une résistance si vigoureuse, et le gouverneur Wogan, secondé par lord Castle-Haven, obtint, dans une sortie, un tel succès, que le général Ireton fut obligé de lever le siège, et d'aller rejoindre le gros de l'armée, après avoir perdu la plus grande partie de son monde par les fatigues d'une campagne entreprise

dans une saison rigoureuse. Ireton de Cromwell s'avauça ensuite des succès divers, sur deux co dont l'une était commandée par à qui le protecteur laissa même mandement en chef avec le titre lieutenant et de lord député, fut obligé de revenir en Angleterre pour marcher contre les Ecossais, qui avaient reçu Charles II comme souverain. Ireton montra un courage et une habileté peu communs, mais ce qui le fit réussir surtout furent les divisions des Irlandais eux, et l'insubordination des habitants et du clergé. Les mesures que d'Ireton étaient toujours pr d'intrigues diplomatiques. Pour entrer dans Limerick, dont la prise lui importait beaucoup, il fut obligé aux habitants de lui accorder qu'à son armée, un libre passage s'avancer dans le comté de Clare, mettant, en récompense, de ne pas laisser la libre jouissance de droits religieux, civils et militaires, avec l'exemption d'un impôt. Ces conditions étaient généralement d'être acceptées; mais les sollicitations de lord Castle-Haven, rivé d'un secours, les firent rejeter. Après avoir formé le siège de Limerick, Ireton s'empara de la place, malgré une vive résistance qui lui fut opposée, ne fut même que par suite d'une trahison qui se manifesta dans la garnison, qu'on lui ouvrit les portes. Il accepta de l'amnistie accordée aux soldats et officiers de la garnison vingt quatre personnes, qui furent presque toutes exécutées. Le général Hugh O-Nial, gouverneur de Limerick, qu'il avait défendu avec une valeur héroïque, fut condamné à mort par Ireton et le conseil soumis à sa décision: mais les pressantes sollicitations de quelques officiers de l'armée

obtinrent que l'on revît son procès, et lui sauvèrent ainsi la vie; car Ireton mourut peu après à Limerick, d'une maladie pestilentielle (novemb. 1651); « sincèrement regretté, dit Granger, des républicains qui le révéraient comme un brave soldat, un véritable homme d'état, et un saint. » Le parlement accorda une pension de deux mille livres sterling à sa famille, et, après avoir fait embaumer son corps, le fit déposer à Westminster, dans le tombeau des rois, après des funérailles magnifiques faites aux dépens du trésor public. Il fut traité bien différemment quelques années après (V. Jean BRADSHAW). Fleetwood, qui épousa sa veuve, lui succéda en Irlande, et, à son arrivée, trouva tout le pays soumis par les efforts de Coote, qui avait achevé ce qu'Ireton avait si bien commencé. Celui-ci était dur et sévère dans toutes les dispositions qu'il prenait, et probablement sincère dans ses intentions. Quoique le despotisme militaire fût l'instrument dont il se servait, il affectait un grand amour pour la liberté, qu'il annonçait être son unique but. Ses conseils eurent une grande influence sur son beau-père; et les connaissances qu'il avait acquises dans l'étude des lois, le firent employer à rédiger tous les articles qui furent insérés dans les papiers publics de son parti. Ce fut par ses suggestions que Cromwell convoqua le conseil secret dont nous avons déjà parlé, pour délibérer sur ce que l'on ferait de la personne du roi, et sur l'établissement du gouvernement. Il eut aussi la principale part à l'ordonnance pour la mise en jugement du roi: ce fut lui enfin qui, de concert avec son beau-père, abusant de l'exaltation mystique de Fairfax, l'empêcha de délivrer Charles, comme il paraît qu'il en avait l'inten-

tion, en lui persuadant que Dieu avait rejeté ce prince, et en l'engageant à prier le ciel de les diriger sur ce qu'ils avaient à faire de la personne du monarque déjà condamné à mort par le tribunal dont ils faisaient partie. Fairfax était encore en prières lorsqu'on vint lui annoncer que le roi était décapité. Hume accorde à Ireton de grandes qualités comme général et comme homme d'état, tout en lui reprochant le crime dont il s'était souillé, et la cruauté qu'il avait montrée dans différentes occasions, particulièrement à la prise de Colchester, où d'après ses instances Fairfax fit mettre à mort deux braves officiers royalistes, Lucas et Lisle, qui s'étaient rendus à discrétion. Plusieurs auteurs anglais ont parlé diversement d'Ireton dans leurs ouvrages. Il n'existe sur lui aucune notice particulière. D—z—s.

IRIARTE. Voy. YRIARTE.

IRNERIUS. Voy. WARNER.

IRSON (CLAUDE), plus connu comme arithméticien que comme grammairien, né en Bourgogne au XVII^e siècle, fut juré-teneur de livres, et publia, entre autres ouvrages de calcul, une *Arithmétique universelle démontrée*, Paris, in-4^e, 1674 (ou, selon Goujet, 1672), et une *Méthode des comptes en parties doubles*, ibid., 1678, in-fol. M. Barbier observe que ce même Irson, à la fin d'une nouvelle édition de son *Arithmétique*, et en tête d'un abrégé d'un *Traité des changes*, rappelle les différentes éditions d'une grammaire de sa composition, sous le titre de *Nouvelle méthode pour apprendre facilement les principes et la pureté de la langue française*, Paris, 1657 (1656), 1662, in-8^e; n^eme Méthode abrégée, 1667, in-12; qu'ainsi, l'abbé Papillon s'est trompé en attribuant les ouvrages de calcul à un

fils du grammairien, contre l'opinion de Goujet. Dans une *Liste des auteurs les plus célèbres de notre langue*, liste bien précieuse pour cette époque à cause des notes dont elle est accompagnée, la Grammaire d'Irson (édition de 1656) donne à un M de Cerisiers (probablement René) une traduction française de *l'Imitation de J.-C.*, que M. Barbier soupçonne être celle qu'on trouve désignée par les initiales R. C. A., dont nous possédons un exemplaire : mais celle-ci n'étant autre chose, comme ce bibliographe le remarque lui-même, que la traduction de Marillac ou à-peu-près, quelques corrections faites à cette traduction, l'une des plus célèbres dans son temps, ont-elles pu faire citer par un grammairien critique contemporain, la prétendue version de R. C. A., comme une traduction nouvelle ?

G—CE.

ISAAC, fils d'Abraham et de Sara, naquit à Hebron, l'an 1892 avant J.-C., suivant la chronologie d'Ussénius. Son nom dans la langue hébraïque signifie *ris*, et lui fut donné à cause de la joie qu'il répandit dans sa famille par sa naissance. Abraham avait cent ans et Sara quatre-vingt-dix, quand le Seigneur leur accorda ce fils si désiré, et, par ce seul bienfait, mit le comble à tous leurs vœux. Isaac fut circoncis le huitième jour après sa naissance, conformément au précepte du Seigneur. Il était la consolation de sa mère, qui le voyait croître sous ses yeux, et qui mettait en lui son unique espérance : mais cette consolation fut mêlée d'amertume, parce qu'Isaac n'était pas l'aîné des enfants d'Abraham, et que la succession de son père ne lui appartenait pas toute entière ; aussi se servit-elle de tout l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit d'Abraham pour le décider à

l'éloignement d'Ismaël, dont la présence lui faisait ombrage, et qui lui faisait vouloir prendre à d'Isaac une autorité qui n'en avait point. *au fils de l'escl* croit qu'Isaac était âgé de 70 lorsqu'il fut destiné à être in la main de son père, par la même du Seigneur. Il porta épaules le bois préparé pour la causte, jusqu'au mont de Moré, lequel le temple de Jérusalem a bâti depuis ; et il eût été s le Seigneur n'avait révoqué son ordre, et substitué une autre. A l'âge de quarante ans, il épousa Rebecca, fille de Bathuel, neveu de Laban, de laquelle il eut deux enfants, Esau et Jacob. Isaac aimait plus d'affection à Esau qu'à Jacob, parce que, dit la Genèse, celui-ci galait souvent du gibier qu'il ramassait de la chasse. Néanmoins, Isaac céda tous les droits de la patrie à Jacob, et lui assura sa part, surpris d'abord par le choix de Rebecca, et sans doute de le choix du Seigneur, dont Jacob avait tout ménagé. (Il sortit de son pays pour échapper aux horreurs de la famine, il d'aller pas vers Gerare, où son père avait été autrefois reçu dans une conjoncture. Avant d'y arriver, il vint avec Rebecca qu'il passa plusieurs jours pour son frère, afin d'éviter les dangers qu'il redoutait, si il allait à s'attirer les regards du roi, et des principaux habitants de ce pays barbare. Ce monarque, instruit par des indices, lui en fit des reproches, et lui ordonna par laquelle il fut conduit à mort quiconque touchait la femme de l'étranger. Ainsi Isaac fut en sûreté sous le titre d'étranger. Isaac n'eut plus rien à cra

mais il fut inquieté du y attendait le moins. Ses besses, fruit de la bénédiction du Seigneur, excitèrent l'envie de Gerare, et le renvoya. On lui ferma les puits qui appartenaient à Abraham; après on lui ordonna de quitter la ville. Isaac alla dans une vallée, où ayant creusé il trouva des veines d'eau-vive. Nouvelle dispute. Les bergers de Gerare prétendirent que le puits devait être leur; s'en emparèrent; et, pour se souvenir de cette violence, porta le nom de *héli-à-dire, contestation*. Un puits ayant été découvert, les deux camps en dépossédèrent Isaac, et le nommèrent *situah*, ou *haine*. Il fut alors qu'il changea de résidence et transporta ailleurs son établissement. Étant arrivé dans une vallée éloignée de Gerare, il y trouva des puits assez abondants et prit le nom de *largesses*: le Seigneur l'honora d'une alliance, et qu'Abimelech, accablé de sa bonté, chef de son armée, vint y renouveler son alliance avec lui, et renouvellement une amitié par des serments inviolables, et le patriarche se donna volontiers des gages d'une alliance, et scellèrent leur alliance par un festin, suivant l'usage des antiques. Le puits reçut le nom de *Béer seba* (*serment*), ou selon quelques critiques, fut creusé du temps d'Abraham, et était encore dans ces temps, parvenu à l'âge de cent ans, et presque aveugle, et ses enfants Jacob et Esaü furent témoins mémorables qui indiquent de la nature, et subs-

titua le plus jeune à son aîné. On ignore s'il tarda beaucoup à retourner à Mambré, l'habitation de ses pères; mais on sait qu'il y mourut, âgé de cent quatre-vingts ans, « d'un » épuisement de forces causé par son » grand âge, et qu'il se réunit à son » peuple étant fort vieux et comme » rassasié de la vie. » (Genèse, ch. 35.) Les rabbins croient qu'Isaac fut élevé à l'école de Sem et de Héber. À les entendre, lorsqu'Abraham l'emmena pour l'immoler, il répondit à Sara, qui le questionnait sur le but et la cause de leur voyage, qu'ils allaient trouver Sem, pour lui confier l'éducation de son fils. On lit dans le *Bereschit rabba* qu'Isaac voulant révéler l'avènement du Messie à son fils Esaü, qu'il aimait tendrement, il fut tout-à-coup privé de la présence divine, et ne put rien découvrir dans l'avenir. On lit aussi dans le *Rabbin Elieser* qu'Isaac étant sur le point d'être immolé par son père, tomba dans une sorte d'extase semblable à la mort, et qu'étant revenu à lui, il récita la prière qui commence par ces mots: « Bénis sois-tu, toi qui » ressuscites les morts! » Les Musulmans ne nomment jamais Isaac qu'après Ismaël, son aîné, qu'ils reconnaissent pour leur patriarche, et lui attribuent toutes les bénédictions, toutes les promesses dont le Seigneur favorisa Isaac, selon l'Écriture. Ils prétendent que la lumière prophétique qui, jusqu'à la mort d'Abraham, avait été donnée solidairement aux patriarches, fut partagée alors entre Isaac et Ismaël, et que tous les prophètes sont descendus d'Isaac, à la réserve de Jethro, de Job et de Mahomet. (*Bibliothèque orientale*.) Le savant évêque d'Avranches, qui se plaisait à chercher dans l'Ancien Testament l'origine des divi-

nités du paganisme, a cru trouver, dans la promesse de la naissance d'Isaac faite à Abraham par trois anges, la promesse de la naissance d'Orion par Jupiter, Neptune et Mercure, auxquels son père donna l'hospitalité. (Huet, *Demonstr. evang.*) Cet auteur est bien plus raisonnable quand il détaille les divers traits de ressemblance que le patriarche a eus avec J.-C., puisque la religion nous enseigne qu'il était une de ses figures comme un de ses ancêtres. Les Orientaux ont conservé plusieurs traditions sur Isaac. On peut en voir quelques-unes dans les *Dynasties anciennes* d'Abul-Pharage. L—B—Z.

ISAAC I^{er}. (COMNÈNE), empereur d'Orient, d'une illustre famille, originaire de Rome, mais établie depuis long-temps en Asie, était fils de Michel, que Basile II approcha du trône qu'il avait contribué à affermir par sa prudence et par sa valeur. Isaac et Jean, son frère, destinés à suivre la carrière des armes, furent cependant instruits dans les sciences qu'on cultivait alors : admis jeunes dans des corps d'élite, ils parvinrent bientôt au commandement des armées. Isaac épousa une princesse de Bulgarie, qui était captive ; et ce mariage ajouta encore à l'éclat de sa naissance et à la considération personnelle dont il jouissait. Les troupes, fatiguées d'obéir à d'indignes empereurs, étaient toujours prêtes à se soulever ; l'avarice de Michel Stratiotique (Voy. MICHEL VI), et sa prédilection pour les eunuques, mécontentaient les soldats : leurs chefs se réunirent en secret dans l'église Ste.-Sophie, et, sur le refus de Catalalon, vieux guerrier qui ne devait son illustration qu'à sa valeur, ils élurent empereur Isaac Comnène, le 31 mai 1057. Michel, vaincu dans les plaines de Phrygie, fut enfermé

dans un monastère, et son fils fut couronné solennellement. Isaac s'appliqua d'abord à rétablir les finances épuisées, et, pour atteindre son but, s'imposa lui-même des sacrifices. Les grands et l'armée suivirent son exemple ; mais le clergé refusa de se soumettre aux sacrifices qu'exigeait le monarque. Les moines, dont les revenus diminuèrent, crièrent contre le sacrilège ; et le patriarche Euthyme, qui les protégeait, se perdit la faveur de l'empereur : « Je vous ai couronné ; je saurai bien vous le reprendre. » Cette menace fut exécutée ; mais il fallut user de ménagements pour ne point mécontenter le peuple. Bientôt après, Isaac fut atteint d'une maladie qu'il jugea nécessaire d'offrir la couronne à Jean, prince d'un caractère doux et d'un caractère doux sans, et que la voix publique pour lui succéder ; mais, vaincre sa résistance, il repartit à Constantin. Lucas, les généraux les plus dévoués, sans regret le trône qu'il occupait depuis deux ans, et se le 1059. dans le monastère où il s'abaisa, dit-on, à remplir l'office de portier. Son fils Jean, qui l'avait conseillé dans sa décision, embrassa aussi la vie monastique. Isaac mourut en 1061. Jean, prince plein de bravoure, fut couronné pour son temps ; il était dévoué à la flatterie, et ne permettait pas qu'on le louât en face ; il avait la plus grande vénération, qu'il avait dans sa maladie, souffrir la mort douloureuse plutôt que de se livrer à la continence.

ISAAC II (L'ANGLOIS), empereur de Constantinople, avait vu de nombreuses victimes des fureurs de la révolte ; les revers qui accablèrent dans les dernières années

A encore sa cruauté : upon , il ordonna la mort de celui-ci , tua l'assassin , la vengeance d'Andro-
 laus une église , où la
 bientôt d'une foule
 le peuple se souleva ;
 des révolutions subites ,
 le l'Orient offre seule
 Isaac , proclamé empe-
 triomphe , le 12 sep-
 dans les rues de Cons-
 quelques instants au-
 t réduit à chercher un
 était à un prince com-
 pour sa cruauté ; et ,
 arqué Gibbon , il lui
 enir l'estime et l'affec-
 ets. Mais s'il n'avait
 le son prédécesseur ,
 non plus les qualités
 et jaloux d'un pouvoir
 ile à exercer , son ca-
 in mélange de vices
 rtus inutiles. Tandis
 x continuaient , pres-
 ge , la guerre contre
 s Cypriotes révoltés ,
 irs dans les plus vils
 é de comédiens , de
 bateleurs , qu'il gor-
 s , et dont il était mé-
 à la misère des peu-
 ait sans cesse la masse
 n pour en employer
 nouveaux monuments ,
 ire son luxe effréné :
 vingt mille eunuques
 , et la dépense de sa
 par an à cent millions.
 ux prophète se pré-
 ac , et lui annonça
 heureusement trente-
 t qu'il reculerait les
 pire jusqu'au-delà de
 ic éleva cet imposteur
 patriarche ; mais il se

contenta , pour justifier sa prédiction ,
 de réclamer de Saladin la restitution
 du St. Sépulchre , et de lui proposer
 une alliance que le superbe sultan re-
 fusa avec mépris. Pendant ce temps-
 là , l'île de Cypre , toujours soulevée
 contre ses indignes maîtres , fut en-
 levée sans retour à Isaac par un des-
 cendant des Commènes ; et les Bul-
 gares secouèrent le joug que Basile II
 leur avait imposé , cent soixante-dix
 ans auparavant. Le faible Isaac , après
 quelques efforts impuissants pour les
 soumettre , reconnut leur indépen-
 dance , et se consola de ses humili-
 ations au milieu de ses méprisables
 favoris. Cette conduite acheva de lui
 aliéner le cœur de ses sujets : quel-
 ques conspirations éclatèrent , et fu-
 rent promptement étouffées par le zèle
 de ses officiers ; mais Isaac avait ,
 sans le soupçonner , dans son frère
 Alexis , l'ennemi le plus implacable et
 le plus dangereux. Un jour qu'Isaac
 prenait le plaisir de la chasse dans un
 lieu voisin de Constantinople , Alexis
 se fait proclamer empereur (1195)
 par les chefs de l'armée , et envoie
 sur-le-champ arrêter son frère. A la
 nouvelle de cette révolution , Isaac
 s'échappe , et fuit jusqu'à Stagyre en
 Macédoine , éloignée d'environ cin-
 quante milles ; mais seul , sans pro-
 jet et sans ressource , il est bientôt
 ramené à Constantinople. Son barbare
 frère lui fait crever les yeux et le ren-
 ferme dans une prison , où Isaac reçoit
 pour toute nourriture du pain gros-
 sier et de l'eau. Alexis-le-Jeune , fils
 d'Isaac , parvient à tromper les gardes
 que lui avait donnés l'usurpateur ;
 il s'embarque sous les habits d'un
 matelot , et se réfugie en Italie : il va
 trouver , en 1202 , les chefs des croi-
 sés , assemblés à Venise , imploro
 leur appui , et les détermine par ses
 promesses à délivrer son père. La prise

de Constantinople obligea l'usurpateur à s'éloigner de cette ville ; et Isaac , tiré de sa prison , fut replacé sur le trône. Il promit de remplir tous les engagements de son fils envers les croisés , et établit de nouveaux subsides pour s'acquitter envers ses libérateurs : mais le peuple déjà aigri par les maux sans nombre qu'il souffrait , témoigna son mécontentement de cet accroissement d'impôts. Alexis Ducas, surnommé *Murzuphle* , profita de la situation des esprits pour se créer des partisans , et s'étant assuré le trône par la mort d'Alexis-le-Jeune , il fit périr Isaac , en 1204 , six mois après son rétablissement (*Voy. ALEXIS III, IV et V* , tom. 1^{er} , pag. 542 et suiv.) On a emprunté , pour la rédaction de cet article , plusieurs traits à Gibbon , qui a donné des considérations très importantes sur les règnes d'Isaac et de son fils , dans le chap. LX de son *Histoire de la décadence de l'empire*. W—s.

ISAAC LEVITA, ou *Jean Isaac Lévi*, savant rabbin du xvi^e. siècle, se fit luthérien et enseigna la langue hébraïque à Cologne. Guillaume Lindanus, ayant attaqué avec trop d'animosité et d'emportement les traductions de la Bible faites par les protestants, et défendu l'autorité de la Vulgate aux dépens du texte original, dans son livre *De optimo Scripturas interpretandi genere*, Cologne, 1558; Isaac Levita lui répondit la même année, et apporta plusieurs raisons en faveur du texte hébreu : son livre est intitulé, *Defensio veritatis hebraicæ*, Cologne, 1558. On s'aperçoit qu'il n'avait rien perdu du grand zèle que les Juifs ont pour l'intégrité de leurs bibles, et de l'ardeur avec laquelle ils repoussent l'accusation d'avoir corrompu leurs exemplaires. Il témoigne néanmoins avoir vu un

exemplaire manuscrit des 1 où on lisait CARU (*foderunt* v. 17], comme avaient lu S. les Septante, au lieu de CARU (qu'on lit maintenant, et qui n'y a six cents ans. Rimon met Isaac Levita au nombre des plus célèbres grammairiens juifs (*Bibliotheca rabbinica* pag. 912) lui attribue une traduction latine de la Physique hébraïque de R. Aben Tibbon, et d'une Chronologie de Moïsimonide au Marcellin, sous le titre de *gratiæ*, Cologne, 1555.

ISABEAU ou ISABI Bavière, reine de France, surnommée II. duc de Bavière, latin du Rhin, et de Tade de Milan, naquit en 1371. Elle eut le crédit dont jouissait la Bavière, et le besoin que France de se fortifier par un traité en Allemagne, firent recourir à cette princesse pour VI, qui venait de succéder à son père. Conduite en France par le duc Frédéric de Bavière à Amiens sous prétexte de y voir le roi, qui n'avait que dix-sept ans, et auquel on avait géré le mérite et les charmes d'une jeune princesse. Les efforts d'autant plus sûrs et plus efficaces qu'on l'avait embellie par les préparatifs de la magnificence et de la régularité des- lors, selon le goût de Brantôme, comme la plupart de nos reines qui eût apporté ce goût effréné du luxe et de la dissipation. Les femmes de la cour se livrèrent sans retenue. Le roi, dès l'entrevue, l'aima avec une passion qui fut célébrée à Amiens le 15 juillet 1385. La reine était jeune pour s'occuper d'autres de plaisirs et du séduis-

première couronne du roi faible et prodigue, une charmante qui ne a volupté et le faste, les lanternerie et du luxe n'eurent : la fécondité d'Isabelle à des fêtes somptueuses fit à Paris son entrée dont les détails sont très connus dans nos anciens historiens : fut couronnée au milieu de l'allégresse publique. Elle n'eut pas alors tous les honneurs qu'elle allait être l'occasion où ces fêtes se succédèrent, quées par une espèce de ruine, où toute la cour se vint presque personne, *ue de St.-Denis*, qui, à la suite, ne se livra à la candale. On croit même la nuit déplorable, comme un crime criminel de la reine d'Orléans, frère de Charles ambitieux et libertin : du roi favorisait tous les désordres. La reine se sentait et avide, incapable de desirs, ne faisant servir et les grâces de son esclave les maux de l'état, par les factions et menager. Le pouvoir était entre eux puissants rivaux, le duc de Bourgogne (Jean-sans-Peur) et son fils. La démence déclarée fut dans le trouble et la garde de sa personne fut incertaine, et le gouvernement duc de Bourgogne : mais son fils réclama contre cette tutelle du cœur d'Isabeau, cette princesse en sa faveur duc de Bourgogne se vit céder aux droits de son fils et prit bientôt un aspect menaçant de Bourgogne mar-

chât sur Paris avec une armée, la reine et le duc d'Orléans se réfugièrent à Melun. Là, unis de fortune et d'intérêt, ils levèrent des troupes et fortifièrent leur faction. Une paix factice ne servit qu'à aiguïser les poignards de la guerre intestine. L'assassinat du duc d'Orléans, commis en novembre 1407, au sein même de Paris, mit tout en feu. Isabeau vit la mort de ce prince avec la plus profonde douleur. Justement alarmée, elle s'éloigna de la capitale, où triomphait la faction du duc de Bourgogne : mais, profitant bientôt d'une expédition du duc en Flandre, elle revint à Paris avec la famille royale, et se fit déclarer gouvernante du royaume pendant la maladie du roi. Dès-lors elle ne songea qu'à se rendre maîtresse des affaires. Pour affermir son autorité, elle la fit confirmer par une délibération générale du parlement, des princes, des grands du royaume, et indiqua ensuite un lit de justice. Mais toutes ces mesures, mal concertées, n'opposèrent aucune digue efficace à la puissance du duc de Bourgogne, qui venait de triompher des Liégeois : il marcha de nouveau sur Paris. La reine, dont le luxe et la prodigalité avaient excité la haine des Parisiens, s'occupant de sa sûreté, emmena le roi et les princes sous la garde des troupes du duc de Bretagne, et se réfugia en Touraine, tandis que le duc de Bourgogne s'emparait de la capitale. L'avantage demeura à ce prince. A la suite de la paix de Chartres, conclue en 1408, le roi rentra dans Paris. Par une politique timide, la reine affecta de ne paraître que rarement à la cour, voulant ménager les trois partis qui agitaient alors le royaume : celui du duc de Bourgogne, celui de la maison d'Orléans, dont le comte d'Armagnac était devenu le chef, et celui de l'héritier présomptif. Arrivé

au poste éminent de connétable, le comte d'Armagnac s'arrogea tout le pouvoir suprême. La reine, dont le crédit s'affaiblissait, était forcée de dévorer dans le silence la haine qu'elle portait à ce prince ambitieux : il était environné d'ennemis. Le plus redoutable, ou du moins le plus dangereux était la reine : elle pouvait le perdre, il résolut de la prévenir. Cette princesse menait au château de Vincennes une vie molle et voluptueuse au milieu d'une cour galante et choisie. On soupçonnait son amour pour Louis de Boisbourdon, son grand-maître d'hôtel, jeune guerrier, l'un des plus braves du royaume. Le connétable, qui avait fait épier la reine, osa dessiller les yeux de Charles VI, en l'excitant à la vengeance. Charles vint à Vincennes, pour surprendre une épouse infidèle et pour arrêter son amant. Boisbourdon est chargé de fers; appliqué ensuite à la torture, il révèle tout. On le précipite dans la Seine, pendant la nuit, enveloppé d'un sac de cuir avec cette inscription : *Laissez passer la justice du roi*. On destitue les officiers de la reine, qui est reléguée à Tours : ses trésors sont enlevés par ordre du dauphin et du connétable. Un tel éclat acheva de tout perdre : il produisit entre le fils et la mère outragée une haine que rien ne put jamais fléchir. Isabeau, captive à Tours, s'occupait en secret des moyens de briser ses fers : aigrie par l'infortune, irritée par la contrainte, dévorée par la soif de se venger du connétable et de son fils, elle ne fut plus arrêtée par son inimitié pour le duc de Bourgogne, inimitié qui était d'ailleurs usée par le temps. Isabeau céda aux transports d'une haine plus récente : jetant les yeux sur l'assassin du duc d'Orléans, elle n'hésita pas d'en faire l'instrument de sa vengeance nouvelle. Déterminée à tout

tenter, elle envoie un émissaire au duc de Bourgogne avec un billet l'invitant à venir la délivrer, éclairé sur ses intérêts, à se lever par huit cents chevaux à l'abbaye de Marmoutier. A l'approche des Bourguignons, Tours se soumet, et Isabeau prend la route de Chartres, libérateur. Là, elle procède à ses premiers actes de son administration : elle crée un parlement, et un sceau qui la représente avec ses bras étendus vers la France; elle s'intitule dans ses lettres expédiées en son nom, Isabelle, par la grâce de Dieu, reine de France, ayant pour l'occurrence le roi le guet et l'administration du royaume tout fut double en France, le chaos. Isabeau cour et son parlement à Paris, elle envoyait partout se faire reconnaître en qualité de régente. Un trait introduit dans Paris le duc de Bourgogne, la fiction de ce duc, le dessus, et fit un horreur des Armagnacs. Le duc était évadé, et avait passé l'océan accompagné du duc de Bourbon. La reine avait pris la route de Paris avec 1200 hommes d'armes. Son entrée eut l'air d'un triomphe : elle parut sur un char. On foula ces mêmes rues et du sang versé pour sa querelle, la reçut comme une épée. Fortifiés l'un par l'autre, les Bourguignons et Isabeau n'eurent plus de mesure : ils s'attendaient à laisser en place aucun parti, faction proscrite. La France déchirée par la guerre civile, aux étrangers. Les Anglais, une armée puissante, et de nos déchirements pour

reche, la reine et le duc de conduisirent le roi à Troyes nèrent la capitale. Le duc e les Anglais et le parti du cherchant à se réconcilier uce. Mais à l'entrevue de il tomba victime de sa po- reuse : sa mort réduisit la dernier terme de ses in- était pour la troisième fois voyait périr, par un assas- , l'objet de ses affections. re catastrophe la remplit r qui lui tint lieu désormais es passions qui l'avaient fient les sentiments de la jurant la qualité de mère, , au nom du roi, à toutes t royaume, une déclara- ante contre le dauphin et es meurtriers du duc de ; puis s'unissant au jeune de-le-Bon, héritier de la e son père et qui brûlait r, elle traita conjointement ice dans les intérêts d'Hen- d'Angleterre, pour lui li- ice. Ce monarque vint con- oyes, avec Isabelle et le e de Bourgogne. Là, se 20, le fameux traité par régla qu'Henri V épouse- ine, fille de Charles VI et qu'après la mort du roi il a la couronne ; qu'en at- gouvernerait la France en régent, vu l'incapacité de était violer les droits de la eux de la nation ; c'était les lois fondamentales du tout fut consacré par un tement. Les deux rois, la e jeune duc de Bourgogne, entrée dans Paris, et y su- avec une magnificence ex- e. Bientôt la cour d'Henri V ut. Charles VI ne régna

qu'au-delà de la Loire, sous les aus- pices du dauphin son fils. A peine le traité de Troyes fut-il signé, que la reine devint pour les Français un ob- jet d'horreur. En 1422, Charles VI ayant suivi, au bout de deux mois, Henri V au tombeau, Isabelle resta seule pour ainsi dire avec sa honte et ses remords, détestée, poursuivie par l'inimitié des Français, abandon- née du duc de Bourgogne, et mépri- sée des Anglais, qui l'insultaient et lui disaient en face que Charles VII n'é- tait pas fils du roi son époux : chaque jour, de nouveaux affronts ajoutaient à son opprobre. Au milieu même de la France, dont elle avait été l'idole, elle manquait de tout, et n'excitait la compassion de personne, traînant dans la misère et dans les ténèbres une vieillesse languissante et désho- norée. La crainte du rétablissement de son fils l'assiégeait sans cesse ; c'é- tait pour elle l'avant-coureur d'un supplice affreux. Il se réalisa par le traité d'Arras, qui réconcilia Charles VII et le duc de Bourgogne. Ce traité mit le comble aux infortunes d'Isa- belle : dix jours après sa signature, elle descendit au tombeau, à l'hôtel de Saint-Pol à Paris, le 30 septembre 1435. On l'inhumait sans pompe à St.- Denis, près la tombe de Charles VI ; et on lui érigea dans la suite un mau- solée de marbre. Telle fut cette reine qui, chargée du mépris et de la haine de son siècle, a été flétrie par les his- toriens. Le tombeau même n'a pas été un asile pour elle contre l'indignation de la postérité. Encore aujourd'hui on la juge tout aussi sévèrement que si elle n'eût pas vécu dans un siècle souil- lé par tous les crimes. Elle fut glorieuse et vindicative ; mais elle eut un époux imbécile, et trois fois elle fut offen- sée dans ce qu'une femme a de plus cher au monde.

B—v.

ISABELLE de Castille, fille de Jean II, roi de Castille, et sœur de Henri IV, dit l'*Impuissant*, naquit d'un second mariage, en 1450. Le règne faible et humiliant de son père, les dissolutions qui déshonorèrent le règne de son frère Henri, et l'esprit de faction qui s'était introduit à la cour parmi les grands, formèrent en quelque sorte son éducation politique. Sa grande âme se développa de bonne heure au milieu des orages. Les seigneurs, ligués et révoltés contre Henri, jetèrent les yeux sur elle pour le remplacer sur le trône. Isabelle refusa généreusement un titre qui ne lui appartenait pas du vivant de son frère; mais elle invita les mécontents à la faire déclarer princesse des Asturies, voulant s'assurer par-là une couronne qu'elle croyait lui être due préférablement à Jeanne sa nièce, dont la légitimité était contestée. En effet, les mécontents forcèrent Henri à reconnaître Isabelle pour son héritière, après lui avoir fait répudier sa femme et déshériter sa fille. Alors Isabelle se vit recherchée en mariage par les principaux souverains de l'Europe. Le roi de Portugal la demandait pour lui-même; le roi d'Aragon, pour Ferdinand son fils; et Louis XI, pour le duc de Guienne, son frère. Les différents partis agitaient encore la Castille, et se partageaient entre Isabelle et Jeanne; tout était encore incertain. Isabelle, qui sentait le besoin d'un appui, prend la résolution hardie de recevoir, déguisé et en secret, Ferdinand d'Aragon, et de l'épouser ensuite avec éclat. Le mariage est célébré à Valladolid en 1469. Henri, pour punir sa sœur, la déshérite, et reconnaît pour fille et pour unique héritière Jeanne, qui n'avait alors que neuf ans. Le parti contraire à Isabelle croit déjà triompher; mais cette princesse soutient avec fermeté

ses droits: elle publie un manifeste où la guerre civile s'allume entre les partisans de Jeanne et d'Isabelle; les noms ne servent que de prétextes aux inimitiés des grands. Tout parti d'Isabelle grossissait, à mesure que l'âge développait en elle les qualités qui la rendirent depuis si célèbre. S'étant réconciliée avec son frère, elle parvint à le dominer; et seul ascendant de son caractère, mort inopinée de ce prince fit couronner Isabelle et Ferdinand. Elle devenait si profitable, de jour en jour, par son caractère, qu'elle fut accélérée par un crime: Isabelle était incapable; car chez elle la faiblesse n'était pas un masque. Malgré le testament d'Henri IV, Jeanne, Isabelle fut proclamée reine dans la ville de Burgos en 1474, reine de Castille et de Léon. Il fut décidé que Ferdinand ne prendrait pas sur les droits de Jeanne, et qu'il ne participerait qu'à la conservation du gouvernement de Castille. Piqué et mécontent, Ferdinand voulait retourner en Aragon, mais retenu par les caresses et par la tendresse d'Isabelle, qui le nonchaloirement son seigneur et son vassal sans en être moins attentive à ses droits d'une couronne qui lui appartenait en propre. Malgré la différence du caractère des deux époux, la conformité des intérêts les porta à se prêter un mutuel appui. Un lien commun entre eux, les droits respectifs sur leurs états, les intérêts communs. Il leur fallut d'abord une guerre civile, excitée par les seigneurs mécontents. Déjà le roi de Portugal avait pénétré en Castille d'une armée, dans le dessein de s'emparer de Jeanne sa nièce, et de la porter sur le trône. Mais la bataille de Toro, gagnée par Ferdinand, rendit Isabelle maîtresse absolue des royaumes

Les deux époux s'occupaient uniquement à étouffer les plaintes du peuple, et à étendre la puissance. Isabelle envoyait dans les provinces, et avait tenu si longtemps le silence, et que la encore dans le silence. Elle travaillait elle-même de toutes les affaires avec ses secrétaires, et donnait souvent des audiences publiques. Heureusement, elle avait toutes les vertus qui manquaient aux rois : elle joignait la bonté, une politique prudente, l'intégrité du magistrat, les mêmes du conquérant : elle ne manquait point à sa parole avec Ferdinand. Elle se montrait jalouse à l'excès de sa gloire, et se montrait répugnante aux moyens de la conserver ; elle ne se contentait pas de la franchise, pardonnait, devinait le talent, et se montrait jalouse de sa gloire. Elle avait le pouvoir, qu'elle affermit par sa constance, que d'habiles guerres avaient perdue, plus long-temps le régime féodal. Les saints en vain les lois, et méprisaient les violents. A des maux invétérés, elle ajoutait de nouveaux maux actifs. Unissant les vices de Ferdinand, Isabelle-Hermandad, pour le bien public, et frappa tous les coupables. C'est elle pour réprimer les espèces, qu'il fut rap-

porter l'établissement du redoutable tribunal de l'Inquisition, créé en 1480, et qui cimentait l'autorité royale par l'appui de la religion chrétienne. Excitée par l'amour de la religion et de la gloire, Isabelle brûlait d'impatience d'arborer la bannière de J.-C., sur la dernière retraite des Mahométans d'Espagne. La guerre fut aussitôt portée dans le royaume de Grenade. La ville de Baza, la première investie, fit une belle défense, menaçant de tenir tout l'hiver : Isabelle prit le parti de se rendre au siège, où sa présence intimida plus les Maures que ne l'aurait fait toute l'armée chrétienne. Baza se soumit en 1489. Isabelle parut aussi au siège de Grenade, dernier boulevard des Musulmans. Elle avait l'habitude d'employer quelques heures de la nuit à la lecture : sa lumière, placée sans précaution, mit, en un instant, le feu à sa tente. Heureusement, la reine put échapper aux flammes, mais sans pouvoir empêcher l'incendie de se communiquer dans le camp, dont les cabanes n'étaient couvertes que de roseaux et de chaume : il fut la proie des flammes. Ferdinand accourut, et, mettant l'armée sous les armes, en imposa aux Maures. Ce malheur fut bientôt réparé par Isabelle. On vit s'élever, à la place du camp incendié, une ville qui, en raison de la piété de sa fondatrice, reçut le nom de Santa-Fé. Grenade fut subjuguée, et Isabelle y fit son entrée en triomphe, le 6 janvier 1492. Dès-lors tous les royaumes chrétiens et mahométans, qu'on avait vus se former et s'étendre successivement dans les diverses contrées de l'Espagne, se trouvèrent réunis sous la puissance d'Isabelle et de Ferdinand, qui prirent en commun le titre de rois d'Espagne : cette puissance s'étendit bientôt jusqu'au nouvel hémisphère. Ce fut Isabelle qui soutint

seule Colomb dans sa périlleuse entreprise; et, sous ce point de vue, elle doit partager avec lui la gloire de la découverte du Nouveau-Monde. Elle n'eut d'abord d'autre dessin, en favorisant les découvertes de Colomb, que de contribuer à la propagation de la foi chrétienne parmi des peuples sauvages, plongés dans les ténèbres. Tant qu'elle vécut, non seulement elle pourvut à l'instruction de ses nouveaux sujets, mais elle leur procura un gouvernement doux et humain. Sa sollicitude se portait également sur la réforme des abus dans l'intérieur de l'Espagne. A l'aide de Ximénès, qui avait toute sa confiance, elle reforma, en 1497, les ordres religieux, et établit une discipline sévère dans l'église comme dans l'état, dont la prospérité semblait nécessaire à son bonheur. Mais ce bonheur fut troublé par de grands chagrins domestiques. Isabelle perdit coup sur coup son fils, don Juan, prince des Asturies, et sa fille, reine de Portugal. La succession à la couronne échut à sa seconde fille, Jeanne, qui épousa l'archiduc Philippe, fils de Maximilien, empereur d'Allemagne. Isabelle attira ce prince à sa cour pour faire reconnaître ses droits. Elle était attaquée depuis quelque temps d'une maladie qui n'aurait peut-être pas été mortelle sans les profonds chagrins qui s'y joignirent; elle pleurait sans cesse la mort de l'enfant et de la reine de Portugal: elle en était inconsolable, quand elle éprouva un nouveau sujet de douleur. Jeanne, sa fille, s'était si fortement affectée du départ de son mari, l'archiduc, que sa raison en fut altérée. Il est si difficile qu'une mère tendre, sensible et malade, ne succombe point sous le poids de tant de maux et de douleurs. Isabelle mourut d'hydropisie, à cinquante quatre ans, dans la ville de

Medina del Campo, après avoir déclaré la princesse Jeanne sa fûtée universelle de tous ses états. Jointement avec l'archiduc son fils, l'Espagne la perdit le 26 novembre 1504. On assure qu'avant d'elle fit jurer à Ferdinand, qui avait toujours été jalouse, qu'il serait pas à de secondes nocces qu'elle eût été une des plus belles personnes de son temps, elle avait de la part de ce prince de nombreuses infidélités, dont elle ne se qu'en soutenant contre lui. Il est sûr qu'il était toujours près d'elle. Les Castillans versèrent de nombreuses larmes sur la perte d'une reine dont la bonté et la justice avaient été un rempart contre l'inflexible dureté de Ferdinand. On a reproché à Isabelle une sorte de dureté et d'ambition, à laquelle on attribue partie les persécutions qu'elle fit sous son règne contre les Juifs et les Maures; mais ces défauts étaient aussi utiles à sa patrie que ses talents. Il fallait une telle fermeté à la Castille pour lui résister sans les révolter; pour conquérir Grenade sans attirer la guerre en Espagne; pour défaire les scélérats et les brigands qui infestaient le royaume, sans exposer la victoire des gens de bien; enfin pour maintenir l'autorité royale sur les seigneurs et l'anarchie féodale. Le règne d'Isabelle sera à jamais célèbre par la victoire des Espagnes sous le même roi et par la découverte de l'Amérique, qui soumit à la domination d'Espagne tant de nouveaux royaumes et d'un nouvel hémisphère. (Voy. FERDINAND, XIMÉNÈS.)

ISABELLE DE FRANCE, Philippe-le-Bel, et reine d'Aragon, naquit en 1292. Elle avait été dès son enfance au prince d'

ard I^{er}, et le hé-
 couronne d'A terre qui
 ce titre. Ce prince était à
 té sur le trône (1308), qu'il
 ter pour recevoir Isabelle
 du roi de France lui-même,
 accompagnée jusqu'à Bou-
 uard II parut d'abord ex-
 sensible aux attraits et à
 de la jeune reine. Les
 flatèrent que l'influence
 vait naturellement acqué-
 rait, ou du moins balan-
 e du ministre Gaveston,
 roi avait totalement aban-
 gouvernement de ses états;
 p certain de son ascen-
 té sur l'esprit d'Edouard,
 favori brava la princesse,
 e s'écarter, en lui parlant,
 qu'il devait à sa souveraine.
 it obtenir justice de son pu-
 poux, Isabelle s'adressa au
 re : de ce moment, elle con-
 Edouard un mépris qu'elle
 e à dissimuler. Fidèle néan-
 es devoirs, elle n'intervint
 ie médiatrice dans la ligne
 r la haute noblesse pour
 Gaveston. La mort de ce
 ue les mécontents firent
 la main du bourreau, n'a-
 troubles qu'un instant.
 I déguisant peu ses projets
 ice, les barons allaient re-
 s armes, lorsqu'Isabelle re-
 e seconde fois au roi son
 comte d'Evreux, frère de
 -Bel, se rendit en Angle-
 es de sa nièce, tandis qu'E-
 : son côté, passait en France
 orcer l'appui de son beau-
 ut pendant le cours de ces
 is (1313) qu'Isabelle mit
 un fils devenu si célèbre
 m d'Edouard III. On crut
 ait reprendre son empire

sur le trône du roi; mais déjà un nou-
 veau confident, Hugues Spenser,
 jouissait de la scandaleuse faveur dont
 les grands du royaume avaient si ter-
 riblement puni Gaveston. Ils armèrent
 de nouveau et contraignirent le faible
 monarque à exiler Spenser. Leur au-
 dace s'accroissait de la confiance qu'ils
 croyaient pouvoir mettre dans la
 jeune reine, non moins intéressée
 qu'eux à écarter les favoris auxquels
 Edouard semblait toujours prêt à s'a-
 bandonner. Mais un événement in-
 tuit vint détruire toute intelligence
 entre la reine et les grands. Isabelle
 se rendait en pèlerinage à Cantorbéry;
 un officier, chargé de lui préparer
 des logements, se présenta au château
 de Leeds, appartenant à lord Badles-
 mere, un des barons confédérés. Le
 commandant du château en refusa
 l'entrée aux gens de la reine; et il y
 en eut un de tué dans le bagage qui
 s'ensuivit. Au lieu des excuses que la
 princesse attendait de lord Badles-
 mere, elle n'en reçut qu'une lettre
 d'une excessive insolence. Fière et vla-
 dicative, Isabelle excita le roi à punir
 cet outrage, en lui représentant qu'un
 acte de vigueur répandrait l'effroi
 parmi les confédérés : mais elle était
 loin de prévoir que le résultat du con-
 seil qu'elle donnait à son époux dût
 être le retour du favori qu'elle détes-
 tait. Dès qu'Edouard se vit vainqueur,
 son premier soin fut de rappeler
 Spenser. Plus puissant que jamais,
 cet orgueilleux ministre ne garda plus
 aucune mesure avec la reine : il la
 dépouilla du comté de Cornouailles qui
 lui avait été donné en apanage pour
 sa dépense particulière. Isabelle, dans
 son désespoir, écrivit à Charles-le-Bel,
 son frère, qu'elle n'était plus regardée
 que comme une *servante à gages*,
 dans la maison du roi son époux.
 Mais ce fut à cette époque même que

s'offrit une occasion de jouer un rôle plus digne d'elle, et la princesse la saisit avidement. Il s'était élevé, au sujet de la Guienne, des démêlés très vifs entre les cours de France et d'Angleterre. Après quelques démarches infructueuses, Isabelle proposa de se charger elle-même de la négociation auprès du roi son frère. Spenser y consentit : il ne tarda pas à voir dans quel piège il était tombé. Les historiens qui semblent douter que le voyage d'Isabelle en France fût concerté entre cette princesse et Charles-le-Bel, donnent une médiocre opinion de leur sagacité. À peine la reine d'Angleterre fut-elle arrivée à Paris (1325) que Charles somma Edouard de venir en personne lui rendre hommage comme à son seigneur suzerain. Spenser n'osait point accompagner son maître en France, où il pouvait être livré à la vengeance d'Isabelle; et il ne craignait pas moins de rester en Angleterre, où, pendant l'absence du roi, il lui aurait été difficile d'échapper à la fureur des barons. Isabelle proposa un expédient qui le tirait de cette perplexité : elle engagea le roi à céder la souveraineté de la Guienne à son fils aîné, qui n'avait encore que douze ans, et qui, seul alors, serait tenu à l'hommage requis. Dans son aveuglement, Spenser approuva ce projet : le prince de Galles fut envoyé à Paris auprès de la reine sa mère. Dès que l'héritier de la couronne fut entre ses mains, Isabelle s'occupa de l'exécution de son plan. Parmi les nombreux mécontents anglais réfugiés en France, se trouvait Roger Mortimer, un des premiers barons du pays de Galles. Jeté en prison par le favori, et ne devant son salut qu'à la fuite, Mortimer se montra plus ardent qu'aucun autre à pousser la reine à un coup d'éclat. Il est constant que ce jeune homme avait déjà

été admis à Londres dans l'intimité de cette princesse. Brillant de avantages extérieurs, il devint pour elle l'objet d'une passion à laquelle elle ne prenait point la peine de dissimuler. L'évêque d'Exeter, envoyé à Paris par Edouard, se présenta brusquement auprès de ce prince pour lui faire la triste confession de son déshonneur et de ses fautes. Edouard écrivit aussitôt à Isabelle et la somma de revenir. On lui adressa cette lettre, qui commençait par le mot *Dame* : la lettre, adressée au jeune prince, ordonnait de quitter la France sans délai, soit avec sa mère, soit sans elle. La reine répondit par une lettre manifeste, où elle annonçait sa résolution de ne point remettre le pied en Angleterre, qu'au préalable un protecteur dans l'étranger n'eût été banni des conseils de la présence du roi. Cette décision suffit pour rendre la position d'un parti formidable. Charles ne voulut point paraître favoriser les projets de sa mère. Obligée, en conséquence, de se chercher un protecteur dans l'étranger, la reine belle demanda au comte de Flandre la main de sa fille Philippine, princesse de Galles. Le comte, pour cette alliance, mit à la disposition de la reine quelques vaisseaux et un corps de troupes d'environ trois mille hommes. Elle appareilla du port de Bordeaux : un coup de vent, dit Froissard, l'éloigna d'un port où elle voulait aller, et la jeta sur un autre qui, à l'époque, était sans défense. Elle vint s'arrêter à Orwell, près Ipswich, sur la côte de Suffolk (24 septembre 1326). Elle ne tarda pas à élever dans son camp des granges, des églises, et enfin un propre palais, le comte de Kent. Au lieu

rendre sa capitale, Edouard a la lâcheté de prendre la fuite. Isabelle le poursuit jusque sur les côtes de l'ouest : il tombe en son pouvoir. Les favoris de ce faible monarque sont entraînés au supplice. Isabelle entre dans Londres sans résistance : elle y convoque aussitôt un parlement, et c'est, par une dérision cruelle, au nom de ce même souverain, dont cette assemblée servile se hâte de prononcer la déchéance. Le prince de Galles, quoique mineur encore, est proclamé régent, et bientôt après roi. Tous ces coups furent frappés avec tant de rapidité, que les esprits n'eurent pas le temps de réfléchir sur la légitimité de cette révolution. Mais, en se livrant sans pudeur à sa passion pour Mortimer, Isabelle déchira elle-même le voile qui couvrait ses attentats. En vain affectait-elle de plaindre l'époux qu'elle venait de détrôner; en vain lui envoyait-elle avec éclat de légers présents : les regards publics observèrent que jamais elle ne voulut le voir; que jamais, quelles que fussent les instances de ce malheureux père, elle ne permit à son fils de lui porter des consolations. Déjà le peuple, dérompé, commençait à se montrer sensible au sort de son souverain. Mortimer s'alarme, et soudain le supplice le plus épouvantable termine l'existence du royal captif (*Voy. EDOUARD II*). Depuis quatre ans, Edouard III occupait le trône sous la tutèle de sa mère, ou plutôt de l'altier favori dont elle n'était plus elle-même que la sujète. Selon des bruits plus ou moins fondés, des signes trop évidents allaient trahir sa criminelle liaison avec Mortimer. Le jeune monarque indigné vole au château de Notingham, qu'habitaient alors la reine et son amant, sous la protection d'une garde nombreuse. Edouard s'introduit dans la forteresse

par un souterrain (1) : le favori est arrêté malgré les cris et les larmes d'Isabelle, qui conjurait son fils d'épargner *le gentil Mortimer*. Le roi envoie le ministre tout-puissant au gibet, et fait conduire la reine sa mère dans son château de Rising, près Londres (1350). Elle s'était fait allouer, à titre de douaire, les deux tiers des revenus de la couronne : sa pension fut réduite à 4000 livres sterling. Privée de sa liberté, elle était traitée d'ailleurs avec les égards dus au rang suprême. Le roi lui rendait visite une ou deux fois par an. Il ne pouvait se dissimuler les forfaits de sa mère; mais il n'ignorait pas non plus de quel artifice s'était servi Mortimer pour l'y précipiter : celui-ci lui avait persuadé que si Edouard II remontait sur le trône, le premier acte de son autorité serait de la faire brûler vive. Isabelle vécut encore vingt-huit ans au château de Rising : elle y mourut le 22 août 1358. Edouard III ordonna qu'elle fût enterrée avec une pompe royale, dans l'église des Franciscains de Londres. Isabelle présente aux lecteurs attentifs un trait particulier : c'est du chef de cette princesse qu'Edouard III, son fils, et ses successeurs, prétendaient tenir un droit direct à la couronne de France, prétentions qui coûtèrent tant de sang aux deux nations; mais droit imaginaire, puisqu'en vertu de la loi salique il n'avait pu exister dans la personne d'Isabelle même. S—v—s.

ISABELLE (CLAIRE - EUGÉNIE) d'Autriche, fille de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Elisabeth de France, naquit en 1566. Si jamais princesse parut destinée à monter sur le trône de France, ce fut assurément celle qui fait l'objet de cet article; et ce-

(1) Ce souterrain existe encore : on l'appelle *la trou de Mortimer* (*Mortimer's hole*).

pendant elle ne parvint jamais à s'y asseoir. Elle n'avait encore que dix-huit ans, lorsque le roi son père, faisant taire ses scrupules religieux devant sa politique, envoya proposer au roi de Navarre (depuis Henri IV) de répudier Marguerite de Valois pour épouser la jeune infante (1584). Mor nay refusa au nom de Henri. « Vous ne savez ce que vous faites, lui dirent les négociateurs espagnols ; nos marchands sont tout prêts : » mot qui ne révélait que trop clairement dans quel esprit cette proposition était faite, et le besoin qu'avait l'Espagne d'un prétexte pour intervenir dans la Ligue. Les émissaires de Philippe II ne tardèrent point à lever le masque. Ils insinuèrent, aux conférences de Soissons, que les Bourbons étant exclus comme hérétiques, la loi salique était annulée d'elle-même, et qu'alors le trône appartenait de droit à l'infante Isabelle, comme la nièce et la plus proche héritière de Henri III. Le duc de Maïenne, dont cette déclaration contrariait les plus chères espérances, y répondit avec aigreur : « Prenez-vous, dit-il à Mendoza, les Français pour de malheureux Indiens ? Jamais vous ne les déterminerez à se soumettre au joug de l'étranger : c'est pour eux *morceau trop amer*. » Les Seize prouvèrent, en cette circonstance, que leur cœur n'avait plus rien de français : une lettre de ces factieux à Philippe II, datée du 30 septembre 1591, le conjure de régner sur la France, soit par lui-même, soit par l'infante sa fille. Ce premier échec ne rebuta cependant point Philippe : d'après des instructions formelles de sa part, le duc de Feria, son ambassadeur, dans un conseil général tenu à Paris chez le légat, revendiqua hautement le trône en faveur de l'infante. Qui pense-t-on

qui se montra le plus ardent à pousser cette réclamation ? L'évêque de Senlis, ce Roze, si pauvéryste de l'assassin de Henri III. Transporté de fureur, il s'écria : le Béarnais ne pouvait avoir plus de zèle que les ministres de l'Espagne, et que, pour sa part, il était prêt à reconnaître cette violation inouïe de la loi salique. Beaucoup de ligueurs manifestèrent la même opinion, lorsqu'ils apprirent la suite que le mariage d'Isabelle avec l'archiduc Ernest, fils de l'empereur Maximilien, devait ranger la France sous le nombre des provinces de l'Espagne. Alarmés de l'aliénation sous ces esprits, les ministres espagnols hâtèrent de déclarer que, si Isabelle était reconnue reine par droit de naissance, il lui serait aussitôt offert un époux parmi les grands ducs de France. En ne le désignant pas d'un nom plus précis, le cabinet de Madrid flattait de remuer toutes les passions. Trois prétendants se mirent en avant sur les rangs : le duc de Mayenne, frère utérin du duc de Montpensier, le duc de Guise, fils de celui qui avait péri à Blois ; et enfin le jeune duc de Bourbon, neveu de Henri III. Les ligueurs avaient un instant vu le roi sous le nom de Charles IX. C'est dans ces circonstances que se tint le parlement de Paris, depuis

(1) Dans son style véhément et cynique, l'auteur désigne l'infante par ces paroles : *garçon, noir comme poivre, et si vert*. Le mot qui commence la phrase a la vérité, l'acceptation satirique qu'on lui donne depuis.

(2) On est surpris de voir M. Crevier, dans son *Histoire des Provinces-Unies* (tom. I), avancer que l'infante Isabelle avait été le *vieux cardinal de Bourbon*. Cet historien fait tout au plus dire que ce prince, alors prisonnier de Henri IV, qui, certes, donna les mains à un tel mariage, le prit pour le *vieux cardinal de Bourbon*, qui se nommait aussi le *cardinal de Bourbon* ou de *Fendécroix*, et que l'auteur appelle le *chef du parti*.

aux factieux, sembla à-coup son indépendance. Il rendit cet ar-
rêt le 18 juin 1595, qui dé-
clara la ligue fondamen-
tale, et nul tout trait qui
fût une maison de
nos rois. Elle fut
un-général, sur les con-
sils de l'arrêt avant de
luc de Maïenne et Por-
t de mari d'Anstet. Je
anglais; je perdrai la vie
e jamais être autre.
les ministres de Phi-
ent à la charge. Croyant
us de franchise, il de-
ue de Guise pour époux
demandèrent la Bre-
vauté pour dot de
en stipulant que si le
ans enfants mâles, sa
il épouser un seigneur
choix. Pendant plu-
due de Guise eut une
le triomphe de théâtre
monne, effrayé de l'idée
et de son neveu, mit
pour rompre cette fa-
leur d'abord en avoir
en certain dans les de-
tantes qu'il adressa aux
ignels. Il exigeait, par
Isabelle ne fût procla-
France qu'après la con-
son mariage, et à l'é-
r lui; que, si elle mou-
ts, la couronne fût dé-
t à l'ainé des Guises;

erfus qu'on lui donnât, en tant sou-
veraineté, le duc de Montre, la
Guise, et la ligue. A son
grand contentement, le duc de Ma-
ïenne résolut de l'accepter. Il fut le
arriver à Meaux, et reçut la
ruste. Il se présente aux états de la
Ligue, et les somme de reconnaître
solennellement la ligue; mais aussitôt
un de ses affidés fait observer
qu'avant de proclamer la nouvelle
ligue, il faut lui créer une armée pour
la mettre en état de tenir tête à celle
de Henri IV. Cette réflexion obtient
l'assentiment unanime. Les états s'as-
semblent au Louvre dans le plus grand
appareil; les ministres de Philippe II
sont invités à la séance, le 4 juillet
1595. On les prie, dans les termes
les plus pompeux, de renoncer leur
maître de tout ce qu'il a entrepris pour
la cause de la Ligue; mais on les
charge, en même temps, de lui dé-
clarer que la situation des affaires ne
permet plus de songer à l'inaugura-
tion de la princesse sa fille. Les am-
bassadeurs espagnols répondent, avec
un feint désintéressement, que leur
souverain n'ayant jamais eu en vue
que le bonheur de la France, il n'é-
prouverait d'autre regret que celui de
n'avoir pu l'assurer d'une manière
durable. C'est ainsi que des années
entières d'efforts et de combinaisons
politiques, se terminèrent par une
scène de comédie. Ce ridicule ne pou-
vait échapper aux auteurs de la fa-
meuse *Satire Ménippée*. Dans la ca-
ricature des états de Paris, c'est le
portrait de l'*Épousée de la Ligue*,
c'est-à-dire de l'infante elle-même,
qui est suspendu sur la tête du pré-
sident. Au dessous du portrait sont
écrits ces vers qui contiennent une
double épigramme :

Pourtant si je suis brunette,
Amy, n'en priez rien;
Car autant aimer souhaite
Qu'une plus blanche que moy.

en réclamant la Bretagne pour
sa part sur ce que ce duché
regarde par les Français ex-
tinct le duché. Il soutient qu'il
n'est du chef de sa mère, fille
Au moment où l'assemblée
point de cotiser la Bretagne,
souti par de Henri III, des
de dépendent des manifestes
du roi de Philippe II et de

Le teint basané de la princesse, et son âge, qui n'était cependant que de vingt-huit à trente ans, ne sont jamais oubliés dans les satires ni même dans les discours dont elle était l'objet. On ne se borna pas envers elle à ces railleries : on alla jusqu'à répandre, dans les termes les moins couverts, que l'infante était aimée de son père d'un amour plus que paternel. Il est certain que Philippe II ne cessa jamais de lui témoigner une affection et une confiance telles, que ce prince, qui se vantait d'être *tout mystère*, initia sa fille dans les secrets les plus intimes de son gouvernement. « C'était, dit Brantôme, » une princesse de gentil esprit, qui » faisait toutes les affaires du roi son » père, et y était fort rompue : au si l'y » nourrissait-il fort. » Ce monarque, étant au lit de la mort, appelait encore Isabelle *le miroir et la lumière de ses yeux*. Sacrifiant néanmoins ses goûts à son ambition, sans cesse on le voyait occupé à éloigner sa fille de sa personne. Comme s'il fût dans la destinée de cette princesse de n'être qu'un moyen politique entre les mains de son père, dès que Philippe II perdit l'espoir de l'élever sur le trône de France, il essaya de la faire servir d'instrument à la soumission de la Hollande, qu'il désespérait de réduire par la force. Depuis deux ans il avait confié le gouvernement des provinces belges au cardinal archiduc Albert. Il obtint des dispenses pour lui faire épouser l'infante, qui reçut pour dot la souveraineté des Pays-Bas et de la Franche-Comté (1597). Philippe se flattait de ramener ainsi les insurgés qui n'auraient plus à objecter leur aversion insurmontable pour le gouvernement espagnol. Mais son espoir fut trompé, et la guerre ne continua pas avec moins de fureur. Isabelle suivait son époux à l'armée. L'argent

manquait pour la solde des troupes, elles se révoltèrent. L'infante rut leurs lignes, et leur offrit maris pour les satisfaire. Elle fut au fameux siège d'Ostende : irritée de la longue résistance qu'elle fit à cette ville, elle jura, dit-on, point changer de linge qu'elle n'eût maîtresse de la place. On ne fit à quelle époque du siège l'infante eut ce vœu : mais comme le siège dura trois ans, trois mois et trois semaines, est peu étonnant que le linge de l'infante ne fût acquis au point de leur fauve, qui, de son nom, est encore appelée *couleur isabelle*. Le duc Albert mourut en 1621, Philippe IV, qui monta sur le trône d'Espagne dans la même année, hérita de la souveraineté des Pays-Bas, et ne lui laissa plus qu'une ville de gouvernante. Quoiqu'elle ne continuât pas de tenir d'une main ferme l'administration, elle mit une armée puissante pour réprimer le prince d'Orange (Frédéric-Henri) par la prise de Bois-le-Duc, ce qui causa la consternation dans le pays. Elle était sur le point de conclure avec lui une trêve de longue durée, que le cardinal de Richelieu voulait pas laisser à la maîtresse le temps de respirer, et prépara la négociation (1629). L'infante fût personnellement gouvernée et même chérie du peuple, il se forma (comme dit-on, par les intrigues de France) une vaste conspiration pour rendre les Pays-Bas catholiques en rendant l'infante indépendante. Les conjurés avaient d'endormir sans peine l'infante d'une princesse âgée de 30 ans, et qu'ils croyaient enseigner les pratiques d'une dévotion pieuse. Leur attente fut trompée.

pénétra leurs complots, et les vint par sa prudence et sa fer-

Ce fut la même année (1632) e reçut à Bruxelles la reine Marie-Médicis, obligée de quitter la France. Isabelle offrit sa médiation à Louis XIII, qui la refusa. Elle mourut peu de mois après, en 1633. Ses vertus de cette princesse ont trouvé des panégyristes parmi les écrivains protestants eux-mêmes.

S—v—s.

ABELIE. *Voy. ÉLISABETH.*

ISAÏE ou ESAÏE, le premier des grands prophètes, eut pour père Amasias, frère d'Amasias roi de Juda, et vécut sous les règnes de Joathan, Achaz et d'Ezéchias, pendant 62 ans. Aussitôt après la mort d'Osias (l'an avant J.-C.), suivant l'opinion commune, le Seigneur se fit voir à lui sur un trône élevé, et l'éclat qui l'environnait de toutes parts remplissait le temple et le sanctuaire; les séraphins se tenaient autour du trône; les portes du temple, comme sensibles à la présence du Seigneur, se levèrent et s'ouvrirent, et le temple se remplit d'une nuée majestueuse. Alors Isaïe s'écria : « Malheur à moi ! car je suis réduit à me taire, parce que mes lèvres sont impures..... » En ce temps, l'un des séraphins qui se tenait autour du trône, vint vers lui, et lui donna dans sa main une pierre brûlante, et lui dit : « Tu as touché l'autel, et tu es purifié de ta culpabilité, et tu es purifié de ta culpabilité. » Dès ce moment Isaïe s'offrit au Seigneur, et il en reçut sa mission. Il se passa rien d'important, depuis ce temps, dans le royaume de Juda, en sa qualité de prophète, il ne fut que honnêtement mêlé. Il eut

deux fils dont les noms sont figuratifs : le premier, Sear-Jasub, c'est-à-dire *le reste reviendra*; et le second, Chas-Bas, c'est-à-dire *hâtez-vous de ravager*. Il aurait eu de plus, si l'on en croit quelques interprètes, une fille qu'il aurait donnée en mariage à Manassé, roi de Juda. Il parlait aux princes avec une intépérité merveilleuse, comme il paraît par les reproches qu'il fit à Achaz de son incrédulité, et à Ezéchias de sa défiance envers le Seigneur, et de sa vanité. Ce dernier étant tombé malade, Isaïe fut chargé, de la part du Seigneur, de lui porter ces terribles paroles : « Mettez ordre à vos affaires; car vous ne vivrez pas davantage, et vous mourrez. » Mais le prince s'étant humilié devant Dieu, Isaïe, qui n'était pas encore sorti du palais, lui annonça l'heureuse nouvelle du rétablissement de sa santé. Le miracle de la rétrogradation de l'ombre du soleil sur le cadran d'Ezéchias, qu'il opéra pour garantir de la promesse du Seigneur, n'a été tourné en dérision par Voltaire, que parce que ce fameux écrivain était accoutumé à se moquer de tout, et qu'il voulait à toute force rendre la religion ridicule. (*Voy. les Lettres de quelques Juifs*, 8^e édit., pag. 538, 59.) Isaïe ne prophétisa pas seulement par ses discours, mais encore par ses actions. C'est ainsi que, pour figurer les maux qui devaient fondre sur l'Égypte et l'Éthiopie, il marcha durant trois jours, dépouillé de ses vêtements de dessus, sans souliers et les pieds nus, comme l'explique encore l'abbé Guénée, d'après le texte hébreu et les plus savants interprètes (*ibid.*, pag. 219). Quelques philologues regrettent que nous ne sachions que très peu de choses de la vie, de la personne et des actions d'Isaïe, pour l'éclaircissement de ses prophéties, et que nous

ne sachions que par lui-même, ce qui est venu à notre connaissance : raison de plus pour recueillir avec soin tout ce qui peut aider à le faire connaître. C'est lui qui nous apprend que le Seigneur l'a appelé dès le sein de sa mère, qu'il lui a imposé un nom, qu'il lui a donné une langue comme un glaive tranchant... : il se plaint des persécutions et des traverses qu'il a souffertes de la part des Juifs, auxquels il reprochait leur infidélité (c. 50). Une tradition constante, suivie chez les Hébreux et adoptée par les Pères, nous apprend qu'Isaïe fut mis à mort par le supplice de la scie, au commencement du règne de Manassé, à l'âge de cent ans. Isaïe, presque contemporain d'Homère, lui était bien supérieur en génie et en expressions sublimes. Il représente les mœurs antiques bien mieux que le poète grec, et il garde avec beaucoup plus de grandeur les vestiges de l'ancienne simplicité. Tous ceux qui ont comparé leurs ouvrages sans prévention, n'ont pas balancé à donner la palme à l'écrivain hébreu. Ses idées sont plus qu'homériques, a dit un homme non suspect; les héros d'Homère ne parlent pas avec plus de fierté que ceux d'Isaïe, et ce prince des poètes épiques n'a point de morceau descriptif de la force du superbe tableau de bataille, qui se trouve au chapitre 13. Pour l'éloquence, il n'y a que Démosthène qui puisse, à quelques égards, être mis en parallèle avec Isaïe : on trouve dans l'un toute la pureté de la langue hébraïque, comme dans l'autre toute la délicatesse, toute la pureté attique : l'un et l'autre sont magnifiques dans leur style, véhéments dans les mouvements, abondants en figures, impétueux quand il s'agit de relever ce qui est odieux ou difficile. C'est Grolius qui porte ce jugement ; mais com-

bien, d'après l'aveu qu'il se lui-même de la supériorité vain sacré, combien Isaïe sera à l'orateur profane grandeur des idées et la m l'expression ! Voici ce qu'a le célèbre Lowth, si vers poésie des livres saints et fait une étude si profond phétiques d'Isaïe : « Ce prophète » nier de tous par le rang et » la dignité, abonde tellement » rites de toute espèce, qu'il » possible de se former l'idée » plus haute perfection. É » sublime, orné et grave. » fois, il réunit en un de » veilleux l'abondance et la » richesse et la majesté. » pensées, quelle élévation » magnificence, quelle iné » divinité ! Dans ses images » exacte convenance, quelle » quel éclat, quelle fécondité » variété ! Dans son élocution » élégance singulière, et, au » tant de ténèbres, quelle » clarté ! A tant de qualités » encore un si grand charme » la construction poétique et » riodes, soit qu'il faille la » comme un don heureux » ture, soit qu'on doive l'attribuer » l'art, que s'il existe encore » quelques traces de la beauté » douceur primitive de la langue » braïque, c'est principalement » les écrits d'Isaïe qu'elle » conservées, et qu'il est possible » les retrouver. » (*Traduction de Sicard*, II, 81-82.) Le critique anglais, Blair (*Lect. or* remarque aussi qu'Isaïe, le plus grand des poètes lyriques, est aussi celui dont les poésies ont le plus de simplicité et de clarté. A ces éloges, nous ajouterons ceux

Les savants critiques français, n de Sainte-Croix, qui, dans *moire sur la ruine de Babylo-* quement prédite par Isaïe (13 et 14), élève le style des prophète bien au-dessus de ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, dit-il, on ne peut comparer ni l'un ni l'autre pour mieux faire toute l'infériorité de ces derniers. Tout le monde s'accorde, dit-il, à donner à Isaïe l'enthousiasme prophétique pour caractère principal, et à regarder son livre comme un modèle accompli pour le style des pensées et le coloris de son langage. C'est en le méditant, que grand Bossuet a contracté ce style prophétique qui lui est propre, fait un style qui tient en quelque sorte de l'inspiration. C'est en le méditant que les deux Racine, et son fils, que J.-B. Rousseau, lui ont emprunté quelques-uns de ses plus beaux traits et en ont orné leurs poésies prophétiques d'Isaïe sont divisées en soixante-six chapitres. On peut diviser en huit parties, suivant Calmet, ou en deux selon les modernes : la première, qui comprend les trente-neuf premiers chapitres, est composée de prédictions distinctes et séparées les unes des autres; le prophète y paraît néanmoins occupé de trois événements principaux : 1°. de la captivité de Babel et du retour des Israélites dans leur pays, sous la protection de Cyrus, qu'il désigne par son nom; 2°. du retour de Sennacherib, roi de Samarie, et de son fils, qui l'appelle *l'ennemi fumant*, contre la maison de David, sous le règne d'Achaz;

3°. de la défaite des Philistins, des Moabites, des Samaritains et des Assyriens, commandés par Sennacherib, sous le règne d'Ezéchias. La seconde partie, qui commence au quarantième chapitre et finit au soixante-sixième, présente plus de cohérence et d'affinité. Le sujet général en est évidemment l'avènement du Messie, l'établissement de l'Eglise, la réprobation du peuple juif et la vocation des gentils. Ses prédictions sont si claires, et ont été si parfaitement accomplies, qu'il a mérité de quelques Pères cet éloge court, mais énergique, qu'on doit le regarder plutôt comme un évangéliste et un apôtre, que comme un prophète. De là quelques philologues allemands ont avancé qu'elles ne peuvent pas être l'ouvrage d'Isaïe : il était impossible, disent-ils, qu'un homme vivant plusieurs siècles avant l'événement eût pu le voir et l'annoncer avec tant de justesse et de précision; et en conséquence, ils attribuent ces derniers chapitres à un ou à plusieurs écrivains postérieurs à la captivité de Babylone, sans aucun fondement et au risque d'ébranler toute certitude historique. Jahn a détruit leurs vaines conjectures. (*Introd. in libr. sacr. V. T.*) Cependant on ne saurait disconvenir que ces mêmes chapitres, depuis le cinquante-deuxième surtout, paraissent devoir être détachés de ceux qui les précèdent; non que les prophéties soient différentes, mais parce qu'elles sont plus détaillées et plus formelles, et encore parce qu'on ignore le temps où elles ont été écrites. Parmi les nombreux commentateurs d'Isaïe, on distingue Aben-Ezra, David Kimchi, S. Jerome, Vitringa, Leclerc, Sanctius, Rosenmüller, dom Calmet, l'abbé Duguet, et le savant père Berthier, dont les réflexions sont également utiles aux savants et aux âmes pieuses.

Il est à remarquer que l'auteur même du *Moire* de Sainte-Croix, Sébastien Marchal, ne paraît pas de faire le plus mauvais usage de la page d'Isaïe. (*Poë* et *Isaïe*.)

La *Traduction nouvelle des prophéties d'Isaïe*, avec un discours préliminaire et des notes, par Eugène Genoude, 1815, in-8°. est aussi un ouvrage remarquable, surtout par l'application de la prophétie du chapitre 14 concernant le roi de Babylone à une catastrophe récente et terrible. (Voyez à ce sujet le *Mémorial religieux* du 3 novembre 1815.) Bossuet a expliqué la prophétie du chapitre 1x, sur la naissance du Messie. Jahn l'a aussi interprétée dans ses *Exercitations exégétiques*. Jean - Ewim. Hausi a commenté celle qui regarde la mort de J.-C. (chap. 52 et 53), que l'interprète arabe intitule : *Prophetia de Messia et crucifixione ejus, et ablatione pœnarum*. C'est à tort qu'on attribue à Isaïe les livres de l'*Ascension* et de la *Vision* qui portent son nom, et même les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des cantiques*, et le *Livre de Job*. L—B—E.

ISAURE. Voy. CLÉMENCE.

ISBRAND. Voy. IDES.

ISCANUS (JOSEPH), poète latin du XII^e. siècle, florissait en Angleterre sous les règnes de Henri second, de Richard I^{er}. et de Jean. Le nom d'*Ischanus* fut donné à cet auteur, parce qu'il avait été élevé à Isca en Cornouailles : il est aussi quelquefois appelé *Devonius*, à cause qu'il était né dans le Devonshire; et *Excestrensis*, d'Exeter, lieu même de sa naissance. On a dit qu'il fut archevêque de Bordeaux; ce qui est réfuté par les Sainte-Marthe dans leur *Gallia christiana*. Mais il était ecclésiastique et moine : il mourut vers 1224. Il est auteur d'un poème en six chants, *De bello Trojano*, dont il prit probablement l'idée dans l'ouvrage attribué à Darès (Voy. DARÈS). Ce poème fut imprimé pour la première fois à Bâle,

en 1541, in-8°, à la suite de la version latine de l'Iliade, par N. V. Obsopœus. Cette édition est fautive. Une autre parut dans la ville, 1573, in-8°. On reprit cet ouvrage dans les éditions grecques et latines d'Homère, données en 1583, et 1606, in-fol. Dans toutes ces éditions, le travail d'Ischanus est imprimé sous le nom de *Cornelius*. Ce fut Dresemius qui respoignit le poème à son véritable auteur, l'édition qu'il en donna avec de Francfort, 1623, in-4°. Jean le fit réimprimer à Londres, 1702, in-8°. Il se trouve dans les éditions de Dicitys et de Darès d'Amsterdam, 1702. Ischanus, qui dédia son poème à Baldwin, archevêque de Cantorbéry, avait laissé d'autres ouvrages, encore inédits; c'étaient : I. Un *Utiœide*, ou la guerre d'Antioche, les exploits de Richard I^{er}, roi d'Angleterre. II. Un *Panegyrique* sur le roi. III. *De l'éducation des princes*. IV. Des *Épigrammes et autres poésies*. V. Des *Nugæ amatorie*. VI. Des *Épigrammes*.

ISDEGERDE. Voy. IZZI.

ISÉE, célèbre orateur grec qui vivait environ 400 ans avant J.-C. ni Plutarque, ni Denys d'Halicarnasse, qui d'ailleurs parlent beaucoup avec détail, n'indiquent les circonstances de sa naissance et de sa mort. On croit qu'il était né à Chalcis, probablement dans l'île d'Eubée; mais Poplitz l'appelle *Assyrius*, lui donne pour patrie Chalcide en Syrie. Apollonius le mené une jeunesse assez déréglée, devint ensuite d'une frugalité et d'une simplicité extrême. Formé à l'éloquence par les leçons d'Athènes et d'Isocrate, il ouvrit lui-même une école qui eut le plus grand succès, et il fut, dit-on, le premier qui donna des noms aux différentes parties de la rhétorique. Son style est un coup de rapport avec celui d'

simple, élégant, et solide le manière qu'il a si-temps passé en proverbe : *Isæo tor-*, dit Juvenal (III, 74). On se c'est à raison de cette vérité que Démosthène le prit pour préférablement à Isocrate. Il ne tarda pas à s'apercevoir combien un tel disciple pouvait d'honneur. Il quitta son école pour donner des soins particuliers à Athènes; et l'on croit même qu'il recourut de part aux plaidoyers à — ci contre ses tuteurs. Il ne se fut pas ingrat, et donna mille drachmes à son maître. Il allait surtout par la justesse de l'écrit; et quelques-uns le tenaient supérieur même à Démosthène pour l'éloquence du barreau. Tous ses discours ne sont que plaidoyers. Deuys d'Halicarnasse rochaient d'être rusé, insidieux, et cherchaient à tromper ses auditeurs.

On lui attribue un discours qu'on lui attribuait, le nombre desquels 14 passaient pour apocryphes du temps de Phocion. On s'en est retrouvé que dix à la renaissance des lettres. Ils n'ont jamais été imprimés séparément. On trouve dans les diverses éditions des orateurs grecs, Venise, 1513, in-fol.; Paris, H. Estienne, 1575, in-fol., etc. L'édition la plus estimée est celle de Reiske, Göttingue, 1775, in-8°, tom. VII de *Oratorum Græcorum monumenta*. On y a fait peu de cas de la version d'Alphonse Miniato, Hanau, 1775, in-8°, réunie avec celles de Phocion et d'Andocide. L'abbé de la Harpe a donné de cet orateur une édition française, Paris, 1783, in-8°; et W. Jones, une version anglaise, enrichie d'un savant Commentaire, Londres, 1779, in-4°. On a découvert, dans un manus-

crit de la bibliothèque *Lorenziana* du grand-duc de Toscane, un onzième discours d'Isée, *Υπέρ τοῦ Μενεκλείους κλήρου* (*De Meneclis hæreditate*), et M. Tyrwirth en a donné une belle édition à Londres, 1785, in-8°. On trouve dans le 46^e. volume des *Mémoires de l'académie des inscriptions* une bonne dissertation de l'abbé Auger sur des restitutions faites au texte d'un passage d'Isée. — Un autre Isée, orateur plus brillant que solide, s'acquiesça une grande réputation à Rome, où il vint à l'âge de soixante ans, vers l'an 97 de J.-C. (Voyez Plinius le jeune, *Epist.* 3, lib. III.) Z.

ISELIN (JACQUES-CHRISTOPHE), en latin *Iselius*, théologien et philologue célèbre, naquit à Bâle en 1681, d'une famille ancienne, et qui a produit plusieurs hommes de mérite. Ses premières études furent aussi brillantes que rapides; et à l'âge de treize ans il commença à fréquenter les cours de l'académie. Doué d'une ardeur infatigable pour le travail, il prenait sur son sommeil pour lire les anciens auteurs, et souvent même il passait les nuits dans cet exercice. Il parlait le grec avec tant de facilité que dans un concours public il traduisait dans cette langue, et sans hésitation, les arguments que ses adversaires lui adressaient en latin. Il s'était aussi appliqué à l'étude des langues orientales; et à peine avait-il quitté les bancs, qu'on lui offrit la chaire d'hébreu que la mort de Buxtorf laissait vacante: il la refusa par modestie, et pour satisfaire son désir de voir la France. Iselin, quoiqu'âgé seulement de dix-huit ans, y était déjà connu avantageusement par un Poème latin sur le passage du Rhin; et il y reçut l'accueil le plus flatteur de tous les savants. De retour à Bâle, en

1701, il fut prouvé au saint ministère; et il publia à ce sujet une *Dissertation sur la Babylone de l'Apocalypse*, dans laquelle il essaya de combattre le sentiment de Bossuet, mais avec les égards dus à un si grand homme. Le landgrave de Hesse-Cassel le nomma, en 1705, professeur d'histoire à l'université de Marbourg. Il ne conserva cette place que deux ans, ayant été rappelé à Bâle pour y exercer les mêmes fonctions. Il passa en 1711 à la chaire de théologie; et quelque temps après il fit un voyage à Paris, où le chancelier d'Aguesseau voulut l'engager à se fixer: mais il se rendit aux vœux de ses concitoyens, qui le pressaient de revenir parmi eux. Il se borna dès lors à remplir les devoirs de sa place, et mourut au mois d'avril 1757, âgé seulement de cinquante-six ans. N'ayant point d'enfants, il laissa une grande partie de sa fortune à divers établissements publics de sa ville natale. Iselin a beaucoup écrit, mais sans laisser aucun ouvrage d'une certaine étendue. Il était affable, obligeant, et s'occupait volontiers des recherches que lui demandaient les savants. C'est ainsi qu'il a fourni à Gottl. Certe de nombreuses variantes pour son édition de Salluste, et à Lenfant des matériaux précieux pour son histoire des conciles de Bâle et de Constance. Il avait succédé à Cuper dans la place d'associé étranger de l'académie des Inscriptions. On trouvera dans la *Bibliothèque germanique*, tome xli, et dans le *Dictionnaire* de Moréri, la liste des ouvrages d'Iselin, parmi lesquels on se contentera de citer : I. *De Gallis Rhenum transmontibus, carmen heroicum*, Bâle, 1696, in-4°. On trouva dans cet essai, au feu, du génie et une latinité assez pure. L'auteur n'avait

que quinze ans lorsqu'il publia ce poème, qui lui a mérité un dans la *Biblioth. eruditorum* de Klefeker. II. *De cis latinis melioris ævi Dittio*, 1697, in-4°. Il avait eu aussi une Dissertation sur les de la même époque; mais ce point eût été imprimé. III. *Let le projet conçu par Tibère contre Jésus-Christ au nom dieux de Rome* (Bibl. german. xxxii). Il s'attache à y prouver que ce fait n'est point de vraisemblance, et que l'auto Tertullien, qui le rapporte, point être rejetée trop légèrement. IV. Des *Harangues*, des *Orations* sur différents points de droit ecclésiastique, etc., imprimées séparément ou insérées dans divers recueils. V. Des *Recherches* sur l'origine de l'imprimerie, et sur de l'impression du *Decorum* et du *Reformatorium morumque clericorum*, d'Amsterdam, chez le *Mercure suisse*, mois d'août et novembre 1754. VI. Un *Dictionnaire* latin sur l'utilité des académies, les avantages qu'en retirent les sciences où elles sont établies; dans le tome du *Tempe Helvetica*. On peut consulter, pour des détails sur ce catalogue, son *Eloge* par de Buzelin, tome xii des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*; sa Vie française par Roques dans le *Journal suisse*, mai 1757; en latin par Jacq.-Christ. Beck dans le *Journal Helvetica*, tome iii, et enfin dans le *Dictionnaire* de Chaulépié. W

ISELIN (JEAN-RODOLPHE) à Bâle en 1705, et y mourut en 1757. Il se voua à la jurisprudence; et avoir fait ses études à l'université de sa patrie, il voyagea en France, en Allemagne et en Hollande. L'ac-

e et celle de Gœttingue lui des chaires qu'il refusa, pré- l'attendre la faveur du sort, ribue les chaires à Bâle, et ong-temps injuste envers lui. grave de Bâle le nomma son raulique en 1756 : plusieurs de sciences se l'associèrent ; en 1757, il fut désigné pro- en droit à Bâle. Les écrits qu'il is, sont la plupart relatifs à et à la jurisprudence helvé- la donné l'édition de la *Chro- lisse de Tschudi*; et en 1758 blié la *Vie* de Jacq. Christ.

U—r.

IN (ISAAC), né à Bâle en y mourut en 1781. Ce fut à sa de la famille des Burkhard, ausi vertueuse que spirituelle ble, que le jeune Iselin dut ection et sa première instruc- : fut elle qui développa, dans de son enfant, cet amour du e desir d'être utile, ce patrio- le, cette probité à toute epreu- ces bonnes qualités mo- fin, qui ne le quittèrent jamais, se firent que se fortifier dans ir. Les écrivains classiques de ité, la philosophie de Wolf ératuration française occupèrent sa e : il continua ses études à l'u- té de Gœttingue ; et ce furent s les sciences historiques et phiques, qu'il cultiva de pré-. En 1754, il fit un séjour à il fréquenta les savants distin- la capitale, et devint l'ami t. de Gaffligny, avec laquelle tint un commerce épistolaire, principalement sur la littéra- manique, alors dans une crise e, à l'époque où commençent re les meilleurs écrivains qui ostrés. Deux idées, productri- ystèmes devenus très célèbres,

se repandirent dans ce même temps; l'une fut celle d'une réforme totale de l'éducation, proposée par Basedow; et l'autre, sur laquelle se fondait la théorie des économistes, fut développée par Quesnay. Il y avait trop d'ana- logie entre ces idées et les principes d'Iselin, pour que son génie ne les embrassât pas avec enthousias- me. Il en devint le défenseur zélé; et c'est à lui qu'elles durent, en grande partie, le succès qu'elles ont obtenu en Allemagne et en Suisse. Iselin avait désiré la chaire d'histoire à l'u- niversité de sa patrie; et il s'était formé des plans pour des travaux éten- dus dans cette partie: une dissertation qu'il a publiée, offre le premier cha- pitre du *Système de droit public de la confédération suisse*, qu'il se proposait d'écrire. Le sort qui décide des chaires à Bâle, l'exclut de la place aca- démique, et en fit un greffier. Depuis 1755 il mit au jour un grand nom- bre d'écrits patriotiques, tendant à des réformes, dans les mœurs, dans l'éducation, dans les institutions poli- tiques, dans la législation, etc. Un journal, dont il publia un N°. par mois depuis 1776 (et qui fut depuis sa mort continué par le professeur Becker, à Dresde), sous le titre d'*E- phémérides de l'humanité* (en alle- mand); et l'*Histoire du genre hu- main*, qu'il fit paraître en deux vo- lumes, d'abord en 1764, et ensuite dans différentes éditions, doivent être regardés comme les dépôts de ses idées libérales et bienfaisantes. Lié d'amitié avec tout ce qu'il y avait d'hommes distingués en Suisse, il fonda, en 1765, avec trois de ses amis de Zurich, la société helvétique, qui s'assemblait à Schintznach et à Olten, et qui, destinée à resserrer les liens de la fraternité entre les Suisses, à faire renaître et à propager les vertus

de leurs ancêtres, éclairées des lumières du siècle, a fleuri pendant une trentaine d'années. (Voyez l'*Éloge de M. Isaac Iselin*, par Salomon Hirzel, Bâle, 1782, en allemand; et l'*Éloge* du même, par Schlosser, dans les *Actes de la société helvétique*, année 1785, aussi en allemand.) U—1.

ISHAC (ABOU-YACOUB), fils de Honain, fut, comme son père, l'un des plus laborieux traducteurs du siècle de Mamoun. Honain avait particulièrement traduit des *Traité de médecine*. Isaac s'attacha à la philosophie, et fit passer dans la langue arabe la plupart des ouvrages d'Aristote. Il avait aussi une grande habileté dans la médecine, science sur laquelle il a beaucoup écrit; et il jouit de la faveur des khalyfes, auxquels son père fut attaché. Alcasim, vézir de Motedhab-Billah, l'honora d'une telle faveur, qu'il lui confiait ses secrets les plus intimes, et ne se décidait jamais sans avoir pris ses avis. Vers la fin de sa vie, il fut attaqué de paralysie, et mourut en 298 ou 299. J—N.

ISIDORE, né à Charax près de l'embouchure du Tigre, nous a laissé, sous le titre de *Stathmes Parthiques*, un court itinéraire du pays des Parthes. Ce mot *Stathme*, que les géographes latins traduisent par *Mansio*, désigne les gîtes, les caravanserais qui se trouvaient sur les routes de distance en distance. L'ouvrage est presque borné à l'indication de ces lieux de repos. Mais ce qui nous reste aujourd'hui, n'est certainement que l'abrégé d'un livre plus étendu, plus détaillé, plus historique, en un mot d'une véritable Périégèse de la Parthie. Ce qui le prouve, c'est que quelques auteurs anciens ont emprunté à l'itinéraire d'Isidore, des faits que nous n'y retrouvons pas. Quoique sec et décharné, cet extrait

a une grande importance. On trait vaine ment ailleurs une nature exacte des dix-huit dont la Parthie était composée au premier siècle de notre ère : c'est cette époque que les calculs exacts placent Isidore. La édition des *Stathmes Parthiques* due à Hæschelius, qui les dans son recueil de *Géographes* ils ont reparu dans le second des *Petits Géographes grecs* son. Le texte est assez altéré manuscrits sont fort rares. Les qu'a publiées tout récemment des *Lettres* de Holstenius ne seront pas d'un grand mais il n'a pourtant pas eu le donner : en ce genre de critique n'est à négliger. Il faut lire si de Charax une *Dissertation* weil, jointe à l'édition de et un excellent Mémoire Sainte-Croix, dans le cinquième volume de l'académie des sciences.

ISIDORE (Sr.) de Pelus, originaire d'Alexandrie, et toutes les apparences, il y milieu du IV^e siècle. Son surnom vient du long séjour qu'il fit à Peluse. Le Ménologe des Grégoirs descendre d'une famille connue par ses richesses, par les dignités dont elle jouissait dans le monde, dans l'Eglise, mais plus renommée encore par sa piété. Quelque fussent les avantages qu'il se promettre par son rang et par la noblesse de son extraction, il quitta tout pour se retirer dans une montagne voisine de la ville de Peluse. Il embrassa la vie monastique, se rendit illustre parmi les pénitents solitaires. Il se bornait au nécessaire; et encore le recevait-il avec charité d'autrui. On sait qu'il

ise, et quelques écrivains le titre d'abbé du monastère. Il protégea l'innocence; il s'opposa au vice avec un zèle qu'il est plus fier que d'imiter. Sa générosité des ennemis qui le hait, mais ne le firent point conduire. Les principes se à cet égard dans ses actions admirables. Il ne brave pas les perses; il ne les flatte pas. C'est le vrai disciple de Jésus-Christ qui ne fait acception de personne quand il s'agit de la vérité, et ne craint jamais de la sagesse et de la raison. Il fut lié avec les personnages de son temps, comme d'Alexandrie, qu'il relisait en quelques occasions, comme Chrysostôme, dont il se place au-dessus de ce qu'il en avait eu de plus illustre. Il se porte le dévouement de ses plus ardents adversaires contribua puissamment à la chute du St.-Siège et les papes de Constantinople et d'Antioche et ses suffrages n'avaient point reçu le St.-Siège. L'eutychianisme de St. Isidore, un vigoureux, qui ne cessa de le combattre jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 450. Ses *Lettres*, au nombre de 12, ont été recueillies par André de Bâle en 1568. Elles sont divisées en 3 livres, dont les trois premiers sont en latin par Jacq. de Bâle, les deux autres par Rittershusius, et le 5^e par Possevin. Quoique très courtes, elles sont remplies d'excellentes instructions. Le style en est si pur et si élégant que Possevin voulait qu'on s'en servît dans les classes pour apprendre le grec aux jeunes gens.

L'Écriture-Sainte y est parfaitement expliquée, au jugement de Richard Simon. Les anciens et les modernes, les catholiques et les protestants, s'accordent à louer la piété qui y règne, et la variété des connaissances qu'elles renferment. Chr. Aug. Heumann a publié en 1737, à Göttingue, une *Dissertation*, dans laquelle il s'efforce de prouver que la plupart des lettres attribuées à St. Isidore sont supposées. L—B—E et W—s.

ISIDORE (S.) d'Alexandrie, né en Égypte vers l'an 318, passa les premières années de sa jeunesse parmi les solitaires de la Thébaïde, vivant comme eux du travail de ses mains, et partageant le reste de son temps entre la prière et l'étude des lettres sacrées. S. Athanase, patriarche d'Alexandrie, l'ayant ordonné prêtre, lui confia la direction d'un hospice établi pour les pauvres étrangers; et c'est de là que lui vient le surnom d'*Hospitalier*. Il accompagna le saint prélat dans son voyage à Rome, et défendit sa mémoire, outragée par les ariens, avec un zèle qui excita la colère de Lucius, son indigne successeur. Il se déroba aux effets du ressentiment de ce dernier, en se retirant dans le désert de Nitrie; mais il en fut rappelé par Théophile, successeur de Lucius, qui lui témoigna d'abord beaucoup de bienveillance, et voulut même l'élever sur le siège de Constantinople. Mais Isidore, ayant reçu d'une veuve mille pièces d'or, sous la condition d'en acheter secrètement des habits à de pauvres femmes, Théophile, irrité qu'il eût employé cette somme sans son consentement, changea l'affection qu'il lui portait en haine, et voulut lui faire perdre l'estime publique: il crut en avoir trouvé le moyen en produisant contre lui un mémoire dans le-

quel il l'accusait d'un crime horrible. Isidore se justifia facilement ; mais , obligé de sortir d'Alexandrie , il se retira encore une fois dans le désert de Nitrie. L'implacable Théophile obtint un ordre qui le contraignit de quitter l'Egypte avec les solitaires qui l'avaient reçu : Isidore chercha un asile dans la Palestine , où Théophile le poursuivait encore ; et enfin il se réfugia à Constantinople. S. Chrysostôme , en s'efforçant de le réconcilier avec Théophile , s'attira la haine du patriarche. Isidore , consumé de chagrin , mourut à Constantinople , à l'âge de quatre-vingt-cinq ans , en 404 , le 15 janvier , jour où l'Eglise d'Orient célèbre sa fête. Pallade a commencé son *Histoire Lausique* par la Vie de S. Isidore.

W—s.

ISIDORE (St.) de Séville , l'une des principales lumières de l'Eglise d'Espagne , naquit vers l'an 570 à Carthagène , dont Sévérien son père était gouverneur. Il était frère de S. Léandre , archevêque de Séville ; de S. Fulgence , évêque d'Ecija ; et de Ste. Florentine. Il se consacra dès sa jeunesse au service des autels , et se prépara aux fonctions du saint ministère par une grande application à l'étude et aux exercices de piété. Il travailla de concert avec S. Léandre à la conversion des Visigoths , infectés de l'hérésie arienne , et obtint beaucoup de succès. Son zèle ne se refroidit point après la mort de son frère ; et il continua de remporter des victoires sur l'erreur sous plusieurs rois consécutifs , qui le protégeaient. En 600 ou 601 , il monta sur le siège de Séville , que S. Léandre avait laissé vacant. Il fut , dans l'Eglise d'Espagne , le restaurateur de la discipline et le modèle du clergé. Il ne s'y tint aucun concile dont il ne fût l'ame et le président. Ses collègues lui déférèrent

cet honneur par la haute est avaient pour ses éminentes quoiqu'il ne fût pas décoré guité de primat , et que ce partiut à l'archevêque de T cardinal d'Aguirre observeq regarder les décisions qui fu tées à cette époque dans l'Ép pagne , comme l'ouvrage de S et comme des monuments i bles de son savoir et de son concile de Séville , en 619 gloire de ramener à l'unité de la secte des Acépbales , sa douceur que par son élou fut lié avec S. Grégoire-le-Gr consultait souvent , et par leq lui-même consulté. Lorsqu'i près de sa fin , après enviro d'épiscopat , il se fit conduire où , après avoir satisfait au de la religion , en présence évêques , il remit à ses débile lui était dû , exhorta son p charité , fit distribuer aux p ce qui lui restait d'argent , e dans sa maison , où il mourut de J.-C. , le 4 d'avril , jour c célèbre sa fête. Il savait le latin et l'hébreu : son érud immense ; mais il n'avait q de goût et de jugement. Le concile de Tolède , tenu en C peile le *docteur excellent , de l'Eglise catholique , le vant homme qui eût paru p rer les derniers siècles , e ne doit prononcer le nom qu pect.* Nous avons de S. Isido *Chronique* , qui commence tion du monde et finit l'an 626. II. *L'Histoire des ro Vandales et Suèves* , que l a publiée en entier dans *sagrado*. III. *Vingt livres logies* , retouchés et mis en son disciple Braulion , évêq

C'est une espèce d'encyclopédie qui renferme en substance tout ce qu'on composait d'érudition dans le 10^e siècle. Ce curieux recueil a été imprimé dans le 15^e siècle : l'édition avec date est celle d'Augustin 1472, in-fol. Denis Godefroy a réimprimé dans ses *Auctores latini* l'ouvrage. Un *Catalogue des écrivains espagnols*, dont le P. Florès a fait une bonne édition. (V. ILDEPHONSE.) V. Un *Livre de la vie et de la mort des Saints de l'un et de l'autre sexe*. VI. Deux livres des *Offices ou ecclésiastiques*; ouvrage pour connaître les rites de ce qu'il se trouve dans la collection, *De divinis catholicæ ecclesiæ officiis ac ministeriis*, etc., 1568, in-fol. VII. Une *Ordonnance des moines de la province de Castille*, en 24 chapitres, imprimée sous le titre *Codex regularum*, Paris, 1617, in-4^e, et plusieurs Lettres. *Divers traités de morale*, où l'on trouve beaucoup d'unction et une piété naïve et qui attendrit. IX. Des *Sentences sur l'Écriture-Sainte*, quelques-uns seulement ont été imprimés. Des critiques lui reprochent d'être perdu fréquemment dans les commentaires spirituels et des diatribes allégoriques. X. Trois livres *Sentences ou d'opinions*, qui contiennent un recueil de sentiments pieux, puisés dans les écrits des anciens docteurs, et surtout de saint Isidore-le-Grand. XI. Des *Ouvrages de Grammaire* et de *Controverse* remplis d'érudition. XII. Un *Livre de la nature des choses*, adressé au roi des Goths. Quelques-uns de ces ouvrages, mais incorrects, ont été recueillis par dom Mabillon, bénédictin, 1601, à Paris; et à Cologne, 1617. On a donné une excellente édi-

tion, en 2 vol. in-fol., à Madrid, 1778; et l'on estime aussi celle que Fauste Arevali a donnée à Rome, 1797-1803, en 7 vol. in-4^e. La liturgie mozarabe ou mixtarabe doit son origine principalement à S. Isidore, qui y mit la dernière main après la mort de S. Léandre. Le Missel a été imprimé à Tolède, par les soins d'Alphonse Ortiz, en 1500, in-fol.; et le Bréviaire, en 1502, dans la même ville, aussi in-fol. (Debure, *Bibliographie instructive*.) Le savant M. De la Serna-Santander, dans le *Catalogue des livres de sa bibliothèque*, publié en 1799, tom. 1^{er}, pag. 72, fait mention d'une collection des canons par S. Isidore, dont voici le titre : *Vera et genuina collectio veterum canonum Ecclesiæ Hispanicæ, à divo Isidoro hispalensi metropolitano, adornata, et ad Mss. Codd. venerandæ antiquitatis fidem exacta et castigata, studio et operâ Andreæ Burriel, societatis Jesu theologi*, 4 vol. in-fol. Et il ajoute : « Ms. infiniment précieux, » « copié et collationné, avec les variantes en marge, sur plusieurs » vieux Mss. sur vélin, des 10^e, 11^e, » et 12^e siècles, conservés dans les » archives des églises de Tolède, de » Girone et d'Urgel, ainsi que dans » les bibliothèques royales de Madrid » et de l'Escurial. Il renferme le corps » canonique ou la vraie collection de » canons, rédigée par S. Isidore, archevêque de Séville, par laquelle » s'est gouvernée invariablement l'Église d'Espagne jusque vers la fin du » 12^e siècle. Cette collection est la » plus pure, la plus ample et la » mieux ordonnée qui ait jamais existé » dans aucune des églises d'Orient » et d'Occident. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec la trop fautive collection de canons, sur-

» gée vers la fin du viii^e siècle, dans
» l'empire Franco-gallican, connue
» sous le nom de Collection de *Isido-*
» *rus Mercator*. » Les circon-
stances ne permirent pas à M. de la
Serna-Santander de réaliser le projet
qu'il avait formé de publier cette col-
lection. Il avait déjà préparé la pré-
face, qu'il fit imprimer, en 1803, dans
un *Supplément au Catalogue de ses*
livres : elle contient 114 pages in-8^o,
et peut servir à donner une juste idée
de l'excellence de la Collection de S.
Isidore. Il serait à désirer qu'on la
donnât au public. L—B—E.

ISIDORE (S.), évêque de Gor-
doue, florissait, à ce qu'on croit, vers la
fin du iv^e siècle. L'auteur de la chro-
nique de Flav. Dexter prétend que
deux évêques de ce même nom ont oc-
cupé le siège de Gordoue dans un assez
court espace de temps; mais Sigebert
de Gemblours et Trithème n'en font
qu'un seul personnage, auquel ils at-
tribuent : *Commentaria in 12 libros*
Regum; et Allegorie in libros utrius-
que Testamenti. De savants critiques
espagnols penchent à croire que ces
deux ouvrages sont d'Isidore de Sé-
ville. Le faux Dexter attribue encore
à Isidore l'ancien une *Continuation*
de la Chronique de S. Jérôme, depuis
le premier consulat de Théodose; et à
Isidore le jeune un *Commentaire* sur
l'évangile de S. Luc; mais Nicolas
Antonio ayant démontré, dans sa *Bi-*
bliothèque espagnole, qu'il n'y a ja-
mais eu d'évêque de Gordoue nommé
Isidore, toutes les allégations du faux
Dexter tombent d'elles-mêmes; et
l'existence de l'écrivain qui fait le sujet
de cet article devient un problème
dont, heureusement, la solution est
trop peu importante pour qu'il soit
nécessaire de la chercher. W—S.

ISIDORE Mercator, ou Pecca-
tor, surnom adopté par plusieurs cé-

nobites, florissait, dit-on, vers
fin du viii^e siècle. On lui a lon-
temps attribué un Recueil de déci-
tales, dans lequel on a inséré des
lettres supposées de presque tous
papes qui se sont succédés depuis
Clément jusqu'à S. Grégoire-le-Grand.
On croyait que ce recueil avait été ap-
porté d'Espagne en France vers 800
par Riculphe, archevêque de Maïence
et que de là il s'en était répandu des
copies dans le reste de l'Europe;
mais La Serna-Santander a démontré
que Riculphe n'avait pu apporter en
France que le livre des canons ecclé-
siastiques recueillis par S. Isidore de Sé-
ville, le seul dont les bibliothèques
possèdent des manuscrits; et que
le prélat, par un zèle mal entendu,
ajouta les nouvelles pièces. Quand
la fausseté de plusieurs de ces lettres
fut évidente, la science de la critique
était alors si peu avancée que les
plus savants hommes y furent trompés;
quelques papes en profitèrent
pour étendre leur pouvoir temporel;
et leurs successeurs, ajoute Fleury,
trouvant l'autorité des fausses
décrétales tellement établie que per-
sonne ne songeait plus à la contester,
se crurent obligés en conscience
soutenir les maximes qu'ils y lisaient,
persuadés que c'était la plus pure dis-
cipline des temps apostoliques et
l'âge d'or du christianisme. Les prin-
cipaux points établis par les fausses
décrétales sont : « Que le pape est
» autorisé la tenue des conciles; qu'il
» est en définitif le seul juge des
» évêques; qu'il a seul le droit
» les transférer d'un siège à un
» autre, et d'ériger de nouveaux
» évêchés, et enfin qu'il peut révoquer
» les décisions rendues par un tri-
» bunal, soit ecclésiastique, soit civil,
» dans quelque cause que ce soit.
Un grand nombre d'écrivains de ces

les communions chrétiennes se sont attachés à réfuter ces pernicieuses maximes; on se contentera de citer les cardinaux de Cusa, Baronius, Belarmin, Bona, Aut. Augustin, David Blondel dans son livre intitulé, *Pseudo Isidorus et Turriannus vapulantes*, Genève, 1628. in-4^e, et enfin le pieux et savant Fleury dans son 4^e. *Discours sur l'histoire ecclésiastique*. Les fausses *Décretales* ont été imprimées pour la première fois par Jacques Merlin, Paris, 1524, in-fol.; mais elles se trouvaient pour la plupart dans le *Décret* de Gratien, qui forme la première partie du corps de droit canonique. (V. GRATIEN.) Dom Caillier en a donné une analyse très étendue dans le tome VII de *l'Histoire générale des auteurs ecclésiastiques*. W—s.

ISLA (JEAN), jésuite espagnol, naquit à Ségovie en avril 1714 (1). Il occupa plusieurs chaires dans les couvents de son ordre, et se distingua, surtout, par la prédication. Le père Isla, avec une profonde érudition dans les lettres divines et humaines, avait beaucoup d'esprit et de goût, un tact fin, et un caractère très enjoué, qui pouvait lui mériter le surnom de Rabalais espagnol, aux expressions licencieuses près, dont ses ouvrages sont exempts. Le premier qu'il publia dans ce genre fut à l'occasion des fêtes par lesquelles les Navarrais venaient de célébrer l'avènement de Ferdinand VI au trône, en 1746. Ils étaient si contents de ce qu'ils avaient fait dans cette circonstance, qu'ils appelaient ce jour *el Dia grande*, le jour mémorable. Le père Isla voulut mortifier leur vanité, et à cet effet publia un récit de ces mêmes fêtes, sous ce titre : I. *El Dia grande de Navarra*, Ma-

drid, 1746, in-8^e. Cette satire est si fine, si gaie et si délicate, que les Navarrais en furent d'abord complètement les dupes; et les principaux de la province envoyèrent à l'auteur des présents et des remerciements pour lui témoigner leur reconnaissance de ce qu'il avait fait connaître à toute l'Espagne ce grand jour qui les rendait si fiers. Quand ils s'aperçurent qu'ils avaient été joués, ils cherchèrent, mais en vain, à faire supprimer l'ouvrage. Sans s'écarter de son sujet, le père Isla y donne des notices aussi curieuses qu'exactes de l'origine et du perfectionnement de tous les instruments des anciens, comme la lyre, le sistre, les crotales, etc., ainsi que de leur musique et de leurs différentes fêtes. Pendant ce temps, il voyait avec douleur que la chaire sacrée avait perdu en Espagne toute sa première splendeur. En effet, le *gongorisme*, chassé de toutes parts, semblait avoir trouvé un asile parmi les prédicateurs et dans les couvents, où était en vogue le style précieux et onfle (*estilo culto*). Ils s'efforçaient à faire des vers des retentissantes, qui ressemblaient assez à des vers lyriques, et à rassembler des mots pompeux, construits, la plupart, sur le modèle de la langue latine. Ils se plaisaient à détourner le sens de l'Écriture pour l'accommoder à leur sujet, ne dédaignant pas d'y mêler les pointes, les jeux de mots, et tout ce qu'ils connaissent de l'ancienne mythologie. Indigné de cette dégradation scandaleuse, le père Isla essaya de la combattre en la rendant ridicule; et il y réussit complètement dans son fameux roman intitulé : II. *Fida de fray Gerundio de Campazas*, Madrid, 1758, 5 vol. in-8^e. Le frère Gerundio, héros du roman, est fils d'un riche laboureur de Campazas, grand ami des moines et sur-

(1) Ou, selon Feiler, en 1703, à Villavieja, dans le royaume de Léon.

tout de leurs prédications. Le laboureur, voulant consacrer son fils au cloître, lui fait donner une éducation conforme aux idées qu'il a reçues de ces hommes qu'il admirait. Cette éducation absurde, et la fausse méthode d'enseignement que Gerundio adopte dans la suite d'après les mauvais exemples et les mauvais conseils, le placent enfin au rang des prédicateurs à la mode. C'est alors que l'auteur fait sentir, de la manière la plus plaisante, et en même temps la plus instructive, tout le ridicule qu'il s'est proposé de combattre. Ce livre, amusant d'un bout à l'autre, où les caractères sont tracés de main de maître, et qui est toujours pétillant d'esprit, ne brille pas moins par l'érudition, que l'auteur sait placer très à propos dans la bouche d'un des supérieurs de frère Gerundio, qui cherche en vain à le retirer du chemin où l'égare son ignorance. Dans le cours de l'ouvrage, le père Isla n'oublie pas de lancer des traits contre la philosophie qui commençait à être de mode en France et en Angleterre. Il est cependant assez juste pour ne pas confondre la véritable philosophie avec celle qui n'est souvent que le voile de l'impiété ou de la prévention. Ce livre ne pouvait manquer de susciter au père Isla de puissants ennemis. Il eut beau s'y cacher sous le nom supposé de François de Lohon y Salagar : il fut reconnu, et les moines de tous les ordres et de toutes les couleurs se déchaînèrent contre son ouvrage, qu'ils parvinrent à faire mettre à l'*Index*; mais, malgré tous leurs efforts, ils ne purent le faire disparaître des bibliothèques des gens de goût, et il fut enfin réimprimé à Madrid, en 1804. Baretti en avait déjà publié, à Londres, une traduction anglaise (2 vol. in-8°) : on en a donné une autre en allemand

(Voy. BERTUCH dans la *Biographie des Hommes vivants*), augmentée de prétendus bons mots contre les catholiques. Le père Isla, se livrant toujours à ses travaux littéraires, publia ensuite : III. *Compendio de la Historia de España*, Madrid, 1796, 2 vol. in-8°. C'est une traduction du français (Voy. DUCHESNE, tom. XII, pag. 112). Le texte espagnol, ainsi que l'original, est en vers rimés; le père Isla a enrichi sa traduction de notes très savantes, dans lesquelles il relève quelques erreurs où le jésuite Duchesne est tombé, et notamment lorsqu'il parle des souverains de la Navarre et du règne de Ferdinand et Isabelle. IV. Un autre ouvrage qui fit beaucoup d'honneur au père Isla, c'est son *Gil-Blas de Santillana buelto à su patria* (Gilblas rendu à sa patrie par un Espagnol ami de sa nation). Cet ouvrage, que l'auteur acheva en Italie, en 1781, ne parut à Madrid qu'en 1805, 5 vol. in-12. Si l'on en croit le père Isla, *Gil-Blas* aurait été réellement composé en espagnol, par un anonyme, en 1635, et sous le ministère du duc d'Olivera. L'ouvrage fut dénoncé au gouvernement d'alors, qui en défendit l'impression et en saisit le manuscrit. L'auteur, ayant en le temps d'en tirer une copie, se sauva en France pour éviter les poursuites du ministre, et y mourut vers 1640. On ajoute que le hasard ayant ensuite fait tomber cette copie entre les mains de Le Sage, il en composa son roman, qu'il rendit plus étendu que dans l'original, ainsi qu'il l'avait fait de son *Diable boiteux*, imité d'Herrera. Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'on voit encore à l'Escurial le manuscrit original, qui, par la date, le style, et même l'écriture de ce temps là, ne peut pas être une traduction du roman de Le Sage, publié près d'un siècle après cette époque.

Ma, le lecteur impartial ne s'étonner de trouver dans français (excepté les personnes) il lui a plu d'habiller à la » une image si parfaite des du cabinet de Madrid, des incour, des mœurs intérieures sages; d'y voir surtout ce colonial, dont résultent des taffrappants et si vrais, et tout giné et exécuté par un étranger, a jamais été sur les lieux (1). ge du père Isla fit beaucoup de Espagne, où *Gil-Blas* est connue une propriété nationale. as *familiares*, Madrid, 1790, in-12. C'est une correspondance l'auteur avec sa sœur et son re, Ben. F. de Ayala. On en plusieurs, dont on a fait un avec la traduction française et avec le titre de *Correspondance espagnole*, Paris, Barrois, 1 vol. in-8°. Lors de l'expulsion des jésuites, le père Isla fixa sa à Bologne en Italie, où il en décembre 1783 (2), restant pour ses talents que pour et sa bienfaisance. B—s. (DE L'). Voy. DELISLE. EL, fils d'Abraham et d'Agar, l'an 1906 avant J.-C. Sara, l'Abraham, se voyant hors l'avoir des enfants, engamari à prendre pour femme un rang, Agar, esclave égyptien d'obtenir par ce moyen nombreuse postérité que le Seigneur avait promise. Agar, devenue, mérita par sa hauteur d'atice. Ne pouvant supporter

la peine que Sara lui infligea, elle s'enfuit dans le désert. L'ange du Seigneur lui apparut, et lui ordonna de s'en retourner vers sa maîtresse, et il ajouta : « Vous enfanterez un fils que » vous appellerez Ismaël, parce que » le Seigneur a entendu vos cris et a » été touché de votre affliction. Ce sera » un homme fier et sauvage. Il lèvera » la main contre tous, et tous la lèveront contre lui; il dressera ses pavillons à la vue de tous ses frères, » sans qu'ils osent l'en empêcher. » Agar retourna dans la vallée de Mambré, où demeurait Abraham, et y mit au monde Ism.ël. Abraham avait alors quatre-vingt-six ans. Ismaël fut circoncis treize ans après. La naissance d'Isaac changea sa situation : Ismaël fut chassé avec sa mère de la maison paternelle, parce qu'il persécutait son frère, dit l'apôtre S. Paul, et parce qu'il ne pouvait être héritier avec le fils de l'épouse légitime. Abraham leur donna un pain et un vase plein d'eau (expressions usitées dans l'Écriture pour marquer ce qui est nécessaire à la vie). Cette petite provision épuisée, ils seraient morts l'un et l'autre dans le désert, si l'ange du Seigneur ne leur eût indiqué un puits où ils se désaltèrent. Ismaël fixa son séjour dans les environs de Béersabée. Il devint fort habile à tirer de l'arc; et sa mère lui fit épouser une femme de son pays. Il vécut cent trente-sept ans, et mourut l'an 1768 avant J.-C. La promesse que le Seigneur avait si souvent faite, de le rendre chef d'un grand peuple, s'accomplit en lui. Il laissa un grand nombre de fils et de petits-fils, dont la *Genèse* a conservé le dénombrement. Le savant Bochart les regarde comme la tige de plusieurs nations orientales. Ismaël est considéré par les Arabes comme leur père et l'auteur de leur langue, quoique

sur le sujet du *Rachelier de Salamanque*, on s'aperçoit aisément que tous ces noms sont français, et que ce roman émane par le fond, du *Diable boiteux* de l'abbé.

», comme le dit Feller, le 2 novembre

leur première origine (suivant la plupart des interprètes) vienne de Jectan, fils de Héber. La conformité de nom entre islamisme et ismaélisme a fait que plusieurs docteurs mahométans ont confondu ces deux choses, et ont soutenu que la religion enseignée par Mahomet à ses sectateurs, n'est autre que celle qu'Ismaël avait autrefois prêchée aux Arabes. L—s—E.

ISMAEL (CHAN), fondateur de la célèbre dynastie des sofys de Perse, était fils de Hhaider, fils de Djouneid, et descendait de Mouça, le 7^e. des 12 imâm des Chyites; c'est à tort que l'on attribue communément la fondation de la dynastie des sofys au cheykh Séfy-Eddyn, un de ses ancêtres (*Foy. SÉFY*); il faut avouer, au reste, que la réputation de sainteté dont jouissait celui-ci influa puissamment sur l'élévation de ses descendants, qu'ils durent surtout aux avantages que Séfy remporta sur les princes de la dynastie du Mouton-Blanc, ennemis déclarés de sa famille. Châh Ismaël naquit le 25^e. du mois de redjeb de l'an 892 de l'hég. (mardi 17 juillet 1487). L'année suivante, il perdit son père Hhaider, d'où la dynastie des Ssofy a tiré le surnom de *Hhaideri*, c'est-à-dire Léonine (*hhaider* signifie lion en arabe). Châh Ismaël passa ses premières années dans le Chyrvân, et parut sur la scène du monde avant l'âge de quinze ans, en l'an 907 (1501-2). Il avait déjà rassemblé deux mille hommes, la plupart Courtchy, avec lesquels il défait Elvand Beyg, prince de la dynastie du Mouton-Blanc. Dès ce moment, il fit battre monnaie, et réciter le khouthbah (ou prône) en son nom dans le nord de la Perse. En 908, il dirigea son étendard victorieux contre Ala-ed-Daulah, et chassa de Taourys, Elvand, qui s'était réfugié dans cette ville. Il déclara aussitôt

la guerre à solthan Mourâd-le gouverneur de l'Irac et du Farsis, qui fut mis en fuite et périt en (1503-4). L'année suivante, il envoya une armée à Recht dans le Guyan où il leva des contributions considérables. En 912 (1506-7) le Kerdistan se rangea sous son obéissance. Ala-ed-Daulah fut déposé, et le Ilbekir conquis en 913. L'année suivante, Bagdad lui ouvrit ses portes, et il se vit maître de l'Irac Arabe et ensuite du Khorâsan, par la mort du chef des Uzbeks, tué dans un combat. Le vainqueur satisfait retourna à Comm, alors capitale de ses états, où il revêtit une robe de soie blanche d'or. Une seconde invasion dans le Chyrvân lui procura en 915 (1509-10) la conquête de cette province. Les tentatives de Châh Ismaël sur la Mésopotamie (la Transoxane), gouvernée souverainement alors par Myr-Najem, ne réussirent qu'en 918, Jalo et surtout inquiet des progrès du nouveau monarque, Sélym fonda ses conquêtes les plus voisines de l'empire ottoman, lui livra une bataille sanglante, et le défait dans la plaine de Tchaldéraun, le 1^{er}. redjeb 920 (août 1514). Le vaincu fut versé dans le Taourys, et perdit Taourys et une grande partie de ses provinces occidentales. Cette déroute fit une impression profonde sur l'âme du malheureux Ismaël, que depuis cette époque on ne vit jamais sourire. Le manque de vivre le débarrassa de son ennemi, qui dirigea ensuite toute son attention sur l'Égypte. Le monarque persan tira quelques dédommagements du côté de la mer Caspienne et du Nord. Les gouverneurs du Mazandéran et du Guyan se rangèrent sous son obéissance en 925 (1519). Le Gurdj suivit l'exemple du Guyan. Ce prince commençait à jouir de la tranqui-

trait même aux plaisirs, lorsqu'une maladie occasionnée par les fatigues de la chasse (et peut-être par le malincolie), le détermina à pour son séjour éternel le paradis de l'éternelle félicité (c'est-à-dire Châh Ismaël mourut), le 5 ch 950 de l'hég. (lundi 9 mai, âgé de trente-huit années lorsqu'il mourut), après un règne de vingt-quatre ans son corps fut inhumé à Ard-wyl sous un dôme et illuminé dans un mausolée des Il passa quatre fils, savoir : Iodhaffér châh Thahmâsp Behchâh, qui lui succéda; Aboul-el-cas Myrzâ, qui fut gouverneur de Chervân; Aboul Nassr Sam et Aboul-Fathâh Behram. Le règne de Châh Ismaël est encore très-estimé parmi les Persans, qui le regardent comme fondateur, non seulement d'une brillante dynastie (ABBAS III), mais encore d'une religion nationale; voilà pourquoi ils le regardent aussi comme un saint, et font un pèlerinage à son tombeau. On le considère, comme le général Mal-*History of Persia*, tom. 1. p. 101. Le Châh Ismaël était un homme d'un grand courage et de génie, qui sut gouverner avec adresse et activité des circonstances malheureuses où se trouvaient le royaume de Perse. Placées avant la publication de cet ouvrage que nous devons citer, l'auteur de cet article inséré dans le x^e. volume de sa 2^e édition des *Voyages de Sin*, in 8^{vo}, une vie de Châh Ismaël, composée d'après le *Toh-hemy*, et le *Loubb ethkhtewary*. L.—s.

AEI. II, roi de Perse, le second des trois fils que Châh Thahmâsp eut de son mariage, était en prison à la mort

de son père, et en fut tiré pour monter sur le trône, son frère Hlaider Myrza ayant été massacré en 984 (1576). Son règne, pour être court, n'en coûta pas moins de sang à la Perse. Ce monstre avait débuté par le meurtre de tous les parents et amis de son jeune frère Hlaider qui lui avait disputé l'empire, et par la mort de tous ceux qui avaient engagé son père à le tenir captif. Après ces exécutions sanglantes, il choisit des victimes parmi les hommes qui lui donnaient quelque ombre. Il allait priver la Perse d'un prince encore enfant, mais qui était destiné à la porter au plus haut degré de splendeur et à figurer lui-même parmi les plus illustres potentats du monde, quand la mort qui le surprit, sauva en même temps la vie au jeune Abbâs (F. ABBAS I). Suivant les uns, Ismaël fut empoisonné dans le vin de l'opium; suivant d'autres, l'excessive quantité qu'il prit de cette drogue, et d'une autre préparation encore plus enivrante nommée *filâoun*, le fit périr chez un confiseur, dont il avait fait son compagnon de courses nocturnes et de débauches. Au reste, les grands et le peuple furent tellement ravis de se voir délivrés d'un tyran aussi abhorré, qu'ils ne firent aucune enquête sur la véritable cause de cet événement, qui eut lieu le 15 de ramadhan 985 (20 déc. 1577). Il eut pour successeur Mohammed Myrzâ, fils, comme lui, de Châh Thahmâsp. L.—s.

ISOCRATE, l'un des dix grands orateurs attiques, naquit quatre cent trente-six ans avant J.-C. Théodore, son père, qui faisait un commerce lucratif d'instruments de musique, n'épargna rien pour son éducation. A cette époque, l'art de la rhétorique, né en Sicile, venait d'être apporté dans Athènes et dans le reste de la

Grèce par quelques sophistes célèbres. Isocrate eut pour maîtres, Gorgias, qui était alors au premier rang des rhéteurs; Prodicus, dont le bel apologue d'Hercule entre le vice et la vertu a immortalisé la mémoire; Théramène que sa versatilité fit surnommer *Cothurne*, et qui, plus tard, condamné à mort par les trente tyrans, dont il était le collègue sans vouloir être leur complice, ne trouva de défense que dans le zèle et la reconnaissance courageuse de son jeune disciple. Isocrate eut bientôt surpassé ses maîtres; mais quand il voulut appliquer ses talents à l'administration, et entrer dans la carrière politique, vers laquelle ses études de sa jeunesse avaient été dirigées, il se vit forcé d'abandonner ce projet, et de renoncer à la gloire qu'il ambitionnait, celle d'être un jour compté parmi les grands hommes d'état de son pays. Une timidité naturelle dont, malgré tous ses efforts, il ne put triompher, et la faiblesse de sa voix, ne lui permirent point de monter à la tribune et de parler dans les assemblées du peuple. Il ne se consola jamais de ce malheur. Dans le temps de sa plus grande gloire, il disait : « J'enseigne la rhétorique » pour dix mines; mais à qui m'enseignerait le moyen d'être hardi et » d'avoir une belle voix, je donnerais » dix mille drachmes. » Et composant, à 94 ans, le bel exorde de son Panathénaique, il écrivait cette phrase chagrine : « Je suis tellement dépourvu » des deux qualités qui, parmi nous, » ont le plus d'influence, l'organe et » la hardiesse, que je ne sache pas » qu'elles manquent à personne au- » tant qu'à moi. Ma condition est en- » core plus humiliante que celle des » débiteurs de l'Etat; car ils ont l'es- » poir de s'acquitter; mais moi, ja- » mais je ne changerai la nature. » Au

reste, il n'était pas toujours timide. Nous avons déjà remarqué qu'il eut le courage de vouloir défendre Thémistocle; et quelques années après il le lendemain de la mort de Socrate se montra seul en habits de deuil quand les disciples même du philosophe se cachaient ou prenaient fuite. Ne pouvant faire de ses talens oratoires l'usage pour lequel il avait voulu les acquérir, Isocrate songea moins à en tirer parti pour sa fortune. Il composa des plaidoyers pour ceux qui n'étaient pas en état de composer eux-mêmes; il ouvrit ensuite une école d'éloquence, qui tarda pas à être fréquentée par les jeunes Grecs qui se destinaient aux lettres ou à la politique. Ephorus, Théopompe, Isée, Timothée, Phocion, Xénophon, furent ses disciples. On en connaît bien d'autres; mais leurs noms sont devenus presque tous plus ou moins obscurs; d'autres sont incertains, et il serait inutile de les rappeler ici. Nous observerons seulement, pour donner quelque idée du grand nombre d'auditeurs qui accouraient à ses leçons, qu'Émippus avait composé sur les disciples d'Isocrate un ouvrage en plusieurs livres; et Cicéron a dit quelque part, que la maison d'Isocrate était un gymnase, un atelier de paroles, ouvert à toute la Grèce, et que de cette école, comme du cheval de Troie, était sortie une foule de héros. Isocrate ajoutait à ses leçons l'exemple de ses écrits, exemple, toutefois, qu'il eût été dangereux de suivre de trop près. Il composa des discours sur de grands objets politiques, sur les intérêts les plus pressants de la Grèce, sur des questions de morale; quelquefois l'imitation des sophistes ses contemporains, sur des sujets frivoles et de pure rhétorique. N'ayant point en vue

tribune publique, et ne que pour la lecture attentet, il s'attacha surtout à n style une exactitude ri- et à chaque mot la plus propriété; à disposer synt ses périodes; à éviter le es voyelles, et tout ce qui r l'oreille. Pour polir à ce ouvrages, il lui fallait un dérabie. Son Panégyrique, e, lui coûta, dit-on, dix ères de travail. Cette per- thoriquement acquise, est or des défauts très grands ème a proivits: le manque chaleur et d'entraînement; ionie constante, et trop affaiblissement des idées, pe une surabondance de s seulement pour remplir es périodes, et en égaliser e et la cadence. Chez un si sensible que les Grecs à du langage, les produc- crate durent avoir un suc- jeux. Nous avons, dans es de plusieurs sophistes, ips nous a conservés, la 'ils ont admiré souvent des ns dont un arrangement de paroles sonores faisait ite. Qu'on juge de l'enthou- e lequel ils accueillirent les 'un écrivain qui joignait à onie merveilleuse et enchan- s principes les plus sages, s plus saines et les plus mo- quel, en un mot, ce serait grande injustice, que de ne maître qu'il vaut encore le fonds que par la forme. lui fit beaucoup d'ennemis; es-ses qui croissaient chaque diminuèrent pas le nombre. arns, qui tous étaient admis ut à ses leçons, auraient dû

lui pardonner une fortune qui leur coûtait si peu; mais ce peuple était jaloux par caractère, et ne voyait ja- mais sans chagrin et sans une secrète inquiétude, un citoyen se distinguer par des talents supérieurs ou par l'éclat de l'opulence. On reprochait à Iso- crate de faire payer ses leçons un prix excessif: ce prix était, pour les étran- gers, de mille drachmes, ou neuf cents francs, plus ou moins; ce qui assurément n'est pas excessif. On l'accusait d'avoir avec les souverains des rela- tions intéressées, comme avec Nico- clès, roi de Chypre, qui lui donna 20 talents (plus de 100 mille francs) pour un discours; ou des relations suspectes, comme avec Philippe de Macédoine, auquel il écrivait fréquemment, qu'il préconisait sans cesse, et dont il servait manifestement la politique. Isocrate a, dans plusieurs de ses ouvrages, ré- pondu à ces reproches. Toutefois on ne peut s'empêcher de croire que sa conduite avec Philippe fut au moins imprudente et légère. Mais il prouva, d'une manière héroïque, que ses in- tentions avaient toujours été pures, et qu'il avait sincèrement aimé son pays. Après cette funeste bataille de Cléono- née, qui assura la domination de Phi- lippe, il eut le courage de ne pas vou- loir survivre à la liberté publique, et il aimait mieux se laisser mourir de faim que de voir Athènes asservie aux Macédoniens: il avait alors quatre- vingt-dix-neuf ans. Il nous reste de ce grand écrivain dix lettres et vingt et un discours. Le premier est adres- sé à Démosthène: c'est un recueil de maximes détachées que les meilleurs critiques attribuent à un Isocrate d'A- pollonie, dont Suidas et Harpocraton nous ont conservé la mémoire, et qui fut disciple et successeur de l'orateur. On a élevé des doutes encore plus fondés sur l'authenticité de la dixième

lettre, qui n'est visiblement qu'une composition scholastique, mise par quelque sophiste sous l'abri d'un grand nom. Il est peu d'auteurs anciens qui aient eu, aussi souvent que celui-ci, l'honneur d'être réimprimés, parce qu'il en est peu qui soient aussi véritablement classiques, aussi propres à être mis dans les mains des élèves. Ce serait allonger cet article de détails fort inutiles, que de vouloir donner une nomenclature un peu exacte de cette foule d'éditions. Il nous suffira d'indiquer la première, donnée à Milan en 1493, par Démétrius Chalcondyle; celle de Jér. Wolf (1590); celle de H. Estienne (1593), à laquelle sept savantes dissertations ajoutent de l'intérêt; celle de Battie (1749), qui est utile et le serait davantage s'il s'était servi avec plus de critique des manuscrits d'Angleterre, dont il rapporte les variantes; celle de l'abbé Auger (1782), qui a collationné un grand nombre de manuscrits, et a corrigé le texte en quelques endroits avec assez de bonheur (1); celle de M. Lange, professeur de philosophie à Halle (1803), qui s'est aidé de deux manuscrits, et a sur tous ses devanciers l'avantage de la correction; enfin celle du docteur Coray (1807), le meilleur éditeur et le plus excellent interprète qu'Isocrate ait eu jusqu'ici. Le *Panegyrique* a été donné séparément par Morus (1803), et ses notes sont très bonnes pour l'interprétation: tout récemment ce même discours a été publié à l'usage de nos écoles par M. Longueville; et un excellent juge, M. Letronne, a, dans le *Journal des*

(1) Dans l'article de l'abbé Auvoy, on a oublié de parler de cette édition d'Isocrate, de celle de Lottin, de celle de Démasthène, dont il n'a pu être qu'un volume, et de son recueil de discours choisis des orateurs grecs: ce sont pourtant, à vrai dire, les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, qui lui ont, malgré leurs énormes défauts, donné un rang parmi les savants, et qui seuls pourront faire vivre son nom.

savants, annoncé ce travail par M. Mustoxydi, savant Corfiot un bonheur assez rare: il a dans deux manuscrits d'Italie cours sur l'*Echange*, plus élevés dans les éditions, et l'a fait imprimer en 1812 avec cette addition, qui a plus de 80 pages. Les manuscrits offrent bien rarement aujourd'hui si belles découvertes. Le travail de M. Mustoxydi a reparu en 1815 sous les soins de M. Orelli de Zurich. Anger, que nous avons nommé les éditeurs d'Isocrate, ne s'est contenté de nous donner son travail, il en a publié une traduction française complète, Paris, 1781, 5 volumes. Elle n'est pas bonne assurément: c'est la seule que nous ayons. Le *Discours à Démosthène* a été traduit par Regnier Desmarais. L'*Eloge d'Hélène*, par Giry, est une espèce de déclamation un peu de nos plus habiles hellénistes. M. G., a fait, il y a quelques années, un *Eloge de Balaïs*, par amusement et badinage, une belle imitation. L'*Eloge de Balaïs* est une autre composition de même genre que Duryer a mise en français en 1640. L'*Eloge d'Evagoras*, de *Cypré*, se trouve en français dans le *Parallèle des anciens et des modernes*, par Perrault, Amsterdam, 1674. Le 1^{er} volume des *Vies des orateurs Grecs*, par M. de La Harpe, est tout entier consacré à Isocrate: on y trouve une introduction développée sur la vie, les ouvrages, l'éloquence d'Isocrate, avec la traduction du *Nicooclès*, du *Panegyrique d'Athènes*, et du *Platone contre Euthyphros*: on ne sait à quel Bréquigny l'appelle Euthyphros: sait-il donc aussi les jardins pour les jardins d'Alcibiades? On ne doit pas de défigurer un nom pour le ciser, est ridicule. B

- ZADÉ, était prédicateur ottomane en 1750, et iman née de Ste.-Sophie. Cachant l'extérieur simple et austère d'un démesurée, il fut le instigateur de la sédition oua Khalil fut le chef appelé ISPIRI. Inspiri-Zadé, animé de secrète contre le muphti le sultan lui-même, oublia faveurs qu'il en avait reçues se souvint que du refus essayé pour une des deux cadileschiers. Dans son ressi il alla trouver les rebelles, dans leurs criminels deséviné jusqu'aux scrupules n'avaient avoir; et après avoir feint caché de la sédition, dès qu'il fut impossible à éteindre, il se présenta lui-même devant Achmet et lui imposa la loi de sa déposition moyen de conciliation. L'ambitieux iman le sauva de la suite extérieure témoignait l'excès qu'il avait conseillé; mais confondu dans le châtiement des rebelles, dont il était plus complice. Patrona-Khalil fut nommé ZADÉ fut récompensé; il eut la révolution de 1750; en recueillit les fruits. Le sultan ne crut que payer sa fidélité en le faisant mourir. Tel fut l'odieux Inspiri-iman des princes se trompent en répandant les grâces : histoire à faire justice du sultan.

J. Foy. JACOB.

J. (MICHEL, D^r), historien, r. siele a Dokkum, dans la nonça dès son enfance d'he-
positions pour les lettres. Il
nières études à Amersfoort,
nce d'après laquelle Valère
présumé qu'il était originaire

de cette ville; et il alla étudier à l'université de Louvain, reçut les ordres sacrés, et, de retour dans sa patrie, combattit les opinions de Luther par de fréquentes prédications. Les succès des réformateurs l'obligèrent à se retirer à Cologne, et ensuite à Hambourg, où il partagea son temps entre les devoirs du ministère et la rédaction d'ouvrages dans lesquels la révolution des Pays-Bas est présentée sous un jour peu favorable. Isselt mourut dans un couvent près de cette ville, le 17 octobre 1597, dans un âge peu avancé. On a de lui : I. *Historiæ belli Coloniensis libri II*, Cologne, 1584, in-8°; avec des additions, ibid., 1586, in-8°. Arnold Meshov en a donné, en 1620, une troisième édition, plus ample que les deux premières; mais il a retranché la préface d'Isselt, qui mérite d'être lue. Ce livre, dit Lenglet Dufresnoy, est curieux et peu commun. C'est l'histoire du célèbre Truchès, archevêque de Cologne, qui changea de religion, et eut pour successeur le prince Ernest de Bavière. II. *Historia rerum memorabilium in Belgio sub Philippo II, Hisp. rege, ab anno 1566 usque ad ann. 1585*, ibid., in-8°. Cet ouvrage fait suite à l'*Histoire universelle* de Laur. Surin, et s'arrête à la prise d'Anvers par les gueux. III. *Mercurius gallo-belgicus, seu Historia rerum memorabilium ab anno 1586 usque ad ann. 1594*, Francfort, 1596, in-8°. Isselt publia ces annales sous le nom de M. Janssonius Doocomensis; elles ont été continuées par Gasp. Ens et J.-Phil. Abelin. (Voy. Ens.) IV. Il a traduit de l'espagnol en latin plusieurs *opuscules ascétiques* du père Louis de Grenade, et de l'italien, les *Sermons* de Corn. Musso, évêque de Bitonto, qu'il a fait précéder d'une Vie de cet illustre prélat. W—s.

ISTHIVANFIUS (NICOLAS), noble Hongrois, après avoir fait ses études avec succès dans sa patrie, fut envoyé par ses parents en Italie, où il fréquenta, pendant plusieurs années, les leçons des professeurs les plus distingués des universités de Pavie et de Bologne. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des langues anciennes et modernes; et il vint à bout de les parler presque toutes avec facilité. Il fit ensuite ses premières armes sous le fameux comte de Zrin, et signala sa valeur dans plusieurs occasions. Il reçut de nombreux témoignages d'estime de l'empereur Maximilien II, et fut honoré de la confiance particulière de son fils Rodolphe, roi de Hongrie. Ce prince le chargea de négocier la paix avec ses Turcs, voisins toujours redoutables, même après des revers; et il s'acquitta de cette commission avec autant de prudence que d'habileté. Isthvanfius obtint, en récompense de ses longs services, la place de vice-palatin de Hongrie; et il sembla, en l'acceptant, avoir renouvelé l'engagement de se dévouer tout entier au bien public. Sur la fin de sa vie, il entreprit d'écrire l'histoire des événements qui s'étaient passés de son temps, et auxquels il avait eu une part qui le rendait plus propre que personne à l'exécution de ce projet. Il n'avait pas terminé cet important ouvrage, lorsque, se rendant à Presbourg pour assister au couronnement de Mathias II en 1608, il fut attaqué d'une paralysie du côté droit, qui le priva entièrement de la faculté d'écrire; il se contenta d'en dicter sommairement les quatre derniers livres à un secrétaire, et mourut octogénaire le 1^{er} avril 1615. Il légua son manuscrit au cardinal Pierre Pázmán, son ami, archevêque de

Gran, qui le fit imprimer sous le titre: *Historiarum de rebus raris libri xxxiv ab an. Math. Corvinus rex Hung. tus est, ad Mathiam usque* logne, 1622, in-fol.; réimprimé sans l'autorisation dans la même et 1685, avec une continuation médiocre du P. Ketteler, 1606, où se terminait l'ouvrage d'Isthvanfius, jusqu'à 1718 (1724, in-fol.), et enfin à Vienne, 1724, in-fol. Cette histoire est remarquable par l'exactitude des faits, les détails et la clarté du style d'Isthvanfius, par Thobias évêque de Presbourg, et par Fr. Köllar dans son ouvrage à Lambécus; et elle a des notes dans le *Memorum scriptis notorum rary*, 1756 (2^e part., suiv.)

ITTIG ou ITTIGIUS, savant et laborieux théologien, né à Leipzig, le 1645, était fils de Jean I, professeur de physique à cette ville. Après avoir fait ses études, il alla passer de Rostock, d'où il revint prendre ses degrés en 1670; il alla ensuite étudier à Strasbourg, et, son cours terminé, se rendit à Dresde pour y être reçu docteur. Ses parents, et ceux de sa femme, dont il surveillait les ordres; mais il céda à leurs instances, et reçut l'ordination en 1671. Il fut puisivement aux premières études clésiastiques: il fut créé professeur extraordinaire de philosophie, et demanda, l'année suivante, la chaire de professeur ordinaire, et remplit avec autant de zèle que de succès. Sa santé avait touj

il souffrit, les quatre der-
 res de sa vie, de grandes
 e la pierre, et mourut à
 7 avril 1710, à l'âge d'en-
 nte-sept ans. Ittig est au-
 grand nombre d'ouvrages;
 a donné une liste très éten-
 u'elle ne comprenne pas
 ut écrits en allemand. Nous
 erons à indiquer ici les
 : I. *Dissertationes tres de
 ncendiis*, Leipzig, 1666,
 s reproduisit sous ce titre :
*mes academicæ de mon-
 diis*, ib., 1671, in-8°. II.
*z patrum apostolicorum
 na*, Leipzig, 1699, in-8°.
 ve les Lettres de S. Clé-
 aux Corinthiens, celles
 ce et de S. Polycarpe, et
 pusules et fragments de
 l'Alexandrie, le tout gr.
 ni de notes et précédé d'une
 ertation *De Patribus apos-
 I. De heresiarchis ævi
 et apostolico proximi*, ib.,
 1°. C'est une seconde édi-
 u appendix. IV. *Exercita-
 o-theologica de Gul. Pos-
 1704, in-4°*. V. *Historia
 n nationalium à reforma-
 id habitantium*, ib., 1705,
 volume, le seul qui ait été
 ntient seulement l'histoire
 premiers synodes : ceux de
 Poitiers, d'Orléans et de
*De bibliothecis et catenis
 variisque veterum scrip-
 tasticorum collectioni-
 tus*, ib., 1707, in-8°, de
 lle pages : ouvrage curieux
 me une bibliographie rai-
 toutes les collections plus
 complètes, au nombre de
 rze, des ouvrages des SS.
 vrent parus jusqu'alors, et de
 ut autres collections d'opus-

cules d'historiens ou d'écrivains ecclé-
 siastiques que l'on n'a pas coutume
 de mettre au nombre des SS. Pères.
 La table alphabétique, mise à la fin
 du volume, contient les noms d'en-
 ron 1950 auteurs différents. VII. *His-
 toriæ ecclesiasticæ primi à Christo
 nato sæculi selecta capita*, ib., 1709;
 — *secundi sæculi*, ib., 1711, 2 vol.
 in-4°. VIII. *Schediasma de aucto-
 ribus qui de scriptoribus ecclesiasti-
 cis egerunt*, ib., 1711, in-8°. IX.
*Historia concilii Nicæni observationi-
 bus maximè recentiorum scriptor.
 illustrata*, ib., 1712, in-4°. Ces deux
 derniers ouvrages ont été publiés par
 Christ. Ludovici, neveu de l'auteur.
 On doit encore à Ittig une édition gr.
 et lat. des œuvres de Josèphe, avec de
 savants prolégomènes, Cologne (Leip-
 zig), 1691, in-fol. ; et enfin, il a coo-
 péré, plusieurs années, à la rédaction
 des *Acta eruditor. Lipsiens.*, dont les
 auteurs lui ont payé un juste tribut
 d'éloges (mois de mai 1710). On peut
 consulter pour plus de détails : *De
 vitâ, obitu, scriptisque Th. Itigii
 epistolica dissertatio* à Jo. Fred.
 Kernio, Leipzig, 1710, in-4°, et
 les *Mémoires* de Nicéron, tom. xxix,
 W—s.

IVAN. Voyez IWAN.

IVANÉ I, était prince Géorgien, fi's
 de Libarid, de la race des Orpélians.
 Les princes de cette famille possédaient
 toute la partie méridionale de la Géor-
 gie et résidaient dans la ville de Schau-
 schvilde, qui passait pour la plus an-
 cienne du pays. Leur puissance éga-
 lit presque celle des rois. Après l'as-
 sassinat de son père, Ivané se mit au
 service de l'empereur Isaac Comnène,
 qui lui donna, en 1057, le gouverne-
 ment des provinces d'Haschdean et
 d'Arschamouni, sur la rive orientale
 de l'Euphrate, avec le commandement
 de toutes les troupes chargées de dé-

fendre la frontière de l'empire de ce côté : il résidait dans un bourg appelé Eriza. Ce général voulut profiter des troubles qui déchiraient l'état, pour rendre indépendant son gouvernement, et en former une souveraineté considérable, en faisant des conquêtes dans les provinces voisines. Après s'être emparé par trahison de quelques places, il voulut aussi se rendre le maître de la puissante ville de Garin ou Theodosiopolis (Arzroum). Mais le gouverneur, instruit de ses manœuvres perfides, refusa de le laisser entrer, et implora le secours du gouverneur grec qui commandait à Ani, capitale de l'Arménie. Alors, Ivané se révolta ouvertement, et invoqua l'appui des Turks Seldjoukides, qui avaient déjà fait des invasions en Arménie. Ivané entra avec ses alliés dans les provinces de Chaldée et de Djaneth, et les guida lui-même dans toutes leurs courses, vers Trébisonde et Mélitène : cette dernière ville fut prise et pillée. Ivané rentra avec sa part de butin dans son gouvernement, où, après l'éloignement des Turks, il ne fut pas assez fort pour résister seul aux Grecs : il en fut chassé, et il se retira dans la Géorgie, où il fut remis en possession d'une partie de l'héritage de ses ancêtres. — IVANÉ II, son petit-fils, *shasalar* ou généralissime des armées de la Géorgie, sous le règne de David II, rendit à ce prince de très grands services dans ses guerres contre les Turks Seldjoukides. En l'an 1125, il les chassa de Teflis, la capitale du royaume, et contribua puissamment à la conquête de Davousch, de Gad, de Lorbi et d'Ani. Pour le récompenser, David lui céda la ville de Lochi et la province de Daschir, pour en jouir en fief, avec la faculté d'en transmettre la possession à ses descendants. Le général Or-

pelian servit avec la même fidélité le roi Démétrius II, successeur de David : en l'an 1128, il chassa les Turks de l'importante forteresse de Khnan, à l'extrémité méridionale de la Géorgie, sur les bords du Kour. Démétrius la lui céda bientôt après. Ivané y mourut fort avancé en âge. Son fils Sempad lui succéda. — IV, III, fils de Sempad, fut nommé connétable de Géorgie. En l'an 1131 le roi David III mourut, ne laissant pour héritier qu'un jeune enfant appelé Temna, dont il confia la tutelle à Ivané, qui devait en avoir soin, jusqu'à ce que l'enfant fût en âge de monter sur le trône ; George, frère de David, devait en attendant avoir le gouvernement de l'état. Cependant, peu de temps après, George ayant gagné le patriarche et la plupart des grands, voulut se faire couronner roi : il ne manquait que le consentement d'Ivané, dont il redoutait la puissance. Lui fit entendre, qu'en prenant l'autorité suprême il ne prétendait en aucune manière nuire aux intérêts de son vœu, auquel il promettait de rester fidèle jusqu'à la couronne lorsqu'il aurait atteint l'âge de majorité. Ivané y consentit et George fut sacré roi à Miskli, ville patriarcale de Géorgie. Bientôt après, le nouveau roi se mit à la tête de ses troupes pour entreprendre une expédition contre les Musulmans, et chassa de la plus grande partie de l'Arménie septentrionale. Ivané accompagna partout et eut la plus grande part à ses exploits. En l'an 1136 se trouva à la prise d'Ani, qui, quoiqu'autrefois par les Géorgiens, était depuis retombée au pouvoir des Musulmans. Ivané vainquit ensuite sous les murs de cette ville, Schaharmen, roi de Khelath, qui venait pour la reprendre à la tête de quatre-vingt mille combattants.

le l'Aderbaïdjan, qui d'un autre côté pour jûtes des Géorgiens, se sort dans les plaines de Gougarié : son armée détruite, et il fut réer presque seul. Tous succès rendirent Ivané puissant ; et George, toujours à cause des avoir faites à son frère, vint pour l'attacher on parti. George cepeu aimé des princes si, en l'an 1177, ils contre lui, avec l'intér sur le trône le jeune it déjà atteint l'âge viril : avec Ivané à Darbas, de Daschir, lui rappelés, et l'engagèrent à eux, pour détrôner remier bruit de la rés-s'était jeté dans Teflis, ét à soutenir un siège. s du Kartli, de Dchasschir, de Gaïan, et les ni, se réunirent sous les ané, et formèrent une n trente mille hommes. t vers Teflis, non pas le siège, mais avec le ager George à en sortir bataille sous ses murs ; ui n'était pas assez fort campagne, résolut de la guerre en longueur, coup sur l'inconstance : il fit seulement venir à prix d'argent, un se-mille hommes, comman-tain Khoubasar. Ce qu'il riva : les Géorgiens, en-longueur de la guerre, rent des propositions de ge, qui accueillit fort iers qui se présentèrent,

les combla d'honneurs, et leur promit les trésors et les possessions des Orpélians. Ivané se trouva bientôt réduit à ses seules forces : il fit porter tout ce qu'il avait de plus précieux dans la forteresse de Schamchvide, qui passait pour imprenable, et se retira, avec ses troupes et son pupille, dans la ville de Lorhi, dont il augmenta considérablement les fortifications. Il envoya ensuite son frère Libarid et ses deux fils, Ivané et Eli-goun, pour chercher des secours auprès des Musulmans de l'Aderbaïdjan. George, délivré de toute espèce de crainte, sortit alors de Teflis avec une puissante armée, prit le fort de Hesar, après vingt-cinq jours de siège, et vint ensuite camper devant Lorhi. La place fut serrée de fort près. Ivané, qui n'espérait aucune grâce de George, se défendit avec opiniâtreté ; il fut enfin réduit à la dernière extrémité : tous ceux qui lui étaient demeurés fidèles jusqu'alors, l'abandonnèrent, et s'enfuirent par-dessus les murs à la faveur de la nuit ; son pupille même l'abandonna. Ivané, resté presque seul, prêta l'oreille aux avis de quelques princes qui étaient dans le camp ennemi, et qui lui conseillaient de faire la paix avec George, en se confiant à sa générosité. Comme depuis la fuite de Temna, la guerre n'avait plus d'objet pour Ivané, il consentit à se soumettre à George, à condition qu'il n'aurait rien à souffrir ni dans sa personne, ni dans ses biens. George lui en fit le serment. Ivané, comptant sur cette parole, se rendit dans le camp de l'usurpateur, qui le traita d'abord avec égard : mais peu après, quand il eut fait venir tous les autres princes Orpélians, qui étaient en Géorgie, il viola son serment ; on chargea de fers Ivané, et on lui creva les yeux, on massacra le plus jeune de ses frères,

Khavthar, son fils Sempad, son neveu Zinan; tous les enfants mâles furent immolés; on n'épargna pas même les femmes: il n'échappa de toute la famille que Libarid et ses fils, qui étaient à la cour de l'atabek de l'Aderbaïdjan. George, pour détruire entièrement dans ses états le souvenir des Orpélians, fit anéantir tous les livres historiques et tous les monuments qui parlaient d'eux, aussi bien que tous les actes qui existaient dans les archives et dans les églises; leurs possessions furent partagées entre tous ceux qui avaient contribué à leur perte. S. M—N.

IVANÉ, prince arménien, attaché au service des rois de Georgie, était fils de Sarkis ou Sergius, descendant d'un Kourde, qui, plus d'un siècle avant lui, était venu se fixer à la cour des rois Pagratides de l'Albanie, où il avait embrassé le christianisme et reçu au baptême le nom de Sergius; il avait en même temps reçu en fief du prince arménien, la forteresse de Khoschorhni, située dans la partie occidentale de la Gougarie. La postérité de ce Sergius passa ensuite au service des Pagratides de Géorgie, quand ces princes se rendirent maîtres de l'Arménie septentrionale. Le père d'Ivané était l'un des plus vaillants et des plus habiles généraux du roi George III, qui lui donna, pour le récompenser, la ville de Lori et la plus grande partie des possessions des princes Orpélians, qui avaient été chassés, en 1177, de la Géorgie: il laissa deux fils qui, sous le règne de la reine Thamar, fille de George, occupèrent les plus hautes dignités de l'État. Zacharie, l'aîné, fut fait *shasalar* ou généralissime, et Ivané eut la charge d'*atabek*, ou de premier ministre. Les deux frères, toujours de concert dans toutes leurs en-

treprises, étaient réellement du royaume. En l'an 1181, mort de Sokman Schahai musulman de Khelath, furent agités par de grand Bektimour, un de ses ex vint à s'en rendre maître, et ser Saladin, qui voulait l son empire. Il fut soutenu usurpation par Schams-lawan, sultan des atabek: baïdjan. Bektimour attaqua Schahanshab, prince ar su de l'antique famille de néas, qui possédait plusieurs terres dans les pays de Sasoun près des sources de l'Araxe. Bektimour s'en empara, et accabla de vexations tous les chrétiens du pays. Cette tyrannie fut la guerre contre les Géorgiens et Ivané passèrent l'Araxe avec une grande armée, occupèrent nazerd, Ardjisch et les autres villes du royaume, puis vinrent sieger devant la capitale. Des combats qui se livrèrent sous de cette place, Ivané tomba val au fort de la mêlée, et ne put voir des ennemis. Ce combat força Zacharie d'entrer en avec les Musulmans pour délivrance de son frère. Le traité fut bientôt conclue; les deux princes contractèrent une alliance; Ivané put donner sa fille Timour en mariage à Mohammed, fils de Bektimour, qui était encore en vie. Ivané monta sur le trône en l'an 1182. Ce même traité, les Géorgiens obtinrent la liberté pour tous les chrétiens de la Géorgie de Daron. Les deux frères, en beaucoup d'autres lieux, leur zèle pour la foi chrétienne orthodoxe comme

arie et Ivané, originaires de , partageaient l'opinion de le ce pays , imbu depuis des erreurs d'Eutychès. out le cours de leur adminis- ils firent bâtir ou réparer nombre de monastères , et rnt tous leurs soins pour leurir l'Eglise arménienne provinces de la grande Ar- qu'ils possédaient en sief. En 2, ils convoquèrent à Lorhi concile , dans lequel on prit res importantes pour réta- discipline de l'Eglise , et pour les chrétiens et ranimer leur après , Zacharie et Ivané ent une nouvelle expédition roi de Khelath , fils de Bek- qui avait dû épouser la prin- am'ha , fille d'Ivané. A la ie nombreuse armée , ils att- la ville de Kars , qu'ils réu- a Géorgie , passèrent l'Araxes , t dans l'Aderbaïdjan , où ils out à feu et à sang ; ils se di- ensuite vers Khelath , prirent sur les bords du lac , et vin- per auprès de la première de s. Mohammed , qui en était le u , ayant appelé à son secours Arsian , prince seldjoukide m , leurs armées réunies vain- es Géorgiens , qui furent for- trer dans leur pays. Moham- assassiné peu après par Bal- qui tenta de s'emparer du , mais qui fut chassé bientôt r Malek-Alaouhad-Nodjem- prince de la race de Saladin , endit maître de Khelath , et tre de *schah Armen* , c'est-à- d'Arménie. La veuve de Mo- l devint ensuite la femme de laschraf , frère de Malek-A- , qui fut après lui roi de en l'an 1211. La reine Tha-

mar , dont la faveur avait élevé Zacha- rie et Ivané au haut degré de puis- sance qu'ils occupaient , était morte à cette époque ; son fils George IV leur accorda la même confiance et leur laissa tout le soin des affaires. En l'an 1209 , pour se venger des revers qu'ils avaient éprouvés devant Khé- lath , ils entreprirent une nouvelle expédition contre les Musulmans , passèrent l'Araxes avec une grande armée , entrèrent dans les états d'A- bou-Bekr , fils de Pahlawan , sulthan de l'Aderbaïdjan ; ils prirent d'abord Marand , où ils firent un très grand nombre de prisonniers , et pou- sèrent ensuite leurs conquêtes jusqu'à Ardabil , où ils renfermèrent tous les chefs et docteurs musulmans dans la principale mosquée , qu'ils livrèrent aux flammes : ils revinrent en Géor- gie avec un immense butin. En 1210 , Zacharie , attaqué d'une maladie dan- gereuse , se retira dans la ville de Lor- hi , sa résidence ordinaire , et y mourut l'année suivante. Ivané lui succé- da dans toutes ses fonctions , et joignit par conséquent le commandement des troupes à l'administration des affaires. Comme son frère n'avait laissé pour héritier qu'un enfant âgé de cinq ans , appelé Schahanschah , Ivané s'empara de la ville d'Ani , ancienne capitale de l'Arménie et de toutes les possessions de son frère , pour les gouverner jus- qu'à ce que son neveu , qu'il faisait élever dans sa maison avec ses en- fants , eût atteint sa majorité. Sous son administration particulière , la Géor- gie s'éleva au plus haut degré de splen- deur , et elle jouit de la plus profonde tranquillité jusqu'à l'an 1220. A la fin de cette année , un détachement de l'armée des Mongols , qui , sous les ordres de Djinghiz-Khan et de ses fils , avait fait la conquête de l'empire du Kharizm , s'approcha des frontières du

royaume : ce corps de troupes était commandé par Soubada Bahadour et Tchepeli-Nouwwan. Après avoir envahi l'Aderbaïdjan , ils passèrent l'Araxes , et ravagèrent l'Albanie et le Schirwan , jusqu'aux portes de Derbend. Au printemps de l'an 1221 , le roi George rassembla ses armées pour chasser ces étrangers de son royaume ; et il se mit en campagne , accompagné de son généralissime Ivané , et de Vahram , prince de Schamkhor , célèbre par sa valeur. Ils rencontrèrent un corps de Mongols , qu'ils battirent sous les murs de Khounan , forteresse située à l'extrémité du royaume , sur les bords du Cyrus. Fiers de ce succès , ils attaquèrent le gros de l'armée mongole , et éprouvèrent une déroute complète. Vahram seul vainquit le corps ennemi qui lui était opposé : le roi de Géorgie fut obligé de se réfugier dans les montagnes ; et Ivané , avec dix hommes seulement , se jeta dans la forteresse de Kheghi. Les Mongols , qui n'avaient point alors l'intention de s'emparer de la Géorgie , ne songèrent pas à profiter de leurs avantages : ils traversèrent les gorges qui conduisent du pays de Kakhét dans les plaines du Kaptchak ; ils n'osèrent prendre le chemin de Derbend , qui était beaucoup plus court , parce que ce défilé était occupé par les princes musulmans du Schirwan , et qu'ils étaient pressés d'aller rejoindre la grande armée mongole , campée à l'orient de la mer Caspienne. En traversant le Caucase , les Tartares vainquirent la puissante tribu des Huns de Kountchakh , ravagèrent son territoire , détruisirent ses habitations , et la forcèrent d'émigrer presque tout entière. Ces Huns envoyèrent alors à George et à Ivané des ambassadeurs , chargés de leur demander des terres

pour s'établir en Géorgie , et de les servir fidèlement. Ce tèrent leur prière. Les Huns rent ensuite aux Musulmardjah , qui leur en accordi difficulté. Ivané , irrité d'avaient trouvé si près de l'un asile , vint les attaque 1225 , dans leur nouvelle. Il échoua dans son entrepr dit la plus grande partie dats ; un grand nombre de restèrent prisonniers des qui les vendirent comme e Musulmans. Cette défaite vages des Tartares affligi ment le roi George , qu'il i gereusement malade , et r après. Sa sœur Rousoudan le trône au préjudice d'un fant qu'il avait eu d'une de bines. En 1224 , Ivané v vengeance de l'affront qu'il v , et il revint attaquer les de nouvelles forces : il fut reux cette fois ; ces barb vaincus à Vartanakert , sur l'Araxes. Le général géorgie cette occasion , tant de p qu'il put facilement se p moyens de racheter ses r reine Rousoudan eut pou même confiance que sa m frère ; et il continua de res des affaires. En 1225 , Djelal-eddin , qui avait re les Mongols la plus grand ses états , voulut se dédoi côté de l'Occident de ce perdu dans l'Orient ; le per qu'il soumit , fut l'atabek de Dakala , prince du F. passa de là dans le Khouzi tra jusqu'à Bagdad , où terreur : il n'entra cepend armes à la main dans cet crée ; il se laissa fléchir par

par les présents du khalife. Il mit son armée dans le Kourmpara d'Irbil, et en força n, Modhaffer-eddin-Kouk : reconnaître son vassal. Il sa marche vers l'Aderbaïd-ri Tauriz, et traita de même Modhaffer-eddin-Ouzbek, llawan. Enhardi par tous, il passa l'Araxes, soumit ans de Gandjah et de Bartra dans le Schirwan, où il ribut considérable de Fels de Feribourz, descendants princes persans du née kharizmienne s'avança filie de Derbend, où elle esghis. Djelal-eddin, ayant Cyrus, vers son confluent es, attaqua les princes de l'Arménie, défait Vahm'k'hor, et Avak, fils d'Iles murs de Pedchiny. Le alissime Ivané se mit alors outes les forces de la Géorrepousser ce conquérant ; à sa rencontre jusque dans de Garhni, auprès d'Esut mis dans une déroute malgré la valeur de ses elal-eddin, vainqueur, us obstacle, dans l'intévaume, conquit toute l'Ar-entrionale, s'empara de idence d'Ivané, et poussa jusqu'à Tellis, qu'il prit lusieurs des détachements son armée pénétrèrent : les Aïms. Dans tout le l'expédition ; Djelal-eddin uel persécuteur des chré- fit massacrer un grand en fit circonire de force autres, et brûla toutes les us les monastères qui se sur sa route. Ivané et la nulan furent forcés de se

réfugier dans les montagnes : ils ne purent rentrer dans leurs possessions, qu'après la retraite du sulthan du Kharizm, qui, chargé de butin, porta ses armes vers l'Arménie méridionale et la Mésopotamie, où il exerça les mêmes ravages. Il tenta plusieurs fois de prendre la forte ville de Khelath, possédée par Malek-Alaschraf, prince des Ayoubites; mais il fut repoussé par le gouverneur Housam-eddin, en l'an 1226 et 1227. Il s'en rendit enfin le maître en l'an 1230, après un très long siège ; il y prit Thamtha, fille d'Ivané et femme de Malek-Alaschraf, qu'il épousa malgré elle. Malek-Alaschraf revint bientôt avec des troupes qu'il amenait de Syrie, et qu'il joignit à celles de Kaikobad, sulthan de l'Asie mineure, et à celles de tous les petits princes de l'Arménie et de la Mésopotamie : ils vinrent tous ensemble attaquer Djelal-eddin, qui fut défait, obligé d'évacuer Khelath, et de se retirer dans l'Aderbaïdjan : ayant ensuite voulu entreprendre une nouvelle expédition dans les montagnes des Kourdes, il y fut vaincu et tué en l'an 1251. Après la défaite du sulthan de Kharizm, la princesse Thamtha se réfugia dans la Géorgie, auprès de son frère Ivané et de la reine Rousoudan. L'année suivante, en l'an 1251, le vieux prince Ivané, qui s'était remis en possession de ses états, mourut à Lorhi : il fut enterré à Beghendsahan, monastère qu'il avait fait bâtir. Son fils Avak lui succéda.

S. M—N.

IVES. Voy. YVES.

IVES (ИВОВАНН), voyageur anglais du XVIII^e siècle, était chirurgien de profession : il s'embarqua le 21 août 1754 à Spithead sur la flotte de l'amiral Watson, destinée pour les Indes orientales. Après avoir relâché à Madagascar, elle arriva le

10 octobre au fort St.-David, près de Goudelour. Ives fut témoin de tout ce qui se passa dans les Indes jusqu'à la mort de Watson en 1757. Cet événement et le dépérissement de sa santé l'engagèrent à quitter le service. Deux de ses compatriotes, qui avaient pris la même résolution, partirent avec lui de Calcutta, le 19 novembre 1757, abordèrent à Ceylan, à Gombrou, à Karék, petite île du golfe Persique, et entrèrent le 22 avril à Basra; ils en sortirent le 29 mai, remontèrent le Tigre jusqu'à Hillah, et continuèrent par terre leur route vers Bagdad. Ives profita de son séjour dans cette ville pour visiter plusieurs antiquités des environs; il passa ensuite par Mossoul, Diarbekr, Bir et Alep, où il fut accueilli par son compatriote Drummond, de qui l'on a une relation de voyages dans l'Orient. Il prit la mer à Latakieh le 5 août, vit l'île de Chypre, débarqua le 4 décembre à Livourne, parcourut une partie du nord de l'Italie, prit sa route par Augsbourg, l'Allemagne et la Hollande, et, le 5 mars 1759, atterrit à Harwich. Il a publié l'ouvrage suivant en anglais : *Voyage d'Angleterre aux Indes en 1754, avec une Relation historique des opérations de l'escadre et de l'armée dans l'Inde sous les ordres du vice-amiral Watson et du colonel Clive dans les années 1755, 1756, 1757, etc.*, et *Voyage de Perse en Angleterre par une route peu fréquentée*, Londres, 1773, in-4°, cartes et fig.; traduit en allemand, avec des notes par Chr.-Guill. Dohm, Leipzig, 1774-1775, 2 vol. in-8°, cartes. Ce livre est important pour l'histoire et la géographie : il donne des notions exactes sur les événements qui précédèrent la guerre de 1756, et sur les premières hostilités.

Le récit historique est entre bonnes observations sur les usages des Indous. Le contient des choses intéressantes d'autres entièrement nouvelles l'île de Karék, où se trouvait ron de Kniphhausen, qui voulait un établissement; sur les atés de Tâk Kesseri, l'ancien phon, la tour de Nemrod, etc vrage est terminé par un M sur les maladies qui affligent cadre anglaise, avec une des végétaux de l'Inde, l'ind de leurs vertus réelles ou sup et la lettre d'un médecin sur ladies qui attaquent ordinairement Européens à Gombrou. E

IVETEAUX. V. DESVETEAUX.

IWAN I^{er}. (BASILOVITCH)

confirmé en 1528 par les conquérants de la Russie dans tage des principautés de Wol de Moscou et de Novogorod : mort de son frère George. La pauté de Tver était échue à Constantin; car il était de des Tartares que la Russie fût gée. Iwan continua de faire dence à Moscou, qu'il agraprofita du repos dont il jouis faire entourer cette place d' de charpente. Son règne pacif vingt-deux ans. Lorsqu'il s'approches de la mort, il entre l'usage d'alors, dans l'état tique. Il avait reçu le surnom lita, d'une bourse qu'il port jours à la ceinture pour faimême, sans toutefois que sa eût fait disparaître en lui les son siècle. — IWAN II, so fils, fut reconnu en 1555, Tartares, légitime possesseur de Moscou à la mort de son méon. Son règne fut marqu ment par les intrigues et les

manquait à son pays, avait les mœurs, l'ignorance et la grossièreté de son peuple. Parvenu par ses victoires au plus haut degré de gloire et de puissance, il prit, en 1486, le titre de souverain de toutes les Russies. On avait vu arriver dans sa capitale des ambassadeurs d'Allemagne, de Constantinople, de Pologne, de Danemark et de la république de Venise. L'armée de Novogorod l'avait vengé des chevaliers livoniens, et ses généraux avaient pris Kazan : il y avait placé Mahmet-Amin ; mais ce perfide fit ensuite assassiner les Russes qui se trouvaient dans ses états. Iwan ne vécut pas assez pour se venger : sa vieillesse fut remplie d'amertume. Les cruels emportements de son caractère l'avaient privé des jouissances paternelles. De deux fils qu'il avait eus de sa première femme, il rejeta l'aîné par les suggestions artificieuses de sa nouvelle épouse ; et il tua le second dans un accès frénétique : il en fut inconsolable. Au lit de la mort il voulut en vain réparer son injustice à l'égard de son fils aîné Dmitri : il le fit appeler, lui tendit une main mourante, révoqua son testament, lui rendit ses droits, et cessa de vivre le 15 octobre 1505, âgé de soixante-six ans, après un règne de quarante-trois ans. Il n'avait pas fermé les yeux que Dmitri fut plongé dans le même cachot dont il avait cru sortir pour monter sur le trône ; et il y fut immolé à l'ambition de Basile, son frère du second lit. Tel fut le règne d'Iwan, restaurateur de la puissance des czars, et le premier qui ait en assez d'intrépidité, de fermeté et de patience pour discipliner les Russes, et en faire des soldats.

B—P.

IWAN IV (VASSILIÉVITCH), premier czar de Russie, surnommé le

Terrible par les Russes, *le Féroce* par les étrangers, fils d'Iwan III, et n'avait que six ans lorsque la mort de son père, en 1533, lui ouvrit le trône. La régence de sa mère fut telle d'un averse triumvirat que l'absence des grands, pendant la minorité, amenèrent douze années de sang, où le sang coula dans les rues sans terme et dans les prisons sans honneur comme sa mère. Doué d'un tempérament d'un caractère énergique, au spectacle de la débauche et de la cruauté, Iwan contracta de très bonne heure cette férocité dont tout le règne a porté l'empreinte. Touché de la misère des peuples, chassant des mains des seigneurs les asservissants le trône et le trône, rassemblant ses boyards, et qu'il va régner : il était âgé de quatorze ans. Se faisant couronner par le métropolite de Moscou, il prend la couronne de son père. Il avait servi à Constantinople pendant cinq siècles auparavant, et tout-à-la-fois le titre de czar. Jamais les Russes n'ont été témoins d'une pareille solennité. Il institua d'abord les Strelits, corps russe régulier formé sur le modèle des troupes européennes. Il occupa ensuite, sans interruption, les trois grands objets qui ont occupé toute sa vie, l'entière destruction de la puissance tartare, l'humiliation de la Suède et de la Pologne, la civilisation de ses états par la terreur. Quoique le czar de tartare eût reçu de terribles coups sous le règne de son aïeul, il ne fut pas anéanti. De la guerre, il était sorti des rejetons de la race. Astracan et la Crimée avaient leurs khans particuliers. Il d'abord ses armes contre

es boïards et le soulèvement des soldats l'obligent d'en faire. Le malheur est l'événement fort : ce premier orgueil d'Iwan. Il punit une manière terrible, le peuple et l'armée, et, au lieu de surmonter des difficultés. Il prend enfin finit, en 1552, tout le Casan à la Russie. As se sont-ils écoulés, l'ancien éprouve le même malheur russe, malgré les Tartares et des Turcs, est bâtie sur la mer Caspienne méditant la conquête de la Livonie. Cette dernière fut livrée aux dévastations. Narva, mal défendues, les portes glaives, tombeau des Russes, ainsi que les places-fortes. Le maître Gothard, don-estait de la Livonie à la fin devint ennemie des Suédois entra aussi dans le Iwan. Ce prince eut la guerre contre les Tartares, contre la Suède, la Pologne et contre ses propres sujets il ne fut jamais plus d'évacuer la Livonie et ses boïards jaloux des étrangers qu'il avait à sa cour ses sujets comme le obstacle à l'accomplissement. Son caractère est, et des torrents de sang en Finlande, en Livonie et à Moscou, par le feu par la hache des Lituaniens donna de nouveau ses à la Pologne : mais des circonstances devaient mettre à succès. Etienne Bat-roi de Pologne, se li-

guant avec la Suède, chassa les Russes de la Livonie, où ils étaient rentrés. En même temps, les Tartares de Crimée vinrent jusqu'aux portes de Moscou. Iwan, effrayé pour la première fois, eut recours à la médiation du pape Grégoire XIII; car tous les moyens semblaient bons à sa politique. Grégoire accepta la médiation, et la paix fut conclue. La Pologne rendit les conquêtes qu'elle avait faites sur les Russes; mais Iwan renonça à la Livonie et à la Courlande: il conclut en même temps (1582) une trêve avec la Suède, et un accord avec le khan de la Crimée. Ce fut sous son règne que s'ouvrirent les premières relations commerciales de la Grande-Bretagne avec les provinces intérieures de la Russie. La fière Élisabeth, redoublant la férocité d'Iwan, lui donna le titre d'empereur, que toutes les autres puissances de l'Europe contestaient encore cent cinquante ans après à Pierre I^{er}. Elle l'encouragea même à braver la haine de ses voisins et de ses sujets, lui promettant un asile en Angleterre, en cas de révolution à Moscou. Les atrocités que les historiens contemporains imputent à Iwan, sont telles que les cruautés de Caligula n'étaient en comparaison que des jeux d'enfants : ce tyran des Russes fut le prince le plus féroce qui ait jamais dévoré la race humaine. Mais il ne s'approcha du tombeau que rongé de chagrins et dévoré par les remords, ayant, dans un accès de colère, tué de sa propre main son fils aîné qu'il chérissait. Abattu désormais par la douleur, il attendait dans l'inaction l'instant qui le délivrerait du tourment de vivre. D'un autre côté, la fortune semblait travailler encore pour lui, en lui ménageant, vers la fin de son règne, la découverte de la Sibérie, dont la conquête occupa trois règnes suc-

cessifs. (Foy. IERMAK.) Iwan n'en put apprendre que les premiers succès : il mourut le 19 mars 1584. Il avait eu successivement cinq femmes : la dernière, de la maison des Nagagui, lui donna le malheureux Dmitri, dont le nom causa dans la suite tant de maux à l'État. (V. DÉMÉTRIUS le Faux, XI, 47.) Cet Iwan, si capricieux, si colère, si vindicatif, si féroce, donna pourtant des lois plus justes à ses sujets, dressa le code qu'on pourrait intituler le *Manuel des juges*, ouvrit de nouvelles routes et des marchés aux étrangers, introduisit l'imprimerie dans ses états, et y fit briller quelques lumières à travers les ténèbres de l'ignorance. Jamais aucun souverain n'avait donné tant d'étendue à son autorité, qu'il prétendait tenir du ciel même ; ses boïards, ses conseillers, perdaient tout en perdant sa faveur : peut-être les mœurs de la nation exigeaient-elles alors un semblable gouvernement. B—P.

IWAN V (ALEXEIÉVITCH) avait seize ans, lorsque la couronne de Russie lui échut, en 1682, par la mort de Fedor III, son frère, qui ne laissa point de postérité. Iwan était d'une santé faible et paraissait peu capable de régner. Il avait un autre frère qui, étant le plus jeune, n'avait aucune part au gouvernement. C'était le fameux Pierre I^{er}. Les grands s'assemblèrent ; et après avoir exclu Iwan du trône, appelèrent pour l'occuper Pierre, qui n'avait que dix ans, mais qui annonçait déjà le grand caractère dont son règne entier porta l'empreinte. Sophie, sa sœur, qui s'était flattée de régner sous le faible Iwan, excita parmi les strelitzs une révolte qui aboutit à faire nommer Iwan et Pierre czars conjointement. Pierre, ayant ensuite arraché le gouvernement à Sophie, dispersa ou mas-

sacra les partisans de cette prince. Iwan n'eut plus que le titre. La faiblesse de son esprit, l'orgueil qu'il portait à son frère, exclut lui toute idée d'ambition : encore jusqu'en 1696.

IWAN VI (ANTOUNVITCH) fut d'abord déposé au berceau, fils de la princesse Anne de Russie (nièce de la impératrice Anne) et du prince Antoine de Brunswick, naquit pour le 20 août 1740. L'impératrice l'adopta, le retira des mains de sa nièce, et le logea dans un appartement du palais contigu au sien. Peu après d'une maladie mortelle de choisir sa nièce pour lui succéder, elle nomma pour son héritier celui qui venait de naître : elle agit le conseil de Biren, qui voulait le pouvoir pendant une si longue durée. Biren régna au nom d'Iwan le 29 octobre 1740, fit prêter de fidélité au nouvel empereur parti s'étant presque aussitôt pour Élisabeth, fille de Pie Iwan fut enlevé, le 6 décembre dans son berceau par des soldats. Élisabeth fut proclamée impératrice. Iwan suivit le sort de ses parents : furent exilés et emprisonnés huit ans quand il en fut relâché à Petersbourg. Tiré de sa prison par un moine qui jusqu'à Smolensk, il y fut relâché et conduit au monastère de Valdaï, dans une église qui porte le même nom. Ici qu'il y resta et la manière de sa mort sont restés ignorés ; on croit que ce fut en 1756, eut atteint sa 16^e année, renferma dans la forteresse de Selbourg. Dans le cours de l'année, le comte Schouvalof, maître de l'artillerie, le mena dans la maison du

ralof, favori d'Élisabeth. esse vit Iwan, qui, dès le , fut reconduit dans sa paraît qu'on le transféra leurs. A l'avènement de I, il fut renfermé de nou-chlüsselbourg. Il y aurait aix une vie dont il ne pou-rier toutes les privations, si omme obscur, sans crédit, ns et sans partisans, n'eût porter cet infortuné sur le gentilhomme, Ukrainien de , nommé Mirovitch, était is le grade de sous-lieute-ju'il imagina, étant en gar-chlüsselbourg, qu'il s'éle-fortune s'il arrachait Iwan ou. Il séduisit quelques sol- la faveur d'un faux ordre atrice, qu'il avait fabriqué, forcer la prison d'Iwan : officiers qui le gardaient, leur résistance serait vaine, sur ce malheureux prince, et rdent selon l'ordre qu'ils en en cas d'attaque à main ar-èvement tragique eut lieu Quelques auteurs ont pré- Catherine elle-même avait rovitch, par des instigations s, à former un complot en wan, pour avoir occasion r la mort a ce prince. Elle cher avec soin et aneantir trs qui pouvaient servir de la légitimité des droits d'I- rône : elle défendit même, e de mort, de conserver les qui rapp laient le souve- e prince. La chapelle de la e de Schlüsselbourg, dans l'avait été inhumé, fut dé-
B—r.

I, surnommé *Widfadne* ou ie (le conquérant), roi de de Danemark, dans le xii^e.

siècle, dut son élévation à son courage et à son activité. Ayant eu des succès contre Ingiald, roi de Suède (Voy. INGIALD), il monta sur le trône de ce pays, et s'empara ensuite de celui de Dane-mark. On rapporte qu'il soumit une partie du nord de l'Allemagne, ainsi que la province de Northumberland, en Angleterre, et qu'il allait se rendre maître de la Russie, lorsque la mort le surprit. Les relations sur ses exploits données par les écrivains islandais, sont incertaines, et tiennent du ro-man. Les descendants qu'il eut par le mariage de sa fille Audur avec Rœrik, prince danois, régnèrent long-temps en Suède et en Danemark (Voy. HARALD HILDETAND). C—au.

IXNARD (MICHEL D'), architecte et long-temps directeur des Bâtimens de l'électeur de Trèves, naquit à Nîmes en 1723. Employé en France par le prince de Montauban, il eut oc-casion de se faire connaître du car-dinal de Rohan, qui l'amenâ à Stras-bourg et le recommanda à divers princes d'Allemagne. Ebloui de l'hon-neur d'être admis à leur table, il craignait toujours d'en être privé, si l'on découvrait qu'il était de basse ex-traction; car il paraît qu'il se donnait pour gentilhomme, et il priait un de ses concitoyens, à qui il recomman-dait un seigneur allemand, de ne pas le démentir. Il se gageait en même temps à cacher qu'il fût marié, dans la crainte qu'on ne cessât de l'employer, « attendu, disait-il, qu'on n'aime pas » les étrangers qui exportent l'argent » qu'ils gagnent. » Il envoyait cepen-dant des secours à sa femme et à son vieux père, pour lequel, tout en lo-remant, il montrait beaucoup d'atta-chement et de respect. Les lettres dans lesquelles ces détails sont puisés, sans orthographe et du style plus in-correct, prouvent que celui qui les

écrivit fut totalement dépourvu d'éducation; ce qui n'a pas empêché qu'il ne se soit rendu habile dans son art: le talent d'Ixnard lui fit une grande réputation. Les principaux édifices élevés sur ses dessins et sous sa direction, sont l'ancien hôtel du commerce de Strasbourg, connu sous le nom d'hôtel du Miroir, le palais électoral de Clembourg à Trèves, et l'abbaye de St-Blaise, dans la Forêt-Noire, dont il modifia le projet, originairement fourni par Sains. (V. GERBERT, XVII, 180.) Les plans de ces monuments et de quelques autres du même auteur, ont été gravés à Paris, en 1782: ils forment un recueil de quinze feuilles. Cet artiste est mort à Strasbourg, le 21 août 1795. V. S. L.

IZIŒCALT II, fils du grand Acama Pixili, et quatrième roi des Mexicains, monta sur le trône, en 1453, après le meurtre de son neveu Chilapopoca. Ce prince doit être regardé comme le véritable fondateur de l'empire Mexicain. Sous son règne toutes les nations guerrières qui ha-

bitaient les bords du lac Texcoco; il soumit les Tépeaca saient depuis un demi-siècle cruelle aux Mexicains, et le royaume en province de son Izicalt fut le premier des du Mexique qui prit le titre: il dut une partie de quêtes à son neveu Tlascalt grand guerrier de son temps il ne dut qu'à lui-même la durable de rendre ses sujets pendant la paix. Il fortifia la capitale, forma un corps de guerriers qui fut adopté par toutes les tribus voisines devenues ses tributaires qui changea le système politique des Mexicains. Il leur fit sentir l'importance des élections populaires persuada de céder le droit de souveraineté à six électeurs de la famille royale. Le prince fit construire des chaussées pour communiquer des îles situées au lac à la terre-ferme. Ce prince mourut en 1465, regretté de ses sujets après un règne de douze ans.

J

JABINEAU (HENRI), doctrinaire, puis avocat, était né à Etampes, et fit ses études à Paris: il entra chez les doctrinaires à l'âge de seize ans, et passa le temps de son noviciat dans leur maison de Saint-Charles. Envoyé comme professeur au collège que les doctrinaires avaient à Vitry-le-Français, il y resta plusieurs années sans prendre les ordres, pour ne pas souscrire le formulaire: une circonstance particulière lui fournit enfin le moyen de se soustraire à cette formalité. La petite ville de la Fère Champenoise venait d'essuyer un incendie; et M. de Choiseul-Beaupré, évêque

de Châlons-sur-Marne, fit une quête pour les pauvres de cette ville, qui était des Ponce Desessarts, le même qui avait dépensé tant d'argent pour l'église d'Utrecht, promit 18,000 livres s'il consentait à donner les ordres de l'église à Jabineau. Jabineau refusa d'exiger la signature du formulaire si généreuse fut passée par-dessus la singularité de la condition, et Jabineau reçut les ordres: il devint peu après recteur de Vitry, se livra à la prédication, et se fit une réputation par des sermons et des instructions abrégées.

te et la solidité. Interdit M. de Juigné, successeur de Choiseul, il vint à Paris, mais ne furent pas moins d'un certain parti. Interdit par M. de Beaumont, ministres, et obtint le siecle et une place de chapitre de St. Benoît à son interdiction, il préféra les maisons particulières dans les provinces pour y exercer son ministère. Ces occupations ne l'empêchèrent pas d'être élu en 1768 : quoique le Palais, plaidait et les contestations. Il est auteur de Mémoires sur toutes les époques, sur les querelles. Il se mêla des querelles et fut mis à la Bastille par Maupeou : ses amis le qualifiaient un peu plus de modération il aurait pu le faire ; mais il était par la l'opposition, porte à tête et hardi dans ses opinions les Mémoires : il fit de droit, il publia : *Le magistrat de province à la protestation*, 1787. *Le ami de province sur des ordres religieux*, 1787. *Le à M. Agier sur la pour l'abbé Saurin*, 1787. *Le mémoire sur la compétence temporelle et la suppression des évêques*, 1790. *Le développement de la Constitution civile du clergé*, VI. *La légitimité politique*, par M. Baillet-Latour, 1791. On voit que l'écrivain n'était point innovateur religieux : constituant : il les

comité directeur, et d'après les propositions de son comité directeur, le 15 août 1793, il fut décidé que les *Nouvelles* seraient publiées par cahiers de 12 pages, et qu'il y aurait 12 cahiers par semaine. Le comité directeur fut chargé de faire rédiger les articles, et de les faire imprimer. Le 15 août 1793, le comité directeur fut chargé de faire rédiger les articles, et de les faire imprimer. Le 15 août 1793, le comité directeur fut chargé de faire rédiger les articles, et de les faire imprimer.

P-C-T.

JABLONOWSKI (**JEAN**, comte DE), palatin de Russie, aïeul maternel du roi Stanislas, était né dans le dix-septième siècle, et mourut au commencement du dix-huitième. Ver-e dans plusieurs branches de la litté-

ture, il cultiva surtout la poésie. On a de lui en vers polonais l'*Occupation chrétienne*, ou la *Vie et la passion du Seigneur*, publiée par le jésuite Perkowitz en 1700; une *Traduction des fables choisies d'Esopé*, 1731 et 1750; une traduction de quelques *Fables* de Lafontaine, publiée par le comte Ziluski, et réimprimée dans la *Bibliothèque des poètes polonais*, tome 2; la traduction de *Télémaque*, 1726. Il existe aussi une traduction polonaise de *Télémaque*, en prose, publiée à Leipzig, 1750, par un anonyme.

C—AU.

JABLONOWSKI (JOSEPH-ALEXANDRE, prince DE), de la même famille que le précédent, naquit en 1712, et mourut le 1^{er} mars 1777. Ses talents, autant que sa naissance, le firent parvenir aux dignités et aux honneurs, non seulement en Pologne, mais en Allemagne et en France. Il fut nommé prince de l'Empire, chevalier du St.-Esprit, de St.-Michel, de St.-Hubert, et voïvode de Novgorod. Un goût dominant l'entraînait cependant vers l'étude : les sciences et les arts furent l'objet principal de son attention pendant les voyages qu'il fit en plusieurs pays; et il les cultiva avec le plus grand zèle pendant toute sa vie. Lorsque les troubles politiques eurent éclaté dans sa patrie, il se retira à Leipzig, où il fonda une société littéraire, qui porte encore son nom. Cette société propose annuellement trois sujets, tirés l'un de l'histoire, l'autre des mathématiques, le troisième des sciences économiques, et accorde au meilleur mémoire un prix de vingt-quatre ducats. Elle a publié plusieurs volumes de recherches intéressantes sous le titre d'*Acta societatis Jablonicæ*. Le fondateur de cette société composa lui-même des ouvrages estimés des savants; les

principaux sont : la *Vi*
grunds généraux de la c
Pologne, en polonais,
historique en latin, ayant
Vindiciæ Lechi et Czech
qui parut à Leipzig en 177
primé dans la même vi
augmentations, en 1775,
prince Joseph-Alexandre.
avait un fils nommé STR
CENT, qui se distingua ég
la carrière des lettres, et
en polonais la *Morale d*
la flatterie, par Amelot
saie, L'amborg, 1714.

JABLONSKI (DANIEL)
célèbre théologien prot
Dantzig le 20 novembre
petit-fils de l'auteur du *Ji*
rum (Voy. COMENIUS).
nières études au gymn.
fréquenta ensuite les co
versité de Francfort, et,
pris ses grades, visita l
l'Angleterre, où il s'arrê
entendre les leçons des
sesseurs d'Oxford. A son
nommé pasteur d'une c
Magdebourg, et s'y dist
par son talent pour la p
accepta en 1686 la pla
du gymnase de Lissa, e
tous les moyens à accroi
rité d'un établissement a
connaissait redevable d
dans les sciences. Sa ré
appeler en 1690 à Kœ
quelque temps après, il
titre de prédicateur du
Il travailla long-temps
zèle que de succès à la
différentes communions
et en fut récompensé par
aux premières dignités e
il continua cependant c
la retraite, consacrant l
partie de son temps

à Berlin le 26 mai 1742, dans l'année. Il était membre de la royale de cette ville, et il en résident en 1755. Il a traduit en latin les *Huit discours de Bentley contre les athées*, 1756, in-8°, et le *Traité du Burct sur la prédestination*, 701, in-8° : il a publié une *le la Bible*, en hébreu, avec s et une préface, 1699. On core de lui : 1°. Un *Catéllemand et hébreu*, 1708, in°. De *Sermons*, en allemand, 1-4°. — 5°. L'*Histoire du Conendonir*, en latin, 1750; ut une violente critique, anolacuelle Jablonski répondit lre insérée dans la *BiblioGermanique*, tom. xxiii. — rents écrits en latin et en alle- i faveur des protestants de i et parmi lesquels on doit r : *Thorn affligée*, ou *Relace qui s'est passé dans cette puis le 16 juillet 1724*. La n française de cet ouvrage, usobre, Amsterdam, 1726, g., est assez rare. W—s.

ONSKI (JEAN-THÉODORE), précédent, né à Dultzig en 'appliqua avec un égal suc- i culture des lettres et à la dence. Il fut nommé conseil- i, et secrétaire de la société le Berlin, et remplit ces deux vec beaucoup de distinction. actère le tint éloigné des in- ui troublent quelquefois même nts ; il partagea son temps en- de et ses devoirs, et mourut llement regretté, à Berlin, en sa modestie l'empêcha de met- nom à aucun de ses ou- parmi lesquels on se conten- ter : I. Un *Dictionnaire rd et français*, 1711, réim-

primé plusieurs fois. II. Un *Dic- tionnaire universel des arts et des sciences* (en allemand), 1721. III. Un *Cours de morale*, 1715; et en- fin, IV : une *Traduction allemande des mœurs des Germains*, par Ta- cite, avec des notes instructives, 1724. W—s.

JABLONSKI (PAUL-ERNEST), fils de Daniel-Ernest, embrassa comme son père la carrière du ministère évan- gélisme, mais se distingua bien plus dans celle de l'enseignement et surtout dans l'étude des langues orientales. Né à Berlin en 1695, il fit ses premières études à l'université de Francfort-sur-l'Oder; et ses progrès dans l'étude de la langue copte furent tels, qu'il sur- passa son maître le fameux Lacroze, et qu'il obtint en 1714, n'étant âgé que de vingt-un ans, de voyager aux frais du roi dans une grande partie de l'Europe pour étendre ses connais- sances en ce genre. Il visita les riches bibliothèques d'Oxford, de Leyde et de Paris, et fit d'amples extraits de tous les manuscrits coptes qui s'y trouvaient à cette époque. De retour dans sa patrie, il fut nommé pasteur à Liebenberg dans la Moyenne-Mar- che en 1720, professeur de philo- sophie en 1721, l'année suivante professeur ordinaire de théologie à Francfort-sur-l'Oder, et pasteur de la commune réformée (ou calviniste) de la même ville, enfin peu après mem- bre de l'académie des sciences de Berlin. Ce savant orientaliste mourut le 15 septembre 1757, après avoir publié plus de cinquante ouvrages dont on peut voir la liste dans le dic- tionnaire de Meusel. Nous n'indique- rons ici que les principaux : I. *Dis- quisitio de lingua lycaonica*, in 4°, Berlin, 1714; Utrecht, 1724. Il y établit, d'après Grotius et Bentley, que la langue lycaonienne dont il est

fait mention dans les *Actes des apôtres* (xiv, 11), n'avait aucune ressemblance avec le grec. II. Trente-neuf lettres remplies d'érudition, dans le *Thes. epistolic. Lacrozianus* (tom. 1, pag. 165 et suivantes). Les vingt-quatre lettres que Lacroze adresse à son savant élève sont dans le tome III de la même collection, pages 149 et suivantes. III. *Exercitatio historico-theologica de nestorianismo*, Berlin, 1724, in-8°; traduit en allemand par Immermann, Magdebourg, 1752, in-4°. Cette dissertation, dans laquelle Jablonski cherchait à justifier le nestorianisme, a été réfutée même par les théologiens protestants, Berger et Hofmann de Wittemberg, en 1752. IV. *Remphah Ægyptiorum deus ab Israëlitis in deserto cultus*, Francfort, 1731, in-8°. Il y prouve par les monuments égyptiens et coptes, que Remphah est le même que le Soleil. V. *Dissertationes academicae VIII de terrâ Gosen*, ibid., 1755, 1736, in-4°. Il y éclaire, d'après les monuments de la langue copte, tout ce que l'on peut savoir sur la terre de Gessen dont il est parlé dans la Genèse. Voyez sur ces dissertations la *Biblioth. German.*, xxxvii, 8. VI. *De ultimis Pauli apostoli laboribus à B. Lucâ prætermisiss*, ibid., 1746, in-4°. VII. *Pantheon Ægyptiorum sive de Diis eorum commentarius. cum prolegomenis de religione et theologia Ægyptiorum*, ibid., 1750-52, 3 vol. in-8°; ouvrage capital et qui est encore aujourd'hui le plus complet et le plus important que l'on ait sur cette matière. Quoique des travaux postérieurs et des monuments récemment découverts aient pu répandre un plus grand jour sur divers objets de détail, l'ensemble du travail n'en jouit pas moins de l'estime des savants; mais, pour le lire avec

fruit, il faut commencer par le *légomènes* qui sont ordinaires réunis au 2^e. ou au 3^e. volume. L'auteur avait commencé cet ouvrage l'année 1720; et on lui reproche n'avoir pas toujours fait usage qu'on avait publié sur le même dans cet intervalle. Quoique la générale qui termine le 3^e. volt 29 pages, quelques critiques lui ont reproché d'être un peu étendue proportionnellement à la variété des monuments et à la vaste érudition de ce livre. Jablonski n'a fait que mettre en l'ordre qui concerne le culte des dieux sacrés; il avoue que ce morceau a été fourni par une grande démonstration *perillustris, non nataliurgis et dignitatis splendore virtute incomparabili et raritratina copiam inclita*. Il ne l'a pas avec plus de précision. Le J. D. Michaelis a donné, dans la *Relationes de libris novis*, G (fasc. 5 et 4), d'intéressantes remarques sur le *Pantheon Ægypti* et Jablonski y a fait dans la suite des additions assez considérables qu'il a insérées dans le tome II de ses *culâ*. VIII. *De Memnone Græci et Ægyptiorum, hujusque celâ in Thebaïde statua*, ibid., in-4°, fig.; ouvrage rempli d'érudition et qui est comme la suite du précédent. IX. *Institutiones historiæ christianæ antiquioris*, ibid., 1754, in-8°. *Institutiones historiæ christianæ recentioris*, ibid., 1756, in-8°. Les deux volumes ont été réimprimés en 1766-67: E. H. D. Stosch y ajoute le 3^e. volume contenant le XVIII^e. et le professeur Abr. Phil. Schickedanz y fit une autre correction en 1786. Cette histoire estimée des protestants comme un abrégé. XI. Des *Remarques sur le culte des rois de Thèbes*, doi-

ne, insérées dans la chronique Desvignoles. XII. Divers ou Extraits, dans les *Mis-Berolinensia*, dans les *Nova-Lipsiensia*, et autres périodiques. XIII. *Opuscula aqua et antiquitas Ægypti difficilia librorum sacrorum historiæ ecclesiasticæ capitulur, magnam partem nunc in lucem protracta, etc.*, an. Gulielm. Te-Water, 1804, 15, 4 vol. in-8°. Ou la plupart des opuscules postérieurement, notamment les I, V et VI ci-dessus, avec corrections et additions typographiques laissés par l'auteur. XIV. est un glossaire des mots rapportés soit dans la Bible, dans les auteurs anciens, latins. Le Traité sur la *Stalmonon* (n°. VIII ci-dessus) traduit en français par M. Lantier l'a inséré, avec plusieurs additions, dans le tome II de son Voyage de Norden.

C. M. P.

SON (JONN), théologien anglais à Lensey en 1686, succéda à son père dans la cure d'igton. Il commença à se faire dans la controverse sur la Bible de l'Écriture touchant la par plusieurs Traités où il défend le docteur Clarke, et il fut bientôt lié d'amitié l'était d'opinion. Ayant quitté son pour Leicester, il s'engagea dans les controverses théologiques que religieuses ; c'était que sorte son élément. Ses hérétiques lui attirèrent plusieurs : l'université de Cambridge refusa en 1718 le degré de s-arts qu'il avait sollicité. un jour préparé à prêcher en

1730 à St-Martin de Leicester ; le vicaires ordonna au sacristain de l'empêcher de monter en chaire. Il paraît qu'il repoussait dans ces occasions la force par la force, et il sortait quelquefois victorieux du combat. Le sacrement de la communion lui ayant été refusé à Bath, il en appela au public dans un pamphlet publié en 1756. Enfin, après plusieurs guerres de plume, particulièrement une très animée avec Warburton, il mourut le 12 mai 1763, ayant publié en 1752 le dernier et le plus considérable de ses ouvrages, les *Antiquités chronologiques*, en 3 vol. in-4°. C'était un érudit, sans esprit et sans goût, intraitable dans la dispute, et malheureusement disputant presque toujours. On cite aussi parmi ses ouvrages : I. *Novatiani opera, ad antiquiores editiones castigata, et à multis mendis expurgata*, Londres, 1728, in-8°. II. *Défense de la liberté humaine contre les Lettres de Caton* (Voy. Thom. Gordon), 1730 ; il y ajouta dans une 2^e édition un supplément contre Ant. Collins sur le même sujet. III. *Dissertation sur l'esprit et la matière*, avec des remarques sur la *Recherche de Baxter touchant la nature de l'âme humaine*. Quelques Notes qu'il communiqua en 1751 à Jean-Gilbert Cooper, lequel en fit usage dans sa *Vie de Socrate*, attirèrent sur ce jeune auteur tout le ressentiment de Warburton. — John JACKSON, auteur anglais, mort en 1807, a publié un *Voyage de l'Inde par terre*, et quelques autres ouvrages. — Un Thomas JACKSON, docteur anglais au XVIII^e siècle, est auteur d'ouvrages de théologie, entre autres d'une *Explication estimée du Symbole*. L.

JACOB, l'un des patriarches les plus célèbres dans les saintes Écritures,

était fils d'Isaac et de Rebecca, et naquit environ l'an 1836 avant J.-C. Il eut le nom de Jacob parce qu'en venant au monde il tenait le pied de son frère Esau. C'était un homme simple, vivant dans l'intérieur de la maison, occupé uniquement du soin des troupeaux et de la surveillance des domestiques. La douceur de son caractère le rendait plus agréable à sa mère qu'Esau, qui était d'un naturel violent et emporté. Il acheta de son frère son droit d'aînesse pour un plat de lentilles; et par le conseil de Rebecca, il lui enleva la bénédiction d'Isaac. Irrité de cette supercherie, Esau résolut d'attendre la mort de leur père et de tuer ensuite Jacob; mais Rebecca instruisit celui-ci de ce mauvais dessein, et l'envoya chez son oncle Laban, à Haran en Mésopotamie, pour y rester jusqu'à ce que la colère de son frère fût passée. Jacob étant arrivé, après le coucher du soleil, dans un lieu nommé Luza, et depuis Béthel, il s'étendit sur le bord du chemin, et ayant mis une pierre sous sa tête, il s'endormit accablé de fatigue. Pendant son sommeil il vit en songe une échelle dont le pied était appuyé sur la terre et le haut touchait au ciel, et des anges qui montaient et descendaient le long de l'échelle: le Seigneur lui apparut alors, et lui renouvela les promesses qu'il avait faites à Abraham et à Isaac, de multiplier leur race à l'infini, et de lui abandonner de vastes pays. En s'éveillant, Jacob, saisi de frayeur, s'écria: « Que ce lieu est terrible! c'est » véritablement la maison de Dieu; » et ayant pris la pierre sur laquelle il avait reposé, il répandit de l'huile dessus, et l'érigea comme un monument. Laban ayant été informé par sa fille Rachel de l'arrivée de Jacob, courut au-devant de lui, et l'amena dans sa maison où il le reçut avec joie. Ayant

connu le motif de son voyage, il promit la main de Rachel s'il servirait pendant sept années; bout de ce temps il fit entre la fille aînée, dans la chambre, qui se plaignait le matin d'être trompée. Laban s'excusa sur l'usage n'était pas de marier les plus jeunes les premiers; et promit de lui donner Rachel s'il le servirait encore pendant sept ans. Jacob accepta cette condition, après un délai de sept jours qu'il aimait. Mais Lia était et sa sœur ne pouvait point avoir de fils: Rachel pria donc Jacob de venir dans son lit Bala, sa sœur, et il en eut deux fils qu'elle nomma comme les siens. Lia, qui cherchait tous les moyens de plaire à Jacob, lui donna Zelpha, sa servante, et eut encore deux fils. Enfin il eut au monde un fils qu'elle nomma Joseph. Alors Jacob, voyant l'accomplissement de sa famille, pria Laban de le laisser retourner dans son pays, et son beau-père le retint en promettant pour prix de ses services une partie de ses troupeaux qui étaient de couleurs différentes. Laban bénit Jacob, et ses troupeaux augmentèrent en peu de temps si nombre que Jacob eut jalousie; son beau-père lui regardait plus du même œil, et ne venait donc venir près de lui Rachel et leur ayant fait part de son projet de quitter la Mésopotamie, il leur fit proposer de le suivre partout où il irait aller: il fit monter avec lui ses femmes et ses enfants sur des chameaux, et se mit en chemin pour retourner au pays de Chanaan, emmenant avec lui ses troupeaux qu'il avait acquis par son travail. Laban, instruit de son départ, le poursuivit, et l'atteignit à

sur la montagne de Galaad : l'ère s'était dissipée ; il reprochait à Jacob d'être parti prévenir , et reclama ses biens lui avait dérobés. Jacob était innocent de ce larcin , et à ce que l'auteur en fût puni Rachel , qu'il ne soupçonnait telle action , ayant caché les vases la litière d'un chameau , sus , et s'excusa de ne point de sorte que toutes les redevances de Laban furent inutiles. Jalaignt alors à Laban de sa et , s'étant réduits insensibles dressèrent ensemble un de pierres , qui fut nommé rent du témoignage , et , ayant sans , ils se séparèrent bons ob , continuant son chemin , us un lieu qu'il appela Ma- l'est-à-dire le camp de Dieu , il y rencontra des anges du ; songeant à apaiser son ũ , il envoya des serviteurs erre de Scid , au pays d'E- r lui annoncer son arrivée. gers revinrent bientôt tout a apporter la nouvelle qu'E- nçut lui-même , suivi de uts hommes. Jacob divisa troupeaux et ses serviteurs bandes , afin que , si l'une que , l'autre pût échapper ce temps-là ; et ayant séparé ses et les chameaux qu'il r Esau , il les envoya en avant rde de serviteurs qu'il char- paroles les plus propres à au frère. Jacob passa la nuit ente , et sur le matin il vit un en lutte contre lui sans pour- raser ; cet homme lui ayant uisse , le mort se sécha aus- l lui dit : « On ne vous nom- us à l'avenir Jacob , mais Is- oi signifie fort ; car si vous

avez été fort contre Dieu , combien » le serez-vous davantage contre les » hommes ! » et l'ayant béni , il dispa- rut. Jacob tomba la face contre terre , et nomma ce lieu Phanuel : levant alors les yeux , il aperçut Esau qui s'avan- çoit , et s'étant prosterné sept fois , il s'humilia devant lui : Esau , touché de tant de soumission , courut au- devant de Jacob , et l'embrassa étroi- t ment en versant des larmes ; il s'informa ensuite de ce qui lui était arrivé depuis leur séparation , et se défendit d'accepter les présents de son frère , à qui il offrit de l'escor- ter partout où il lui plairait (Voyez ESAU). Jacob s'avança à petites jour- nées jusque dans le pays des Siche- mites , où il acheta un champ qu'il nomma Socoth , qui veut dire tentes. L'imprudence de Dina , fille de Lia , troubla bientôt la tranquillité dont il jouissait. Dina étant sortie pour voir les femmes du pays , sa beauté inspira une violente passion à Siche- m , qui l'enleva et la retint dans sa maison. Jacob ressentit cet affront jusqu'au fond du cœur , mais il cacha son cha- grin afin de ne point irriter ses fils ; il consentit même à l'alliance que Si- chem lui fit proposer , sous la condi- tion qu'il se ferait circoncire avec tous ses sujets : mais le troisième jour après cette cérémonie , Siméon et Lévi , frères de Dina , entrèrent dans la ville l'épée à la main , en tuèrent tous les habitants , et emmenèrent leurs fem- mes et leurs enfants en captivité. Ja- cob craignit que cette violence ne l'ex- posât au ressentiment des peuples voi- sins ; et par l'ordre du Seigneur il revint à Bethel , où il éleva un autel au vrai Dieu. Peu de temps après , Rachel , son épouse chérie , mourut en donnant le jour à un fils qu'elle ap- pela Benoni , c'est-à-dire enfant de la douleur ; nom qui fut changé en celui

de *Ben-yamin* (Voy. BENJAMIN). Jacob fit élever à cette épouse bien aimée un tombeau sur le chemin qui conduit à la ville d'Ephrata, aujourd'hui Bethléem. Il alla ensuite visiter son père Isaac, alors extrêmement vieux, et après sa mort il s'établit dans la terre de Chanaan. Il sentait plus de tendresse pour Joseph que pour ses autres enfants, et il lui fit faire une robe de plusieurs couleurs; cette prédilection excita la jalousie des frères de Joseph: ils le saisirent donc un jour qu'il était venu les visiter dans les champs, et le vendirent à des marchands Ismaélites qui allaient en Egypte. Les méchants teignirent ensuite sa robe du sang d'un chevreau, et l'envoyèrent à leur père. Jacob, à cette vue, déchira ses vêtements, croyant qu'une bête cruelle avait dévoré Joseph; et il refusa long-temps les consolations qu'on lui offrit. Cependant la famine qui affligea le pays de Chanaan, l'ayant forcé d'envoyer ses enfants acheter du blé en Egypte, il apprit à leur retour l'élévation de Joseph et l'autorité que le roi lui avait donnée (V. JOSEPH et JUDA); il s'écria alors: « Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils vit encore; j'irai, et je le verrai avant de mourir. » Il partit donc avec ses enfants, ses petits-enfants, et leurs femmes, sur les chariots que Pharaon leur avait envoyés. Joseph vint à sa rencontre, jusque dans la terre de Gessen, et le présenta au roi qui lui demanda son âge: « Il y a, répondit-il, cent trente ans que je suis voyageur, et ce petit nombre d'années qui n'est pas parvenu à égaler celui des années de mes pères a été traversé de beaucoup de maux. » Le roi ordonna qu'il fût mis en possession, avec sa famille, de la terre de Ramessès, le pays le plus fertile de l'Egypte. Il y vécut dix-sept ans. Sentant sa fin approcher, il posa

sur sa cuisse la main de Joseph, lui fit jurer de déposer son corps dans la sépulture de ses ancêtres: ensuite les deux fils de Joseph, Manassès et Ephraïm, intervinrent par un sentiment prophétique, naturel de la succession; car il posa la main droite sur la tête d'Ephraïm qui était le plus jeune, et la main gauche sur la tête de Manassès. Peu d'instants avant de mourir, il réunit ses enfants autour de son lit, les bénit, et leur annonça ce qui devait arriver à son peuple: « Le sceptre, dit-il, ne sera point ôté de Juda, ni le bâton de sa postérité jusqu'à ce que le Seigneur envoie son Messie, » lui qui sera l'attente des nations. Paroles mémorables et que les Pères ont regardées comme la prophétie la plus claire qui ait été faite de l'avènement de Jésus-Christ. Joseph, ayant achevé de donner ses dernières instructions à ses enfants, se fit porter sur son lit, et mourut à l'âge de 110 ans, avant l'ère chrétienne. Son corps fut embaumé, et transporté, selon son commandement, dans le pays de Canaan, par le beau d'Abraham et d'Isaac. Les fils de Jacob furent les chefs des tribus: il avait eu de Lia, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon; de Rachel, Joseph et Benjamin; de Bala, servante de Laban, Dan et Nephthali, et enfin de sa servante de Lia, Gad et Aser. Juda ne fût que le quatrième de ses fils, comme la plus âgée, mais il donna son nom (*Judei*, Juifs) à la postérité de Jacob, qui est encore répandue par toute la terre.

JACOB DE SAINT-CLAUDE (Le P. Louis), bibliographe, né à Chalon-sur-Saône en 1616, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Carmes de l'ancienne obser-

et bientôt remarquer par son
 sur les recherches littéraires.
 Les personnes s'empressèrent de
 lui prêter des livres et des manus-
 crits ; il fit de nombreux extraits.
 Ensuite les principales biblio-
 thèques de France et d'Italie, afin de
 lui fournir les matériaux qui lui étaient
 nécessaires pour les différents ouvra-
 ges qu'il avait dessein de publier.
 Durant son séjour à Rome, il vit le
 pape Urbain VIII, qui l'encouragea
 à publier sa *Bibliotheca pontificia* ;
 le pape donna une idée avantageuse
 de son érudition, et lui valut la place de
 bibliothécaire du cardinal de Retz ; il fut
 attaché au premier président
 de Lamoignon, et mourut à Paris, dans
 l'année 1670.
 Le père Jacob avait eu à es-
 uyer de nombreux désagréments de la part de
 ses persécuteurs, pour avoir refusé de
 reconnaître l'antiquité de son ordre, at-
 tribuée par Lamoignon. C'était un homme
 laborieux ; mais il manquait de
 jugement et de discernement, et n'avait
 qu'une érudition superficielle. On se-
 rait en droit de citer ses principaux ou-
 vrages : I. *Bibliotheca pontificia duo-
 ris distincta*, Lyon, 1643, in-8°, in-
 est la meilleure de ses compila-
 tions, quoiqu'elle ne soit pas exempte
 de fautes ; Struvius, Camusat et Nicot
 ont relevé les principales. II. *Des plus belles bibliothèques
 du monde*, Paris, 1644, in-8°. On
 se croit d'avoir donné ce titre à
 des collections fort médiocres ; mais il
 n'y a ni dans cet ouvrage des choses
 neuves et qui le font rechercher. III. *Bibliographia Parisina*, 1645 et
 1646, in-4°. C'est le cata-
 logue des livres imprimés à Paris de
 1564 à 1653 ; il y ajouta ensuite la
 liste des livres publiés, à la même
 époque, dans le reste de la France,
 sous le titre de *Bibliotheca gallica*

universalis. Dans chaque cahier les
 ouvrages sont classés par ordre de
 matières, excepté dans les deux
 cahiers de la *Bibliotheca gallica*,
 publiés en 1646 et 1647, dans les-
 quels chaque ville ou lieu d'impression
 a son article à part : ainsi l'on y trouve
 une *Bibliographia Salicetana* pour
 un ouvrage imprimé à la Saussaye
 (abbaye du diocèse d'Evreux). Au
 reste, le père Jacob donne le titre des
 livres exactement et tout au long, mais
 sans aucune remarque critique ou bi-
 bliographique. Ce fut, dit-on, ce travail
 qui suggéra au président de Sallo l'idée
 du *Journal des Savants*. IV. *De cla-
 ris scriptoribus Cabilonensibus li-
 bri tres*, Paris, 1652, in-4°, de 20
 et 159 pag. C'est une histoire litté-
 raire de la ville de Chalon, sa patrie :
 il y a des recherches ; mais on ne doit
 pas compter sur l'exactitude de l'au-
 teur, quoiqu'il ait été à même de puis-
 ser aux sources. Le nombre des au-
 teurs chalonais qu'il indique s'élève à
 deux cents, dont quelques-uns vi-
 vaient encore quand il écrivait. V. *Les
 Eloges de Marie Schurmann*, en
 latin, et trad. en français par Paul
 Jacob, de Lyon ; d'Anne Comène,
 dans l'édition de son *Histoire*, im-
 primée au Louvre ; de J.-B. Begat et
 de Jean Despringles, jurisconsultes,
 en tête du *Commentaire de Che-
 vannes sur la coutume de Bourgo-
 gne*. Le père Jacob a fourni plusieurs
 pièces au père Labbe pour sa *Nova
 Biblioth. manuscriptor.* ; et quelques
 additions au *Dictionnaire étymolo-
 gique* de Ménage ; enfin il a laissé en
 manuscrit un grand nombre d'ou-
 vrages, les uns terminés et d'autres
 imparfaits, dont on trouvera la liste
 dans la *Bibliothèque de Bourgogne*.
 On peut consulter en outre, pour des
 détails, la *Biblioth. carmelitana* du
 père Cosme, et les *Mémoires* de Ni-

éron, tom. XI. — Paul JACOB, né à Lyon dans le XVII^e siècle, et avocat au parlement de Paris, a traduit en français : I. *La Clavicule ou la Science de Raymond Lulle, avec toutes les figures de rhétorique*, Paris, 1646, in-8°. II. *La Rhétorique de Cicéron*, ib., 1652, in-12. Ce volume ne contient que les quatre livres à Hérénnius. W—s.

JACOB. Voy. MONTFLEURI.

JACOB ERLANDSEN, archevêque de Lund et primat de Danemark au XIII^e siècle, fut un des prélats les plus remarquables du moyen-âge. Ayant été nommé d'abord doyen du chapitre de Lund sous le règne d'Eric IV, il assista, de la part de ce prince, au concile tenu à Lyon en 1245. Il s'y lia d'une étroite amitié avec le pape Innocent IV. Parvenu par la protection de la cour de Rome à l'archevêché de Lund, Jacob Erlandsen refusa de demander la confirmation du roi Christophe I^{er}, et entreprit de changer la loi ecclésiastique de Scanie portée sous le règne de Waldemar I^{er}, parce qu'il prétendait qu'elle renfermait des articles contraires aux prérogatives du clergé. Une lutte violente s'éleva entre le monarque et l'archevêque, qui tint un concile, où de concert avec les évêques du royaume il fit passer des décrets qui augmentèrent le courroux du roi. Haquin IV, roi de Norvège, et Birger, régent de Suède, témoignèrent le désir d'apaiser ces troubles, qui influèrent sur le repos du Nord, et ils eurent une entrevue avec le roi Christophe. On convint d'un projet de réconciliation; mais l'archevêque le rejeta, soutenant que ses droits ayant été attaqués, il devait être satisfait sur tous les points. Il entra, avec l'évêque d'Odensée, le comte de Holstein, et plusieurs autres, dans

un complot pour faire perdre l'bonne au roi et à son fils. Les furent assemblés; et Christoph proposa de décréter que l'archevêque serait arrêté. Il le fut en effet; mais au lieu d'obtenir une réponse favorable, il fut mis en prison ainsi que le royaume. (Voy. CHROTOPHE, VIII, 488.) Le pape témoigna un grand intérêt, montra disposé à le défendre. Suède et la Norvège lui promirent appui. Il se rendit en Jutland conférer avec l'évêque de Ribe, doux et conciliant; mais, dans le moment, on traitait sa perte; il mourut le 29 mai 1259. Le chancelier Arnfast, qui prétendait à l'archevêché, fut accusé de ce crime. Pendant la minorité d'Eric I^{er} de Christophe, Marguerite, sa fille, prit les rênes du gouvernement à lutter contre les grands du royaume. Elle mit l'archevêque en liberté flatta de le gagner par cet acte de clemence. Mais Jacob Erlandsen ne lut prêter l'oreille à aucun accommodement tant que le pape n'aurait examiné ses griefs; il refusa de retourner dans son diocèse et se retira en Suède, d'où il écrivit plusieurs lettres à Rome, pour prouver sa innocence et demander satisfaction. Cependant une guerre civile avait éclaté entre la reine et les grands. Dans un combat où Marguerite était à la tête des troupes, elle fut prise avec son fils et traitée en prisonnière. L'archevêque triomphant passa aussitôt en Danemark, et lia ses intérêts avec les grands vassaux insurgés la reine et son fils ayant recou-

(1) C'est par une faute d'impression l'archevêque Christophe, tom. VIII, page 488, attribue le fait à l'évêque d'Aarhus.

par l'intervention du duc de rick, Erlandsen fut accusé à et le pape Urbain IV le con- à résigner son archevêché. Im- ment après, Clément IV monta rône pontifical. L'archevêque lit à Rome, et engagea le pon- : déclarer en sa faveur. Un lé- envoyé en Danemark, et lança lres ecclésiastiques au nom du l'Eglise. Les esprits, au lieu calmer, s'échauffèrent davan- . L'archevêque fut obligé de se à Rome, où il resta pendant s. Enfin cette longue contesta- terminée l'an 1274 au con- Lyon, où furent jugés tant s objets importants sous les s de Grégoire X. Dès l'année nte l'archevêque avait déclaré mettrait ses prétentions à la sance des arbitres que le pape rait ; et il avait demandé au Danemark, Eric V, un sauf- : signé par cinq seigneurs du e pour pouvoir retourner à lise. Le roi accepta cette con- et envoya à Lyon un ambas- chargé de travailler au réta- blement de la paix, de concert avec es du concile. Après d'assez s contestations, il fut réglé que rendrait son amitié à l'archevê- et lui donnerait quinze mille d'argent pour l'indemniser de l'avait souffert. Jacob Erland- ourut peu après cette pacifica- os l'île de Rugen, avant d'avoir rendre possession de son dio-

C—AU.

OBÆUS (OLIGER), savant da- é à Aarhus en Jutlande, l'an- 50, fit ses études à Copenhague. prit ensuite un voyage dans rs pays étrangers, et visita les ités d'Allemagne, de France et . A son retour, il professa suc-

cessivement la géographie, l'histoire et la médecine. Il reçut ensuite le titre de conseiller de justice, et devint as- sesseur au tribunal suprême de Copen- hague. Il s'allia, par deux mariages, à la famille Bartholin, fameuse dans les sciences et les lettres. Après avoir fourni une carrière honorable, il mou- rut en 1701. Ses principaux ouvrages sont : I. *Observationes de ranis et lacertis*, in-8°, Paris et Copenhague, 1676 et 1686. II. *Bartholomæi Scæle historia Florentinorum edita ex bibliothecâ medicâ*, Rome, 1677, in-4°. III. *Museum regium*, Copen- hague, 1695, avec un supplément ou *auctarium*, 1699, ibid., in-folio. Le cabinet royal de Copenhague était déjà riche en curiosités naturelles, en antiquités, en tableaux, à l'époque où écrivait Jacobæus : mais il a été consi- dérablement enrichi depuis ; et J. Lau- rentzen en a continué la description, s'attachant surtout à faire connaître la partie des antiquités et de la numis- matique danoise. Son ouvrage parut en 1710. Depuis, le même sujet a été traité par Jonge, dans sa *Description de Copenhague*, en danois, et par Hauber, dans la *Description de la même capitale*, en allemand et en da- nois.

C—AU.

JACOBATIUS. Voy. GIACOBATTO.

JACOBI (JEAN-GEORGE), poète allemand, naquit à Dusseldorf en 1740. Il annonça de bonne heure, par quelques essais, un talent dis- tingué pour la poésie. On ignore les circonstances de sa vie jusqu'en 1758, époque à laquelle il se rendit à Gœt- tingue pour étudier la théologie. Les événements de la guerre le forcèrent d'aller à Helmstædt ; mais au bout d'un an, les circonstances ayant chan- gé, il revint à Gœttingue, où il acheva ses études. Il s'y lia avec le fameux professeur Klotz, qui, ayant été plus

tard appelé à Halle, le fit nommer professeur de philosophie et d'éloquence dans la même université. C'est là que Jacobi fit connaissance avec Gleim : cette liaison décida du sort de sa vie. Gleim le ramena à la poésie, et, desirant lui assurer une honnête indépendance, lui fit obtenir une prébende au chapitre de St.-Boniface à Halberstadt. Jacobi vécut dans cette position pendant quinze ans. En 1784, l'empereur Joseph II lui offrit la chaire de belles-lettres à Fribourg en Brisgau. Jacobi passa dans cette ville le reste de sa vie, estimé et aimé de tous ceux qui le connaissaient. Il mourut le 4 janvier 1814. Ce poète, de mœurs très douces, d'un caractère très aimant, a peu fourni aux biographes ; mais il a eu beaucoup d'amis : il a vécu très heureux, et a partagé avec les premiers génies de l'Allemagne, ses contemporains, et la plupart ses amis, la gloire d'enrichir la littérature allemande. Jacobi se forma principalement, comme il nous l'apprend lui-même, par la lecture de Chapelain, de Chaulieu et de Gresset : aussi trouve-t-on dans ses compositions un peu de l'abandon et du moelleux de ces poètes, mais rarement la précision de l'auteur du *Vert-vert* et de la *Char treuse*. Ses vers sont faciles et souvent harmonieux. Souvent aussi sa facilité dégénère en négligence, de même que sa philanthropie dégénère en sentimentalité. Toutefois ces défauts se rencontrent beaucoup plus dans ses premiers écrits. Ceux qu'il composa dans un âge plus avancé se distinguent par une plus grande précision, et approchent davantage de la perfection de ses modèles français, et de Gleim, son modèle allemand. Comme celui-ci, il chante les jouissances pures de la vie ; et il a travaillé avec lui au poème du *Meil-*

leur des mondes. (Voy. Gr.) écrits son moins remarquable grande élévation d'idées, qu grâce avec laquelle il sait p ennoblir et rendre aimables les plus simples. Sa prose a qualités et les mêmes défaut vers. Son *Voyage d'hiver* *Voyage d'été*, en vers et offrent un mélange de la m Sterne et de celle de Chap les inconvénients du genre renferment des détails , quants, du moins agréable pirent, comme toutes ses tions, l'amour de l'humai mis en français, le *Voyag traduction libre de l'allen* Armandry, Hambourg, 178 Lausanne, 1796, in-12. Jai posé des *Épîtres* en vers et des *Chansons*, des *Cantate ras*, des *Comédies*, des *l des Fables*, quelques *Di* en prose, et des *Sermons* premiers genres sont ceux quels il a le mieux réussi une 1^{re}. édition de ses œuv berstadt, en 3 petits volu en 1770 et 1773, et u 1773 et 1775. Peu d'au sa mort, une 3^e. fut publi en 5 volumes, et bientôt s 4^e. Jacobi a rédigé, outre ques ouvrages périodiques tres le Journal intitulé *Iri* plusieurs hommes distingu part, et qui ont contribu dre en Allemagne, surtou beau sexe, le goût de la l rature. Enfin on a de lu grand nombre de pièces c critiques et de dissertatio objets de littérature, qui o rés dans des recueils, tels *bibliothèque allemande des* par Klotz ; le *Mercur*

and; le *Nouveau Musée al-*
, etc. Plusieurs de ses poë-
 été recueillis dans l'*An-*
des Allemands, par Schmid,
 l'*Anthologie lyrique* de Mat-
 D—v.

BILLI (Louis), laborieux
 eur, prêtre et proto-notaire
 que, naquit à Rome en 1598.
 inal Baronius, qui était son
 lui inspira de bonne heure le
 plutôt la passion des recher-
 toriques et agiographiques; et
 i, retiré à Foligno, d'où sa fa-
 ait originaire, s'y forma une
 èque considérable à cette épo-
 ir un simple particulier (elle
 uviron huit mille volumes);
 cessa, pendant sa longue car-
 l'amasser des matériaux pour
 e civile, ecclésiastique, génea-
 et littéraire de l'Ombrie et des
 es voisines. Il mourut à Foli-
 1670 ou en 1664 (*Foy. Man-*
ibloth. rom., pag. 56), après
 blié 27 volumes, la plupart
 n, et tous imprimés à Foligno,
 1626 jusqu'à 1659. Nous in-
 us seulement les plus impor-
Vita del beato Tomasuccio,
ordine di S. Francesco, con
rosfite in terza rima, da lui
 II. *Vite de' vescovi di Fo-*
 III. *Rime di diversi poeti*
mbria. IV. *Vite de' santi e*
i Foligno, etc., 1628, in-4°. *5*
de' santi e beati di Gualdo
regione di Taino nell' Um-
 1658, in-4°. VI. *Discorso della*
Foligno, cronologia de' ves-
governatori e podestà, etc.,
 in-4°, de 96 pag. On y trouve
 des podestats (ordinairement
 de cette ville, depuis 1198
 1642, et le tableau de la po-
 n de tous les châteaux et vil-
 la diocèse de Foligno, avec une

précision si minutieuse qu'on y indi-
 que jusqu'aux localités qui n'ont que
 deux ou trois habitants. VII. *Cronica*
della chiesa e monastero di Santa-
Croce di Sassovino, nel territorio di
Foligno, 1655, in-4°. VIII. *Di No-*
cera nell' Umbria e sua diocesi, e
cronologia de' vescovi di essa città,
 1655, in-4°. de 140 pag., avec des
 armoiries gravées en bois. IX. *Vite de'*
santi e beati dell' Umbria e di quelli,
i corpi de' quali riposano in essa pro-
vincia, 1647-56. X. 3 vol. in-fol. X.
Bibliotheca Umbriae, sive De Scrip-
toribus provinciae Umbriae, volumen
primum (et unicum) 1658, in-4°.
 de 525 pag. Après une courte des-
 cription de la province d'Ombrie, qui
 n'occupe pas vingt pages, il donne,
 suivant l'ordre alphabétique de leurs
 prénoms, le catalogue de tous les écri-
 vains ombriens, anciens et modernes,
 depuis *Achilles Egidius à Monte-*
falco jusqu'à *Zampolus Primaparte*
de Primolis, avec la liste de leurs ou-
 vrages tant imprimés que manuscrits,
 mais sans aucun jugement critique, et
 avec peu de précision bibliographique.
 On voit parmi ces écrivains, cinq pa-
 pes, soixante-treize évêques ou arche-
 vêques, trois empereurs et dix femmes.
 Le nombre total s'élève à neuf cent
 quarante-six, parmi lesquels la ville
 de Pérouse en a seule fourni deux
 cent trente-sept, Foligno cent vingt-
 cinq, Gubbio cent quinze, Trani qua-
 rante-cinq, Spolète, Assise et Camer-
 rino, chacune trente-cinq, etc. Un
 Appendix ou supplément, qui termine
 le volume, indique encore trente-cinq
 auteurs omis dans le cours de l'ou-
 vrage, ce qui en porte le nombre total
 à environ neuf cent quatre-vingts.
 Quoique le père Oldoino, jésuite, ait
 donné depuis, dans son *Atheneum*
romanum, une bibliographie plus
 étendue des écrivains de Pérouse.

L'ouvrage de Jacobilli n'en est pas moins précieux pour l'histoire littéraire du reste de la province ; et il est étonnant que cet estimable et fécond écrivain n'ait aucun article dans les dictionnaires historiques, même dans les dernières éditions publiées à Naples ou à Bassano. XI. *Vita della B. Angelina (Corbara) institutrice delle monache claustrali del terz' ordine di S. Francesco ; con le vite di tre beati della famiglia de' Montemarti, edite da D. Tadeo Terzi*, Bologne, 1659, in-4°. XII. *Vite del Santiss. sommo pontefice Pio I°, del B. Bonaparte (1), della B. Filippa, e delli servi di Dio P. Paolo, uno de' quattro institutori de' Tentini, e del P. D. Francesco, riformatore ed ampliatore della congregazione di S. Salvatore di Bologna, tutti cinque della famiglia Ghisiliera, con un' elogio genealogico sopra i 12 huomini illustri de' Ghisilieri*, Foli-

(1) Le bienheureux Bonaparte Ghisilieri, né à Bologne vers l'an 1235, était fils de Rambert ou Lambert d'Ugolino Ghisilieri, sénateur, qui fut en 1233 podestat de Péronne, et en 1265, ambassadeur de la ville de Bologne auprès du pape Urbain IV. Bonaparte embrassa la vie pénitente du tiers-ordre de S. François, et fut le principal disciple et le successeur du bienheureux Rainieri, de Péronne, instituteur des confréries de pénitents (*disciplinanti*) en Italie, et qui établit à Mantoue, en 1261, la première confrérie de pénitents nous ou confrères de la miséricorde. Après avoir parcouru diverses villes d'Italie, en y prêchant la pénitence, et avoir fondé plusieurs hôpitaux, le B. Bonaparte revint à Bologne, et y mourut le 1 décembre 1294, dans l'archi-hôpital de S. Maria della Vita, qui était regardé comme le chef-lieu de ces confréries. Le sénat de Bologne lui fit élever un tombeau dans la deuxième chapelle de cette église, avec cette inscription :

Archæ Bonapartii corpus (tenet) ista beati.
Multos sanavit. Se sanctis esse probavit.

Jacobilli assure qu'il s'opéra plusieurs miracles à ce tombeau. On voit encore dans cette chapelle (des Ghisilieri) un tableau d'Aureliano Milani, représentant S. Jérôme avec Bonaparte, dont la tête est environnée de l'aureole des bienheureux (*Pittura, Sculture, etc., di Bologna, 1776, in-12, pag. 291*). Giacomo Ghisilieri, frère du B. Bonaparte, fut l'un des principaux chevaliers de l'ordre de S. Marie, appelé de *Conjugati Gaudenti*. Voy. GUERRINO d'ANASSO, XIX, 202, et la partie de la députations envoyée à Naples en 1294 au pape Celestin V, pour la réformation de cet ordre.

gno, 1661, in-4°. de 118 pag. L'ouvrage fait remonter l'origine de la B. Ghisilieri jusqu'au temps de Clémence, et cite partout en marge les chartes et pièces justificatives. Jacobilli donne lui-même (*Bibl. L. p. 189*) le détail de trente-cinq ouvrages manuscrits de sa composition dont le plus important est une chronique de la ville de Foligno, très gros volume ; il est à croire qu'il la conserve dans quelque bibliothèque d'Italie.

C. M. JACOPI (JOSEPH), professeur de physiologie et d'anatomie dans l'université de Pavie, en mourut dans la même ville, était de prédilection du célèbre professeur Antoine Scarpa, qui, encore, est devenu, par ses nombreux ouvrages, une autorité respectable en médecine et en chirurgie. Jacopi lui était adjoint à l'école de chirurgie pratique, et savait devoir, à raison de ses connaissances et de ses talents, être et le continuateur de son maître. Il mourut l'a enlevé trop rapidement la fleur de ses années, lorsqu'il menait à réaliser cet espoir. Il le perdit en juin 1815, peu de temps après le moment où il publiait un ouvrage en deux volumes, très remarquable par l'ordre et la clarté des théories chirurgicales qu'il y expose. On y trouve la manière d'enseignement d'exécution par laquelle Scarpa illustre, de nos jours, l'école de chirurgie. Cet ouvrage est intitulé : *Atti della scuola di chirurgia della regia università di Pavia, l'anno scolastico 1811 e 1812*, Milan, 1815.

JACOPONE ou JACOPO, un célèbre poète ascétique italien d'une illustre et noble famille des Bolognais naquit à Todi, dans l'Ombrie,

C'est par omission qu'il a été mis les écrivains du *xiv^e*. *histoire littéraire de l'Italie*, par Ginguené en 1811. Les Italiennes des Franciscains, l'un de cet article avait donné et insérée dans le *Journal* : en 1810, nous apprenons Jacopo Benedetto fut, dès ans, destiné par sa famille de la philosophie et de la science ; il y fit des progrès rapidement reçut docteur en droit, l'un des plus habiles avocats S'étant occupé du soin d'acquiescer ainsi que sa forme se refusait aucune des des du luxe et de celles de la science, lorsqu'il unit son sort à une femme d'un mérite égal à son talent, et cachant sous les grâces de sa jeunesse, la modestie la plus précieuse pour complaire à son épouse. Elle assistait avec plusieurs amis en bal des plus brillants, un jour funeste vint troubler tout-à-coup le spectacle. Une partie du plancher de la salle s'écroula, et accabla plusieurs des spectatrices infortunées. Le mari apprend le danger : il se précipite au secours de son épouse, croit reconnaître des signes de vie, cherche à la relever, la délace, mais en vain : elle est morte. Sa surprise ? il aperçoit un cadavre blanchâtre sur la peau de celle qui avait livré aux plaisirs du monde, et absorbé dans les passions sur la vertu rigide de la science qui lui est ravie. Jacopo, qui ne voit plus que le néant de la vie, se retire du monde : il veut le fuir, mais une ardeur qu'il avait mise à braver. Il se dépoille, et couvrait de sa misère, il couvrait de sa misère des hommes : il se précipite en boue, criant, gémissant des complantes,

et contrefaisant l'insensé, au point que les enfants couraient après lui, et l'appelaient par dérision *Jacopone*, nom qu'il conserva et qui lui est resté. Dans sa folie apparente, nouvel Ésope, il donnait quelquefois des leçons qui faisaient faire des réflexions sérieuses. Chargé par un riche débauché de porter chez lui plusieurs volatiles destinées pour un banquet, Jacopone alla les mettre dans le sepulchre de la famille de cet homme du siècle. Celui-ci ne les trouvant point au logis, et les lui ayant redemandées : « Je les ai portées, dit-il, dans votre maison. » Las enfin de mener cette vie irrégulière et vagabonde, il entra, de prédilection, dans l'ordre des frères mineurs de S. François ; mais ce fut après avoir fait preuve de sens, par un opuscule de sa composition, intitulé *De contemptu mundi*. D'après ses principes d'humilité, il ne prit point le sacerdoce, et ne voulut jamais être que frère lai, en se soumettant à remplir les plus pénibles offices. Dans l'ardeur de son dévouement, il brûlait, disait-il, d'expier non seulement ses fautes, mais celles des autres, à l'exemple de J.-C. Durant les intervalles de ses services, il composait des hymnes pleines de verve et de piété, d'imagination et de sentiment : mais le mépris de tout ce qui tient au goût, lui faisait négliger les convenances. La chaleur de son zèle religieux le porta même à donner des avis au pape Célestin V et à reprendre la conduite de Boniface VIII. La vive apostrophe, *O Papa Bonifazio, quanto hai giocato al mondo*, etc., lui valut la prison de Palestrine, où il fut mis au pain et à l'eau. Jacopone ne fit pas comme le Dante, son contemporain, qui se vengea de l'exil par son *Enfer*. Notre poète souffrit, sans murmurer, son exécution,

dont il plaisantait dans ses rimes, comme d'un bénéfice qu'il avait gagné en cour de Rome. Cependant on rapporte que le pape visitant la prison de Palestrine, fit demander à son prisonnier quand il comptait en sortir : « Lorsque vous y entrerez », lui répondit Jacopone. En effet, peu de temps après, le pape fut fait prisonnier lui-même par les Français et les Colonne, et Jacopone fut délivré. Supérieur aux consolations et aux disgrâces, désormais tout à Dieu et à ses frères, il ne cessait, dans ses chants religieux, d'exprimer en traits de feu, le sentiment dont il était pénétré; et ce fut en entonnant un chant d'amour, qu'il expira le jour même de Noël, 25 décembre 1306. Les Annals des Franciscains témoignent que c'était moins la force du mal que l'ardeur de l'amour divin, qui paraissait avoir épuisé son corps affaibli par la fatigue et les ans. Wading nous a transmis l'épithaphe gravée sur sa tombe : *Ossa beati Jacoponi de Benedictis Tudertini F. ord. min., qui stultus propter Christum novā mundum arte delusit et cælum rapuit.* Jacopone a composé : I. Des poésies italiennes (*Cantici*), dont la première édition in-4° serait de Florence, 1480, d'après l'*Index* du Vatican; et la seconde seulement de 1490. Elles ont été réimprimées plusieurs fois, entre autres à Rome, en 1558, in-4°, avec des discours moraux et une *Vie* de Jacopone, par G. B. Modio, qui revit ces poésies, et les envoya à Ste.-Catherine de Ricci. Mais l'édition la plus ample, augmentée du double, et composée de plus de deux cents cantiques, avec des notes et des scholies de Fra Francesco Tresatti da Lugnano, a paru à Venise, en 1617, in-4°, sous ce titre : *Le Poesie spirituale del*

B. Jacopone accresciute e altri suoi cantici, novam trovatī et distincti in Filib. Cette édition est citée par la l'éditeur, qui s'est fait beaucoup par J. B. Guazzaroni et observe que les manuscrits anciens, dont il s'est servi avant de l'académie de la Crus S. Job de Venise, contiennent d'expressions grossières ou que les autres manuscrits modernes, fourmillant de fautes, qu'on ne doit pas mettre au compte du poète. Au reste Jacopone avec plus d'originalité que ne fait dialoguer dans ses vers *va et quarta rima*, nombreux abstractions et morales introduit, comme le Dante semble le précurseur, des idées des morts qu'il ressuscite et leur d'une manière énergique ne tire pas du chaos la lumière, ainsi que ce génie bien qu'il étincelle de beaux et naïves. Son style étrusque animé que poli, est mêlé de traditions populaires et de traditions romaines et siciliens. L'éditeur omet d'expliquer le sens de locutions vieilles, insolites, haïes; mais ses notes sont noyées dans de longues scolastiques à la manière du temps les plus remarquables de Jacopone, nous indiquent, à cause de leur simplicité, d'après l'édition de 1514, où les titres sont tous en latin : Fol. 1 *conversus est de seculo* nem. Fol. 58, *Quod omnia faciunt balatam* (une de *radiso*. Fol. 66, *Proverbia plena sententiis*. Fol. 70 *benedictam quam ipse frater J*

curia romana (la prébende le, est sa prison de Pales-
II. Jacopone a fait aussi
latines, en prose mesurée

Elles se trouvent réunies
italiennes, dans l'édition
, 1514, in-8'. (intitulée,
lo contemplativo e esta-
Jacopone). Quoique mê-
l'autres pièces, on y remar-
1°. L'hymne *Cur mundus*
ib vanâ gloria, que Tre-
portée, d'après Rader, et
ques endroits ont de l'ana-
le chapitre xxvi du livre
faite Imitation de J.-C.
ux français gothique de l'*In-*
onsolation. — 2°. L'hymne
angelorum, dont plusieurs
ont également des rapports
apitre xxi du 3°. livre de
a latine, qui est de même une
— 3°. Enfin le *Stabat mater*

, attribué à Innocent III,
tué par Wading à Jacopone;
il est bien moins connu, la
ite par Jacopone lui-même
ant de la *Passion*, sous le
tabat mater speciosa, pour
le Noël : elle a été remise au

l'auteur de cet article en
réimprimée par Louis Ver-
des changements de sa façon

G—CE.

UELINE, comtesse de Hol-
ée en 1400, était fille de
ie VI et de Marguerite de
ne. Elle fut mariée, en 1415,
duc de Touraine, et depuis
du Viennois ; mais restée
près deux ans d'une union
elle retourna près de son
il avait déjà pris les précau-
cessaires pour lui transmettre
: elle lui succéda en 1417,
ec plaisir l'empressement de
aux à l'assurer de leur fidé-

lité. Jean de Bavière, son oncle, sur-
nommé *Sans pitié*, moins touché
de la beauté de la princesse que de
sa riche dot, la demanda en ma-
riage, se flattant d'obtenir de la
cour de Rome la double dispense
qu'exigeaient sa parenté à un degré
prohibé et son titre d'évêque de Liège;
mais Jacqueline déclara qu'elle était
dans l'intention d'accomplir la volon-
té de son père, en épousant Jean IV,
duc de Brabant, son cousin. L'évêque
de Liège, trompé dans son attente,
attaqua ce mariage comme incestueux,
et parvint à obtenir de l'empereur Si-
gismond l'investiture des états de sa
nièce. Aidé par la faction des Cabel-
liaux (1), il se fait sacrer à Dordrecht
en 1518, s'empare de Rotterdam, et
oblige Jacqueline à l'instituer son hé-
ritier, au cas où elle mourrait sans
enfants. A cette condition il lui accorde
la paix ; mais l'ambitieux prélat dé-
termine Jean de Brabant, par l'offre
d'une somme d'argent, à lui laisser
les états de son épouse pour douze
années. Les peuples se soulèvent à
cette nouvelle. Jacqueline, réfugiée
dans le Brabant, sollicite vainement
son mari de profiter de la disposition
des esprits pour chasser l'usurpateur :
indignée de sa lâcheté, elle se décide
à l'abandonner pour jamais ; elle part
secrètement pour l'Angleterre, s'a-
dresse à la cour de Rome pour faire
annuler son mariage, et, sans attendre
la réponse du pape, épouse le duc de
Gloucester en 1425. Elle reparait bien-
tôt après en Flandre, à la tête d'une
armée, et s'empare du Hainault. Mais
le duc de Bourgogne, craignant de
perdre ses droits à la succession de
Jacqueline, lui déclare la guerre ; et

(1) Les factions des *Cabelliaux* et des *Hoeckens* divisaient la Hollande depuis 1350. Les premiers étaient ainsi appelés du nom d'un poisson très commun en Hollande, et les autres du hachepu dont on se sert pour le prendre.

son nouveau mari fuit en Angleterre, la laissant seule exposée au ressentiment de son ennemi. Les habitants la regardant comme l'unique cause de la guerre, dont le poids retombait sur eux, se décident à livrer leur souveraine au duc de Bourgogne, qui la fait enfermer à Gand. La malheureuse Jacqueline, abandonnée du duc de Gloucester, chercha à se reconcilier avec le duc de Brabant; elle lui écrivit de sa prison une lettre qui contenait l'aveu de ses fautes et la promesse de les expier : mais toutes ses tentatives pour ramener à elle un époux outragé, furent inutiles. Son courage ne l'abandonna point; elle séduisit ses gardes, s'échappa, sous un déguisement, de la tour où elle était enfermée, et se rendit à la Haye. Sa présence ranima ses partisans; et la mort de son oncle, l'ambitieux Jean de Bavière (1425) la rendit une seconde fois maîtresse de la Hollande. L'inutile cruauté dont elle usa envers ceux qu'elle soupçonnait de ne lui avoir pas toujours été fidèles, la perdit : la vue des échafauds excita des soulèvements; et le duc de Bourgogne en profita pour la dépouiller. Jacqueline se défendit courageusement à la tête de ses troupes; mais obligée de céder au nombre, elle eut recours à la voie des négociations, et consentit, en 1428, à reconnaître le duc de Bourgogne pour son lieutenant. Dans l'intervalle, le duc de Brabant était mort; son mariage avec le duc de Gloucester avait été déclaré nul, de sorte qu'elle pouvait disposer de sa main : mais le duc de Bourgogne éloignait tous ceux qui pouvaient y prétendre; et elle se détermine à épouser secrètement, en 1432, François de Borselen, simple chevalier et né son sujet. Le duc, instruit de ce mariage, fait arrêter Borselen; et des commissaires le con-

damnent à mort. Pour lui survivre, Jacqueline abandonne le duc de Bourgogne, et se réduit à la condition privée languit quelque temps, et meurt le 8 octobre 1456, à l'âge de six ans, au château de Teiling le Rhinland. Ses restes furent portés à la Haye, et inhumés dans une chapelle. Borselen, que le duc de Bourgogne avait créé comte van et chevalier de la Toison d'or, prolongea ses jours jusqu'en 1468. La réputation de Jacqueline a trié par la plupart des historiens. Quelques-uns la comparent à Jeanne d'Arc de Naples, si tristement finie par ses débordements. Mais sans affaiblir les torts de Jacqueline, on est porté à penser qu'ils doivent être rejetés en partie sur la faiblesse de son mari. Bayle a examiné la vie de Jacqueline (*Répons. aux questions d'un provincial*, lett. LXVIII), et la juge trop sévèrement.

JACQUELOT. Voy. JACQUES.

JACQUES (SAINT), dit le Romain, l'un des douze premiers apôtres, qui fut dans le bourg de Bethsaïde, près de Galilée. Son père était un homme nommé Zébédée, et sa mère une des saintes femmes qui furent avec le corps du Sauveur. Le premier que nous apprend que Jésus le suivait le long de la mer, vit Jean, son frère, assis près du père dans une barque, occupé à raccommoder des filets, et que invité à le suivre, ils obéirent tous deux. S. Jacques fut avec son frère et S. Pierre, à la transfiguration de Jésus sur le Thabor, et reçut d'autres preuves de l'affection particulière que Jésus lui en témoigna. Peu de jours après, Jésus se rendit à Jérusalem, et s'approcha de lui, et, l'ayant

que ses deux fils fusionnaient son royaume, l'un à l'autre à sa gauche. Cette indignation des disciples les apaisa en disant : voudra être le premier soit le serviteur des autres. Jacques accompagna Jésus à l'Arbre des Oliviers ; mais, irrité par les hommes qui accusaient Judas, il s'éloigna et sortit de Jérusalem, sans en sûreté. Après la Pentecôte, le Sauveur, il revint à Jérusalem, et, ayant reçu le Saint-Esprit, se mit à prêcher l'Evangile avec zèle, que les principaux de la synagogue demandèrent sa mort. Jacques, qui cherchait tous les jours à gagner l'affection du saint apôtre à son triumphe, fut condamné à périr par le glaive. Celui qui l'avait accusé de trahison fut touché et confessa sa culpabilité chrétienne. On les mena au supplice ; chemin faisant, Jacques pria S. Jacques de l'apôtre, après y avoir répondu : La paix soit avec vous. Ainsi ils eurent tous la tête coupée (Fleury, Hist. paragr. xxiv). Ce fut l'apôtre qui eut le bon sang pour la foi. Jacques, cet illustre martyr est mort le 3 juillet. On montre à Jérusalem le lieu de son tombeau, lequel a été bâti un couvent, dont l'église est fort élégante (Itinéraire de M. de La Motte-Fleury, tome II, pendant les Espagnols Jacques comme leur apôtre, et, d'après une ancienne légende, de conserver son corps dans la cathédrale de Compostelle ;

telle ; c'est, comme on sait, l'un des plus fameux pèlerinages de l'Europe. Bivar, dans ses notes sur la fausse Chronique de Fl. Dexter, rapporte qu'en 1595 on trouva sur une montagne du royaume de Grenade, un *Evangile* et quelques autres livres écrits de la main de S. Jacques sur des plaques de plomb. Ces ouvrages apocryphes ont été condamnés par le pape Innocent XI, en 1682 : mais c'est en vain que les plus savants critiques, s'appuyant du texte précis des *Actes des apôtres*, ont cherché à démontrer qu'il était impossible que S. Jacques eût prêché l'Evangile en Espagne ; les Espagnols ont continué d'appuyer cette prétention par des ouvrages dont la liste remplirait plusieurs colonnes (Voyez les titres des principaux dans la *Méthode pour étudier l'histoire*, par Lenglet Dufresnoy, art. *Hist. ecclésiast. d'Espagne*). Le P. Cuper a réuni dans les *Acta sanctorum* (vi^e vol. de juillet) toutes les raisons favorables au système des Espagnols, pour lequel il penche évidemment par respect pour l'antiquité de la tradition. L'ordre militaire de S. Jacques fut institué en 1170, sous le règne de Ferdinand II, roi de Léon et de Castille, pour protéger les pèlerins qui accouraient en foule visiter les reliques du saint apôtre. Fr. Caro de Torres a écrit l'*Histoire* de cet ordre célèbre (en espagnol), Madrid, 1629, in-fol. W—s.

JACQUES (SAINT) le Mineur, surnommé le Juste, était fils d'Alphée et de Cléophas ou Marie, sœur de la sainte Vierge ; et c'est d'après la coutume des juifs que l'Evangile lui donne le nom de frère du Seigneur, quoiqu'il ne fût que son cousin. Il fut saint, c'est-à-dire consacré à Dieu dès le ventre de sa mère : il ne but jamais de vin ni ne mangea d'aucun animal ; le rasoir ne passa point sur sa tête ; il ne

se baignait ni ne se frottait point d'huile, grande austérité dans un pays chaud : il avait seul la permission d'entrer dans le sanctuaire, parce qu'il ne portait point de laine, mais seulement du linge. Dans le temple on le trouvait continuellement à genoux, demandant pardon pour le peuple (*Fleury*, *Hist. ecclés.*, liv. 1, paragr. v). Jésus l'appela, la seconde année de sa prédication, et accorda la même faveur à S. Jude, son frère. Après l'ascension du Sauveur, les apôtres le mirent à la tête de l'église de Jérusalem; et il la gouverna, pendant vingt-neuf ans, avec une sagesse qui fut admirée même de ses ennemis. Dans le premier concile de Jérusalem, il prit la parole après S. Pierre pour démontrer que les gentils ne devaient point être obligés, comme le prétendaient quelques disciples, de se conformer aux pratiques légales établies par Moïse. Cependant les progrès du christianisme alarmèrent les chefs de la synagogue; et ils résolurent de faire mourir S. Jacques, que tout le peuple chérissait pour sa douceur et sa piété. Le grand pontife Ananus, que l'histoire représente comme un homme hardi et entreprenant, profita de l'absence du gouverneur romain pour exécuter ce projet criminel : il cita S. Jacques devant le sanhedrin, et, après lui avoir reproché sa conduite, l'invita à déromper le peuple qu'il abusait, et à déclarer que Jésus n'était point le fils de Dieu. Le saint apôtre lui ayant répondu avec une juste indignation, Ananus le fit précipiter de la terrasse du temple. Malgré les vives douleurs qu'il ressentait de sa chute, S. Jacques s'appuya sur ses genoux et leva ses mains au ciel; mais tandis qu'à l'exemple du divin maître il priait pour ses ennemis, un foulon lui frappa la tête de son levier, et le

tua l'an 62 de J.-C. L'Eglise célébra la fête de S. Jacques le 1^{er}. On a de lui une *Épître* qui tient le premier rang entre les *canons* : elle est adressée aux douze tribus persées, à S. Jacques s'y propose de prouver que la foi n'est rien sans bonnes œuvres : on croit que cette épître fut d'abord écrite en grec, mais elle a encore sous le nom de S. Jacques un *Protévangile* ou *Évangile de l'enfance de Marie*. Mais l'Église a rejeté cet écrit comme apocryphe. Le fameux Guillaume Postel le traduisit de l'Orient, et en publia une version latine en 1552, in-8°. Cette version fut insérée avec le texte grec dans la seconde édition des *Orthodoxes*; et Jean Alb. Fabricius l'a imprimée dans son *Codex apocryphus Novi Testamenti*. Enfin on attribue même à cet apôtre une *Liturgie* que de Sainctes publia en grec, 1560, in-fol., rare, et dont on a une version latine, la même année, in-8°. (Voy. CLASSE SAINCTES). Léo Allatus et le Bona se sont efforcés de prouver que S. Jacques est réellement l'auteur de cet ouvrage; mais cette opinion n'a trouvé aucun partisan parmi les critiques.

JACQUES DE NISIBE (saint) est un personnage plus célèbre que bien connu : sa vie, telle que nous la transmise les écrivains ecclésiastiques, n'est qu'un tissu de faits incroyables. Les Grecs célèbrent sa mémoire le 1^{er} janvier et le 31 octobre, les Arméniens le 18 janvier, les Arabes le 18 décembre : il est marqué dans les martyrologes le 15 juillet. Il est dit dans le troisième siècle, à 200 lieues de Mygdonie ou Nisibe, ville de la Mésopotamie, qui était alors sous la domination romaine. Les Arméniens prétendent que sa mère était

illuminateur, premier pâtre de l'Arménie. Son acherait alors, de cette : de la race royale des n ignore les premiers e sa vie : ses historiens ent seulement, qu'épris mour pour la vie solitaire fort jeune dans les s Curdes, où vivant dans is habitation fixe, il ne de pieuses méditations. cachée au milieu des rose seule retraite dans l'hipas d'autre nourriture es, des racines, et des s ; et un manteau de poils mait tout son vêtement. e partie de sa vie se passa e extrême austérité : on laus sa solitude, Dieu veur un grand nombre t qu'il se manifesta même s fois. Ce fut un événement qui vint l'arracher e, et l'élever au siège de our qu'accablé de macé-iait Dieu d'appesantir tage sur lui ses rigueurs, sion; Dieu lui dit : « Ne pas davantage ta chair : te donnerai un signe r des miracles et amener à la foi. » Jacques se descendit de la montaler consulter Marougé, orète qui habitait dans llées. Il trouva en che-nt rapide qu'il traversa ent. Ayant rencontré des ipés dans les champs :ous là, mes frères, leur s plantons des épines, t-ils en riant. Il en sera nt comme vous le dites, saint; » et leur vigne se itôt en épines. Il arriva

l'entôt auprès de Marougé, qui lui dit en l'embrassant : « Je te salue au- » jourd'hui comme mon frère; je te » saluerai demain comme pasteur du » peuple de Dieu. » Effectivement, l'évêque de Nisibe mourut alors : les principaux habitants de Nisibe, divisés sur le choix d'un successeur, vinrent trouver Marougé, pour qu'il les éclairât dans leurs décisions. Cet anachorète leur proposa S. Jacques, qu'ils s'empressèrent de conduire à Amid, où il fut sacré par le patriarche d'Antioche. S. Jacques revint bientôt après à Nisibe, pour gouverner son troupeau : il y opéra encore un grand nombre de miracles plus étonnants les uns que les autres. Profitant d'un moment où sa présence était moins nécessaire dans son diocèse, il fit un voyage dans l'Arménie, pour aller visiter sur le mont Ararat, les lieux où l'arche s'était arrêtée. Ce voyage fut encore signalé par beaucoup de miracles. A son retour il passa par la province de Vosb ou *Thospites*, en Arménie; il s'y arrêta auprès d'une source dans le voisinage d'une ville appelée Artémitta, où il trouva des jeunes filles qui lavaient leurs robes : elles se conduisirent avec tant d'indécence en présence du saint, qu'il leur donna sa malediction, fit tarir les eaux de la source et blanchir les cheveux des jeunes filles. Informés de ce châtiment, les habitants du pays coururent après S. Jacques pour le prier de révoquer son anathème. Le saint se contenta de faire reparaitre la source; mais les cheveux des jeunes filles restèrent blancs pour rappeler à ce peuple la crainte de Dieu. En passant à Manazgerd, capitale de la principauté des Rheschdouniens, il arrêta la prévarication d'un juge prêt à prononcer un jugement inique. Il serait trop long d'énumérer tous les prodiges qui si-

qualèrent son merveilleux voyage : le bruit s'en répandit de tous les côtés, de sorte que tous les fidèles de son évêché vinrent à sa rencontre, et le ramenèrent en triomphe à Nisibe. Vers l'an 518, Manadjibr, prince des Rheshchdonniens, général des armées du midi de l'Arménie et de troupes romaines de Cilicie, vint combattre du côté de la Mésopotamie, Pacorus, prince de l'Arzène, qui s'était révolté contre son souverain, Chosroès II roi d'Arménie. Ce rebelle, soutenu par une armée persane, s'était déclaré indépendant dans sa principauté, et il avait même usurpé le titre de roi. Manadjibr le défait dans plusieurs batailles. Pacorus trouva la mort dans le dernier de ces combats : le vainqueur s'empara de toutes ses possessions, fit massacrer tous ses parents, n'épargnant que son fils Hescha, qu'il envoya au roi d'Arménie. Le prince des Rheshchdonniens fit dans cette expédition une grande quantité de prisonniers, parmi lesquels étaient huit diacres de l'église de Nisibe. S. Jacques réclama leur délivrance; mais le général Arménien, poussé par les habitants du pays, qui étaient idolâtres, ne voulut pas l'écouter. L'évêque résolut alors d'aller trouver le roi d'Arménie, qui était dans la province de Daron, pour obtenir ce qu'il désirait. Manadjibr, irrité, fit jeter les huit diacres dans le lac de Van. Le voyage du saint n'ayant plus d'objet, il revint sur ses pas; mais avant de rentrer dans Nisibe, il lança un terrible anathème contre Manadjibr, qui mourut peu après rongé des vers. En l'an 515, S. Jacques fut un des Pères qui assistèrent au concile de Nicée, et qui y prononcèrent la condamnation d'Arius. L'événement qui contribua plus particulièrement à rendre célèbre, dans l'histoire, le nom de S. Jacques,

c'est la délivrance miraculeuse de la ville de Nisibe, qui arriva en 357. Cette ville était assiégée par le roi de Perse, qui avait une nombreuse armée. Après un siège opiniâtre et meurtrier, la place résistait aux attaques de ce monarque, quand le fleuve de l'Arros se déborda, et remplit la ville de ses eaux. Les habitants, voyant que la ville allait être prise, se désolèrent, et prièrent Dieu pour la délivrance de leur évêque. Sa prière fut exaucée : les eaux se retirèrent, et la ville fut sauvée. S. Jacques monta sur les remparts, se montra aux ennemis, repoussant leurs traites et leurs paroles; puis il invoqua l'assistance de Dieu pour le plus promptement. Un vitibet de son intercession; un innombrable de mouches couvrit le sol, et se jeta sur l'armée ennemie, et força enfin les ennemis à lever le siège. On connaît par la vie de S. Jacques de Nisibe, qu'il ignore même l'époque de son règne de l'empereur Constantin, mais il est conséquent avant l'an 361. Ce saint pape avait composé en syriaque des Discours, qui sont tous en syriaque, et avaient pour objet des théologies ou de piété, comme en juger par leurs titres, qui sont dans le Catalogue des œuvres ecclésiastiques de Gennade. Il reste dix-huit traduits en grec, et ont été publiés dans un volume en latin par le cardinal de S. Jacques sous ce titre : *Sancti patris cobi Nisibeni Sermones* 1756, vol. in-fol. On trouve une lettre encyclique en a

ainsi à S. Jacques
de la 35^e. année
r, roi de Perse, de
hucides (344 et 345
S. M—n.
i d'Aragon. Voyez

., roi d'Écosse, na-
bert III, son père,
David, son fils aîné,
s embûches que lui
Robert, duc d'Al-
le. Le roi voulant
ême péril le seul en-
nit, le fit embarquer
en 1405. L'Écosse
trêve avec l'Angle-
s le bâtiment qui por-
ut été forcé de relâ-
gh dans l'Yorkshire,
Anglais. Ils eurent
e le jeune prince pri-
oyèrent à la Tour de
comte d'Orkney, qui
La nouvelle de ce fa-
songea Robert dans
gence du royaume fut
d'Albany, ensuite à
fils. Tous deux aspi-
et ils se flattèrent d'y
ément pendant qu'il
le fait. Ils entamèrent
ves négociations pour
té du roi; mais elles
avec beaucoup de né-
lant ils mettaient tout
s'attacher les nobles;
leurs usurpations et
les désordres. L'auto-
ar-là, réduite à un tel
, que les monarques
èrent en vain de l'en
après dix huit ans de
es fut rendu à la liber-
r un traité qui l'obli-
me forte rançon, et de
ges. L'Angleterre ra-

cheta en quelque sorte son injustice
envers lui, par l'éducation qu'il reçut
dans ce pays et les connaissances qu'il
y acquit. Les réflexions que lui suggéra
la différence de l'état politique des
deux pays, lui inspirèrent le désir de
tirer le sien de la barbarie. Suivant
les expressions d'un auteur contem-
porain : « Il n'y avait en ces jours-
là point de loi en Écosse ; mais
le plus puissant opprimait le plus
faible, et tout le royaume n'était
qu'un repaire de brigands. Les
homicides, les déprédations, les
incendies et les autres crimes de-
meuraient impunis. » Dans un parle-
ment qui se tint immédiatement après
son retour, Jacques gagna la con-
fiance de son peuple par plusieurs lois
très sages. Il obtint ensuite un acte
pour revendiquer les possessions de
la couronne illégalement aliénées ;
enfin les ligues et les associations qui
rendaient les nobles si formidables au
roi, furent déclarées illégitimes. En
même temps Jacques fit arrêter son
cousin Murdoch et ses enfants,
ainsi que plusieurs grands person-
nages ; mais bientôt il se réconcilia
avec le plus grand nombre d'entre
eux, à l'exception du duc d'Albany,
de ses enfants et du comte de Lennox,
qui furent jugés par leurs pairs et
condamnés. Adoré du peuple qui dans
son règne vivait dans une sécurité qu'il
n'avait pas goûtée depuis bien long-
temps, Jacques hasarda une nou-
velle démarche contre la noblesse en
révoquant le pardon accordé par le
régent au père du comte de March,
qui avait porté les armes contre Ro-
bert III. Les possessions du comte
furent saisies. Cette mesure causa une
alarme générale : le danger commun
porta la plupart des nobles à se récon-
cilier, et leur inspira le projet d'attenter
à la vie du roi. La guerre avait cessé.

té avec l'Angleterre ; et Jacques s'était dirigé sur la frontière , où il faisait le siège du château de Roxburgh. Tout-à-coup la reine arrive , et lui apprend que l'on conspire contre ses jours ; mais elle ne peut lui nommer les auteurs du complot. Jacques n'osant se fier à des hommes auxquels il avait donné tant de sujets de mécontentement , congédie les nobles et leurs vassaux. Ensuite il se retire dans un couvent près de Perth , et s'occupe de découvrir la conspiration. Les conjurés , à la tête desquels était le duc d'AtHol , son parent , le préviennent. Ils marchent à la chambre du roi , enfoncent la porte , et assassinent le prince dans les bras de la reine. Cet exécrable forfait fut commis le 20 février 1437. Ses auteurs en butte à la haine du peuple périrent par des supplices affreux. Jacques avait épousé pendant sa captivité en Angleterre , Jeanne Beaufort , fille du comte de Somerset , petit-fils d'Édouard III. Il en eut un fils , qui lui succéda , et six filles. Marguerite , l'aînée , épousa Louis XI , roi de France. Jacques cultivait les lettres : on a de lui des pièces de poésie , dans lesquelles il décrit les occupations et les divertissements des Écossais. Ses œuvres ont été publiées à Edinbourg , sous le titre de *Restes poétiques de Jacques I^{er}* , 1783 , in-8^o , et sont encore lues avec plaisir par les amateurs du dialecte écossais. Ce recueil est précédé d'une Dissertation dans laquelle l'éditeur prouve l'authenticité des pièces qui composent ce livre. Le Poème sur Jeune , fille du comte de Somerset , qu'il épousa depuis , est , suivant le goût de son siècle , écrit dans la forme d'une vision allégorique ; il annonce beaucoup d'imagination et fait honneur au poète et à l'amant. Cette édition est enrichie de notes et de remarques,

et d'une Dissertation sur la écossaise. Jacques I^{er} , était dans cet art ; il y avait peu d'ins connus alors dont il ne put jouer mieux que les plus habiles de son temps. Outre ses écossaises , dont il composa même les airs , il avait fait u de la musique. On lui a lon attribué plusieurs chants écossais remarquables par leur douceur ; mais Burney , dans son *Hist. musicale* , s'est élevé contre cette opinion. Heureux ce prince s'il sur un pays plus civilisé ! Son vint de ce que ses principes mœurs n'étaient pas au ton siècle. C'est à lui que comme suite continuelle de revers qu suivi la maison de Stuart près de quatre cents ans , jus extinction à la fin du xvi^e et qui , suivant l'expression taire , justifie en quelque so qui croient à une fatalité à rien ne peut se soustraire. |

JACQUES II , roi d'Écosse du précédent , était âgé de sept ans à la mort de son père sa minorité , la garde de sa fut confiée à sir Alexandre Livingstone et l'administration du royaume Guillaume Crichton , chaque parlement voulut éviter , par vision des attributions de la cour les maux auxquels celle qui lieu sous Jacques I^{er} , avait donné cosse : mais la jalousie et la furent les suites de cette autorité tagée. Le jeune comte de Lennox euhardi par ces symptômes de et méprisant l'autorité d'un favori , refusait presque ouvertement la reconnaître , et visait à l'indépendance. Crichton , qui avait été principal ministre de Jacques , parfaitement instruit de la réso-

formée de rabaisser n'abandonna pas ce acha même à inspirer ments au jeune moque Jacques I^{er}. avait r par degrés , fut suivi par Crichton avec uelle aux Écossais , iculière à leur siècle. fier pour supporter uglas , et trop faible , le fit massacrer lui et château d'Édinbourg , sous le prétexte d'une n tira peu de fruit de ui le rendit générale- fils du comte de Dou- i moins puissant ni e la couronne ; mais fit donner dans les s où son père avait f-conduit , scellé du à atteint l'âge viril , il er trouver à Stirling s le presse de renon- s laquelle il est entré. e obstinément de se s ne le voulez pas , ie furieux en tirant celui-ci le voudra. Je lui plonge dans le elle de cette action si , toute la nation fut Les vassaux du comte ing , mettent la ville menacent d'assiéger le ins au accommoder- mais bientôt les deux armées ; leurs troupes : une seule bataille va possession du trône et les Douglas ; tout- comte fait battre la tsans irrités de son profiter des circon- onnent. Accablé de t chassé du royaume ;

et se réfugie en Angleterre. La tran- quillité intérieure fut la suite de cet événement, qui repandit l'effroi parmi les nobles. Jacques en profita pour rendre , avec le consentement du par- lement , des lois avantageuses au pou- voir de la couronne , et destructives des prérogatives de l'aristocratie. Ce- pendant une trêve conclue avec les An- glais , au commencement de ce règne , avait été mal observée ; Jacques mar- cha vers les frontières de son royaume : il venait de recevoir un message de Richard , duc d'York , qui implorait son secours , et il se disposait à le lui accorder , quand le nonce du pape , gagné par Marguerite , reine d'Angle- terre , le menaça de la colère céleste s'il poursuivait son entreprise. Jacques licencia d'abord ses troupes ; mais , bientôt , reconnaissant qu'il avait été dupe d'un artifice , il les rappela. Il s'était emparé de la ville de Roxbourgh et assiégeait le château. Des envoyés du duc d'York vinrent le remercier du zèle qu'il témoignait pour leur maître , et le prier de ne pas pousser plus avant. Irrité de cette proposition , Jac- ques ne mettait que plus d'ardeur à la poursuite du siège , lorsqu'il fut tué , le 3 août 1460 , par l'explosion d'un canon dont il faisait faire l'épreuve. Quelques jours après , le château fut emporté , et on le démolit , afin qu'il ne devint plus un sujet continuel de guerre entre les deux pays. E—s.

JACQUES III, fils du précédent , fut , le jour même de la mort de son père , proclamé roi d'Ecosse , dans le camp , où il venait d'arriver avec sa mère : il avait à peine atteint sa sep- tième année. La reine eut part à la régence , qui fut confiée à un conseil de huit personnes. Lord Boyd prit ensuite un tel ascendant sur l'es- prit du jeune roi , qu'il eut toute l'autorité. Occupé de projets ambi-

tieux pour l'élevation de sa famille, il laissa l'autorité royale s'affaiblir, et les nobles s'accoutumèrent de plus en plus à l'anarchie et à l'indépendance. Cependant Boyd et les siens encoururent la disgrâce du monarque : la famille des Hamilton leur succéda, et par ses hauteurs dégoûta le roi, qui ne donna plus sa confiance qu'à des gens de condition obscure ; c'étaient un maçon, un serrurier, un tailleur, un musicien, et un maître en fait d'armes. Enfermé avec ces singuliers favoris dans le château de Stirling, il paraissait rarement en public, et néanmoins s'occupait de révoquer les concessions préjudiciables à sa prérogative, qui avaient été extorquées durant sa minorité. Des complots entre les nobles, des intrigues ourdies par eux avec l'Angleterre, firent les effets de leur ressentiment. Alexandre, duc d'Albany, et Jean, comte de Marr, frères du roi, entrèrent fort avant dans toutes ces cabales. Jacques découvrit les dessous des mécontents avant qu'ils eussent pu éclater, et fit arrêter ses deux frères ; le duc d'Albany fut emprisonné dans le château d'Edinburgh ; le comte de Marr, pour avoir blâmé avec trop de hardiesse la conduite du roi, périt par son ordre. Le duc d'Albany, craignant le même sort, s'enfuit en France ; et bientôt, étant à des idées ambitieuses et criminelles, il conclut avec Edouard IV un traité dans lequel il prit le titre de roi d'Ecosse : en reconnaissance du secours qu'Edouard lui promettait pour détrôner son frère, il s'engagea, aussitôt qu'il serait maître de la couronne, à prêter serment de fidélité et à rendre hommage au monarque anglais, à renoncer à l'ancienne alliance de l'Ecosse avec la France pour en contracter une nouvelle avec l'Angleterre, et à livrer à Edouard les places

les plus fortes et les plus riches de l'Ecosse. Richard, duc de Gloucestre, frère d'Edouard, conduisit Alphonse, en Ecosse, à la tête d'une armée, menacé d'une invasion, fut réduit à la nécessité de demander le secours de ces nobles qu'il avait si long-temps traités avec mépris. Ils unirent leurs vassaux écossais, mais moins pour défendre leur roi que pour obtenir le rétablissement de leurs privilèges, et pour les favoris de Jacques. Le prince exécuté près de Lawder, les ducs d'Angus, d'Hamilton et de Douglas, suivis des principaux barons écossais, forcèrent la tente du roi, saisirent de ses favoris, et le firent pendre à l'instant, à l'exception seul que Jacques tenait serré dans ses bras, et qu'ils ne purent lui arracher. Jacques, ne pouvant plus compter sur sa confiance dans une armée de nobles, se conduisait ainsi, gémissant, et alla se renfermer dans le château d'Edinburgh. Après avoir pourparlé, le duc d'Albany vint à Paris, et ses honneurs et ses biens furent rétablis. L'amitié de son frère et leur union ne fut pas de long. Jacques se livre à de nouveaux complots, que l'exemple des précédents ne put effrayer. Le duc d'Albany, prétextant que l'on avait voulu le faire mourir, s'enfuit de la cour, et dans son château de Dundee est suivi d'un plus grand nombre de barons que le roi n'en possédait. Il avait déjà renoué une alliance avec Edouard IV, de ce prince ruina ses propriétés, et se réfugia d'abord en Angleterre, puis en France, où il mourut par sa retraite, le roi et ses nobles se multiplièrent leurs attaques : ils persuadèrent ou

e Rothsay, fils aîné du
 ice de quinze ans, de
 ar tête, et déclarèrent
 ur intention de priver
 couronne dont il s'était
 ne. Aux approches du
 sort de sa retraite, se
 gne, et rencontre les
 le Bannockburn, le 11
 troupes sont mises en
 mier choc, et lui-même
 a mêlée. L'indignation
 des conspirateurs ins-
 reur d'une excommuni-
 contre eux par le pape,
 l'user de la victoire avec
 ls cherchèrent à faire
 nduite déloyale envers
 ur fidélité et leur sou-
 . Ils le placèrent aussi
 ie, et tout le royaume
 isa de le reconnaître. Le
 ques avec Marguerite,
 au 1^{er} roi de Danemark,
 i l'Ecosse d'un tribut
 payait pour les îles Or-
 ind. E—s.
 IV, roi d'Ecosse, « était
 généreux, dit Robert-
 avait fortement toutes
 qu'une âme noble peut
 ns le feu de la jeunesse.
 magnificence; il se plai-
 rre; il était avide de se
 . Sous son règne, l'an-
 tié, devenue comme hé-
 re le roi et la noblesse,
 ment cessée. » Constan-
 aux intérêts de la France,
 vouloir profiter de la
 téricure que pour prou-
 : alliée de son pays, son
 t à combattre leur en-
 1, l'Angleterre. Il ne fit
 cune démonstration hos-
 : guerre éphémère qui
 a entre les deux roya-

mes; mais sur la recommandation de
 Charles VIII, aidée de celle de Maxi-
 milien I, il accueillit Perkin, lui fit
 épouser Catherine Gordon, fille du
 comte de Huntley et alliée à la famille
 royale, leva une armée, et entra en
 Angleterre pour soutenir les prétendus
 droits de son protégé (V. HENRI VII.)
 Personne, à sa grande surprise, n'ayant
 remué en faveur de ce dernier, qui
 avait cependant publié un manifeste,
 Jacques repassa la frontière, et en-
 suite écouta les propositions de Hen-
 ri VII pour faire la paix, refusant
 néanmoins de livrer l'homme qui était
 venu implorer sa protection. Il lui
 conseilla de se retirer pour éviter tout
 prétexte de guerre, répondit avec une
 noble fierté aux diverses demandes
 des Anglais, et finit par conclure une
 trêve qui ne fut suivie d'une paix
 réelle qu'en 1505, par le mariage
 de Jacques avec Marguerite fille de
 Henri. Cette alliance se négociait de-
 puis trois ans; et le roi d'Angleterre
 mettait d'autant plus d'empressement
 à la conclure, qu'il espérait par-là
 voir disparaître à jamais les sujets de
 discorde entre les deux royaumes. Sa
 perspicacité, qui avait prévu bien
 d'autres avantages de cette union, se
 trouva pourtant en défaut sur ce point;
 car Jacques, voyant en 1513 Henri
 VIII faire des préparatifs pour atta-
 quer la France, se mit en mesure d'o-
 pérer une diversion. Indépendam-
 ment de la jalousie contre les Anglais,
 naturelle à la nation écossaise, Jac-
 ques céda aussi, dans cette circons-
 tance, aux invitations d'Anne de Bre-
 tagne, femme de Louis XII. Dans
 tous les tournois il s'était déclaré son
 chevalier; elle le somma de prendre
 sa défense: il obéit à cet appel malgré
 les remontrances de la reine et de ses
 plus sages conseillers. Il envoya d'a-
 bord une escadre pour défendre les

côtes de France; et ensuite méprisant l'excommunication lancée par le pape contre les adhérents de Louis XII, il rassembla une armée de cinquante mille hommes, avec laquelle il envahit le Northumberland : mais au lieu de poursuivre ses succès avec activité pendant l'absence des ennemis, il perdit son temps au château de Ford, dont la dame lui avait inspiré la plus vive passion. Bientôt ses troupes souffrirent de la disette. Le défaut de discipline se fit sentir; un grand nombre de soldats se retira dans ses foyers. Cependant l'armée anglaise, commandée par le comte de Surrey, s'était avancée jusqu'à la rivière de Till, qu'elle passa. Le 9 septembre, on en vint aux mains près de Flowden. Les Ecossais eurent d'abord des succès; mais le désordre se mit dans leurs rangs, et les Anglais restèrent maîtres du champ de bataille. Le nombre des morts fut à-peu-près égal des deux côtés, avec cette différence que les Anglais perdirent très peu de personnes de marque, au lieu que la fleur de la noblesse d'Ecosse périt dans cette journée en combattant auprès de son roi, et ce prince lui-même y laissa la vie. Malgré les recherches les plus exactes on ne put retrouver son corps. Les Anglais en rencontrèrent un qui lui ressemblait; ils le mirent dans un cercueil de plomb, et l'envoyèrent à Londres, où l'on n'osa pas l'enterrer, parce que Jacques était mort excommunié. Henri obtint ensuite qu'on lui donnât l'absolution. Les Ecossais soutinrent que ce corps était celui du chevalier Elphinston, qu'on avait revêtu d'une armure semblable à celle du roi, afin de faire prendre le change à l'ennemi. On supposa que ce prince avait été tué au passage de la Tweed, par les vassaux d'un de ses généraux, lord Home. Le peuple s'imagina que Jac-

ques était parti pour l'afin d'accomplir un vœu viendrait prendre possession. Cette idée absurde subsistait très long-temps.

JACQUES V, roi d'Ecosse, précédent, n'était âgé que de cinq mois à la mort de son père. Sa mère, la reine, avait été investie par le testament de son père d'une autorité qui fut confirmée par le pape, à condition qu'elle ne s'en servirait pas. Elle se bâta de faire la paix avec l'Angleterre, cinq mois après, épousa l'anglais d'Angus, qu'elle essaya de gouverner à son autorité. La crainte du pouvoir à sa disposition engagea les seigneurs à jeter la régence, sur le duc de Gloucester, frère de Jacques I en France, où il avait été élevé. Etranger aux affaires, qu'il devait gouverner avec l'avis de quelques hommes, il partagea leurs haines. Persuadé que lord Howard, un des pairs qui avait été à la bataille de Flowden, était le plus digne de la régence, il fit mettre Howard en prison, et l'appela à la régence, s'était opposé à plusieurs mesures, et fit bannir le duc de Gloucester. Les troubles sérieux furent ces mesures violentes pour affaiblir le pouvoir du parti français, encore contents et leur promit de régner avec une armée composée de troupes françaises, et de terminer les hostilités; les nobles le secondèrent: il se désist

partit pour la France afin
 xer des renforts. Il laissait
 ses tranquille : son absence,
 inq ans, la livra de nouveau
 horreurs de l'anarchie. La
 n époux revinrent; la dis-
 it que s'accroître. Le régent
 uoiqu'il fût soutenu par les
 France, les nobles bravè-
 torité. Il les conduisit une
 is sur les frontières d'An-
 refusèrent absolument d'y
 ns vouloir écouter ni ses
 si ses prières. Vivement af-
 marques de mépris réité-
 luc d'Albany retourna en
 n'en revint plus. Jacques
 dans sa treizième année:
 décidèrent qu'il prendrait
 rènes du gouvernement,
 it conseillers l'aideraient
 dans l'administration des
 bliques. Le comte d'Angus,
 nombre, ne tarda pas à
 de tout le pouvoir, et gou-
 au nom du roi. Il était
 la personne de ce prince;
 vait pu acquérir son affec-
 ipant la vigilance des sur-
 qui l'entouraient, Jacques
 le Falkland, où il était re-
 nsfuit au château de Stirling,
 résidence de sa mère, qui
 illée avec Angus. Une foule
 accourut auprès de lui.
 sa ses vassaux; mais trop
 r lutter contre le roi qui
 ondamner par le parlement
 pable de lèse-majesté, il fut
 hercher un asile en Angle-
 ues, parvenu à sa majorité
 uance de l'autorité royale,
 e réprimer les désordres
 ent ses états, et d'abaisser
 Voyant bien que la royauté
 assez forte pour contreba-
 -tocratie, il crut pouvoir

compter sur l'assistance du clergé pour
 l'exécution de ses desseins. Les prin-
 cipaux emplois furent en conséquence
 donnés à des ecclésiastiques, et à des
 personnes tirées de la bourgeoisie. Le
 cardinal Beaton, archevêque de Saint-
 André, que le roi investit de sa con-
 fiance, était un homme d'un génie su-
 périeur. Tous les ministres de Jacques
 le servirent avec ardeur et fidélité;
 mais ils poussèrent leur zèle trop loin,
 et quelques-uns de leurs actes peuvent
 être taxés de cruauté. La noblesse,
 qui observait avec chagrin le but de
 toutes les démarches du roi, cachait
 son dépit. Voyant son royaume tran-
 quille, Jacques avait songé à se ma-
 rier. Henri VIII lui proposa sa fille
 Marie, lui promettant en même temps
 de le faire nommer duc d'York, et
 déclarer son héritier présomptif. Le
 roi d'Ecosse, doutant de la sincérité
 de ces offres, et cédant aux conseils
 du clergé ainsi qu'à son penchant par-
 ticulier, préféra une alliance avec une
 princesse française. Instruit d'ailleurs
 du danger qui menaçait François I^{er}.
 par l'invasion des Autrichiens en Pro-
 vence, il envoya des troupes à son
 secours, et se rendit sur le continent.
 Il rencontra François à Lyon, et lui
 demanda sa fille Madeleine: elle lui fut
 d'abord refusée à cause de sa santé dé-
 licate; il insista, l'épousa en 1536, et
 l'emmena en Ecosse, où elle mourut
 peu de temps après son arrivée. Trois
 ans après, il donna sa main à Marie,
 duchesse douairière de Longueville et
 fille du duc de Guise, qui avait aussi
 été demandée par Henri VIII. Cepen-
 dant l'orage grondait sur la tête de
 Jacques. Henri, sachant que le pape
 et l'empereur recherchaient l'amitié du
 roi d'Ecosse qu'ils sollicitaient de s'al-
 lier avec eux contre l'Angleterre, vou-
 lut détourner les effets de ces négocia-
 tions, surtout dans un moment où il

craignait du trouble dans son royaume : il fit donc proposer à Jacques une entrevue à York, et se transporta même dans cette ville. Jacques avait d'abord promis de s'y rendre ; mais le clergé qui redoutait le résultat d'une conférence entre les deux monarques, parvint à faire différer ce voyage, et ensuite engagea le roi à s'y refuser. Henri, outré de cet affront ainsi que du mépris que Jacques avait montré pour des livres qu'il lui avait envoyés (V. HENRI VIII), déclara la guerre à l'Ecosse en 1542, et fit marcher contre ce pays une armée commandée par le duc de Norfolk. Jacques de son côté, après avoir essayé vainement d'apaiser la colère de son oncle, leva des troupes. A ses ordres la noblesse assembla ses vassaux, mais dans les mêmes dispositions qui avaient animé ses ancêtres sous Jacques III. La disette, la rigueur de la saison, et la nouvelle de l'approche du roi d'Ecosse, avaient engagé les Anglais à repasser la Tweed et à rentrer dans leur pays. Jacques pensa qu'il pourrait les attaquer avec avantage dans leur retraite, et donna le signal de la marche. Les principaux barons refusèrent d'obéir. Piqué de cette insulte, et craignant quelque conspiration contre ses ministres, il licencia cette armée de mutins, qu'il accabla de reproches, et rentra dans son royaume. Avec les forces qui lui restaient, et celles que mirent sur pied les nobles des provinces voisines des frontières, il résolut d'attaquer les Anglais : l'armée venait de passer le golfe de Solway ; il la suivait de près. Par suite de son aversion pour les nobles, et de la jalousie que leur pouvoir lui inspirait, il ôta le commandement à lord Maxwell pour le donner à Olivier Sinclair, son favori. Aussitôt que ce nouveau général parut, l'indi-

gnation étouffa tout autre sentiment, et l'armée entière se mit à mutiner de cinq cents Anglais, qui s'écroulèrent dans ce désordre, en profita, et les Ecossais : ceux-ci, au nombre de mille, mirent bas les armes en choeur ; très peu cherchèrent dans la fuite. A la nouvelle, Jacques, sans exemple, fit tout ce qu'il avait à redouter de ceux qui sacrifiaient même de la patrie à leur haine. Une sombre mélancolie céda aux transports de la douleur ; il refusa toute espèce de conseil, et s'abandonna au désespoir. Ses vassaux, en furent si prompts que l'indigne roi désespéra de sa vie. Dans ces moments, on lui annonça qu'il venait d'accoucher heureusement. « Est-ce d'un garçon ou d'une fille ? » — « D'une fille, répondit-il. » — « Bien, répliqua-t-il en se levant, dans son lit, la couronne de mon royaume par elle en sortira de même. » — « Les malheurs vont accabler ce royaume ! Henri s'en est servi pour la force des armes ou pour le mariage. » Quelques jours après, le 19 décembre, il mourut. Ce prince, de beaucoup de talents et d'activité, était bien propre à réprimer les troubles qui déchiraient son royaume ; il avait malheureusement des ennemis trop puissants, dans soit au-dehors. Les protestants ont essayé de le réhabiliter ; mais, suivant le témoignage de Hume, ils n'ont pu lui faire une seule accusation. Jacques V aimait et cultivait la poésie ; on lui attribue des ballades et quelques petites pièces, qui se distinguent par une versification aisée ; on les trouve dans un Recueil de poésies intitulé *l'Evergreen*. La

issa, âgée de quelques jours, l'ortunée Marie Stuart. E—s. JACQUES I^{er}, roi d'Angleterre (JACQUES VI, roi d'Ecosse), le 1^{er} prince de la maison de Stuart na sur l'Angleterre, est aussi le 1^{er} qui ait porté le titre de roi d'Irlande-Bretagne. Lorsque Henry VIII conclut le mariage de Marguerite fille, avec Jacques IV, roi d'Ecosse, les Anglais témoignèrent la crainte que cette alliance ne les fît un jour sous la domination des Français (Voy. HENRI VII). Ce mariage annonça que le contraire arriverait et l'événement justifia sa prédiction dans la personne de l'arrière-petit-fils de Marguerite. Depuis cent ans la maison de Tudor occupait le trône d'Angleterre, lorsque la reine Elisabeth cessa de vivre. A défaut d'héritier de la ligne masculine, elle laissait point de successeur plus légitime que Jacques VI, roi d'Ecosse, qui n'était né, le 19 juin 1566, d'Edouard Marie Stuart, et de Henry VIII Stuart, second époux de Marie Stuart. Elisabeth, dans sa jeunesse même, n'avait pu reconnaître pour son légittime héritier le fils de sa plus cruelle ennemie. Jacques VI avait d'ailleurs obtenu l'acte de 1485 (*Entail of Crown*) qui assurait sa couronne à l'issue de la mort de Henry VII. Aussi son droit n'éprouva-t-il aucune plus légère opposition. « Jacques, dit Hume, la couronne d'Angleterre n'avait passé du père au fils sans plus de tranquillité qu'elle ne passa de la famille de Tudor à celle de Stuart. » Roi dès le berceau par suite de son père et l'abdication de sa mère (1567), Jacques avait pu prendre aucune part aux divers événements qui suivirent la régence de son oncle, le

comte de Murray, et celle de son grand-père le comte de Lenox. Tombé ensuite au pouvoir des grands du royaume, il dut sa liberté à l'entremise intéressée d'Elisabeth, qui plaça près de lui un ambassadeur chargé d'étudier son caractère et d'observer ses démarches. Occupé, dès sa jeunesse, de lectures sérieuses, il se livrait par inclination aux disputes théologiques qui divisaient alors tous les esprits. Il avait déjà vingt-un ans lorsque le sang de sa mère coula sur l'échafaud, par l'ordre d'Elisabeth. C'était en vain que pour la sauver il avait employé tour à tour la prière et la menace. Quand l'horrible attentat fut consommé, il crut, ou feignit de croire, aux protestations de douleur de l'artificieuse fille de Henry VIII. Loin de paraître conserver le moindre ressentiment contre cette altière princesse, il mit tous ses soins à ménager son humeur irritée. Mais il n'y réussit que faiblement : Elisabeth poussa même l'inquiétude et la défiance à l'égard du fils de sa victime, jusqu'à vouloir le faire enlever par son ambassadeur Wotton. Le coup ayant manqué, elle traversa de tout son pouvoir l'union projetée entre Jacques et la princesse Anne de Danemark; mais le jeune roi d'Ecosse déploya une énergie dont on ne l'aurait point cru capable, et le mariage s'accomplisit (1589). Jacques travailla constamment, dès-lors, à s'assurer le brillant héritage qui flattait son ambition. Il eut d'autant moins de peine à gagner Robert Cecil, confident d'Elisabeth, que ce ministre trouvait lui-même son intérêt à mériter, par des services, la faveur de l'héritier présumé de la couronne. Pendant plusieurs années il exista entre eux une correspondance très active, quoique très secrète. Cecil reçut un jour, en présence de la reine même, des dépêches d'Ecosse dans

craignait du trouble dans son royaume: il fit donc proposer à Jacques une entrevue à York, et se transporta même dans cette ville. Jacques avait d'abord promis de s'y rendre; mais le clergé qui redoutait le résultat d'une conférence entre les deux monarques, parvint à faire différer ce voyage, et ensuite engagea le roi à s'y refuser. Il pri, outre de cet affront ainsi que du mépris que Jacques avait montré pour des livres qu'il lui avait envoyés (V. HENRI VIII), déclara la guerre à l'Ecosse en 1542, et fit marcher contre ce pays une armée commandée par le duc de Norfolk. Jacques de son côté, après avoir essayé vainement d'apaiser la colère de son oncle, leva des troupes. A ses ordres la noblesse assembla ses vassaux, mais dans les mêmes dispositions qui avaient animé ses ancêtres sous Jacques III. La disette, la rigueur de la saison, et la nouvelle de l'approche du roi d'Ecosse, avaient engagé les Anglais à repasser la Tweed et à rentrer dans leur pays. Jacques pensa qu'il pourrait les attaquer avec avantage dans leur retraite, et donna le signal de la marche. Les principaux barons refusèrent d'obéir. Piqué de cette insulte, et craignant quelque conspiration contre ses ministres, il licencia cette armée de mutins, qu'il accabla de reproches, et rentra dans son royaume. Avec les forces qui lui restaient, et celles que mirent sur pied les nobles des provinces voisines des frontières, il résolut d'attaquer les Anglais: l'armée venait de passer le golfe de Solway; il la suivait de près. Par suite de son aversion pour les nobles, et de la jalousie que leur pouvoir lui inspirait, il ôta le commandement à lord Maxwell pour le donner à Olivier Sinclair, son favori. Aussitôt que ce nouveau général parut, l'indi-

gnation étouffa tout autre et l'armée entière se mutina de cinq cents Anglais, qui à ce désordre, en profita, et Ecosse: ceux-ci, au nombre mille, mirent bas les armes choc; très peu cherchèrent dans la fuite. A la nouvelle sastre sans exemple, Jacques tout ce qu'il avait à redouter qui sacrifiaient même de la patrie à leur haine. Une sombre mélancolie aux transports de refus toute espèce de consolation s'abandonna au désespoir en furent si prompts que désespéra de sa vie. Dans moments, on lui annonça venait d'accoucher heureusement. « Est-ce d'un garçon ou » — D'une fille, répondit » bien, répliqua-t-il en se » dans son lit, la couronne » dans ma famille par » elle en sortira de même » malheurs vont accabler » royaume! Henri s'en » la force des armes ou » riage. » Quelques jours de décembre, il mourut. Ce de beaucoup de talents » était bien propre à représenter sordres qui déchiraient se il avait malheureusement ennemis trop puissants, dans soit au-dehors. Les protestants ont essayé d'effacer de la mémoire; mais, suivant de Hume, ils n'ont pu lui attribuer une seule accusation que V aimait et cultivait on lui attribue des ballades petites pièces, qui se disent une versification aisée; dans un Recueil de poésies intitulé *The Evergreen*. La

isa, âgée de quelques jours, orpheline Marie Stuart. E—s. JACQUES I^{er}, roi d'Angleterre (JACQUES VI, roi d'Ecosse), le prince de la maison de Stuart en Angleterre, est aussi le premier qui ait porté le titre de roi d'Irlande-Bretagne. Lorsque Henri VIII conclut le mariage de Marguerite, avec Jacques IV, roi d'Ecosse, les Anglais témoignèrent la joie que cette alliance ne les fît tomber sous la domination des Français (Voy. HENRI VII). Ce mariage annonça que le contraire arriverait et l'événement justifia sa prédiction dans la personne de l'arrière-petit-fils de Marguerite. Depuis cent ans la maison de Tudor occupait le trône d'Angleterre, lorsque la reine Elisabeth cessa de vivre. A défaut d'héritier de la ligne masculine, elle ne laissait point de successeur plus légitime que Jacques VI, roi d'Ecosse. Jacques était né, le 19 juin 1566, de Marie Stuart, et de Henry Stuart, second époux de la reine infortunée. Elisabeth, dans l'incertitude même, n'avait pu reconnaître pour son légitime héritier le fils de sa plus cruelle ennemie. Jacques VI avait d'ailleurs obtenu l'acte de 1585 (*Entail of the Crown*) qui assurait sa couronne à l'extinction de Henri VII. Aussi son droit n'éprouva-t-il qu'une plus légère opposition. « Jacques VI, dit Hume, la couronne d'Angleterre n'avait passé du père au fils sans plus de tranquillité qu'elle ne passa de la famille de Tudor à celle de Stuart. » Roi dès le berceau par la mort de son père et l'abdication de sa mère (1567), Jacques ne pouvait prendre aucune part aux divers événements qui suivirent la régence de son oncle, le

comte de Murray, et celle de son grand-père le comte de Lenox. Tombé ensuite au pouvoir des grands du royaume, il dut sa liberté à l'entremise intéressée d'Elisabeth, qui plaça près de lui un ambassadeur chargé d'étudier son caractère et d'observer ses démarches. Occupé, dès sa jeunesse, de lectures sérieuses, il se livrait par inclination aux disputes théologiques qui divisaient alors tous les esprits. Il avait déjà vingt-un ans lorsque le sang de sa mère coula sur l'échafaud, par l'ordre d'Elisabeth. C'était en vain que pour la sauver il avait employé tour à tour la prière et la menace. Quand l'horrible attentat fut consommé, il crut, ou feignit de croire, aux protestations de douleur de l'artificieuse fille de Henri VIII. Loin de paraître conserver le moindre ressentiment contre cette altière princesse, il mit tous ses soins à ménager son humeur irritée. Mais il n'y réussit que faiblement : Elisabeth poussa même l'inquiétude et la défiance à l'égard du fils de sa victime, jusqu'à vouloir le faire enlever par son ambassadeur Wotton. Le coup ayant manqué, elle traversa de tout son pouvoir l'union projetée entre Jacques et la princesse Anne de Danemark ; mais le jeune roi d'Ecosse déploya une énergie dont on ne l'aurait point cru capable, et le mariage s'accomplisit (1589). Jacques travailla constamment, dès-lors, à s'assurer le brillant héritage qui flattait son ambition. Il eut d'autant moins de peine à gagner Robert Cecil, confident d'Elisabeth, que ce ministre trouvait lui-même son intérêt à mériter, par des services, la faveur de l'héritier présumé de la couronne. Pendant plusieurs années il exista entre eux une correspondance très active, quoique très secrète. Cecil reçut un jour, en présence de la reine même, des dépêches d'Ecosse dans

lesquelles se trouvait une lettre de Jacques VI : sans sa présence d'esprit, qui lui suggéra un prétexte pour ouvrir le paquet à l'écart, tout était découvert. Il s'en fallut peu que Jacques ne perdit en un instant le fruit de toutes ses mesures : il n'échappa que par une capécie de prodige à un complot d'assassinat (*Voy. GAWAY*).

Lorsqu'il fut sur le trône d'Angleterre, il ordonna que l'anniversaire de cet événement (5 août 1600) serait célébré par des actions de grâces dans toutes les églises. A peine Elisabeth avait-elle fermé les yeux (3 avril 1605), que le roi d'Ecosse, quoique absent, fut proclamé dans Londres, roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques I^{er}. Le conseil lui dépêcha aussitôt un courrier : mais déjà cette grande nouvelle lui était parvenue par les soins d'un de ses affidés. En l'apprenant, il leva les yeux au ciel ; mais il affecta de ne point laisser paraître trop de joie. Il ne tarda pas à se mettre en route pour aller se montrer à ses nouveaux sujets. Chaque parti, selon ses espérances ou ses craintes, se réjouissait ou s'affligeait de l'avènement d'un prince regardé comme étranger, malgré son origine. Cependant l'affluence des peuples qui accouraient de toutes parts, fut telle, que Jacques crut devoir réprimer cette curiosité par une proclamation, où il prit le prétexte, assez singulier, du manque de vivres. Les acclamations étaient si bruyantes, qu'un Ecossais de la suite du prince s'écria : « Eh ! juste ciel ! je crois que ces imbéciles gâteront notre bon roi. » Cette joyeuse réception n'empêcha point que Jacques ne fit pendre sur sa route, et sans aucune forme de procès, un filou pris en flagrant délit. Une justice aussi expéditive alarma les partisans des anciens privilèges. Toute la haute noblesse s'était rendue

au-devant du nouveau monarque à York. Cecil était l'ennemi de ce ministre à jamais disgracié ; lui-même, et surtout la reine, l'honora en séjournant dans ses châteaux, annonçant qu'il allait, au contraire, être puissant que jamais. Dès qu'il fut arrivé dans la capitale, il demanda pour tous ceux qui lui avaient pu obtenir de lui quelque bien, des récompenses envers l'auteur de ses souffrances et de la mort de sa mère. Non seulement il ne fit point le deuil de la reine, mais quoiqu'un mois fût à peine écoulé qu'elle était descendue au tombeau ; il refusa même d'admettre en sa présence ceux qui le pouvaient aussi être témoins de son prodigue de grâces de tous côtés, moins de six semaines, pas moins de deux cents diplômes de chevalier. La concession de titres donna lieu à une anecdote affichée aux portes de la ville. On y annonçait une méthode de prendre à retenir, sans que les noms de toute cette noblesse. Les Anglais reprochèrent à Jacques d'avoir amené un grand nombre de seigneurs étrangers ; ils auraient dû reconnaître qu'il conserva la plupart des favoris d'Elisabeth. Toutes les fois que la chrétienté envoyèrent au nouveau monarque. Quelqu'un lui proposèrent des traités. Le plus remarquable de ces seigneurs était le marquis de Newcastle, l'ami de Henri IV. Il se lamentait en deuil avec toute la cour, lui fit observer que Jacques aurait été offensé comme reproche de ce qu'il avait

de rendre cet hommage à la ire de la feue reine. Rosny, di- à la table du roi, eut occasion- cier par un seul propos le ca- e vaniteux de ce prince. Jacques ire hautement que, plusieurs- avant la mort d'Elisabeth, c'é- à lui qui gouvernait l'Angle- par ses conseils et son influen- ambassadeur français ne tarda à avoir la juste mesure de- force de tête dont se vantait le- que. Sa mission était de lui- une part importante dans le- plan qu'avait conçu Henri-le- l pour abaisser la puissance co- e de la maison d'Autriche, en- quant sur tous les points à-la-fois. Ses conceptions étaient trop au- s d'un génie étroit et timide : il- que Rosny se contentât d'un- qui avait pour objet spécial l'in- dence des Provinces-Unies. Ce- t pas même sans quelque diffi- qu'il amena Jacques I^{er}. à sou- les Hollandais. Par des motifs- aisaient plus d'honneur à son- naturelle qu'à ses vues politi- ce prince ne les appela long- que des rebelles. Il fut convenu- uers des subsides que leur- t Henri IV serait en déduction- hommes qui lui avaient été pré- par Elisabeth, et que, si l'Es- : attaquait l'un des deux monar- l'autre se déclarerait immédia- . La France devait fournir dix- hommes, et l'Angleterre six- . L'avènement de Jacques au trô- rait eu lieu avec un assentiment- éral, que l'on fut très étonné de- couverte d'une conspiration our- ra faveur d'Arabelle Stuart, pa- du roi. Ce complot est resté cou- de ténèbres d'autant plus épaisses- était formé des éléments les plus- ogènes, tels que des prêtres ca-

tholiques, des puritains et des adeptes de cette secte philosophique qui com- mençait à naître sous le nom de *Free-thinkers* (*Libres penseurs* ou *esprits forts*). Parmi ces derniers était le fa- meux Walter Raleigh : il osa faire des ouvertures à Sully, et n'essaya qu'un refus méprisant du digne représentant de Henri IV. Condamné à mort, il obtint un sursis et non sa grâce; trois autres de ses complices furent exécu- tés. A peine délivré des craintes qu'a- vait pu lui causer cet événement, le roi saisit le prétexte des réclamations élevées à-la-fois par les catholiques et par les puritains, pour satisfaire le goût dominant qui le portait vers les discussions théologiques. Il assembla un conseil extraordinaire ou plutôt un synode à Hampton-Court. Il af- fecta de garder une neutralité rigide entre les deux partis, et il les mécon- tenta l'un et l'autre. En revanche, il fit éclater tant d'estime pour les dog- mes de la religion anglicane, et, en particulier pour l'épiscopat, qu'on entendit l'archevêque de Cantorbéry s'écrier : « De quelque éloquence na- » turelle que soit doué notre gra- » cieux monarque, il est évident que » ses paroles ont quelque chose de » surhumain, et qu'elles sont une » inspiration du Saint-Esprit! » La peste qui régnait depuis un an, et dont furent victimes trente mille ha- bitants de la capitale, c'est-à-dire un cinquième de la population qu'elle renfermait alors (1605), avait re- tardé la convocation du parlement. Le roi l'ouvrit par un discours qui fut prôné comme un chef-d'œuvre par des écrivains du temps. Ces éloges étonnent peu à une époque où le goût et les convenances mêmes n'é- taient pas encore fixés : mais comment ont-ils pu être répétés sans restriction par des historiens modernes? Dans

cette harangue d'une excessive prolixité, à côté de David et de S. Paul on trouve Astrée et Bellone : après avoir cité la loi de l'Évangile sur l'indissolubilité du mariage, Jacques dit « qu'il est l'époux et que l'île de la Grande-Bretagne est sa femme légitime; qu'il est la tête et qu'elle est le corps; qu'il est berger, et que les Anglais et les Écossais sont ses brebis; que le pape, qui se croit un monarque à triple couronne, n'est qu'un monstre, etc..... » Au milieu de ce chaos d'idées les plus disparates, se rencontrent deux passages remarquables : 1°. l'avertissement fait le roi de céder trop facilement aux importunités des solliciteurs de toute espèce; 2°. sa recommandation au parlement d'éviter la multiplicité des lois, signe infallible, dit-il, de la corruption des États. Malheureusement il dérogea lui-même à cette sage maxime par la promulgation de ses ordonnances royales. Il en est une que l'on doit distinguer ici, à cause de son analogie avec celle que rendit Henri IV en France à la même époque. De nos jours il s'est trouvé des déclamateurs assez ignorants ou assez audacieux pour imputer, comme un acte tyrannique, à la mémoire du meilleur de nos rois, la défense rigoureuse de la chasse à tout sujet qui n'en avait pas obtenu la permission expresse. Quel esprit dégagé de préventions ne voit pas que le but direct de la mesure prudente et politique adoptée par les deux monarques, était de retirer le port-d'armes à une foule d'individus, toujours prêts à se rallier aux factieux, à la suite de longues divisions intestines? Avant de terminer cette session du parlement, remarquable seulement par les efforts que fit le roi pour établir son droit absolu, Jacques eut ardemment désiré d'y faire prononcer la réunion so-

lennelle de ses deux couronnes; réaction que, dans son langage figuré habituel, il avait désignée et demandée de la manière suivante : « L'Angleterre et l'Écosse étant deux royaumes situés dans une même île, vous ne souffrirez pas que moi, prince chrétien, je tombe dans le crime de bigamie, en vivant avec deux femmes; que n'ayant qu'une seule tête, je me joigne à un corps double, et qu'étant seul pâtre, j'aie à conduire deux troupeaux différents! » Toujours jaloux des Écossais, les Anglais se bornèrent à nommer des commissaires pour délibérer sur cette importante question. Elle sembla bientôt oubliée. La session suivante devint une des époques les plus mémorables de l'histoire d'Angleterre, par le grand bruit que fit la découverte de la *conspiration des poudres*. Cet événement mérita d'autant plus de fixer l'attention de l'homme réfléchi, que la plupart des écrivains qui l'ont rapporté, et de ceux mêmes qui auraient le plus de droit à la confiance de leurs lecteurs, n'ont fait que se copier servilement les uns les autres. Les bornes de cet article n'admettent point une discussion approfondie; mais il offrira du moins le rapprochement des faits et des opinions, omis par la mauvaise foi des historiens, ou négligés par l'incurie des compilateurs. Dix jours avant celui qui avait été fixé pour l'ouverture du parlement, un pair catholique, lord Monteagle, reçut une lettre anonyme dans laquelle on lui disait : « Si vous tenez à la vie, ne paraissez point au parlement : un coup terrible sera frappé, et l'on ne verra point d'où il part.... Le danger sera passé en aussi peu de temps que vous mettrez à brûler cette lettre(1). »

(1) Tel était le véritable sens de la phrase anglaise; mais elle offrait une ambiguïté qui pouvait

Monteagle porta le papier au roi Salisbury (Robert Cécil), et sous les yeux du roi. Le roi voulait mépriser cet avis mystérieux; Jacques seul réfléchit sur les paroles, et devina qu'il s'agissait d'une explosion soudaine. Par son grand chambellan visita les pièces sous les deux chambres. La nuit même qui précéda la mort royale (5 novembre 1605), on fouilla au-dessous de la chambre du roi dans un magasin de charbon, et on trouva des brils de poudre recouverts d'un papier et de fagots. Un ancien officier déguisé se tenait auprès de lui : il avait sur lui tout ce qui était nécessaire pour la faire jouer au signal. Fawkes (c'était le nom du conjuré) ne témoigna d'abord aucun regret d'avoir manqué son coup, et se contenta d'opiniâtement de déclarer ses intentions. La crainte de la torture le fit nommer : les principaux conjurés catholiques, Catesby, et son oncle d'une ancienne famille, et de l'illustre maison de Northampton. A la nouvelle de l'arrestation de Fawkes, ils coururent avec des idées dans le comté de Warwick rejoindre Digby, un des conjurés de la conspiration (Voy. Evesham). Ils furent poursuivis; et tous périrent, les armes à la main, après la plus vive résistance. Les conjurés furent pris vivants, terminèrent leurs jours dans les supplices, et partagèrent leur sort aux deux jésuites Garnet et Oldcorn, accusés d'être les auteurs de leur avoir l'avance l'absolution de leur crime et simplement, selon d'autres, de leur avoir révélé la conjuration.

(Voy. GARNET). Voilà le précis des faits rendus publics dans le temps, et répétés depuis sans examen par une foule d'écrivains totalement dépourvus de critique. Voici maintenant des particularités beaucoup moins connues, qui peuvent jeter du jour sur leurs relations. Au moment même où le premier ministre Salisbury faisait le plus de bruit en Europe de l'importante découverte qui, disait-il, venait de sauver d'une entière destruction le roi, la famille royale et les deux chambres du parlement, le bruit se répandit que Salisbury lui-même avait suggéré cette effroyable idée à quelques têtes ardentes, afin de se ménager un prétexte d'anéantir le parti catholique. On prétendit qu'il avait formé ce projet dès le règne d'Elisabeth, et que la mort seule de cette princesse en avait fait différer l'exécution. Il est généralement reconnu, du moins, que ce fut ce courtisan artificieux qui mit Jacques I^{er} sur la voie de conjecturer la nature du complot, afin de lui procurer le plaisir d'admirer lui-même sa prodigieuse pénétration. L'on a soutenu enfin que la lettre anonyme adressée à lord Monteagle n'avait été forgée que par le ministre. La plupart des conjurés, et Digby entre autres, déclarèrent en mourant qu'ils ignoraient l'étendue de la conspiration. Les jésuites condamnés protestèrent de leur innocence jusque sur l'échafaud : l'ambassadeur de France, homme si digne de foi, prit sur les lieux les renseignements les plus précis, et il n'hésita pas à justifier pleinement les condamnés (1). Au milieu de ce conflit d'autorités, l'homme judicieux, sans crainte de tomber dans le scepticisme, doit suspendre son jugement. A défaut des annales de tous les peuples, l'his-

1. Ce mot est inutile. *As soon as you have burnt*. Ces mots signifiaient littéralement : se brûler; mais on brûle une lettre, le pail brûlé ou imaginaire.

(1) Voyez *Lettres et Négociations d'Armand de Béthune* le duc de Bouillon.

toire seule de notre révolution nous apprendrait avec quelle méfiance il faut lire ces récits de complots mystérieux, si avidement recueillis par le crédule vulgaire. Quoi qu'il en soit, au reste, du plus ou moins de réalité de la *conspiration des poudres*, rien ne fut négligé pour donner à cet événement la plus haute importance possible. Le roi se rendit au parlement, et y prononça un long discours. Tandis que la populace ameutée demandait vengeance contre les catholiques, Jacques crut déployer une grande générosité en les défendant : mais soupçonnerait-on quelle fut cette apologie ? Le royal orateur dit en substance, « qu'il ne fallait pas croire que tout » catholique fût nécessairement un » scélérat; qu'il existait même des individus assez malheureux pour » croire à la présence réelle et aux sacrements, sans être pour cela de » la religion du pape, qui est un véritable *mystère d'iniquité*. » Enfin le fils de Marie Stuart poussa la tolérance jusqu'à déclarer que, parmi ses ancêtres et ceux de ses sujets, c'est-à-dire pendant dix siècles où la religion catholique avait été la seule régnante dans la Grande-Bretagne, il n'était pas impossible que Dieu eût sauvé un certain nombre de *papistes*. Et voilà le prince que des écrivains protestants n'ont point rougi d'accuser d'une partialité manifeste pour les catholiques ! Il est vrai que, dans le même discours, Jacques lança quelques traits fort amers contre les puritains, comme s'il eût prévu que, de cette secte atrabilaire, devaient sortir un jour les assassins de son fils Charles I^{er}. Immédiatement après avoir parlé, le roi prorogea le parlement. Ce corps ne se rassembla que trois mois plus tard : son premier acte fut de consacrer par une fête à perpé-

tuité l'anniversaire de la conspi-
 ration des poudres, fête qui se célé-
 bre, tous les ans, le 5 noi-
 vembre. Mais déjà des rumeurs alarmantes
 se renouvelaient; il se répandit que
 le roi avait été assassiné à Okin-
 awa. Jacques fit une proclamation pou-
 vant prouver qu'il n'était pas mort. Le
 bruit lui causa une satisfaction
 extrême en décrétant le *fameux ser-
 ment d'allégeance*. Les An-
 glais vantèrent alors, et ils se vantaient
 encore aujourd'hui, de la noblesse
 avec laquelle ils déclarèrent
 la formule de ce serment, que
 n'a point le droit de déposer le
 roi, de délier ses sujets de leur
 fidélité, et de disposer de sa couronne
 en faveur d'un prince étranger.
 Cette doctrine a toujours été
 catholique; les plus attachés à la
 religion : en un mot, elle a été
 sacrée par nous de la manière
 la plus solennelle dans la fameuse as-
 semblée du clergé de 1682. C'est sur
 la proposition de notre grand Bossue
 même, que l'église gallicane
 pour première maxime, que
 le vrai pontife n'a aucun pou-
 voir temporel des rois. Défenseur
 des doctrines ultramontaines,
 Bellarmin écrivit contre
 le *serment d'allégeance*, une lettre
 et une dissertation qui provoquèrent
 de la part du roi un écrit intitulé
*monitio regis Magnæ Britanniæ
 principibus christianis*. Il publia
 le même cardinal une autre
 lettre, bizarrement appelée *Tortura*,
 parce que Bellarmin, sur le titre
 de ses livres, avait pris le
Malus tortus. Jacques, si
 modéré pour la controverse, s'éta-
 blit beaucoup plus indulgent
 son ancien précepteur, le célèbre
 chancelier, qui avait eu l'audace
 de consacrer des ouvrages remplis

l'éclatations anti-mo-
 rales encore des plus
 vives contre l'infortunée
 mère de ce prince. Avant
 cette session du parle-
 ment, Jacques y reproduisit
 tenait le plus à cœur,
 de ses deux royaumes.
 autorité privée, il avait
 le roi de la Grande-
 Bretagne par son ordre, les
 drapeaux des troupes,
 les vaisseaux, présen-
 tes d'Écosse écartelées
 l'Angleterre. Les deux
 se montrèrent cepen-
 disposées que l'année
 connaître cette union.
 es manda-t-il au palais
 : ses raisonnements,
 es menaces, ne purent
 la jalousie invétérée des
 leurs voisins. De ce
 entre le monarque et
 ne froideur qui se ma-
 leurs occurrences, et
 it dans les votes de
 étaient accordés qu'a-
 sive parcimonie. Le
 ant absolument vide en
 résolut à demander un
 n échange de certains
 jusque-là comme au-
 ronne. La discussion
 s les communes, à co-
 ement curieuse, en ce
 ne juste idée de la tour-
 l'un prince qui aspirait
 an des plus beaux gé-
 Jacques voulait avoir
 terli, et la chambre ne
 donner que 150,000.
 dez vous fixer, dit le
 r, selon l'expression
 neuf vingtains *mine*
 S. M. m'a ordonné de
 s'exprimer que ce nombre

» neuf ne saurait lui plaire, parce que
 » l'on compte neuf poètes (1) qui ont
 » toujours été des mendiants, quoi-
 » qu'ils servissent neuf Muses. S. M.,
 » bien qu'elle y trouvât son bénéfice,
 » n'aurait pas plus de goût pour onze,
 » parce que le traître Judas est cause
 » qu'il n'y a que onze apôtres: mais il
 » est un nombre moyen qui nous ac-
 » corderait facilement; c'est dix,
 » nombre sacré, puisque c'est celui
 » des Commandements de Dieu. » On
 ne sait si ce fut ce genre d'éloquence
 qui désarma le parlement; mais il est
 sûr qu'il accorda au roi les dix ving-
 taines de mille livres (*ten score*).
 Jacques trouva bientôt une occasion
 plus éclatante encore de faire juger
 son caractère. On avait généralement
 taxé de pusillanimité l'extrême cir-
 conspection avec laquelle il s'était
 conduit en diverses conjonctures d'un
 haut intérêt pour l'Angleterre. Un in-
 cident, à peine digne de remarque,
 sembla développer en lui un homme
 nouveau. Toujours occupé d'argumen-
 tations scolastiques, il apprend qu'un
 professeur nommé Vorstius, venait
 d'être appelé d'Allemagne en Hollande,
 pour y remplir une chaire à l'univer-
 sité de Leyde. Vorstius était armi-
 nien, et Jacques avait écrit contre cette
 secte. Son ambassadeur a ordre de se
 plaindre vivement aux états de la no-
 mination du professeur. Les états en-
 treprennent de défendre leur choix.
 S. M. Britannique leur adresse une
 lettre foudroyante, où elle déclare que
 » jamais hérétique ni athée n'a mérité
 » les flammes à plus juste titre que
 » Vorstius; mais qu'elle veut bien,
 » pour cette fois, s'en remettre à leur
 » sagesse chrétienne, pour décider
 » si cet homme sera envoyé au bu-
 » chier. » Une seconde remontrance du

(1) Le titre de ces poètes ne fut pas présenté
 au parlement.

gouvernement hollandais provoqua, de la part de Jacques, une sorte de déclaration de guerre : on ne parvint à désarmer son courroux qu'en faisant passer Vorstius à une autre chaire. Quelques ouvrages ascétiques attribués à des jésuites ayant donné de l'honneur au monarque anglais, une proclamation royale les bannit tous de la Grande-Bretagne, et défendit à tout catholique d'approcher de la cour à moins de dix milles. Au milieu des petitesesses qui absorbaient presque tous les instants de Jacques I^{er}, on est étonné de le voir se constituer législateur suprême de l'Irlande, et se rendre, par ses soins judicieux, digne de ce titre honorable. Mais la mollesse de son caractère et les travers de son esprit ne réparèrent que trop tôt. Ce prince continuellement livré, en apparence, aux abstractions de la philosophie et aux recherches scientifiques, avait un singulier faible : les avantages physiques d'un homme, et même l'élégance de sa toilette, exerçaient sur ses yeux un pouvoir dont sa raison ne pouvait se défendre. Les Anglais et les Ecossais se disputèrent à qui lui donnerait un favori : les derniers l'emportèrent. Robert Carre, né en Écosse, d'une famille noble, et à peine âgé de vingt ans, fut placé auprès du roi comme simple écuyer. Un jour, qu'il lui présentait son bouclier dans une joute, il reçut un coup de pied de cheval qui lui cassa la jambe. Cet accident devint pour lui la source de la plus haute fortune. Touché de sa jeunesse et de l'extrême beauté de sa figure, Jacques ordonna de le transporter sur-le-champ au palais ; et, dès qu'il y fut rentré lui-même, il courut s'assurer par ses yeux que l'intéressant blessé recevait tous les soins convenables. Chaque jour, on vit le monarque passer des heures entières

au chevet du lit d'un pauvre et l'on ne tarda pas à voir chose de bien plus extraordinaire. Jacques s'était promptement que le jeune Robert manquait d'études. Il résolut des lui-même de son éducation que les ministres attendaient conseil, S. M. était occupée de des leçons de grammaire et au bel Ecossais. En peu de temps revêtit son écuyer des chevalier, de vicomte de Ro de comte de Somerset, et ira de la Jarretière. Il est tri quable que les historiens qui ont insisté sur ce ridicule (et puis le dernier, de ce genre donna Jacques I^{er}), n'en ont d'aut tiré aucune induction pour les mœurs de ce monarque d'après une expression technique de Henri IV (1), on croire que le héros français d'un œil moins indulgent ces faiblesses. Rempli de dédain pour le pédant, Henri ne l'approuva que *Maître-Ja* il poussa quelquefois, à le mépris jusqu'à l'aversion. déjà dix ans que le fils de M occupait le trône d'Elisabeth qu'il donna l'ordre de dépeuler les sépultures royales de W le corps de cette reine infortunée était resté à Peterborough. monie funèbre fut bientôt si autre non moins lugubre prince de Galles mourut, à l'âge de dix-huit ans, toute la nation, qui se propose ses qualités brillantes

(1) « Je sais de quoi ce
« mais, croyez que cela ne m'empêche
« de dormir. » (*Lettre de Henri IV*
« Jeannin, qui était à la Haye en 1602,
« pour négocier la paix entre l'Espagne et
« l'Angleterre. »)

le ses jours. On prétendit qu'il avait été empoisonné, les voix qui osèrent accuser même de ce forfait : mais ses procédés purent le mener d'être jaloux de son s'il accrût ces soupçons se inconcevable fut porter héritier de la couronne, n'autorise à penser s'il fut capable d'une telle chose. Un écrivain célèbre a donné une nouvelle opinion à cet égard : il y a tout lieu de croire que le prince Henri fut empoisonné (Robert Carr), le sut quand le crime fut commis. La faveur de cet ami de Jacques n'ayant éprouvé à cette époque, il en fut une sorte de complaisant maître et lui. Mais il est à remarquer que Fox, qui ne perd aucune occasion de reprocher à son maître d'être trop favorable à son favori, s'est jeté dans l'excès opposé : il a constamment perré les princes de cette famille la plus révoltante. Il a vu célébrer les noces de Elisabeth, fille du roi, duc de Palatin, Frédéric V. parut alors peu digne d'être imaginé que son rôle fut de donner à l'Autriche des souverains allemands, et ce n'est pas tout : ce n'est pas tout de la maison de Stuart ? tout, comme ayant hérité de la princesse Elisabeth, plus tard, la maison de Stuart sur le trône de la Grande-Bretagne. Alors même que le parlement intervenait l'or-

dre naturel de la succession, la raison d'état consacrait le principe de la légitimité dans les descendants des Stuarts. Ce fut au milieu même des fêtes occasionnées par le mariage de sa fille, que Jacques éprouva le plus violent chagrin qui pût affecter un cœur bizarre. Il eut la preuve trop certaine que son indigne favori, pour opérer le divorce de la jeune comtesse d'Essex et obtenir sa main, s'était souillé des plus noirs attentats (Voy. OYERBURY et SOMERSET). Ses yeux s'ouvrirent enfin ; mais déjà, depuis quelque temps, un nouveau mignon balançait l'influence de Somerset, et la cour partagée flottait entre l'ancienne et la nouvelle idole. Jacques, dans une des deux tournées qu'il faisait annuellement, passa par Cambridge. Les étudiants le régalerent d'une comédie intitulée *Ignoramus*, qui traitait en ridicule le droit commun de l'Angleterre. C'était un moyen assuré de le divertir : sa bonne humeur augmenta, dès qu'il eut jeté les yeux sur George Villiers, jeune homme également remarquable par sa figure, sa taille et l'élégance de son costume. Par un détour singulier, qui prouve du moins que Jacques rougissait intérieurement de ses ignobles inclinations, il voulut que ce fût la reine qui le priât de prendre le bel adolescent à son service ; et, en le nommant son échanson, il eut l'air de céder aux instances de cette princesse (Voy. BUCKINGHAM, tom. VI, pag. 208). Il eut bientôt à s'occuper d'affaires plus graves : malgré toutes les peines qu'il s'était données pour établir son droit divin, et le consacrer aux yeux des peuples par la qualification de *Sacré Majesté*, le parlement voulut aussi faire voir quels étaient ses droits, en refusant toute espèce de subsides. Jacques, surpris et furieux, n'hésita

of the early part of the reign of James I. London, 1803, in-4°. (2e éd.)

pas à faire arrêter les chefs de l'opposition. Des débats de la nature la plus alarmante s'élevèrent sur l'essence de la prérogative royale : alors Jacques, revenant à son caractère puissilanime, chercha d'indignes subterfuges dans les subtilités de l'Ecole. Il imagina un roi *in abstracto* et un roi *in concreto*. Il relâcha les prisonniers, et les communes lui donnèrent de l'argent. Il le prodigua avec une telle impudoyance au nouveau duc de Buckingham et à toute la famille de cet arrogant ministre, qu'il fallut chercher au-dehors des ressources extraordinaires. La reine Elisabeth s'était fait livrer par les états-généraux les trois places de Flessingue, la Brille et Ramekens, comme sûreté des sommes qu'elle leur avait prêtées : Jacques I^{er} proposa aux Hollandais de leur rendre ces places pour 250,000 livres sterling, une fois payées. Son offre fut acceptée avec empressement. La nation anglaise vit ce marché avec douleur, parce qu'elle sentit combien il diminuait son influence politique sur le continent. Jacques, qui n'avait rien perdu de la sienne en Ecosse, malgré une absence de quatorze ans, éprouvait le désir de revoir son pays natal. Il résolut de signaler son apparition au milieu de ses anciens sujets par l'acte le plus important et le plus difficile de son autorité, c'est-à-dire par la réformation du culte. Il abhorrait naturellement les puritains, et il voulait essayer d'adoucir ce que leur religion présentait de sombre et de sauvage. Cette tentative faillit exciter un soulèvement général : des prédicants soutinrent en chaire que le roi était possédé de sept diables ; et le peuple courut aux armes. Entouré par les rebelles et réveillé par le péril, Jacques déploya, une fois en sa vie, du courage et de l'habileté. Il revint

en Angleterre, où peu s'en fallut qu'il n'excitât pareillement une sédition religieuse par une proclamation hortait les fidèles à se livrer à se livrer aux plaisirs, et ne point faire de l'enfer un jour semblable aux Juifs. Il donnait lui-même l'exemple d'une vie joyeuse, abandonnant les rênes de l'état de Buckingham, et partageant tout son temps entre la chasse et les divertissements de tout genre. Il se posait aux sacrifices les plus coûteux pour conserver la paix, et avait valu en Europe le surnom de *Rex pacificus*, il n'avait pu donner satisfaction à la France pour l'expédition de Raleigh voyant à la mort cet homme déjà condamné, il est vrai, par un autre fait (Voy. pag. 349). Il chercha même bientôt à conclure l'amitié de cette puissance, mais il vit que son intervention ne penserait de prendre part à la querelle où venait de se mêler le duc de Savoie, et de s'engager l'électeur de Bavière, son gendre, en acceptant l'alliance de Bohême. Mais déjà le roi était vaincu et fugitif : son pouvoir même était tombé au pouvoir des autrichiennes. Jacques trouva un moyen sûr de débarrasser la branche espagnole, en mariant pour le prince de Galles (Charles I^{er}), la fille cadette de Philippe III. L'aînée, après avoir été promise au premier prince de France, avait épousé Louis XIII. La religion semblait devoir faciliter à cette alliance ; mais elle ne faisait céder à la politique naturelle pour le catholicisme. Les ambassadeurs parcouraient toute l'Europe, et à peine daignait-on

Une farce, jouée alors pub

re dans quel discredit
successeur d'Élisabeth :
« mes, y assistent-ils, en-
seigne à l'envoyer pa-
de Danemark, 160000
se la Haute-mer, 1600
erret, et en 1601, 1602.
de sa défection. Pendant
avec un fortifier sans
ment, et les deux amiraux
le qui voyait à main de
ed dans la lance et de
l'espérance au mal, tous
sposés, et finalement
s-talia, et pendant un
études, et en passant les
s par les de l'Europe :
une de la déite, et vous
t d'œuvre, vous de chan-
sations, et vous n'a-
eures, les communes ne
it que par de vives re-
Jacques, comte, écrivit
de la mer basse une
p, et dans un steamer
e, se poignait des at-
s, et de droit divin : l'ex-
pante, *ne sutor ultra*
d'œuvre se servit à ce su-
et, et dans les esprits,
s, et pour se venger, at-
s, et pour les défenseurs
t d'œuvre, c'est alors que
les deux, trop convain-
s, et presque surna-
s, et humaines les plus
T. V. Bacon, tom. III,
couteur par les conseils de
et Buckingham, le roi
ment, et en envoya les
s plus fou, et à la Tour.
s, et pontiques, et l'œuvre
s, et que quelques dé-
s, et que l'œuvre de l'œuvre
s, et les T. V. Ces deux
s, et que l'œuvre de l'œuvre

ces dénominations, que du temps de
Charles II (1). Affectant de braver
toute opposition, le roi donna plus
d'éclat à ses négociations avec le roi
de Madrid, par l'ambassade de Jacques
à Bristol. Philippe IV, qui se laissa
succéder à son père, se montra d'au-
bord si favorable au mariage de sa
sœur Marie avec le prince de France,
que Jacques se laissa dominer par
Buckingham à enlever le prince
même en Espagne, sous le prétexte
de ce favori. Ce prince, qui se
d'expliquer par que le roi se laissa
cette course galante, et en même
tat. Jacques permit au prince de
faire restituer le prince de France
par l'entremise de la sœur de l'œuvre.
Cette restitution se passa, et le roi
tenir que par la sœur de l'œuvre.
prétexte pour demander la restitution
au parlement. Le prince de France
nonça, donna son amour à sa sœur,
son mariage, et le prince de France
laisa tenir à Buckingham la sœur de
le temple de l'œuvre de l'œuvre
et de la dégradation du souverain.
Lorsque le roi eut dit aux chambres
assemblées, « qu'il était leur époux,
» et qu'ils étaient ses femmes; qu'un
» voyageur mourant de soif dans les
» déserts de l'Arabie ne desire pas avec
» plus d'ardeur une source d'eau vive
» qu'il ne desirait la prospérité pu-
» blique, » Buckingham prit la parole,
et, avec une inconcevable assurance,
il débita le roman qu'il avait composé
sur le voyage de l'héritier du trône.
Jacques, par de fréquents mouve-
ments de tête, donnait son assenti-
ment aux assertions les plus hasardées
de son favori. Une guerre contre des
puissances catholiques était trop po-
pulaire pour que les communes hésit-

(1) Voir l'histoire sur les Whigs et les
Tories, premier volume des *Mémoires secrets de
l'histoire de France*, publiés, en 1725, par Louis de
Mauvillon.

tassent à voter de forts subsides ; mais il fut arrêté que les sommes accordées resteraient en dépôt entre les mains d'une commission spéciale. Jacques ne s'attendait pas à cette conclusion ; et il eut beaucoup de peine à dissimuler son dépit. Il éprouvait un chagrin plus violent : des avis secrets de l'ambassadeur d'Espagne lui révélèrent qu'il avait été indigne-ment joué par Buckingham dans tout ce qui concernait l'union projetée avec l'infante ; mais telles étaient sa faiblesse et l'arrogance du favori, qu'il n'osa pas même lui faire part de sa découverte. Il poussa la complaisance à son égard, jusqu'à souffrir que le comte de Bristol, à son retour de Madrid, fût conduit à la Tour et ensuite exilé, dans la crainte que cet ambassadeur ne parlât. On s'attendait à voir agir une puissante armée anglaise en Allemagne : Jacques se contenta de faire passer 6000 hommes au prince Maurice d'Orange. La rupture du mariage de l'héritier présomptif avec une princesse catholique, avait produit une joie si vive à Londres, qu'il n'était pas à présumer que le roi pensât jamais à conclure une alliance de cette nature. Quel fut l'étonnement général, lorsque l'on apprit tout-à-coup que Louis XIII avait accordé la main de madame Henriette, sa sœur, au prince de Galles ! Charles avait entrevu, *incognito*, cette jeune et belle princesse dans un bal, en traversant Paris pour se rendre en Espagne ; et Jacques, fermement résolu à ne donner pour épouse à son fils qu'une fille de roi, ne voyait plus en Europe d'autre parti convenable que la fille de Henri IV. Voulant profiter de la conjoncture pour adoucir le sort des catholiques anglais, Louis XIII chargea l'archevêque d'Embrun d'une mission secrète auprès du roi Jacques. Le prélat, sous le nom supposé d'un

conseiller au parlement de Grè-
eul plusieurs conférences avec
marque : mais comme elles n'eurent
pas de témoins, on ne doit li-
ver une extrême méfiance. On
a été écrit sur ce sujet, et nous
sur le dessein formé par Jac-
de proclamer son retour sur le
fin de ses ancêtres. Il est au-
contraire, que, peu de jours
ses entretiens avec l'archevêque
gais, se sentant atteint d'un mal
tel, il manda le prince de Galles
tout en l'exhortant à chérir la pa-
de France, il lui recommanda
non moins d'instance, de jurer
dans son attachement au protes-
tisme. Jacques 1^{er}. cessa de vivre
27 mars 1625, dans la 59^e. de
son âge, et la 25^e. de son règne
Angleterre. Comme tous les rois
faibles, il mourut méprisé au
et au-dehors. On eût dit, selon
pression de Raynal, qu'il n'eût
passager sur le vaisseau dont
dû être le pilote. Si on ne peut
procher aucun vice capital, on
louer en lui aucune vertu particu-
lière. Sa libéralité n'était que pro-
son savoir que pédanterie, son
pour la paix que pusillanimité
politique qu'astuce, son amour
frivole caprice. Aspirant, pour
première, au titre de *Roi de la*
rôle de tous le plus ridicule sur
trône, il ne fut qu'un orateur
luxe et sans dignité, un écri-
vain phlogistique et sans goût.
point de maîtresses ; mais il
favoris ! Et c'est là le prince
adulateurs appelaient le *Sal-
P. Angleterre* ! Notre grand H
tendant un jour nommer ainsi
marque, objet de ses profonds
se permit un mot terrible qui
coûterait moins à rapporter, s'il
fléchissait pas sur la malheureuse

J^e. Faicent a
l'imoux musici a
 ques n'est-il | xi
 domon, dit Henri, s'il est
 rid le joueur de harpe ? »
 e Ruzio, tué sous les yeux
 nre, alors grosse de Jac-
 ppelle une assertion mille
 : on a prétendu que, par
 lente impression épron-
 ière, jamais ce prince n'a-
 orte, sans un tremble-
 , l'aspect d'une épée nue.
 était avéré (1), servirait
 en faveur d'une opinion
 rement rejetée par les plus
 iologistes ; mais les his-
 is les plus accrédités, et
 qui n'ont pas omis de cri-
 tiquer et l'air gauche de
 , ne parlent point de cette
 . Ou a recueilli les œuvres
 e monarque, Londres (en
 316, et publiées en latin,
 Jacques de Montaign. Les
 nables sont : I. *Le Basili-*
 (le *Don royal*.) II. *The*
of fres monarchies (la
es monarchies libres), et
ntuire de l'Apocalypse,
 s'attache à prouver que le
nte-christ (2). Il parut, à
 Jacques I^{er}, une foule d'é-
 , que des historiens n'ont
 ré de rapporter. La plus
 quoique la plus simple, est
 latin :

abeth, nunc est regio Jacobus.

S—V—A.

pendant attesté par le fameux Ko-
 mi son *Discours sur la poudre de*
Jacques I^{er}, l'armant chevalier,
 her de détourner la tête, et pensa-
 rent Digby, auquel il voulait, sui-
 , donner simplement un léger coup
 C. M. P.

L'on réfléchit que le grand Newton
 : la même acte de dévotion, un peu
 rocher à Jacques I^{er}.

JACQUES II, roi d'Angleterre,
 né le 30 octobre 1633, était le second
 fils de l'infortuné Charles I^{er}, et de
 Henriette de France. Il portait le nom
 de duc d'York ; pour se soustraire aux
 ennemis de la famille royale, il fut
 obligé, presque au sortir de l'enfance,
 de se réfugier en Hollande, déguisé
 en fille. Il passa en France, et fit ses
 premières armes sous Turenne. On
 le vit ensuite se signaler par une valeur
 peu commune en Flandre, où il ser-
 vit sous les drapeaux de don Juan d'Au-
 triche et du grand Condé. Charles II^e,
 son frère, ayant été enfin rappelé au
 trône de ses pères, le duc d'York
 s'empressa de rentrer dans sa patrie.
 Il fut nommé grand-amiral du royaume,
 et se montra plus digne encore de ce
 titre par son courage et son habileté,
 que par sa naissance. La victoire qu'il
 remporta, en 1665, sur l'armada hol-
 landaise Opdam, et les combats san-
 glants qu'il livra au célèbre Rooyer,
 en 1672, ont rendu illustre à jamais
 le nom de ce prince dans les fastes
 de la marine anglaise, mais moins
 encore, peut-être, que l'invention ou
 le perfectionnement des signaux sur-
 mer, qui lui est généralement attri-
 bué. Enfin, on a dit du duc d'York,
 en Angleterre, ce qui avait été dit en
 France du dernier des Valois : « Il
 parut digne du trône tant qu'il n'y fut
 point assis. » Mais parmi ceux-mêmes
 qui ne pouvaient refuser de rendre
 hommage à sa gloire militaire et à ses
 qualités personnelles, un trop grand
 nombre laissaient percer la mollesse et
 la haine que leur inspirait l'attachement
 du prince à la religion catholique. Au
 reste, loin d'en être alarmé, il pre-
 nait peu de soin lui-même de dissimuler
 des opinions qui lui étaient com-
 munes avec Charles II, son frère,
 mais que ce monarque voluptueux et
 faible n'osa manifester que lorsque la

crainte de la mort lui en imposa l'obligation (1). La découverte ou la supposition du fameux complot Papiste (*Popish plot*), ayant excité au plus haut degré la fureur du parti protestant, les fanatiques ne gardèrent plus aucun ménagement envers le duc d'York. Comme le roi était sans enfants, ce prince se trouvait héritier présomptif de la couronne. Dans l'espoir de mettre d'avance un obstacle insurmontable au projet qu'on lui supposait de rétablir l'ancienne religion de l'état, les communes méditèrent d'abord contre lui un acte de *limitation*, et bientôt après, osant plus encore, elles proposèrent un bill formel d'*exclusion*. Deux fois la chambre des pairs et le roi firent avorter ce complot contre l'ordre existant. Mais enfin Charles II mourut (16 févr. 1685); et le prince auquel on avait voulu contester ses droits, fut reconnu et proclamé sans opposition. Bien plus, il ne lui fallut que quelques paroles adressées au conseil-privé, pour exciter, dans presque toutes les classes, des transports d'allégresse et de reconnaissance. Jacques II déclara qu'en dépit de toutes les insinuations dont il avait été l'objet, il saurait convaincre la nation anglaise de sa résolution invariable de maintenir les lois de l'État et l'Église établie. Des adresses exprimant la soumission la plus profonde, arrivèrent de toutes les villes du royaume. On remarqua le discours des quakers, qui vinrent complimenter Jacques; après lui avoir témoigné leur joie de le voir sur le trône, ils lui dirent: « On nous assure que tu ne » crois pas plus que nous à l'Église » anglaise: nous espérons donc que

» tu nous accorderas la lib
» tés t'es accordée à toi-même
ques II ne tarda pas à
qu'il n'avait aucun doute s
timité et la force de sa pui
parlement avait alloué au
produit des douanes et de l'
le temps de sa vie: cette
était donc censée expirée à
suffit à Jacques d'une simpl
tion pour se maintenir da
sance du même revenu. Il
alla publiquement à la mes
tout l'appareil dont s'en
princes catholiques, en
Les écrivains qui, après
événement, vont en cherch
ses partout, n'ont pas m
tribuer au culte que Jacq
fessait ouvertement, tou
heurs de son règne: mais
pense à l'extrême facilité a
Henri VIII, Marie et Elis
adopter les variations les
ges et les plus contradicto
de religion, l'on se trou
à croire que, si le catho
connu de Jacques II n'ap
obstacle à ce qu'il montât s
il ne fut certainement po
qui l'en fit descendre. P
point sur les événement
conserva tous les ministres
grands-officiers qui avaien
confiance de Charles II.
duite fut regardée, par l
la nation, comme une pre
trême influence qu'il avait
même sous le règne de son
politiques plus éclairés n'y
la suite du fatal système
Charles II. « Ce prince,
» ses plus fidèles serviteu
» ses amis et caressait se
» En voulant par-là ral
» espèce d'hommes que
» fants ne pouvaient reu

(1) Hume dit positivement que Charles II regretta, en mourant, les sacrements de l'Église romaine; et ce fait est maintenant hors de doute depuis la publication des dépêches de M. de Barillon, ambassadeur de Louis XIV auprès de ce prince.

ts, il négligea ceux qu'au-
jore n'aurait pu détacher
.... » (Voyez HIGGONS,
, page 570.) La sécurité
des II plaçait dans ses
brées, ne l'empêcha point,
t, de chercher d'autres ap-
dehors. Dès le lendemain
ivement, il fit appeler
lambon, ambassadeur de
V, et lui exprima, dans
les plus forts, un attaché-
iculier pour la personne de
ue. Il ne fut point res-
te, première entrevue, des
ne Jacques se flattait d'ob-
oi de France : mais la poli-
ouis XIV n'avait pas atten-
demande lui en fût adres-
tre de félicitation au nou-
d'Angleterre était accom-
500,000 fr., qu'il le priait
pour son usage personnel.
rapporte que cette générosité
attendait Jacques II jus-
mes. Voulant mettre à profit
ses dispositions, il expédia
Versailles lord Churchill,
x depuis sous le nom de
Arbborough, et dont l'écœur-
maîtresse (Voy. BLIWICK),
gardé comme le plus grand
ne pût lui rendre le roi de
la faculté de pouvoir à plu-
penses indispensables, sans
l'assistance du parlement.
e raison qu'il redoutait les
que lui opposerait ce corps,
pénétrait sa résolution de
a religion romaine, ou, du
e la mettre sur un pied par-
égal avec la religion pro-
Indépendamment de ses des-
seins à cet égard, Jacques
ment excité par la reine à
ant pour lui-même que pour
ses sujets qui professaient le

même culte, une parfaite liberté de conscience. Il était, au reste, d'une nécessité absolue de convoquer le parlement au commencement d'un règne. Les élections, dirigées par la cour, enrent lieu de manière à dissiper toutes les inquiétudes du roi. Le discours qu'il prononça, et dans lequel il réitéra l'assurance de veiller au maintien des lois et de l'Église établie, renouvela les transports de joie de la plus grande partie de la nation. Sa dernière phrase n'annonçait point, d'ailleurs, un prince disposé à flatter le parlement pour en obtenir des subsides ; il dit aux communes, en propres termes : « Songez que le meilleur » moyen de m'engager à vous as- » sembler souvent, est de vous mon- » trer toujours empressés à remplir » mes desirs. » Ces paroles produisirent tout l'effet que Jacques en avait espéré : le parlement lui constitua, pour la durée de sa vie, un revenu plus fort que celui dont avaient joui le feu roi et tous ses prédécesseurs. Un de ces premiers pas pour retirer les catholiques de l'état d'oppression où il les trouva, fut de faire mettre en jugement l'infâme Titus Oates, dénonciateur du prétendu *complot Papiste*, et faux témoin dans l'affaire des jésuites condamnés sous Charles II. Le châtimement exemplaire de ce misérable confondit la faction qui l'avait mis en jeu. Le cours des débats parlementaires fut interrompu tout-à-coup par la nouvelle de l'invasion du duc de Monmouth ; mais les chambres ne se séparèrent qu'après avoir armé le roi de tous les moyens nécessaires pour dompter la rébellion. Elle avait éclaté presque en même temps sur deux points, et sous la conduite de deux chefs qui semblaient jouir d'une grande popularité : mais il ne fallut que quelques semaines pour les

voir passer tous les deux de la tête de leurs armées sur l'échafaud. Le comte d'Argyle, qui fut pris le premier, reçut la mort à Edimbourg. Quant au duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, il obtint, sur la promesse d'une révélation importante, d'être amené en présence du roi son oncle. Toute l'Angleterre croyait que ce malheureux prince aurait sa grâce : Jacques se montra inflexible, et Monmouth fut conduit au supplice (*Voy. MORMOUTH*). Ces deux exécutions furent suivies d'une multitude d'actes de vengeance, exécutés par les commandants des troupes royales et au nom du roi, avec de tels excès de barbarie, qu'un cri d'indignation s'éleva de toutes parts. Jacques sembla vouloir prendre sur lui l'odieux de toutes ces horreurs, en élevant à la pairie le grand-juge Jefferys, qui les avait ordonnés. La prospérité avait tellement enflé son cœur, qu'il se crut dispensé du soin de dissimuler ses projets ultérieurs. Il déclara, sans détour, au parlement, qu'il avait employé avec tant de succès un grand nombre d'officiers catholiques contre les rebelles, qu'il était résolu désormais à les retenir sous ses drapeaux, sans les astreindre au serment du *Test*, qui pourrait gêner leur conscience. Quelques membres des communes voulurent manifester leurs appréhensions pour la religion de l'État et la liberté publique. Jacques reçut leurs plaintes avec tant de hauteur, que la chambre, effrayée, se hâta d'envoyer à la Tour le membre qui avait rédigé l'adresse. Elle fit plus : elle passa un bill qui autorisait sa Majesté à employer tel nombre d'officiers catholiques qu'il jugerait à propos. C'était donner à Jacques la mesure de tout ce qu'il pouvait entreprendre. « Jamais, dit ici Hume,

» jamais roi d'Angleterre ne s'
 » vu dans une position aussi »
 » tageuse pour se rendre absolu »
 » et sa postérité. » Dans la dispo-
 où était à son égard le parlem-
 ce parlement si docile envers les
 qui avaient su le braver, Ja-
 pouvait tout entreprendre. Plus
 personnages de la plus haute di-
 tion, et, entre autres, le mi-
 comte de Sunderland, embras-
 la religion du roi : l'exemple se
 paga parmi la noblesse d'Ecosse
 même, qui avait toujours passé
 plus rigide dans ses principes.
 manifestation vigoureuse de la p-
 souverain allait faire révoquer
 opposition, les lois intolérantes
 lesquelles gémissait une partie
 dérangeable de la nation, restée
 au culte de ses pères. C'était
 de Louis XIV, qui s'exprime
 termes dans une lettre à son a-
 sadeur à la cour de Londres
 » sera facile au roi d'Angleter-
 » aussi utile à la *sûreté de son*
 » qu'au repos de sa conscience »
 » rétablir l'exercice de la religi-
 » tholique, qui engagera pri-
 » ment tous ceux qui en font »
 » sion dans son royaume à le »
 » bien plus fidèlement; au lieu »
 » laisse perdre une conjonctu-
 » si favorable qu'elle l'est à »
 » il ne trouvera peut-être jamais »
 » de disposition de toutes pa-
 » à concourir à ses desseins »
 » souffrir qu'il les exécute »
 1685 (1). Un ministre qui
 sait de la confiance particulier
 Jacques II, lord Sunderland
 à la même époque : « Le r »
 » maître n'a rien dans le »
 » avant que l'envie de rétabli-

(1) Voyez Pièces justificatives de l'Essai : *A History of the early part of James the second.*

solique ; il ne peut même ,
ou sen- et l'adroite raison ,
tre but : sans cela , il ne
is en sûreté , et sera tou-
ose au zèle indiscret de
échaufferont les peuples
catholicité , *tant qu'elle*
as plus pleinement réta-
Ces derniers mots sont
sens : ils étaient d'un poli-
par les grandes leçons de
à l'on voit les demi-me-
raîner jamais que de su-
tats pour leurs auteurs. Il
exemple de Jacques II fût
et d'autres. Il hésita : il
du temps et des voies dé-
e qui , en pareil cas , doit
e emporté de haute lutte ;
a du but , au moment de
des discussions très vives
holiques et les anglicans ,
nt à aigrir les esprits de
re, lorsqu'arriva en France
révocation de l'édit de
s protestants ne man-
nt de tirer avantage des
des déclamations de leurs
attirer la pitié sur eux-
tier à la persécution. Jac-
Hayé de leurs clameurs ,
ême de blâmer Louis XIV.
 , néanmoins , à ne pas
la poursuite de ses des-
flotta de parvenir à leur
ment , en usant sourde-
pouvoir qui , en diverses
 , avait été reconnu inhé-
ronne. C'était le droit de
es tous pénales par une
ration. Mais on vit encore
l'effet de l'amarbe oblique
se semblait s'être tracée.
er de son droit de dis-
re d'une prérogative in-

contestable , il imagina le détour sui-
vant : il avait donné un brevet de co-
lonel à sir Edouard Hailes , nou-
veau catholique converti. Un des
domestiques de cet officier eut ordre
de le dénoncer , et de le poursui-
vre en paiement de l'amende de
500 livres sterling que la loi du *Test*
accordait au dénonciateur. Au moyen
de cette action feinte , le roi espérait
que l'autorité d'une décision légale lè-
verait tous les doutes sur le pouvoir
dont il était investi. Le jugement fut
conforme à ses espérances ; et aussitôt
quatre pairs catholiques furent nom-
més membres du conseil-privé. Le
clergé anglican s' alarma , et fit même
entendre des murmures. Dès-lors ,
Jacques se rapprocha des non-confor-
mistes , quoiqu'il eût pour eux une
aversion naturelle. Comme tous les
princes sans élévation et sans carac-
tère , il se persuada qu'en mettant les
deux partis aux prises , il triompherait
sans peine de l'un et de l'autre :
l'événement ne tarda pas à lui démon-
trer la fausseté de son calcul. Les ser-
mons incendiaires d'un prédicant nom-
mé Sharpe , excitèrent tellement la co-
lère du monarque , qu'il donna ordre à
l'évêque de Londres d'interdire sur-le-
champ cet ecclésiastique. L'évêque ré-
pondit qu'il n'était pas en son pouvoir
d'obéir. Alors le roi résolut de punir
lui-même le prélat : il nomma une com-
mission qui le suspendit de ses fonc-
tions. De ce moment la guerre fut dé-
clarée entre la couronne et l'Eglise an-
glicane : un ministre , nommé John-
son , adressa une exhortation véhé-
mente aux troupes que le roi avait
rassemblées entre Londres et Wind-
sor , pour les détourner de l'obéis-
sance à un prince qui menaçait ou-
vertement de renverser le culte pro-
testant. Jacques fit condamner ce sé-
ditieux au fouet et au pilori. Cessant

alors de se contraindre, il envoya le comte de Castelmagne à Rome, avec le titre de son ambassadeur extraordinaire. Sa mission était d'exprimer au souverain pontife le vœu du roi pour la réconciliation de ses trois royaumes avec l'Eglise romaine. Les écrivains protestants ont tous répété, sur la foi les uns des autres, que le pape Innocent XI avait reçu cet ambassadeur, non seulement avec froideur, mais même avec mépris. Ce qui est constant, c'est qu'il fit partir aussitôt un nonce pour Londres. Jacques II le reçut au château de Windsor, avec tout le cérémonial usité dans les cours catholiques. Le parlement laissait entrevoir une secrète irritation : au lieu de lui imposer par une attitude ferme, Jacques descendit à un rôle indigne de lui ; il tenta de séduire individuellement les membres d'un corps qu'il avait précédemment bravé avec succès. Il les appelait l'un après l'autre dans son cabinet ; et là, il ne rougissait pas de s'abaisser envers eux jusqu'aux promesses et aux prières. Ces conférences secrètes furent ridiculisées sous le nom d'*intrigues du cabinet* (*closetings*). Le clergé anglican devenait de jour en jour plus récalcitrant. Le roi envoya un religieux bénédictin à l'université de Cambridge, pour y recevoir le grade de maître-ès-arts : jamais l'université, en pareil cas, n'avait fait acception de religion ; et il n'y avait encore que peu de temps qu'elle avait admis sans difficulté le secrétaire de l'envoyé de Maroc : elle refusa de recevoir un catholique. Bientôt après, l'université d'Oxford fit éclater la même opposition et la même intolérance. Outré de cette résistance inaccoutumée, Jacques rédigea une déclaration portant liberté de conscience ; et il ordonna au clergé anglican

de lire de cet acte dans temples, après le service divin, l'évêque de Cantorbéry, et quelques, présentèrent des remontrances pour motiver leur refus de lecture prescrite : le roi et sept prélats à la Tour. On le dit dans un bateau sur la Tamise, bientôt le châtiement qu'on leur infligea devint un véritable triomphe. Le peuple se portait sur les deux rives du fleuve pour applaudir les vénérables prisonniers ; les prélats distribuaient de toutes parts des bénédictions : à les transports de la multitude vinrent si violents, que eux-mêmes, qui formaient des évêques, tombèrent malade. Le roi fit commencer leur procès ; mais bientôt, ils devinrent pour les martyrs de la foi. Lors après une longue délibération, le roi déclara les accusés non-couverts de joie d'une multitude retentirent depuis jusqu'à la fin des quartiers de la ville, les plus éloignés, et bien dans le camp même où se faisait la revue de ses troupes. Et le roi manda au général, lord Churchill, qu'elle pouvait être la cause d'une multitude extraordinaire : « l » répondit le général ; « l » soldats qui se réjouissent » ment rendu en faveur de » — Vous appelez cela : » Jacques ; mais, au reste » pour eux. » Peu de jours après, la suite de cette importante affaire nement heureux avait rendu le roi d'une nouvelle reine, qui depuis six ans en d'enfants, accoucha d'un fils (juin 1688). La naissance de la couronne semblait

Jacques II : ce
 « trône le pri
 nce, dont le vi
 protestantisme consier-
 oute la partie de la na-
 fait les opinions du roi
 l'accomplissement de
 ar le motif contraire,
 e du peuple osa préten-
 ne prince n'était qu'un
 sé. Une fermentation
 ait une explosion pro-
 e n'était pas des mécon-
 ieur que Jacques avait
 ndre; c'était du dehors
 verside dirigeait tous les
 mplot qui devait opérer
 le main était celle de son
 e, le prince d'Orange,
 ille Marie. On a peine à
 r les machinations de ce
 glement d'autant plus
 que, dès long-temps,
 ait cherché à lui inspi-
 l de trop justes soupçons.
 mulé, quelque artificieux
 aume, Louis-le-Grand,
 même ne peut s'empêcher
 sagacité⁽¹⁾, avait péné-
 s. Trois années entières
 strophe dont nous allons
 dre compte, le roi de
 lait à son ambassadeur
 « Faites connaître au roi
 e et à ses ministres, que
 Orange ne recherche que
 d'une bonne intelligence
 pour augmenter par-là
 en Hollande; mais qu'au
 t toujours entretenir une
 rrespondance avec les mé-
 Angleterre. — Le prince
 herche des prétextes pour
 des troupes étrangères en

Angleterre; il pourrait bien, pour
 « ses fins particulières, désirer d'a-
 voir dans ce pays des troupes qui
 lui seraient dévouées, et dont il dis-
 « poserait ensuite contre les intérêts
 du roi (1). » Le moment était arrivé
 où le gendre de Jacques II crut pou-
 voir enfin lever le masque : son en-
 voyé à Londres ne se contenta point
 de faire des remontrances publiques
 au roi sur diverses opérations de son
 gouvernement; il mit tout en œuvre
 pour rallier tous les partis, toutes les
 sectes, contre la religion catholique,
 ou plutôt contre le roi, en les ef-
 frayant d'un péril commun. Des
 agents déguisés travaillaient en même
 temps à corrompre les troupes. Plus-
 sieurs personnages importants entre-
 rent en correspondance suivie avec le
 stathouder : les amiraux Herbert et
 Russel se rendirent à la Haye pour se
 concerter avec lui. Henri Sidney,
 frère du célèbre Algernon, sous pré-
 texte de prendre les eaux de Spa,
 ourdissait tous les fils de la conspira-
 tion; enfin, lord Dumbaine, qui com-
 mandait une frégate, effectua plusieurs
 transports d'argent que les conjurés en-
 voyaient au prince d'Orange. Guil-
 laume faisait en secret tous les prépa-
 ratifs de son expédition : mais il ne
 purent échapper à la vigilance de Louis
 XIV. Il donna aussitôt avis à son allié
 du péril qui le menaçait; il alla plus
 loin : il lui offrit de faire passer une
 armée française en Angleterre, ou de
 marcher sur la Hollande pour occuper
 le stathouder sur le continent. Mais
 Jacques, tout en témoignant sa gra-
 titude au roi de France, crut devoir
 refuser ses propositions généreuses.
 La sécurité de ce malheureux prince
 serait vraiment incompréhensible, si

⁽¹⁾ the early part of the reign of
 1679.

⁽¹⁾ Lettres de Louis XIV à M. de Barillon,
 extraites du dépôt des affaires étrangères (25 mai
 et 13 juillet 1685).

l'on ne savait aujourd'hui que le ministre dans lequel il plaçait toute confiance, lord Sunderland, était honteusement vendu au prince d'Orange. Le comte d'Avant, ambassadeur de France en Hollande, en avait acquis la certitude (1). Skelton, ministre d'Angleterre à Paris, fit une peinture effrayante de tout ce qu'il avait appris. Il fut rappelé aussitôt, et, pour prix de son zèle, envoyé à la Tour. Ce trait est singulièrement remarquable, en ce qu'il prouve jusqu'à l'évidence la trahison qui enveloppait Jacques II de toutes parts. Il n'ouvrit les yeux qu'à la lecture d'une lettre du marquis d'Albeville, son ministre à la Haye. Tout le plan de l'invasion qui allait s'exécuter, y était clairement développé, d'après les aveux du grand-pensionnaire Hagel lui-même. Dans son premier effroi, Jacques révoqua toutes les mesures qu'il avait prises en faveur des catholiques. Cette condescendance, loin de ramener les cœurs, n'inspira que le mépris. On jugea, non sans raison, qu'elle était l'effet de la peur et non du repentir. Jacques, au reste, ne s'abassa pas au point de renier la religion qu'il professait; car ce fut à cette époque même qu'il fit solennellement baptiser le jeune prince de Galles selon le rit catholique, et lui donna le pape pour parrain. Mais cette cérémonie, source d'une joie si vive dans les monarchies héréditaires, sembla marquer la fin du règne de Jacques II. Le manifeste du prince d'Orange était déjà dans toutes les mains : bientôt lui-même passa la mer, et débarqua à Torbay, au milieu des acclamations de la multitude, le jour anniversaire de la conspiration

des poudres (5 novembre 1688). Il marcha immédiatement sur Exeter. Plusieurs officiers de l'armée royale passèrent sous les drapeaux du stathouder : de ce nombre était lord Churchill, le célèbre Marlborough, ancien page de Jacques II, et comblé des bienfaits de ce monarque. Ce ne fut pas assez pour l'ingrat Churchill : il employa tout son ascendant sur le prince George de Danemark, second gendre du roi, pour l'entraîner dans la même défection. La princesse Anne suivit son époux. En apprenant que ses deux filles mêmes l'avaient indignement trahi, le roi ne put retenir ses larmes; et à la nouvelle de cet affreux triomphe du fanatisme religieux sur les sentiments les plus sacrés de la nature, l'Europe entière poussa un cri d'indignation. « C'est ainsi, dit un historien célèbre, qu'un prince, » dont tous les torts se réduisaient » à des imprudences et à des erreurs, » éprouva un supplice auquel échappèrent les Néron et les Domitien : » ces monstres ne furent pas abandonnés par leurs propres enfants! (2) » Le prince d'Orange étoit un politique trop éclairé pour ne pas sentir que Jacques, par sa présence seule et par la seule force de son droit héréditaire, défendait le trône de ses pères contre la violence d'un usurpateur. Mais, malheureusement, Jacques n'étoit pas assez maître de sa raison pour faire ce raisonnement qui l'eût sauvé. Guillaume employa l'artifice pour le déterminer à quitter Londres; et dès qu'il fut instruit de ce départ, il marcha sur la capitale. Dans ces crises effroyables, où les droits les plus saints cèdent devant l'audace d'un ambitieux, et la voix de la raison devant un délire populaire, on ne doit pas omettre

(1) Voyez, dans ses *Négociations*, ses dépêches des 6 et 20 mai, 18 et 27 septembre, et 22 novembre 1688.

(2) *Hume's History of England* : tome III, second.

que les historiens les plus s'ont point dédaigné de rapporter que n'avaient pu sur beaux-espits les proclamations du d'Orange et les discours des uns, une simple chanson le *Lilli ballero* se chanta bientôt dans l'armée du roi, et les vieux rougirent de leur fidélité (1). Ors que Jacques II dit ce mot si célèbre : « Que ceux qui veulent trouver l'usurpateur, se défont ! Je leur donnerai des passe-ports, pour leur épargner la honte d'ôter leur souverain légitime. » et horrible état d'abandon, Jacques prit la résolution si ardemment désirée par ses ennemis. Il s'embarqua la nuit sur la Tamise (12 décembre 1688), jeta le sceau de l'État à la rivière, et voulut se réfugier en France, où il avait déjà envoyé la nuit le jeune prince, sous la conduite d'un comte de Lauzun. À l'annonce de la fuite du roi, la capitale se révolta, et bientôt tout le royaume tomba dans une confusion effrayante. On répandit à dessein que des Irlandais débauchés envahiraient les campagnes, le fer et le feu à la main. Les habitants fuyèrent des villages dans les villes : les autorités étaient méconnues ; et ce que désiraient les agitateurs, se fit bientôt imprévu : déconcerta tout le parti Orangiste : les troupes, en fuyant, furent arrêtées à Fécamp (entre Rochester et Salisbourg), et ramenées à Londres, pour servir, en quelque sorte, malgré eux, et surtout malgré le prince d'Orange, qui s'était hâté d'expédier le roi de lui laisser continuer sa route. Les gardes hollandaises s'em-

parèrent de Whitehall, à l'exclusion des Anglais. Guillaume lui fit signifier qu'il eût à se rendre au château de Ham, appartenant à la duchesse de Lauderdale. Jacques demanda la permission de se retirer à Rochester. Le prince d'Orange vit avec plaisir que le malheureux monarque, en se rapprochant de la mer, manifestait l'espoir de fuir une seconde fois. En effet, peu de jours après, le 23 décembre 1688 v. s. (2 janvier 1689), Jacques gagna une frégate qui l'attendait. Il avait laissé sur sa table, à Rochester, une lettre où il s'exprimait avec autant de noblesse que de candeur sur les torts qu'on lui imputait. Il descendit à Ambleuse, en Picardie, et partit aussitôt pour Saint-Germain, où Louis XIV lui fit l'accueil le plus généreux et le plus amical ; conduite, disent les historiens anglais eux-mêmes, plus honorable encore pour ce monarque que les victoires qui lui ont valu le nom de Grand (1). Ainsi finit le règne d'un prince regardé par ses ennemis mêmes comme plus malheureux que coupable. Le 25 février 1689, une assemblée nationale qui prit le nom de *Convention*, déclara la couronne au prince d'Orange et à sa femme la princesse Marie, fille de Jacques II (Voy. GUILLAUME III, tom. XIX, pag. 150). Jacques II, grâce à la généreuse assistance de son allié, ou plutôt de son protecteur, reparut sur la scène politique, peu de mois après sa chute. Il débarqua à Kingsale, en Irlande, le 12 mars 1689, et, dès le 24, fit son entrée triomphante à Dublin. Il y convoqua le parlement d'Irlande, et somma ses sujets anglais de rentrer dans le devoir. Guillaume ne passa lui-même en Irlande qu'un an plus tard. La fameuse

(1) Le *Lilli ballero* était une sorte de ronde, avec de couplets injurieux contre le roi et la reine, et qui se chantait, au mot, la nuit, de ce temps-là.

(2) Voy. Guillaume.

bitaille de la Boyne (juin 1690) décida encore une fois du sort de l'infortuné Jacques. Il repassa la mer, et revint goûter le repos dans la magnifique retraite que Louis XIV lui avait préparée à Saint-Germain. C'était de là qu'il dirigeait les menées secrètes des partisans nombreux qui lui restaient dans les trois royaumes. Louis XIV, résolu de tenter un nouvel effort en faveur du monarque détrôné, lui confia une armée rassemblée sur les côtes de Normandie. C'est du cap de la Hogue que Jacques fut spectateur de ce terrible combat naval, le plus glorieux et l'un des plus malheureux qu'ait soutenus la marine française. Cent fois on a répété que n'écoulant que l'amour-propre national, au préjudice de ses intérêts personnels, le roi Jacques s'écriait pendant l'action : « O mes braves Anglais ! » Quelle que pût être la bravoure des Anglais, il semble que Jacques eût dû être plus surpris encore de celle des Français qui combattaient des forces doubles des leurs ; mais un fait beaucoup plus avéré que ce propos, est la lettre qu'il écrivit à Louis XIV, aussitôt après ce désastre : « Ma mauvaise étoile, lui disait-il, a fait sentir son influence sur les armes de V. M., toujours victorieuses jusqu'à ce qu'elles aient combattu pour moi ; je vous supplie donc de ne plus prendre aucun intérêt à un prince aussi malheureux, mais de me permettre de me retirer avec ma famille dans quelque coin du monde, où je ne puisse plus être un obstacle au cours ordinaire des prospérités et des conquêtes de V. M. » La reine, pendant l'absence de Jacques II, était accouchée d'une princesse. C'était la meilleure réponse aux factieux qui, lors de la naissance du prince de Galles, avaient prétendu que la reine ne pouvait plus donner

d'héritier au trône, et que cet était supposé. Cependant Louis ne perdait point de vue les intérêts de son illustre protégé. Le parti brite ayant fait de grands mouvements en 1696, des troupes françaises semblèrent aussitôt entre Dunkerque et Calais, et Jacques se rendit lui-même dans cette dernière ville. Un complot dont le but était d'enlever le prince d'Orange, fut déconvert, et fit avorter l'expédition. Au reste, on doit à la mémoire du roi Jacques, d'observer que s'il ne cessa d'exciter ses partisans contre l'usurpateur de sa couronne, jamais, du moins, il ne donna son assentiment aux conspirations dirigées contre sa vie. Plusieurs fois on vint lui offrir de l'en délivrer d'un seul coup : il repoussa toujours ces propositions avec horreur. Louis XIV crut avoir trouvé l'occasion de replacer Jacques II au rang des rois, et il s'empessa de la saisir. Le trône de Pologne était vacant (1697) : Louis voulut y faire monter. Jacques répondit qu'accepter tout autre sceptre que le sien, serait abdiquer ses droits légitimes, et renoncer pour ses enfants à l'héritage qui leur appartenait. Cette réponse était trop conforme au caractère de Louis-le-Grand pour ne point lui plaire. Sur le refus de Jacques II, il jeta les yeux sur le prince de Conti. Ce fut cette même année que se négocia le traité de Ryswick. Déterminé par des raisons d'état à faire la paix avec Guillaume III, Louis XIV déclara qu'il était prêt à le reconnaître, si toutefois il voulait s'engager à reconnaître lui-même pour héritier le prince de Galles, fils de Jacques II. Au grand étonnement de Louis, ce fut Guillaume qui consentit à cet arrangement, et Jacques qui s'y refusa : « Je puis supporter, dit-il avec une résignation chrétienne, l'usurpation

d'Orange ; mais je ne
ai jamais que mon propre
me complice de l'usur-

De ce moment, Jacques
donner sincèrement toute
et de pouvoir. Il revade
consolations dans la prati-
doirs les plus austères de la
peut en juger par cette
e de sa main : « Je vous
, ô mon Dieu, de m'avoir
royaumes, si c'était pour
e meilleur. » Il mourut à
ain le 16 septembre 1701.
ur adoucir ses derniers
Louis XIV lui déclara,
mes les plus positifs, qu'il
it son fils le prince de
son légitime successeur
Angleterre. Ce fait qui est
hors de doute, a été ou-
lié par des écrivains qui
as eu connaissance des
ets du traité de Ryswick.
actions de la vie de Jac-
peignent assez fidèlement
semble inutile de discuter
rs jugements qui ont été
sa personne, selon l'esprit
rtis que la catastrophe de
rendit irréconciliables.
ins doit-on s'attendre à
cet article de la multitude
anecdotes et de bons mots
tété transmis, sans aucune
r les mémoires du temps.
péterons donc point, par
ue Jacques II, en arrivant
scendit directement chez
, en leur disant qu'il était
confières, et nous n'ajou-
que *la chose était vraie*.
apporterons pas que l'ar-
e Reims, en voyant passer
s'écria : « Voilà un bon
ni a perdu trois royaumes
: messe ! » Nous ferons

seulement observer au lecteur, que les
écrivains anglais les plus contraires aux
Stuarts, ont dédaigné ces puérités.
La postérité aurait trouvé sans doute
un portrait plus ressemblant de Jac-
ques II, si l'ouvrage dans lequel il
s'était peint lui-même fût parvenu
jusqu'à nous. Les détails que nous
allons donner, sont encore fort peu
connus, quoique puisés à une source
authentique. Le roi Jacques II avait
laissé des *Mémoires* de sa vie, depuis
l'âge de seize ans. Cet ouvrage, écrit
en entier de sa main, ne formait pas
moins de quatre volumes in-fol. Aussitôt
après sa mort, ils furent portés
au collège des Écossais, à Paris. C'est
sur ce manuscrit que fut composé un
abrégé qui porte le nom de Macpher-
son, quoiqu'il soit connu aujourd'hui
que Charles Dryden, fils du célèbre
poète, en est le véritable auteur. Ce
n'est que d'après cet abrégé que Mac-
pherson rédigea ses extraits. Les mé-
moires autographes cités plus haut
existaient en parfaite conservation
au commencement de la révolution.
Lord Gower, qui était alors ambassa-
deur auprès de Louis XVI, offrit de
les transporter en Angleterre. Cette
proposition n'ayant point eu de suite,
M. Innes, principal du collège des
Écossais à Paris, eut l'idée de confier
ce précieux dépôt à M. Stapleton,
principal du collège anglais à St.-
Omer, pour qu'il le fît passer à Lon-
dres. Afin d'éviter les soupçons, la
caisse fut adressée à un habitant de
St.-Omer, nommé M. Charpentier, qui
par prudence, la cacha dans sa cave.
Comme il fut arrêté peu de temps après,
sa femme, qui craignait l'effet que pou-
vaient produire sur les inquisiteurs
révolutionnaires, des livres magnifi-
quement reliés, avec des armoiries
et des couronnes royales, arracha les
couvertures et les détruisit. Les manus-

crits furent portés à St.-Momelin, maison de campagne de M. Charpentier. La terreur redoublant, tous les papiers firent livrés aux flammes. Ces détails, appuyés d'un procès-verbal, sont extraits d'une lettre de l'évêque catholique d'Edinbourg; lettre qui fait partie de la préface de l'ouvrage de Fox, cité dans cet article et le précédent. C'est ici le lieu de donner une légère idée de cet ouvrage si longtemps attendu et si pompeusement annoncé, puisqu'il porte le titre d'*Histoire de la première partie du règne de Jacques II.* Comme on l'a dit à l'article Fox, ce fragment historique a été horriblement mutilé et défiguré dans la traduction faite par ordre de la police de Buonaparte. Peut-être ne sera-t-il jamais retraduit; et il faut convenir qu'il mérite peu de l'être. C'est une ébauche trouvée dans les papiers de l'auteur, et qui ne contient que les cinq premiers mois du règne de Jacques II. Le ton qui y domine, en général, est celui des discussions parlementaires dont Fox avait contracté l'habitude. Il reproche à Bume d'être trop favorable aux Stuarts, et il n'a pas senti qu'à chaque instant il encourait le blâme contraire. Pour citer un exemple décisif des préventions on plutôt de la passion à laquelle il se livre en déclamant contre tous les princes de cette infortunée famille de Stuart, il suffira de rapporter qu'il avance que « l'exécution de Charles I.^{er} était une mesure beaucoup » moins violente (*far less violent*) » que celle de Strafford; il rappelle que » déjà, en Angleterre, quatre rois » avaient péri dans leur prison, et il » observe que, cette fois du moins, » la chose ne se fit pas dans un coin » (*it was not done in a corner*); » mais, d'un autre côté, il blâme la » publicité de l'exécution, parce qu'elle

fournit à Charles « l'occasion » « d'éclater une piété et un cou » « ont attiré *plus de respe* » » *mémoire qu'elle n'en eut* » » *autrement*; » enfin, il va dire en propres termes : « l » roi de la vie est tout ce qu » part des hommes auraient » à la place de Cromwell et » sociés; mais ce qu'il y a là » *deur et de magnanimité* » dire la publicité et la *sol* » l'acte, est ce que peu d » seraient capables de déplo » *taking away of the li* » *King, is what most me* » *place of Cromwell and* » *ciates would have incurr* » *there is of splendour an* » *gnanimity in it, I mean* » *city and solemnity of th* » *what few would be c* » *displaying*). » Tout ce c conclure de ces étranges pa qu'il vaut mieux encore être well qu'un Ravailiac. Jacques épousa Anne Hyde, fille du Clarendon, dont il eut les c cesses, Marie, femme de C et Anne, qui régna ensuite en secondes noces, Marie d C'est de ce dernier mariage un fils qui, reconnu pen quelques années par la cour c sous le titre de Jacques III Europe le nom de chevali George ou de Prétendant (STUART.) S-

JACQUES DE MAJORQ
sième mari de Jeanne I, re
ples, vivait au milieu du x
Une branche cadette de
d'Aragon avait été investie,

(1) On trouve une Notice très ét
chevalier de St.-George, dans le pr
des *Mémoires secrets du cardinal*
blés par l'auteur de cet ouvrage, l
in-8°, p. 1815.

Majorque ou des îles à resserré les liens de ces mariages entre les deux royaumes. Ce-
 IV, ou le *Cérémonieux*, attaqué par le roi de Majorque, et le dépouilla de plusieurs terres, tenta plusieurs fois de les recouvrer : le 5 octobre 1349, en vint à Majorque; et le 14 mai 1352, qui combattait à cheval, fut tué et fait prisonnier. Le *Cérémonieux* enfermé dans une cage de fer, le heureux Jacques passa pendant, autant Pierre le Cruel, par sa cruauté, inspirait d'intérêt par ses manières, son courage, sa patience. Ses plus fidèles amis furent une conjuration de nobles, et se procurèrent l'argent afin d'ouvrir sa cage : ils tuèrent ses gardes, et lui obtinrent la liberté le 1^{er} mai 1362. Il fut aussitôt en France, et recouvra les comtés de Roussillon, ancien héritage de sa famille. Mais, à peine y fut-il, qu'on lui offrit la main de la reine de Naples, dont le père, Louis de Tarente, avait épousé Jeanne. Jeanne voulait un roi royal qui ne pût céder à son maître; elle refusa par le récit des aventures de Majorque, et par son âge lui faisant de sa beauté quoique âgée alors de 18 ans, passait pour la plus belle de son siècle. La brutalité de ses premiers maris l'avait rendu et plus encore. Jacques l'épousa le 14 mai 1362, se contentant de por-

ter le titre de duc de Calabre et non celui de roi. Mais il se sentit bientôt humilié de n'être que le sujet de sa femme et souvent le témoin de ses galanteries. On assure que Jeanne, impatientée du ton d'autorité qu'il avait voulu prendre, le retint pendant six mois en prison. Cependant les guerres entre l'Aragon et la Castille donnèrent à Jacques quelque espérance de recouvrer l'héritage de ses aïeux. Il alla demander à Pierre le Cruel des secours contre Pierre le *Cérémonieux*. Le roi de Castille montra d'abord des dispositions favorables à Jacques; mais bientôt concevant des soupçons contre lui, il le fit enfermer dans la forteresse de Burgos. Jacques y était encore au mois d'octobre 1367, lorsque Henri de Transtamare fit révolter la Castille contre son frère, et s'empara de Burgos. Ce nouveau souverain vendit en 1369 à Jeanne de Naples la liberté de son mari. Jeanne paya pour sa rançon soixante-dix mille florins. Cependant elle ne put le retenir long-temps à sa cour. Les malheurs de Jacques avaient redoublé son activité et sa hardiesse; il reconquit en 1371 le Roussillon et la Cerdagne : chaque année il faisait quelque tentative nouvelle sur les états de Pierre le *Cérémonieux*. Enfin, en 1375, ayant passé les Pyrénées, il s'engagea dans un pays désert où les récoltes avaient manqué : les ennemis se retiraient à son approche après avoir détruit tous les vivres. Les soldats de Jacques, luttant contre la faim, tombèrent morts à ses côtés; lui-même était dévoré par la douleur et les regrets : partageant les privations de ses soldats, il contracta leur maladie, et il mourut à Soria, au mois de janvier 1375. S. S—1.

JACQUES DE BOURBON, comte de la Marche, eut le titre de roi de

Naples par Jeanne II sa femme, de 1415 à 1419. Jeanne II de Naples, dominée par des favoris avec lesquels elle vivait d'une manière scandaleuse (*V. JEANNE II*), résolut cependant de se marier; mais, pour ne pas se donner un maître en même temps qu'un époux, elle fit choix d'un prince pauvre et sans puissance, qui n'avait d'autre illustration que sa naissance et sa valeur : c'était Jacques II de Bourbon, comte de la Marche. Jacques, à la bataille de Nicopolis, le 28 septembre 1396, était demeuré prisonnier des Turcs. Ayant été racheté avec le comte de Nevers (*Voy. JEAN SANS-PEUR*, duc de Bourgogne), à son retour en France il prit le parti des Bourguignons contre les Armagnacs, et il fut fait prisonnier une seconde fois au siège de Puiset, en Beauce; il ne fut relâché qu'à la paix de 1412. Il avait perdu Béatrix de Navarre, sa première femme, qu'il avait épousée en 1406. Ces malheurs avaient endurci le cœur de Jacques. Assez peu délicat pour rechercher la main d'une femme devenue fameuse par ses galanteries, il résolut tout ensemble d'accepter ses bienfaits, et de la punir de ses fautes passées. Arrivé à Manfredonia au mois d'août 1415, il ordonna d'arrêter et de jeter dans un cachot Storzi, le grand connétable du royaume, parce que, d'après les injonctions précises de la reine, il ne lui avait pas donné le titre de roi, mais seulement celui de duc de Calabre. Après avoir épousé la reine, le 10 août 1415, Jacques fit saisir Pandolfello Alopo son favori; il lui arracha par la torture l'avou de ses relations précédentes avec Jeanne, et il le fit périr par un supplice cruel et ignominieux. Il retint ensuite la reine dans une espèce de captivité, éloignant d'elle ses sujets

et ses ministres, et partagea Français qu'il avait amenés emplois du gouvernement. À supporté cette réclusion un d'une année, Jeanne fut de joug de son mari, le 13 1416, par une émeute du Naples. Le comte de la M obligé d'éloigner tous les Fr avait avec lui, et de rendre sa première autorité. Comme pas supporter patiemment l ser Gianni Caraccioli, non de Jeanne, qui gouvernait et la reine, il fut à son tour retenu prisonnier. Il recobt à la sollicitation du p non pas son pouvoir : il du palais en 1419, et il Tarente, avec l'intention lever les provinces mérid royaume; mais il y fut bien suivi par les partisans de et assiégé dans Tarente. A dant toute espérance de réplés, il revint en France, l'habit de S. François dans de Ste. - Claire, à Besa mourut le 24 septembre

JACQUES (JACQUES). lesque, n'a obtenu qu'une l tion dans la *Bibliothèque phiné*; il était né à Em obtint un canonat de la de cette ville: on ignore les ticularités qui le concerne est certain qu'il vivait enco C'était un homme d'un car et qui, comme il le dit lui- vait de double que le noi nait de lui les ouvrages : *Le faut mourir, et les e- tiles qu'on apporte à cet- le tout en vers burlesq* 1657, in-12. Ce sont de entre la mort et des per-

du premier ordre pour en bien saisir l'enchaînement. David Gregory, qui avait essayé de les éclaircir, dans ses *Eléments d'astronomie physique* publiés en 1702, n'avait fait que les présenter dans un ordre différent sans en dissiper l'obscurité. Mais l'ouvrage des PP. Jacquier et Leseur a complètement satisfait à cet égard l'attente générale, en mettant le grand Newton à la portée de tous ceux qui ont quelque teinture de géométrie. Ils y ont d'ailleurs inséré un grand nombre de morceaux intéressants. Les deux savants minimes s'occupaient en même temps du calcul intégral et de divers problèmes astronomiques. L'excès du travail ayant affaibli la santé du père Jacquier, on lui conseilla d'aller respirer l'air natal : il vint passer une année en France, où Louis XV lui accorda une pension de 500 livres. Le roi de Sardaigne le nomma, en 1745, professeur de physique à l'université de Turin; mais le cardinal Valenti, premier ministre de Benoît XIV, voulant conserver à Rome un professeur aussi distingué, le rappela dans cette capitale, et lui donna, en novembre 1746, la chaire de physique expérimentale au Collège romain. Ce savant religieux était consulté dans toutes les occasions où l'on avait besoin du secours des sciences mathématiques. L'immense coupole de l'église de St-Pierre ayant paru menacer ruine, les pères Jacquier, Leseur et Boscovich et le marquis Poleni furent appelés pour aviser aux moyens de prévenir un pareil accident : l'armature en fer qu'ils firent établir, sans altérer en rien l'élégante majesté de ce superbe monument, lui donna toute la solidité que l'on pouvait désirer. Ce fut au père Jacquier que Clément XIII soumit, en 1763, l'examen de divers projets sur les canaux du

Bolognèse et de la Romagne : la même année, Keralio le fit venir à Parme avec le père Leseur, pour instruire l'enfant don Ferdinand dans les sciences physico-mathématiques. A la suppression des Jésuites, en 1773, le père Jacquier fut appelé à Rome pour occuper la chaire de mathématiques au Collège romain. Pie VI ne lui témoigna pas moins de confiance que ses prédécesseurs; il lui soumettait tous les projets qui exigeaient le secours des sciences mathématiques. Enfin, après avoir joui constamment de l'estime générale, ce savant professeur termina sa laborieuse carrière le 3 juillet 1788, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il était associé aux académies des sciences de Paris, de Saint-Petersbourg, de Berlin, de la société royale de Londres, de l'académie des belles-lettres de Lyon, de l'institut de Bologne et des principales sociétés littéraires d'Italie. Il était connu dans celle degli Arcadi sous le nom de *Diofante Amicleo*; et l'abbé Cervi (Giacinto) y prononça le 4 décembre son éloge funèbre, in-8°, de 30 pag. L'abbé Godard, autre pasteur arcadien, donna sur le même sujet un *poémato* de 20 pag. in-8°. Mais on trouve de plus grands détails dans son *Eloge* publié en 1790 par le comte J.-B. Ayanzo. On a du père Jacquier les ouvrages suivants : I. *Isaaci Newtoni philosophiæ naturalis Principia mathematica, perpetuis commentariis illustrata, communi studio PP. Th. Leseur et Fr. Jacquier*, 1759-60-61, 4 parties en 3 tom. in-4°; ce livre fut imprimé à Genève par les soins du professeur J.-L. Calandrinii, qui l'enrichit de quelques notes, désignées par un astérisque, et y ajouta divers mémoires. L'ouvrage des pères Leseur et Jacquier reparut à Prague, en 1780, avec de nouveaux commen-

Tessaneck. II. *Parera e ricorso sopra i danni della cuppola ietro*, Rome, 1743, in-4°. *Corso sopra la mal'aria e le ricche cagiona principalmente spiagge d'Italia in tempo*, ibid., 1743, in-4°. IV. *Istuzione accademica di Dionmieleo sopra l'aria di Roma*, 1745, in-4°; 1755, in-8°. V. *Elementi di prospettiva e principi di Taylor*, Rome, 178°. Livre estimé, dit Montu- propre à satisfaire également le géomètre et le géomètre mé- VI. *Institutiones philosophicae studia theologica potissimè commodata*, ibid., 1757, 62; plusieurs fois réimprimé à Venise et en Allemagne: il a été traduit en espagnol par Diez Gonzales, Madrid, 1787, 4°; ib., 1791, 6 v. in-8°. VII. *Azione sul lago Trasimeno*, é à Rome, mais très rare et bé. VIII. *De vetere quodam horologio nuper invento*, dans l'*Antiquorum monumentum Sylloge* de G. H. Mar- quiz (1785), in-8°, page 10 avec fig. IX. *Osservazioni sulle istituzioni filosofiche*, Lucca, 1765, in-8°. X. *Eléments du calcul intégral*, Parme, 1 vol. in-4°. Ouvrage estimé, et complet qui eût encore paru de matière. XI. *Trattato in-za sfera*, ibid., 1775; fait pour l'introduction à une traduction de la Géographie de Buffier, enrichit aussi d'une Géographie. XII. *Elogio accademico del matematico signor abate Frisi*, o in *Arcadia*, Venise, 1786; sans parler de plusieurs assertions ou discours académiques, sur l'architecture, la mu-

sique, les cloches, et sur l'invention des aérostats; qu'il croyait avoir été connus bien avant Montgolfier, sur le port de Rimini, sur la route de Fiterbe, etc. De son travail sur les annales des Minimes, il n'a paru qu'une Vie de S. François de Paule, avec une hymne sur ce saint; et un petit office de son martyre, c'est-à-dire de la profanation de ses reliques, exercée par les calvinistes en 1562. C. M. P.

JACQUIN (AAMANN PIERRE), né le 20 décembre 1721 à Amiens, y commença ses études, qu'il vint achever à Paris. Il était chapelain de l'église cathédrale d'Amiens, lorsqu'en 1771 il obtint le même emploi auprès du comte de Provence. Deux ans après, le comte d'Artois le choisit pour son historiographe. L'époque de sa mort est inconnue; mais elle paraît avoir été antérieure à 1789. On a de lui: I. *Entretiens sur les romans*, 1754, in-12. Il en attribue l'invention aux Egyptiens. La 4^e. et dernière partie de l'ouvrage traite du danger de la lecture des romans; il y donne une traduction de la harangue latine du P. Porée sur le même sujet. II. *Lettres sur les pétrifications trouvées à Albert au Financé*; elles sont au nombre de trois, et se trouvent dans les *Mercur* de juin et décembre 1755 et novembre 1757. Une 4^e., qui n'est qu'une réponse à M. de Boissy, est dans le *Mercur* de février 1758. III. *Lettres philosophiques et théologiques sur l'innoculation de la petite vérole*, 1756, in-12. L'auteur prétend que la religion condamne l'innoculation. IV. *Discours sur la connaissance et l'application des talents*, 1760, in-12. V. *De la santé*, 1762, in-12; 4^e. édition, 1771, in-12, très augmentée. Malgré l'utilité de ses observations fondées sur l'expé-rien-

ce, l'auteur vécut peu long-temps, dit le P. Daire. VI. *Introduction à la science des médailles*, par dom Thomas Mangeart, 1763, in-fol. L'abbé Jacquin a non seulement présidé à l'impression de cet ouvrage; mais il y a mis la dernière main, et a revu le manuscrit en entier. VII. Quelques articles dans les *Mercur* de 1764, 1765, 1773, 1774, 1775. VIII. *Lettres parisiennes sur le desir d'être heureux*, 1758, 1761, 2 part. in-12. IX. *Les Préjugés*, 1760, in-12. X. *Sermons pour l'Avent et le Carême*, 1769, 2 vol. in-12. M. Ersch lui attribue un *Almanach des Voyageurs*, 1759, in-16, et des *Sermons sur divers sujets*, 1768, 2 vol. in-12. Ces deux ouvrages ne sont pas mentionnés dans l'*Histoire littéraire de la ville d'Amiens*, par le P. Daire. Il est à croire que le second est celui que nous avons indiqué sous le n°. x, mais auquel M. Ersch donne la date de 1768. Malgré le titre qu'il avait, l'abbé Jacquin n'a laissé aucun ouvrage historique. A. B—T.

JACQUIN (NICOLAS-JOSEPH), botaniste célèbre, naquit à Leyde le 16 février 1727. Il fut attiré à Vienne par son compatriote Van Swieten, à qui ses progrès rapides dans la médecine l'avaient fait connaître. Le goût que Jacquin montra pour l'étude des plantes, détermina ensuite l'empereur François I^{er}. à l'envoyer en Amérique recueillir des végétaux destinés à orner les jardins botaniques de Vienne et de Schœnbrunn. Jacquin partit en 1754, et passa cinq ans à parcourir les Antilles depuis la Jamaïque et St.-Domingue jusqu'à Curaçao; il visita aussi le continent voisin. Quoique les effets du climat équatorial eussent dérangé sa santé pendant près de deux ans, il

rapporta néanmoins de sa tournée une magnifique collection qu'il avait toutes examinées et dessinées avec l'exactitude et le soin d'un homme zélé pour la botanique à laquelle il s'était consacré. Les voyageurs avaient déjà donné une description d'un grand nombre de pays visités par lui; mais lui seul en fit connaître un nombre encore plus considérable de leurs travaux dirigés d'après les principes introduits par Linnaeus dans l'étude de la botanique, et les résultats plus positifs que ces devanciers. De retour en Autriche, Jacquin publia la liste des plantes qu'il avait découvertes en Amérique, et enrichit les jardins de Vienne et de Schœnbrunn. Grâce à lui, ces deux jardins, dont le dernier, devint le plus beau de l'Europe, et ne fut moins utiles aux progrès de la botanique que par la facilité qu'ils offrirent de cultiver les plantes exotiques. Les jardins de l'Autriche ont succédé au zèle de Jacquin. L'empereur actuel qui se plaît à cultiver les plantes, a fait construire aux jardins de Schœnbrunn une serre, les plus vastes qu'il y ait en Europe. « En entrant dans ces serres, les plus vastes qu'il y ait en Europe, on croit se trouver au milieu de l'Amérique, la végétation y est belle et variée. L'illusion est d'autant plus complète, qu'au milieu des bambous et des cannes volent les oiseaux des tropiques. » Jacquin, décrit dans de nombreux ouvrages les trésors de ces jardins, surtout de celui de l'empereur de Vienne, dont il eut la direction. L'étude des plantes ne prenait pas tellement :

à consacrer ses veilles à la botanique. Deux ans après la mort de Linné, il fit paraître une *Methodus botanica* de celles des environs de Stockholm, et ensuite une *Methodus botanica* de toutes les plantes de la Suède, autant sans cesse de nouvelles à celles que l'on trouve. Il se livrait aussi à la médecine avec succès, et de la réputation d'un homme sage et habile dans son art. Il fut enfin les chaires de botanique à l'université de Lund, et obtint de nombreux et utiles récompenses. Il fut nommé baron en 1806 et comte de St-Etienne ; et de la mine et des richesses de la Suède, et correspondant de l'Académie de Paris, et membre de plusieurs sociétés savantes. Il a terminé sa longue vie le 10 octobre 1817, laissant une grande trace. *Enumeratio systemum quas in insulis Americae continentibus aut jam cognitis*, Leyde, 1760, un vol. in-8°. La préface de ce petit ouvrage contient que 40 pages, et de Vienne, annonce de faire paraître un autre ouvrage de descriptions détaillées (Voyez le n°. III.) *Stirpium plerarum-rescunt in agro Vindobonensi montibus adjacentibus*, 1762, 1 vol. in-8°. Le catalogue est suivi d'observations sur les plus rares plantes exotiques. III. *Stirpium americanarum*, 1765, in-fol., 185 pages, par l'auteur et coloriées

comme dans tous les grands ouvrages suivants. C'est le livre promis par la préface du n°. 1. Il fut réimprimé en 1781 ; et ensuite à Mannheim, en 1788, en un vol. in-8°, du consentement de l'auteur. Les figures ne se trouvent point dans cette dernière édition. IV. *Observationes botanicae*, Vienne, 1764-71, 4 tom. in-fol. avec fig. On y trouve diverses observations sur les plantes indigènes et exotiques que Jacquin avait omises dans ses autres ouvrages. Il n'a pas suivi d'ordre systématique. V. *Index regni vegetabilis, qui continet plantas omnes quæ habentur in Linnæi systematis editione novissima duodecima*, ibid., 1770, 1 vol. in-4°. VI. *Hortus botanicus Vindobonensis, seu plantarum rariorum in illo culturarum descriptio*, ibid., 1770-1776, trois vol. in-fol. avec fig. Ce livre, qui n'a été tiré qu'à 162 exemplaires, offre 300 figures de plantes, la plupart inédites ; elles ont été dessinées sous les yeux de l'auteur. Il avertit qu'il n'y a pas mis la main. En face du titre on voit le plan du jardin. Cet ouvrage a été réimprimé à Berlin. VII. *Flora austriacæ, sive plantarum selectarum in Austria archiducatu sponte crescentium icones ad vivum coloratæ et descriptionibus ac synonymis illustratæ*, ibid., 1775-78, in-fol., contenant 500 pl. ; ouvrage magnifique. L'auteur le fit imprimer à ses frais. VIII. *Miscellanea austriaca ad botanicam, chemiam et historiam naturalem spectantia*, ibid., 1778-1781, 2 vol. in-4°. avec fig., en partie coloriées. IX. *Icones plantarum rariorum*, ibid. 1781-95, 3 vol. in-fol. avec fig. Ce livre est comme le supplément des n°. VI et VII. Il contient cent planches. L'auteur renvoie pour les descriptions à ses *Miscellanea*. X. *Eclogæ planta-*

rum rariorum aut minus cognitarum, etc., ibid., 4 fascicules ou 40 planches. XI. *Collectanea ad botanicam, chemiam et historiam naturalem spectantia*, ibid., 1786-1796, 5 vol. in-4°. XII. *Oxalis monographia*, ibid., 1774. 1 vol. in-4°. L'ouvrage est dédié à Thunberg, qui avait lui-même décrit quelques espèces de ce genre, et en avait envoyé plusieurs à l'auteur. XIII. *Pharmacopœa austriaca provincialis emendata*, ibid., 1794, in-8°. Son fils, Stork et Schofulan, coopérèrent à la composition de ce livre. XIV. *Plantarum rariorum horti Cæsarei Schönbrunnensis descriptiones et icones*, ibid., 1797-1804, 4 vol. in-fol. avec fig. XV. *Fragmenta botanica*, ibid., 1801-1809, 9 vol. in-fol. avec fig. XVI. *Stapeliarum in horti Findobonensibus cultarum descriptiones figuris coloratis illustratæ*, ibid., 1806-07, 1 vol. in-fol. XVII. *Selectarum stirpium americanarum historia, in quâ ad Linneanum systema determinatæ descriptioneque sistuntur plantæ illæ quas in insulis Martinicâ, Jamaicâ, S. Domingo, etc., observavit rariores; adjectis iconibus ab authoris archetypo pictis*, Vienne, in-fol. de 157 pag. avec 264 fig. peintes et non gravées. Cet ouvrage, qui parut vers 1780, est de la plus grande rareté; et l'on n'en a tiré, dit-on, que 12 exemplaires. XVIII. Des *Mémoires* sur des genres de plantes, et divers ouvrages sur la chimie. Le nom de *Jacquinia* a été donné par Linné à un genre de la famille des Sapotiliers, qui renferme des arbrisseaux des Antilles.

E—s.

JADELOT (NICOLAS), savant médecin, né à Pont-à-Mousson en 1758, était fils d'un professeur à l'université de cette ville. Après avoir terminé

ses études d'une manière brillante ses degrés en médecine, prit au concours, en 1765, d'anatomie et de physiologie, plit avec beaucoup de succès. L'université ayant été transférée à Nancy en 1768, Jadelot vint à cette ville, où il soutint la thèse qui l'y avait précédé. « La thèse de M. Lamoureux, l'ordre de la thode, la noble simplicité du langage, le charme du développement captiver l'attention de l'enseignement de ce professeur. Il n'eut pas moins de succès comme praticien; et quoique ses connaissances en matière de médecine et les soins qu'il donnait aux malades prissent tous ses talents, il trouvait encore cependant du loisir de cultiver les lettres. Une cruelle qui le minait par degrés le conduisit à point son ardeur pour le travail, et il mourut en phthisie le 27 juin 1795, à l'âge de cinquante-cinq ans. On a de lui : *Dissertationes* en latin sur la mort subite (1749); des verris concaves dans la peau (1760); sur les maladies par la suppression de la transpiration (1763); sur les révolutions qu'a éprouvées le cœur humain (1766); et de l'agneau dépourvu de tête. Quelques *Opuscules* en latin, l'université de Nancy, l'obligèrent à la nécessité et les moyens d'obtenir l'enseignement de la médecine (1790). III. *Tableau d'anatomie animale*, Nancy, 1764. *Mémoire sur les causes de la dissolution des artères*, Nancy, in-8°. Il y distingue encore M. Lamoureux, et même que tous les médecins avaient confondus, le des artères qui dépend de

aux, et leur pulsation provenir de la pressantane du cœur. V. et d'anatomie, Nanci, c'est la description des liques de Gautier Dago-entreprise n'a point été

GAUTIER, tome XVI, . *Eloge historique de lecin ordinaire du roi* ibid., 1773, in-8°. suivent cet éloge, sont e les membres du col- cine qui elevaient des ntraires aux intérêts de l. Harmand prit la dé- oufrères; et Jadelot ré- e *Lettre d'un profes- cine à un docteur*, in- . VII. *Physica homi- Explicatio functionum* ani, ibid., 1781, 2 eimprimé à Vienne en 12, in-8°. et traduit en a, 1783, in-8°. Cet ou- cessant, et Jadelot en pré- ition perfectionnée d'a- elles découvertes; mais écha de la donner. VIII. e *des pauvres*, ibid.,

C'est le recueil des for- mées les moins cou- s faciles à préparer; sou- né une nouvelle édition *des hom. vivants*, III, encore de cet habile mé- ours qu'il prononça en lemie de Nanci le jour n, sur *l'abus de l'esprit s l'étude de l'économie* entre sur *l'analogie e animale et de l'éco- de*; un *Memoire sur e médicale de la Lor- issertation sur le fluide l'atmosphère et son économie animale*, etc.

M. Lamoureux a lu l'*Eloge* de Jadelot à l'académie de Nanci; et on en trouve l'analyse dans le *Précis des travaux* de cette compagnie pendant les années 1811 et 1812, pag. 62 et suiv. W—s.

JÆGER (HERBERT), médecin au service de Hollande, et voyageur-naturaliste, fut chef du commerce dans l'Indostan en 1666. Etant passé à Batavia, il y exerça la médecine, et en outre fit des recherches d'histoire naturelle. Il était en correspondance avec le célèbre Rumph, qui était fixé à Amboine. Valenty nous a conservé dans son *India litterata* quelques-unes des lettres de ces deux hommes célèbres, ainsi que de Cleyer et de Vic. La première est de Rumph, et datée du fort Victoria, du 20 mai 1683 : la réponse est du mois de septembre suivant. Jæger y satisfait à plusieurs questions de son correspondant, entre autres sur le bois de sandal, et il lui fait part des connaissances qu'il avait acquises à ce sujet. Pendant son séjour à Golconde il se plaint déjà des atteintes de l'asthme, qui ne lui fait pas espérer une longue vie; cependant, dans une lettre suivante, datée de l'île de Dindig, il lui apprend qu'il n'a pu se défendre des sollicitations qu'on lui a faites pour accompagner dans le golfe Persique le directeur Casember, à qui sa connaissance de la langue persane pouvait être fort utile dans la mission qu'il allait y remplir: elle est datée du 25 janvier 1684. Cette mission devait durer deux ou trois ans, mais elle se prolongea davantage; car ce n'est que dans une lettre de Rumph, du 14 septembre 1689, que celui-ci le félicite sur son retour. En général on trouve dans les lettres de Jæger plus d'érudition que d'observation directe de la nature: il paraît

e put croire à un
 ont il n'aurait point
 dant il rechercha
 , et voulut lui cé-
 royennaut la pro-
 rs de cinq cents
 guerres qu'il pour-
 nir : mais cet ac-
 eux qu'il était à la
 ar la fierté des sei-
 ni repoussèrent l'i-
 s auxiliaires d'un
 Cependant Jagellon
 inquiétude les che-
 s renouveler leurs
 logne : malgré les
 avait se promettre
 voyait avec peine
 vancer une guerre
 nhait tout entier sur
 a donc de ramener
 s sentiments paci-
 ndonnant volonta-
 sur les provinces
 nter leur cupidité :
 e bonté ne fit qu'ac-
 ce ; et dès l'année
 ncèrent leurs agres-
 les chevaliers rava-
 s de la Pologne, Ja-
 r sur eux le fardeau
 éira en Prusse, et
 e les força à deman-
 ils rompirent des
 voir plus rien à re-
 llon s'était mêlé de
 tant joint, en 1410,
 tre Tannenberg et
 mporta sur eux une
 it achetée, mais qui
 Prusse. Trop géné-
 le ce succès, et trop
 er au désespoir un
 consentit encore à
 sitions des cheva-
 nts refusèrent leur
 Mariembourg était

la seule place qui osait résister aux
 Polonais, et l'on en pressa le siège ;
 la mésintelligence se glissa parmi les
 chefs : sur ces entrefaites, le bruit se
 répandit que le roi de Hongrie s'a-
 vançait au secours des Teutoniques. Ja-
 gellon représenta qu'il ne pouvait point
 l'attendre avec une armée inférieure en
 nombre et déjà épuisée de fatigues ; et
 il signa avec les Teutoniques un traité
 dont les conditions, peu avantageuses
 à la Pologne, mécontentèrent les ma-
 gnats et le peuple. Les conditions
 étaient l'ouvrage de Witold, duc de
 Lithuanie, qui cherchait à faire naître
 des troubles pour se rendre indépen-
 dant. Jagellon devina ses projets ; et,
 sans rompre une paix achetée par tant
 de sacrifices, il mit un obstacle à l'am-
 bition du duc en augmentant les pri-
 vilèges des Lithuaniens, et les atta-
 chant par-là de plus en plus à la Po-
 logne. De nouvelles guerres avec ses
 frères et avec les chevaliers teutoni-
 ques, des troubles sans cesse renais-
 sants et étouffés par les armes ou as-
 soupis par des négociations, rem-
 plirent le reste de la vie de Jagellon.
 Toujours supérieur à la fortune, il
 refusa une seconde fois la couronne
 de Bohême que lui offrirent les Hus-
 sites : il ne prit les armes que pour
 conquérir la paix, et les déposa
 aussitôt qu'il put le faire sans com-
 promettre son honneur. Cette mo-
 dération, si étonnante dans le siècle
 où il a vécu, le fit accuser de faiblesse :
 il convint lui-même que l'âge avait di-
 minué son ardeur guerrière, et pro-
 posa de remettre, au préjudice de ses
 propres enfants, la couronne à Wi-
 tolde, son ennemi, si l'on supposait
 qu'il saurait mieux la faire respecter.
 Il venait enfin d'assurer le repos de
 ses états par une trêve de douze an-
 nées avec les chevaliers teutoniques,
 lorsqu'une fièvre ardente le mit au

surtout qu'il était très savant dans les langues orientales, au point qu'avant son départ d'Europe sa réputation était si bien établie à cet égard, que le célèbre Golius l'avait proposé pour lui succéder dans la chaire qu'il avait illustrée; c'est ce que témoigne Charadin, qui avait eu occasion de le connaître en Perse vers 1666. Jæger avait fait passer quelques Mémoires en Europe; ils parurent dans les *Mélanges de l'académie des Curieux de la nature*: ainsi dans la seconde décurie, année 1683, on trouve de lui un traité sur l'*indigo* et sa préparation, un autre en 1684 sur la *sementine*, ou poudre à vers; enfin sur le *cachou*, où il certifie que l'arbre qui le produit est un acacia ou mimosa, vérité qui a été long-temps rejetée.

D—P—s.

JAGELLON, duc de Lithuanie, né vers 1354, était petit-fils de Gedimin, l'un des héros de son temps: il se montra, dès sa jeunesse, digne de cette illustre origine, et signala sa valeur dans les combats que se livraient sans cesse des peuples encore à demi barbares. Il rechercha la main d'Hedwige que les magnats de Pologne avaient élue reine, sous la condition qu'elle ne se marierait qu'avec leur consentement. Il plut à la reine par ses qualités personnelles, aux magnats par l'avantage qu'offrait la réunion de la Lithuanie à la Pologne; et ayant embrassé le christianisme, il épousa Hedwige en 1386. (V. HEDWIGE, tom. XIX, p. 562.) Jagellon, en montant sur le trône, prit le nom de Wladislas V. S'étant appliqué à gagner l'affection de ses nouveaux sujets en respectant leurs privilèges, il affermit son autorité en paraissant la sacrifier à leur indépendance: il s'attacha ensuite à civiliser les Lithuaniens; eut la gloire de les convertir à la foi,

et ménagea les préjugés de ces peuples en leur donnant pour gouverneur Skirgelen, l'un de ses frères. Mais les vices de Skirgelen lui firent des ennemis de tous les nobles: Witolde, l'un des principaux, profita de cette disposition des esprits pour les pousser à la révolte; et, appuyé des chevaliers teutoniques, il se rendit maître de la Lithuanie. Jagellon, ayant levé à la hâte quelques soldats, reprit plusieurs villes sur les chevaliers, et les défait dans différentes rencontres: ceux-ci, craignant alors pour eux-mêmes, implorèrent des secours dans toute l'Europe; et bientôt on vit accourir à leur défense des Français, des Anglais, des Italiens, moins avides encore de butin que de gloire. La guerre se prolongea; et Jagellon, victorieux partout où il se présentait, mais effrayé des ravages que commettaient des troupes indisciplinées, crut sauver la Lithuanie en la cédant à Witolde, sous la condition de reconnaître sa suzeraineté. Ce traité, commandé par les circonstances, n'eut point l'assentiment de Skirgelen, fait duc de Kiowie; à la tête de son armée, il entra dans la Lithuanie déjà épuisée, et pour l'apaiser il fallut agrandir ses domaines. Au milieu de ces désastres, Hedwige mourut. Jagellon, qui perdait avec son épouse ses droits sur la Pologne, se retira en Russie; mais il se rendit ensuite aux vœux de ses sujets, et remonta sur le trône en épousant la princesse Anne, nièce de Casimir III. Bientôt après, les Bohèmes, soulevés contre Wenceslas, députèrent vers Jagellon pour lui offrir la couronne comme au prince le plus digne d'en relever l'éclat; mais loin d'accepter cette offre, il reprocha aux envoyés de méconnaître leurs devoirs envers leur souverain légitime, et ajouta qu'il était moins flatté de leur hommage qu'indigné de leur proposi-

mecllas ne put croire à un sement dont il n'aurait point le ; cependant il rechercha e Jagellon , et voulut lui cé- évérie , moyennant la pro- un secours de cinq cents dans les guerres qu'il pour- ir à soutenir : mais cet ac- at avantageux qu'il était à la , échoua par la fierté des sei- olonais , qui repoussèrent l'i- évenir les auxiliaires d'un ranger. Cependant Jagellon t pas sans inquiétude les che- eutoniques renouveler leurs is en Pologne : malgré les s qu'il pouvait se promettre ux , il se voyait avec peine e recommencer une guerre oids retombait tout entier sur s. Il essaya donc de ramener aliers à des sentiments paci- n leur abandonnant volontai- es droits sur les provinces issaient tenter leur cupidité : rop grande bonté ne fit qu'ac- leur audace ; et dès l'année e recommencèrent leurs agres- andis que les chevaliers rava- s frontières de la Pologne , Ja- pour rejeter sur eux le fardeau erre , pénétra en Prusse , et : manœuvre les força à deman- trêve , qu'ils rompirent dès urent n'avoir plus rien à re- mais Jagellon s'était mêlé de fidie , et ayant joint , en 1410 , oniques entre Tannenberg et raldt , il remporta sur eux une , chèrement achetée , mais qui toute la Prusse. Trop géné- ar abuser de ce succès , et trop our pousser au désespoir un vaincu , il consentit encore à les propositions des cheva- ais les magnats refusèrent leur au traité. Mariembourg était

la seule place qui osait résister aux Polonais , et l'on en pressa le siège ; la mésintelligence se glissa parmi les chefs : sur ces entrefaites , le bruit se répandit que le roi de Hongrie s'a- vançait au secours des Teutoniques. Ja- gellon représenta qu'il ne pouvait point l'attendre avec une armée inférieure en nombre et déjà épuisée de fatigues ; et il signa avec les Teutoniques un traité dont les conditions , peu avantageuses à la Pologne , mécontentèrent les ma- gnats et le peuple. Les conditions étaient l'ouvrage de Witolde , duc de Lithuanie , qui cherchait à faire naître des troubles pour se rendre indépen- dant. Jagellon devina ses projets ; et , sans rompre une paix achetée par tant de sacrifices , il mit un obstacle à l'am- bition du duc en augmentant les pri- vilèges des Lithuaniens , et les atta- chant par-là de plus en plus à la Po- logne. De nouvelles guerres avec ses frères et avec les chevaliers teutoni- ques , des troubles sans cesse renais- sants et étouffés par les armes ou as- soupis par des négociations , rem- plirent le reste de la vie de Jagellon. Toujours supérieur à la fortune , il refusa une seconde fois la couronne de Bohême que lui offrirent les Hus- sites : il ne prit les armes que pour conquérir la paix , et les déposa aussitôt qu'il put le faire sans com- promettre son honneur. Cette mo- dération , si étonnante dans le siècle où il a vécu , le fit accuser de faiblesse : il convint lui-même que l'âge avait di- minué son ardeur guerrière , et pro- posa de remettre , au préjudice de ses propres enfants , la couronne à Wi- tolde , son ennemi , si l'on supposait qu'il saurait mieux la faire respecter. Il venait enfin d'assurer le repos de ses états par une trêve de douze an- nées avec les chevaliers teutoniques , lorsqu'une fièvre ardente le mit au

tombeau, le 31 mai 1434, à l'âge de quatre-vingts ans. Jagellon était un prince brave, prudent et généreux : il ne lui manqua peut-être que plus de constance dans l'exécution de ses plans, pour épargner à ses peuples les maux qu'il voyait peser sur eux ; mais malgré ce défaut, la Pologne le comptera toujours parmi ses plus grands rois. Il fut marié quatre fois ; il avait épousé, après la mort de la reine Anne, Elisabeth, fille d'Oihon de Pilez, palatin de Sandomir, qui mourut au bout de trois ans d'une maladie de consommation : il se maria ensuite à Sophie, fille d'André, duc de Kiowie, qu'il fit souffrir par sa jalousie ; il en eut un fils, qui lui succéda sous le nom de Wladislas VI. W—s.

JAGO (RICHARD), poète anglais, né en 1711 ou 1715, dans le comté de Warwick, fut admis en qualité d'écolier servant dans un des collèges d'Oxford, où étudiait Shenstone, l'ami de son enfance, et qui fut aussi celui de toute sa vie, mais qui alors, ainsi que plusieurs autres jeunes gens de bonne famille, se cachait pour jouir de sa société, à cause de son titre de domesticité. L'un de ces jeunes gens, Graves, auteur du *Don Quichotte spirituel*, s'est exprimé depuis avec beaucoup de candeur sur le préjugé qui les faisait agir ainsi, préjugé qui s'est bien affaibli de nos jours en Angleterre. Jago, entré dans les ordres, occupa quelques bénéfices ecclésiastiques, notamment la cure de Snitterfield, près de Stratford sur Avon, dans sa province natale, où il mourut le 8 mai 1731, âgé de soixante-six ans : son caractère aimable et sage le fit regretter. On a de lui : I. Trois *Élégies* assez touchantes, les *Chardonnerets*, les *Rondelles* et les *Merles* ; cette dernière a été publiée en 1752 par

Hawkesworth dans l'*Adventurer*, et a reparu dans la Collection poétique de Dodsley. II. Une burlesque *Eglogue* de ville, intitulée les *Boueurs*. III. *To print or not to print* (Imprimer ou ne pas imprimer), parodie très bien faite du fameux monologue de Hamlet : *To be or not to be* (Être ou ne pas être). IV. *Edgehill*, poème descriptif en vers blancs, 1767. V. *Le Travail et le Génie* (Genius), fable adressée à Shenstone, 1768, des *Élégies*, des *Eglogues* et des *Lettres* à son ami. Ces diverses pièces le placent au rang des gens du monde qui, sans prétendre au titre d'auteur, sont parvenus à attirer l'attention du public sur leurs productions littéraires. Il y a eu une édition corrigée de ses poésies, avec une notice biographique, en 1784. On a aussi publié des *Lettres* que Shenstone lui avait écrites. L.

JAGUCHINSKI (PAUL), ministre d'état en Russie, fut un de ces hommes éclairés et actifs, qui contribuèrent à la gloire du règne de Pierre-le-Grand et à l'affermissement de son trône. Il naquit en 1683 à Molsa, où son père, Lithuanien d'origine, était bedeau de l'église luthérienne. Agé d'environ dix-huit ans, il eut occasion d'être connu de Pierre, qui lui trouva de l'esprit, et l'attacha à sa personne. Peu après il embrassa la religion grecque. Menzikoff l'appuya, et il devint bientôt l'un des principaux favoris du monarque. Nommé capitaine des gardes, et général-major, il signa en 1718, avec plusieurs autres, l'arrêt de mort du malheureux Alexis Pétrowitch. Lors de la création du sénat, il y remplit, le premier, la charge importante de procureur-général. Pierre étant mort, Jaguchinski seconda fortement Menzikoff dans le projet d'élever sur le trône Cathé-

nve de l'empereur, qui fut en oclamée impératrice. Il se quelque temps après avec le tout-puissant, et perdit la e procureur-général; mais il it point la considération dont uit dans l'état. La cour le crai- t l'arriacé avait pour lui le plus respect. Pendant le règne très Pierre II, il se fit remarquer zèle pour le maintien de la e militaire. Ce prince étant Jaguchiuski devint membre ommission suprême qui de- ouoncer sur la succession : mmission le fit arrêter : lors- e fut parvenue au trône en une capitulation, il lui con- la déchirer, et de maintenir roir illimité de ses prédéces- L'impératrice lui fit rendre té aussitôt que, selon son con- lle eut déclaré qu'elle ne re- sait point la capitulation. En temps elle le nomma de nou- rocureur-général, et lui rendit in influence dans le sénat; mais ontredire Biren, et tira même contre ce favori de l'impéra- ependant Anne ne permit point n de se venger; et pour pré- es suites de cette rupture, elle Jaguchinski en lui donnant ommission d'envoyé extraor- à la cour de Berlin. Quelques après elle le rappela et le nom- nistre du cabinet. Il mourut en et fut enterré avec de grands urs dans le couvent de Newski. moire est encore respectée en , comme celle d'un homme su- r par ses talents, et distingué mportants services. Il se laissait efois égarer par la colère et rtement: mais la franchise et uté dominaient dans son caract quiqu'il fût porté pour le

maintien de l'autorité despotique dans son pays, il faisait souvent des représentations très hardies à ceux qui en étaient revêtus. Il s'était marié en secondes noces à une comtesse Gollowkin, qui, après sa mort, épousa le comte Michel Bestuchef, et fut impliquée dans une conspiration contre l'impératrice Elisabeth. (Voy. Michel BESTUCHEF.) C—AU.

JAHN (JEAN), savant hébraïsant et orientaliste allemand, chanoine de l'église métropolitaine de St.-Etienne, a été professeur d'archéologie biblique, de théologie dogmatique et de langues orientales dans l'université impériale et royale de Vienne en Autriche, jusqu'en 1806. A cette époque il fut obligé de quitter sa chaire : il est mort en 1817. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Grammaire hébraïque*, en langue allemande, Vienne, 1792, in-8°, et traduite en latin par lui-même. Elle a eu plusieurs éditions. II. Une *Grammaire arabe*, avec une *Chrestomathie*, en allemand, 1796, in-8°. III. Une *Grammaire chaldaïque*, en allemand. IV. *Livres élémentaires de la langue hébraïque*, comprenant la grammaire tout-à-fait refondue, et le dictionnaire, ibid., 1799, 2 vol. in-8°, en allemand. V. *Grammaire araméenne, ou chaldaïque et syriaque*, en allemand, 1795, in-8°. VI. *Introduction à l'étude des livres de l'Ancien-Testament*, en allemand, ibid., 1793, in-8°. VII. L'Abrégé du même ouvrage, en latin. VIII. *Archéologie biblique*, en allemand, ibid., 1797-1802, 3 vol. in-8°, fig. IX. Abrégé de cette Archéologie, en latin, imprimé d'abord en 1809, et refondu presque en entier en 1814. X. Une édition de la *Bible* en langue hébraïque, avec les variantes les plus importantes, ibid., 1806, 4 vol. in-8°; générale-

ment estimée. XI. *Enchiridion hermeneuticæ generalis tabularum veteris et novi fœderis*, Vienne, 1812, in-8°. XII. *Appendix ad hermeneuticam sacram, sive fasciculi duo vaticiniorum de Messia*, Vienne, 1815, in-8°. L'auteur de cet article se propose de donner cet ouvrage en français. XIII. *Lexicon arabico-lat.*, à la suite de la nouvelle édition de sa *Chrestomathie arabe*, ibid., 1802, in-8°. de 280 pages, dont les 80 dernières ne renferment que des pièces inédites, savoir, les *Makamas* (ou séances) 7°. et 11°, d'Hariri, et quatre dialogues en arabe moderne, de M. Aryda, archiprêtre de Tripoli de Syrie, résident à Vienne. Ils sont très curieux; et M. Silvestre de Sacy en a donné un excellent extrait dans le *Mag. encycl.* (8°. ann. IV, 216.) Le dictionnaire, qui a 490 pages, est le plus ample que l'on ait en format portatif; mais comme il a été imprimé à Iéna, l'auteur n'a pu en revoir assez bien les épreuves, et il y est resté beaucoup de fautes d'impression. Jahn se proposait de travailler à un Dictionnaire hébraïco-allemand, quand Gesen fit paraître le sien; et il abandonna son projet. Il est vraisemblable qu'on aura trouvé beaucoup de choses sur ce sujet dans ses manuscrits. On lui avait demandé un Lexique hébraïco-latin, à l'usage des écoles de Hongrie; mais il refusa de se rendre aux invitations de ses amis, sous prétexte que le peu de débit de son livre ne couvrirait pas les frais d'impression. Les ouvrages de cet auteur sont peut-être ce que l'on a de mieux sur la philologie des livres sacrés; méthode, logique, érudition, clarté dans le style, voilà ce qui caractérise les ouvrages de Jahn. Néanmoins on lui reproche justement des idées singulières et des systèmes hardis. Il est aisé de s'apercevoir qu'il

était attaché au parti réformateur des états Autrichiens, et qu'il ne se tenait pas assez en garde contre la témérité des nouveaux exégètes protestants, dont il lisait beaucoup les livres qu'il citait de préférence. I.—

JAILLOT (HUBERT-ALEXIS), graveur, né vers 1640, au petit village d'Avignon, près de St.-Clément en Frauche-Comté, montra dès enfance un goût naturel pour les arts du dessin, et apprit la sculpture de son frère Simon, artiste distingué dont il a plusieurs morceaux estimés des connaisseurs (1). Les deux frères vinrent à Paris en 1657, et ne tardèrent pas à s'y faire une certaine réputation. Hubert épousa la fille de Bercy, entrepreneur de cartes; et cette circonstance le détermina dès-lors à s'appliquer à la géographie. Il publia en 1666 et 1669 les Quatre parties du monde d'après Blaeu; et il acquit ensuite Sansons les dessins de plusieurs cartes nouvelles qu'il grava avec beaucoup de netteté: il obtint en 1675 le grade de géographe ordinaire du roi, et travailla sans relâche à augmenter sa collection de cartes, et mourut à Paris en 1712, dans un âge avancé. Le portrait d'Hubert Jaillot, a été gravé in-fol. d'après C. Vermeer — Bernard-Hyacinthe, son fils, né en 1759, et Bernard-Antoine, petit-fils, mort le 16 juillet 1749, ont été l'un et l'autre géographes du roi, et ont coopéré à la formation de l'Atlas qui porte le nom des Jaillots ou celui d'*Atlas français*, 2 vol. in-fol.: on trouvera la liste des pi

(1) Simon Jaillot, mort à Paris le 23 septembre 1681, à l'âge de 41 ans, excellait surtout dans les ouvrages d'ivoire. L'abbé de Marolles fit grand éloge de ce travailleur dans sa *Description de Paris* en vers, et le sculpteur Florent Leconte qu'on trouve dans ses Crucifix, tout ce qu'on demandait de savant et de dévot, et qu'il n'avait pas aux uns des sujets d'étude, et aux autres des sujets de méditation. Voyez le *Cabinet des singuliers d'architecture*, etc., par Leconte, t. III, p.

impose, dans le tome premier, *méthode pour étudier la* par Lenglet-Dufresnoy. le plus important de cette est la carte topographique Namur, en 12 feuilles, triquement et publiée en est encore estimée, quoiecherchée depuis qu'on a rte de la Belgique (Voy. — Jean-Baptiste-Michel GRAUVIGNÉ, plus connu de JAILLOT, était petit; il naquit à Paris vers très bonnes études et fut u parlement: entraîné par ez vif pour la littérature, travail du cabinet, et se a société, où il obtint des quelques pièces de vers. é ensuite secrétaire d'améues, et parvint à se faire une ville où c'était beau, pour un étranger, que s haï. De retour à Paris, cousin-germaine, et prit dans le commerce de son Bernard-Antoine, dont on hant. Devenu par sa mort priétaire da fonds des igments d'un grand nomtes, estimées pour leur et en publiade nouveau le nd in-fol. C'est à lui qu'on : des postes, qu'il conti-les ans, et qu'il eut le se voir enlever par l'ad-des postes, qui regarda ce sa propriété, et finit par rimer en types mobiles; lirection de Jaillot, il était gravé en taille-douce. ut à Paris, au mois d'a-li était membre de l'aci-gers; on a de lui : *Re-critiques, historiques et-ies sur la ville de Pa-*

ris, depuis ses commencements connus jusqu'à présent, Paris, 1775, 5 vol. in 8°; il y a joint une table alphabétique et le plan de cette immense cité, divisée alors en vingt quartiers. Cet ouvrage est plein de recherches, mais d'une lecture moins agréable que les *Essais historiques* de Saint-Foix : l'auteur s'attache particulièrement à relever les erreurs des écrivains qui l'ont précédé; et il n'avance rien sans l'appuyer de titres et de preuves puisées dans les meilleures sources. Son livre essuya cependant quelques critiques; mais il y répondit solidement par un petit écrit de 24 pages, qu'on trouve ordinairement à la suite de l'ouvrage. On a inséré une courte *Notice* sur Jaillot de Chauvigné dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, tom. 17. W—s.

JALLABERT (JEAN), physicien, né à Genève en 1712, eut le malheur de perdre son père à l'âge de onze ans; mais il trouva dans l'affection de ses parents un dédommagement à cette perte. Après avoir terminé ses études classiques d'une manière distinguée, il s'appliqua aux sciences exactes avec une ardeur, présage ordinaire des succès. Cependant le pasteur Turietin lui conseilla d'étudier la théologie; et le jeune Jallabert, accoutumé à suivre les avis de cet homme respectable, fut promu au saint ministère en 1737. Les magistrats de Genève créèrent en sa faveur, la même année, une chaire de physique expérimentale; mais, avant d'en prendre possession, il visita la Suisse, la Hollande, l'Angleterre et la France, pour entendre les plus célèbres professeurs et préparer les matériaux de son cours. De retour à Genève, vers la fin de 1739, il en fit l'ouverture par un discours, *De philosophiæ experimentalis utilitate, illiusque et matheseos concordia*,

dont Mairan accepta la dédicace. Nommé, quelque temps après, conservateur de la bibliothèque publique de Genève, il s'attacha d'abord à connaître toutes les richesses du dépôt qui lui était confié, et particulièrement les manuscrits dont il fit de curieux extraits. Ce double emploi ne suffisait point encore à l'activité de Jallabert; il prêchait tous les dimanches; il étudiait dans le même temps la chimie et la mécanique, et il adressait, presque chaque année, quelques mémoires à l'académie des sciences de Paris, qui lui avait accordé le titre d'associé. L'excès du travail altéra sa santé; et les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air de Montpellier: les accidents qui avaient alarmé ses amis disparurent; mais, obligé d'user de plus de ménagements, il se démit du pastoral en 1744, et suspendit son cours de physique. Il fut nommé, en 1750, professeur de mathématiques; et deux ans après il remplaça Gabriel Cramer dans la chaire de philosophie. Ces nouvelles fonctions étaient d'accord avec ses goûts; mais, persuadé que tout citoyen est comptable de ses talents à la patrie, il consentit à suspendre encore ses études en 1756, pour entrer au petit-conseil, où l'estime publique l'avait appelé. Il fut élevé en 1765 à la place de syndic de la république; et il la remplit, dans des circonstances très difficiles, de manière à se concilier la bienveillance générale. Jallabert mourut à Genève en 1768. Ce fut un véritable philosophe, religieux autant qu'instruit, et également zélé pour le progrès des sciences et pour le bonheur de son pays. Il était membre ou associé des académies de Paris, de Londres, de Berlin, de Bologne, de Montpellier, de Lyon, de Dijon et de Modène. Son *Eloge*, par De Rute, a été inséré

dans les *Recueils* de l'académie de Montpellier. Le principal ouvrage de Jallabert est : *Expérience électrique*, Genève, 1748, Paris, 1749, in-12. Il y compte exact de toutes celles qu'il avait répétées ou imaginées; il prouve, le premier, que le frottement peut être employé comme moyen de guérison, dans les maladies. On citera encore 1°. Des *Observations* sur les vents du lac de Genève, sur les baromètres; sur l'huile sur un paralytique guéri par la saignée; sur le tremblement de terre senti à Genève en 1756: et publiées dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, 1741 et suivantes. 2°. *Académie que Vesuvio* (tom. vi du *Musée*). 3°. *Oratio exponens vitæ Crameri*, ibid. tom. vii.

JAMBLIQUE, célèbre philosophe platonicien, était natif de Hama en Syrie, et florissait vers l'an 330 sous le règne de Constantin. Il fut disciple d'Anatole, et de Porphyre, qu'il égala par la pureté de la doctrine, mais l'élégance du style. Tels sont les traits qu'Eunape nous a conservés de ce philosophe, qu'on peut regarder comme le dernier chef des néoplatoniciens du 3^e siècle, de fait tourmenté tant de têtes, mais moins nu à la saine philosophie qu'au christianisme. La doctrine qu'il avait bâtie sur la doctrine de Platon, d'après laquelle les âmes doivent, après plusieurs purifications, retourner à l'émancipation. Dans ce système, dès cette vie, par la contemplation de la divinité, but de la philosophie. Jamblique admettait l'existence d'un

esprits d'un ordre intermédiaires entre Dieu et l'homme, et une sainteté qui n'est que de tout ce qu'il a de plus pur. Les âmes déchues habitent leur servent de prison ; leur vie elles n'ont pas dépouillé des vices, elles meurent du corps, réunies à des esprits plus vils, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement épurées, et se rapprochent beaucoup de la divinité. Les néo-platoniciens ont aussi une espèce de trinité, suivant eux, émanant de la divinité, ou seconde essence de Dieu, qui est en elle-même de tout éternité. Pour s'opposer au christianisme qui combine toutes les religions, on crut nécessaire d'envelopper cette doctrine des ténèbres. On affecta donc de dire que les auteurs de ce système étaient en Perse, Orphée en Grèce, Hermès en Égypte (1). On a publié une savante édition de *Jamblichi philosophi ad christianæ religionis studium, notæ*, 4, in-4°. Il nous reste, de Jamblique, les ouvrages, écrits en grec, et depuis traduits en latin : *Deus seu adhortatio ad deum*. La meilleure édition est publiée M. Théophile Reitzig, 1815, in-8°. Le traducteur avait donné une version du texte grec, ibid., II. *De vitâ Pythagoræ*, 1707, in-4°, gr.-lat. Les éditions et les notes de

orig. de la *Letter grecq.* par

Ludolphe Kuster, qui y a réuni la Vie de Pythagore, par Porphyre (ou plutôt par Malchus), dont l'ouvrage de Jamblique est tiré en grande partie ; la version latine est de V. Olbrecht. III. *In Nicomachi Geraseni arithmetice introductionem et De fato liber, nunc primum editus græcè, in latinum sermonem conversus, notis illustratus à Sam. Tennulio*. Arnheim, 1668, in-4°. Cet ouvrage est en deux parties, dans les manuscrits, le quatrième livre de la Vie de Pythagore : le second est intitulé *Hypomnemata Pythagorica*, et le troisième *De communi mathematicâ scientiâ*. On attribue aussi à Jamblique, quoiqu'ils ne portent pas son nom dans les manuscrits, les *Theologomena arithmetice*, qui renferment différentes spéculations théologiques et philosophiques des anciens, sur les nombres. IV. *De mysteriis Ægyptiorum*, lat. (trad. par Marsile Ficin), Venise, Aldé, 1497, in-folio ; avec quelques fragments de Proclus, ibid., 1516, in-folio ; idem, avec une lettre de Porphyre, *ad Anebonem Ægyptium*, Oxford, 1678, in-fol., gr.-lat., de la traduction de Th. Gale. Cet ouvrage est rempli d'idées théurgiques et extravagantes : de bons critiques le croient postérieur à Jamblique de Chalcède. — Un autre JAMBlique, philosophe, natif d'Apamée, vivait sous Julien, qui lui adresse plusieurs de ses lettres. On croit qu'il mourut sous le règne de Valens. — JAMBlique, romancier, né de même en Syrie de parents qui étaient originaires de ce pays, vivait sous l'empire de Marc-Aurèle vers la fin du II^e siècle, et a composé en grec un roman dans le genre de l'Ane d'or d'Apulée, et intitulé les *Babyloniens*, ou *Amours de Rhodanis et de Sinonis*. C'est le plus ancien roman grec qui nous soit connu ;

encore n'en avons-nous que quelques fragments, conservés par Photius. Huet a prétendu que l'ouvrage entier existait dans la bibliothèque de l'Escurial. M. Lebeau a donné un extrait intéressant de ce roman dans le *Recueil de l'acad. des inscriptions* (tom. xxxiv; *Hist.*, pag. 57-65). On y trouve de curieux détails sur les encastrimynes, ou ventriloques. (*Voy.* aussi, sur ce romancier, les *Mélanges* de Chardon-Larochette, tom. 1, pag. 18.) Z.

JAMES (THOMAS), critique et théologien anglais, né en 1571 à Newport, dans l'île de Wight, s'essaya dans la carrière littéraire en traduisant du français la *Philosophie morale des stoïciens*, Londres, 1598, in-8°, et en publiant le *Philobiblion* de Richard de Durham, 1599, in-4°. Il fut nommé, vers 1602, gardien en chef de la bibliothèque publique d'Oxford, place qu'il résigna en 1620, ayant été investi des fonctions de juge-de-peace. Élu en 1625 membre de la convocation qui se tint avec le parlement à Oxford, il proposa de former une commission chargée de collationner les manuscrits des Pères de l'Eglise répandus dans toutes les bibliothèques d'Angleterre, avec les éditions données par les catholiques, afin de signaler ce qu'il appelait les impostures de ceux-ci; mais sa motion n'ayant pas trouvé de faveur, il résolut d'exécuter lui-même ce travail immense, qui était déjà fort avancé lorsque l'auteur mourut à Oxford en 1626 (août 1629 suivant Chalmers), après avoir occupé quelques minces bénéfices ecclésiastiques. Le triomphe de la religion anglicane était l'unique objet de son ambition. Il passait pour le plus infatigable écrivain opposé aux catholiques, qui fût sorti de l'université d'Oxford depuis la réformation.

Il avait montré de bonne humeur zèle philologique à ce sujet *Bellum papale, sive Concorcors Sixti V et Clementis V cā hieronymianam editionem*, Londres, 1600. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages. I. *Catalogus librorum in biblio Bodleiana*, Oxford, 1605, in-4°, et 1620, in-4°, avec des additions; suivi du catalogue des écrits de cette bibliothèque. II. *cordantiæ S. S. Patrum*, Oxford, 1607, in-4°. III. *Apologie de Wiclef*, suivie de sa *Vie*, Oxford, 1608, in-4°. IV. *Traité de la ruption des Ecritures, des co et des Pères*, Londres, 1611, et 1688, in-8°; regardé comme principal ouvrage. V. *La destruction des Jésuites imminente, pour vie dépravée, leurs mœurs inj leur doctrine hérétique et leur tique plus que machiavelique*, Oxford, 1612, in-4°, où l'on a ajouté la *lère Parsons, jésuite anglais*.

JAMES (RICHARD), théologien anglais, neveu du précédent, né à Newport en 1592, entra dans les ordres en 1615; mais, avec tout savoir, il n'avait peut-être pas la gravité convenable à un homme d'église: de trois sermons prêchés lui devant l'université, l'un était contre le texte, suivant la manière prise par l'autre contre le texte, et le troisième hors du texte. Vers 1619, il fit trois voyages différents, qu'il termina par la Russie, sur laquelle il publia des Observations la même année. Il mourut en 1658, fort pauvre qu'il paraît. Il avait des connaissances approfondies dans plusieurs langues et surtout dans les langues grecque et gothique: « il ne lui manquait, dit Wood, qu'une *inzecca* un canonicat, à l'aide duquel

s travaux d'Hercule. » de *Sermons* et autres s et de divers manuscrits. Parmi vingt-cinq sont passés à la biblionne, à Oxford, ou *Glossarium saxoni-*, 2 part. in-8°. II. *russe avec l'anglais. ions sur le pays, les mes de Russie*, 1619, énonnant qu'on n'ait ces observations sur était tout neuf à cette L.

OMAS), navigateur anglais, a donné des preuves de l'existence d'une société de Bristol le désigna, en 1607, ainsi que Fox, faire un voyage au nord-ouest. Il fut encouragé par sir Thomas Roe à partir de Bristol le 3 mai 1607. Enland, il vit constamment; et après qu'il fut entré dans l'estuaire d'Hudson, où il porta le nom de Nouvelle-Galles du sud, elles l'empêchèrent de voir la terre. Son voyage fut interrompu le 26 août, par 56° 38', par le capitaine Fox. Ils se rendirent à James à la mer, quatre degrés après avoir vainement cherché jusqu'au grand détroit. La mer ne devint plus praticable le 2 juillet 1632. Au nord jusqu'au 26 août 65° 50', la mer était glacée, dans toute la saison. La saison propre à la navigation se passait; l'équipage pour engager James à retourner de l'Angleterre. Les obstacles nombreux, il ne put franchir le détroit, et

rentra, le 22 octobre, dans le port de Bristol. Nonobstant le peu de succès de ce voyage, James fut très bien reçu par Charles I^{er}, et, sur l'invitation de ce prince, il en publia la relation; elle est intitulée: *Étrange et dangereux voyage du capitaine Thomas James, pour aller à la découverte du passage du nord-ouest dans la mer du sud*, etc. (en anglais), Londres, 1633, 1 vol. in-4°, carte; ibid., 1740, in-8°, réimpression moins complète que la première édition. James a beaucoup ajouté aux découvertes faites par ses compatriotes dans la baie d'Hudson. Il explora le premier la partie la plus méridionale, et donna à la portion du continent qu'il vit dans l'ouest, le nom de Nouvelle-Galles du sud, en l'honneur du prince de Galles, depuis, Charles II. Son journal intéressant à lire, contient un grand nombre de faits curieux. James est d'une opinion diamétralement opposée à celle de Fox (*F. Fox*, tom. XV, pag. 397); il pense que l'on ne peut trouver un passage à l'ouest, parce que la marée, dans les parages qu'il a parcourus, vient de l'est à travers les différents détroits, et qu'elle arrive d'autant plus tard dans les divers lieux de la baie d'Hudson qu'elle va plus loin. Les autres raisons qu'il allègue sont extrêmement plausibles, et ont de même été, jusqu'à présent, confirmées par l'expérience. Néanmoins, comme elles contrarient l'opinion de ceux qui, tels que Henri Ellis, ont, malgré l'évidence des faits, persisté à croire à un passage praticable, ce dernier, après avoir combattu les arguments de James, finit par dire que son autorité sur ce point n'a plus de poids, depuis que son raisonnement pour la partie septentrionale de la baie a été renversé par l'expérience et par les observa-

tions : Ellis écrivait cependant après avoir été lui-même arrêté par les glaces. Le célèbre Boyle, par les citations fréquentes du voyage de James, dans son Histoire du froid, a beaucoup contribué à étendre la réputation de ce navigateur. Les maux endurés par James pendant son séjour en hiver sur l'île Charleton, ont fait insérer sa relation parmi celles qui composent l'Histoire des naufrages. — Un autre Thomas JAMES a publié, en anglais, une *Histoire du détroit d'Hercule*, appelé actuellement *Détroit de Gibraltar*, Londres, 1771, 2 vol. in-4°, fig.

E—s.

JAMES (ROBERT), médecin anglais, particulièrement célèbre par la poudre qui porte son nom, naquit, en 1705, à Kinverston dans le comté de Stafford. Il exerça d'abord sa profession à Sheffield, ensuite à Litchfield, à Birmingham et à Londres, où il publia, sur son art, plusieurs ouvrages importants, notamment, en 1745, son *Dictionnaire de médecine*, en 5 vol. in-fol.; et en 1751, une *Dissertation sur les fièvres*, dont l'objet était d'établir l'efficacité de sa poudre et d'enseigner la manière de s'en servir. Son Dictionnaire est encore très estimé aujourd'hui, et a continué de faire autorité malgré les progrès de la médecine depuis sa publication. Quant à la poudre dont il s'agit ici, quoiqu'il ne soit pas certain que James en soit l'inventeur, c'est lui néanmoins qui lui a procuré une vogue qu'elle n'aurait peut-être jamais eue dans d'autres mains. Comme la composition en était un secret, les membres de la faculté, qui regardaient James comme un empirique, s'attachèrent d'abord à la déprécier. Il écrivit, pour la défendre, un traité qui ne parut qu'après sa mort, et encore incomplet, sous le

titre d'*Apologie de la poudre les fièvres*, imprimé, en 1778 la huitième édition de sa *Disertation sur les fièvres*, et un petit *Sur les maladies des enfants*. Le succès de sa poudre répondit coup sur coup, et surtout de son v aux attaques de ses confrères devint d'un usage général, et regardée comme un des remèdes plus efficaces que l'on connaisse la fièvre. Elle fut une mine d'or pour James et pour ses descendants. Le docteur Pearson, qui en a fait l'analyse, pense que c'est un composé de d'os (ou de phosphate de chaux) d'antimoine calcinés. James mourut le 23 mars 1776. C'était un très médecin, mais d'un extérieur levé, souvent grossier dans ses expressions, et fort adonné au vin. Comme n'avait plus de sagacité pour juger d'une maladie; mais il consultait le matin : après le déjeuner, le jugement n'était plus le même qu'en comparant le pouls du malade avec le sien, il lui arrivait de foudre quelquefois; et trouvant l'un était accéléré par l'intempérance, il accusait alors d'ivrognerie le malade, qui pouvait être une fois meilleur ton. Le docteur John prit de lui ce qu'il savait de médecine, et, par reconnaissance, l'aider à la composition du Dictionnaire de médecine. Il en parle dans sa *Smith*, comme d'un homme d'une conversation instructive et utile. *Il a fait pour prolonger et pour égayé sa vie*. Outre les ouvrages que nous avons mentionnés, James a écrit : I. Une traduction en anglais d'un ouvrage de Ramazzini, *De morbis*, avec un supplément, et d'un petit écrit d'Hoffman sur *les maladies endémiques*, vers 1780. II. *Pratique de la mé*

. in-8°. III. *Un Traité de thé, le café et le chocolat* en anglais, Londres, 1746. IV. *Observations sur la goutte et du rhumatisme* de Frédéric Hoffmann, le même sujet, 1747, *Sur la rage des chiens* (madness), 1760, in-8°. VI. *Macopée*, 1764, in-8°. Unnaire de médecine a été français par Diderot, Eissaint, et revu par J. Busson, 1746, 6 vol. in-fol. L. (DOM NICOLAS), écrivain reton, né à Dinan vers 1680 dans l'ordre de St-Benoît successivement aux prieux de sa congrégation, et Paris, le 9 février 1782, St-Germain-des-Prés. La s ouvrages de D. Jamin ne s compilations; mais l'intérêt les a tirés de cette classe, et à les faire rechercher par les pieuses. On a de lui : I. *héologiques relatives aux temps*, Paris, 1769, in-8°. Les érudits eurent assez de faire supprimer l'ouvrage et du conseil : mais l'auteur ist avec quelques change-til a été traduit en italien, So, 10-12. II. *Traité de la vénétrienne, dans lequel on s règles propres à guider dans le choix des livres*, 74, in-12. III. *Placide à sur les scrupules*, ibid., 12; traduit en italien, avec par le P. Fulg. Maria Ric-min, 1782, in-12. IV. *à Scholastique, sur la ma-e conduite dans le monde, ort à la religion*, ibid., -12. V. *Les Fruits de mes ou Pensées extraites de dif-*

férents auteurs profanes, relatives aux différents ordres de la société. ibid., 1775, in-12. VI. *Histoire des fêtes de l'Eglise.* Cet ouvrage est attribué à D. Jamin, par M. J. G. Ersch (*Fr. littér.*, tom. II, pag. 201), qui en cite une traduction allemande, Bamberg, 1784; Fulde, 1786, in-8°. Tous les ouvrages de D. Jamin ont été traduits dans la même langue. W—s.

JAMYN (AMADIS), l'un des poètes français les plus célèbres du XVI^e siècle, naquit vers 1540 (1) à Chaource en Champagne, de parents honnêtes, et qui ne négligèrent rien pour son éducation. Il suivit les leçons de Dorat, de Turnèbe et d'autres savants hommes, qui lui inspirèrent de bonne heure le goût des lettres : il étudia aussi la philosophie et les mathématiques avec quelque succès ; mais un penchant invincible l'entraînait vers la poésie. Ronsard, regardé alors comme le plus grand homme de la France, ayant vu quelques vers de Jamyn, en fut si charmé qu'il lui offrit un logement dans sa maison, et le traita dès-lors comme son propre fils. On conjecture, d'après un passage d'une élégie de Jamyn, qu'il avait parcouru dans sa jeunesse une partie de la Grèce et de l'Asie mineure ; il est plus certain qu'il visita le Dauphiné, la Provence et le Poitou, puisqu'il cite les villes où il séjourna, et qu'il se plaint de la réception qui lui fut faite à Poitiers. Ronsard lui procura la charge de secrétaire et lecteur du roi ; mais, après la mort de son bienfaiteur, il quitta la cour, et se retira dans sa ville natale, où il mourut vers 1585, dans un âge peu avancé. Par son testament il laissa à

(1) Ou plutôt vers 1539, suivant M. Pégibet, avocat à Chaource. (P. le Journal de Paris, 1812, et l'Esprit des Journaux, 1812, mai, pag. 218.)

la disposition des magistrats les fonds nécessaires pour l'établissement d'un collège. Jamyn a moins d'imagination et de chaleur que Ronsard, mais il l'emporte sur lui pour le goût et le naturel; et les amateurs de notre ancienne poésie peuvent encore trouver quelque plaisir dans la lecture de ses ouvrages. On a de lui : *Œuvres poétiques*, Paris, Rob. Estienne, 1575; *ibid.*, Mamert-Patisson, 1577, in-4°. Ce recueil est divisé en cinq livres; le premier contient des pièces adressées à Charles IX ou à des seigneurs de la cour, et les quatre suivants des sonnets, des églogues, des élégies et d'autres pièces amoureuses. La réimpression, Paris, Mamert Patisson, 1579 ou 1582, in-12, est augmentée de quelques morceaux; on doit y joindre un second volume, Paris, 1584, in-12, qui renferme des poésies chrétiennes et des discours académiques en prose. Ces deux volumes sont fort rares et très recherchés. Jamyn a terminé, en vers alexandrins, la traduction de l'Iliade d'Homère qu'Hugues de Salel avait faite en vers de dix syllabes, et qui s'arrêtait au douzième livre; et il eut le mérite de sentir qu'Homère ne devait être traduit qu'en grands vers. Après avoir donné une première édition des *Treize derniers livres de l'Iliade*, Paris, 1574, in-4°, il revit et corrigea le travail de Salel, qu'il publia avec le sien, Paris, 1580, in-12, et 1584, même format. Cette édition est augmentée de la traduction des *Trois premiers livres de l'Odyssée*. On trouve, dans cette traduction d'Homère, de beaux vers et des passages rendus d'une manière très poétique. (Voy. Hug. SALEL.) — Amadis JAMON, frère du précédent, cultivait aussi la poésie avec succès; mais on

ne connaît de lui aucun ouvrage. Il mourut grainetier à Charenton-le-Pont, Seine.

JANFORTIUS. Voyez J.

JANICON (FRANÇOIS - J.), littérateur, naquit à Paris, le 15 décembre 1674, de parents protestants. Après qu'il eut achevé ses premières études avec succès, son oncle, qui était professeur à Utrecht, lui fit suivre l'étude de l'académie de cette ville, et ne tarda pas à le faire connaître parmi les hommes d'un mérite, tels que Grævius, de Vossius, etc. Janicon entra ensuite comme cadet, dans un régiment d'infanterie, et parvint promptement au grade de major. Après la paix de Ryswick, le régiment fut envoyé en Irlande, où, pendant quelques mois, il profita de cette circonstance pour reprendre ses études, et se fit inscrire à l'université de Dublin, dans l'espoir d'obtenir le degré de docteur à la fin de l'année scolaire. La mort de son oncle et de l'obligation de hâter son retour en Irlande, le firent acheter une terre dans la province de Gueldre, et, en 1706, avec une pension de 1000 livres, il se réfugia comme lui pour sa religion. Son goût pour la vie champêtre le retint huit ans à la campagne, et il se décida enfin à venir habiter Amsterdam, et il s'y fit connaître par ses articles insérés dans la gazette de cette ville. Il fut chargé ensuite de continuer le journal de Rotterdam; et quelque temps sur l'invitation des magistrats, il reprit le journal connu sous le nom de *Utrecht*, que le public bientôt de la foudre des écrivains qui inondaient alors la Hollande. Un des amis de Janicon, abusé de sa confiance, pour pénétrer dans son atelier et

JAN

JAN. les magistrats lui intentèrent des procès ; et , pour éviter les ennuis qui pouvaient en être la suite , il se retira à la Haye. Le prince de Hesse le nomma son référendaire près des états-généraux : les fonctions de cette charge et les travaux de son cabinet occupèrent le reste de sa vie ; il mourut à la Haye , d'une attaque d'apoplexie , le 19 août 1750 , âgé de cinquante-six ans. Janſon a traduit de l'anglais , la *Bibliothèque des dames* , par Rich. Steele , Amsterdam , 1717 et 1719 , 2 vol. in-12 ; et le *Passe-partout de l'Eglise romaine* , par Ant. Gavin (1) , Londres (Amsterdam) , 1726 , 5 vol. in-12. Il a en outre publié : *État présent de la république des Provinces-unies et des pays qui en dépendent* , la Haye , 1729 , 2 vol. in-12. Cet ouvrage , le plus complet et le plus exact qui eût encore paru sur la Hollande , fut cependant critiqué très amèrement par J. Roussel. Janſon lui répondit avec vivacité dans le premier volume des *Lettres sérieuses et badines sur les ouvrages des savants* , publiées à la Haye. Ce fut là son dernier écrit. On renvoie pour plus de détails à l'éloge de cet écrivain dans le IV^e vol. du *Recueil* qu'on vient de citer et dont on trouve un extrait aussi étendu dans le XVIII^e vol. des *Mémoires de Nicéron*

(1) Antoine Gavin , prêtre , né à Saragosse dans le dix-septième siècle , ayant éprouvé quelques mécontentemens de ses supérieurs , s'enfuit en Hollande , où il publia , sous le nom d'Emilien , *l'Histoire des tromperies des prêtres et des moines* , Rotterdam , 1708 , in-8^o. Il passa ensuite en Angleterre , et , après son abjuration solennelle , fut nommé vicaire d'une cure dans le voisinage de Londres. Il y publia , en 1715 , une traduction française de son ouvrage avec de nombreuses additions , et c'est cette traduction que Janſon a mise en français. L'auteur relève des abus que tout catholique raisonnable condamne , mais , dans le dessein de jeter du ridicule sur les moines des prières exagérées , il ne peut ajouter aucune foi , puisque la question ne peut agiter aucune loi , et beaucoup de points de doctrine déjà bien connus , et beaucoup de points de morale et de la loi divine. Cet ouvrage , outre les traductions par les auteurs , est depuis long-temps tombé dans l'oubli.

JAN

393

et dans la dernière édition du Dictionnaire de Moréri. W—s.

JANITIUS (CLÉMENT) , savant polonais , naquit en 1616 , à Janusig , village de la grande Pologne. Protégé par André Cricius , archevêque de Gnesne , il fit ses premières études dans un collège de Posen. Les poètes latins fixèrent surtout son attention. A l'âge de quinze ans , il était si habile dans la poésie latine , qu'il prononça avec le plus grand succès , devant un nombreux auditoire , un discours en vers sur le fondateur du collège. Pierre Kmits , qui ne le protégea pas avec moins de générosité que Cricius , l'envoya à l'université de Padoue , où il développa ses connaissances et son talent poétique sous la direction de Lazare Bonamici. Sa santé s'étant affaiblie , il se rendit à Cracovie , et mourut peu après y être arrivé , en 1645 , à l'âge de vingt-huit ans. Il laissa les ouvrages suivans : I. *Querela reip. et reg. polonic. elegis conscripta* , 1658 , in-4^o. II. *Tristia , elegia et epigrammata*. III. *Vite regum Polen. elegiaco carmine descriptæ* , Anvers , 1655 ; Cracovie , 1654 , in-8^o. IV. *Vite archiepiscoporum Gnesnensium carm. eleg.* , Cracovie , 1674 , in-8^o. En 1755 , Jean Boehme publia à Leipzig , un recueil de poésies de Janitius , sous le titre de *Poesmata in unum libellum collecta* , in-8^o. C—AU.

JANNIN (DOM) , prieur de la Chassaigne , ordre de Cîteaux , naquit à Dole vers 1740 ; il avait reçu de la nature beaucoup d'esprit , de facilité , et un talent marqué pour la poésie. Il cultiva dans le cloître , la littérature légère , avec assez de succès pour s'attirer des ennemis ; mais il les désarma par sa modestie. Il fut en correspondance avec Collé ; et l'on

trouve dans les *Mémoires* de ce dernier (tom. 1^{er}., pag. 309) la lettre que D. J. Minin lui adressa pour le remercier du plaisir que lui avait causé la lecture de la *Partie de chasse d'Henri IV* : « Cette lettre, dit Coillé, est pleine de sentiment et écrite avec esprit, sans qu'il y ait de prétentions à en avoir. » On a de D. J. Minin des épîtres à Voltaire, à Dorat, et quelques chansons inspirées par la gaieté française. Il permettait volontiers à ses amis de prendre des copies de ses ouvrages ; mais il n'eut jamais l'idée de les réunir et de les publier. C'est dans le *Mercur* et dans l'*Almanach des Muses*, qu'il faut rechercher les productions de ce religieux poète, qui aurait pu facilement se faire une réputation. Il mourut à Pont-de-Vesle, en 1784, laissant des regrets à tous ceux qui l'avaient connu. W—s.

JANOZKI, ou JANISCH (JEAN-DANIEL), savant polonais, né en 1720, mort en 1786, était chanoine de Kiow, et bibliothécaire de la belle collection de livres rassemblée par Zaluski, et transportée depuis par les Russes, de Varsovie à Pétersbourg. On lui doit plusieurs ouvrages utiles pour la connaissance de la littérature polonaise. Voici les principaux : I. *Notices des livres rares, écrits en langue polonaise, qui se trouvent dans la Bibliothèque Zaluski*, Breslau, 5 vol. in-8^e, 1747-1755. II. *Dictionnaire des auteurs polonais vivants*, 2 part., 1755, in-8^e. III. *Polonia litterata nostri temporis*, 4 parties, Breslau, 1750-1766, in-8^e. IV. *Excerptum polon. litterat. hujus atque superioris ætatis*, 4 parties, ibid., 1764-1766, in-8^e. V. *Musarum Sarmat. specimina nova*, vol. 1, ibid., in-8^e. — *Sarmat. litterat. nostri temporis fragmenta*, vol. 1, Varsovie, 1775,

in-8^e. — *Janociana, seu clarorum Poloniæ auctorum, mæcenatumque memoriæ miscellæ*, tom. II, ibid., 1776-79, in-8^e. C'est une notice, par ordre alphabétique, des écrivains ou protecteurs des lettres, natifs ou habitants de la Pologne ; le premier volume en contient 115, et le second 162. C—AD.

JANSEN (HENRI), né à la Haye, en 1741, d'une branche, dit-on, de la famille du célèbre évêque d'Ypres (*Voy. JANSENIUS*), vint à Paris vers 1770. La connaissance qu'il avait non-seulement de sa langue maternelle, mais encore de l'allemand et de l'anglais, le porta à en traduire plusieurs ouvrages en français. Il exerça pendant quelque temps le commerce de la librairie, puis devint bibliothécaire de M. de Talleyrand prince de Bénévent, et censeur impérial. Il est mort en mai 1812. C'est à lui que l'on doit la traduction de l'ouvrage de O. Z. de Haren, sur le Japon (*Voy. HAREN*, tom. XIX, pag. 419). La plupart de ses autres traductions ont été ou seront énumérées ailleurs (*Voy. P. CAMPER*, tom. VI, pag. 640 ; G. de HAREN, tom. XIX, page 418 ; HEMSTEDT ; HOGARTH ; MENGES ; J. REYNOLDS ; ROBERTSON et WINKELMANN). Ce fut avec Kruthoffier qu'il mit au jour son *Recueil de pièces intéressantes concernant les antiquités, les beaux-arts, les belles-lettres et la philosophie*, 1787 et suiv., 6 vol. in-8^e. traduits de différentes langues. Les travaux de Jansen, étant presque tous anonymes, sont mentionnés dans le *Dictionnaire des anonymes*, par M. Barbier. Jansen lui-même, en tête de son *Essai sur l'origine de la gravure en bois et en taille-douce et sur la connaissance des estampes des x^e. et xxi^e. siècles*, 1803, 2 vol. in-8^e, a donné la liste de 24 de ses ouvrages ;

l'y a pas compris sa traduction. *Discours sur l'égalité des droits et les devoirs en résultent*, par Paulus, in-8°. Les ouvrages qu'il a publiés 1808, sont : I. *De l'influence de l'imprimerie, ou Analyse des ouvrages publiés sur cette matière*, par M. Meermann; suivie d'un *Notice chronologique et raisonnée des livres avec et sans date, depuis l'année 1501, dans les provinces des Pays-Bas*, par Paulus, 1809, in-8°. L'auteur de l'analyse est M. Henri Gockin. On a ajouté près de deux cents à la liste de M. Visser. II. *Recherches historiques sur l'usage des postiches et des perruques aux temps anciens et modernes*, l'allemand de Nicolai, 1809, in-8°. III. *Précis d'histoire universelle, politique, ecclésiastique et civile, depuis la création du monde jusqu'à la paix de Schœnbrunn*, de l'allemand sur la 20^e. édition de J. N. Zopf, 1810, 5 vol. La partie politique des derniers siècles, l'histoire de la révolution, et des Notices sur les hommes célèbres allemands et du nord, sont de Schœll, ainsi que les deux volumes sur les langues et les relations des peuples de l'Europe, et la phonétique de tout l'ouvrage. IV. *Le voyage dans la péninsule occidentale de l'Inde et dans l'île de Ceylan*, par M. J. Haafker, trad. de l'indais, 1811, 2 vol. in-8°. V. *Les vies de Muzâ Alutab khan, empereur en Afrique et en Europe, par lui-même en persan; suivies de la réfutation des allégués qu'on a faits sur la liberté des femmes en Asie*, par le même auteur; traduit du persan en anglais, par le même, et de l'anglais en fran-

çais, 1811, 2 vol. in-8°. Il n'a été qu'éditeur de l'*Essai sur la législation et la politique des Romains*, traduit de l'italien, 1795, in-12. Cette traduction est de M. Quéant seul. Il est vrai que, de son côté, Jansen avait commencé à traduire cet ouvrage; mais il brûla son travail lorsqu'il eut vu celui de M. Quéant. A. B.—T.

JANSÉNIUS (CORNEILLE), évêque de Gand, naquit à Hulst, en 1510. Après avoir terminé ses cours à Louvain, il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la théologie, et apprit le grec et l'hébreu afin de pouvoir lire les livres saints dans l'original. Sa réputation le fit bientôt choisir pour enseigner la théologie aux religieux de Tongerlo; et ce fut pour eux qu'il composa sa *Concorde des évangiles*. Il fut pourvu, en 1550, de la cure de St.-Martin de Comtrai, qu'il administra pendant douze ans avec un zèle infatigable. Rappelé à Louvain, en 1562, pour y remplir une des principales chaires de l'université, il fut désigné la même année, par Philippe II, avec Michel Baius et Jean Hesselius, pour assister au concile de Trente. Il fit paraître, dans cette assemblée, des talents précieux que relevait encore sa modestie; et, bientôt après, il fut nommé à l'évêché de Gand, l'un de ceux qui venaient d'être établis dans les Pays-Bas. Il gouverna sagement son diocèse, et mourut à Gand, le 10 avril 1576. Son oraison funèbre, prononcée par Pierre Simonis, depuis évêque d'Ypres, a été imprimée. La *Concorde des évangiles* est le principal ouvrage de Jansenius; les éditions en sont nombreuses. On citera encore de lui : I. *Paraphrasis et annotationes in omnes psalmos Davidicos et in veteris Testamenti cantica*, Louvain, 1569, in-4°; souvent réimprimé. II. *Commentarii in Proverbia Salomo-*

nis et Ecclesiasticum ; annotationes in librum Sapientiae Salomonis, Anvers, 1589, in-4°. III. Une *Profession de foi*, en flamand, et traduite en français par Nicolas de Leeze, Louvain, 1567, in-8°. IV. Des *Statuts synodaux*, publiés en 1571, in-8°. ; et un *Pastoral* à l'usage du diocèse de Gand, dont Ant. Triest, l'un de ses successeurs, donna une nouvelle édition revue et augmentée, Gand, 1640, in-8°. — Gabriel JANSÉNIUS, qu'il ne faut pas confondre avec l'évêque de Gand, ni avec l'évêque d'Ypres, ni même avec un JANSÉNIUS (Dominique), auteur de quelques ouvrages ascétiques publiés vers 1600, était principal du collège d'Alost : il composa des pièces de théâtre, des contes, des épigrammes, et un roman historique intitulé *Régulus*, qui fut imité en français par Camus, évêque de Belai, Lyon, 1627, 1 vol. in-8°. W—s.

JANSÉNIUS (CORNEILLE), évêque d'Ypres, naquit, en 1585, au village d'Acquoi, près Leerdam en Hollande. Son père, Jean Otto, était catholique. Corneille fut envoyé à Louvain pour y faire ses études ; et ce fut alors qu'il prit le nom de Jansénius, c'est-à-dire fils de Jean ; les Hollandais catholiques qui allaient étudier en pays étranger, ayant adopté l'usage de changer de nom pour ne pas attirer l'attention des protestants. Jansénius fit à Louvain connaissance avec Jean Duverger de Hauranne, depuis abbé de St.-Cyran, et vint ensuite à Paris pour achever ses études. De là l'abbé de St.-Cyran l'emmena à Baïonne, où l'évêque de cette ville le mit à la tête du collège qu'il venait de fonder. Jansénius remplit cette place jusqu'en 1617, et retourna à Louvain, où il fut fait principal du collège de Saint-Pulchérie. Il prit le bonnet de docteur en théologie en 1619, et de-

vint, en 1630, professeur d'Écriture sainte. Nommé évêque d'Ypres en 1635, il occupa ce siège peu de temps, étant mort de la peste en visitant ses diocésains le 6 mai 1638. Il avait publié lui-même un discours moral sur la réforme de l'homme intérieur, qui a été traduit en français par Arnauld d'Andilly ; l'*Alexipharmacum*, contre les ministres protestants de Bois-le-Duc ; une défense de cet ouvrage, sous le titre de *Spongia notarum*, contre le ministre Voët ; des Commentaires sur le Pentateuque et les quatre évangiles ; le Parallèle, en latin, des erreurs des sémipélagiens de Marseille et de celles des sémipélagiens modernes ; le *Mars Gallicus*, traduit par Charles Hersent, où les Français étaient assez maltraités à l'occasion de leur alliance avec les Hollandais. Mais le plus fameux de ses ouvrages est celui qu'il intitula *Augustinus*, comme ne contenant que la pure doctrine du saint évêque d'Hippone. Il s'était persuadé que, faute d'entendre S. Augustin, tous les scolastiques avaient abandonné les sentiments de ce père sur la grâce, et que lui seul les avait bien compris et fidèlement rendus. Son livre est divisé en trois parties, où il traite de la grâce, du libre arbitre, du péché originel et de la prédestination, et où il combat la doctrine des sémipélagiens et celle de Molina. Il déclara, par son testament, qu'il soumettait son livre et sa doctrine au jugement du Saint-Siège. Il n'eût été à désirer qu'on attendît ce jugement avant de faire imprimer l'ouvrage. Mais deux docteurs de Louvain, Fromond et Colenus, exécuteurs testamentaires de l'évêque, se hâtèrent d'y publier l'*Augustinus*, en 1640 ; et il s'en fit successivement plusieurs éditions. Ce livre, accueilli par les

ons, attaqué par les autres, excita des l'origine de vives disputes ; et l'on commença dès-lors à donner aux partisans de l'*Augustinus* le nom de *jansénistes*, comme eux donnèrent à leurs adversaires celui de *molinistes*, voulant les faire passer tous pour les disciples d'un jésuite qui avait publié, sur la fin du siècle précédent, un livre sur la manière d'accorder le libre arbitre avec la prédestination et la grâce, et dont le système était pourtant loin d'être adopté par tous ceux qui étaient contraires aux sentimens de l'évêque d'Ypres. Les jésuites avaient opposé des thèses à l'*Augustinus*. Le 6 mars 1671, Urbain VIII dévint par une bulle le livre et les thèses, et déclara que le premier renouvelait des propositions condamnées par les bulles de ses prédécesseurs. Ce jugement de l'Eglise romaine, auquel Jansénius avait déclaré se soumettre, ne rencontra pas la même docilité dans ses disciples. Il y eut beaucoup de troubles à Louvain, où l'université ne reçut la bulle qu'après bien des délais. Ces contestations pressèrent en France, où l'archevêque de Paris ordonna, le 11 décembre 1675, la réception de la bulle dans son diocèse. La faculté de théologie de Paris défendit de soutenir les propositions censurées : elles comptaient déjà de nombreux partisans, parmi lesquels se distinguaient l'abbé de St.-Cyr, et le docteur Arnauld, fort jeune encore. On écrivait pour et contre, quand, le 1^{er} juillet 1679, Cornet, docteur et syndic de la faculté de théologie de Paris, représenta à sa compagnie qu'il s'y introduisait des opinions nouvelles, et demanda qu'on examinât quelques propositions qui donnaient lieu aux disputes. On nomma des commissaires. Il y avait eu d'abord sept propositions déferées ;

mais elles furent réduites à cinq, que Cornet avait extraites de l'*Augustinus* et qu'il avait présentées comme la substance de ce livre. Les docteurs voyant qu'on se donnait beaucoup de mouvemens pour empêcher la censure, crurent à propos de recourir à une autorité plus imposante ; et plusieurs évêques firent du même avis. L'affaire fut donc portée au pape, qui était alors Innocent X. Quatre-vingt-cinq évêques, auxquels trois autres se joignirent par la suite, signèrent une lettre commune pour prier le souverain pontife de faire cesser les querelles par un jugement solennel : d'un autre côté, onze évêques sollicitaient le pape de ne pas prononcer, et envoyaient à Rome quatre docteurs pour y plaider la cause du livre. Innocent X écouta les uns et les autres, et nomma une congrégation qui s'occupa de cet objet. Après deux années de discussions, d'examen et de conférences, il donna, le 31 mai 1653, la bulle *Cum occasione*, par laquelle il condamnait les cinq propositions déferées. Elle fut reçue en France et dans les Pays-Bas. Quant aux disciples de l'évêque d'Ypres, ils protestèrent bien qu'ils souscrivaient à cette décision, et qu'ils n'entendaient pas soutenir les propositions condamnées ; mais en même temps ils se plaignirent que le pape n'eût pas spécifié le sens dans lequel il condamnait ces propositions, comme si ce n'était pas le sens naturel qu'elles présentent, et ils lui reprochaient aussi d'avoir donné à entendre qu'elles étaient tirées de Jansénius, tandis qu'elles étaient, disaient-ils, forgées à plaisir et fort éloignées des sentimens de cet évêque. Et telle est l'origine de la question de fait, qui devint depuis la principale, les mêmes ayant prétendu d'abord que la doctrine condamnée n'était point celle de

Jansénius , et en second lieu que ce n'était qu'un fait sur lequel l'Eglise n'était point infallible, et qu'on ne devait à sa décision qu'un silence respectueux. Ce fut contre ce subterfuge qu'une assemblée d'évêques , qui se tint à Paris , déclara , le 26 mars 1651 , que la bulle *Cum occasione* avait condamné les cinq propositions comme étant de Jansénius et au sens de cet auteur ; et Innocent X , dans un bref de la même année , confirma cette déclaration. L'année suivante Arnould fit paraître deux lettres , dans la dernière desquelles surtout il prenait la défense de l'*Augustinus*. Sa lettre fut déferée à la faculté ; on en censura deux propositions , et Arnould fut rayé du nombre des docteurs. Depuis ce temps nul n'a pris des degrés dans la faculté de théologie , sans adhérer à cette censure. L'assemblée du clergé de 1656 prit de nouvelles mesures contre les opposants ; et Alexandre VII déclara dans sa bulle *Ad sacram* , du 16 octobre 1656 , que les cinq propositions étaient tirées de Jansénius et condamnées dans le sens de cet auteur. De plus , l'assemblée du clergé de 1660 arrêta que tous les ecclésiastiques souscriraient un formulaire ; et Alexandre VII en prescrivit un par sa bulle du 15 février 1665. Ce formulaire fut signé par tous les ecclésiastiques et religieux ; et tous les évêques publièrent des mandements pour s'y conformer. Il n'y en eut que cinq qui distinguèrent le fait du droit , et qui ne demandèrent pour le fait qu'un silence respectueux : encore , l'un des cinq , l'évêque de Noyon , rétracta-t-il son mandement peu après. Les quatre qui persévérèrent , furent Pavillon , évêque d'Aleth ; Arnould , évêque d'Angers et frère du docteur ; Canlet , évêque de Pamiers , et de Buzanval , évêque de Beauvais. Leur op-

position fit beaucoup de bruit , et tint une grande place dans l'histoire ecclésiastique de ce temps-là. Il fut question de les juger ; mais ils avaient des amis dans l'épiscopat , à la cour et au parlement. Une négociation fut entreprise en leur faveur. On promit qu'ils signeraient le formulaire purement et simplement ; ce qu'ils n'exécutèrent pourtant pas. La distinction du fait et du droit fut au contraire clairement énoncée dans leurs procès-verbaux , dont on fit pour cela un grand mystère , tandis que leurs lettres au pape donnaient à entendre qu'ils avaient agi et signé comme tous leurs collègues : on n'omit rien pour persuader le souverain pontife de leur soumission franche et sincère. On appela cet accommodement la *paix de Clément IX* , sur laquelle on peut voir l'*histoire des cinq propositions* de Dumas. Cependant les disputes sur le formulaire et sur le silence respectueux ne furent pas totalement apaisées ; elles se renouvelèrent de temps en temps , et spécialement lors du cas de conscience en 1702. Ce fut pour cela que Clément XI , par sa bulle *Vineam Domini* , du 15 juillet 1705 , déclara que l'on ne satisfait point par le silence respectueux à l'obéissance due aux constitutions. Ce silence respectueux , derrière lequel les jansénistes se retranchaient , pouvait d'ailleurs passer pour un véritable subterfuge ; car , tout en disant qu'ils étaient obligés au silence et au respect , ils n'observaient pas plus l'un que l'autre , et publiaient des livres et des brochures par milliers pour contredire et pour infirmer les décisions qui leur déplaisaient. Tel est le récit fort abrégé des disputes que causa l'*Augustinus* , et qui agitérent l'Eglise si long-temps. A ce livre en succéda un autre que le même parti défendit

avec encore plus de chaleur ; et à dater des premières années du XVIII^e siècle , il s'éleva une nouvelle guerre qui , bien que la suite de la première , eut néanmoins pour principal objet les *Réflexions morales* du père Quesnel , ouvrage plus cher encore aux jansénistes que celui de l'évêque d'Ypres , et autour duquel ils se rallièrent , comme des soldats debusqués d'un premier poste redoublent d'efforts pour se maintenir dans un second. On trouve une *Vie* de Jansénius à la tête de son *Augustinus*. Quant à la liste des ouvrages composés , soit pour soutenir , soit pour attaquer son livre , elle serait immense , et ne saurait faire la matière d'un article de biographie. Nous nous contenterons de renvoyer , pour la partie historique , à l'*Histoire des cinq propositions* , mentionnée plus haut , et qui , au milieu de tant d'ouvrages dictés par l'esprit de parti , se distingue par l'exactitude des faits , et surtout par un ton de sagesse et de modération , assez rare dans ces disputes.

P—C—T.

JANSON (NICOLAS). V. JENSON.

JANSON (TOUSSAINT DE FORBIN DE), cardinal et évêque de Beauvais, de l'illustre maison des marquis de Janson en Provence, était né en 1625. Destiné à l'ordre de Malte, il en avait dès le berceau reçu la croix ; mais sa vocation l'ayant porté vers l'état ecclésiastique, il fit les études convenables pour suivre cette carrière, et prit les ordres. L'évêque de Digne (Raphaël de Boulogne) le demanda et l'obtint du roi pour son coadjuteur. Les bulles en furent expédiées à l'abbé de Janson sous le titre d'évêque de Philadelphie, et il fut sacré en cette qualité le 14 mai 1656. Il prit en 1658 possession du siège de Digne, qu'il gouverna pendant dix ans, et où

il donna des preuves de sagesse et des exemples de zèle. Au commencement de l'année 1662, le roi le nomma à l'évêché de Marseille. Devenu, par ce nouveau titre, membre des états de Provence, il y développa des talents qui n'échappèrent point à Louis XIV. Ce prince l'envoya d'abord en ambassade auprès de Cosme III, grand-duc de Toscane, que le prélat parvint à réconcilier avec la grande-duchesse Marguerite-Louise d'Orléans, son épouse. Quelque temps après, Louis XIV le nomma son ambassadeur extraordinaire à la diète de Pologne, alors réunie pour l'élection d'un roi. On sait combien la diversité des prétentions et la chaleur des partis rendaient ces assemblées orageuses, et la diète était menacée d'une scission : l'évêque de Marseille sut si bien ménager les esprits, qu'aidé du palatin de Russie, il fit élire le grand maréchal de la couronne, Jean Sobieski, déjà renommé par de hauts faits d'armes. Le nouveau roi reconnut ce service en disposant de son droit de présentation au cardinalat, en faveur de l'ambassadeur, qui fut revêtu de la pourpre romaine, le 25 février 1690, sous Alexandre VIII. Dès 1679 Louis XIV l'avait fait passer de l'évêché de Marseille à celui de Beauvais, comté-pairie, et l'avait, en 1683, nommé commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. La cour de France était depuis plusieurs années en discussion avec celle de Rome, tant au sujet de la régale qu'à cause des quatre articles de la déclaration du clergé, arrêtée dans l'assemblée de 1682. Plusieurs députés du second ordre, membres de cette assemblée, avaient été nommés à des sièges vacants et n'avaient point leurs bulles ; près de quarante églises étaient veuves, et cet état de choses devenait de jour en jour

plus affligeant. Le roi, songeant enfin à y porter remède, jura le cardinal de Janson propre à lever tous les obstacles, et il l'envoya à Rome, chargé de cette mission : mais la mort d'Alexandre VIII, arrivée le 15 août 1691, ne permit pas de suivre les négociations déjà entamées. Elles furent reprises sous le pape Innocent XII, à l'élection duquel le cardinal de Janson avait concouru, et heureusement terminées en 1695, par ses soins et ceux du cardinal d'Estrées. Le roi, satisfait de la conduite du cardinal de Janson, le laissa à Rome pour y soutenir les intérêts de la couronne et y traiter les affaires de France. Il y était encore en 1700 à la mort d'Innocent XII. Il assista au conclave où fut élu Clément XI, auprès duquel il continua de résider pendant plusieurs années. La grande annuïerite de France étant venue à vaquer en 1706 par la mort du cardinal de Coislin, Louis XIV la donna au cardinal de Janson, déjà pourvu de bénéfices considérables par la libéralité du monarque. N'étant encore qu'évêque de Digne, il avait condamné dans son synode l'*Apologie des casuistes*, et composé une censure contre ce livre : ceux qui l'en avaient loué ne furent cependant pas contents de lui dans la suite, et lui reprochèrent de ne pas marcher, à Beauvais, sur les traces de M. de Bozauval, son prédécesseur, et d'écarter les jansénistes qui avaient eu la confiance de ce prélat. Il mourut à Paris, le 24 mars 1715, à la suite d'une longue maladie, étant âgé de quatre-vingt huit ans, et doyen des évêques de France. Son corps fut porté à Beauvais et inhumé dans sa cathédrale, où une épitaphe honorable rappelait ses services.

L—Y.

JANSON (CHARLES-HENRI), prêtre, né à Besançon le 15 novembre

1754, fut d'abord pourvu de la cure de Chambornay-lès-Pin, qu'il administra vingt-trois ans, avec beaucoup de zèle. L'affaiblissement de sa santé le força de résigner son modeste bénéfice, et il se retira à Paris, où il ne tarda pas à être connu avantageusement. L'archevêque (M. de Juigné), informé de ses talents, lui confia la direction des Carmélites de la rue St.-Honoré, et ne cessa de-lors de lui donner des preuves multipliées de son estime et de sa bienveillance. La révolution priva l'abbé Janson de ses protecteurs ; et bientôt après, son nom fut porté sur une liste d'ecclésiastiques condamnés à la déportation pour avoir refusé un serment qui blessait leur conscience : il parvint cependant à se faire rayer de la liste fatale, pour cause d'infirmités ; mais il lui fut enjoint de s'éloigner de Paris sur-le-champ. Il dit alors à ses parents un dernier adieu, et se réfugia en Suisse, dans le canton de Soleure, où il remplit, pendant cinq ans, les devoirs de son ministère, de manière à mériter les suffrages de tous les prélats français qui partageaient son exil. Cédant enfin au besoin de revoir sa famille, il rentra en France, et se chargea quelque temps après de desservir une paroisse demeurée sans pasteur : son grand âge et ses infirmités le forcèrent encore d'abandonner son troupeau pour se retirer à Besançon, où il mourut le 24 juin 1817, âgé de quatre-vingt-deux ans. L'abbé Janson était très laborieux, ainsi qu'on en jugera par la liste de ses ouvrages, tous destinés à faire connaître et aimer la religion, ou à la venger des attaques de ses ennemis. On a de lui : I. *L'Éucharistie selon le dogme et la morale*, Besançon, 1769, 2 vol. in-12. II. *Instructions familières sur les vérités dogmatiques et morales de la re-*

ibid., 1781, 5 vol. in-12 ; — 3. Paris, 1788, 3 vol. in-12. *Catéchisme des fêtes*, Paris, in-12. IV. *La Vérité de la religion démontrée par le miracle de la résurrection de Jésus-Christ* ; de l'anglais de J. Ditton, in-12. *Cours sur l'Eucharistie*, pour le service de la fête-Dieu, 2 vol. in-12. V. *Panegyrique de Ste. Thérèse*, 8°. VII. *Explication succincte des devoirs propres à chaque état de la vie naturelle et civile* Paris, in-12. L'abbé Janson fit paraître en 1788, le *Prospectus* d'une nouvelle édition de l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le P. Berruyer, purgée de ses défauts qu'on reproche à l'ouvrage ; et son travail eut l'appui de plusieurs hommes de lettres distingués, entre autres de l'abbé Feller (Voy. l'article Berruyer) : mais la réimpression en empêcha la publication. Janson a laissé en manuscrit : *Instructions sur les principales vertus du chrétien et sur les vices qui s'y opposent*, in-12. — 2°. *Instructions familières sur les vérités du salut*, ou *Catéchisme raisonné de l'usage des fidèles et des pasteurs*, 2 vol. in-8°. — 3°. *Précis des notions de M. de Villethierry, sur les dispositions au mariage et sur les obligations des personnes qui s'y engagent*, in-12. — 4°. *Au de l'Eglise*, in-12. — 5°. *Je des Méditations d'Abelly sur les principales vérités de l'Evangile*, — 6°. *Abregé du Traité de l'usage de Dieu de St. François de Sales*, in-12. — 7°. *Recueil des notions importantes de la foi et de la morale chrétienne*, 5 vol. in-8°. — 8°. *Vie du B. Nicolas de Tolentino* mort en 1487 in-12. — 9°. *Extrait des plus importants en-*

seignements contenus dans l'embryologie de M. de Cangiamila, in-12. — 10°. *Les Divines écritures de l'ancienne et de la nouvelle Alliance, quant à leurs parties historiques et aux lettres des Apôtres ; le tout disposé conformément à l'explication des interprètes les plus suivis et selon la chronologie d'Usseus, avec des notes pour servir à l'éclaircissement des matières*, six vol. in-4°. Il a répondu dans cet ouvrage le travail qu'il avait fait antérieurement sur Berruyer, et y a ajouté des notes extraites de D. Calmet, Houbigant, Carrières, etc. Tous ces manuscrits existent actuellement à Besançon, dans le cabinet de M. Marmet aîné, parent de l'auteur. W—s.

JANSSE (LUCAS), ministre de la religion réformée, en exerça les fonctions à Rouen depuis 1632. pendant plus de cinquante ans. Il se retira ensuite à Rotterdam, signa l'acte d'uniformité rédigé par le synode de Wailon, et mourut en 1684 dans un âge fort avancé. C'était, au jugement de ses collègues, un pasteur zélé et un fort honnête homme. Il avait de l'instruction : mais ce n'était point un de ces savants toujours appliqués aux objets de leurs études ; et il ne croyait pas déroger en égayant la conversation par des contes plaisants, dont il possédait un ample répertoire. Il est principalement connu par un petit ouvrage intitulé : *La messe trouvée dans l'Ecriture*, in-12. C'est une réfutation assez piquante de l'interprétation que le père Véron avait donnée d'un passage des Actes des apôtres. Il le fit imprimer à Rouen, en 1647, in-8°. mais, sur l'avis que le parlement informait contre l'auteur, il en fit retirer tous les exemplaires avec un soin qui a rendu cette première édition fort rare. Cet ouvrage a été inséré depuis dans un

Recueil de plusieurs pièces curieuses, à Villefranche (Hollande, 1678), in-12; et il a reparu sous ce titre : *Le miracle du père Véron sur la messe*, etc., Londres, 1699, in-12. On a long-temps attribué cette pièce à Ch. Drelincourt et à Dav. Derodon; mais les bibliographes s'accordent à en regarder Jansse comme le véritable auteur. On cite encore de lui : I. Un *Traité de la fin du monde*, Rouen, 1656, in-8°. II. *Le chrétien au pied de la croix*, ou *Entretiens sacrés de l'ame fidèle avec son Sauveur sur l'histoire de la passion*, ib., 1683, in-8°. III. Une *Chronologie des rois de France*, en vers latins, dédiée au duc de Montausier. Cet ouvrage n'a probablement point été imprimé, puisqu'il n'est pas indiqué dans la dernière édition de la *Biblioth. historique de la France*. On trouvera quelques détails sur Jansse dans le Dictionnaire de Chausépé. W—s.

JANTET (ANTOINE-FRANÇOIS-XAVIER), mathématicien, né en 1747 au Bief-du-Fourg, dans les montagnes du Jura, montra dès son enfance la plus grande aptitude pour les sciences. Ses parents, quoique peu aisés, ne négligèrent rien pour cultiver les dispositions qu'il annonçait. Après avoir terminé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé en 1768 de l'enseignement du latin dans la maison des orphelins à Dole. Ce fut vers cette époque que parut le *Traité d'hydrodynamique* de Bossut. Cet ouvrage lui étant tombé entre les mains, il le lut avec empressement, et fit part de ses observations à l'auteur, qui voulut l'attirer à Paris par la promesse d'une place avantageuse. L'abbé Jantet remercia Bossut de ses offres : toute son ambition se bornait à consacrer sa vie à l'instruction publique dans sa province. En-

fin il obtint au concours, en la chaire de philosophie du diocèse de Dole. Ses succès dans la carrière de l'enseignement sont dus par le nombre prodigieux d'excellents élèves sortis de son école : à leur égard la tendresse d'un père excitait leur émulation par de justes récompenses, et prenait sur ses propres appointements pour aider ceux qui manquaient de fortune. La suppression du collège de Dole fut nommée à la chaire de mathématiques transcendantes de l'école centrale du Jura, et passa avec le titre au lycée de Besançon à l'époque de sa création. Ses amis s'aperçurent depuis quelque temps de l'affaiblissement de sa santé, et lui conseillèrent de prendre du repos; mais il ne put le déterminer à suspendre ses leçons. Victime de son zèle, il fut élevé aux sciences et à ses amis par un coup d'apoplexie en 1805. Sa mort excita des regrets universels. Jantet avait des connaissances variées; il aimait les langues, avait fait une étude particulière; se délassait de ses travaux en composant des pièces de vers pleines de naïveté et de sentiment. Le seul ouvrage qu'il ait publié, est un *élémentaire de mécanique*, 1785, in-8°, qui fut favorablement accueilli des connaisseurs. Il a en manuscrit quelques *Opuscules mathématiques*, entre autres un *d'arithmétique*, dont la publication était vivement désirée par ses collègues, et un *Dictionnaire étymologique des mots français dérivés de l'hébreu*, demeuré incomplet. Requet, son ami, a publié une *notice nécrologique sur l'abbé Jantet*, Besançon, 1805, in-8°, et a fait son portrait en bas-relief. W

PANNONIUS. F. GIZINGE.

R (DOM RENÉ-AMBROISE), 4 à Ste.-Susanne, dans entra dans la congrégation de Maur en 1657, et fit de grands progrès dans l'étude de la langue, qu'il professa pendant plusieurs années à l'abbaye de Venenot. Ce pieux et savant mourut à Saint-Germain le 25 avril, 1682, âgé de 25 ans. Nous avons de lui : *Psalmi in vers hebraïcis*, de Jérôme Bignon, 1656; la suite des *Formules de la messe*, édition de 1666. II. *Idis Kimchi commentarii in ex hebraeo latine redacti*, 1669, in-4°. Cette traduction est la seule que nous ayons de ces commentaires, qui sont utiles pour l'intelligence littérale des Psalmes. Il est aussi l'éditeur des *Œuvres de Pierre de Celles*, évêque de Nîmes, Paris, 1671, in-4°, avec une préface du P. Mabillon.

L—V.

JR (Le Père), chanoine régulier de Saint-Symphorien d'Autun, connu par un *Poème sur la révolution*, Autun, 1742. C'est un poème ou plutôt une parodie du poème latin que le P. Tardieu, avait publié sous le titre de *Œconomia*. L'ouvrage du P. JR, imprimé en province, fut du ; et un M. Cadot, le refaisant complètement oublié quinze ans après, jugea convenable de le reprendre sous son nom, et se contenta d'y changer une vingtaine de mots : *L'Art de converser*, Paris, veuve Delormel, 1781. Cadot mourut la même année, et son plagiat, long-temps inconnu, ne devint public que dans la *Décade*

ou *Revue*, n°. du 11 avril 1807, pag. 88 et suiv. (Voy. aussi les notes du Poème de la *Conversation*, par Jacq. Delille, 1812, p. 175 de l'édition in-8°. On y a inséré un échantillon du poème du P. Janvier, qui peut suffire pour juger à-la-fois le poème français et le poème latin du P. Tardieu.

JANVILLE (LOUIS-FRANÇOIS-PIERRE LOUVEL), naquit, en 1745, à Paluel, dans le pays de Caux. Il entra au service en 1759 : mais il ne tarda pas à quitter la carrière militaire pour suivre celle de la magistrature. Il occupa d'abord la charge de conseiller au parlement de Rouen, et fut ensuite nommé président de la chambre des comptes de cette ville. Envoyé à Caen pour présider un tribunal redoutable établi spécialement contre les faux-sauniers et les contrebandiers, il remplit cette place avec tant de modération, qu'il fit disparaître aux yeux du public tout ce qu'elle pouvait avoir d'odieux. Il répondit au ministre qui lui adressait des reproches sur son extrême indulgence, qu'il comparait sa place à ces épouvantails qu'on met dans les arbres à fruits plutôt pour effrayer les oiseaux que pour les tuer. Pendant les orages de la révolution, il exerça, avec un grand dévouement, plusieurs fonctions publiques, entre autres celles de membre du conseil-général du département du Calvados et de maire de Caen. Il donna, comme administrateur des hôpitaux de cette ville, tous ses soins à la restauration de ces utiles établissements. Les moments qu'il pouvait dérober aux affaires, étaient consacrés à l'agriculture. Il s'attachait particulièrement à multiplier les fruits de bonne qualité. Il s'occupait beaucoup aussi de la culture des pommes de terre, dont il obtint une espèce de graine, d'excellente qualité, qui porte

encore son nom. Il avait composé sur les plantations un Mémoire qui était le résultat de sa longue expérience dans les pépinières nombreuses qu'il avait formées. Il faisait sur la vigne et sur les abeilles des observations suivies, dont il se proposait de rendre compte au public, lorsqu'il fut enlevé par la mort dans sa terre d'Eterville, près de Caen, le 29 juillet 1808. Janville avait beaucoup d'enjouement de caractère, de facilité d'esprit et de droiture de cœur. C'était à-la-fois un homme aimable et un homme de bien. Libéral sans être prodigue, il raisonnait en quelque sorte ses largesses; et sa bienfaisance, toujours dirigée par le discernement, tendait à inspirer l'amour du travail. Si l'on désire des détails plus étendus sur sa vie, on pourra consulter la Notice que l'auteur de cet article a lue à la Société d'agriculture du Calvados, Caen, 1809, in-8°.

L.—R.

JAQUELOT et non pas **JACQUELOT** (I.-A.-C.), savant théologien protestant, né à Vassy en Champagne le 16 décembre 1647, était fils du pasteur de cette ville. Son père prit soin de son éducation, et l'obtint, à vingt-un ans, pour adjoint au saint ministère. Jaquelot se distingua bientôt par son talent pour la prédication, et fut sollicité de se produire sur un plus grand théâtre; mais il ne voulut point quitter son église jusqu'au moment où la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de chercher un asile dans les pays étrangers. Après avoir séjourné quelque temps à Heidelberg, où il reçut des marques d'estime de l'électrice palatine, il se rendit à la Haye, en 1686, et ne tarda pas d'y obtenir un emploi. Enfin, le roi de Prusse, touché de son mérite, le fit venir à Berlin pour y remplir les doubles fonctions de son prédicateur et de

pasteur de l'église française, et mourut d'apoplexie en cette ville le 10 octobre 1708, âgé de 61 ans. Jaquelot, dit un critique du savoir, de la pénétration et de la méthode dans ses sermons, n'était point agréable, ne soutenait par la bonté de sa manière de les dire pour les principes du christianisme, et l'entraînait dans des disputes avec Jurieu; et il en résultait d'autre, des écrits justes. Sa réputation repose principalement sur les écrits suivants : I. *Sur l'existence de Dieu*, 1697, in-4°; nouv. édition de la Vie de l'auteur, et de ses lettres (par Cabre-Péraz), 1744, 3 vol. in-12. L'auteur en parle avec éloge; des *Trois siècles* dit que l'on a préféré à celui de Fénelon la méthode, la force et la clarté de ses raisonnements. II. *Dissertation sur le Messie, où l'on prouve que Jésus-Christ est le Messie et prédit dans l'Ancien Testament*, la Haye, 1699, in-8°. C'est une suite du précédent, moins connu, parce que l'auteur a été obligé de rapprocher et de corriger un grand nombre de passages des Ecritures, n'a pas pu se porter de toutes les clartés. III. *Traité de la inspiration des livres du Nouveau Testament*, 1715, in-8°. C'est le chef-d'œuvre de Jaquelot; et l'on doit regretter qu'il n'ait pas eu le temps d'y travailler. IV. *Choix de sermons*, dit-t-on, de plusieurs prédicateurs, dit-t-on des *Trois siècles*, 5 volumes, mais sans fin.

où ils avaient puisé. M. *Bartionnaire des Anonymes*, 1) attribue à Jaquelot le *Tasocinianisme*, 1690, in-8°, ministre Jurieu; mais Jaquestamment désavoué. On peut pour les détails, son *Eloge*, al, dans l'*Histoire des oues savants*, décembre 1708; oires de Nicéron, tom. VI, tionnaire de Chausépé. (V. articles BAYLE et JURIEU.) de Jaquelot, composée en par David Durand, et deong-temps manuscrite, a été : à Londres, en 1785, in-8°.

W—s.

ET-DROZ. Voy. DROZ.

OT (BLAISE), jurisconsulte, 580, à Besançon, d'une amille de robe, joignait à tous tages extérieurs d'heureuses ons pour les sciences. Après miné ses études, il fut admis ésuites; mais il ne tarda pas iter, et, renonçant à l'état ecque, il se livra à l'étude du e autant d'ardeur que de suc- visita ensuite l'Italie, s'arrêta temps à Turin, et, de retour atric, fut pourvu d'une chaire rsité de Dole. Il la résigna de quelques années, afin de r au prince de Phaltzbourg, it des troupes pour l'empereur agne: il sut mériter les bonnes lu prince, et fut nommé, sur nmandation, en 1624, doyen iversité de Pont-à-Mousson. soutint avec chaleur les privi- l'université contre les jésuites, er leurs écoles de philosophie, estreignit à l'enseignement du es jésuites irrités résolurent re Jaquot; et une circonstance leur en fournit les moyens. e de Nanci, qu'on disait pos-

sédée du démon, déclara publique- ment qu'il y avait en Lorraine un grand magicien dont elle ne pouvait dire le nom: les jésuites ordonnèrent au démon qui tourmentait cette fille de désigner le magicien inconnu par une marque au visage; et le soir même, Jaquot, rentrant chez lui, fut frappé à l'endroit désigné. Le bruit de cet évènement se répandit bientôt, et le malheureux doyen reçut du duc de Lorraine l'ordre de sortir de ses états dans un court délai. Il partit de Pont-à-Mousson le 6 janvier 1628, et vint cacher son chagrin à Besançon. Le P. Abram (*Hist. acad. Mussipont.*, sect. 77) dit que Jaquot se convertit, en 1632, et qu'il mourut peu de temps après. On a de lui : I. *Peplum Cesarum*, Turin, 1610, in-8°. C'est un abrégé de l'histoire des empereurs. II. *De jurisdictione commentarius*, Bruxelles, 1613, in-8°. Cet ouvrage est précédé d'un discours *De origine legum et magistratuum*. III. *Juridicæ curiæ oratio*, Pont-à-Mousson, 1625, in-8°. IV. *Mars togatus, sive de jure et justitiâ militari*, ibid., 1625, in-8°. V. Un *Poème* latin sur le canal qui conduisait les eaux d'Arcier à Besançon. J.-J. Chifflet, qui nomme l'auteur *Musarum delictum*, a inséré ce poème dans son *Vesuntio civitas imper.*, partie première, pag. 123 et suiv. Ce canal avait quatre mille pas de longueur, et l'on en voit encore aujourd'hui des restes bien conservés. Jaquot en attribue la construction à J. César; mais Chifflet prouve que le séjour de ce grand capitaine dans la capitale des Séquanais, n'a pas été assez long pour qu'il ait pu songer à l'embellir, et il fait honneur de ce magnifique ouvrage à M. Agrippa, qui stationna à Besançon avant de passer le Rhin. D'un autre côté, Dunois (*Hist. du comté de Bourgogne*, tom. 1^{er},

pag. 128) cherche à prouver que le canal fut entrepris par les ordres de Marc-Aurèle, qui affectionnait particulièrement les Séquanaïs; et cette opinion, appuyée de raisonnements solides, est celle qui a prévalu.

W—s.

JARAVA (JEAN), médecin espagnol, vivait vers le milieu du xvi^e. siècle. On lui a donné une place parmi les botanistes à cause de l'ouvrage suivant : *Historia de las yervas y plantas, c'est-à-dire, Histoire des herbes et des plantes tirée de Dioscoride d'Anazarbe et autres illustres auteurs grecs, latins, espagnols, etc., traduite en espagnol, avec leurs vertus et propriétés, auxquelles on a joint leurs figures*, Anvers, chez Arnold de Byreman, 1557, 520 pages in-8^o, contenant autant de figures assez bonnes. En tête se trouve le nom, et dans la marge il y a une notice fort courte sur les usages de la plante représentée, et quelquefois d'autres particularités. Cet ouvrage et son auteur sont cités trois fois dans la Bibliothèque de Haller. On l'a jugé d'une très grande importance d'après le titre; et ce n'est autre chose que la traduction littérale d'un Abrégé français de l'Histoire des plantes de L. Fuchs, qui parut à Paris en 1549 avec les mêmes figures in-8^o, que celui-ci avait fait faire à Bâle en 1545, et disposées de la même manière. Ce livre était resté anonyme; mais grâce aux trois dernières figures ajoutées par l'abréviateur, nous avons découvert le nom de celui-ci. La première est celle du véritable acacia d'Egypte; il y est dit : « Elle nous a levé à Paris à l'abbaye » St.-Germain-des-Prés de la semence que nous avons cueillie en » Arabie. » La seconde est celle de la véritable hysope, « qui nous est levée

» de la graine cueillie en Asie. » Enfin, à la dernière, qui est celle du cardamomum, il est dit : « Ces gousses » ainsi en troches ont été apportées » du Caire. » On remarque encore d'autres traits disséminés, qui tous ne peuvent se rapporter qu'au voyageur Belon; ainsi l'on ne peut le reconnaître pour l'auteur de cet Abrégé. C'est donc pour lui un nouveau titre à la reconnaissance de la postérité; car ce travail a du mérite du côté de l'exécution. Il paraît d'ailleurs que ce voyageur-naturaliste avait eu des relations directes avec Fuchs lui-même, vraisemblablement comme son disciple; car dans une édition latine (complète) du texte de son Histoire des plantes, publiée à Paris in-8^o en 1543, on trouve des scholies anonymes qui doivent encore appartenir à Belon, et elles semblent adressées à Fuchs lui-même : elles parurent avant le voyage de Belon; mais celui-ci se mit aucune importance à ces deux ouvrages. Cependant la simple traduction du dernier a fait toute la réputation de Jarava : car il n'y a ajouté qu'une seule figure, encore assez mauvaise; c'est celle de la scorsonère, dont les auteurs espagnols exaltaient alors les propriétés : toutes les autres figures appartenaient à Fuchs, excepté les trois dernières. Ces planches étaient destinées à voyager beaucoup pour fournir un grand nombre d'éditions; c'était un des avantages des gravures en bois. Ainsi de Bâle, où elles avaient été exécutées en 1545, elles vinrent à Paris en 1549, et y servirent à cet Abrégé ainsi qu'à une traduction française de Compan de Maigret; de là elles passèrent à Anvers, où elles entrèrent dans l'herbier flamand de Dodoëns en 1553, et dans la traduction française de Clusius, en 1557, comme l'ouvrage de Jarava;

JAR

J. Thierrier aug
il résulte de ce
fort au-dessous de sa repu-
qu'il mériterait à peine une
son article ne devenait un
et pour ceux de Belon et
Cependant ses compatriotes
iron lui avaient consacré
ne du Pérou un genre nou-
le nom de *jarava*, de la
graminées; mais ce genre
se *stipa*. D—r—s.
FRANÇOIS), prédicateur dis-
ven 1675, à Bollène, dans
venaisien, fit ses premières
Barnabites de St.-Andréol.
1692 dans la congrégation
naires, où il enseigna pen-
cours années les humanités;
ensuite la fonction de caté-
chorpellier; mais ce fut dans
de la Madelaine à Béziers
manifestèrent ses talents pour
le prédicateur eut bientôt décelé
leur fait pour être écouté
à Paris, où il se rendit en
cardinal de Noailles, qui le
le carême de Notre-Dame
fut si content de son pre-
miers, qu'il lui appliqua ces
l'Evangile: *Nunquam sic*
st homo. Aussi fut-il rap-
la même église pour les
e 1716, 1721, 1723. Le
du cardinal ne s'accommo-
la doctrine de ce religieux,
rès prononcé, ni de son in-
r des auditeurs nombreux,
par lui cette foule d'inter-
gualèrent les premières an-
n épiscopat: celui du père
out attira au prélat de vives
ns de la part des personnes
haute considération. M. de
aurait voulu le rétablir,
s conditions que les scrupu-
prédicateur repoussaient.

JAR

407

Déchargé du poids du ministère, le
père Jard se consacra tout entier à la
retraite, d'où une première lettre-de-
cachet l'arracha pour l'exiler à Beau-
caire. Cette lettre, qui lui fut signifiée
au moment même où il descendait de
l'autel, n'eut pourtant pas son effet, la
duchesse de Rochecouart ayant obte-
nu en faveur du prescrite une seconde
lettre-de-cachet qui l'envoyait à Tours:
c'est là qu'il reçut de M. de Rasti-
gnac l'accueil le plus honorable; mais
après la mort du cardinal-archevêque, il fut
relégué à Auxerre par une troisième
lettre-de-cachet, et y mourut au mois
d'avril 1766, âgé de quatre-vingt
treize ans. Il avait appelé de la bulle
Unigenitus en 1717, réappelé en
1720, et il a consigné ses motifs dans
son testament spirituel, daté du 28 oc-
tobre 1757. Ses sermons ne répon-
dent pas à sa grande réputation: ils
sont instructifs et solides; mais ils ne
présentent rien de neuf, ni quant au
fond, ni quant à la manière: on les a
recueillis en 5 vol. in-12. On a encore
du père Jard un ouvrage qu'il com-
posa avec le père Daboussire; c'est la
Religion chrétienne méditée dans la
véritable esprit de ses maximes,
Paris, 1745, 6 vol. in-12. C—v—r.

JARDINIER (CLAUDE-DONAT),
graveur, né à Paris en 1726, fut élève
de Nicolas Dupuis, et travailla ensuite
sous la direction de Lebas et de Laurent
Cars. Ses principaux ouvrages sont:
une *Viarge et l'enfant Jésus*, d'après
Carle Maratte; le *Génie de l'honneur*
et de la gloire, d'après Annibal Carra-
che; ces deux estampes font partie du
recueil de la galerie de Droué; le *Si-
lence*, d'après Greuze, et des *Soldats*
jouant aux cartes dans un corps de
garde, d'après Valentin. Jardinier
s'était chargé de graver, dans l'atelier
de L. Cars et sous les yeux de cet
artiste, un tableau de Carle Vaglio,

où M^{lle}. Clairon était représentée dans le rôle de Médée, gravure dont Louis XV. faisait les frais. Cette planche, quoique exécutée supérieurement, fut un sujet de chagrins pour plusieurs artistes d'une grande réputation. L'actrice n'était pas jolie; le rôle de furieux dans lequel on l'avait reproduite n'était nullement fait pour rendre sa figure agréable: aussi témoigna-t-elle beaucoup d'humeur à la vue de la première épreuve qu'on lui en présenta. Cars, qui voulut retoucher à la tête, n'obtint pas plus de succès. Saint-Aubin essaya aussi de refaire le portrait, et ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs; enfin, après sept tentatives infructueuses, Beauvarlet, que rien n'intimidait, eut le courage de risquer l'entreprise, et réussit complètement au gré de l'héroïne du sujet. Cette planche, qui a paru sous les noms de Cars et Beauvarlet, et celle du *Génie de la gloire*, sont d'une excellente manière, et placent Jardinier au rang des plus habiles graveurs. Fort modeste, extrêmement timide, et surtout très négligé dans son habillement, il ne joind sous aucun rapport de son talent et de la réputation qu'il devoit lui mériter: il fut même refusé lorsqu'il se présenta à l'académie de peinture, honneur auquel il n'aspira que d'après les sollicitations de L. Cars. Il mourut à Paris en 1774.

P—E.

JARDINS (Des). V. DESJARDINS et VILLEDIEU.

JARNAC. Voy. CHATEIGNERAIE.

JARNOWICK (GIORNOVICHI, plus connu sous le nom de), né à Paris de parents italiens, fut un des plus célèbres virtuoses de son temps, sur le violon. Il était l'élève favori du fameux Lolli. Son début au concert spirituel eut peu de succès; mais bientôt on l'apprécia mieux, et pendant dix ans

il fit les délices de tout Paris. Il quitta la France en 1781, et passa en Prusse, où le prince royal le mit à la tête de sa chapelle. Le jeu de Jarnowick avait de la justesse, de la pureté, de l'élegance, ses airs variés étaient pleins de grâce et d'originalité. Il les exécutait de la manière la plus pittoresque. Lui-même était d'un caractère assez bizarre. Dans un voyage qu'il fit à Lyon, il annonça un concert à six francs le billet. Les Lyonnais, plus sensibles aux spéculations du commerce qu'aux charmes de la musique, n'y vinrent point, trouvant le prix trop élevé. Le lendemain, il fait afficher le même concert à trois francs: la chambre fut complète; mais, au moment de l'exécution, on apprit que Jarnowick venait de partir en poste: l'argent fut rendu, et chacun s'en retourna chez soi. Ayant un jour cassé par mégarde, chez le marchand de musique Baillet, un carreau dont le prix était de 30 sous, il présenta un écu pour le payer; mais Baillet n'ayant pas de monnaie: « Il est inutile d'en chercher, » dit Jarnowick, et aussitôt il cassa un second carreau. Dans un mouvement de vivacité, il donna un jour un soufflet à Saint George: « J'aime trop son talent, dit ce dernier, pour me battre avec lui. » Jarnowick mourut à Petersbourg en 1804, en jouant au billard.

Z.

JAROPOL ou JAROPOLK, deuxième du nom, grand-prince de Kief, était arrière-petit-fils de Jaroslaf I^{er}, grand-duc de Russie, de la famille de kurik (Voy. JAROSLAF). Il succéda, en 1152, à son frère Mostislaf, entre les enfants duquel il eut assez de peine à maintenir la paix pour la distribution de leurs apanages. Le bruit s'étant répandu, quelques années après, que les Russes menaçaient la Pologne d'une invasion, Vlasto-

polonais, par -
 un souverain, ne des -
 en enlevant le g -
 ient en effet à Kief, se -
 r un homme injustement
 peint Boleslas comme un
 i de ses sujets, prêts à le
 muer qui viendra l'atta-
 ne si bien la confiance de
 l'entraîne dans une par-
 où il le fit arrêter par des
 , qui l'emmenèrent à Cra-
 Russes le rachetèrent au
 grosse rançon ; mais ils
 pas à prendre leur res-
 sas ayant donné à sa
 e à Jaroslaf, frère naturel
 chassé de Halicie par les
 cette ville qui lui avait
 our apanage. Jaropol em-
 roupes nombreuses dans
 et engagea les habitants à
 leur prince, avec pro-
 parfaite soumission. Bo-
 ui-même, avec un corps
 eu considérable, ramener
 , et fut enveloppé par les
 tre lesquels il se défendit
 brillante valeur : il par-
 pper couvert de blessures,
 la plus grande partie de
 mée ; et l'on croit que le
 l conçut de cette défaite,
 u tombeau. (Voy. Bo-
 1. V, pag. 48). Jaropol
 ans après, avec la répu-
 prince humain, juste et
 l'an 1140 ; et la Russie
 n proie à de grands trou-
 i mort.

Z.

AF (JOURI ou GEORGE),
 le Russie, fils de Wladi-
 ntre lequel il se révolta en
 t eu en partage la princi-
 vogorod. Les Novogoro-
 t soulevés contre lui, ce
 tra beaucoup de fermeté

et les traita avec rigueur. Il apprit
 bientôt la mort de son père et l'avè-
 nement de son frère Sviatopok, qui
 venait de se souiller du meurtre de
 deux de ses frères dont il redoutait la
 popularité. Jaroslaf, craignant de par-
 tager le même sort, marcha contre
 Sviatopok, dans le dessein de lui ar-
 racher la couronne. Le nombre des
 troupes était à-peu-près égal dans les
 camps des deux frères ennemis. Ja-
 roslaf conduisait les Novogorodiens et
 les Varaignes : les deux armées restè-
 rent long temps sans agir, sur les bords
 opposés du Dniéper. Enfin, voulant
 que ses soldats fussent dans la néces-
 sité absolue de vaincre, Jaroslaf fit met-
 tre le feu aux baraques : ils franchirent
 aussitôt le fleuve, et remportèrent en
 1016 une victoire complète. Jaroslaf
 entra triomphant dans Kief, où il fut
 proclamé souverain de toutes les
 Russies. Un incendie ayant réduit la
 ville en cendres, il la rebâtit, l'em-
 bellit, et lui donna une plus grande
 étendue. Les Petchenègues vinrent
 l'insulter ; il les repoussa. Attaqué,
 en 1018, à l'improviste par Bo-
 leslas, roi de Pologne, son armée fut
 enfoncée et dispersée ; et lui-même
 prit la fuite, accompagné seulement
 de trois cavaliers. Il porta la première
 nouvelle de sa défaite à Novogorod, et
 apprit bientôt que son frère Sviatopok
 venait d'être rétabli par Boleslas. Dans
 son découragement, il voulait se ré-
 fugier chez les Varaignes ; les No-
 vogorodiens, disposés à tout entre-
 prendre pour lui, s'y opposèrent, et
 lui offrirent des secours de tout genre.
 Jaroslaf rassemble une armée, se met
 à la poursuite de Boleslas ; il est en-
 core vaincu. Cet échec ne l'empêche
 pas de se présenter aux portes de
 Kief : elles lui sont ouvertes par la
 fuite précipitée de Sviatopok ; mais ce
 prince reparut bientôt avec une armée

de Petcherègues : les Russes défendaient Jaroslaf. Les deux armées se mesurèrent dans une sanglante bataille, qui dura trois jours. Enfin la victoire se déclara pour Jaroslaf, qui se trouva paisible possesseur du trône de son père. Il ne le fut pas long-temps. Forcé de marcher contre son propre neveu, qui venait de lui enlever Novogorod, il le vainquit ; mais il fut moins heureux contre son frère Mostislaf, qui malgré lui resta maître de Tchernigof. Peu après il attaqua Boleslas, roi de Pologne, et fut encore vaincu. Humilié par ces deux défaites, il fit la paix avec Mostislaf, et lui accorda un aggrandissement de territoire en Russie. Lui-même, par son habileté, ne tarda pas à augmenter la puissance russe. Il repoussa, en 1051, la Russie rouge sur les Polonais, et en 1043 leva une armée de cent mille hommes pour faire la guerre à l'empereur grec. Cette expédition qu'il confia à ses fils, fut heureuse d'abord, et finit par des revers. Trois ans après, les deux nations rétablirent la paix entre elles, par le besoin qu'elles avaient d'une alliance mutuelle. La guerre ne fut pas l'unique occupation de Jaroslaf : ce prince studieux lisait nuit et jour ; il rassembla un grand nombre de copistes, et fit traduire beaucoup de livres grecs. Il appela de la Grèce en Russie l'art de la peinture, et fit orner les temples. Bientôt même il établit à Novogorod une maison d'éducation, où l'on élevait dans les lettres trois cents enfants de starostes. Dès 1017 il avait donné aux Novogorodiens un code de lois qui l'a fait regarder comme le premier législateur de la Russie, quoiqu'à beaucoup d'égards il n'ait fait que réformer les lois suivies par les Russes au temps d'Oleg, et en ajouter de nouvelles. Sous son règne on vit s'étendre la foi

chrétienne, dont les premières, ces avaient été jetées par son père. Il fonda beaucoup d'églises, et lui-même eut des revenus. L'étendue des états et l'éclat de son règne le rendent le premier souverain du monde à une époque surtout où la Russie se concentrait plus tard en elle-même et presque oubliée, avait des relations avec presque tous les souverains de l'Europe. Casimir, roi de Pologne, avait épousé Marie, sœur de Jaroslaf, et Henri I^{er}, roi de France, épousa sa seconde fille. Il avait donné sa troisième fille au roi de Norvège et sa quatrième au roi de Hongrie. On ne doit pas être étonné qu'un souverain qui avait de telles alliances s'étendait de la Grèce jusqu'en Angleterre, et qu'il eût été inconnu à la cour de France. Ce prince que Voltaire a appelé *duc inconnu d'une Russie* mourut en 1054, à l'âge de 77 ans, après un règne de trente-cinq ans. Ami sûr, digne, ennemi généreux, il était d'un caractère doux, et ne portait aucune haine après la réconciliation. Moins ambitieux que brave, plus attentif à rendre heureux ses sujets que jaloux d'en acquiescer de nouveaux. Sa révolte contre son fils, dont les motifs ont échappé à l'histoire, est la seule tache qui de sa vie ; car s'il châtia sévèrement son fils Novogorodiens, à la suite de la révolte, il le fit avec équité, et ne le haïssait point. Depuis cette époque. Conservé lui, après sa mort, le plus cher souvenir, ils continuèrent de porter son nom au palais de leur prince, quand ce palais tomba en ruine, son nom resta encore au sol où il avait été construit. B

JARRIGE (PIERRE), si connu par son emportement contre

était né à Tulle, en 1605, de s peu aisés, mais qui s'imposait des sacrifices pour le faire étudier. Après avoir terminé ses cours, il a son admission dans la compagnie de Jésus, et fut choisi pour entrer la rhétorique au collège de Tulle. Il prononça dans cette circonstance l'oraison funèbre du dauphin, en l'honneur du prince de Condé, avec un succès, que ses supérieurs l'engagèrent à cultiver le talent qu'il avait pour la chaire. Il suivit ce conseil, et recueillit, dans toutes les villes où il prêcha, des applaudissements unanimes. Les éloges dont on l'honorait, lui persuadèrent qu'il ne devait pas ignorer les premiers emplois de son ordre : mais n'ayant pu les obtenir, il résolut de quitter ses confrères, et d'embrasser la calvinisme. En conséquence il adressa, au mois de novembre 1647, sa profession de foi à un ministre de la Rochelle, et quelque temps après, son abjuration devant cette ville. Il passa ensuite en Hollande, et y prononça à Leyde un discours dans lequel il développa les motifs qui l'avaient engagé à changer de religion. Ce discours eut du succès ; Jarrige obtint une pension des États généraux, et la promesse d'un poste après quatre années d'épreuve. Cependant les jésuites faisaient tout pour le perdre ; et sur leurs poursuites il fut condamné, par jugement de la Rochelle, à être pendu, le corps brûlé, et les cendres jetées au vent. A cette nouvelle, Jarrige rassembla tous les faits que sa mémoire put lui fournir contre ses confrères, et en composa un ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Les Jésuites sur l'échafaud*. Jamais l'ouvrage n'avait produit d'écrit plus dangereux. Les jésuites ce-

pendant crurent devoir y répondre ; et Jarrige acheva d'exhaler, dans sa *Réplique au P. Beaufis*, tous les poisons de la haine la plus atroce. Après cela, qui aurait imaginé de réconcilier Jarrige avec son ordre ? Le P. Ponthelier, attaché alors à l'ambassadeur de France à la Haye, entreprit cette tâche si difficile, et la termina heureusement. Jarrige, reprenant de sa conduite, quitta Leyde en 1650, et se retira chez les jésuites d'Anvers, où il publia la *Rétractation* de ses erreurs (1) ; mais on a remarqué que plusieurs passages de cette pièce témoignent qu'il ne pardonnait pas encore sincèrement au P. Beaufis, ni à ceux de ses confrères qui s'étaient prononcés ouvertement contre lui. On le laissa maître de rester dans la société, ou de rentrer dans sa famille ; et il préféra ce dernier parti. Il vécut depuis ce moment dans une telle obscurité qu'on a cru qu'il avait fini ses jours dans une prison ; mais l'abbé Joly a publié (dans ses *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*, tome II, page 440) une pièce qui prouve que Jarrige mourut à Tulle le 26 septembre 1660. L'écrit qui attache à son nom une triste célébrité a eu deux éditions. La plus jolie et la plus rare est intitulée : *Les jésuites mis sur l'échafaud pour plusieurs crimes capitaux, par eux commis dans la province de Guienne, avec la réponse aux calomnies de Jacq. Beaufis* (Leyde, Elzeviers), 1649, in-12. Ce libelle a été traduit en latin sous ce titre : *Jesuita in ferali pegmate, cum judicio generali de hoc ordine*, Leyde, 1665, in-12. Restant joint à sa traduc-

(1) *Rétractation du P. Jarrige, retiré de la double apostasie par la miséricorde de Dieu*, Anvers, 1650, in-12. Traduit en flamand, ibid. Plusieurs ministres protestants y ont répondu avec beaucoup d'aigreur.

tion de la *Monarchie des Solipses* une analyse de l'ouvrage de Jarrige, et il dit dans la préface qu'on n'entendit plus parler de l'auteur; qu'on sait ce que les jésuites en ont pu faire, mais non pas ce qu'ils en ont fait. On a vu que ces soupçons répandus par des ennemis de la société sont dénués de fondement. W—s.

JARRY (NICOLAS), le plus célèbre calligraphe français, était né à Paris vers 1620; on lit dans le *Dictionnaire universel* qu'il entra à l'hôtel des invalides, pour cause de blessures, après avoir fait la guerre; mais cet établissement ne fut disposé pour recevoir les militaires qu'en 1674; et quoiqu'on ne puisse fixer la date de la mort de Jarry, il est cependant probable qu'il ne vivait plus à cette époque. En effet c'est de 1640 à 1665, que cet excellent artiste a exécuté ses chefs-d'œuvre, et l'on ne peut pas croire qu'il soit entré postérieurement dans la carrière militaire. Dehure lui donne le titre de *maître-écrivain*, circonstance qui fait conjecturer qu'il avait ouvert une école pour l'enseignement des principes de l'écriture. Louis XIV, qui encouragea et protégea tous les talents, fit expédier à Jarry le brevet d'*écrivain et de noteur de sa musique*. Voici la liste de ceux de ses ouvrages qui sont les plus connus : I. La *Guirlande de Julie*, 1641, in-fol., vol. de 50 feuillets. L'abbé Rive a publié une *Notice* de ce chef-d'œuvre, Paris, Didot, 1779 (Voy. RIVE). On ne peut rien imaginer de plus parfait que ce volume, monument éternel de la galanterie du duc de Montausier, qui le fit exécuter pour Julie-Lucine d'Angennes, qu'il épousa quelque temps après. Le frontispice est entouré d'une guirlande qui a donné son nom au recueil; sur chaque feuillet est une fleur dé-

chée de cette guirlande, peint le fameux Robert, et au-dessus un madrigal écrit par Jarry, avec perfection que le burin le plus cat n'atteindrait pas. Ce précieux volume passa de la bibliothèque de Gaignat dans celle du duc de Lorraine, où il a été vendu, en 1740, pour quatorze mille cinq cent deux fr et il est actuellement en Angleterre. II. Une copie de la *Guirlande* sans les peintures, in-8°, 140 feuillets, a été portée, dans la vente, à quatre cent six francs. Un *Livre d'emblèmes*, in-4°. feuil. vél., et enrichi de trente emblématiques, lavés à l'encre de Chine. Ce volume ne porte pas le nom de Jarry; mais, dit Dehure, est impossible de se méprendre sur la régularité, la netteté et la pureté des caractères tracés par la main de cet artiste. Il fut vendu chez le libraire de la Vallière, seize cent et un francs. III. *Missale solemne*, 1641, de cent feuil. de vél., sur de longues avec le chant noté : vendu cent et un francs en 1813 (Voy. Catal. de Schéerer). IV. *La Psaume Filindo il costante*, poème vers italiens, petit in-fol. de 5 feuillets sur vélin, écrit en 1643, on le voit, avec la signature de Jarry, pag. 15 recto. Il est à la bibliothèque du Roi, supplém. n°. 54. V. *Les dévotes*, in-24, 1645. (C. MacCarthy, n°. 436.) VI. *Vies de Notre-Dame*, 1647, de 120 feuil. vél. Jarry s'est servi dans ce chef-d'œuvre (Voy. de la Vallière, n°. 518). VII. *Sacramentum B. Mariæ Virginis*, in-16. Ce petit volume, exécuté par M. de Ricbé, archevêque de Narbonne, a été acquis par le rédacteur de l'article pour la bibliothèque de la ville de Narbonne. IX. *Petit office de*

accompagné de plusieurs
ières, 1650, in-18 de 159 p.
 lu trois cent deux francs eu
 le *Cat.* de M. d'O. (d'Our-
 .38). X. *Preces christianæ*
o officio B. Mariæ Virgi-
52, in-12 (*Catal.* de M. le
 Mac-Carthy, n°. 427). XI.
offices de la semaine avec
uies, 1655, in-24 (*Catal.*
 Brienne, n°. 18). XII. *Of-*
z B. Vierge Marie, 1655,
bid., n°. 16). XIII. *Les sept*
our la semaine, 1659, in-16
 uill. vél. (*Catal.* du baron
 XIV. *L'Office de la Vierge*
e de Ste. Anne, 1660, in-
 XV. *Les sept offices pour la*
 , 1665, in-18 de 128 pag.,
 e fleurs peintes : vendu huit
 ans (*Cat.* d'Hangard). XVI.
 : *de la Vierge*, in-24, sur
 t. de Brienne, n°. 17.) XVII.
 : *prières dévotes*, in-16 (*Cat.*
 ul). XVIII. *Petit livre de*
 , in-18 de 58 feuillets vél.
 M. d'O. (d'Ourches), n°. 59.)
Adonis, poème de la Fon-
 u-4°, avec miniatures. Ce vo-
 écieux, exécuté pour le surin-
 Fouquet, a été en la posses-
 M. Chardin, amateur de livres
 (*Voy.* le *Manuel* de M. Bru-
 XX. *Airs nouveaux de la*
 18°, avec des initiales peintes
Voy. le *Dict. bibliograph.* de
 et Ducloux). XXI. Un Recueil
 ics de Tristan l'hermite, com-
 t par l'Ode à Madame, *Noble*
es rois d'Idamée, in-4°. écrit
 n. Laporte-Dutheil attribuait à
 ce joli manuscrit, acquis en
 pour la bibliothèque du Roi par
 ange fait avec l'abbé Rothe in
 lém. n°. 916). — Madelon
 , sieur de Vuirigny, gentil-
 : du Maine, mort en 1575 à

l'âge de quarante ans, avait composé
 une Histoire de France, intitulée : *Des*
faits des François ; mais Fontette
 croit qu'elle n'a jamais été imprimée.
 — François JARRY, prieur de la Char-
 treuse de N.-D. de la Prée-les-Troyes
 dans le xvi°. siècle, a publié : *Des-*
cription de l'origine et première fon-
dation de l'ordre sacré des Char-
treux, Paris, 1578, in-4°, en vers
 latins et français. Les vers latins, qui
 avaient déjà été imprimés sans nom
 d'auteur à Paris, 1551, in-4°, étaient
 écrits sur les murailles du petit cloître
 des Chartreux de Paris : c'est le même
 poème qui est joint et sert d'expli-
 cation à la *Vie de S. Bruno*, gra-
 vée d'après Lesueur, par Chanveau,
 2 vol. in-fol. W—s.

JARRY (LAURENT JUILHARD, plus
 connu sous le nom de DU), né au
 Jarry, village près de Saintes, vers
 1658, serait peut-être oublié aujour-
 d'hui, s'il n'avait eu l'avantage de l'em-
 porter sur Voltaire dans un concours
 académique. Destiné par ses parents
 à l'état ecclésiastique, à peine avait-il
 reçu les ordres sacrés, qu'il obtint le
 prieuré de N.-D. du Jarry ; et satisfait
 de ce modeste bénéfice, il employait
 ses loisirs à cultiver les lettres, sans
 désirer le vain titre d'auteur. Dans un
 voyage qu'il fit à Paris, il fut pré-
 senté au duc de Montausier, qui l'ac-
 cueillit avec bonté, loua ses *Essais*, et
 lui procura la connaissance de Bos-
 suet, de Fléchier et de Bourdaloue.
 Encouragé par les suffrages de ces
 grands orateurs, l'abbé du Jarry se
 hasarda à concourir, en 1679, pour
 les prix proposés par l'académie fran-
 çaise ; il obtint celui de poésie, pour
 une pièce où l'on trouve des vers
 qui ne sont pas sans mérite, et ne
 manqua celui d'éloquence que pour
 avoir négligé de faire approuver son
 discours par deux censeurs. Il com-

mença dès-lors à s'appliquer à la prédication, et parut avec succès dans les principales chaires de Paris : mais il ne recueillit de ses travaux que de stériles applaudissements ; et les protecteurs qu'il s'était faits, ne lui rendirent aucun service. Un procès qui dura dix années, l'obligea de quitter Paris, et lui enleva une partie de sa fortune. Il avait près de soixante-cinq ans lorsqu'il s'avisait de rentrer dans la lice académique : l'ode *Sur le vœu de Louis XIII*, qu'il envoya au concours de 1715, obtint la préférence sur celle de Voltaire, fort jeune à cette époque, et qui, mécontent d'avoir été vaincu, s'égaya aux dépens de son rival et de ses juges (1). L'abbé du Jarry, peu après ce dernier triomphe, se retira dans le lieu de sa naissance, où il vécut obscur, et mourut en 1730, âgé de soixante-douze ans. On a de lui : I. *Recueil de divers ouvrages de piété*, Paris, 1688, in-12. II. *Sentiments sur le ministère évangélique avec des réflexions sur le style de l'Écriture Sainte et sur l'éloquence de la chaire*, Paris, 1689, in-12 ; réimprimés, en 1726, avec des additions, sous ce titre : *Le Ministère évangélique, ou Réflexions sur l'éloquence de la chaire*, etc. C'est cependant, dit Gibert, moins un recueil de préceptes que de sentiments du cœur. (*Jugements sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*.) III. *Essais de sermons et de panégyriques*, Paris, 1692 à 1698, 5 vol. in-8°. C'est la suite d'une compilation

(1) La pièce de l'abbé du Jarry renferme un vers que son ridicule a rendu célèbre.

Pôles glacés, brûlants, où sa gloire connue, etc.

Ce vers annonçait dans l'auteur une ignorance complète des premières notions géographiques. Lamotte-Houdart, son ami, qui l'eût fait cette observation, répondit que c'était une affaire de physique, du ressort de l'Académie des sciences et non de l'Académie française. Une semblable excuse ne saurait plus admettre aujourd'hui.

(entreprise par l'abbé de B. des sermons des meilleurs auteurs (Voy. BRETTEVILLE, pag. 662). IV. *Sermons sur les vertus de N. S. et de la Ste. Marie*, Paris, 1709, 2 vol. in-12. Ces sermons, fort négligés aujourd'hui, firent cependant, par intervalles, plusieurs traits d'une éloquence vivable et digne du ton qui convient à la chaire (Sabatier, *Trois siècles de littérature*). V. *Panégyriques, sermons funèbres*, ibid., 1709, 2 vol. in-12. Parmi les oraisons funèbres, celle de Fléchier, et réimprimée en tête des œuvres de l'auteur, ou mandements et pastorales de cet illustre prélat. VI. *Poésies chrétiennes, héroïques, morales*, ibid., 1715, in-12. Ces poésies que Voltaire avait lors que, dans sa *Correspondance*, parlait des vers héroïques, chrétiens et galants de l'abbé Jarry. On doit encore à l'abbé Jarry la Préface des sermons de Fléchier, et une édition de ses sermons de Vaumorière, Paris in-4°. W

J A R S (FRANÇOIS DE CHOUART, plus connu sous le nom de chevalier DE), joignit à beaucoup de mérite et d'amabilité, une fermeté peu commune. Sa naissance et ses talents personnels lui avaient procuré l'honneur d'être admis à l'académie, la reine Anne d'Autriche, qui lui avait une confiance particulière, assez pour le rendre suspect au cardinal de Richelieu ; et après la journée connue sous le nom de la journée connue sous le nom de la journée de la glèterre, où il passa le temps de sa disgrâce dans des fêtes et des divertissements continuels. Rappelé en 1631, commença bientôt à prendre part aux intrigues de la cour ; et le min

over une seconde fois éjouer les projets de chevalier de Jars fut uniers jours de l'anduit à la Bastille, où is enfermé dans un i, qu'on appelait le *rdinal*, l'interrogea pendant ce temps-ir de lui le moindre féra ensuite à Troyes pareil et les mêmes il eût été convaincu crimes. Laffémas s'y uction du procès, et uent tous les moyens prisonnier et lui ar- x; de Jars fut iné- Laffémas, qui avait de porter les choses émité, prononça l'ar- t conduire le cheva- mais au moment où tête sur le fatal billot, cer sa grâce, et il fut on, où il resta long-ir parler et comme it (1). Hobtint enfin il reçut en même partir pour l'Italie, u'après la mort de t son séjour à Rome, cardinal Mazarin, et itier l'opinion favo- avait conçue de sa se brouilla avec le des qu'il le trouva

opposé à ses amis. Le chevalier du Jars joua un rôle dans les premiers troubles de la fronde, et contribua à les apaiser en s'entremettant pour réconcilier Mazarin avec le garde-des-sceaux, Châteauneuf: on lui avait donné pour prix de ses services la commanderie de Lagny-le-Sec et l'abbaye de St.-Satur, et il ne cessa jamais de jouir de la plus haute faveur près de la reine mère; il paraît cependant qu'il abandonna la cour, afin de mettre, suivant le conseil du sage, un intervalle entre les dissipations de la vie et sa fin prochaine. Les dictionnaires placent sa mort à l'année 1670. W—s.

JARS (GABRIEL), minéralogiste français, membre de l'académie des sciences, naquit à Lyon le 29 janvier 1752. Son père, qui avait commencé l'exploitation des mines de Saintbel et de Chessy, l'y appela, dès qu'il eut fini ses études. Jars s'adonna avec ardeur à ses nouvelles occupations, entra ensuite à l'école des ponts et chaussées, pour acquérir les connaissances qui lui étaient nécessaires, visita les mines de diverses provinces, et ensuite, à plusieurs reprises, de 1757 à 1766, celles de Saxe, d'Autriche, de Bohême, de Hongrie, du Tyrol, de Carinthie, de Styrie, d'Angleterre, du Hartz, de Norvège et de Suède. Les fruits de toutes ces courses furent de bons mémoires sur les objets qu'il avait observés, et des améliorations importantes qu'il introduisit dans diverses parties de l'exploitation. Une place à l'académie, où il entra en 1768, fut la récompense de ses travaux. Il était, depuis 1761, correspondant de cette société savante. Chargé, l'année suivante, de parcourir les manufactures du Berri, du Bourbonnais et de l'Auvergne, il fut frappé d'un coup de soleil, dans une excursion qu'il était obligé de faire à cheval, et mou-

pour l'inst. *Pie du cardinal* que comme le chevalier de ceultr de l'echalaud, un res avoir éprouvé la clé- vir les intrigues du garde- rependit courageusement ble de lui arracher de la 5 ans s, au quel que ce fût Ce récit est tout-a-fait in- préte-re celui de madame aine du chevalier de Jars, se les p-rticularités qu'elle el Voyez les *Mémoires de*

rut à Clermont, le 20 août 1769. Un de ses frères qui avait pris part à ses travaux et l'avait accompagné dans ses derniers voyages, publia les mémoires qu'il avait laissés inédits. Celui-ci fut aussi un métallurgiste distingué, et correspondait de l'académie des sciences. Forcé de quitter le Lyonnais dans des temps orageux où sa vie était compromise, il vint se réfugier à Paris. Pour le soustraire aux périls qui le menaçaient, on lui donna une commission d'inspecteur général des mines. Le danger passé, il retourna dans ses foyers, et y mourut en 1796. Voici le titre de l'ouvrage de son frère : *Voyages métallurgiques, ou Recherches et observations sur les mines et forges de fer, la fabrication de l'acier, celle du fer-blanc, et plusieurs mines de charbon de terre, faites depuis l'année 1757 jusques et compris 1769, en Allemagne, Suède, Norvège, Angleterre et Écosse ; suivies d'un Mémoire sur la circulation de l'air dans les mines, et d'une Notice de la jurisprudence des mines de charbon, dans le pays de Liège, la province de Limbourg et le pays de Namur*, avec fig. ; Lyon, 1774-1781, 5 vol. in-4°. Ce livre, qui a été traduit en allemand, offre, non un itinéraire, mais divers mémoires sur les mines des pays visités par l'auteur : elles sont décrites avec beaucoup d'exactitude ; il donne leur histoire, les règlements et la forme de leur administration, le mode de leur exploitation, en un mot, tout ce qui peut intéresser. Quand Jars commença ses voyages, la France était, pour la minéralogie et surtout pour la métallurgie, bien en arrière de plusieurs autres pays de l'Europe. Il rendit donc un véritable service à sa patrie, en la mettant à portée de mieux connaître deux sciences du plus grand

intérêt pour son industrie. Il eut une impulsion qui a été au succès toujours croissant. Les mines de Chessy devinrent ses soins : bien plus considérables n'étaient auparavant ; et son feu continué, jusqu'à sa mort, à cette exploitation qui est en l'honneur de leur famille.

JAUBERT (L'abbé Pierre) de l'académie de Bordeaux né dans cette ville, vers 1710, eut pour maître, avant d'avoir terminé ses études, l'état ecclésiastique, et fut la cure de Sestas, qu'il occupa plusieurs années, partageant entre ses devoirs et l'étude ensuite ce bénéfice, afin de livrer entièrement à la culture des lettres, et vint habiter à Paris, vers 1780. Outre la traduction d'Ausone, estimée fidèlement, et d'ailleurs la seule en français (V. Ausone de l'abbé Jaubert : I. *Dissemination d'un temple octogone et plusieurs autres bas-reliefs trouvés à Sestas*, 1745, in-8°. Les bas-reliefs représentent un sacrifice à Cybèle de la roture, dédié au soleil (Paris), 1766, in-12. III. *de la dépopulation, et de la manière d'y remédier*, ibid., 1770. On y trouve quelques vers. IV. Une traduction française de *Jésus-Christ*, 1771, in-12. Il n'y en a eu qu'une édition. Au reste Jaubert, dit Lenglét-Dufresnoy, a dans sa traduction les passages les plus remarquables de la bible, point dans l'imitation la plus exacte, mais sans citer comme la version abrégée l'original français. V. *Discours raisonné universel des affaires, contenant leur*

*lice des manufactures de
t des pays étrangers.* Pa-
3, 5 vol. in-8^e.; souvent
é. Philippe Macquer avait
ie première édition de ce
ire, en 1766; mais l'abbé
l'a tellement augmenté et
qu'il ne reparait plus que
nom. On y trouve, comme
s les ouvrages de ce genre,
es excellents, et d'autres qui
és trop superficiellement. Le
tun *Vocabulaire technique*,
maire raisonné de tous les
ités dans les arts et métiers;
ivi d'une *Table historique*
t les noms des inventeurs,
es les plus distingués, et de
ui se rattache à l'histoire des
étiers, aussi par ordre alpha-
l'abbé Jaubert se proposait
Histoire de Bordeaux; et
aissé en manuscrit des *Re-
sur les antiquités de cette*
ut on regrette la perte.

W—s.

JOURT (Louis, chevalier DE),
philosophes modernes les
nables, et l'un des plus utiles
teurs du grand Dictionnaire
édique, naquit à Paris, le
mbre 1704, d'une famille
et considérée. Ses parents
rent à développer ses heu-
dispositions, et l'envoyèrent
de huit ans faire ses études
e. Après avoir terminé ses
l passa en Angleterre, et y
ois ans les leçons des meil-
ofesseurs de l'université de
lge; il vint ensuite en Hol-
où il s'appliqua à la médecine
erhaave. Pendant son séjour
il connut Tronchin, et se lia
l'une amitié durable. Les deux
utinrent leur thèse le même
recurent ensemble le bonnet

de docteur; mais le chevalier de Jau-
court était déjà résolu à ne pratiquer
la médecine que pour les pauvres, et
à n'employer ses talents qu'au soula-
gement des malheureux. Il revint en
1756 à Paris, et se vit obligé de
donner quelque temps à l'arrange-
ment de ses affaires: enfin il paya
sa tranquillité par le sacrifice d'une
partie de sa fortune, et put dès-lors
se livrer uniquement à son goût pour
l'étude. D'Alembert l'ayant invité à
travailler à l'Encyclopédie, il se char-
gea de la rédaction des articles de
médecine et de physique pour ce grand
ouvrage; mais il tint plus qu'il n'avait
promis. Tout en partageant le zèle de
quelques-uns de ses associés pour les
progrès de la raison humaine, il sut
se préserver de leurs écarts; et les
morceaux sortis de sa plume sont
peut-être ceux où l'on trouve le moins
de choses répréhensibles. Le chevalier
de Jaucourt était d'un caractère doux
et affable: il n'avait d'autre passion
que celle de rendre service; et quoique
sa fortune fût médiocre, il aidait de
sa bourse tous ceux qui s'adressaient
à lui. Il ne sollicita jamais aucune fa-
veur, ne prit part à aucune dispute
littéraire: enfin, comme il le dit lui-
même, sans besoins, sans desir,
sans ambition, sans intrigue, il cher-
cha son repos dans l'obscurité de sa
vie. L'affaiblissement de ses forces
lui faisant présager sa fin prochaine,
il se retira à Compiègne, et y mourut
quelques mois après, le 5 février
1779, âgé de soixante-seize ans. Il
était membre de la société royale de
Londres, et des académies de Berlin,
de Stockholm et de Bordeaux. Les
écrits du chevalier de Jaucourt, dit
Palissot, se font lire avec intérêt,
son style est simple, naturel, fa-
cile, et ne manque ni de correction,
ni d'élégance: mais ce qui caracté-

rise surtout ses productions, c'est que l'honnête homme n'est jamais éclipsé par l'auteur; il fait aimer la vertu en imprimant à ses moindres ouvrages le caractère d'une âme droite et sensible. Jaucourt possédait la plupart des langues modernes, et les parlait avec beaucoup de facilité. Outre les nombreux articles qu'il a fournis à l'*Encyclopédie* (1), on a de lui : I. *Recherches sur l'origine des fontaines* (en latin), in-4°. II. *Dissertation anatomique sur l'allantotide humaine* (en latin), in-4°. et in-8°. III. Une traduction latine du *Traité de Duverney sur l'organe de l'ouïe*. IV. La *Vie de Leibnitz*, imprimée à la tête de la traduction des *Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu*. On a réuni les *Synonymes français* de Jaucourt, d'Alembert et Diderot, éparés dans l'*Encyclopédie*, 1800, in-12. Jaucourt a coopéré à la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe* depuis l'établissement de ce journal en 1728 jusqu'en 1740. Il est, avec Gaubius, Musschenbroëck et Massuet, l'un des éditeurs de la *Description du cabinet de Seba* (*Musæum Sebæanum*), 1754, 4 vol. in-fol. Enfin il avait rédigé un *Lexicon medicum universale*, qui devait former 6 vol. in-fol.; mais le manuscrit qu'il envoyait à un imprimeur d'Amsterdam périt dans le naufrage du bâtiment qui le portait, sur les côtes de la Nort-Hollande. W—s.

JAUGEON (N), habile mécanicien, oublié dans tous les *Dictionnaires*, fut reçu à l'académie des sciences en 1699, et se chargea avec le P. Truchet et Desbillettes de la *Des-*

cription de l'art de l'imprimerie; il recueillit les alphabets de toutes les langues anciennes et modernes, dont il composa l'histoire, et fut le premier qui retrouva l'alphabet étrusque d'après l'examen des monuments. Il commanda, en 1702, à l'académie, un mortier de bronze de son invention, assez léger pour qu'un seul homme pût le porter avec son affût, assez solide pour résister à la plus forte explosion, et qui lançait une douzaine de grenades à quatre cents pas. Il fournit, en 1703, la *Description de la frappe des poinçons*; en 1705, l'*Histoire naturelle du ver à soie*; en 1706, un *Mémoire* sur les différentes préparations que subit la soie avant d'être mise en œuvre; en 1707, la *Description des métiers à soie*; en 1708, l'*Art du relieur de livres*; en 1709, un *Mémoire* sur la fabrique des bas à l'aiguille et au métier; en 1710, il lut à l'académie un *Mémoire* sur l'origine des caractères latins; et en 1711, un autre sur l'origine des caractères français: enfin, en 1718, il lui fournit de nouvelles *Observations* sur l'art du relieur; et l'on trouve de lui, dans les recueils de cette société savante, beaucoup d'autres observations de physiologie, d'histoire naturelle ou de technologie. Ce laborieux académicien mourut à Paris en 1725. C'est sur ses dessins que fut fondue la crosse, tère dont on s'est servi pour l'impression de l'*Histoire de Louis XIV*, par les médailles, Paris, imprimerie royale, 1702, grand in-fol. On connaît encore de lui : I. *Le jeu du monde*, ou l'*Intelligence des plus curieuses choses qui se trouvent dans tous les états, les terres et les mers du monde, enrichi des devises (en taille-douce) des plus grands princes de l'Europe*, Paris, 1684, in-12, de 264 pages. C'est l'explication de

(1) Son article *Paris* est regardé comme un des meilleurs du Dictionnaire. « C'est, dit Palissot, une allusion fine et bien sentie; on y voit à quel degré le caractère des habitants de Paris est calqué sur celui des Athéniens. »

un jeu gigantesque contenu sur le de dix-huit pieds , promis , qui l'appelle *le plus riche us précieux meuble qui ait jamais*. On ne croit pas que ce travail ait été exécuté. II. *Carte et générale , contenant les céleste , terrestre et civil , ou nière d'apprendre sensible-astrologie , la géographie et re* , en 6 planches (*Voy. le d des savants* de 1688). Ce robablement qu'un extrait du oncé dans l'ouvrage précédent.

W—s.

LT (AUGUSTIN - FRANÇOIS) , gelet en Franche-Comté, le 1^{er}. : 1700 , montra un goût décidé s langues ; il entra , à l'âge de it ans , chez les jésuites , qu'il eu 1750. Cinq ans après il prit nçon le bonnet de docteur en ne : mais cela ne lui fit pas né es études favorites ; successive-terprête du duc d'Orléans pour gues orientales , professeur de le syriaque , censeur royal , il loyé plusieurs fois par le gou-ent pour la traduction de let-angères. Il mourut à Paris le 24 u , selon le Journal de Verdun , ai) 1757. Il avait une grande tion , une mémoire qui ne lais-échapper , une ardeur infa-pour l'étude , beaucoup de jus-t de netteté dans l'esprit. Sa mo-le tint long-temps caché. Il ré-un jour à M. le duc d'Orléans , onnait qu'il ne fût d'aucune ue : « Monseigneur , je ne l'ai ja-recherché. » Voici le catalogue ouvrages : I. *Traité des opés de chirurgie* , traduit de l'an-le Sharp , 1742 , in-12 , avec *Recherches critiques sur l'é-sent de la chirurgie* , traduites me auteur , 1751 , in-12. III.

Histoire des Sarrasins sous les onze premiers califes , traduite de l'anglais de Simon Okeley , 1748 , 2 vol. in-12. Le traducteur a ajouté quelques remarques historiques et géographi-ques. Okeley avait , pour ce qui re-garde Mahomet , renvoyé à l'histoire de Prideaux : Jault a mis en tête de sa traduction un abrégé de la vie de ce conquérant célèbre. IV. *Traité des maladies vénériennes* , traduit du latin d'Astruc , 1747 , 4 vol. in-12. Il y manque les deux derniers livres de l'ouvrage original , le traducteur les ayant jugés peu nécessaires à ceux qui n'entendent pas le latin. V. *Pneumato-pathologie* , ou *Traité des maladies venteuses* , traduit du latin de Combalusier , 1754 , 2 vol. in-12. VI. *Traité de l'asthme* , traduit de l'anglais de Floyer , 1761 , in-12. VII. Il a mis en ordre , dirigé et augmenté des deux tiers , la nou-velle édition du *Dictionnaire étymo-logique de la langue française* , par Ménage , Paris , 1750 , 2 vol. in-fol. Il avait entrepris la traduction de Pline l'ancien ; il en était au xxx^e. livre quand il a cessé de vivre. Il a encore traduit de l'anglais , la *Médecine pratique* de Sydenham , et y a joint des notes et une préface , Paris , 1774 , in-8^o. Enfin il a laissé en manuscrit , une *Défense de la Vulgate contre les impostures des Rabbins* , conservée à la bibliothèque du Roi. Voyez , au surplus , les *Mémoires sur le collège royal de France* , par Goujet , et la *Notice* sur Jault , par le président de Courbouzon , dans le tome II des Mé-moires de l'académie de Besançon.

W—s et A—B—T.

JAUNING (CONRAD). *Voy. BOL-LANDUS*.

JAUREGUI Y AGUILAR (JEAN DE) , chevalier de Calatrava , né à Tolède en mars 1566 , se livra de

bonne heure à l'étude des belles-lettres et de la peinture, dans laquelle il excella. En 1607 il vint à Rome, se forma sur les grands maîtres, et y acquit une profonde connaissance de la langue italienne, qui le mit à portée d'apprécier les beautés des poètes classiques de cette nation, tandis que ses ouvrages en peinture lui avaient déjà procuré une réputation bien acquise. Partageant tous ses loisirs entre les arts et les lettres, c'est à Rome qu'il publia son *Aminta*, qu'il dédia à don Ferdinand de Ribéra, duc d'Alcalá, alors célèbre par son génie. Cette dédicace, et surtout le mérite de l'ouvrage, le firent nommer, en 1612, écuyer de la reine Isabelle de Bourbon. De retour en Espagne, il eut à déplorer le mauvais goût qui y régnaît déjà, grâce aux innovations introduites par les partisans de ce qu'on nommait *estilo culto* (V. GONGORA). Très attaché à l'ancienne école, le premier soin de Jauregui fut de s'unir aux bons poètes de sa nation pour combattre les nouveaux réformateurs; et, malgré tous les efforts de ces derniers, il parvint à conserver en Espagne ce goût exquis, ces grâces et cette noblesse de style qui avaient distingué Boscan et Garcilaso. Il mourut à Madrid en 1650. Ses principaux ouvrages sont : I. *El Aminta*, Madrid, 1609, 1 vol. in-8°. C'est une traduction de la célèbre pastorale du Tasse : ses compatriotes ne la trouvent point inférieure à l'original; tant il a su bien saisir la délicatesse des pensées, l'harmonie des vers, et toutes les beautés de style qui caractérisent l'auteur italien. II. *La Farsalia*, traduite de Lucain, et publiée long-temps après sa mort à Madrid, 1789, 2 vol. in-8°. C'est le plus remarquable de ses ouvrages; il est écrit en octaves, où règnent une pureté admirable de style et une fidélité peut-

être un peu trop servile. Ce livre est considéré en Espagne comme classique. Mais l'ouvrage (qui recommande le plus Jauregui et comme homme de goût et comme poète, c'est son poème d'*Orphée*, en cinq chants, Madrid, Fernandes, 1789, 1 vol. in-8°. Ses autres ouvrages se trouvent avec son *Aminta* et quelques comédies, dans le recueil de ses œuvres, intitulé : III. *Ensayo de don Juan de Jauregui*, Séville, 1618, 2 vol. in-8°. IV. *Apología de la pintura*, Madrid, 1633; morceau très estimé des connaisseurs. En considérant Jauregui comme peintre, on peut dire qu'il se distingue par la beauté des chairs, l'expression des figures, et surtout par la sagesse avec laquelle il savait ménager les ombres et le coloris. Parmi ses tableaux on remarque une *Vénus sortant du bain* et un *Narcisse*, qui se conservent encore au commencement du xix^e siècle, dans le palais du Buen-Retiro à Madrid. B—1.

JAVOGUES (CHARLES), né en 1759 à Bellegarde en Bourgogne, était huissier à l'époque où commença la révolution. Le système de ceux qui s'étaient emparés de l'autorité après le 10 août, fut de détruire tout ce qui pouvait rester des anciennes institutions, et même d'exterminer un tiers de la population, trop considérable, à ce qu'ils disaient eux-mêmes, pour l'établissement d'un état démocratique. Il leur fallait ce qu'ils appelaient dans leur langage des patriotes égarés pour réaliser cet atroce projet : Javogues fut désigné; et ils le firent nommer député à la Convention nationale. Comme il manquait entièrement d'éducation, et ne pouvait être qu'un agent subalterne, on ne voulut pas qu'il s'aventurât à la tribune; ainsi il parla peu dans l'assemblée. Il vota la mort de Louis

s les vingt-quatre heures, l et sans sursis. On l'enlève, avec le titre de représentant du peuple, dans son propre lit fut d'abord adjoint comme à ses collègues Couthon, Châteauneuf-Randon et qui étaient entrés à Lyon pour empêcher la ruine, conformément aux décrets de l'assemblée. Les opérations de ces proconsuls ne furent pas être la mort de ceux qui furent envoyés à l'échafaud Ricard. (Voy. CHALIER.) La vengeance à cet égard fut poussée si après avoir fait périr tous ceux qu'on put saisir, on fit couper le bourreau lui-même et à ceux qui avaient prêté leur main à cette exécution, d'après le décret, le bourreau étant fonctionnaire public, il était responsable auxquelx il avait concouru. En entrant à Lyon, fut par conséquent chargé de réorganiser la ville. Il déplorait la mort de Chalet, premier devoir, ô patriote, c'est de dénoncer les traîtres jurés par qui ont péri les martyrs de notre cause. Dans les circonstances où nous nous trouvons, le patriotisme ne serait pas suffisant si les dénonciations ne couvraient quelques bornes et quelques engagements.... Dénoncez.... Dénoncez tous les riches et ceux qui ont élé leurs effets.... Dénoncez les prêtres, les gens de loi.... Dénoncer son père est une obligation pour un républicain. Eh! que faites-vous, pusillanimes ouvriers, dans ces travaux d'industrie, où l'opulence vous rend vilis? Sortez de cette servitude en demandant raison au tyran qui vous comprime avec les lois dont il n'est que le ravisseur,

seur, et qui sont le patrimoine des sans-culottes : renversez sa fortune, renversez ces édifices pompeux; les débris vous appartiennent: c'est là que vous vous élevez à cette égalité sublime, base de la vraie liberté, principe de vertu chez un peuple guerrier, à qui le commerce et les arts doivent être inutiles. » Un discours aussi insensé fut couvert d'applaudissements; et, forts d'une telle approbation, Couthon, Maigret, et après eux Collot-d'Herbois, Fouché et autres, mettaient littéralement à exécution tout ce qu'avait conseillé Javogues. Après leur avoir ainsi préparé les voies à Lyon, il parcourut les départements voisins à la tête d'une horde de brigands, appelée *armée révolutionnaire*, envoyant chaque jour à ses dignes collègues des victimes qu'ils faisaient immoler par la commission dépopulatrice qu'ils avaient organisée; ce qui ne l'empêchait pas d'en faire assassiner encore un plus grand nombre par le tribunal qu'il avait lui-même formé des hommes les plus grossiers du pays, et qui était plus particulièrement sous sa direction. « Il faut, dit-il un jour à l'un de ces brigands, que les sans-culottes profitent du moment pour faire leurs affaires; ainsi fais guillotiner tous les riches, et tu le deviendras. » Chaque jour des femmes désolées venaient l'implorer pour leurs maris; et il leur répondait: « On leur fera grâce quand ils auront payé. » Ils payaient, et le barbare proconsul envoyait le lendemain à la mort ceux qui croyaient avoir racheté leur vie par les plus grands sacrifices. On rapporte qu'une de ces dames qu'il avait si cruellement trompées s'étant évanouie en sa présence, il s'écria avec un rire féroce: « Ces B... sont les

» bégucules; il n'y a qu'à aller chercher » la guillotine, cela les fera revenir. » Trois départements, ceux de l'Ain, de Saône-et-Loire et de Rhône-et-Loire, furent le théâtre des brigandages de Javogues. On a dit qu'il s'empara à Mâcon de beaucoup d'argent et d'argenterie, dont il fit son profit particulier. Il fut aussi un des précurseurs de ces horribles impiétés qu'on vit bientôt se renouveler à Paris et jusque dans le sein de la Convention. Les vases sacrés lui servaient de vases à boire, et il s'enivrait de la liqueur qu'il y avait versée. Il livrait aux bourreaux les malheureuses femmes qu'il avait fait servir à ses infâmes débauches. Enfin il alla si loin qu'il fut dénoncé par Couthon lui-même, qui le compara à Néron; mais ce Néron répondit à Couthon, qui ne valait guère mieux : ils sentirent que le silence était le plus sage parti, et s'embrassèrent au milieu de la Convention, où s'était élevé leur débat. En 1795, Javogues fut mis en arrestation comme ayant pris part à la conspiration dite du 2 prairial (20, 22 et 23 mai 1795), et condamné à mort le 9 octobre 1796 par une commission militaire, comme agent de la révolte du camp de Grenelle. (V. BABEUF.) B—U.

JAWORSKY (ÉTIENNE), né en Russie, vers le milieu du xviii^e siècle, fut revêtu de plusieurs dignités ecclésiastiques sous le règne de Pierre-le-Grand. Il fut d'abord métropolitain de Rézan, et se distingua dans cette place par son activité et son zèle. En 1700, mourut le patriarche de Russie, Adrien; et Pierre conçut le projet de ne point le remplacer, et de se déclarer lui-même chef de la religion de l'empire. Mais l'attention que demandait la guerre de Suède, et la crainte de choquer le peuple en in-

troduisant trop brusquement une innovation si considérable, engagèrent le czar à différer quelque temps l'exécution de son projet. En attendant, il nomma l'évêque de Rézan vicaire du patriarche, avec le titre d'*exarque*. Il fut enjoint à ce prélat de consulter, sur tous les objets importants, les évêques qui seraient appelés pour cet effet à Moscou, et de soumettre tous les décrets à la sanction du souverain. L'administration des domaines et revenus du patriarche fut réunie à celle des monastères, présidée par un sénateur. Lorsqu'en 1721 Pierre se fut décidé à supprimer formellement et pour toujours la dignité de patriarche, Jaworsky fut un de ceux qui s'opposèrent avec le plus d'ardeur à cette mesure. Il fut cependant obligé de céder; et le saint-synode remplaça le patriarche. Jaworsky ne montra pas moins de dévouement à la doctrine de l'Eglise grecque sous d'autres rapports. Les sectaires nommés *Roskolnik*, ou anciens croyants, ayant attaqué le culte des images, il écrivit contre eux un livre très véhément, intitulé *Le Rocher de la foi*; mais Pierre, voulant prévenir les haines et les persécutions, prescrivit des mesures de tolérance, et défendit l'impression du livre qui ne parut qu'en 1728, après la mort de l'empereur. C—AU.

JAY (LE). Voy. LEJAY.

JAYME ou JACQUES I^{er}, roi d'Aragon, surnommé le *Conquérant*, fils de Pierre II, monta sur le trône en 1213, après la mort de son père, et trouva le royaume partagé entre deux factions qui se disputaient le gouvernement. Les états lui ayant prêté serment de fidélité, Jacques fut consacré, à cause de son extrême jeunesse, aux soins de Guillaume de Moredon, grand-maître des Templiers, et gardé

dans le château de Monçon, afin qu'il ne fût pas exposé aux entreprises des factieux. Ennuyé bientôt de cette espèce de captivité, il décida les seigneurs de son parti à le conduire à Sarragosse. A peine était-il arrivé dans son palais, que les grands qui conspiraient contre lui l'y firent garder à vue. Jacques parvint à s'échapper, se rendit à Huesca, et, par une conduite pleine de fermeté et de modération, finit par se concilier tous les partis. Devenu paisible possesseur de ses états, il résolut de tourner ses armes contre les Maures, fit une expédition aux îles Baléares, attaqua Majorque, défit les Maures sur le rivage, marcha vers leur capitale, et, montant le premier à l'assaut, s'empara de la place, et soumit cette île à l'Aragon. Jacques entreprit ensuite la conquête du royaume de Valence. Sous prétexte de marcher au secours de Zeith, l'un des deux princes maures qui se disputaient ce royaume, il y pénétra, et profitant de ses avantages, força son antagoniste à lui livrer la capitale. Peu de rois d'Aragon ont eu un règne aussi glorieux. Adopté par le roi de Navarre Sanche IV, et désigné pour lui succéder, Jacques eut la générosité de renoncer à ce royaume en faveur de Thibaud, comte de Champagne, oncle de Sanche. Ce prince eut différens démêlés avec le pape qui voulait rendre son royaume tributaire de l'Eglise romaine. Sa passion immodérée pour les femmes lui causa des chagrins violents et des remords, mais sans que jamais il songât sérieusement à se corriger. Il mourut à Xativa, le 27 juillet 1276, âgé de soixante-dix ans, après en avoir régné 65. Avant d'expirer, il se revêtit de l'habit de l'ordre de Cîteaux, faisant vœu de finir ses jours dans le cloître et la pénitence, si sa santé se rétablissait. Z.

JAYME ou JACQUES II, roi d'Aragon, second fils de Pierre III, fut Jacques I^{er}. pour la Sicile, où il régna de 1285 à 1291, et Jayme II pour l'Aragon, où il régna de 1291 à 1327. Dès que les vèpres siciliennes eurent assuré le royaume de Sicile à Pierre III, roi d'Aragon, Jacques, fils de ce prince, vint à Palerme avec Constance, sa mère. Il succéda, le 11 novembre 1285, à son père, dans le royaume de Sicile, et fut couronné à Palerme, le 2 février de l'année suivante. Secondé par le zèle de ses sujets et leur haine contre les Français, il remporta de brillants avantages sur la maison d'Anjou, qui lui disputait la couronne. Son rival, Charles II, était prisonnier en Aragon, depuis sa défaite devant Naples, le 5 mai 1284. Une victoire plus éclatante encore fut remportée, le 25 juin 1287, par Roger de Loria, amiral de Jacques, sur la flotte napolitaine : quarante-quatre galères et cinq mille prisonniers conduits à Messine, en furent le fruit. Jacques conquit ensuite presque toute la Calabre, et les îles du golfe de Naples. Il est vrai que ses victoires étaient compensées par les défaites de son frère Alphonse, qui régnait en Aragon : aussi celui-ci, après avoir rendu la liberté à Charles II, s'était-il même engagé à faire évacuer la Sicile par les Aragonais, lorsqu'il mourut le 18 juin 1291. Dès que Jacques en fut averti, il renonça aux conquêtes qu'il faisait en Calabre, et, laissant la vice-royauté de Sicile à Frédéric, son frère puîné, il aborda, le 16 août, à Valence, et fut reconnu roi par les Aragonais et les Catalans. Jacques avait bien plus d'ambition que de générosité dans le caractère. A peine fut-il assis sur le trône d'Aragon, qu'il oublia les Siciliens qui l'avaient si fidèlement servi : non seule-

» bégueules; il n'y a qu'à aller chercher » la guillotine, cela les fera revenir. » Trois départements, ceux de l'Ain, de Saône-et-Loire et de Rhône-et-Loire, furent le théâtre des brigandages de Javogues. On a dit qu'il s'empara à Mâcon de beaucoup d'argent et d'argenterie, dont il fit son profit particulier. Il fut aussi un des précurseurs de ces horribles impiétés qu'on vit bientôt se renouveler à Paris et jusque dans le sein de la Convention. Les vases sacrés lui servaient de vases à boire, et il s'enivrait de la liqueur qu'il y avait versée. Il livrait aux bourreaux les malheureuses femmes qu'il avait fait servir à ses infâmes débauches. Enfin il alla si loin qu'il fut dénoncé par Couthon lui-même, qui le compara à Néron; mais ce Néron répondit à Couthon, qui ne valait guère mieux : ils sentirent que le silence était le plus sage parti, et s'embrassèrent au milieu de la Convention, où s'était élevé leur débat. En 1795, Javogues fut mis en arrestation comme ayant pris part à la conspiration dite du 2 prairial (20, 22 et 23 mai 1795), et condamné à mort le 9 octobre 1796 par une commission militaire, comme agent de la révolte du camp de Grenelle. (V. BABEUF.) B—U.

JAWORSKY (ÉTIENNE), né en Russie, vers le milieu du XVII^e. siècle, fut revêtu de plusieurs dignités ecclésiastiques sous le règne de Pierre-le-Grand. Il fut d'abord métropolitain de Rézan, et se distingua dans cette place par son activité et son zèle. En 1700, mourut le patriarche de Russie, Adrien; et Pierre conçut le projet de ne point le remplacer, et de se déclarer lui-même chef de la religion de l'empire. Mais l'attention que demandait la guerre de Suède, et la crainte de choquer le peuple en in-

troduisant trop brusquement une innovation si considérable, engagèrent le czar à différer quelque temps l'exécution de son projet. En attendant, il nomma l'évêque de Rézan vicaire du patriarche, avec le titre d'*exarque*. Il fut enjoint à ce prélat de consulter, sur tous les objets importants, les évêques qui seraient appelés pour cet effet à Moscou, et de soumettre tous les décrets à la sanction du souverain. L'administration des domaines et revenus du patriarche fut réunie à celle des monastères, présidée par un sénateur. Lorsqu'en 1721 Pierre se fut décidé à supprimer formellement et pour toujours la dignité de patriarche, Jaworsky fut un de ceux qui s'opposèrent avec le plus d'ardeur à cette mesure. Il fut cependant obligé de céder; et le saint-synode remplaça le patriarche. Jaworsky ne montra pas moins de dévouement à la doctrine de l'Eglise grecque sous d'autres rapports. Les sectaires nommés *Roskolnik*, ou anciens croyants, ayant attaqué le culte des images, il écrivit contre eux un livre très véhément, intitulé *le Rocher de la foi*; mais Pierre, voulant prévenir les haines et les persécutions, prescrivit des mesures de tolérance, et défendit l'impression du livre, qui ne parut qu'en 1728, après la mort de l'empereur. C—AU.

JAY (L'E). Voy. LEJAY.

JAYME ou JACQUES I^{er}, roi d'Aragon, surnommé le *Conquérant*, fils de Pierre II, monta sur le trône en 1213, après la mort de son père, et trouva le royaume partagé entre deux factions qui se disputaient le gouvernement. Les états lui ayant prêté serment de fidélité, Jacques fut consacré, à cause de son extrême jeunesse, aux soins de Guillaume de Moredon, grand-maître des Templiers, et gardé

dans le château de Monçon, afin qu'il ne fût pas exposé aux entreprises des factieux. Ennuyé bientôt de cette espèce de captivité, il décida les seigneurs de son parti à le conduire à Sarragosse. A peine était-il arrivé dans son palais, que les grands qui conspiraient contre lui l'y firent garder à vue. Jacques parvint à s'échapper, se rendit à Huesca, et, par une conduite pleine de fermeté et de modération, finit par se concilier tous les partis. Devenu paisible possesseur de ses états, il résolut de tourner ses armes contre les Maures, fit une expédition aux îles Baléares, attaqua Majorque, défit les Maures sur le rivage, marcha vers leur capitale, et, montant le premier à l'assaut, s'empara de la place, et soumit cette île à l'Aragon. Jacques entreprit ensuite la conquête du royaume de Valence. Sous prétexte de marcher au secours de Zeith, l'un des deux princes maures qui se disputaient ce royaume, il y pénétra, et profitant de ses avantages, força son antagoniste à lui livrer la capitale. Peu de rois d'Aragon ont eu un règne aussi glorieux. Adopté par le roi de Navarre Sanche IV, et désigné pour lui succéder, Jacques eut la générosité de renoncer à ce royaume en faveur de Thibaud, comte de Champagne, oncle de Sanche. Ce prince eut différents démêlés avec le pape qui voulait rendre son royaume tributaire de l'Église romaine. Sa passion immodérée pour les femmes lui causa des chagrins violents et des remords, mais sans que jamais il songeât sérieusement à se corriger. Il mourut à Xativa, le 27 juillet 1276, âgé de soixante-dix ans, après en avoir régné 65. Avant d'expirer, il se revêtit de l'habit de l'ordre de Cîteaux, faisant vœu de finir ses jours dans le cloître et la pénitence, si sa santé se rétablissait. Z.

JAYME ou JACQUES II, roi d'Aragon, second fils de Pierre III, fut Jacques I^{er}. pour la Sicile, ou il régna de 1285 à 1291, et Jayme II pour l'Aragon, où il régna de 1291 à 1327. Dès que les vèpres siciliennes eurent assuré le royaume de Sicile à Pierre III, roi d'Aragon, Jacques, fils de ce prince, vint à Palerme avec Constance, sa mère. Il succéda, le 11 novembre 1285, à son père, dans le royaume de Sicile, et fut couronné à Palerme, le 2 février de l'année suivante. Secondé par le zèle de ses sujets et leur haine contre les Français, il remporta de brillants avantages sur la maison d'Anjou, qui lui disputait la couronne. Son rival, Charles II, était prisonnier en Aragon, depuis sa défaite devant Naples, le 5 mai 1284. Une victoire plus éclatante encore fut remportée, le 23 juin 1287, par Roger de Loria, amiral de Jacques, sur la flotte napolitaine : quarante-quatre galères et cinq mille prisonniers conduits à Messine, en furent le fruit. Jacques conquit ensuite presque toute la Calabre, et les îles du golfe de Naples. Il est vrai que ses victoires étaient compensées par les défaites de son frère Alphonse, qui régnait en Aragon : aussi celui-ci, après avoir rendu la liberté à Charles II, s'était-il même engagé à faire évacuer la Sicile par les Aragonais, lorsqu'il mourut le 18 juin 1291. Dès que Jacques en fut averti, il renonça aux conquêtes qu'il faisait en Calabre, et, laissant la vice-royauté de Sicile à Frédéric, son frère puîné, il aborda, le 16 août, à Valence, et fut reconnu roi par les Aragonais et les Catalans. Jacques avait bien plus d'ambition que de générosité dans le caractère. A peine fut-il assis sur le trône d'Aragon, qu'il oublia les Siciliens qui l'avaient si fidèlement servi : non seule-

ment il ne s'occupa plus de défendre leur liberté; mais il les vendit indignement, en 1295, au roi Charles, dont il avait épousé la fille Blanche, et il conduisit une armée en Calabre et en Sicile, pour chasser son frère Frédéric de ces deux provinces. Cependant, après y avoir remporté de grands avantages, il s'arrêta tout-à-coup au milieu de ses conquêtes, par un sentiment de honte; et il s'en retourna en Aragon pour ne plus être le témoin ou l'instrument de la ruine de son frère. Le règne de Jacques fut encore marqué par deux guerres importantes; l'une, en 1309, contre les Maures de Grenade, l'autre, en 1321, contre les Pisans, en Sardaigne. Alphonse, fils de Jacques, fit sur eux la conquête de cette île. Le même Jacques, dans les cortès de Saragosse, en 1325, confirma les privilèges des Aragonais. L'usage de la torture et de la confiscation des biens des condamnés fut interdit à tous les tribunaux de son royaume. Le fils aîné du roi d'Aragon s'appelait Jayme comme lui; il s'était rendu odieux au peuple par ses vices et sa cruauté. Tout-à-coup, au mois de janvier 1319, il se présenta aux cortès assemblées à Tarragone; il déclara qu'il renonçait à son droit de primogéniture, et à toute espérance de succéder au trône; il déposa ses habits de prince, et il revêtit ceux de l'ordre de S. Jean de Jérusalem. Peu de mois après, il entra dans un convent de moines; mais sa vie ne répondit point à une résolution si rigoureuse: bientôt il ne se fit remarquer que par sa dissolution et ses mauvaises mœurs, en sorte qu'on n'attribua qu'à la lâcheté de son caractère ce qui avait d'abord paru le fruit de sa piété. Dans le même temps, deux autres fils de rois avaient abandonné leurs prétentions au trône, et mérité d'être inscrits parmi les saints,

savoir Louis, fils du roi de Naples, et Jacques, fils du roi de Majorque, tous deux entrés dans l'ordre de S. François. Jayme mourut à Barcelone, le 2 novembre 1327, âgé de soixante-six ans. Les Aragonais ont célébré son amour pour la justice et son respect pour leur liberté. Son fils, Alphonse IV, lui succéda. S. S—1.

JEAN-BAPTISTE (SAINT), le précurseur de Jésus-Christ, était fils de Zacharie, de la tribu de Lévi, et de Ste. Elisabeth cousine de la Ste. Vierge; et il est vraisemblable qu'il naquit à Hébron, ville sacerdotale qu'habitait sa famille. Un jour que Zacharie vaquait dans le temple à l'exercice de ses fonctions, l'ange Gabriel lui apparut, se tenant debout à la droite de l'autel des parfums: le lévite fut saisi de frayeur; mais l'ange se hâta de le rassurer, en lui annonçant que sa prière avait été exaucée, et que sa femme, jusqu'alors stérile, mettrait au monde un fils qui serait grand devant le Seigneur. L'âge d'Elisabeth paraissant un obstacle à l'accomplissement de cette promesse, Zacharie osa demander un signe qui lui en garantît la vérité, et il fut aussitôt privé de la parole, jusqu'à l'accomplissement de la prophétie. Elisabeth, durant sa grossesse, reçut la visite de la Ste. Vierge, et l'enfant qu'elle portait dans son sein tressaillit de joie en présence du Sauveur. Il reçut, suivant l'ordre de l'ange, le nom de *Jean*, qui signifie plein de grâces, et fut consacré à Dieu, le huitième jour après sa naissance. Il n'eut point les cheveux coupés, et ne but jamais de vin ni d'aucune liqueur enivrante; il se retira fort jeune dans les déserts, menant une vie pleine d'austérité; il portait une tunique de poils de chameau, nouée autour de ses reins par une ceinture de cuir, et sa nourriture se

sait de sauterelles et de miel. Il avait près de trente ans, il commença à prêcher, en di-

Faites pénitence, car le royaume ieux est proche. » Les habitants isalem, de la Judée et des pays ose le Jourdain, accouraient en our l'entendre; et il les baptisait au du fleuve, après qu'ils avaient se leurs péchés. Jésus-Christ ne vint le trouver, du fond de lée, pour recevoir de lui le bap- mais Jean s'en défendit : C'est 'écia-t-il, qui dois être baptisé us, et vous venez à moi. Jésus it cependant sa répugnance, et : baptisa (Voy. JÉSUS-CHRIST). : des grandes austérités de Jean t toucher ceux qui en étaient oins, et quelques uns disaient : mme est possédé du démon. es crurent qu'il était le Sauveur é par les prophéties, et déput- vers lui pour le savoir; mais

repondit : *Je suis la voix de qui crie dans le désert.* Jean ensuite à Béthanie ou Betharaba, à à Énnon, près de Salim, dans é. Il eut le courage de reprocher de Antipas son amour impu- pour Hérodiade, sa belle-sœur; prince excité par cette femme rmer le prophète dans la forte- e Machera ou Macheron : Jean y it cependant de quelque liberté, il était permis d'y recevoir ses es, puisqu'on apprend par l'É- : (St. Mathieu, chap. xi, et e, chap. vii), qu'il en députa vers Jésus, pour s'informer de trine. La douceur dont Antipas vers Jean, venait autant de sa tion pour le prophète, que de inte de soulever le peuple. Cent, un jour qu'Antipas célébrait son palais l'anniversaire de sa ace, Salomé, fille d'Hérodiade,

entra dans la salle du festin, et dansa devant le roi avec tant de grâce qu'il s'engagea par serment à lui accorder tout ce qu'elle demanderait. Salomé, instruite par sa mère, lui dit alors : Donnez-moi donc présentement dans un bassin la tête de Jean-Baptiste. Antipas effrayé à l'idée seule de ce crime se repentit de son imprudente promesse; mais ne croyant pouvoir s'en dégager, il envoya un soldat faire mourir Jean dans la prison (l'an 32 de l'ère chrétienne). St. Jérôme dit que Salomé porta la tête du prophète à sa mère, qui se fit un jeu barbare de lui percer la langue à coups d'aiguilles. Les disciples de St. Jean-Baptiste prirent ensuite son corps, l'ensevelirent, et allèrent prévenir Jésus de la mort de leur maître. L'Église célèbre la fête de la nativité de St. Jean, le 24 juin, et celle de sa décollation, le 29 août. Plusieurs églises se disputent l'avantage de garder la précieuse relique de la tête du saint précurseur; mais Ducange a prononcé en faveur de la cathédrale d'Amiens, dans son savant *Traité historique du chef de St. Jean-Baptiste* (Voy. DUCANGE); on y renvoie le lecteur curieux de détails, ainsi qu'aux *Antiquitates christianæ de cultu S. Joannis-Baptistæ*, par le P. Paciaudi, Rome, 1755, in-4°. Ces deux écrivains ont discuté avec toute l'érudition possible les points historiques relatifs à St. Jean-Baptiste. W—s.

JEAN (St.), l'évangéliste, né à Bethsaïde dans la Galilée, était fils d'un simple pêcheur nommé Zébédée, et frère cadet de St. Jacques le majeur. Il avait environ vingt-cinq ans, lorsque Jésus-Christ l'appela à lui (Voy. St. JACQUES LE MAJEUR); il fut le témoin des principaux miracles du Sauveur, et en reçut des témoignages particuliers d'affection; aussi, se désigne-t-il ordinairement lui-même par ces mots :

re autres, St. Chrysostôme gustin, l'ont choisi pour leurs homélies. On a encore un trois *Épîtres*; la première est la plus étendue, est aux chrétiens répandus dans ; les deux autres, dont on a contesté l'authenticité, sont à une dame nommée Électe, l'un de ses disciples. Dans s, le S. apôtre recommande ssement du précepte de la *Apocalypse* de S. Jean s ouvrages qui ont le plus s sçavants ; Denys d'Alexan- en convenant de l'obscurité e, n'en parle qu'avec admira- st, dit S. Jérôme, un livre de toute louange, et dont ot contient des sens et des sans nombre. si nous sommes de les y trouver. Les modernes les plus judicieux as porté un jugement moins : mais d'autres écrivains en me d'un livre où il n'y a i raisonnement; et l'Eglise en adoptant cette opinion, du nombre des livres canon renvoie les curieux aux i ont traité de l'*Apocalypse*, desquels il faut placer notre ssuet; on citera encore, parmentateurs nombreux de pse, Cassiodore, Arétas de le vénérable Bède, Jacques ius, Newton, La Chétardie, Sulpice, et l'évêque anglais y, sous le nom de Pastoriini. célèbrent la fête de S. Jean xembre, et les Latins, le bre. L'Eglise fait aussi mé- son martyre, devant la ne, le 6 de mai. On donne ibut à S. Jean un aigle, de l'élevation de son esprit fut découvrir jusque dans

le sein de Dieu, le Verbe égal à son père; et on le représente tenant à la main une coupe d'où sort un serpent, en souvenir de ce qu'il échappa par miracle aux tentatives de ses ennemis pour l'empoisonner. W—s.

JEAN (SAINT), surnommé l'*Ammonier*, à cause de ses immenses charités, était né à Amathonte, aujourd'hui Limisso, dans l'île de Cypre, vers le milieu du vr^e siècle. Unique héritier d'une famille noble et riche, il se maria jeune; mais la mort lui ayant enlevé sa femme et ses enfants, il refusa de former de nouveaux nœuds, distribua ses biens aux pauvres, et se retira dans une solitude pour s'y consacrer uniquement à la pratique des vertus chrétiennes. La réputation de sa piété se répandit bientôt dans tout l'Orient; et les fidèles d'Alexandrie l'appellèrent sur le siège patriarcal de cette ville, vers l'année 608. Dès qu'il y fut arrivé, il demanda aux magistrats la liste des pauvres, qu'il nommait ses *maîtres* et ses *seigneurs*; et quoique leur nombre s'élevât à plus de sept mille, il se chargea avec joie de pourvoir à tous leurs besoins. Il leur fit partager aussitôt tout l'argent amassé par ses prédécesseurs, et qui se trouvait dans les trésors de l'église; il rendit une ordonnance contre l'inégalité des poids et des mesures, qu'il regardait comme un piège tendu à l'ignorance et à la bonne foi, défendit à ses officiers de recevoir aucun présent, et fixa deux jours par semaine pour entendre les plaintes des personnes de toutes les conditions. Dès ce moment les revenus de son siège, l'un des plus riches de l'Orient, passèrent entre les mains des indigents; aucun malheureux ne l'approchait sans s'en retourner consolé. On eût dit que la Providence l'avait chargé seul de réparer toutes les

injustices de la fortune, et de relever tous ceux que le sort avait abattus. Un jour, un père de famille, qu'il avait secouru dans une nécessité pressante, lui témoignait sa reconnaissance dans des termes passionnés : « Eh ! mon frère, dit le saint prélat, je n'ai point encore répandu mon sang pour vous, ainsi que Jésus-Christ me l'ordonne. » La charité de S. Jean ne se bornait pas à soulager les misères dont il était le témoin ; ses largesses allaient trouver les chrétiens captifs dans la Perse, et il envoya des vivres et des ouvriers à Jérusalem, après que cette malheureuse ville eut été pillée par les barbares. Il se refusait le strict nécessaire afin que les pauvres ne manquassent de rien : sa table était toujours grossièrement servie ; et son lit n'était couvert que d'une étoffe commune. Un homme riche lui envoya un jour une couverture précieuse, le priant de s'en servir pour l'amour de lui ; le saint eut cette complaisance, mais dès le lendemain il la fit vendre pour en employer le prix à des aumônes : celui qui l'avait donnée la racheta et la lui renvoya ; mais il la vendit une seconde, puis une troisième fois, disant : nous verrons lequel des deux se lassera le premier. Il remplissait avec un zèle ardent tous les devoirs de son ministère, veillant à maintenir la paix dans son vaste diocèse ; il eut l'avantage de le préserver des erreurs de l'hérésie, et fut même assez heureux pour ramener à l'unité plusieurs ennemis de l'Eglise. Les Perses ou les Sarrasins ayant fait une irruption en Egypte, le gouverneur d'Alexandrie, Nicéas, son ami, lui persuada qu'il devait se retirer auprès de l'empereur : ils partirent ensemble pour Constantinople ; mais arrivé à Rhodes, le patriarche lui dit : « Je ne peux aller plus loin, parce que le roi du

ciel m'appelle à lui. » Il se fit transporter alors dans sa ville natale, et y mourut quelques jours après son arrivée, vers l'an 619, à l'âge de soixante-quatre ans, après avoir institué les pauvres ses héritiers. Son corps, transféré d'abord à Constantinople, fut envoyé en présent à Mathias Huniade, roi de Hongrie ; et on le conserva depuis 1652 dans la cathédrale de Presbourg. Les Grecs célèbrent la fête de S. Jean le 11 novembre jour de sa mort ; mais le martyrologe romain en fait mention au 23 janvier, anniversaire de la translation de ses reliques. Sophrone et Jean Mosch, ses disciples, avaient écrit sa vie. On en trouvera une en latin par Léonce, évêque de Naplouse, dans les *Vitæ patrum* de Rosweyde, et dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes ; et une autre en grec par Métaphraste dans l'*Oricns christianus*, du P. Lequien.

W—s.

JEAN (SAINT). Voy. CAPISTRAN, CHRYSOSTOME, CLIMAQUE, COLAMBINI, CROIX, DAMASCÈNE, DIEU, GUALBERT, MATHA, NÉPOMUCÈNE.

JEAN I^{er}. (SAINT), élu pape le 13 août 523, né en Toscane, succéda à Hormisdas. Justin I^{er}. gouvernait alors l'empire d'Orient, et Théodoric, roi des Goths, régnait en Italie. Justin, par un zèle plus louable dans son objet que réfléchi dans ses conséquences, voulut extirper d'un seul coup l'hérésie, et signifia aux ariens qu'ils eussent à céder leurs églises aux catholiques. Théodoric, ayant fait à Justin de vaines remontrances, ordonna au pape Jean de se transporter à Constantinople et d'aller en son nom faire cette demande à l'empereur, et le monça de traiter rigoureusement les catholiques, si Justin ne se relâchait de la sévérité de ses édits. On dit que le pape Jean employa vainement les

JEAN

et les larmes, et obtint rien.
 erreur. A son r. Théod-
 rité le fit arrêter a e e,
 sénateurs qui l'avaient accom-
 Le saint pape, épuisé par les
 d'un long et pénible voyage,
 quant du plus étroit nécessaire
 prison, succomba sous le poids
 souffrances, et finit sa carrière
 ai 526, après deux ans et neuf
 pontificat. Sa mort fut glorifiée
 miracle qui l'accompagna; un
 nème fut guéri en touchant le
 u saint pontife. Son cruel per-
 r fit périr de la même manière
 res ambassadeurs sans avoir
 égard à leur dignité. Le pape
 rait été l'ami de Boèce, qui lui
 lusieurs de ses ouvrages, et
 comme lui victime de l'ingra-
 et de la tyrannie de Théodo-
 hollandiste Papebroch (mai,
) a réuni leurs *Vies*. Jean I^{er}.
 r successeur Félix IV. D—s.
 N II, surnommé *Mercur*,
 de naissance, fut élu pape le
 rier 533, après Boniface II. Il
 être du titre de S. Clément,
 son exaltation. Il condamna,
 Platine, Anthémios, pa-
 e de Constantinople, parce
 rait tombé dans l'arianisme.
 e même temps le roi Athalaric
 les plaintes sur les brigues qui
 aient pendant la vacance du St.-
 pour extorquer des promes-
 les biens de l'Eglise. Voulant
 er à cet abus, le roi écrivit au
 ean II de mettre en vigueur un
 porté du temps de Boniface II,
 riant la nullité de tout contrat et
 te promesse faite pour obtenir
 ché, avec restitution de ce qui
 it avoir été donné. L'empereur
 en, dans la vue de ramener
 ismatiques à l'unité de l'Eglise,
 un édit accompagné d'une pro-

JEAN

fession de foi orthodoxe, qu'il de-
 gner à la plupart des métropolitains
 d'Orient, et qu'il envoya au pape Jean
 II avec de riches présents. Il lui de-
 mandait l'approbation de ces actes,
 et lui donnait le titre de chef des
 évêques. Le pape approuva cette pro-
 fession de foi de l'empereur par une
 lettre, dans laquelle il condamnait les
 moines qui rejetaient cette proposition:
Un de la Trinité a souffert en sa
chair. Vers le même temps le pape
 reçut des plaintes graves contre Con-
 tomeliosus, évêque de Riez, convaincu
 de plusieurs crimes d'après sa propre
 confession. Il l'interdit de toutes ses
 fonctions, et ordonna qu'il fût enfer-
 mé dans un monastère; que cepen-
 dant son église serait gouvernée par
 un visiteur, qui ne se mêlerait que de
 la célébration des saints mystères,
 sans toucher aux ordinations ni au
 temporel de l'Eglise. Jean II mourut
 peu de temps après, le 18 mai 533,
 après avoir tenu le St.-Siège pendant
 deux ans quatre mois et quelques
 jours. Il eut pour successeur Agapet.
 D—s.

JEAN III, élu pape le 1^{er}. août
 560, était surnommé *Cattelin*, et
 remplaça Pélagie I^{er}. L'histoire de son
 pontificat est dénuée d'événements;
 on y trouve seulement qu'il acheva
 l'église de St.-Philippe et St.-Jacques;
 qu'il y fit peindre plusieurs histoires,
 dont une partie en mosaïque; qu'il
 en fit la dédicace, et qu'il augmenta
 les cimetières des martyrs. On a faus-
 sement prétendu que ce pape n'avait
 point approuvé le cinquième concile.
 Cette erreur a été victorieusement
 combattue par le cardinal Noris et par
 le père Pagi. Jean III mourut le 3
 juillet 573, après un pontificat de
 treize ans moins un mois. Il eut pour
 successeur Benoît I^{er}. D—s.

JEAN IV, élu pape le 26 décembre

640, succédait à Séverin. Il était originaire de Dalmatie. Il eut à combattre les erreurs des monothélites que l'empereur Héraclius protégeait, et qu'il voulait appuyer dans son édit, appelé *Ecthese* ou exposition, édit composé par Sergius, patriarche de Constantinople. Cette doctrine fut condamnée dans un concile assemblé à Rome par le pape Jean IV, qui envoya cette décision à l'Eglise grecque. Ce pape eut aussi à défendre la mémoire de l'un de ses prédécesseurs, Honorius, que l'on accusait d'erreur au sujet des deux volontés contraires que l'on supposait en Jésus-Christ, comme homme et comme Dieu. Le pape Jean démontra qu'Honorius avait soutenu que Jésus-Christ étant tout-à-la-fois homme parfait, et Dieu parfait, la volonté de sa chair n'a jamais combattu la volonté de son esprit, et que les volontés contraires n'appartiennent qu'à nous autres pécheurs, depuis la chute d'Adam. C'était à Constantin, successeur d'Héraclius, que le pape Jean adressait cette apologie : mais elle ne parvint à Constantinople qu'après la mort précipitée de cet empereur. Le pape ne lui survécut pas long-temps. Il mourut le 12 octobre 642. Pendant son pontificat, qui ne fut que d'un an et neuf mois, il avait envoyé de grandes sommes d'argent en Dalmatie et en Istrie, pour racheter les captifs pris par les Slaves. Il eut pour successeur Théodore.

D—s.

JEAN V, élu pape le 23 juillet 685, était Syrien de naissance, et de la province d'Antioche : il succéda à Benoît II. Jean V était savant, courageux, et plein de modération. Son élection, interrompue depuis long-temps, se fit dans l'église de Latran, d'où il fut conduit au palais épiscopal. Ce pape remit sous la disposition du

St.-Siège les églises de Sardaigne, dont les ordinations lui appartenaient de toute antiquité, mais qui avaient été accordées pour un temps aux archevêques de Cagliari. Après une longue maladie, Jean V termina ses jours le 2 août 686. Il eut Conon pour successeur.

D—s.

JEAN VI, élu pape le 3 octobre 701, était Grec de nation, et succéda à Sergius I^{er}. Peu de temps après son élection, Théophylacte, chambellan de l'empereur Tibère III, exarque d'Italie, vint de Sicile à Rome. Les troupes l'ayant appris s'assemblèrent tumultuairement dans la ville pour le maltraiter : le pape s'y opposa, et calma la sédition en envoyant des évêques haranguer les soldats. La sédition était à peine apaisée, que Gisulf, lombard, duc de Bénévent, vint envahir la Campanie, pillant, brûlant et enlevant beaucoup d'habitants, sans qu'on lui opposât la moindre résistance. Le pape, hors d'état de réprimer ces violences, envoya des évêques avec de riches présents tirés des trésors des églises. Gisulf se rendit aux captifs, et s'éloigna. S. Vifrid vint l'année suivante trouver Jean VI pour se défendre des accusations intentées contre lui par l'archevêque de Cantorbéry : il fut pleinement justifié dans un concile que le pape assembla pour cet effet. Jean VI mourut le 11 janvier 705, après un pontificat de trois ans et deux mois.

D—s.

JEAN VII, élu pape le 1^{er} mars 705, était Grec de nation, fils de Platon, et succéda à Jean VI. Il passa dans son temps pour être savant et éloquent. Justinien II, qui régnait alors en Orient, lui envoya les actes du concile in *Trullo*, en l'invitant à les examiner dans un concile, et à confirmer ou rejeter ce qu'il trouverait digne d'approbation ou de blâme :

pe, craignant sans doute de se voir enlever par l'empereur, renvoya sans y faire aucun changement rien décider. Ce fut pendant son pontificat que le roi des Lombards, rendit à l'Église de Saint-Étienne le patrimoine des Alpes Cottiennes (présent le mont Genève), les vallées de Cenis, usurpées depuis longtemps par cette nation; et l'acte de cession fut écrit en lettres d'or. Jean VIII, élu pape le 14 décembre 772, était archidiacre de l'Église de Ravenne, et succéda à Adrien II. Les invasions des Sarrasins, à cette époque, désolaient l'Italie. Le pape demanda des secours contre eux à Charles-le-Chauve, qui lui en envoya, mais qui fut obligé de se retirer, à cause de la guerre que lui firent son neveu, Louis II, et des autres Normands. Charles se mit en route pour l'Italie. Le pape le reçut avec honneur; mais la révolte de ses vassaux et la lenteur des seigneurs qui ne venaient point joindre leurs troupes, rendirent tous ces projets inutiles. Le pape se contenta de leur offrir à Tortone l'impératrice Irène, et revint à Rome avec un trésor orné de pierreries, que Charles lui avait donné; celui-ci, restant en France, mourut peu de temps après au mont Cenis. Le pape, se voyant ainsi trompé dans ses espérances, fut obligé de se défendre contre les Sarrasins, et de leur payer un tribut de 25,000 marcs d'ar-

gent par an. Le pape voulut ensuite s'appuyer de la protection de Basile, empereur d'Orient, et lui envoya une légation à ce sujet. Mais il eut d'autres occupations dans Rome. Lambert, duc de Spolète, vint à Rome, sous prétexte d'amener des secours au pape, mais en effet pour le traiter en ennemi. Il se saisit de sa personne, et l'enferma dans l'église de Saint-Pierre, sans permettre à qui que ce fût de communiquer avec lui, ni même de lui porter des vivres. Des évêques, des prêtres, des moines, qui venaient pour officier dans l'église, furent chassés à coups de bâton. Lambert disait qu'il agissait ainsi par l'ordre du roi Carloman; mais on le soupçonnait de vouloir se faire empereur lui-même. Quand il eut abandonné Rome, le pape l'excommunia, et résolut de venir en France se plaindre de ces outrages; mais Lambert lui ayant fermé le chemin par terre, Jean fut obligé d'y aller par mer. Il tint un grand concile à Troyes, y couronna Louis-le-Bègue, fit de vaines exhortations pour obtenir des secours de troupes, et ne trouva qu'un seul évêque qui l'accompagnât dans son retour en Italie. Le pape fit des instances non moins infructueuses auprès des souverains d'Italie, pour les détacher de l'alliance des Sarrasins. Dans sa détresse, il eut encore recours à l'empereur Basile; et, pour le flatter, il écrivit des lettres favorables à Photius, qu'il résolut de reconnaître pour patriarche légitime, et qui fut en effet reconnu dans un concile tenu à Constantinople au mois de novembre 879, mais auquel le pape mit ensuite des restrictions, après s'être convaincu qu'il avait été trompé par ses légats. Une flotte envoyée par Basile en Italie eut des succès considérables contre les Sarrasins; mais Rome ne s'en trouva

640, succédait à Séverin. Il était originaire de Dalmatie. Il eut à combattre les erreurs des monothélites que l'empereur Héraclius protégeait, et qu'il voulait appuyer dans son édit, appelé *Ecthesis* ou exposition, édit composé par Sergius, patriarche de Constantinople. Cette doctrine fut condamnée dans un concile assemblé à Rome par le pape Jean IV, qui envoya cette décision à l'Eglise grecque. Ce pape eut aussi à défendre la mémoire de l'un de ses prédécesseurs, Honorius, que l'on accusait d'erreur au sujet des deux volontés contraires que l'on supposait en Jésus-Christ, comme homme et comme Dieu. Le pape Jean démontra qu'Honorius avait soutenu que Jésus-Christ étant tout-à-la-fois homme parfait, et Dieu parfait, la volonté de sa chair n'a jamais combattu la volonté de son esprit, et que les volontés contraires n'appartiennent qu'à nous autres pécheurs, depuis la chute d'Adam. C'était à Constantin, successeur d'Héraclius, que le pape Jean adressait cette apologie; mais elle ne parvint à Constantinople qu'après la mort précipitée de cet empereur. Le pape ne lui survécut pas long-temps. Il mourut le 12 octobre 642. Pendant son pontificat, qui ne fut que d'un an et neuf mois, il avait envoyé de grandes sommes d'argent en Dalmatie et en Istrie, pour racheter les captifs pris par les Slaves. Il eut pour successeur Théodore.

D—s.

JEAN V, élu pape le 23 juillet 685, était Syrien de naissance, et de la province d'Antioche : il succéda à Benoît II. Jean V était savant, courageux, et plein de modération. Son élection, interrompue depuis long-temps, se fit dans l'église de Latran, d'où il fut conduit au palais épiscopal. Ce pape remit sous la disposition du

St.-Siège les églises de Sardaigne, dont les ordinations lui appartenaient de toute antiquité, mais qui avaient été accordées pour un temps aux archevêques de Cagliari. Après une longue maladie, Jean V termina ses jours le 2 août 686. Il eut Conon pour successeur.

D—s.

JEAN VI, élu pape le 3 octobre 701, était Grec de nation, et succéda à Sergius I^{er}. Peu de temps après son élection, Théophylacte, chambellan de l'empereur Tibère III, exarque d'Italie, vint de Sicile à Rome. Les troupes l'ayant appris s'assemblèrent tumultuairement dans la ville pour le maltraiter : le pape s'y opposa, et calma la sédition en envoyant des évêques haranguer les soldats. La sédition était à peine apaisée, que Gisulf, lombard, duc de Bénévent, vint ravager la Campanie, pillant, brûlant et enlevant beaucoup d'habitants, sans qu'on lui opposât la moindre résistance. Le pape, hors d'état de réprimer ces violences, envoya des évêques avec de riches présents tirés des trésors des églises. Gisulf rendit ses captifs, et s'éloigna. S. Vilfrid vint l'année suivante trouver Jean VI pour se défendre des accusations intentées contre lui par l'archevêque de Cantorbéry : il fut pleinement justifié dans un concile que le pape assembla pour cet effet. Jean VI mourut le 11 janvier 705, après un pontificat de trois ans et deux mois.

D—s.

JEAN VII, élu pape le 1^{er} mars 705, était Grec de nation, fils de Platon, et succéda à Jean VI. Il passait dans son temps pour être savant et éloquent. Justinien II, qui régnait alors en Orient, lui envoya les actes du concile in *Trullo*, en l'invitant à les examiner dans un concile, et à confirmer ou rejeter ce qu'il trouverait digne d'approbation ou de blâme;

pape, craignant sans doute à l'empereur, renvoya sans y faire aucun changement sans rien décider. Ce fut pontificat que le roi des Lombards, rendit à l'Eglise de e le patrimoine des Alpes Cottées (à présent le mont Genève), et Cenis, usurpés depuis long-temps par cette nation; et l'acte de fut écrit en lettres d'or. Jean ra plusieurs églises, et les plusieurs images, parmi les-ait son portrait. Il fit faire : d'or, du poids de trente rné de pierreries. Jean VII e 18 octobre 707, après un t de deux ans et sept mois. Il successeur Sisinnius. D—s.

VIII, élu pape le 14 décembre 772, était archidiacre de l'Eglise romaine, et succéda à Adrien II. rsions des Sarrasins, à cette désolaient l'Italie. Le pape des secours contre eux à ir Charles-le-Chauve, qui lui promis, mais qui fut obligé er l'accomplissement de ses es, à cause de la guerre que lui a neveu, Louis II, et des in- des Normands. Charles se mit chemin pour l'Italie. Le pape rencontre; mais la révolte de i et la lenteur des seigneurs qui ne venaient point joindre ice, rendirent tous ces pro- les. Le pape se contenta de r à Tortone l'impératrice , et revint à Rome avec un l'or, orné de pierreries, que ir lui avait donné; celui-ci, nant en France, mourut illage auprès du mont Cenis. II, se voyant ainsi trompé espérances, fut obligé de ec les Sarrasins, et de leur tribut de 25,000 marcs d'ar-

gent par an. Le pape voulut ensuite s'appuyer de la protection de Basile, empereur d'Orient, et lui envoya une légation à ce sujet. Mais il eut d'autres occupations dans Rome. Lambert, duc de Spolète, vint à Rome, sous prétexte d'amener des secours au pape, mais en effet pour le traiter en ennemi. Il se saisit de sa personne, et l'enferma dans l'église de St.-Pierre, sans permettre à qui que ce fût de communiquer avec lui, ni même de lui porter des vivres. Des évêques, des prêtres, des moines, qui venaient pour officier dans l'église, furent chassés à coups de bâton. Lambert disait qu'il agissait ainsi par l'ordre du roi Carloman; mais on le soupçonnait de vouloir se faire empereur lui-même. Quand il eut abandonné Rome, le pape l'excommunia, et résolut de venir en France se plaindre de ces outrages; mais Lambert lui ayant fermé le chemin par terre, Jean fut obligé d'y aller par mer. Il tint un grand concile à Troyes, y couronna Louis-le-Bègue, fit de vaines exhortations pour obtenir des secours de troupes, et ne trouva qu'un seul évêque qui l'accompagna dans son retour en Italie. Le pape fit des instances non moins infructueuses auprès des souverains d'Italie, pour les détacher de l'alliance des Sarrasins. Dans sa détresse, il eut encore recours à l'empereur Basile; et, pour le flatter, il écrivit des lettres favorables à Photius, qu'il résolut de reconnaître pour patriarche légitime, et qui fut en effet reconnu dans un concile tenu à Constantinople au mois de novembre 879, mais auquel le pape mit ensuite des restrictions, après s'être convaincu qu'il avait été trompé par ses légats. Une flotte envoyée par Basile en Italie eut des succès considérables contre les Sarrasins; mais Rome ne s'en trouva

pas mieux. Alors Jean VIII tourna ses vues vers Charles-le-Gros, auquel il promit l'empire, et qui vint effectivement se faire couronner à Rome, par Jean VIII, le jour de Noël 881. Le pape n'en fut pas plus heureux pour obtenir ce qu'il demandait. Il mourut le 11 décembre 882, après dix ans de pontificat. On lui reproche d'avoir été beaucoup trop occupé du gouvernement temporel et d'avoir prodigué les excommunications au point de les rendre indifférentes. Ce fut par l'ordre de Jean VIII que Jean, diacre de l'Eglise romaine, écrivit en 4 livres la Vie de Grégoire-le-Grand, qui avait vécu 300 ans auparavant. Il est resté 326 lettres de Jean VIII, insérées dans la Collection des conciles. Il eut pour successeur Martin II. D—s.

JEAN IX, élu pape le 12 mars 898, natif de Tibur, fils de Rampalde, succéda à Théodore II. Il eut pour compétiteur le prêtre Sergius, dont le parti fut le plus faible, et qui fut obligé d'enfuir en Toscane. Jean IX tint plusieurs conciles, parmi lesquels on remarque celui de Rome en 899, où la mémoire de Formose, accusé par Étienne VI, fut entièrement rétablie, et la procédure contre son cadavre condamnée aux flammes. Tous ceux qui avaient pris part à ce concile furent déclarés séparés de l'Eglise, s'ils ne venaient à résipiscence. L'empereur Lambert assista en personne au concile de Ravenne, où le pape fit déclarer excommunié quiconque s'opposerait à l'exécution des canons et des capitulaires des empereurs Charlemagne, Lothaire et Louis, touchant les décimes. L'empereur, de son côté, après s'être réservé son droit de protection envers tout Romain, clerc ou laïc, qui aurait recours à lui, promit de conserver inviolablement le privilège de la sainte Eglise

romaine. Le pape expose ensuite au prince le déplorable état où cette se trouve réduite, et le prie d'y dier. Il finit par exhorter les évêques à remplir leurs devoirs pour l'édification de leur troupeau. Jean IX vit à Stylien, évêque de Néocée pour le louer de la fermeté avec laquelle il avait résisté au schisme Photius. Ce pape mourut le 26 900, après un pontificat de deux quinze jours. Il eut pour successeur Benoît IV. D—

JEAN X, fut élu pape le 30 914 (915), par le crédit de Théodore sa maîtresse, qui le fit successivement évêque de Bologne, archevêque de Ravenne, et enfin le plaça sur le Siège après la mort de Landon X, plutôt né pour le métier de moine, que pour la première dignité de l'Eglise, se réunit avec les princes Capone, Landulfe et Atenulfe, combattre les Sarrasins. Il se mit à la tête de troupes pour combattre eux avec des troupes commandées par le marquis Aboëic, fils d'Androsie, mère ou sœur de Théodore. Les Sarrasins furent entièrement défaits. L'histoire ne dit rien de remarquable de Jean X jusqu'à sa mort, qui arriva d'une manière tragique. Gui, frère utérin de Hugues, comte d'Arles, était maître de Rome. Il avait épousé Androsie; et tous deux, jaloux de voir que Jean accordait à Pierre son frère, résolurent de se débarrasser de lui et de l'autre. Un jour que Jean X se trouvait au palais de Latran avec son frère et quelques amis, des soldats de Marosie entrèrent, tuèrent les deux frères aux pieds du pape, et jetèrent leurs corps dans une prison, où il mourut quelques temps après. On dit qu'on l'eut en lui mettant un oreiller sur le visage. Il avait occupé le St.-Siège un plus de 14 ans. Il eut pour successeur Léon VI. D—

le pape le 20 mars
mort d'Étienne VII,
patricienne Marosie,
ques-uns, du pape Ser-
lette femme était alors
marquis de Toscane,
un pouvoir absolu dans
en servit pour faire éle-
biège, Jean XI, qui n'a-
vingt-cinq ans. Aussi
autorité, aucun éclat :
lement les cérémonies
Marosie, après la mort
Hugues, roi de Lom-
vel époux, croyant son
affermie, commença à
omains, et particulière-
jeune, fils de Marosie.
bénie, par ordre de sa
était le bassin au roi
celui-ci lui donna
parce qu'il lui avait
au. Alberic, outré de
assembla les Romains,
oparar de Hugues, qui
fuir. Alberic n'en pour-
ns sa vengeance contre
re et Jean XI. Il les
les tint enfermés dans
-Ange. Depuis ce mo-
née de Jean XI est très
e porta le nom de pape
ix ans, soit qu'il ne fût
omme tel depuis sa pri-
mourût dans le cours
Il eut pour successeur

D—s.

, élu pape le 20 mars,
ls du patrice Alberic ;
lé a la dignité de sou-
clerc, et remplaça sur
éal Agapet II. Il n'é-
e dix-huit ans lorsque

les Romains l'excitèrent à se faire
élire pape. Il s'appelait Octavien, et
fut le premier pape qui changea de
nom. En l'année 957, il assembla une
armée, et marcha contre Pandolfe,
prince de Capoue, qui lui résista,
et l'obligea de retourner chez lui. Le
pape lui demanda la paix, et ils firent
alliance ensemble. Jean XII ne pou-
vant plus souffrir la tyrannie de Bé-
renger, roi d'Italie, et de son fils
Adalbert, envoya deux légats en Al-
lemagne vers le roi Othon, avec prière
de venir le secourir. Othon passa en
effet en Italie en 962, et ne trouva au-
cune résistance. Il fut couronné em-
pereur par le pape, qui lui fit ser-
ment sur le corps de St.-Pierre de ne
jamais renoncer à son obéissance, et
de ne jamais donner aucun secours
ni à Bérénger ni à Adalbert. Othon,
de son côté, confirma au pape les do-
nations de Pépin et de Charlemagne.
Il y joignit quelques villes du royaume
de Lombardie, avec cette clause im-
portante : « Sauf en tout notre puis-
sance et celle de nos descendants. »
Par ce même acte on règle les formes
de l'élection du pape, le serment
qu'il doit prêter de conserver les droits
de tous ; enfin l'empereur se réserve
la souveraineté et la juridiction en
dernier ressort sur la ville de Rome.
L'original de cet acte fut écrit en let-
tres d'or, et gardé à Rome au châ-
teau St.-Ange. Le pape, à la prière de
l'empereur, érigea aussi Magdebourg
en métropole. Cependant, dès l'année
suivante, Jean XII, au mépris de ses
serments, se réconcilia avec Adalbert,
auquel il envoya une députation à
Fressinet, chez les Sarrasins, auprès
desquels il s'était retiré. L'empereur,
qui était alors à Pavie, fut frappé de
cette nouvelle, et dépêcha à Rome pour
en savoir les motifs. Les Romains
répondirent que Jean s'était lié avec

ns ce que rapporte Luitprand,
populaire. L'opinion la plus
prie et le fils d'Alberic, duc de
sarr de Blatche.

Adalbert, parce qu'il avait trouvé en lui un homme corrompu qui lui ressemblait. Ils s'acharnèrent de vivre scandaleusement avec des concubines, de leur prodiguer les trésors de l'Eglise, de les loger dans le palais pontifical même, d'employer la séduction ou la violence envers d'autres. « Voilà, ajoutaient-ils, pourquoi Adalbert lui convient mieux que l'empereur. » Othon vint à Rome pour éclaircir les faits, et remédier à ces désordres. Il assembla un concile. Jean XII et Adalbert prirent la fuite. Le pape fut déposé, et l'on élut à sa place Léon VIII. Mais Othon ayant renvoyé la plupart de ses troupes afin de n'être point à charge aux Romains, Jean XII excita sous main le peuple à la révolte; et l'empereur, ayant appris qu'on en voulait à sa vie, fit mourir un grand nombre des conjurés. Il s'éloigna ensuite, et se rendit à Spolète. Les partisans de Jean XII profitèrent de cette absence pour faire revenir ce pape à Rome. Jean XII, à son tour, se vengea de ceux qui avaient provoqué sa destitution: il fit couper à Jean, cardinal diacre, la main droite, et à un autre officier de l'église la langue, le nez et les deux doigts. Il tint ensuite un concile, où il fit annuler ce qui avait été décidé dans le précédent trois mois auparavant. L'élection de Léon VIII fut déclarée irrégulière. Jean XII ne survécut que trois mois à cet événement. Quelques-uns prétendent que sa mort, arrivée le 14 mai 964, eut lieu dans l'excès d'une débauche; et Luitprand l'attribue aux coups du démon; mais elle aurait plutôt été l'effet de la vengeance d'un mari jaloux. D'autres assurent (*Art de vérifier les dates*) que Jean XII fut emporté par une maladie de huit jours, à laquelle il succomba sans avoir reçu les sacrements. D—s.

JEAN XIII, élu pape le 965, était Romain et fils d'un aussi nommé Jean. Il succéda VIII, étant évêque de Nepesin, le peuple romain l'élut, après les ordres de l'empereur Othon, qui avait déployé son autorité si vigoureuse sous le précédent. Voyez LÉON V noir V). Jean XIII se fit grand de la ville de Rome, qu'il gouverna avec hauteur. Rofrède, comte de Capoue, et le préfet Pierre, le pape, et l'enfermèrent à St.-Ange. Mais cet acte de violence ne demeura pas impuni. Jean, quelques mois de prison, vint à Capoue, chez le comte Pandulf, qui trouva le moyen de le faire sortir de Rome, et de le rétablir sur son siège. Othon fit pendre deux de ceux qui avaient arrêté le pape. Rofrède furent déterrés, et traînés avec ignominie, et jetés ensuite à la mer. Au préfet Pierre, Othon fit à la vengeance du pape, couper la barbe, et le fit pendre par les cheveux au chevet d'un lit; puis il fut dépouillé de ses habits, et jeté sur un âne, qui avait été attaché au cou; le patient fut traîné ainsi, et deux à deux, par la ville, en le fouettant et en d'insultes. Jean XIII envoya à Constantinople des nonces qui furent reçus avec mépris, parce qu'ils étaient des Grecs. Ce pape mourut le 6 septembre 972, après un

ins environ. Baronius dit que Jean XIII qui introduisit la de bénir les cloches. Il eut cesseur Benoît VI. D—s. XIV, élu pape le 19 octobre 84, était évêque de Pavie, succéda à Benoît VII. Son it ne dura que huit mois : car , qui avait pris le nom de Bo II, et qui avait été chassé de ous le pontificat précédent, e Constantinople, où il s'était et comme il avait de grandes s, il se fit aisément un parti, et Jean XIV, qu'il fit renfermer au St-Angé, où celui-ci mourut et de misère, le 30 août 995. IV eut pour successeur immédiat face VII, qui, malgré son inest compte au nombre des gitimes (Voy. BONIFACE VII, VI et BENOÎT VII). Après la Boniface VII, on élut un autre ils de Robert, qui mourut au quatre mois, sans avoir été usin l'on nomma Jean XV, rictle va suivre. D—s. N XV, fut élu pape le 25 36. Il était Romain et fils de prêtre. Son pontificat ne s'apoint d'une manière paisicraignait la puissance de Creset se retira d'abord en Tosou il envoya prier l'empereur III de venir, à l'exemple de e, délivrer Rome du tyran qui nait. Les Romains redoutaient ence des Allemands, et firent missions au pape, qui se laissa à leurs prières, et revint dans . Crescence dissimula, et n'osa ublic le pape dans l'exercice autorité. Hugues Capet, roi de , fut en ce temps-là (989), par l'archevêque de Reims , fils naturel du roi Lothaire. chevêque ayant été fait prison-

nier au siège de Laon, le roi sollicita sa déposition auprès de Jean XV. Comme le pape ne répondit pas à cette demande, un concile fut convoqué à Reims, et prononça la condamnation d'Argoul, qui s'avoua coupable, et se soumit à la sentence portée contre lui. Ce fut Gerbert qui lui succéda dans le siège de Reims : mais le pape ayant réclaté contre le jugement du titulaire, et contre la nomination du successeur, le roi écrivit au souverain pontife pour lui représenter que rien n'avait été fait contre son autorité, et lui offrit de s'en expliquer avec lui, s'il voulait venir le trouver à Grenoble. Un concile se tint (le 2 juin 995) à Mouzon, où cette affaire fut discutée. Le droit de Gerbert y parut incertain, et le légat du pape l'interdit jusqu'à la tenue d'un nouveau concile, qui fut iniqué à Reims, pour le 1^{er} juillet suivant : mais ce concile n'eut pas lieu sitôt ; et tant que le roi Hugues vécut, Gerbert resta archevêque de Reims, et Arnoul prisonnier à Orléans. Ce fut sous le pontificat de Jean XV que les Russes se convertirent à la religion chrétienne, à l'exemple de leur prince Wladimir, et que St. Ulmaric reçut les honneurs de la canonisation. Jean XV mourut à Rome, d'une fièvre violente, dans les derniers jours d'avril 996, après dix ans de pontificat. Le célèbre Abbon de Fleury vit ce pape dans ses derniers moments, et ne le trouva pas tel qu'il devait être, mais intéressé et prêt à tout vendre. Il eut pour successeur Grégoire V. D—s.

JEAN XVI est ce Philagase qui fut élu par la faction de Crescence en 997. (Voy. GASTON V.) Il est compté parmi les papes légitimes, malgré son intrusion. — JEAN XVII, élu pape le 6 juin 1005, mourut le 31 octobre de la même année. Il s'appelait Sigeo, et

succéda à Silvestre. Platine dit que ce pape était d'une naissance obscure. Son pontificat, n'offre rien de remarquable. — JEAN XVIII, nommé Fasan, élu pape le 19 mars 1004, succéda à Jean XVII, au bout de quatre mois et dix-huit jours de vacance du St.-Siège. Il le tint pendant cinq ans, quatre mois, et mourut sans avoir rien fait d'important. De son temps, l'Eglise de Constantinople était unie à celle de Rome, et l'on y récitait à la messe le nom du pape avec celui des patriarches. Jean XVIII eut pour successeur Sergius IV. D — s.

JEAN XIX, élu pape le 19 juillet 1024, succéda à Benoît VIII son frère, de la famille des comtes de Tusculum. Selon quelques historiens, il était évêque de Porto; selon d'autres, c'était un simple laïc. Cette élection fut l'ouvrage de la faction aristocratique qui dominait dans Rome, lorsque les empereurs d'Occident y perdaient leur influence; et ces choix ne réunissaient pas toujours les opinions. Jean XIX eut des ennemis qui conspirèrent contre ses jours (8 juin 1033): ils ne le tuèrent point, mais ils le chassèrent de son siège. Il dut son rétablissement aux armes de Conrad, qu'il avait couronné empereur, à Rome, en 1027. Canut, roi de Danemark, qui assistait à ce couronnement, se plaignit de l'énormité des sommes que l'on exigeait de ses archevêques, lorsqu'ils allaient recevoir le *pallium*; et le pape promit qu'à l'avenir cela n'aurait plus lieu. Ce fut sous le pontificat de Jean XIX, que parut le moine Gui d'Arezzo, qui inventa les notes de la gamme: le pape l'attira à Rome, et l'y traita avec honneur. Jean XIX mourut à Rome, l'an 1035, le 8 novembre, après avoir occupé le St.-Siège neuf ans et trois mois. Il eut pour successeur Benoît IX. D — s.

JEAN XX ou XXI, élu pape le 19 septembre 1276, dans le palais de Viterbe, était Portugais, évêque de Tusculum, et se nommait Pierre. Il devrait n'être que le troisième, suivant le rang observé qu'ici: mais quelques écrivains ont mis au nombre des papes, le fils de Robert, qui mourut au bout de quatre mois, sans avoir été élu après la mort de Jean XIV; et Jean se trouve, d'après ce calcul, être le vingt-unième (1). Son élection fut précédée de quelques dissensions entre les cardinaux et les prélats, les premiers prétendant que la cession étant suspendue par le décès du pape, Adrien V, ils ne devaient être élus. Les prélats, les procureurs et les autres officiers de la cour de Rome, forcèrent à main armée les cardinaux à s'assembler. On les tint rigoureusement enfermés, et ils ne tardèrent à faire leur nomination. Jean XX était très instruit pour son temps; on même attribue le *Trésor des pauvres* à son avis, l'opinion la plus commune est que ce livre appartient à Jean XXI, ci-après, p. 439.) Le nouveau pape commença par donner son approbation à la suspension prononcée par son prédécesseur, contre la constitution de Grégoire X. Il rendit aussi une bulle portant punition des excès commis contre les cardinaux à l'ouverture du dernier conclave. Une guerre d'un autre genre attira son attention vers la France et l'Espagne; c'était la guerre qui était sur le point d'éclater entre Philippe-le-Haut et Alphonse de Castille. Le pape vint en France pour l'engager à terminer la paix, et à tourner ses

(1) Lenglet Dufrenoy et le P. Pagi ont écrit un certain nombre d'ouvrages, qui sur le sujet de ce pontificat, ont été souvent cités. Mais les deux chronologistes conviennent qu'il n'y a pas de pape Jean XX.

infidèles. Il lui représente le concile de Lyon a ordonné, de la croisade, une paix entre tous les princes chrétiens, pouvoir aux prélats de par censures contre ceux qui n'obéiraient pas y acquiescer. L'obéissance, le pape mande à Simon de Brie, de contraindre le roi de France et ses adhérents à désister de cette entreprise contre le roi de Castille, moyennant, s'il le juge expédient, une communication contre les personnes interdites sur les terres, notamment le privilège de n'être point soumis aux censures. Fleury observe à l'occasion l'inutilité dérisoire de ces censures, auxquels les papes déclarent quand ils voulaient. Jean XXII, avec plus de raison, les a enseignées dans l'université de Paris, et qui provenaient des raisonnements d'une fausseté. Fleury en parle avec des détails qu'il faut lire dans son ouvrage. Le pontificat de Jean XXII fut d'une durée ; un accident déterminait sa vie. Un bâtiment fait construire près le palais apostolique, s'écroula tout-à-coup, et le pape qui habitait tomba sur le pavé et se blessa. Il fut blessé, qu'il mourut au bout de quelques jours (le 16 mai 1277), après avoir reçu tous ses sacrements. Il avait régné sur le Saint-Siège pendant huit mois et quelques jours. On l'accuse de peu de discrétion et de trop de précipitation dans ses décisions. Il eut pour successeur Nicolas III.

D—s.

XXII, élu pape le 7 août 1277, succéda à Clément V, qui avait régné sur le siège dans Avignon. Les cardinaux se réunirent à Carpentras le 23 août, et furent de vingt-trois, ne purent convenir sur l'élection. Une sédition

survint au milieu de ces débats ; des marchands furent pillés par les domestiques des cardinaux ; on mit le feu à la ville, qui fut brûlée en partie, et le conclave fut deux ans sans se rassembler : les Italiens voulaient qu'on allât à Rome, et d'autres ailleurs. Philippe-le-Bel, qui vivait encore, ému par les représentations du cardinal Naplioni des Ursins, ordonna enfin que la réunion se fit à Lyon ; mais, le monarque étant mort, ce fut Louis Hutin qui envoya le comte de Poitiers, son frère, pour exécuter ce projet. Le prince y travailla près de six mois, au bout desquels il parvint à rassembler vingt-trois cardinaux, qu'il enferma dans la maison des frères prêcheurs de Lyon, avec ordre de ne point sortir qu'ils n'eussent élu un pape. Il les fit environner de gardes, et revint à Paris. Au bout de quarante jours, les cardinaux élurent Jacques d'Esse, évêque de Porto. Né à Cahors de parents pauvres, mais honnêtes, il s'était rendu habile dans les sciences et surtout en droit. Il était de petite taille ; mais il avait de l'esprit et une certaine fermeté de caractère. Il avait été successivement évêque de Fréjus, puis d'Avignon ; et enfin Clément V l'avait fait cardinal-évêque de Porto. Il prit le nom de Jean XXII, et fut couronné à Lyon, d'où il écrivit aux rois et aux évêques, qu'il avait beaucoup hésité avant d'accepter sa nomination. Quelque temps après, le pape se plaignit qu'on voulait l'empoisonner, ainsi que les cardinaux, et qu'on avait dressé contre eux des malédictions, et des enchantements diaboliques. L'ignorance du temps était sans doute grande pour faire attribuer aux actions du malin esprit des résultats très simples de phénomènes physiques. L'accusation fut dirigée principalement contre Gérard, évêque de Cahors. L'hérétique

ne dit point en quoi consistaient les faits de magie et les projets incurriers dont il était chargé. Il paraît qu'il était violemment suspect de simonie, très réellement déréglé dans ses mœurs, et coupable d'injustices dans son administration. Le pape fit informer contre lui, et le déposa de toutes ses dignités avec les formalités les plus humiliantes. Il le livra ensuite au tribunal séculier, qui le condamna à être brûlé; ce qui fut exécuté au mois de juillet 1318. Baluze dit que le juge qui prononça cette sentence, était Arnaud de Trienne, neveu du pape et son maréchal. Vers ce même temps, les rois de France et d'Angleterre témoignaient l'envie de former une nouvelle croisade. Le pape leur écrivit pour les en détourner, en leur représentant que la paix n'était pas assez bien affermie chez eux pour leur permettre de songer à des entreprises lointaines. Le différend entre le pape et Louis de Bavière causa de grands troubles en Italie. L'empire était resté vacant pendant quatorze mois, après lesquels Louis de Bavière, frère de Rodolphe, venait d'être élu empereur par cinq électeurs. Ce prince avait pris le titre de roi des Romains, sans attendre l'approbation du pape, qui prétendait de son côté que l'administration de l'empire lui appartenait pendant la vacance. Il lança donc contre Louis de Bavière un monitoire qui fut bientôt suivi d'un acte d'excommunication. Louis, à son tour, excommunia le pape, qu'il appelait par dérision le *Prêtre Jean*. L'Italie désolée par les fureurs des Guelphes et de Gibelins, qu'à tour-à-tour étaient vainqueurs et vaincus, offrait partout des divisions et des désordres, dont l'empereur sut profiter. Le pape ne pouvait revenir à Rome, où une députation de la ville l'avait rappelé. Louis

de Bavière saisit ce moment pour lui susciter un rival dans la personne de Pierre de Corbière. (*V. Corbière*.) Les villes, les contrées, se révoltaient contre le pape ou se soumettaient à lui, suivant les chances de fortune de l'empereur. Jean XXII ne gardait pas toujours la modération convenable ou nécessaire dans les circonstances. On peut en juger par la manière dont il se conduisit envers l'anti-pape, lors de sa résipiscence. Il ne profita pas non plus avec avantage de tous les moyens qui lui étaient offerts de rétablir la paix. Après le pardon accordé à Corbière, son protecteur consentait à l'abandonner, à révoquer tous les actes qu'il avait publiés contre le pape, pourvu que celui-ci le reconnût comme empereur. Jean XXII rejeta tous ces accommodements. Il mourut le 4 décembre 1334, âgé de près de quatre-vingt-dix ans, après un pontificat de dix-huit ans, trois mois et vingt-huit jours. Avant ses derniers moments, il assembla les cardinaux, révoqua toutes les réserves et expectatives qu'il avait établies sur les bénéfices, et qui avaient grossi son trésor d'épargnes, où l'on trouva, dit Villani, en or monnayé, plus de dix-huit millions de florins. L'historien cite à ce sujet des oui-dire qui peuvent encore être suspects d'exagération. Ce pape avait soutenu un système sur la vision béatifique, dont les principes avaient été condamnés, notamment par l'université de Paris. Il déclara en mourant qu'il ne prétendait pas persister dans ces erreurs, si elles existaient. Ce fut Jean XXII qui fixa la fête de la Trinité au dimanche après la Pentecôte. Quelques écrivains assurent que ce fut lui qui ajouta la deuxième couronne à la tiare. Villani convient qu'il avait des vertus, telles que la sobriété, un grand zèle à s'ac-

quitter de ses devoirs religieux, et beaucoup d'économie dans ses dépenses particulières. Il se laissait aborder facilement, expédiait promptement les affaires; il avait de la science, de la pénétration, et une sorte de grandeur: mais il était colére; et, sans être cruel, sa conduite vis-à-vis de Corbière prouve qu'il était vindicatif. On a de lui plus de trois cents lettres, et des bulles assez bien écrites pour le temps où il vivait. Il possédait aussi des connaissances en médecine, ainsi que l'attestent quelques ouvrages qui restent de lui: I. *Thesaurus pauperum*; c'est un recueil de remèdes imprimé à Lyon en 1525. II. Un *Traité des maladies des yeux*. III. Un autre sur la *formation du fœtus*. IV. Un autre sur la *goutte*. V. Des *Conseils pour conserver la santé*. VI. Enfin, on a imprimé sous son nom l'*Elixir des philosophes*, autrement, l'*Art transmutatoire des métaux*, traduit du latin en français, Lyon, Bonhomme, 1557, in-12. Il eut pour successeur Benoît XII.

D—s.

JEAN XXIII, élu pape le 14 mai 1410, onze jours après la mort d'Alexandre V, s'appelait Balthazar Cossa: il était né à Naples d'une famille noble, mais pauvre. Il avait été corsaire dans sa jeunesse; bientôt il abandonna ce métier pour entrer dans la carrière ecclésiastique: il avait de l'esprit, de l'ambition, de l'audace. Il s'introduisit auprès de Boniface IX, qui le fit cardinal et son légat à Bologne. Sa conduite scandaleuse et tyrannique lui attira la disgrâce d'Innocent VII et de Grégoire XII; mais l'impérieux légat sut leur résister et soutenir sa rébellion contre toute leur puissance. Alexandre V, auquel il avait rendu de grands services contre Ladislas, l'admit dans sa plus intime faveur. On soupçonna néanmoins Cos-

sa de l'avoir empoisonné pour lui succéder plus promptement. En montant sur le siège pontifical, il prit le nom de Jean XXIII, se fit couronner à Bologne, et se rendit à Rome, que Ladislas menaçait avec son armée. Quelques succès favorisèrent d'abord le parti du pape; mais Ladislas reprit bientôt tous ses avantages. Jean XXIII fut obligé de le reconnaître comme roi de Naples, au préjudice de Louis d'Anjou. De son côté, Ladislas abandonna la cause de Grégoire XII, et reconnut Jean XXIII pour pape légitime. Mais Ladislas cachait des desseins perfides. Dès qu'il apprit que le pape avait fait retirer de Rome ses meilleures troupes, il y entra de nuit. Jean n'eut que le temps de monter à cheval, et de se réfugier à Florence. Ladislas exerça mille cruautés dans la ville: mais, quelque temps après, il mourut à Pérouse, et l'on soupçonna une de ses maîtresses de l'avoir empoisonné. Jean XXIII se vit alors obligé de recourir à l'empereur Sigismond, et de convenir avec lui de la convocation du concile général qu'Alexandre V avait promis d'assembler au bout de trois ans: le lieu fut indiqué à Constance. Le pape y parut avec une grande représentation; mais comme il se défiait de l'issue que cette affaire pouvait avoir, il eut soin de s'assurer d'avance l'amitié et le secours du duc d'Autriche, qu'il fit général des troupes de l'Eglise. Il ne s'était point trompé dans ses conjectures. On ne tarda pas à présenter contre lui au concile une liste d'accusations les plus graves, et l'on résolut de le contraindre à céder le pontificat. Le danger devenait pressant; et pour échapper à l'humiliation qui l'attendait, il sortit la nuit de Constance à la faveur d'un déguisement, et se retira d'abord à Schaffhouse, puis à Lauffenbourg, enfin à

Fribourg en Brisgau, toujours dans les domaines du duc d'Autriche, que Sigismond poursuivait et voulait punir d'avoir favorisé l'évasion du pape. Le duc d'Autriche, poussé en fin aux dernières extrémités, fut obligé de livrer son protégé. Le concile cependant avait continué et fini le procès par contumace. Il avait déclaré Jean XXIII atteint et convaincu d'avoir scandalisé l'Eglise par ses mauvaises mœurs, d'avoir exercé publiquement la simonie en vendant les bénéfices, et comme tel l'avait déposé de sa dignité de pape, avec défense à tout fidèle de lui obéir. Le malheureux lut cette sentence, et la ratifia d'un air triste et humilié. On le transféra ensuite à Heidelberg. Martin V ayant été élu à sa place, Jean XXIII vint le trouver à Florence, se jeta à ses pieds, implorant son pardon, et ratifiant pleinement l'acte de son abdication. Martin le reçut avec bonté : il le fit doyen du sacré collège. Jean XXIII mourut six mois après, le 22 novembre 1419, à Florence, et fut enterré magnifiquement par les soins de Côme de Médicis son ami. Si Balthazar Cossa eut une jeunesse vicieuse, on ne peut lui refuser du moins quelque courage dans l'adversité qui ne cessa de le tourmenter au faite de la grandeur. Il finit aussi ses jours avec cette tranquillité modeste et résignée qui convient à un sincère repentir. Il ne manquait ni d'esprit ni de talent. Il fit des vers latins assez élégants, où il peint tour-à-tour l'éclat de sa grandeur passée, et l'isolement où il termina sa carrière. On a vu qu'il avait eu pour successeur Martin V.

D—s.

JEAN I (ZIMISCÈS). *Voy.* ZIMISCÈS.

JEAN II (COMNÈNE), empereur d'Orient, dut le surnom de *Kalos*, c'est-à-dire le Beau, non à ses avantages extérieurs, mais à des qualités

plus précieuses que les charmes de la figure, à la beauté de son ame. Il était l'aîné des fils de l'empereur Alexis; et l'ordre naturel, d'accord avec la politique, le désignait son successeur : mais l'impératrice Irène, sa mère, s'efforça de l'éloigner du trône pour y placer sa fille Anne, qu'elle aimait avec une tendresse aveugle (*Voy.* ALEXIS I^{er}. et ANNE COMNÈNE). Jean, étant entré dans la chambre de son père peu d'instants avant sa mort, prit l'anneau qu'il portait au doigt : muni de ce signe de la puissance royale, il fit enfoncer les portes du palais que les gardes refusaient d'ouvrir, et fut proclamé empereur, le 15 août 1418, aux acclamations des grands et de tout le peuple. Il se tint renfermé, les premiers jours, pour donner à sa mère le temps d'exhaler son ressentiment : il distribua ensuite les premiers emplois à ses parents et à des amis d'une fidélité éprouvée, et décerna à son frère Isaac, le titre de *Sébastocrator*, qui le rendait son égal en dignité, mais non en pouvoir. Quelque temps après, Anne forma l'odieux projet d'assassiner son frère : l'irrésolution de Nicephore-Bryenne, son mari, empêcha ce complot de réussir. Jean fit grâce de la vie aux conjurés, mais confisqua leurs biens pour les distribuer à ses serviteurs. Axuch, l'un de ses favoris, ayant eu la délicatesse de refuser la part qui lui revenait dans les dépouilles de la princesse, l'empereur, touché de ce qu'un homme né dans l'esclavage le surpassât en générosité, renvoya les trésors à sa sœur, et pardonna à tous ceux qui étaient entrés dans la conjuration. Lorsque sa clémence eut affermi son autorité, il ne s'occupa plus que de faire la guerre aux ennemis de l'empire. Il reprit la ville de Laodicée sur les Perses, et leur enleva la Phrygie : il chassa ensuite les

le la Thrace ; et pour ôter à ces tout prétexte de tenter elle irruption , il offrit aux admettre comme auxiliaires armée, et aux autres de leur des terrains incultes dans nces intérieures. Il tourna es armes contre les Turcs , nissance toujours croissante Constantinople ; il traversa eur la Bithynie et la Paphla- tut les Perses et les Armé- ir prit un grand nombre de n rasa les fortifications ; il aussi de la Syrie et des pro- isines , et fit de fréquents e Constantinople à Antioche

Il abandonnait le lutin à s, et y ajoutait souvent des ré- s pécuniaires. Il n'était pas méreux envers ses officiers ; d'honneur , le don d'une ient pour eux le prix d'une élat : économe du sang de , il avait dans son armée des ngers formés des prisonniers ait par ses bienfaits. Il s'im- lontairement les privations lépendait pas de lui d'épar- s soldats, et leur donnait lui- xemple du courage dans les u de la prudence dans les re- in il pouvait se promettre de l'invasion des Turcs en Eu- éiendre au loin ses conquêtes, ident funeste autant qu'im- fût venu en interrompre le jour qu'il prenait le plaisir se dans la vallée d'Anazar- lilie, il rencontra un san- l perça d'un épieu ; en lut- re cet animal furieux , une oisonnée tomba de son car- lui écorcha la main : il ne fit aucune attention à cette lé- sure ; mais , pendant la nuit , et on se rendait à la ma-

decins déclarèrent qu'il n'y avait plus de remède que dans l'amputation du bras. Jean ne voulut point y consen- tir : il réunit aussitôt ses parents et ses amis les plus dévoués , leur fit jurer de reconnaître pour son successeur Ma- nueel, son fils cadet, et mourut, quel- ques jours après, le 8 avril 1345, âgé de cinquante-cinq ans. Jean Comnène avait le teint basané, les traits gros- siers, et était de petite taille. C'était un prince sage, pieux, ennemi du luxe et de la flatterie. On a remarqué que, sous son règne , on ne rendit pas da s tout l'empire un seul jugement qui en- traînât la peine de mort. Il n'eut , dit Gibbon , que le défaut des anies no- bles , l'amour des armes et de la gloire militaire. Nicéas a écrit la *Vie* de ce grand prince, mais trop succinctement ; il s'en excuse sur ce qu'il n'avait pas été témoin des événements de son règne, et qu'il n'a pu rapporter que ce qu'il avait appris de ceux qui avaient suivi Jean Comnène dans ses expé- ditions militaires. W—s.

JEAN III (DUCAS). *Voy.* VATACE.

JEAN IV (LASCARIS). *Voy.* LAS- CARIS.

JEAN V. *Voy.* CANTACUZÈNE.

JEAN VI et VII. *Voy.* PALÉO- LOGUE.

JEAN, surnommé *le Bon*, roi de France, succéda, le 22 août 1350, à Philippe de Valois, son père, et fut sacré à Reims, le 26 septembre de la même année, avec Jeanne de Boulogne, sa seconde femme. Il avait plus de quarante ans lorsqu'il parvint au trône ; et, placé souvent à la tête des armées sous le règne précédent, il s'y était montré avec beaucoup de valeur. Les peuples, qui attribuent toujours leurs maux à ceux qui les gouvernent, oubliant ce qui pouvait justifier la mémoire de Philippe de Valois, se flattèrent d'être plus heureux sous

l'autorité de son fils : mais l'habile Edouard III régnait encore en Angleterre. Ses prétentions à la couronne de France étaient devenues , par ses victoires , plus légitimes dans l'esprit de ceux qui avaient des dispositions à se laisser séduire ; et l'indiscipline parmi les nobles , l'esprit de faction dans la bourgeoisie , faisaient chaque jour de nouveaux progrès. Jean , que nous verrons bientôt assembler la nation avec une confiance qui seule suffirait pour prouver combien il était éloigné de toute tyrannie , se vit réduit , dès les premiers jours de son règne , à violer les formes de la justice pour ne pas compromettre son autorité. Raoul , comte d'Eu et de Guines , connétable de France , avait été fait prisonnier par les Anglais : à son retour de Londres , il se présenta devant le roi , qui le fit arrêter ; et le troisième jour on lui trancha la tête dans l'hôtel qui lui servait de prison , en présence de plusieurs seigneurs , mais sans que son procès eût été rendu public. Le connétable était accusé de s'être laissé gagner par Edouard , comme Robert d'Artois et Geoffroi d'Harcourt sous le règne précédent : l'exemple de ces deux coupables , qui s'étaient échappés , et qui ensuite causèrent tant de mal à la France , décida le roi à brusquer la mort du connétable. Les historiens prétendent que cet acte de rigueur acheva de lui aliéner la noblesse : mais , sans chercher à justifier un arrêt rendu et exécuté dans l'ombre , peut-être serait-il plus vrai de dire que Jean ne crut nécessaire d'agir avec tant de précipitation que parce qu'il connaissait assez les dispositions secrètes des grands de l'État pour être convaincu que , s'il différerait à punir , on parviendrait à sauver le coupable , d'autant plus que le roi d'Angleterre même , selon les usages du

temps , aurait pu intervenir à cause de la rançon que lui devait encore le connétable. Sa charge passa à Charles d'Espagne de la Cerda , qui fut assassiné peu de temps après par Charles , roi de Navarre , surnommé *le Mauvais* : ce prince , pour mieux assurer l'impunité de ce crime , se hâta de traiter avec l'Angleterre , et se mit en mesure de se défendre. Par une de ces bizarreries si communes dans les temps de factions , le même roi , qui n'avait osé employer les formes de la justice pour faire condamner le connétable d'Eu , fut réduit à assembler le parlement avec solennité pour accorder la grâce au roi de Navarre , qui ne se souciait pas de l'obtenir , et qui même ne consentit à paraître la solliciter qu'en se faisant accorder de grands avantages. Quoiqu'il y eût une trêve signée entre la France et l'Angleterre , la guerre continuait dans toutes les provinces où les Anglais et les Français avaient des intérêts à démêler , soit pour eux , soit pour les partis qu'ils soutenaient : la trêve n'existait dans le fait qu'entre les armées royales ; encore était-il facile de prévoir qu'elle ne durerait pas long-temps. Le roi , dans l'espérance de s'attacher la noblesse , imita l'exemple d'Edouard III , qui venait d'instituer l'ordre de la *Jarrettière* : il créa un ordre de chevalerie à l'honneur de Notre-Dame ; on l'appela l'ordre de *l'Etoile*. Mais des grâces ne suffisaient plus depuis que les armées , devenues nombreuses , se composaient , en grande partie , de troupes soldées : il fallait de l'argent ; et la même année que les Anglais déclarèrent la trêve rompue , Jean convoqua dans Paris une assemblée de la nation pour délibérer sur les besoins du gouvernement. Cette assemblée , qu'on peut regarder comme la première dans laquelle le tiers-état a été compté pour un ordre,

555 , et répondit aux in-
 roi ; ce qui déconcerta les
 , pour lui susciter des em-
 ient été jusqu'à séduire
 uphin de France , en lui
 qu'il devait s'unir au roi
 Jean n'eut point de peine
 rendre à son fils , que le
 tous les intérêts pour lui ,
 porter aucune atteinte à
 dont il était destiné à
 our : d'accord ensemble ,
 à Rouen Charles-le-Mau-
 ie les principaux factieux
 agnaient toujours , et les
 quatre furent décapités le
 pour le Navarrois , on le
 us bonnégarde à Château-
 il fut enfermé avec deux
 illers intimes ; les autres
 n liberté. Les parents et
 Navarrois prirent les ar-
 anirent aux troupes du roi
 ; d'où les historiens ont
 s n'agirent ainsi que par
 : mais ils oublièrent que
 - Mauvais , ayant depuis
 contracté alliance avec les
 serait lui-même rangé de
 avait été libre. Ce prince
 grande place dans les évé-
 ette époque , qu'il est né-
 connaître les intérêts qui
 agir ; car on ne peut ad-
 ce toutes les qualités qu'il
 de la nature et qu'une
 ucation avait perfection-
 ontribué aux désastres de
 is but et sans projets con-
 les , roi de Navarre , des-
 uis-le-Hutin par sa mère ,
 e-le Hardi , par le comte
 son père : les discussions,
 Edouard III , sur la suc-
 ône de France , lui lais-
 voir avec plaisir la chute
 ans l'espoir que les Fran-

çais , incapables de passer sous une
 domination étrangère , reviendraient
 à lui , prince du sang royal à double
 titre , déjà possesseur du royaume de
 Navarre , de plusieurs provinces de
 France , et ayant des droits à faire va-
 loir sur la Brie et sur la Champagne.
 Il s'unissait à Edouard contre les Va-
 lois , comme contre des rivaux com-
 muns à l'un et à l'autre , mais sans
 desirer qu'il triomphât : Edouard ,
 qui n'ignorait pas ses espérances se-
 crètes , lui fournissait des secours trop
 faibles pour qu'il pût s'emparer du
 trône , mais suffisants pour prolonger
 les troubles ; ainsi les inconséquences
 qu'on remarque dans la conduite de
 Charles-le-Mauvais , tiennent bien
 plus à la position difficile dans laquelle
 il s'était placé , qu'à la légèreté de ses
 vues et à la violence de son caractère.
 De même , la manière dont le roi Jean
 s'y prit pour le faire enlever , pour
 le tenir renfermé au moment où la
 guerre se rallumait avec vivacité entre
 les deux nations , n'a pu être blâmée que
 par les historiens qui croient que ceux
 qui gouvernent sont , dans tous les
 temps , maîtres d'agir avec autorité. La
 destruction de l'armée anglaise aurait
 été pour le roi une justification com-
 plète de sa conduite jusqu'à ce jour :
 cette armée , commandée par le prince
 de Galles , fils aîné d'Edouard , connu
 sous le nom du *Prince Noir* , s'était
 avancée avec beaucoup d'imprudence ,
 pillant et dévastant tout sur son pas-
 sage. Le roi , qui avait rassemblé ses
 troupes à Chartres , joignit les Anglais
 à deux lieues de Poitiers , et les serra
 de si près , qu'à peine eurent-ils le
 temps de choisir un terrain difficile et
 de s'y retrancher : cette position ne
 leur parut pas si sûre , qu'Edouard ,
 pour obtenir que son fils se retirât
 avec douze mille hommes qu'il com-
 mandait , n'offrit de l'argent , la liberté

des prisonniers faits, et une trêve de sept ans. Le roi Jean, après avoir eu le tort de se laisser amuser par des négociations qui donnèrent aux ennemis le temps de se fortifier, refusa tout accommodement, et livra, le 9 septembre 1556, cette fatale bataille de Poitiers, où la supériorité du nombre et le courage furent rendus inutiles par l'imprudence, l'insubordination, et l'ignorance de tous les principes de la guerre. L'armée française fut mise dans une déroute complète : de quatre fils du roi qui l'accompagnaient, trois se retirèrent si vite, qu'ils justifiaient les traîtres qui s'empressaient de se sauver; le quatrième, nommé Philippe, ne voulut jamais abandonner son père, qui combattait avec un courage héroïque, et il fut obligé de se rendre avec lui. Le prince de Galles traita le roi son prisonnier avec les plus grands égards, le servit à table, refusa de prendre place à côté de lui, et lui prodigua les éloges les mieux mérités sur la valeur qu'il avait déployée pendant le combat, admirant avec la franchise d'un jeune héros la fermeté que ce monarque montrait dans son malheur. Il conduisit ses deux prisonniers à Bordeaux, et les fit passer à Londres, dans la crainte de n'être plus le maître de leur sort; les Anglais et les Gascons commençant à se disputer la rançon qu'ils en étaient d'une si belle capture. Edouard, tout en accablant le roi de politesses et d'égards, crut pouvoir lui offrir la liberté, à condition qu'il reconnaîtrait que le royaume de France relevait de la couronne d'Angleterre. « J'ai reçu de » mes aïeux un royaume libre, ré- » pondit Jean; je le laisserai libre à » mes descendants : le sort des com- » bats a pu disposer de ma personne, » mais non des droits sacrés de la » royauté. » Edouard devait naturel-

lement profiter des circonstances pour pousser la guerre avec vigueur; mais l'intérêt des Anglais s'y opposa : ils redoutaient un monarque assez puissant au-dehors pour attenter impunément à leur liberté; et les hostilités se ralentirent par l'événement même qui semblait devoir les rendre plus vives. Les Français n'en furent pas plus heureux : la guerre civile s'éleva sur tout le royaume. Les paysans, attribuant la prison du roi à la lâcheté d'une noblesse qui les vexait depuis long-temps, se formèrent en bandes, pillèrent les châteaux, assassinèrent les nobles, leurs femmes, leurs enfants, et se portèrent à des excès qu'on pourrait appeler inouis s'ils ne se renouvelaient dans tous les temps lorsque le peuple se charge de se faire justice à lui-même : mais on vit alors une chose extraordinaire; car les Anglais et les Navarrois, malgré la guerre, se réunirent aux nobles français pour poursuivre ces assassins. Leur association et leurs terribles exploits, auxquels on a donné le nom de *Jaquerie*, prouvent combien le corps de la noblesse était affaibli par les combats livrés depuis un demi-siècle; car si elle avait moins prodigué son sang sur le champ de bataille, elle se serait trouvée assez forte pour arrêter ces insurrections dès leur naissance, ou plutôt les paysans n'auraient osé s'armer contre elle. Paris offrait des scènes non moins désastreuses; mais l'intérêt particulier, l'ambition, la vengeance, s'y cachaient sous les apparences du patriotisme et d'un grand dévouement à l'intérêt général. Charles, dauphin de France, auquel la postérité a donné le titre de *Sage*, crut devoir imiter son père en assemblant les états-généraux, afin de les consulter sur les besoins de l'état. Ces besoins n'étaient que trop connus :

des hommes et de l'argent pour
ser aux Anglais; il fallait surtout
ser autour de l'héritier de la
ne, lui donner le titre et le pou-
un régent, et tromper les espé-
d'Edouard par des démonstra-
le vigueur qui auraient avancé la
es états-généraux, auxquels on
adait des secours indispensables
ents, répondirent en deman-
les réformes et la liberté du roi
arre; et comme ils n'étaient pas
rd sur l'autorité du dauphin,
is ordres essayèrent de s'unir
ormer une espèce de gouverne-
independant de la volonté du
e. La monarchie était dissoute, si
s-état avait su cacher ses pré-
s; mais les bourgeois de Paris,
its par Marcel, prévôt des mar-
s, dont ils avaient fait leur idole,
iquèrent avec si peu de ménage-
, que la noblesse effrayée sentit
in de se rapprocher du trône.
uphin profita du peu d'accord
ois ordres avec une prudence
ne peut trop admirer, à moins
étendre, comme l'abbé de Ma-
ju'un prince est un tyran, parce
conserve à-la-fois, sans ré-
e de sang, les droits de tous
siens. La faction de Marcel était
plus forte que le parti du dau-
, composé de nobles épars dans
ovinces et réduits à se défendre
e des paysans révoltés : aussi ne
empêcher que la liberté ne fût
se à Charles-le-Mauvais, qui
Paris haranguer la populace avec
oup d'éloquence et de succès ;
le vit un sauveur dans ce prince
des Anglais, erreur fort com-
e dans les troubles civils. Le
hin, obligé de se parer des cou-
arbores par les rebelles, d'em-
er, de paraître aimer le roi de
tre, vit assassiner sous ses yeux,

dans la chambre qu'il occupait, Ro-
bert de Clermont, maréchal de Nor-
mandie, et Jean de Conflans, maré-
chal de Champagne, sans qu'il lui
fût permis d'intercéder en leur fa-
veur, puisque leur attachement pour
lui était le crime que leur reprochait
Marcel, chef de cette sanglante exé-
cution. Ne pouvant compter sur l'assem-
blée des états-généraux, qui se pro-
longeait, quoique les hommes raison-
nables s'en fussent retirés, le dau-
phin s'adressa aux assemblées des
provinces, et trouva des secours. S'il
quittait Paris, les bourgeois le regret-
taient et faisaient mille promesses pour
l'engager à revenir. Était-il au milieu
d'eux, l'esprit de révolte reprenait le
dessus. Mais les forces de ce prince au-
gmentaient sensiblement, et le crédit
du prévôt, cette idole du peuple, dimi-
nuait au point que Marcel craignant
d'être entièrement abandonné, forma
la résolution de livrer la capitale au
roi de Navarre, c'est-à-dire aux trou-
pes anglaises, projet digne d'un hom-
me qui avait commis des crimes par
excès de patriotisme. La nuit même
où il devait introduire les Navarrois,
il fut prévenu par un bourgeois nom-
mé Jean Maillard, qui lui fendit la
tête d'un coup de hache, le 1^{er} août
1558; et comme si la folie des Pa-
risiens eût été attachée à l'existence du
prevôt des marchands, à peine le bruit
de sa mort fut-il répandu, que l'on ne
se souvint du passé que pour en rou-
gir, et le dauphin rentra dans Paris
au milieu des plus vives acclamations.
Il acheva de calmer les esprits en ac-
cordant un pardon général, ne pa-
rut jamais se ressouvenir des injures,
et reprit l'autorité qui lui était due, par
l'art admirable avec lequel il sut pro-
fiter des fautes de ceux qui lui étaient
opposés. Le roi, las d'être prisonnier
en Angleterre, avait signé un traité

extrêmement onéreux pour la France. Son fils pouvait-il s'opposer à ce qu'il fût exécuté, sans paraître guidé par le desir de conserver le pouvoir ? et cependant le dauphin devait-il laisser demembrer un royaume qui lui appartenait un jour ? Malgré les préventions qu'il lui était permis d'avoir contre les assemblées, il sut faire parler les états-généraux pour rejeter les conditions acceptées à Londres par son père. Les négociations, plusieurs fois interrompues et reprises, se terminèrent par le traité de Brétigny, qui fixait la rançon du roi à trois millions d'écus d'or, et rendait à l'Angleterre une partie des provinces qu'elle avait autrefois possédées en France, Edouard renonçant pour lui et pour les siens à tous droits sur la couronne. Jean fut d'abord conduit à Calais, où le dauphin eut la permission de le voir : le roi de Navarre vint pour se faire comprendre dans le traité, ce qu'il obtint ; et lorsqu'on eut livré les otages, parmi lesquels on comptait deux fils du roi, son frère, deux princes du sang, un nombre considérable de seigneurs et deux bourgeois de chacune des principales villes du royaume, le roi fut déclaré entièrement libre, le 24 octobre 1360, après quatre ans et un mois de captivité. Il arriva, le 15 décembre de la même année, à Paris, où il fut reçu avec des témoignages de joie, d'autant moins suspects, que la ville lui fit aussitôt présent de mille mares d'argent en vaisselle, et s'engagea d'elle-même à contribuer au paiement de sa rançon. Le roi d'Angleterre chercha tous les moyens d'ajouter au fardeau d'un traité déjà si pénible pour la France, et protégea secrètement ces *compagnies* de soldats qui n'appartenaient qu'aux chefs qu'ils se donnaient, et qui ravageaient toutes les provinces en attendant qu'on les em-

ployât. Edouard avait cependant grand intérêt à ne pas offrir le moindre prétexte de revenir si conditions acceptées à regret ; et qu'il connaissait assez la scrupule du roi pour en abuser, il ne pouvait mieux convenir à lui que de le laisser vivre en paix, si Jean eût été en état de remplir les engagements qu'il avait contractés : mais la bonté calcule rarement avec lui. Profitant de tout pour ajouter à la haine de Brétigny, il excéda la parole des otages qui étaient à Londres d'eux, le duc d'Anjou, fils du roi, échappa et revint à Paris : c'est que Jean prit la résolution de ne se constituer prisonnier à Londres, répondant à toutes les objections de son conseil que *si la bonne foi bannie du reste du monde, il y qu'on la trouvait dans la bouche des rois*. Il passa en Angleterre sur de décembre 1363, tomba malade après son arrivée, et mourut, dres, le 8 avril 1364, dans la 51^e année de son âge, et la 14^e de son règne. La vaillance et la probité étaient deux qualités qui distinguaient ce prince : quoique ses sujets fussent en droit de lui reprocher une partie de leurs malheurs, moins sévères à la postérité, ils le plainquirent, et s'efforcèrent de l'aimer, et lui donnèrent le surnom de *Bon*, qui explique évidemment qu'ils eurent toujours pour lui. On lui fit à Londres des funérailles magnifiques, auxquelles d'Angleterre assista en deuil. Son corps fut rapporté en France, et inhumé à St.-Denis le 7 mai. Il laissa sa première femme, Bonne de Lebourg, quatre fils et quatre filles. Charles V, qui lui succéda ; d'Anjou, qui fut roi de Sicile ; d'Anjou, qui fut roi de Jérusalem ; et Philippe, chef de la seconde race royale de Bourgo-

Illes était mariée à Charles, roi de Navarre ; la seconde de Bar ; la troisième, comte de Milan, qui donna mille écus pour obtenir l'alliance ; la quatrième Deux filles qu'il eut de son logne, sa seconde femme fort jeunes. C'est sous le l'impôt connu sous le illes, fut établi, le roi ne plus altérer les monstoriens ont remarqué, que le luxe augmentait des du royaume, et n'ont cette double progression parce qu'ils pensaient tait une preuve de la rigueur : en adoptant l'idée application deviendrait fa-

F—x.

..., vulgairement appelé terre (1), septième roi depuis la conquête, et de Henri II, naquit à 1166. Après la mort de Richard -Cœur-de-Lion s'appuya d'un testament pour réclamer la couronne du jeune Artus ou le Bretagne, fils de Geoffroy, second fils de Henri, l'authenticité de ce testament a doute, et non sans raison, du moins, que Richard, tir pour la croisade, avait reconnu le jeune Artus son successeur. Jean, pendant sa captivité, avait excité le révolte en Angleterre : lorsqu'il apprit que Richard prisonnier entre les mains ar, il mit tout en œuvre pour sa captivité. Est-il

marquer que les historiens anglais ont le surnom de Jean, il vient de son père, ne lui avait laissé aucun héritage.

présumable que Richard crut devoir récompenser du don de la couronne, la conduite de ce frère perfide, et des hériter un neveu qu'il aimait ? Quoi qu'il en soit, dès que l'on apprit en Angleterre que Richard avait terminé ses jours en France, Jean s'empara du trône. Mais les barons des provinces continentales, telles que l'Anjou, le Maine et la Touraine, se déclarèrent en faveur d'Artur. Ils implorèrent pour lui la protection du roi de France, Philippe-Auguste, qui le reçut à sa cour, et le fit élever avec son fils (Louis VIII). Jean part pour Rouen ; et, s'étant assuré du duché de Normandie, il rassemble des forces pour soutenir la guerre contre Philippe, et pour soumettre les provinces révoltées. Mais comptant plus sur l'intrigue que sur la force de ses armes, il parvint à persuader à Constance, duchesse douairière de Bretagne, que Philippe-Auguste ne feignait d'épouser la cause d'Artur, que pour dépouiller plus facilement ce jeune prince. Cette faible mère crut sauver son fils en l'enlevant des mains du roi de France, et le mit dans celles de l'oncle qui devait être son assassin. Elle reconnut Jean, et lui fit hommage pour la Bretagne, comme arrière-fief du duché de Normandie. Une défection si peu attendue déterminait Philippe à la paix : elle fut solennellement jurée, et cimentée bientôt par le mariage du prince Louis avec Blanche de Castille, nièce du roi Jean. Tranquille du côté de la France, Jean s'abandonne à sa passion pour Isabelle, fille du comte d'Angoulême. Elle était fiancée au comte de la Marche, et la reine était encore vivante. Jean fait prononcer illégalement son divorce, sous prétexte de parenté, et il épouse Isabelle. Il saisit cette occasion pour se faire cou-

ronner une seconde fois ; peu de temps après, il voulut encore être couronné une troisième à Cantorbéry, comme si la répétition de cette cérémonie eût pu lui créer des droits, dont la légitimité lui semblait suspecte à lui-même. Cependant le comte de la Marche, furieux de l'outrage que lui avait fait le monarque anglais, souleva contre lui le Poitou et la Normandie. Jean somma ses barons de le suivre outre mer : ils lui répondirent qu'ils ne marcheraient que lorsqu'il aurait fait droit à leurs nombreuses réclamations. C'est le premier exemple de ces grandes associations qui devinrent si formidables à la couronne, et particulièrement à Jean lui-même. Il imagina, pour intimider les mécontents, de s'entourer d'une bande de spadassins qui les provoquaient en combat singulier. La noblesse décida qu'elle ne descendrait point dans la lice avec ces indignes adversaires ; et Jean fut réduit à rongir devant ses sujets. Cependant leur affliction lui était devenue plus nécessaire que jamais. Artur, sorti de l'enfance, ne tarda point à reconnaître quel protecteur sa mère lui avait donné. Il quitta brusquement la cour d'un oncle dont il n'avait que trop appris à redouter l'ambition. Il rejoignit l'armée française, qui venait d'entrer en campagne. Ses succès furent si rapides, qu'Artur voyait déjà le moment où il allait recouvrer tous ses états, lorsqu'il eut le malheur de tomber au pouvoir du roi Jean. Le barbare vainqueur l'envoya au château de Falaise, puis à la tour de Rouen ; et n'ayant pu trouver, parmi ses officiers, un être assez dégradé pour attenter aux jours du jeune prince, il le poignarda de sa propre main, et précipita son corps dans la Seine (Foy, *Artus*, tom. II, pag. 555).

L'horreur qu'excita cette atrocité, de toutes parts, d'innombrables ennemis au monarque. La noblesse de Bretagne porta à Philippe-Auguste, comme seigneur-suzerain. Jean fut couronné des parcs de France, et, non comparution, déclaré coupable de félonie et de parricide. Philippe hâta de mettre à exécution l'arrêt qui confisquait au profit de la couronne de France les domaines du vassal. Jean essaya de résister : il mit même le siège à Alençon ; mais Philippe accourut à la tête de ses chevaliers. Jean perdit tout, et se réfugia dans une tente, abandonnant l'ennemi ses tentes, ses meubles, son bagage. Il alla s'enfermer avec la jeune reine. Uniquement occupé de des passe-temps frivole, répondait à l'annonce d'un triomphe des Français, que par son forfaiterie : « Laissez-les faire, » reprendrai-je plus en un jour qu'ils ne prendront en un an. » Mais Philippe-Auguste était aux portes de Rouen ; tout pliait sous ses armes. Jean se hâta de repasser la mer, laissant la Normandie, dont il était le douzième et dont il fut le dernier roi. C'est ainsi que cette vaste province entra, en 1203, dans la monarchie française, après en avoir été indépendante pendant près de trois siècles. Jean se dédommagea de tous ses domaines perdus. Jean essaya de se dédommager de ses pertes sur les Anglais. Il leur imposa des tributs inusités, sous prétexte de fournir à des armements nécessaires pour tirer vengeance des Français. Il différait sans cesse de partir en campagne : ce ne fut qu'après trois ans de préparatifs, qu'il partit, descendant à la Rochelle, et se rendant sur Angers, qu'il livra aux Français. Mais à la nouvelle de l'ap

Auguste, Jean, saisi d'une
nique, se rembarqua hon-

Il implora la médiation
pour obtenir une trêve de
Le pontife était Innocent III,
t se vit impliqué lui-même
querelle fort vive avec le
anglais (P. INNOCENT III).
que de Cantorbéry mourut :
lui nomma un successeur,
e le roi en nommait un
pape annula les deux no-
et en fit une troisième dans
ne du cardinal Langton;
rapporté de colère, fit sai-
reus de l'archevêché, jura
nts de Dieu, selon sa cou-
si le pape attentait à ses
lui renverrait tout le clergé
séculier d'Angleterre, et
er les yeux à tout sujet ro-
ierait trouvé dans ses états.
é de ces menaces, Inno-
clmina aussitôt la sentence
ion. Jean confisqua les biens
bannit les évêques, et con-
oines dans leurs couvents.
ette violente querelle, qui
penchant du roi pour la
il tenta de faire diversion
entement du peuple par des
is militaires contre l'Ecosse,
et le pays de Galles. Mais il
lans ce temps même, d'alié-
blesse, qu'il devait regarder
n premier soutien. Ses li-
amours portèrent le trou-
lusieurs familles distinguées.
t aux seigneurs de terres la-
gibier à plume, et leur or-
battre les haies ou palissades
enclos, afin que ses cerfs
ims pussent y aller paître
tacle. S'apercevant bientôt
le générale dont il était l'ob-
jea que chaque chef de fa-
elui remit un de ses enfants

en otage. La femme d'un baron, au-
quel on vint faire cette odieuse de-
mande, répondit : « Le roi pense-t-il
» que je confierai mon fils à un homme
» qui a égorgé son neveu de sa pro-
» pre main ? » Jean fit enlever la
mère et l'enfant, et les laissa mourir
de faim dans les cachots. L'élite de la
noblesse, pour se dérober à la persé-
cution, passa sur le continent. Voyant
le peu de succès des armes spirituelles
sur le cœur endurci du monarque
anglais, le pape résolut de lui porter
un coup plus sensible. Il délia ses
sujets du serment de fidélité, et offrit
sa couronne au roi de France. Philip-
pe-Auguste accepta, et fit sur-le-champ
d'immenses préparatifs (1213). Jean,
effrayé, somma tous ses vassaux de
rassembler leurs forces sur la côte de
Douvres; et il se vit à la tête d'une
armée de 60,000 hommes : mais cha-
cun de ces hommes, peut-être, était
son ennemi secret, et lui-même ne
pouvait se le dissimuler. Tout-à-coup
survient Pandolphe, légat du pape. Il
dépeignit si vivement au roi tous les
périls qui l'environnaient, que Jean
s'estima trop heureux de pouvoir les
détourner par une prompte soumis-
sion au Saint-Siège. Il remit au légat
une déclaration portant que, de sa
pleine et libre volonté, il résignait
tous ses états à Dieu; à St-Pierre et
St. Paul, au pape Innocent III et à
ses successeurs; enfin, qu'il s'enga-
geait à payer à la cour de Rome un
tribut annuel de 1000 marcs d'ar-
gent, dont 700 pour l'Angleterre et
300 pour l'Irlande. Jean consacra ces
promesses par la prestation solennelle
de l'hommage dû par le vassal à son
suzerain. Désarmé, et la tête décou-
verte, il se présenta devant le légat; qui
était assis sur un trône; et fléchissant
le genou, il mit ses mains entre les
siennes. Le légat soula aux pieds son

gent qui avait été déposé sur les marches du trône, et dit au roi que la sentence d'excommunication ne serait révoquée que lorsqu'il aurait indemnisé le clergé de toutes les spoliations dont il s'était rendu coupable. Cependant Pandolphe déclara que le roi Jean étant devenu *l'homme* du pape, il n'était plus permis au monarque français de l'attaquer. Fier de sa sécurité nouvelle, Jean conçut le projet de porter lui-même la guerre en France. Il descendit sur la côte de Poitou; mais à l'approche du prince Louis, fils de Philippe-Auguste, il se retira précipitamment. La défaite totale de ses alliés à la célèbre journée de Bovines, acheva de le frapper de terreur, et il se hâta de repasser dans son île. De nouvelles et de plus terribles infortunes l'y attendaient. L'introduction du régime féodal, en Angleterre, par Guillaume-le-Conquérant, avait porté de nombreuses atteintes aux libertés des Anglo-Saxons : depuis le règne de ce prince, plusieurs rois avaient fait des concessions à leurs vassaux; mais elles étaient demeurées sans effet. Langton, archevêque de Cantorbéry, entreprit de les faire remettre en vigueur. Sous prétexte d'un pèlerinage à St.-Edmund's-bury, il forma un rassemblement des barons les plus puissants; et, les enflammant par ses discours incendiaires, il leur fit jurer sur l'autel de ne point se séparer avant d'avoir obtenu le rétablissement de tous leurs privilèges. Ils se portèrent sur Londres, le 6 janvier 1215. Jean leur demanda un délai, en promettant qu'ils seraient satisfaits avant Pâques. Dans l'intervalle, il essaya de jeter la division entre la noblesse et le clergé. Il fit vœu de conduire une armée à la Terre-Sainte; et il prit la croix, afin d'intéresser le pape à sa cause. Innocent III s'employa en effet à concilier

les esprits; mais les barons, avant que le roi avait eu des troupes, à la tête desquelles plus de deux mille chevaliers habitaient alors Oxford: lorsque les mécontents n'étaient plus de distance de cette ville, demander quels étaient les qu'ils réclamaient avec ardeur. Les barons lui en firent aussitôt un exposé; mais à peine Jean l'eut payé, qu'il entra dans une fureur, et jura qu'il ne s'aurait jamais à reconnaître des aussi injurieuses. Dès que les barons furent instruits de sa résolution pour leur général Walter, qui prit le titre de *de l'armée de Dieu et de l'Eglise*. Il entra dans la opposition, et envoya ravaigner les particuliers du roi. Jean était resté à Odibam, dans la simple garde de ses liers. Il chercha encore à venir le pape dans cette circonstance, sans appui, il se résolut à discrétion. Ses communications à l'assemblée générale eurent lieu dans la grande salle de Runnemede, entre Staines et Windsor. Peu de jours après, la facilité qui parut suspecte dans cet acte, devenu si célèbre sous le nom de la *grande charta magna charta*, et une autre *charte des forêts*, qui concernait spécialement le chasseur et le droit de chasse (1215). La grande charte se composait de soixante-sept articles. On peut étonner si, mal nom vulgaire, on considérait la charte comme la base du gouvernement anglais, tel qu'il existait

nom de *parlement* n'y est é une seule fois ; et l'idée ésentation nationale ne s'y me entrevoir. Cet acte est n en latin, comme quelques ont prétendu , mais dans rbare de ce siècle. L'origi- osé au Musée britannique, Les barons obligèrent le roi r que la capitale restât en ir, jusqu'à ce que la charte ur. Mais dès que le calme ion eut permis à Jean de uelle abjection il était tom- ut, à tout hasard, de recon- droits, et de venger l'hon- couronne. Il se retira dans ight, pour mieux méditer uee. Pendant qu'il faisait tement des troupes dans il écrivit au pape en le con- roger , par sa toute-puis- acte qui violait les droits a couronne. Innocent III, de suzerain, déclara nulles ransactions faites sans son se mit aussitôt en campa- les barons ; et, pour pre- ple de sa vengeance, il fit garnison de Rochester, qui lui résister. Les troupes qu'il avait amenées, com- freux ravages sur les terres aux confédérés. Réduits au les barons implorèrent l'ap- de France, et offrirent la 'Angleterre au prince Louis hilippe-Auguste, sans se nider par les menaces du nit au jeune prince de se : vœux des confédérés ; et a une armée pour prendre de ses nouveaux états. Son ita d'abord le plus vif en- ; mais, s'il faut en croire les anglais, la préférence que nait en tout aux Français

ne tarda pas à faire naître la jalousie et la division parmi ses principaux of- ficiers. Quelques-uns d'entre eux l'a- bandonnèrent pour retourner auprès du roi Jean , qui avait rallié quelques troupes dans les provinces de l'est. Comptant plus encore sur la rivalité nationale que sur la force de ses armes, Jean fit répandre le bruit que Louis avait formé le dessein d'exterminer, en un seul jour, toute la haute no- blesse d'Angleterre. Cette fable absur- de eut tout le succès qu'il en espérait. Il pouvait se flatter de remonter sur son trône, lorsqu'un événement fortuit vint terminer son règne et sa vie. Il était en marche pour passer du comté de Norfolk dans celui de Lincoln. Il s'engagea imprudemment dans un ma- rais, situé sur la côte entre Groskeys et Forsdik : la marée monta avant que ses troupes et ses bagages eussent achevé de défilier. Il ne put sauver que sa personne : son trésor, son sceptre, sa couronne, ses archives, tout fut englouti. Cette perte lui causa un cha- grin si profond, qu'il n'y survécut que peu de jours. Il mourut au châ- teau de Newark, le 17 octobre 1216, dans la 49^e. année de son âge et la 18^e. de son règne : il fut enterré dans la cathédrale de Worcester. Le carac- tère de Jean-sans-Terre n'offre, dans le cours entier de sa vie, qu'un com- posé monstrueux des inclinations les plus basses et des vices les plus odieux. Son fils aîné lui succéda sous le nom de Henri III.

S—v—2.

JEAN DE LUXEMBOURG, dit l'A- veugle , roi de Bohême, était fils de l'empereur Henri VII, et naquit en 1295. Les seigneurs de Bohême , révoités contre le duc de Carinthie, avant élu Jean pour leur roi en 1309, il assura ses droits au trône par son mariage avec Elisabeth, fille de Wenceslas II, contraignit son ri-

val, non moins odieux au peuple qu'aux grands, à sortir de la Bohême, et se fit couronner solennellement, en 1311, à Prague, avec son épouse. Bientôt après, l'empereur Henri, à la tête d'une armée, va se faire sacrer en Italie : à son départ, il établit son fils vicaire de l'empire ; et ce jeune prince, en comprimant par sa fermeté les factions intérieures, ôte aux étrangers l'espoir de troubler l'Allemagne. Les malheurs du duc de Carinthie avaient rendu à celui-ci quelques partisans : Jean, peu accoutumé aux contradictions, propose à Louis V de lui échanger la Bohême contre le palatinat du Rhin ; mais les grands du royaume s'opposent à cet arrangement, qui resta sans exécution. Il sentit alors que le seul moyen de maintenir la noblesse dans le devoir, était de l'occuper sans cesse à la guerre : il leva une armée, réprima les excursions de ses voisins, et conquit, en 1322, la Silésie, qu'il réunit à ses états. La crainte qu'il inspirait, fit rechercher son alliance par tous les princes de l'Allemagne. Le pape Jean XXII jeta les yeux sur lui pour l'aider dans son projet d'humilier l'empereur ; il lui manda, en 1331, de convoquer une diète pour y déposer Louis de Bavière : mais le roi Jean, au lieu d'obéir, s'unit par un traité avec l'empereur, qui le crée son vicaire en Italie ; il passe les Alpes avec une armée, s'empare rapidement de Crémone, Parme, Pavie, Modène : le désir de conserver ses conquêtes lui fait enfin écouter les propositions du pape, qui lui offre de le reconnaître roi d'Italie ; l'empereur, pour s'opposer à ce projet, soutient la Bohême. Jean abandonne le commandement de l'armée à son fils (Charles IV) pour voler au secours de ses états, envahis de toutes parts : il bat ses ennemis l'un après l'autre, les poursuit jusqu'en Pologne,

repassa les Alpes pour sa fil, et rentre bientôt après dans Prague. « Jean, dit » était alors le véritable en » son pouvoir. » L'Allemagne divisée par des factions, cesse à un prince ambitieux d'agrandir sa puissance : des circonstances pour s'la Moravie, que personne ne disputait ; il prend la défense des valeurs teutoniques, attaque les Polonais, et marche de victoire jusqu'à Cracovie : blait devant lui. Il s'allie de France Philippe de France, en 1333, en Italie pour faire respecter les droits mais, battu deux fois près par les ennemis de la cour, il s'en retourne dans ses états et humilié. Ce revers l'ayant accueilli les propositions de Pologne (Casimir III), en 1335, avec ce prince, qui lui confirmait la possession de la Silésie, à condition qu'il renoncerait à ses prétentions sur le reste de la Bohême ; mais il ne paraît pas, comme les historiens de Bohême, se soit obligé en outre à lui verser une somme d'argent. La même année, Jean, devenu veuf, épousa la fille de Louis de Bourbon de ce mariage un fils, nommé Charles, auquel il donna le Luxembourg, cession qui fut une nouvelle source de guerres. Jean, qui attaquait ses yeux, le prit pour le voyage de Mont de déjà célèbre par sa faculté ; mais tous les secours l'empêchèrent pas de perdre Cet accident, loin de diminuer la sollicitation du pape Charles, se révolta contre le malheur

prépara en même temps les agressions du roi contre la Pologne, avant qu'il mourra pour ne pas toucher de ses terres Cracovie ; mais Charles par ses manœuvres hasarda son armée en deux lieux et ne put subsister ; et Jean , par ses états , furieux par un ennemi qu'il méprisait. Il se rend auprès du pape , avec lequel il fraya le chemin de la France , et lui-même des secours à la France ; mais , attaqué par les Français , il dut assister à la bataille de Baugouville à la France ; vaincu par des cavaliers , il y combattit jusqu'à ce qu'il fut tué , le 25 août 1546 , d'un guerrier inconnu plus habiles politiques. Son corps fut porté , et comme l'ont écrit les chroniqueurs de Bohême , mais dominicains de Montecassino ses tantes était retrouvé son tombeau. Un de ses fils lui succéda bientôt après emporté , sous le nom de CHARLES IV, L. VIII, W—s.

de Castille (1), né le 1404. Les grands lui donnèrent la reine mère, et le couronne à l'infant (2) (3) d'Aragon), et regent du royaume. L'héroïsme de la reine lui permit de la rétablir son neveu , en

1406, lorsque celui-ci était à peine âgé de vingt-deux mois. Il lui donna ensuite pour précepteur le savant Paul, de Burgos, juif converti, que ses talents et ses vertus avaient élevé au siège épiscopal de Carthagène. Les états d'Aragon proclamèrent, en 1410, Ferdinand pour leur roi ; mais il n'oublia cependant pas les intérêts de son neveu, et l'on peut dire qu'il gouvernait deux royaumes en même temps. La mort ayant enlevé ce monarque en 1416, Jean, à peine sorti de l'enfance, perdit en lui son meilleur ami et son plus solide soutien. Pour surcroît de malheur, il mit toute sa confiance dans un indigne favori, D. Alvaro de Luna, qui fut cause des guerres qu'il entreprit et des dissensions qui troublèrent ce royaume, voulant par ce moyen éloigner le roi des affaires, et se rendre nécessaire à son souverain. Jean remporta d'éclatantes victoires sur les rois de Navarre et d'Aragon, et les força de lui demander la paix. Il tourna bientôt ses armes contre les Maures de Grenade. Il avait rétabli leur roi sur le trône : cet ingrat monarque, oubliant bientôt un service aussi signalé, ravageait les provinces limitrophes de son bienfaiteur. Mais Jean, dans une seule bataille (1451), lui tua douze mille hommes, et le mit complètement en déroute. Il se serait emparé de Grenade sans la trahison de D. Alvaro de Luna, qui, ayant reçu de l'argent du roi maure, parvint à débâter les troupes espagnoles, et mit ainsi le roi dans l'impossibilité de tenter aucune attaque. Les troubles de la Castille, produits par les prétentions et l'orgueil des grands, continuaient d'agiter ce royaume. Jean, ayant épuisé tous les moyens de réconciliation, se décida, pressé par les remontrances répétées de la reine, à

138. couronné roi de Castille, mort le 9 octobre 1390, méritant pour mériter une

en faire arrêter le principal auteur. Son procès fut bientôt instruit, et D. Alvaro de Luna perdit la tête sur un échafaud, en 1455. Aussitôt les grands, frappés par un tel exemple, rentrèrent dans l'ordre : mais le roi ne survécut pas long-temps à cet événement heureux : il mourut à Valladolid, le 20 août 1454, après un règne de quarante-huit ans. Ce monarque était juste, bon, vaillant : mais il se laissa trop asservir par ses favoris ; ce qui lui attira le surnom de *Faible*. Il s'était marié deux fois : la première avec Marie d'Aragon, dont il eut deux filles et Henri IV, son successeur ; la seconde avec Isabelle de Portugal, qui lui laissa la célèbre Isabelle et l'infant D. Alphonse. Le règne de Jean fut une époque mémorable dans l'histoire de la littérature espagnole ; on peut dire que c'est à ce monarque qu'on en dut la restauration. Il est vrai que, quelques années auparavant, le marquis de Villena, illustre et par sa naissance et par ses talents (*Voy. VILLENA*), avait cherché à réveiller en Espagne le goût pour la poésie, fondant en Aragon une académie de troubadours, en 1350, à l'instar de celle de Toulouse, établie en 1323, et ensuite une autre en Castille, en 1352, sous le nom de *Gaya ciencia* (la Science gaie) : mais ces essais ne produisirent pas un grand effet dans le commencement ; et il appartenait à Jean II d'opérer cette heureuse révolution. Ce roi, attaqué par ses voisins et ses propres sujets, ne trouva d'autre consolation que dans les Lettres ; aussi s'en déclara-t-il le protecteur ; il créa autour de lui une cour poétique, dont on aurait peine à citer un exemple chez aucune nation. Dans les conjonctures difficiles où il se voyait, les lettres ne servirent pas seulement d'adoucissement à ses cha-

grins particuliers ; mais elles contribuèrent à lui gagner le dévouement des plus puissants seigneurs du royaume, à l'influence desquels il dut en grande partie son existence politique. Une telle réunion de poètes grands-seigneurs et guerriers autour d'un roi savant, mais faible, et au milieu de la guerre civile, « doit donner, dit M. » Bouterwek, une haute idée de la » puissance du génie poétique chez » une nation où l'esprit de faction » même, c'est-à-dire, ce qu'il y a » de plus contraire à la poésie, n'a » pu réussir à l'éteindre. » A la tête de cette brillante société figurait le marquis de Santillane (*Voy. MENDOZA*), élève de Villena, et à qui l'on doit, en Espagne, le premier poème didactique. Ces poètes-réformateurs dédaignaient l'ancienne romance, et s'attachèrent particulièrement à perfectionner le genre lyrique, à remonter en honneur les stances dactyliques (*versos de arte mayor*), en choisissant pour base de toutes leurs compositions les sciences et la morale. Ils ne s'abaisaient que très rarement au genre trivial et facile des modes populaires, où ils n'eurent qu'un médiocre succès. Quoi qu'il en soit de leurs efforts, le nouveau genre qu'ils établirent, fut imité par les littérateurs les plus distingués, jusqu'à ce que Boscan et Garcilaso, dans la première moitié du xvi^e siècle, introduisirent le genre et le rythme italiens. C'est ainsi que Jean II trouva, dans son amour pour les lettres, les secours que lui refusait la faiblesse de son caractère ; et il put, par ce premier moyen, transformer des guerriers farouches et des vassaux remuants en fidèles sujets, amis des arts et de la littérature. B—s.

JEAN II, roi d'Aragon et de Navarre, frère puîné d'Alphonse V, dit le *Magnanime* (V. tom. I, pag. 624)

de Ferdinand-le-Catholique, de Ferdinand-le-Juste, roi d'Aragon, en 1425, sur le trône aragonais, par son mariage avec Isabelle, fille de Charles-le-Noble, qu'il épousa en 1419 (*Voyez* *re*, IV, 567). S'étant, en 1434, en Sicile auprès de son frère l'Aragon, qui cherchait à recouvrer la possession du royaume de Naples après la mort de la reine Jeanne, il fut fait prisonnier le 5 août, lors d'un combat naval de Gaète, et tomba entre les mains du duc de Milan, qui lui fit de grands honneurs, et le libéra. La reine Isabelle de Castille étant morte en 1441, laissant une couronne à son fils don Carlos, de Castille et de Valence, Jean voulut au moins conserver l'administration du royaume de Castille : en 1447, il épousa en secondes nocces, Jeanne, fille de Frédéric, amirante de Castille (*JEANNE HENRIQUEZ*) ; et cette union artificieuse parut avoir été, par l'ambition, la cause des guerres qui ensanglantèrent la Navarre et le royaume de Castille après la mort de l'infortuné prince Jean, en 1461 (*V. CARLOS*, VIII, 1). Alphonse étant mort en 1458, il succéda dans ses royaumes de Castille et de Valence : il entra dans la succession des seigneurs de Castille par son mariage avec le roi Henri IV ; et ayant fait lever à Fraga les états d'Aragon, de Catalogne, de Valence, de Majorque, de Sardaigne et de Sicile, en 1460, la réunion des royaumes de Castille et de Sardaigne à l'Aragon. A l'instigation du comte de Foix, son gendre, il s'allia avec Louis XI, pour déshériter le roi de Navarre, sa fille aînée, légitime héritière du royaume de Navarre, et passer cette couronne au comte de Foix : cette disposition occasionna une révolte dans la Catalogne. Don Juan, infant de Portugal, débarqua à Lisbonne, le 5 janvier 1465, sur

des vaisseaux que les Catalans lui avaient envoyés ; et, le 21 du même mois, il se fit proclamer roi d'Aragon et de Sicile, livra divers combats, et mourut le 29 juin de l'année suivante. Les Catalans offrirent alors la couronne à René d'Anjou, auquel Louis XI faisait espérer un puissant secours, et qui, vu son grand âge, envoya en sa place son fils Jean, duc de Lorraine : ce dernier éprouva une vive résistance de la part de la reine d'Aragon ; car le roi Jean avait perdu la vue par une cataracte, et avait seulement fait reconnaître Ferdinand, son fils, viceroy d'Aragon et roi de Sicile. Le duc de Lorraine remporta divers avantages ; il était sur le point de se rendre maître de tout l'Aragon, lorsqu'il mourut à Barcelonne, en 1470. Cette place, assiégée par terre et par mer, se rendit alors au roi Jean, qui livra ensuite divers combats aux troupes françaises, afin de reconquérir le Roussillon qu'il avait engagé à Louis XI pour une somme d'argent ; il fit avec ce prince un traité, qui ne tarda pas à être violé. Jean mourut à Barcelonne, le 19 janvier 1479, âgé de quatre-vingt-deux ans, laissant la réputation d'un prince actif et courageux, dont le règne de plus de cinquante ans ne fut presque qu'une suite non interrompue de revers causés par les démarches trop précipitées que lui suggéraient sa politique injuste et son inquiète ambition. Son fils Ferdinand, surnommé *le Catholique*, lui succéda dans ses états de la couronne d'Aragon, qui ne furent plus, après lui, séparés de ceux de Castille.

Z.

JEAN D'ALBRET, roi de Navarre, connu sous le nom de Jean III, issu d'une famille illustre, remontait à Amanieu sire d'Albret, qui vivait en 1050 : il était fils de Catherine de Blois et d'Alain sire d'Albret, dont

les fiefs situés dans les landes de Bordeaux confinaient avec les états de Foix et de Béarn. Il épousa, à Orthez en 1484, Catherine de Navarre, à qui le vicomte de Narbonne, son oncle, disputait ce royaume et l'héritage de la maison de Foix. Ce mariage venait d'être consenti par Charles VIII, roi de France, successeur de Louis XI. Ce ne fut qu'après un accommodement provisoire avec le vicomte de Narbonne et avec Louis de Beaumont, connétable de Navarre, chef d'un parti puissant, que Jean d'Albret et Catherine furent couronnés en 1494 à Pampelune, dont l'entrée leur avait d'abord été refusée par le connétable. Il leur fallut, pour régner, se ménager l'alliance de la cour d'Espagne, qui exigea des places de sûreté comme pour se prémunir contre la France, avec laquelle Ferdinand le Catholique était en guerre. Préervée ainsi au-dehors, la Navarre n'en était pas moins en proie aux factions sous un prince qui manquait de caractère et d'énergie. Enclavée d'ailleurs entre l'Espagne et la France, son indépendance ne pouvait manquer d'être compromise par les prétentions rivales de Louis XII, successeur de Charles VIII, et de Ferdinand le catholique. Jean d'Albret se rendit en personne à la cour de Ferdinand, qui lui fit une réception magnifique à Séville : ce fut tout ce qu'il put tirer de ce prince, qui déjà méditait l'invasion entière de la Navarre. Le roi rechercha l'alliance de l'empereur Maximilien ; et il arma en même temps pour reprendre les forteresses restées entre les mains du connétable de Beaumont, toujours rebelle. Poursuivi par les troupes royales, ce seigneur se réfugia en Castille, et s'y ligua avec d'autres mécontents pour faire des

excursions dans la Navarre : le punit en le privant de tous ses domaines. Mais en 1510 Ferdinand Catholique, levant enfin le masque, demanda le passage pour ses troupes, exigeant aussi la remise de plusieurs places fortes. Jean d'Albret fut réduit à cette extrémité de se rendre à la Castille et à la France même temps en demeurant libre, ou d'avoir pour ennemi le pape contre laquelle il se déclarerait. Il déclara pour Louis XII, espérant un appui contre les entreprises des Espagnols. Ferdinand, qui ne voulait qu'un prétexte, destina l'usurpation de la Navarre le prétexte qu'il avait levé pour attaquer la Guienne : il était favorisé par le pape Jules II, qui excommunia Jean d'Albret, et permit à Ferdinand s'emparer des états de ce prince. Le duc d'Albe pénétra dans la Navarre à la tête d'une armée espagnole, la faction de Beaumont favorisant ses progrès. Sourd aux conseils de la reine, et n'osant faire aucune résistance, Jean d'Albret se réfugia dans Biscaye à l'appel de son ennemi. La reine, n'ayant pu le suivre, le suivit avec le prince son fils, et trois princesses se réfugièrent à Pampelune envahie et conservée par les Français ; et le royaume de Navarre réuni, le 25 juillet 1512, à Isabelle de Castille, 468 ans après qu'il avait été séparé, à la mort de Sanche-le Grand. Jean d'Albret reprit bientôt de rentrer dans ses états avec 6000 fantassins et 100 chevaux qu'il obtint de la France. Il remporta d'abord quelques avantages ; mais il échoua devant Pampelune, dont il leva précipitamment le siège, et s'enfuit à travers les Pyrénées, laissant presque toute son ar-

ses bagages A la mort de Ferdinand, il fit de nouvelles tentatives, mais tout aussi infructueuses. Il mourut dépourvu de ses états, le 17 juin 1516: la reine Catherine sa femme le suivit au tombeau huit mois après, consumée de chagrin par la perte de son royaume. Ce fut elle qui dit à son mari après cette perte : « Don Juan, si nous fussions nés, vous Catherine, et moi don Juan, nous n'aurions jamais perdu la Navarre. » Ils laissèrent de leur mariage Henri II, roi titulaire, dont la fille unique ayant épousé Antoine de Bourbon, devint la souche de la branche actuelle de France. B—P.

JEAN I^{er}, roi de Portugal, fils naturel de Pierre I^{er}. et de Thérèse Lorenzo, naquit le 2 avril 1357. Il était grand-maître de l'ordre d'Aviz, sous le règne de Ferdinand I^{er}., dont il était le frère naturel. Le roi n'ayant point d'héritiers mâles, avait marié Béatrix sa fille, née d'une union illégitime, à Jean I^{er}. roi de Castille, croyant ainsi assurer le trône au fils qui naîtrait de cet hymen, et, à son défunt, à son gendre; mais à la mort du roi Ferdinand, en 1383, l'aversion naturelle des Portugais pour la domination castillane favorisa les vues ambitieuses du grand-maître d'Aviz. Ce prince, d'un caractère ferme et décidé, s'étant ménagé un parti afin de s'emparer du gouvernement, pénétra, avec ses amis armés, dans le palais royal, et poignarda, sous les yeux mêmes de la reine Éléonore-Tellez, le comte Andeiro son amant (*Voy. Andeiro*), qui s'était rendu maître de l'état; puis à la faveur d'une sédition, il se fit conférer le titre de protecteur de la nation et de régent du royaume. La reine se retira en Castille, soutenu par les Espagnols, qui armèrent pour la défense de sa cause.

Le régent se ligu aussitôt avec les Anglais. De cette époque datent l'influence de l'Angleterre sur le Portugal, et l'alliance naturelle des deux états, qui remonte ainsi à 400 ans. Le régent échappa, la même année, aux dangers d'une conjuration ourdie par quelques seigneurs mécontents, que le roi de Castille avait gagnés, et qui furent rigoureusement punis. Les états du royaume assemblés à Coïmbre lui déférèrent la couronne, au préjudice de Béatrix et des enfants de Pierre I^{er}., qui furent déclarés illégitimes. Bientôt le nouveau roi affermit lui-même la couronne sur sa tête, à la bataille d'Aljubarota, où, secouru par les Anglais, il défit, le 14 août 1385, les Castillans et les Français réunis (1). Fier d'un si grand succès, il porta à son tour la guerre en Castille, et reprit toutes les places qui s'étaient soumises à l'Espagne. Après cinq années de guerre, il fit un traité avec la cour de Castille, qui reconnut Alphonse son fils aîné pour héritier de la couronne. Il s'affermir de plus en plus en obligeant les principaux seigneurs portugais à lui vendre les domaines qu'ils tenaient de la couronne; vrai coup-d'état qui ôta aux grands presque toute leur puissance, en leur ôtant leurs vassaux. Renouvelant ensuite la guerre contre la Castille, il s'empara de Badajoz par surprise, en 1396; mais il échoua devant Albuquerque. Le roi de Castille se vengea de cette infraction à la paix, en faisant porter le fer et le feu jusqu'à la ville de Viseu, qui fut livrée aux flammes. Une trêve de dix ans, terminée par une paix définitive, éteignit cette guerre acharnée. Dans l'interval, le roi prépara en secret une

(1) Ce fut pour accomplir le vœu qu'il avait fait de bâtir un couvent s'il était victorieux, qu'il fit élever la magnifique monastère de Batalha dans les environs de Coïmbre.

expédition contre les Maures d'Afrique; et pour mieux masquer son dessein, il donna un tournoi superbe auquel il invita tous les chevaliers d'Espagne, de France et d'Angleterre. Passant bien ôté avec une flotte en Afrique, il signala son expédition par la prise de Ceuta, en 1415. Dès ce moment, les Portugais commencèrent à sentir le besoin de la navigation et des découvertes. Aussi le règne de Jean 1^{er}. devint-il remarquable par l'impulsion que l'infant dom Henri, digne fils de ce monarque, donna à l'esprit entreprenant de sa nation. Ce fut par l'inspiration du génie de ce prince célèbre (*Voy. dom HENRI*), et sous le règne de son père, que les Portugais découvrirent d'abord les îles de Madère, des Canaries et du Cap-Vert, puis les îles Açores, et que, doublant le cap Bojador, ils s'avancèrent le long de l'Afrique plus loin que ne l'avait fait jusque-là aucun navigateur : ce fut sous ce même règne qu'ils découvrirent les côtes de Guinée et y firent leurs premiers établissements. L'éclat de ce règne valut à Jean 1^{er}. le titre de *Grand*, qu'il méritait sans doute par l'étendue de son génie, par l'activité de son courage et par ses exploits. Ce prince, après un règne de 48 ans, mourut à Lisbonne dans la 76^e. année de son âge, le 14 août 1433, de la peste qui affligeait alors le Portugal, laissant la couronne à son fils Edouard 1^{er}.

B - r.

JEAN II, roi de Portugal, surnommé *le Parfait*, fils d'Alphonse V et d'Isabelle, naquit le 3 mai 1455, et monta sur le trône à la mort de son père en 1481. Son règne fut brillant, mais orageux : dès l'âge de 16 ans il s'était trouvé à la pri e d'Arzile et de Tanger en Afrique ; et, en 1476, il s'était signalé à la bataille de Toro. Devenu roi, il forma la résolution d'a-

baisser les grands, dont la puissance avait presque anéanti celle de ses prédécesseurs. L'industrie et le commerce avaient créé des propriétaires opulents; et il sentit qu'on pouvait profiter des secours et des moyens qu'ils offraient pour contenir une noblesse qui rivalisait avec l'autorité souveraine : mais les coups qu'il lui porta furent plus hardis que mesurés. Aux états de Montemajor, il avait attaqué en même temps la richesse et la juridiction des nobles. Une ligue redoutable des grands, irrités ou inquiets, se forma contre lui : à la tête des mécontents se trouvait le duc de Bragance, beau-frère de la reine. Le roi le fit juger et condamner par des commissaires, comme prévenu de conspiration et d'intelligence avec la Castille. Le supplice de ce seigneur, attribué à la haine du roi, exaspéra les esprits; et une conspiration, peut-être chimérique, en produisit une réelle. Les mécontents se concertèrent pour attenter à la vie du roi, et pour mettre sur le trône le duc de Visco, son cousin-germain et frère de la reine. Le complot allait éclater, quand le roi déconcerta les conjurés d'un regard, et poignarda de sa main le jeune duc de Visco, dont les partisans furent punis ou forcés de s'expatrier. Ce mélange d'une juste sévérité et d'une violence coupable intimida la noblesse et affermit le pouvoir royal. N'ayant plus d'opposition à redouter dans l'intérieur, l'ambition de Jean II s'étendit hors de son royaume : il ordonna successivement deux armements contre l'Afrique; car il voulait occuper un peuple martial et entreprenant. Aux états d'Evora, tenus en 1489, il obtint de nouveaux subsides pour rétablir les finances épuisées, et préparer d'autres entreprises au-dehors. Les juifs avaient été chassés d'Espagne:

II vit dans cette mesure imposée et vexatoire l'occasion d'acquiescer aux sujets dont l'activité et l'industrialité pouvaient lui être utiles dans les opérations de commerce qui allaient s'ouvrir pour le Portugal. Il en profita; ce fut en luttant avec l'esprit pervers de son siècle : il traita les juifs avec sévérité, en leur imposant des coutumes fort dures. Toute son attention se porta vers les découvertes : il expédia en 1492, dans les Indes orientales, une flotte sous la conduite de Vasco de Gama, noble vénitien, qui sur la route ouvrit les royaumes de Benin, du Congo, et explora le grand cap reconnu par Barthélemy Diaz, et Jean II donna le titre de Capitaine-Espérance. Cette expédition en mer, la même année que Colomb découvrait le nouvel hémisphère, ce célèbre navigateur avait été repoussé par Jean II, comme par les rois de France et d'Angleterre, les vues du Portugal étant alors exclusivement dirigées vers l'Afrique et les Indes orientales. Au retour de son premier voyage, Colomb, battu par le vent, se vit contraint d'entrer dans le Tage : il était accompagné de quelques Indiens, et apportait de l'or et des fruits du nouveau monde. Ces succès non équivoques d'une réussite excitèrent les regrets et le dépit de la cour de Lisbonne. Jean II ressentait toutefois avec horreur la proposition de faire périr Colomb; il le fit au contraire avec distinction : le succès de ce navigateur produisit chez les Portugais une sensation si vive que le roi crut devoir en balancer l'effet aux yeux de sa nation et de l'Europe par quelque grande entreprise. Il équipa une flotte pour aller, sur les traces de Colomb, tenter de nouvelles découvertes. Mais la cour d'Es-

pagne qu'une sorte d'hostilité : elle s'en plaignit par son ambassadeur. Les débats furent soumis au Saint-Siège, occupé alors par Alexandre VI; ce pontife, dont les deux puissances reconnaissaient la suprématie, leur partagea le monde, en assignant à l'ambition de chacune son hémisphère à part. Une ligne imaginaire, tirée du nord au sud, donnait l'occident à l'Espagne et l'orient au Portugal. Mais Jean II trouva son ambition trop gênée par cette décision du Saint-Siège; il convint l'année suivante d'une nouvelle ligne qui fut nommée ligne de démarcation, et qu'aucune puissance maritime ne respecta dans la suite. Une mort prématurée enleva Jean II, le 25 octobre 1495, après un règne de quatorze ans. Il n'avait que quarante ans révolus; et il emportait dans la tombe le double regret d'avoir refusé les offres de Colomb, et de n'avoir pas réalisé l'expédition des Indes orientales qui préoccupait son esprit. Sous lui se prépara cette grande entreprise qui devait faire passer tout le commerce des Indes aux Portugais, leur assurer pour long-temps l'avantage d'être les pourvoyeurs de l'Europe, la première puissance maritime, et le peuple le plus riche. Là commence le siècle de gloire, l'époque de jeunesse et de vigueur pour le Portugal. Jean II, qui avait perdu ses deux fils à la fleur de l'âge, voulut en mourant appeler au trône George, son fils naturel; mais sur les représentations de Faria, son secrétaire, il laissa le sceptre à Emmanuel, dit le *Fortuné*, son cousin-germain. (*Voy. EMANUEL*, VIII, 110.) Ses grandes vues et ses soins constants pour faire rendre la justice avec équité, lui avaient acquis le surnom de *Parfait*, que ne confirme pas toute l'histoire de son règne. On ne saurait toutefois lui contester les rares qualités qu'il

le firent triompher de ses ennemis. C'est en parlant de ce prince, qu'un Anglais disait à Henri VII que ce qu'il avait vu de plus rare en Portugal, était un roi qui commandait à tous, et à qui personne ne commandait; éloge que les princes méritent si rarement.

B—P.

JEAN III, roi de Portugal, fils et successeur d'Emanuel-le-Grand et de Marie de Castille, naquit le 6 juin 1502; il monta sur le trône le 19 décembre 1521, à une époque où les Portugais jetaient un grand éclat dans les Indes. Ce prince commença son règne par des bienfaits, comblant d'honneurs et de grâces les seigneurs les plus attachés à la mémoire de son père, et confirmant à la nation ses privilèges. Il donna surtout des soins aux progrès de la navigation, et protégea spécialement celle des Indes orientales. La découverte des Moluques ayant excité des contestations entre les cours de Lisbonne et de Madrid, Charles-Quint finit par céder ses prétentions pour un million de ducats. Le roi de Portugal envoya la même année (1524) en Castille pour conclure son mariage avec l'infante Catherine, sœur de Charles-Quint : il vint lui-même recevoir cette princesse à Grato, et la conduisit en triomphe à Lisbonne. Charles-Quint, de son côté, épousa dona Isabella, sœur de Jean III; double alliance qui fit jouir le Portugal d'une paix profonde. Il n'avait plus à redouter que la rivalité des Français qui se montraient dans les mers du Brésil, avec l'intention de partager les avantages qu'offrait cette découverte récente. Jean III se hâta d'y envoyer une flotte; il divisa le Brésil en plusieurs provinces, établit des capitaines héréditaires, et régularisa cette vaste colonie au profit de la métropole. Plus religieux que politique, et

craignant que la foi chrétienne ténérât dans ses états, il y introduisit l'inquisition, tribunal redoutable surtout pour objet de contenir le respect de la religion contre les juifs, les mahométans et ennemis du catholicisme. Les gais, qui ne virent pas sans étonnement l'établissement de ce terrible tribunal, firent des remontrances et montrèrent de l'opposition; mais le roi, bonté naturelle savait tempérer que cette institution pouvait être trop rigide, resta inflexible. L'institution fut établie à Lisbonne en 1534, d'où elle se répandit ensuite dans toute la domination portugaise jusqu'à Goa dans les Indes orientales. Deux horribles secousses, les tremblements de terre affligèrent le règne de Jean III: la seconde venue en 1551 dura huit jours, périt trente mille personnes et ruines. Le roi, la reine et les courtisans campèrent en pleine campagne sous des tentes. Un débordement des eaux du Tage inonda la moitié du Portugal, et mit le comble aux misères de ce royaume. Tout finit par être réparé, grâce à la sollicitude du roi. Ce prince, pieux, sage, savait maintenir l'ordre et venir tout ce qui aurait pu à nuire au repos public. Il s'occupait également aussi de l'administration des colonies lointaines. La couronne avait refusé les services de Christophe Colomb, dont les découvertes auraient débarrassé les bornes de la puissance portugaise; déjà s'étendait aux Indes orientales, l'Afrique et au Brésil; mais ce prince négligea rien de ce qui pouvait augmenter plus d'activité au commerce de sa nation : sous son règne, il fut découvert jusqu'au Japon, dont les Portugais avaient fait récemment la décou-

nourrit d'apoplexie, à Lisbonne, le 7 juin 1557, âgé de cinquante ans, dans la 36^e année de son règne, laissant sa couronne à son fils, son petit-fils, après avoir épousé Catherine d'Autriche, reine de France, tutrice du jeune souverain. Jean III désigna les gouverneurs à qui il confia le soin de son royaume. Le règne de Jean III fut remarquable par la colonisation du Brésil, et par l'attention que ce prince à y établir une saine méthode de gouvernement. Il rendit son peuple heureux par son amour de la paix, par la protection qu'il accorda au mérite et au talent, par ses encouragements qu'il donna aux sciences et aux arts. Il rétablit la ville de Coïmbre, à la tête de laquelle il appela le célèbre André (Voy. ce nom.) Sa mémoire est vénérable, qu'un jour étant à la messe, après s'être fait lire tous les écoliers de l'université, il les appela de lui-même chaque jour son nom. Il montra une connaissance des affaires et des hommes, et eut assez de tact pour les employer en hommes d'état. Son choix de ses ministres et de ses conseillers, que le Portugal fut redevable de sa bonne administration, et de ses succès dans les guerres. Jean III avait une affection particulière pour son peuple, qu'il ne se contentait pas d'être capable de l'engager à payer des impôts. Quand ses conseillers lui proposaient : « Examinez, sire, si vous n'êtes pas capable de lever de l'argent. » Dès le premier point était éclairci : « À présent, ajoutait le roi, sont les dépenses superflues. » C'est pourquoi l'économie fut sous son règne la seule ressource consacrée aux dépenses extraordinaires. Charles-

Quint lui ayant fait proposer un traité pour l'extradition des réfugiés, ce monarque s'y refusa, et dit ces belles paroles : « Où donc mes sujets pourront-ils attendre que je leur parle ? » Animé d'un zèle actif et fervent pour la religion, Jean III envoya des missionnaires porter l'Évangile dans les contrées de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie où ses généraux avaient étendu leurs découvertes. Au nombre de ces missionnaires, on compte l'apôtre des Indes (St. François-Xavier). Jean III introduisit la réforme parmi les moines ; il fonda des hôpitaux pour les pauvres, un asile pour les veuves des officiers et des soldats morts en combattant les infidèles, et une retraite pour les filles de qualité ; il embellit aussi ses états de plusieurs monuments et édifices utiles ; il fit réparer les grandes routes et construire des aqueducs ; enfin il publia des lois sages dictées par l'équité. Ce fut sous son règne que les oranges, encore inconnus au Portugal, y furent apportés de la Chine par des marchands portugais, en 1548 : de là, ces arbres se sont distribués et propagés dans toute l'Europe méridionale. B—r.

JEAN IV, roi de Portugal, chef de la dynastie de Bragance, tirait son origine de Jean I^{er}, par Alphonse, qui avait épousé la fille et unique héritière de Nuño Alvarez Pereyra, à qui Jean I^{er} avait conféré le duché de Bragance en récompense de ses services. Jean IV était fils de Théodore, septième duc : s'étant fait remarquer par des qualités aimables et par un cœur bienveillant, il devint l'objet des vœux d'un peuple aigri par les vexations de la cour d'Espagne ; car le Portugal n'était, depuis Philippe II, qu'une province de cette monarchie. Des écrivains superficiels ont regardé la révolution qui plaça le sceptre da

politique que son père, en demeurant attaché au parti des alliés contre Louis XIV et l'Espagne: ses armées se réunirent aux troupes anglaises, et s'efforcèrent d'expulser Philippe V de Madrid, pour faire couronner l'archiduc; mais ce fut en vain: Philippe V triompha; et, en 1711, Duguay-Trouin, le plus grand homme de mer de son temps, attaqua et prit Rio Janeiro, capitale du Brésil, et causa une perte de vingt-cinq millions à cette colonie portugaise. La paix d'Utrecht, en ramenant la sérénité en Europe, réconcilia le Portugal et la France. Un traité séparé fut signé le 11 avril 1713, entre les deux états; il embrassait les intérêts du Brésil: la France se désistait de tous droits et prétentions sur cette possession lointaine: l'Angleterre devint garante de l'entière exécution du traité. A l'ombre de la paix, Jean V montra des qualités dignes du diadème. Il raffermi la monarchie par des soins constants; il veilla sur le Brésil avec sagesse, y favorisa la découverte des mines, et en tira des richesses immenses. En 1715 il signa aussi un traité séparé avec l'Espagne. Le Portugal jouit alors d'une paix complète, sans prendre aucune part aux agitations des autres états de l'Europe. Jean V s'abstint de lever aucune troupe, et, épargnant le sang de ses sujets, il regardait la guerre comme le plus grand fléau dont l'humanité pût avoir à gémir. Mais, séduit par l'air de grandeur et d'opulence que Louis XIV avait imprimé à son règne et à son siècle, il encouragea, par imitation, les arts superflus, et finit par donner un faux éclat à son trône, sans avoir les grandes qualités du monarque français. La peste, occasionnée dit-on par la sécheresse de l'air, enleva en 1723 plus de quarante mille personnes dans la seule ville de Lis-

bonne: le roi ne négligea rien pour arrêter les progrès de ce fléau. Il forma en 1728, avec l'Espagne, une double alliance par un double mariage entre l'infante d'Espagne et le prince du Brésil, et entre l'infante de Portugal et le prince des Asturies. Plus tard le cabinet de Madrid, profitant de la faiblesse de Jean V atteint d'une maladie de langueur, se fit céder par la cour de Lisbonne la colonie du Saint-Sacrement en échange de quelques peuplades du Paraguay. Livré alors aux pratiques d'une dévotion minutieuse, Jean V abandonnait au moine Gaspard les rênes du gouvernement, et se montrait hors d'état d'apprécier un traité par lequel l'Espagne donnait, en échange d'un territoire productif, un établissement stérile qui lui était à charge. Miné depuis plusieurs années par une maladie mortelle, Jean V descendit au tombeau, le 31 juillet 1750, dans la 61^e. année de son âge. Il s'était montré ferme et rigoureux observateur de la justice; il avait aimé véritablement les lettres, et avait établi par un décret l'académie royale d'histoire du Portugal, branche de littérature qui a presque toujours fleuri dans ce royaume. Il était lui-même très versé dans l'histoire ecclésiastique de son pays: Voltaire a dit de ce prince que ses fêtes étaient des processions, ses édifices des monastères, et ses maîtresses des religieuses. Il eut pour successeur Joseph Emanuel son fils. B—A.

JEAN III, roi de Pologne. Voy. SOBIESKI.

JEAN I^{er}, roi de Suède, monta sur le trône de ce pays en 1516; il était fils de Sverker le jeune, et succéda à Eric. Son zèle pour la propagation du christianisme lui fit entreprendre une croi- n en Esthonie. Il y eut quel- is; mais, étant

il-même en Suède, ses généraux furent défaits, et son armée fut vaincue. Le clergé suédois obtint de lui des prérogatives importantes. Il fut à l'île de Wisingsoe, en Suède, et ne laissa d'enfants, et termina la dynastie de Sverker. C—AU.
 III. en Danemark, et II en Suède, fils de Christian I^{er}, de l'Oldenbourg ; il était né en Suède, et commença à régner en Danemark en 1481. Ses longues négociations avec le pape pour le Suède, il fut également repoussé de ce pays. Il partagea le duché de Holstein, qu'il avait hérité de son père, avec Frédéric, son frère. Il se soumettait la partie de ce duché habitée par les Dithmarses, et les rendus indépendants, il mourut en 1500, de concert avec une expédition contre cette ville, mais cette expédition fut infructueuse : l'armée des deux princes fut vaincue, et les princes eux-mêmes furent pris. Les Dithmarses conservèrent leur indépendance, et ne furent soumis que dix ans après, sous le règne de Christian I^{er}. Peu après les revers qu'il éprouva en Holstein, les Dithmarses se soulevèrent contre lui, et il avait confié les places-fortes de ce duché à des Danois. Sten Sture fut proclamé administrateur de ce duché. Jean, qui s'était rendu en Danemark, se retira en Danemark : sa sœur Christine de Saxe, se défendit le château de Stockholm pendant deux mois, et fit une capitulation. Jean régna en Danemark et en Suède jusqu'en 1513, et mourut dans la ville d'Alborg en Jutland. (STEN STURE L'ANCIEN).

C—AU.

III, roi de Suède, fils de Gustave et de Marguerite Leion-

hvard, naquit le 21 décembre 1537. Par le testament de son père, il avait obtenu en apanage le duché de Finlande. La conduite imprudente et les égarements de son frère aîné, Eric, qui était devenu roi à la mort de Gustave, lui firent concevoir des projets ambitieux. Il ne réussit pas d'abord, et fut même enfermé dans une étroite prison avec sa femme, Catherine Jagellon, fille de Sigismond, roi de Pologne ; mais Eric, ayant perdu entièrement l'estime et la confiance de la nation, Jean parvint à le détrôner, le fit prisonnier, et monta sur le trône en 1569. Le luthéranisme avait été introduit en Suède par Gustave Wasa. Cédant aux sollicitations de la reine, Jean entreprit de rétablir la religion catholique. Cependant il n'osa pas d'abord prendre des mesures décisives, et il se contenta de publier une nouvelle liturgie, où les cérémonies de l'ancien culte se trouvaient mêlées à celles du nouveau. La cour de Rome envoya, en 1577, le jésuite Possevin à Stockholm, pour négocier avec le roi, et pour le décider à rétablir formellement le culte catholique. Jean fit abjuration, et promit de se conformer au désir du pape ; mais le peuple exprima son mécontentement : les évêques luthériens, que le roi avait gagnés, voyant que leur condescendance le mènerait trop loin, changèrent de résolution, et protestèrent. Charles, duc de Sudermanie, se déclara contre la liturgie, et contre les autres changements, et refusa de les admettre dans son duché. Jean, dont le caractère était faible et irrésolu, craignit d'aller plus loin, et renvoya même de sa cour les agents catholiques. Catherine Jagellon étant morte, il épousa en secondes noces Gunilla Bielke, d'une famille dévouée au luthéranisme, et son zèle pour l'église romaine se re-

froidit entièrement. Il avait eu de sa première femme un fils nommé Sigismond. A la mort d'Etienne Battori, roi de Pologne, Jean négocia pour faire obtenir cette couronne à Sigismond, élevé par sa mère dans la religion catholique. Ce projet réussit; et le jeune prince partit pour prendre possession du trône qu'il venait d'obtenir, et qui, dans la suite, lui fit perdre celui de Suède. (*Voy. CHARLES IX.*) Jean avait terminé, en 1570, la guerre avec le Danemark, commencée sous le règne d'Eric. Il fut obligé d'en soutenir une autre contre le czar de Russie, Iwan Wassiliewitch II, qui ravageait l'Esthonie et la Livonie: les généraux suédois obtinrent des avantages, et leurs succès amenèrent une trêve en 1583. Prévoyant les suites que pourrait avoir en Suède l'élection de son fils Sigismond en Pologne, Jean eut une entrevue avec ce prince à Revel; il s'efforça de le faire renoncer à la couronne que les Polonais lui avaient décernée, et l'engagea de retourner dans sa patrie. Mais les sénateurs de Suède, qui se flattaient d'étendre le pouvoir du sénat sous le règne de Sigismond, travaillèrent à rompre le projet du roi, et tâchèrent en même temps de jeter des soupçons sur Charles, duc de Sudermanie, dont ils craignaient l'influence. Jean, ayant découvert leur trame, les accusa devant les états du royaume; et ils furent condamnés à la prison. Sigismond, qu'ils avaient su mettre dans leurs intérêts, et la reine, qui leur était attachée par les liens de la parenté, intercédèrent pour eux: le roi se contenta de les exiler dans leurs terres. Des soupçons sinistres n'en remplirent pas moins d'amertume le reste de ses jours. Alarmé par des visions et des songes, il tomba dans une maladie de langueur, qui termina sa vie en 1591.

Jean avait un extérieur noble et distingué: son esprit n'était pas sans culture; il protégea même les sciences et les arts: mais son caractère était sans énergie et sans franchise. Des circonstances favorables l'avaient élevé sur le trône: craignant sans cesse de le perdre, il prit souvent des mesures peu généreuses; l'histoire doit surtout lui reprocher sa conduite envers Eric, qu'il fit empoisonner, après lui avoir fait éprouver les traitements les plus durs, et dont il persécuta les descendants.

C—AU.

JEAN D'AUTRICHE (DON). *F. JUAN.*

JEAN DE FRANCE, duc de Berry. *Voy. BERRI.*

JEAN SANS-PEUR, duc de Bourgogne, fils aîné du duc Philippe-le-Hardi et de Marguerite de Flandre, naquit à Dijon, le 28 mai 1371; il fut appelé comte de Nevers du vivant de son père, qui l'envoya, âgé de 25 ans, au secours de Sigismond roi de Hongrie. Fait prisonnier par les Turcs le 28 septembre 1396 à la bataille de Nicopolis, ce jeune prince partit avec tant d'assurance devant le sultan Bajazet, que c'est de là que lui vint le surnom de *Sans-Peur*. Bajazet ne lui rendit la liberté, ainsi qu'à vingt-cinq autres seigneurs français prisonniers, que moyennant deux cent mille écus d'or. Jean-Sans-Peur était dans la 35^e année de son âge lorsqu'il succéda au duc Philippe-le-Hardi son père, et hérita de toute sa haine contre le duc d'Orléans. L'année suivante, il marcha contre les Anglais, qui assiégeaient l'écuse; il les mit en fuite, et reprit Gravelines. N'ayant pu obtenir l'autorisation de les chasser de Calais, il vint à la cour de Charles VI, pour réclamer la conduite des opérations de la campagne. Le duc d'Orléans et la reine Isabeau de France étaient alors

les maîtres du gouvernement. L'opposition connue du duc de Bourgogne aux vues de la cour lui avait donné une telle popularité parmi les Parisiens mécontents, que son entrée dans la capitale eut l'air d'un triomphe. Les deux ducs armaient déjà l'un contre l'autre; mais, par l'entremise de leurs oncles, ils firent une paix simulée, et congédièrent leurs troupes. Jean se fit donner le gouvernement de la Picardie, et partagea l'autorité avec le duc d'Orléans. Possesseur de vastes domaines, il venait d'augmenter le nombre de ses alliances avec la branche régnante, en faisant épouser sa fille Jacqueline au second fils du roi. Il jouissait dans le conseil d'une considération qu'il s'était attirée par sa conduite; car non seulement il avait du courage, mais ses mœurs étaient pures et réglées: on vantait son désintéressement; et il n'avait point encore démenti sa réputation de générosité, de franchise et de droiture. Mais son adversaire était puissant, audacieux, et son animosité contre ce prince n'était d'ailleurs qu'assoupie: elle se réveilla en 1407. En vain y eut-il une nouvelle réconciliation; elle ne fut encore qu'apparente. Les deux ducs venaient de communier à la même messe et de dîner ensemble, lorsque le 23 novembre, à huit heures du soir, dix-huit assassins, apostés dans la rue Barbette, massacrèrent le duc d'Orléans. On remarqua que le dernier coup lui fut porté par un homme qui était sorti inopinément d'une maison voisine, armé d'une massue, la tête enveloppée de son chaperon; et le bruit courut que c'était le duc de Bourgogne. Après le convoi, où ce prince porta lui-même un des coins du drap mortuaire, affectant la plus grande affliction, il assista au conseil qui se tint au sujet

de cet événement, avoua lui-même son crime et prit aussitôt la fuite. Si l'on en croit l'auteur de la grande chronique belgique, deux raisons déterminèrent le duc de Bourgogne à cet attentat. Il voulait prévenir le duc d'Orléans lui-même qui méditait de le tuer, et venger en même temps l'outrage que le duc s'était vanté de lui avoir fait dans la personne de sa femme. Jeanève les troupes, s'approche de Paris, où les habitants le reçoivent avec des transports de joie, et fait faire publiquement l'apologie de son crime par le docteur Jean Petit, cordelier. Le conseil, plus intimidé que persuadé, conclut en faveur du duc de Bourgogne; et le roi lui accorde des lettres d'abolition, portant défense de l'inquiéter à ce sujet, lui et ses descendants. La retraite des princes et de la reine le laisse maître de Paris, et il devient l'arbitre du royaume. Cela ne lui fit cependant pas négliger l'administration de ses états héréditaires. Par une ordonnance datée de Gand, le 14 juillet 1408, il transporta de Dole à Besançon le parlement du comté de Bourgogne. Il alla, cette même année, au secours de Jean de Bavière, évêque de Liège, son beau-frère, assiégé dans Maestricht par les Liégeois; il les défit, le 23 septembre, dans une bataille où ils perdirent plus de 24 mille hommes: dès le lendemain, ils lui envoyèrent des députés pour offrir leur soumission et lui demander pardon. Pendant que le duc était occupé contre les Liégeois, la duchesse d'Orléans le faisait déclarer ennemi de l'état; mais la nouvelle de la victoire qu'il venait de remporter, fit oublier le jugement rendu contre lui. La cour, bien loin de le poursuivre, se retire à Tours. Le duc se rend à Paris, où il apprend ce qui s'était fait contre lui: il envoie le comte de Hainaut, son

beau-frère, à Tours, pour négocier la paix; et le 28 novembre, Louis de Bavière et Jean de Montargis lui signifèrent que la volonté du roi était qu'il confessât d'avoir mal fait en faisant assassiner le duc d'Orléans, qu'il en demandât pardon au jeune duc d'Orléans, et qu'il s'abstînt pendant plusieurs années de venir à la cour. Il refusa tout; mais la duchesse d'Orléans étant morte à Blois quelques jours après, la paix fut plus aisée à faire entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne; elle fut signée, le 7 mars 1409, dans l'église cathédrale de Chartres. Le roi pardonna au duc de Bourgogne: le duc d'Orléans et le comte de Vertus, son frère, acquiescèrent au pardon, avec serment de ne jamais rien faire de contraire. On confia, bientôt après, au duc de Bourgogne la garde et le gouvernement du Dauphin, depuis Charles VII. Le duc ayant appris que l'évêque de Paris et l'université, à la poursuite du célèbre docteur Gerson qui en était chancelier (*Voy. GERSON*), avaient condamné la doctrine avancée pour justifier l'assassinat du duc d'Orléans, en appelle au pape, et envoie Nicolas Sarrasin pour notifier son appel aux villes de Flandre. Cet appel est reçu à Rome, et la sentence de l'évêque de Paris y est cassée et annulée. L'évêque offensé en appela au concile de Constance, où l'affaire fut discutée avec beaucoup de chaleur de part et d'autre; mais le crédit du duc de Bourgogne, qui envoya jusqu'à trois ambassadeurs à ce concile, empêcha que la détestable doctrine de Jean Petit ne reçût toute la fêtrissure qu'elle méritait. Les princes s'étant de nouveau ligués contre le duc, il fit des préparatifs de guerre, entra dans Paris, comprima la faction orléanaise, et s'empara d'Étampes et de Dourdan.

Il fit convoquer les états-généraux, et souleva les Parisiens contre le Dauphin qui s'opposait à ses vues. Ses tentatives pour s'emparer de la personne du roi ayant échoué, il se sauva encore de Paris, et se retira en Flandre: la cour rejeta même les offres qu'il fit de défendre l'état contre les Anglais. Ce prince était cependant sensible aux malheurs de la France: il se rendit à Calais après la bataille d'Azincourt, afin de conférer avec le roi d'Angleterre et l'amener à conclure la paix. Henri V lui fit les offres les plus flatteuses, pour le détacher des intérêts de la France; mais la fidélité du duc ne put être ébranlée: c'est ce qu'assure du moins, contre les historiens anglais et plusieurs Français modernes, dom Plancher, historien de la Bourgogne. Il établit en preuve que les traités publiés comme ayant été conclus entre le roi d'Angleterre et le duc Jean, n'étaient que de simples projets apportés par Henri V à l'entrevue de Calais, projets qui ne furent point adoptés par le duc de Bourgogne. Les preuves de la fidélité de ce prince envers la France paraissent en effet irrécusables. Toutefois rien ne put réprimer son ambition; et voulant se rendre maître du gouvernement, attendu l'incapacité du roi et la grande jeunesse du Dauphin, il publia des manifestes pour la réforme de l'état, reparut avec une armée aux environs de la capitale, prit Moulhéri, fit le siège de Corbeil, et vit la plupart des villes du royaume se déclarer en sa faveur. La reine, alors reléguée à Tours, implora son appui: le duc délivra cette princesse, qui reprend son ascendant sur la personne du roi, et fait désérer le gouvernement à son libérateur. Le duc de Bourgogne veut tout soumettre à son autorité. Le comte d'Armagnac, chef du contraire, s'y

Oppose. La faction du duc massacre en un jour, dans Paris, le connétable, les archevêques de Reims et de Tours, cinq évêques, l'abbé de St. Denis, et quarante magistrats (1). La reine et le duc de Bourgogne font à Paris une entrée triomphante, au milieu du carnage; le Dauphin fuit au-delà de la Loire, et Henri V se rend maître de la Normandie: tous les partis négocient à-la-fois avec le monarque anglais, et de tous côtés la fourberie est égale. L'année suivante, on ouvrit des conférences pour la réunion des esprits. Le duc de Bourgogne parut agir de bonne foi, et vouloir se rapprocher du Dauphin gouverné alors par Taneguy Duchâtel; on signa même un traité où il était question de réunir toutes les forces de l'état pour repousser les Anglais. Les deux princes conviennent de venir conférer sur le pont de Montereau, pour aplanir toutes les difficultés. Le Dauphin se trouve le jour marqué au rendez-vous; mais le duc reste à Brai-sur-Seine, ne pouvant se résoudre à s'avancer jusqu'à Montereau. On le presse; on lui dépêche courier sur courier. Taneguy, favori du Dauphin, vient lui-même deux fois pour le déterminer, mais en vain: un secret pressentiment arrêta encore ce malheureux prince. Taneguy gagne la dame de Giac, maîtresse du duc, et Jossequin son favori; des députés de Paris se joignent à ceux du Dauphin: vaincu alors par tant d'instances, le duc de Bourgogne arrive, le 10 sep-

tembre 1419, sur le pont fatal, accompagné de dix chevaliers: il aborde et salue respectueusement le Dauphin, et presque aussitôt il est assassiné sous les yeux de ce prince. On ignore le nom de celui qui lui porta le premier coup: Taneguy Duchâtel le renversa d'un second coup avec sa hache d'armes; et un troisième l'acheva, en lui enfonçant son épée depuis le bas-ventre jusqu'à la gorge. « Ainsi, dit Voltaire, » le meurtre du duc d'Orléans est » vengé par un autre meurtre, d'au- » tant plus odieux, que l'assassinat » était joint à la violation de la foi » publique. » Telle fut la fin de Jean-sans-Peur, dans la quarante-neuvième année de son âge et la seizième de son règne. Le Dauphin se saisit de ses équipages, et d'une partie de ses richesses, qu'il distribua aux assassins. Le corps du duc fut d'abord enterré à Montereau, puis exhumé l'année suivante, et porté aux chartreux de Dijon, où l'on a vu jusqu'à 1792 son mausolée, ouvrage de l'Aragonais Jean de la Huerta. Dans le temps de ses démêlés avec le duc d'Orléans, il avait pris pour devise un rabot qu'on voit encore gravé sur son mausolée, pour l'opposer au bâton noueux qui était la devise de son adversaire. Il eut de Marguerite de Bavière, son épouse, un fils qui lui succéda, sous le nom de Philippe le Bon. B—P.

JEAN I^{er}, dit *le Roux*, duc de Bretagne, était fils d'Alix, unique héritière de ce duché, et de Pierre de Dreux, surnommé *Mauclerc*, parce qu'il avait renoncé à l'état ecclésiastique pour embrasser la profession des armes. Il naquit en 1217, et, à sa majorité, fut mis en possession des états qui lui appartenaient du chef de sa mère. Il reçut aussitôt les hommages des évêques et des barons; mais il refusa de prêter le serment

(1) Le dimanche 12 juin 1418, depuis minuit jusqu'à lundi à midi, fut commis ce grand massacre, on criait tout haut: *Tues, tuas car chiens sautras Arminas*. Le peuple se porta en foule aux prisons; celles qu'on ne put forcer furent incendiées, et les malheureux détenus brûlés vifs. On compta deux mille cinq cent dix-huit morts, parmi lesquels étaient le connétable d'Armagnac, l'évêque de Contance, fils du chancelier, deux présidents du parlement, etc. On déposa Guillaume Cyrasse, prévôt des marchands, et l'on établit à sa place sur Noel Marchant. M—r.

accoutumé de conserver les libertés de l'Eglise. Ce refus annonçait son projet de travailler à réduire l'autorité des prélats ; aussi, dès qu'il voulut toucher à leurs privilèges il fut excommunié, et contraint, malgré sa fierté, d'aller à Rome pour se faire absoudre. Il exigea, à son tour, des barons, la même promesse qu'il avait faite au pape ; et il ne put vaincre leur résistance qu'en leur faisant la guerre. Il entra dans la seconde croisade entreprise par St. Louis ; mais il revint la même année, sans s'être signalé par aucun exploit. Il mourut en 1284, et fut inhumé dans l'abbaye de Prières, dont il était le fondateur. Il avait épousé Blanche, fille unique de Thibaud, comte de Champagne. — JEAN II, son fils aîné, épousa, à l'âge de 20 ans (1259), Béatrix, fille de Henri III roi d'Angleterre, et obtint, quelque temps après, en considération de ce mariage, la restitution du comté de Richemont, terre dont il porta le titre jusqu'à la mort de son père. Il chercha d'abord à ménager les Anglais ; mais il ne tarda pas à renoncer à une alliance contraire à ses véritables intérêts, et devint l'ami le plus fidèle de Philippe-le-Bel, qui récompensa ses services par le titre de pair de France. Voulant faire cesser les différends qui subsistaient toujours entre les barons et le clergé, il alla trouver en 1304, à Lyon, le pape Clément V, nouvellement élu, et fut présent à la cérémonie de son sacre. Mais, au retour de la cérémonie, une muraille chargée de spectateurs s'écroula, et le duc Jean fut enseveli sous ses ruines. Il mourut, quatre jours après, de ses blessures. Son corps fut transporté à Ploërmel, et inhumé dans l'église de Carues. C'était, dit l'abbé Des Fontaines (*Histoire des ducs de Bretagne*, tome 1^{er}.), un des

princes de son temps qui avait le plus d'honneur, d'équité et de droiture. — JEAN III dit *le Bon*, son petit-fils, succéda en 1312 à Artur II, son père. Ce prince eut de tristes démêlés avec Yolande, sa belle-mère. N'ayant point d'enfant, il maria sa nièce Jeanne à Charles de Blois, qu'il institua son héritier, au préjudice de Jean de Montfort, son frère du second lit. Cette disposition fut la source de longues guerres qu'il avait prévues, et que, malheureusement, toutes ses précautions ne purent empêcher. L'histoire nous apprend que Jean fut cité au parlement de Paris, pour avoir frappé de la monnaie de billon au coin du roi de France, et que, malgré les protestations contre la compétence du tribunal, il fut condamné à une amende. Il mourut à Caen, à son retour d'un voyage en Flandre, le 30 avril 1341, et fut inhumé à Ploërmel dans le tombeau de ses ancêtres. Sa douceur et son équité le rendirent cher à ses peuples qui le regrettèrent long-temps.

W—s.

JEAN IV, duc de Bretagne, plus connu sous le nom de *Jean de Montfort*, était né en 1293. Dès qu'il eut appris la mort de son frère, il se rendit à Nantes ; et sur l'assurance qu'il donna que Jean III, revenu de ses injustes préventions à son égard, l'avait déclaré son successeur, l'évêque et les habitants lui prêtèrent serment de fidélité. Il courut ensuite à Limoges s'emparer des trésors laissés par le dernier duc, et revint à Nantes, où il avait convoqué les états. Il y trouva tous les esprits divisés. Une partie des barons penchait pour Charles de Blois son rival, moins peut-être par affection que par crainte de la France. L'argent qu'il avait apporté lui servit à en gagner quelques-uns ; il en séduisit d'autres par ses promesses : les états

arèrent en sa faveur, et cet e fut suivi par plusieurs villes. e Montfort s'occupa aussitôt ire celles qui refusaient encore connaître son autorité : il s'em-Brest, et vint assiéger Rennes, i habitants se défendirent avec reté : devenu maître de cette importante, il prit les attributs souveraineté, et établit des officour rendre la justice en son administrer les deniers publics. art des autres places du duché rent pas à être soumises. Alors issa en Angleterre, et fit hom-es ses états au roi Édouard, dont intérêt de se ménager la pro-contre la France. De retour es, il fut cité à comparaître la cour des pairs, pour y jus-es ses droits sur la Bretagne : , et se rendit sur-le-champ à suivi de quatre cents gentils-s. Le roi Philippe le reçut avec mais, prévoyant bien que la s des pairs ne lui serait pas de, Jean revint secrètement agne, pour se disposer à une inévitable. Les pairs pronon-effectivement que la Bretagne enait à Charles de Blois ; et une armée, sous le comman-du duc de Normandie, vint le siège devant Nantes, où Jean ntfort s'était retiré. Voulaut er à cette ville les horreurs isaut, il se rendit prisonnier, au Normandie, qui le fit conduire s, où il fut enfermé dans la Louvre. Cependant Jeanne de e, épouse de Montfort, princesse valeur héroïque, continua la , aidée des Anglais, et parvint es forces inférieures à balancer es de Charles de Blois. Jean, inq ans, s'échappa de sa prison, sous les habits d'un marchand,

et arriva en Angleterre, d'où il revint bientôt, avec des secours, mettre le siège devant Quimper. Cette tentative n'ayant pas réussi, il se retira dans son château d'Hennebon, et y mourut quelques semaines après, le 26 septembre 1345, épuisé de fatigues et de chagrins.

W—s.

JEAN V (1), duc de Bretagne, surnommé *le Vaillant et le Conquérant*, n'avait que trois ans lorsque Jean de Montfort, son père, fut enfermé dans la tour du Louvre. Il fut envoyé par sa mère en Angleterre, et élevé à la cour d'Édouard III, qui se déclara son tuteur. Le traité de Bretigny suspendit en 1360 les troubles qui désolaient la Bretagne depuis tant d'années. Le jeune comte de Montfort et Charles de Blois devaient s'en rapporter au jugement des rois de France et d'Angleterre, pour la décision de leur querelle. Les deux prétendants parurent devant les commissaires qu'on leur avait donnés ; mais ni l'un ni l'autre ne voulut consentir au partage de la Bretagne. Jean retourna en Angleterre avec Édouard, dont il avait épousé la fille ; mais il ne put déterminer son beau-père à l'aider dans ses projets de recommencer la guerre : il chercha donc des alliés parmi ses barons, et, avec leur secours, il eut bientôt une armée plus forte que celle de son rival. La trêve jurée n'empêchant point les partis d'agir, il vint attaquer Charles de Blois, occupé au siège de Bécherel : mais Charles lui ayant fait observer que le lieu n'était point commode pour y livrer une bataille, il consentit à se retirer dans les landes d'Evran. Au moment d'engager l'action, quelques prélats prévinrent l'effusion du sang, en faisant

(1) Les historiens qui ne comptent point son père parmi les ducs de Bretagne, le nomment Jean IV.

signer aux deux princes un traité de partage de la Bretagne : la comtesse de Penthièvre, épouse de Charles de Blois, en arrêta l'exécution ; et la guerre recommença bientôt avec une nouvelle fureur : elle fut décidée par la bataille d'Aurai, livrée le 29 septembre 1364. Charles de Blois y périt de la main d'un officier anglais ; et sa mort rendit Jean de Montfort maître de toute la Bretagne. Ce fut en vain que la comtesse de Penthièvre essaya de relever son parti. La crainte que Jean ne se déclarât le vassal du roi d'Angleterre, engagea Charles V à le reconnaître duc de Bretagne ; et le traité de Guérande (1365) termina toutes les difficultés qui subsistaient encore entre le nouveau duc et la veuve de Charles de Blois (*Voy. CHARLES DE BLOIS*, tome VIII, pag. 159). Jean était attaché à Edouard par les liens du sang et de la reconnaissance ; il consentit à stipuler avec lui un traité par lequel ils s'obligeaient mutuellement à se secourir, en cas de guerre. Cet accord, quoique secret, ne tarda pas d'être connu de Charles V, qui punit la perfidie de son vassal en faisant entrer une armée en Bretagne. Jean se réfugia en Angleterre, et revint l'année suivante (1373) ravager la Picardie, pour tenter d'opérer une diversion. Cette conduite acheva d'irriter Charles V ; il fit citer Jean à la cour des pairs, pour félonie, et prononça la confiscation de la Bretagne et sa réunion à la couronne. Les gentilshommes bretons se liguèrent pour empêcher l'exécution de l'arrêt ; et Jean, rappelé par ses sujets, eut bientôt reconquis ses états. Mais si les Bretons avaient vu avec peine leur réunion à la France, ils n'en étaient pas moins très éloignés de partager l'affection du duc Jean pour les Anglais. Ce fut la raison qui

détermina ce prince à se réconcilier sincèrement avec le roi de France gagnant l'amitié de Charles V perdit celle de Richard II, qui son inconstance en retenant son écu alors en Angleterre, et en cherchant à favoriser les espérances des fils de Charles de Blois. Jean, instruit l'exemple du passé, n'en resta moins attaché à la cause de la France. Il obtint cependant que son épouse lui serait renvoyée ; mais le comte de Richemont et le port de Brest déclarèrent leur adhésion aux Anglais. Il prit part à la guerre que le comte de Flandre soutenait, en 1383, contre Richemont et le port de Brest, et ménagea habilement, entre la France et l'Angleterre, une trêve dont les deux états avaient un égal besoin. Quelque temps après, Olivier de Clisson ayant offert sa fille en mariage à Jean de Blois, le duc de Bretagne dans cette union le projet du mariage de troubler ses états, et de ranimer toute sa haine contre le roi, tira, sous un prétexte, dans son château de l'Hermine, et, l'ayant fait geindre de fers, le plongea dans un caduc et délibérant de le faire périr. Il consentit cependant à lui rendre la liberté à condition de payer une forte rançon et de lui remettre les châteaux qu'il possédait en Bretagne. Ce traité, conclu par la violence, fut annulé par le roi, qui obligea le duc à recevoir ce qu'il avait reçu du comte de Clisson à bien vivre avec lui. Mais la paix dura que peu de temps ; et, à l'entremise du roi, de fréquents combats, des guerres sans résultat, éclatèrent, plusieurs années, la Bretagne. Enfin, le duc, avançant et sentant le besoin de rendre la tranquillité à ses sujets, et il se réconcilia avec Clisson. Il ne s'occupa plus alors que du soin d'assurer à ses sujets la possession de ses états par

avantageuses. Il mourut à la nuit du 1^{er} au 2 novembre et fut inhumé dans le chœur thédrale de cette ville, où l'on ne voit plus son tombeau il y a quelques années. C'était un prince poliguerrier; mais ses grandes qualités étaient ternies par sa hauteur, son orgueil et sa mauvaise foi. Après la conquête de la Bretagne, sur l'ordre de l'Hermine, pour récompenser ceux de ses sujets qui lui ont donné des preuves de fidélité, il décora de cet ordre ses vassaux de deux colliers auxquels il joignit une double couronne avec la devise *A ma vie*. Jean V avait été deux fois; la première, avec Marguerite, fille du roi d'Angleterre; il épousa Jeanne, fille du prince de Bretagne, dont il eut plusieurs enfants, dont Jean VI son successeur. *Chanson de Jean V*, écrite en vers par Guillaume de Dol et son secrétaire, a été recueillie par D. Lobineau, dans le tome II de son *Histoire de la Bretagne*. — s.

JEAN VI, duc de Bretagne, n'avait que dix ans lorsque son père mourut, après avoir arrêté son mariage avec Jeanne de France, fille de Charles VI. Le duc d'Orléans, régent du royaume, réclama en vertu de la garde du jeune prince; ses barons ne voulurent le reconnaître qu'au duc de Bourgogne, de sa tutelle. Jean, déclaré à quinze ans, se hâta de reprendre ses états, et remporta d'abord quelques avantages sur les Anglais qui faisaient de fréquentes incursions sur les côtes de Bretagne. Il entra dans la ligue des Armagnacs; ne voulant pas s'exposer au ressentiment du duc de Bourgogne, il fit un traité secret. Dans ces

temps malheureux, la dissimulation et la perfidie étaient des moyens avoués par la politique. Le duc de Bourgogne traite avec Jean, et fournit des troupes au comte de Penthievre pour s'emparer de la Bretagne: Jean appelle à son secours les Anglais; mais les représentations de son épouse l'empêchèrent de s'allier aux ennemis de la France. Il accéda ensuite à la ligue si mal nommée *du bien public*, et, voulant en même temps ménager le duc de Bourgogne, renouvela avec lui son traité d'alliance. Il vit, sans s'y opposer, Henri V usurper les droits de l'héritier légitime de la couronne; mais le Dauphin s'en vengea en ranimant l'espoir des Penthievre, toujours disposés à reproduire leurs prétentions sur la Bretagne. Le duc Jean, attiré dans un piège par le comte de Penthievre (1419), fut enfermé à Chantoceaux, et transféré pendant cinq années de prison en prison; mais ses barons levèrent une armée, et le délivrèrent. Il récompensa magnifiquement tous les gentilshommes qui s'étaient déclarés en sa faveur, et acquitta scrupuleusement les vœux outrés que la peur lui avait arrachés dans sa prison. Il fut dédommagé de ses sacrifices par la réunion à ses domaines de tous les biens possédés par la maison de Penthievre. Craignant ensuite d'oublier la part que le Dauphin avait prise aux troubles de la Bretagne, il prit l'engagement de l'aider à chasser les Anglais du royaume; néanmoins il renouvela, en 1425, au duc de Bedford, régent de France pour Henri VI, la promesse de fournir des secours aux Anglais. L'avènement de Charles VII à la couronne ébranla encore une fois ses résolutions. Il résolut d'attaquer les Anglais dans la Basse-Normandie; mais ayant essuyé quelques revers, la crainte d'une invasion dans la Bre-

tagne le détermina à en faire hommage au roi d'Angleterre. Il trouva cependant le moyen d'éluder la promesse qu'il avait faite au duc de Bedford; et il resta tranquille spectateur des efforts de Charles VII pour délivrer la France de ses ennemis. Le duc Jean mourut en 1413, au château de la Touche, près de Nantes : son corps fut transporté à Tréguier, d'après son ordre, et inhumé dans la cathédrale de cette ville. C'était un prince faible et peu courageux; mais sa piété, sa douceur et son affabilité, le firent aimer de ses sujets. François, comte de Montfort, son fils aîné, lui succéda.

W—s.

JEAN II, dauphin du Viennois, était fils de Humbert 1^{er}. de la Tour, et d'Anne, héritière du Dauphiné par la mort prématurée de son frère. Il naquit vers 1279, et fut envoyé fort jeune à la cour de France, l'école de la politesse et de la galanterie. Il accompagna Philippe-le-Bel dans son expédition contre les Flamands, et eut l'avantage de se distinguer aux yeux d'un roi, digne appréciateur du courage. Dès qu'il eut atteint sa majorité, son père l'associa au gouvernement de ses états, ou plutôt aux soins de ses peuples; et il lui succéda en 1307. Il s'appliqua à faire le bonheur de ses sujets, diminua les impôts, supprima les taxes qui favorisaient l'arbitraire, et ordonna la restitution de toutes les sommes perçues injustement. Des barons, des seigneurs, touchés de sa modération, lui offrirent de le reconnaître pour suzerain; et il agrandit ainsi ses états par des conquêtes qui n'avaient point coûté de sang, et qui lui méritèrent de nouvelles bénédictions. Les mesures qu'il avait prises pour s'opposer à toute invasion, déterminèrent le comte de Savoie à lui demander la paix : elle fut signée en

1314, et suivie immédiatement traité d'alliance pour protéger la gogne, alors privée de son souverain. L'équité du dauphin était si bien connue, que des princes étrangers le sirent souvent pour arbitre de différends; et presque toujours le plaisir de les amener à une conciliation. Cet excellent prince ne pas assez long-temps pour la satisfaction de ses sujets. Une fièvre lente au tombeau en 1318, à l'âge de huit ans. Il avait eu, de son mariage avec Béatrix de Hongrie, un fils qui succéda sous le nom de Charles VIII.

W.

JEAN, duc de Lorraine, encore au berceau lorsque le duc son père, fut tué à la fatale bataille de Crécy, en 1346. L'administration de ses états fut partagée entre de Blois, sa mère, et le comte de Salm, désigné son tuteur. Faisant sa minorité, le régent eut à soutenir contre ses voisins des guerres cruelles, qui n'eurent d'autres résultats que l'appauvrissement de ses états. Le duc Jean épousa, en 1366, Marguerite, fille du comte de Wurtemberg. Il entra, peu après, dans la croisade pour la délivrance de la Palestine, au moment du départ, il porta des secours aux chevaliers teutoniques attaqués par les Lithuaniens. Les ravages que des aventuriers firent sous le nom de *Bretons* croisés, en Lorraine, l'obligèrent de revenir : aidé de l'empereur Charles IV, il parvint à les chasser, le suivit jusque dans le Luxembourg, remporta sur eux plusieurs avantages. Il conduisit ensuite des troupes Charles de Blois pour l'aider à conquérir la Bretagne sur Jean de Montfort; mais il fut fait prisonnier à la bataille d'Aurai. Il se ligua avec ses voisins, pour arrêter

le comte de Vandemont
es états, et pour en expul-
s étrangères qui les désol-
la Lorraine n'avait été
reuse: les traités les plus
ient enfreints aussitôt que
ne voyait que des villes
ant la paix, des châteaux
es paysans battus et ran-
princes autorisaient tous
s par leur exemple, et ne
is les empêcher quand ces
dres leur devenaient pré-
aux horreurs de la guerre
t bientôt la famine et la
ts de leurs souffrances fit
habitants de Neufchâteau;
nt d'une des fréquentes
duc Jean pour prendre
demander leur réunion à
cette nouvelle, Jean se
nir en Lorraine: sa pré-
pour dissiper les mutins;
oumission ne le toucha
es châties rigoureusement.
ussitôt après en Flandre;
ait à suivre le duc d'An-
oyenne de Naples, lors-
ouonné, dit-on, par son
Après avoir languiquel-
, il mourut à Paris en
t sans doute un prince
é fort commune dans tous
mais il n'avait aucune des
souverain: il ne fit rien
heur de ses peuples, et
tre lui. Moins dévot que
, il persécuta les juifs
n prétexte de les dépouil-
ler impitoyablement avec
des hérétiques connus
de *turlupins* ou frères
Son fils aîné, Charles II,
W—s.

ts de Neufchâteau furent acru-
illis ce crime, et punis par des
rimes amonées. (V. *Guastall*,
4.)

JEAN I^{er}, prince de Salerne,
régna de 981 à 983. Il était fils de
Mansone, duc d'Amalfi, et occupa
seulement deux ans la principauté de
Salerne, après Pandolfe II, sur qui
Mansone l'avait conquise. Il en fut
chassé par le peuple en 983. —
JEAN II, fils de Lambert, qu'on croit
de la famille des ducs de Spolète, lui
succéda par le vœu du peuple; mais
quoique la principauté de Salerne fût,
pendant les siècles de ténèbres, le
seul asile des arts et des sciences en
Italie, il n'est resté aucun monument
du règne de Jean II. De son temps
l'église de Salerne fut érigée en ar-
chevêché par le pape Benoît VII.
Jean II mourut en 994. Son fils
Guaimar III lui succéda. S. S—t.

JEAN. V. ARMAGNAC et BRABANT.

JEAN, abbé de Verceil. *Foyez*
GALLUS.

JEAN, archidiacre de Guesne,
a écrit, dans le xiv^e siècle, une His-
toire de Pologne sous le titre : *Brav-
ior chronica Cracovia*, Leipzig,
1730 (Collection de Sommersberg,
tome II, in-fol.) Nous ne connaissons
ni sa famille, ni l'histoire de sa jeu-
nesse; nous ne le voyons paraître
dans l'histoire que vers les dernières
années du roi Casimir-le-Grand,
qui, après l'avoir nommé vice-chan-
celier du royaume, lui accorda toute
sa confiance. Après la mort de ce
prince, Jean vécut jusqu'au commen-
cement du xv^e siècle, éloigné des af-
faires, jouissant de la considération
de ses concitoyens, et ne s'occupant
que de l'ouvrage historique qu'il mé-
ditait. Plus sage que ceux qui l'a-
vaient précédé, il ne s'est point atta-
ché aux fables par lesquelles les an-
ciens annalistes polonais ont défigurés
les premières pages de leur histoire.
Son travail, pour les temps anté-
rieurs à Casimir, ne paraît point

achevé : ce sont des matériaux qu'il se proposait sans doute de mettre en ordre. Il nous a conservé des détails intéressants sur les dernières années de Casimir, qu'il ne quitta point pendant la longue maladie dont ce prince mourut. Le travail de notre auteur est surtout précieux quand il arrive au règne de Louis de Hongrie, quand il parle des troubles qui agiterent la Pologne sous ce prince, et depuis sa mort jusqu'après le couronnement de Wladislas Jagellon. Il expose les faits arrivés de son temps, avec une candeur et une naïveté qui lui gagnent la confiance de ceux qui le lisent. Il termine en 1399 son ouvrage, un des plus importants pour l'histoire de Pologne pendant le xiv^e. siècle. En parlant des courtisans qui entouraient la reine Elisabeth, il raconte la mort de Kurnick, évêque de Posen, qui était aussi connu par le dérèglement de ses mœurs que par la manière avec laquelle il était parvenu au plus haut degré de faveur. « Ce prélat in- » fame, dit-il, mourut à la suite de » ses débauches : » *Sicut duobus membris, ajointe-t-il, illicita invere-* *cundè perpetrabat, ita in eisdem* *fuit usque ad mortem miserabiliter* *ultione divinâ punitus. Nam partim* *tactus fornicatorum ac præcipuè de-* *florationes virginum non vitabat ;* *idè morbo cancri fuit tactus, in* *lingud, in gutture ulcerationes* *fuit passus, in tantum quòd ante* *mortem vix loqui aut potum deglu-* *tere potuit, nec os claudere poterat ;* *post mortem aperto ore permansit ;* *latus quoque ejus dextrum per scis-* *suras penitus dicitur fuisse ruptum.* *Patiebatur, dit-il plus bas du* *même évêque, ante duos annos mor-* *tis suæ citra, morbum cancri, in* *genitalibus et virgâ ; ob hoc ta-*

men contubernium virginum vitabat, nec prohibitiones m- *rum advertebat.* Ce passage a paru mériter une attention particulière ; il prouve, ce semble, maladie honteuse, dont notre indique clairement les caractères déjà été connue en Europe 1381, qui est l'année en laquelle l'évêque Kurnick, et parquent plus d'un siècle avant la verte de l'Amérique.

JEAN d'ARRAS était secrètement duc de Berri, frère de Charles de France. Ce prince lui com- en 1387, d'écrire le roman de *sine* pour amuser sa sœur, la d de Bar. Les discours et les ac- cette célèbre sœur avaient été depuis long temps, et déposés archives du château de Lusignan d'Arras puisa dans cette source former son corps d'histoire, et beaucoup de son propre fond- vage fut imprimé en 1500, in-fol., et à Lyon, Husz, in-4 et mis en meilleur ordre, Paris in-4. Il l'a été depuis, plusieurs dans un style moins gaulois. N- treprie de le rajeunir encore 1648, 1700, 2 vol. in-12. I- tions qu'il y fit, sont assez ma- L'édition originale est extrê- rare. Les familles illustres qui prétention de descendre de M- et qui la portent en cimier s- écussons, trouvent dans cet- l'origine romanesque de leur-]

JEAN DE CAPOUE, tr- du xiii^e. siècle, sur lequel on peu de renseignements, et Capoue, de parents juifs : ayant brassé le christianisme, il baptême le nom de Jean, qu'à celui de sa patrie, suivant des savants de son temps. Ce

es 1262 et 1278, qu'il tra-
 duit de l'hébreu du rabbin Joël, en
 un ouvrage connu dans tout
 sous le titre de *Calilah et Dimna*,
 composé originairement dans
 l'arabe, et traduit en pehlvi, ou apporté
 en original par Barzouyeh,
 règne de Nouschiréwan, et
 en arabe par Abdallah ibn
 Saïd, mort l'an 139 de l'hégire,
 de J.-C. (Voy. Ibn Almo-
 suprà, pag. 146.) C'est une
 de roman moral et politique.
 facials, animaux auxquels les
 attribuent la même finesse
 Européens aux renards, en
 principaux personnages, et
 ent, sous le voile de l'allégorie,
 eptes des sages et les maximes
 vernement. C'est au fonds le
 ouvrage que l'*Hitopadésa*,
 imitation du *Pantcha tantra*,
 connu dans l'Occident sous le
Fables de Pilpay ou plutôt
 . La traduction de Jean de
 est intitulée : *Directorium*
æ vitæ, aliàs parabola anti-
sapientum. Il en existe une
 in-4°. goth., ornée de quantité
 res en bois : elle est sans date
 ration de ville et d'imprimeur ;
 . Laserna Santander la rapporte
 1480 environ. C'est sur cette
 ion qu'a été faite la version
 ole (*Esempario contro los*
os y peligros del mundo),
 , 1498, in-fol. Voy. la Notice
 manuscrit hébreu de cet ouvra-
 née en 1813 par M. Silvestre
 y, dans les *Notices et Extraits*,
 1800; et le curieux article inséré
 de Chézy dans le *Journal des*
sciences (mai 1817), sur l'édition arabe
Calilah et Dimna, ou Fables de
Joël, avec un Mémoire sur l'ori-
gine de ce livre, et les diverses tra-
ductions qu'en ont été faites dans

l'Orient, publiée par le même M. de
 Sacy, 1816, in-4°. W—s.

JEAN DE ST.-FRANÇOIS. Voy.
 GOULU.

JEAN DE SEVILLE (ou DE
 LUNA), juif converti , a rendu ser-
 vice à la littérature par des traduc-
 tions d'ouvrages arabes. Ce person-
 nage , dont les travaux ne sont guère
 plus connus que la Vie , se nommait
 avant sa conversion , *Aven-Dreath*.
 On peut le placer vers le milieu du
 XII^e. siècle. Raimond , archevêque de
 Tolède , frappé des progrès que la
 philosophie d'Aristote faisait parmi les
 Arabes ses voisins , et même parmi
 les chrétiens , entreprit de faire pas-
 ser dans la langue latine les monu-
 ments arabes dans lesquels on étu-
 diait cette philosophie , pour la com-
 battre. Il se forma près de sa per-
 sonne une espèce de comité de tra-
 ducteurs , dont Jean et l'archidiacre
 Dominique Gondisalvi étaient les
 principaux collaborateurs. Il paraît
 que Jean mettait les textes arabes en
 langue castillane , et que l'archidiacre
 les faisait ensuite passer dans la
 langue latine. C'est ainsi que les écoles
 d'Occident reçurent les écrits philoso-
 phiques d'Avicenne , d'Algazel , d'Al-
 farabius , de quelques autres philoso-
 phes arabes , et probablement aussi le
 livre *De causis* et le *Fons vitæ* d'Avi-
 cenne. Le manuscrit d'une traduction
 de l'astronomie d'Alfergan , faite par
 Jean , nous donne l'époque où il écri-
 vait. Nous croyons que c'est à tort que
 l'on a donné à ce traducteur le surnom
 patronymique d'*Hispalensis*. Dans
 les plus anciens manuscrits il est nom-
 mé tantôt *Hispaniensis* , tantôt *His-*
panus , très rarement *Hispalensis* ;
 et comme deux manuscrits lui don-
 nent le surnom de *Lunensis* , c'est-à-
 dire natif de Luna , nous croyons
 qu'*Hispalensis* aura été mis pour

Hispaniensis, mot tout-à-fait barbare. Nous n'indiquerons point ici les autres traductions de Jean de Luna, parce que cette liste n'offre aucun intérêt.

J—N.

JEAN DE TROYES, greffier de l'hôtel-de-ville de Paris, dans le xv^e. siècle, passe pour l'auteur de l'histoire du roi Louis XI, connue sous le titre de la *Chronique scandaleuse*. Le savant abbé Lebeuf a prouvé que cet ouvrage n'est qu'une copie tirée presque mot pour mot des *Grandes chroniques de St. Denis*, ou du second volume des *Chroniques Martinienes*. Le copiste n'a même pas cherché à s'attribuer le mérite de ce travail, puisqu'il déclare dans un avertissement au lecteur, « qu'il n'a pas été » ordonné pour écrire des chroniques ; » que cela ne lui appartient pas ni ne » lui est permis. » Les additions répandues dans le corps de l'ouvrage sont peu importantes ; mais comme elles révèlent quelques intrigues du roi avec des femmes de moyenne condition, il est probable que c'est ce qui aura engagé les libraires à donner à l'ouvrage un titre qui leur en promettait le débit. La *Chronique de Louis XI* a été imprimée dès la fin du xv^e. siècle, in-fol., et ensuite vers 1529, même format : ce n'est que dans l'édition de Paris, Galliot Dupré, 1558, in-8°, qu'elle est devenue la *Chronique scandaleuse*. Elle a été réimprimée depuis, augmentée d'une table des matières, 1611, in-8°, et 1620, in-4°. Denis Godefroy l'a insérée dans son *Supplément aux Mémoires de Comines*, Bruxelles, 1715, in-8°, et l'abbé Lenglet Dufresnoy, dans le second volume de son édition du même historien. On trouve quelques remarques étymologiques ou grammaticales sur cet ouvrage dans le *Ducatianna*, tom.

II, pag. 419 et suiv. Quant à Jean de Troyes, les particularités de sa vie sont entièrement inconnues. Fontenay (*Bibl. hist. de France*, tom. II, pag. 198) soupçonne qu'il était attaché à la maison de la princesse Jeanne, sœur de Louis XI, parce qu'en rapportant la mort de cette princesse sous l'année 1482, il la nomme sa *très redoutée Dame*. (Pour ce qui concerne les *Chroniques Martinienes*, voy. Sébast. MAMEROT.)

W—A.

JEAN DE VICENCE (Frère), religieux dominicain, est célèbre pour avoir prêché la paix en Italie au xiv^e. siècle. A une époque où l'Italie entière était bouleversée par la fureur des partis, où chaque ville était divisée dans son sein, et en guerre avec toutes les villes voisines, frère Jean de Vicence entreprit, comme par une mission céleste, de prêcher la paix et le pardon des injures. Il commença ses prédications à Bologne, en 1253; et à mesure que ses auditeurs se convertissaient, entraînés par sa sublime éloquence, et plus encore par sa ferveur, on les voyait déposer leurs anciennes rancunes, et jurer aux pieds du prédicateur leur réconciliation avec leurs rivaux. Le frère Jean prêcha ensuite à Padoue, à Trévise, à Feltre et à Bellune; partout il eut les mêmes succès. Vingt peuples ennemis se rassemblèrent enfin à sa voix dans la plaine de Paquerra, à trois milles de Vérone; ils s'y rendirent conduits par leurs évêques et leurs magistrats : quatre cent mille personnes assistèrent à la prédication de frère Jean; et la paix presque universelle de la Lombardie fut le résultat de cette assemblée extraordinaire. Mais le frère Jean fut chargé ensuite par plusieurs républiques, auxquelles il avait rendu la paix, de réformer aussi leurs lois; et cette tâche, dont

largea pour Vicence et pour , se trouva excéder sa capacité d'un pouvoir suprême, le religieux fit place à l'ambition. L'homme de paix alluma partout des feux pour faire brûler les hérétiques : il écouta dans sa conduite les passions privées, et il rendit son empire insupportable aux peuples qui étaient liés à lui. Vicence et Véronne se soulevèrent presque en même temps contre son autorité; et il fut obligé de se réfugier à Bologne, après avoir perdu en peu de mois la réputation brillante que ses prédications lui avaient faite. On revit le même frère vingt-trois ans plus tard, à la tête de ses troupes bolonaises, dans la lutte contre le tyran Eccelino; mais il n'y fit rien qui fût digne de sa renommée. — Le frère ne doit pas être confondu avec le dominicain, de Bologne, ANGELI, missionnaire en Arménie, et préfet de l'église de Teflis, au commencement du XIV^e. et qui est cité comme l'un des auteurs de la Bible du latin européen.

S. S.—1.

JEAN DIACRE, Napolitain, vivait au XII^e siècle. Il est auteur d'une *Chronique des évêques de Naples*, qui va jusqu'en 872, et a été imprimée dans l'ouvrage de Muratori, *Scriptores italicarum*. On a encore de lui : I. *Vita Joannis episcopi Neapolitani*, dans les *Acta sanctorum* du mois d'avril : cet évêque mourut en 853. II. *Martyrium S. Petri ejusque sociorum*, imprimé dans les *Vitæ sanctorum seculorum* de Cajetan; dans la *Bibliotheca Sicilica* de Carusio, et dans le *Thesaurus scriptorum* de Muratori. III. *Historia translationis reliquiarum S. Severi et sociorum apostoli*, dans la Col-

lection des bollandistes, mois de janvier. IV. *Martyrium XL sanctorum Sebastianorum sub Licinio*, dans le même Recueil, mois de mars : Jean Diacre n'est que le traducteur de cet Opuscule, écrit en grec par Evodius.

A. B.—1.

JEAN ITALUS, né, dans le XII^e siècle, d'une famille originaire d'Italie, professait avec éclat la philosophie à Constantinople. Anne Comnène a parlé de lui fort au long dans son *Alexiade*; et le portrait qu'elle en a fait, est tracé avec agrément et d'une manière assez piquante. Elle nous apprend qu'Italus était un sophiste arrogant et vain, qui, venu à Constantinople, on ne sait trop comment, y reçut des leçons de différents maîtres, et, entre autres, du célèbre Michel Psellus. Mais orgueilleux au point de se croire habile avant d'avoir appris, il secoua bientôt le joug de l'école, et signala son entrée dans la carrière philosophique par de mauvais procédés envers Psellus, dont il se déclara l'adversaire. Italus, à force de grands mots, de fanfaronnerie et de charlatanisme, réussit et dans le public et à la cour. L'empereur lui-même fut tellement séduit qu'il le chargea d'une mission importante. L'indigne Italus abusa de sa confiance et trahit les intérêts de l'Etat. Son crime ayant été découvert, il eut l'adresse d'échapper aux poursuites, et, bientôt après, l'adresse plus grande encore de convaincre l'empereur de son repentir, et de se faire rappeler à Constantinople, où sa faveur fut plus brillante qu'auparavant. Vers cette époque, il succéda à Psellus dans l'office d'*Hypatus*, ou de philosophe en chef, et de là vient, pour l'observer en passant, qu'il est souvent appelé *Jean Hypatus*; ce qui n'est pas un nom, mais un titre. Pour se montrer digne

de ses hautes fonctions, il s'appliqua à commenter les livres d'Aristote, de Platon, de Porphyre, de Jamblique et de Proclus. Il paraît qu'il ne manquait réellement pas d'une sorte de talent pour la dialectique. Il n'avait d'ailleurs presque point de lettres. Son style, dépourvu d'art et d'élégance, obscur, entortillé, hérissé de formes scolastiques, n'était même pas toujours exempt de fautes graves contre la grammaire. C'était au reste un redoutable argumentateur. Il savait enfermer son adversaire dans un labyrinthe de subtilités, le troubler, le confondre, au point que toute résistance était à-peu-près impossible : homme d'ailleurs emporté et violent, qui disputait des mains autant que de la voix, et qui, pour rendre ses raisonnements plus sensibles, saisissait brusquement ses adversaires par la barbe et par les cheveux. Il eut beaucoup de disciples ; mais gens de petit mérite, ayant à la bouche de belles phrases, et dans le fond ne sachant pas grand-chose. Leurs principes n'étaient pas non plus très orthodoxes ; ils avaient puisé dans les leçons et les écrits de leur maître des idées erronées sur l'âme et sur le culte des images. Le scandale fut même poussé si loin, que l'empereur Alexis fut informer contre Italus ; et ses livres furent publiquement anathématisés. Cette sévérité lui fut profitable, et il se montra par la suite plus sage et plus réservé. Nous avons encore en manuscrit quelques-uns de ses ouvrages ; ils roulent presque tous sur des sujets philosophiques, et particulièrement sur le péripatétisme. M. Hase en a donné une liste exacte et raisonnée dans le tome ix des *Notices des manuscrits*. l—ss.

JEAN LE MILANAIS ou de *Mediolano*, vivait dans le xi^e. siècle. Il

n'est connu que par un livre de médecine, en mauvais vers latins, qu'il composa, suivant l'opinion générale, au nom des médecins du collège de Salerne, qui le présentèrent, en 1100, à Robert, duc de Normandie, lorsque ce prince passa par cette ville en venant de la Terre-Sainte. L'ouvrage contenait douze cent trente-neuf vers léonins, dont il ne reste plus que trois cent soixante-treize, qu'Arnaud de Villeneuve a publiés le premier. Ce livre, tantôt intitulé, *Medicina Salertina*, tantôt *Regimen sanitatis Salernitanae*, tantôt *Flos medicinae*, est répandu aujourd'hui sous le nom d'*Ecole de Salerne*, ville qui obtint autrefois le surnom d'*Urbs Hippocratica*, comme consacrée à l'étude d'Hippocrate. Cet écrit, dont il existe beaucoup d'éditions avec de volumineux commentaires et diverses traductions, est une espèce d'hygiène à l'usage des gens du monde, et contient quelques observations faussées, parmi un grand nombre de vraies. Plusieurs de ces vers sont passés en proverbe. Le médecin L. Martin l'a travesti en vers burlesques, Paris, 1653, in-4° ; 1654, in-12, et sans date, aussi in-12 (1). B. L. M. (Bruzen de la Martinière) l'a paraphrasé en vers français, Paris, 1755, in-12. Les meilleures notes sur l'*Ecole de Salerne* sont celles de René Moreau, Paris, 1625, in-8°. Le docteur anglais Akerman en a publié une nouvelle édition latine à Londres, en 1792, précédée d'une notice intéressante sur le collège de médecine anciennement établi à Salerne. Le docteur Andry, de la faculté de Paris, a soutenu, dans le *Journal des Sa-*

(1) L'Épître dédicatoire de ces trois éditions est la même, et adressée au célèbre Patin ; mais dans chaque édition elle porte pour son auteur les initiales des libraires : J. H. (Jean Hénault) ; G. Q. (Gabriel Quinet) ; A. B. (Antoine Rufté.)

le novembre 1724, que l'*Ecole lerne* avait été composée par Rebecca Guerna, deux dames par leur savoir, et qui se sont signalées à Salerne par d'autres. Cependant la plupart des es attribuent l'ouvrage en question à Jean le Milanais; et quelques-uns donnent à Arnaud de Ville-; mais cette dernière opinion ne s'accorde avec le temps de laction de ce Recueil poétique et

D—v—L.

AN, peintre, né en Italie, véritablement entre les années 960, obtint une telle réputation son pays, qu'il mérita de fixer l'œil du jeune empereur Othon le prince, qui avait établi sa demeure à Aix-la-Chapelle, voulant orner de peintures un oratoire du palais, qui n'avait point encore eu (*cum antea nondum eo in ictura ullæ haberentur*), l'après de lui, et le chargea de cet ge qui valut à l'artiste des éloges éternels. Othon, étant parti pour le nomma, pour le récompenser, évêché vacant dans une ville et que les historiens n'indiquent

Le duc de la province où cet é se trouvait situé, ne lui permit l'en prendre possession. Jean talors en Allemagne, et demeura ne temps à la cour d'Othon. Il dit ensuite à Liège, soit avec la mission, soit par l'ordre de l'empereur, qui le recommanda à l'évêque, et il orna de peintures les murs de la cathédrale de cette Notker et Othon étant morts, persuada à Baldric, successeur d'Otton, de bâtir une église et un cloître en l'honneur de l'apôtre André. Il paraît qu'il dirigea la construction de cet édifice comme évêque. Il s'établit ensuite au cou-

xi.

vent avec les bénédictins qu'on y appela d'une maison voisine, et il y mourut dans un âge avancé. Les peintures qu'il exécuta au palais d'Aix-la-Chapelle, subsistaient encore, quoique endommagées par le temps, en 1612, lorsque Gilles Boucher publiait ses Recherches historiques sur les premiers évêques de Liège et de Tongres. Au-dessous d'un des tableaux, on lisait ce vers :

A patrum uide rapuit me tertius Otto;

et sous un autre, celui-ci :

Claret aquis sanè tua quæ valeat manus arte.

Son épitaphe, conservée par le même écrivain, renfermait ces deux vers, qui n'expriment pas moins vivement l'admiration que ses ouvrages d'Aix-la-Chapelle avaient inspirée :

Quæ probat arte manus, dat quis, dat cornu
planum
Picta domus Karoli, rara sub axe poli.

On remarquera sans doute ces mots, *picta domus*, de même que ceux-ci, *cum antea nondum eo in loco picturæ ullæ haberentur* : ils contribuent à prouver l'usage pratiqué presque généralement au temps de Charlemagne, ainsi que dans le dixième siècle, de couvrir de peintures les murs intérieurs des églises, dans tout leur pourtour. Cet usage dont nous avons donné d'autres exemples (Voyez GODEHART, GUIDO DA SIENA, HUGUES, etc.), subsistait toujours, quoiqu'il fût moins général, non seulement en Italie, mais encore en Allemagne et en France, à l'époque de la renaissance de l'art, c'est-à-dire, lors du retour du bon goût. Les éloges exagérés accordés au peintre Jean, comme à plusieurs autres peintres et sculpteurs du même temps, ne prouvent pas sans doute que les ouvrages de cet artiste renfermassent de véritables beautés ; mais ils attestent la haute opinion qu'on s'en était faite, et surtout l'hon-

neur qu'on attachait à les posséder, trait assez important de l'histoire du dixième et du onzième siècle.

E. C. D-D.

JEAN. *Foy.* AVILA, EYCK, GAD-DESSEN, GAZA, GIOVANNI, GISCALA, LEYDE, MEHUN, SALISBURY, SECOND.

JEANNE (SAINTE), de Valois, fille de Louis XI et de Charlotte de Savoie, naquit en 1464. Cette princesse avait la taille contrefaite et les traits irréguliers : mais la beauté de son ame la dédommageait du peu d'agrément de son extérieur. Un caractère plein de douceur, une bonté inépuisable, une franchise parfaite, qualité très rare surtout à la cour, où la Providence l'avait placée, la rendirent l'objet de l'affection de toutes les personnes qui l'approchaient. Elle fut mariée, à l'âge de douze ans, au duc d'Orléans, son cousin, qui, malheureusement, ne sut point apprécier ses vertus. Les mauvais procédés du prince ne diminuèrent pas l'attachement qu'elle lui portait ; et elle s'exposa à la colère de son frère (Charles VIII), pour défendre son époux accusé d'un complot contre l'état. Sa patience et sa résignation ne purent cependant toucher le cœur du duc d'Orléans ; et ce prince étant monté sur le trône sous le nom de Louis XII, il sollicita du pape la dissolution de son mariage. Jeanne ne réclama point contre l'arrêt qui la séparait d'un époux tendrement aimé ; et elle se retira dans le Berri, qu'on lui assigna pour son douaire. Elle renouça dès-lors à toutes les vanités du monde, ne se vêtit plus que d'une étoffe grossière, réduisit les dépenses de sa maison au strict nécessaire, et distribua aux pauvres ses revenus. Elle institua à Bourges, en 1500, l'ordre de l'*Annonciade* (1), dans le

dessein d'honorer, d'une manière plus spéciale, les dix principales vertus dont la Ste.-Vierge a été le parfait modèle : elle prit l'habit de cet ordre, en 1504, et mourut à l'âge de cinquante ans, en 1505, le 4 février, jour où l'église célèbre sa fête. Les précieuses reliques de Ste.-Jeanne furent brûlées en 1562, lors de la prise de Bourges par les calvinistes. Sa *Vie* a été écrite en latin par un anonyme contemporain, Aavers, 1524, in-fol. ; et avec un Commentaire d'Henschenius, dans les *Acta Sanctorum* ; en français, par Louis Domi d'Attichy, Paris, 1625, 1644, in-8°, et 1664, in-fol. ; par Paulin de Guast, Bourges, 1664, in-8° ; par le P. Louis de Bouy, Paris, 1684, in-8°, et par le P. Pierre de Mareuil, ibid., 1741, in-8°. et enfin en espagnol par P. Massero, Madrid, 1654, in-4°. W—s.

JEANNE, reine de France, était fille et unique héritière de Henri I^{er}, roi de Navarre et comte de Champagne : elle naquit en 1272, et fut mariée, à l'âge de quatorze ans, à Philippe-le-Bel ; mais elle conserva, du consentement de son époux, l'administration particulière de ses états. Elle chassa les Aragonais et les Castillans de la Navarre, y établit des gouverneurs d'une sagesse éprouvée, et fit jouir ses sujets d'une tranquillité dont ils étaient privés depuis longtemps. Le comte de Bar ayant fait, en 1297, une irruption dans la Champagne, la reine marcha elle-même contre lui, tailla son armée en pièces, l'emmena prisonnier dans Paris, et ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'il se reconnaitrait son vassal. La prudence de Jeanne égalait son courage ; elle siégeait dans tous les conseils après le roi son époux, et avait souvent l'honneur de ramener à son avis des hommes bouchés dans les

(1) Il ne faut point confondre cet ordre avec celui des *Annonciades* de Metz, fondé en 1604 à Joinville, par Marie-Victoire Fournier. (V. Fournier.)

Elle accompagna le roi , en saus son expédition contre les ds ; et l'on rapporte qu'ayant guée du luxe des dames de , elle fit augmenter la rançon itants : mais cette petitesse est -dessous d'une si grande prin- our qu'on doive y ajouter foi. mourut au château de Vin- le 2 avril 1305 , âgée seule- : trente-trois ans , et fut inhu- is l'église des Cordeliers de Pa- lques historiens ont cherché à s soupçons sur ses mœurs ; s regrets sincères que Philippe sa mort , prouvent assez que uite avait toujours été irrépro- Jeanne unissait la douceur à ité : elle fut aimée de ses su- ont elle adoucit le sort ; et ses nts sont encore un objet de ion dans la Navarre , où elle a ville de Puente-la-Reyna. r , dont on connaît la véraci- t , « que cette princesse tenait nonde enchaîné par les yeux , oreilles , par le cœur , étant nt belle , éloquente , généreuse le. » Elle a attaché son nom à lissement qui doit rendre sa e à jamais recommandable , au de Navarre , fameux par le ombre d'élèves distingués qui sortis. Elle récompensa les sa- ec magnificence , et dota riche- usieurs couvents à une époque aient le seul asile des sciences ettres. On trouve un *Eloge* irt de la reine Jeanne dans le e Ravisius Textor , intitulé : *is mulieribus* , Paris, Coïnes, m-fol. W—s.

JANE I^{re} , reine de Naples de 1381 , était fille de Charles , Calabre , et petite-fille de Ro- de Naples , estimé le monar- plus sage de son siècle. Robert

survécut à son fils ; et voulant assu- rer à sa petite-fille la succession au trône , il lui fit épouser , le 26 sep- tembre 1333 , son cousin André , fils de Charobert , ou Charles Robert , roi de Hongrie , qui , d'après le droit de représentation , avait un titre plus légitime à la couronne de Naples que lui-même. Au moment de ce mariage , Jeanne et André étaient tous deux âgés de sept à huit ans. Mais autant Jeanne avait de grâce , de gaieté , d'élégance dans les manières et de sensibilité , autant André se montrait dur , sauvage , or- gueilleux et brutal. Ces deux enfants , appelés à s'aimer par le double lien d'une étroite parenté et du mariage , grandirent en se détestant. Jeanne suc- céda , le 19 janvier 1343 , à son aïeul : André , à la même époque , était or- phelin ; son père , Charobert , étant mort à Visgrade , le 14 juillet 1342. Tous deux prétendaient régner à Na- ples par leur propre droit : la Cata- naise , favorite de Jeanne (*Voy. CA- DANE*) , et le frère Robert , hongrois , favori d'André , excitaient l'aversion et la jalousie de leurs élèves , pour dominer mieux sur eux. Jeanne , dont le cœur était faible , et qui tenait de son père une disposition à la galante- rie , dont Charles de Calabre était mort victime , avait pour aiant son cousin Louis de Tarente. Ce prince , par am- bition , les courtisans , par crainte des vengeances d'André , sollicitèrent la reine de permettre qu'on la défit d'un tyran aussi à charge aux peuples qu'à elle-même. Les conjurés ayant fait éveiller André , le 18 septembre 1345 , l'étranglèrent à une fenêtre , à côté de la chambre de la reine , dans le couvent d'Averse , où la cour était alors logée. Quoique Jeanne eût , selon toute apparence , donné son consentement à ce meurtre , elle avait bien mal pris ses mesures pour profiter de la liberté

qu'il lui rendait. Le peuple et les grands voulaient venger André : Naples était soulevée ; et Jeanne , craignant pour elle-même et pour son amant , abandonna ses autres complices à des tribunaux qui ne dépendaient point d'elle. La Catanaise périt à la torture ; quelques-uns furent livrés à d'affreux supplices ; et ce fut par des précautions aussi honteuses que le crime , que Jeanne évita d'être accusée sur l'échafaud même , par ceux qui mouraient pour elle. Lorsque la fermentation , excitée par cette conjuration et ces supplices , se fut enfin calmée , Jeanne épousa son cousin Louis de Tarente , le 20 août 1347 ; et , par-là , elle ne laissa plus de doutes sur sa complicité. Mais le frère aîné d'André , Louis , régnait alors avec gloire en Hongrie ; il s'était fait un devoir de venger son frère : il rassembla sa brave noblesse sous un étendard noir , où l'on voyait peint le meurtre d'André , et il partit de Bude , le 3 novembre 1347 , pour envahir le royaume de Naples. A l'approche des Hongrois , l'armée napolitaine , commandée par Louis de Tarente , se dissipa. Jeanne , délaissée par ses courtisans , s'embarqua , le 15 janvier 1348 , pour la Provence ; son mari Louis , et son grand-sénéchal Nicolas des Acciaiuoli , la suivirent de près. Mais la Provence , où cette reine malheureuse cherchait un refuge , n'était pas plus tranquille que son royaume ; ses barons révoltés l'y retinrent quelque temps prisonnière , et elle ne sortit de cette captivité que par la protection du pape Clément VI. Elle l'avait obtenue , en lui vendant (le 19 juin 1348) la souveraineté d'Avignon , pour le prix modique de trente mille florins (1). Pendant ce temps, Louis de

Hongrie avait achevé la conquête du royaume de Naples, et il y avait exercé sa vengeance avec une excessive cruauté. Cependant la peste qui, à ce moment, désola l'Italie, le força à se résigner et à renoncer à sa conquête. Il partit pour la Hongrie sur un bâtiment. Il y avait déjà plusieurs princes du sang d'Anjou, et Jeanne et d'Audré, qui étaient morts après la mort de son père, mourut peu de temps après. Elle fut alors rappelée à Naples avec ses sujets ; elle y revint avec son fils Tarente, son mari, à la fin de l'année 1348 ; et ce dernier, comme il put une armée d'allemands, entreprit de reconquérir son royaume dévasté par les bandes d'Allemands et de Hongrois que Louis y avait envoyés. Louis de Hongrie, qui était alors roi de Naples, avec dix mille hommes de ses troupes, et il y eut d'abord de grands succès ; mais les Hongrois, encore plus braves que les Français, dans l'art des sièges, s'élevèrent contre lui : celui d'Averse : bientôt après ils le mandèrent leur congé ; et Louis, qui ne pouvait rien faire de plus, se retira. Il tint lui-même de revoir son royaume, au mois d'octobre 1358, à la reine Jeanne, pendant son procès devait être instauré. La reine avoua devant lui qu'elle avait manifesté une aversion invincible contre son mari, et que cette haine avait encouragé les pirates à se défaire de lui. Louis, qui lui attribua son aversion à son mariage, qui lui avait été jeté. Le pape officiellement déclara Jeanne innocente, et Louis de Hongrie, se souvenant de cette sentence, refusa de lui rendre son royaume, et refusa les dé-

(1) On a prétendu mal-à-propos que la reine Jeanne n'était pas majeure quand elle fit cette

vente : elle avait déjà guérie une
(Voyez une Lettre insérée dans le
France du 29 octobre 1791.)

naires qui lui étaient
 ouis de Tarente. . . nt
 n de leur royaume, . . is
 ne longue guerre : ils se
 endant au goût des plai-
 magnificence comme au
 prospérité. Jeanne, il est
 a quelques bonnes lois ;
 n affabilité, les grâces de
 s ; et le charme de sa fi-
 saient aimer de tous ceux
 haient : mais son royaume
 né d'une manière déplo-
 princes du sang manifes-
 rétentions inquiétantes ; les
 étaient une indépendance
 ; et la grande compagnie
 : aventuriers ravageait le
 squ'aux portes de la capi-
 que le roi Louis permit
 lât les fêtes du carnaval
 per d'arrêter leurs dévas-
 tation, qui, jusqu'à la fin
 conserva cette beauté que
 le Léonard de Vinci a ren-
 dre, n'avait point renoncé
 terie ; et l'on assure que
 is ses fureurs jalouses, la
 quelquefois. Elle n'avait trou-
 i honneur, ni talents pour
 cette brutalité : enfin Louis
 26 mai 1362 ; et Jeanne,
 vait se passer de mari, fit
 Jacques d'Aragon, préten-
 dant de Majorque, qu'elle
 ant la fin de l'année (*Voy.*
 de Majorque). Mais l'hu-
 milité de Jacques, son ambi-
 tion sa délicatesse, lui firent
 le luxe et les vices de Naples
 vie dans les camps, tou-
 upé de reconquérir son
 de Majorque, et toujours
 ix dans ses entreprises. Il
 fin en Espagne au mois de
 1375. Pendant les treize ans
 son union avec Jacques d'A-

ragon, Jeanne rétablit en partie le
 bon ordre et la justice dans son
 royaume : cependant la faiblesse de
 l'autorité royale, l'insubordination
 des barons, et l'esprit remuant de
 Charles de Duras, le dernier des prin-
 ces du sang, déterminèrent Jeanne à
 épouser un quatrième mari. Elle fit
 choix d'Othon de Brunswick, le prince
 le plus noble, le plus généreux et le
 plus vaillant de son siècle. Ils furent
 mariés le 25 mars 1373. Jeanne,
 n'ayant point d'enfants de ses quatre
 mariages, destinait sa couronne à Charles
 de Duras, son cousin, à qui elle avait
 fait épouser, en 1370, Marguerite
 de Duras, sa sœur. Mais Charles,
 élevé à la cour du roi de Hongrie,
 avait adopté tous ses préjugés contre
 les Napolitains, et se hâta contre
 leur reine. Jeanne ayant embrassé,
 en 1378, le parti de Clément VII
 contre Urbain VI, se donna repré-
 senta cette erreur, si d'un côté n'ée,
 comme une rébellion contre l'Eglise :
 il invoqua le secours de Charles de
 Duras et de Louis de Hongrie ; et
 Charles se montra prêt à combattre
 contre sa parente et sa bienfaitrice. Il
 appela auprès de lui tous les émigrés
 napolitains ; il se fit couronner à Rome
 par le pape, le 2 juin 1381 ; et il s'a-
 vança dans le royaume sans rencon-
 trer de résistance. Othon de Bruns-
 wick se trouva tellement affaibli par
 la désertion des Napolitains, qu'il fut
 contraint d'éviter une bataille. Jeanne,
 pour punir son cousin, en lui ôtant
 sa succession, avait adopté Louis,
 comte d'Anjou, dès le 26 juin 1380.
 Mais Louis, sur qui elle avait compté
 pour sa défense, n'arrivait point à son
 secours. Réfugié dans le château neuf,
 elle vit les Napolitains ouvrir, le 10
 juillet 1381, leurs portes à son ad-
 versaire. Son mari, pour la délivrer,
 engagea, sans succès, une bataille de

sespérée ; mais son armée fut mise en déroute, et lui-même demeura prisonnier. Jeanne ouvrit alors les portes de son château à Charles de Duras, et se remit entre ses mains. A peine s'était-elle rendue, qu'une flotte provençale entra dans le port de Naples pour la secourir. Charles, qui espérait l'engager à lui assurer aussi la succession de la Provence, lui permit de donner audience aux capitaines de ces vaisseaux. Mais Jeanne, en sa présence, exhorta les Provençaux à reconnaître Louis d'Anjou pour leur maître, à la veugle du brigand sous les yeux duquel elle était forcée de les recevoir, et à ne s'occuper d'elle que pour prier pour son âme. Charles, depuis cette audience, ne garda plus de ménagement avec la reine : il l'envoya au château de Muro, dans la Basilicate ; et lorsqu'il apprit que Louis d'Anjou s'approchait pour la délivrer, il ordonna qu'on la fit périr. On assure qu'elle fut étouffée sous un lit de plumes, le 12 mai 1582. La harpe a fait une tragédie de *Jeanne de Naples*, qui est bien conduite, mais faible d'intérêt et de coloris. S. S—t.

JEANNE II, reine de Naples, fille de Charles III de Duras, succéda, en 1414, à Ladislas, son frère, et mourut en 1435. Elle était déjà nubile à la mort de son père, en 1386, tandis que Ladislas, son frère, n'avait encore que dix ans. Jeanne, pendant la régence de Marguerite de Duras, sa mère, fut souvent fugitive de ville en ville devant le parti d'Anjou qui triomphait : mais lorsque Ladislas fut majeur, il assura la victoire au parti de Duras, et il en profita pour procurer à sa sœur un mariage avantageux. Jeanne épousa, en 1404, Guillaume, fils de Léopold III, duc d'Autriche : mais Guillaume mourut dès l'année 1406, et Jeanne revint à

la cour de son frère. Elle : moins des débordements de I. et, portée déjà par elle-même l'autorité, elle s'y abandonna. Ladislas étant mort sans enfants, le 6 août 1414, elle le fit : aussitôt elle produisit au jour ses favoris, et elle les donna de biens et de dignités. Le fut Pandolfello Alopo, homme de basse naissance, que sa figure lui avait fait distinguer : elle fit son grand-sénéchal du royaume, et elle crut pouvoir se donner un mari : mais Jacques, comte de la Marche (*Voy. ce nom, sup.* 571), qu'elle épousa le 10 août, ne se contenta pas de réprimer ses désordres ; il les punit avec une sévérité. Pandolfello Alopo périt des tourments atroces : d'autres de la reine furent également envoyés au supplice ; et Jeanne, mère de son mari, fut privée de la couronne dont elle-même lui avait fait part. Un vieux chevalier qui lui avait été donné pour geôlier la perdait pas de vue un instant : ses sujets de Jeanne s'indignèrent de voir réduite à une si honteuse condition : ils prirent les armes contre elle, le 13 septembre 1416 ; mais, après avoir été le tyran plus que le premier serviteur d'une femme, souvent même son prisonnier jusqu'en 1419, que s'étant échappé du palais, il retourna en France, le premier usage que fit Jeanne fut de recouvrer sa liberté : elle en fit un nouveau favori. Son confesseur fut Gianni Caraccioli (ce nom, VII, 98), et elle lui fut constante, sinon fidèle, jusqu'à la fin de sa vie. Cependant, blessée orgueilleuse de Naples, elle mettait à peine à l'autorité royale

seraient sur leurs vassaux
 ir presque absolu , et , dès
 sentaient blessés dans leur
 dans les privilèges qu'ils
 ient, ils avaient recours aux
 anne était la dernière de sa
 on ne lui voyait d'héritiers
 s la maison rivale d'Anjou.
 ces étaient la propriété de
 ri, qui entretenaient les sol-
 urs frais , et qui ne louaient
 ices aux souverains que pour
 s convenu. La rivalité de
 de Braccio et de Jacq. Cal-
 zy. ces noms), les plus fa-
 adotieri de ce siècle, tint la
 eanne II dans de continuelles
 Cependant elle réussit à dé-
 on trône au milieu des révo-
 on elle était sans cesse me-
 opposant l'un à l'autre ces
 célèbres. Sforza s'était allié,
 , à Louis III d'Anjou , pe-
 celui que Jeanne I^{re}. avait
 eanne II, pour se défendre
 i, invoqua le secours d'Al-
 d'Aragon, qui, depuis 1416,
 cédé au royaume de Sicile.
 ALPHONSE V.) Elle lui offrit
 ter pour fils, et de lui livrer
 unes de ses forteresses,
 pu'en retour il la protégeât
 le reste de sa vie. En effet Al-
 lever à Sforza le siège de Na-
 ssura les services de Braccio
 , et il contraignit son rival
 ite. Mais n'ayant point la pa-
 attendre la récompense tar-
 Jeanne lui promettait à sa
 fit arrêter Caraccioli le 22 mai
 il tenta de s'emparer aussi
 rsonne de la reine. Celle-ci,
 le la captivité de son favori,
 immédiatement la guerre à
 adoptif, et révoqua une adop-
 ingratitude d'Alphonse annu-
 Elle lui substitua Louis III

d'Anjou , qui échangea volontiers des
 droits contestés contre l'assurance d'un
 héritage. Louis ramena Sforza au ser-
 vice de la reine qu'ils avaient voulu
 dépouiller peu de temps auparavant ;
 avant la fin de l'année les Aragonais
 furent obligés d'évacuer le royaume
 de Naples ; et Jeanne recommença,
 depuis l'année 1424, à régner avec
 une autorité plus absolue dans ses
 états. Louis d'Anjou, qu'elle avait
 nommé duc de Calabre, fixa sa rési-
 dence dans cette province, et affec-
 ta de se tenir éloigné du gouvernement.
 Dès-lors tout se fit dans Naples par
 l'autorité de Caraccioli. Jeanne avait
 entassé sur la tête de son amant les
 honneurs, les emplois et les riches-
 ses ; elle n'avait pu cependant satis-
 faire son ambition ou son orgueil. Ca-
 raccioli affectait souvent avec elle les
 manières et le ton d'un maître ; et
 Jeanne, déjà vieille, avait été obligée
 de prendre une confidente pour se
 consoler avec elle des hauteurs de son
 favori. Cette confidente était la du-
 chesse de Suessa, qui, dès long-
 temps ennemie de Caraccioli, profi-
 ta d'un de ses emportements pour
 extorquer à la reine l'ordre de l'arrê-
 ter. La duchesse profita de cet ordre
 pour faire tuer Caraccioli, dans la nuit
 du 17 août 1432 ; sous prétexte qu'il
 s'était défendu contre ceux qui devaient
 l'arrêter. Jeanne parut touchée de la
 mort de son favori ; cependant elle
 confisqua ses biens, et se livra en-
 tièrement entre les mains de ses en-
 nemis. Dès lors gouvernée sans par-
 tage par la duchesse de Suessa, inca-
 pable d'agir ou de penser par elle-
 même, elle parut succomber à une
 vieillesse prématurée, suite de la vie
 désordonnée qu'elle avait menée. Louis,
 son fils adoptif, étant mort au mois
 de novembre 1434, elle lui substitua
 par son testament René son frère

puis elle mourut peu après, le 2 février 1435, âgée de soixante-cinq ans. Elle laissa le royaume en proie à des guerres civiles, que l'extinction de la première maison d'Anjou, et la double adoption d'Alphonse et de René, prolongèrent long-temps encore. Alphonse réussit enfin à se mettre en possession de la succession de Jeanne II.

S. S—1.

JEANNE HENRIQUEZ, reine de Navarre et d'Aragon, fille de Frédéric Henriquez, seigneur de Medina del Rio-seco, comte de Melgar, amirante de Castille et de marine de Cordoue, fut mariée, en secondes noces, le 1^{er} septembre 1444, à Jean II roi de Navarre, qui avait contracté avec son père une liaison intime. Jeanne, par les grâces de son esprit et de sa personne, et par la fermeté de son caractère, exerça un grand ascendant sur le roi son époux; ascendant qui n'eut plus de bornes quand elle eut donné le jour, en 1452, à l'infant don Ferdinand, si connu depuis sous le nom de *Ferdinand-le-Catholique*. Jean II, ayant succédé à son frère Alphonse dans la royauté d'Aragon, en 1458, fit reconnaître sa femme comme reine par les états du royaume. Jeanne se laissa bientôt emporter par les passions d'une marâtre contre les enfants du premier lit. L'aîné, prince de Viane, mécontent de ce que sa belle-mère prenait le titre de reine de Navarre, dont il croyait que le sceptre lui appartenait en propre, du chef de sa mère, prit les armes pour soutenir ses droits. On vit alors le fils armé contre son père, et le père armé contre son fils. Cette guerre civile déplorable ne fut suspendue que par une feinte réconciliation. Jean II, dominé par la reine, deshéri le prince de Viane: un nouvel accommodement fut encore ménagé entre le père

et le fils. Mais au moment où les états assemblés à Barcelone attendaient le jeune prince pour le déclarer héritier de toutes les couronnes de son père, il fut arrêté par l'ordre du roi. Les Catalans, qui l'aimaient, prirent les armes. Le feu de la révolte éclata avec tant de violence, que la reine, soupçonnée d'être le véritable auteur des malheurs du prince de Viane, alla elle-même le tirer de prison; mais on lui ferma aussitôt les portes de Barcelone, tant on se défiait d'elle. La mort inopinée du prince de Viane, reconnu héritier de la couronne, donna lieu au bruit qu'il avait été empoisonné par sa belle-mère. Ces bruits entretenaient la révolte des Catalans, qui songèrent même à s'ériger en république. La reine fut assiégée dans Gironne en 1463, et délivrée par le comte de Foix, aidé des troupes françaises. Elle combattit de nouveau, en 1467, contre Jean duc de Lorraine, fils de René d'Anjou, qui disputait la Catalogne à son mari. Elle assiégea Roses la même année et soumit plusieurs autres places, déployant l'activité d'un général et la fermeté d'un homme d'état; mais la mort emporta cette héroïne, le 13 février de l'année suivante. Il était réservé à son fils Ferdinand de réunir sur sa tête toutes les couronnes d'Espagne.

B—2.

JEANNE, reine de Castille, surnommée par les Espagnols *la Loca* ou la Folle, était fille d'Isabelle et de Ferdinand-le-Catholique. Mariée, le 28 octobre 1496, à Philippe archiduc d'Autriche, elle suivit ce prince à Bruxelles, où elle donna le jour à Charles-Quint. Dépourvue de tous les agréments extérieurs et des grâces de l'esprit, elle ne put fixer le cœur d'un mari volage qu'elle idolâtrait. Philippe n'avait pour elle que de l'indifférence ou du dégoût.

me jalousie de Jeanne, qui n'é- trop fondée, la portait aux es plus extravagants : sa raison lement faible finit par s'égar- reine, sa mère voulant lui as- couronne ainsi qu'à Philippe dre, les rappela en Espagne en Jeanne passa par la France, où traitée avec une grande magni- et des honneurs infinis. A son en Espagne, où l'attendaient la se paternelle et les respects de on, ses droits à la couronne et e son mari furent reconnus par s d'Aragon et de Castille. Phi- ne pouvant supporter la con- espagnole, partit pour les Pays- laissa Jeanne en Espagne. Sépa- son mari, elle tomba dans une oie sombre, dont rien ne put la re. C'est dans cet état qu'elle monde Ferdinand son second le y fut insensible, n'étant oc- que de la seule idée de retour- près de Philippe : en effet elle ouvra quelque tranquillité d'es- lorsque elle l'eut rejoint l'année te à Bruxelles. A la mort d'I- , qui lui laissait la couronne tille, tout en léguant la régence inand, ce prince vint à bout e intrigue d'obtenir qu'elle con- son droit au gouvernement de aume, Jeanne se trouvant in- e d'en tenir elle-même les rênes. la lettre où elle envoyait son tement à son père fut intercep- : Philippe, qui fit enfermer au- eanne dans un appartement du , où aucun de ses domestiques ois n'eut la permission de l'ap- pr. L'archiduc, voulant s'assu- la couronne, s'embarqua avec e pour l'Espagne en 1506. Une e tempête les força de relâcher eictre, où Henri VIII, à la ation de Ferdinand, les retint

pendant plus de trois mois. Enfin ils purent mettre à la voile, et abordèrent à la Corogne. La noblesse de Castille s'étant déclarée pour Philippe, on vit aussitôt Ferdinand abandonner la ré- gence, et se retirer dans son royaume d'Aragon. Philippe fut en possession de l'autorité; et l'infortunée Jeanne, à laquelle il en était redevable, resta livrée à la plus profonde mélancolie. On lui permettait rarement de pa- raître en public; son père même sol- licita vainement la liberté de la voir. Philippe voulait la faire déclarer in- capable de gouverner, afin de jouir d'un pouvoir sans partage jusqu'à ce que son fils Charles eût atteint l'âge de la majorité : mais l'attachement des Castillans pour leur souveraine fit échouer ce projet. Les états de Valla- dolid reconnurent Jeanne, et déclà- rèrent Charles son fils héritier des royaumes de Castille et de Léon. Bien- tôt Jeanne s'en trouva seule maîtresse, Philippe ayant été emporté par un excès de débauche à la fleur de son âge. Cette perte inattendue acheva d'é- garer la raison de Jeanne. Sa douleur fut morne; elle resta attachée au corps inanimé de Philippe, avec la même tendresse que s'il eût été plein de vie. Elle le fit même retirer du tombeau, après qu'elle eut permis qu'on l'en- terrât, et le plaça, embaumé, sur un lit de parade, épiant l'heureux mo- ment où il se ranimerait; car elle se berçait de l'espoir d'un tel miracle. Elle parcourut l'Espagne marchant de nuit avec tout le lugubre appareil des funérailles, suivie du cercueil de son mari, qu'une longue file de valets ac- compagnait avec des flambeaux, et qu'elle découvrait de temps en temps pour le voir encore. Enfin elle souffrit qu'on éloignât d'elle ce triste objet de ses douleurs, et qu'on l'inhumât près de Burgos. Incapable de gouverner dans

cet état un grand royaume, Jeanne refusait à-la fois de se charger de l'administration et de déléguer son autorité. La régence fut pourtant déferée à Ferdinand, jusqu'à la majorité de son petit-fils Charles. A la mort de Ferdinand, les cortès reconnurent Charles pour roi, avec une restriction en faveur de Jeanne : il fut décidé, dans les états de 1518, que, si cette princesse recouvrait l'usage de sa raison, elle reprendrait seule l'exercice de l'autorité royale. Elle resta dans le même égarement, confinée à Tordesillas. Quand Padilla, chef des mécontents de la sainte ligue, s'y rendit avec un détachement d'insurgés, et qu'il lui représenta les maux de l'Etat, le soulèvement général de la nation, Jeanne sembla se réveiller d'une longue léthargie : elle reçut favorablement Padilla, les députés de la ligue et leur requête ; elle assista même à un tournoi, mais retomba bientôt dans son premier état de mélancolie sombre. La ligue prit soin de cacher cette circonstance, et administra en son nom. Les insurgés ayant été battus, le comte de Garo, chef de l'armée royale, se rendit maître à son tour de la personne de Jeanne, qui vécut depuis renfermée pendant près de 40 ans. Elle était toujours censée gouverner l'Espagne conjointement avec Charles-Quint, son fils ; et son nom était inséré à côté de celui de ce prince dans toutes ses ordonnances. Elle mourut à Tordesillas, le 13 avril 1555, âgée de soixante-treize ans, et fut inhumée dans la cathédrale de Grenade, où l'on voit encore son tombeau à côté de celui de son époux, qu'on y avait transporté de Burgo. Selon quelques auteurs son esprit n'avait pas été sans culture : Vivès assure qu'elle répondait sur-le-champ aux harangues qu'on lui faisait en latin. B—r.

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, fille et unique héritière de Henri d'Albret, roi de Navarre, et de Marguerite, sœur de François I^{er}, fut appelée la mignonne des rois, parce que Henri, son père, et François I^{er}, son oncle, la chérissaient à l'envi l'un de l'autre. Elle montra de bonne heure un esprit supérieur, du goût pour les sciences, de la prédilection pour les savants, beaucoup de sagesse et de courage. Outre la Basse-Navarre, en-deçà des Pyrénées, il restait encore à la maison d'Albret le Béarn, les pays d'Albret, de Foix, d'Armagnac, et plusieurs autres grandes seigneuries. Charles-Quint, pour s'emparer de cet héritage, fit demander la main de Jeanne en faveur de Philippe II, son fils. François I^{er}, s'y opposa, ne voulant point introduire un si puissant ennemi en France. Il la fiança au duc de Clèves, en 1541 : mais ce mariage fut annulé, le duc ayant presque aussitôt abandonné les intérêts de la France pour faire sa paix avec l'empereur. Il était réservé à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, descendant de S. Louis, de s'unir avec Jeanne. Le mariage fut célébré à Moulins, le 20 octobre 1548. Antoine étant dès-lors engagé dans la nouvelle doctrine de Calvin, Jeanne, qui dans la suite l'embrassa avec tant d'ardeur et la soutint avec opiniâtreté, lui conseilla, suivant Brantôme, « de ne point s'em- » barrasser de toutes ces nouvelles » opinions. » Elle le suivit au camp de Picardie, dont il était gouverneur, et où il allait commander une armée contre Charles-Quint. Ce fut là que Jeanne devint enceinte d'Henri IV. Son père, Henri d'Albret, la rappela aussitôt auprès de lui. Jeanne arriva à Pau le 4 décembre 1553 ; et le 13 du même mois elle mit au monde Henri IV. On sait que le roi son père lui

promettre qu'elle chanterait avant d'accoucher, et qu'elle pleurerait. (Voy. HENRI, tom. XX, p. 1555, elle succéda avec son frère Henri d'Albret dans la souveraineté de la Basse-Navarre et du Béarn. Les deux époux étaient alors âgés de France; et ce ne fut pas sans peine qu'ils purent se rendre à Paris pour s'y occuper du gouvernement de leur petit royaume. Deux ans après leur mariage, ils se réparèrent à la cour de Catherine de Médicis. Des troubles ayant éclaté pendant la régence de cette reine, le duc de Navarre fut nommé lieutenant-général du royaume, et fut tué au siège de La Rochelle. Jeanne d'Albret retourna dans son royaume, où elle régna seule et combattit avec succès le calvinisme: ce qui, en haine de la cour de France, disposant d'un bien qu'elle ne tenait pas, avait donné aux protestants l'investiture du royaume de France, et contribué ainsi à dépeupler la maison d'Albret. Jeanne, qui en soit, devint le principal soutien du calvinisme en France, et eut toutes ses forces leur parti pour la mort. Elle prit aussi grand plaisir à élever son fils dans la nouvelle religion dont elle pratiquait la morale avec pureté et les exercices avec une exactitude exemplaire. A la demande de son fils, elle donna un mois de juillet 1567, pour l'abolition du calvinisme dans son royaume. Enfin, se déclarant ouverte la protectrice du parti huguenot, elle vint à la Rochelle, avec son fils, qu'elle dévoua à la défense de la nouvelle religion. La cour de France, voulant empêcher les Huguenots dans un attirant leurs chefs à Paris, pour gage d'une réconciliation-mariage du jeune Henri de Navarre avec Marguerite de Valois,

sœur de Charles IX. Jeanne, après avoir hésité long-temps, y consentit, et se rendit à Paris pour régler les préparatifs. Ce fut le terme de sa carrière: deux mois avant la St-Barthélemy, elle mourut dans la capitale, le 10 juin 1572, âgée de quarante-quatre ans, et après une maladie de cinq jours. On la crut empoisonnée avec une paire de gants qu'un Italien de la cour de Catherine de Médicis lui avait vendus, et que l'on supposait avoir été parfumés avec un mélange de poison subtil. Les gens de l'art qui ouvrirent son corps, n'y trouvèrent aucune trace de poison, et attribuèrent la véritable cause de sa mort à un abcès qui s'était formé au côté. Telle fut la fin prématurée de cette reine, dont l'âme toute virile n'était point sujette aux faiblesses et aux défauts des autres femmes. A un caractère ferme jusqu'à l'opiniâtreté elle joignait des talents rares et un esprit très orné; elle composa même diverses pièces en prose et en vers.

B—r.

JEANNE D'ARC, surnommée, à cause du premier et du plus étonnant de ses exploits, la *Pucelle d'Orléans*; naquit en 1410. Jamais la France ne fut accablée par des calamités aussi universelles, aussi long-temps prolongées, que durant le demi-siècle qui précéda l'année mémorable où l'on vit l'élite de ses guerriers consternés, abattus, près de subir le joug de l'étranger, se ranimer tout-à-coup à la voix d'une jeune fille de dix-huit ans, et sous ses heureux auspices reconquérir leur patrie et la rendre indépendante et heureuse. Après quatre siècles, les pages de notre histoire, qui retracent le règne de Charles VI et le commencement de celui de Charles VII, froissent encore nos cœurs éplorés par vingt-cinq ans de malheurs et par le spectacle de

toutes les perversités humaines. Un roi d'abord enfant, ensuite frénétique, et dans tous les temps incapable de tenir les rênes de l'Etat, les abandonne tour-à-tour aux princes de son sang, que la soif de commander, l'amour de l'or, et non le bien public, excitent à se disputer les soins du gouvernement. Ces princes que leur naissance, et les intérêts de leur propre autorité, auraient dû rendre les appuis du trône, l'ébranlent par les plus violentes secousses; la jalousie du pouvoir, l'ambition, l'avarice, la débauche et toutes les passions les plus honteuses pervertissent les nobles; ils se haïssent, se calomnient, s'assassinent; ils perdent la mémoire et le sentiment de l'honneur. Dans leurs guerres sacrilèges, ils dévastent, ils pillent et massacrent sans pitié des cultivateurs et des citoyens sans défense, ou leur font subir des outrages plus cruels que la mort même. Le peuple furieux, dans les intervalles de cette sanglante anarchie, exerce sur ses oppresseurs des vengeances inouïes. Deux papes également violents partagent l'Eglise, et occasionnent un schisme scandaleux. La terreur des démons et des fées, les pratiques mystérieuses des enchantements, jettent le trouble dans tous les esprits, frappent d'effroi toutes les âmes; de vaines cérémonies, des expiations sans repentir, des croyances superstitieuses sont substituées à la crainte de Dieu, au culte éclairé de la religion et aux vertus qu'elle commande. Des prélats sans pudeur dépouillent les églises, et vendent les reliques, les croix, les vases sacrés et jusqu'aux sacrements. Une reine à-la-fois voluptueuse et cruelle, épouse coupable et mère dénaturée (*Voy. ISABEAU*, pag. 268 ci-dessus), conjure contre son propre sang, proscrit le seul fils qui lui reste, et livre le

royaume à l'étranger. Déjà ce possède plus de la moitié, et dans la capitale. Des rives de la aux Pyrénées on voyait de to crier des troupes de scéléraveu; ils se réunissaient, se des compagnies nombreuses, tonnaient dans les forêts, égé et pillaient indifféremment ennemis. Les prêtres abandon les autels, les religieux désert monastères, endossaient la et devenaient à leur tour des meurtriers, des larrondiaires. Tous les Français in ment, royalistes, Dauphinois guignons, Armagnacs, soldat gimentés, brigands attroupi dins révoltés, également ach uns contre les autres, se avo'r perdu tout sentiment ité. A tous ces fléaux se j des hivers d'une rigueur incoi qu'alors (1), des inondations dinaires, des épidémies et en mine. La mort planait avec rapidité sur cette terre dés dans presque toutes les ville forcée de défendre la pompe uérailles pour ne pas augr consternation générale (2). C les derniers efforts de la Fra rante se concentraient dans Des tours menaçants fortifiés des citadelles entouraient ce assiégée par une armée anglai tuée depuis long-temps à la vi qui recevait sans cesse de renforts. La plupart des v tées fidèles à Charles VII, empressées d'envoyer à Or l'argent, des provisions et pes. Les plus célèbres d'ent

(1) L'hiver de 1407 fut le plus rigide encore vu depuis cinq siècles.

2) Dans l'hiver de 1494, on vit les trer jusque dans le milieu de Paris, pu les cadavres abandonnés de ses habités

Français qui suivaient encore
 ux de leur roi légitime, s'é-
 s dans cette place. Si ré-
 irait livré à la discrétion du
 le Blésois, la Touraine,
 et comme il était déjà mai-
 ne et de la Charité, il lui
 cile de s'emparer du reste
 me. L'Europe entière était
 l'issue de ce siège mémo-
 s plus vaillants guerriers
 nt par de beaux faits d'ar-
 aque ou à la défense de cette
 côté des Anglais on distin-
 bury, le comte de Suffolk,
 son frère, l'aventurier Gla-
 stolf, Lancelot de l'Isle, le
 vreu, celui de Senlis, les
 d'Escalles, de Ross, de
 verg, d'Egres, de Moulin,
 le Halsate, Thomas Guer-
 uillaume de Rochefort, Tho-
 eston, et le brave et géné-
 bot. Du côté des Français,
 , Villars, Rochechouart,
 Mailhac, Nicolas de Gires-
 uis grand-prieur de France,
 Guillaume d'Albret, Jean
 le comte de Clermont, l'ami-
 lant, Chailly, le maréchal
 déver, Jacques de Chabanes
 du Bourbonnais, Guillau-
 t et son frère le connétable
 , le seigneur de Verdu-
 rnay, Giron de Tilloy, La-
 intaille, Poton son frère,
 re Dunois (1) : tous ces guer-
 riraient à leurs troupes l'ar-
 les animait. Chaque citoyen,
 léans, pour la défense com-
 ait devenu soldat : les femmes
 ient cette ardeur martiale ;
 ituraient des pierres, por-
 s rafraîchissements aux com-
 et l'on en vit même plusieurs,

la lance à la main, repousser les An-
 glais avec autant de valeur que les
 plus intrépides guerriers. Cependant
 les Français entreprennent d'inter-
 cepter un convoi que le duc de Bed-
 fort envoyait aux assiégeants. Les An-
 glais triomphent encore, et l'armée
 française est battue près de Rouvray
 en Beauce. La nouvelle de cette jour-
 née désastreuse (1) jeta la consterna-
 tion dans Orléans. Réduits aux der-
 nières extrémités, les assiégés se dé-
 cidèrent enfin à capituler, à condition
 que la ville serait mise en séquestre
 entre les mains du duc de Bourgogne
 jusqu'à la fin de la guerre. Les députés
 qui se rendirent à Paris pour cette
 négociation auprès du duc de Bedford,
 rapportèrent pour réponse que la
 ville ne serait reçue à traiter qu'à la
 condition de se soumettre aux An-
 glais. Les assiégés indignés résolurent
 de combattre jusqu'au dernier soupir.
 Cependant le roi indécis paraissait
 succomber sous le poids de sa dis-
 grace, et songeait à abandonner Chi-
 non, où il tenait sa cour, et à s'en-
 fuir en Dauphiné. Il n'est pas dou-
 teux qu'alors Orléans n'eût plus vou-
 lu se sacrifier pour un prince qui s'a-
 bandonnait lui-même. Les Anglais au-
 raient pris possession de cette ville ;
 et la France eût été en peu de temps
 tout entière asservie à une domination
 étrangère. Elle fut inopinément sau-
 vée de cette honteuse destinée par l'ar-
 rivée de Jeanne d'Arc à Chinon, vers
 la fin de février 1429. Jeanne d'Arc
 était une simple paysanne de Dom-
 romy, hameau situé dans un riant
 vallon arrosé par la Meuse, entre
 Neufchatel et Vaucouleur. Son père
 se nommait Jacques d'Arc; sa mère,
 Isabelle Boucicaut : c'étaient de bons

(1) Elle fut nommée la journée des harangs,
 parce qu'il y avait beaucoup de harangs valés dans
 les provisions qu'apportait le convoi.

(1) Elle fut nommée la journée des harangs,
 parce qu'il y avait beaucoup de harangs valés dans
 les provisions qu'apportait le convoi.

cultivateurs vivant d'un peu de labourage, du produit de quelque bétail, pieux, hospitaliers, d'une probité sévère, jouissant d'une réputation sans tache, mais dans une situation voisine de la pauvreté. Cinq enfants, trois fils et deux filles furent le fruit de leur union. L'une de ces filles était cette célèbre Jeanne dont nous retraçons l'histoire. On la connaissait dans son village sous le nom de Romée, d'après l'usage du pays qui était de donner aux filles le nom de leur mère. Son éducation fut conforme à son état; jamais elle ne sut ni lire ni écrire : coudre, filer, soigner les bestiaux, aider aux travaux des champs et à ceux du ménage, furent les occupations de son jeune âge. Elle était laborieuse, douce, simple, bonne, et tellement timide, qu'il suffisait de lui adresser la parole pour la déconcerter. Sa mère lui avait donné les premiers principes de la religion; et, dès ses plus jeunes années, un penchant extrême à la dévotion se manifesta en elle, et lui attira les railleries de ses compagnes. Jeanne fuyait les jeux et les danses pour se retirer à l'église, et n'aimait à parler que de Dieu et de la Sainte-Vierge, objets de ses plus tendres amours. Elle était si charitable qu'elle distribuait aux pauvres tout ce qu'elle possédait; si hospitalière, qu'elle voulut plusieurs fois céder son propre lit à des malheureux sans asile. Les factions qui déchiraient la France n'avaient pas renfermé leurs fureurs dans l'enceinte des palais et des villes; elles avaient semé le feu des discordes intestines jusque dans les hameaux. La froideur de la vieillesse et la légèreté de l'enfance ne garantissaient pas des vertiges contagieux de la haine. Deux crimes affreux, le massacre du comte d'Armagnac et de ses partisans et le meurtre

du duc de Bourgogne (V. JEAN-SANS-PEUR, p. 469 ci-dessus) avaient porté au plus haut degré dans les deux partis le desir de la vengeance; et toute la France s'était partagée entre les Armagnacs ou les partisans du roi, et les Bourguignons ou partisans du duc de Bourgogne et du roi d'Angleterre son allié. Le village de Marcey, situé entre Domremy et Vaucouleur, s'était prononcé en faveur des Bourguignons : celui de Domremy était au contraire du parti des Armagnacs ou du roi Charles VII. Les jeunes gens de ces deux villages, dans les intervalles des travaux des champs, se défiaient mutuellement et se livraient de sanglants combats. Ce spectacle souvent répété fortifia dans l'esprit de Jeanne son horreur pour les ennemis de son roi. Il n'y avait dans tout le village de Domremy qu'un seul homme du parti bourguignon; et Jeanne avoua qu'elle alla jusqu'à souhaiter que sa tête fût coupée, « pourvu cependant que cela » eût été agréable à Dieu. » Quel est donc le pouvoir des dissensions civiles, puisqu'elles peuvent inspirer de tels sentiments à une vierge si pieuse et si douce, et qui se montra depuis si compatissante sur le champ de bataille et si pleine d'humanité envers des ennemis vaincus ! Une circonstance en apparence peu importante contribuait encore à triompher de sa timidité naturelle, et à développer en elle cette ardeur martiale qu'excita dans la suite l'admiration des plus vaillants guerriers. Dans le troupeau que possédait son père il y avait des chevaux : Jeanne se plaisait à diriger ces coursiers indomptés, et devint, avec le temps, très habile à ce noble exercice. Le pays où le ciel l'avait fait naître, était aussi, par sa nature, propre à augmenter cette ferveur de dévotion qui avait dominé toutes ses fa-

dès sa plus tendre enfance. Ce pays de la France est plein de grands et de sombres forêts. A une demi-lieue de Domremy était le bois sacré, que les simples habitants de ces campagnes croyaient hanté par les esprits qu'on apercevait de la maison qu'on appelait la maison des fées d'Arc. Près de ce bois, non loin d'une source pure et limpide, et sur un grand chemin qui conduisait de Domremy à Neufchâteau, s'élevait un arbre antique et majestueux, qu'on désignait sous le nom d'*Arbre des fées*. On disait avoir vu ces êtres mystérieux sembler dans ces lieux, et dans le tour de l'arbre; on les avait entendus s'accompagner de leurs chants. Les convalescents pouvaient aller, ils allaient se promener sous l'ombre des fées; et les personnes malades de la fièvre venaient boire de l'eau de la source pour recouvrer la santé.

Le seigneur du lieu, avec sa suite, les jeunes filles, les garçons et les enfants de Domremy, se rendaient en pompe au mois de mai sous cet arbre, dont le duc de Richer admirait encore, plus de deux cents ans après, la grandeur et les antiques rameaux; on y apportait alors des bouquets, des couronnes et des couronnes de fleurs. Jeanne d'Arc visitait souvent l'arbre sacré avec les jeunes filles de son pays, mais les fleurs qu'elle y tressait étaient presque toujours réservées pour l'image de Notre-Dame de Domremy : rarement elle se joignait à ses compagnes; mais elle allait chanter dans ce lieu avec les pieux cantiques. Ce fut à l'âge de quinze ans que l'exaltation de son âme se manifesta par des effets d'une nature extraordinaire, qui se continuèrent sur le reste de sa vie, et qui furent le soutien et le mobile de ses actions. Elle eut des ex-

tases : vers l'heure de midi, dans le jardin de son père, une voix inconnue vint retentir à son oreille; la voix était à droite du côté de l'église et accompagnée d'une grande clarté. Cette voix lui parla plusieurs fois; elle comprit bientôt que c'était celle de l'archange Michel : il était accompagné d'un grand nombre d'anges; elle vit aussi l'ange Gabriel; puis enfin, et beaucoup plus fréquemment, sainte Catherine et sainte Marguerite. Propriétés à ses prières, ces dernières saintes, dont elle ornait sans cesse de fleurs les images, la guidaient dans toutes ses actions, et l'avaient souvent entretenue près de la source voisine de l'arbre des fées. Il est remarquable que jamais Jeanne d'Arc n'a varié sur la réalité de ces apparitions : les rigueurs de la prison, l'espoir d'adoucir ses bourreaux, les menaces d'être livrée aux bûchers, rien ne put lui arracher un désaveu. Toujours elle soutint que les saintes lui avaient fréquemment apparu et lui apparaissaient encore, qu'elles lui parlaient, qu'elle les voyait enfin, non des yeux de l'imagination, mais de ses yeux corporels; qu'elle n'avait agi que par leurs conseils; que jamais elle n'avait rien dit, rien entrepris d'important sans leurs ordres. L'âge ne développa point dans Jeanne d'Arc les infirmités périodiques qui caractérisent la faiblesse de son sexe; elle ne les connut jamais, et cette disposition de ses organes méritait d'être remarquée. Ses voix (c'est ainsi qu'elle s'exprimait), lui ordonnèrent d'aller en France, de faire lever le siège d'Orléans, et pour cet effet de se rendre d'abord à Vaucouleur auprès du capitaine Baudricourt. Quoique Jeanne n'eût parlé à personne du secret de ses révélations, et de ce qui lui était commandé, il paraît que pour mo-

déranger l'excès de son zèle religieux, et faire disparaître les singularités qu'on découvrait en elle, et qui inquiétaient sa famille, on résolut de la marier. Un jeune homme de Toul, charmé de sa beauté, demanda sa main, et fut refusé par elle. Pour l'amener à ses fins, il imagina de soutenir qu'elle lui avait fait une promesse de mariage, et il la cita devant l'officiel de Toul. Les parents de Jeanne, probablement d'accord avec le jeune homme, désiraient qu'elle ne se défendit point; mais Jeanne, toujours résolue d'obéir aux commandements des saintes, se rendit à Toul, et gagna sa cause: elle se vit ainsi libre de retourner à l'exécution de son projet. Elle n'espérait pas pouvoir le faire approuver par son père et par sa mère; et afin d'échapper à leur surveillance, elle obtint d'eux la permission d'aller demeurer pendant quelque temps chez un de ses oncles, nommé Durand Laxart. Ce fut à lui qu'elle confia son secret; elle le persuada tellement de la vérité de sa mission, qu'il se rendit d'abord seul à Vaucouleur auprès du capitaine Baudricourt, pour lui faire connaître le desir et les promesses de la jeune inspirée. Celui-ci le reçut fort mal, et lui conseilla de la souffleter et de la ramener chez son père. Jeanne d'Arc partit alors elle-même pour Vaucouleur, fut admise auprès du capitaine Baudricourt, le reconnut au milieu de plusieurs gentilshommes qui l'entouraient, et lui dit « qu'elle avait reçu ordre de son Seigneur de délivrer Orléans, et de faire le Dauphin roi, en le menant sacrer à Reims. » Baudricourt lui demanda qui était son Seigneur. « C'est le roi du ciel, » répondit-elle. Un gentilhomme nommé Guillaume Poulengy, présent à cette première entrevue de Jeanne avec Baudricourt, en a raconté tous

les détails. Le gouverneur de Vaucouleur, quoique ébranlé par la multitude des réponses de Jeanne, ne crut cependant devoir consentir à lui en demander qu'une seule: elle lui manda qu'elle lui faisait d'être conduite au roi. Ce refus ne la rebuts pas; ses *voix* lui avaient annoncé qu'elle serait refusée trois fois. Elle continuait ses prières; elle parlait sans cesse de sa mission; chaque jour augmentait son impatience. « Il faut absolument, » disait-elle, que j'aille vers le Dauphin, parce que mon Seigneur veut ainsi; et quand je devrai me prosterner sur les genoux, j'irai. » Un gentilhomme très estimé dans ce canton, Jean de Metz, frappé de ses paroles et de son assurance pleine de candeur, promit *par sa foi, sa main et son âme, que sous la conduite d'un gentilhomme, il la mènerait au roi.* Baudricourt, dont nous avons pu nous assurer, voulut se joindre à lui. Jean de Metz fit couper sa longue chevelure, se revêtit d'habits d'homme, obtint l'assentiment de son conseil et la recommandation de Baudricourt; il fit écrire à son père et à son frère pour leur demander pardon de leur désobéissance envers eux, et, après avoir reçu ce pardon, elle fixa le jour de son départ. Les deux gentilshommes qui devaient l'accompagner, pour lui faire connaître la vérité de sa mission, fournirent à toute la dépense de son équipement; Baudricourt refusa de contribuer, il lui donna seulement son épée: toutefois il fit prêter serment à ceux qui devaient la conduire, et leur enjoignit de la garder saine et sauve au roi. La corte qui accompagnait Jeanne était composée de sept personnes: son troisième frère Pierre d'Arc, le gentilhomme qui se dévouait à elle, quelque sorte pour elle, leur serviteur, un archer nommé Robert et un nommé Colet de Vient qui portait le titre de *messager*.

la fin de février 1429 congé des habitants de qui déploraient devant les auxquels elle s'exposait une foule d'ennemis battus : « S'il y a des hommes sur la route, dit-elle, j'ai fera mon chemin jusqu'à, le Dauphin ; c'est pour uis née. » — Va, lui dit moins confiant, et ad- il pourra. » Tous ceux ient l'escorte de Jeanne, également convaincus de sa mission. Colet de relier Richard ont avancé sa beauté avait fait naître lesseins criminels, qu'ils pçonnée d'être folle ou t qu'effrayés des périls les exposait, ils avaient jet de la jeter dans une qu'au bout de quelque prit un tel ascendant sur étaient toujours disposés re à sa volonté, et qu'ils ivement qu'elle fût pré- Jean de Metz a déposé spirait une telle crainte, mais osé lui rien deman- nête, et que la pensée ne ulement pas. Bertrand de u'était alors un jeune hom- également ni la volonté ni ar, « à cause, disait-il, de nté qu'il voyait en elle. » afin qu'on ne soupçonnât re, elle couchait chaque ces deux gentilshommes, ppée de son manteau de guillemettes de ses chausses ypon, fortement attachées. s avoir parcouru en pays rs la fin de l'hiver, une nt cinquante lieues, cou- e infinité de rivières pro- u milieu de tous les périls

et de tous les obstacles, Jeanne arriva à Fierbois ; village de Touraine, qui n'était qu'à six lieues de Chinon, où le roi Charles tenait sa cour. A Fierbois était une église dédiée à Ste. Catherine, célèbre par les pèlerinages dont elle était l'objet. La vue d'un temple consacré à l'une de ses protectrices, fit la plus grande impression sur l'esprit de Jeanne ; elle s'arrêta dans ce lieu, y entendit fréquemment la messe. Elle fit écrire au roi pour lui annoncer son arrivée ; et peu de jours après, le 24 février 1429, elle entra dans Chinon, où le bruit de son voyage s'était déjà répandu. Alors, ainsi que nous l'avons déjà dit, Orléans était sur le point de se rendre : le roi, sans armée, sans argent, même pour les dépenses de sa propre maison, se disposait à fuir ; tout était désespéré. L'arrivée de Jeanne d'Arc à Chinon ne fit cependant à la cour de Charles que très peu de sensation. Les principaux seigneurs étaient d'avis qu'on la renvoyât sans l'entendre. Ce ne fut qu'après deux jours de délibération, et lorsqu'elle eut été examinée et interrogée, qu'on l'introduisit auprès du roi. Quand elle entra, il se cacha dans la foule de ses courtisans, dont plusieurs étaient vêtus avec plus de magnificence que lui. Jeanne le reconnut, et s'agenouilla devant lui. « Je ne suis pas le roi, lui dit Charles VII ; le voici, ajouta-t-il en lui montrant un des seigneurs de sa suite. — Mon Dieu, gentil prince, » dit la jeune vierge, c'est vous et non » autre ; je suis envoyée de la part de » Dieu pour prêter secours à vous et » à votre royaume, et vous m'avez le » roi des cieux par moi, que vous » serez sacré et couronné en la ville » de Reims, et serez lieutenant du roi » des cieux, qui est roi de France. » Charles VII fut surpris ; il la tira à l'é-

cart pour l'interroger, et après cet entretien il déclara que Jeanne lui avait dit certaines choses secrètes que nul ne savait ni ne pouvait savoir que Dieu et lui, et que pour cette raison il avait pris grande confiance en elle. Cette confiance fut aussitôt partagée par toute la cour. Jeanne inspirait à tous l'attachement et le respect. On admirait ses grâces naturelles, la franchise de son âme, le feu de ses regards, la naïveté de ses réponses, simples, mais précises, souvent sublimes. Tous ceux qui l'entendirent, devinrent ses admirateurs et ses partisans; elle leur communiquait son zèle ardent pour son prince et pour sa nation. Villars et Jamet de Tilloy retournèrent à Orléans, pleins d'enthousiasme pour la jeune prophétesse. Dunois assembla le peuple pour qu'ils racontassent ce qu'ils avaient vu et entendu; et bientôt l'espoir du succès, le désir de combattre, succédèrent à la crainte et au découragement. Cependant un doute affreux, terrible, restait à éclaircir. Jeanne était inspirée; telle était la persuasion générale: mais était-elle inspirée par Dieu, ou par le prince des ténèbres? voilà ce qui, à cette époque, devait surtout occuper le roi et ses ministres. Dans les idées de ce temps, on attribuait souvent les prospérités de la terre dont la cause n'était pas bien connue, à l'alliance avec le démon; ce qui supposait un culte affreux envers l'ennemi de Dieu et des hommes. Le soupçon seul de ce crime faisait alors frissonner: et cependant, soit que les secours surnaturels vinsent du ciel ou de l'enfer, les effets étaient les mêmes; mais il y avait cette différence entre le vulgaire et les gens éclairés, que ces derniers croyaient pouvoir distinguer par des signes certains ceux qui se trouvaient sous l'influence de l'ange des ténèbres. Les ecclésiastiques

surtout décidaient et ressort sur ces questions: Esprit, qu'ils pouvaient leur secours, leur donnait de conjurer les démons et de celui qui se trouvait sous leur ce abhorrée. Jeanne fut minée par plusieurs évêques trouvaient alors à la cour et en présence du duc. Ces examens n'ayant pas en suffisants pour une chose si tante, il fut décidé qu'elle irait tiers, où se trouvait le parlement qu'elle y serait interrogée par fameux théologiens de l'université. Le roi s'y rendit aussi en pers donner plus de solennité à la quête, et pour en connaître promptement les résultats. Une commission de théologues d'examiner s'il pouvait ajouter paroles de Jeanne d'Arc, *licitement* ses services. Jear devant cette assemblée tout avait dit jusqu'alors sur les lui étaient *apparues*, et qui ordonné, au nom de Dieu, d'Orléans et de mener sacrifier Reims. Elle demandait, pour plir cet ordre, qu'il lui fût de son commandement, des gens des gens d'armes. Alors maître laume Aymeri, professeur de logie, lui dit: « Si Dieu veut le royaume de France, il » besoin de gens d'armes. — » d'armes batailleront, répondit ne, et Dieu donnera la victoire. » Mais nous ne pouvons, » les examinateurs, conseil sur votre simple assertion » donner des gens d'armes » vous les mettiez inutilement » ril; faites-nous voir un » lequel il demeure évident » vous croire. — En mon

Jeanne, je ne suis pas venue
 rs pour faire signes; mais le
 ni m'a été donné pour mon-
 ie je suis envoyée de Dieu,
 faire lever le siège d'Orléans:
 ne donne des gens d'armes,
 : et si petite quantité qu'on
 , et j'aurai. » On lui demanda
 elle ne prenait pas les habits
 exe? elle répondit: « Pour
 r et servir le gentil dauphin,
 ue je prenne les habillemens
 set nécessaires à cela; et aussi
 sé que quand je serais entre
 mes, étant en habit d'hom-
 n'auront pas concupiscence
 le de moy, et me semble
 et estat je conserveray mieux
 jinité de pensée et de fait. »
 près des examens répétés,
 on eut fait surveiller Jeanne à
 heures du jour et de la nuit,
 eut envoyé à Domremi des
 pour s'enquérir de sa con-
 sée, et pour connaître si ses
 , ainsi que les déclarations
 le Metz et de Bertrand Pou-
 aient conformes en tout à la
 les théologiens déclarèrent
 trouvaient en elle, ni en ses
 rien de mal ni de contraire à
 tholique, et qu'attendu sa
 : et sa louable réputation, ils
 avis que le roi pouvait accep-
 recours de cette jeune fille.
 Il ne parut pas encore ras-
 cette décision. Plusieurs
 de parlement, et entre autres
 de Chartres, archevêque de
 ancelier de France, se mon-
 trairent à Jeanne et ne vou-
 nt qu'on ajoutât foi à ses dis-
 roi résolut alors de la sou-
 une dernière et décisive
 Dans l'opinion de ce temps,
 ne pouvait contracter un
 : une vierge; si donc Jeanne

était trouvée telle, tout soupçon de
 magie et de sortilège s'évanouissait :
 aucun scrupule ne devait plus em-
 pêcher le roi de l'employer. Charles
 VII la remit entre les mains de la
 reine de Sicile, sa belle-mère, qui,
 assistée des dames de Gaucourt et
 de Fiennes, fut chargée de la visiter
 et de vérifier sa virginité. Ces sortes
 d'examens, ainsi que nous l'apprend
 Froissart, n'avaient alors rien d'é-
 trange, et l'on y soumettait toutes
 les jeunes filles, même celles du plus
 haut rang; qu'on destinait au ma-
 riage, afin de constater si elles étaient
 nubiles et suffisamment formées. La
 reine de Sicile, Yolande d'Aragon, et
 les deux dames qui l'assistaient, dé-
 clarèrent au roi « que Jeanne était
 » une vraie et entière pucelle, en
 » laquelle n'apparaissait aucune cor-
 » ruption ou violence. » Alors toutes
 les incertitudes cessèrent. Le roi et
 son conseil décidèrent qu'on prépa-
 rerait un convoi pour secourir Or-
 léans, et qu'on tenterait de l'y intro-
 duire sous la conduite de *Jeanne la*
pucelle. On lui donna ce qu'on appe-
 lait alors un état, c'est-à-dire des gens
 pour sa garde et pour son service. Le
 chevalier Jean d'Aulon fut nommé son
 écuyer et le chef de sa maison, Ray-
 mond et Louis de Contes furent ses
 deux pages : on mit sous ses ordres
 deux hérauts d'armes, dont l'un se
 nommait Guyenne, et l'autre Amblé-
 ville. Elle demanda un aumônier : frère
 Jean Pasquerel, lecteur du couvent
 des Augustins de Tours, s'offrit, fut
 accepté, et ne la quitta plus. Le roi fit
 faire à Jeanne une armure complète.
 Elle voulut un étendard, et désigna la
 manière dont il devait être peint. D'a-
 près la description qu'elle en a donnée
 dans son interrogatoire, cet étendard
 était d'une toile blanche appelée alors
 boucassin, et frangée en son: sur un

champ blanc semé de fleurs de lis était figuré le Sauveur des hommes assis sur son tribunal dans les nuées du ciel, et tenant un globe dans ses mains; à droite et à gauche étaient représentés deux anges en adoration; l'un d'eux tenait une fleur de lis sur laquelle Dieu semblait répandre ses bénédictions; les mots *Jhesus Maria* étaient écrits à côté. L'épée seule manquait à son équipement: Jeanne dit qu'il lui fallait celle qui se trouvait ensevelie derrière l'autel de l'église de Sainte-Catherine à Fierbois, et qui était marquée de cinq croix le long de la lame; elle fit écrire en conséquence aux prêtres qui desservaient cette église pour qu'ils lui accordassent cette épée: on la trouva dans l'endroit qu'elle avait désigné, et elle lui fut remise. Enfin arriva le moment si ardemment désiré par Jeanne, où il lui fut permis de combattre et de vaincre les ennemis de son roi et de son pays. Les habitants d'Orléans, réduits aux dernières extrémités, attendaient avec la plus grande impatience l'effet de ses prédictions et de ses promesses, dont ils avaient entendu le récit, et dont depuis deux mois ils ne cessaient de s'entretenir. Mais il fallait encore remplir une formalité: dans les instructions que Jeanne avait reçues de ses saintes, il lui était prescrit de sommer les Anglais d'abandonner le siège d'Orléans, avant de rien entreprendre contre eux. Elle dicta en conséquence une lettre qui fut envoyée aux généraux anglais rassemblés devant Orléans, « pour, de par Dieu le roy du ciel, » qu'ils eussent à rendre les clefs de » toutes les bonnes villes qu'ils avaient » prises en France. » Enfin les préparatifs du convoi sont achevés, et le jour du départ de l'armée est fixé: Jeanne, avant de quitter Blois, rassemble tous les prêtres qui se trou-

vaient dans la ville; elle les réunit sous une bannière distincte, portée par un aumônier, sur laquelle on avait ses ordres, peint l'image du Sauveur sur l'arbre de la croix. Aucun ne pouvait se joindre à cette armée sainte, s'il n'avait fait, le jour même, l'humble aveu de ses fautes devant le tribunal de la pénitence. Jeanne exhortait les soldats à remplir courageusement ce devoir, pour devenir dignes de se réunir au bataillon saint qui se rassemblait autour d'elle. A la tête du bataillon, elle s'avance et défile sous son propre étendard: tous les soldats suivent animés du même enthousiasme. Ne soyons pas étonnés de la confiance que Jeanne avait en elle-même: ses diges qui vont s'opérer par elle, son éloquence naturelle si sincère et si vive, ce mélange de pudeur et d'audace martiale, cette jeunesse, tout en elle excitait l'admiration. L'armée, assurant la victoire, se croyait sous la protection de Dieu, ainsi que l'héroïne qu'elle suivait. Le 29 avril 1429, après avoir traversé les lignes des ennemis, vue de leurs forts, Jeanne d'Arc entra dans Orléans, armée de toute sa troupe montée sur un cheval blanc, de son étendard, ayant à ses côtés le brave Dunois, escortée des principaux seigneurs de la cour, suivie d'une troupe de guerriers pleins de courage et conduisant avec elle un char rempli d'armes et d'habilement armés. Dès ce moment les habitants d'Orléans se crurent invincibles, et les Anglais furent en effet. Jeanne, ayant reçu la sommation qu'elle leur avait faite, et leur envoya une lettre par ses deux hérauts. Les Anglais commencèrent à se retirer, par violer le droit des gens: Jeanne, avant de quitter Blois, rassemble tous les prêtres qui se trou-

retenir prisonniers des hé-
lais. Cependant Orléans reçut
aux renforts de troupes. La
commandait toutes ces expé-
t se tenait entre la ville et les
qui voyaient opérer tous ces
nts sans s'ébranler : ils sem-
tupéfais et frappés d'une
crète. Les jours suivants, la
conduit successivement les
à l'attaque de plusieurs forts ;
emportés : un grand nom-
glais périssent ; un très grand
ont faits prisonniers, et plu-
ssi, par l'intercession de la
ont sauvés de la fureur des sol-
qu'il y avait d'admirable dans
ats, c'était le sang-froid de la
voine : elle se présentait tou-
remière à l'attaque, son étien-
main, et restait la dernière
mp de bataille pour protéger
des troupes : elle abhorrait
du sang, et ne se servait de
qu'à la dernière extrémité.
ouvent, lorsqu'elle se trouvait
dans la mêlée, elle se conten-
repousser ses adversaires à
lance, ou de les écarter avec
le hache qu'elle portait sus-
à ses côtés. Après ces diffé-
crès, elle envoya redeman-
héraut, qui lui fut rendu.
suivant, la Pucelle reconduit
bats sa troupe comme elle
le, et d'autres forts sont en-
portés. Il ne restait plus aux
que le boulevard, et le fort
relles qui fermait l'entrée du
côté de la Sologne. De ce
e mieux fortifié de tous, dé-
le succès de la levée du siège.
éaux français ouvrirent en
avis que, pour cette attaque
ite, il fallait attendre de nou-
ours. La Pucelle fit chan-
résolution, et décida qu'on

attaquerait ce fort dès le lendemain.
L'élite des troupes anglaises défén-
dait ce poste. La Pucelle dirigea l'at-
taque avec une habileté qui étonna
les capitaines les plus expérimentés ;
on l'apercevait exhortant les uns à
tenir ferme, ramenant les autres au
combat, faisant retentir, au milieu des
bruits de la guerre, le nom du Dieu
des armées, le cri de la valeur, et les
promesses de la victoire. Cependant
les Français sont repoussés sur tous
les points : Jeanne, qui s'en aperçoit,
se précipite dans le fossé, est la pre-
mière à saisir une échelle, l'élève avec
force, et l'applique contre le boulevard :
à l'instant même, un trait lancé par
l'ennemi la frappe au-dessus du sein
contre le cou et l'épaule ; elle tombe, ren-
versée et presque sans connaissance.
Investie aussitôt par une troupe d'An-
glais qu'enbardit sa chute, l'héroïne
se relève à demi, et se défend avec
autant d'adresse que de courage. Jean-
de Gamacho survient, et la sauve de
leurs mains. On éloigne alors Jeanne
d'Arc du champ de bataille ; on la dés-
sarme, on l'étend sur l'herbe : Dunois
et plusieurs autres chefs de guerre
l'environnent ; on lui prodigue les se-
cours ; sa blessure était profonde : elle
s'en effraie d'abord, et ne peut retenir
ses larmes ; mais bientôt, inspirée par
un courage surnaturel, elle arrache
elle-même le trait : le sang coule en
abondance, on l'arrête, on bande la
plaie. La Pucelle demande à se confes-
ser ; la foule s'écarte, et la laisse seule
avec son aumônier. Dès qu'on ne la
vit plus à la tête de l'armée, le décou-
ragement se mit parmi les soldats et
les capitaines. L'attaque durait de-
puis dix heures du matin, et la nuit
s'approchait. Dunois fit sonner la re-
traite, et les troupes abandonnèrent le
pied du boulevard. Quand Jeanne
d'Arc l'apprit, elle eut fut vivement

tay, n'était plus qu'à une demi-lieue de l'ennemi. Le duc d'Alençon, Dunois et le maréchal de Rieux, qui commandaient en chef, hésitaient à livrer bataille. L'idée d'avoir à combattre les Anglais en rase campagne, effrayait des esprits encore pleins des souvenirs d'Azincourt, de Crévant, de Verneuil et de Rouvray-Saint-Denis. La Pucelle est consultée : elle promet la victoire ; les Français alors se précipitent avant le jour sur l'armée anglaise : une partie, conduite par Fastol, le vainqueur de Rouvray, prend la fuite ; le reste est mis en déroute : deux mille cinq cents Anglais sont tués sur le champ de bataille ; douze cents sont faits prisonniers, et dans ce nombre se trouvait Talbot le général en chef. La Pucelle, escortée de tous les généraux français, se rendit auprès du roi pour lui annoncer la nouvelle de la victoire de Patay. Elle parvint en partie dans cette entrevue à réconcilier le monarque avec le connétable de Richemont, que le favori la Trémouille desservait dans l'esprit de Charles VII et éloignait de tout son pouvoir. Cependant la renommée de Jeanne d'Arc et de ses étonnants exploits s'était répandue rapidement dans toute la France, et de là dans le reste de l'Europe. L'opinion était fixée sur son compte ; tous les Français, partisans de Charles VII, ne doutaient point qu'elle ne fût inspirée de Dieu. Les Anglais, au contraire, la croyaient magicienne et sorcière ; et la terreur dont elle les avait frappés paralysait les forces de leurs armées de France, habituées à la victoire : les guerriers qui étaient en Angleterre n'osaient traverser la mer, et aborder sur le sol fatal protégé par la puissance surnaturelle de la magicienne d'Orléans. Son ascendant sur les soldats et sur le peuple était sans bornes :

mais il n'en était pas de même généraux et des courtisans. Plus étaient jaloux de sa gloire et de hauts-faits, et humiliés de la supériorité qu'une fille sans naissance usurpée sur tant d'illustres capitaines et tant de nobles chevaliers. Elle avec quelques-uns des altercatifs seizes vives : mais occupée d'accorder sa mission, pour faire tout concorder à ses vues et assurer le succès d'armes, elle ne craignait pas de perdre le ton du commandement et même la menace. Animée d'une horreur invincible pour les femmes de mauvaise vie et les concubines, la Pucelle avait formellement défendu l'approche, et prenait de grandes précautions pour qu'elles ne pussent s'introduire dans l'armée. Dans le reste, Jeanne d'Arc se montrait simple, pleine d'humilité, d'ardeur, recherchant avec soin l'isolement et la solitude, et passant la grande partie de son temps dans l'exercice de la piété. Elle éprouvait une grande joie à s'aller mêler communier avec les jeunes personnes ; elle ne se confessait jamais sans se repentir de ses fautes ne lui fit valoir de ses pleurs le tribunal de la pénitence. On la vit souvent se lever la nuit, se prosterner dans l'obscurité croyant n'être pas vue, et prier pour la prospérité du roi et du royaume. Elle se plaisait dans la compagnie des personnes de son sexe, et partageait toujours sa couche avec plusieurs femmes parmi les plus considérées de l'endroit, préférant d'être avec des vierges, et refusant les flatteries. Quand on ne pouvait trouver de personnes convenables de son âge pour partager sa couche, elle se faisait tout habillée. Sa sobriété était grande, qu'on s'étonnait qu'elle pût soutenir ses forces avec aussi

Aliments. Elle aimait mieux s'abstenir de toute nourriture que de toucher aux vivres qu'elle savait ou qu'elle soupçonnait avoir été enlevés par violence. Elle ne tolérait aucun pillage ni aucune vengeance après le combat. Aussi ses vertus la protégèrent contre les accusations et les calomnies des Anglais ; et plusieurs docteurs étrangers, et par conséquent impartiaux, écrivirent dès lors des traités pour la défendre (1). Après la victoire de Patay, les garnisons anglaises, frappées de terreur, abandonnèrent les villes qu'elles étaient chargées de garder ; Montpipreau, Saint-Sigismond et Sully, rentrèrent ainsi sans combat au pouvoir du roi. L'armée française se réunit à Gien ; et après avoir reçu toutes les munitions et les renforts qui lui étaient nécessaires, elle se disposait à marcher enfin sur Reims. Le conseil du roi opinait pour soumettre d'abord Cône et la Charité : la Pucelle obtint, quoiqu'avec peine, qu'on ne s'occuperait de cet objet qu'après le retour du roi. L'armée royale se mit en marche : Auxerre ayant consenti à fournir des vivres, on n'assiégea point cette ville, qui refusa d'ouvrir ses portes ; l'exemple d'Auxerre engagea Troyes à faire un pareil refus. L'armée campa cinq jours devant cette place, qui résistait toujours, les assiégeants commençaient à souffrir beaucoup de la disette, et le conseil du roi était d'avis qu'il fallait passer outre : la Pucelle

s'y opposa, et fit décider l'assaut pour le lendemain ; elle s'occupa toute la nuit à faire apporter des fascines, et dès que le jour parut, elle fit sonner les trompettes, ordonna qu'on comblât les fossés avec les fascines qu'on avait préparées, et s'avança, son étendard à la main. Alors les assiégés se troublèrent, l'effroi s'empara d'eux, ils capitulèrent, et le roi entra dans la ville, ayant à son côté Jeanne d'Arc. Elle pressa Charles VII de repartir, et il se dirigea avec toute son armée sur Châlons, qui se rendit. La Pucelle marchait toujours en avant, armée de toutes pièces. A son approche, la garnison de Reims, qui n'était que de six cents hommes commandés par le seigneur de Châtillon-sur-Marne et celui de Saveuses, sortit de la ville : les habitants ouvrirent leurs portes au roi, qui y fit son entrée solennelle. Le lendemain 17 juillet 1429, il fut sacré dans la cathédrale de Reims. Jeanne d'Arc était présente à cette auguste cérémonie, tenant son étendard à peu de distance du roi et du maître-autel. Elle avait, le matin même, fait écrire au duc de Bourgogne, pour l'engager à faire sa paix avec Charles VII (1). Après la célébration du couronnement, Jeanne d'Arc se jeta aux genoux de son souverain, et le supplia, en versant des larmes, de lui permettre de se retirer, puisque sa mission était accomplie. Son père Jacques d'Arc, son oncle Durand Laxart, ainsi que ses frères, s'étaient rendus à Reims pour la voir ; et les embrassements de sa famille après une si longue absence, lui faisaient désirer vivement de rentrer dans l'humble

(1) Voyez la notice de quatre de ces traités dans Lenglet-Dufresnoy, *Histoire de Jeanne d'Arc*, 2e. partie, pag. 185 ; dans *Jeanne d'Arc*, par l'abbé La Chausard, pag. 321, et dans M. Le Brun des Charmettes, tom. III, pag. 6-11. Ce dernier auteur parle aussi (tom. II, pag. 141) d'un petit écrit que le fameux Gerson fit imprimer et publier à Lyon pour défendre la Pucelle, le 14 mai 1430. Indépendamment de ce que cet écrit est attribué au se fondement à Gerson, M. Le Brun des Charmettes oublie qu'à cette époque l'imprimerie n'existait pas encore inventée, et qu'elle ne le fut qu'environ vingt ans plus tard (P. Goussier).

(1) Cette lettre, que l'on a retrouvée dans les archives de la chambre des comptes de Lille, a d'abord été publiée par M. Berriat de Saint-Prix, pag. 335, ensuite par M. Le Brun des Charmettes, tom. II, pag. 308. C'est le seul monument contemporain qui marque la date du couronnement de Reims.

ne purent soutenir un second assaut auquel ils ne s'attendaient pas ; et les Français, après une assez faible résistance, se rendirent maîtres de la place. Tandis que l'armée royale poursuivait ses opérations dans le midi, Jeanne d'Arc fut envoyée au nord dans l'Ile de France, avec un petit corps d'armée et plusieurs chefs de guerre ; elle avait avec elle ses deux frères, et menait douze chevaux à sa suite : ses montures, ses armes, ses équipages, s'élevaient ensemble à la valeur de plus de douze mille écus de ce temps, dont la plus grande partie lui avait été confiée pour payer les troupes qu'elle commandait. A Lagni, elle apprit que Franquet d'Arras, célèbre par sa vaillance et ses cruautés, ravageait les campagnes environnantes avec un corps d'environ quatre cents hommes : elle sortit de la ville, ayant un nombre à-peu-près égal de soldats, accompagnée de Jean de Foucault, de Geoffroy de St. Aubin, et d'autres seigneurs. Elle ne tarda pas à rencontrer Franquet d'Arras, dont les troupes, composées d'excellents archers, firent sur les Français une décharge terrible qui en mit un grand nombre hors de combat. Deux fois les troupes royales reculèrent ; deux fois la Pucelle les ramena à la charge, « moult courageusement et vigoureusement », dit un historien du parti bourguignon : enfin la victoire se déclara pour elle, et Franquet d'Arras fut fait prisonnier. Les juges de Lagni et le bailli de Senlis réclamèrent un homme qui s'était souillé de tant de forfaits ; et il fut exécuté quelques jours après, malgré les efforts que fit la Pucelle pour lui sauver la vie. Cette exécution, injuste ou légitime, mais dont il est démontré que Jeanne était innocente, forma dans la suite un chef d'accusation contre elle. Cependant le

duc de Bourgogne s'avancant avec une assez forte armée, met le siège devant Compiègne, dégarnie alors de troupes. Jeanne d'Arc n'hésite pas un instant à s'y rendre ; et Jacques de Chabanne, Théaulde de Valpergue, Regnaut de Fontaine, Poton de Xaintrailles, et plusieurs autres chevaliers célèbres, suivent l'exemple de la jeune héroïne, et se renferment dans cette ville. Ce renfort et surtout la présence de la Pucelle y répandent une grande joie : on veut profiter de ce premier mouvement d'enthousiasme pour tenter une sortie. Le 24 mai 1430, la Pucelle accompagnée de Poton le Bourguignon, du sire de Cregui et de plusieurs autres capitaines, tombe à l'improviste sur le quartier de Baddon de la Noyelle, près de Marigni, commandé par Jean de Luxembourg. Les ennemis se reploient sur Marigni ; mais au premier cri d'alarme, les Anglais conduits par le sire de Montgomeri sortent à la hâte de leur logis de la Venette ; les troupes de Jean de Luxembourg, cantonnées à Clairay, se précipitent hors de leurs quartiers, et accourent aussi au secours de leur général. Les Français, s'apercevant qu'ils allaient avoir à combattre toute l'armée ennemie, se retirent vers la ville. La Pucelle marche la dernière, se retournant sans cesse et faisant face à l'ennemi, afin de couvrir la retraite des siens, et de les ramener sans perte dans la place. Les Anglais s'avancent alors à grands pas pour couper le chemin à sa troupe, qui, effrayée par ce mouvement, se précipite en tumulte vers la barrière du boulevard du pont. En ce moment, les Bourguignons sûrs d'être soutenus de toute part, font une décharge terrible sur la queue des escadrons français, et y jettent un grand désordre. Ceux-ci, saisis d'épouvante, se précipitent

més dans la rivière, et plusieurs
ndent prisonniers. La Pucelle
continue à se défendre : son
ement de couleur de pourpre,
endard qu'elle tient à la main,
nt aisément distinguer. Aus-
une foule de guerriers l'en-
it, et se disputent l'honneur de
arrer de sa personne; elle les
sse avec son épée, et parvient à
r le pied du boulevard du pont :
la barrière se trouve fermée.
donnée de tous ses compagnons
es, entourée d'assaillants, Jeanne
as prodiges de valeur, et cherche
à prendre la fuite pour éviter la
ité : un archer picard la saisit
on habit, et la fait tomber de
beval. Elle est aussitôt désarmée;
bâtard de Vendôme l'emmène à
roi, où on la confie à une garde
reuve. Guillaume de Flavi, alors
rneur de Compiègne, guerrier
side et royaliste zélé, mais fa-
par ses débauches, son avarice
cruauté, fut soupçonné d'avoir
ermer la barrière, dans l'inten-
de livrer aux ennemis l'héroïne
éans. Quoi qu'il en soit, jamais
ctoires de Creci, de Poitiers ou
ncourt, n'excitèrent parmi les Au-
des transports de joie pareils à
que fit éclater la prise de la Pu-
par les Bourguignons. Les sol-
anglais accouraient en foule pour
dérer cette fille de dix-neuf ans,
le nom seul, depuis plus d'une
e, portait la terreur jusque dans
lres. On envoya partout des
riers pour répandre cette nou-
; et l'on fit des réjouissances
iques à cette occasion, dans le
nombre de villes restées sou-
s au parti anglais. L'horrible
die méditée par la haine et la
eance des Anglais, fut quatre
à se préparer. Durant ce temps,

Jeanne d'Arc, d'abord prisonnière au
château de Beaulieu, fit une première
tentative pour s'évader; et ensuite
transportée dans le château de Beau-
revoir, à quatre lieues au sud de
Cambrai, elle y fut d'abord traitée avec
égard par la femme et la sœur de Jean
de Luxembourg. Quoique sensible
à l'affection qu'on lui témoignait, la
crainte qu'avait la Pucelle d'être livrée
aux Anglais lui fit tenter une seconde
fois de s'échapper : elle sauta par une
fenêtre, et tomba sans connaissance
au pied de la tour où elle était renfer-
mée. Dès qu'elle fut rétablie, on la
transporta à Arras, et ensuite au
Crotoi, citadelle très forte à l'embou-
chure de la Somme. Le duc de Bedford,
pour relever son parti abattu en sacr-
ifiant Jeanne à sa vengeance, voulait
d'abord établir, par une procédure
solennelle, qu'elle avait employé les
sortilèges et la magie : par-là il par-
venait à la faire condamner comme
hérétique; il détruisait l'ascendant
qu'anrait exercé sur tous les esprits
le seul souvenir de ses vertus; il
sauvait l'honneur de ses armes flétri
par tant de défaites; et, pour nous ser-
vir de l'énergique langage de ce siècle,
il *insultait* le roi de France. Déjà un
frère Martin, vicaire général de l'in-
quisition, avait prétendu évoquer le
jugement de la Pucelle à son tribunal.
Pierre Cauchon, cet évêque de Beau-
vais expulsé de son siège (V. CAUCHON)
la réclamait aussi comme ayant été
prise dans son diocèse; ce qui était
une fausseté, car elle avait été faite
prisonnière au-delà du pont de Com-
piègne et sur le territoire du diocèse
de Noyon. Enfin l'université de Paris
écrivit au duc de Bourgogne pour
qu'elle fût traduite devant un tribunal
ecclésiastique, comme suspecte de ma-
gie et de sortilège. Ce concours de
lâcheté et de férocité prouvait au duc

rent Callot, secrétaire du roi d'Angleterre, renfermait plusieurs pages ; et elle s'y reconnaissait dissolue , hérétique , séditeuse , invocatrice de démons , coupable enfin des forfaits les plus contraires et les plus abominables. Cette infidélité a été prouvée , de la manière la plus évidente , par les déclarations du grossier qui avait fait lecture de la première cédule , par les dépositions de l'appariteur Massieu et de plusieurs autres témoins. Alors l'évêque de Beauvais lut la sentence qui condamnait Jeanne d'Arc , pour réparation de ses fautes , à passer le reste de ses jours au *pain de douleur* et à l'*eau d'angoisse*, suivant le style de l'inquisition. Jeanne alors dit que , puisque l'Eglise la condamnait , elle devait être remise entre les mains de l'Eglise. « Menez-moi en vos » prisons , et que je ne sois plus en la » main de ces Anglois. » Mais il n'était pas au pouvoir de l'évêque de Beauvais de satisfaire à cette demande d'une justice si évidente ; et l'infortunée fut reconduite au château de Rouen. Cependant les chefs des Anglais étaient furieux que la victime leur eût échappé ; plusieurs levèrent leurs glaives sur l'évêque et sur les juges pour les frapper. Enfin le comte de Warwik leur déclara que les intérêts du roi d'Angleterre souffraient un dommage manifeste de ce qu'ils permettaient que Jeanne ne fût pas livrée au supplice. « N'ayez cure , dit » l'un d'eux , nous la retrouverons » bien. » En attendant , les Anglais se vengeaient sur elle en augmentant les rigueurs de sa prison. Elle était gardée par cinq soldats , dont trois ne quittaient pas son cachot , et dont deux veillaient sans cesse à la porte : elle était attachée pendant la nuit par deux chaînes de fer , fixées au pied de son lit , et pendant le jour à un po-

teau au moyen d'une autre chaîne. Elle tenait par le milieu du corps pendant elle avait repris les habits de femme , et s'était soumise à la sentence de condamnation. On ne trouva aucun prétexte pour sévir contre elle ; fallut donc en faire naître un. Lorsque qu'elle dormait , on lui enlevait ses habits , et l'on y substituait des habits d'homme. Elle redemanda assistance à ses gardes qu'on lui avait enlevés les vêtements de son sexe ; lui refusa , et elle se vit forcée de se vêtir en homme. Plusieurs témoins , apostés pour prendre acte de sa prétendue transgression. L'évêque de Beauvais et quelques-uns des juges se rendent dans la prison : on discute verbal ; et l'évêque dit en s'adressant au comte de Warwik , à haute voix en riant : « *Fare well , fare* » faites bonne chère , il en est » Le lendemain le tribunal entier délibère pour la forme ; et la sentence qui condamne Jeanne d'Arc à la mort « relapse , excommuniée , rejetée » sein de l'Eglise , et jugée digne » ses forfaits d'être abandonnée » justice séculière » , est prononcée. Dès le matin du jour fatal (25 mai 1431), l'évêque de Beauvais et son frère Martin l'Advenu pour s'adresser à Jeanne d'Arc sa sentence de condamnation. Elle s'abandonna à la plus violente douleur , et s'écria : « J'en appelle » Dieu le grant juge , des grâces » et ingravances qu'on me fait. » Frère Martin l'Advenu reçut la confession. Jeanne demanda avec ferveur le sacrement de l'Eucharistie. Il se présenta une difficulté : Martin pouvait-il , devait-il accéder à la communion une femme d'hérétique , excommuniée et coupable du nombre des infidèles ? Voya l'appariteur Massieu à l'

avais pour lui faire part de la le de Jeanne ; et, ce qu'il serait ble de croire si le fait n'était é au procès, l'évêque de Beau-près avoir consulté quelques- juges, fit répondre à frère qu'il donnât à Jeanne d'Arc ment de l'Eucharistie et *toutes quelconques qu'elle de- roit*. Ainsi la pitié exerce par ts son empire jusque sur les es plus corrompus et les plus , puisqu'en se laissant fléchir, e de Beauvais ne craignit pas redire sa propre sentence, et de r ainsi innocente celle qu'il al- er au supplice comme coupa- re Martin l'Advenu, d'après ion de l'évêque, administra à d'Arc le sacrement de l'Eue, qu'elle reçut avec une humi- fonde et avec une grande abon- de larmes. Après cet acte de lle eut plus de fermeté et de . Quand elle vit l'évêque de is, elle lui dit : « Evêque, je s par vous ; si vous m'eussiez aux prisons de cour d'Eglise, ne me fût pas advenu : pour je appelle de vous devant » A neuf heures du matin, le u fit monter dans son chariot revêtu de ses habits de fem- ère Martin l'Advenu et frère rd-de-la-Pierre étaient à ses cô- it cents soldats anglais, armés es, de glaives et de lances en- it ce chariot ; une foule im- remplissait la place. On vit i homme ayant les traits alté- isage baigné de larmes, percer , pénétrer à travers les soldats , et monter sur le chariot où ne : c'était L'Oyseleur, qui, de- remords, demandait à Jeanne ardon de toutes ses perfidies. ité, sans le comte de War-

wik, massacré sur l'heure par l'es- corte anglaise ; et il ne put sauver sa vie qu'en sortant à l'instant même de la ville. Cependant Jeanne d'Arc, par ses lamentations pieuses, et l'abandon de sa douleur, touchait tous ceux qui se trouvaient présents : lorsqu'elle ar- riva sur la place du Vieux-Marché où elle devait être livrée aux flam- mes, la foule fondait en larmes. A peu de distance du bûcher élevé sur une plate-forme, on avait dressé deux échafauds : sur l'un étaient les juges ecclésiastiques et civils, le bailli de Rouen et son lieutenant Laurent Gues- don ; sur l'autre se trouvaient plusieurs prélats. Nicolas Midy, docteur en théo- logie, adressa d'abord à Jeanne d'Arc un discours d'admonition : lorsqu'il fut terminé, Jeanne se mit à genoux, fit ses prières, déclara encore que son roi ne l'avait point induite aux choses qu'elle avait faites, soit qu'elles fussent répréhensibles ou dignes de louanges ; elle se recommanda en- suite à la piété de tous les assistants, et supplia les prêtres présents de dire chacun une messe pour elle. Dans ce moment, non seulement le peuple, mais les juges, mais les sol- dats anglais eux-mêmes se sentirent at- tendris et pleurèrent. Alors l'évêque de Beauvais se leva, et lut la sentence qui, comme la première, s'adressait à l'accusée, et renfermait aussi de lon- gues exhortations, des injures, des imputations calomnieuses ; elle se ter- minait par ces mots : « Nous vous » déclarons relapse et hérétique par » notre présente sentence ; nous vous » livrons à la puissance séculière, en » la priant de modérer son jugement » à votre égard, en vous évitant la » mort et la mutilation des membres. » Cette formule hypocrite est toujours celle qu'emploie l'inquisition, lors- qu'elle condamne quelqu'un au der-

nier supplice. Mais alors il faut au moins que la justice séculière prononce la sentence de mort et donne les ordres pour l'exécution. Le bailli de Rouen et ses assistants présents à cette horrible exécution ne prononcèrent point de sentence, et ne donnèrent point d'ordres. Aussitôt que l'évêque de Beauvais eut terminé sa lecture, deux sergents s'approchèrent pour contraindre Jeanne de descendre de l'échafaud : alors elle embrassa une croix que, d'après sa requête, on lui avait apportée d'une église voisine; et elle se laissa conduire par frère Martin l'Advenu. Mais des soldats anglais la saisirent, et l'entraînèrent au supplice avec fureur; elle invoquait le nom du Sauveur, et s'écriait : « ah ! Rouen ! Rouen ! seras-tu ma dernière demeure ! » Au pied du bûcher, on ceignit sa tête de la mitre ignominieuse de l'inquisition, sur laquelle étaient écrits ces mots : « hérétique, relapse, apostate, ydo- » lastre. » En face du bûcher paraissait un tableau sur lequel on lisait cette inscription : « Jeanne qui s'est fait » nommer la Pucelle, menteresse, » pernicieuse, abuseresse de peuple, » divineresse, superstitieuse, blas- » phémeresse de Dieu, mal créant de » la foy de J.-C., vanteresse, ydo- » lastre, cruelle, dissolue, invocate- » resse de diables, scismatique et hé- » rétique. » Jeanne d'Arc demanda instamment un crucifix : un Anglais qui se trouvait présent, rompit un bâton, et en fit une espèce de croix; elle la reçut, la baisa, et la mit dans son sein : elle monta ensuite sur le bûcher; on l'attachait à une colonne en plâtre qu'on avait construite exprès, et l'on alluma le feu. Frère Martin l'Advenu, absorbé par les soins pieux qu'il donnait à cette infortunée, ne s'apercevait pas que la flamme s'ap-

prochait de lui : Jeanne y veillait, l'en avertit; elle lui dit de s'éloigner un peu, et le pria en même temps de placer au bas de l'échafaud, de la croix levée devant elle, et de continuer à l'exhorter assez haut qu'elle pût l'entendre : il obéit avec un tendre zèle. Comme on ne voulait laisser aucun doute sur sa mort, on avait élevé le bûcher à une hauteur extraordinaire, afin que la victime aperçue de tout le peuple; ce qui était un obstacle à l'embrasement, et rendait le supplice plus long et plus douloureux. Au milieu des gémissements et des sanglots, on entendit le nom de Jeanne sortir du sein des flammes tant qu'elle conserva un souffle de vie. Apres la mort, le cardinal de Winchester donna qu'on rassemblât ses cendres, et il les fit précipiter dans la mer. Ainsi périt à l'âge de vingt ans, après douze mois de captivité, celle qui avait sauvé son roi et la France, celle que son roi ni la France eussent fait aucun effort pour l'arracher des mains de ses ennemis. Nous n'avons pas de tableau, aucun monument antique qui nous retrace les traits de cette héroïne, objet éternel d'admiration et de pitié. Ceux qui nous ont considérés comme tels, nous ne sommes que des images, et non seulement imaginaires, mais en contradiction avec les témoignages des contemporains et les propres déclarations : c'est donc à tort qu'un auteur récent (1) a tracé, d'après ces faux documents, un portrait séduisant de Jeanne-d'Arc. L'histoire n'admet point ces ornements romanesques. Nous savons seulement que cette héroïne avait une taille fine et prise, un très beau sein, des cheveux noirs, et qu'elle réunissait tous les charmes de son sexe à toute l'en-

(1) M. Lebrun des Charmettes, *Histoire de Jeanne d'Arc*, t. 1, 308.

re (1). Aucune histoire ne recense des matériaux aussi certains, authentiques que celle de Jeanne-puisque les faits résultent des actions juridiques et des dépositions de plus de deux cents témoins, de tout sexe et de toute nation, qui ont été entendus dans les procès, l'un en condamnation et l'autre en révision (ce dernier eut lieu en 1455). Environ trente manuscrits de la bibliothèque du Roi ren-

ferment ces procès et les autres pièces relatives à cette histoire. Les principaux historiens contemporains, qu'on doit joindre à ces documents, sont Jean et Alain Chartier, *Histoire de Charles VII*; *Histoire de la Pucelle d'Orléans*, dans D. Godefroy (*Histoire de Charles VII*, 1661, in-fol.) Monstrelet, *Chroniques*, liv. II, fol. 41; mais ce dernier historien doit être lu avec défiance, parce qu'il était du parti bourguignon; il a dit des mensonges à dessein, et a égaré ceux qui l'ont suivi. Enfin ajoutons encore l'*Histoire et discours au vray du siège qui fut mis devant Orléans* etc., d'après un manuscrit sur vélin, trouvé dans la maison-de-ville d'Orléans: c'est un journal exact et tenu jour par jour, des événements qui se passaient pendant le siège. Il y a plusieurs éditions de ce précieux monument historique; celle dont nous nous sommes servis a été imprimée à Orléans en 1606, in-12. Il faut joindre aussi à ces documents la chronique anglaise d'*Hollinshed*, qui s'accorde mieux que *Monstrelet* avec la vérité et les faits contenus au procès. M. de l'Averdy a examiné sur pièces, avec toute la sagacité d'un jurisconsulte et toute l'érudition d'un savant, les deux procès de la Pucelle: il en a rapproché et comparé tous les manuscrits; et il en a publié des notices savantes dans le tome III^e des *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi*. Ce travail, plein de recherches curieuses, qui remplit presque un volume in-4^e, est le plus satisfaisant et le plus original que l'on ait exécuté sur l'histoire de notre héroïne. Il a entièrement dissipé les nuages qui enveloppaient plusieurs vérités historiques d'une haute importance. M. Chausserd en a publié un extrait, intitulé, *Jeanne d'Arc, recueil historique et*

ableau qui se trouvait à la maison de ville est celui qui a servi de modèle aux portraits de cette héroïne, que l'on a si souvent gravés et copiés, et aussi imaginé que tout ce qu'on voit dans les *Portraits des Français de la galerie du palais national*, in-fol., 1793. Nous avons vu à Paris les mains d'un habile artiste auquel on envoya pour le restaurer le drapeau brûlé dans Orléans lors de la fête de la Pucelle y est figurée avec son étendard. Ce tableau est aussi très moderne. Le peintre n'a pas même cherché à imiter les costumes du temps de Charles VII. L'ancien pont d'Orléans au monument en présentant Jeanne d'Arc et Charles VII devant une vitre qui tenait le corps de du. Ce monument avait été élevé par la la reconnaissance de Charles VII, en 1507, pendant les troubles religieux les figures en furent brisées, à l'exception de celle du roi, elles ont été depuis restaurées en 1561. Ce monument, successivement déplacé et réparé à différentes époques, fut en 1793, alors la figure de la Pucelle par le premier sculpteur, ne s'y trouvaient pas même probable que la statue fût celle de Jeanne. Elle a depuis été interrogée, qu'elle ne s'était pas brisée; et d'ailleurs le sculpteur qui l'eût ornée de toutes pièces, lui a fait un très bon et tombant jusqu'aux jambes, sans qu'elle les portât coupes, comme vers du temps. Il existe un dessin d'un monument dans un salon de l'hôtel d'Orléans, il est grave au fait dans le M. Chausserd, intitulé *Jeanne d'Arc*, l'autre ouvrage. Le graveur Ponsard, a reproduit une gravure du temps de Charles VII, qui représentait la Pucelle faisant son entrée à Reims. La statue en existe maintenant sur une des places de la ville de M. Goussier, et a été élevée par son vœu. Les costumes du temps ont été conservés, et la figure est, comme autres, imaginée. Montaigne passa à Paris en 1571, et il y vit la statue de la Pucelle. Jeanne naquit, toute peinte, par son vœu; en avant fort corrompue. *Les voyages de Montaigne*, tom. I, chap. de 1571, in-12. Ce tableau, qui se conservait par les habitants jusqu'à l'époque de la dernière invasion française en France. Un journal, le *Journal de la Meuse*, dit qu'elle a été depuis restaurée.

complet, Orléans, 1806, in-8°, 2 vol.; c'est une compilation faite à la hâte, mais où il y a quelques notices intéressantes. On peut porter le même jugement de l'ouvrage de Lenglet-Dufresnoy, *Histoire de Jeanne d'Arc*, 1753-1754, in-12, fait d'après celui d'Edmond Richer, qui est resté manuscrit. Au moment où nous terminons la rédaction de cet article, il a paru deux ouvrages consacrés à l'héroïne d'Orléans, l'un par M. Berriat de St-Prix, 1 vol. in-8°; l'autre, plus complet et plus étendu, par M. Lebrun-des-Charmettes, 4 vol. in-8°, 1817. On peut consulter, sur le mérite respectif de ces deux ouvrages, le jugement qu'en ont porté le *Journal des Savants*, nov. 1817, et les *Annales encyclopédiques*, février 1818. Par une étrange fatalité, l'histoire de Jeanne d'Arc avait été défigurée par presque tous les historiens, si l'on excepte Villaret qui a puisé dans les sources. Puisque Voltaire avait lu ce dernier auteur, c'est donc à dessein qu'il a accumulé dans l'article d'*Arc* du *Dictionnaire philosophique*, les plus grossiers mensonges et les plus ridicules erreurs. Huine parle de Jeanne d'Arc plus convenablement; mais il s'est laissé égarer par Monstrelet, et il n'a pas fait preuve de sa sagacité ordinaire en attribuant à Dunois et aux hommes d'état de la cour de Charles VII, les idées philosophiques du XVIII^e siècle. Léclerc, le président Hénault, et beaucoup d'autres, ont commis la même faute. L'ouvrage de M. Chaussard est terminé par un catalogue de plus de quatre cents ouvrages composés sur la Pucelle, ou de ceux dans lesquels son histoire est racontée; ce catalogue, quoique le plus étendu de ce genre, est encore incomplet, et doit être rectifié dans beaucoup d'articles. Le poème de M.

Robert Southey, en anglais, intitulé *Joan of Arc* (4^e édition, 1812, 2 vol. in-12), est la tentative la plus heureuse que les Muses aient faite jusqu'ici pour célébrer l'héroïne d'Orléans. C'est encore une des singularités de son histoire de voir le génie de la poésie anglaise inspirer de beaux vers à son honneur, tandis que celui de la poésie française a été jusqu'ici rebelle à ceux qui ont voulu la chanter, et n'a favorisé que celui qui a outragé sa mémoire. (Foy. CHAMPLAIN et VOLTAIRE). Schiller a fait une belle tragédie, intitulée *Jeanne d'Arc* (Foy. GRAMER, X, 176): le dénouement en est cependant très vicieux. Il a puisé l'idée de sa plus belle scène (celle de l'entrevue de Jeanne d'Arc avec le duc de Bourgogne), dans une scène semblable de Shakspeare, de la tragédie d'Henri VI, part. I. Dans cette pièce, que d'habiles critiques croient n'être pas du premier des tragiques anglais, et qui est indigne de son génie, Jeanne d'Arc joue un rôle odieux. En 1795, dans le moment où la guerre qui avait lieu entre la France et l'Angleterre, portait au plus haut degré les sentiments d'aversion nationale, un auteur dramatique crut plaire au public anglais en faisant représenter au théâtre de Covent-Garden, une pantomime intitulée *Jeanne d'Arc*, où cette héroïne, au dénouement, se trouvait plongée en enfer par la main des diables: cette fin fut accueillie par des huées, des sifflets et des cris d'indignation. A la représentation suivante, on substitua aux diables des anges qui enlevaient la Pucelle et la transportaient au ciel: ce nouveau dénouement fut très applaudi, et la pantomime eut beaucoup de succès. Ce fait se trouve consigné dans la préface du poème de M. Southey (pag. xviii),

us offre un exemple remarquable de triomphe de la vertu sur les passions et les préjugés nationaux.

W—R.

ANNE (PAPESSE). Voy. BERTHE.

ANNIN (PIERRE), connu sous le nom de *président Jeannin*, naquit à Lun, en 1540. Son père était un laboureur qui exerçait, dit-on, l'état d'apothicaire; et il ne dut qu'à son mépris pour les charges de la magistrature, et à la place de ministre d'un grand duc dans le temps de son élévation, qu'il ne cherchait à l'embarrasser, tant demandé de qui il était fils, qu'il répondit : *de mes vertus*. Après avoir étudié le droit sous Cujas, Jeannin fut reçu avocat en 1569, et choisi en 1571 pour être le conseil des états de Bourgogne. Un riche particulier, qui avait entendu un de ses discours, fut tellement charmé de la solidité de ses raisons et de son éloquence, qu'il lui donna son fils pour gendre. Comme son métier en quoi consistaient ses ressources pécuniaires, Jeannin portait sa tête et ses livres : *Voilà, tout mon bien et toute ma fortune*.

A l'époque du massacre de la Saint-Barthélemy, il fut appelé dans le conseil tenu chez le comte de Charny, lieutenant général de la province, qui devait recevoir, dans des instructions, deux lettres écrites de la main du roi, contre les protestants de la province. Opinant le premier, comme le plus jeune et le moins intéressé, il représenta, dit P. Sauvai, auteur d'un éloge du président Jeannin, qu'il faut obéir lentement au souverain, quand il commande le mal, et conclut à envoyer demander au roi des lettres-patentes, avant d'édicter des ordres aussi cruels : ce qui déterminna tous les suffrages.

Deux jours n'étaient pas écoulés, qu'un courrier apporta la défense d'entreprendre en aucune façon sur la vie et les biens des partisans de la religion réformée. Jeannin se rendit aux états de Blois comme député par le tiers-état de Dijon, et fut l'un des deux orateurs qui portèrent la parole pour le tiers-état du royaume, mission qu'il remplit avec honneur. Ayant pénétré les vues ambitieuses et violentes de la maison de Guise, il fit tous ses efforts pour les traverser; mais la prévarication du député qui partageait avec lui les fonctions d'orateur, fut cause qu'on adopta dans les états la proposition d'engager le roi à déclarer la guerre aux protestants. Cependant le zèle extrême de Jeannin pour la religion catholique l'entraîna dans le parti des ligueurs : mais c'était avec l'espoir de sauver l'état. Autorisé par l'ordre exprès de Henri III à rester auprès du duc de Mayenne, et admis aux plus intimes secrets de ce chef des rebelles, il cherchait sans cesse à le contenir, et à l'empêcher de se jeter absolument dans les bras des étrangers. Sans lui et Villeroy, les états de Paris auraient précipité la France dans des malheurs irréparables. Une main sacrilège ayant tranché les jours du dernier des Valois, l'héritier de la couronne se vit obligé de conquérir ses états sur ses propres sujets. La maison d'Autriche crut que le moment était venu de réaliser sa chimère de la monarchie universelle. Chargé par un conseil de sédition d'une mission pour Madrid, Jeannin n'eut pas de peine à reconnaître que, de part et d'autre, la religion était seulement un prétexte, et que Philippe II surtout n'y voyait qu'un moyen pour enlever la France à son roi légitime. Renvoyé de cette mission, il ne négligea rien pour réveiller dans tous les cœurs l'amour

de la patrie, presque éteint par le fanatisme et la rébellion. Il fut à-peu-près le seul des ligueurs qui rejeta l'argent du roi d'Espagne, craignant d'être engagé à servir ce prince, au préjudice de son pays, Il confondit aussi, par sa courageuse fermeté, les intrigues du duc de Savoie, et lui arracha la ville de Marseille dont ce prince s'était rendu maître par surprise. Quand il fut question de traiter avec Maëune, en 1595, Henri IV fit des avances au président Jeannin, qui, après avoir cherché à modérer le chef de la ligue dans ses desseins ambitieux, lui restait fidèle dans ses dernières traverses. Comme Jeannin témoignait son étonnement des paroles flatteuses adressées par le roi à un vieux ligueur tel que lui : « Monsieur » le président, lui dit Henri, j'ai toujours connu après les gens de bien, » et je m'en suis bien trouvé. » La négociation marcha rapidement. Henri III avait donné à Jeannin différentes places, et entre autres une charge de conseiller, puis une de président au parlement de Bourgogne. Lorsque le combat de Fontaine-Française eut porté le dernier coup à la ligue, Henri IV résolut de s'attacher tout-à-fait Jeannin, sachant bien qu'il aurait ainsi tout un conseil dans une seule tête. En même temps le roi le nomma premier président de la cour souveraine à laquelle il appartenait déjà, mais à la condition de traiter de sa charge, et de s'en défaire promptement. Depuis ce temps, Jeannin ne quitta plus Henri IV, et partagea sa confiance, son amitié même, avec Sully, au point d'inspirer à l'illustre surintendant une jalousie qui perce dans ses mémoires, et le rend souvent injuste envers son rival. Du reste, dans les lettres concernant le service du roi, que Sully adressa

au président Jeannin en diverses occasions, on trouve des éloges de la prudence et de la fermeté d'esprit de ce dernier. Le cardinal Bentivoglio dit de lui « qu'il l'entendit parler dans le conseil avec tant de » vigueur et d'autorité qu'il lui sembla » que toute la majesté du roi respirait dans son visage. » Henri, se plaignant un jour à ses ministres que l'un d'eux avait révélé un secret de l'état, ajouta, en prenant la main du président Jeannin, qui gardait un noble silence : « Je réponds pour le » bon homme ; c'est à vous autres de » vous examiner. » Il fut un de ceux qui travaillèrent à la confection de l'Édit de Nantes. Tous les historiens s'accordent à vanter son habileté extraordinaire pour les négociations étrangères, habileté supérieure à celle de Sully. Le surintendant qui n'était pas fâché de saisir un moyen honorable de l'éloigner d'auprès du roi, contribua à lui faire donner des missions très importantes en Hollande, dans les années 1607, 1608 et 1609. L'objet principal que l'envoyé de Henri eut à traiter, fut la paix projetée entre les Provinces-unies et l'Espagne qui avait accepté plutôt que demandé la médiation de la France. Il ne parla que de trêve ; mais il en régla les conditions de manière à les rendre équivalentes aux solides avantages d'une paix. Par ce traité des Provinces-unies, conclu en juin 1609, et dans lequel le roi d'Angleterre intervint aussi comme garant de l'exécution, Jeannin fut en quelque sorte le fondateur de cette république. Les états-généraux remercièrent solennellement Henri IV de leur avoir envoyé un ministre si sage et si éclairé. Quand le roi le revit à Fontainebleau, il l'embrassa, et le présentant à la reine, « Voyez-vous

« ce bon homme, lui dit-il : s'il arrive
 » que Dieu dispose de moi, je vous
 » prie de vous reposer sur la fidélité
 » de Jeannin, et sur la passion que
 » je sais qu'il a du bien de mes peu-
 » ples. » On entendit ce monarque
 se reprocher « d'avoir toujours dit du
 » bien de lui sans lui en faire ; » ce
 qui n'était pas exactement vrai : car ce
 fut par l'ordre positif de Henri que
 Jeannin accepta les présents qui lui
 étaient offerts par les Provinces-unies ;
 et plus d'une fois, il avait éprouvé les
 bienfaits du roi. Un jour, l'ambassa-
 deur d'Espagne demandant à Henri
 IV quel était le caractère de ses mi-
 nistres, afin de pouvoir traiter plus
 facilement avec eux, le roi dit de Jean-
 nin : « Celui-ci ne me cache rien de
 » ce qu'il pense, et il pense toujours
 » juste. » Il lui avait donné l'ordre
 d'écrire l'histoire de son règne : nous
 n'en avons que la préface, qui est noble
 et pleine de sens. Après la mort de
 Henri et la retraite de Sully, Marie
 de Médicis se reposa sur Jeannin des
 plus grandes affaires de son royaume,
 et lui confia, avec toute l'épargne du
 bon roi, l'administration générale des
 finances. Il rendit compte de sa gestion
 dans l'assemblée générale des états de
 1614. Nous avons ce discours sous le
 titre de *Propos tenus* etc. Les excel-
 lentes intentions de ce ministre, ses
 vues éclairées, furent contrariées par
 les Italiens que cette princesse avait
 auprès d'elle. On la vit même accorder
 l'éloignement de Jeannin à l'ardeur
 des sollicitations de la maréchale
 d'Ancre ; mais il reprit, en 1617, la
 place de surintendant, et parla au
 nom du roi en l'assemblée des notables,
 tenue à Rouen la même année. Il con-
 tint ses services avec zèle et fidélité
 jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 31
 octobre 1622. Jeannin ne laissa que
 peu de fortune à sa famille ; ce qui

répond à toutes les accusations contre
 son intégrité. Nous avons de lui ses
Négociations, publiées à Paris, in-
 fol., 1656, par l'abbé de Castille, son
 petit-fils, et chez les Elzéviros, 2 vol.
 in-12, 1659, enfin, en 1695, 4 vol.
 in-12. Ce recueil est regardé comme
 le meilleur modèle que puissent pren-
 dre les politiques et les négociateurs :
 il servit d'instruction au cardinal de
 Richelieu, qui lisait les négociations de
 Jeannin tous les jours dans sa retraite
 d'Avignon, trouvant, disait-il, sans-
 cesse à y apprendre. Outre l'*Éloge*
 publié par Pierre Saumaise, Dijon,
 1623, on peut consulter, dans les *Anti-
 quités d'Autun*, celui qui a été fait par
 Thiroux. Enfin Guyton de Morveau en
 a donné un, qui a été imprimé à Paris
 en 1766 : il fait bien connaître ce
 personnage, parce que l'auteur a puisé
 dans les bonnes sources ; mais l'em-
 phase de ce discours ne peut qu'ajou-
 ter aux préventions contre le genre
 des panégyriques commandés par des
 académies. I.—P.—E.

JEANROI (DIEUDONNÉ), doc-
 teur régent de l'ancienne faculté de
 Paris, médecin consultant du roi, etc.,
 naquit à Nancy en 1750. Neveu
 d'un habile médecin, ce fut sous
 ce guide éclairé qu'il fit ses premiers
 pas dans la carrière médicale : aussi
 n'eut-il point d'abord à lutter contre
 la plupart des difficultés que rencon-
 trent les jeunes praticiens, et ne tarda-
 t-il pas à obtenir dans le public une
 confiance assez étendue. La faculté de
 médecine de Paris jouissait alors d'une
 grande réputation acquise par de pé-
 nibles travaux et de longs services.
 Cependant quelques-uns de ses mem-
 bres, à la tête desquels on doit mettre
 Vicq d'Azir, trouvant dans cet ancien
 corps beaucoup d'attachement pour
 des idées qui leur paraissaient suran-
 nées, et un trop grand éloignement

pour les théories et pour les découvertes modernes, désirèrent se livrer en commun à des travaux sur les diverses branches de la médecine; ils formèrent une association autorisée par le gouvernement sous le titre de *Société royale de médecine*. Cet établissement qui, en jetant la discorde parmi les médecins, eût pu devenir nuisible à l'art, tourna cependant à son avantage; les deux partis rivalisèrent de zèle pour concourir à ses progrès par des travaux utiles. Jeanroi fut un des membres les plus actifs de la nouvelle société, et il contribua, plus que tout autre, à son illustration. Une épidémie meurtrière s'était déclarée, en 1778, parmi des prisonniers anglais détenus à Dinan : plusieurs des hommes de l'art, qui leur avaient porté des secours, avaient succombé; la contagion se propageait, et la consternation était générale en Bretagne. Les autorités locales implorèrent l'assistance du gouvernement et de la société de médecine. Jeanroi eut l'honorable mission de se transporter sur les lieux : il y fit preuve d'un grand dévouement et d'une rare capacité, et il parvint en peu de temps à arrêter les progrès de la maladie. Cependant il fut atteint lui-même de la fièvre maligne qui désolait ces contrées, et l'on fut obligé d'envoyer MM. Paulet et Lalouette pour le soigner à son tour et le suppléer dans ses fonctions. Ce fut aussi quelques années après, qu'on sentit le besoin de reproduire l'ensemble des connaissances humaines dans un ordre plus méthodique et avec plus d'étendue que dans la première édition de l'Encyclopédie : Vicq d'Azir fut chargé de la partie médicale de ce grand travail. L'habile éditeur s'empressa d'adjoindre Jeanroi à cette entreprise, et de lui confier la partie des maladies

des enfants. C'est à cette occasion qu'il composa divers articles importants de médecine, tels que *coqueluche*, *croûte de lait*, *achore*, etc., insérés dans l'Encyclopédie méthodique. Ces articles se font remarquer par une sage théorie et par des vues saines sur le traitement. Cependant lorsque, par suite de la révolution, les médecins de la cour et ceux qui jouissaient à Paris de la plus haute réputation furent obligés de s'expatrier, ou furent requis pour les armées, Jeanroi fut assez heureux pour qu'il lui fût permis de continuer l'exercice de sa profession au sein de la capitale; ce fut alors que se développa plus sensiblement son talent d'observer, et qu'il devint en peu de temps un des médecins les plus employés. On aurait une faible idée de son mérite si l'on n'en jugeait que d'après le trop petit nombre d'écrits qu'il a publiés. C'était auprès du lit des malades qu'on pouvait apprécier sa rare perspicacité pour distinguer les maladies, pour remonter à leur cause, pour prévoir leur issue, et saisir les diverses indications qui en doivent diriger le traitement. Il attachait peu d'importance à la classification des maladies : les diverses formes sous lesquelles elles se présentent, et leurs complications, lui paraissaient innombrables, tandis que les indications à remplir pouvaient, suivant lui, se réduire à un petit nombre. Mais c'était ici qu'il savait tirer parti de l'étendue de ses connaissances. On l'a vu s'applaudir d'avoir classé dans sa tête trente, quarante, ou cinquante manières différentes de remplir la même indication. Les moyens qui convenaient à une personne produisant souvent peu d'effet sur une autre dans les mêmes circonstances, et ceux qui avaient réussi la veille ne réussissant pas toujours le

main, on peut juger combien grande variété dans l'emploi des sens dut lui être, et lui fut véritablement utile dans la pratique. Quoiqu'il sa pénétration et un tact exercé le eût à portée de rechercher et de découvrir les causes des maladies, il n'aurait que ce vicil adage, *Sublata causa tollitur effectus*, était plus facile en théorie que facile dans la pratique : aussi négligeait-il quelquefois la cause, pour ne s'occuper que des effets. Lorsqu'il ne pouvait attaquer la maladie principale, il combattait les accidents secondaires, et s'attachait à faire la médecine symptomatique, qu'il avait portée à un très haut degré : sa pratique était généralement heureuse. On l'a vu fréquemment rendre à la santé des malades dont l'état paraissait désespéré ; il était-il le praticien dont ses confrères aimaient le plus à prendre conseil dans les cas difficiles et embarrassés. D'un désintéressement extrême, il ne taxait jamais ses visites, rapportant à la discrétion de ses malades ; et il ne visitait pas avec moins de zèle les pauvres qui n'avaient pas le moyen de reconnaître ses soins. La noblesse de son caractère manifesta aussi par sa fermeté à refuser toutes les offres de l'usurpateur.

JEAURAT est mort le 27 mars 1765, d'une hydropisie de poitrine, âgé de soixante-six ans. Outre les articles de l'Encyclopédie qu'il a écrits, et quelques rapports intéressants auxquels il a coopéré, JEANROUILLÉ : I. Une savante dissertation latine : *Quæstio medica, an remedium etiam empiricorum adhi-dogmatica* ? Paris, 1757, in-8. C'est une thèse qu'il soutint sous la présidence de J.-N. HALLÉ. II. *Pré-Mémoire sur les maladies qui régnaient à Dinan, en Bretagne,*

en 1779. Ce mémoire est inséré dans ceux de la société royale de médecine, pour l'année 1779. III. Une *Observation* sur l'obstruction du pyllore. IV. Des *Expériences* sur les effets de la racine de dentelaire dans le traitement de la galle ; et divers *Rapports* consignés de même dans ces Mémoires. N—H.

JEATURAT (EDMOND-SÉBASTIEN), astronome, naquit à Paris en 1724. Il était fils d'un graveur du roi, petit-fils, par sa mère, du célèbre Sébastien Leclerc, et neveu d'Étienne Jeauret, peintre de la reine. Il annonça de bonne heure du goût pour le dessin et les mathématiques. À l'âge de vingt-deux ans, l'académie de peinture lui décerna une médaille de dessin. En 1749, il fut employé comme ingénieur-géographe à la grande carte de France, dont il leva six cents lieues carrées, s'il faut en croire Lalande. En 1750, il publia un *Traité de Perspective*, qui fut long-temps utile aux arts. En 1755, il obtint la place de professeur de mathématiques à l'école militaire. Ce fut dans cet établissement que Lalande eut occasion de le connaître. On manquant de sujets pour les travaux astronomiques : Jeauret voulut se rendre utile. Il calcula les oppositions de 1755 et des années suivantes, observa les comètes de 1759 et 1760, et donna des formules analytiques pour calculer le mouvement des planètes. En 1763, ses travaux l'avaient déjà rendu digne de partager avec Bailly les suffrages de l'académie, pour succéder à l'abbé Lacaille. Tous deux furent nommés ; et tous deux s'en montrèrent reconnaissants, en publiant ensemble en 1766, l'un, de nouvelles tables de Jupiter, et l'autre, une théorie des satellites de cette planète. En 1775, Jeauret remplaça Lalande pour le calcul de la *Connaissance*

des temps. Il en publia successivement douze volumes dans lesquels on trouve des tables de divers astronomes, des calculs de la lune, des réductions de catalogues d'étoiles, des déterminations de longitudes terrestres, des tables d'aberration et de nutation, en un mot, tout ce qui peut composer une collection utile aux navigateurs et aux astronomes. Un travail qui lui fait honneur, et qui nous semble mériter d'être particulièrement cité, ce sont des tables déduites, par le calcul trigonométrique, de ses propres expériences, et dans lesquelles les opticiens trouvent toutes les courbures qu'ils doivent donner aux verres destinés à composer des objectifs de lunettes. On lui doit aussi l'idée de la lunette *Diplantidienne*, exécutée par l'opticien Navarre, et qui, ayant la propriété de donner deux images, l'une droite, l'autre renversée, permet d'observer directement l'instant où le centre d'une planète passe sous un fil horaire. La plupart des mémoires, calculs et observations de Jaurat sont insérés dans le volume des Savants étrangers, année 1763, ou dans le Recueil de l'académie, pour les vingt-cinq années qui suivent cette époque. Jaurat fut nommé membre de l'institut en 1796. Il observa long-temps à l'école militaire, où le duc de Choiseul lui avoit fait compléter et consolider le mauvais observatoire en bois qu'il s'était formé. De là, il passa à l'Observatoire royal. Le 7 mars 1803, quittant un ami chez lequel il avait dîné, il fut surpris par un froid violent, en éprouva un malaise, et par suite, une indigestion qui lui causa la mort. Il était le plus âgé des astronomes de l'Europe. N—T.

JEBB (SAMUEL), médecin anglais du XVIII^e siècle, natif du comté de Nottingham, fut d'abord bibliothécaire de Jeremy Collier, célèbre

parmi les *non-jureurs*. Ayant épousé une parente d'un apothicaire en réputation, il prit de lui des leçons de pharmacie et de chimie, et le goût pour la profession de médecin, qu'il exerça ensuite avec beaucoup de succès à Stratford, tout en cultivant les lettres qui avaient eu ses premiers hommages. Il mourut en 1772. Il a publié, entre autres ouvrages : I. *S. Justini martyris cum Tryphone dialogus*, 1719, in-8°. II. *De vitâ et rebus gestis Mariæ Scotorum reginæ, Franciæ doliuræ, quæ scriptis tradidere authores XVI*, 1725, in-8°. III. Une édition d'*Aristides*, avec des notes, 1728, 2 vol. in-4°. IV. Une édition élégante et correcte de *Joannis Cuii Britanni de canibus Britannicis ; De libris propriis liber unus*, etc., 1729, in-8°. (Voyez CAIUS, VI, 488). V. Une édition de l'*Opus majus* de Bacon, imprimée par Bowyer, 1735, in-fol. VI. *Humphr. Hodii, lib. II de Græcis illustribus lingue græcæ litterarumque humaniorum instauratoribus*, etc.; *præmittitur de vitâ et scriptis ipsius Humphredi dissertatio*, authore S. Jebb, Londres, 1742, in-8°. Il fut en 1722 l'éditeur de la *Bibliotheca litteraria*, savant ouvrage dont il ne parut que dix numéros, où l'on trouve quelques morceaux intéressants. — Sir Richard JEBB, son fils, fut l'un des médecins extraordinaires de S. M. le roi d'Angleterre. L.

JÉDAIA-HAPPENINI-BÉDRASCHI, ou Rabbi JEDAAIAH BEN ABRAHAM HAPPENINI, surnommé *Habbedraschi*, juif espagnol, florissait à Barcelone vers 1298. R. David Gaur, qui lui donne mal-à-propos le nom de Jacob, dans sa Chronologie, en fait le plus grand éloge. Il était très instruit dans la loi de Moïse, et se fit beaucoup de disciples. Jédaia était, de plus, un

premiers poètes de son temps, et dont que Buxtorf l'appelle *le Ciel des Hébreux*. Il a laissé un livre qu'il doit principalement sa renommée, intitulé, *Bechinat olam* : ils le connaissent plus communément sous le titre d'*Habbadreshi*. Il a fait plusieurs éditions avec des notes, d'abord à Mantoue, 6, à Soncino, en 1484, etc. (V. KENBERG); les plus modernes sont celle de Paris, 1629, in-8°, avec traduction française de Philippe Buon, et celle de Leyde, 1650, avec une traduction latine en 1651, et des notes très savantes, par Uehlmann. La jolie édition d'Amsterdam, 1807, est accompagnée de notes hébraïques, d'un commentaire en même langue, et d'une version française en caractères hébreux. M. Berr en a publié une nouvelle édition française, intitulée, *L'Applaudissement du monde*, Metz, 1808, in-8°, de laquelle M. Silvestre de Sacy a donné une savante et curieuse traduction dans le *Magasin encyclopédique*. Cet ouvrage qui a pour objet de briser de la vanité du monde et de chercher du royaume de Dieu, avant et si bien écrit que, selon l'usage, quiconque parvient à en lire le style, peut passer pour élégant et sage; il fut les délices des hommes de sa nation. J'étais Hapellais encore : I. Des Éclaircissements sur les allégories qui se trouvent dans les anciennes explications des psaumes, *Lescion hazahaa*, 1699, in-4°. II. Une *Lettre* à laquelle il propose au R. Isaac Latiph, trente neuf questions de philosophie, avec des réponses de 16, manuscrites. III. Une *Apologie* de R. Salomon, qui avait sous un décret de la synagogue de son temps par lequel il était défendu

d'apprendre la philosophie avant l'âge de vingt-cinq ans, la médecine exceptée. IV. Des Éclaircissements sur les endroits les plus obscurs du commentaire d'Aben Ezra, sur le Pentateuque. V. Des Prières acrostiches, une entre autres dont les premières lettres de chaque verset forment les mots : *R. Jédaiah penini bar Abraham*. On lui attribue quelques autres ouvrages; mais on n'est pas certain qu'ils soient de lui. I.—D.—E.

JEFFERY DE MONMOUTH. V. GALFRID.

JEFFERYS, JEFFREYS ou GEFFRIS (Lord GEORGE), célèbre magistrat anglais, était le sixième fils de Jean Jefferys, écuyer d'Acton, dans le comté de Denbigh. En 1666, il se trouvait aux assises de Kingston, où peu d'avocats s'étaient rendus, à cause de la peste qui y faisait alors de grands ravages. Quoiqu'il ne fût pas encore admis au barreau, on lui permit de prendre la robe d'avocat et de plaider; il continua depuis de remplir cette fonction jusqu'à ce qu'il fût parvenu aux premiers emplois de la magistrature. Vers ce temps il eut une intrigue avec la fille d'un riche marchand, par l'intermédiaire d'une jeune servante, fille d'un ecclésiastique; mais cette intrigue étant découverte, la confidente fut congédiée. Jefferys, avec une générosité qu'il ne connut pas toujours dans sa prospérité, en eut pitié; il l'épousa, et ils vécurent constamment dans la plus parfaite union. Il y avait peu de temps que George Jefferys suivait la carrière du barreau, lorsque l'alderman Jefferys, probablement un de ses parents, l'introduisit dans le monde; et comme il était un bon compagnon de table, il devint extrêmement populaire, fut surchargé d'affaires, et ne tarda pas à être nommé juge-asseesseur (*recorder*). Son in-

des temps. Il en publia successivement douze volumes dans lesquels on trouve des tables de divers astronomes, des calculs de la lune, des réductions de catalogues d'étoiles, des déterminations de longitudes terrestres, des tables d'aberration et de nutation, en un mot, tout ce qui peut composer une collection utile aux navigateurs et aux astronomes. Un travail qui lui fait honneur, et qui nous semble mériter d'être particulièrement cité, ce sont des tables déduites, par le calcul trigonométrique, de ses propres expériences, et dans lesquelles les opticiens trouvent toutes les courbures qu'ils doivent donner aux verres destinés à composer des objectifs de lunettes. On lui doit aussi l'idée de la lunette *Diplantidienne*, exécutée par l'opticien Navarre, et qui, ayant la propriété de donner deux images, l'une droite, l'autre renversée, permet d'observer directement l'instant où le centre d'une planète passe sous un fil horaire. La plupart des mémoires, calculs et observations de Jéaurat sont insérés dans le volume des Savants étrangers, année 1765, ou dans le Recueil de l'académie, pour les vingt-cinq années qui suivent cette époque. Jéaurat fut nommé membre de l'institut en 1796. Il observa long-temps à l'école militaire, où le duc de Choiseul lui avoit fait compléter et consolider le mauvais observatoire en bois qu'il s'était formé. De là, il passa à l'Observatoire royal. Le 7 mars 1805, quittant un ami chez lequel il avait dîné, il fut surpris par un froid violent, en éprouva un malaise, et par suite, une indigestion qui lui causa la mort. Il était le plus âgé des astronomes de l'Europe. N—r.

JEBB (SAMUEL), médecin anglais du XVIII^e siècle, natif du comté de Nottingham, fut d'abord bibliothécaire de Jeremy Collier, célèbre

parmi les *non-jureurs*. Ayant épousé une parente d'un apothicaire en réputation, il prit de lui des leçons de pharmacie et de chimie, et le goût pour la profession de médecin, qu'il exerça ensuite avec beaucoup de succès à Stratford, tout en cultivant les lettres qui avoient eu ses premiers hommages. Il mourut en 1772. Il a publié, entre autres ouvrages : I. *S. Justini martyris cum Tryphone dialogus*, 1719, in-8°. II. *De vitâ et rebus gestis Mariæ Scotorum reginæ, Franciæ dotariæ, quæ scriptis tradidere authores XVI*, 1725, in-8°. III. Une édition d'*Aristides*, avec des notes, 1728, 2 vol. in-4°. IV. Une édition élégante et correcte de *Johannis Cui Britanni de canibus Britannicis ; De libris propriis liber unus*, etc., 1729, in-8°. (Voyez CAIUS, VI, 488). V. Une édition de l'*Opus majus* de Bacon, imprimée par Bowyer, 1735, in-fol. VI. *Humphr. Hodii, lib. II de Græcis illustribus lingue græcæ litterarumque humaniorum instauratoribus*, etc.; *præmittitur de vitâ et scriptis ipsius Humphredi dissertatio*, authore S. Jebb, Londres, 1742, in-8°. Il fut en 1722 l'éditeur de la *Bibliotheca litteraria*, savant ouvrage dont il ne parut que dix numéros, où l'on trouve quelques morceaux intéressants. — Sir Richard JEBB, son fils, fut l'un des médecins extraordinaires de S. M. le roi d'Angleterre. L.

JÉDAIA-HAPPENINI-BÉDRASCHI, ou Rabbi JEDAAIAH BEN ABRAHAM HAPPENINI, surnommé *Habbedrasci*, juif espagnol, florissait à Barcelone vers 1298. R. David Gaux, qui lui donne mal-à-propos le nom de Jacob, dans sa Chronologie, en fait le plus grand éloge. Il était très instruit dans la loi de Moïse, et se fit beaucoup de disciples. Jédaïa était, de plus, un

miers poètes de son temps, et eut que Buxtoff l'appelle *le Ciel des Hébreux*. Il a laissé un livre il doit principalement sa réputation, intitulé, *Béchinat olam* : les le connaissent plus communément sous le titre d'*Habbadreshi*.

Il a fait plusieurs éditions avec des notes, d'abord à Mantoue, 6, à Soncino, en 1484, etc. (V. KENBERG); les plus modernes à Paris, 1629, in-8°, avec traduction française de Philippe Buxtoff, et celle de Leyde, 1630, avec une traduction latine en 1631, et des notes très savantes, par Uchtmann. La jolie édition de 1807, est accompagnée de notes hébraïques, d'un commentaire en même langue, et d'une version en caractères hébreux. M.

Buxtoff a publié une nouvelle édition française, intitulée, *l'Ap-tion du monde*, Metz, 1808, de laquelle M. Silvestre de Sacy a donné une savante et curieuse traduction dans le *Magasin encyclopédique*. Cet ouvrage qui a pour objet l'histoire de la vanité du monde et la recherche du royaume de Dieu, avant et si bien écrit que, selon l'usage, quiconque parvient à en lire le style, peut passer pour élégant en hébreu : il fut les délices des hommes de sa nation. Jédai'a Happe-laissé encore : I. Des Éclaircissements sur les allégories qui se trouvent dans les anciennes explications des psaumes, *Lescion hazahâa*, 1699, in-4°. II. Une *Lettre* à laquelle il propose au R. Isaac Luriph, trente neuf questions de philosophie, avec les réponses de 17 manuscrites. III. Une *Apo-logie* de R. Salomon, qui avait sous un décret de la synagogue de son pays par lequel il était défendu

d'apprendre la philosophie avant l'âge de vingt-cinq ans, la médecine exceptée. IV. Des Éclaircissements sur les endroits les plus obscurs du commentaire d'Aben Ezra, sur le Pentateuque. V. Des Prières acrostiches, une entre autres dont les premières lettres de chaque verset forment les mots : *R. Jédai'aiah penini bar Abraham*. On lui attribue quelques autres ouvrages; mais on n'est pas certain qu'ils soient de lui. I—B—E.

JEFFERY DE MONMOUTH. V. GALFRID.

JEFFERYS, JEFFREYS ou GEFFRIS (Lord GEORGE), célèbre magistrat anglais, était le sixième fils de Jean Jefferys, écuyer d'Acton, dans le comté de Denbigh. En 1666, il se trouvait aux assises de Kingston, où peu d'avocats s'étaient rendus, à cause de la peste qui y faisait alors de grands ravages. Quoiqu'il ne fût pas encore admis au barreau, on lui permit de prendre la robe d'avocat et de plaider; il continua depuis de remplir cette fonction jusqu'à ce qu'il fût parvenu aux premiers emplois de la magistrature. Vers ce temps il eut une intrigue avec la fille d'un riche marchand, par l'intermédiaire d'une jeune servante, fille d'un ecclésiastique; mais cette intrigue étant découverte, la confidente fut condamnée. Jefferys, avec une générosité qu'il ne connut pas toujours dans sa prospérité, en eut pitié; il l'épousa, et ils vécurent constamment dans la plus parfaite union. Il y avait peu de temps que George Jefferys suivait la carrière du barreau, lorsque l'alderman Jefferys, probablement un de ses parents, l'introduisit dans le monde; et comme il était un bon compagnon de table, il devint extrêmement populaire, fut surchargé d'affaires, et ne tarda pas à être nommé juge-assesseur (*recorder*). Son in-

fluence dans la cité, et son zèle à soutenir sans réserve les mesures que prenait la cour, l'y firent bientôt connaître, et lui procurèrent la place de solliciteur du duc d'York. Il fut d'abord nommé juge dans son pays natal, reçut en 1680 le titre de chevalier; devint ensuite chef de justice de Chester, et baronet en 1681. Lorsque le parlement commença les procédures contre les ennemis jurés du clergé et du roi (*abhorriers*), il résigna sa place de juge-à-sesneur, obtint celle de chef de la justice du banc du roi, et reçut, bientôt après, le grand sceau à l'avènement de Jacques II. Quelques années plus tard, il fut nommé membre de la commission ecclésiastique revêtue d'une autorité illimitée sur l'église d'Angleterre, et concourut à toutes les mesures oppressives et arbitraires du règne de Jacques II, mesures dont il fut l'un des instigateurs les plus prononcés, comme il l'avait été dans les dernières années de Charles II. Les poursuites sanguinaires qu'il exerça contre les adhérents du duc de Monmouth dans l'ouest de l'Angleterre (1685), ont souillé sa mémoire. On lui reproche aussi sa cruauté et sa conduite illégale envers Algernon Sidney, impliqué dans la conspiration de Rye-house, et son ennemi personnel : il eut la froide barbarie, en lui annonçant qu'il serait pendu et écartelé, de l'exhorter, avec un ton de mépris, à subir son sort avec résignation. Sidney avança le main, et lui dit : « Tâte mon poulx, et vois si mon sang est agité. » On rapporte des traits de la conduite de Jefferys dans cette même affaire, et dans plusieurs autres, qui prouvent que lorsqu'il ne s'agissait pas de matières d'état, il connaissait les droits des citoyens et savait les faire respecter.

Le maire, les aldermen et les juges de Bristol, avaient coutume de faire transporter dans les plantations américaines les criminels convaincus, et de les vendre par forme de trafic : trouvant que cette méthode était très lucrative, ils employèrent un moyen pour en multiplier les occasions. Ceux qui étaient convaincus légalement, devenant peu nombreux, l'exportation devenait aussi moins productive. Pour l'augmenter, il ne paraissait pas devant eux le moindre petit voleur qu'ils ne le menaçassent de le faire pendre. Leurs officiers de justice, se prêtant complaisamment à leurs manœuvres, avertissaient sous main des jeunes et ignorantes créatures, que le seul moyen d'éviter la corde était de demander l'exportation ; et en général, d'une manière ou de l'autre, l'avis qu'ils donnaient était suivi. Alors, sans plus de formalités, chaque alderman en exercice prenait un de ces malheureux, et le vendait pour son propre compte. Ce trafic se faisait sans être connu, depuis plusieurs années, lorsque le chef de justice en fut instruit, par suite d'une dispute violente entre quelques aldermen. Trouvant, après une enquête, que le maire était aussi coupable que ses collègues, il n'hésita pas à le faire descendre de son siège, et à le forcer de comparaître devant son tribunal dans le costume de sa dignité, comme le dernier des criminels. Heureusement l'acte d'amnistie après la révolution, arrêta les procédures et sauva les coupables. North, qui nous informe de cette circonstance, raconte aussi qu'à une élection vivement contestée pour une place au parlement pour la ville d'Arundel en Essex, le gouvernement s'interposa et envoya Jefferys, qui était lord chancelier, avec des instructions qui l'autorisaient à faire

le toutes sortes de moyens, il ne put faire nommer le candidat de la faction. Le jour de l'élection, voulant imposer aux électeurs, il se plaça tout d'abord au bureau, qui avait été placé au centre, et s'était retiré des affaires avec une fortune considérable. Le chancelier savait parfaitement que le maire était un homme d'ordre public et de prudence, il lui fit donc connaître ni sa personne ni le caractère dont il était revêtu. Dans l'examen des suffrages, le chancelier scrutait chaque individu, et lui permettait de voter, en lui disant du parti de la cour: Jefferys était en fureur, et, après plusieurs réflexions fort indécentes, déclara que cet homme voterait; ajouta: « Je suis le grand chancelier du royaume. » Le maire, le regardant avec mépris, dit le plus profond mépris, et dit ce peu de mots: « Vos paroles grossières me convainquent qu'il est impossible que vous soyez le grand chancelier que vous prétendez être; laissez-vous le chancelier, vous ne savez pas que vous n'avez rien à dire, et que c'est moi seul qui dois y répondre. » Alors se tournant vers un officier, il lui dit: « Officier, mettez cet homme à la porte »; ce qui fut exécuté à l'instant. Le chancelier se retira en silence à son auberge; et le candidat populaire fut choisi. Le soir, le chancelier, à sa grande surprise, reçut un message de Jefferys, qui le pria de venir d'une visite à son auberge; mais, sur le refus, le chancelier se rendit chez lui, et, ayant été introduit devant lui, lui fit le compliment suivant: « Monsieur, quoique nous ayons des intérêts opposés, je ne puis m'empêcher de révéler quel-
 que chose qui connaît si bien les lois de ce pays, et qui montre tant de fermeté pour les faire exécuter: quoi-

« que ma dignité ait été gravement compromise, vous n'avez fait que votre devoir. Je sais que vous êtes indépendant; mais vous pouvez avoir quelque parent qui ne soit pas aussi bien favorisé de la fortune: si vous en avez, donnez-moi la satisfaction de lui faire obtenir une place considérable qui dépend de ma nomination et qui est actuellement vacante. » Une telle offre, faite d'une si bonne grâce, ne pouvait qu'exciter la reconnaissance de celui à qui elle s'adressait: aussi le maire lui désigna-t-il un neveu qui n'était pas dans l'aisance, et le chancelier signa sur-le-champ le brevet de l'emploi lucratif et honorable qu'il avait promis. Jefferys parlait sur son tribunal avec facilité; mais il avait le défaut de ne pouvoir reprendre sans s'emporter; et il employait alors les termes les plus bas, prodiguant aux accusés les épithètes les plus grossières. Il prenait plaisir à mortifier les procureurs qu'il surprenait en fraude. Sa voix terrible et son visage enflammé lorsqu'il réprimandait, le rendaient redoutable aux vrais coupables, et imprimaient la crainte, même dans l'âme de ceux qui ne l'étaient pas. Un notaire de Wapping avait une affaire à traiter devant lui; l'avocat adverse dit, en plaidant contre ce notaire, que c'était un homme fort singulier, qu'il allait tantôt aux églises, tantôt aux assemblées illicites (*conventicles*), que personne ne pourrait dire ce qu'on en ferait, que c'était un véritable caméléon (*trimmer*); à ce mot le chancelier s'emporta: « Un caméléon, dit-il; j'ai souvent entendu parler de ce monstre, mais je n'en ai jamais vu aucun; allons, allons, monsieur le caméléon, approchez-vous, et laissez-moi voir votre tournure. » Il traita ensuite le pauvre diable d'une manière si dure, que celui-

ci déclara, en sortant de la salle, que quand bien même il s'agirait de sauver ses jours, il ne voudrait pas revoir la figure d'un homme aussi furieux, et qu'il conserverait certainement toute sa vie l'impression de terreur qu'il lui avait fait éprouver. Lorsque le prince d'Orange vint en Angleterre, et que tout était en confusion, le lord chancelier, détesté du peuple, se déguisa dans l'intention de s'expatrier. Il était sous le costume de matelot dans une taverne, où il buvait un pot de bière, lorsque le notaire qu'il avait si fort effrayé y entra pour chercher quelques-uns de ses clients. A peine eut-il jeté les yeux sur le chancelier qu'il le reconnut et tressaillit : celui-ci, s'apercevant qu'il était observé, se tourna du côté de la muraille, faisant semblant de tousser; mais le notaire sortit, et publia que le chancelier Jefferys était dans la taverne : la populace s'y porta aussitôt, se saisit de lui, et le conduisit devant le lord maire; celui-ci l'envoya sous une sûre escorte aux lords du conseil, qui le firent mettre à la Tour, où il mourut de chagrin le 18 avril 1689. Des auteurs ajoutent que son intempérance accéléra beaucoup sa mort : il fut enterré sans pompe dans l'église de la Tour, le jour suivant. — Il laissa un fils unique qui hérita de son titre de lord Jefferys, et de son intempérance, se distingua par quelques essais poétiques, et ne laissa de son mariage avec l'héritière du comte de Pembroke, qu'une fille qui épousa le comte de Pomfret, dont elle n'eut point d'enfants. C'est à la munificence de la comtesse de Pomfret, que l'université d'Oxford, dont elle s'était déclarée la bienfaitrice, doit la collection précieuse des marbres connus sous le nom de *Marbres de Pomfret*.

D—z—s.

JEGHER (CHRISTOPHE), habile

graveur en bois, naquit en Allemagne en 1578. S'étant établi à Anvers, il y fit connaissance avec Rubens, et fut choisi par lui pour graver sous ses yeux quelques sujets dont il voulait être l'éditeur. Après la mort de ce célèbre artiste, Jegher resta en possession de ces planches, dont il débilita les épreuves, et auxquelles il joignit divers autres morceaux. Ses principales productions sont la *Famille de Rubens*, en deux pièces, sujet gravé en taille-douce par Clouet, et ensuite par Lempereur, sous le titre du *Jardin d'amour*; un *Silène ivre*, soutenu par un satyre, aussi gravé en taille-douce par S. A. Bolswert; un *Couronnement de la Vierge*; une *Susanne*; un *Repos en Egypte*; *S. Jean* et *l'Enfant Jésus*, et un *Hercule exterminant la Fureur et la Discorde*. Papillon, dans son *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, fait un grand éloge d'une *Assomption* de cet artiste, qu'il dit gravée à forte taille, dans le genre des grosses têtes de C. S. Vicherm.

P—E.

JÉHU, roi d'Israël, fils de Josaphat, était général des armées de Joram, lorsqu'il fut désigné pour être l'instrument qui devait accomplir les menaces faites par les prophètes du Seigneur, contre l'impie Achab et sa famille, (Voy. ACHAB). Elisée reçut l'ordre de le sacrer roi quand le temps en serait venu; et ce ne fut que vingt-trois ans après, qu'un des enfants des prophètes ou de ses disciples vint de sa part à Ramoth en Galaad, dont Jéhu assiégeait la citadelle (1 an 885 avant J. C., selon la chronologie de Simson): il tira ce général à part, et lui donna l'onction royale, en lui rappelant qu'il vengerait le sang des prophètes répandu par Jezabel, et qu'il exterminerait la maison d'Achab. Les autres chefs de l'armée s'empresèrent de le re-

aitre, et de lui rendre hommage. Il perdit de temps, il courut à Jezraël suivi de quelques officiers, pour surprendre Joram, qui s'y faisait soigner des blessures qu'il avait reçues au siège de Ramoth. Ce dernier, se sentant abandonné successivement par toutes ses troupes qu'il avait avec lui, fit la fuite sur son chariot, et Jéhu le tua de sa main d'un coup de flèche, dans le champ même de Naboth. Ochozias, roi de Juda, qui l'accompagnait, fut blessé à mort d'un autre coup de Jéhu, entrant dans Jezraël, aperçut, aux fenêtres du palais, Jézabel qui lui fit des signes; il ordonna à ses eunuques de la précipiter dans la tour où elle fut foulée aux pieds des chevaux et dévorée par les chiens : ainsi se réalisa la prédiction d'Elie. Jéhu se fit ensuite envoyer les têtes de soixante-sept fils ou parents d'Achab, et massacra ceux qui se trouvaient à Jezraël. Il revint, de là, rendu à Samarie, où il fit tuer tous les prêtres de Baal sous prétexte de célébrer une fête solennelle. Les idoles furent égorgées dans le temple même de cette fausse divinité, dont l'édifice fut brisé et brûlé, le temple d'Ashtoré, et le local qu'il occupait converti en une voirie. Après ces sanglantes exécutions, Jéhu reçut des prophètes l'assurance que ses enfants seraient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération : mais il fut trop abandonné aux vaines ambitions et de son animosité personnelle, et n'ayant pas montré assez de sollicitude pour le rétablissement du culte du vrai Dieu et le maintien des bonnes mœurs, il en fut repris, et le prophète Osee le menaça en ces termes par l'ordre du Seigneur : « Dans le temps je vengerai sur la maison d'Israël le sang répandu à Jezraël, et

XL

je ferai cesser le règne de la maison d'Israël; je briserai l'arc d'Israël dans la vallée de Jezraël. » Le règne de Jéhu ne fut pas paisible : Huzaël, roi de Syrie, ravagea ses frontières, et désola toute la contrée à l'est du Jourdain, et surtout le pays de Galaad. Enfin, après un règne de vingt-huit ans, Jéhu mourut l'an 861 avant J.-C. Son fils lui succéda, suivant la parole des prophètes.

Z.

JENKINS (DAVID), magistrat et juriconsulte anglais, distingué par sa fidélité constante à son roi, naquit vers 1586 à Hensol, dans le comté de Glamorgham, d'une famille ancienne et respectable. Au commencement du règne de Charles I^{er}, il fut élu juge du banc du roi, fut ensuite nommé son lecteur (*summer reader*), et eut le juge de la partie méridionale du pays de Galles. A l'époque de la rébellion, il se montra extrêmement sévère envers les personnes de son district qui prenaient les armes contre le roi, et qu'il condamnait sans rémission comme coupables de haute trahison. A la fin, fait prisonnier à Héréford lorsque cette ville fut surprise par les armées parlementaires, il fut transporté à Londres, et enfermé à la Tour. Amené ensuite à la chancellerie, il récusait l'autorité de cette cour, parce que le sceau dont elle se servait n'était pas aux armes de Charles I^{er}, et qu'il considérait par ce motif les commissaires comme illégalement constitués. A cette occasion, il fut envoyé à Newgate, accusé de haute trahison, et conduit à la barre de la chambre des communes : il y fit preuve d'un courage indomptable, refusa de reconnaître son pouvoir et de plier le genou devant elle : « Dans votre discours vous avez dit, monsieur l'orateur, que la chambre était offensée

» de mes procédés en ne vous obéis-
 » sant d'aucune manière depuis mon
 » entrée ici, et que cela étonnait
 » d'autant plus que je prétendais con-
 » naître les lois de mon pays, qui
 » ont été l'objet de mes études pen-
 » dant plus de quarante-cinq ans;
 » c'est précisément à cause de cette
 » connaissance que j'ai agi et dû agir
 » comme je l'ai fait : si les armes du
 » roi étaient gravées sur votre masse,
 » et que vous agissiez sous son auto-
 » rité, je serais entré dans cette en-
 » ceinte avec respect, et j'aurais obéi
 » à cette autorité qui vous a d'abord
 » appelé. Mais, monsieur l'orateur,
 » puisque vous et cette chambre avez
 » renoncé à votre devoir et à l'obéis-
 » sance que vous devez à votre sou-
 » verain naturel, à votre seigneur et
 » roi, puisque vous êtes devenus une
 » caverne de voleurs, dois-je incli-
 » ner ma tête devant cette chambre
 » du démon (*of rimmon*) ? Dieu ne
 » me pardonnerait jamais une telle
 » offense. » Ce discours énergique
 irrita la chambre à un tel point, que,
 sans plus ample informé, elle le dé-
 clara, ainsi que Guillaume Butler,
 coupable de haute-trahison, et fixa le
 jour de leur exécution. Le juge Jenkins
 résolut de subir son jugement, ayant
 la Bible sous un bras, et la grande
 Charte sous l'autre ; mais l'attention
 de ses ennemis fut détournée par un
 discours facétieux de Harry Marten,
 espèce de bouffon du parlement. Jen-
 kins fut seulement condamné à 1000
 liv. sterl. d'amende, pour avoir mé-
 prisé la chambre ; ses biens furent
 séquestrés, et on le reconduisit à New-
 gate. Dans l'intervalle le parlement
 ne pouvant s'empêcher d'admirer son
 grand caractère, et ayant le plus vif de-
 sir de se l'attacher, envoya un commis-
 saire lui offrir, s'il voulait reconnaître
 que son pouvoir était légal, non seule-

ment la levée du séquestre de ses
 biens, mais encore une pension de
 1000 liv. sterl. par an. Jenkins répon-
 dit à cette proposition, qu'il ne recon-
 naîtrait jamais pour légale la rébellion,
 quoique couronnée par le succès. Il
 lui offrirent alors les mêmes con-
 ditions, pourvu qu'il souffrît seule-
 ment qu'on imprimât qu'il avait et
 reconnaissait que leur pouvoir était
 légal et juste, et qu'il ne contraindrait
 pas ce qui serait publié. Il répon-
 dit qu'il ne participerait pas à ce
 qu'ils seraient, pour tout l'or qu'ils
 avaient dérobé depuis qu'ils s'étaient
 emparés de l'autorité ; que, s'ils étaient
 assez impudents pour imprimer ce
 dont ils l'entretenaient, il vendrait
 jusqu'à ses habits et sa chemise afin
 d'acheter des plumes, de l'encre et
 du papier pour peindre les chambres
 des communes sous les couleurs qui
 lui convenaient. Le trouvant si fer-
 me, un des commissaires crut mieux
 en employant un nouveau moyen :
 « Vous avez une femme et six
 » enfants, lui dit-il, qui mourront
 » de faim si vous refusez de com-
 » descendre à ce qu'on vous pro-
 » pose. Ce sont dix arguments bien
 » pressants. — Quoi, répondit le
 » juge, ils vous auraient pressé de
 » me parler ainsi ! — Je ne dis point
 » qu'ils m'ont pressé, répliqua le
 » commissaire ; mais je pense qu'il
 » vous en pressent assez sans avoir
 » besoin de parler. » A ces paroles,
 la colère du vieux magistrat s'in-
 flamma, et il s'écria : « Si ma femme
 » et mes enfants vous avaient dit
 » d'un pareil message, je regarderais
 » ma femme comme une prostituée
 » publique, et mes enfants comme
 » des bâtards. » Le commissaire
 retira ; et le juge Jenkins resta en-
 fermé à Newgate ou dans d'autres
 prisons jusqu'à la restauration. A ce

e, il fut désigné pour être un des juges de Westminster-hall; mais refusé de se soumettre à payer des provisions de cette charge qu'il jugeait déraisonnables après avoir été tant pour la cause du roi, se retira dans ses propriétés du comté de Glamorgan qui lui avaient été situées, et termina sa carrière par une bridge, dans ce même comté, le 26 septembre 1667, à l'âge d'environ 60 ans. Il mourut comme il avait vécu, prêchant jusqu'à son dernier jour à ses parents et à ses amis la fidélité envers le roi, et l'obéissance à son pays, que personne ne connaissait mieux que lui: aussi était-on de toutes parts. L'apologie de sa conduite et quelques autres écrits extrêmement courts furent publiés en 1648 in-12, sous le titre d'*Œuvres (Works)*. La plupart de ses écrits avaient été composés en son pays, et ont été souvent réimprimés. Il est aussi l'auteur d'un *Protraité avec le roi*, etc., 1648; d'une *position pour le salut du roi*, 1649, et d'une réponse qui y avait été faite: mais il est surtout connu au jour par son recueil des *Rapports solennellement présentés à la Chambre de l'échiquier, ou sur les erreurs depuis Henri III jusqu'à Jacques Ier.*, publiés originalement en français, d'abord en 1671, in-fol., et ensuite en 1754: la troisième édition fut encore faite en français, traduite en anglais par John Barlow, avec des additions et une table des matières, et publiée en 1771 ou 1777, in-fol. Ridgmann croit que Jenkins est l'auteur d'un ouvrage publié en 1671, sous le titre de *Pacis consulum Guide pour la paix publi- décrivant succinctement l'an-*

tiquité, l'étendue et la juridiction des cours de corporation de plusieurs comtés, et particulièrement des cours des offenses (Court lost), etc. D—z—s.

JENKINSON (ANTOINE), voyageur anglais du XVI^e siècle, quitta son pays pour la première fois le 2 octobre 1546. Il visita successivement les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Espagne et le Portugal; puis les îles de la Méditerranée, toute la Turquie d'Europe, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et les Etats barbaresques. Il ne donne pas le moindre détail sur ces diverses courses. On peut néanmoins supposer que des affaires de commerce très importantes l'engagèrent à parcourir les mers, et qu'il montra beaucoup d'intelligence et d'habileté dans la gestion de celles dont il était chargé, puisque la compagnie qui s'était formée pour le commerce de Russie lui confia, en 1557, une mission qui exigeait un homme d'un talent consommé. Cette association voulait profiter des avantages que lui avait accordés le grand-duc de Moscovie, étendre son commerce jusqu'à la Chine à travers le continent de l'Asie, et renvoyer honorablement dans sa patrie Oseip Nepes Gregoriewitsch, ambassadeur russe, qui s'était sauvé du naufrage dans lequel le Chancelier avait péri. (Voy. CHANCELLEUR, tome VIII, page 35). Une flotte de quatre bâtiments fut équipée: Jenkinson en fut nommé le chef, et fit voile de Gravesend le 12 mai; il mouilla le 13 juillet dans la baie St.-Nicolas (Archangel), et entra dans Moscou le 1^{er} décembre. Il fut très bien accueilli d'Iwan II, qui le combla de marques de bonté, et le fit dîner avec lui plusieurs fois. Le 25 avril 1558, Jenkinson, ayant reçu

les lettres de recommandation de l'empereur pour divers princes dont il devait traverser le territoire, partit de Moscou par eau : le 14 juillet il était à Astracan. Il continua son voyage par la mer Caspienne, dont il suivit la côte jusqu'à Mangaslave, où le mauvais temps le força de débarquer. Il dirigea ensuite sa route à l'est à travers les états de plusieurs khans tartares et turkomans jusqu'à Boghar. Durant ce trajet, Jenkinson fut souvent tourmenté, volé, maltraité ; il courut même risque de la vie : néanmoins il persistait dans son dessein de pénétrer jusqu'au Cathay. Il apprit que le voyage durerait encore neuf mois, et que les caravanes étaient fréquemment pillées. L'époque de leur départ était arrivée ; le grand-prêtre du lieu lui conseilla de quitter la ville, menacée d'un siège par les ennemis. Jenkinson voulut d'abord aller en Perse, pour se mettre au fait du commerce de ce pays. La guerre qui s'était allumée depuis peu entre les Persans et les Tartares, rendait les routes dangereuses. Le grand-prêtre lui avait pris les lettres de recommandation du czar, sans lesquelles il ne pouvait s'attendre qu'à l'esclavage dans tous les lieux où il passerait : enfin les marchandises qu'il devait recevoir en paiement du khan et des grands du pays n'étaient pas de défaites en Perse. Tous ces motifs déterminèrent Jenkinson à retourner en Moscovie par la même route qu'il avait prise en venant. Après un séjour de près de trois mois à Boghar, il en partit le 8 mars 1559, avec une caravane de six cents chameaux et plusieurs ambassadeurs tartares. Sa route fut très pénible : enfin, le 2 septembre, il entra dans Moscou ; et l'année suivante il revint en Angleterre. Le zèle que Jenkinson avait

manifesté dans ce voyage lui donna nouveau la confiance de la reine ; il fut chargé d'aller par la Moscovie en Perse, pour y établir le commerce anglais. La reine Elisabeth remit des lettres pour les souverains de ces deux pays. Il s'embarqua le 14 mai 1561 à Gravesend. Au retour de Moscovie, Nasca lui rendit visite, et lui offrit des offices auprès du czar, qui lui permit de traverser ses états pour aller en Perse. Jenkinson suivit la même route que dans son premier voyage, et débarqua, le 3 août 1562, à Tiflis : il continua sa marche vers la Géorgie. Le 2 novembre il entra dans le Caucase, où résidait alors le czar, et eut beaucoup de peine, à cause des intrigues des Turcs, à se faire la protection d'un fils du roi pour venir à bout. Il resta tout l'hiver à Tiflis, et retourna par la mer à Londres, où il arriva le 28 septembre 1564. Le succès obtenu par Jenkinson lui mérita les honneurs de la reine ; elle l'envoya comme ambassadeur en Moscovie en 1565, et le czar lui délivra des lettres-patentes qui accordaient de grands privilèges à la compagnie anglaise, et qu'il partit pour l'Angleterre, chargé de lettres particulières pour la souveraine. Elisabeth eut vers cette époque l'occasion d'employer Jenkinson à son service dans la marine, comme il n'était pas de retour en Angleterre quand la compagnie tira son expédition pour la Sibirie ; les fonctions d'ambassadeur confiées à un autre personnage mécontentèrent le czar : d'autres fautes commirent des imprudences ; les affaires de la société en souffrirent, et elle vit qu'elle allait perdre un commerce lucratif si elle ne parvenait à apaiser Iwan. Elle eut donc

kinson, qui partit encore re-
lu caractère d'ambassadeur. Il
le 26 juillet 1571 à St.-Nico-
dépêcha aussitôt un messager
r pour lui annoncer qu'il était
es états, et qu'il attendait ses
. Le ressentiment d'Iwan était
fond que Jenkinson ne reçut de
se que le 28 janvier 1572, après
expédié un second messager.
urs la peste qui ravageait une
de la Moscovie, avait rendu les
unications difficiles et dange-
. Iwan avait ordonné à Jenkin-
aller à Jaroslaw. Celui-ci y fut
itement gardé, qu'il ne pouvait
uniquer avec personne de sa na-
le 25 mai, on le conduisit de-
czar. Après l'audience publi-
e explication eut lieu ; elle fut
attense pour Jenkinson. Le czar
osa tous ses griefs contre les
s, lui témoignant en même
son affection. Jenkinson sut
dans cet entretien sa reconnais-
pour le czar à l'intérêt qu'il de-
ses compatriotes. Il les ex-
aussi par un mémoire qu'il re-
ministre du czar à Starytz, à
lles de Tver, où il était resté
dre de ce monarque. Dans une
lle audience publique, Iwan dé-
qu'il mettait en oubli tous les
de plainte que les Anglais lui
t donnés ; il exprima en même
sa haute estime pour Elisa-
et sa bienveillance particulière
enkinson. Le lendemain celui-
at des ministres une réponse
ée à son mémoire, l'assurance
ouvellement des privilèges de
apagnie, et la promesse du
ent des sommes qui lui étaient
ette négociation épineuse ayant
si heureusement terminée, Jen-
revint en Angleterre. « Je me
fatigué, et je deviens vieux »,

dit-il, en terminant l'énumération
succincte de ses longs voyages ; « je
» me repose chez moi, trouvant ma
» plus grande satisfaction à penser
» que mes services ont été honora-
» blement appréciés et récompensés
» par la reine et par ceux qui m'ont
» employé. » Les relations contenues
dans les lettres que Jenkinson adres-
sait à la compagnie de Russie, se
trouvent dans le premier volume de
la collection d'Hakluyt. Celles du pre-
mier, du second et du quatrième
voyage, sont détaillées ; celle du troi-
sième voyage ne consiste qu'en quel-
ques lignes. On les lit avec plaisir ;
elles annoncent un homme sensé,
plein de droiture en même temps que
de finesse, et bon observateur. Dans
plusieurs endroits il renvoie à ce
qu'il dira verbalement à son retour.
Ces récits n'offrent par conséquent
rien d'inutile ; et quelquefois on desi-
rerait qu'ils fussent plus longs. Hak-
luyt a joint aux relations de Jenkin-
son celles de plusieurs autres Anglais
employés au service de la compagnie
en Russie depuis 1556 jusqu'en 1571 ;
les instructions et les pleins-pouvoirs
donnés par cette compagnie ; les lettres
adressées par la reine Elisabeth aux
divers souverains ; les notes sur les
routes de Russie au Cathay recueillies
de la bouche des Russes et d'autres
étrangers, par Richard Johnson,
qui avait accompagné Jenkinson à
Beghar ; enfin une énumération de
tous les pays que ce voyageur avait
parcourus. Il est le premier et jus-
qu'à présent le seul habitant de l'Ea-
rope occidentale qui ait pénétré chez
les Tartares Onzbecks ; ce fait seul
rend très précieuses ses observa-
tions, qui ont de plus le mérite d'avoir
été dictées par l'amour de la vérité,
et celui d'offrir les latitudes des prin-
cipaux lieux. Il n'est donc pas sur-

prenant que ce premier voyage ait été inséré dans un grand nombre de recueils. Il se trouve en entier dans le tome III de Purchas ; plus complet depuis le départ de Moscou, avec les notes de Johnson, dans le tome VII de Prevost. On y a joint des itinéraires du Cathay, extraits de Ramusio. Le premier volume du recueil de Thevenot, et le tome IV de celui des voyages au Nord, offrent le même extrait, mais abrégé : enfin dans le volume de la collection des républiques, intitulé *Persia*, on lit un précis des deux premiers voyages de Jenkinson. — Jacques JENKINSON est auteur d'une *Description des genres et des espèces des plantes de la Grande-Bretagne*, d'après Linné (en anglais), Kendal, 1775, in-8°; Londres, 1776, in-8°. E—s.

JENNINGS (JEAN DE), maréchal de la cour de Suède, et chevalier de l'ordre de l'Etoile polaire, était né en 1729 à Stockholm. Son père, né en Angleterre, s'était établi en Suède pour exercer le commerce, et avait obtenu des lettres de noblesse du gouvernement suédois. Jean de Jennings fit ses premières études en Angleterre, et se rendit ensuite à Upsal, où il suivit les leçons des plus célèbres professeurs. Doué de talents et de richesses, il les employa de la manière la plus estimable. Il fit perfectionner, par des mécaniciens habiles, la construction des fourneaux de fonte, arracha à la stérilité une étendue considérable de terrain par des défrichements bien dirigés, et porta l'attention du gouvernement sur les canaux de navigation. Ce fut lui qui donna le plus d'activité aux travaux du canal de Trohæetta, destiné à rendre navigable la Götha, une des rivières les plus importantes de la Suède. Pour pouvoir diriger d'autant mieux

ces travaux, il entreprit un voyage en Angleterre, en Hollande, et en même temps il fit un séjour en France. Une mort subite enleva cet utile citoyen en 1775, à l'âge de quarante-quatre ans. Il était membre de l'Académie des sciences de Stockholm ; et il publia en suédois plusieurs Mémoires sur des objets d'utilité publique.

—AU.

JENSON (NICOLAS), imprimeur illustre, naquit en France, vers 1420. Après l'expulsion des Anglais en 1436, Charles VII, rentré dans Paris, y rétablit sa fabrique des monnaies. Jenson y obtint un emploi, et s'y distingua tellement, qu'on lui donna depuis la direction de la monnaie de Tours. Le roi de France ayant entendu parler de la découverte qu'on venait de faire à Maïence (Voy. GUTTEMBERG), y envoya Jenson pour savoir ce que c'était et en prendre connaissance. Mais quel est le roi de France qui lui donna cette mission ? Les uns prétendent que ce fut Charles VII, en 1458 ; les autres en font l'honneur à Louis XI, qui lui succéda le 22 juillet 1461. On objecte qu'il est difficile qu'en 1458 on eût connaissance à Paris de l'imprimerie, dont les premiers produits furent donnés comme des manuscrits : mais il est bon de remarquer qu'il s'agissait seulement de savoir en quoi consistait la découverte faite à Maïence ; et d'ailleurs, si le psautier de 1457 est le livre le plus ancien qui porte une date certaine, il n'est pas le premier produit de l'art. La mission peut donc avoir été donnée à Jenson par Charles VII ; et ceci expliquerait pourquoi Jenson ne s'établit pas en France. Il craignait de ne pas trouver, ou ne trouva pas dans Louis XI, le protecteur qu'il avait eu dans son prédécesseur : mais, soit que la mort de Charles VII l'ait détourné

urner en France, soit qu'il ait été envoyé à Maïence par Louis XI, il n'aurait pu quitter cette ville avant le premier mois de 1461. Il est donc probable que cette même année il a pu monter son atelier et en commencer l'activité : c'était cette ville que Jenson choisit pour son séjour ; mais ce n'est qu'en 1464 qu'il vint s'y établir. Habile graveur des monnaies, il appliqua ses talents à la gravure des lettres, et fonda le premier des ateliers romains qu'il composa pour l'impression des capitales latines, des minuscules des lettres latines, des gothiques, lombardes, saxonnes et des unes ou carolines. La forme de son caractère fut goûtée et adoptée ; s'en répandit bientôt, et il est l'hui généralement employé. Jenson ne fut pas seulement graveur de lettres, il imprima, de 1470 à 1476, près de cent cinquante ouvrages. Jacques Sordani a donné, *De principiis della francese tipografia ovvero storia di Nicolao Jenson*, Lucques, 1796, divisé en trois livres, dont le premier parut en 1796 ; le second, en 1797 ; le troisième, en 1798. Dans le troisième livre on trouve les ouvrages imprimés par Jenson. Le plus ancien est, *Eusebii Pamphili evangelica Preparatione et Synopsis Trapezuntio interprete*, in-fol. Le plus connu de tous les ouvrages sortis des presses de Jenson doit sa célébrité à une fautive impression ; c'est le *Decor puellarum*, portant la date de 1461 au lieu de 1471, qui est l'année véritable de l'impression. On a pour cela des preuves encore que l'impossibilité de Jenson à Venise en 1461. La Santander, *Dictionnaire bibliographique choisi*, tom. 1, pag.

173) dit que dans le *Decor puellarum* se trouvent cités trois ouvrages que le même Jenson n'a imprimés qu'en 1471. Ce n'est pas la seule faute de ce genre qu'ait commise cet artiste. Le volume intitulé, *Fratri Joannis ad fratres suos Cartusienenses de humilitate interiori*, porte la date de 1400 (au lieu de 1490 et non 1500). Un autre ouvrage du même auteur, sorti des mêmes presses, daté de 1580, est de 1480. On sait que beaucoup d'autres imprimeurs du xv^e siècle ont commis des fautes semblables. (V. GAUMINGEA, tom. XVIII, pag. 566). Jenson n'en fut pas moins un excellent imprimeur : par l'invention de son caractère, s'il n'a pas (ce qu'il est pourtant permis de croire) perfectionné l'art typographique, il lui a du moins fait faire un grand pas. Ses impressions, encore aujourd'hui, sont avec raison regardées comme des chefs-d'œuvre. Le pape Sixte IV le décora du titre honorifique de *Comes Palatinus* ; mais ce qui est plus honorable encore et plus durable, c'est le témoignage toujours subsistant que lui rendirent des imprimeurs qui se servirent de ses caractères. Dans la souscription de plusieurs volumes du xv^e siècle, on lit qu'ils ont été imprimés *inclinis instrumentis Jenson*, ou *inclinis famosissime characteribus optimi quondam in hac arte magistri N. Jenson*, etc. Cette dernière souscription se lisant sur un livre imprimé en 1483, il y a lieu de croire que N. Jenson était mort à cette époque. A. B.—T.

JENYNS (SOAME), écrivain anglais, né à Boitesham en Cambridgeshire, ou selon d'autres à Londres le 12 janvier 1704, publia à l'âge de vingt-quatre ans un poème sur l'Art de la Danse. Il représenta la ville de Cambridge et quelques

autres au parlement depuis 1742 jusqu'à 1780, et fut nommé en 1755 l'un des lords de la chambre du commerce, place qu'il conserva également jusqu'en 1780. Il mourut le 18 décembre 1787, âgé de quatre-vingt-trois ans. Ses ouvrages, outre le poème de l'*Art de la Danse*, sont : I. Un recueil de *Poésies*, 1752, in-8°; 1761, 2 vol. in-8°; 1778, un gros volume in-8°. II. *Libre recherche sur l'origine du mal*, 1757, in-8°; ouvrage sur lequel Samuel Johnson porta un jugement très sévère dans le *Magasin littéraire*. Jenyns s'en vengea, après la mort du docteur, en composant sur lui une épitaphe non moins sévère; c'est le seul tort qu'on lui ait reproché : il en fut plus que suffisamment puni par une contre-épitaphe qui fut faite sur lui-même et de son vivant. III. *Examen de l'évidence de la religion chrétienne, considérée en elle-même*, Londres, 1774, 1776, in-12. On y trouve d'excellentes choses; mais sa manière de raisonner a essuyé quelques critiques (1). Il a fait dépendre des caractères mêmes de la religion chrétienne et de sa morale, les preuves des prophéties et des miracles dont on se sert pour l'établir. Au reste, Jenyns n'était peut-être pas bien affermi lui-même dans sa croyance. D'abord religieux jusqu'à être soupçonné de bigotisme, il afficha ensuite le déisme, et finit par revenir aux consolations de la religion de J.-C. IV. *Quelques Traités po-*

litiques et des Recherches philosophiques. V. Quelques articles vraye périodique de Moore, in *Monde*. Ses œuvres ont été réunies ensemble en 1790, en in-8°, avec une Notice sur par M. Cole. Son style est piquant, sa versification harmonieuse mais il manque de cette chaleur qu'entraîne : c'est un homme d'un bon goût plutôt qu'un poète grand écrivain. Quelques-uns placent son *Art de la Danse* dans la classe des poèmes badins immédiatement après la *Boucle de dentelle*, de Pope. Tous ses vers sont marqués par des saillies qui ne sont qu'une saillie plus marquante. *The modern fine Gentleman*, *The modern fine Lady* (le Petit la Merveilleuse), sont deux tableaux très plaisants, où peut encore se reconnaître les caractères mâles et femelles qui croient à Paris l'oracle et le modèle du bon ton. Une autre petite pièce intitulée le *Choix*, offre un portrait de *Clarisse*, piquante. Enfin ses *Épîtres*, ses *Chansons*, ses *Odes* antiques, portent le cachet d'un esprit enjoué et de mœurs délicates. S'est un peu plus élevé dans un poème latin de Hawkins sur la *Vertu*, et dans la traduction de *l'Immortalité de l'âme*.

JEPHTE, l'un des juges les plus distingués du peuple hébreu, qui vit vers l'an 1200 avant J.-C. le jour d'une courtesane de Galilée se vit obligé de bonne heure de la maison paternelle, à laquelle sa naissance illégitime ne lui donnait aucun droit. Sans asile et sans secours, Jephthé se retira dans le pays des Ammonites et devint le chef d'une troupe de brigands. Il paraît que son con-

(1) La traduction française, par Letourneur, (Paris, 1779, in-8°), réimprimée à Yverdon par le professeur Felice, était peu exacte et mutilée; mais elle est rectifiée par de bonnes notes dans l'édition de Lâgé, 1779, in-12, publiée par Feller. Sainte-Croix en a donné une édition revue et augmentée, en 1803, in-12, avec une préface de l'éditeur. Il a mis en tête du *Traité* de Jenyns, comme pour lui servir d'introduction, le *Discours* de Hugh Blair sur les avantages que procure la religion aux hommes.

voure lui firent quelque réputation puisque c'est à lui que , pressé par un ennemi puissant , le peuple d'Israël demande des secours. Mécontent de la conduite de ses compatriotes qui l'avaient chassé dans son pays , c'est avec peine que Jephthé accède à être leur défenseur : enfin cédant à leurs instances , et va dans leur pays recevoir le titre de juge , et rendre à Dieu le serment d'exercer avec équité le pouvoir qu'on lui confie. Avant d'en venir aux mains avec les Ammonites , il emploie tous les moyens de conciliation et de paix ; il fait voir combien injustes sont leurs prétentions et leurs violences , et s'engage à ne pas entreprendre une guerre dont les résultats ne peuvent être funestes aux vainqueurs et aux vaincus : mais rien ne peut détourner de la résolution qu'ils ont

de conquérir un pays qu'ils regardent comme leur propriété. Alors , encouragé , animé par l'esprit de Dieu , sort de Galaad et Manassé , appelle les soldats au combat , marche contre les enfants d'Ammon ; mais avant d'engager la bataille , il s'adresse au Seigneur ; il lui demande le succès de ses armes , et , dans un moment de transport , il promet de lui consacrer son fils ou d'immoler en holocauste . le premier être vivant qu'il verra sortir de sa maison , s'il remporte la victoire. Les vœux de Jephthé sont exaucés. Le héros de Galaad est vainqueur ; il écrase les Ammonites et ravage tout le pays qu'ils habitent. Le héros d'Israël ne tarde pas à se repentir de sa promesse téméraire. Couronné des palmes du triomphe , au milieu des fêtes de joie qu'on ne cessait de faire à son passage , il ramène avec lui ses compagnons de ses brillantes exploits ; et , lorsqu'il est sur le point d'arriver dans sa maison , il en

voit sortir , à la tête d'un chœur joyeux et bruyant , sa fille , qui accourait à sa rencontre pour applaudir à ses succès. A sa vue , Jephthé est accablé par la douleur et le désespoir ; il déchire sa robe , et annonce , en gémissant , la promesse irréfutable que sa bouche a prononcée. Aussitôt l'aimable et jeune vierge , soumise à la volonté de son père , et plus encore à celle de Dieu qu'elle semblait reconnaître , demande seulement la permission d'aller pleurer sa virginité sur les montagnes. Accompagnée de quelques amies , elle va répandre des larmes , et , après avoir gémi pendant deux mois sur son malheur , elle vient se jeter dans les bras de son père , qui accomplit à regret sa promesse , en la consacrant au service du tabernacle (1). Jephthé , couvert de gloire au milieu d'un peuple qu'il gouverne en paix , se vit encore disputer les honneurs que son courage lui avait mérités. Jaloux de sa victoire et insultant à ses trophées , les Ephraïmites s'avancent contre lui , passent le Jourdain , et veulent mettre à mort le libérateur de Galaad. Celui-ci marche aussitôt contre eux , leur livre bataille , les met en déroute ; et , s'étant emparé des passages du Jourdain , il ne leur laisse pas même la possibilité de s'enfuir dans leur pays. Telle fut l'issue de ce combat sanglant , où quarante-deux mille ennemis succombèrent sous le glaive des troupes de Jephthé. Après des succès si éclatants , le vainqueur des enfants d'Ammon et d'Ephraïm revint à Maspha , où , pendant six années , il jugea le peuple d'Israël avec tant d'équité ,

(1) Dom Calmet et quelques autres interprètes ont cru que le vœu de Jephthé ne pouvait s'entendre que d'un sacrifice sanglant , et que sa fille avait été réellement immolée ; mais cette opinion est victorieusement réfutée par l'abbé Bulle , qui a suivi le sentiment des meilleurs critiques. Voyez *La sainte Bible corrigée* (par M. Duclot), tom. III, pag. 444.

que S. Paul n'a pas craint de le mettre au nombre des saints de l'ancien Testament. Il mourut vers l'an 1182 avant J.-C., et fut enterré à Bethléem.

B—G—N.

JÉRÉMIE, l'un des grands prophètes des Hébreux, était fils d'Helcias et de la race sacerdotale. Il naquit au village d'Anathoth, dans le territoire de la tribu de Benjamin, à une lieue de Jérusalem, l'an 630 avant J.-C. On a prétendu que son père était cet Helcias qui, la dix-huitième année du règne de Josias, trouva dans le temple un exemplaire de la loi de Moïse ; mais cela n'est pas certain. Jérémie commença de fort bonne heure à prophétiser, et n'étant pour ainsi dire qu'un enfant. Le Seigneur lui adressa la parole dans une vision, et lui dit : « Je vous ai connu » et destiné à l'emploi de prophète, » avant que vous fussiez né et avant » même que vous fussiez formé dans » le sein de votre mère. » — « Hélas ! » Seigneur, répondit Jérémie, vous » voyez que je ne saurais parler, je » ne suis encore qu'un enfant. » — » Vous irez partout où je vous en- » verrai, répartit le Seigneur, et » vous porterez mes ordres où je vous » dirai de les porter. Ne craignez » point de paraître devant ceux à qui » vous serez envoyé ; car je suis avec » vous pour vous défendre. » Alors le Seigneur étendit sa main, toucha la bouche de Jérémie, et il ajouta : « Je vais mettre mes paroles dans » votre bouche : je vous établis au- » jourd'hui sur les nations et sur les » royaumes, pour arracher et pour » détruire, pour perdre et pour dis- » siper, pour édifier et pour plan- » ter... » Le Seigneur lui montra en figures tout ce qui devait être l'objet de sa mission. Jérémie commença dès lors à prophétiser dans Anathoth (c'é-

tait la 13^e. année du règne de Josias) ; et il ne fixa son séjour à Jérusalem, que quand les outrages de ses concitoyens l'y forcèrent. Le tableau qu'il fait des crimes de Juda est de main de maître. Ses invectives ont une énergie qu'il est impossible d'égaliser : « O » cieux, fremissez d'étonnement, dit » le Seigneur par le ministère de Jé- » rémie ; portes du ciel, pleurez et » soyez inconsolables ; car mon peu- » ple a fait deux maux. Ils m'ont » abandonné, moi qui suis une source » d'eau vive ; et ils se sont creusé des » citernes entr'ouvertes, et qui ne » peuvent tenir l'eau. » Après la pu- rification du Temple, Jérémie se plai- gnit que les Juifs en faisaient une cit- verne de voleurs. Il en prit occasion d'annoncer que ce temple serait un jour traité comme l'avait été le taber- nacle de Silo. Il s'éleva ensuite contre les rois, les princes, les prêtres et les prophètes. « Le temps viendra, dit-il, » où l'on tirera des sépulcres les os » des rois et des princes de Juda, et » qu'on les jettera sans aucun respect » sur la terre comme du foin. » Les peuples incirconcis eurent aussi leur part aux reproches de Jérémie et à ses menaces. Vers la dix-huitième année du règne de Josias, Jérémie re- nouveleva ses plaintes contre les Juifs ; et comme les habitants d'Anathoth voulaient l'empêcher de prophétiser, il leur prédit qu'ils seraient tous es- terminés jusqu'au dernier. A cette même époque, Jérémie, par l'ordre du Seigneur, alla cacher sur les bords de l'Euphrate une ceinture dont il s'é- tait serré. Quelque temps après, étant allé la chercher, il la trouva toute pourrie. Le Seigneur lui dit : « C'est ainsi que je ferai pourrir l'ar- » guet de Juda et la vanité de Jérusa- » lem. J'ai porté ce peuple sur moi » comme on po » ceinture ; mais

aux le quitter, et le rejeter loin
 noi. » Vers la fin du règne de
 Jérémie annonça que le fléau
 e Seigneur allait frapper son
 , serait tel, qu'il n'y aurait per-
 qui pensât à pleurer le mal-
 les autres. En effet Josias fut
 mortellement à Mageddo par
 hers de l'armée d'Egypte, et,
 fait transporter à Jérusalem,
 mina ses jours dans son pa-
 Jérémie composa, sur la mort de
 ice, des chants funèbres ou des
 ations qui jonirent d'une grande
 tion et qui sont perdues. Sous
 ne de Joachas, fils et succes-
 e Josias, le Seigneur ordonna
 mie de se transporter dans la
 ne d'un potier de terre. Le
 éte obéit : il trouva le potier qui
 lait sur sa roue et qui faisait un
 argile. Ce vase s'étant rompu
 ses mains, aussitôt il en fit un
 de la même argile. « Maison
 raël, dit alors le Seigneur,
 êtes dans ma main, comme
 rre est dans la main du potier :
 ourrai-je pas faire de vous ce
 le potier fait de son argile ? »
 e rapporta toutes ces choses au
 , qui, bien loin d'en profiter,
 des projets sinistres contre le
 éte, et lui dressa des embûches.
 e, encouragé par le Seigneur,
 accompagna par les anciens de
 ruple dans la vallée de Tophet,
 ur annonça une si terrible fa-
 que les pères se nourriraient
 hair de leurs enfants et que l'a-
 oreroit son ami. Après cela il
 au Temple, où il continua ses
 sties. Phassur, intendant des
 lévites, le fit arrêter, et le
 us les cepts ou entraves qui
 dans la prison ; mais le len-
 il le fit délivrer. Au commen-
 du règne de Joachim, Jéré-

mie reçut ordre du Seigneur de se
 tenir à la porte du Temple et d'en pré-
 dire la désolation à tous ceux qui y
 entreraient. Mais les prêtres se sai-
 sèrent de lui, et l'auraient condamné à
 mort, si Ahicam, fils de Saphan,
 n'avait pris son parti. Vers la qua-
 trième année du règne de ce même
 prince, Jérémie lui déclara que le
 Seigneur allait faire marcher contre
 lui les peuples d'Aquilon avec Nabu-
 chodonosor. « Cette terre, ajouta-t-il,
 » sera réduite en un désert affreux ; et
 » toutes les nations qui sont autour de
 » vous seront assujéties au roi de Ba-
 » bylone pendant soixante-dix ans.
 » Ce temps expiré, le Seigneur visitera
 » dans sa colère le roi de Babylone et
 » son peuple, et il réduira son pays
 » en d'éternelles solitudes. » Ces pro-
 phéties s'accomplirent en effet : Na-
 buchodonosor s'empara de Jérusalem,
 et emporta les vases les plus précieux
 de la maison du Seigneur. La même
 année, Jérémie écrivit ses prophéties,
 qu'il n'avait point encore recueillies.
 Baruch lui servit de secrétaire ; il alla
 par son ordre les lire à la porte prin-
 cipale du Temple, un jour de jeûne
 solennel, afin que tout le peuple en
 eût connaissance. Le livre fut porté au
 roi, qui, en ayant entendu quelques
 pages, le déchira avec un canif et le
 jeta au feu. Jérémie le fit écrire de
 nouveau, et y ajouta plusieurs choses
 qui n'étaient pas dans la première
 rédaction. Joachim, supportant avec
 impatience le joug de Nabuchodonosor,
 se révolta contre lui. Le roi de
 Babylone envoya des pillards pour
 ravager le pays : alors les Réchabites
 se réfugièrent dans Jérusalem, et y
 dressèrent des tentes. Jérémie leur
 proposa, de la part du Seigneur, de se
 dispenser de quelques observances de
 Jonadab leur père ; et parce qu'ils
 refusèrent d'y contrevenir, le Sei-

gneur en prit occasion de reprocher à son peuple la violation de sa loi, et de récompenser la fidélité des Réchabites. Jéchonias, fils et successeur de Joachim, marchant sur les traces de son père, ralluma toute l'ardeur du zèle de Jérémie, et mérita d'être emmené captif à Babylone, avec sa mère, ses officiers, et tout ce qu'il y avait de plus riche et de plus distingué dans Jérusalem. Jérémie, qui était resté dans la Palestine avec le fantôme de roi, nommé Sédécias, que Nabuchodonosor avait établi, écrivit à ceux qui partaient pour la captivité, une longue lettre, dans laquelle il leur prédit leur retour dans leur pays, et les prémunit contre les dangers de l'idolâtrie, auxquels ils seraient exposés. A cette époque, ou très peu de temps après, Jérémie se chargea de chaînes, et porta un joug sur son cou, pour montrer que Nabuchodonosor allait subjuguier la Judée et les provinces voisines. C'est en vain que Voltaire se moque de ces actions typiques : que pouvaient-elles avoir de ridicule ou d'étrange, puisqu'elles étaient conformes à l'usage ? Un faux prophète brisa le joug de Jérémie, en se raillant de ses prédictions ; mais Jérémie lui répondit, « que pour un » joug de bois, le Seigneur en donnerait un de fer aux peuples prévaricateurs. » Jérémie écrivit encore aux captifs pour leur donner de sages avis et ranimer leurs espérances. Il donna aussi aux ambassadeurs de Sédécias auprès de Nabuchodonosor une lettre renfermant les plus terribles menaces sur Babylone, et leur recommanda de la jeter dans l'Euphrate, après l'avoir lue aux Babyloniens. Sédécias, ayant eu l'imprudence d'irriter son vainqueur, vit encore une fois sa capitale assiégée. Jérémie, qui ne cessait de crier contre

les vices du peuple, fut mis en prison, et n'en sortit que quand le siège fut levé. Il recommença ses tristes prédictions qui lui attirèrent de nouvelles persécutions et de nouveaux fers. Cependant les Babyloniens revinrent assiéger Jérusalem ; et le roi ne sachant ce qu'il devait faire, consulta Jérémie et lui accorda un peu de liberté : mais le prophète n'en jouit pas long-temps, ayant été descendu dans une prison pleine d'eau boueuse, d'après les dénonciations de quatre officiers. Le roi néanmoins permit qu'on l'en retirât, et même le fit venir dans son palais pour lui parler en secret. Jérémie lui donna des avis, que ce prince irrésolu ne suivit point. Lorsque Jérusalem fut prise et son temple brûlé par Nabuchodonosor, Jérémie, suivant un de ses écrits qui n'existe plus, fit prendre le feu sacré, qu'il cacha dans un puits très profond, pour le conserver jusqu'à la fin de la captivité. Il donna aux malheureux captifs le livre de la loi pour leur servir de règle dans une terre étrangère. Il est vraisemblable que ce fut alors qu'il composa ses lamentations dans lesquelles il déplore les maux de sa patrie, qu'il n'avait pu détourner par ses pressantes exhortations et par ses menaces. Cependant quelques-uns de ceux qui n'avaient point été transportés à Babylone, prirent la résolution de se retirer en Egypte, et consultèrent Jérémie, qui tâcha de les dissuader de ce dessein, contraire à la volonté du Seigneur ; mais il ne put en venir à bout, et il fut même contraint de les suivre. Il continua de prophétiser dans cet antique royaume, comme il l'avait fait en Judée, contre les Juifs et contre les Egyptiens. Nous ne devons pas oublier néanmoins que ses menaces étaient mêlées de consolations, et que, s'il montrait souvent la colère de Dieu toute prête à

fondre sur la tête des infracteurs de ses préceptes , il tempérerait aussi cet effrayant tableau par des espérances qu'il indiquait dans le lointain. A dater de cette époque , on ne sait point ce que devint Jérémie : les uns disent qu'il fut lapidé ; d'autres , qu'il revint dans la Judée ; d'autres enfin qu'il finit ses jours à Babylone , auprès de Sédécias. Il ne nous reste , des ouvrages de ce prophète , que ses *Prophéties* divisées en cinquante-deux chapitres , et ses *Lamentations* (ou *Threni*) en cinq. Ses *Prophéties* ne sont pas aisées à entendre à cause des fréquentes lacunes et des interversions multipliées qui coupent et qui obscurcissent le sens. L'ordre des temps n'y est pas non plus observé. On croit qu'il les dictait à Baruch , à mesure qu'elles se présentaient à sa mémoire. La version d'Alexandrie , bien loin d'éclaircir et de diminuer les difficultés , ne fait que les accroître. Il y a des différences notables entre cette version et le texte hébreu. Les savants ont épuisé toutes les ressources de la critique , toutes les conjectures , sans pouvoir porter quelque lumière dans ces épaisses ténèbres , ou découvrir les causes des différences qui se trouvent entre l'original et la version grecque. Le discours de Jérémie est simple et sans élégance ; il est semé de locutions et de tournures chaldaïques. Il répète souvent le même mot , et fréquemment les mêmes pensées , revêtues des mêmes expressions. Rarement , dit Jahn , son style s'élève jusqu'à l'enthousiasme poétique : du reste , il est facile , excepté dans les prédictions contre les Gentils , qui sont prises mot à mot chez les anciens prophètes. Le style des *Lamentations* est un peu plus élevé ; il est assorti au genre élégiaque. Jahn ne pense pas que les *Lamen-*

tations aient été composées à l'occasion de la ruine de Jérusalem ; il veut qu'elles renferment cinq chants ou poèmes divers , consacrés à déplorer autant d'événements lugubres , savoir : 1°. la déportation du roi Joachim et de dix mille Hébreux ; 2°. le siège de Jérusalem ; 3°. les tribulations qu'a éprouvées le prophète ; 4°. la déportation de Sédécias et la ruine de la nation juive ; 5°. la désolation des restes du peuple chéri , après la destruction de la capitale et du Temple. Il est bon d'ajouter aussi que , si le style de Jérémie n'est pas plus châtié dans ses prophéties , il ne faut point l'attribuer à un défaut d'éducation , mais plutôt à une impulsion vive de l'esprit saint qui le portait à choisir des expressions véhémentes , plutôt que des termes polis , de sorte que ce défaut est abondamment compensé par les beautés réelles et les pensées sublimes dont ses deux livres étincellent. Les oracles de ce prophète , qui concernent la mort du Messie , sont moins nombreux que ceux d'Isaïe. Parmi ses commentateurs , nous citerons seulement St. Jérôme , Grotius , dom Calmet , et les Pères capucins auteurs des *Principes discutés*. On attribue encore à Jérémie quelques psaumes , de même que le III°. et le IV°. livre des Rois. L. B.—x.

JÉROBOAM , premier roi d'Israël , était fils de Nabath de Saréda , dans Ephraïm , et d'une veuve nommée Surva : il fut élevé à la cour de Salomon , où son père avait une charge , et plut beaucoup à ce prince , qui lui confia l'intendance de la maison de Joseph , c'est-à-dire , des deux tribus d'Ephraïm et de Manassés ; mais il oublia les bienfaits dont son souverain l'avait comblé , et se liguait même avec ses ennemis. Étant sorti un jour de Jérusalem , il rencontra dans le chemin

le prophète Ahias, Silonite, vêtu d'un manteau neuf : le prophète l'appela, et, ayant coupé son manteau en douze parts, lui dit : « Prenez-en dix pour vous, car le Seigneur a dit : Je diviserai le royaume de Salomon, et j'en donnerai dix tribus à Jéroboam. » Salomon, à cette nouvelle, donna l'ordre de le faire mourir : mais il s'enfuit vers Sésac, roi d'Égypte, et se tint caché, en attendant l'accomplissement des promesses du prophète. Après la mort de Salomon, les principaux d'entre les Juifs l'engagèrent à revenir, et, quelques jours après, il se chargea de réclamer auprès de Roboam, la diminution des impôts établis par son père ; mais Roboam, loin de faire droit à cette demande, qui n'avait rien que de juste, menaça le peuple d'appesantir sur lui un joug de fer : les tribus alors s'étant révoltées, il y en eut dix qui proclamèrent Jéroboam, roi d'Israël, vers l'an 972 avant J.-C. Il releva aussitôt les murs de Sichem, et y établit sa demeure : cependant le peuple continuait de se rendre à Jérusalem aux principales solennités, pour y offrir des sacrifices dans le temple. Craignant que Roboam ne profitât de cette circonstance pour ramener à lui les tribus qui s'en étaient séparées, Jéroboam fit fondre deux veaux d'or, plaça l'un à Bethel, et l'autre à Dan, et dit au peuple : « N'allez plus à Jérusalem ; » voici les dieux qui vous ont tirés » de l'Égypte. » Il construisit ensuite des autels sur les hauts lieux, institua des prêtres d'une autre race que celle de Lévi, et porta lui-même une main sacrilège à l'encensoir. Alors le Seigneur suscita un prophète nommé Jidon ; et celui-ci s'étant rendu à Bethel, un jour de fête, annonça publiquement à Jéroboam la ruine de sa maison. Le prince irrité ayant étendu la main contre l'homme de Dieu, elle

se sécha à l'instant même, et l'autel sur lequel il sacrifiait se rompit en deux. Jéroboam s'humilia devant le prophète, qui obtint sa guérison par ses prières ; mais son cœur ne fut point touché, et il continua de profaner le sacerdoce. Quelque temps après, Ahias ou Abimès, son fils aîné, étant tombé malade, il envoya sa femme consulter Ahias de Silo sur le sort de l'enfant ; le prophète, instruit du sujet de sa visite, lui prédit que son fils mourrait lorsqu'elle mettrait le pied sur la porte de sa maison pour y rentrer, et ajouta les menaces les plus terribles contre Jéroboam et toute sa race, s'il persistait dans son impiété. Ce nouvel avertissement fut encore inutile. Jéroboam persévéra dans le péché ; il fut continuellement en guerre avec Roboam, roi de Juda, et avec Ahis, son successeur (*Voy. ABIA*, tom. I^{er}, pag. 180), et mourut après un règne de vingt-deux ans, l'an 954 avant J.-C. Nadab, son fils, régna en sa place, et fut tué par Baasa, au bout de deux ans (*Voy. BAASA*, tom. III, pag. 154). — JÉROBOAM II, roi d'Israël, succéda à son père Joas, l'an 826 avant J.-C., la quinzième année du règne d'Amasias sur Juda. À l'exemple de ses prédécesseurs il fit son séjour ordinaire à Samarie ; il surpassa en impiété les plus mauvais princes, et attira ainsi sur le peuple des maux infinis. Cependant le Seigneur ne voulant point effacer le nom d'Israël de dessus le ciel, envoya le prophète Jonas à Jéroboam pour lui annoncer qu'il aurait la victoire sur les Syriens. Il leur déclara aussitôt la guerre, leur enleva Emath et Damas, et rétablit les anciennes limites du royaume d'Israël au septentrion et au midi. Après un règne de quarante ans, et dont la fin avait été glorieuse, il mourut l'an 785 avant J.-C. et fut

celi dans le tombeau fut suivie de g... ;
 , après bien de o... , son
 acharias lui succéda. W—s.
 IEROME (St.), en latin *Hieronymus*, le plus savant docteur de l'Eglise latine, naquit, vers l'an 351, dans une petite ville située sur les confins de la Pannonie et de la Dalmatie. Il n'habita pas long-temps ces peuples de cette contrée, mais vint à Rome étudier les belles-lettres à l'école de Donat et de Victorinus; ce fut là qu'il se fit bientôt connaître et reçut le nom sous lequel il est connu. C'est à tort que les critiques rapportent cet événement au pontificat de Damase. St. Jérôme avait en effet trente ans, lorsqu'il quitta Rome pour voyager. Il s'arrêta quelque temps à Milan, où il connut Rufin, et à Arles, d'où il parcourut la Gaule. A son retour, il prit la résolution de visiter l'Orient. Arrivé à Antioche, il y fut le disciple d'Apollinaire de Laodicée, qui n'avait point encore fait schisme dans l'Eglise. Quelques années après, il alla s'enfermer dans le désert de Syrie. Il ne tarda pas à écrire la *Vie* de St. Paul ermite : le premier ouvrage qu'il ait écrit; et il est dédié à Paul de Constance. Mais ce n'était pas seulement à composer de bons ouvrages que St. Jérôme s'occupait dans cette solitude de la Chalcide, puisque l'on assure qu'il pendant tout le temps qu'il y fut, il y gagna sa vie à la sueur de son front. Ce fut cependant au milieu de ces travaux corporels que les tentations vinrent l'assailir, et que Rome,

suyvant l'expression d'un commentateur, vint se présenter à son esprit, non pas victorieuse et triomphante, mais avec toutes les délices de la cour et avec les plus beaux visages des dames qu'il y avait vues. Le jeûne, la prière, et l'étude de la langue hébraïque parvinrent à le distraire de ces pensées et à le consoler des regrets involontaires qu'il éprouvait. Vers ce temps l'Eglise d'Antioche se trouva divisée en plusieurs partis; et l'hérésie de ce schisme est célèbre; il dura depuis la déposition de St. Eustathe en 350, jusqu'à la réunion des Eustathiens sous l'évêque Alexandre, en 415. Il s'agissait surtout de la question des trois hypostases en une seule nature, ou d'une hypostase en trois personnes. St. Jérôme, qui craignait de partager les excès auxquels se livraient les schismatiques, et qui en désirait à l'autorité du pape, fut cruellement persécuté par tous les partis, et forcé de quitter le désert où il avait passé près de onze ans : il revint alors à Antioche, chez son ami Evagre, qu'il avait connu à Rome. Le schisme continua toutefois; car on sait, dit St. Basile, que les vieilles maladies ont besoin de temps pour être guéries et de remèdes puissants pour être déracinées : un homme et une lettre n'arracheront pas, des esprits, en un moment, les soupçons et l'animosité que les disputes ont fait naître. Depuis lors, St. Jérôme cessa de prendre part à ces discussions, qui d'ailleurs étaient bien plus sérieuses dans le reste de l'Orient que dans Antioche. Paulin, évêque de cette ville, força St. Jérôme à se laisser ordonner prêtre; mais ce grand saint n'osa jamais en remplir les fonctions. En 577, St. Jérôme entreprit le voyage de Jérusalem, et se rendit à Bethléem pour y visiter les lieux saints; il parcourut toute

L'opinion la plus accréditée veut que l'ancien Stridon soit aujourd'hui la ville de Strigona, dans la Hongrie. S. Jérôme appelait cela le centre de la barbarie, et il reproche à ses compatriotes de ne connaître d'autre dieu que Ventus.

la Judée, et se familiarisa, par la connaissance des localités et des usages, avec celle des particularités et de l'esprit de l'Ecriture-Sainte. Il écrivit, vers ce temps, le dialogue contre les Lucifériens, et se rendit ensuite à Constantinople pour y profiter des leçons de St. Grégoire de Nazianze : il traduisit la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée, et dédia cette traduction à ses amis, Vincent et Galien. Il continua cette chronique jusqu'à l'année 578, et il eut aussi des continuateurs, sur lesquels on peut consulter la *Biblioth. græca* de Fabricius. S. Jérôme retourna à Rome avec St. Epiphane et St. Paulin, assista au concile tenu par le pape Damase, et lui servit de secrétaire. La manière dont il exerça cette fonction, lui fit beaucoup d'honneur : il ne s'en fit pas moins en expliquant publiquement l'Ecriture. Ce fut alors que le pape le chargea de corriger la traduction latine des Psaumes et des Evangiles ; il achevait en ce même temps le *Traité* des Séraphins, qu'il dédia au pape. Il écrivit contre Helvidius ; et, dans ce traité, le premier qu'il composa pour combattre les hérétiques, il défendit la virginité perpétuelle de la bienheureuse Mère de Dieu. Les dames romaines devinrent ses disciples ; et l'on distingua parmi elles la vierge Eustochium, Blesille, Marulle et Lea. Ste. Paule, chez laquelle il logea, fut aussi l'une des plus recommandables : les lettres qu'il leur adresse dans ses voyages, nous ont conservé une partie des instructions touchantes du saint docteur, parmi lesquelles on remarque surtout les conseils qu'il donne à Læta pour l'éducation de sa fille. Le pape Damase venait de mourir ; St. Jérôme y perdait un grand protecteur : l'envie se déchaîna de nouveau. Le St. docteur résolut de quitter Rome, et se rendit

en Palestine ; mais passant par Alexandrie, il y resta quelque temps pour profiter des lumières de Didyme ; car bien qu'il eût les cheveux blancs, il ne se croyait pas encore trop vieux pour cesser d'apprendre. Il entreprit ses Commentaires sur le nouveau Testament, et composa la *Vie* de St. Eularion. Il dirigeait en même temps l'éducation des jeunes enfants, et le monastère que Ste. Paule venait d'établir en Palestine : il s'occupait aussi de rétablir la version des Septante, et fit paraître le livre de Job et celui des Psaumes. Il commençait à la même époque ses célèbres traductions sur l'hébreu. Quelle n'est pas leur réputation, surtout depuis que le concile de Trente les a consacrées sous le nom de *Vulgate* ? Elles ont été elles-mêmes traduites en grec. (V. DOMANLEIN, XI, 474.) St. Jérôme foudroie Jovinien, qu'il appelle l'*Epicure* du christianisme. La brièveté que nous impose le plan de cet ouvrage, ne nous permet pas de nous arrêter sur cette dispute, non plus que sur celle que Vigilance excita peu après. St. Jérôme écrit son *Livre* des hommes illustres, ou *Catalogue* des écrivains ecclésiastiques (1) ; il le termine par le dénombrement de ses propres ouvrages. Il s'élève contre les erreurs de Jean de Jérusalem, combat Basile, son plus ancien ami, qui renouvellait, avec un grand scandale, les rêveries d'Origène ; il obtient la condamnation des Origénistes, et poursuit les Pélagiens dans un Dialogue entre Atticus et Critobole. Rome ayant été saccagée, une foule de nobles réduits tout d'un coup à la mendicité vinrent se réfugier au désert, et donner un nouvel exercice à la charité de St. Jérôme. Mais après avoir échap-

(1) Cet ouvrage est réimprimé dans la *Bibl. ecclesiastica*, donnée par J.-A. Fabricius.

massacres des b , il ne
pper à la fureur de ses pro-
citoyens. Les hérétiques brû-
monastères de Bethléem, et
St. Jérôme de sa dernière
: enfin il meurt le 30 sep-
de l'an 420; et c'est ce jour
lise a choisi pour honorer sa
: Nous ne nous arrêterons
l'histoire du culte de St. Jé-
arce que cette histoire offre la
d'un volume. Nous ne parle-
de ses reliques, ni des dis-
savants à cet égard. On pour-
lans les Bollandistes tous ces
Quant au caractère de St. Jé-
nous nous dispenserons de
er entre ceux qui l'ont jugé,
tentant de trouver beaucoup
ère la *Critique* que Baillet en
Au sujet de ses ouvrages et de
, il nous suffira de citer l'édi-
s Oeuvres de St. Jérôme de
rtianay, publiée à Paris, en
vingt-cinq vol. in-fol., édition qui,
rapport d'une critique sage en
emps qu'exacte, n'a point été
ée par celle de Vallarsi, don-
terone, en 1738, en 10 vol.
mais cette dernière édition a
mprimée à Venise en 1770,
mentée par l'éditeur lui-même,
mis Scipion Maffei, et d'autres
lettres: l'édition de la Chro-
l'Eusèbe y est très soignée et
supérieure à celle de Scaliger,
utes les autres, tant pour la
latine et le texte grec, que
s notes. Elle n'est divisée qu'en
dix-huit petit in-fol.; mais on la
rdinairement en quinze (1).

G. F—n.

steur de cette Notice sur St. Jérôme a
l'Éloge du même saint, dont les *An-
tiques, morales et littéraires* du 12
et les autres écrits périodiques, ont
compte avantageux. Cet Éloge, plein de
et d'imagination, a été pour l'auteur le
ryme, et a contribué à faire vivement

JÉRÔME, qu'il vaut peut-être
mieux nommer HIERONYME, naquit
à Cardie, dans la Chersonnèse de
Thrace. Il obtint de bonne heure la
confiance de Philippe, roi de Macé-
doine, dont il fut le secrétaire. Plus
tard il suivit Alexandre en Asie; et
c'est lui que l'on chargea de la cons-
truction du char, ou plutôt du tem-
ple roulant, sur lequel le corps du
conquérant fut transporté en Egypte.
Au milieu des factions qui déchî-
raient l'héritage d'Alexandre, Hie-
ronyme s'attacha d'abord à Eumène,
qui, comme lui, était de Cardie; et
il lui resta fidèle jusqu'à sa défaite. On
le voit ensuite employé successive-
ment par Antigone; par Démétrius,
qui lui confia le gouvernement de
Thèbes; enfin par Pyrrhus, qu'il
accompagna dans plusieurs expédi-
tions. Un passage altéré de Suidas
peut faire croire qu'Hieronyme avait
écrit la vie d'Alexandre: ce qui est
incontestable, c'est qu'il avait com-
posé l'histoire des successeurs de ce
prince, et celle de Pyrrhus, le der-
nier de ses protecteurs. Hieronyme a
été accusé de partialité. Attaché pas-
sionnément à la cause d'Eumène et à
celle d'Antigone, on a dit qu'il avait
extrêmement maltraité Séleucus, Cas-
sandre, Ptolémée, et surtout Lysima-
que, qui avait ruiné Cardie. Au reste
ce défaut d'équité était assez peu dan-
gereux; car il paraît que le style de
Hieronyme était si mauvais qu'on
ne pouvait soutenir jusqu'au bout la
lecture de ses ouvrages. Il mourut
à l'âge de cent quatre ans, et sans
avoir éprouvé aucune des incom-
modités qui accompagnent souvent une
vieillesse bien moins longue; phéno-

regretter la perte d'un jeune écrivain, annonçant
dans cet ouvrage non moins de dispositions pour
l'éloquence qu'il en avait montré pour l'érudition
dans plusieurs articles de la *Biographie universelle*.
G. M. P. et G—n.

mène très remarquable dans un homme qui avait mené une vie si agitée, qui s'était trouvé à beaucoup de batailles, et était couvert de cicatrices. Il y a, dans le 13^e. tome du Recueil de l'académie des belles-lettres une dissertation de l'abbé Sevin sur la vie et les ouvrages de Jérôme de Cardie : nos lecteurs ne la consulteront pas sans utilité. B—ss.

JÉRÔME DE PRAGUE. *Voy. Huss.*

JÉRÔME ÉMILIANI (Le B.), fondateur de la congrégation des clercs réguliers connus en Italie sous le nom de Somasques, naquit à Venise en 1481 ; il comptait parmi ses aïeux des prélats, des capitaines et des sénateurs. Ses études terminées, il embrassa la profession des armes, et obtint le grade d'officier dans les milices que levèrent les Vénitiens pour s'opposer aux progrès de Charles VIII en Italie. Pendant la guerre que la république eut à soutenir contre la ligue de Cambrai, on confia à Émiliani la défense de Castelnovo ; et il y soutint les efforts des impériaux jusqu'à la dernière extrémité : mais enfin, la place ayant été enlevée d'assaut, la garnison fut passée au fil de l'épée, et Émiliani jeté dans une obscure prison. Il parvint à s'en échapper par une espèce de miracle, traversa les armées ennemies sans être reconnu, et se retira dans sa famille. Après la paix, le sénat lui rendit le commandement de Castelnovo ; mais il se démit de cet emploi au bout de quelques années, afin de pouvoir veiller de plus près à l'éducation de ses neveux, restés orphelins dans un âge très tendre. Durant sa captivité la grâce divine avait touché son cœur, et il avait dès lors formé le projet de renoncer aux plaisirs et aux vanités du monde pour mener une vie plus chrétienne. Il

commença donc à réformer le luxe de sa maison, se vêtit simplement, réduisit les dépenses de sa table au strict nécessaire, et consacra le produit de ses économies au soulagement des indigents. La famine et la peste qui affligèrent les états de Venise en 1518, ne lui fournirent que trop d'occasions de faire éclater sa charité ; il distribua toutes ses provisions aux pauvres, vendit jusqu'à ses meubles pour leur procurer des aliments, et reçut dans sa maison les plus malades, qu'il soignait avec un zèle admirable. Atteint lui-même de la fièvre pestilentielle, il recouvra la santé au bout de quelques jours, et fit vœu en même temps de consacrer absolument à Dieu la vie qu'il avait daigné lui conserver. Il rendit compte à ses neveux de l'administration de leurs biens ; et ayant acheté une maison à Venise, près de l'église St. Roch, il y rassembla les enfants abandonnés, et se dévoua tout entier à leur instruction. Ce premier établissement ayant eu beaucoup de succès, Émiliani, aidé de quelques riches particuliers, en fonda successivement d'autres sur le même plan à Vérone, à Brescia, à Bergame, et dans plusieurs villes des États vénitiens, de la Toscane et du Milanais. Il était secondé dans ses utiles travaux par des personnes pieuses, qui résolurent enfin de s'unir par une règle commune. Telle fut l'origine de la congrégation des Somasques, ainsi nommée d'un village situé entre Bergame et Milan, où le pieux fondateur établit sa principale maison, et fit dès lors sa résidence ordinaire. Il y mourut, plein de bonnes œuvres, le 8 février 1537, âgé de cinquante-six ans. L'institut des Somasques fut approuvé en 1540 par Paul III ; mais ce ne fut qu'en 1568 qu'un bref de Pie V le mit au nombre des ordres ré-

t sous la règle de S. Augustin. Les Somasques sont quelquefois clercs réguliers de St.-Maïen, lise de Pavie, sous l'invocation de saint, qui leur fut donné Charles Borromée. Le supérieur-général de l'ordre fut ire Gambarana. Les Somasques ont la direction de plusieurs en Italie, et, entre autres, du olège Clémentin à Rome. Ces ont été réunis quelque temps de la Doctrine chrétienne n France, et aux Oratoriens ; eu d'accord qui existait en-embres de ces différentes ions a toujours obligé de les

Le P. Augustin Turtura a latin la *Vie du B. Jérôme* à Milan, 1620, in-12. A e cet ouvrage, on peut con-*Histoire des ordres monas-* par Helyot. W—s.

OME DE STE.-MARIE (Le illant. Voy. GEOFFRIN.

ISALEM (JEAN - FRÉDÉRIC-UME), théologien protestant , Osnabruck, le 22 novembre a qualité d'abbé, qu'il a prise lui a donnée , sur le titre de uns de ses ouvrages, a faus-fait croire qu'il était catho-possédait , il est vrai , à titre fice, l'abbaye de Riddagshau-a grande-prévôté du monas-St.-Gilles ; mais il faut savoir ns une partie de l'Alemagne te , ces bénéfices ont été és comme avant la réformation. lus tendre jeunesse, Jérusa-it remarquer par une instruc-digieusement variée. Il avait s, pour l'accroître, un voyage ce, qu'il ne put terminer : il Angleterre, où il fut admis ociété des savants les plus és de cette époque. Après un

sejour de trois ans à Londres, il re-vint dans sa patrie. Le duc de Bruns-
wick - Wolfenbittel lui confia l'édu-
cation de son fils , qui n'avait alors
que sept ans; c'est le prince qui de-
vint le compagnon d'armes de Frédé-
ric-le-Grand , et fut mortellement
blessé à la journée de Iéna. Jérusalem,
qui était en même temps aumônier de
la cour , s'acquît une grande répu-
tation par ses sermons. Ce fut à la
même époque qu'il rédigea un plan
d'éducation , dont le but principal
était de remplir l'espace de lacune
qu'il avait cru observer entre les sim-
ples écoles et les académies. Le prince
s'empressa d'adopter les idées du
savant. On peut donc regarder Jérusa-
lem comme le fondateur de l'éta-
blissement justement célèbre, connu
à Brunswick, sous le nom de *Collo-*
gium Carolinum. Il rendit un ser-
vice non moins utile au duché qu'ho-
norable pour lui-même, par la pu-
blication d'excellents écrits sur les
maisons de charité. Son infatigable
activité lui fit entreprendre de consac-
rer à un objet d'intérêt public de nou-
velles ressources qui n'avaient été mises
à sa disposition , que comme une ré-
compense. Le duc lui ayant conféré
l'abbaye de Riddagshausen , dans le
voisinage de Brunswick , il en forma
un séminaire , dont , pendant qua-
rante ans, il fut le directeur et le prin-
cipal professeur. Une correspondance
très étendue avec plusieurs savants
et littérateurs de l'Europe , des dis-
sertations académiques , enfin un
goût très vif pour la musique et les es-
tampes , remplissaient tous les ins-
tants qu'il se permettait de dérober à
ses fonctions. C'est en 1762 , qu'il fit
paraître , mais sans se nommer , ses
Lettres sur la religion de Moïse ,
où il démontre que les cinq livres
attribués à ce prophète , sont réelle-

ment de lui. Cet ouvrage n'était que le précurseur d'un autre, dont le succès fut si général, qu'on le traduisit en peu de temps dans toutes les langues de l'Europe, et notamment en français, sous le titre de *Considérations sur les vérités principales de la religion*. Frédéric-le-Grand venait de publier son traité *De la littérature allemande*. Jérusalem osa entreprendre de le réfuter ; et il le fit avec tant d'art et de modération, que le royal auteur fut le premier à rendre justice aux connaissances et au goût de son adversaire : il lui fit même proposer de se rendre à Berlin. Jérusalem refusa les offres du monarque, comme il refusa, bientôt après, la place de chancelier de l'université de Gœttingue. Il mourut, le 2 septembre 1789, à l'âge de quatre-vingts ans. Ses qualités personnelles ne contribuèrent pas moins que ses talents à lui concilier l'estime dont il a joui pendant le cours de sa longue carrière. Outre les ouvrages indiqués plus haut, l'on a des *OEuvres posthumes de Jérusalem*, publiées (en allemand) par sa fille, Brunswick, 1792-95, 2 vol. in 8°. Il y donne (tom. II) une courte notice de sa propre Vie : on en a une plus détaillée, par un anonyme, Altona, 1790, in-8° ; mais la plus complète est celle qu'Eschenburg, son ami intime, a donnée dans le *Deutsche Monatschrift*, juin 1791, pag. 97-135. Jérusalem était le père du malheureux jeune homme dont Goëthe a fait le héros de son fameux roman de *Werther* (1). S—v—s.

JESSENIUS (JEAN), gentilhomme hongrois, né, en 1566, à Nagi Jessen dans le comté de Turocz, s'appliqua avec beaucoup de succès à

l'étude de la médecine. Il reçut le doctorat à Wittemberg, et soutint, à cette occasion d'une manière brillante, que les professeurs de l'université désirèrent l'avoir pour ce. Il enseigna ensuite à Prague, successivement honoré du titre de premier médecin des empereurs Rodolphe et Mathias. La faveur qu'il jouissait à la cour, ne l'empêcha pas de prendre parti dans les troubles qui éclatèrent à cette époque ; et il voyagea en Hongrie pour engager ses compatriotes à soutenir les Habsbourg dans leur révolte contre la domination d'Autriche. Il fut arrêté à son retour, mais il fit agir ses amis, et recouvra sa liberté au bout de quelques jours. Gregorio Leti rapporte (*Abbrégé de l'histoire universelle*, pag. 111) qu'en visitant le cachot de Jessen, on trouva contre le mur ces mots : I. M. M. M., qu'on expliqua de cette manière, *Imperator à mensis martio morietur* ; et qu'Alexandér d'Autriche leur donna cette interprétation : *Jesseni, mala morte morietur*. Quoiqu'il soit de la vérité de cette anecdote, il est permis de douter que Jessen fut arrêté de nouveau, et condamné à mort avec les chefs de la révolte, au mois de juillet 1621. On a plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sont intéressants et très-curieux ; ce sont : I. *Zoroastro philosophia de universo*, Viteberg, 1593. II. *De cute et affectibus*, ibid., 1601, in-8°. III. *De plantis*, ibid., 1601, in-8°. IV. *Programma de origine et progressu medicinæ*, ibid., 1600. V. *Anatomie historia ; accessibus tractatus*, ibid., 1618-80. Les descriptions anatomiques de Vesale, qu'on lui reproche d'avoir tronquées en beaucoup

(1) On trouvera de plus amples détails à ce sujet, dans la Préface de la traduction de *Werther*, publiée en 1804, par l'auteur de cet article.

is il détermine avec plus de sages de la glotte ; et M. regardé comme le premier éché à expliquer les mouvements de la langue dans l'articulation des détails dans lesquels il cet égard , sont d'ailleurs étendus. VI. *Institutiones* , Wittenberg, 1601, in-8°. e chirurgie est très incom- pour le temps où il a pu- aus aurait pu trouver dans s des chirurgiens du xvi°. foule d'observations dignes portées. Les meilleurs cha- ceux qui traitent des can- s ventouses et des sétons istoire de l'anatomie , par tom. II, pag. 242). VII. *rs Tychonis-Brakei*, Ham- 1601 , in 4°. L'auteur avait cet illustre astronome , et conséquence donner sur ticularités inconnues à ses raphes. VIII. *De genera- æ humanæ periodis*, Wit- 1602 , in-4°. ; Oppenheim, 1611 ; et réimprimée à la suite Galilée Martius *De homi-* 1617 , et Francfort, 1619. *nguine venâ sectâ demis-* m , Prague, 1618 ; Franc- année , in-4°. ; et Nurem- 8 , in-12. Jessenius y pré- peut reconnaître la nature es maladies à l'inspection du *historica relatio de rustico cultrivore* , Hambourg, 5°. Les annales de la médecine un grand nombre de eurs.

W—s.

, fils de Sirach , l'un des e Judée , florissait sous le lu grand-prêtre Simon I^{er}. ois siècles avant l'ère chré- tait né à Jérusalem , et l'on sa famille y tenait un des

premiers rangs. Dès sa jeunesse , il s'é- tait appliqué à l'étude avec beaucoup d'ardeur , moins dans l'intention d'é- tendre ses connaissances que de sur- tifier son ame contre les injustices des hommes ou les caprices du sort. Il visita ensuite les nations étrangères , et il courut dans ses voyages des dan- gers auxquels il n'échappa que par une protection spéciale de la Provi- dence. Quelques savants croient que le fils de Sirach fut un des soixante- douze interprètes que Ptolémée Phi- ladeiphe chargea de traduire en grec les livres de l'ancien Testament. Quoi qu'il en soit , il avait écrit en hébreu le *Livre de l'Ecclésiastique* ; et la version grecque qui nous en est par- venue est de son petit-fils. Ce livre ne fait point partie de ceux que les Juifs regardent comme inspirés ; mais l'E- glise l'a mis au rang des ouvrages ca- noniques. C'est un recueil de pré- ceptes excellents pour la conduite de la vie , terminé par l'éloge des plus grands hommes de la nation juive : il a été traduit plusieurs fois en latin , entre autres par Martin Luther et par Jean Drusius. Saint Augustin y a puisé le sujet de plusieurs homélies. Rabau-Maur, Scaliger et le P. Petau en ont éclairci , par des commentaires , les passages difficiles. La meilleure édi- tion de ce précieux ouvrage est celle qu'a publiée M. Charles Gottl. Bret- schneider, Ratisbonne, 1806 , in-8°. grec et latin , avec des notes. On place la mort du fils de Sirach vers l'an 260 avant J.-C. On a , sous le nom de Beu-Repra , deux alphabets en hé- breu et en chaldéen , extraits du livre de l'*Ecclésiastique* ; ils ont été tra- duits en latin et commentés par Paul Fagius, Isny, 1542, in-4°. , et publiés de nouveau avec une version grecque par Fabricius , Hambourg, 1714 , in-8°. W—s.

JÉSUS-CHRIST (1), législateur et sauveur des hommes, prédit par les prophètes, pour réparer le mal causé aux enfants d'Adam par la séduction d'Ève leur mère, fut conçu dans le sein d'une vierge (2); nommée Marie, de la tribu de Juda, épouse de Joseph de Nazareth, l'un et l'autre pauvres et obscurs, quoique issus de la famille de David (3). Marie étant allée visiter Elisabeth sa cousine, femme de Zacharie, enceinte de six mois, celle-ci sentit son enfant tressaillir en la présence de celui que portait la Vierge, comme s'il l'eût annoncé d'avance. Ce fut à Bethléem, petite ville de Judée, d'où sortait David, et où Joseph et Marie allèrent s'inscrire pour le dénombrement ordonné par César-Auguste (4), que Jésus-Christ vint au

monde, dans le plus humble réclut, le 25 décembre, selon la tradition ancienne, la douzième année du consulat d'Auguste (1), lorsque la paix régnait dans l'univers. De simples pasteurs de troupeaux furent les premiers qui vinrent l'adorer, la nuit de sa naissance. Le huitième jour, il fut soumis d'après la loi de Moïse (2) à la circoncision, et il reçut le nom de Jésus. Le quarantième jour, il fut présenté par sa mère au temple de Jérusalem, où le vieillard Siméon le prit entre ses bras, reconnut et vit en lui la lumière des nations et la gloire d'Israël (3). Peu de temps après que Jésus eut paru, des mages de la Perse (4) ou des contrées voisines, jugeant qu'un ancien oracle répandu en Orient (5) était accompli, et qu'il était né un roi-sauveur dans la Judée, se rendirent à Jérusalem, et de là, envoyés par Hérode, vinrent à Bethléem, où la naissance du Messie était annoncée (6). Ils se prosternèrent, et lui offrirent, comme à un Dieu (7), l'encens, avec l'or et la myrrhe. Lors Hérode, irrité de ce que les mages, à leur retour, n'étaient pas venus lui rendre compte de ce qu'ils avaient vu, fit, après de vaines recherches, mettre à mort tous les enfants mâles nés depuis deux ans à Bethléem et aux environs (8). Mais Joseph, avec l'enfant et sa mère, avait pris la fuite, et s'était réfugié en Égypte (9). Après

(1) Un Précis de la vie de Jésus-Christ, qui se qualifie lui-même *filz de l'homme*, appartient à l'histoire de tous les hommes, et notamment à la *Biographie universelle*. On a suivi et généralisé le récit des Évangélistes, en liant, en rapprochant les faits principaux, et en y fondant les réflexions. Pour ne pas couper le récit, on a rejeté en note ce qui est de pure discussion, ainsi que les citations des autorités diverses; et l'on a cru devoir indiquer de même les passages les plus importants des Écritures, afin que l'article de Jésus-Christ eût un intérêt historique et utile. Le ton de la narration, qui n'est point ascétique, et qui est encore moins didactique, n'a pas permis de rien ajouter après le récit; et c'est dans les remarques que nous avons jointes ce qui pouvait y suppléer. Nous nous bornons à dire ici qu'on s'est renfermé dans le texte des Évangiles canoniques de S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean. (Voy. ces noms.) Quant aux Évangiles faux ou apocryphes, il suffit de désigner les articles d'André, de Barnabé, Barthelemi, Joseph, Jude, Nicomène, Philippe et Thomas, sous le nom desquels ont été supposés ces Évangiles. On ne parle pas non plus de la Relation de Pilate à Tibère, ni d'une lettre que les Athéniens croient avoir été écrite en son Alcade par Jésus. (Voy. AUGUST.) Relativement aux Histoires de Jésus-Christ, les Évangiles, en les *Concordes* qui en ont été faites, comprennent tout ce qu'on peut dire à ce sujet. La *Vie* qu'a donnée le P. Deligny (Avignon, 1774, 3 vol. in-8°) est une vraie *Concordie* expliquée.

(2) Luc. vii, 14; Math. i, 15; Luc. i, 27.
(3) Mathieu, i; Luc. i, 31; Hebr. vii, 14; Aug. in Faust., xii, 1.

(4) Luc. ii, 1 et 2. Les registres de ce dénombrement, dans lequel Jésus fut compris, et qui, d'après les interprétations les mieux fondées, auraient été antérieurs à celui de Cyrinus, gouverneur de Syrie, dont parle Joseph, se conservaient encore au temps de S. Justin et de Tertullien. (Just. *Apolog.* II, et Tertull. in Marcion. lib. iv, cap. 7. Voy. aussi Bullart, *de populi antiquis*.

(1) Suivant l'opinion la plus généralement suivie, l'ère chrétienne commença quatre ou cinq ans plus tard, parce qu'on n'a date des années de J.-C. qu'après plus de cinq cents ans, et qu'on compte alors 527 au lieu de 531 ou 536.

(2) Genes. xxi, 12; Luc. ii, 21.
(3) Luc. ii, 32; Luc. ii, 32 et Marc. vi, 6 (Foy. aussi sur la naissance du Messie, le chap. ii d'Isaïe, vers 6-8.)

(4) Chrysost. in Math., Hom. 6; Theodot. apud Bolland., 16 mai.

(5) Nombres, xxiv, 17.
(6) Micher, v, 2; Math. ii, 3-6.

(7) Ps. lxxi, 10; Theodot. apud Bolland., 16 mai.

(8) Math. ii, 16; Macrobe, Saturn., lib. i, cap. 4; Voy. Hénaut, XX, 2-3.

(9) Mathieu, ii, 14. La traduction vulgaire du

d'Hérode, Archelaüs son fils succéda à sa tyrannie dans le royaume de la Judée, Joseph, fur d'Égypte, se retira en Galilée, de Nazareth : de là, le nom de Jésus. A mesure que l'enfant divin grandissait et se fortifiait, il croissait en sagesse et en vertu. Joseph et Marie revenant une fois à Jérusalem, ils avaient emmené Jésus, âgé de douze ans, s'aperçurent qu'il n'était plus avec eux. L'ayant cherché, ils retournèrent à Nazareth ; et ils le trouvèrent, le lendemain, assis dans le temple, avec des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Les auditeurs furent étonnés : ses parents n'étaient pas moins surpris. Sa mère lui demanda pourquoi il les avait ainsi traités : « Ne saviez-vous que je dois m'occuper du service de mon père, dans la maison qui lui appartient (1) ? » Il répondit ensuite avec eux à Nazareth, et demeura docile et soumis à ses parents, qui vivaient du travail de leurs mains (2). Depuis cette époque jusqu'à celle de sa mission, les listes se taisaient sur Jésus, dont les bonnes actions ne le firent remarquer que par la suite, le voyant entrer le peuple dans la synagogue, les Juifs qui l'avaient connu se taisaient : « N'est-ce pas là le fils de Joseph, l'époux de Marie (3) ? » en l'an quinzisième de Tibère, lorsque Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains (4), lors que

le sceptre, ôté aux fils de Juda, marquait, suivant la prédiction de Jacob, la venue du Sauveur (1), le Messie dit le Christ (2) fut annoncé par la voix de Jean fils de Zacharie, homme saint et juste, menant une vie austère dans le désert, et prêchant la pénitence et l'approche du royaume de Dieu au peuple qu'il baptisait sur les bords du Jourdain (Voy. JEAN-BAPTISTE). Bientôt celui dont il disait qu'il n'était pas digne de dénouer les cordons, en parlant aux Juifs qui le prenaient pour le Christ (3), vint se faire baptiser humblement dans le Jourdain, comme il avait été d'abord circoncis dans le temple. « Le voici, s'écria Jean-Baptiste ; voici celui qui doit venir. Je baptise dans l'eau : il doit baptiser par l'esprit saint, que j'ai vu descendre sur lui, et manifester le fils de Dieu (4). » Le témoignage éclatant rendu à Jésus lui valut ses premiers disciples. C'étaient de simples pêcheurs, André, et Simon qui reçut le surnom de Pierre. Le docte Nathanaël, quoique loué par Jésus, n'est point nommé parmi ces disciples. (V. BARNABÉ, III, 440.) Jésus, alors âgé d'environ trente ans, commence son ministère. Mais d'abord il se recueille, et jeûne dans le désert, pendant quarante jours ; là tous les royaumes du monde lui sont offerts s'il cède à l'esprit tentateur. Il le repousse par ces mots de l'Écriture : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui.* Le service de Dieu signale son premier acte. De Capharnaüm, ville principale de Galilée, s'étant rendu pour la pâque à Jérusalem, dévoré d'un saint zèle, il s'arma d'un fouet, et chassa du temple les vendeurs, qui

(1) C'est ce que Jésus-Christ était venu à Jérusalem la fête de la Tabernacle. Pallad. Hist. Laus. in 11, lib. 11, cap. 7, et Sozomen., lib. 7,

(2) Origène, Hom. 30. theod., xiii, 51. Marc., vi, 3; Justin, Tryph., Basil. Constit., tom. 11, cap. 4. Luc., xiii, 35. (3) Luc., xiii, 35. (4) Jean, i, 33-34.

(1) Genèse, xlii, 10, 18.

(2) Jean, i, 41.

(3) Luc., xiii, 35, 36.

(4) Jean, i, 33-34.

faisaient, disait-il, de la maison de son père une maison de trafic (1). Les Juifs lui ayant demandé par quelle autorité il agissait ainsi, sa réponse, qui marquait déjà son dévouement et son pouvoir, *Détruisez ce temple, et je le rétablirai en trois jours*, fut entendue par eux du temple de Jérusalem, non du temple de son propre corps; et ils n'oublièrent point cette réponse. Plusieurs miracles de bienfaisance qu'il fit pendant la fête à Jérusalem, tempérèrent cet acte d'autorité, et lui attirèrent en secret la visite d'un des principaux Juifs, Nicodème, de la secte des Pharisiens, lesquels prétendaient ne reconnaître d'autre règne que la loi de Dieu, et néanmoins étaient esclaves des rites et des traditions (2). Jésus parla au docteur juif, dans le même langage figuré, de la nécessité de connaître pour avoir part au royaume de Dieu; ce qui ne fut pas mieux compris du Pharisien que le rétablissement du temple ne l'avait été des Juifs. Alors il expliqua au docteur cette renaissance dans l'esprit-saint, et, sans se dévoiler, lui annonça l'objet de la mission du fils de l'homme, que Dieu avait donné au monde, et qui devait être *élevé en haut*, comme le serpent d'airain de Moïse, pour le salut de ceux qui croiraient en lui. Jésus, en revenant de Jérusalem, s'arrêta dans la Judée avec ses apôtres, pour baptiser la foule qui affluait de toutes parts. Jean Baptiste, à qui ses disciples se plaignaient que tous couraient au baptême conféré par les premiers, rendit de nouveau le témoignage que Jésus était cet envoyé de Dieu qui avait reçu de son père son esprit sans mesure, et qui devait venir, tandis que son précurseur devait

diminuer (1). La détention de Jean-Baptiste, qui avait osé reprendre la conduite scandaleuse d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, suivit de près. Il avait d'ailleurs, par l'éclat de ses prédications, excité l'envie des Phariséens, et fait naître des craintes (2) dans l'esprit d'Hérode. Jésus, dont les disciples devenus plus nombreux attiraient sur lui à son tour les murmures des docteurs, quitta la Judée, et vint en Samarie. C'est là que malgré la séparation qui existait entre les Samaritains et les Juifs, il eut, auprès du puits de Jacob, avec une Samaritaine, cet entretien rapporté par S. Jean, dans lequel, après avoir dit que l'eau salutaire qu'il donne à ceux qui ont soif est la vie éternelle, et que le salut vient des Juifs, il déclare plus ouvertement qu'il ne l'avait fait au docteur Israélite, que dorénavant l'adoration d'un Dieu, en esprit et en vérité, ne serait attachée ni au mont de Samarie, ni à la montagne de Sion, et qu'il était lui-même le Messie attendu d'une et de l'autre nation. Ainsi, quoiqu'il s'adressât d'abord au peuple d'Israël, il montra qu'il étendait ses vues aux Samaritains et aux Gentils comme aux Juifs. Les Samaritains chez lesquels il séjourna, témoins de tout ce que cette femme leur avait appris, furent le premier peuple qui reconnut le Sauveur. De là, Jésus, annonçant que le royaume des cieux était arrivé, et que le temps prédit par les prophètes était accompli (3), passa de nouveau en Galilée, où, dans une noce à laquelle il assistait avec sa mère, il avait fait à Cana son premier miracle, la conversion de l'eau en vin. Là un officier de distinction étant venu de Capernaüm le prier de guérir son fils

(1) Jean, 11, 15, 16; Ps. cxviii, 10; Jérémie, vii, 11.

(2) Josèphe, *Guerre des Juifs*, lib. 11, cap. 7.

(1) Jean, 111, 30.

(2) Josèphe, *Antiq.*, lib. xviii.

(3) S. Jérôme de *Lisiam*, cap. 224, 1.

re : *Si vous ne voyez des* , lui dit Jésus , *vous ne* vint. Ce ne fut qu'après que eut cru à la parole de Jésus , fils fut guéri. La croyance ouveau règne qu'il annonçait , fondée sur la doctrine et le té e des Écritures , était son pre- et , et la condition principale iracles , qui , comme l'observe , manifestaient plus encore sa e sa puissance. Plusieurs doc- flirent de le suivre , pensant ègne dont il parlait était un mporiel : il les détrompa , en ant que le fils de l'homme as où reposer sa tête. Après ppele de nouveau Simon- André , avec Jacques et Jean e , qu'il arrache à leurs fi- lisant , *Je vous ferai pêcheurs* es , il revient avec eux à Ca- m. Il entra alors dans la 2^e e son ministère. C'est là que ouvent il enseignait , dans la ue , les jours de sabbat , non es Scribes , ou les interprètes , mais comme un maître ayant ; ce qui augmentait la jalousie de leurs. La délivrance qu'il our la première fois d'un pos- r ordonnant à l'esprit impur e , fit dire aux Juifs : *Quel est lui qui parle ainsi et auquel* on obéissent ? Sa doctrine , tes de bienfaisance ou de pou- e exerçait en même temps , ex- autour de lui l'empressement eurs et du peuple , mais par des en différens. Dans la mol- es malades qu'on lui amenait els il imposait les mains pour rison , un paralytique , sur son yant été présenté avec la plus ititude à travers la foule , Jésus *Vos péchés vous sont remis* . risiens crièrent au blasphème :

il leur prouva sa mission , en com- mandant au paralytique de se lever et de marcher. Ils ne murmèrent pas moins de le voir manger chez Mathieu , avec des Publicains ou Juifs collecteurs de taxes pour les Romains , et avec d'autres gens odieux ou mal famés : Jésus leur fit observer que c'étaient les malades qui avaient besoin de médecins , et non ceux qui se portaient bien. Lorsque la foule s'empressait sur ses pas , une femme affligée d'une perte de sang depuis douze ans , fit des efforts pour s'approcher de lui , dans l'assurance que si elle touchait seulement la frange de son manteau , elle serait guérie. Quelques historiens nous apprennent qu'elle fit élever à Jésus , par reconnaissance , une statue dans sa ville natale (1). La confiance , non moins grande , de Jaïre , l'un des chefs de la synagogue , qui avait fait des instances auprès de lui pour la guéri- son de sa fille , obtint même son retour à la vie. Malgré le silence imposé par Jésus sur ce nouvel acte de puissance , silence gardé par Saint-Jean , l'un des témoins , la renommée de toutes ses actions se répandait dans la Galilée et dans la Syrie. La fête de pâque appro- chant , Jésus , qui avait en vue l'esprit des institutions auxquelles il se conformait , alla de nouveau à Jérusalem , où il guérit encore un paralytique , auquel il ordonna d'emporter son lit : c'était un jour de sabbat ; ce qui choqua vi- vement les Juifs , et surtout les Phari- siens. Jésus leur fit , dans le temple , une instruction très relevée sur cette

(1) A Pondé. *Par. Essébo* , lib. vii , cap. 18. *Saomane* , liv. v , cap. 21) dit que Julien l'apo- stat fit enlever cette statue , et mettre la statue à la place. L'histoire n'a fait mention d'aucune autre figure de Jésus-Christ On a attribué à S. Luc la quantité de peinture , et on a supposé qu'il avait fait un portrait de la Vierge et de son fils. (*Par. Luc.*) Mais ni *Essébo* ni aucun ancien historien n'en parlent , non plus que de l'empreinte du chef de Jésus-Christ , dite la Sainte-Face ou la Véronique.

prétendue violation de la loi; mais ils offensèrent davantage encore de ce qu'il déclarait agir ain-i au nom de Dieu son père, et qu'il appelait Moïse même en témoignage de ses actions (1); ce qui ne l'empêcha pas d'opérer ce jour-là d'autres guérisons, et de défendre une autre fois, par l'exemple de David (2), ses disciples, réprimandés par eux, pour avoir, un jour de sabbat, pris, dans un champ, des épis de blé. Cette expression, qu'il employa, que le fils de l'homme est *plus grand que le temple* et qu'il est *le maître du sabbat*, les mit en fureur. Ayant formé le dessein de le perdre, ils tinrent conseil contre lui avec les Hérodiens, secte qui honorait le roi Hérode comme le Messie (3). Jésus alors s'éloigna en se dirigeant vers le lac de Tibériade. Mais une grande multitude de peuple le suivit, de la Décapole, du pays de Tyr et de Sidon, de Jérusalem, de la Judée, de l'Idumée, et des bords du Jourdain. Après avoir rassemblé auprès de lui ses disciples, il choisit entre eux douze apôtres, Pierre, André, Jacques et Jean fils de Zébédée, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Thomas, Jacques fils d'Alphée, Jude, Simon, et Judas Iscariote, presque tous Galiléens grossiers et sans lettres (4), pour les envoyer prêcher son évangile. C'est alors qu'il fit le célèbre sermon sur la montagne (5), où mettant en parallèle avec la loi de Moïse la loi évangélique qui devait l'accomplir, et opposant la véritable religion aux traditions judaïques, il prêcha la simplicité de l'esprit, la pureté du cœur, la réconciliation entre les frères, l'union indissoluble des époux, l'amour du prochain com-

me celui des ennemis, et renferma tout le sommaire de la morale dans ce précepte de la charité universelle: *Agissez envers les hommes comme vous voudriez qu'ils agissent envers vous* (1). Il en fait le motif de cette courte et sublime *Prière* (2), par laquelle il apprend à ses disciples à invoquer leur père commun; prière qui est devenue celle de tous les chrétiens, s'est répandue chez tous les peuples, et a été traduite dans toutes les langues du monde. Jésus scella ces discours, par la guérison d'un lépreux, qu'il envoya ensuite au prince des prêtres offrir le don du témoignage; par celle du serviteur d'un centenier païen, dont l'humble foi, reproduite dans l'exemple d'une Cananéenne idolâtre, fit dire à Jésus qu'un grand nombre viendraient d'Orient et d'Occident, pour avoir part au royaume des cieux, de préférence aux héritiers des enfants de Jacob (3); enfin, par la renaissance à la vie du fils unique d'une veuve de Naïm, qui excita sa compassion. Les préceptes de charité générale qu'il avait donnés, il les applique ensuite lui-même, soit en déclarant à Simon, le Pharisien, surpris de le voir accueillir une femme pécheresse répandant ses larmes et des parfums sur les pieds de Jésus, que *beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé*; soit en renvoyant avec indulgence la femme adultère, dont les juges rappelés à leur propre conscience par cette parole, *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre*, furent forcés de porter contre eux-mêmes la sentence qu'ils voulaient que Jésus prononçât contre elle (4). Cependant attirés par les actes

(1) Jean, v, 46; *Deuter.*, xviii, 15.

(2) *I Reg.*, xvi, 6.

(3) Is. Cananée, *Ecclesi.* I.

(4) Act. apost., i, 13; iv, 13.

(5) Mathieu, v, vi et vii; Luc, vi, xi.

(1) Mathieu, vii, 12; Luc, vi, 31.

(2) Mathieu, vi, 9-13; Luc, xi, 1-4.

(3) Mathieu, xviii, 11, 12.

(4) Jean, viii, 1-11.

naissance qu'il opérait en prêchant la doctrine du nouveau règne, une multitude de Juifs et d'étrangers ne cessaient de le suivre : il se prêtait à les enseigner, il leur montrait son royaume, sous l'image des paraboles, qu'il expliquait ensuite à ses disciples (1). Ce fut auquel les Juifs étaient accoutumés, ne put néanmoins, dans son action nouvelle, être compris par ceux que leur cœur se fermait à la parole de Jésus et repoussait la vérité, surtout à Nazareth, où il avait été, qu'il fut le plus méconnu des patriotes, les plus grossiers de la région. Lorsqu'il ouvrit dans la synagogue le livre d'Isaïe, et qu'étant sur ce passage, *J'ai reçu l'onction Seigneur, qui m'a envoyé en Esprit, pour prêcher l'Évangile aux peuples, les délivrer de toute oppression, et publier le jour des bonnes nouvelles et de la justice* (2), il prononça ces paroles, en se les appliquant : *C'est aujourd'hui que se réalise ce que vous venez d'entendre prophétiser* ; tout étonnés de l'élevation de la grâce de ses discours : *Comment donc au fils de Joseph se peut-il faire si merveilleuse ?* dirent-ils, scandalisés. Mais lorsqu'il ajouta que *nul prophète n'est honoré dans son pays*, et qu'il leur donna l'exemple et la conduite d'Élie pour en faire l'application à leur incrédulité, ils s'irritèrent et qu'ils l'entraînèrent au sommet de la ville pour le précipiter : Jésus leur échappa, en passant au-dessous d'eux. Vers ce temps commença l'année de sa mission. Jésus cessa point de prêcher dans les

synagogues, en parcourant la Galilée avec ses disciples, qu'il envoyait devant lui. Plusieurs femmes qu'il avait guéries, entre autres Marie-Madeleine, et Jeanne, épouse de Chusa, intendants d'Hérode, le suivaient, et l'assistaient de leurs biens (3) : c'était un usage qui ne blessait personne chez les Juifs. Cependant Hérode, qui avait fait trancher la tête à Jean-Baptiste, instruit, par la renommée, des miracles éclatants du Sauveur, crut que c'était Jean ressuscité, et le fit chercher (4). Jésus se retira dans le désert de Bethsaïde, en traversant sur une barque le lac de Tibériade : mais une grande multitude qui s'était portée sur ses pas, l'ayant rejoint en faisant le tour du lac, il fut touché de compassion. Après avoir distribué le pain de la parole à ce peuple, non-seulement cinq pains d'orge lui suffirent pour nourrir abondamment cinq mille hommes, mais de ce qui resta, douze corbeilles furent remplies. Il répéta ce même bienfait de la multiplication des pains en faveur d'un nombre très-considérable encore de personnes de tout sexe et de tout âge. Les Juifs témoins de ces prodiges, ne doutant pas que celui qui les opérait ne fût le Messie, voulurent le proclamer Roi (5) ; mais Jésus ayant donné l'ordre à ses disciples de repasser le lac, s'enfuit dans la solitude, et il regagna, de nuit, la barque et le rivage opposé. Le lendemain, à Capharnaüm, nouvelle affluence des mêmes Juifs. Jésus leur reprocha de le chercher plutôt pour la nourriture matérielle qu'ils avaient reçue, qu'à cause du pain de vie qu'il leur apportait au nom de son père : il leur dit qu'il était lui-même

(1) Luc, VIII, 1-3.
(2) Luc, IV, 18-19.
(3) Luc, VIII, 1-3.
(4) Luc, IX, 9.

(1) Luc, VIII, 2, 3 ; S. Jérôme, in *Math.*, XXVII.
(2) Luc, IX, 10 ; XXIII, 8.
(3) Luc, IX, 14, 15.

ce pain descendu du Ciel, pain bien différent de la manne, et dont qui-conque se nourrirait, aurait la vie éternelle (1). Ce discours, prononcé dans la synagogue, fut un nouveau scandale pour les Juifs qui avaient connu Jésus, et même pour un grand nombre de ses disciples (2). Plusieurs de ceux qui le suivaient, l'abandonnèrent. Il demanda aux apôtres eux-mêmes s'ils voulaient aussi le quitter : Simon-Pierre l'assura de leur foi ; mais Jésus connaissait les dispositions de l'un des douze. L'envie et la haine animaient d'un autre côté les Pharisiens, qui l'attendaient à l'époque de la pâque dans la Judée, où il n'alla point cette fois. Mais plusieurs d'entre eux vinrent de Jérusalem, le trouver, pour le prendre en défaut. Ils l'accusèrent de négliger, ainsi que ses disciples, les purifications consacrées par la tradition. Il les reprit à son tour avec autant de fermeté que de sagesse, en montrant le véritable esprit de la loi de Moïse, et en s'élevant dans de vives apostrophes contre leurs pratiques purement extérieures. Cependant, quoiqu'il joignît à l'autorité de sa doctrine l'exemple de ses actions ; quoiqu'il leur répondît en faisant entendre les sourds et parler les muets, en redressant les boiteux, en rendant la vue aux aveugles, en chassant même les démons au nom de Dieu, les Scribes prétendaient que c'était par Belzebuth qu'il agissait, et que Jésus était possédé lui-même. Mais il leur répliquait avec modération et avec force, en leur faisant sentir la contradiction de leurs discours, et en leur prouvant sa mission par les Ecritures et par le témoignage de Dieu son père. Les Pharisiens et les Sadducéens lui demandèrent alors,

pour preuve de son pouvoir, un signe dans le ciel. Comme les Sadducéens niaient la résurrection, il leur dit qu'ils n'en auraient point d'autre que celui de Jonas, en désignant, par cette figure, sa mort et sa renaissance à la vie. Mais ce qu'il refusait à l'incrédulité, il l'accordait à la simplicité de la foi. Après avoir reçu la profession des apôtres, par l'organe de Simon-Pierre, pour l'institution de son Eglise, après leur avoir prédit positivement la mort du fils de l'homme, et sa résurrection le troisième jour, il offrit, aux regards de Pierre, de Jacques et de Jean, quelque rayonnement de sa gloire, en se transfigurant sur une haute montagne (1). Il marqua ensuite sa puissance aux autres disciples, par la délivrance d'un lépreux, sourd et muet, qu'ils n'avaient pu, en l'absence de leur maître, guérir de l'obsession. Jésus continua de parcourir la Galilée ; et il chargea Pierre d'acquiescer pour lui et ses apôtres le paiement du tribut, sur la légitimité duquel les Pharisiens, pour surprendre Jésus et le livrer à l'autorité, feignirent une autre fois de lui demander son avis ; ce qui leur arriva, d'après la représentation de la monnaie du prince, cette réponse, qui les déconcerta : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » L'espèce de préférence que Jésus semblait accorder à Pierre (2), la demande qui lui fut faite pour Jacques et Jean des premières places dans son royaume, et qui excita l'indignation des autres disciples, furent l'occasion d'une contestation entre les apôtres : *Lequel était le plus grand dans le royaume des cieux ?* Jésus, pour leur répondre en joignant l'ex-

(1) Jean, vi, 22-26.

(2) Jean, vi, 61-67 ; S. Ephrem, li, G.

(1) Le Thebain. S. Jérôme, Ep. xxvii. (Fol. 12. Cassaub., Exerc. xv).

(2) Origène, in Math., S. Jérôme, ibid.

paroles, mit au milieu d'eux
 le enfant, le plaça près de
 l'embrassa. Il leur donna en-
 ses instructions les plus tou-
 sur l'humilité, la patience, et
 ardon et l'oubli réproque des
 Il modérait ainsi son autorité
 douceur, et il tempérait l'élé-
 de sa doctrine par la simpli-
 ses discours. La fête des ta-
 es, ou des tentes, l'une des
 solennelles, étant arrivée (1),
 quitta la Galilée pour la dern-
 is, et vint à Jérusalem. Il y
 irer dans le temple sa doctrine
 mêmes que les pontifes avaient
 s pour le saisir (2). Les doc-
 le la loi n'en persévérèrent pas
 dans leur dessein, malgré les
 imulations de Nicodème, qui vou-
 on ne le jugât point sans l'en-
 , et qu'on examinât du moins
 ions (3). Le zèle dont Jésus leur
 mimé contre eux, lorsqu'il leur
 son propre témoignage sur ce
 comme le témoignage même
 u son père, en se di-ant égal
 et plus ancien qu'Abraham,
 tellement leur colère, qu'ils
 rent le lapider. Jésus s'éloigna,
 nuant toutefois une nouvelle
 ie de sa mission par la gué-
 l'un aveugle-né, attesté pour tel,
 sence des Pharisiens, par les
 ts eux-mêmes. Après avoir reçu
 italité à Béthanie, chez Marthe
 et Marie, Jésus passa au-de-
 Jourdain dans le désert, où une
 le disciples le suivit: il continua
 ruire le peuple dans des para-
 , dont la morale s'adressait, soit
 publicains, soit aux Pharisieus
 nts, telles que l'histoire du man-
 riehe, celle de l'enfant prodig-

que, etc.; et il choisit seize-ante-deux
 disciples pour repandre ses instruc-
 tions et seconder les apôtres. La 4^e.
 année de son ministère était com-
 mençée. La nouvelle de la mort de
 Lazare, qu'il aimait, le fit retourner,
 malgré les craintes des disciples,
 dans la Judée, chez Marthe et Ma-
 rie, qui pleuraient leur frère: on
 l'avait mis au tombeau depuis plu-
 sieurs jours. Il l'appela, et le rendit à
 la vie en présence de la multitude (1).
 L'éclat de cette résurrection ouvrit les
 yeux à un grand nombre de Juifs,
 mais fit une cause d'aveuglement pour
 plusieurs. Les princes des prêtres et
 les docteurs de la loi, craignant que si
 Jésus était reconnu des Juifs pour le
 Christ, la croyance dans son nou-
 veau royaume n'attirât contre eux
 les Romains et ne causât la ruine de
 Jérusalem et de son temple, délibé-
 rèrent sur les mesures à prendre pour
 l'arrêter et s'en débarrasser, conformément
 à l'avis du grand-prêtre Caïphe, qui
 s'écria, comme par une sorte d'inspi-
 ration prophétique, « qu'il fallait
 » qu'un seul mourût pour le salut de
 » tous (2). » Mais Jésus, dont l'heure
 n'était pas encore venue, se retira de
 nouveau dans le désert, et atten-
 dit à Ephrem (3) l'approche de la
 pâque. Il revint alors à Béthanie, où
 Marie, sœur de Lazare, ayant versé
 sur la tête et les pieds de Jésus un par-
 fum précieux, il la justifia contre les
 murmures de Judas: « Cette femme,
 » dit-il, a fait une œuvre qui honore
 » d'avance ma sépulture, et qui sera
 » célébrée partout où cet Evangile sera
 » prêché. » Jésus partit enfin pour Jér-
 usalem, entouré d'une foule de peuple
 que sa renommée avait attirée sur ses
 pas. En chemin, il modéra l'indigna-

(1) Jean, xi, 10, 14.

(2) Jean, xi, 50.

(3) Jean, xi, 47-51.

(1) Jean, xi, 1-44.

(2) Jean, xi, 45-53.

(3) Jean, xi, 54, 55; Relandi *Palæst.*, t. 1, p. 6,

et 11, 765.

ce pain descendu du Ciel, pain bien différent de la manne, et dont qui-conque se nourrirait, aurait la vie éternelle (1). Ce discours, prononcé dans la synagogue, fut un nouveau scandale pour les Juifs qui avaient connu Jésus, et même pour un grand nombre de ses disciples (2). Plusieurs de ceux qui le suivaient, l'abandonnèrent. Il demanda aux apôtres eux-mêmes s'ils voulaient aussi le quitter : Simon-Pierre l'assura de leur foi ; mais Jésus connaissait les dispositions de l'un des douze. L'envie et la haine animaient d'un autre côté les Pharisiens, qui l'attendaient à l'époque de la pâque dans la Judée, où il n'alla point cette fois. Mais plusieurs d'entre eux vinrent de Jérusalem, le trouver, pour le prendre en défaut. Ils l'accusèrent de négliger, ainsi que ses disciples, les purifications consacrées par la tradition. Il les reprit à son tour avec autant de fermeté que de sagesse, en montrant le véritable esprit de la loi de Moïse, et en s'élevant dans de vives apostrophes contre leurs pratiques purement extérieures. Cependant, quoiqu'il joignit à l'autorité de sa doctrine l'exemple de ses actions ; quoiqu'il leur répondit en faisant entendre les sourds et parler les muets, en redressant les boiteux, en rendant la vue aux aveugles, en chassant même les démons au nom de Dieu, les Scribes prétendaient que c'était par Belzebuth qu'il agissait, et que Jésus était possédé lui-même. Mais il leur répliquait avec modération et avec force, en leur faisant sentir la contradiction de leurs discours, et en leur prouvant sa mission par les Écritures et par le témoignage de Dieu son père. Les Pharisiens et les Sadducéens lui demandèrent alors,

pour preuve de son pouvoir, un signe dans le ciel. Comme les Sadducéens niaient la résurrection, il leur dit qu'ils n'en auraient point d'autre que celle de Jonas, en designant, par cette figure, sa mort et sa renaissance à la vie. Mais ce qu'il refusait à l'incrédulité, il l'accordait à la simplicité de la foi. Après avoir reçu la profession des apôtres, par l'organe de Simon-Pierre, pour l'institution de son Eglise, après leur avoir prédit positivement la mort du fils de l'homme, et sa résurrection le troisième jour, il offrit, aux regards de Pierre, de Jacques et de Jean, quelque rayonnement de sa gloire, en se transfigurant sur une haute montagne (1). Il montra ensuite sa puissance aux autres disciples, par la délivrance d'un lépreux, sourd et muet, qu'ils n'avaient pu, en l'absence de leur maître, guerir de l'obsession. Jésus continua de parcourir la Galilée ; et il chargea Pierre d'acquitter pour lui et ses apôtres le paiement du tribut, sur la légitimité duquel les Pharisiens, pour surprendre Jésus et le livrer à l'autorité, feignirent une autre fois de lui demander son avis ; ce qui leur attira, d'après la représentation de la monnaie du prince, cette réponse, qui les déconcerta : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » L'espèce de préférence que Jésus semblait accorder à Pierre (2), la demande qui lui fut faite pour Jacques et Jean des premières places dans son royaume, et qui excita l'indignation des autres disciples, furent l'occasion d'une contestation entre les apôtres : *Lequel était le plus grand dans le royaume des cieux ?* Jésus, pour leur répondre en joignant l'a-

(1) Jean, vi, 22-26.

(2) Jean, vi, 61-67 ; S. Ephrem, li, G.

(1) Le Thabor. S. Jérôme, Ep. xxvii. (Fp. Is. Casaub., Exerc. xv).

(2) Origène, in Math. ; S. Jérôme, ibid.

paroles, mit au milieu d'eux un enfant, le plaça près de lui, l'embrassa. Il leur donna des instructions les plus touchantes sur l'humilité, la patience, et l'obéissance, et l'oubli de l'égoïsme. Il leur montrait ainsi son autorité douce, et il tempérât l'élévation de sa doctrine par la simplicité de ses discours. La fête des tabernacles, ou des tentes, l'une des plus solennelles, étant arrivée (1), Jésus quitta la Galilée pour la dernière fois, et vint à Jérusalem. Il y enseigna dans le temple sa doctrine, et prêcha les mêmes que les pontifes avaient pour le saisir (2). Les docteurs de la loi n'en persévérèrent pas dans leur dessein, malgré les tentatives de Nicodème, qui voulait ne le juger point sans l'en entendre, et qu'on examinât du moins ses doctrines (3). Le zèle dont Jésus leur inspirait contre eux, lorsqu'il leur donnait son propre témoignage sur ce qu'il disait, comme le témoignage même de son père, en se disant égal à son père, et à son ancêtre Abraham, augmentait leur colère, qu'ils ne purent le lapider. Jésus s'éloigna, mais non sans avoir vu une nouvelle manifestation de sa mission par la guérison d'un aveugle-né, attesté pour tel, par la sentence des Pharisiens, par les témoignages eux-mêmes. Après avoir reçu l'huile à Béthanie, chez Marthe et Marie, Jésus passa au-delà du Jourdain dans le désert, où une de ses disciples le suivit : il continuait à prêcher le peuple dans des parables, dont la morale s'adressait, soit aux Juifs, soit aux Phariséens, telles que l'histoire du manne, celle de l'enfant prodig-

ue, etc. ; et il choisit soixante-douze disciples pour repandre ses instructions et seconder les apôtres. La 4^e. année de son ministère était commencée. La nouvelle de la mort de Lazare, qu'il aimait, le fit retourner, dans la Judée, chez Marthe et Marie, qui pleuraient leur frère : on l'avait mis au tombeau depuis plusieurs jours. Il l'appela, et le rendit à la vie en présence de la multitude (4). L'éclat de cette résurrection ouvrit les yeux à un grand nombre de Juifs, mais fit une cause d'aveuglement pour plusieurs. Les prêtres et les docteurs de la loi, craignant que si Jésus était reconnu des Juifs pour le Christ, la croyance dans son nouveau royaume n'attirât contre eux les Romains et ne causât la ruine de Jérusalem et de son temple, délibérèrent sur les mesures à prendre pour l'arrêter et s'en débarrasser, conformément à l'avis du grand-prêtre Caïphe, qui s'écria, comme par une sorte d'inspiration prophétique, « qu'il fallait qu'un seul mourût pour le salut de tous (5) ». Mais Jésus, dont l'heure n'était pas encore venue, se retira de nouveau dans le désert, et attendit à Ephraïm (6) l'approche de la pâque. Il revint alors à Béthanie, où Marie, sœur de Lazare, ayant versé sur la tête et les pieds de Jésus un parfum précieux, il la justifia contre les murmures de Judas : « Cette femme, » dit-il, « a fait une œuvre qui honore » d'avance ma sépulture, et qui sera » célébrée partout où cet Evangile sera » prêché. » Jésus partit enfin pour Jérusalem, entouré d'une foule de peuple que sa renommée avait attirée sur ses pas. En chemin, il montra l'indigna-

1. Jean, 7, 10, 14.
2. Jean, 7, 15-36.
3. Jean, 7, 47-51.

(1) Jean, 11, 1-44.
(2) Jean, 11, 45-53.
(3) Jean, 11, 54, 55; Reland *Palæst.*, 1, 3, 6, et 11, 765.

tion de Jacques et de Jean contre un bourg de Samaritains ingrats, qui n'avait pas voulu le recevoir. Des aveugles qui crièrent vers lui avec ardeur, et qui, dès qu'il les eut touchés, recouvrèrent la vue près de Jéricho, contribuèrent, avec le miracle du Lazare, au concours immense de peuple, qui accompagna l'entrée de Jésus dans Jérusalem. Le fils de David, monté humblement sur une ânesse (1), fut reçu comme le Messie ou le Sauveur, aux cris d'*Hosanna* et de *Béni soit le roi d'Israël*, par ceux mêmes qui, après avoir étendu leurs manteaux sur ses pas, allaient bientôt le couvrir d'ignominie. Cette espèce de triomphe, pendant lequel Jésus pleura sur Jérusalem, ne causa aucun ombrage au gouvernement, dont la vigilance redoublait dans les fêtes solennelles (2). Les princes des prêtres et les Scribes furent les seuls qui s'en inquiétèrent. Après avoir chassé une seconde fois les profanateurs de la sainteté du temple, bien loin de faire craindre qu'il ne devint le maître de l'édifice sacré, dont la double enceinte et la forteresse dominaient la ville (3), dès le soir même il se déroba aux regards de la multitude. Il ne reparut dans le temple, que pour enseigner l'humble soumission à l'autorité, comme la venue sans éclat du royaume de Dieu, et pour engager le peuple à écouter ceux qui sont assis dans la chaire de Moïse, relativement au grand précepte de l'amour de Dieu et du prochain, dont la nouvelle loi est le complément ; à honorer enfin leur ministère, mais à ne pas imiter leur hypocrisie et la vanité de leurs œuvres. Il confondit,

par l'autorité même de Moïse et de David (1), les Sadducéens, qui niaient que le Dieu d'Abraham fût le Dieu des vivants ; et les Pharisiens, qui révoquaient en doute la divinité du Christ fils de David. Il finit par annoncer que le fils de l'homme allait être livré, et élevé de terre, mais qu'il attirerait tout à lui ; que ses disciples seraient persécutés, mais que sa parole se répandrait partout ; que Jérusalem serait détruite et Israël dispersé (2), mais qu'un nouveau peuple serait appelé au salut. Les princes des prêtres et les Pharisiens, déjà irrités par l'exemple de la parabole des vignerons auxquels le maître ôte sa vigne pour la donner à d'autres, eussent voulu s'emparer de Jésus ; mais ils craignaient la multitude. Moyennant une somme d'argent, Judas, l'un des douze apôtres, s'offrit de leur livrer son maître à l'insu du peuple. La veille de la pâque, Jésus s'étant fait le serviteur de ces mêmes apôtres, leur lava les pieds, et institua le mystère de la cène, qui avait tant scandalisé les Juifs, et qui devait rappeler le sacrifice dont l'agneau pascal offrait la figure. Judas y participa, et alla de suite préparer sa trahison, annoncée d'avance par Jésus au disciple bien-aimé. Après avoir prononcé l'excellent discours, rapporté par St. Jean (3), sur l'esprit de concorde et d'union religieuse et fraternelle entre les hommes, Jésus quitta le lieu du banquet, et passa dans le jardin de la montagne des Oliviers, où il avait coutume de se retirer seul avec ses disciples. Là, pour donner l'exemple du dévouement, il s'offrit à son père en sacrifice. Il s'attrista, et gémit des

(1) Zacharie, ix, 9.

(2) Joseph, *Antiq.*, liv. xviii, ch. 3.

(3) Michaelis, *Not. in N. T.* (Voy. aussi l'Essai sur le plan du fondateur de la religion chrétienne, par E. V. Kieubard, Dresde, 1799, in-8°.)

(1) Exod., iii, 6; Ps. cix.

(2) Daniel, ix, 26; Osée, iii, 4; Eséch., Demonstr. evang., lib. vi et vii; Ps. xlviii, 6; Isaïe, lvi, 1.

(3) Jean, xiv-xvii.

es crimes de l'humanité (1), ait boire le calice. Sa prière il se leva : aussitôt Judas vi de ses satellites , et , par perfide convenu avec eux , a le baiser de paix , que Jésus avec douceur , en disant : Judas , vous me trahissez baiser ! » Jésus se présenta soldats qui le cherchaient , nommé , ils reculèrent , saisis leur ayant dit de nou- Si c'est moi que vous de- , me voici , laissez aller mes s en paix , » ils s'avancèrent ent. Pierre tira l'épée pour e , et blessa Malchus , un ours du grand-prêtre : mais ta l'ardeur de Pierre , et gués- is. La plupart des disciples èrent leur maître , et s'en- ésus fut emmené chez Cai- les princes des prêtres et les s du peuple étaient assen- st là que l'innocent et le interrogé comme un crimi- que toutes ses actions eus- ubliques , et bientôt , sur son ge , condamné à mort , pour d'après l'interpellation du ètre , confessé qu'il était le ieu. De ce moment il fut en e longue suite d'insultes et s que rapportent ses histo- t qu'Isaïe et David même avoir plutôt racontés que pré- Un valet ayant osé lui don- ufflet , le Sauveur ne lui pré- int l'autre joue ; il lui parla ne et avec vérité. Pierre , on zèle , eut la faiblesse de a maître : Jésus , plus sensible aute qu'à ses propres souff- lui lança un regard qui le fit n lui-même. Le lendemain ,

les Juifs , se rassemblèrent de nouveau , et convinrent de le remettre entre les mains de Ponce-Pilate , non pour le juger , mais pour faire mettre à exécution le jugement porté contre lui ; car les Romains leur avaient ôté le droit de punir de mort (1). Judas rendit témoignage , mais trop tard , à l'innocence de Jésus , par son repentir , en remettant aux pontifes le prix de sa perfidie. Mais ses remords furent ceux du désespoir , et il se pendit. Les princes des prêtres ne s'occupèrent pas moins de consommer la mort de Jésus. Voyant que Pilate jugeait insuffisants les motifs de sa condamnation , ils impatèrent à Jésus de s'être fait roi des Juifs , et d'avoir cherché à soulever le peuple. Interrogé sur cette accusation par Pilate , il répondit que son royaume n'était pas de ce monde , où il était venu pour rendre témoignage à la vérité. Quoique Pilate méconnût celui qui lui parlait ainsi (2) , il ne laissa pas de reconnaître que Jésus était innocent. Sur les informations qu'il prit , le croyant de la Galilée (3) , il s'empressa de l'envoyer au gouverneur de cette province , Hérode-Antipas , qui depuis long-temps désirait de lui voir opérer quelque miracle. Mais Hérode , n'obtenant de Jésus , pour toute réponse , que le silence , le fit revêtir d'une robe blanche , signe dérisoire de sa royauté et de son innocence , et le renvoya à Pilate. C'était l'usage , à l'époque de la fête de Pâque , de donner la liberté à un prisonnier , au choix du peuple. Pilate voulut en profiter pour délivrer Jésus , qu'Hérode même n'avait point jugé coupable : il proposa au peuple de choisir entre Jésus et un chef de vo-

(1) Jean , xviii, 31 ; Césaire , *Exposit.* xxi.

(2) Aug. in Joann. *Hom.* cii6.

(3) Luc , xxi, 8, 6-8.

leurs nommé Barabbas. Mais les Juifs, excités par les pontifes, demandèrent à grands cris que Barabbas fût délivré et Jésus crucifié. Pour les apaiser, Pilate fit flageller Jésus par ses soldats, supplice réservé alors aux esclaves (1). A la douleur, les soldats joignirent l'insulte, et l'ayant couvert d'un manteau de pourpre et couronné d'épines, ils le saluèrent du titre de *roi des Juifs*. Jésus souffrit tout en silence. C'est dans cet état si propre à émouvoir la compassion des Juifs, que Pilate le leur présenta, en disant : *Voilà l'Homme!* Mais les pontifes et leurs ministres ne firent que redoubler leurs clameurs, en provoquant de nouveau celles du peuple. Pilate leur représenta qu'ils l'obligeaient de crucifier leur roi (2); ils opposèrent « qu'ils n'avaient d'autre roi que César, » eux qui en d'autres occasions ne reconnaissaient que Jehova (3); et c'était à l'autorité même de César que Jésus les avait renvoyés lorsqu'ils voulurent lui tendre un piège. Pilate alors se lavant les mains, comme s'il eût cru pouvoir se décharger sur les Juifs de la mort de l'homme juste, dont le sang, s'écriaient-ils, devait retomber sur eux et leur postérité, leur abandonna Jésus, en ordonnant qu'il fût crucifié. Suivant la coutume des Romains à l'égard des condamnés, Jésus fut chargé de sa croix, dont un Cyrénéen, nommé Simon, porta le fardeau; et il fut conduit entre deux criminels au mont Calvaire, le lieu des exécutions, la même montagne peut-être que celle de Moria, où Isaac avait été offert par son père en holocauste (4). Suivi par plusieurs femmes qui fondaient en larmes, il se re-

tourna, et il leur dit de pleurer, non sur lui, mais sur elles-mêmes et sur leurs enfants. Dépouillé de ses habits par les soldats, cloué et suspendu à la croix, avec une inscription au-dessus de sa tête, en hébreu, en grec et en latin, où Pilate, en dépit des pontifes, l'avait qualifié *roi des Juifs*, le Sauveur fut exposé aux railleries insolentes de ces mêmes Juifs, qui lui disaient : « Toi qui détruis le Temple et le rebâties en trois jours, » sauve-toi maintenant si tu es le fils de Dieu! » Jésus, abreuvé d'outrages, demandait à son père la grâce de ses bourreaux : « Mon père, s'écriait-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Sa clémence, et le salut qu'il accorde à l'un des deux larrons crucifiés avec lui, annonçant qu'il avait en vue, en mourant, de sauver les pécheurs. Jésus donna le même temps l'exemple de l'humanité la plus touchante, lorsque voyant sa mère au pied de la croix, avec le disciple qu'il aimait, il dit à sa mère : « Femme, voilà votre fils, et à St. Jean, voilà votre mère. » Les Évangélistes rapportent que depuis l'heure de midi, le soleil fut obscurci (1) et la terre couverte de ténèbres. Sur les trois heures, Jésus ayant jeté un grand cri, et dit, « Tout est consommé, » baissa la tête et rendit l'esprit. La voile du temple se déchira en deux, ajoutent les évangélistes, la terre trembla, les rochers se fendirent (2), des

(1) Eusèbe, *Chron. ex Phleg. et Afric. Tertullien, Apologét.*, cap. 14, 19 et 21; *Id.*, lib. ix, cap. 6. Plusieurs même remarquent que le soleil s'éclipsa totalement, quoique ce fût alors le plein lune. Tertullien fait observer aux chrétiens romains que l'éclipse dont il s'agit était un nombre des événements extraordinaires consignés dans leurs fastes.

(2) Ruinô (lib. ix, cap. 6) atteste qu'en voyant les montagnes des rochers fendus dans un sens opposé à leur direction. Jules Africain dit que le terriblement de terre s'étendit en loin; et que qui ont remarqué l'éclipse totale dont on a parlé.

(1) Baron. *Annal.*, an 34, §. 84.

(2) Jean, xix, 14, 15.

(3) Chrysost. in Joan., *Hom. el.* 53.

(4) Baron. *Annal.* 34, §. 107.

avrirent. Le centenier qui exécution, et plusieurs des appels de ce cri et de ces extraordinaires, dirent, « C'était vraiment le fils de David le soir de la pâque, le sabbat eût commencé, mathieu obtint de Pilate le corps pour l'ensevelir, après il fut constaté que Jésus était même un soldat lui-même, percé le côté de lance. Joseph alors le prit, assisté de Nicodème, en présence des femmes qui accompagnaient Jésus, il le déposa dans le tombeau qu'il avait fait creuser lui-même dans le roc. Le lendemain étant arrivé, les prêtres, par l'autorisation du gouverneur, firent venir des gardes au sépulchre et scellèrent la pierre qui en fermait l'entrée. Mais ni les gardes, ni les prêtres, n'empêchèrent le corps de sortir du tombeau le troisième jour, le 1^{er}. Le matin (1), Jésus-Christ ne se fit pas reconnaître. Confondus eux-mêmes malgré leur précaution, les gardes craignirent pas de com- mander ceux qu'ils avaient chargés de garder le tombeau. Ils avaient demandé l'apparition des gardes, de peur, disaient-ils, que les disciples ne vinssent la nuit prendre le corps de leur maître, pour qu'il était ressuscité. Et ils apprirent ce qui s'était passé et montrèrent ces mêmes gardes attestèrent que, pendant la nuit, les disciples étaient venus (5). Cependant Madeleine et les autres femmes qui avaient

préparé des parfums, et, d'après elles, Pierre et Jean, ayant couru au sépulchre et trouvé la pierre levée et le tombeau vide, crurent d'abord eux-mêmes au bruit supposé qu'on avait enlevé le corps de Jésus. Loin de publier la résurrection du Christ, qu'ils n'avaient pas clairement comprise quand il leur parlait de celle du fils de l'homme, les apôtres n'ajoutèrent point foi au récit que les femmes vinrent leur faire ensuite de son apparition. Et quoiqu'ils crussent enfin qu'il avait apparu à Pierre, et qu'il s'était fait reconnaître aux disciples d'Emmaüs en rompant le pain avec eux comme au jour de la cène, une partie des disciples n'y croyait pas encore. Ils ne furent pleinement convaincus que lorsqu'étant ras-semblés, les portes fermées, Jésus-Christ se montra tout-à-coup au milieu d'eux, en leur disant, *La paix soit avec vous!* et en leur faisant voir et toucher ses mains et ses pieds (1). Il leur apparut plusieurs fois depuis, en s'entretenant avec eux, et en marquant sa confiance à Pierre, qui l'assura de son dévouement (2). Mais ce fut sur une montagne de Galilée, où ses disciples s'étaient réunis par son ordre, qu'il se fit voir à-la-fois, suivant l'apôtre St. Paul (3), à plus de cinq cents frères. C'est alors qu'en découvrant à ses disciples l'accomplissement des Ecritures, il leur montra qu'il fallait que le Christ souffrit, qu'il ressuscitât le 3^e jour (4), et que la pénitence et le salut fussent prêchés par toute la terre, en commençant par Jérusalem (5). Il donna sa paix et son esprit à ses apôtres, leur conféra le pouvoir de re-

grand tremblement dans la Bi-

lepuis, par les chrétiens, le di-

cur du Seigneur.

1. Apolog. . cap. 21.

2. 63; Just., Dial.

(1) Jean, xv, 26-27; 1^{er} Joh. ad Smyr.

(2) Jean, xv, 26; 2^{es} 1^{er}, 1, 26.

(3) 1^{er} Corinth., cap. xv, 6.

(4) Ps. xv, 10; Ode, vi, 3.

(5) Luc, xxiv, 46, 47.

mettre les péchés (1), les chargea d'aller instruire tous les peuples, de les baptiser au nom de son père, en son nom et en celui de l'esprit-saint, et de leur apprendre à observer ses commandements (2). Les *Actes* des Apôtres témoignent que, le quarantième jour après sa résurrection (3), Jésus-Christ se rendit avec ses disciples sur la montagne des Oliviers (4), où, après les avoir assurés qu'il serait toujours avec eux jusqu'à la fin des siècles (5), il les bénit, s'éleva au ciel, et disparut. Les apôtres et les disciples, conformément aux ordres de Jésus Christ, s'assemblèrent à Jérusalem, d'où bientôt, animés par son Esprit, et après avoir dressé un *Symbole*, ou une règle commune (6), ils se répandirent, pour aller prêcher l'Evangile, dans toutes les contrées du monde connu. St. Pierre, après avoir fondé les premières églises dont les fidèles portèrent le nom de *Chrétiens*, établit son siège à Rome. St. Paul fut un des apôtres qui contribua le plus à la propagation de la foi chrétienne, dont il avait été le plus ardent persécuteur. Le christianisme, traversé d'abord dans ses progrès par les Juifs, puis en proie à dix persécutions sous dix empereurs, s'établit, s'étendit au loin, de proche en proche et de siècle en siècle. En civilisant par des mœurs plus douces les états barbares, et en épurant la morale des nations civilisées, il est devenu la religion des peuples les plus polis du monde; et la croix, arborée par Constantin, est encore le signe qui réunit sous la même bannière (7) les souverains les

plus puissants et les plus éclairés de l'Europe (1). G—CR.

JEZABEL. V. ACHAB et JEHU.

JOAB, le plus célèbre des généraux de David, était fils de Sarvia, sœur de ce prince, et de Zur, de la tribu de Juda. Il défit dans la plaine de Gabaon l'armée d'Isboseth, fils de Saül, et ne cessa de poursuivre les fuyards qu'à la demande d'Abner, qui le pria d'épargner le sang d'Israël. Il rejoignit ensuite David à Hébron, et prit avec lui des hommes d'élite pour donner la chasse aux brigands qui infestaient le voisinage. Pendant son absence, Abner vint trouver David, et lui proposa de mettre tout Israël sous son obéissance : Joab, à son retour, apprit cette nouvelle, et, jaloux des honneurs accordés à un homme qu'il regardait comme un rival, reprocha vivement au roi sa confiance dans les promesses d'un perfide; il fit courir aussitôt un message après Abner pour l'engager à revenir sur ses pas, et, feignant d'avoir à lui communiquer un secret, lui plongea son épée dans le corps. Joab voulut présenter ce meurtre comme la vengeance qu'il avait dû tirer de la mort de son frère Azaël, tué par Abner dans le combat de Gabaon; mais David eut horreur de sa trahison, disant : « Que le sang d'Abner retombe sur Joab et sur la maison de son père ! » (*Voy. ABNER.*) Joab suivit David au siège de Jérusalem, monta le premier sur les remparts de cette ville, et, pour prix de cette action, fut confirmé dans le commandement de l'armée d'Israël. Chargé de punir l'insulte faite par les Ammonites aux ambassadeurs de David, il les joignit dans la plaine de Mabbath, et,

(1) Jean, xx, 21-23.

(2) Matthieu, xxviii, 19, 20.

(3) Act. i, 3.

(4) *Synops. in Act. 1, 12*; Eusèbe, *Vit. Const.*, lib. 4, c. 43.

(5) Matthieu, xxviii, 20.

(6) Rufin, *in Symb.*

(7) Ps. lxxxi, 11; Isaïe, xli, 10.

(1) *Acte de la Sainte-Alliance* du 26 septembre 1815, et *Lettre de l'empereur Alexandre à la Confédération germanique* du 23 novembre 1817.

connu leurs dispositions, divisa son armée en deux corps : il confia son frère Abisaï, et attaqua d'abord les Syriens, qui prirent les Ammonites, voyant la fuite de leurs alliés, quittèrent le champ de bataille ; mais Joab ne songea pas à profiter de la victoire, et se contenta d'opérer tranquillement leur retraite. L'année suivante, au temps où les Ammonites avaient coutume d'aller faire le commerce, Joab rentra dans le pays des Ammonites, et vint mettre le siège devant Rabba ; mais il laissa l'honneur de prendre cette ville à David, et se contenta de cette circonstance, pour louer son courage et sa fidélité. Ce général avait beaucoup de zèle pour Absalon, et craignait sa cour du roi ; mais ce fils ingrat s'éleva contre son père, Joab ne vint pas à venir l'attaquer dans la montagne, où ils s'étaient retranchés avec leurs partisans. Dans la dernière bataille, ayant appris que le prince était resté sur le champ de bataille, et qu'aucun soldat n'osait aller toucher son corps, il courut à l'endroit où il se trouvait, et lui perça le cœur de trois coups d'épée. (voy. ABSALON.) Il se rendit auprès de David, qu'il trouva mourant, et lui annonça la mort de son fils, et, lui montrant la douleur qu'il montrait, il le supplia de se tenir à la porte pour recevoir les félicitations du peuple sur sa victoire. Cette fois Joab lui fit perdre l'affection : ce prince résolut de ne pas lui ôter le commandement de l'armée, et de le donner à Amasa, son frère, connaissant le dessein qu'il avait d'attendre que l'occasion de se venger se présentât. Un certain Sétai, de Benjamin, s'étant

révolté, David donna l'ordre à Amasa de marcher contre lui, avec tous les hommes de Juda en état de porter les armes. Amasa obéit aussitôt ; mais Joab, l'ayant rencontré près de Gabaon, s'approcha de lui, et le tua en feignant de l'embrasser. Après ce nouveau crime, il marcha contre Seba ; et les partisans de ce séditeur ayant jeté sa tête par-dessus les murailles de leur ville, il revint à Jérusalem. David n'osa lui témoigner son mécontentement du meurtre d'Amasa : il feignit au contraire de lui avoir rendu toute sa confiance. Il chargea Joab de faire faire le dénombrement des habitants d'Israël ; et les livres saints témoignent qu'il obéit malgré lui. Cependant David n'avait point oublié les sujets de mécontentement qu'il avait reçus de Joab : avant de mourir, il recommanda à son fils Salomon de ne point permettre qu'après avoir vieilli en général rebelle, Joab descendît en paix dans le tombeau. Celui-ci s'était déclaré pour Adonias contre Salomon ; et ayant appris que ce prince était monté sur le trône, il s'enfuit dans le tabernacle du Seigneur, espérant que la sainteté du lieu lui sauverait la vie ; mais Salomon donna ordre à Banaïas de l'en arracher et de le faire mourir. Ainsi périt, l'an 1014 avant Jésus-Christ, l'un des plus grands hommes de guerre qu'aient eu les Juifs, mais qui souilla ses talents par son ambition et ses perfidies.

W—a.

JOACHAZ, roi d'Israël, succéda à Jehu son père, l'an 856 avant Jésus-Christ. Il fit le mal devant le Seigneur, et continua de sacrifier aux idoles dans Samarie. Hazael, roi de Syrie, profitant des troubles qui divisaient Israël, déclara la guerre à Joachaz, et tailla en pièces son armée : il ne s'échappa du combat que cinquante en-

valiers (1) et environ dix mille fantassins. Alors Joachaz s'humilia devant le Seigneur, qui fut touché de son affliction et sauva Israël de sa ruine. Cependant le peuple endurci ne quitta point les sentiers de l'impiété. Les livres saints louent le courage de Joachaz dans les combats. Ce prince mourut après un règne de dix-sept ans, l'an 839 avant Jésus-Christ, et fut enseveli à Samarie dans le tombeau de ses pères. — JOACHAZ, roi de Juda, était fils de Josias; il s'empara du trône l'an 609 avant Jésus-Christ, au préjudice d'Eliacim, son frère aîné; mais Néchao, roi d'Egypte, à son retour de son expédition contre les Assyriens, lui manda de venir le trouver à Samath en Syrie, et, l'ayant fait charger de fers, il rétablit sur le trône Eliacim, qui prit alors le nom de Joachim. (Voy. JOACHIM.) Joachaz était alors âgé de vingt-trois ans, et il n'avait régné que trois mois; mais ce peu de temps lui avait suffi pour signaler son impiété; et ses malheurs furent regardés comme un juste châtiment de ses crimes. W—s.

JOACHIM, JOAKIM ou ELIACIM, fils aîné de Josias, avait vingt-cinq ans lorsqu'il fut rétabli par Néchao sur le trône de Juda: il s'obligea, en reconnaissance de ce service, à lui payer chaque année cent talents d'argent et un d'or; mais il ne put tenir sa promesse qu'en accablant d'impôts son peuple, déjà si malheureux. Ce prince persista dans la voie de l'impiété; et le Seigneur, lassé de ses crimes, chargea Jérémie d'annoncer publiquement la ruine de Jérusalem et la dispersion des tribus juives. Un officier arracha des mains du prophète l'écrit contenant ces sinistres prédictions, et le porta au roi; ce monarque

orgueilleux, loin de s'humilier et de reconnaître ses fautes, jeta au feu le livre de Jérémie, et donna l'ordre de faire mourir l'auteur. L'homme de Dieu se retira dans une caverne, où il se tint caché. Cependant Nabuchodonosor, roi de Babylone, ayant soumis la Syrie, tourna ses armes contre le roi de Juda, qui, ne pouvant lui résister, se reconnut son tributaire. La vue des larmes et du désespoir de son peuple engagea Joachim à tenter un dernier effort pour s'affranchir d'un joug insupportable. Nabuchodonosor rentra aussitôt dans le royaume de Juda, prit Jérusalem, et, contre la foi des traités, fit massacrer Joachim et jeter son corps hors des murailles, où il resta privé de sépulture. Cet événement arriva vers l'an 578 avant Jésus-Christ. Joachim était âgé de trente-six ans, dont il en avait passé onze sur le trône. — JOACHIM ou JÉCHONIAS, son fils, âgé de dix-huit ans, lui succéda avec le consentement de Nabuchodonosor; mais ce prince, craignant que Joachim ne cherchât à venger un jour la mort de son père, le fit descendre, trois mois après, du trône où il l'avait placé, et l'emmena captif à Babylone avec sa mère, ses principaux officiers, et tous les jeunes gens de Jérusalem en état de porter les armes. Le nombre des captifs s'éleva, suivant Josèphe, à dix mille huit cent trente-deux. Cependant Sédécias, oncle de Joachim, fut établi roi de Juda en sa place. Après la mort de Nabuchodonosor, Evilmerodach, son fils, rendit la liberté à Joachim, le combla de présents, et le fit grand-maître de son palais. Touché de tant de bontés, Joachim oublia sa patrie; mais les livres saints ne nous apprennent pas même s'il usa de son crédit sur le nouveau roi pour adoucir le sort de ses compagnons d'infortune. W—s.

(1) Cinq cents, suivant Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. ix, ch. 9.

JOACHIM. *Voy. BRANDENBOURG.*

JOACHIM (L'abbé), surnommé le *Prophète*, religieux de l'ordre de Cîteaux, naquit en 1130 à Célico, petite ville de la Calabre intérieure. Après avoir fait ses études, il fut admis au nombre des pages de Roger, roi de Sicile; mais l'affection que lui témoignait ce prince, ne fut pas capable de l'arrêter long-temps à la cour. Ayant pris la résolution de vivre éloigné du monde pour s'occuper uniquement de son salut, il fit part de son projet à un pieux solitaire, nommé André, et ils s'embarquèrent secrètement tous les deux sur un vaisseau qui partait pour le Levant. Les pèlerins s'arrêtèrent quelque temps à Constantinople pour donner des secours aux pestiférés; et leur ayant distribué tout ce qu'ils possédaient, ils s'acheminèrent, vêtus de bure et nu-pieds vers Jérusalem, qui était le but de leur voyage. Lorsqu'ils eurent satisfait leur dévotion en visitant les lieux témoins de l'accomplissement des mystères de la foi, ils revinrent en Calabre; et Joachim entra aussitôt dans l'abbaye de Sambucino, s'y contentant de l'emploi de portier. Il en sortit au bout de quelques mois, et parcourut les campagnes voisines, prêchant dans les chemins, sur les places, et invitant les pécheurs à changer de conduite; mais il réfléchit qu'il remplissait une mission réservée aux prêtres par la loi nouvelle, et il alla confier ses scrupules à l'abbé de Corazzo, qui l'engagea bientôt à rester dans ce monastère et à prendre l'habit religieux. Le zèle de Joachim, son éloquence et sa piété, lui méritèrent l'estime de ses confrères, et, après la mort de l'abbé, ils le choisirent pour lui succéder: il se défendit d'accepter cette dignité, et il fallut que l'archevêque de Cosenza usât de son autorité pour l'y contraindre (1176). Joachim

remplit les fonctions qui lui étaient imposées, de manière que sa réputation de sagesse s'étendit bientôt dans toute l'Italie. Des princes, de grands seigneurs, des rois même, venaient le consulter dans sa solitude, et s'en retournaient surpris qu'un homme qui paraissait étranger à la politique, en connût si bien tous les ressorts. Leurs largesses augmentaient les revenus de l'abbaye et fournissaient à Joachim les moyens d'exercer la charité envers les pauvres. Ce fut à cette époque qu'il forma le projet de commenter les saintes Ecritures; mais il ne crut pas devoir entreprendre ce travail avant d'avoir obtenu le consentement du pape, auquel il demanda en même temps la permission de résigner son abbaye afin de vaquer plus tranquillement à l'étude. Le pape approuva ses motifs; mais il lui permit seulement d'établir un de ses religieux chef de l'abbaye pendant son absence. L'abbé Joachim se retira donc, en 1185, dans la solitude de Casemar, et y passa trois ans partagé entre le travail et les exercices de piété. Il revint en 1187 à Corazzo, où sa présence était indispensable: le pape, lui ayant alors enjoint de terminer son Commentaire sur l'Apocalypse, lui permit en même temps de se démettre de son abbaye. Joachim alla, en 1189, habiter le désert de Haute-Pierre, pour échapper à l'importunité des curieux qui venaient en foule le visiter: il s'enfonça plus avant dans les montagnes de la Calabre, et se fixa enfin à Flora, où quelques uns de ses disciples formèrent un monastère, auquel il donna une règle calquée sur celle de Cîteaux, mais plus rigide. Le nouvel institut eut à essuyer bien des contradictions; mais l'abbé Joachim ayant obtenu une bulle qui l'exemptait de la juridiction de Cîteaux, plusieurs maisons se ha-

tèrent d'embrasser la réforme. Ses succès agrirent les chefs de l'ordre dont il s'était séparé; et ils publièrent contre lui des écrits où sa conduite et ses mœurs mêmes n'étaient point épargnées: il ne répondit à ces injustes attaques qu'en travaillant sans relâche à étendre sa congrégation; et il eut la satisfaction de la voir s'établir dans presque toutes les parties de l'Italie. L'abbé Joachim tomba malade dans une visite qu'il fit au monastère de St.-Martin de Jesse. Sentant approcher sa fin, il s'y prépara par la réception des sacrements; et ayant donné ses dernières instructions aux religieux qui l'entouraient et fondaient en larmes, il mourut le 30 mars 1202, âgé de soixante-douze ans. On assure qu'il prédit que la congrégation de Flora ne subsisterait pas long-temps après lui: elle fut effectivement réunie à l'ordre dont elle était un démembrement, dans les premières années du xvi^e. siècle. Les chefs de Cîteaux poursuivirent la mémoire de l'abbé Joachim avec un acharnement peu honorable pour eux: mais le concile de Latran, auquel ils déférèrent ses ouvrages en 1215, n'y trouva à reprendre qu'une seule proposition dans son *Traité de la Trinité*, contre Pierre Lombard; et en la condamnant, le concile épargna l'auteur, qui s'était soumis d'avance à la décision de l'Eglise. D'un autre côté, les religieux de Flora sollicitèrent la canonisation de leur fondateur; le pape Clément IV ordonna en 1550 les informations préliminaires pour y parvenir: mais elles furent interrompues; et quoique la cour de Rome n'ait jamais rien statué à cet égard, l'abbé Joachim est inscrit dans plusieurs martyrologes, et il est honoré d'un culte spécial en Calabre, le 29 mai, anniversaire de la translation de ses reliques à l'ab-

baye de Flora. On a de lui un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue: 1^o. *Liber Concordiæ novi ac veteris Testamenti*. — 2^o. *Psalterium decem chordarum*. Il y traite du nombre et du sens mystique des psaumes, de l'ancienne psalmodie, etc. 3^o. Des *Commentaires* sur Isaïe et quelques petits prophètes, sur Jérémie, et sur l'Apocalypse. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Venise, de 1507 à 1517, mais si incorrectement qu'il serait à désirer, suivant D. Gervaise, qu'on en donnât de nouvelles éditions: les autres sont restés manuscrits; et l'on peut en voir la liste dans Fabricius, *Biblioth. infim. latinat.*, tom. iv, page 39. Le *Livre de prophéties sur les papes*, publié sous le nom de l'abbé Joachim (1), est évidemment l'ouvrage de quelque Franciscain qui vivait à la fin du x^v. siècle. Plusieurs auteurs ont écrit la *Vie* de l'abbé Joachim; mais le P. Papebrock a réuni, dans les *Acta sanctorum*, tom. vii du mois de mai, tout ce qui a paru de plus intéressant sur ce personnage réellement extraordinaire. Son *Histoire*, par D. Gervaise, Paris, 1745, in-12, manque d'impartialité et surtout de critique; elle ne peut plaire qu'aux lecteurs amis du merveilleux. W—s.

JOACHIM DE POBLET est ainsi surnommé parce qu'il était moine de Cîteaux dans l'abbaye de Poblet (*Po-poletum*), célèbre par les tombeaux des rois d'Aragon qui l'avaient fondée en 1153. On l'a confondu quelquefois avec le fameux abbé Joachim, sujet de l'article précédent. Tous deux furent, dit-on, de l'ordre de Cîteaux; tous deux vivaient dans le xii^e. siècle. L'un fut fondateur d'une congrégation en

(1) Cologne, 1501; Venise, 1509, in-4^o, italien et latin, avec 34 planches. On trouve à la suite quelques autres prétendues prophéties d'Assise, évêque de Marone.

l'autre du couvent de Poblet gne. On présume que celui-ci ermite dans le lieu de Poit que le prince Raimond y l'abbaye de ce nom. La trapays lui attribue une préur les rois d'Espagne, de t d'Aragon, écrite en manlatins, dont plusieurs sont ibles: ils se prêtent facileme toutes les productions re, à tout ce qu'on veut leur e. Sa prophétie, connue de nmémorial en Espagne, fut ubliée dans le xv^e. siècle; it ensuite dans le *Mirabilis* n la trouve encore dans le lu Recueil d'Archimbaud, in- uveau *Recueil de pièces su-* d'*histoire et de littérature*, 717, in-12. Archimbaud l'après des personnes dignes qu'on en conservait encore es dans l'abbaye de Poblet, i paraissent n'être que du cle; qu'on y voyait aussi un itaire sur les prédictions, qui à la bataille de Lepante en ue plusieurs curieux de Bar- t d'autres villes d'Espagne nient des exemplaires des pré-, et des commentaires de Po- : l'on continuait de les augmen- sure que les événements les nt; que les Espagnols avaient ntière à ces prophéties. Il faut nt convenir qu'on ne trouve r sa personne, ni dans les as de l'ordre de Cîteaux, ni autres auteurs ecclésiastiques.

T - D.

CHIM (GEORGE), célèbre ma- tien, surnommé *Rheticus*, il était originaire du pays des , en latin *Rhætia*, naquit à ch le 16 février 1514. Il pro- l'abord les mathématiques à

Facadémais de Wittenberg avec beau- coup de succès; mais ayant entendu parler des nouvelles découvertes de Copernic sur le système du monde, il quitta sa chaire pour aller suivre les leçons de ce grand homme, dont il devint l'ami. Il se déclara bientôt le partisan de la mobilité de la terre, et s'attira la haine de tous les chefs de l'ancienne école, en publiant un ou- vrage dans lequel il établit comme une vérité incontestable le mouvement de la terre autour du soleil, que son maître n'avait osé donner jusqu'alors que comme une hypothèse probable: il ajouta même de nouvelles raisons à celles qu'avait présentées Copernic en faveur de ce principe, et soutint que, si Aristote revenait au monde, il se- rait le premier à reconnaître son er- reur. Tout le zèle de Rheticus ne put cependant faire prévaloir le système de Copernic; et ce n'est que depuis la fin du xviii^e. siècle qu'il a été en- seigné sans contradiction. (*Voy. Co- pernic.*) Rheticus voyagea ensuite dans les différentes parties de l'Alle- magne; et s'étant rendu aux ins- tances d'un seigneur hongrois, son ami, il mourut d'apoplexie dans sa maison à Caschau, le 4 décembre 1576, âgé de soixante-deux ans. On a de lui: I. *Narratio de libris revo- lutionum Copernici*, Dantzic, 1510, in-4°. C'est l'exposition et la défense du système de Copernic dont on vient de parler; elle est en forme de lettre adressée à Schöner, habile mathéma- ticien de ce temps-là; il en parut une seconde édition augmentée d'un *Eloge* de la Prusse (*Borussia Encomium*), Bâle, 1541, in-8°, et elle a été réim- primée avec l'ouvrage de Copernic, Bâle, 1566, et dans le *Prodromus Dissertation* de Keppler, 1596, in-4°. II. *Orationes de astronomia et geographia et de physica*, Nurem-

berg, 1542. III. *Ephemeris ex fundamentis Copernici*, Leipzig, 1550, in-4°, très rare : la préface contient des particularités intéressantes sur Copernic. IV. *Opus palatinum de triangulis*, in-fol. (1). Cet ouvrage fut publié par Vaentin Othon, disciple de l'auteur ; et l'électeur palatin, l'empereur et plusieurs autres princes d'Allemagne voulurent contribuer aux frais de l'impression. L'édition est cependant fautive ; mais Barthélemi Pitiscus en donna une très supérieure en 1613, sous ce titre : *Thesaurus mathematicus* ; c'est en effet, dit Montucla, un vrai trésor et un des monuments les plus remarquables de la patience humaine. (V. Montucla, *Hist. des Mathémat.*, tom. 1^{re}, pag. 582.) Bernoulli a donné une Notice détaillée de cet important ouvrage dans l'*Histoire* de l'Académie de Berlin pour l'année 1785, et Lalande une description très exacte dans sa *Bibliographie astronomique*, pag. 129. On ne doit pas oublier que c'est à Rheticus qu'on doit l'introduction des sécantes dans la trigonométrie. Il promettait dès 1551 des *Commentaires* sur Euclide, *neuf livres de l'Astronomie*, de *nouvelles Tables pour le calcul des éclipses*, etc. ; mais aucun de ces ouvrages n'a paru. Dans une lettre qu'il adressait en 1568 au fameux Ramus, après lui avoir rendu compte de ses travaux astronomiques, il lui annonce qu'il s'est appliqué depuis peu à l'étude de la médecine, et qu'il vient

de terminer un *Traité* en huit livres *sur la Chimie*. Cette lettre, qui renferme des détails curieux, est insérée dans l'*Epitome* de la bibliothèque de Gesner, par Simler (édition de Zurich, 1574, in-fol., pag. 228.) W—.

JOANÈS (VINCENT), célèbre peintre espagnol, naquit à Fuente-de-la-Higuera, près de Valence, en 1525. Il étudia en Italie ; mais il ne fut pas, comme le dit Palombino, élève de Raphaël, ce dernier étant mort trois ans avant la naissance de Joanès. Il est certain néanmoins qu'il suivit le style de ce maître et qu'il fut un de ceux qui en approchèrent de plus près. Joanès étant devenu ainsi le chef de l'école de Valence, il n'est pas étonnant qu'elle ait produit de si habiles peintres, leur premier maître ayant formé son talent sur les chefs-d'œuvre de ce grand artiste. Et telle a été la réputation de cette école, que Mengs, lui-même, pendant son séjour en Espagne, parmi les élèves espagnols qu'il admettait, préférait toujours ceux qui avaient appris à Valence les principes de leur art. Joanès, avec un mérite supérieur, était d'une piété exemplaire ; et il n'entreprenait jamais de peindre l'image d'aucun saint destinée à être placée dans un temple, sans s'y être préparé par la prière et les sacrements. La plupart de ses ouvrages se trouvent dans les églises de Valence ; et le nombre en est considérable, puisqu'on le porte à plus de quarante tableaux, parmi lesquels on distingue un *Christ mort, soutenu par des anges* ; — le *Sauveur au milieu de deux prophètes* ; — un *Saint François-de-Paule* ; — et surtout une superbe *Cène* qu'on admire dans l'église de St-Nicolas, etc. Les connaisseurs faisaient beaucoup de cas de quelques productions de ce peintre, qu'on a vues jusqu'en 1814, dans la

(1) Ce livre, que l'on croit imprimé à Neustadt, ou plutôt à Heidelberg en 1565, est divisé en trois parties, qui ont ensemble 280 pages. Rheticus en avait, dit-on, lui-même publié l'ébauche sous ce titre : *Canon doctrinae triangulorum nunc de novo summa diligentia editus*, l'Alr. Henri-Pierre. La date manquait à l'exemplaire de Lalande ; mais Murhard place cette édition à l'an 1580. Gesner en cite une de Nuremberg, 1551, échappée aux recherches de Lalande, et qui doit être la première.

n de Paris. Le principal mérite de Joannès consista dans une exacte imitation de dessin, dans la force, dans la majesté et l'expression des figures, et dans la vérité des coloris. Joannès mourut à Vannes en 1581. Il laissa un fils (Jean-Baptiste), peintre assez habile, mais loin d'égaliser son père. R—s.

JOANNET (CLAUDE), littérateur, né le 11 juillet 1716, entra chez les jésuites après avoir terminé des études des raisons de santé l'obligèrent de quitter la société, et il vint à Paris, où il commença un journal mensuel destiné à faire connaître les usages religieux et à combattre les principes des incrédules modernes. Le bonheur d'en faire agréer l'idée à la reine (épouse de Louis XV) ; et cette auguste princesse prit sa protectrice contre les attaques répétées d'une secte dont la puissance croissait de jour en jour. Joannet renonça à la rédaction du journal au bout de dix ans : il consacra le reste de sa vie dans la retraite, et mourut à Paris en 1789, à l'âge de soixante-treize ans. Il était membre de des académies de Nancy et de Gœttingue. On a de lui : I. *Éléments d'histoire française*, Paris, 1752, in-12 ; on y trouve, dit Sabatier, des réflexions judicieuses, une méthode fine, des règles sûres ; si le style n'était toujours égal et correct, l'ouvrage pourrait être regardé comme le meilleur et le plus commun qu'on ait donné sur cette matière. II. *Traductions de l'Encyclopédie en français*, plusieurs morceaux, entre autres l'article *Jeux de mots*, mais on nomme l'auteur. III. *Lettres sur les ouvrages de piété*, ou *Journal chrétien*, Paris, 1754 à 64, 10 vol. in-12. IV. *Les Bêtes mieux traitées*, Paris, 1770, 2 vol. in-12.

C'est une réfutation de l'*Essai de Boullier* sur l'âme des bêtes ; l'abbé Joannet soutient avec Descartes qu'elles sont de pures machines : ses raisonnements sont solides, mais peu concluants. IV. *De la connaissance de l'homme dans son être et dans ses rapports*, ibid., 1775, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, assez bien accueilli lors de sa publication, est maintenant oublié parce qu'il est obscur et mal écrit ; Joannet en a laissé une suite en manuscrit sous ce titre : *Développement du cœur de l'homme*. W—s.

JOANNICE, ou JEAN I^{er}, dit aussi *Calojean*, monta sur le trône de Bulgarie en 1196, à l'exclusion de ses neveux, et après la mort de Pierre son frère. Pour assurer son usurpation et se maintenir contre les Grecs, auxquels Pierre avait enlevé cette province, Joannice rechercha la protection du Saint-Siège et soumit son royaume au pape. Innocent III lui envoya, l'an 1204, le cardinal Léon, son légat, qui le couronna dans Ternov, et lui remit un étendard où l'on voyait une croix et les clefs de l'Eglise. Les troubles qui agitaient l'empire d'Orient parurent à Joannice une occasion favorable pour s'agrandir : il fit une invasion dans la Thrace à la tête d'une armée, et se rendit maître de la plus grande partie de cette province. Craignant de perdre ses conquêtes, il envoya une ambassade à Baudouin, que les croisés venaient de placer sur le trône de Constantinople, et lui fit proposer de signer un traité d'alliance. Baudouin lui répondit qu'il ne consentirait à la paix qu'après la restitution des terres usurpées par les Bulgares. Joannice, ne voyant plus d'espoir d'arrangement, excita les Grecs à la révolte contre les Latins, et leur prouva son appui. Le sultan turc fut général ; les Latins furent

à l'improviste ne purent échapper au carnage que par la fuite, et la plupart des villes grecques ouvrirent leurs portes aux Bulgares. Baudouin, sans attendre les secours qui lui étaient promis, se mit en campagne, suivi d'un petit nombre de troupes, et vint assiéger Adrianople. Joannice marcha au secours de cette ville, et, ayant attiré Baudouin dans une embuscade, le fit prisonnier. Ce prince infortuné, conduit à Teinove, y expira dans un cachot (*NOT. BAUDOUIN*, tom. III, pag. 545). Les croisés, privés de leur chef, firent leur retraite en bon ordre, quoique poursuivis par les Bulgares, qui portèrent leurs ravages jusqu'aux portes de Constantinople. Joannice, ne pouvant entreprendre le siège de cette capitale, tourna ses armes contre Boniface, marquis de Montferrat, couronné roi de Thessalonique. Il prit d'assaut la ville de Serres, et attaqua ensuite Thessalonique; mais Boniface, qui s'était jeté dans la place, la défendit avec tant de courage, qu'il obligea l'ennemi de renoncer à son entreprise. En 1206, la guerre ayant éclaté entre Henri, frère de Baudouin, et le prince bulgare, celui-ci entra sur les terres de l'empire, et y commit les cruautés les plus atroces. Ayant emporté d'assaut, le samedi saint, la ville de Varna, il fit jeter les habitants dans les fossés, qu'il fit combler aussitôt. Au mépris des capitulations, il réduisait en esclavage les habitants des villes dont il s'emparait, et les dirigeait sur ses états. La fortune favorisant ses armes, il força Henri à se réfugier dans Constantinople; mais abandonné à l'approche de l'été par les Comans ou Tartares qui formaient la plus grande partie de son armée, Joannice perdit toutes ses conquêtes, et se retira dans son royaume. Les Grecs, de leur

côté, irrités de sa barbarie, renoncèrent à son alliance, et firent leur paix avec les Latins. Le prince bulgare se ligua ensuite contre Henri avec Lascaris, qui s'était fait couronner empereur à Nicée; mais Henri parvint à les désunir, en abandonnant à Lascaris des places en Asie. La mort de Boniface, marquis de Montferrat, arrivée en 1207, parut à Joannice une occasion favorable pour s'emparer de ses états. Il était sur le point de se rendre maître de Thessalonique lorsqu'il mourut de maladie; d'autres disent qu'il fut assassiné par un de ses généraux nommé Manastras. Il laissa une fille qui épousa ensuite Henri, empereur de Constantinople, frère de Baudouin. *St. P.—a.*

JOAS, roi de Juda, le plus jeune des fils d'Ochozias, échappa, par miracle, à la fureur d'Athalie, son aïeule, et fut élevé en secret, parmi les prêtres du Seigneur, dont il portait l'habit, ignorant lui-même le mystère de sa naissance. Lorsqu'il eut atteint sa septième année, le grand-prêtre Joiada réunit les centurions et les soldats, et leur annonça qu'il existait un héritier légitime du royaume de Juda; il leur distribua ensuite les lances et les armes de David, qu'on gardait dans le temple, et, les ayant rangés de chaque côté de l'autel, fit asseoir Joas sur un trône, lui mit le diadème sur la tête et le livre de la loi dans les mains, et, se prosternant devant le prince, lui jura le premier obéissance et fidélité, serment qui fut répété aussitôt avec enthousiasme par tous les assistants. Athalie, ayant entendu les cris de joie qui partaient du temple, accourut pour en connaître la cause; mais elle fut saisie par l'ordre de Joiada et massacrée à la porte de son palais: Mathan, prêtre de Baal, qui avait autorisé les sa-

cette reine impie, fut égorgé, et des faux dieux abolis. Ainsi en moins d'un jour la révolution remplaça Joas sur le trône de Juda ; et jamais on n'en vit une, avec plus de secret ni terminée plus promptement. Ce prince, fidèle au Seigneur, régna juste devant lui, tant qu'il fut dirigé par le Seigneur ; cependant il ne détruisit pas les autels élevés sur les hauteurs ; il permit au peuple de continuer à offrir des sacrifices. Il abandonna aux prêtres les revenus du temple à condition qu'ils y feraient les sacrifices nécessaires ; mais, comme ses ordres étaient négligés, un officier chargé de vérifier ces offrandes et de veiller à ce qu'on donnât point une autre destination à ces revenus : Joas, bientôt ses sages instructions, donna à l'impie, et commit de nombreuses injustices. Le pontife, fils de son bienfaiteur, exhorta à changer de conduite, mais il saisit et lapida dans le parvis du temple. Le sang de l'homme monta vers le Seigneur, qui ne tarda pas à le venger. Hazael, roi de Syrie, déclara, bientôt après, la guerre à Juda, et, après avoir pris et saccagé Bethsai, vint assiéger Jérusalem. Joas, effrayé, lui envoya les gens qui étaient dans le temple et dans son propre palais, et obtint à ce prix que Hazael se retirerait : il tomba peu de temps après ; et trois de ses serviteurs, l'égorgeant dans son palais, l'an 845 avant J.-C. Il était âgé de quarante-sept ans. Son corps fut emporté à Jérusalem ; mais ce ne fut pas dit Josèphe, dans le sépulcre de son père, parce qu'on ne le jugea pas digne de cet honneur. Son fils Amasias lui succéda.

W—s.

JOAS, fils de Joachaz, roi d'Israël, fut associé au gouvernement par son père, et lui succéda. Il l'imita dans son impiété, et sacrifia sur les hauts-lieux : cependant le Seigneur ne se détourna point de lui, parce qu'il laissa en paix les hommes justes qui étaient alors dans Israël. Joas alla visiter Elisée pendant sa dernière maladie ; et le prophète lui annonça qu'il remporterait plusieurs victoires sur les Syriens (V. ELISÉE). Joas déclara donc la guerre à Bénadad, roi de Syrie ; il le défait dans trois batailles, et l'obligea de lui restituer les villes qu'Hazaël son père avait enlevées à Joachaz. Il répondit par cet apologue à Amasias, roi de Juda, qui l'avait défié : « Le chardon du Liban croît et se voyait vers le cèdre qui est au Liban, » et lui fit dire : Donnez-moi votre fille » afin que mon fils l'épouse ; mais les » bêtes de la forêt du Liban passèrent » et foulèrent aux pieds le chardon. » Parce que vous avez eu de l'avantage sur les Iduméens, ajouta-t-il, » et que vous les avez battus, votre » cœur, Amasias, s'est rempli d'orgueil. Soyez content de votre gloire » et demeurez en paix dans votre maison. Pourquoi cherchez-vous votre » malheur pour périr vous-même et » faire périr Juda avec vous ? » Il marcha ensuite à la rencontre d'Amasias, qui s'avancait à la tête d'une puissante armée, le défait près de Bethsai et l'emmena prisonnier. Joas entra triomphant à Jérusalem, traînant à sa suite son ennemi vaincu ; il fit abattre les murailles de cette ville depuis la porte d'Ephraïm jusqu'à celle de l'angle, s'empara des trésors du temple et de ceux du roi, et, s'étant fait livrer des otages, retourna à Samarie ; il y mourut, après un règne de seize ans, l'an 826 avant J.-C., et eut pour successeur son fils Jéroboam II. W—s.

JOATHAM, fils d'Ozias, roi de Ju-

da, fut associé au trône par son père, qu'une lèpre qui lui rongait le visage empêchait de paraître en public. Les livres saints lui donnent le titre de grand-maître du palais, et nous apprennent qu'il jugeait le peuple. Quoiqu'il eût toute l'autorité royale, il n'en prit les marques qu'après la mort de son père. Il marcha sur les traces d'Ossias, et fit ce qui était agréable au Seigneur; cependant il ne détruisit point les hauts-lieux où le peuple avait coutume de sacrifier, et de brûler de l'encens. Mais il veillait avec soin à l'entretien du temple, et y fit pratiquer une nouvelle porte plus haute que toutes les autres, et à laquelle on donna son nom. Il embellit Jérusalem, en répara les murailles, dont une partie était tombée en ruines, et y ajouta des tours pour en défendre les approches. Ayant vaincu les Ammonites, il leur imposa un tribut annuel de cent talents, dix mille mesures de blé et autant d'avoine. Joatham fut respecté des étrangers et chéri de son peuple. Il régna seize années, si l'on compte les dix pendant lesquelles il fut associé à son père, et mourut âgé de quarante et un ans, l'an 742 avant J.-C. Son fils Achaz lui succéda.

W—s.

JOB, célèbre patriarche, vivait dans la terr. de Hus, que l'on suppose en Arabie, ou dans le voisinage : on ne sait pas précisément à quelle époque. Le livre qui porte son nom, nous offre l'exemple d'un homme éminemment vertueux, précipité tout à-coup du faite de la prospérité et de l'abondance dans un abîme de misères et de peines. Satan obtient du Seigneur la permission de soumettre Job aux plus rudes épreuves et de lui faire souffrir tout le mal possible, à l'exception de la mort. Cet homme juste est d'abord flétri par la perte totale de ses immenses possessions. Quand on vient lui annoncer

cette triste nouvelle, il ne sort de sa bouche que des paroles de résignation : « Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé; il a fait » comme il lui a plu : que son saint » nom soit béni ! » Il perd ensuite ses enfants, sept fils et trois filles, écrasés avec tous leurs convives, dans la joie d'un festin, sous les ruines de la maison où ils étaient assemblés, et qui s'écroule en un clin-d'œil. Le serviteur, chargé de ce pénible message, achève ainsi son récit : « et je me suis saisi » seul, pour vous en apprendre la » nouvelle. » Job est tourmenté par une effroyable maladie, répandue sur tout son corps, depuis la tête jusqu'à la plante des pieds : il se voit réduit à s'asseoir sur un fumier et à racler avec des tessons de pots cassés le pus qui sortait de ses plaies. Sa femme, qui lui avait été laissée pour le désoler, vient invectiver contre sa simplicité, et se moquer de sa piété. Job se contente de lui répondre : « Vous avez parlé » comme une femme insensée; puis- » que nous avons reçu les biens de la » main de Dieu, pourquoi n'en revivons-nous pas aussi les maux ? » Son courage ne l'abandonne pas dans tous ces désastres ; sa soumission à la volonté de Dieu ne se dément pas un instant : jusqu'ici Job ne pécha point et ne s'échappa point en paroles indécrites ou offensantes contre Dieu. Cette remarque, très honorable pour Job, se trouve deux fois dans le commencement de son histoire, à l'occasion de ses premières épreuves : elle semble néanmoins indiquer que ce saint homme ne montrera pas toujours la même fermeté, et que de plus violents assauts lasseront sa patience. En effet, voici que trois de ses amis, Eliphaz de Theman, Baldad de Sub, et Sopbar de Naamath, instruits de ses infortunes, accourent se ranger autour

convertis des marques du deuil toutes les apparences de la plus noire et d'une désolation égale à la douleur des pertes de leur ami mort. Tous ces illustres personnages restent pendant long-temps un silence; Job est le premier qui se lève: il s'exhale en plaintes amères, en imprécations contre le jour qui l'a vu naître et qui n'a point détourné les maux dont il est accablé. La gloire la plus vraie règne dans son sublime élogé. Ses amis irrités, au lieu de lui prodiguer les consolations, n'ont que droit d'attendre d'eux des reproches: ils étaient venus sans doute lui rendre visite, oubliant leurs devoirs, ne sachant que des reproches sans utilité. Ils le chargent d'humiliations et de malédictions. Eliphaz s'indigne de l'impudence de Job, et, prenant une voie détournée, révoque en doute la sainteté de Dieu. Job lui répond avec l'énergie d'un homme qui se défend, et avec la pureté d'un homme qui se justifie. Il se plaint de ses afflictions, mais il se justifie de ses misères avec plus de véhémence qu'il n'avait fait; il prend Dieu pour témoin de son innocence; il se défend de ce qu'il est injustement opprimé. Sa réponse est pleine de beaux sentiments et d'une éloquence mâle; elle est pleine de pensées d'une incroyable profondeur touchant l'existence du physique et du mal moral, sous le règne d'un Dieu puissant et bon. Eliphaz, qui ne s'écarte point de la doctrine d'Eliphaz, et qui n'a pas plus de charité que de sagesse, continue cette série de reproches amers qu'il adresse aux infortunes de Job: il ne doute point que les enfants de ce monde ne soient punis de leurs crimes par la justice céleste. Cependant il assure que si Job est aussi innocent qu'il se dit lui-même, il peut être rétabli dans son état de prospérité, pour-

vu qu'il veuille recourir à la clémence divine. Job, dans sa réponse, reprend ses douloureuses lamentations avec un nouveau degré de force et de nouvelles images. Sophar le taxe d'orgueil, de fausseté, de mensonge, parce qu'il a osé se défendre contre les imputations de ses amis, devenus si importuns; il l'engage à revenir à de meilleurs sentiments et à une conduite plus réglée. Le portrait du méchant qu'il charge de couleurs odieuses, est encore plus affreux parce qu'il est tracé dans l'intention de l'appliquer à un homme de bien. Job est indigné d'une si atroce accusation; et il la repousse comme il le doit, en rappelant ses vertus et le bien qu'il a fait, d'une manière attendrissante et sublime. C'est le plus beau plaidoyer que l'innocence opprimée puisse opposer aux sophismes d'injustes agresseurs. Comme les trois amis de Job avaient discoursé longuement sur les jugements que Dieu exerce dans ce monde contre les impies, et sur l'éclatante punition des hypocrites, Job ne manque point de leur opposer une doctrine différente, et de montrer que lors même que la leur serait conforme aux voies du Seigneur, elle ne pourrait pas l'atteindre, parce qu'il est innocent. Il fait entendre aussi qu'il ne peut, à cause de son infériorité, faire triompher sa cause et lutter avantageusement contre Dieu: il lui adresse néanmoins à lui-même des reproches emportés, et l'accuse hautement de ne faire aucune distinction entre l'homme juste et le pécheur, et de les affliger également. Ces plaintes échappées au désespoir de Job, ne font qu'enflammer le zèle prétendu de ses amis pour la justice divine, et ne servent qu'à les rendre plus acharnés contre lui: ils emploient tout ce que la raison humaine peut fournir de plus fort, tout ce que l'éloquence a de véhémence.

mence et d'adresse pour justifier leurs procédés et noircir le malheureux Job. Celui-ci, de son côté, ne le cède point à ses accusateurs intempestifs dans les parties mêmes où ils excellent; et il l'emporte visiblement sur eux en raisonnement, en droiture et en doctrine. Après les avoir confondus et réduits au silence, il leur découvre jusqu'aux plus intimes replis de son cœur; il proteste devant Dieu et devant les hommes de son exactitude à remplir tous ses devoirs. Il appelle, des jugements juives de ses adversaires, au tribunal du souverain juge devant lequel il ne craint pas de comparaître; il déclare hardiment qu'il place sa plus ferme espérance dans la bonté de Dieu, et qu'elle ne s'affaiblira ni par le spectacle du juste opprimé, ni par la sécurité de l'impie jusqu'au dernier moment de son existence: il soutient que, sur ces profonds mystères, il n'est point donné à l'homme de pénétrer dans le sanctuaire de la divinité; qu'il est réduit à adorer et à bénir les desseins de la providence dans la dispensation des biens et des maux de la vie. Il se présente tout-à-coup un nouvel interlocuteur qui, pendant la dispute, était resté pour ainsi dire caché sous le rideau, c'est Elihu. Après un court préambule, dans lequel il affecte la modestie et l'impartialité, ce jeune homme condamne également et la présomption de Job, et les inconséquences de ses amis. Il accuse le premier de défendre sa justice aux dépens de celle de Dieu même; d'exiger que Dieu sorte de son secret, pour lui révéler les motifs de sa conduite; d'avancer que, puisque les biens et les maux de cette vie sont distribués sans discernement, la pratique de la vertu n'est d'aucun avantage. Dieu, dit-il, dans les châtements qu'il envoie aux hommes, veut les éprouver, les corriger, dompter les superbes,

confondre les obstinés, et faire grâce à ceux qui sont soumis. De là Elihu prend occasion de faire voir que Dieu en a usé de cette manière envers Job, et qu'il n'exige de lui que la résignation, pour faire cesser les maux dont il est accablé. Il reproche aux censeurs de Job « que ne pouvant lui répondre » ils avaient la témérité de le condamner. » Job ne réplique rien au discours d'Elihu; mais le Très-Haut, de sein de la nue, fait entendre sa voix formidable comme le tonnerre, et, sans daigner expliquer ses décrets, rappelle quelques-uns des prodiges de sa puissance, et relève, avec une magnificence que rien ne peut égaler dans l'ancien Testament, la grandeur de sa majesté. Les descriptions qu'il fait de quelques animaux, avec lesquels il défie Job d'oser se mesurer, portent l'empreinte visible de son sceau. (On peut voir dans les *Trois règnes* de Delille, une belle imitation de la description du cheval: *Voyez ce fier coursier*, (tc.....) La voix du Très-Haut condamne l'orgueil de Job qui se croit sans tache devant Dieu; pour le convaincre de son ignorance sur les décrets éternels, il le provoque à déclarer ce qu'il sait sur les œuvres de la création. Il insiste sur les mêmes points qu'Elihu n'avait fait qu'effleurer; il blâme, et les démarches, et les discussions trop prolongées d'Eliphaz, de Baldad et de Sophar. Enfin il exhorte Job à s'humilier sous la main de l'être éternel, et à confesser son néant. Job se soumet alors avec la plus grande humilité à la volonté du Seigneur; il avoue sa faute; il se couvre de cendre et demande pardon. Dans la suite, Job fut amplement dédommagé des pertes qu'il avait essuyées. Le Seigneur lui donna le double de ce qu'il avait autrefois possédé; et s'il avait été le

plus infortuné des mortels, il en devint le plus heureux. Sa vie se prolongea jusqu'à cent quarante ans. Il eut sept fils, et trois filles d'une rare beauté, dont il vit la postérité jusqu'à la quatrième génération. On discute parmi les savants si Job est un personnage réel, ou bien si le livre qui porte son nom ne renferme qu'une pure allégorie. Quelque spécieuses que soient les difficultés que l'on oppose à la réalité de l'existence de Job, nous ne croyons pas qu'elles puissent tenir contre la force des autorités et des raisons qui servent à l'établir. Le prophète Ezéchiel met Job au rang des personnages réels, et le compte avec Noé et Daniel. L'apôtre St. Jacques écrit aux premiers fidèles : « Vous avez appris » quelle a été la patience de Job, et » vous avez vu comment le Seigneur » a terminé ses maux. » Ou voit dans le livre de Tobie que ce vénérable vieillard fut méprisé par ses proches, comme Job l'avait été jadis par des rois. Tous les pères, à dater de S. Grégoire-le-Grand, ont enseigné que le livre de Job renferme une histoire véritable. La masse des juifs s'accorde en cela avec les chrétiens ; et presque personne, parmi eux, ne doute que Job ait réellement existé. Qu'importe maintenant que dans le prologue il se trouve quelques circonstances qui ne peuvent s'entendre que d'une manière allégorique ! l'historien n'a-t-il pas eu le droit d'orner son récit sans anéantir la vérité du fait historique ? Qu'importe même qu'il soit invraisemblable que Job et ses amis aient pu disputer si longuement, en si beaux vers, sur des matières ardues et dans la position où ils étaient tous ? L'histoire de Job ne perdrait rien pour le fond des événements, lors même qu'il faudrait accorder que ce livre a été écrit à loisir et que les discours ont reçu après coup

les ornements de la poésie. C'est le sentiment de Huet, du P. Lami, du célèbre Jahn, de Robert Lowth, de Rosenmüller, de Schultens et des critiques les plus instruits. Quoique l'époque de l'existence de Job ne puisse être déterminée au juste, les savants dont je viens de parler croient qu'elle doit être placée avant Moïse et du temps des patriarches. Jahn allègue pour raison la longue vie de Job, la nature du sacrifice qu'il offrit à Dieu après ses malheurs, le degré où était alors l'idolâtrie, etc. S'il n'est guère plus possible de dire avec certitude quel est l'auteur du livre de Job, bien des motifs portent à croire qu'il a été écrit par celui qui en est le principal sujet. Lowth paraît incliner pour cette opinion. Néanmoins les raisons qui font conjecturer à Jahn que Moïse est l'auteur du livre de Job, et que ce législateur l'a écrit pendant son exil dans le désert de Midian, ne sont point à dédaigner. (*Introductio in lib. sacr. Vet. Fœd.* pag. 416 et seq.) Au reste, il est bon d'avertir que des critiques attribuent le prologue et l'épilogue à un auteur autre que celui du corps du poème. Ce livre est un ouvrage à part dans la Bible : il est unique dans son genre ; il n'a aucune liaison avec les autres : il ne se rattache en rien à l'histoire des Israélites ; le langage en est purement hébreu. Il renferme les plus magnifiques exemples de tous les genres de beautés : la dignité du style y répond à la sublimité des pensées, l'énergie des sentiments à la grandeur des passions ; non seulement il est infiniment supérieur aux poésies des hébreux, mais encore il ne le cède à aucun autre poème, quel qu'il soit chez les anciens. Jean Mercier, professeur d'hébreu au collège royal de France, a cru trouver dans le livre de Job un drame parfait : il s'est occupé à le di-

viser en actes et en scènes : son commentaire a été imprimé à Amsterdam, par Louis Elzevir, 1651, in-fol. Il n'est point de livre sacré qui, depuis le vi^e siècle, ait plus exercé la sagacité et la critique des savants et des commentateurs. Parmi les anciens, on distingue St. Grégoire-le-Grand, St. Augustin, St. Jérôme, St. Ephrem; parmi les juifs, Abraham ben Juda, Aben-Ezra, Mardochee Périzol, Levi ben Gerson; parmi les modernes, le cardinal Cajetan, les pères Pineda et Vavasseur, jésuites, le père Senault, de l'Oratoire, les auteurs des *Principes discutés*, Duguet, Sébastien Schmidt, Jean-Henri Michaëlis, Robert Lowth, Albert Scholtens, abrégé par Vogel, 2 vol. in-8^e; Ernest-Frédéric-Charles Rosenmüller, 2 vol. in-8^e. Plusieurs poètes ont tenté, sans succès, d'en traduire quelques morceaux en vers. On peut mettre de ce nombre notre historien De Thou, et l'anglais Young. La paraphrase qu'en a donnée en prose l'auteur du *Chrétien adorateur*, mérite quelque attention. Si l'on considère le livre de *Job* sous le rapport philosophique, on ne peut s'empêcher, suivant Bacon, d'y reconnaître les principes et les éléments des sciences physiques. On sait que Bernardin de St. Pierre n'a point négligé de s'en appuyer dans les *Etudes de la nature*. Fréd. Spanheim a donné une bonne Histoire de Job, Ratisbonne, 1710, in-8^e. L—B—E.

JOB ou EYOUB (SALOMON), prince nègre, à qui l'on doit quelques détails géographiques sur son pays, était fils d'un roi de Bondou, dans la Sénégambie. En 1730, son père l'envoya, pour traiter avec les Anglais, sur les bords de la Gambie, en lui recommandant bien de ne pas traverser ce fleuve, parce que les Mandingues, ses ennemis, vivaient sur la rive opposée.

La curiosité l'emporta, et Job oubliant les avis paternels. Ayant été pris par les Mandingues, il fut vendu à un capitaine anglais, qui, informé de la qualité de son captif, lui permit d'envoyer un message à son père pour l'instruire de son infortune : mais l'Anglais, pressé de partir, n'attendit pas le retour de l'express, et emmena Job au Maryland. Celui-ci fut d'abord employé à la culture du tabac, ensuite à la garde des troupeaux. Le souvenir de sa grandeur passée, les insultes que lui attirait la stricte observance des rites de la religion musulmane dont il faisait profession, l'ignorance de la langue du pays, qui le mettait dans l'impossibilité de se plaindre, tous ces motifs le déterminèrent à s'enfuir : il fut arrêté. La curiosité attira dans sa prison plusieurs commerçants anglais, entre autres un nommé Bluet. On comprit, aux signes de Job et à quelques mots, qu'il était mahométan. Un vieil esclave l'aïda à se faire connaître. Son ancien maître le reprit, le traita avec bonté, et lui permit d'écrire en Angleterre. La lettre de Job, écrite en arabe, fut transmise à l'université d'Oxford. Traduite en anglais, elle excita un intérêt général en faveur du prince nègre. Au mois d'avril 1753, Job arriva en Angleterre : plusieurs personnages distingués l'accueillirent; il fut présenté à la famille royale; la reine lui donna une belle montre d'or. Il avait appris assez d'anglais pour aider sir Hans Sloane à traduire des manuscrits arabes et des inscriptions de médailles. Comblé de présents, Job s'embarqua en juillet 1754, et, le 8 août suivant, arriva au fort James dans la Gambie. Il y apprit la mort de son père, et se préparait à partir pour Bondou, lorsque le capitaine Moore, qui l'avait reçu à son arrivée dans la Gambie, quitta l'Afrique : Job le remplaça.

JOB

irs lettres pour ses bienfaits n'entendit plus parler de lui, qui avait revu le prince d'Orléans, publia ses aventures sous ce titre : *Mémoires de Job, grand-prêtre de Salomon*, Londres, 1754, 1 vol. Les mémoires vont jusqu'à l'élévation de Job pour retourner en France. Le reste de ses aventures se trouve dans la relation du capitaine d'Indépendance de ce qui est Job, ce livre contient une description de son pays et des mœurs de ses habitants. Job assure positivement que l'Ambie et le Sénégal coulent vers le parallèle et ne se réunissent jamais. Ce fait, reconnu vrai par des découvertes récentes, fut révoqué en doute dans ce temps-là, on le voit dans l'*Histoire des Indes*, qui donne un extrait du livre. Job était doué de très bonnes qualités, et de très sages dispositions pour les arts, et surtout pour la mécanique. Si on était si extraordinaire, qu'il n'aurait pas qu'on pût oublier ce qu'il avait une fois bien su. Ayant lu le cœur le koran à l'âge de dix ans, il en fit trois copies en français, sans se servir de la plume pour les deux autres. Il recommandait qu'il l'avait réduit en capitaine très heureux, puisqu'il avait la connaissance d'une science si utile, qu'il eût sans cela ignorée.

F—s.

LOT (JEAN-FÉLIX), magistrat les plus distingués, fut élu comte de Combray, acquit à Gray en 1722, d'une robe. Après avoir terminé ses études, il fréquenta quelque temps l'université, et exerça comme avocat-général au parlement. Il obtint, en 1750, la place

JOB

377

de conseiller, et fut député vers les cantons suisses pour en obtenir des secours dans le cas où la Franche-Comté serait attaquée par les Français. Il ne réussit point dans cette négociation tardive, et fut renvoyé avec le marquis de Laubespain près du prince de Condé, alors à Dijon, pour faire reconnaître la neutralité de cette province (1). La Franche-Comté ayant été rendue à l'Espagne en 1668 par le traité d'Aix-la-Chapelle, Joblot fut accusé, ainsi que ses collègues, de n'avoir pas pris toutes les mesures qui dépendaient d'eux pour en empêcher l'occupation; mais il publia, pour la défense du parlement, un Mémoire qui était conservé dans la bibliothèque de M. Chifflet. Il fut nommé en 1675 premier président de cette cour, et il eut l'honneur en cette qualité de haranguer Louis XIV après la réunion de la Franche-Comté à la France. Étant venu habiter Besançon lorsque le parlement y fut transféré (1675), il mourut en cette ville, en 1702, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il légua ses grands biens aux pauvres, et fit une fondation en faveur des orphelins. Le président Joblot, dit un auteur contemporain (*Histoire manuscrite du parlement*), était grand en science et grand en pitié, bon, et sage, et au travail, faisant du bien à tout le monde, même à ses ennemis, ayant une jeunesse ignorante et que s'était que la vengeance. Il a publié : 1. *Une Suite du Recueil des décrets et ordonnances de la Franche-Comté, de Bourgogne, Lyon, 1716, in-8, (Voy.*

1. M. Joblot, de l'Académie de la Franche-Comté, a été élu au titre de conseiller de son Histoire de l'université de Besançon, sous le règne de Louis XIV, et a été élu au titre de conseiller de la grande chancellerie, et de la cour de la Franche-Comté, sous le règne de Louis XV, et a été élu au titre de conseiller de la cour de la Franche-Comté, sous le règne de Louis XVI.

Jean PRETREMAND.) II. Une *Instruction pour dresser les procédures consuetudinales* l'ordonnance de 1667, Besançon, 1685, in-12. Il a laissé en manuscrit un *Recueil de notes et d'observations* sur les questions de droit les plus intéressantes qu'il avait vu décider pendant l'exercice de ses fonctions, 4 vol. in-fol. Il en existe une copie à la bibliothèque publique de Besançon. W—s.

JOBERT (Le P. Louis), habile antiquaire, né à Paris le 27 avril 1657, fut admis chez les jésuites à l'âge de quinze ans, et y professa les humanités et la rhétorique avec beaucoup de succès. Ayant renoncé à l'enseignement pour suivre la carrière de la chaire, il eut l'avantage d'être compté parmi les bons prédicateurs, à une époque qui en a tant fourni d'excellents. Il associait aux devoirs de son état l'étude de l'antiquité, et consacrait tous ses loisirs à la recherche des médailles; il était l'un des plus assidus aux assemblées qui se tenaient chaque semaine à l'hôtel du duc d'Aumont, et où se réunissaient les Spanheim, les Vaillant, les Morelet et d'autres savants numismates. Le P. Jobert parvint à une grande vieillesse sans en éprouver les infirmités ordinaires, et mourut à Paris le 30 octobre 1719, âgé de quatre-vingt-deux ans. On a de lui : I. *La science des Médailles*, Paris, 1692, in-12, réimprimée l'année suivante à Amsterdam; Paris, 1715, in-12, augmentée de plusieurs observations nouvelles; et enfin ibid., 1759, 2 vol. in-12. Cette édition, publiée par Bimard de la Bastie, est enrichie d'un grand nombre d'additions importantes. (Voy. LABASTIE.) Cet ouvrage, supérieur à tous ceux qui avaient paru jusqu'alors sur le même objet, eut un grand succès, et a été traduit en latin par Ben. Carp-

zov, Leipzig, 1695, in-12 (1 italien, par le comte Mezzabarba en anglais, par Roger Gale, dres, 1697, in-8°; réimprimé 1715, avec un *Essai d'Addition la méthode à suivre dans le cément des médailles moderne* allemand, par Chr. Junker, et par Joach. Negelein, Nuremberg 1718 et 1758, in-8°; l'édition B. de la Bastie a aussi été traduite allemand, et revue par J. Chr. B. ibid., 1778, in-8°; en hollandais, 1728, in-8°, et encore en italien Selvaggio Canturani, Venise, in-8°. II. Une *Lettre à l'abbé de Lemont sur la nouvelle explication qu'il avait donnée d'une médaille d'or de Gallien*, Paris, 1699. Cette lettre est citée avec éloge par P. Banduri. III. Quelques *petits ouvrages ascétiques* peu connus et entièrement oubliés. Le P. Jobert avait abrégé et traduit en français *Démonstration évangélique* de l'abbé Huet; mais ce prélat le pria de ne point faire imprimer cet ouvrage qui aurait pu nuire au débit de son livre.

W
JOCHANAN BEN ELIEZER, célèbre rabbin, descendait, dit-on, du patriarche Joseph. Il naquit en Palestine vers l'an 184 de J. C. fut nommé recteur de l'académie de Thanaïm à l'âge de quinze ans, exerça cette charge pendant vingt ans avec les applaudissements de toutes les synagogues jusqu'à l'âge de 279 de J.-C., qui fut celui

(1) Le P. Jobert avait pris les savants de ne point entreprendre la traduction de son ouvrage, persuadé qu'ils ne pourraient « Je m'y suis trouvé », dit-il, « étrangement » comme je l'avais prédit; je ne m'y suis que par mon nom, que je lui avais en prière de ne point mettre. » (Préface de l'édition de la Science des Médailles.)

(2) C'est le P. Jobert lui-même qui révoque de cette première traduction dont il était fort content, mais elle n'a pas été publiée.

Il avait appris les traditions orales ou la loi orale de quatre générations successives; du fameux Judas Josché, de Jannai, d'Obciana et d'Ezechias-ben-khija: encore mal lui donne-t-il d'autres maîtres. C'est point inutile à remarquer, s'il s'agit d'un homme qui a recueilli les traditions. Plus il a eu de contact avec les savants de son temps, plus il a dû s'instruire des diverses manières d'expliquer la loi parmi les membres de son peuple. Il paraît que Jochanan, dès le commencement de son pontificat, avait conçu le projet de recueillir les traditions, et qu'il s'occupa sans cesse à ramasser les documents qui lui étaient nécessaires pour ce grand ouvrage. Si nous en croyons Bartolomeus, il traça le plan vers sa trentième année, et n'y mit la dernière main que dans sa quatre-vingt-quinzième année, qui termina sa vie. La *Gémara* est un recueil de sentences ou fragments des anciens rabbins sur la grande partie des livres ou des lois de la *Mischna*, c'est-à-dire, sur 63. Les juifs ne savent pourquoi la *Gémara* ne s'étend pas sur tous les cahiers de la *Mischna*. Parfois, comme ce sont les précéden-
 tiers cahiers de chaque ordre qui se trouvent expliqués dans la *Gémara* de Jérusalem, on peut présumer raisonnablement que Jochanan aurait voulu une explication complète de la *Mischna*, s'il en avait eu le temps; il n'est pas croyable qu'il ait eu de la hardiesse à *salir son imagination*: on le prétend. L'ouvrage de Jochanan porte le nom de *Gémara* de Jérusalem, parce qu'elle fut écrite dans la sainte cité, tandis que la *Gémara* de Babilone fut composée dans cette ville plusieurs années après. La *Gémara* (tant l'une que l'autre) est le complément et la perfection du

droit civil et canonique dont la *Mischna* est le texte original et primitif (V. JUDA HARRABESON): elle renferme les gloses, les explications de la *Mischna*, et les diverses opinions des rabbins rapprochées et discutées. La *Mischna* et la *Gémara* forment donc ensemble ce qu'on appelle Talmud (doctrine, enseignement); néanmoins on donne improprement ce nom à chacune des trois parties séparément, à la *Mischna*, à la *Gémara* de Jérusalem et à celle de Babilone. Bien que la *Gémara* de Jérusalem soit moins estimée que l'autre à cause de sa brièveté et de la rudesse du style, les rabbins ne laissent pas néanmoins de lui attribuer une grande autorité, et de se nourrir des sentences qu'elle renferme. Elle a peu d'éditions; et c'est pour cela principalement que les exemplaires en sont si rares, outre qu'ils ont été recherchés avec soin, et supprimés par le St.-Siège. Bomberg l'imprima pour la première fois à Venise, sans date; elle fut aussi imprimée à Cracovie, un volume in-folio, 1609. Les talmudistes disent que R. Jochanan était d'une beauté extraordinaire, et qu'il se servait de ce don de la nature pour des fins dont il ne convient pas de parler ici. Cependant ce qu'ils ajoutent, diminue beaucoup la grande idée qu'ils ont eu dessein de nous donner de cette admirable beauté. Sa face, disent-ils, était privée de majesté, c'est-à-dire, elle était sans barbe. Ses sourcils étaient si longs qu'ils descendaient jusqu'à la lèvre inférieure, et qu'ils avaient besoin d'être relevés avec des instruments d'argent pour procurer à ces regards étaient si malencontreux qu'ils pouvaient donner la mort. Dans sa vieillesse Jochanan buvait toujours chaud, afin de corriger les sautes de

nestes d'une étude trop opiniâtre, et de se rajeunir par ce moyen : ce sont ses expressions. Galatin et Sixte de Sienna ont parlé de ce rabin sans aucune exactitude. On ne peut guère trouver des notions certaines sur sa personne que dans Bartolucci (*Bibliot. Rabbin.*, tom. III, pag. 683 et suiv.) Ce savant bibliographe raconte que Jochanan avait eu dix enfants mâles, dont neuf moururent en bas-âge, et le dixième, étant tombé dans une chaudière remplie d'eau bouillante, y périt malheureusement. Il ajoute que Jochanan, pour se consoler, garda toute sa vie le petit doigt de ce dernier, qui n'avait point été endommagé. L—B—E.

JOCONDE (FRÈRE). Voy. GIOCONDO.

JODE (PIERRE DE), dit *le Vieux*, graveur, naquit à Anvers en 1570, et étudia son art chez Goltzius, dont il n'a pas suivi le genre, étant beaucoup moins maniéré. Après avoir passé quelques années en Italie, où il grava plusieurs sujets d'après différents maîtres, il revint s'établir, en 1601, dans sa ville natale. Jode dessinait assez correctement. Parmi un grand nombre d'estampes qu'il a produites, nous citerons, son *Jugement dernier*, très grande composition, exécutée en plusieurs feuilles, d'après Jean Cousin; — une *Vierge*, d'après le Titien; — *Jésus Christ donnant les clefs à St. Pierre*, d'après Rubens; — la *Vie et les miracles de Ste. Catherine*, en 12 pièces, d'après F. Vauni; plusieurs portraits, etc. Il mit aussi au jour les *Métamorphoses* d'Ovide, gravées par Antoine Tempesti. Jode mourut à Anvers en 1654. — Son fils Pierre DE JODE, dit *le Jeune*, naquit à Anvers, en 1602; il a gravé au burin avec beaucoup de finesse et de moelleux: on lui

reproche cependant un peu de greur dans ses hâchures. Il a manié son burin avec une telle liberté, qu'il a souvent ses chairs entachées de la pointe. On remarque dans ses nombreux ouvrages, de traits d'après Van-Dick; — un *Augustin*; — *Renaud et mède*, d'après le même; — *Sainte-Famille*, d'après le Tintoret; — un *St. François*, d'après la Roche; — une *Visitation*, d'après Rubens; — une *Nativité*, d'après Jacques Jordans; — un *racé de St. Martin*, d'après le Titien, etc. — Arnoud DE JODE, fils et fils des précédents, mais moins habile qu'eux, a gravé diverses estampes qui ne sont pas sans mérite; que le *Portrait du cardinal Perceval*, d'après le Titien; — l'*Educatrice de l'Amour par Mercure*, d'après le Corrège; — l'*Enfant Jésus assis sur St. Jean*, etc., etc. P—

JODELLE (ETIENNE), sieur de Lymodin, né à Paris, en 1551, fut le premier qui imagina de composer des tragédies à l'imitation des Grecs, c'est-à-dire avec des loges et des chœurs. Ces tragédies sont, *Cléopâtre captive* et *Diomedes sacrifiant*. La première fut jouée en 1552 à l'hôtel de Reims, et la seconde au collège de Boncourt, en présence de Henri II, qui récompensa généreusement l'auteur en le gratifiant d'une somme de 500 écus, « d'autant », dit Pasquier, que c'était chose nouvelle et très rare. Jodelle lui-même présentait Cléopâtre; les autres rôles étaient joués par des poètes, amis, Remi Belleau, Jean de La Motte, etc. Ceux-ci, passant le val à Arcueil avec Jodelle, s'arrêtèrent, pour lui faire honneur, de briser une de ces fêtes à Bacchus chez les Grecs, donnaient ainsi

la tragédie ; ils lui amenèrent un bon ornement de guirlandes , autour duquel ils dansaient , et chantaient en chœur des dithyrambes de leur composition. L'affaire fit du bruit , et mauqua leur être funeste ; on ne les accusait de rien moins que d'idolâtrie et même d'athéisme. Quoiqu'il jouit aussi de la protection de Charles IX , et qu'il fût l'un des poètes de la Pléiade française , Jodelle , trop ami de ses plaisirs et trop prodigue de son argent , mourut à Paris dans la misère , en juillet 1573 , âgé de quarante-un ans. On assure qu'il avait des connaissances en architecture , peinture et sculpture. Il possédait aussi les langues grecque et latine ; et il a laissé des poésies dans cette dernière langue. Ses *Oeuvres et Mélanges poétiques* ont été imprimés à Paris , en 1574 , in-4°, et en 1585 , in-12 : le second volume annoncé n'a jamais paru. L'édition de Lyon , 1597 , in-12 , est plus complète. Voici le jugement que M. de la Harpe porte de ses tragédies : « Il n'y a aucune étincelle du génie » des Grecs , aucune idée de la » texture dramatique ; tout se passe » en déclamations et en récits. Le style » est un mélange de la barbarie de » Ronsard et des froids jeux de mots » que les Italiens avaient mis à la » mode en France. » Sa comédie d'*Eugène* , ou la *Rencontre* , en 5 actes , jouée en même temps que la *Cléopâtre captive* , avec le même succès et par les mêmes acteurs , mérite les mêmes reproches , et l'on peut y joindre celui d'indécence. A—G—R.

JOEACHER CHRISTIEN-THÉOPHILE , savant professeur et laborieux biographe allemand , naquit en 1694 , à Leipzig , où son père tenait une maison de commerce. Michel-Ernest Etmüller , son oncle maternel , le détermina d'abord à étudier la médecine ; et ce

fut sous la présidence de cet illustre maître , qu'il soutint , en 1714 , sa thèse *De viribus musicis in corpore humano* : mais se sentant peu de goût pour l'art de guérir , il s'appliqua successivement à la théologie et à l'éloquence. De 1715 à 1730 , il donna chaque année deux cours de rhétorique : il improvisait des discours avec tant de facilité , qu'on le choisissait ordinairement dans les cérémonies funéraires , soit pour réciter les oraisons funèbres d'apparat , soit pour prononcer un simple éloge sur la tombe du défunt. Le nombre des pièces qu'il composa en ce genre , imprimées pour la plupart aux frais des héritiers , s'élève à plus de cent. On en a recueilli une partie en un vol. in-8°, Leipzig , 1733. Joecher ne s'appliqua pas avec moins de succès à la philosophie , s'attachant d'abord à celle de Leibnitz , et ensuite à celle de Wolf , dont il fut un des plus zélés propagateurs à l'université de Leipzig. Son ardeur pour l'étude lui faisait souvent passer la nuit entière au travail sans qu'il s'en aperçût ; et son tempérament , quoique robuste , en reçut une atteinte irréparable. Son père étant mort , en 1720 , ne laissant guère d'autre fortune qu'une grande réputation de probité , il se trouva réduit à subsister de ses leçons et de sa plume. Rabener , qui l'avait associé depuis deux ans à la rédaction des *Acta eruditorum* allemands , lui abandonna la principale direction de ce journal littéraire , qu'il continua jusqu'en 1739 avec beaucoup de succès. Ce travail ayant mis Joecher en relation avec le célèbre J. B. Menke , ce savant respectable le prit en affection , lui ouvrit sa riche bibliothèque , lui confia la rédaction de plusieurs articles dans les *Acta eruditorum* latins ; enfin , ce fut sous ses yeux que Joecher entreprit et exécuta le *Dictionnaire des savants* ,

qui a fait son principal titre à la reconnaissance du monde littéraire. On sentait depuis long-temps le besoin d'un ouvrage qui offrît, sous un format peu volumineux, l'histoire abrégée des auteurs de tous les siècles et de tous les pays, avec l'indication sommaire de leurs ouvrages. La *Bibliothèque* de Gesner, volumineuse, surannée, et trop exclusivement bibliographique, laissait beaucoup de lacunes; le *Dictionnaire* de Moreri était trop étendu, l'histoire littéraire n'y paraissant que comme accessoire. Enfin, en 1715, Menke avait fait publier, sous ses auspices, en allemand, un Dictionnaire abrégé des savants (*Compendiöses Gelehrten Lexicon*), Leipzig, in-8°, un vol. de 1375 pag. Ce livre, d'un format commode, et beaucoup plus complet que les précédents, eut du succès. On croit que J. Dan. Jacobi en fut le principal rédacteur, et que Chr. Schœttgen y eut aussi beaucoup de part. Il fut question de le traduire en français; le *prospectus* en fut même publié, sous ce titre: *Projet de la traduction et de l'augmentation du Dictionnaire des savants de M. Mencken*, la Haye, 1721. L'édition allemande ayant été bientôt épuisée, Joëcher, toujours sous les auspices de Menke, en donna, en 1725, une 3^e. édition en 2 vol. in-8°, formant 1680 pages, et en 1733 une 3^e. de 1984 pages. Quoique successivement amélioré, corrigé et augmenté, ce livre était encore loin de satisfaire le savant éditeur: il résolut de le refondre en entier ou plutôt de le recommencer sur un plan plus étendu, en indiquant, autant que possible, tous les ouvrages de chaque écrivain, au lieu de se borner aux principaux, comme on avait fait dans le *Dictionnaire abrégé*. Il y travailla sans relâche pendant plus de quinze ans,

et il vint à bout de terminer, en 1750, et de publier, en 4 vol. in-4°, sous le titre d'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon* (le Dictionnaire universel des savants), l'ouvrage le plus complet que nous ayons encore en ce genre; car ayant été tiré à grand nombre, on n'a pas eu besoin de le réimprimer, et l'on s'est borné à y faire quelques suppléments. Il est rangé par ordre alphabétique des noms de famille des auteurs. Chaque article est terminé par l'indication des sources d'où il est tiré, désignées par des abréviations dont l'explication est à la fin de chaque volume. Le nombre de ces biographies ou bibliographies originales est très considérable, et s'élève à 318. La biographie des auteurs est traitée avec une grande concision, sans rien omettre d'essentiel; mais la bibliographie est trop abrégée: les titres des livres, toujours écrits dans leur langue, même lorsqu'ils sont en grec ou en hébreu, sont souvent tronqués; les éditions, dates et formats, rarement indiqués: quelquefois même on ne distingue pas bien les ouvrages imprimés de ceux qui sont inédits ou perdus. Malgré ces défauts, c'est un livre capital, que rien ne peut remplacer, et qui n'est pas connu hors de l'Allemagne autant qu'il mériterait de l'être. On regrette qu'il ne soit pas écrit en latin. Les quatre volumes (formant 4754 pages à deux colonnes), renferment environ 76,000 articles, dont plus de 17,000 ne sont que des renvois; car ils y sont très multipliés, ce qui est commode pour les recherches (1). Malgré les soins et l'application de Joëcher, ce dictionnaire présentait encore des fautes, inévitables dans un travail aussi étendu, mais surtout beaucoup d'omissions.

(1) L'édition de 1726 ne contenait qu'environ 25,000 articles, y compris plus de 6000 renvois; le nombre des sources citées n'était que de 252.

rodmanus dès 1751, E. C. n 1753, E. F. Gregorius en M. Mayling en 1756, Schiluties, dans divers ouvrages, ou dans des opuscules ad npressèrent de signaler et de plusieurs de ces omissions. Dunkel donna, de 1753 à Cöthen, 5 vol. in-8°.), un assez ample d'articles oubliés. Enfin le savant et in-Adelung, entreprit, après de l'auteur, d'y faire un supplément, dans le même ouvrage original, mais sur plus vaste et en donnant la bible complète avec toute la nécessaire. Il ne put en terminer les premiers volumes (Leipzig 1754-87, 2 vol. in-4°. de 2428 qui vont seulement jusqu'à la ; les articles y sont beaucoup développés que dans Jocher, et re des sources auxquelles on se par des abréviations, monte Rotermund, qui a continué le l'Adelung, a poussé bien plus recherches, puisque le nombre res auxquelles il renvoie, est Il n'a malheureusement publié volume de cette continuation, titre: *Fortsetzung und Ergänzung zu C. G. Jochers allgemeiner lexico*, Delmenhorst, in-4°. de 632 pages, et ce volume vaque jusqu'à la syllabe *Lang*. ail de son Dictionnaire ne pouffire à l'infatigable activité de . Il obtint, en 1750, la chaire losophie à Leipzig, remplaça dans celle d'histoire en 1752. en 1755, le bonnet de docteur ologie, et fut nommé bibliothé- e l'université en 1742. Tant de e ruinèrent enfin sa santé, et, cinq années de souffrances, il t le 10 mai 1758. Il ne s'était

qu'a se runc h qi
Ses princ ri s, ou
dont nous avons déjà s
I. *Dissertatio sisti
naum in nuno ar*,
1714, in-4°. II. *I
suum oboz*, ibid. 1752, in-4°. de 200
pages. III. *Thomas Woolstoni para
logismorum de Christi miraculis
examen*, ibid. 1734, in-4°. IV. *De
seudis Langharum*, ib. 1757, in-4°,
réimprimé dans le *Thesaurus de
lénich*, tom. III. V. *De bibliotheca
Lipsiensi Paullina*, ib. 1744, in-4°. VI. *De Numa Pompilii libris pu
blici auctoritate Roma combustis*,
ibid. 1755, in-4°. VII. Des *Pré
faces* à la traduction allemande du
Dictionnaire de la Bible de D.
Calmet, de l'*Histoire d'Italie* de Mur
ratori, et d'autres ouvrages dont il
fut l'éditeur. Voyez la Notice qu'a don
née sur ce laborieux professeur le sa
vant Ernesti (*Memoria C. G. Joch
cheri*), Leipzig, 1758, in-4°, réim
primée dans ses *Opuscula oratoria*,
pag. 233-245. C. M. P.

JOEL, fils de Phatuel, le second
des douze petits prophètes, était,
dit-on, de la tribu de Ruben, et de la
ville ou des environs de Bétharon,
qu'Hérode appela depuis *Livias*. Les
savants ne s'accordent pas sur l'époque
de son existence, quoique le sentiment
commun le fasse vivre avant le règne
de Manassé, et par conséquent sous
Eséchias et son successeur, dans le
VIII^e. et le VII^e. siècle avant J.-C. Ses
prophéties, composées de trois cha
pitres, sont, au jugement de tout le
monde, remplies de force et de beau
té. La diction en est élégante, facile,
abondante, pure, et en même temps
énergique et sublime. On y trouve,
dans la description des maux dont le

Seigneur menace la Judée, toute la puissance, toute la pompe de la poésie prophétique. Jahn admire surtout la manière dont Joël décrit la famine qui devait arriver du temps des Machabées. Les exclamations du prophète portent la terreur et l'épouvante dans le cœur le plus froid. L'armée de sauterelles, qui s'élance à quatre reprises, est du plus terrible effet. On ne peut être insensible à cet effrayant tableau, tout brûlant de chaleur sans que la précision en souffre, et rempli de justesse au milieu d'une étonnante profusion d'images. La peinture du deuil général, occasionné par ces fléaux, ne le cède point aux précédentes. Le prophète exhorte les juifs au repentir, et leur promet, en cas de retour vers Dieu, la plus brillante prospérité. La peinture de ce bonheur est ravissante. Il leur annonce également leur rétablissement en corps de nation, et une vengeance épouvantable exercée sur leurs ennemis. Il ajoute à tout cela la promesse d'une distribution abondante des dons du St.-Esprit, et la prédiction du grand jugement de Dieu. On remarque, parmi les commentateurs de Joël, St. Jérôme, Guebrard, Leusden, Ed. Pockoke, dom Calmet, dom Pezrou, Bauer, Büttner et Rosenmüller.

L—B—Z.

JOHANNÆUS (FINNUS), évêque de Skalholt en Islande, était né dans cette île en 1704. Son père, Jean Hattorson, pasteur et vicaire de l'évêque de Skalholt, se chargea de sa première éducation, et l'envoya ensuite à l'université de Copenhague. Pendant son séjour dans cette ville, Johannæus se lia intimement avec son compatriote Arnas Magnæus, qui avait recueilli un dépôt précieux de monuments et de manuscrits islandais; et pendant l'incendie qu'éprouva, en 1728, la capi-

tale du Danemark, ce dépôt fut sauvé en grande partie, surtout par le dévouement du jeune étudiant, qui perdit en cette occasion ses propres effets et tous ses livres. Etant retourné en Islande, Johannæus fut pasteur dans plusieurs endroits de cette île; et en 1754, il devint évêque de Skalholt. Sa carrière a été très longue, et il n'est mort que depuis peu. On a de lui plusieurs ouvrages, dont nous indiquerons : I. *Historia ecclesiastica Islandiæ*, tom. 1, Copenhague, 1772; tom. II, ibid., 1774; tom. III, ibid., 1775; tom. IV, ibid., 1778, in-4°. II. *Historia monastica Islandiæ*, Copenhague, 1775, in-4°, réimprimée dans le 1^{er} tome de l'*Historia ecclesiastica Islandiæ*. C'est Johannæus qui est l'auteur de la Vie très détaillée de l'historien *Snorro Sturleson*, qui se trouve en tête de la nouvelle édition de cet historien qu'on donne à Copenhague.

C—AV.

JOHNSON (BENJAMIN), plus connu sous le nom de *Ben-Jonson*, un des plus célèbres auteurs dramatiques qu'ait eus l'Angleterre, était l'enfant posthume d'un ecclésiastique protestant de Westminster, persécuté sous le règne de Marie, et naquit en 1574. Il reçut une partie de son instruction, dans l'école de cette ville, du célèbre Camden, dont il fut toujours l'ami. Sa mère, s'étant remariée à un maçon, voulut le destiner à cette profession; et on le vit alors, tenant une truelle d'une main et un livre de l'autre : mais Benjamin préféra bientôt de s'engager comme soldat. Il servit dans l'armée anglaise contre les Espagnols dans les Pays-Bas, y montra de la bravoure, et ne laissa point aux autres le soin de la célébrer; car la vanité formait un des principaux traits de son caractère. A son retour dans sa patrie, il se rendit à l'université de Cambridge pour

y terminer ses études; mais il ne put y rester faute de moyens d'existence; il n'en trouva qu'à joindre à la profession de comédien, qu'il admettait sans vocation, et dans laquelle il ne rencontrait que des dégoûts. Son père était ignoble et embarrassé; il reçut son congé. Un de ses confrères l'y ayant insulté, ils se battirent en duel: Johnson fut blessé, mais tua son adversaire. Il fut mis en prison, et là se convertit au catholicisme, qu'il déclara, dit-on, 12 ans après. S'étant marié, la sphère de ses besoins s'étendit, et, à l'âge de 24 ans, il se mit à composer des pièces de théâtre, mais d'abord sans aucun succès: cependant Shakespeare ayant jeté les yeux sur le manuscrit de la 2^e pièce du jeune auteur, y découvrit des beautés, la fit jouer sur son théâtre, et continua depuis de le protéger et de l'aider, même de sa plume. L'amitié, du moins de la part de Shakespeare, ne se démentit jamais: celle du protégé n'est pas aussi bien reconnue. Ses attaques satiriques contre quelques hommes de loi et des militaires en réputation, lui attirèrent des ennemis qu'il combattit par de nouvelles satires. Ses envieux ne pouvant nier son talent, lui reprochaient surtout sa lenteur dans la composition. Il est vrai qu'il ne produisit guère qu'une bonne pièce chaque année. Il leur répondit en composant, en cinq semaines, *Volpone* (le Renard); l'une de ses meilleures pièces. Il avait fait paraître auparavant deux autres comédies assez remarquables, *Chaque homme dans son caractère*, et *Chaque femme hors de son caractère*, toutes deux représentées sur le théâtre particulier appelé le *Globe*, par les domestiques du lord chambellan. Le célèbre Shakespeare joua un rôle dans ces deux pièces, ainsi que dans le *Mauvais*

peste (Poète-ter), comédie satirique, dirigée principalement contre Decker, un des ennemis de Ben-Johnson; dans *Sejan*, tragédie où l'on trouve des situations fortes; dans *Catiline*, tragédie, et dans d'autres encore. On a reproché à cette dernière pièce d'être faite d'extraits de Salluste et de Cicéron mal employés. Les Ecossais dominaient alors à la cour; ils se crurent offensés dans quelques passages d'une comédie composée en société par Johnson, Chapman et Marston, et reçue avec applaudissement par un public plouze. Les trois auteurs furent mis en prison. Rendu à la liberté, Ben-Johnson commença bientôt à être pour la cour le principal faiseur des ouvrages appelés *masques*, alors fort à la mode, et qui n'étaient que des canevas d'après lesquels son ami Inigo Jones arrangeait des décorations et des machines. S'étant brouillé avec l'architecte, il le livra sans ménagement à la risée publique dans l'une de ses pièces intitulée, la *Foire de St-Barthelemi*, jouée en 1644. Il composait néanmoins de temps en temps des comédies de caractère, qui eurent des succès divers. On cite surtout la *Femme taciturne* (1609), et l'*Alchimiste* (1610). Il fit, en 1615, un voyage en France, où il eut une entrevue avec le cardinal Duperron, qui lui communiqua sa traduction de Virgile. Johnson eut, dit-on, la franchise de lui déclarer qu'elle n'était pas bonne. Apparemment il n'espérait rien du cardinal; car on est obligé de convenir que son intérêt l'a rendu souvent l'un des plus rampants adulateurs des grands, comme le prouvent ses adresses au roi Jacques. Il publia en 1616 ses *OEuvres* en 4 vol. in fol. On y trouve toutes ses pièces de théâtre, à l'exception de la *Foire de St-Barthelemi*, et d'une

autre intitulée : *Le diable est un dñe*. Il y joignit un livre d'épigrammes et une collection de scènes qu'il intitula la *Forêt*. Il obtint, en 1619, le titre de poète lauréat, vacant par la mort de Samuel Daniel, et il parvint à faire augmenter la pension attachée à ce nom (1). Peu de temps après, il fit en Ecosse un voyage à pied, dont il a donné la description dans un poème en vers. Il composa encore plusieurs autres pièces de théâtre, et ne cessa de travailler pour la scène qu'en 1634. Les drames qu'il a laissés sont au nombre de 50. Par suite de son manque d'économie, il se trouva, dans sa vieillesse, réduit à mendier en vers des gratifications qu'il dissipait follement. Dans une de ces épîtres, adressée au duc de Newcastle, il dit : « Je ne suis » pas assez impudent pour emprun- » ter de l'argent de V. S., car je n'ai » aucun moyen de le rendre; mais » ma détresse est telle, que je vous » supplie de me donner ce que votre » bonté vous suggérera, etc. » Sa santé dépena depuis long-temps. Il mourut paralytique, le 16 août 1637, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. On lit sur son monument ces seuls mots : *O rare Ben Johnson!* Sir J. Beaumont, lord Falkland, Waller, etc., répandirent des fleurs poétiques sur sa tombe. En 1650, le volume qu'il avait publié de ses *Œuvres* fut réimprimé, suivi d'un 2^e. volume. Elles repaurent, en 1716, 6 vol. in-8^e, et, en 1756, en 7 vol. in-8^e, avec des notes et des additions par M. Whalley. On en attend une nouvelle édition de M. Gifford. On a aussi de Johnson une *Grammaire anglaise*, composée

(1) Les appointements de cette place étaient de cent marcs, qu'il fit échanger en autant de livres sterling, sur une pétition en vers qu'il adressa au roi Charles. Ce prince y fit ajouter, en outre, une petite pièce de vin d'Espagne : c'est encore aujourd'hui le traitement du poète lauréat de la cour d'Angleterre.

dans sa vieillesse, et qui eut un grand succès, quoiqu'on lui reproche beaucoup d'imperfections et qu'on l'accuse d'être trop modelée sur celle de Lilly; une traduction de l'*Art poétique* d'Horace; des observations sur les hommes et sur les choses, sous le titre de *Découvertes*; et des Poésies, dont quelques-unes ont du mérite. On a pu juger que les qualités morales de ce poète n'égalèrent pas ses talents. Il était plus craint et admiré qu'il n'était aimé. Il mettait, dit-on, les grands, en quelque sorte, à contribution, par la terreur qu'inspirait sa plume satirique. Il avait en outre du penchant à l'ivrognerie. On aimerait mieux voir

L'accord d'un beau talent et d'un bon caractère.

— Un Guillaume JOHNSON est auteur d'un *Lexicon chemicum*, où sont expliqués les termes d'alchimie, Londres, 1652 et 1653, 2 vol. in-12, et 1655, 1660, in-8^e. — Un Thomas JOHNSON, philologue, a publié avec des notes, et traduit en latin, un choix d'*Epigrammes* et de petits *Poèmes*, Londres, 1712, in-8^e.

I. et D—Z—S.

JOHNSON (THOMAS), botaniste anglais, né à Selby dans l'Yorkshire, est un de ceux qui contribuèrent le plus, pendant le xviii^e. siècle, à étendre le domaine de la botanique. Après avoir été pharmacien à Londres, il fut reçu médecin à Oxford. Entraîné par les troubles de la guerre civile, il servit dans l'armée pendant quelque temps en qualité de lieutenant, et mourut le 30 septembre, en 1644, des suites d'une blessure reçue auprès de Basinghouse, dans le Hampshire. On a de Johnson les ouvrages suivants : I. *Descriptio itineris investigationis plantarum causâ in agrum Cantianum suscepti*, Londres, 1632, in-8^e. II. *Ericetum Hamste-*

dianum, ibid., 1632, in-8°. III. *Mercurius botanicus, seu plantarum gratia suscepti itineris anno 1634 Descriptio*, ibid., 1634, in-8°, avec une description des eaux de Bath (*De Thermis Bathonicis*). IV. *Mercurii botanici pars altera, seu plantarum gratia suscepti itineris in Walliam Descriptio*, Londres, ibid., 1641, in-8°. Quelques-unes des plantes contenues dans ces ouvrages n'avaient pas encore été trouvées en Angleterre. Toutefois ces ouvrages eux-mêmes ne sont que des catalogues qui n'ajoutèrent rien à la science proprement dite. V. *The herbal or general history of plants gathered by John Gerard, enlarged and augmented by T. Johnson*, Londres, 1653, in fol. de 1630 pag. avec 2717 fig. Cet ouvrage est le seul auquel Johnson ait dû sa réputation. La première édition, donnée par Gérard lui-même, contenait quelques erreurs qui furent rectifiées dans celle-ci. Johnson y signala le double emploi de plusieurs espèces, donna plus de précision aux descriptions, enfin accompagna son texte de figures de Lob. et de l'Ecluse, auxquelles il en ajouta de nouvelles. Au moyen de ces changements et additions, cette histoire des plantes présente l'état de la botanique à cette époque, et peut être regardée, dans cette partie, comme l'ouvrage le plus utile qui ait paru en Angleterre jusqu'à la publication de celui de Rai sur le même sujet. Johnson est aussi l'auteur d'une traduction anglaise des Œuvres d'Ambroise Paré, Londres, 1645, 1678, in-fol. Miller a consacré à la mémoire de ce laborieux botaniste un arbrisseau de la Caroline, plus connu aujourd'hui des Anglais sous le nom de *Callicarpa*. D—v.

JOHNSON (SAMUEL), théologien anglais, né en 1649, fut nom-

mé, en 1670, recteur de Corringham, et devint ensuite chapelain de lord Guillaume Russel. Leduc d'York s'étant déclaré catholique, les protestants attaquèrent avec violence ses droits à la succession au trône; et Johnson, entre autres, publia à cette occasion, en 1682, un traité intitulé *Julien l'apostat*, contre le docteur Hicks, le champion de l'obéissance passive, qui répondit par un écrit intitulé *Jovien*. Johnson répliqua sous ce titre, *Les Artifices de Julien pour miner et extirper le christianisme*; mais il ne publia point son manuscrit. Il fut cependant mis en prison, et condamné à payer une amende de 500 marcs (marks). Du reste l'infortuné n'abattit point son courage : animé par Hampden, qui était son camarade de prison, il fit imprimer et répandre, en 1686, une *Adresse à tous les protestants de l'armée*; adresse pour laquelle il fut condamné à payer une seconde amende, à être dégradé de la prêtrise, à figurer deux fois au pilori et à être fouetté depuis Newgate jusqu'à Tiburn. Ses amis demandèrent qu'on lui épargnât la fustigation; mais Jacques répondit que, « puisque Johnson avait la ferveur du martyr, » il était bon qu'il le souffrit. » Il le souffrit en effet, non seulement avec fermeté, mais avec joie. Dans la cérémonie de sa dégradation, on oublia de le dépouiller de sa soutane; ce qui, rendant l'exécution imparfaite, lui conserva sa cure. Après la révolution, le parlement déclara nul et illégal le jugement prononcé contre lui : le roi lui offrit le riche doyenné de Durham; mais il voulait un évêché, lui qui n'avait jamais possédé qu'une cure de 80 liv. sterl. de revenu. Le docteur Tillotson lui fit obtenir une pension de 300 liv. et plusieurs gratifications; ce qui ne l'empêcha pas de se plaindre

autre intitulée : *Le diable est un âne*. Il y joignit un livre d'épigrammes et une collection de scènes qu'il intitula la *Forêt*. Il obtint, en 1619, le titre de poète lauréat, vacant par la mort de Samuel Daniel, et il parvint à faire augmenter la pension attachée à ce nom (1). Peu de temps après, il fit en Ecosse un voyage à pied, dont il a donné la description dans un poème en vers. Il composa encore plusieurs autres pièces de théâtre, et ne cessa de travailler pour la scène qu'en 1634. Les drames qu'il a laissés sont au nombre de 50. Par suite de son manque d'économie, il se trouva, dans sa vieillesse, réduit à mendier en vers des gratifications qu'il dissipait follement. Dans une de ces épîtres, adressée au duc de Newcastle, il dit : « Je ne suis » pas assez impudent pour emprun- » ter de l'argent de V. S., car je n'ai » aucun moyen de le rendre; mais » ma détresse est telle, que je vous » supplie de me donner ce que votre » bonté vous suggérera, etc. » Sa santé déperissait depuis long-temps. Il mourut paralytique, le 16 août 1637, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. On lit sur son monument ces seuls mots : *O rare Ben Johnson !* Sir J. Beaumont, lord Falkland, Waller, etc., répandirent des fleurs poétiques sur sa tombe. En 1650, le volume qu'il avait publié de ses *Œuvres* fut réimprimé, suivi d'un 2^e. volume. Elles repaquirent, en 1716, 6 vol. in-8°, et, en 1756, en 7 vol. in-8°, avec des notes et des additions par M. Whalley. On en attend une nouvelle édition de M. Gifford. On a aussi de Johnson une *Grammaire anglaise*, composée

(1) Les appointements de cette place étaient de cent marks, qu'il fit changer en autant de livres sterling, sur une pétition en vers qu'il adressa au roi Charles. Ce prince y fit ajouter, en outre, une petite pièce de vin d'Espagne : c'est encore aujourd'hui le traitement du poète lauréat de la cour d'Angleterre.

dans sa vieillesse, et qui eut un grand succès, quoiqu'on lui reproche beaucoup d'imperfections et qu'on l'accuse d'être trop mêlée sur celle de Lilly; une traduction de l'*Art poétique* d'Horace; des observations sur les hommes et sur les choses, sous le titre de *Découvertes*; et des Poésies, dont quelques-unes ont du mérite. On a pu juger que les qualités morales de ce poète n'égalaien^t pas ses talents. Il était plus craint et admiré qu'il n'était aimé. Il mettait, dit-on, les grands, en quelque sorte, à contribution, par la terreur qu'inspirait sa plume satirique. Il avait en outre du penchant à l'ivrognerie. On aimerait mieux voir

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

— Un Guillaume JOHNSON est auteur d'un *Lexicon chemicum*, où sont expliqués les termes d'alchimie, Londres, 1652 et 1653, 2 vol. in-12, et 1655, 1660, in-8°. — Un Thomas JOHNSON, philologue, a publié avec des notes, et traduit en latin, un choix d'*Epigrammes* et de petits *Poèmes*, Londres, 1712, in-8°.

L. et D—z—s.

JOHNSON (THOMAS), botaniste anglais, né à Selby dans l'Yorkshire, est un de ceux qui contribuèrent le plus, pendant le xviii^e. siècle, à étendre le domaine de la botanique. Après avoir été pharmacien à Londres, il fut reçu médecin à Oxford. Entrant par les troubles de la guerre civile, il servit dans l'armée pendant quelque temps en qualité de lieutenant, et mourut le 30 septembre, en 1644, des suites d'une blessure reçue après de Basinghouse, dans le Hampshire. On a de Johnson les ouvrages suivants : I. *Descriptio itineris investigationis plantarum causæ in agrum Cantianum suscepti*, Londres, 1632, in-8°. II. *Ericetum Hamste-*

dianum, ibid., 1652, in-8°. III. *Mercurius botanicus, seu plantarum gratia suscepti itineris anno 1654 Descriptio*, ibid., 1654, in-8°, avec une description des eaux de Bath (*De Thermais Bathonicis*). IV. *Mercurii botanici pars altera, seu plantarum gratia suscepti itineris in Walliam Descriptio*, Londres, ibid., 1641, in-8°. Quelques-unes des plantes contenues dans ces ouvrages n'avaient pas encore été trouvées en Angleterre. Toutefois ces ouvrages eux-mêmes ne sont que des catalogues qui n'ajoutèrent rien à la science proprement dite. V. *The herbal or general history of plants gathered by John Gerard, enlarged and augmented by T. Johnson*, Londres, 1655, in fol. de 1650 pag. avec 2717 fig. Cet ouvrage est le seul auquel Johnson ait dû sa réputation. La première édition, donnée par Gérard lui-même, contenait quelques erreurs qui furent rectifiées dans celle-ci. Johnson y signala le double emploi de plusieurs espèces, donna plus de précision aux descriptions, eut enfin accompagné son texte de figures de Lobel et de l'Ecluse, auxquelles il en ajouta de nouvelles. Au moyen de ces changements et additions, cette histoire des plantes présente l'état de la botanique à cette époque, et peut être regardée, dans cette partie, comme l'ouvrage le plus utile qui ait paru en Angleterre jusqu'à la publication de celui de Rai sur le même sujet. Johnson est aussi l'auteur d'une traduction anglaise des Œuvres d'Ambroise Paré, Londres, 1645, 1678, in-fol. Miller a consacré à la mémoire de ce laborieux botaniste un arbrisseau de la Caroline, plus connu aujourd'hui des Anglais sous le nom de *Callicarpa*. D—v.

JOHNSON (SAMUEL), théologien anglais, né en 1649, fut nommé,

en 1670, recteur de Corringham, et devint ensuite chapelain de lord Guillaume Russel. Le duc d'York s'étant déclaré catholique, les protestants attaquèrent avec violence ses droits à la succession au trône; et Johnson, entre autres, publia à cette occasion, en 1682, un traité intitulé *Julien l'apostat*, contre le docteur Hicks, le champion de l'obéissance passive, qui répondit par un écrit intitulé *Jovien*. Johnson répliqua sous ce titre, *Les Artifices de Julien pour miner et extirper le christianisme*; mais il ne publia point son manuscrit. Il fut cependant mis en prison, et condamné à payer une amende de 500 marcs (merks). Du reste l'infortuné n'abattit point son courage: animé par Hampden, qui était son camarade de prison, il fit imprimer et répandre, en 1686, une *Adresse à tous les protestants de l'armée*; adresse pour laquelle il fut condamné à payer une seconde amende, à être dégradé de la prêtrise, à figurer deux fois au pilori et à être fouetté depuis Newgate jusqu'à Tiburn. Ses amis demandèrent qu'on lui épargnât la fustigation; mais Jacques répondit que, « puisque Johnson avait la ferveur du martyr, » il était bon qu'il le souffrit. Il le souffrit en effet, non seulement avec fermeté, mais avec joie. Dans la cérémonie de sa dégradation, on oublia de le dépouiller de sa soutane; ce qui, rendant l'exécution imparfaite, lui conserva sa cure. Après la révolution, le parlement déclara nul et illégal le jugement prononcé contre lui: le roi lui offrit le riche doyenné de Durham; mais il voulait un évêché, lui qui n'avait jamais possédé qu'une cure de 80 liv. sterl. de revenu. Le docteur Tillotson lui fit obtenir une pension de 500 liv. et plusieurs gratifications; ce qui ne l'empêcha pas de se plaindre

jusqu'à sa mort survenue en 1705. Ses écrits contre le roi Jacques ont été réunis en un vol. in-fol., 1710, et il en a été fait une 2^e. edit. en 1713. L.

JOHNSON (CHARLES), auteur dramatique anglais, né dans la dernière partie du XVII^e. siècle, quitta la carrière du barreau à laquelle il était destiné, pour la carrière plus séduisante de la littérature. Son esprit, son caractère aimable et ses manières polies, lui procurèrent l'entrée dans les meilleures sociétés et la connaissance des beaux-esprits de Londres. Le succès de plusieurs de ses pièces lui donna, avec de l'économie et un mariage avantageux, les moyens de vivre dans l'aisance. Il mourut vers 1744. On ne sait ce qu'il avait fait pour encourir le ressentiment de Pope; mais il fallait peu de chose pour irriter le satirique. Après l'avoir maltraité dans sa *Dunciade*, Pope revient sur lui dans une des notes de ce poème, et cite ce passage d'un pamphlet intitulé les *Caractères du temps* : « Charles Johnson, célèbre pour écrire une » pièce de théâtre tous les ans et pour » être au café Button tous les jours. » Il aurait probablement mieux réussi si dans sa vocation, s'il avait été un » tant soit peu plus maigre; on peut » le considérer avec justice comme » un martyr de l'embonpoint, victime de la rondeur de son esprit. » Une pareille satire fait sans doute plus de tort à son auteur qu'à celui qui en est l'objet. Les pièces de théâtre de Johnson sont au nombre de 19. Ses comédies valent mieux que ses tragédies; le dialogue en est vif et naturel: nous ne citerons que sa comédie des *Belles de campagne* (*The country lasses*), ou la *Coutume du manoir*, 1715, in-12, qui continue de se jouer avec succès. — Un autre Charles JOHNSON, capitaine,

est auteur d'une *Histoire des pirates anglais*, dont il existe une traduction française, Utrecht, 1725, in-12. L.

JOHNSON (SAMUEL), littérateur anglais justement célèbre comme biographe, comme critique, comme philologue, comme moraliste et comme poète, naquit le 18 septembre 1709, à Litchfield dans le comté de Warwick. Son père (Michel Johnson) était un libraire de cette ville, fort attaché à la cause de la dynastie des Stuarts: cependant il sut accorder par des arguments qu'il croyait bons la ténacité de ses principes avec le serment de fidélité qu'il lui fallut prêter à la mai-on régnante. Nos opinions les plus affirmées, nos habitudes les plus constantes, ne sont le plus souvent que la suite des premières idées qui nous ont frappés, et des premières inclinations que nous avons contractées. L'homme n'est que l'enfant développé. Samuel Johnson, élevé par un père royaliste et par une mère pieuse, fut constamment le zélé défenseur du trône et de l'autel. Long-temps pauvre et obscur, il ne cessa jamais d'écrire pour le soutien du pouvoir et la distinction des rangs. De crainte qu'on ne portât atteinte aux bases de l'édifice social, il défendait jusqu'aux restes de la féodalité: il ne pouvait souffrir sans impatience qu'on blâmât Charles II, et il le justifiait toujours avec chaleur, même après avoir accepté une pension du roi régnant. Ainsi ses opinions politiques ne s'accordaient avec aucun des partis qui divisaient les hommes de son temps. Zélé *Tory*, il repoussait comme pernicieuses toutes les doctrines des *Wigs* favorables à la liberté: royaliste de la vieille roche, c'est-à-dire jacobite (1),

(1) On appelle ainsi, d'après le nom du roi Jacques, ceux qui étaient restés attachés à la dynastie des Stuarts.

il n'était pas partisan de la maison de Hanovre, et il regardait les concessions faites par la couronne à la chambre des communes comme les suites funestes d'une révolution qui mettait en danger le pouvoir royal. Il en était de même de ses opinions religieuses : à l'époque d'un relâchement universel, lorsque les écrits des Hume, des Bolingbroke, des Voltaire, des Rousseau, des Diderot, faisaient le plus de sensation, Samuel Johnson fut un chrétien fervent. Quoiqu'il ait payé le tribut aux passions humaines, jamais sa foi ne fut ébranlée. Il ne pouvait supporter qu'on attaquât aucune des sectes chrétiennes ; et il les considérait plutôt comme séparées par la politique que par le fonds même de leur croyance. Il était fermement attaché à l'église anglicane ; mais ensuite il préférait le catholicisme à toutes les autres communions : il n'entreprenait rien d'important sans adresser à Dieu une prière spéciale qu'il avait soin d'écrire sur un album uniquement destiné à cet usage pieux ; il croyait aux revenants, aux apparitions, aux pressentiments et aux jours malheureux ; il fut toute sa vie tourmenté par la frayeur de la mort et des peines de l'enfer. Les infirmités physiques qu'il tenait de ses père et mère, n'eurent pas moins d'influence sur sa destinée que l'éducation qu'ils lui donnèrent. Il fut affligé de scrofulles pendant son enfance ; son visage fut défiguré par les cicatrices de cette humeur ; les organes de l'ouïe et de la vue en furent considérablement affectés : il perdit même l'usage d'un oeil, qui cependant à l'extérieur paraissait semblable à l'autre. Enfin, il tenait de son père une disposition hypocondriaque, dont les accès le rendaient tellement mélancolique qu'il était alors incapable d'aucun effort mental, et qu'il

craignait toujours que sa raison ne fût altérée par la violence de ce mal. Grand, fort et robuste, il était sujet à des tics convulsifs ; ce qui, joint à son allure dégingandée, à la gaucherie et à la rudesse de ses manières, ajoutait encore à sa difformité naturelle. Mais dès son plus jeune âge aussi, la force de son esprit se manifesta ; il surpassa tous ses camarades dans l'école où on l'avait mis. Son père, qui désirait développer de si heureuses dispositions, lui obtint la place de gouverneur du fils d'un homme riche, qui se rendait à Oxford pour continuer ses études. Après deux ans de séjour, Samuel Johnson fut quitté par son élève : il resta encore au collège, mais privé d'apprentements, et dans une détresse qui affligeait ses camarades dont son orgueil refusait les secours. Ce motif lui fit, à son grand regret, abandonner l'université sans avoir pu prendre ses degrés. Pendant son séjour, il y avait déjà donné des preuves d'un talent naissant. Son professeur, pour quelques fautes qu'il avait commises, lui avait ordonné, pendant les fêtes de Noël, de traduire en vers latins le poème de Pope sur le Messie. Il exécuta cette tâche avec une telle habileté, que sa réputation, comme poète latin, se répandit, non seulement dans son collège, mais dans toute l'université. Son père fit imprimer ce poème à son honneur ; et Pope, lorsqu'il le lut, en fut tellement satisfait, qu'il dit que le traducteur avait écrit de manière à faire croire à la postérité que le poème anglais était traduit du latin. Les poèmes latins de Johnson ne sont cependant pas aussi excellents, et d'une latinité aussi pure que Pope le croyait. Le père de Johnson mourut en 1731, après avoir fait de mauvaises affaires, et ne lui laissant que vingt livres sterl. C'est avec cette

faible somme, que le jeune Johnson, sans aucun emploi, sans être instruit dans aucune profession, fut jeté dans le monde à l'âge de vingt-deux ans, privé de secours, de tout appui, de tout protecteur. Il chercha d'abord à gagner sa vie comme répétiteur dans une école; mais, trouvant cette tâche trop pénible, il l'abandonna. Un chirurgien de Birmingham, qui avait été son camarade de collège, le retira chez lui; et ce fut pendant son séjour dans cette ville, qu'il traduisit, du français, pour un libraire, les voyages de Jérôme Lobo en Abyssinie. Cet ouvrage, qui lui fut payé cinq guinées, marqua, d'une manière insignifiante, le commencement d'une carrière littéraire qui devait être si longue et si brillante. A l'âge de vingt-huit ans, Johnson crut trouver une ressource contre la pauvreté, en épousant la veuve d'un marchand de Birmingham, qui avait quarante-huit ans, mais qui possédait huit cents livres sterling ou une vingtaine de mille francs. C'est avec cette somme qu'il essaya de monter une pension à Edial, près Litchfield; mais il ne put jamais réunir plus de sept à huit écoliers, et il fut obligé de renoncer à cette entreprise, après y avoir consumé le peu qu'il possédait. Au nombre de ses élèves était David Garrick, dont il resta toujours l'ami: cependant il n'aimait pas les acteurs, et il avait peine à pardonner l'exercice de cette profession, même à un Garrick. Il se rendit à Londres, pour y faire jouer une tragédie d'*Irène*, qu'il avait composée; et il ne put y parvenir. Dénué de toutes ressources, il offrit sa plume à M. Cave, propriétaire d'un recueil périodique intitulé *the Gentleman's Magazine*, et il fut employé à rendre compte dans ce journal des discours faits au parlement depuis le 19 novembre 1740 jusqu'au 25 jan-

vier 1743. L'entrée de la chambre des communes était alors interdite au public; et les débats étaient rédigés sur de simples notes données par des huissiers que le directeur du journal payait pour cela: les discours que Johnson composait d'après ces notes, parurent tellement remarquables, que Voltaire écrivit alors que les orateurs du parlement britannique égalaient par leur éloquence ceux de Rome et d'Athènes. On ne sut que long-temps après quel était l'auteur de ces beaux discours. Johnson, à cette époque, pressé par le besoin, écrivit aussi quelques brochures, des dédicaces et des préfaces pour différents livres qui lui étaient demandés par des libraires ou par des auteurs. Plusieurs de ces morceaux ont été avec raison imprimés dans ses œuvres générales, parce qu'il y donne déjà des preuves de ce talent, qui depuis l'a rendu si célèbre, d'exprimer des pensées justes et profondes, et des préceptes de morale d'un intérêt universel, avec une singulière énergie d'expression et une rare élégance de style. Ce fut alors que Johnson se lia avec Savage, comme lui pauvre et poète, mais aimable et fait pour le grand monde, où il aurait percé sans son inconstance et son inconduite. Plusieurs fois Savage et Johnson, n'ayant point le moyen de payer leur logement, passèrent ensemble la nuit, errant dans les rues de Londres, comme les derniers des vagabonds. Tel fut l'état de détresse où s'est trouvé exposé celui dont le cercueil a été porté par les hommes les plus célèbres et les plus distingués de l'Angleterre, et dont le monument funéraire érigé dans la cathédrale du royaume par des souscriptions volontaires, a coûté 1100 guinées. Cependant, dès 1758, il avait publié sa satire intitulée *London*, imi-

née de Juvénal; elle eut beaucoup de succès. Pope surtout la distingua; il chercha à en connaître l'auteur, et ayant appris que c'était un homme inconnu, il dit qu'il cesserait bientôt de l'être. Sa prédiction ne s'accomplit pas: Johnson resta encore long-temps presque aussi obscur et toujours pauvre. Pope, pour lui procurer la direction de l'école d'Appleby, dans le comté de Leicester, essaya en vain de le faire recevoir maître-ès-arts à l'université de Dub'in par l'entremise de son ami Swift; il ne put y parvenir. En 1744, Johnson publia la *Vie de Savage*, qu'une mort prématurée avait enlevé aux lettres et à son amitié. L'intérêt que l'auteur sut répandre sur les infortunes et les aventures romanesques de cet homme singulier, donna beaucoup de vogue à cette production. La réputation de Johnson s'en accrut; mais il avait déjà atteint l'âge de trente-cinq ans, sans avoir pu même s'assurer des moyens certains pour gagner par son travail le strict nécessaire. Il formait chaque jour des projets littéraires qu'il se trouvait incapable de réaliser: ils ne servaient qu'à lui suggérer des espérances qui faisaient bientôt place à d'inutiles regrets. Un de ses biographes a donné la liste de trente-neuf projets de ce genre, dont aucun n'a été exécuté. Il s'arrêta enfin à celui de publier une nouvelle édition de Shakespeare: il en fit paraître, en 1755, le prospectus avec un mélange d'*Observations sur la tragédie de Macbeth*. Il n'eut point de souscripteurs, et sa brochure fut à peine remarquée: mais Warburton en parla avec éloge dans la préface de son *Shakespeare*, qui parut dix ans après. Johnson se ressouvint toujours de ce procédé avec reconnaissance. « Warburton, » disait-il, « m'a loué à une époque où sa

» louange était pour moi d'un grand » prix. » Enfin, plusieurs libraires de Londres s'associèrent, et proposèrent à Johnson l'exécution d'un dictionnaire de la langue anglaise. Le prix stipulé fut de 1575 livres sterling, payables par portions, à plusieurs termes fixés. On publia le prospectus en 1747. Johnson s'établit, avec six copistes (1), dans une maison qu'il avait louée exprès. Il travailla pendant sept ans à ce grand ouvrage. Il distribuait à ses copistes les mots écrits de sa propre main, avec leurs étymologies et leurs diverses acceptions; et il leur faisait transcrire les exemples relatifs à ces mots, dans les auteurs mêmes où il les avait soulignés au crayon. Ce dictionnaire, le meilleur, peut-être, qui existe en aucune langue, parut en 1755. Il ne fut point dédié au lord Chesterfield, ainsi que le prospectus l'avait annoncé. Johnson n'avait pas eu à se louer des procédés du lord, qui fut ensuite fâché d'avoir trop négligé cet homme célèbre. Pour réparer ses torts, lord Chesterfield écrivit, dans un journal, deux essais, dans l'unique but d'annoncer et de louer le dictionnaire de Johnson, qui allait paraître. Mais Johnson, par un juste orgueil, repoussa ces avances tardives, et écrivit une lettre pleine de noblesse à celui dont il avait d'abord en vain sollicité la protection, et qui avait différé à la lui accorder, jusqu'à ce qu'elle lui fût devenue inutile. En effet, pendant les sept années qui furent employées à la composition du dictionnaire, Johnson avait mis le socle à sa réputation, par la publication du *Rambler* (le Rôdeur). C'était un journal destiné à améliorer la morale publique, dans le genre de celui dont

(1) Au nombre de ses copistes étaient Pepys, qui fut connu par une bonne Grammaire anglaise et française, et M. Bean, auteur d'un *Traité de Géographie ancienne*.

Addison avait donné le premier l'exemple. Plus austère et moins varié que le *Spectateur*, le *Rôdeur* n'eut d'abord que peu de succès. Le nombre des abonnés n'alla jamais au-delà de 500; mais plus cet ouvrage fut lu, plus il fut apprécié: l'auteur en a vu imprimer dix éditions, de son vivant. Les numéros parurent primitivement deux fois la semaine: le premier fut mis au jour le 20 mars 1750, et les autres furent distribués régulièrement les mardis et les vendredis jusqu'au 17 mars 1752 (1). C'est dans cet ouvrage que Johnson a surtout fait voir toutes les beautés et les défauts de son style, et c'est par lui qu'il a produit une sorte de révolution dans la littérature anglaise. On ne peut disconvenir que, par l'harmonie des périodes savamment cadencées, par l'habile emploi des images et le choix heureux des épithètes, Johnson n'ait donné à la prose anglaise une dignité et une énergie inconnues jusqu'à lui. Mais son style, toujours nerveux, est souvent tendu; il manque de grâce et de variété. Son élégance trop étudiée, si elle excite l'admiration, produit aussi la fatigue: il abuse des expressions métaphoriques, et surprend désagréablement ses lecteurs par des mots inusités, forgés des langues anciennes; ou bien il exprime des choses simples en termes trop pompeux, qui donnent souvent à ses phrases un caractère pédantesque. Mais il est rare que tout auteur, dans ses écrits, comme tout homme dans sa conduite, n'ait pas les défauts de ses qualités; et celui-là est véritablement un grand écrivain, qui sait imprimer à la langue dont il se sert, un nouveau caractère, et y créer des beautés nouvelles. Cette

gloire ne pourrait être, sans injustice, contestée à Johnson. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ses phrases, qui paraissent si travaillées, furent écrites avec une prodigieuse rapidité, et que souvent cet auteur ne se mettait à composer un numéro de son journal, qu'au moment où on l'envoyait chercher pour l'impression. Cependant cette facilité a été beaucoup exagérée; il préparait, par écrit, le sommaire très détaillé et suivi des pensées de chaque morceau, de sorte que quand il fallait leur donner la dernière forme, il n'avait plus qu'à revêtir ces mêmes pensées des couleurs et des expressions convenables: mais, pour faire ce dernier effort, il avait besoin d'être pressé par le temps, ou par quelques motifs puissants. C'est ainsi qu'il a toujours composé. Il joignait à une grande aptitude pour le travail, beaucoup de penchant à l'indolence; aussi n'a-t-il jamais écrit aucun ouvrage un peu considérable que lorsqu'il lui était demandé par des libraires, ou qu'il avait besoin de se procurer de l'argent. Le *Rambler* n'est pas la seule production que Johnson ait fait paraître pendant la composition de son dictionnaire: il publia, en 1749, la *Vanité des souhaits humains*, poème imité de la dixième satire de Juvénal. Enfin, son ami Garrick fit représenter, la même année, la tragédie d'*Irene* de Johnson, qui eut peu de succès au théâtre, mais qui, à la lecture, ne compromit point la réputation du poète. Peu avant la publication du dictionnaire, Johnson avait reçu le titre de docteur de l'université d'Oxford. On lui a conféré encore plusieurs autres honneurs littéraires dont nous ne ferons pas l'énumération. Les divers travaux que nous avons mentionnés, avaient placé Johnson au premier rang des

(1) Il n'y a dans cet ouvrage que cinq Numéros qui ne soient pas de Johnson: ce sont les Numéros 10, 30, 31, 44 et 100, qui lui ont été fournis par missus Chappon, Mlle. Talbot, Richardson et miss Carter.

meurs anglais, sans cependant ger sa fortune. Ce qu'il avait pour le Dictionnaire, avant même ne fût achevé, avait été consumé par des copistes, et n'avait pu suffire à subsistance. Après ce long travail se mit donc, de nouveau, à écrire des éloges, des prologues de pièces, des préfaces pour d'autres auteurs, et des sermons pour des ecclésiastiques riches ou incapables. On n'a jamais su exactement quels étaient ces services, parce que, par un motif de délicatesse respectable, il refusa toujours de nommer ceux pour lesquels il les composa, et à qui il les avait envoyés. Il écrivit aussi des morceaux pour un journal intitulé : *Magasin littéraire et Revue universelle*. L'exemple qu'il fit, pour ce journal, de l'ouvrage de Soame Jenyns, intitulé, *Recherches sur l'origine du bien et du mal*, produisit une telle sensation, que le libraire l'imprima à part, et qu'il donna, en peu de temps, deux éditions. Johnson composa aussi quelques numéros de l'*Advanturer* (l'entourier), journal dans le genre de *Rambler*, qu'avait entrepris le docteur Hawkesworth. En 1752, Johnson perdit sa femme; et malade à la disparité de l'âge, quoiqu'elle fût d'un physique peu agréable, et qu'il eût même peu d'ordre et d'économie, il la regretta toute sa vie. Ses passions étaient fortes et durables, et il était naturellement sensible et bien-aimé. Garrick disait de lui, « qu'il avait l'air d'un ours que la peau. » A la mort de miss Porter, sa belle-fille, il fut interdit chez lui une dame aveugle, née mistress Anne William, qui avait de l'esprit et des talents, qui avait publié un volume, composé de poésies, dont Johnson a écrit la préface. Mais elle était d'une humeur inégale et peu sociable ;

cependant Johnson la traita toujours avec les égards et la tendresse dus à une proche parente. A l'époque de cette action généreuse, il luttait encore avec peine contre la pauvreté. En effet on a eu la preuve qu'en 1756, l'auteur du Dictionnaire de la langue anglaise et du *Rambler* se trouvait arrêté pour une dette de 5 livres sterling 18 schelins (environ 120 francs), et qu'il fut obligé d'emprunter cette somme à Richardson. Personne n'a moins déguisé ses défauts que Johnson, et n'en convint avec plus de candeur ; mais il cachait ses vertus et ses bonnes actions, et plusieurs n'ont été connues qu'après sa mort. En 1757, on lui offrit une cure dans le comté de Lincoln, ce qui lui assurait une existence : il refusa ; les devoirs d'un prêtre effrayaient sa conscience religieuse. Il préférerait d'ailleurs le séjour de Londres à tout autre ; ce n'était que dans cette ville qu'il pouvait jouir des plaisirs de la conversation, auxquels il aimait à se livrer. Son talent, sous ce rapport, le faisait à-la fois rechercher et redouter. On retrouvait, dans ses entretiens, toute la vigueur de ses pensées, tout le feu de sa brillante imagination, toute l'énergie et même l'élégance de son style : un organe sonore, un débit juste, imposant et expressif, ajoutaient encore à l'effet puissant de ses discours. Mais, à côté de ces qualités, se trouvaient de grands défauts ; il avait plusieurs petitesesses et des préjugés avec lesquels il ne composait pas : il faisait trop sentir sa supériorité ; il s'irritait facilement et il s'échappait souvent en réparties mordantes et en injures brutales. Un jour il disputait avec un homme d'un haut rang, qui, se voyant poussé par un de ses arguments jusque dans ses derniers retranchements, seignait de ne

pas bien le comprendre et lui demandait de mieux s'expliquer : « Par ma foi, Monsieur, répondit Johnson » en colère, je suis bien obligé de » vous donner des raisons, mais non » pas de l'intelligence. » Un Écossais vantait devant lui les beautés pittoresques de son pays : « Le plus beau » point de vue pour un Écossais, répondit-il, c'est ce ui de la grande » route qui le conduit à Londres. » Un de ses amis que sa première femme avait rendu malheureux, se rembrunit : « C'est bien là, dit-il, le » triomphe de l'espérance sur l'expérience. » Il renouvela, en 1756, la proposition d'une édition de Shakespeare. Le 15 avril 1758, il commença un nouveau journal dans le genre du *Rambler*, et le termina le 4 avril 1760. C'est avec les profits de ce journal, intitulé *The Idler* (le Fainéant) et le prix des souscriptions du Shakespeare, qu'il vécut pendant quatre ou cinq ans. Cependant, en 1759, ayant desué faire un voyage dans sa ville natale, et fermer les yeux à sa mère qui se mourait, il composa en huit jours de temps le roman oriental intitulé *Rasselas ou le Prince d'Abyssinie* ; il ne vendit que cent livres sterling cette production, qui a été traduite dans un grand nombre de langues, et qui est peut être la plus originale et la plus parfaite de toutes celles qui sont sorties de la plume de Johnson (1). Il est assez remarquable qu'à la même époque Voltaire fit paraître son roman intitulé *Candide*, qui, de même que ce ui de *Rasselas*, tend à montrer les inconvénients et les malheurs at-

tachés à toutes les situations de la vie ; mais l'auteur français semble y trouver à faire rire des maux de la vie, et s'en fait une arme la providence qui a si mal agi selon lui, les choses de ce monde ; tandis que le moraliste anglais fixant l'attention de ses lecteurs sur la vanité des projets de l'homme, les inconvénients attachés à la vie, dirige toutes leurs pensées vers un autre avenir, les exhortations salutaires, et fait dans l'âme une mélancolie d'ordre religieux. Enfin la grande réputation de Johnson, la multiplicité de son travail et l'utilité de ses travaux, attirèrent les regards du gouvernement. A l'avènement de George III, le comte de Bute, premier lord de la trésorerie, Loughborough, grand-chancelier d'Angleterre, tous deux Écossais, firent offrir, de la part du roi, une pension de trois cents livres à Johnson. Un des préjugés les plus bizarres des moins pardonnable de Johnson était une sorte d'aversion contre les Écossais, les Irlandais, et en contre toute autre nation étrangère. Parmi un petit nombre de traits satiriques que la pénétration de son humeur s'était permis dans son dictionnaire, il s'en trouvait un mot *Pension*, qu'il définissait de la manière suivante : « En Angleterre on appelle *pension*, un » donné à un valet politique » trahir sa patrie. » Cette définition et celles qu'il se permettait de donner sur l'Écosse et les Écossais coûtèrent cher, lorsqu'il eut même accepté une pension du ministère écossais : plusieurs de ses antagonistes, et entre autres Chalmers, l'accablèrent d'épigrammes et de mordants : il eut le bon esprit

(1) Il existe en français, sous ce titre : *Histoire de Rasselas, prince d'Abyssinie*, trad. par M. de Belot, 1768, in-12. Un ouvrage publié en 1817, intitulé : *Le Vallon fortuné, ou Rasselas et Dismalibus*, 1817, 3 vol. in-12, contient la traduction de *Rasselas*, et de *Dismalibus*, qui en est la suite. (Foy. Nic. Asan, t. 1, 183.)

léfendre, et il porta même sance jusqu'à composer, en 1775, trois pamphlets pour le ministère : dans l'un d'eux Junius, et il est à regretter époque même de person-crieux et jusqu'ici inconnu, et brillé comme une comète ène littéraire, ait disparu ours : il eût été intéressant aux prises deux antago-cette force. Johnson avait trois ans lorsqu'il obtint une et qu'il cessa de dépendre, sorte, du travail de sa jour-a subsistance du lendemain. e ses jours a été passé dans et la connaissance qu'il fit ale, membre du parlement, s plus riches brasseurs de ajouta encore à son sort tous uts de l'opulence. Il devint isal et l'ami de cet homme et, en quelque sorte, un le sa famille. Il allait avec ampagne de Streatham, et Il le suivit dans un voyage . Mais la constitution phy-Johnson l'empêchait d'être et, soit par les effets de parce qu'il n'était plus con-uire les mêmes efforts pour re ses maux, il fut plus que rimenté par ses affections riques. Il vécut assez, d'ail-ir fermer les yeux à son n bienfaiteur, qui lui légua e, et le fit son exécuteur ire. Sa veuve se remaria mps après à un musicien mmé Pizzi, malgré les t l'opposition formelle de A ces tristes événements se à la mort de M^{me}. William, ne assidue. Toutes ses habi-rouvaient rompues ; et il se vé des objets de ses plus

chères affections, à une époque de la vie où toute altération dans l'existence semble pénible, où toutes les pertes sont irréparables. Cependant, ni les années, ni les chagrins, ni les souffrances, ne portaient atteinte aux facultés intellectuelles de Johnson. Il conserva jusqu'à son dernier jour sa mémoire vaste et sûre ; et les écrits de sa vieillesse égalèrent et même surpassèrent encore ceux qu'il avait publiés dans la force de l'âge. En 1762, il fit paraître son édition de *Shakespeare* ; et si l'on trouva qu'il avait fait peu de recherches pour éclaircir les passages obscurs de cet auteur, il fut universellement reconnu que ses remarques critiques étaient dignes d'un profond littérateur, et que jamais les beautés et les défauts du *Sophocle* anglais n'avaient été ni mieux ni plus dignement exposés que dans la belle préface de cette nouvelle édition (1). En 1773, Johnson fit un voyage en Écosse et aux Îles Hébrides ; et, quoiqu'il eût la vue basse et faible, quoiqu'il n'eût presque aucune des connaissances indispensables à un bon observateur, il sut faire, de la relation de son voyage, un livre agréable, et qu'on lit toujours avec plaisir (2). En 1777, les libraires de Londres s'associèrent pour imprimer une collection de poètes anglais, accompagnée de préfaces. Ils prièrent Johnson de diriger cette collection et de se charger de composer les préfaces. C'est en agrandissant cette idée, qu'il écrivit à l'âge de près de soixante-dix ans ses *Vies*

(1) Voltaire, dont Johnson avait réfuté les critiques, critiqua à son tour l'auteur anglais. Voyez le *Dictionnaire philosophique*, au mot *Art dramatique*, t. III, XXXVIII, pag. 30 de l'édition de Beaumarchais.

(2) Il ne put mettre la dernière main au journal d'un voyage qu'il fit l'année suivante dans la partie nord du pays de Galles ; et cette *Revue*, qui n'a pas été insérée dans la collection de ses œuvres, parut seulement en 1806 par les soins de R. Dods, in-8°, de 288 pag. (*Recueil des débats* du 30 octobre 1806.)

des poètes anglais, qui furent le dernier et peut-être le meilleur de tous ses ouvrages : ce fut du moins celui qui obtint un plus grand nombre de lecteurs. Son style, toujours élégant, énergique et élevé, semble avoir acquis, dans cette production, plus de souplesse et de variété ; et il n'est déparé par aucun de ces mots inutiles, forgés du latin, qu'on avait justement blâmés dans le *Rambler*. Dans aucune production moderne, on ne pourrait rencontrer un plus grand nombre d'aperçus fins et neufs sur les divers genres de poésie ; des doctrines littéraires plus approfondies et plus saines ; des réflexions morales sur l'homme et la société, plus exactes et plus vraies ; des préceptes de conduite pour toutes les conditions de la vie, plus justes, plus frappants, exprimés d'une manière plus énergique et plus imposante. Le premier volume de ces Vies avait paru en 1779 ; le dernier fut publié en 1781. Cette même année, le libraire Kearsley fit paraître les *Beautés de Samuel Johnson*, en deux volumes : ce recueil, en 1787, avait déjà eu sept éditions, et avait été resserré en un seul volume. En 1785, Johnson donna une nouvelle édition des *Vies des Poètes anglais*. Depuis ce temps, sa santé déclina rapidement. Après avoir long-temps redouté la mort, il la vit approcher avec calme et tranquillité ; et il rendit sans souffrances le dernier soupir le 13 décembre 1784. Il fut enterré à l'abbaye de Westminster, près de son ami Garrick. On lui érigea un monument dans la cathédrale de St.-Paul. M. Boswell a donné, en 1751, la liste de dix-sept portraits gravés de cet homme célèbre ; le meilleur est celui que le burin de Heath a retracé, d'après le tableau de sir Joshua Reynolds. Les *Œuvres de Johnson* ont été recueillies

et publiées en 12 volumes in-8°, en 1787, par John Hawkins, son exécuteur testamentaire, qui les fit précéder d'une Vie de l'auteur. Mais cette vie parut inexacte, et l'édition incomplète et en mauvais ordre. On en publia une autre en 1793 (réimprimée en 1806), précédée d'un *Essai sur la vie et les écrits du docteur Johnson*, par M. Murphy. Les faits y sont encore peu exacts, parce qu'ils ont été puisés dans la vie publiée par Hawkins. La meilleure Vie de Johnson est celle de l'écosais Boswell, son admirateur et son ami : elle fut publiée en 1791, 2 vol. in-4°, de plus de 500 pages chacun ; réimprimée en 1816, 4 vol. in-8° ; et, malgré son extrême prolixité, elle a eu six à sept éditions. Le *Voyage aux îles Hébrides*, du même auteur, renferme aussi beaucoup de particularités curieuses sur Johnson. On recherche encore les *Anecdotes sur le docteur Johnson*, par M^{me}. Pioni, auparavant M^{me}. Thrale, et son *Essai sur la vie, le caractère et les écrits du docteur Johnson*, par Joseph Towers. Les *Œuvres de Johnson*, publiées à Edimbourg en 1806, en quinze volumes in-12, sont précédées d'une Vie écrite par un anonyme, avec beaucoup de soin et d'exactitude. On peut faire le même éloge de celle qui se trouve insérée dans la *Collection des Poètes anglais* par Johnson et Chalmers, vingt et un volumes, 1810. On trouve quelques particularités curieuses sur les ouvrages de Johnson dans le tom. xxix du *British essayist*, préface de l'*Adventurer*, et dans le vol. xxix, préface du *Rambler*. Le nombre des écrits qu'on a publiés pour ou contre cet homme célèbre, est trop considérable pour que nous en donnions la nomenclature. Nous devons indiquer cependant la *Revue poétique* et le *caractère moral*

sire de Johnson, par John , et l'*Élégie sur la mort de* , par M. Hobhouse. M. Boublié une Traduction française *eaux choisis du Rambler*, 85, un vol. in-12. On trouve om. iv des *Variétés littéraires* par M. Suard (in-12, 770), la traduction presque de la *Préface* du Shakespeare on. Il existe en manuscrit au e traduction de ses *Vies des anglais*; aucune n'a pu encore d'éditeur. W—n.

STON (ARTHUR), médecin écossais, né, en 1587, à Cas-rès d'Aberdeen, joignait à la nce de la médecine, du tar la poésie latine. Il prit le à Padoue, en 1610, par-suite l'Europe, et résida en France. De retour en n 1632, il fit sa traduction mes, *Psalmorum Davidis asis poetica*, dont il publia un échantillon à Londres, 5. L'ouvrage entier parut à 1 en 1637; et à Londres, : année : il fut réimprimé, burg, 1642; Londres, 1655; Amsterdam, 1706; Edim-ar Guillaume Lauder, 1739; Londres, 1741, in-8°. sur plan que les classiques du , précédé d'une *Vie* de Johnse traduction des psaumes est inue. La réputation en fut ingentée par la discussion va, en 1755, entre Ben-Ruddiman, sur les mérites s des traductions de Johnston achanan. Ce savant devint de l'université d'Aberdeen. l' avait nommé l'un de ses s, probablement à la recom-on du docteur Laud, qui le it. Il mourut, en 1641, âgé

de cinquante-quatre ans. Ses autres productions sont, le *Cantique des cantiques*, traduit en vers élégiaques latins, 1633; des *Epigrammata*, Aberdeen, 1652; *Parerga Musæ aulicæ*, etc., Londres, 1633, in-8°. Son *Parerga*, imprimé à Aberdeen, en 1632, offre quelques morceaux intéressants et des traits de gaieté originale (*genuine humour*). Son éloge comme poète latin, a été renouvelé de nos jours par d'excellents critiques, notamment Beattie et surtout Sam. Johnson. — JOHNSTON (Charles); avocat anglais, est auteur de plusieurs ouvrages dans le genre du roman, et parmi lesquels nous citerons seulement *Chrysal*, ou *Aventures d'une guinée*, publiée en 2 vol. in-12, vers 1760, et qui eut un succès scandaleux et peu surprenant, parce qu'il y traçait le portrait et la vie d'un grand nombre de personnes du grand monde et de libertins titrés. On y trouva beaucoup de talent et de vérité. L'auteur y ajouta, en 1765, deux autres volumes qui eurent un égal succès. Il en a été fait beaucoup d'éditions. Johnston mourut aux Indes vers 1800. L.

JOINVILLE (JEAN, sire DE), célèbre historien et ami de St. Louis, naquit, en 1223, ou 1224, d'une des plus anciennes familles de Champagne. Attaché fort jeune à Thibaut roi de Navarre, comte de Champagne, prince célèbre par son goût pour la poésie et pour la musique, ce fut dans cette cour, la plus polie de ce siècle, que Joinville apprit à donner à ses pensées une expression vive, enjouée, piquante et naturelle. En 1239, il épousa Alix de Grandpré; et il remplit les fonctions de sénéchal et de grand-maitre de la maison du comte de Champagne. S. Louis ayant formé, en 1245, le projet d'aller combattre

les infidèles , Joinville fut enflammé du même zèle. Après avoir pris le bourdon , il crut devoir se préparer à ce pieux voyage par des actes de justice et de dévotion. Tous ses hommes fiâchés furent mandés dans son château ; et après qu'il eut tenu pour eux table ouverte pendant huit jours , il les pria de lui dire s'ils avaient fait tort à quelqu'un d'entre eux , parce qu'il voulait le réparer , avant , disait-il , d'aller outre-mer , d'où il ne savait pas s'il reviendrait. Il engagea une partie de sa terre pour payer ses dettes et pour s'équiper. Ses soins s'étendirent plus loin : il fonda son anniversaire et celui d'Alix , sa femme , dans l'église de St-Laurent de Joinville. Joinville partit vers la fin de juillet 1248 , accompagné de neuf chevaliers et de sept cents hommes d'armes. Marseille fut le lieu de l'embarquement. On mit pied à terre dans l'île de Chypre : Joinville ne tarda pas à être embarrassé pour fournir la solde de sa petite armée. Plusieurs chevaliers se disposaient à l'abandonner , quand St. Louis le prit à son service ; et il commença dès lors à obtenir la faveur du roi. Lorsque l'armée aborda devant Damiette , la galère de Joinville formait l'avant-garde. Il fit son débarquement avec tant d'ordre et d'intrépidité , qu'un corps de six mille Sarrasins n'osa pas l'attaquer. Joinville s'étant signalé dans plusieurs combats , l'armée chrétienne l'estima comme un de ses meilleurs officiers. La malheureuse retraite du roi sur Damiette , le fit tomber entre les mains des Sarrasins , qui l'auraient tué , si un matelot ne l'eût fait passer pour un cousin du roi. Il parvint à rejoindre St. Louis dans la ville de Mascout. Un traité de rançon fut arrêté entre le roi et le sultan ; mais ce traité fut subitement rompu par la mort du prince musulman , que ses officiers as-

sassinèrent. Les Sarrasins n'ayant plus de chef , une soldatesque effrénée entra , armée de haches et d'épées , dans la galère où se trouvait Joinville , et menaça d'égorger tous les chrétiens , si l'un n'acceptait les conditions d'un nouveau traité. Joinville crut sa dernière heure arrivée : il s'agenouilla aux pieds d'un Sarrasin , auquel il tendit le cou en disant : « Ainsi mourut Ste. Agnès. » Gui d'Ibelin s'était confessé auparavant à Joinville , qui lui avait dit : « Je vous absous de tel pouvoir » comme Dieu m'a donné. » Mais il ne parut pas que Joinville eût l'esprit assez tranquille pour donner une grande attention aux aveux de Gui d'Ibelin. « Quand je me levai d'ici , » dit-il , il ne me souvint de chose que » il m'eût dite , ne racontée. » Le lendemain , le traité fut conclu ; et comme on délivrait aux Sarrasins l'argent dont on était convenu , on vint avertir le roi qu'il y manquait plus de trois mille livres. Joinville conseilla de les emprunter au maître du temple , qui s'excusa de les prêter. Outre de ce refus , Joinville offrit d'aller les prendre , avec la permission du roi , dans les coffres du temple. Il était au moment de les briser à coup de hache , lorsque le grand-maître lui donna les clefs , et il prit la somme qu'il apporta au roi. Joinville méritait de plus en plus l'affection de son souverain. Le prince lui fit des reproches d'avoir été trois jours sans venir le voir , et lui dit que , s'il avait à cœur de lui plaire , il mangerait à sa table soir et matin. Le roi , touché de l'état où les maladies avaient réduit son armée , fut tenté de retourner en France. Le conseil fut assemblé. Gui d'Ibelin , comte de Jaffa , opina le premier , et fut d'avis de rester dans la Terre-Sainte. Tous les autres conseillers (au nombre de douze) pensèrent que le roi devait se rendre en

plus tôt dans ses états. Joinville parla le dernier, et revint au sentiment du comte de Jaffa : le roi congédia l'assemblée, et remit à la huitaine la déclaration de sa volonté. Les barons de France ne purent pardonner à Joinville l'opinion qu'il avait émise. Il craignait également d'avoir mécontenté le roi. Un jour qu'il était triste et rêveur, occupé de cette pensée, dans l'enbrasure d'une fenêtre, il sentit deux bras qui, en passant par dessus ses épaules, lui couvrirent les yeux ; il reconnut le roi à sa baguette, et ce prince lui dit qu'il s'étonnait que, si jeune encore, il eût osé donner un conseil différent de celui des anciens et des grands personnages du royaume. « Sire, répondit-il, si mon conseil est bon, que votre Majesté le suive ; s'il ne l'est pas, que votre Majesté l'oublie. » Huit jours après, le roi déclara qu'il demeurerait, et qu'il laissait à chacun la liberté de suivre son exemple, ou de s'en retourner. Le roi, pour témoigner à Joinville sa satisfaction, lui accorda une rente de deux cents livres, en fief et hommage libre à prendre sur son trésor. On continua la guerre en Palestine, ou le siège de Césarée offrit à Joinville l'occasion de faire briller encore sa valeur. La reine Blanche, regente du royaume, étant morte, son fils se décida enfin à revenir. Joinville fut chargé de conduire de Sidon à Tyr la reine et ses enfants. Il s'embarqua ensuite sur le vaisseau que le roi montait. Aucune circonstance de la vie de St. Louis ne nous fait mieux connaître ce prince que ses navigations, racontées par Joinville, qui eut alors le loisir de recueillir avec soin plusieurs détails curieux sur la vie privée du saint roi. Après deux mois et demi d'une navigation périlleuse, la flotte toucha au port d'Hières

en Provence. Le monarque étant arrivé dans ses états, le sénéchal prit congé de lui, et revint son château de Joinville en 1254, six ans après l'avoir quitté. Il aimait trop son maître pour en être long-temps séparé. Quand il venait à la cour de France, saint Louis le faisait manger à sa table, *à cause du subtil sens qu'il connaissait en lui.* Souvent il lui ordonnait d'aller, avec le sire de Nesle, et Jean, comte de Soissons, recevoir à la porte du palais les requêtes qui lui étaient présentées. D'autres fois, lorsque le roi rendait la justice dans son jardin, il le faisait asseoir à ses côtés, sous un chêne. Le sénéchal de Champagne, après la mort de sa femme, épousa, en secondes noces, Alix, héritière de la baronnie de Resnel, qu'il réunit ainsi à la seigneurie de Joinville. St. Louis s'étant décidé, en 1269, à entreprendre une seconde croisade, ce prince et le roi de Navarre firent des efforts inutiles pour engager ce brave chevalier à se croiser avec eux. Il disait, pour se dispenser de les accompagner, que, durant son premier voyage, les officiers des deux rois avaient ruiné ses vassaux, et qu'il ne voulait plus les exposer au même malheur. A cette époque, on commençait à se dégoûter des croisades. On sait que St. Louis mourut dans cette expédition (1270). La douleur de Joinville fut profonde. Lorsqu'on s'occupa de la canonisation du roi, il s'empressa de déposer comme témoin dans l'enquête. Bientôt sa tendresse put se signaler par des hommages qui tempérèrent l'amertume de ses regrets. Il fit bâtir dans la chapelle de Joinville un autel sous l'invocation de son maître et de son ami, et il y fonda une messe perpétuelle. Peu satisfait de la cour de Philippe le Bel, où regnaient le luxe et le faste, Joinville n'y parut que rarement : son mécon-

tentement le porta même à entrer dans une ligue formée contre ce roi vers la fin de son règne. Louis X, qui régna ensuite, écouta les remontrances des mécontents, et particulièrement celles des nobles de Champagne. Dès-lors Joinville déploya de nouveau le zèle qu'il avait toujours montré pour le service du roi. Quoique âgé de quatre-vingt-onze ans passés, il joignit à Ar-ras l'armée que le roi rassemblait contre les Flamands. Ce fut la dernière action remarquable de sa vie. L'année de sa mort n'est pas fixée d'une manière plus certaine que celle de sa naissance. Ce fut vraisemblablement en l'année 1317 qu'il termina sa longue carrière, pendant laquelle il avait vu régner six rois de France. Il fut enterré dans l'église de St. Laurent de Joinville, où son effigie fut sculptée sur son tombeau : elle le représentait d'une taille élevée. L'épithaphe qu'on a prétendu avoir trouvée dans ce tombeau en 1629, est apocryphe. Le sire de Joinville, qui semble n'avoir aspiré qu'à la gloire militaire, s'est rendu cependant plus célèbre par sa plume que par son épée. Ce fut à la sollicitation de la reine Jeanne, épouse de Philippe-le-Bel, qu'il mit par écrit la *Vie* de St. Louis, auquel il avait été attaché pendant plus de vingt-deux ans. La première édition de cette histoire fut publiée en 1547, par Pierre de Rieux, d'après un manuscrit qui avait appartenu au roi René, et dont l'éditeur eut la maladresse de vouloir rajeunir le style et de compléter quelques parties qu'il ne trouvait pas assez développées. Un autre manuscrit avait servi, en 1541, à faire un abrégé de la *Vie* de St. Louis, que Louis Lasseré avait annexé à une *Vie* de St. Jérôme. En 1617, Claude Mesnard fit imprimer un autre manuscrit qu'il avait trouvé à Laval. Après bien des

recherches inutiles pour retrouver quelqu'un de ces manuscrits, Ducange donna, en 1668, in-fol., une édition dans laquelle il suit tantôt Pierre de Rieux, et tantôt Mesnard, selon que leur texte lui paraît devoir se rapprocher davantage de celui de Joinville. Les différences sensibles que l'on observe entre tous ces textes divers, ont porté le P. Hardouin, amateur de paradoxes et d'idées singulières, à soutenir que l'histoire du sire de Joinville est un roman composé dans le xv^e. siècle. Cette opinion a été réfutée dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, tom. xv. En 1761, parut à l'imprimerie royale, une nouvelle édition, in-fol., de Joinville, publiée par les soins de Mellot, Sallier et Capperonnier, d'après un manuscrit que la bibliothèque du Roi venait d'acquérir. Ce manuscrit faisait partie, selon toutes les apparences, des livres enlevés à Bruxelles, par le maréchal de Saxe, en 1746. La plupart des anciens manuscrits de la bibliothèque dite de Bourgogne, provenaient de celle des anciens comtes de Flandre. L'édition de Ducange est enrichie d'Observations curieuses et de Dissertations très savantes, qui lui assurent un rang honorable dans toutes les bibliothèques. Mais on lira, dans l'édition de 1761, le texte original de Joinville, ou du moins un texte qui a souffert peu d'altération⁽¹⁾. C'est dans cette édition que l'on appréciera toute la candeur, toute la

(1) Cette édition est d'ailleurs enrichie d'un glossaire et de deux cartes de d'Anville. (Ferau, sur les deux éditions, l'*Année littéraire* de 1761, tom. I, pag. 3-29. Les *Mémoires de Joinville* ont été réimprimés en 1785, dans la *Collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France*, avec les notes et les dissertations de Ducange, ainsi que les extraits des manuscrits arabes qui parlent des croisades de St. Louis, et qui ont été rédigés par Cardonne. M. Th. Johnson, traducteur de Froissart et de Mesnard, a aussi donné une traduction anglaise de Joinville, Histed, 1807, 2 vol. in-8^o. et in-8^o).

du sénéchal de Champagne. entendre parler le saint roi, demande au sénéchal s'il aient été lépreux que d'avoir un péché mortel ? Le sénéchal ne lui ment, lui récite la même naïveté, qu'il aient en avoir commis trente et lépreux. On est touché de voir celui qui demande à Joinville les pieds des pauvres le Jeu ; il répond avec franchise qu'il n'aura jamais les pieds de ces pauvres. On sourit à la conversation de Joinville avec le confesseur, Robert de Sorbon, qui ne craint d'être mieux vêtu que lui ; il admire le pieux monarque, et a vu avoir soutenu son confesseur Joinville, demande par lui-même de ce que à tort avait maître Robert. La vivacité, l'ardeur de Joinville, contraste quelquefois avec l'austérité du saint, qui ne lui épargnait pas les les réprimandes. C'est avec la simplicité qu'il avoue ces choses, et qu'il raconte les progrès honorables favorables auprès du d'écritains ont mieux réussi à rendre eux-mêmes, sans paraître avoir eu le dessein. Joinville a ses récits un caractère si vrai qu'on ne retrouve au même point aucun autre historien. On fonde sur ce qu'on a prétendu voir revivre Joinville dans le duc de Sully. Joinville ne doit pas être mis sur la même ligne que le duc de Sully. L'un et l'autre ont avec une égale valeur, également fidèles à l'amitié de leurs monarques. Mais Sully a un génie plus vaste : son caractère aussi plus cultivé. Cependant de Joinville nous a laissé un monument historique

plus précieux que les Mémoires de Sully. Joinville a le double mérite de satisfaire également la curiosité et la piété ; il nous fait connaître tout-à-la-fois un héros et un saint. C—L.

JOLY (CLAUDE), petit-fils du côté maternel d'Antoine Loisel, naquit à Paris en 1607. D'abord avocat, puis ecclésiastique, il fut pourvu, en 1631, d'un canonicat de Notre-Dame, dont il devint ensuite official et grand-chantre. Il accompagna le duc de Longueville au congrès de Munster, et lui fut très utile. Pendant les troubles de la Fronde, il se retira à Rome. De retour en France, après le rétablissement de la tranquillité publique, il se distinguait, parmi ses confrères, par la pratique des vertus de son état, et par une grande exactitude à en remplir tous les devoirs pieux, même dans un âge très avancé. Il tint un rang honorable dans la république des lettres, mêlant avec choix l'érudition ecclésiastique et profane, connaissant particulièrement les auteurs du moyen et du bas âge, surtout les historiens français. Enfin, son caractère heureux, la candeur de ses mœurs, et son exacte probité, le rendaient cher et précieux à la société. Il était parvenu à l'âge de quatre-vingt-treize ans sans avoir éprouvé aucune altération sensible dans ses facultés physiques et morales, lorsqu'étant tombé dans une excavation près du grand autel de la cathédrale de Paris, que l'on construisait alors, il mourut, en 1700, des suites de cette chute. Le chapitre hérita de sa riche et curieuse bibliothèque. Le grand nombre de ses ouvrages prouve combien sa vie fut laborieuse : 1. *Traité des restitutions des grands*, 1665, et avec des augmentations, en 1680, in-12. C'est un livre très instructif, et que quelques personnes seulement trouvent trop sé-

rière. II. *Règles chrétiennes pour vivre sagement dans le mariage*, 1604-85. — *De l'état du mariage*, traduit de François Barbéro, 1607. — *Statuts et réglemens des petites écoles de grammaire de la ville de Paris*. — *Advis chrétiens et moraux pour l'institution des enfans*, 1675.

Tous ces ouvrages offrent une instruction solide. III. *Traité historique des écoles épiscopales*, 1678, in 12, qui fut suivi de plusieurs *factums* pour soutenir la juridiction des grands-chantres sur les écoles de charité, contre la faculté des arts et contre les curés de Paris. Il y a dans ces différentes pièces des recherches très curieuses. IV. *De reformatis horis canonicis*, etc., auctore Stella, 1614. On accusa Claude Joly d'y justifier les ecclésiastiques qui, ayant d'autres occupations indispensables, omettaient de réciter leur bréviaire en particulier. Assurément il n'était pas intéressé à ce rétablissement; il fit absolument tomber ce reproche dans la seconde édition de 1675.

V. *Epistola apologetica pro Usuardi verbis de assumptione B. M. Virginis* Rouen, 1670, in-12. — *Traditio antiqua ecclesiarum Francie de verbis Usardi ad festum assumptionis B. M. V.*, Sens, 1672, in-12. Jusqu'en 1540 ou 1549, on avait toujours lu dans l'église de Paris, le jour de l'Assomption, une leçon tirée du martyrologe d'Usuard, qui reléguait parmi les faits apocryphes l'enlèvement du corps de la Ste. Vierge au Ciel. A cette époque, on remplaça cette leçon par une homélie. En 1668, il fut délibéré de la rétablir; cette restitution eut des contradicteurs dans le chapitre; et ce fut pour soutenir l'ancienne leçon que Joly composa les deux ouvrages curieux ci-dessus, où l'on trouve tout ce que les anciens et les modernes ont écrit

pour et contre l'assomption corporelle de la Ste. Vierge. VI. *Voyage fait à Munster et autres lieux voisins*, l'an 1641 et 47, in 12, 1670. VII. *Histoire de la prison et de la liberté de M. le Prince*, 1651, in-4°. On y voit toutes les intrigues relatives à l'emprisonnement des princes, et à l'éloignement du cardinal Mazarin. VIII. Quelques *Mémoires* sur les affaires du cardinal de Retz avec la cour. IX. *Recueil des maximes véritables pour l'institution du roi contre la pernicieuse politique du cardinal Mazarin*, Paris, 1651, in-12 et in-8°; ouvrage dans lequel les droits des souverains et ceux des peuples sont traités d'une manière hardie. Il fut brûlé par la main du bourreau; et l'auteur, pour fronder le plaidoyer de l'avocat du roi au Châtelet, fit lui-même imprimer la sentence avec deux lettres apologétiques, plus vives encore que l'ouvrage. L'édition la plus complète est celle de 1663, in 12. On y trouve toutes les pièces dont on vient de parler, avec la traduction en vers français du poème du chancelier de l'Hôpital, pour l'instruction du roi François second. X. *Codicile d'or*. C'est un recueil de maximes destinées à l'éducation d'un prince chrétien, tirées d'Érasme et d'autres écrivains. On a encore de Joly des *Vies* de quelques auteurs dans l'édition qu'il donna, en 1656, des *Opuscules* d'Antoine Loisel, etc., in 4°. T—n.

JOLY (Gur), neveu du précédent, conseiller au Châtelet, syndic des rectorats de l'hôtel-de-ville de Paris en 1651, s'attacha au cardinal de Retz, dont il encourut la disgrâce en voulant lui donner des avis salutaires, que les passions longuues de ce prelat, si fameux par ses intrigues, ne lui permirent pas de goûter. Fatigué de son humeur bizarre, Joly refusa de le sui-

me. Il fut alors chargé, par la reine, de travailler pour la défense des traités du cardinal de Retz contre les traités du sultan de Stockholm. Il composa une suite de *Mémoires* français qui furent traduits en latin par Joly, son oncle. Mais c'est sur ses *Mémoires* historiques, 1648 jusqu'en 1665, que Joly travailla. Ils parurent, pour la première fois, à Amsterdam, 1718, 2 vol. Ils sont ordinairement imprimés chez ceux du cardinal de Retz, ou chez ceux de la duchesse de Nemours. Joly y livre, entre autres choses, une critique de son feint assassinat profond. Joly se montre, dans son ouvrage, plus sage, plus prudent, plus suivi dans sa conduite que son oncle, dont il ne fait qu'abréger les idées, mais sans chercher à s'approprier le style concis et pittoresque de son oncle. Quoiqu'il eût des obligations au cardinal, il le critique en moins qu'il ne le critique : on eût dit qu'il le critique avec plaisir. Celui-ci nous apprend qu'il ne se plaint de Joly, et que pour cela qu'il lui avait ôté sa charge : il peut donc y avoir de la vérité dans ce qu'ils disent l'un de l'autre.

Quoi qu'il en soit, les *Mémoires* du cardinal de Retz, imprimés pour la première fois en 1717, avaient eu un effet tel, que quelques personnes pensaient sérieusement à suivre sa manière. Dès l'avant, on s'aperçut du danger ; le régent, d'accord avec le garde des sceaux d'Argenson, imagina d'opposer à ces *Mémoires*, comme correctif, le Joly, qui avait été le secrétaire et le coadjuteur. Le manuscrit de ces *Mémoires* se trouve encore dans la bibliothèque de Caumartin (Louis-Urbain Le-Comte), qui eut de la répugnance à le publier, parce que l'ami de sa

famille y est bien plus maltraité qu'il ne se maltraite lui-même dans ses *Mémoires* : mais le régent voulait achever de décrier le modèle qui était sur le point de trouver, à Paris, plus d'un imitateur. L'impression du livre de Joly ne remplit pas le but qu'on s'était proposé. Écrit d'une manière moins attachante que les *Mémoires* de Retz, il révolta contre son auteur. On jugea que c'était un serviteur ingrat et sans délicatesse, qui déchirait l'homme auquel il devait tout, au lieu que la franchise du cardinal avait vivement intéressé. Les écrivains qui étaient disposés à l'admirer et à l'aimer, ne l'aimèrent et n'admirèrent pas moins ; et ils le prirent pour guide, au risque de ce qui pourrait leur en arriver : mais personne ne se déclara en faveur de Joly. Il est encore auteur des *Intrigues de la paix* et des *Négociations faites à la cour par les amis de M. le Prince*, avec la suite, 2 vol. in-4°, 1652, et de quelques autres pièces sur les affaires du temps. L—P—L.

JOLY (CLAUDE), né en 1610 à Buri-sur-l'Orne, dans le diocèse de Verdun, se fit une grande réputation dans la chaire, à Paris et dans les provinces, où son éloquence simple, touchante, instructive, était soutenue par l'exemple encore plus puissant de la vie la plus édifiante. Les succès que ses prédications avaient eus à Montpellier, tant parmi les protestants que parmi les catholiques, y laissèrent une telle impression, que les députés de cette ville auprès du roi, en 1652, furent chargés, par un article de leurs instructions, de demander qu'il remplacât M. Fénellet, leur évêque, qui venait de mourir. (Voy. FÉNELLET.) Ce remplacement n'eut pas lieu. Claude Joly fut successivement évêque de St.-Nicolas-des-Champs à Paris, évêque de St.-Pol-de-Léon et d'Agde. Dans

ses différentes fonctions, il s'appliqua, en pasteur zélé, à instruire ses peuples, à faire fleurir la discipline ecclésiastique, et à se choisir de dignes coopérateurs. Il mourut à Agen, en 1678, des suites d'une maladie qu'il avait contractée en se livrant aux travaux de son ministère dans sa cathédrale. Les huit volumes de ses *Prônes*, *Sermons* ou autres *Discours*, ont été imprimés plusieurs fois, non tels qu'il les avait prononcés, car il se contentait de jeter sur le papier son exorde, son dessein et ses preuves, mais tels que M. Richard, avocat, a pu les mettre en ordre, d'après les copies défectueuses qu'on en avait tirées pendant que Joly les prêchait, et d'après les notes laissées par lui. Tels qu'ils sont, on y remarque de la solidité, de l'imagination, et un bon fonds d'instruction. On a encore de ce pieux évêque, les *Devoirs du chrétien en forme de catéchisme*, dont la 9^e. édition a paru à Agen, en 1719. Ce fut lui qui obtint l'arrêt célèbre du 4 mars 1669, qui règle la discipline du royaume sur l'approbation des réguliers pour l'administration du sacrement de pénitence. T—D.

JOLY (BÉNIGNE), docteur en théologie, chanoine de l'église de St.-Etienne de Dijon, instituteur des religieuses hospitalières de cette ville, et surnommé le *Père des pauvres*, né à Dijon, le 22 août 1644, d'une famille distinguée dans les parlements de Dijon et de Paris, mourut dans la première ville, en réputation de sainteté, le 9 décembre 1694. On lui doit *Le chrétien charitable*, Dijon, 1697, in-12, et un grand nombre d'autres ouvrages de piété, dont on peut voir le détail dans la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, tom. 1^{er}., pag. 343. Le père Beaugendre a écrit la vie de B. Joly, Paris, 1700, in-8°. C. T—Y.

JOLY (MARC-ANTOINE), né en 1672, était fils d'un traiteur renommé de Paris, chez lequel se réunissaient souvent plusieurs hommes de lettres. Dans un de ces soupers charmants, le conte de M^{me}. de Murat, intitulé le *Palais de la vengeance*, fut l'objet de la conversation. Les esprits s'animaient : les détails de l'ouvrage furent appréciés comme ils étaient sentis. Marc-Autoine Joly, fils de l'hôtesse, né avec de l'esprit, et élevé avec quelque soin, frappé de ce qu'il entendait, s'enferma dans sa chambre après le départ des convives, barbouilla du papier toute la nuit, fit un plan, forma des scènes, trouva des pensées, les rima, reprit la plume le lendemain, continua sa besogne, et produisit enfin une pièce en vers en trois actes, qu'il intitula l'*Ecole des amants*. Quelques jours après, les mêmes personnes s'étant rassemblées, Joly proposa la lecture de sa pièce : on le plaisante. Son assurance déconcerte les rieurs ; on l'écoute, on l'applaudit : la pièce est relue, les beautés en sont mieux senties, les imperfections en sont éclairées par une critique sincère et réfléchie. L'ouvrage est joué au théâtre : le public couronne l'audace du jeune auteur. Ce phénomène littéraire, qui parut en 1718, a plusieurs fois depuis été repris, et toujours avec le plus grand succès. Joly ne soutint pas sa réputation dans quelques autres pièces qui suivirent son coup d'essai ; mais il se fit reconnaître, en 1726, au théâtre italien, dans la *Femme jalouse*, par un style plein de facilité, un dialogue naturel, des caractères tracés en général avec esprit, et soutenus avec intelligence, enfin par des situations quelquefois très comiques et tirées du fond du sujet. Nous devons encore à cet auteur, mort censeur royal en 1753, des

ans de Molière, in-4°, de Corneille, de Racine, de Montfaucon, in-4°, il avait publié, en 1746, le prospectus d'un *Nouveau cérémonial français* qui est d'une très grande étendue. Il est dit que l'ouvrage entier est déposé dans la bibliothèque du Roi. Joly était d'un caractère doux, modeste et officieux.

T—D.

JOLY (PHILIPPE-LOUIS), savant borien philologue, né à Dijon en 1680, embrassa l'état ecclésiastique, obtint un canonicat de la chapelle aux Riches, et partagea sa vie entre ses devoirs et l'étude. Il fut très assidu aux assemblées qui se tenaient, une fois par semaine, chez le résident Bouhier : mais il y paraissait peu, et attendait qu'on lui demandât son avis, même sur les questions qui étaient en état de résoudre. L'abbé Joly avait autant de modestie que d'érudition ; il ne se décidait à publier ses ouvrages qu'après les avoir soumis à la critique de ses amis, et s'efforçait avec tout le soin dont il était capable : cependant il n'en voulait dire rien à aucun, et c'était le blesser que de chercher à pénétrer son secret. Cet homme écrivain est mort à Dijon, en 1755, dans un âge avancé (1). On lui a : I. *Eloge de Philibert Papillon*, dans le *Mercur* de juin 1738. II. *Lettre à l'abbé Lebeuf sur les vies de P. Grognet*, *Mercur* de 1739. III. *Lettre à M. de La Harpe sur quelques sujets de littérature*, *Mercur* de juillet 1739. IV. *Œuvres de quelques auteurs français*, t. 1, 1742, in-8°. Ce volume en contient douze, mais il y en a trois qui ne sont pas de l'abbé Joly ; celui de La Harpe est du président Bouhier ;

On ne voit pas qu'il ait rien publié depuis et on ne trouve plus son nom parmi les membres de l'Académie de Dijon, en 1760 : il est donc que c'est par erreur qu'Erich dit qu'il mourut en 1773.

ceux de Dalcroix et de M. de Méré sont de J.-B. Michault. V. *Remarques critiques sur le dictionnaire de Bayle*, Paris (Dijon), 1748, 2 vol. in-fol. Quelques exemplaires portent la date de 1752. Cet ouvrage est le fruit de recherches immenses et d'une patience infatigable. Toutes les observations qu'il contient, ne sont pas également importantes ; il en est même de minutieuses : mais elles sont toutes appuyées de preuves qui mettent le lecteur impartial en état de prononcer entre Bayle et son critique (1). VI. *Traité de la versification française*, dans l'édition du *Dictionnaire* de Richelet, publiée par l'abbé Berthelet, Paris, 1751, in-8°. (Voy. le *Dictionnaire des anonymes*, par M. Barbier, n°. 8254.) L'abbé Joly est l'éditeur des *Poésies nouvelles* de Lamonnoye, Paris (Dijon), 1745, in-8° ; de la *Bibliothèque de Bourgogne*, par l'abbé Papillon, et des *Mémoires historiques, critiques et littéraires*, par F. Bruys, auxquels il a ajouté un *Borboniana* et un *Chevaneana*. (Voy. BAUVY, Nicol. BOURBON et JACQ.-Aug. de CHEVANNES). Enfin, il a laissé en manuscrit une *Vie* de Postel, qu'on dit très intéressante. (Voy. la *Bibliothèque historique de la France*, n°. 11371.) W—s.

JOLY (MARIE-ELISABETH), épouse de M. N. F. R. F. du Lomboy, ancien officier de cavalerie, née à Ver-

(1) Dans la *Biblioth. française*, ou *Hist. litt. de la France*, tom. XXII, pag. 185-200, et tom. XXIII, pag. 1-25, on trouve des *Observations critiques sur quelques endroits du Dictionnaire de M. Bayle*, qui ne peuvent être que de Joly ; car elles se retrouvent presque textuellement dans son volume de *Remarques*. Si Joly eût copié un autre que lui-même, il n'aurait pas manqué de le dire. Ce qui peut l'avoir empêché de rappeler en 1748 les deux articles qu'il avait donnés en 1739 et 1740, c'est que ces deux articles n'étaient qu'un essai, où il hasardait quelques idées auxquelles il parait avoir renoncé depuis. Il est curieux de comparer ce qu'il disait de l'article Bellarmain en 1739 (*Bibl. Fr.*, XXII, 136), avec ce qu'il en dit dans son volume de *Remarques* (t. 1, 194). A. B.—s.

naïlles le 3 avril 1761, est morte à l'âge de trente-sept ans à Paris, le 5 mai 1798, après vingt années de mariage. Dès l'âge de neuf ans elle figurait dans les ballets à la Comédie française, et y jouait les rôles d'enfant avec une intelligence et une grâce remarquables. Préville et sa femme cultivèrent, avec tout le soin de l'amitié, ces dispositions aussi heureuses que précoces. Lachain l'aimait beaucoup, et ne dédaignait pas de s'occuper de cette enfant. Elle s'essaya d'abord pendant deux ans sur le théâtre de Versailles; et le 1^{er} mai 1781, elle débuta au Théâtre-français par les rôles de soubrette, dans lesquels elle a constamment excellé par beaucoup de finesse et de naturel, par une grâce piquante, une connaissance parfaite de la scène et du cœur humain, un enjouement aimable et séduisant : à ces talents, elle joignait une physionomie agréable et spirituelle, une jolie tournure, et un organe très net sans affectation. Depuis M^{lle}. Dangeville, le Théâtre-français n'avait pas possédé d'actrice comparable à M^{lle}. Joly pour les rôles de son emploi. Elle était surtout excellente dans les pièces de notre premier comique; elle a, sinon créé, du moins établi à un haut degré de perfection plusieurs rôles difficiles. Si elle était supérieure dans les Servantes de Molière, elle ne l'était guère moins dans les soubrettes des comédies du XVIII^e. siècle : elle se distinguait dans les rôles de la Martine des Femmes savantes, de la Dorine du Tartufe, de Nicole et de Toinette; et elle ne brillait pas moins dans ceux de la Femme-juge et partie, et d'Orphise de la Coquette corrigée. Malgré la faiblesse de sa santé, M^{lle}. Joly avait essayé de quitter le brodequin de Thalie pour le cothurne de Melpomène : elle joua même avec succès Constance dans

Inès de Castro en 1784, et montra surtout beaucoup d'intention dans le personnage d'Athalie de la tragédie de Racine, dont elle s'était chargée en 1790 pour rendre service à ses camarades, dans un moment de détresse. Lors de l'établissement d'un nouveau Théâtre français dans la salle du Palais-Royal, appelé depuis de la République, elle refusa de se séparer de ses anciens camarades qui jouaient au faubourg St-Germain : elle partagea leur captivité pendant le régime de la terreur en 1794; et, peu après leur mise en liberté, elle alla se réunir à eux au Théâtre de la rue de Louvois. Sa santé naturellement faible et délicate dépérit tout-à-coup. Vers 1797 elle fut atteinte d'une maladie de poitrine, qui l'enleva inopinément à son mari et à ses enfants qu'elle idolâtrait, et aux arts, qui firent en elle une perte sensible. On trouve quelques petites pièces de vers, pleines de naturel et de facilité, dans une brochure que son mari a consacrée à sa mémoire sous ce titre : « *Aux mânes de Marie-Elisabeth Joly, artiste célèbre du Théâtre-Français*, » Paris, Delance, an VII (1798), 1 vol. in-18, figures et musique. Ce petit volume donne des détails sur la translation et l'inhumation du corps de cette actrice au milieu d'un élysée très pittoresque, près Falaise, dans une terre de M. du Lomboy. Le portrait de M^{lle}. Joly est en tête du 4^e. volume de l'*Histoire du Théâtre-Français*, par MM. Etienne et Martainville. Lebrun avait fait pour cette actrice l'épithaphe que voici :

Eteinte dans sa fleur, cette actrice accomplie,
Pour la première fois a fait pleurer Thalie.

D—s.

JOLY (Le P. JOSEPH - ROMAIN), capucin, né à St-Claude le 15 mars 1715, est l'un des auteurs les plus

ait produits la Franche-tologie, morale, critique, histoire, poésie, tout était le ce laborieux écrivain; il n'a pu attacher à son vindre célébrité. On ne lant lui refuser des con-varies : mais il man-it pour les mettre en œu-parait avoir entièrement le style est une des quali-ribuent le plus à assurer'un ouvrage. Le P. Joly Paris le 22 octobre 1805, année. Il était membre de les Arcades de Rome; mais as d'être admis à celle de et il s'en vengra par des s. On a de lui : I. *Dissert-on examine celle qui a prix de l'académie de en 1754*, Epinal, 1754, une critique assez vive d'un : l'abbé Bergier sur le nom- sition des villes de l'an- quame. II. *Histoire de raculense de Notre-Dame près d'Orgelet*, Besançon, 1760, in-8°. satire contre les philoso- *Lettres historiques et cri- lle. Clairon sur les spec- guon* (Paris), 1762, in-12. *histoire de la prédication, nanière dont la parole de té prêchée dans tous les aris*, 1767, in-12. Il a et cet ouvrage d'une lettre lle il réfute très aigrement re de l'abbé Coyer sur le t. (Voy. COYER, tome X, ; Dans la première partie, e a prouver qu'Adam et patriarches ont été réelle- prédicateurs, puisqu'ils torité nécessaire pour trans-

mettre les instructions qu'ils tenaient de Dieu lui même. La troisième partie, relative aux prédicateurs modernes, est la plus intéressante par les anecdotes singulières qu'elle renferme. VI. *Conférences pour servir à l'instruction du peuple sur les principaux sujets de la morale chrétienne*, Paris, 1768, 6 vol. in-12. VII. *Conférences sur les Mystères*, ibid., 1771, 3 vol. in-12. Ces deux ouvrages peuvent être utiles aux ecclésiastiques, et sont encore recherchés. VIII. *Dictionnaire de morale philosophique*, ibid., 1772, 2 vol. in-8°. IX. *Lettres sur divers sujets importants de la géographie sacrée et de l'histoire sainte*, ibid., 1772, in-4°.; nouvelle édition, corrigée, sous ce titre : *La Géographie sacrée et les monuments de l'Histoire sainte*, ibid., 1784, in-4°. C'est le plus important de tous les ouvrages du P. Joly. La première édition renferme dix-sept lettres, dans lesquelles l'auteur détermine, d'après le texte des saintes Ecritures, les habitations des patriarches, la route qu'ont suivie les Hébreux pour se rendre à la mer Rouge, leurs différentes stations dans le désert, le premier partage de la terre de Chanaan entre les douze tribus, et les changements successifs que cette division éprouva depuis le retour de la captivité de Babylone jusqu'à la ruine du royaume de Juda. Il y donne aussi le plan détaillé du camp des Hébreux dans le désert, celui de Jérusalem sous David et sous Hérode, et enfin ceux du temple de Salomon et de Zorobabel : chaque lettre est accompagnée de cartes et de planches explicatives. La seconde édition est augmentée d'une lettre sur le patriarcat de Jérusalem, et d'une seconde partie où l'auteur a rassemblé quelques dé-

raills sur les minéraux, les plantes et les animaux cités dans l'ancien Testament, avec dix grandes plaques assez bien exécutées, cinq pour les plantes, une pour les quadrupèdes, deux pour les oiseaux, et les deux dernières pour les poissons et les reptiles. X. Le *Phaëton moderne*, poème, Paris, 1772, in-12. C'est une satire contre Voltaire. XI. *L'Égyptienne*, poème épique en douze chants, ibid., 1776, in-12; reproduit en 1786 sous ce titre : *L'Égyptiade*, ou le *Voyage de S. François d'Assise à la cour du roi d'Égypte*. C'est pour le ridicule le pendant du fameux poème de la *Madeleine*, par le P. de Saint-Louis. XII. La *Franche-Comté ancienne et moderne*, ibid., 1779, in-12. Il décrit dans la première partie les principales villes de la province, en suivant le cours des rivières qui l'arrosent; la seconde partie traite de l'étendue de la Séquanie, des mœurs et du culte de ses habitants, et de l'établissement des Bourguignons dans cette partie des Gaules. Les exemplaires avec la date de 1786 ne diffèrent des autres que par le changement de frontispice, et l'addition d'une réponse très dure à M. Grappin, qui avait critiqué l'ouvrage dans les *Affiches de Franche-Comté*. XIII. Le *Guide des missionnaires*, ibid., 1782, in-12. XIV. Les *Aventures de Mathurin Bonice, premier habitant de l'île de l'Esclavage, ancien ministre du roi de Zanzara*, ibid., 1785, 4 vol. in-12; roman moral et allégorique. XV. *Placide*, tragédie chrétienne, ibid., 1786, in-8°. XVI. *Abrégé de la théologie*, ibid., 1790, 2 vol. in-12. XVII. *L'ancienne Géographie universelle comparée à la moderne*, ibid., 1801, 2 vol. in-8°, avec un atlas in-4°. La préface con-

tient quelques traits dirigés contre M. Malte-Brun. Le P. Joly est en outre l'éditeur de *l'Histoire critique et apologétique de l'ordre des chevaliers du Temple* (par le P. Lejeune), Paris, 1789, 2 vol. in-4°; et il a fourni beaucoup de *Lettres* et de *Pièces de poésie* à l'*Année littéraire*, au *Mercur* et à d'autres journaux. W—1.

JOLY DE FLEURY. Voy. FLEURY, tom. XV, pag. 72.

JOMBERT (CHARLES-ANTOINE), né à Paris en mars 1712, fut reçu libraire en 1756, imprimeur en 1754, et est mort à St-Germain-en-Laye au mois d'août 1784. Il avait appris les premiers éléments des mathématiques de Bélidor et de l'abbé Deidier: il avait été très lié avec Cochin et plusieurs autres artistes; aussi possédait-il des connaissances étendues sur tout ce qui tient à la peinture, au dessin, à l'architecture. On a de lui: I. *Nouvelle Méthode pour apprendre à dessiner sans maître*, 1740, in-4°. II. *Lettre à un amateur, en réponse aux critiques qui ont paru sur l'exposition des tableaux*, 1753, in-12. III. *Répertoire des artistes*, Paris, 1765, 2 vol. in-fol. IV. *Catalogue de l'œuvre de Ch.-Nic. Cochin*, 1770, in-8°. V. *Essai d'un Catalogue de l'œuvre d'Etienne la Belle*, 1772, in-8°. VI. *Théorie de la figure humaine*, trad. du latin de Rubens, 1773, in-4°. VII. *Catalogue raisonné de l'œuvre de Sébastien Leclerc*, 1774, 2 vol. in-8°. VIII. Plusieurs autres ouvrages, ou éditions corrigées et augmentées par lui, d'ouvrages de Bélidor, de Piles, etc. (Voy. BÉLIDOR et PILES), sur lesquels on peut consulter la *France littéraire* (V. HEBRAIL), et particulièrement le tome 1^{er}, qui contient sur Jombert et ses travaux (pages 300-302)

JOM

qui est de Jombert lui-même.
A. B.—T.

JOMELLI (NICOLÒ), l'un des plus importants qu'ait produits l'Italie quit dans la ville d'Aversa, près de Naples, l'an 1714, la même année que Gluck. Il fit ses premières dans sa patrie, et suivit à Naples, les leçons de Feo. T. surtout ses talents au théâtre, ayant entendu une causerie de Jomelli, prédit ses succès. Il donna son premier opéra, *Amoureuse*, à vingt-trois ans, au nouveau théâtre de Naples. L'opéra du cardinal d'York le fit connaître à Rome en 1740. L'année suivante, son opéra d'*Achille*, le fit connaître le P. Martini, il alla chez lui sans se nommer, et fut admiré par la profondeur de son portrait. L'opéra d'*Eumène*, qu'il donna à Naples en 1746, obtint un succès prodigieux. Il se rendit en France, où sa *Méropé* lui valut le titre de maître du conservatoire des arts. En 1749 il fut appelé à Vienne, pour la scène son *Achille*, à Paris, il s'y lia d'une étroite amitié avec Voltaire, et eut l'honneur d'accompagner sur le clavier Marie-Thérèse. Elle lui fit présent d'une riche robe de son portrait. Revenu à Naples, il fut nommé maître de chant. En 1753 il se rendit à Paris, où le duc de Wurtemberg le fit à la tête de sa musique. Il mourut à quinze ans. Enfin, en 1768, il vint dans sa patrie. Son opéra d'*Amoureuse*, qu'il donna en 1773, fut accueilli, et éprouva une chute. Il mourut d'un tel chagrin, qu'il mourut; et une apoplexie terminant sa vie à Naples, le 28 août 1773. Jomelli fut sans contredit, après son grand maître de son temps.

JON

Sa facture est à la-

son invention riche : le goût, la grâce, la fraîcheur, et toujours une touche originale, caractérisent presque toutes ses productions. Son *Olympiade* est admirable pour la chaleur de l'expression, pour la hardiesse de l'harmonie. On a de lui plus de quarante opéras et un nombre infini de motets. Parmi les premiers on distingue *Sémiramis*, *Vologèse*, *Enée*, *Bajazet*, *Démétrius*, *le Roi pasteur*, *Alexandre aux Indes*, *Démophon*, *la Clémence de Titus*, *Endimion*. Son *Miserere* à deux voix est une des compositions sublimes de ce genre. M. Choron a publié, dans la collection de ses classiques, une *Messe des morts* de Jomelli, à quatre voix concertantes, composée en 1760. Savério Mattei a donné en italien, en 1785, un *Eloge de Jomelli*. D. L.

JON ABESON, en latin, *Jonas Arii*, dernier évêque catholique d'Islande, naquit, en 1484, à Grita, près du couvent de Munkaþveraa. Ses parents étaient pauvres ; mais ils faisaient remonter leur origine à la plus haute antiquité, et prétendaient avoir eu des rois parmi leurs ancêtres. Pendant son enfance, Jon Abeson se trouva plus d'une fois réduit à souffrir de la faim et de la soif ; ce qui l'aurait conduit à contracter l'habitude de voler, si sa mère n'était parvenue à l'en corriger. Ayant cherché un asile dans le couvent voisin de son lieu natal, il fut employé dans la cuisine et dans les écuries. Après avoir quitté le couvent, il resta encore quelque temps auprès de sa mère, et essaya de se pousser dans la carrière ecclésiastique. Devenu prêtre à Helgafell, il prit dans sa maison une femme qui devint sa concubine, et qui vécut avec lui jusqu'à ses derniers jours. On lui passa cette infamie, et on le célébra comme un saint.

eu beaucoup de peine à s'introduire. Deux voyages en Norvège le firent connaître dans ce pays; et Gottschalk, évêque de Holum, étant mort en 1524, Jon fut nommé pour le remplacer. Lorsque le luthéranisme fut prêché en Danemark, en Suède et en Norvège, l'évêque de Holum fit les plus grands efforts pour en empêcher la propagation en Islande. Il se livra à plusieurs actes de violence; et ayant été accusé devant le roi de Danemark, il fut sommé de se rendre à Copenhague pour se justifier. Mais il demeura en Islande, et refusa d'obéir aux magistrats civils. L'année 1548, il fit prisonnier l'évêque de Skalholt, Martin Einarson, attaché au luthéranisme, et se mit à la tête de son diocèse. Plusieurs autres violences provoquèrent contre lui le courroux du roi Christian III, qui envoya l'ordre de s'emparer de sa personne. Dade Gudmundson, un deses plus ardents antagonistes, l'arrêta avec les deux fils qu'il avait eus de sa concubine; et, sans autre forme de procès, tous les trois furent pendus, le 7 novembre 1550. On hâta le supplice pour empêcher l'évêque de s'échapper, et de se livrer à des projets de vengeance. Jon Areson, qui se laissa égarer par son ambition, et se rendit odieux par sa dureté, avait d'ailleurs de grands talents. Marchant sur les traces des anciens scaldes islandais, il cultivait la poésie, et il composa un grand nombre de vers, dont plusieurs et en particulier ceux qui ont pour objet la passion de notre Seigneur, ont été imprimés dans un recueil poétique de Guthrand Thorlaksen, qui a paru en 1612. Vers l'année 1528, l'évêque de Holum avait introduit l'imprimerie en Islande, en faisant venir de Suède un imprimeur nommé Jon Mathiesen, lequel devint en même temps

prêtre à Bredeholstad. Il s'est formé depuis, en Islande, plusieurs autres imprimeries, qui ont mis au jour un grand nombre de productions historiques, géographiques, théologiques et poétiques, dans cette ancienne langue dont les habitants continuent de se servir, et qui a été autrefois celle de la Scandinavie entière (Voy. EIMARI).

JON Æ (PIZZAZ), évêque de Strengnès en Suède, né au commencement du xvi^e siècle, mourut en 1607. Il enseignait la théologie à Upsal, lorsque le roi Jean III, fils de Gustave I, entreprit d'introduire une nouvelle liturgie, qui devait rapprocher la Suède de la cour de Rome et de l'Eglise catholique. Jonæ devint un des principaux antagonistes de cette innovation, et n'ayant voulu, sous aucune condition, entrer dans les vues du roi, il fut mis en prison et menacé de la peine capitale. Il parvint cependant à se sauver, et passa en Allemagne. Profitant de la protection qu'accordait aux adversaires de la liturgie Charles, duc de Sudermanie, il se rendit dans le duché de ce prince, qui le nomma d'abord pasteur de Nykoeping, et ensuite évêque de Strengnès, siège dont il ne prit cependant possession que plusieurs années après, en 1593. En attendant, il se mit à la tête du parti zélé pour le maintien du luthéranisme; et tout le clergé du duché de Sudermanie déclara, par son organe, que la liturgie n'était point admissible. Cette démarche encouragea les autres évêques, et le roi fut obligé de renoncer à son projet. Lorsque le duc de Sudermanie fut monté sur le trône, il chargea l'évêque Jonæ de revoir la traduction suédoise de la Bible. Ce travail eut pour résultat une suite d'erreurs et de fautes, très et nombreuses en Suède.

sous le nom d'*Observationes Strengnenses*. A l'occasion des disputes sur la liturgie, Jonæ publia les deux ouvrages suivants : I. *Apologia in satisfactionem negatæ liturgiæ , nomine totius cleri in diœcesi Strengnensi*, 1686. II. *Apologia pro innocentia sua et totius cleri à rege Johanne condemnatorum perjurii*, 1689. Cet évêque, si zélé pour l'orthodoxie de sa religion, fut cependant accusé de trafiquer des bénéfices dans son diocèse ; et Charles lui écrivit une lettre, dans laquelle il lui reprochait cette simonie, en termes très durs, le menaçant, s'il n'y renouçait, de le dépouiller de son évêché. C—AU.

JONÆ (ARNGRIM), savant islandais, est aussi désigné quelquefois par le nom de *Widalin*, qu'il prit du canton de Widesal, où il était né en 1568. Il fit ses premières études à l'école de Holum en Islande, et passa ensuite quatre années à l'université de Copenhague. Après avoir rempli les fonctions de pasteur dans plusieurs endroits de son pays, il fut adjoint à l'évêque de Holum, Gutbrand Thorlaksen. Cet évêque étant mort, on offrit à Jonæ de le remplacer ; mais il n'accepta point cette proposition, et mourut dans la retraite en 1648, à l'âge de quatre-vingts ans. Il fut la tige d'une famille connue sous le nom de *Widedal*, et qui a produit plusieurs hommes distingués par leurs talents et leurs travaux. C'est Arngnim Jonæ qui le premier, de concert avec son ami Olâus Worm, a répandu, dans les temps modernes, le goût de l'histoire et de la littérature d'Islande. Ses principaux ouvrages sont : I. *Brevis commentarius de Islandiâ*, Copenhague, 1592, petit in-folio. Cet ouvrage a pour but de réfuter les faux jugemens portés sur l'Islande par Munster, Frisius, Ziegler, Olâus

Magnus, et d'autres. II. *Crymogæa, sive rerum islandicarum libri tres*, Hambourg, 1609, 10, 14, 18, et 20, in-4°. C'est le travail le plus considérable d'Arngnim Jonæ, et le plus souvent cité. Il a pour but de faire connaître les origines islandaises, les lois et les usages des habitants de l'Islande, et le rapport de leur histoire avec celle des peuples scandinaves. Quoique l'auteur manifeste partout un très grand zèle pour la gloire de sa patrie, il s'écarte rarement des règles d'une saine critique. Il combat surtout l'opinion de ceux qui avaient soutenu que l'Islande était la *Thulé* des anciens. Le *Crymogæa* a été donné en extrait par les Fzévirs, dans leur collection des *Petites républiques* ; et Stéphanus en a fait insérer la première partie dans ses *Tractatus varii de regno Daniæ et Norvegiæ, et insulis adjacentibus*. III. *Anatomia Blefkeiniana*, etc., Hambourg, 1618, in-4°. C'est une critique de l'ouvrage de Blefken, sur l'Islande (Voy. BLEFKEN). IV. *Specimen Islandiæ historicum, et magnâ ex parte chorographicum*, Amsterdam, 1645, in-4°. On peut regarder ce travail comme une continuation du *Crymogæa*. Arngnim Jonæ avait aussi fait un ouvrage intitulé, *Groenlandia*, qui a paru en islandais, en 1688, et en danois, en 1752. V. *Joms-Wikinges saga sive historia Jonisburgensium seu Julinensium ex antiquâ lingua islandica et norvegica in latinam translata* ; version inédite d'une chronique qui commence au ix^e. siècle. Keralio en a donné un extrait intéressant dans le tom. 2 des *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi*, pag. 164. On a du même auteur, des *Dissertations*, en latin, sur les lettres runiques et sur les divinités des peuples septen-

trionaux, imprimées, l'une dans la *Litteratura danica* d'Olaus Worm, et l'autre dans le Commentaire de Stephanus sur Saxon le grammairien; de plus, une suite de lettres inscrites dans les *Epistolæ ad Olaus Wormium*. C—AU.

JON Æ (RUNOLFUS), savant islandais, était fils d'un pasteur et archidiacre d'Islande. Il fit ses études à l'université de Copenhague, et devint ensuite recteur de l'école de Holum en Islande. En 1649, il passa à Copenhague, y reçut le titre de maître-ès-arts, et fut placé à la tête de l'école de Christianstad en Scanie, où il mourut de la peste en 1654. Il s'était appliqué particulièrement à l'étude des langues du Nord; et il rédigea un nouveau jour sur ces langues, dans les deux ouvrages suivants: I. *Lingue septentrionalis elementa*, Copenhague, 1651. C'est une introduction générale à la connaissance de l'ancienne langue Scandinave, et qui contient plusieurs idées que d'autres écrivains du Nord ont rectifiées ou développées depuis. II. *Grammaticæ Islandicæ rudimenta*; ouvrage important pour connaître les analogies de l'islandais et des idiomes qui s'y rapportent: il fut imprimé à Copenhague, en 1651; et George Hickes le fit réimprimer dans ses *Institutiones*, etc. (Voy. HICKES.) — Un Jonas JONÆ a donné *Vita Sancti Magni Insularum comitis*, en islandais et en latin, Copenhague, 1780, in-4°. C—AU.

JONAS, fils d'Amathi, le cinquième des petits prophètes, naquit à Geth-Opher, dans la tribu de Nephtali, et prophétisa, suivant le deuxième livre des Rois (chap. 14, v. 25), que le royaume d'Israël recouvrerait ses anciennes limites; ce qui arriva sous Jéroboam second. Il paraît donc qu'il

vivait vers l'an 825 avant J.-C., et qu'il serait antérieur à Osée, et le plus ancien des petits prophètes: mais cette date est contestée. Dieu donna ordre à Jonas d'aller à Ninive, où régnait Phul, premier roi de la nouvelle monarchie des Assyriens, pour prédire à cette grande cité, qu'elle allait être détruite, parce que la voix de sa malice s'était élevée jusqu'au trône de l'Eternel. Au lieu d'obéir, Jonas s'enfuit à Joppé, et, ayant trouvé un vaisseau qui faisait voile vers Tharsis, il y monta, pour se sauver de devant la face du Seigneur. Mais une grande tempête ayant été excitée par l'ordre du Très-Haut, le vaisseau fut en danger de périr. Les marins invoquèrent leurs dieux, et jetèrent dans la mer tout ce qui pouvait surcharger le vaisseau. Jonas, retiré à fond de cale, y dormait d'un profond sommeil. Le pilote s'approche et lui dit: « Comment pouvez-vous » dormir ainsi? Levez-vous, invoquez » votre Dieu, afin que nous ne pé- » rissions pas. » Cependant ils se dirent entre eux: « Tirons au sort » pour savoir qui est cause de ce mal- » heur », et le sort tomba sur Jonas. Ils le pressèrent alors de découvrir sa faute. Après avoir entendu son récit, ils lui demandèrent à lui-même ce qu'il convenait de faire pour apaiser son Dieu irrité. Jonas ne leur donna pas d'autre moyen que de le jeter dans la mer, puisqu'il était le seul coupable. Les marins ne pouvant s'y résoudre, firent de nouveaux efforts pour regagner la terre. Ces efforts furent inutiles: la mer s'enflait de plus en plus et les couvrait de vagues. Convaincus qu'il ne leur restait aucune voie de salut, ils conjurèrent le Seigneur de ne point faire retomber sur eux le sang innocent. Ils prirent Jonas, le jetèrent dans la mer, et la mer s'apaisa. Dieu avait disposé un grand

JON.

ont il est au moins oiseux
 ter la nature et le nom ,
 tant de savants n'ont pu
 r de positif là-dessus (1);
 son engloutit Jonas dans
 . Les sarcasmes des incré-
 et événement ne tarissent
 multiplient les questions
 dicules , et s'étonnent en-
 n'y satisfasse pas. Mais
 ent est parti de la main de
 si oserait lui refuser le droit
 qu'il lui plaît ? Jonas, dans
 u monstre , chanta un can-
 ont exprimés avec énergie
 sentiments qui l'animaient.
 eut demeuré trois jours et
 dans le ventre du poisson ,
 sur le bord de la mer. En
 été la figure de J.-C., qui
 eux et triomphant du sé-
 troisième jour après qu'il
 mis. Le Seigneur parla une
 is à Jonas, et lui ordonna
 nive annoncer ses volontés.
 it aussitôt. Ninive était une
 le qui avait trois jours de
 est-à-dire , vingt-cinq lieues
 sept de long , suivant Dio-
 cile. Jonas marcha pendant
 criant : « Encore quarante
 Ninive sera détruite. » Ins-
 tte menace, le roi se leva de
 , quitta ses habits royaux ,
 d'un sac et s'assit sur la
 ordonna un jeûne général
 itences publiques , afin d'a-
 colère du Seigneur, et de le
 évoquer l'arrêt de sa jus-
 agrea les marques de leur
 , et , dans sa grande mi-
 , ne leur envoya point les
 l'avait résolu de leur faire.
 ile de nous arrêter sur les

difficultés et

On en trouve la so plus aus-
 faisante dans les *Lettres de quelques*
juifs portugais, et dans les *Réponses*
critiques de Bullet (tom. II, page
 213). Jonas fut affligé de la con-
 duite du Seigneur , et s'irrita contre
 lui de ce qu'il avait accordé aux Nini-
 vites le pardon de leurs crimes. Il
 alla même jusqu'à conjurer le Sei-
 gneur de retirer son ame de son corps
 parce que la vie lui était devenue à
 charge. Le Seigneur lui répondit :
 « Croyez - vous que votre colère soit
 » bien raisonnable ? » Jonas sortit de
 Ninive, et se reposa à l'orient sous une
 cabane de feuillages, qu'il s'était faite,
 pour être à portée de voir ce qui se
 passerait dans cette ville. Le Seigneur
 fit naître une plante qu'on croit être la
palma Christi, pour le mettre à couvert
 des ardeurs du soleil. Jonas en eut une
 joie extrême. Mais le lendemain , la
 piqure d'un ver dessécha la plante et
 la fit périr. La chaleur excessive qu'il
 fit quand le soleil fut levé , en rendit
 la privation très sensible à Jonas , qui
 ne manqua pas de renouveler ses
 plaintes et de demander à mourir. Le
 Seigneur lui dit : « Vous vous fâchez
 » pour une plante , qui ne vous a
 » point coûté de peine , qui est crüe
 » sans vous , qui est née en une nuit ,
 » et qui est morte la nuit suivante ; et
 » moi je ne pardonnerais pas à la
 » ville de Ninive , où il y a cent vingt
 » mille enfants , et tant d'animaux ? »
 On ne sait ce que devint Jonas depuis
 ce temps-là Les Orientaux sont per-
 suadés qu'il mourut à Mossoul, et qu'il
 en ont les cendres dans un tombeau ,
 exposé à la vénération de la multitude.
 Les peuples de la Palestine , de leur
 côté, croient que Jonas est mort dans
 leur pays, et que ses reliques reposent
 dans le mausolée de Geth-Opheh , où
 les Musulmans ont fait bâtir une mos-

noté dans la *boîte* , dissertation
 Post. I. III, médecine de Lyon. (Mém
 sept. 1719, pag. 150-155.)

quée célèbre. Il est bon de consulter Baillet sur ces opinions et sur le culte qu'on rend à Jonas. Si prophétie, ou plutôt son histoire, comme le dit Robert Lowth, renferme quatre chapitres. Son style est hérissé de mots chaldaïques et de tournures peu élégantes. Néanmoins on ne doit pas porter le même jugement de son Cantique, qui est une compilation ou une imitation des anciens. Quelques critiques ont prétendu que le livre de Jonas n'était qu'une allégorie. Jahn, qui rapporte cette opinion, déduit aussi les raisons dont on appuie le sentiment contraire. Feuardent, J. Lousden, H. Von der Hardt, F.-C. Fabricius et Rosenmüller ont donné de bons Commentaires sur Jonas. L—B—E.

JONATHAN BEN UZIEL était, suivant les Talmudistes, contemporain des prophètes Aggée, Zacharie et Malachie, et disciple du fameux rabbin Hillel. Si nous en croyons quelques critiques modernes, il serait de beaucoup postérieur à la ruine de Jérusalem et à la dispersion des Juifs. Quoi qu'il en soit, on lui attribue généralement le *Targum*, version ou paraphrase chaldaïque sur les prophètes, c'est-à-dire sur Josué, les Juges, Samuel, les Rois, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et les douze petits prophètes. Il est vraisemblable que ce *Targum* est d'une date plus récente que celui d'Onkelos sur le Pentateuque, quoiqu'il paraisse en être la suite. Les versions chaldaïques devinrent nécessaires depuis la captivité de Babylone, parce que les Juifs oublièrent alors leur langue, et ne parlèrent plus que le chaldéen dans leurs synagogues. Après la lecture d'un verset de la Bible en hébreu, un interprète le traduisait sur-le-champ en chaldéen, pour l'intelligence des assistants : mais comme il se trouvait très peu d'hommes en état de traduire

assez vite en public, on prit le parti d'écrire à loisir des versions en langue chaldaïque, pour la commodité des docteurs. De là l'origine des *Targums*. Prideaux (*Histoire des Juifs*) nous raconte la manière dont on prétend dans le Talmud que fut écrit le *Targum* du rabbin Jonathan ben Uzziel : pour que rien ne le déviât de son travail, si un oiseau volait par-dessus sa tête, si une mouche venait se mettre sur son papier, ils étaient aussitôt consumés par le feu du ciel, sans que ni lui ni son papier en fussent endommagés. L'ouvrage de Jonathan n'est pas sans mérite ; c'est après celui d'Onkelos ce que les Juifs ont de plus authentique, de plus ancien et de plus révéré. Cependant ce rabbin prend la liberté de paraphraser, d'étendre le texte, d'ajouter tantôt une histoire, tantôt une glose ; ce qui alourdit beaucoup, et nuit extrêmement à la clarté. Il ne manque pas d'auteurs chrétiens qui contestent à Jonathan le *Targum* sur les prophètes. Jahn est sans contredit un des plus instruits. On peut dire néanmoins que les raisons qu'il donne dans son *Introduction aux livres de l'ancien Testament*, ne paraissent pas suffisantes pour contrebalancer celles de ses adversaires ; elles ne sont pas dignes d'un si savant homme. Ce *Targum* de Jonathan est très utile, non seulement pour l'intelligence des livres qu'il traduit, mais encore pour la connaissance qu'il donne des sentiments des Juifs qui vivaient avant Jésus-Christ. Les apologistes de la religion en ont fait un fréquent usage. Quant au *Targum* sur le Pentateuque, attribué à Jonathan, nous embrassons volontiers l'opinion de Richard Simon, de Prideaux, de Fabricy, de Jahn, et d'un grand nombre d'autres qui n'hésitent point à le lui refuser ; il porte des signes non équivoques d'une main différente.

ne dit aussi que Jonathan vou-
re un *Targum* sur les hagio-
rs, mais qu'une voix du ciel le
endit, parce que la mort du Mes-
est déterminée. Cette anecdote
trouve plus dans les livres des
depuis que les chrétiens l'ont
yée contre eux dans leurs dis-
et se sont prévalus de cet aveu
confirmé la prophétie de Da-
in des hagiographes, sur la mort
essie. Si la paraphrase de Jona-
est inférieure à celle d'Onkelos,
rpassé sans contredit celles qui
 suivie, et qui ne valent pas la
d'être lues par d'autres que par
nifs. Charles Butler, dans ses
biblicæ, nous semble s'être ex-
trop vaguement, en disant « qu'il
de puissants motifs de présumer
tous les *Targums* sont posté-
rs à la traduction des Septante » ;
que c'est mêler l'or faux avec
i, et confondre des objets entiè-
it disparates. La première édi-
lu *Targum* de Jonathan est de
494. Depuis, on l'a imprimée à
e avec celui d'Onkelos ; il est
dans les polyglottes d'Anvers,
indies, etc. Mais la meilleure
est celle de Buxtorf le père, à
en 1620, dans sa Bible avec
oints-voyelles. On ne lira pas
ntérêt, sur ce sujet, une grande
du livre xvi de l'*Histoire des*
par Prideaux, et ce qu'en dit
Simon dans son *Histoire du*
Testament. I.—3—2.

NATHAS, surnommé *Applus*,
is jeune des cinq illustres frères
abées, succéda à Juda dans la di-
de grand sacrificateur. Bacchide,
ommandait alors dans la Judée
Démétrius Soter, connaissant la
rde ce jeune guerrier, et ne dou-
as qu'il ne fit de nouvelles tenta-
pour affranchir son pays du joug

des Syriens, donna l'ordre de le faire
mourir ; mais Jonathas s'enfuit avec ses
amis dans le désert de Thécna. Informé
mé que Jean, son frère, avait été tué
en trahison par les habitants de Ma-
daba, il vint se poster derrière une
montagne près de cette ville, fondit
sur les Madabains, qu'une fête avait
attirés hors de leurs murs, en fit un
grand carnage, et se retira, chargé de
leurs déponilles, sur les bords du Jour-
dain. Bacchide l'atteignit avant qu'il eût
traversé le fleuve, et lui présenta aus-
sitôt le combat : Jonathas, dont les
forces étaient très inférieures, ne pou-
vant éviter d'en venir aux mains, ran-
gea ses soldats en bataille, les exhorta
par une courte harangue à faire leur
devoir, et donna le signal de l'attaque.
Les Syriens ne purent soutenir le pre-
mier choc des Israélites ; mais Jonathas
prévoyant que le nombre finirait par
l'emporter, ordonna la retraite, et passa
le Jourdain à la nage, sous les yeux
mêmes de l'ennemi, dont les efforts pour
s'y opposer furent inutiles. Bacchide,
désespérant de vaincre Jonathas, se
retira, et laissa la Judée en paix pen-
dant deux ans : mais il continua d'y
entretenir des intelligences ; et, sur
l'avis qu'il reçut, que la sévérité de
Jonathas l'avait rendu odieux au peu-
ple, il se hâta d'y rentrer avec une
armée plus considérable que la pre-
mière. Jonathas, ayant puni les au-
teurs de cette perfidie, se réfugia dans
Bethbesen, qu'il fit fortifier. Il laissa
à son frère Simon le soin de défendre
cette ville contre les Syriens, et vint
ravager les terres d'Odaron et de Pha-
seron, dont les habitants s'étaient ré-
voltés. Les victoires qu'il remporta don-
nèrent à Bacchide le regret d'avoir cru
trop légèrement à de faux rapports ; il
offrit la paix à Jonathas, qui l'accepta,
et qui fixa sa demeure à Machmas, où
il commença dès lors à juger le peuple.

Cependant Alexandre Balas, ayant entraîné dans sa révolte contre Démétrius les habitants de Ptolémaïde, voulut s'attacher Jonathas, dont il admirait la valeur et les grandes qualités; il lui envoya une robe de pourpre et une couronne d'or, avec une lettre par laquelle il l'établissait grand-prêtre des Juifs. Démétrius tenta vainement de détourner les Juifs de cette alliance: le souvenir encore récent des maux dont il les avait accablés, l'emporta sur ses promesses, qui, d'ailleurs, ne paraissaient pas sincères. Jonathas, muni de la lettre d'Alexandre, fit reconnaître son autorité dans Jérusalem, en répara les fortifications qu'il augmenta, et leva des troupes pour appuyer les projets de son bienfaiteur. Après la défaite de Démétrius, il alla complimenter Alexandre à Ptolémaïde: ce prince l'accueillit avec de grandes démonstrations de joie, le revêtit d'une robe de pourpre, et le fit asseoir à côté de lui sur un trône; ayant été informé que des envieux se proposaient de porter des plaintes contre Jonathas, il défendit de rien dire qui pût lui causer de la peine, sous quelque prétexte que ce fût. L'année suivante (148 avant Jésus-Christ), Apollonius, l'un des généraux de Démétrius Nicanor, pénétra dans la Judée, et envoya défier Jonathas dans les termes les plus insultants. Jonathas sortit aussitôt de Jérusalem avec dix mille hommes d'élite, divisés en deux corps, dont l'un était commandé par Simon son frère; il s'empara de Joppé, marcha contre Apollonius, qui l'attendait avec sa cavalerie dans la plaine d'Azot, le défit, brûla Azot et le temple de Dagon, et rentra dans Jérusalem, chargé d'un immense butin, fruit de cette courte expédition. Mais une suite de trahisons et de revers ayant précipité Balas du trône de

Syrie (*Voy. ALEXANDRE BALAS*, tom. I^{er}, pag. 508), Nicanor somma Jonathas de se justifier: celui-ci obéit, et le nouveau roi, ayant apprécié ses raisons, le confirma dans toutes ses dignités. Ce prince ne tarda pas à oublier sa promesse de ménager les Juifs; il les accabla d'impôts odieux, et leur donna des chefs avides qui les tourmentèrent. Jonathas s'unit donc contre Nicanor au jeune Antiochus Théos, fils d'Alexandre Balas, et lui soumit le pays qui s'étend depuis le Jourdain jusqu'à Damas. Il renouvela ensuite les traités d'alliance des Juifs avec les Romains et les Lacédémoniens, construisit de nouvelles fortresses dans les lieux les plus exposés aux incursions des étrangers, et éleva une haute muraille pour séparer Jérusalem de la citadelle qui la dominait. Soupçonnant que Diodote Tryphon, le principal ministre d'Antiochus, trahissait son maître, il résolut de le prévenir, et marcha contre lui: mais Tryphon vint au devant de Jonathas, et lui persuada de renvoyer ses troupes et de le suivre à Ptolémaïde, qu'il lui remettrait pour gage de sa bonne foi. Lorsqu'ils furent arrivés dans cette ville, le perfide Tryphon en fit fermer les portes, et déclara à Jonathas qu'il était son prisonnier: il reçut cent talents d'argent de Simon, pour la rançon de Jonathas; ce qui ne l'empêcha pas de le faire mourir près de Bascaman, l'an 144 avant J.-C. Simon, frère de Jonathas, lui succéda dans la grande sacrificature. W—s.

JONES (JOHN), savant bénédictin anglais, né à Londres en 1575, embrassa la religion catholique après avoir lu les écrits de controverse publiés de son temps, et passa en Espagne, où il entra dans l'ordre de S. Benoît: il vint ensuite à Douai,

nommé professeur d'hébreu etologie du collège de St.-Waast, prieur du monastère de la et fut deux fois président de la égation anglaise de son ordre. revenu à Londres, il y mourut le 17 décembre 1636. On a de lui. *Sacra ars memoriae, ad turas divinas in promptu habita*, etc. *accommodata*, Douai, 1625, in-8°. II. *Conciliatio lococommunionum totius Scripturae*, 1625. Il a été éditeur de la *sacra*, cum glossâ interlinearibus, 6 vol. in-fol.; des *Opera* d'Inigo, et d'autres ouvrages. L'INIGO (INIGO), célèbre architecte, surnommé le *Vitruve* de l'Angleterre, naquit à Londres en 1572. Il ne fut baptisé qu'il reçut au baptême le nom d'Inigo, d'un marchand espagnol avec lequel son père était en relations d'affaires. Les uns disent qu'il fut en apprentissage chez un menuisier, et d'autres que sa première éducation fut très soignée. Quoi qu'il en soit, il annonça de bonne heure de heureuses dispositions pour le dessin, et particulièrement pour le genre d'architecture. Ses talents le firent connaître au comte de Pembroke; et ce comte, protecteur éclairé des arts, le prit sous sa protection, et l'accompagna dans ses voyages. Il visita la France, la Flandre, l'Italie, et après s'être arrêté à Venise, il alla étudier à Vicence les chefs-d'œuvre dont Palladio tout embellit cette ville. Bientôt sa réputation s'étendit au loin; et Christian IV, roi de Danemark, le nomma son premier architecte. Jones retourna en Angleterre à la suite de ce prince, beau-frère de Jacques I^{er}, et ne poussa le désir si naturel de se perfectionner dans sa patrie. Le roi Jacques le rappela aussitôt à son service, et lui donna la survivance de la place de

sarintendant.

de la couronne. En 1621, à l'occasion de cet emploi, Jones fut appelé en Italie un second voyage, qu'il sut bien profiter pour son instruction. A son retour, il apprit que son prédécesseur avait tellement outrepassé ses crédits annuels, qu'on était embarrassé pour combler le déficit; et il offrit sur-le-champ d'abandonner ses appointements jusqu'à l'extinction de la dette. Son dévouement à la personne de l'infortuné Charles I^{er}, lui attira des persécutions; et il n'évita la prison qu'en se soumettant à payer une taxe arbitraire de 400 liv. sterl., somme énorme pour la modicité de sa fortune. Le supplice de son maître hâta la fin de ce grand artiste, qui ne put survivre à cette catastrophe; il mourut lui-même de chagrin le 21 juillet 1651. Inigo Jones doit être regardé comme le créateur de l'architecture en Angleterre: il avait beaucoup d'imagination et de jugement; et l'on admirait, dit-on, un mélange de ces deux qualités dans les décorations qu'il exécuta pour différentes représentations dramatiques. (Voy. Ben Jonnson.) On cite parmi ses principaux ouvrages le *Banqueting-house*, ou la grande Salle des banquets du palais de Whitehall; l'hôpital de Greenwich, construit sur ses plans par Webb, l'un de ses élèves, le plus magnifique établissement de ce genre qu'il y ait eu en Europe; le Portique de l'église de St.-Paul, et l'Hôtel de la Bourse à Londres; le Palais de milord Pembroke à Wilton, dans le Wiltshire, et le Palais d'Amersbury, dans le même comté. Inigo avait laissé un grand nombre de dessins. Webb possédait de lui un *Recueil des principales antiquités de la chrétienté*. Col. Campbell a inséré plusieurs dessins d'Inigo

Jones dans les premiers volumes du *Vitruvius Britannicus*. (V. CAMPBELL, tom. VI, pag. 651.) Wil. Kent en a publié une collection sous ce titre : *The Designs of Inigo Jones consisting of plans and elevations for public and private Buildings*, avec des explications en anglais et en français; la meilleure édition est celle de Londres, 1770, 2 vol. in-fol. Le premier volume contient 73 planches, représentant les différentes élévations, le plan et les détails du palais de Whitehall, dont on n'a exécuté jusqu'ici que la salle des festins. Le second volume renferme 64 planches, où l'on voit les plans et les élévations de plusieurs palais dessinés en partie pour le comte de Burlington; la façade occidentale de l'église St. Paul, réparée par Inigo Jones, et celle de l'église St. George à Venise, bâtie par Palladio. Inigo avait composé, par l'ordre de Jacques 1^{er}, un *Traité* sur le monument existant dans la plaine de Salisbury, et connu sous le nom de *Stone-Henge* (Pierres des géants); mais cet ouvrage ne parut qu'en 1655, in-fol., par les soins de Jean Webb. Jones cherche à y prouver que le *Stone-Henge* est un temple construit par les Romains. Le docteur Gautier Charleton réfuta cette opinion. (V. CHARLETON, tome VIII, pag. 227), et prétendit que ce monument était l'ouvrage des Danois. Webb à son tour répliqua au docteur; et ces trois écrits ont été réunis en un volume, qui a paru à Londres en 1725, in-fol. On assure qu'Inigo a laissé des notes et des observations très curieuses sur les *OEuvres* de Palladio; et le frontispice de l'édition française qu'en a donnée Jacques Léoni, Londres, 1725, ou la Haye, 1726, in-fol., porte, avec les *Notes d'Inigo*

Jones; mais on les y a vainement cherchés. Voyez, pour des détails sur Inigo Jones, le *Dictionnaire de Chaulpié*.

W — s.

JONES (HENRI), poète anglais du XVIII^e siècle, né à Drogheda, en Irlande, était fils d'un maçon; et il exerçait lui-même ce métier tout en composant des vers, lorsque le comte de Chesterfield étant passé en Irlande avec le titre de lord lieutenant, desira de le voir, le prit sous sa protection, et l'emmena en Angleterre, où il provoqua une généreuse souscription pour publier un recueil des poésies de H. Jones. Il se chargea même de corriger sa tragédie du *Comte d'Essex*, son principal ouvrage, qu'il fit représenter en 1733. Mais tant de bontés, et les carreaux des grands et des gens de lettres auxquels Jones fut recommandé, eurent un mauvais effet sur son caractère : il était modeste à son début, il devint pré-omptueux; ce qui, joint au défaut d'économie le retint toujours dans la pauvreté dont ses amis voulaient le tirer. Il mourut en avril 1770, dans un grenier que la pitié d'un cafetier lui avait offert. Son talent, comme poète, était assez médiocre, et lui-même n'offrait rien de remarquable, si l'on oubliait son origine et sa première profession.

L.

JONES (GRIFITH), écrivain anglais, né en 1721, mort le 12 septembre 1786, est auteur d'un grand nombre de traductions du français, imprimées sans nom d'auteur : il fut coopérateur de Samuel Johnson, dans la rédaction du *Magasin littéraire*; de Smollett et de Goldsmith, dans celle du *Magasin britannique*. C'est lui qui a introduit le premier en Angleterre l'usage des petits livres destinés à l'amusement et à l'instruction des enfants. On cite encore de lui un

est intitulé, *Les grands événements produits par de petites causes*, et beaucoup de succès. L.

JONES (GRIFFITH), ministre gallois d'antropie et religieux, s'appliquant, avec ardeur et avec à répandre dans son pays l'éducation la plus nécessaire. Né en 1711, il devint recteur de Llanddowls dans le comté de Carmarthen. Savant, et eut de la réputation de prédicateur. Grâce en partie à ses efforts pour provoquer les souscriptions qui devaient soutenir dans de Galles les écoles qu'on appelle *circulating schools*, et grâce à ses soins continus, il put secourir cent cinquante mille pauvres et autres personnes, instruits dans leur religion, ainsi qu'à lire leur langue. A sa sollicitation, fut instituée pour la propagation de la science du chrétien, par les éditions de la Bible galloise, chacune à quinze mille exemplaires, qui furent vendus à bas prix aux indigents pauvres du pays. Il a, et, aidé par la charité publique, il mit au jour de petits traités utiles, qu'il fit distribuer gratuitement. Enfin, n'oubliant point les incorporelles des semblables, apprit assez de médecine pour se former une petite pharmacie, et mit au jour de petits traités utiles, qu'il fit distribuer gratuitement. Enfin, n'oubliant point les incorporelles des semblables, apprit assez de médecine pour se former une petite pharmacie, et mit au jour de petits traités utiles, qu'il fit distribuer gratuitement. Enfin, n'oubliant point les incorporelles des semblables, apprit assez de médecine pour se former une petite pharmacie, et mit au jour de petits traités utiles, qu'il fit distribuer gratuitement.

JONES (PAUL), célèbre marin des États de l'Amérique, naquit en 1733, auprès de la terre du comté de York, vers 1756. On ignore l'époque de son entrée au service des États-Unis, et les motifs qui l'y attirèrent. On sait seulement qu'en 1775, nommé par le congrès d'armement, et placé sous les ordres de Paul Jones, commandant de la ma-

rine américaine. Il s'acquitta de cette commission avec succès, reçut ensuite le commandement du bâtiment la *Providence*, avec lequel il escorta et amena heureusement à leur destination, après quelques engagements avec les Anglais, un convoi de grosse artillerie destiné à la défense de New-York, et un autre de bâtiments marchands, qu'il fit entrer dans la Delaware en août 1776. Le congrès le récompensa en lui donnant la commission de capitaine de la marine des États-Unis. Avant la fin de cette même année, il fut mis à la tête d'une escadrille, détruisit les établissements anglais sur les côtes d'Acadie, et s'empara de plusieurs de leurs bâtiments, dont l'un portait, entre autres objets, dix mille uniformes destinés aux troupes anglaises dans le Canada : ils servirent à habiller une partie des soldats du général Washington, qui étaient dans le défilé le plus absolu. Le congrès faisant alors construire en Hollande la frégate l'*Indienne*, de 36 canons ; ce fut Paul Jones qui fut chargé d'en aller prendre le commandement. A cet effet, il s'embarqua sur le *Ranger*, petite frégate de 18, et arriva à Nantes au commencement de décembre 1777, peu après la défaite du général Burgoyne, qu'il fit connaître en France. Jaloux de se signaler par quelque coup hardi, Paul Jones débarqua à Whitehaven, petit port du comté de Cumberland, à la tête de trente volontaires ; il s'empara du fort, enleva les canons, et ne se remit en mer qu'après avoir brûlé une partie des vaisseaux marchands qui étaient dans le port. Ayant fait voile pour les côtes d'Écosse, avec l'intention d'enlever le comte de Selkirk, et de le garder en otage, il ne put exécuter ce projet, ce seigneur se trouvant à cette époque à Londres. Pressé par les

instances de son équipage, il exigea de la comtesse de Selkirk la remise de l'argenterie de sa famille, qu'il distribua à ses matelots mutinés : il la racheta depuis de ses deniers, et la renvoya au propriétaire, qui lui témoigna publiquement et par écrit sa vive reconnaissance d'une conduite si noble et si désintéressée. Avant de terminer sa croisière, Paul Jones força la frégate le *Drake* à amener son pavillon, quoiqu'elle portât deux canons de plus que le *Ranger*, et qu'elle eût un équipage presque double; il la conduisit à Brest, avec une autre prise qu'il avait faite, le 7 mai 1778. Mais l'action la plus glorieuse de la vie de Jones, et celle qui a le plus contribué à sa réputation, est l'engagement qu'il eut, en août 1779, avec deux frégates anglaises. Il avait alors le titre de commodore. La France, de concert avec les États-Unis, avait mis sous ses ordres le *Duras*, vieux bâtiment de la compagnie des Indes, acheté par le congrès, que Jones fit radouber et armer de quarante canons, et auquel il donna le nom du *Bonhomme Richard* : on y joignit l'*Alliance*, frégate neuve de 56 canons, appartenant également aux États-Unis, et la *Pallas*, frégate française de 52 canons. Les forces commandées par Paul Jones avaient d'abord été destinées à convoyer une petite expédition qui devait opérer des débarquements sur la côte d'Angleterre, dans le canal d'Irlande : ce projet fut ensuite fondé dans le grand plan de descente confié au maréchal de Vaux, et qui ne fut pas exécuté. La nouvelle destination du commodore se réduisit donc à une croisière sur les côtes d'Irlande. Il ne tarda pas à rencontrer une flotte marchande anglaise, venant de la Baltique, sous l'escorte du *Serapis*, frégate de 41 canons, et de la *Comtesse de Scarbo-*

rough, de 20 canons. Pat commença de suite l'engagement quoique presque abandonné reste de son escadre, il parvint son seul bâtiment à forcer les frégates ennemies à se rendre. Un des combats les plus méritants dont l'histoire fasse mention l'habileté des manœuvres et le courage des deux partis. Ce qui dura près de quatre heures à vergue, était à peine terminé le *Bonhomme Richard* qui venait de quitter, coula la *Comtesse de Scarbo-rough* avec une victoire aussi vivement que il erra durant quelques jours des vents dans la mer du Nord avec son vaisseau fracassé, fut enfin au Texel, où il dévota de six cents prisonniers. Les ennemis qui assiégeaient le port, ne lui permettaient pas de sortir sans courir le danger pris et exposé aux vengeance cruelles : il refusa cependant la grandeur d'âme admirable de une commission du roi de France qu'on lui offrait pour sauver sa vie en disant que puisqu'il avait déclaré comme officier à l'ennemi qu'il n'avilirait pas le pavillon des États-Unis, que lui-même avait à ses mains. Vers la fin de l'année parvint à quitter le Texel, et prit terre à Lorient le mois de février suivant, après pendant tout cet intervalle de captivité et relâché seulement quelque temps à la Corogne. Ce fut à l'occasion de l'engagement avec le *Serapis*, que l'Assemblée nationale vota qu'il vint à Paris être présenté, et que ce motif fut présent d'une épée d'or, sur laquelle étaient gravés ces mots : *Vindicat maris, Ludovic remunerat strenuo vindicta* les armes de France, etc. l

re de l'ordre du Mérite et l'autorisation du congrès américains accueillirent Paul Jones et dans les prolixes, avec les applaudissements, plus vifs. Il retourna en Amérique sur la frégate *la traversée*, il eut un sérieux avec la frégate *l'riomphe*, qu'il força de mouir, et dont le capitaine, es les lois de l'honneur, avoir rempli ses voiles. États-Unis au commencement, il reçut des remerciements, qui lui vota une médaille, et le choisit pour commandant de *l'Amérique*, de 74 canons, et des chantiers. Après avoir fait la construction et l'armement du vaisseau, il ne jouit pas de le commander, le congrès présent au roi de France, l'armement du *Magnifique*, fut perdu à Boston. Paul Jones dit à cette époque, avec le congrès, à bord de la frégate de Vaudreuil, pour l'expédition d'Estaing qui projetait l'expédition contre la Jamaïque; mais ne lui permit de rien faire. Après un court séjour en France, Paul Jones revint en Amérique, où le roi l'accueillit avec honneur. Il retourna ensuite en France, d'où il paraît qu'il passa en Russie avec le grade de capitaine. Il quitta ce service en 1792. Il prit la route de Vienne, présentée à l'empereur par le prince; mais n'ayant pu faire ses services à ce prince, qui n'avait pas assez de vaisseaux pour l'expédition, il repassa en France, où il mourut en 1792. A cette époque, il fut employé comme capitaine. M. de Bertrand de Mo-

leville, alors ministre de la marine, trouva sa proposition fort déraisonnable, et ne voulut pas l'agréer. Paul Jones mourut à Paris, en juillet 1792, dans la plus grande obscurité. L'assemblée législative, sur la proposition d'un de ses membres, ordonna que, pour consacrer la liberté des cultes, elle assisterait à ses funérailles. On assure qu'il fut enterré au cimetière du Père Lachaise. Ce marin célèbre a laissé en français des Mémoires sur sa vie, avec cette épigraphe, *Munera sunt laudi*: ils ont été traduits en français sous ses yeux, par un sieur André, et publiés après sa mort, Paris, 1798, un volume in-18. Il parut dans le temps, en français, un libelle épouvantable contre lui; ce libelle écrit dans le style le plus bizarre et le plus ordurier, est intitulé: *Paul Jones, ou Prophéties sur l'Amérique, l'Angleterre, la France, l'Espagne, la Hollande, etc., par Paul Jones, prophète et sorcier comme il n'en fut jamais*. On y a joint une brochure dans le même genre, sous le titre du *Rêve d'un Suisse sur la révolution de l'Amérique; de l'ère de l'indépendance de l'Amérique, l'an 7*, in-8°. Paul Jones était d'une taille petite et ramassée, d'une conception vive, d'un caractère plein de morosité; taciturne et dur; impérieux et avide de gloire. Sa vanité était excessive; il se regardait comme le plus habile marin du monde, et n'attachait de prix qu'aux plans qu'il avait fournis: s'ils venaient à ne pas réussir, jamais il n'y avait eu de sa faute; c'était toujours, ou la mutinerie de ses équipages, ou la jalousie des officiers qui l'accompagnaient, qui les avaient fait avorter. On ne peut lui refuser cependant une bravoure peu commune, poussée souvent jusqu'à la témérité, et une grande connaissance de la tactique navale. Ce-

capable de concevoir les projets les plus hardis, il n'était jamais embarrassé des moyens d'exécution. A un sang-froid admirable dans l'action, il joignait aussi toutes les ruses d'un corsaire habile. Quelquefois son imagination s'élevait à une hauteur de résolution et de courage, digne des siècles où l'amour de l'honneur allait jusqu'à l'idolâtrie. Sa haine pour l'Angleterre sa patrie, produite, dit-on, par la vue des cruautés commises envers les prisonniers américains, était poussée à l'excès; c'est à ce sentiment profond, autant qu'à son amour pour la liberté, qu'on doit attribuer l'attachement qu'il a montré pour les États-Unis, et dont il a donné tant de preuves à ses concitoyens.

D—Z—S.

JONES (Le chevalier WILLIAM), savant juriconsulte, poète et prosateur également élégant, et l'orientaliste le plus universel du XVIII^e. siècle, naquit à Londres le 28 septembre 1746. Son père donnait dans cette ville des leçons de mathématiques, et a inséré divers morceaux dans les *Transactions philosophiques* (tomes XLIV, LXI et LXII); il entretenait des liaisons avec différents personnages distingués par leur mérite ou par leur naissance: l'immortel Newton l'honora de son amitié. On pourra aussi se former une idée des rares connaissances que la mère de William Jones avait en algèbre, en trigonométrie et dans l'art de la navigation, quand on saura que cette femme réellement extraordinaire entreprit, après la mort de son époux, l'éducation de leur fils, âgé alors de trois ans. Il n'avait pas atteint sa huitième année, lorsqu'elle se détermina enfin à le placer au collège de Harrow, et trouva le moyen de s'établir, ainsi que sa sœur, dans le pensionnat même, afin de donner à cet enfant tous leurs soins. Les travaux

et les progrès du jeune V pendant les neuf années qu'il passa dans cette maison d'éducation vraiment prodigieux. Le savant docteur Sumner affirmait que Jones entendait même les auteurs grecs. Celui-ci disait, en effet, avec la plus assidue application, pour n'être pas distrait par le sommeil, il prenait souvent du café. Une ophtalmie, causée par les veilles multipliées, le fit interrompre ses études pendant quelques mois; mais ses autres travaux ne furent pas suspendus, et ses cahiers lui servirent de lecteurs et de guides. Ils écrivirent sous sa direction, au commencement d'essais de grecques intitulées *Limon seu lanæorum liber*. A l'âge de douze ou quinze ans, il imitait en vers les plus beaux morceaux des latins et anglais. Ces essais, insérés dans le quatrième volume de *l'Asie*, ne déparèrent pas ce beau recueil. Dans le même volume, on trouve une collection de poèmes anglais composés par lui à l'âge de quinze ans, et intitulés *Arcadia*: nous n'avons pu trouver l'année dans laquelle ces poèmes parurent pour la première fois. De dix-sept ans, Jones quitta Harrow, pour suivre les cours de l'université d'Oxford, où sa mère continua de lui donner des soins et des conseils. Tandis qu'elle délibérait sur l'état qu'il devait embrasser, après une résidence de quelques mois dans l'université, choisie le 1^{er} octobre 1763, pour un des quarante humanistes destinés à la fondation du D. Bennett. C'est là que se développa son goût pour la littérature orientale; un d'Alep qu'il rencontra à Londres, qu'il entretenait quelque temps à Oxford, lui donna des leçons

se prononciaient points beaucoup trop : professeurs. Cette pénurie de professeurs ne l'empêchaient d'aller aux langues d'Europe; il s'occupait de ses travaux par lui-même et par l'écriture. Reçu agrégé de l'université d'Oxford, en 1767, sa nomination attira sur lui l'attention de ses parents du jeune lord Alington, aujourd'hui comte de Spencer, dans toute l'Europe pour sa bibliothèque. Ils l'invitèrent à résider à l'éducation de cet enfant alors de sept ans. Jones fut sa première occupation, qui ne lui rapportait que 100 livres sterl. par an, mais de l'interprète du gouverneur des langues orientales, avait aussi offert. Il indiqua au jeune lord le Syrien, qu'il croyait le plus propre à remplir cette importante, et qui ne l'obtint qu'après avoir accompagné son élève en Espagne, notre jeune Mentor ne put concilier la gravité de ses études et ses travaux particuliers : promenades, les bals et les amusements qui ont lieu dans les soirées de réunions. La lecture du *laudibus legum Angliæ* (MONTESQUIEU), dirigea son attention sur l'histoire de sa patrie, et le plus grand enthousiasme pour la liberté, et le plus vif amour de la constitution d'Angleterre; il fit de profondes recherches sur les guerres civiles qui déchirèrent le royaume dans le milieu du seizième siècle, et prit avec chaleur du plaisir à lire l'ouvrage de Sidney, et de ses autres célèbres du *grand*. L'étude des langues orientales occupa une occupation plus intéressante et surtout plus pénible que la lecture. Le roi de Danemark, qui s'était lié avec lui en Angleterre

l'histoire de Nâdir-Gi sous le nom de Thomas Courty, écrite en persan, par Myzâ, y prit le secrétaire d'état de son pays en procurant une traduction française. Celui-ci s'adressa d'abord à M. Dow, qui déclina la proposition par un motif que devineront aisément ceux qui auront lu son article (*Voy. Dow*). Le ministre jeta les yeux sur Jones; et l'ouvrage parut en 1770, sous le titre de *Vie de Nader Chah*, un vol. in-4°, avec un *Traité de la poésie orientale*, également en français. Plusieurs des odes de Hâfîs y sont traduites en vers français : ce français, il faut en convenir, est quelquefois entortillé, fatigant, et semble modelé sur celui de nos écrivains de la première moitié du dix-huitième siècle; ces imperfections n'affaiblirent pas la haute idée que devait inspirer, en effet, un jeune homme âgé de vingt-deux ans, qui traduisait dans une langue qui n'était pas la sienne un historien persan fort ampoulé et le plus sublime ou du moins le plus exalté des poètes persans (*Voy. HAFIZ*). Cet important travail ne valut au traducteur que de gracieux remerciements et le titre de membre honoraire de l'académie royale de Copenhague. Vers la même époque, il se lia d'amitié avec le savant baron de Biewicki, poète et orientaliste également distingué, qui lui donna des conseils et des éloges, consignés dans une correspondance insérée toute entière dans les *Mémoires sur la vie de M. Jones*, publiés par lord Teignmouth. Ces succès et ces éloges l'encouragèrent à publier, en 1774, une grammaire de la langue persane in-4°, qu'il réimprima en français, l'année suivante in-8°, et qui a eu, depuis cette époque, plusieurs éditions. L'auteur a su répandre dans cet ouvrage un intérêt dont la matière ne semblait pas susceptible, en multipliant

les exemples, choisis, avec un goût extrême, dans les poésies de Sady, de Hifiz, etc. Nous n'affirmerons pas que la lecture des odes de ce dernier conduisit M. Jones à celle des prophéties hébraïques; mais nous le voyons, vers la même époque, lire et annoter le prophète Isaïe. Le petit nombre de ses notes, citées par son biographe, prouve qu'il n'était pas encore très convaincu du sens que les théologiens attachent à ces prophéties; mais il voulait se convaincre. Ce n'est pas le seul travail qu'il ait entrepris pendant son second voyage sur le continent, en France et en Italie; il acquit aussi une connaissance du chinois assez approfondie pour traduire de nouveau littéralement et en vers latins une des odes du Chi-king. Nous serions tentés de croire, d'après quelques-unes de ses lettres, qu'il entreprit ce travail pour calmer la mauvaise humeur que lui causaient la gaîté des Français et la monotone beauté du ciel de la Provence; ou plutôt, comme l'observait avec raison l'aimable baron de Rewuzki, son excessive application à l'étude le rendait insensible à tous les agréments de ces heureux climats; et l'empêchait de se livrer à ces observations sur les hommes et les pays, qui rendent les voyages à-la-fois si amusants et si instructifs. Heureux de rentrer dans sa chère patrie, et fatigué, peut-être, d'une dépendance peu conforme à son caractère, il quitta la famille du lord Spencer, et se fit recevoir avocat en 1770. Il était parti de Paris au mois de juin précédent. Quoique lancé par raison, et peut-être par ambition, dans une nouvelle carrière, il ne perdit pas de vue celle où il avait obtenu plus d'un succès; il préparait une nouvelle édition du précieux dictionnaire arabe, turc et persan, de Meninski, de laquelle il n'a paru en

Angleterre que le prospectus: la gloire de cette utile et magnifique entreprise était réservée aux savants orientalistes de la ville où avait été publiée la première édition de cet ouvrage. Les sarcasmes aussi injustes qu'injurieux dont Auquetil du Perron paya la généreuse hospitalité des professeurs d'Oxford, excitèrent le vif ressentiment de M. Jones, qui, à cette époque, n'était pas trop favorablement disposé pour la France ni pour ses habitants. Il écrivit en français une réponse à M. Auquetil (Londres, 1771, in-8°), qui décèle autant d'acrimonie que d'érudition: quand il se borne au ridicule, qu'il manie avec tout le talent d'un écrivain de l'école de Voltaire, il a un grand avantage sur son adversaire. En 1772, la Société royale l'admit au nombre de ses membres; mais il n'a inséré aucun mémoire dans les *Transactions philosophiques*, sans doute parce que ce précieux recueil est principalement consacré aux sciences mathématiques et physiques, auxquelles notre savant ne s'était pas encore livré. La prise de nouveaux degrés dans l'université d'Oxford, fut pour lui l'occasion de composer et de prononcer un discours où il réfute d'une manière aussi victorieuse qu'énergique le paradoxe contre les sciences, que le citoyen de Genève avait développé dans une déclamation où percent quelques traits d'une véritable éloquence, à travers le pathos vraiment académique d'un écrivain plus curieux de faire briller son esprit que de démontrer d'utiles vérités. Le discours prononcé dans l'université d'Oxford, décèle un amour passionné pour la liberté, une profonde vénération pour cette université et pour les écrivains qui ont consacré leurs talents et leurs veilles à la cause de la religion, de la science et de l'indépendance. Tel est le jugement qu'en porte

sur Parr (*Notes du Spital sur* p. 136). Nous n'hésitons pas à re ici l'opinion du même savant, et le *Commentarium Poiseas* æ, que M. Jones publia en un vol. in-4°, réimprimé avec des notes, à Leipzig, en 1776, soins du savant M. Eschhorn. arété, la facilité et l'elegance du , annoncent une connaissance le et approfondie de la langue , etc. » Nous nous permet-l'ajouter que l'excellent choix tes hébreux, arabes, turcs et s, prouve que le traducteur un goût bien rare même parmi irateurs, à un genre de con-ces bien rare même parmi les . Il a été à-la-fois si heureux et et dans ses extraits et ses tra-is, que les auteurs orientaux ar lui acquièrent sous sa plume rme et une pureté qu'on cher-inement dans leurs ouvrages. tations sont exactes; mais il l'arrêter, dès que son auteur le tribut accoutumé au mauvais riental. Cet ouvrage était ter-long-temps avant sa publica-mais la carrière du barreau aquelle Jones s'était lancé, lo nait fréquemment de ses études des, et pensa même les lui faire mner. Pendant plusieurs an-1775-1779), on le vit régulier-ent en longue robe noire et en perruque, à la salle de West-r, remplir les fonctions d'avo-lassise du banc du roi, que pré-dors le lord Mansfield. M. Jones lui-même a un de ses amis, 77, que les plaidoiries, les au-s, les affaires contentieuses, consultations et les études aux-il devait se livrer, lui lais-à peine le temps nécessaire : repos et le sommeil. Mais afin

de concilier autant qu'il le pouvoit des études prescrites par la raison avec le goût qui lui était naturel pour l'érudition, il entreprit de traduire en anglais les discours d'Isée, touchant le droit d'hérédité à Athènes. Cette traduction parut à Londres, en 1778, et obtint un grand succès. Le célèbre Burke écrivit une lettre de félicitation au modeste et élégant traducteur, qui devint son ami et partagea toutes ses opinions politiques. Jones voulut connaître la doctrine des jurisconsultes musulmans sur cette importante question; et il publia le texte arabe gravé, et la traduction anglaise d'un poème d'Al-motacami, sur les successions (*The mohamedan law of succession*, etc.) ainsi que de l'*Al-sirajéyyah* ou la loi musulmane d'héritage (*The mohamedan law of inheritance*, etc.) Londres, 1782, in-4°. Cette pénible entreprise n'aurait été pour M. Jones qu'un débâssement de travaux plus fatigants et plus suivis. Il desirait vivement être admis au parlement; mais il ne fit que les démarches compatibles avec la sévérité de ses principes et la noblesse de son caractère: on ne doit donc pas être étonné qu'en Angleterre même il n'ait pas réussi. Dans cette circonstance il trouva encore le temps nécessaire pour composer un pamphlet intitulé *An inquiry*, etc. (*Recherche sur un moyen loyal d'empêcher les émeutes (rydts) dans les élections, avec un plan constitutionnel de défense à l'avenir*); cet ouvrage, dont il n'appartient qu'aux Anglais de connaître tout le mérite, porte l'empreinte de cette sagesse, de cette probité et de cette indépendance, qui faisaient la base du caractère de son estimable auteur. Il est presque inutile de dire quelle était son opinion touchant la guerre d'Amérique. Il avait exprimé

l'indignation que lui inspirait la conduite de son propre gouvernement, dans une *Ode latine sur la liberté*, qui parut au mois de mars 1780; cette production est digne, à tous égards, de sa noble cause et des sentiments généreux qui l'ont inspirée. Il prit la défense des malheureux nègres avec la même énergie, et sans obtenir plus de succès. Nous avons tout lieu de croire que les courageux efforts de Jones lui attirèrent quelques désagréments: il sut les supporter avec le calme d'un homme qui ne se repent pas d'avoir manqué aux règles de la prudence pour être fidèle à ses principes. Il chercha quelques distractions dans un voyage sur le continent, et vint à Paris, où il visita fréquemment la bibliothèque du Roi et les audiences du palais. Ses amis et lui observèrent que M. Anquetil évita soigneusement sa rencontre. De retour en Angleterre, Jones reprit ses études orientales, interrompues depuis six ans, et composa plusieurs nouvelles poésies. Les intérêts pécuniaires d'un de ses amis le ramenèrent en France dans l'été de 1781: il y fit la connaissance de Franklin, et reçut de lui un passeport pour l'Amérique septentrionale. Mais avant d'entreprendre cet important voyage, il voulut revenir dans sa patrie pour terminer le travail qu'il avait commencé sur les sept anciens poèmes arabes, nommés *Moallacah* parce qu'ils furent suspendus aux murailles de la Caâbah dans le temple de la Mekke, du temps du Prophète; il en donna en effet la traduction anglaise, accompagnée de la prononciation du texte original, Londres, 1782, un vol. in-4°. Cette traduction et ce texte devaient être accompagnés d'un discours préliminaire et de notes qui n'ont pas vu le jour: mais la partie publiée n'en est pas moins précieuse; et l'on ne peut

contester à W. Jones le mérite d'avoir devancé les éditeurs et traducteurs français, hollandais, allemands, de différents *Moallacah*. Les regards et le cœur de notre jeune jurisconsulte étaient continuellement tournés vers les belles contrées dont les auteurs et les idiomes charmaient ses loisirs: l'occasion de passer dans l'Inde pour y exercer d'honorables fonctions se présenta; il la saisit, accepta au mois de mars 1783 la place de juge à la cour suprême du fort William à Calcutta, et fut créé chevalier. Il épousa la fille de M. Shipley, évêque de St.-Asaph, et s'embarqua au mois d'avril de la même année avec sa jeune épouse. La seule circonstance remarquable de cette longue traversée fut son court séjour dans l'île de Hinzouan ou Joanna, où il eut avec un docteur musulman une conférence théologique, dont il a rendu compte dans le premier volume des *Recherches asiatiques*. Son honorable et brillante réputation l'avait précédé sur les bords du Gange; et son installation dans les fonctions judiciaires fut un vrai triomphe. Il justifia pleinement la haute réputation de sagesse et d'éloquence qui l'avait depuis long-temps devancé. Ses courts instants de loisir étaient consacrés à des recherches scientifiques ou littéraires; et il conçut le projet d'établir à Calcutta une société savante, d'après le plan de celles qui existent dans les grandes villes de l'Europe. Ce projet, accueilli avec empressement, reçut son exécution en 1784. La présidence fut, d'une voix unanime, décernée d'abord au gouverneur général du Bengale; mais M. Hastings refusa la modestie de refuser cet honneur: tous les suffrages se portèrent alors sur le chevalier Jones; et quatre ans après, en 1788, parut le premier volume des *Mémoires de la société*

au Bengale, pour faire des recherches sur les antiquités, etc. de l'Asie. Cette pré-collection forme actuellement 12-4°. imprimés à Calcutta, et 12-8°. imprimés à Londres in-4°. et in-8°. ; les premiers ont été traduits en français, et publiés avec des notes fort utiles de MM. Delambre, Cuvier, etc. et de l'auteur de cet article. Un autre et infortuné Adrien Dury, qui avait conçu cette belle entreprise et qui fournissait aux frais de l'édition, étant mort, elle a été abandonnée. Tout en remplissant avec une religieuse exactitude les fonctions auxquelles il était chargé, W. Jones sentait que la connaissance de la langue sacrée des Hindous, et de leurs traités de théologie, de législation, de jurisprudence, lui procurerait les moyens de mettre encore plus de poids dans ses jugements, et surtout d'être pas à la merci des Pandits « arrangent, disait-il, les lois comme il leur plaît. » Ses progrès dans la langue et la littérature sanscrite furent rapides, mais pensèrent à ôter la vie, quoiqu'il fût puissamment aidé par un savant hindou, professeur de l'université de Nadeya, qui était pourtant pas brâhmane, et qui se servait comme d'un lexique sanscrit. Pour se livrer à ses études, il quitta Calcutta, parcourut le Bengale, le Behâr, resta quelque temps à Calcutta, d'où il aperçut le pic hemalarry, et les autres montagnes voisines de celles-ci dans le Bengale, lesquelles se découvrent aussi au Bengale, c'est-à-dire, à une distance de 80 lieues de France. Il conclut avec raison que le Tibet était les plus hautes montagnes du monde entier, sans excepter même les Alpes. Cette assertion, consignée dans une note qu'il destinait au recueil

des Mémoires de la Société asiatique, et que le lord Teignmouth a insérée dans la Vie de W. Jones (p. 316, seconde édition), se trouve pleinement vérifiée par les observations qu'a rapportées M. Colebrooke, dans un Mémoire aussi exact que bien raisonné sur la hauteur des monts Himalaya (Voy. les *Asiatick Researches*, tom. XII, pag. 266 et suiv.) Nous ne suivrons pas notre savant magistrat dans ses excursions. Pour donner ici la nomenclature de ses éloquentes et curieux Discours annuels sur les Hindous, les Arabes, les Persans, les Tartares, etc.; de ses nombreux Mémoires sur l'astronomie, la chronologie, les antiquités, la littérature, et sur les différentes plantes de l'Inde, enfin de ses Traductions et imitations en prose et en vers, il faudrait traduire la longue table des six volumes in-4°. de ses œuvres: nous nous bornons ici à indiquer les ouvrages qu'il a publiés séparément. L'un des plus importants est sa traduction anglaise de *Sacountalâ*, la pièce la plus intéressante, peut-être, du théâtre hindou, qui est au moins aussi nombreux qu'aucun de ceux de l'Europe ancienne ou moderne. Cette traduction parut d'abord à Calcutta, en 1789, in-8°, et fut ensuite réimprimée à Londres, sous ce titre: *Sacountalâ*, ou la Bague fatale, drame indien de Calidasa, traduit du samskrit et du prakrit. Dans cette pièce, les brâhmanes et les grands parlent samskrit; le peuple se sert du prakrit. La traduction fut vendue au profit des débiteurs insolubles. L'année précédente, W. Jones avait consacré à la même bonne œuvre le produit d'une édition du texte persan des *Amours de Medjenoun et Leïlak*, par Hatéfy, sans traduction. La préface seule a été réimprimée dans la Collection de ses œuvres, où l'on a également omis

le texte samskrit d'un autre poème de Calidasa, qu'il publia sans traduction à Calcutta, en 178.... Le soin qu'il donnait à ces éditions, l'étude la plus sérieuse et la plus assidue du samskrit, la traduction de plusieurs ouvrages écrits dans cette langue, la composition de différents discours et mémoires pour la Société Asiatique, des excursions botaniques, enfin la surveillance du travail des pandits chargés de la compilation du Digeste hindou, n'étaient pas capables de le détourner de ses fonctions judiciaires, qu'il remplissait avec toute la scrupuleuse exactitude d'un homme profondément pénétré de l'importance et de la sainteté de ses devoirs. On a peine à concevoir qu'un seul homme ait pu suffire à tant d'occupations diverses, et réunir une si prodigieuse masse de connaissances, indépendantes les unes des autres : on ne sera donc pas étonné que son tempérament en ait été gravement altéré. Pour adoucir le chagrin que lui causa l'éloignement de son épouse chérie, forcée par raison de santé de retourner en Angleterre, et pour tromper son isolement, il se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur. Sa traduction du *Code de Menou*, parut à Calcutta, dans les derniers jours de 1795, et porte la date de 1794. Ce Code offre un système complet des devoirs religieux et civils des Hindous : également intéressant pour les magistrats du pays, pour les écrivains purement spéculatifs et pour les érudits, il renferme des beautés telles, que l'on n'a pas besoin de les signaler, et en même temps des absurdités inexplicables et inexcusables, des principes de despotisme et des fourberies sacerdotales prescrites et limitées par les lois, mais adroitement combinées pour se prêter un mutuel secours. Ce sont des idées méta-

physiques, de philosophie naturelle, liées à des idées et des pratiques superstitieuses, une théologie obscure et mystique, des formalités puériles, des cérémonies généralement absurdes et ridicules, des châtimens, tantôt barbares, tantôt insignifiants, et jamais proportionnés au crime qu'on veut punir, et, à travers tout cela, une dévotion sublime, une tendre bienveillance pour tout le genre humain, une généreuse compassion pour tout ce qui respire. Le style a cette austère majesté qui caractérise le ton d'un législateur, et inspire une respectueuse terreur : enfin les principes d'une indépendance absolue de tout autre que de Dieu, de sévères avertissements donnés aux rois mêmes, et des éloges du *Gayatry*, cette prière sublime adressée au seul Être suprême, nommée la *mère des vides*, prouvent que l'auteur de cet admirable monument de la législation Hindoue adorait, non le soleil visible et matériel, mais « ce flambeau sublime et divin qui, suivant les expressions même du *Gayatry*, illumine et réunit tout, de qui tout procède, à qui tout retourne, et qui peut seul éclairer, non pas nos organes visuels, mais notre âme et notre intelligence. Enfin les lois et réglemens de Menou présentent les mœurs, la législation d'un peuple bien remarquable, à une époque très-reculée, qui a conservé intacts ses principes de morale et un système religieux, à travers une longue série de siècles et de révolutions, et sous le joug des nombreux étrangers qui sont venus successivement l'envahir. Nous ne chercherons pas à finir ici l'antiquité de ce livre : W. Jones croit pouvoir le faire remonter à trois mille ans. On le voit au moins le regarder comme les plus anciens productions qui existent.

aujourd'hui. L'amour seul du travail et le desir de terminer celui dont il connaissait mieux que personne toute l'importance, soutenaient les forces de W. Jones. Elles l'abandonnèrent lorsqu'il corrigeait les dernières feuilles de sa traduction. Ayant prolongé sa promenade un peu trop tard dans la soirée du 20 avril 1794, il revint avec un malaise qui l'obligea, le lendemain, de garder le lit : le médecin reconnut bientôt que le malade avait une inflammation du foie, maladie très commune parmi les étrangers, et mortelle au Bengale. Les progrès du mal furent tellement rapides, que, le 27 avril, il expira entre les bras du gouverneur-général du Bengale, le noble et sensible lord Teignmouth. Ainsi périt, à l'âge de 47 ans, un des meilleurs citoyens, un des magistrats les plus intègres et les plus éclairés, un des savants les plus universels dont la Grande-Bretagne puisse s'honorer. Nous n'avons pu donner ici qu'une faible idée de ses vastes connaissances ; il possédait plus de vingt langues, parmi lesquelles huit lui étaient aussi familières que la sienne, qu'il écrivait avec une rare élégance. Outre les ouvrages publiés séparément et que nous avons indiqués suivant leur ordre chronologique, outre les nombreux discours et mémoires répandus dans les trois premiers volumes des *Recherches asiatiques*, il en a laissé plusieurs, plus ou moins imparfaits. Sa traduction anglaise de l'*Hitopadésa*, qui paraît être l'original sanskrit des fables attribuées à Pédpay, était terminée ; et on l'a insérée dans le recueil de ses œuvres. Cette traduction diffère, en quelques endroits, de celle que le patriarche de la littérature indienne en Europe, M. Charles Wilkins, a publiée en 1787, à Bath et à Londres, un vol. in-8° : ces différences doivent être at-

tribuées aux différents textes que ces savants indianistes ont suivis. Quant au *Digeste des lois hindoues*, la compilation en était très avancée quand la mort enleva celui qui dirigeait cette utile et vaste entreprise : elle a été confiée à M. H. T. Colebrooke, célèbre en Europe même pour sa prodigieuse érudition samskrite. Celui-ci n'a pas mis moins de zèle ni d'intelligence que son prédécesseur à presser et à surveiller les pandits qui extraient et copiaient les textes originaux ; il a classé ces textes suivant une division convenable à la matière, les a traduits en anglais et publiés sous le titre de *Digest of hindoo laws* (Digeste de lois hindoues, etc.), Calcutta, 1800, trois vol. in-4°, et Londres, 1801, trois vol. in-8°. Les lois de Menou, dont Jones a donné une excellente traduction, forment la base de ce Code. Au reste, il ne s'est jamais occupé que d'ouvrages capables de contribuer aux progrès des lumières, à la dispensation de la justice et à l'affermissement d'une sage liberté. Il n'a pas écrit une dédicace, un éloge, une phrase même dont il ait eu à se repentir, ou qu'il ait été tenté de désavouer, comme le prouve la belle collection de ses œuvres (*Works of sir William Jones*), Londres, 1799, six vol. in-4° ou treize vol. in-8°, publiés par sa veuve. Nous regrettons que lady Jones n'ait pas toujours indiqué l'époque de la composition et surtout celle de la publication, ainsi que le format et le lieu de l'impression de chacun des ouvrages qui composent ce magnifique recueil, à la tête duquel on aime à voir les traits à-la-fois nobles et bienveillants de l'auteur. Il avait réuni une belle collection de manuscrits samskrits, arabes, persans et hindoustànys, au nombre de 170, parmi lesquels se trouvent aussi quelques

livres chinois. Cette langue, ainsi que la botanique et la musique, avait fait partie de ses études. Dès 1792, il avait offert ces manuscrits à la société royale de Londres, à la seule condition qu'on les prêterait *sans difficulté* aux orientalistes qui les demanderaient. Lady Jones compléta ce beau présent en y joignant les acquisitions que le président avait faites depuis 1792. Les nombreuses notes ajoutées par cette dame au catalogue qui a été rédigé par M. Ch. Wilkins (tom. 6 des *Ouvrages de M. Jones*, édition in-4°), annoncent que la littérature orientale ne lui était pas étrangère. On joint à cette collection les *Mémoires de la vie, des écrits et de la correspondance de M. Jones*, par le lord Teignmouth, Londres, 1804, in-8° (en anglais); ouvrage curieux et plusieurs fois réimprimé⁽¹⁾. Il contient différentes ébauches d'ouvrages tant en prose qu'en vers, projetés, mais non exécutés; tels que le plan d'un poème épique en douze chants, intitulé *Great Britain discovered* (Découverte de la Grande-Bretagne), l'argument de chaque chant et le commencement du premier; le discours préliminaire d'un *Essai historique sur les Turks*, etc. Le recueil, intitulé *Asile de poésies fugitives*, renferme aussi beaucoup d'essais poétiques anonymes qu'on lui attribue généralement. Enfin un précis de sa vie, inséré dans l'*Annual Biography and Obituary*, for 1817, nous a fait connaître quelques écrits fort curieux, et qui avaient échappé aux recherches du lord Teignmouth.

L.—s.

JONES (WILLIAM), ecclésiastique anglican, né en 1726 à Lowick en Northumberland, mort le 6 février

1800, a publié, en anglais, plusieurs ouvrages, entre autres les suivants : I. *Essai sur les premiers principes de la philosophie naturelle*, in-4°, 1762. II. *Zoologia ethica*, in-8°, 1771. III. *Trois Dissertations sur la vie et la mort*, in-8°, 1771. IV. *Observations faites dans un voyage à Paris par la Flandre, en août 1776*, deux vol. in-12. V. *Recherches physiologiques, ou Discours sur la philosophie naturelle des éléments*, in-4°, 1771. VI. *Cours de leçons sur le langage figuré des Saintes Ecritures*, in-8°, 1787. VII. *Des Sermons*. VIII. *Mémoires sur la vie, les études et les écrits de George Horne*, in-8°, 1795, réimprimé en 1799. Jones avait été l'ami intime et le chapelain de ce prélat. En 1792, il opposa aux progrès des principes révolutionnaires dans son pays, une lettre de Thomas Bull à son frère John⁽¹⁾, qui fit beaucoup d'impression sur l'esprit des classes inférieures. Il aimait et cultivait la musique; il fit un *Traité* sur cet art, et des compositions pour l'usage de l'Eglise. On a donné une édition de ses œuvres, 1801, 12 vol. in-8°; 1810, 6 vol. in-8°, avec une notice biographique par Will. Stephens.

L.
JONSIUS (JEAN), philologue savant et judicieux, naquit en 1624 à Flensburg, dans le duché de Sleswig; il fit ses études à Rostock, obtint la place de sous-recteur des écoles de sa patrie, et, après avoir aussi enseigné pendant quelque temps à Königsberg et à Francfort-sur-le-Mein, il mourut très jeune dans cette dernière ville, en avril 1659, regretté pour ses talents et la douceur de son caractère. Il venait de publier son ouvrage intitulé *De scriptoribus historiæ philo-*

(1) On en a donné en 1805 un bon extrait dans les *Archives littéraires*, de, tome VIII, p. 79.

(1) On sait que par le nom de John Bull on désigne le peuple anglais.

libri 17. Jean Chr. Dorn a donné une édition augmentée aduite jusqu'au XVIII^e. siècle, une préface de B. G. Struvius, 1716, in-4°. C'est un tableau des sectes philosophiques, antiques et modernes, tracé avec une précision que d'exactitude. Il est proche cependant à l'auteur de quelques permis des digressions étrangères à son sujet. On a encore de lui : *spartis aliisque nonnullis episod. Marq. Gudium* (1). II. *De librorum Aristotelis fragmentis.* Ces deux pièces, précédées d'épître de Guden à Th. Reinesius, partie du *Syntagma rariorum editionum, ex musæo J. Georg. ii*, Utrecht, 1702, in-4° : elles ont déjà paru à Iena, 1555, in-8°. *exercitatio de historiâ peripateticæ* programme a été inséré par Herm. Oelsrich, dans l'édition donnée de l'ouvrage de Jean *De variâ Aristotelis in acad. fortunâ*, Wittenberg, 1720, Jonsius promettait une *Histoire grammairiens les plus célèbres*, autres ouvrages (Voy. la *Cimbria* de Møller, et surtout le *Dict. de l'épique*).

W—1.

JUSTON (JEAN), naturaliste du XVIII^e. siècle, assez célèbre dans son temps, bien que son mérite n'ait guère été celui d'un compilateur laborieux, était originaire d'une ancienne famille écossaise, et naquit en 1603, à Brierley, près de Lessno autrement Lissa, ville du palatinat de Posen dans la grande Pologne. Il commença ses études à Beuthen sur l'Odër, en Silésie, et à Thorn dans la Prusse polonoise, et alla les continuer à St.-André

en Ecosse. Revenu dans son lieu natal, il s'y chargea de l'instruction des fils du comte de Kurtzbach ; et trois ans après, il se rendit en différentes universités d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre, pour y étudier la médecine et l'histoire naturelle. En 1632, il se chargea encore de l'éducation de deux autres jeunes seigneurs qu'il conduisit en Angleterre, dans les Pays-Bas, en France et en Italie. C'est pendant ce voyage, qu'il prit ses degrés à Leyde, le 15 septembre 1632. L'électeur de Brandebourg, et les curateurs de l'université de Leyde, lui offrirent des chaires de médecine ; mais il préféra de vivre en particulier, et de consacrer tout son temps au travail. A cet effet, il se retira en Silésie, dans la terre de Ziebendorf, près de Lignitz, qu'il avait achetée ; et y passa le reste de sa vie, qu'il termina le 8 juin 1675. Le nombre de ses ouvrages est considérable. Il composa le premier en 1630, pendant son séjour à Londres, et le fit paraître en 1632, à Amsterdam, sous le titre de *Thaumatographia naturalis in decem classes distincta*. C'est une compilation des choses les plus curieuses que présentent le ciel, les éléments, les météores, les fossiles, les plantes, les oiseaux, les quadrupèdes, les insectes et l'homme ; compilation faite avec assez peu de critique, et dont cependant la lecture n'est pas sans agrément. Elle a été réimprimée plusieurs fois. Mais l'ouvrage le plus important et qui a contribué davantage à la célébrité de Jonston, c'est son *Histoire naturelle des animaux* ; elle parut à Francfort sur le Main, en quatre parties, savoir : les poissons et cétacés, en cinq livres, et les animaux à sang blanc aquatiques en quatre, en 1649 ; les oiseaux, en six livres, en 1650 ; les quadrupèdes, en 1652, en quatre li-

cette lettre est signée *Jonsténus*, nom qu'il adopta d'abord, peut-être par la raison qu'il ressemblait davantage de celui de sa famille, et qu'il changea depuis pour celui de *Jonston*.

vres ; les insectes en trois livres, et les serpents en deux livres, en 1655. On en a des éditions où toutes les parties sont réunies en deux volumes in-fol. ; la plus récente est celle d'Heideberg, de 1755 à 1767. Il y en a des traductions en allemand, en latin et en hollandais. Henri Ruysch, fils du fameux anatomiste, et mort avant son père, en donna, en 1718, sous le titre de *Theatrum universale omnium animalium*, une réimpression, augmentée seulement de figures de poissons, dessinées aux Indes, les mêmes qui se retrouvent dans les ouvrages de Valentin et de Renard, et de l'explication de ces figures ; mais, peut-être par un artifice de libraire, le nom du véritable auteur ne parut point, si ce n'est à la tête d'une préface dans le corps de l'ouvrage, en sorte qu'on serait tenté d'attribuer le tout à l'éditeur. La vogue qu'a obtenue cette compilation, était méritée à quelques égards : le texte est extrait, avec assez de goût, de Gesner, d'Aldrovande, de Magraffet et de Mousset. Les planches sont très nombreuses et assez bien gravées : celles qui ont pu être faites d'après nature, par Mathieu Mérian, artiste habile de ces temps-là, ne manquent pas d'élégance. On y retrouve aussi des copies de toutes celles qu'avaient données les auteurs que nous venons de nommer : néanmoins ces planches ne doivent être consultées qu'avec précaution, attendu qu'on y a inséré plusieurs figures faites seulement d'après des descriptions et dont quelques-unes représentent des êtres imaginaires. Tout imparfait qu'il est, ce livre a servi à-peu-près généralement d'ouvrage

élémentaire en histoire naturelle, jusqu'à l'époque où Linné donna des méthodes plus exactes pour classer, pour nommer et surtout pour décrire les animaux ; et même Linné cite presque toujours Jonston, en sorte qu'il est encore nécessaire de le consulter pour constater une partie des espèces d'animaux dont le grand naturaliste suédois a voulu parler. Un troisième ouvrage de Jonston est sa *Dendrographia, sive historia naturalis de arboribus et fruticibus, lib. x*, un vol. in-folio, Francfort, 1662. Il est destiné à faire suite à l'histoire des animaux, et consiste de même en extraits des botanistes et des voyageurs, avec un grand nombre de figures assez bien gravées, mais la plupart trop petites et sans détails. Les bons ouvrages de botanique s'étant multipliés beaucoup plutôt que ceux de zoologie, la Dendrographie de Jonston n'a pas conservé aussi long-temps son intérêt que l'histoire des animaux du même auteur. On a oublié encore plus vite sa *Notitia regni vegetabilis*, et sa *Notitia regni mineralis*, imprimées l'une et l'autre en un vol. in-12, à Leipzig, en 1661. Cet écrivain laborieux a composé aussi des ouvrages étrangers à l'histoire naturelle, tels que son *Historia universalis*, Leyde, 1655, in-12, réimprimée plusieurs fois ; son *Polyhistor*, Iena, 1660, 2 vol. in-8°, et quelques écrits de médecine peu importants, dont on peut voir la liste dans Nicéron et dans Moreni. Dans son traité *De naturæ constantiâ*, il compare les temps anciens aux modernes, et cherche à montrer que l'état du monde n'empire pas. C—v—z.

FIN DU VINGT-UNIÈME VOLUME.

De l'imprimerie de L. G. MICHAUD.

9.22



1

.

LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection
Purchased in 1893.



